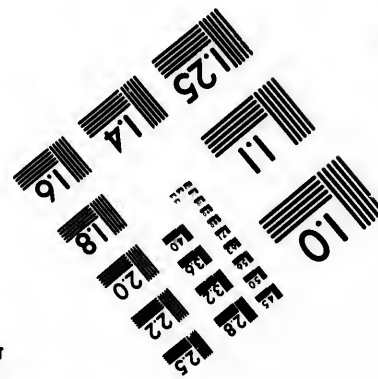
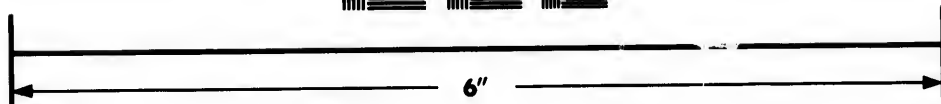
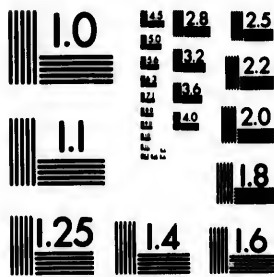


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

128
125
122
120
118

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / institut canadien de microreproductions historiques

11
10
15

© 1982

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

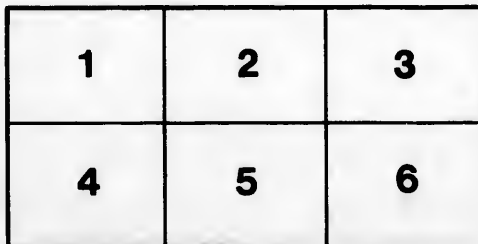
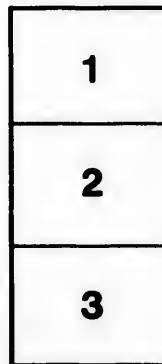
Library of the Public
Archives of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La bibliothèque des Archives
publiques du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

H

I

N

qu

Ce qu

To

AV
LE

POU

L'E

DE P

Reun
pr

Mais
de

CH

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,
QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES JUSQU'À PRÉSENT DANS LES DIFFÉRENTES
LANGUES DE TOUTES LES NATIONS CONNUES:

C O N T E N A N T

*Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile, & de mieux avéré, dans les Pays où les
Voyageurs ont pénétré,*

Touchant leur Situation, leur Etendue, leurs Limites, leurs Divisions, leur
Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivières,
leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Citez & leurs principales
Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MOEURS ET LES USAGES DES HABITANS,
LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS
SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET D'HISTOIRE ET
DE GÉOGRAPHIE MODERNE, QUI REPRESENTERA

L'ÉTAT ACTUEL DE TOUTES LES NATIONS:

ENRICHIE DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus authentiques;

DE PLANS, ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX,
DE VÉGÉTAUX, HABITS, ANTIQUITEZ, &c.

NOUVELLE ÉDITION,

*Revue sur l'Original Anglois, & où l'on a non-seulement rétabli avec soin ce qui a été sup-
primé ou omis par le Traducteur; exactement distingué ses Additions du Reste de l'Ou-
vrage; & corrigé les Endroits où il s'est écarté du vrai Sens de son Auteur;*

Mais même dont les Figures & les Cartes ont été gravées par & sous la Direction
de J. VANDER SCHLEY, Elève distingué du célèbre PICART LE ROMAIN.

T O M E S E C O N D.

A L A H A Y E,

Chez P I E R R E D E H O N D T,
M. D C C. X L V I I.

Avec Privilège de Sa Majesté Imperiale.

& de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & de Westfrise.

G
160
P95
v.2

M

M.



se; E
faire
dre d
avoue
digne
progr
(*^e) des
auroie

V

(*)

LETTRE

DE

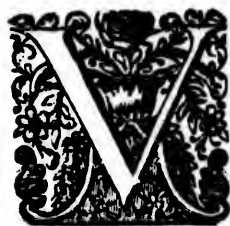
M. B E L L I N ,

INGÉNIEUR DE LA MARINE,

A

M. L'ABBÉ PREVOST.

MONSIEUR,



VOICI des Epreuves de toutes les Cartes qui doivent entrer dans le second Volume de votre Recueil des Voyages. Quoique j'aye employé tous mes soins pour répondre à l'empressement que le Public a marqué pour cet Ouvrage, je n'oserois assurer qu'il ne me soit échappé quelque chose; & je crains, malgré toute ma bonne volonté, de ne pas satisfaire assez parfaitement aux engagements que vous m'avez fait prendre dans la Préface de votre premier Volume. Cependant je vous avouerai que j'ai fait tous mes efforts pour n'être pas tout-à-fait indigne de la façon dont vous vous exprimez sur mon zèle pour le progrès d'une Science que je cultive dès ma première jeunesse, avec () des secours que personne n'a eus jusqu'ici, & qui en d'autres mains auroient sans doute un succès plus brillant que dans les miennes.*

VOUS serez peut-être surpris que je n'aye pas toujours suivi
les

(*) Le Dépôt des Cartes, Plans & Journaux de la Marine.

les Cartes & les Plans que les Auteurs Anglois nous ont donnés pour ce second Volume ; mais je ne leur ai pas trouvé l'exaëctitude nécessaire. Il me paroît qu'ils ont pris de côté & d'autre sans beaucoup de choix, & que leur critique s'est bornée à la narration. Ils n'ont pas même remarqué qu'il leur manquoit beaucoup de Cartes pour l'intelligence de leur Collection, & qu'il étoit impossible, avec celles qu'ils donnoient, de suivre les Navigateurs dans toutes les Parties de leurs Voyages ; que ces Cartes étoient mal distribuées, & fatiguoient un Lecteur attentif qui veut tout avoir sous ses yeux.

CES défauts se remarquent aisément dans le premier Volume. Mais il n'a pas été possible d'y remédier assez promptement. Cette entreprise me demandoit un tems qui auroit empêché le Libraire de satisfaire aux engagements qu'il venoit de prendre avec le Public : mais comme vous sçavez aussi-bien que moi qu'il n'épargne rien de tout ce qui peut contribuer à la perfection de l'Ouvrage, je suis convenu avec lui de donner un Supplément de Cartes pour le premier Volume, qui seront finies & délivrées au mois de Décembre prochain avec le troisième Volume.

PARMI ces Cartes, on en trouvera une générale de tout l'Univers, qui m'a paru absolument essentielle dans un pareil Recueil. Cette Carte ne sera pas une Mappemonde telle qu'on nous les présente ordinairement. Cette Projection circulaire embarrasse & les yeux & l'esprit du plus grand nombre, & ne leur permet pas de comparer les grandeurs & les distances des diverses Parties de la Terre & des Mers. Je me servirai de la Projection usitée pour nos Cartes marines, qui représente les Méridiens & les Paralleles par des lignes droites, en faisant du Globe de la Terre un Cylindre, qui devient alors une surface plane, dont le développement ne présente aux yeux de tout le monde qu'une Carte semblable à celles auxquelles on est accoutumé, & d'un usage facile, tant pour suivre les Journaux des Navigateurs, & pointer sur la Carte les mêmes routes qu'ils ont faites à la mer, que pour marquer celles qu'il convient de faire pour toutes les Parties connues de notre Globe.

A l'égard de l'ordre dans lequel les Cartes du premier Volume sont distribuées, & dont je ne suis pas content, je sens qu'il ne seroit

seroit guères possible d'y remédier, si l'on vouloit suivre dans la distribution des Cartes le cours historique du Recueil; car on trouve différens Voyages & en différens tems pour les mêmes Parties du monde, ce qui met le Lecteur dans la nécessité de revenir aux mêmes Cartes. Ainsi dans quelque endroit qu'on les placât par préférence, on trouveroit qu'elles manquent dans d'autres, où elles sont aussi nécessaires.

ON ne peut éviter cet inconvenient, qu'en retirant toutes les Cartes Géographiques (& c'est le conseil que je donne à mes amis) dont on formera un Volume séparé, qui aura l'avantage d'offrir un corps de Géographie assez singulier & curieux, d'autant que dans la suite je puis donner des morceaux qui ne sont pas communs. Il sera aisé d'y arranger toutes les Parties de proche en proche, au moyen de la Carte générale dont nous venons de parler. Nous ferons plus; nous donnerons à la fin de l'Ouvrage une Liste de toutes les Cartes, dans l'ordre qu'on les doit ranger, & l'on ajoutera un Frontispice convenable pour un tel Volume. C'est-là l'unique moyen de lever toute difficulté sur la manière d'arranger & distribuer les Cartes; mais il est indispensable de continuer à les mettre dans chaque Volume qui paroitra, en y apportant le plus d'ordre qu'il sera possible (a).

VOILÀ, Monsieur, les observations dont j'ai cru devoir vous faire part, pour répondre à la confiance que vous avez eue en moi, en me chargeant de la Partie Géographique de votre Ouvrage, & je ne serois pas fâché que le Public en eut connoissance.

IL ne me reste plus qu'à vous prier de faire quelque attention aux additions & aux changemens que j'ai faits dans les Cartes destinées pour ce second Volume.

1°. J'AI fait cinq Cartes de parties assez considérables, & qui manquoient dans la Collection Angloise; la première contient le Golfe de Bengale, c'est-à-dire, l'Isle de Ceylan, les Côtes de Coromandel,

(a) Par la même raison, quelques Figures particulières d'Animaux & de Plantes, qui se trouvoient dispersées sans ordre à l'occasion de quelque incident passager, sont

renvoyées à l'Histoire Naturelle de chaque Région, où tout ce qui appartient à la Physique est recueilli, suivant la méthode annoncée dans les Préfaces.

romandel, de Golconde, d'Orixa, de Bengale, d'Aracan, d'Ava, de Pegu; celles de Tenasserim, & de Queda, jusqu'à la presqu'Isle de Malaca, avec la partie septentrionale de Sumatra, & les Isles qui en sont au Nord. La seconde comprend les Isles de Sumatra, Java, Borneo; les Détroits de la Sonde & de Banca, celui de Malaca & sa presqu'Isle, avec le Golfe de Siam. Cette Carte est extrêmement nécessaire pour l'intelligence de plusieurs Voyages rapportés dans ce second Volume. La troisième contient les Côtes de la Cochinchine, celles de Tunquin, & partie de celles de la Chine jusqu'à Canton. La quatrième comprend la suite des Côtes de la Chine, la Corée & les Isles du Japon. La cinquième renferme les Isles Philippines, les Moluques, l'Isle Célèbes, &c. J'ai dressé ces Cartes avec tout le soin possible: les latitudes & les longitudes de beaucoup d'endroits sont déterminées par des observations astronomiques; & lorsqu'elles me manquoient, les remarques des plus habiles Navigateurs m'ont servi de guide pour ne me point égarer dans la position, le gissement & les différences de ce grand nombre d'Isles.

CES cinq Cartes, avec les sept que les Anglois ont mises dans le premier Volume, & qui sont tirées des Cartes Hydrographiques que j'ai dressées depuis quelques années pour le service des Vaisseaux du Roi, forment une suite de Côtes depuis le Détroit de Gibraltar jusqu'aux Parties les plus Orientales de l'Asie; au moyen de laquelle il sera facile de suivre les Voyageurs dans les divers Pays qu'ils ont parcourus, & pour rendre cette suite complète, nous joindrons une Carte des Côtes depuis le Nord de l'Europe jusqu'au Détroit de Gibraltar.

2°. J'AI dressé une Carte des Isles Canaries. Si vous la comparez avec toutes celles qui ont paru, vous serez étonné des erreurs dans lesquelles leurs Auteurs sont tombés. Ils n'ont pas placé ces Isles dans leurs latitudes. On ne trouve aucune vérité dans les distances & les gissemens. Les contours & la grandeur des Isles sont sans aucunes proportions. En voici quelques exemples. Ces Cartes placent l'Isle Canarie Est & Ouest, avec l'Isle Fortaventure, au lieu qu'elles gissent Nord-Est & Sud-Ouest; Palme & Gomère

Gomère à 14 lieues l'une de l'autre, au lieu de 8 à 9 lieues au plus; Sainte Croix dans l'Isle de Ténérife, & la Gate dans l'Isle de Canarie, Nord-Ouest quart de Nord, & Sud-Est quart de Sud, à 16 lieues de distance; au lieu que les relevemens faits par les Navigateurs à la vue de ces deux lieux, donnent 10 lieues de distance de l'un à l'autre, & leur gissement Sud-Est & Nord-Ouest. Je ne finirois point si je voulois entrer dans la discussion de tous les points. C'est des Journaux de Navigation qui sont au Dépôt de la Marine, tant des Vaisseaux du Roi, que de ceux de la Compagnie des Indes, que j'ai tiré le nombre prodigieux de remarques nécessaires pour constater ma Carte, & me donner la hardiesse de m'éloigner ainsi de tous ceux qui m'ont précédé dans ce genre de travail.

3°. J'AI donné une Carte particulière de l'Isle de Ténérife, toute différente de celle des Anglois, qui n'est qu'un morceau très-informe, & duquel on ne peut tirer aucune lumière, tant pour la grandeur, que pour la forme de cette Isle. Les Bayes & la configuration des Côtes y sont sans aucunes proportions, de même que le Pic & les autres Montagnes de l'Isle. Pour en être convaincu, il suffit de remarquer qu'ils n'y ont mis ni Graduation ni Echelle.

ILS ont traité de même l'Isle de Madère. J'en ai fait aussi une petite Carte, où j'ai tâché de rassembler toutes les connoissances que l'on en a. J'y ai ajouté l'Isle de Porto-Santo, que les Anglois avoient oublié; & j'ai donné aux Isles Désertes la grandeur & la position qui leur convient.

4°. J'AI fait beaucoup de corrections & de changemens à la Carte des Isles du Cap-Verd, & à presque toutes les diverses Parties de la Côte Occidentale d'Afrique.

5°. J'AI refait en entier la Carte du cours du Sénégal que les Anglois ont tirée de ce qui en a été publié par le Père Labat, mais qu'ils n'avoient pas bien exécutée. J'y ai ajouté les degrés de latitude & de longitude, pour plus de précision, & j'ai retranché des Plans particuliers, pour les placer ailleurs. Les Anglois en avoient chargé la même Carte, ce qui faisoit une espèce de confusion qu'on ne sçauroit trop éviter en Géographie.

6°. J'AI

6°. J'AI donné une petite Carte de l'Isle d'Arguim & de la Côte voisine, avec un détail assez précis des bancs de sable & des fonds qui l'entourent.

7°. J'AI donné un Plan de la Ville & du mouillage de S. Jago, ou Ribeiro Grande, Capitale des Isles du Cap-Verd, qui a été levé sur les lieux par un Ingénieur François; & je le mets ici avec d'autant plus de plaisir, que les Anglois ont donné une mauvaise petite Vue ou Plan de la Rade & Ville de S. Jago, qu'ils ont tiré des Voyages de Dampierre, & que j'ai laissé subsister, pour que l'on puisse faire la comparaison & se convaincre de la nécessité où nous nous trouvons de ne les pas copier aveuglément.

8°. J'AI donné un Plan de l'Isle de Gorée & de ses fortifications. On peut y avoir quelque confiance. Il m'a été communiqué par Messieurs les Directeurs de la Compagnie des Indes. On le trouvera différent de celui que les Anglois ont donné, que j'ai laissé subsister dans le même esprit de comparaison dont je viens de parler. J'ai ajouté à mon Plan, les détails de la Mer, c'est-à-dire, les Sondes & les Mouillages, qui sont autour de l'Isle.

JE pourrois pousser ce détail beaucoup plus loin, mais ceci me paroît suffisant pour prouver que je tâche d'entrer dans vos vues, & que je n'épargne ni travail ni soins pour approcher de ce degré de perfection si désirable, & dont je sens que je suis encore fort éloigné.



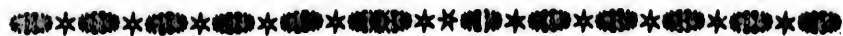


HISTOIRE

GENERALE

DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV^e. SIÈCLE.
 SECONDE PARTIE.
 LIVRE TROISIÈME.

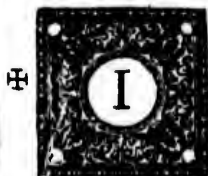


PREMIERS VOYAGES DES ANGLOIS AUX INDES ORIENTALES, ENTREPRIS PAR UNE COMPAGNIE DE MARCHANDS.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage du Capitaine James Lancaster en 1601. (a).

§. I.



Il étoit tems pour les Anglois de recueillir le fruit de tant de dépenses extraordinaires & de périlleuses entreprises. [La Relation de *Davis*, qui fut publiée immédiatement après son retour, ne laissant plus de lumières à desirer, & devenant un nouveau motif pour les mettre en usage,] il se forma aussi-tôt une puissante Société de Marchands, sous le nom de *Compagnie des Indes Orientales*, avec tous les avantages qu'elle pouvoit en espérer de la protection de la Cour, & de l'ex-
 périence

LANCASTER.
1601.

Nouvelles
Idées des An-
glois & leurs
préparatifs.

(a) La relation de ce Voyage se trouve dans *Purchess's Pilgrims*. Vol. I. pag. 147. Il paroît II. Part.

par divers passages que celui qui l'a écrite a été à bord de l'Amiral; & c'est-là tout ce qu'on en fait.

A

2 VOYAGES DES ANGLAIS AUX

LANCASTER.
1601.

Lettres patentes accordées à la Compagnie des Indes Orientales.

Flotte de quatre Vaisseaux.

Projet de navigation.

Route de la Flotte.

périence de ses propres Chefs. Elle donna ce titre à Lancaster & à Davis. Le premier, qui avoit fait le Voyage de l'Inde en 1591, avec les circonstances qu'on a vû dans sa propre Relation, fut choisi pour premier Capitaine, ou pour Amiral de la Flotte qu'on se hàta de faire équiper. Davis, [encore rempli des idées qu'il venoit de publier, & sur lesquelles on fondeoit les principales espérances de l'entreprise,] fut nommé premier Pilote. La Reine accorda des Lettres Patentes, qui ouvroient sans exception le Commerce des Indes Orientales à la Compagnie; & les Négocians dont elle étoit composée firent un fond de 72000. livres sterling, pour l'équipement des Vaisseaux & pour l'achat des marchandises.

LA Flotte consistoit en quatre gros Bâtimens, le *Dragon* de six cens tonneaux & de deux cens deux hommes, commandé immédiatement par *Lancaster*; l'*Hector* de trois cens tonneaux & cent huit hommes, par le Capitaine *Jean Middleton*; l'*Aspenston* de deux cens soixante tonneaux & trente-deux hommes, par *William Brand*; la *Sisane* de [deux cens cinquante] tonneaux & quatre-vingt-quatre hommes, par *Jean Hayward*. Chaque Vaisseau eut trois Facteurs, qui devoient remplacer successivement chaque Capitaine en cas de mort. On joignit à cette Flotte un Bâtiment de cent trente tonneaux, nommé le *Guest*, pour le transport des vivres. Toute la cargaison, en y comprenant des provisions pour vingt mois, ne montoit qu'à la valeur de 27000 livres sterling; mais le reste du fond avoit été employé à l'armement des Vaisseaux & des Soldats. Comme les grandes actions demandent une autorité absolue dans les Chefs, la Reine revêtit Lancaster de toute la science, sans en excepter le droit de vie & de mort. [Elle lui donna aussi des Lettres de recommandation pour divers Princes des Indes, à qui elle offroit de contracter alliance avec eux.]

IL partit de Woolwich le 13 de Février 1601. Mais faute de vent il fut arrêté si long-tems dans la Tamise & aux Dunes, qu'il ne put arriver que vers Pâques à Dartmouth, où il employa cinq ou six jours à prendre du biscuit & d'autres provisions. Il remit à la voile le 18 d'Avril jusqu'à Tolbay, où l'on convint d'une méthode de navigation, & de divers rendez-vous, dans la supposition des tempêtes qui pouvoient séparer les Vaisseaux. Les principaux lieux furent les Calmes de Canane, la Baye de Saldanna, si l'on ne parvenoit point à doubler le Cap de Bonne-Espérance, le Cap *S. Roman* dans l'Isle de Madagascar, l'Isle de *Cirne* ou *Diégo Rodrigues*, & *Sumatra*, qui étoit le terme.

LE 22 d'Avril, on partit d'un fort bon vent pour les Isles Canaries, & le 5 de Mai au matin on eut la vûte de celle d'*Allegranza*, qui est la plus Septentrionale. Mais ayant pris entre *Forte-Ventura* & la grande Canarie, on fut arrêté au Sud de celle-ci par un calme, qui vient ordinairement de la hauteur des terres au long de cette Côte. Le 7 de Mai un vent Nord-Est vint lever cet obstacle, & l'on avança Sud-Ouest par Sud & Sud-Sud-Ouest, jusqu'au vingt-unième degré & demi. Depuis le vingtième jusqu'à l'onzième, on porta presque toujours au Sud, & l'on changea peu jusqu'au huitième, parce que le vent souffla toujours du Nord ou du Nord-Est.

A cette latitude, les calmes & les vents contraires devinrent successivement fort incommodes. C'est le propre des Côtes de Guinée dans cette saison.

X.
& à Davis.
les circon-
mier Capi-
r. Davis,
on fondoit †
Pilote. La
n le Cor
nt elle étoit
ement des

cens ton-
par Lan-
e Capitaine
rente-deux
tonneaux †
aiffeau eut
pitaine en
tonneaux,
on, en y
valeur de
armement
ndent une
te la sien-
auffi des †
elle offroit

vent il fut
river que
re du bif-
il jusqu'à
rs rendez-
Vaisseaux.
ldanna, si
e Cap S.
s, & Su-

aries, &
st la plus
de Cana-
ordinaire-
e Mai un
t par Sud
e vingtiè-
n changea
ord ou du

uccessive-
cette sai-
son.

fon. Les tonnerres, les éclairs, les ouragans y causent des révolutions effrayantes. Aussi-tôt que ces accidens se font pressentir par quelque altération dans l'air ou dans le Ciel, on se hâte de baisser toutes les voiles; mais il arrive souvent, malgré la vigilance des Pilotes, que le mal est plus prompt que tous les soins. Depuis le 20 de Mai jusqu'au 21 de Juin, la Flotte fut arrêtée par un calme si profond, ou repoussée par des vents si contraires, qu'elle eut beaucoup de peine à parvenir au second degré du Nord. Elle y découvrit un Vaisseau, dont elle se saisit, après lui avoir donné long-tems la chasse. Il appartenoit à quelques Particuliers de Viane en Portugal. Etant parti de Lisbonne avec deux Carques, & trois Galions, il en avoit été séparé par la tempête. Sa cargaison consistoit en cent quarante-six muids de vin, cent cinquante barils d'huile; & cinquante-cinq de plusieurs sortes de liqueurs (b). Ce secours imprévu fut distribué sur la Flotte avec une parfaite égalité.

ELLE passa la Ligne le dernier jour de Juin avec un vent Sud-Est, & [Davis observa comment] on perdoit par degrés la vûe de l'étoile du Nord. Ensuite portant au Sud-Sud-Ouest avec un vent Sud-Est, il doubla le Cap Saint Augustin à la distance de vingt-six lieues en mer. Le 20 de Juillet, il se trouva poussé à 19 degrés 40 minutes de latitude du Sud, & de jour en jour le vent s'élargissoit vers l'Est. Ce fut-là qu'il résolut de décharger le Bâtiment de transport, sur lequel on avoit embarqué toutes les provisions qui n'avoient pû trouver place dans les quatre Vaisseaux; après quoi l'ayant dépouillé de ses voiles & de ses mâts, & s'étant accommodé de tout le bois propre au chauffage, il l'abandonna aux vents & aux flots. Le 24 il passa le Tropique du Capricorne avec un vent Nord-Est par Nord, & la navigation fut continuée Est-Sud-Est. Pour être parti d'Angleterre cinq ou six semaines trop tard, on avoit été si long-tems sous la Ligne que les maladies avoient commencé à se répandre dans chaque bord. Lancaſter à qui son ancienne expérience faisoit redouter ce terrible obstacle, donna ordre à ses trois Capitaines de relâcher à la Baye de Saldanna ou dans l'Isle Sainte-Hélène, pour y prendre le tems de se rafraîchir.

CEPENDANT ils ne se trouvèrent, le premier d'Août, qu'à 30 degrés du Sud; mais ils eurent le bonheur d'y voir lever un vent Sud-Ouest, qui soulagea beaucoup les Equipages. Le scorbut commençoit à faire un ravage si affreux, qu'à peine se trouvoit-il assez de Matelots en bonne santé pour fournir à la manœuvre. Le même vent dura jusqu'à deux cens cinquante lieues du Cap de Bonne-Espérance. Ensuite changeant à l'Est, il y demeura constamment pendant douze ou quinze jours, que ceux qui avoient commencé à se rétablir devinrent beaucoup plus malades; [sans parler de la disette d'eau qui augmenta de jour en jour jusqu'à forcer] les Facteurs, dans l'épuisement absolu de tous les Matelots, de mettre la main à la voile, & de faire les plus vils exercices du Vaisseau. Enfin le vent étant devenu moins contraire, toute la Flotte arriva le 9 de Septembre à la Baye de Saldanna. Lancaſter y jeta l'ancre le premier, pour se hâter d'envoyer sa Chaloupe, avec

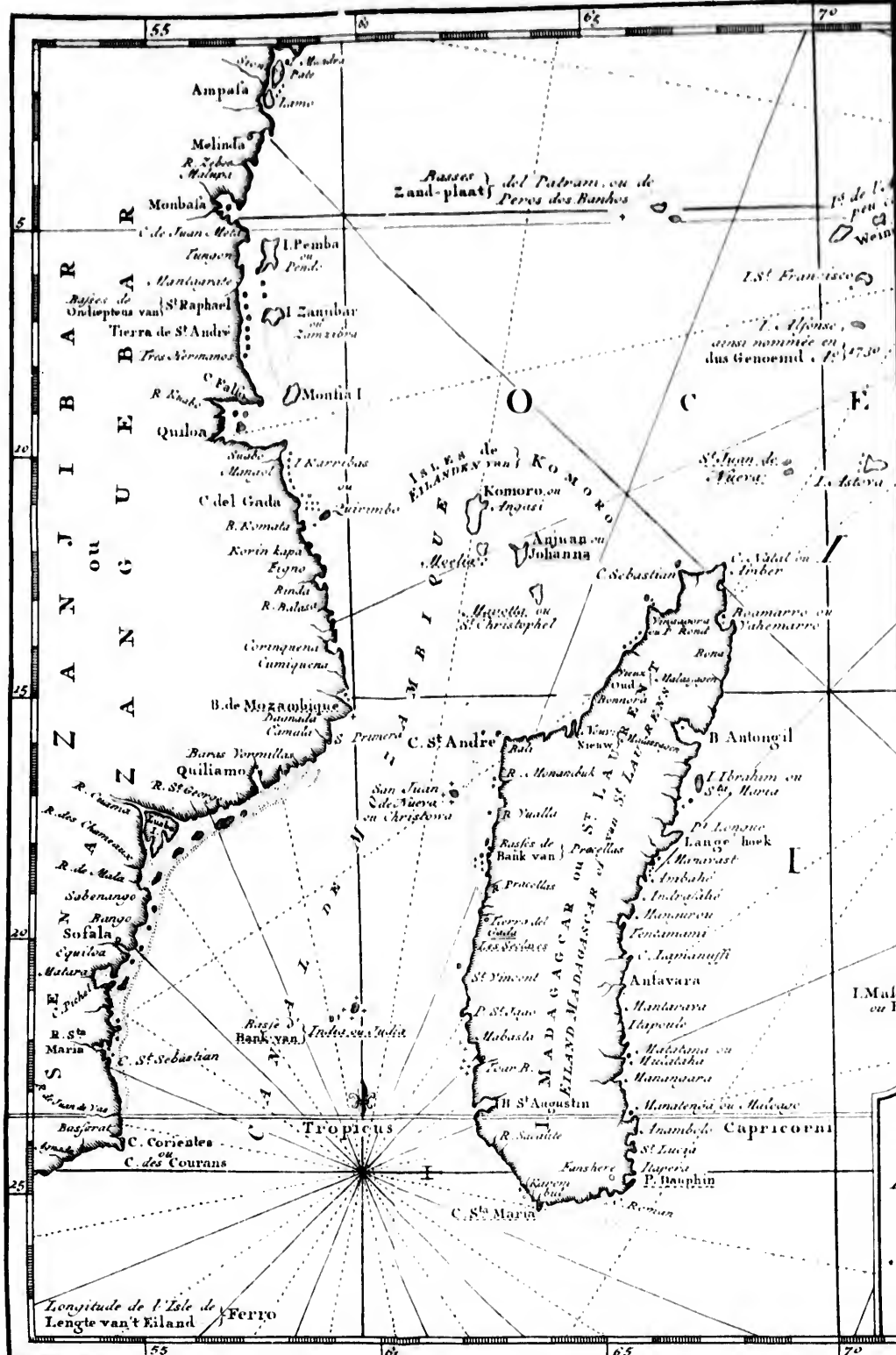
LANCASTER.
1601.

Elle prend
un Vaisseau
Portugais.

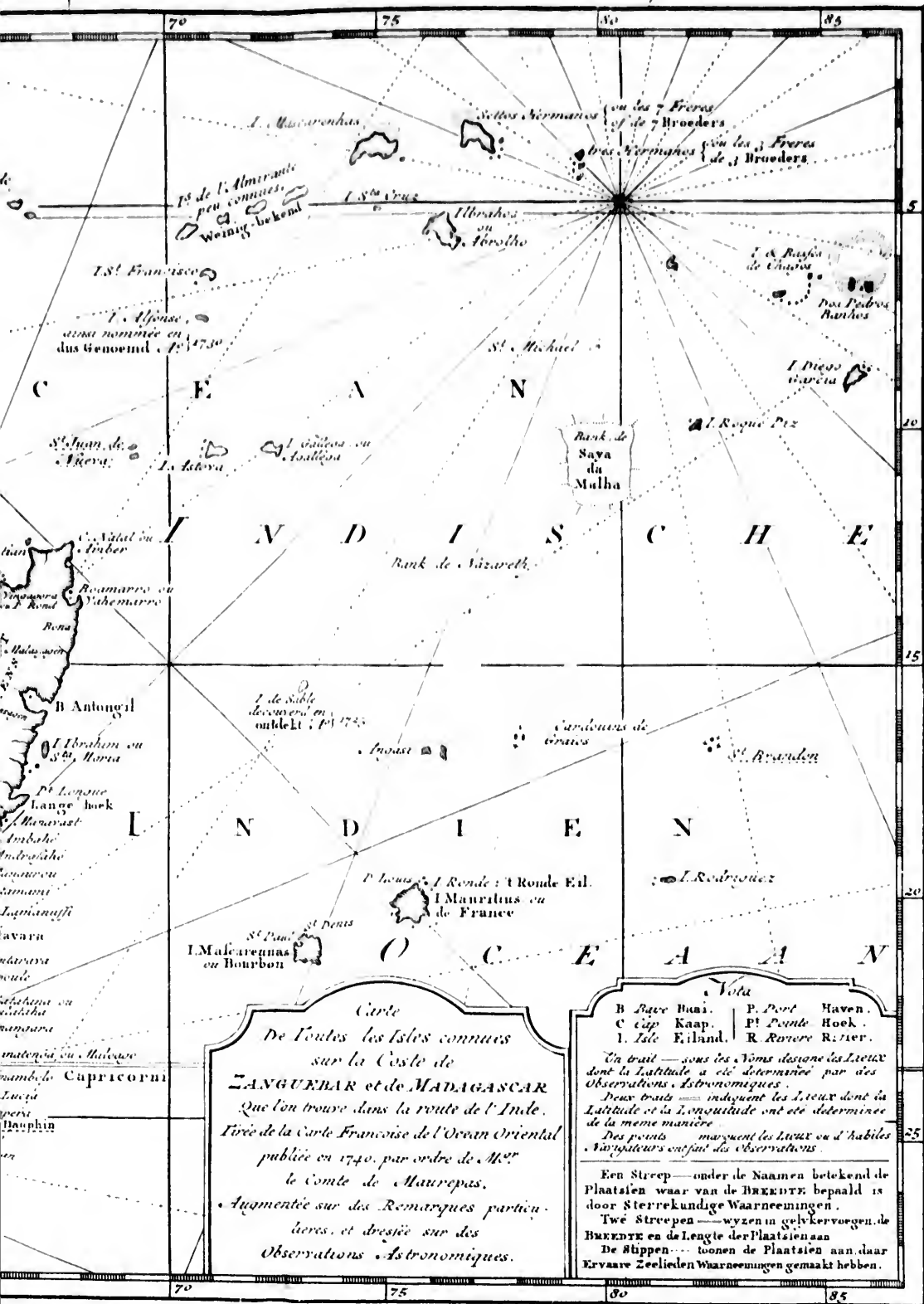
Maladies qui
se répandent
sur la Flotte.

Elle arrive à
la Baye de
Saldanna.

(b) *Angl.* cinquante-cinq muids de farine. R. d. E.



KAART van alle de bekende EILANDEN op de *XV*re van ZANGUEBAR en van
 gemaakt na de *Fransje*-Kaart van den Ouffer-Oceaan, uitgegeven...
 Vermeerderd op *bezondere* Aanmerkingen; en geschikt



Carte
 De Toutes les Isles connues
 sur la Coste de
ZANGUEBAR et de **MADAGASCAR**
 Que l'on trouve dans la route de l'Inde.
 Tirée de la Carte Francoise de l'Océan Oriental
 publiée en 1740. par ordre de M^{rs}
 le Comte de Maurepas.
 Augmentée sur des Remarques particu-
 lieres, et dressée sur des
 Observations Astronomiques.

Vota

B Baie Baai.	P Port Haven.
C Cap Kaap.	P! Point Hoek.
I. Isle Eiland.	R Riviere R. vier.

Un trait — sous les Noms désigne les Lieux
 dont la Latitude a été déterminée par des
 Observations Astronomiques.
 Deux traits — indiquent les Lieux dont la
 Latitude et la Longitude ont été déterminée
 de la même manière.
 Des points marquent les Lieux où d'habiles
 Voyageurs ont fait des Observations.

Een Streep — onder de Naamen betekend de
 Plaatsen waar van de BREEDTE bepaald is
 door Sterrekundige Waarneemingen.
 Twee Streepen — wyzen in gelykervogen de
 BREEDTE en de Lengte der Plaatsen aan.
 De Stippen — toonen de Plaatsen aan daar
 Ervaare Zeelieden Waarneemingen gemaakt hebben.

van ZANGUEBAR en van MADAGASCAR, welke op den VAARD naar INDIE gevonden worden.
 -Oceaan, uitgegeven, A^o 1740., op Bevel van den H^o Grave de Maurepas:
 merkingen; en geschikt volgens Sterrekundige Waarneemingen.

LANCASTER.
1601.

Régime con-
tre le Scorbut.

avec une partie de ses gens, au-devant des trois autres Vaisseaux, dont le Matelots n'étoient plus capables de se remuer. Ceux de l'Amiral avoient conservé plus de force, & devoient leur santé au jus de limon, dont il avoit apporté d'Angleterre un grand nombre de bouteilles. Il leur en avoit fait avaler tous les matins une cuillerée à jeun, en leur défendant de prendre la moindre nourriture jusqu'à midi. Ce régime les avoit garantis presque tous du mal, quoique son Equipage fût plus nombreux du double que tous les autres; & l'on est persuadé qu'avec un préservatif si simple il y auroit peu de Matelots attaqués du scorbut, s'ils pouvoient se réduire au biscuit & se priver de chair salée.

Les Anglois
se rétablissent.

L'INDUSTRIE de Lancafter fit bientôt régner sur la Flotte toutes sortes de rafraichissemens. Il descendit lui-même à terre pour chercher les Sauvages. Avec des clouds, des couteaux & de petits morceaux de fer, il se procura des bœufs & des moutons en abondance. Sans entendre le langage des Nègres, il trouva le moyen de leur faire comprendre ses besoins, en imitant le cri des animaux qu'il leur demandoit. Mais étant résolu de ne se remettre en mer qu'après avoir rétabli la santé de tous ses gens, il fit apporter les voiles à terre, pour en faire des tentes, qui devinrent comme l'Hôpital de la Flotte. Il les fit environner d'un retranchement contre les attaques imprévues des Nègres; & tandis que ceux qui se portoient bien s'occupèrent à la chasse, ou à commercer avec les Sauvages, il prit un soin paternel de ses Malades.

Leurs précau-
tions contre
les Nègres.

SES précautions s'étendirent particulièrement sur la méthode du Commerce. Il sçavoit par le récit de Davis avec combien de facilité les Nègres se livroient à leurs défiances, & ce qu'il en avoit coûté aux Hollandois dans le Voyage précédent, pour les avoir allarmés mal-à-propos. Le remède qu'il y apporta fut de donner à cinq ou six de ses gens la commission de traiter pour les bestiaux, & de défendre à tous les autres, sous de rigoureuses peines, d'approcher des Nègres dans le tems du marché. Cependant, pour tenir aussi ces Barbares en respect, il donna ordre que pendant la vente, & dans toutes les occasions où l'on souffriroit qu'ils s'approchassent, il n'y eût jamais moins de trente Anglois sous les armes. Ces deux Réglemens furent observés avec tant de soin, que pendant tout le séjour qu'il fit dans la Baye, ses gens n'osèrent attaquer un Nègre sans sa permission, ni les Nègres s'approcher des Tentes & des Chaloupes sans y être appelés par son ordre. Aussi conserva-t-on la paix avec eux jusqu'au dernier moment. Douze jours après l'arrivée de la Flotte, on s'étoit déjà procuré mille moutons & quarante-deux bœufs. Il n'auroit pas été plus difficile d'en obtenir davantage, si l'on en avoit eu besoin dans le même tems. Lancafter n'en ayant acheté un si grand nombre que pour les engraisser dans un Parc, autour de lui, il se passa quelques semaines sans qu'il parût en desirer d'autres. Mais lorsqu'il recommença les signes pour se faire amener quelques bœufs de plus, les Nègres lui montrèrent de la main ceux qu'il avoit encore dans le Parc, en lui faisant entendre qu'ils pénétroient son dessein, qui étoit sans doute de s'établir dans leur Pays. Telle fut du moins l'explication qu'il crut devoir donner à ce signe, & à l'obstination qui les empêcha de revenir. Leurs bœufs sont aussi gros que ceux d'Angleterre. Les moutons sont beaucoup plus

Défiance des
Nègres.

plus gr
te la b
être n
leurs r
ral &
leur B
dant il
L'air
erve d
éanm
état de
vigueu
dérégl
valesee
de se f
attirer
plaisan
marque
voient
avoir l
ne fut
d'aban

(e)

il fit p
vent.
qui est
nomb
la Baye
lui a de
puisse
lieux

LE

rance a
de l'In
moins
l'Aigui
les Vo

DE

jours c
cartes
de Ma

(c)
qu'on le

(d)
jointe à
d'arriver
cinq hon

plus gras, & d'un goût plus fin que ceux des Dunes d'Essex, dont on vante la bonté. La couleur des Habitans de cette Côte est fort bazannée, sans être noire. Ils sont communément de fort belle taille, agiles dans tous leurs mouvemens, & très-légers à la course. Leur langage est si guttural & si mal articulé, que pendant sept semaines que la Flotte passa dans leur Baye, aucun Anglois ne put en distinguer une seule syllabe. Cependant ils répètent assez facilement les mots des Langues de l'Europe (c).

L'air & les alimens du Pays furent si salutaires aux Malades, qu'à la réserve de quatre ou cinq, ils recouvrèrent tous leurs forces. On en comptoit néanmoins, à leur arrivée, cent cinquante-quatre, qui étoient à peine en état de se remuer. [La joye qu'ils ressentirent de leur guérison, & la nouvelle vigueur qu'ils reprenoient dans un climat si chaud, les fit tomber dans un dérèglement qui faillit de ruiner toutes les précautions de l'Amiral. Les Convalescens, moins assujettis à ses loix, avoient la liberté de se promener & de se faire des amusemens convenables à leur situation. Ils en abusèrent pour attirer quelques femmes Sauvages, qui ne firent pas payer trop cher la complaisance qu'elles eurent pour eux. Mais les Nègres s'en appercurent; & les marques de leur mécontentement firent juger à l'Amiral que ses gens les avoient offensés dans quelque occasion qu'il ignoroit. Il n'en fut informé qu'après avoir levé l'ancre. Quoique cette raison n'eut pas contribué à son départ, il ne fut pas fâché que ses résolutions se fussent accordées avec un si juste sujet d'abandonner leur Côte.]

(e) LE 24 d'Octobre, après avoir renouvelé sa provision d'eau & de bois, il fit publier l'ordre de retourner à bord, pour mettre à la voile au premier vent. Dès la nuit suivante (f) il sortit de la Baye, en côtoyant une petite Isle qui est l'entrée, & qui fourniroit seule des rafraichissemens à la Flotte la plus nombreuse, tant il s'y trouve de veaux marins & de *Pengouins*. Au-dessus de la Baye, on trouve une montagne fort haute, dont le sommet est si plat qu'on lui a donné le nom de *Table*. Il n'y a point d'endroit sur toute cette Côte qui puisse être si facilement distingué, car on l'appercçoit de dix-sept ou dix-huit lieues en mer.

LE Dimanche 1 de Novembre, la Flotte doubla le Cap de Bonne Espérance avec un bon vent Ouest-Nord-Ouest. Le 26, elle tomba vers la pointe de l'Isle de Madagascar, un peu à l'Est du Cap S. Sebastien. Elle ne trouva pas moins de vingt brasses d'eau à cinq ou six mille du Rivage. La variation de l'Aiguille étoit d'environ 16 degrés. Cette observation est d'un grand usage dans les Voyages à l'Est & à l'Ouest, mais sur-tout dans celui des Indes Orientales.

DEPUIS le 26 de Novembre jusqu'au 15 de Décembre, on s'efforça toujours de porter à l'Est, pour gagner l'Isle de *Cirne*, qui porte dans quelques cartes le nom de *Diégo Rodrigues*. Mais depuis qu'on fut arrivé à la vûe de Madagascar, le vent ne cessa point d'être Est, ou Est-Sud-Est, ou Est-Nord-Est;

(c) *Angl.* ils comprennent d'abord les signes qu'on leur fait. R. d. E.

(d) *Angl.* Ces 4 ou 5 qui moururent, joints à ceux qu'on avoit perdu avant que d'arriver en cet endroit, faisoient cent-cinq hommes. Le reste de l'Equipage se trou-

va plus sain & plus fort en quittant cette Baye, qu'en partant d'Angleterre. R. d. E.

(e) Ici commence la 2^e. Section de l'Original. R. d. E.

(f) *Angl.* Il sortit de la Baye le 29. R. d. E.

LANCASTER.
1601.

Leur langage.

Facilité des
Femmes Sau-
vages.

Observation
importante.

LANCASTER.
1601.

Baye d'Antongile.

Isle de Sainte-Marie, ses Habitans & ses productions.

Les Anglois entrent dans la Baye d'Antongile.

Inscription qu'ils trouvent sur des rocs.

Commerce avec les Nègres.

Nord-Est; de forte qu'il fut impossible de tenir cette route. D'un autre côté, comme il auroit été dangereux de lutter perpétuellement contre le vent, dans l'espérance de le voir changer, parce que le scorbut recommençoit ses ravages, on prit la résolution de relâcher dans la Baye d'Antongile, pour se délivrer de cette fâcheuse maladie avec le secours des oranges & des limons.

ON découvrit le 17, la partie méridionale de Isle de Sainte-Marie, & le jour suivant on jetta l'ancre entre cette Isle & celle de Madagascar. Les Chaloupes qui furent envoyées à Sainte-Marie en rapportèrent une fort bonne provision de limons & d'oranges; mais à peine furent-elles revenues, qu'une furieuse tempête enlevant les quatre Vaisseaux de dessus leurs ancrés, les agita pendant seize heures avec la dernière violence. Cependant ils n'eurent pas de peine à se rejoindre lorsque le vent fut apaisé. L'Isle de Sainte-Marie est une terre haute & couverte de bois. Ses Habitans sont noirs; mais ils ont le visage agréable & la taille fort haute. Leurs cheveux sont frisés, & le soin qu'ils prennent de leurs toupets leur rend le front semblable à celui des femmes de l'Europe. Ils sont nus, excepté vers le milieu du corps. Leur caractère est fort humain, quoiqu'ils paroissent vifs & courageux. Ils se nourrissent de ris & de poisson; mais comme ils étoient à la veille de leur moisson, & que leurs provisions étoient épuisées, on ne put obtenir du ris d'eux, qu'en fort petite quantité. Ils ont de l'eau fraîche en plusieurs endroits de l'Isle (g). Les chèvres y sont en abondance, & les Habitans en aiment le lait; mais à la vûe de la Flotte, ils eurent soin d'écarter leurs chèvres & leurs autres bestiaux, sans que les offres des Anglois fussent capables de les faire consentir aux échanges ordinaires. [Il auroit été dangereux d'employer la force.] Ainsi voyant peu d'avantage à tirer d'eux, l'Amiral se hâta de gagner la Baye d'Antongile; d'autant plus qu'étant à la fin de la bonne saison, les vents d'Est & les maladies de ses gens lui faisoient craindre beaucoup d'embarras.

IL entra dans la Baye le 25 de Décembre. Les quatre Vaisseaux y jetterent l'ancre sur huit brasses de fond, entre une petite Isle & la Côte, qui forme en cet endroit une Rade sûre & commode. [Ceux qui mouillèrent le plus près de l'Isle furent à l'abri d'un gros tems qu'on eut à essuyer.] Quelques Anglois étant descendus dans l'Isle y trouvèrent sur les rocs une inscription en langage Hollandois, qui leur apprit que deux mois auparavant, quelques Bâtimens de cette Nation avoient perdu dans la Baye, environ deux-cens hommes, par diverses maladies. [Cet avis portoit encore que les Hollandois avoient trouvé beaucoup de secours dans l'humanité des Habitans.]

IL ne se passa pas deux jours sans qu'on vît paroître plusieurs Nègres; & sur la foi de l'Inscription, l'Amiral fit avancer quelques-uns de ses gens pour les recevoir. On comprit par leurs signes que les Vaisseaux Hollandois étoient au nombre de cinq, & qu'ils avoient acheté la plus grande partie des provisions du Pays. Cependant ils apportèrent du ris, des poules, des oranges, des limons, & d'autres fruits, mais en petite quantité; & paroissant fort

exercés

(g) *Angl.* en deux ou trois endroits, où R. d. E. l'on peut s'en pourvoir mais avec peine.

exercés
bords d'
mais ils
demeuré
fendre le
pût s'acc
à faire a
jamais la
vent sou
chérent
de tous l
moyen de
principal
cette qua
& d'un
près que
merce se
tonneaux
limons,
PREND
nasse de d
terre. Le
d'un doub
approcher
des pertes
l'air y fut
assez mén
que l'eau
attaqués c
le Ministr
dans le V
de monde
Maître de
quelques r
que pièce
aux sienn
Capitaine
le milieu
beau en y
apparem
Les pluies
fort mal-f
tenir l'est
par le tra

(b) Pour
on a beauco
bons de la

LANCASTER.
1602.
Isle de Ro-
quepix & ses
agrémens.

Dangereuses
chaînes de
rocs.

On se rafraî-
chit aux Isles
Nicobar.

L'AMIRAL ayant quitté la Baye d'Antongile le 6 de Mars, se trouva le 16 à la vûe de l'Isle *Roquepix*, vers le 10°. degré 30 minutes du Sud. Il y envoya sa Chaloupe pour chercher une Rade commode; mais la profondeur extraordinaire de l'eau lui faisant trouver peu de sûreté sur ses ancres, il côtoya l'Isle sans s'y arrêter. En observant la terre, il trouva la perspective si agréable, qu'il regretta que la difficulté d'y jeter l'ancre ne permit point d'en faire un lieu de rafraîchissement. Il s'en exhaloit une odeur aussi douce que si l'Isle entière n'eût été qu'un jardin de fleurs. Les Cocotiers & quantité d'autres arbres couvroient la campagne jusqu'au bord du rivage. Les oiseaux de toute espèce y étoient en si grand nombre, que venant voltiger au-dessus des Vaisseaux, les Matelots en tuèrent plusieurs avec leurs crocs & leurs rames. Pendant tout le Voyage, ils n'en avoient point encore trouvé de si gras ni d'un goût si délicieux.

Le 30 de Mars, ils tombèrent vers le 6 degré du Sud, sur une chaîne de rocs, qu'ils découvrirent clairement à moins de cinq brasses. Ce danger leur causa d'autant plus d'effroi qu'il n'avoit pas été prévu; mais s'étant avancés avec beaucoup de précaution, ils trouvèrent bientôt huit brasses, & la crainte s'évanouit à mesure qu'ils s'avançoient à l'Est. Un Matelot aperçut du haut de son mât, une Isle vers le Sud-Est, à cinq ou six lieues de distance. La disposition de la terre, qui étoit fort basse, la fit prendre pour *Candou*, quoique par estimation les Pilotes ne se crussent point si avancés à l'Est. Treize ou quatorze lieues plus loin, on tomba sur une nouvelle chaîne de rocs. On en trouva d'autres encore à douze lieues de-là, vers le Sud; de sorte qu'en examinant bien tous les rapports de cette chaîne, on ne douta point que la Flotte n'en fût environnée, dans un espace qui n'avoit pas moins de cinquante brasses de fond. Le danger parut d'autant plus grand qu'on ne voyoit aucune voye pour l'éviter. Cependant, après deux jours d'inquiétude, pendant lesquels la Pinasse alloit en sondant sans cesse, à la tête des quatre Vaisseaux, on trouva une sortie vers le Nord, sur six brasses d'eau, à 6 degrés 3 minutes. [Lancaster se crut si heureux d'être délivré de ce péril, qu'il fit éclater sa joye par une fête publique.]

La navigation fut lente, & les vents fort variables jusqu'au 9 de Mai, qu'on eut à quatre heures après midi la vûe des Isles *Nicobar*. On porta droit au Nord du Canal, où l'on mouilla dès le même jour. Mais le vent ayant changé au Sud-Ouest, on fut forcé de lever l'ancre, & de gagner le côté du Sud, où l'on se mit à couvert sous une petite Isle, qui est contre le rivage. On trouva, dans ce lieu, moins de rafraîchissemens qu'on ne s'en étoit promis. Cependant les Insulaires s'approchèrent de la Flotte dans de longs Canots, dont chacun pouvoit contenir plus de vingt hommes. Ils apportèrent des gommès, qu'ils vendirent aux Anglois pour de l'ambre; car tous ces Peuples du Levant ne cherchent qu'à tromper. Ils avoient aussi des poules & des noix de cocos; mais il les firent si cher qu'on en prit fort peu. Comme on ne se croyoit plus fort éloigné du terme, l'inquiétude étoit médiocre pour les provisions. L'Amiral ne pensa qu'à réparer un peu ses Vaisseaux, & qu'à disposer son artillerie à tout événement.

Après y avoir employé dix jours, il partit le 20 de Mai, pour faire voile droit à Sumatra. Mais la force des courans & le vent Sud-Sud-Ouest lui paroient de nouveaux obstacles. Pendant que tout l'art de ses Matelots s'em-

ployoit

ployé
deux
l'Isle
lant
Cep
l'hab
sans
lorsq
la Fl
ceint
jamb
tures
nêtre
tres,
roiff
& de
la ra
ce qu
cette
bres,
mâts
vage
tire
arrac
que f
pren
form
Voy
te da
deve
succè
que
glois
Angl
(n
soin
Elle
juin
trou
cut,
(i
pointé
qu'il for
tagné
(k
tion o
entend
II.

le trouva de
du Sud. Il y
is la profondeur
s ancrés, il eût
la perspective
ne permit point
odeur aussi douce
cotiers & quan-
du rivage. Les
venant voltiger
avec leurs crocs
oint encore trou-

sur une chaîne
assés. Ce danger
mais s'étant a-
huit brasses, &
Matelot apper-
six lieues de dis-
prendre pour Can-
avancés à l'Est.
vèle chaîne de
vers le Sud; de
e, on ne douta
qui n'avoit pas
plus grand qu'on
t jours d'inquié-
, à la tête des
ix brasses d'eau,
élivré de ce pé-

l'au 9 de Mai.
On porta droit
is le vent ayant
agner le côté du
ontre le rivage.
e s'en étoit pro-
s de longs Ca-
Ils apportèrent
e; car tous ces
aussi des poules
fort peu. Com-
étoit médiocre
es Vaisseaux, &

pour faire voile
d-Ouest lui pré-
Matelots s'em-
ployoit

ployoit à les vaincre, un de ses Vaisseaux courut le dernier danger, par deux voyes d'eau qui s'y firent subitement. Il se vit forcé de relâcher dans l'Isle de *Sombro* (i), à dix ou douze lieues au Nord de Nicobar. En mouillant sur la Côte, qui est parsemée de rochers, il perdit une de ses ancres. Cependant il fut consolé de toutes ces disgrâces par les secours qu'il tira des Habitans de l'Isle. Ils sont si doux & si timides, qu'ils furent quelque tems sans oser prendre confiance aux signes qu'on leur fit pour les rassurer. Mais lorsque cette première crainte fut dissipée, ils ne refusèrent aucun service à la Flotte. Ils sont nus, à l'exception d'une pièce de toile qui leur sert de ceinture, & de laquelle il se détache une autre pièce qui leur passe entre les jambes. Leur couleur est fort noire; mais ils la relèvent par diverses peintures dont ils ont le visage bigarré. L'Amiral n'ayant pas fait difficulté de pénétrer dans leur Isle, avec une bonne escorte, vit quelques-uns de leurs Prêtres, qui étoient couverts d'habits, mais si ferrés sur leur corps qu'ils y paroissent coufus. Ils avoient deux cornes sur la tête, le visage peint de verd & de jaune, & par derrière, une queue qui pendoit jusqu'à terre; ce qui les rendoit fort semblables à nos images du Diable. [Quand il leur demanda la raison de cet équipage, ils lui répondirent qu'ils étoient ainsi habillés, parce que le Diable, dont ils étoient les serviteurs (k), leur apparoissoit sous cette forme, dans les sacrifices qu'ils lui offroient.] L'Isle est remplie d'arbres, qui par leur hauteur & leurs autres proportions, pourroient servir de mâts aux plus grands Vaisseaux. Les Anglois découvrirent sur le sable du rivage une petite plante, qui croit assez pour devenir un arbre, mais qui se retire dans la terre lorsqu'on y touche, & qui s'y enfonce assez pour n'en être arrachée qu'avec effort. Lorsqu'on l'en a tirée, on trouve avec admiration que sa racine est un ver, qui diminue à mesure que la plante s'élève, & qui prend par degrés la consistance du bois. L'Auteur ajoute que cette transformation est un des plus étranges phénomènes qu'il ait vus dans tous ses Voyages; & le reste n'est pas moins merveilleux, car si l'on arrache la plante dans sa jeunesse, elle acquiert en séchant la dureté d'une pierre, jusqu'à devenir tout-à-fait semblable au corail blanc; de sorte que le ver se change successivement en deux natures essentiellement différentes. Il ne paroît pas que la vérité de cette observation puisse être suspecte (l), puisque les Anglois de la Flotte prirent plusieurs de ces plantes, & les rapportèrent en Angleterre.

(m) A la distance où la Flotte Angloise étoit de Sumatra, elle n'avoit besoin que d'un vent favorable, pour gagner en peu de tems le Port d'Achin. Elle remit à la voile le 29 de Mai; & découvrant les Côtes de l'Isle le 2 de Juin, elle mouilla, le 6, dans la Rade, à deux milles de la Capitale. Il s'y trouvoit dix-huit ou vingt Bâtimens de divers Pays, tels que *Bengale, Calécut, Guzarate, Pégu & Patan*. A la tête de quatre Vaisseaux Européens, deux

(i) Elle est ainsi nommée parce qu'à la pointe méridionale de la plus grande des Isles, qui sont là en assez grand nombre, il y a une montagne qui ressemble à la figure d'un Parasol.

(k) Cette réponse peut bien être une invention ou une erreur de Lancelot, qui n'aura pas entendu le langage de ces gens-là.

(l) Cette réflexion n'est point dans l'Original, qui dit au contraire que c'est là vrai-semblablement une Fable, qui tire peut-être son Origine de ce qu'on voit quelques-fois du Corail croître sur des coquillages. R. d. E.

(m) Ici commence la 3^e. Section. R. d. E.

LANCASTER.
1602.
Isle de Sombro,
& ses
Habitans.

Affreuse figure
de leurs
Prêtres.

Plante singu-
lière.

Arrivée des
Anglois au
Port d'Achin.

LANCASTER.
1602.

deux Hollandois qui avoient été retenus l'année précédente, & qui avoient appris dans cet intervalle la langue & les usages du Pays, se hâtèrent de venir à bord, & n'y apportèrent que d'heureuses nouvelles. Ils avoient été traités par le Roi beaucoup plus favorablement qu'ils ne l'avoient espéré. Ce Prince souhaitoit de voir des Etrangers dans ses Ports. La réputation de l'Angleterre s'y étoit répandue, depuis les grandes victoires que cette Couronne avoit remportées sur l'Espagne, & les Anglois devoient s'attendre à toutes sortes d'avantages pour leur Etablissement & pour leur Commerce.

Dès le même jour, l'Amiral fit descendre le Capitaine Middleton, accompagné de cinq ou six Officiers de la Flotte, pour informer le Roi que l'Amiral d'Angleterre, chargé d'une Lettre de sa glorieuse Reine au puissant Roi d'Achin & de Sumatra, demandoit la liberté d'entrer dans sa Ville, & l'honneur de faire une étroite alliance avec lui. Middleton devoit obtenir un sauf-conduit pour tous les Anglois de la Flotte, ou convenir de recevoir & de donner des otages, suivant les Loix établies dans toutes les Nations.

Ils sont bien
reçus du Roi.

Il fut reçu du Roi avec de grands témoignages de joye & d'amitié. Non-seulement ses demandes furent accordées; mais après lui avoir fait quantité de questions, ce Prince ordonna qu'on lui servit des rafraichissemens, & lui fit présent, à son départ, d'une robe & d'un turban brochés d'or. Il le chargea de dire à l'Amiral qu'après les fatigues d'un si long voyage, il devoit prendre un jour pour se reposer à bord; mais que le jour suivant il étoit libre de venir à l'Audience, & qu'il pouvoit compter d'être aussi tranquille dans ses Etats qu'au centre de l'Angleterre; que s'il doutoit néanmoins de sa parole royale, on lui donneroit des otages, & toutes les sûretés qu'il pourroit desirer.

Difficultés
pour la Lettre
de la Cour
d'Angleterre.

L'AMIRAL attendit trois jours pour se rendre au rivage. Il y descendit avec une escorte de trente hommes. Les Hollandois s'y trouvèrent pour le recevoir, & le conduisirent à la maison qu'ils avoient dans la Ville, parce qu'il n'en voulut point accepter d'autre avant que d'avoir vû le Roi. Il lui vint aussi-tôt un Seigneur de la Cour, pour le saluer de la part de ce Prince, & lui demander la Lettre de la Reine. Mais l'Amiral refusa de la remettre, en s'excusant sur l'usage de l'Europe, qui oblige un Ambassadeur de rendre ses Lettres au Prince même à qui elles sont adressées. Le Seigneur Indien demanda là-dessus à voir la suscription, qu'il lut à haute voix, & dont il tira une copie. Il prit aussi par écrit le nom de la Reine, & sa curiosité s'attacha particulièrement à observer le Sceau. Ensuite renouvelant ses civilités à l'Amiral, il l'assura que le Roi son Maître recevoit avec joye les éclaircissemens qu'il alloit lui porter.

Accueil fait
aux Anglois.

En effet, le Roi n'eut pas plutôt reçu la réponse qu'il attendoit, que donnant divers ordres à ses Officiers, il fit partir six grands éléphants, avec quantité de trompettes & de tymbales, & un cortège fort nombreux, pour aller au-devant de l'Amiral. Le moindre (n) des éléphants avoit treize ou quatorze pieds de hauteur, & portoit sur le dos un petit château, de la forme d'un carosse, couvert de velours cramoisi. Au milieu du château, on avoit placé un grand bassin d'or, couvert d'un drap de soye fort richement travaillé, sous lequel on mit la Lettre de la Reine. L'Amiral monta sur un autre éléphant.

Une

(n) *Angl.* le plus grand. R. d. E.

Une
suivit
l'Amiral
revint

L.
lui de
le féli
haran
qu'il
& qu
ter d'
Maître
L'Am
étrang
ment
présen
poids
che m
ceintu
Seigne
conlid
tôt l'e
c'étoit

AL
ge du
tôt un
Indes,
dant c
de deu
favorit
sition.
permiss

AP
rer le
danse
bracele
car le
fidérat
en or,
espèce
disting
carellé
goût.
nant à
Reine.

(o)
Roi, cr

Une partie de sa suite fut invitée à monter aussi sur les autres, & le reste le suivit à pied. Mais lorsque le cortège fut arrivé à la Cour, un Seigneur pria l'Amiral d'arrêter, pour se donner le tems de prendre les ordres du Roi. Il revint presqu'aussi-tôt, en apportant la permission d'entrer.

L'AMIRAL se présenta devant le Roi d'un air ferme & modeste (o). Il lui déclara qu'il étoit envoyé par la très-puissante Reine d'Angleterre, pour le féliciter de sa grandeur, & lui proposer un Traité de paix & d'amitié. Sa harangue devoit être plus longue, mais le Roi l'interrompit, pour lui dire qu'il le croyoit fatigué du long voyage qu'il venoit de finir heureusement, & qu'il le prioit d'accepter des rafraichissemens. Il ajouta qu'il pouvoit compter d'être traité favorablement à sa Cour, par considération pour la Reine sa Maîtresse, dont le mérite & la gloire s'étoient répandus jusqu'aux Indes. L'Amiral comprit que le Roi s'ennuyoit de lui entendre parler une Langue étrangère. Il lui présenta la Lettre de la Reine, que ce Prince reçut avidement, & qu'il remit à quelques Seigneurs Indiens qui étoient derrière lui. Les présens furent apportés. C'étoit un bassin d'argent, avec une fontaine, du poids de deux cens cinq onces, une grande coupe de même métal, un riche miroir; un bonnet orné de plumes; quelques belles épées avec leurs ceinturons, & plusieurs éventails. Toutes ces richesses furent reçues par des Seigneurs de la Cour; mais le Roi prit entre ses mains un éventail, & l'ayant considéré avec plaisir, il le remit à une de ses femmes, pour en faire aussitôt l'essai. Les Anglois crurent s'appercevoir que de tous ces divers présens, c'étoit celui qui lui plaisoit le plus.

ALORS on proposa au Général Anglois de s'asseoir à terre, suivant l'usage du Pays. Il le fit, à l'imitation du Roi & de toute sa Cour. On servit aussitôt un grand festin, dans des plats d'or, ou d'un autre métal fort estimé aux Indes, qui est un mélange d'or & de cuivre, & qu'on nomme *Tombak*. Pendant ce repas, le Roi qui étoit assis un peu plus loin, sur une estrade élevée de deux ou trois pieds, but plusieurs fois à la santé de l'Amiral. Sa liqueur favorite étoit l'*Arrack*, espèce d'eau-de-vie dont j'ai déjà expliqué la composition. L'Amiral la trouva si forte, qu'il se fit donner de l'eau pure avec la permission du Roi.

APRÈS un grand nombre de cérémonies, le Roi donna ordre qu'on fit entrer les Danseuses; & ses propres femmes commencèrent à jouer des airs de danse sur divers instrumens. Elles étoient richement vêtues, & parées de bracelets & de pierreries. C'étoit une faveur extraordinaire pour l'Amiral, car le Roi n'accorde la vûe de ses femmes qu'à ceux qu'il honore d'une considération distinguée. Il lui fit ensuite présent d'une robe de calico, brodée en or, d'une belle écharpe de Turquie, & de deux *Cressès*, qui sont une espèce de poignards, dont un Seigneur arme sur le champ celui que le Roi distingue par cette faveur. L'Amiral fut ainsi congédié, avec de nouvelles caresses, & la permission de se choisir dans la Ville une maison de son goût. Mais il ne jugea point à-propos d'accepter cette offre, & retournant à bord, il laissa au Roi le tems de faire ses réflexions sur la Lettre de la Reine.

DANS

(o) *Angl.* L'Amiral se présenta devant le Roi, en faisant la révérence à la manière du Pays. R. d. E.

LANCASTER.
1602.Cérémonie de
l'Audience.Tombak, métal
Indien.Arrack, li-
queur.Chanteuses
& Danseuses.

LANCASTER.

1602.

Seconde Aud-
dience & ses
effets pour le
commerce.

DANS la seconde Audience qu'il eut de ce Prince, il s'expliqua fort au long sur l'objet de son voyage. [Les réponses avoient été préparées comme les demandes.] Le Roi protesta que si les sentimens de la Reine étoient aussi sincères qu'elle l'en assûroit dans sa Lettre, elle trouveroit un retour fidèle dans les siens; que pour le Traité d'Alliance qu'elle lui proposoit, il y consentoit avec joye: enfin, qu'à l'égard du Commerce, il avoit déjà donné ordre à deux de ses principaux Officiers d'en conférer avec l'Amiral, & d'entrer sans exception dans toutes les intentions de la Reine. Cette réponse fut suivie d'un nouveau festin. Le jour suivant, l'Amiral envoya demander aux deux Seigneurs que le Roi lui avoit nommés, quel tems ils avoient choisi pour la Conférence. L'un étoit le grand Pontife du Royaume, homme d'esprit & d'honneur; qui méritoit l'estime que le Roi & toute la Nation avoient pour lui. L'autre étoit un des Chefs de la Noblesse, personnage fort grave, mais moins propre aux affaires que le Prélat.

Commissaires
Indiens, &
leur conféren-
ces.

On prit un jour pour s'assembler. La Conférence se tint en Langue Arabe, que le Prélat & le Seigneur Indien entendoient parfaitement. L'Amiral se servit pour Interprête, d'un Juif qu'il avoit amené d'Angleterre, & qui parloit fort bien cette Langue. Sa première proposition regarda la liberté du Commerce pour les Marchands Anglois. Le Prélat, sans répondre directement, lui demanda quels motifs il avoit à faire valoir pour engager le Roi à lui accorder cette grace. L'Amiral saisissant volontiers cette idée, alléguant d'abord les offres d'amitié de sa Reine, le mérite éclatant de cette Princesse, son courage & ses forces pour résister au Roi d'Espagne (p), qu'elle regardoit comme l'Ennemi commun de l'Angleterre & des Rois de l'Inde; [la générosité avec laquelle elle avoit refusé les offres qu'il lui avoit faites (q), de la mettre en possession des pays qui lui obéissoient dans ces contrées;] la considération extrême qu'elle s'étoit acquise dans toute l'Europe, & qui avoit déjà porté l'Empereur de Turquie à rechercher son Alliance. Il s'étendit ensuite sur les raisons tirées en général des avantages mêmes du Commerce. Le Roi ne pouvoit ignorer que c'étoit pour tous les Princes une source continuelle de richesses & de prospérités; que la puissance d'un Etat croissant à mesure que les Sujets devenoient plus riches, il n'y avoit que le Commerce qui pût augmenter leurs biens & leurs commodités; & que pour rendre le Commerce florissant, il falloit recevoir & traiter favorablement les Etrangers; qu'à l'égard d'Achin en particulier, la situation du Port étoit admirable pour le Commerce de Bengale, de Java, des Moluques & de la Chine; que l'espérance d'y vendre leurs marchandises y amèneroit bientôt tous les Négocians de ces diverses Régions; qu'en peu de tems le Roi d'Achin verroit croître ses forces, & diminuer celles des Espagnols & des Portugais: que s'il avoit besoin d'Ouvriers & d'Artistes, il pouvoit s'assurer d'en recevoir d'Angleterre, à la seule condition de leur faire recueillir quelque fruit de leur voyage, & de leur laisser la liberté de retourner dans leur Patrie, lorsqu'il seroit satisfait de leurs services: qu'il trouveroit de même toutes sortes

(p) Il étoit alors Roi de Portugal, & par conséquent Maître de leurs possessions dans les Indes.

(q) Ceci fait allusion aux propositions de

mariage du Roi Philippe II. avec la Reine Elizabeth, auxquelles celle-ci ne voulut pas consentir.

tes de commodités & de secours dans les États de la Reine, qui consentiroit volontiers à toutes ses propositions, lorsqu'elles n'auroient rien de contraire à son honneur, aux loix de son Royaume, & à ses Traités avec les Princes Chrétiens.

L'AMIRAL demanda de plus, que le Roi fit défendre à tous ses Sujets par une proclamation publique, de causer le moindre trouble aux Anglois dans leurs usages & dans le cours des affaires. Cet article fut accordé sur le champ, avec si peu de réserve, que malgré les Loix du Pays qui ne permettent point aux Habitans de sortir pendant la nuit, il fut permis aux Anglois d'aller nuit & jour sans aucun obstacle; assujettis seulement, lorsqu'ils seroient rencontrés par la Justice après une certaine heure, à se voir conduire chez leur Amiral, entre les mains duquel ils seroient remis.

EN finissant la Conférence, les deux Commissaires Indiens demandèrent par écrit à l'Amiral un Mémoire des raisons qu'il leur avoit exposées & des privilèges qu'il demandoit au nom de la Reine. Ils lui promirent d'en faire leur rapport au Roi dès le même jour, & que la réponse de ce Prince ne seroit pas long-tems différée. Quelques jours se passèrent. L'Amiral fut invité à voir un combat de coqs, qui faisoit un des principaux amusemens du Roi. Il prit cette occasion pour le supplier par son Interprète de ne pas faire traîner les affaires en longueur. Cinq ou six jours après il reçut de sa propre main un Traité auquel il ne manquoit rien pour la forme. Tous les articles du Mémoire avoient été copiés fort proprement par un Secrétaire. Le Roi les avoit revêtus de son autorité & de son sceau. En les remettant à l'Amiral, il y joignit un compliment fort civil, & de nouveaux témoignages de satisfaction & d'amitié. Il seroit inutile de faire entrer ici la traduction de cette pièce. Elle contenoit en substance, 1°. que les Anglois jouiroient dans le Royaume d'Achin d'une entière liberté pour leurs personnes, leurs biens & leur commerce. 2°. Qu'ils seroient exempts des Droits d'entrée & de sortie. 3°. Que s'il arrivoit à leurs Flottes quelque accident qui les mît en danger, ils seroient secourus, eux & leurs marchandises, par les Vaisseaux du Pays. 4°. Qu'en cas de mort, ils auroient la liberté de disposer de leurs biens & de leurs effets par un Testament. 5°. Qu'ils exerceroient la Justice, suivant leurs Usages, sur les Criminels de leur Nation. 6°. Qu'on recevrait leurs plaintes, & qu'on leur accorderoit satisfaction, lorsqu'ils seroient offensés par les Habitans du Pays. 7°. Qu'on ne mettroit jamais de prix forcé à leurs marchandises. 8°. Enfin, qu'ils jouiroient perpétuellement de la liberté de conscience.

LES Facteurs Anglois commencèrent aussi-tôt à rassembler du poivre pour la cargaison: mais la stérilité de l'année précédente l'avoit rendu fort rare. Ayant appris de quelques Habitans qu'il s'en trouvoit d'avantage dans un Port nommé *Priaman*, à cent cinquante lieues d'Achin, vers le Sud de l'Isle, ils y envoyèrent la *Suzane*, un de leurs moindres Vaisseaux, commandé par le Capitaine *Middleton*. Il avoit trouvé beaucoup à rabattre aux promesses de *Davis*, leur premier Pilote, qui les avoit assurés en partant de Londres que le quintal de poivre ne leur reviendroit qu'à quatre réaux d'Espagne. Ils le payoient presque vingt. Cette erreur jeta l'Amiral dans un grand embarras. Ses marchandises & les sommes qu'il avoit apportées ne paroissant pas suffire pour rendre sa cargaison complete, il considéroit com-

LANCASTER.
1602.

Demandes
de l'Amiral
Anglois.

Traité con-
firmé par le
Roi d'Achin.

Exercice du
commerce &
ses difficultés.

LANCASTER.
1602.
Artifice des
Portugais, qui
leur réussit
mal.

bien il lui seroit difficile de conserver à sa Nation une certaine estime qui est le fondement du Commerce, & quel désagrément ce seroit pour lui de retourner presqu'à vuide. D'un autre côté, il avoit à combattre les intrigues d'un Ambassadeur Portugais, qui étoit depuis quelque tems à la Cour d'Achin, & qui n'y demouroit vrai-semblablement que pour observer ses démarches. Ce n'est pas qu'il y fût regardé de fort bon œil. Il avoit demandé au Roi dans sa dernière Audience, la permission, non-seulement d'établir un Comptoir de sa Nation, mais encore de bâtir un Fort à l'entrée du Port, sous prétexte que la Ville étant fort sujette aux incendies, les Portugais auroient besoin d'une retraite pour y mettre leurs marchandises à couvert. Le Roi, pénétrant son artifice, lui avoit répondu : „ Votre Maître pense-t'il „ à marier une de ses filles avec mon fils, lorsqu'il marque tant d'inquiétude „ pour la conservation de ma Ville capitale ? Dites-lui qu'il n'a pas besoin „ pour cela d'un Fort, & que je donnerai à ses gens pour leur Comptoir une „ bonne maison à deux lieues de ma Ville, où ils n'auront à craindre ni le „ feu, ni leurs Ennemis, sous ma protection. „ L'Ambassadeur s'étoit retiré fort mécontent, & le Roi s'étoit fait un amusement du chagrin qu'il lui avoit causé par sa réponse.

Espion des
Portugais, &
ses entrepris-
ses.

(r) IL arriva, quelque tems après, dans le Port, un Vaisseau Portugais chargé de ris. Il venoit de Bengale. Le Capitaine se logea chez l'Ambassadeur de sa Nation. Entre les gens de son Equipage, il y avoit plusieurs Indiens qui exerçoient aussi un commerce proportionné à leur état, suivant l'usage de ces Régions, où tout le monde se pique de la qualité de Marchand. Il s'en présenta un chez l'Amiral Anglois, avec des poules qu'il offroit à vendre. L'Amiral ne douta point que ce ne fût un espion des Portugais. Il acheta ses poules & les paya libéralement. Ensuite, prenant occasion de son trafic pour le faire parler, il lui marqua quelque regret de voir un homme d'une figure telle que la sienne, avili par un emploi qui lui convenoit si peu. L'Autheur, en rapportant cette conversation, prend soin d'avertir que le récit est précieux par sa fidélité.

L'Amiral An-
glois pénètre
les vûes de
l'Espion.

L'INDIEN répondit: Je fers ce Capitaine Portugais, sans sçavoir si je suis libre ou esclave, quoique je sois né de condition libre : car il y a si long-tems que je le fers qu'il s'est accoutumé à me regarder comme un bien qui est à lui; & les gens de cette Nation sont si puissans qu'on ne peut rien leur disputer.

SI tu connois le prix de la liberté, lui dit l'Amiral, il est certain que tu parois digne de l'obtenir. Que ferois-tu pour quelqu'un qui te l'offrirait, & qui t'épargnerait la peine d'avoir là-dessus des disputes avec ton Maître ? Ma liberté, repliqua l'Indien, me seroit plus chère que ma vie, & j'exposerois hardiment ma vie pour celui qui me donneroit la liberté. Mettez-moi là-dessus à l'épreuve, & vous verrez que je vous tiendrai parole.

EH bien, reprit l'Amiral, tu me fais naître l'envie d'éprouver effectivement si tu parles de bonne-foi, J'ai une question à te faire. Que dit l'Ambassadeur Portugais de moi & de ma Flotte, & qu'elles sont ici ses vûes ?

IL vous observe continuellement, répondit l'Indien, sans que vous puissiez vous appercevoir qu'il vous regarde. Il a pour espion autour de votre

Flotte

(r) Ici commence la 4^e. Section dans l'Original. R. d. E.

Flotte
de tou
mais le
sçait e
font in
il est
couven
diocres
ger le
L'A
eule qu
sa Nat
conten
tre. V
dans q
m'en e
bonnes

L'IN
que ne
contre
Tout d
ou le j
de tron
de l'An
quelles
leur C
les, &
il semb
lequel i
attenda
ses que
ment l'
pour fa
cieux d

LE l
avec lu
avoit e
est capa
que po
d'Achia
point d
guerre
soient a
Rois In
& du C
bassade
d'appro
de ce d

estime qui est pour lui de re- e les intrigues la Cour d'A- ver ses démar- voit demandé ent d'établir un ée du Port , Portugais au- couvert. Le ntre pense-t'il ut d'inquiétude a pas besoin Comptoir une craindre ni le s'étoit retiré qu'il lui avoit

eau Portugais l'Ambassadeur seurs Indiens uivant l'usage Marchand. Il offroit à ven- Portugais. Il occasion de son ir un homme venoit si peu. tir que le récit

çavoir si je il y a si long- un bien qui ne peut rien

ertain que tu l'offriroit, & ton Maître ? e, & j'expo- Mettez-moi e.

er effective- ue dit l'Am- es vûes ? vous puis- ui de votre Flotte

Flotte, un Chinois, qui s'est familiarisé avec vos gens. Il a fait tirer le plan de tous vos Vaisseaux. Il connoît non-seulement leur forme & leur grosseur, mais le nombre & le calibre de votre artillerie jusqu'à la moindre pièce. Il sçait combien vous avez de Matelots, ceux qui se portent bien & ceux qui sont infirmes. Il trouve que vos Vaisseaux sont forts & bien équipés; mais il est persuadé qu'ayant un grand nombre de malades, vous n'êtes point à couvert d'une surprise, ou même d'une attaque ouverte par des forces médiocres; & dans cette idée, il doit envoyer ses plans à Malaca, pour engager le Gouverneur à vous causer de l'embarras à votre départ.

L'AMIRAL lui dit, en affectant de rire, ton Ambassadeur n'est pas si ridicule que tu le représentes; car il sçait assez que je crains peu les forces de sa Nation dans cette Mer. Il veut te faire croire, à toi & à ceux qui l'écoutent, que les Portugais sont aussi redoutables qu'ils souhaiteroient de l'être. Va, sois tranquille pour ma Flotte. Mais viens m'apprendre néanmoins dans quelques jours si l'Ambassadeur a fait partir ses plans; & quoique je m'en embarrasse fort peu, je te promets la liberté, pour récompenser tes bonnes intentions.

L'INDIEN partit fort satisfait. Cette occasion parut si singulière à l'Amiral, que ne balayant point à la saisir, il se promit de faire tourner la trahison contre ceux qui avoient voulu l'employer. Son espérance ne fut pas trompée. Tout ce que l'Ambassadeur faisoit pendant le jour, lui étoit rapporté le soir ou le jour suivant. L'Indien étoit un Traître exercé, hardi, subtil, capable de tromper également & l'Ambassadeur Portugais, & les Anglois de la suite de l'Amiral; le premier, en le repaissant de fausses nouvelles, pour lesquelles il étoit récompensé; ceux-ci en feignant de ne venir si souvent dans leur Comptoir que pour les entretenir dans la disposition d'acheter ses poules, & les conjurant même de garder le silence sur un commerce par lequel il sembloit craindre de déplaire à ses Maîtres. L'Amiral étoit le seul avec lequel il fit un rôle sincère; encore affectoit-il de lui parler d'un air simple, attendant toujours qu'il fût interrogé, comme s'il n'eût fait que répondre à ses questions. Ce détail étoit nécessaire, non-seulement pour expliquer comment l'Amiral se défendit contre les mauvais offices des Portugais, mais encore pour faire connoître le caractère des Indiens, qui est naturellement artificieux & trompeur.

LE Roi faisoit appeller souvent l'Amiral pour s'entretenir ou pour boire avec lui. Un jour, il lui parla d'un Ambassadeur que le Roi de Siam lui avoit envoyé, pour lui proposer la conquete de Malaca. L'île de Sumatra est capable d'armer un grand nombre de Galères, quand le tems ne lui manque point pour ses préparatifs; & le Roi de Siam faisoit demander à celui d'Achin quelles forces il vouloit joindre aux siennes. L'Amiral ne manqua point de seconder les dispositions qu'il voyoit à ce Prince pour déclarer la guerre aux Espagnols. Il lui représenta la hauteur avec laquelle ils se conduisoient au milieu de sa Cour, & le droit qu'ils s'attribuoient de mettre tous les Rois Indiens dans leur dépendance. Il les traita d'Ennemis publics de la liberté & du Commerce. Enfin, n'épargnant rien pour rendre le change à leur Ambassadeur, il ne fit pas difficulté d'affûrer qu'il n'étoit qu'un Espion, chargé d'approfondir les forces & les secrets de la Cour d'Achin. Le Roi surpris de ce discours, voulut sçavoir quel en étoit le fondement. Alors s'ouvrant

LANCASTER. 1602.

Réponse qu'il lui fait.

Perfidie des Indiens.

Les Anglois rendent un fort mauvais office aux Portugais.

sur

LANCASTER.
1602.

Artifice de
leur Amiral.

Deux Portu-
gais arrêtés
avec leurs pa-
piers.

Chagrin des
Portugais; ils
veulent quit-
ter Achin,
leur départ
est retardé.

sur tout ce qu'il avoit appris de son Indien, il en conclut que les Espions de l'Ambassadeur n'observoient pas moins le Roi que les Anglois. Quoique cette preuve n'eut point la force d'une démonstration, elle suffisoit pour aigrir un Prince soupçonneux. Il répondit qu'il connoissoit les Espagnols pour ses Ennemis, & qu'il leur rendoit leur haine au double; mais qu'il apprehendoit peu les forces qu'ils avoient à Malaca. L'Amiral, satisfait de le voir irrité, résolut d'employer une ruse innocente, pour soutenir tout à la fois sa réputation & se garantir des périls qui menaçoient la Flotte Angloise à son départ. Il dit au Roi que ce qui l'inquiétoit dans les desseins de l'Ambassadeur Portugais n'étoit pas la crainte d'être attaqué par les Vaisseaux de Malaca, mais celle au contraire de ne les pas rencontrer dans sa course, parce qu'inaffablement les plans & les avis qu'ils devoient recevoir de leur Ambassadeur, ou plutôt de leur Espion, leur ôteroient la hardiesse de venir à sa rencontre; que dans le desir de les rencontrer, & dans la certitude de les battre, il prioit sa Majesté de faire arrêter deux domestiques de l'Ambassadeur, qui devoient partir dans trois jours avec ses avis & ses plans. Outre l'effet qu'il paroissloit desirer, il fit entendre encore au Roi, qu'en se saisissant des Messagers de l'Ambassadeur, il ne manqueroit point de tirer quelques nouvelles lumières de leur bouche ou de leurs Lettres.

CETTE contremine fut poussée avec tant de soin & d'adresse, que l'Amiral informé par son Espion du départ des deux Messagers, en apprit au Roi le tems & les circonstances. Ils s'étoient rendus dans un Port, à vingt-cinq lieues d'Achin; & payant leur passage sur le premier Vaisseau qui mit à la voile, ils s'y embarquèrent en qualité de Marchands étrangers. Mais, sur l'ordre secret du Roi, une Frégate, qui fut envoyée après eux, arrêta leur Bâtiment presqu'à la sortie du Port. Les Officiers d'Achin seignirent de vouloir examiner si les marchandises avoient satisfait aux droits du Prince. Ils découvrirent les deux Portugais en montant à bord. Ils affectèrent de la surprise, & leur demandèrent qui ils étoient, d'où ils étoient venus, quel étoit leur dessein & le motif de leur voyage. Toutes ces questions les ayant troublés, en vain répondirent-ils qu'ils venoient d'Achin & qu'ils appartenoient à l'Ambassadeur Portugais. On feignit de reconnoître à leur trouble qu'ils étoient des scélérats, qui prenoient la fuite après avoir volé leur Maître. Le principal Officier se saisit d'eux, & se chargea de les remettre à l'Ambassadeur. Mais sous prétexte de vérifier leur vol, on leur enleva leurs plans & leurs Lettres. Ils furent en effet renvoyés à l'Ambassadeur, sur une nouvelle réflexion de l'Amiral, [qui crut cette voye plus sûre pour déguiser son artifice, & qui trouva le moyen de la faire goûter au Roi.

QUELQUE jugement que l'Ambassadeur pût porter de cette aventure, il n'eut aucun prétexte pour faire éclater ses plaintes, sur-tout lorsqu'en lui présentant ses deux domestiques avec tous leurs effets, on affecta de faire valoir le service qu'on lui avoit rendu. Il se dispensa même de réclamer ses plans & ses Lettres; ce qui fit juger à l'Amiral qu'ayant quelque soupçon de la vérité, il ne vouloit pas s'exposer à des railleries plus humiliantes que l'outrage. L'Auteur ne nous apprend point ce que contenoient ses Lettres.] Mais le chagrin de voir manquer son projet par cette voye, lui fit prendre la résolution de partir lui-même, pour suppléer apparemment à l'intercep-
tion

tion
réfolu
l'obli
de le
re na
dant
ressen
déjà
vie d'
en lu
le mè
tre le
es An
IL
barras
derrid
noivr
flotte
ne fut
congé
Portu
Comm
vre a
sa car
cette
partie
Messi
rectio
par le
tembr
ON
retard
tir.
voir c
voien
manqu
L'Am
légerc
il les
dit le
rien à
il y av
n'avoit
Roi d'
quelqu
qu'ils
toutes
perfon
II.

les Espions de
lois. Quoique
affoît pour ai-
Espagnols pour
is qu'il appre-
atisfait de le
tenir tout à la
Flotte Angloise
effins de l'Am-
es Vaisseaux de
sa course, par-
oir de leur Am-
de venir à sa
ertitude de les
de l'Ambassa-
es plans. Outre
u'en se faifissant
tirer quelques

esse, que l'A-
, en apprit au
a Port, à vingt-
iffseau qui mit à
ers. Mais, sur
x, arrêta leur
seignirent de
droits du Prin-
Ils affectèrent
étoient venus,
es questions les
n & qu'ils ap-
nnoître à leur
près avoir vo-
chargea de les
leur vol, on
et renvoyés à
erut cette voye
e la faire goût-

te aventure, il
orsqu'en lui pré-
a de faire va-
e réclamer ses
soupçon de la
antes que l'ou-
ses Lettres.]
ui fit prendre
t à l'intercep-
tion

tion de ses Messagers. L'Amiral, qui fut informé de ce nouveau dessein, résolut encore d'en arrêter l'exécution. Il représenta au Roi que la saison l'obligeant de se remettre en mer avec sa Flotte, il alloit perdre tout le fruit de leur ruse commune, si l'Ambassadeur partoît avant lui. Il le pressâ de faire naître quelque raison, qui suspendît seulement le départ des Portugais pendant dix jours. Cette proposition n'étoit pas sans difficulté, parce que le ressentiment de l'Ambassadeur lui ayant fait abrégé les formalités, il avoit déjà pris congé du Roi & fait ses adieux à toute la Cour. Cependant l'envie d'obliger l'Amiral, ou, si l'on veut, la passion de nuire aux Portugais, en lui donnant l'occasion de les battre, sur laquelle il ne cessoit pas de tenir le même langage, porta ce Prince à supposer quelques sujets de plaintes contre les Matelots de l'Ambassadeur. Avant que cette accusation fût éclaircie, les Anglois eurent le tems de mettre ordre à leurs affaires.

Il ne restoit à l'Amiral qu'à prendre congé du Roi, parce que dans l'embarras où je l'ai représenté pour sa cargaison, il s'étoit déterminé à laisser derrière lui quelques-uns de ses principaux Facteurs, sous prétexte que le poivre étant si rare, ils prendroient soin d'en ramasser jusqu'au retour de la Flotte. D'ailleurs, de ses quatre Vaisseaux, il n'y avoit que l'Ascension qui ne fut point assez chargé pour quitter le Port avec honneur. [Lorsqu'il prit congé, le Roi lui recommanda de ne pas revenir sans lui amener quelque jolie Portugaise.] Un Bâtiment Hollandois qui étoit arrivé depuis peu, sous le Commandement du Capitaine *Spilberge*, & que la rareté ou la cherté du poivre avoit mis, comme les Anglois, dans la nécessité de partir sans achever sa cargaison, s'offrit à les accompagner. L'Amiral accepta si volontiers cette offre, que pour l'affermir dans sa résolution, il lui céda la huitième partie de ses marchandises. Enfin la veille de son départ il présenta au Roi Messieurs *Starkey & Styles*, deux honnêtes Facteurs qu'il laissoit sous la protection de ce Prince; & s'étant confirmé dans l'opinion de sa bonne-foi par les nouveaux témoignages qu'il en reçut, il mit à la voile le 11 de Septembre.

ON a sçû dans la suite que le Roi soutenant la dissimulation, continua de retarder l'Ambassadeur Portugais, malgré l'empressement qu'il avoit de partir. Un jour, embarrassé de ses instances, il lui dit qu'il s'étonnoit de lui voir cette ardeur pour se mettre en mer, tandis que les Anglois, qui ne pouvoient être fort éloignés, l'attendoient peut-être à son passage & ne pouvoient manquer avec des forces supérieures, de lui faire courir un grand danger. L'Ambassadeur répondit qu'il les craignoit peu, parce que sa Frégate étoit si légère, que s'il pouvoit gagner le devant sur eux, seulement de sa longueur, il les désoit avec tous leurs efforts de pouvoir jamais la joindre. Eh bien, lui dit le Roi, je vous laisse donc partir d'autant plus volontiers, que je n'aurai rien à craindre pour votre sûreté. En effet il lui en accorda la liberté; mais il y avoit déjà vingt-quatre jours que les Anglois avoient mis à la voile. Ils n'avoient pû recevoir une marque plus signalée des favorables dispositions du Roi d'Achin; car la Frégate Portugaise étoit si bonne, qu'en partant même quelques jours après eux, elle eût été capable de se rendre à Malaca, avant qu'ils eussent gagné les Détroits, & de faire sortir par conséquent de ce Port toutes les forces des Portugais pour leur couper le passage; au lieu que personne n'y étant informé de leur approche, ils relâchèrent tranquille-

II. Part.

C

ment

LANCASTER.
1602.Départ des
Anglois.Bravade des
Portugais.

LANCASTER.
1602.
Les Anglois
s'arrêtent près
de Malaca.

Ils prennent
un Vaisseau.

Ils retour-
nent à Achin.

ment à vingt-cinq lieues de la Ville sans qu'elle en eût la moindre connoissance.

LE 3 d'Octobre, étant entrés dans les Détroits de Malaca, ils découvrirent un Vaisseau vers l'entrée de la nuit. L'ordre fut donné aulli-tôt pour s'affûrer de cette proye. Ils se séparèrent l'un de l'autre à la distance d'un mille, dans la crainte qu'elle ne profitât des ténèbres pour trouver un passage. Elle tomba près l'*Hebor*, qui la salua brusquement d'une volée de canon. Les autres Vaisseaux s'étant rassemblés autour d'elle, on continua quelque tems le feu de l'artillerie; mais la crainte de la couler à fond fit prendre le parti d'interrompre le combat jusqu'au jour. A peine commençoit-il à paroître que le Capitaine se mit dans sa Chaloupe avec quelques gens de son bord, & vint se rendre volontairement. Il étoit parti de Saint-Thomas, dans la Baye de Bengale, pour transporter des marchandises & quantité de Passagers à Malaca. Il avoit à bord plus de six cens personnes des deux sexes & de toutes sortes de conditions. Son port étoit de neuf cens tonneaux. L'Amiral fit passer sur sa Flotte ce qu'il avoit de plus précieux. C'étoient de riches étoffes, de la porcelaine, des perles & d'autres pierreries. Le ris & toutes les marchandises grossières, furent négligées. Il fallut beaucoup de fermeté, & les plus rigoureuses ordonnances, pour empêcher le pillage. L'Amiral laissa sa prise sur ses ancrs, sans avoir fait la moindre insulte aux Passagers.

UN butin si riche le mettant en état, non-seulement de rendre sa cargaison complete au Port d'Achin, mais de faire honneur à la Nation Angloise en y reparoissant avec les fruits de sa victoire, il ne balança point à prendre la résolution d'y retourner. [Son espérance étoit encore de rencontrer l'Ambassadeur Portugais, & de lui faire payer fort cher toutes les marques qu'il avoit reçu de sa haine. Il fut privé de cette dernière satisfaction.] Mais le vent lui fut si favorable qu'il rentra le vingt-quatre d'Octobre dans le Port d'Achin. [Dans la route il craignit d'être submergé par un Torrent d'eau, qui tomba fort près de lui. Ces sortes de pluies tombent, non goutte à goutte, mais comme une seule masse, & cela avec tant d'impétuosité, que si elles rencontrent un Vaisseau, elles peuvent le couler à fond en un instant. Elles durent quelques fois plus d'un quart d'heure, & elles frappent la Mer avec une telle force qu'elles la font écumer.]

(s) LES deux Facteurs Anglois, agréablement surpris de son retour, se présentèrent sur le rivage pour le recevoir. Il y descendit sans attendre la permission du Roi, sur-tout lorsqu'il eut appris avec combien de bonté ce Prince n'avoit pas cessé de protéger le Comptoir, & de favoriser les Facteurs. Dans l'abondance des richesses qu'il venoit d'acquérir par les armes, il se crut obligé de lui faire un présent considérable. Cette galanterie fut reçue avec tant de reconnoissance, qu'après avoir beaucoup loué la valeur des Anglois, le Roi offrit à l'Amiral le choix de tout ce qui pouvoit lui plaire dans ses Etats. [Mais il lui dit en riant, qu'il avoit oublié la commission la plus importante dont il l'eut chargé, c'étoit de lui amener une jolie Portugaise. L'Amiral répondit qu'il n'en avoit vû aucune qui méritât de lui être

(s) Ici commence la 5^e. Section. R. d. E.

tre pr
voir a
vrai q
empor
faire u
de Jav
meille
Dans
re en
conclu
fait vo
d'enle
pourqu
d'Achi
travail
aussi d
deman
pon
prit
Nob
les Sei
avoir
vant l'
tége,
ral. [E
tamm
qué fu
L'A
pécha
Bâtime
Sumat
entre
voit e
nées l
sième
Su/ann
arrive
aux e
provi
Mais
dans
moins
charg
voyer
On
s'eng
Isle r
entré

moindre con-

ils découvri-
tôt pour s'affû-
nce d'un mille,
passage. Elle
canon. Les
quelque tems
rendre le parti
à paroître que
n bord, & vint
ans la Baye de
ffagers à Ma-
es & de tou-
ux. L'Amiral
ent de riches
Le ris & tou-
aucoup de fer-
pillage. L'A-
re insulte aux

dre sa cargai-
ation Angloi-
point à pren-
de rencontrer
s les marques
satisfaction.]
Octobre dans le
r un Torrent
ombent, non
t d'impétuosité
er à fond en
, & elles frap-

on retour, se
s attendre la
de bonté ce
riser les Fac-
ar les armes,
galanterie fut
oué la valeur
uvoit lui plai-
a commission
ne jolie Por-
tât de lui être

tre présentée.] La seule faveur qui pût flatter des Marchands, étoit de pou-
voir amasser beaucoup de poivre, de canelle & de girofle. Mais il étoit si
vrai que l'année avoit été stérile, qu'en joignant à tout ce que la Flotte avoit
emporté, ce que les Facteurs avoient recueilli depuis son départ, on ne put
faire une cargaison complete. L'Amiral résolut de se rendre à Bantam dans l'Isle
de Java, où il avoit appris que ces marchandises étoient en abondance & à
meilleur marché. Il communiqua son dessein au Roi, qui ne put le défavouer.
Dans une longue conférence qu'il eut avec lui, ce Prince lui remit une Let-
tre en Arabe pour la Reine d'Angleterre, avec un riche présent. [On en peut
conclure que le premier départ de l'Amiral avoit été simulé, & qu'il n'avoit
fait voile vers Malaca que pour y chercher l'occasion qu'il en avoit trouvée
d'enlever quelque Bâtiment aux Portugais; sans quoi l'on ne concevroit point
pourquoi la Lettre & les présens auroient été remis à son retour.] Le Roi
d'Achin envoyoit à la Reine Elisabeth trois pièces de drap d'or curieusement
travaillées, avec un gros rubis enchassé à la mode du Levant. Il fit présent
aussi d'un fort beau rubis à l'Amiral. En recevant ses derniers adieux, il lui
demanda si l'on avoit en Angleterre les Pseaumes du Roi David. „ Oui, ré-
pondit l'Amiral; & nous les chantons tous les jours. Je veux donc, re-
prit le Roi, en chanter un pour la prospérité de votre voyage, avec ces
Nobles qui sont autour de moi. „ Là dessus, il entonna un Pseaume, &
les Seigneurs de sa Cour le chantèrent avec lui fort solennellement. Après
avoir fini, il fit connoître à l'Amiral qu'il lui feroit plaisir d'en chanter un, sui-
vant l'usage de l'Angleterre, avec les gens de sa suite. Les Anglois du cor-
tège, étoient au nombre de douze, qui se mirent aussi à chanter avec l'Ami-
ral. [Enfin les caresses & la bonne-foi du Roi d'Achin se soutinrent si cons-
tamment, qu'on en peut tirer une confirmation pour le doute que j'ai mar-
qué sur sa querelle avec les Hollandois.]

L'AMIRAL partit d'Achin le neuf de Novembre. Deux jours après, il dé-
pêcha l'*Ascension* en Angleterre, avec des Lettres; & tournant le dos à ce
Bâtiment, qui prit vers le Cap de Bonne-Espérance, il suivit les Côtes de
Sumatra pour se rendre à Bantam. Dans sa course, il tomba pendant la nuit
entre certaines Isles, qui lui causèrent d'autant plus d'embarras qu'il s'y trou-
voit engagé sans s'en être aperçu. Les bas-fonds dont elles sont environ-
nées le mirent plusieurs fois en danger. Ayant passé la Ligne pour la troi-
sième fois depuis son départ de l'Europe, il arriva au Port de Priaman, où la
Susanne avoit déjà fait une partie de sa cargaison. Le hazard fit qu'à son
arrivée il s'y trouva du poivre pour l'achever. Comme il n'en croît point
aux environs de ce Port, les Habitans en avoient fait venir une nouvelle
provision d'un lieu plus éloigné dans les terres, qui se nomme *Manangcabo*.
Mais le Canton de Priaman porte de la poudre d'or, qui se trouve mêlée
dans le sable de plusieurs Rivières. L'air y est d'ailleurs excellent, quoiqu'à
moins de quinze minutes de la Ligne. L'Amiral se voyant offrir de quoi
charger entièrement la *Susanne*, prit le parti de saisir l'occasion, & de ren-
voyer encore ce Bâtiment en Angleterre.

On étoit au 4 de Décembre, lorsqu'il remit à la voile pour Bantam. Il
s'engagea le 15 dans les Détroits de la Sonde, où il mouilla l'ancre sous une
Isle nommée *Polo Panja*, à trois lieues de cette Ville. Le lendemain étant
entré dans la Rade de Bantam, il y fit connoître son arrivée par une dé-
charge

LANCASTER.
1602.

Intelligence
des Anglois &
du Roi d'A-
chin contre les
Portugais.

Le Roi fait
chanter des
Pseaumes aux
Anglois.

LANCASTER.
1602.

☞ [Les Anglois arrivent à Bantam dans l'Isle de Java].

charge de son artillerie, telle que les Habitans n'en avoient jamais entendu. Le 17, il envoya le Capitaine Middleton dans une Chaloupe, pour déclarer au Roi qu'il étoit venu avec des Lettres de la Reine d'Angleterre, & qu'il lui demandoit la permission de descendre dans ses Etats pour les lui présenter. On répondit à Middleton que les Anglois seroient reçus volontiers; & sans exiger d'autres explications, un Seigneur Indien se rendit à bord avec lui, pour inviter au nom du Roi l'Amiral à descendre librement. Le Roi étoit un enfant de dix ou onze ans, [qui ne laissoit pas de gouverner, avec le secours d'un Conseil. L'impatience qu'il eut de voir les Anglois lui fit abrégier les formalités de l'Audience; & l'Amiral que son caractère rendoit supérieur à toutes fortes de craintes, ne fit pas difficulté de se laisser conduire sans précautions.]

☞ [Leur Réception à la Cour du Roi].

IL trouva le jeune Monarque assis dans un cabinet, dont la forme étoit ronde, avec seize ou dix-huit Seigneurs qui l'environnoient à quelque distance. Après une courte harangue, à laquelle ce Prince fit une réponse gracieuse, il lui présenta les Lettres de la Reine. Il avoit fait apporter divers présens, qu'il y joignit aussi-tôt, & qui furent reçus avec les marques d'une vive satisfaction. Le Roi se les fit apporter successivement, & prit long-tems plaisir à les considérer. Ensuite, assurant l'Amiral de son amitié & de sa protection, il le remit, pour l'explication des affaires, entre les mains d'un Seigneur de l'Assemblée, qui étoit le Chef de son Conseil.

ON fit passer l'Amiral dans un autre appartement, où sa conférence dura près de deux heures avec ce grave Indien. Elle finit par de nouvelles assurances de protection au nom du Roi, & par la permission d'acheter ou de vendre toutes sortes de marchandises dans les Etats de ce Prince. L'Amiral demanda la liberté de choisir une maison commode. Elle lui fut accordée, & dans l'espace de deux jours les Facteurs Anglois se trouvèrent en état de commencer leur vente. Mais un Seigneur de la Cour vint avertir l'Amiral que l'usage du Pays étoit de fournir le Roi avant ses sujets. Cette préférence parut d'autant plus juste aux Anglois, qu'on les assura que leurs marchandises seroient vendues plus cher à la Cour qu'aux Particuliers.

1603.
☞ [Commerce des Anglois établi à Bantam].

LORSQUE le Roi fut satisfait, les Facteurs commencèrent publiquement leur vente. La presse y fut si grande, qu'en moins de cinq semaines ils firent de quoi suppléer abondamment à la cargaison des deux Vaisseaux. Le poivre qu'ils avoient acquis dans cet intervalle, montoit déjà à deux-cens soixante-seize sacs, chacun de soixante-deux livres de poids, au prix de cinq réaux & demi de huit; chaque réale revenant à quatre schellings & demi d'Angleterre. On n'y comprend point les droits de l'ancre & de la Douanne; car par une convention particulière avec le *Scha Bandar*, c'est-à-dire, le principal Officier du Port, on devoit payer pour l'ancre des deux Bâtimens, quinze-cens réaux de huit; & pour les droits de la Douanne, une réale par sac. Quoique les Habitans de l'Isle de Java passent pour une Nation inquiète & livrée au vol, le commerce s'exerça fort paisiblement. Sur une ou deux insultes que les Anglois avoient reçues d'abord, l'Amiral fut autorisé par le Roi à faire main-basse sur tous ceux qui s'approcheroient de sa maison pendant la nuit. Quelques exemples de sévérité devinrent un frein pour les plus indociles; & l'on continua seulement de faire une garde exacte aux environs du Comptoir.

amais entendu.
e, pour déclara-
ngleterre, &
s pour les lui
t reçus volon-
en se rendit à
ndre librement.
as de gouver-
oir les Anglois
son caractère
té de se laisser

la forme étoit
à quelque dis-
it une réponse
it apporter di-
avec les mar-
essivement, &
Amiral de son
affaires, entre
on Conseil.

conférence dura
vellence assuran-
r ou de vendre
Amiral demanda
édée, & dans
état de com-
l'Amiral que
préférence pa-
s marchandises

publiquement
aines ils firent
x. Le poivre
ens soixante-
e cinq réaux
ni d'Angleter-
ouanne; car
lire, le prin-
ux Bâtimens,
une réelle par
tation inquié-
r une ou deux
utorisé par le
maison pen-
pour les plus
aux environs

A mesure qu'on achetoit le poivre, l'Amiral avoit ordonné qu'il fût tranf-
porté à bord; de sorte que le 10 de Février 1603, la cargaison fut achevée,
& la Flotte prête à partir. Mais le Capitaine Middleton tomba malade sur
le Vaissseau qu'il commandoit. L'Amiral ayant établi pour règle que l'un ou
l'autre seroit toujours à bord, se hâta d'y retourner. Il le trouva beaucoup
plus mal, qu'on ne le craignoit d'une attaque si récente. L'expérience qu'il
avoit de la nature du climat lui fit juger tout d'un coup qu'une fièvre violen-
te, accompagnée d'une furieuse oppression de poitrine, ne laisseroit pas vi-
vre long-tems son Colleague. En effet Middleton, qui se croyoit encore au-
tant de force que de courage, ne laissa pas de mourir le lendemain.

CETTE perte fut une nouvelle raison de hâter le départ. Cependant l'A-
miral ne voulut point retourner en Europe, sans s'être établi quelque rela-
tion aux Isles Moluques. Il fit charger sa Pinasse, qui étoit d'environ qua-
rante tonneaux, d'une quantité de marchandises choisies, & la confiant à
douze de ses Anglois, il l'envoya aux Moluques, pour y jetter les fondemens
du commerce jusqu'à son retour. Il laissa aussi à Bantam, trois Façteurs, aus-
quels il donna pour Chef M. *William Starkey*, avec la commission de vendre
les marchandises qui restoit à terre, & de tenir des épices pour une au-
tre cargaison. Ensuite il prit congé du Roi, qui lui remit une Lettre pour la
Reine d'Angleterre, & quelques belles pièces de Bézoar. Le présent qu'il
reçut pour lui-même fut un beau poignard de Java, avec quelques pierre-
ries (t), qu'il estima beaucoup moins que les distinctions dont elles furent
accompagnées.

(u) Tous les Anglois de la Flotte s'étant retirés à bord le 20 de Février,
les deux Vaissseaux saluèrent l'Isle de Java d'une décharge de leur Artillerie,
& mirent sur le champ à la voile. Ils employèrent les deux jours suivans à
traverser le Sond. Le 24, ils perdirent la vûe des Isles, & dirigeant leur
course au Sud-Ouest, ils se trouvèrent dès le 28 au huitième degré quarante
minutes du Sud. Le Dimanche 13 de Mars, ils passèrent le Tropique du Ca-
pricorne, en tenant toujours la même course. Le 14 d'Avril, se trouvant à
trente-quatre degrés, ils jugèrent qu'ils avoient l'Isle de Madagascar au Nord.
Le 28, ils eurent à combattre une furieuse tempête, qui les força pendant
vingt-quatre heures de s'abandonner aux flots, sans faire aucun usage de leurs
voiles. Cependant ils ne reçurent aucun dommage qui ne pût être réparé
par leurs soins, à la réserve de quelques voies d'eau auxquelles il fallut remé-
dier par un travail continuel pendant tout le reste du voyage.

Mais la tranquillité qui suivit cette tempête fut troublée trois jours après
par un autre orage. Le battement des flots fut si violent contre la prouë de
l'Amiral, que l'ouvrage de fer s'étant détaché, le bec (x) du Vaissseau fut
emporté, & s'abîma sans ressource. L'effroi s'empara de tous les cœurs. Il
ne se présentoit aucun remède aux Matelots les plus expérimentés. Le Vais-
seau n'ayant plus la force de résister aux vents ni aux flots, étoit emporté,
comme l'auroient été ses débris après un naufrage. Il s'approcha jusqu'à trois
ou quatre lieues du Cap de Bonne-Espérance, & bien-tôt un vent contraire
le jetta presqu'à quarantième degré du Sud, au milieu de la grêle & de la
nége.

(t) *Angl.* avec une belle pierre de Bézoar.
R. d. E.

(u) Ici commence la 6e. Section. R. d. E.
(x) *Angl.* le Gouvernail.

LANCASTER.
1603.
[Mort de
Middleton.]

'Lancaster'
l'Isle trois
Façteurs à
Bantam.

Présent du
Roi.

La Flotte parti
de Java pour
retourner en
Europe.

Tempête fu-
rieuse.

Autre orage
& ses effets.

LANCASTER.
1603.

Désespoir des
gens de l'Amiral.

Exemple d'un
courage héroïque.

nége. Ce passage presque subit de la chaleur au froid, fut un autre mal qui acheva d'accabler les Anglois.

DANS cette cruelle extrémité, l'*Hector* ménagea sa course avec tant d'art, qu'il ne s'éloigna point de l'Amiral. *Sander Cole*, qui avoit été nommé pour commander ce Vaisseau après la mort de Middleton, fit construire sur son bord une machine (y) qu'il crut capable de remédier au malheur de son Colleague. Mais après quantité d'efforts, & lorsqu'on croyoit avoir rendu l'ouvrage propre à sa destination, un furieux coup de mer fit quitter prise à ceux qui l'attachoient, & l'enfvelit aussi dans les flots. Tous les gens de l'Amiral, consternés de cette nouvelle disgrâce, demandèrent à passer sur l'*Hector*. Les plus hardis avoient perdu l'espérance, & se dispoient à changer de bord sans attendre l'ordre de leur Chef. Au milieu de cet abbatement public, l'Amiral prit une résolution qui n'a point d'exemple dans l'Histoire. Il assembla ses gens, & composant son visage à la joie, il les assura que par des moyens qu'il venoit d'imaginer, il ne désespéroit pas de sauver le Vaisseau. Ensuite étant entré dans sa chambre, il écrivit cette Lettre en Angleterre à la Compagnie qui l'avoit employé.

„ MESSIEURS, vous apprendrez par le Porteur de ma Lettre ce qui
„ s'est passé dans le voyage que j'ai entrepris par vos ordres, les é-
„ blissemens que j'ai faits pour votre commerce, & les autres événemens
„ qui méritent votre attention. Je vais employer tous mes efforts pour sau-
„ ver mon Vaisseau & ses marchandises. Vous n'en douterez pas quand vous
„ sçavez que je n'épargne dans ce dessein, ni ma vie, ni celle des gens qui
„ sont sous mes ordres. Je ne puis vous dire où vous devez envoyer un au-
„ tre Vaisseau pour me secourir; car je suis le jouët des vents & des flots.
„ Adieu. Je prie le Ciel qu'il m'accorde la plaisir de vous revoir avec quel-
„ que sujet de satisfaction pour vous & pour moi.

IL datta cette lettre „ *Du retour des Indes Orientales en Europe*; „ & pour se rendre utile en périssant, il ajoûta, sur les lumières qu'il croyoit s'être procurées, que le passage aux Indes Orientales, étoit à soixante-deux degrés & demi par Nord-Ouest, du côté de l'Amérique. Après quoi faisant venir *Sander Cole* dans sa Chaloupe, il lui donna ordre en secret de partir la nuit suivante pour l'Angleterre, & de remettre sa Lettre à la Compagnie. [Sa pensée étoit que le courage pourroit naître à ses gens lorsqu'ils auroient perdu la ressource de l'*Hector*, ou du moins que ce qu'ils seroient forcés de faire pour conserver leur vie, serviroit peut-être à la conservation des marchandises.]

SANDER Cole feignit de céder à ses volontés; mais il lui étoit trop attaché pour l'abandonner dans son infortune. L'Amiral le voyant le lendemain presque à la même distance, dit à l'Auteur même de cette Relation: „ Ces gens-là n'ont aucun égard pour mes ordres. „ On étoit fort éloigné sur son bord

L'Amiral
trouve heu-
reusement de
la résistance à
ses ordres.

(y) L'Original dit que ce fut l'Amiral même, qui après avoir essayé inutilement de suppléer au Gouvernail en se servant d'un mât, en fit faire un comme il put; on l'attacha, mais

fort mal, parce qu'on manquoit de ce qui étoit nécessaire pour cela; de sorte qu'au bout de trois ou quatre heures, ce nouveau gouvernail fut aussi emporté. R. d. E.

bord
donné
lui ma
te la
entre
rité q
qu'une
à fin
& l'ou
l'agem
le der
y perd
double
Hélén
on par
reufen
L. A
passés
des fé
dans l
puis lo
appro
ceilité
Cepen
ses de
Diver
Caraq
Qu
des A
fraich
aussi c
dans t
à esp
abond
agne
l'île
pour
loient
été tu
damm
doubt
médic
[I
rent d
be. Il
soixan

autre mal qui

avec tant d'art, é nommé pour construire sur son bord de son Collier rendu l'ouvrage prisé à ceux gens de l'Amiral sur l'Hector. Il changea de bord public, l'Amiral. Il assembla par des moyens Vaisseau. Ensuite terre à la Com-

la Lettre ce qui ordres, les états événements forts pour saupar quand vous le des gens qui envoyer un autre & des flots. voir avec quel-

ope ; , & pour voyois être proeux degrés & tant venir Sanguine. [Sa pen- auroient per- forcés de fai- tion des mar-

étoit trop attale lendemain tion : „ Ces éloigné sur son bord

voit de ce qui é forte qu'au bout nouveau gouver- E.

bord d'entendre le sens de cette plainte. Cependant l'espérance qu'il avoit donnée la veille servit du moins à réveiller ses gens pour le travail. Le fer lui manquant, ou la commodité de le forger, il avoit concerté pendant toute la nuit avec le Charpentier du Vaisseau, un moyen d'y suppléer par des entrelassemens de cordes (*) & de solives. [Cet expédient supposoit à la vérité que la Mer deviendroit plus tranquille ; mais quelle apparence au si qu'une tempête qui avoit duré plus de quinze jours pût être fort éloignée de la fin ! En effet] dès le jour suivant, la Mer prit une face moins terrible ; & l'ouvrage fut poussé si vivement, qu'il fut bientôt en état de servir au soulagement du Vaisseau. [Il arriva cependant un nouveau malheur, mais ce fut le dernier ; la grande vergue tomba, & précipita dans la Mer un homme, qui y perdit la vie.] On ne put douter, par la hauteur où l'on étoit, qu'on n'eût doublé le Cap de Bonne-Espérance. Malgré l'éloignement de l'Isle de Sainte Hélène, ce fut le lieu qu'on crût devoir chercher pour azile. Le 5 de Juin, on passa le Tropique du Capricorne ; & le 16 au matin, on découvrit heureusement l'Isle où l'on brûloit d'arriver.

La joie fut si excessive dans les deux Vaisseaux, qu'oubliant tous les maux passés, Capitaines & Matelots ne songèrent qu'à célébrer leur délivrance par des fêtes, jusqu'à perdre l'idée du péril qu'ils devoient encore appréhender dans le Port. La vûe d'une petite Chapelle que les Portugais avoient bâtie depuis long-tems sur le rivage, fit croire au Pilote de l'Hector qu'il pouvoit s'en approcher [sans précaution. Il toucha contre un rocher qui le mit dans la nécessité de recevoir de l'Amiral une partie des services qu'il lui avoit rendus.] Cependant ils jetèrent l'ancre tous deux dans le même lieu, sur douze brasses de fond. Personne ne se présentant à terre, ils se hâtèrent d'y descendre. Divers écrits, qu'ils trouvèrent sur les rocs du rivage, leur apprirent que les Carques des Indes Portugaises n'étoient parties que depuis huit jours.

Quoique le défaut des provisions ne fût pas la plus pressante nécessité des Anglois, tant de fatigues les firent penser d'abord à se procurer des rafraichissemens. L'eau ne manque point à Sainte-Hélène, & l'on y trouvoit aussi des fruits de toute espèce que la terre produisoit naturellement. Mais dans un tems où l'Isle étoit encore déserte, il n'y avoit point d'autres vivres à espérer que la chair des animaux sauvages. Si les chèvres y étoient en abondance, il falloit des peines infinies pour les tuer dans les bois & les montagnes. L'Amiral se fit une méthode pour cette chasse. Il plaça au milieu de l'Isle quatre Tireurs fort habiles, accompagnés chacun de quatre hommes pour faire lever le gibier, & pour le recueillir vingt autres hommes alloient tous les soirs au rendez-vous, & rapportoient à bord tout ce qui avoit été tué pendant le jour. En peu de tems ; les deux Vaisseaux furent abondamment pourvus. Le reste de l'Equipage s'occupoit d'un autre côté à les radouber. Tous les malades se rétablirent ; & le nombre n'en pouvoit être médiocre, après une navigation qui avoit duré trois mois.

[Les Chasseurs trouvèrent dans les bois un Hermite Portugais, qu'ils prirent d'abord pour une bête farouche parce qu'ils le surprirent étendu sur l'herbe. Ils faillirent de le tuer dans cette situation. C'étoit un vieillard d'environ soixante-dix ans qui vivoit depuis plusieurs années dans la solitude, pour accomplir

LANCASTER.
1603.

Il est délivré du péril.

Il courent un nouveau danger en abordant à Sainte-Hélène.

Méthode de l'Amiral pour se procurer des vivres.

Hermite Portugais à Sainte-Hélène.

(*) Angl. il fit un nouveau gouvernail. R. d. E.

LANCASTER.
1603.

complir le vœu qu'il en avoit fait au milieu des flots. Son Vaisseau ayant péri par un naufrage, il se croyoit redevable de sa vie au secours du Ciel, qui l'avoit conduit à la faveur d'une planche sur le rivage de Sainte-Hélène. Il y étoit arrivé depuis ce tems-là cent Vaisseaux de différentes Nations, qui lui avoient offert de le prendre à bord. Mais dans la résolution de mourir fidèle à sa promesse, il n'avoit accepté que les matériaux nécessaires pour se bâtir une cabane au milieu des bois. Il y vivoit des simples productions de la nature, sans avoir jamais pris la peine d'allumer du feu pour cuire ses alimens. C'étoient des figues qui faisoient sa principale nourriture, avec du lait de quelques chèvres qu'il avoit apprivoisées. Son embonpoint étoit admirable, sa santé ferme & vigoureuse. Il n'avoit point d'autre marque de vieillesse que la blancheur de sa barbe, qui lui tomboit jusqu'à la ceinture. Ses cheveux avoient été de la même couleur; mais il les avoit perdus depuis deux ans, & sa tête étoit si nue jusqu'au menton, qu'elle paroïssoit avoir toujours été sans chevelure. Les Anglois lui firent la même offre qu'il avoit constamment rejetée. Il les remercia sans affectation; & l'unique présent qu'il consentit à recevoir, fut celui de deux jeunes chèvres qu'ils avoient surprises & arrêtées vivantes.]

Départ de
Sainte-Hé-
lène.

Après un mois de séjour dans l'Isle de Sainte-Hélène, l'Amiral crut sa Flotte en état d'achever le voyage, sans relâcher sur aucune Côte. Il partit le 5 Juillet, en tournant ses voiles au Nord-Ouest. Le 13 il passa près de l'Isle de l'Ascension, dont la vûe ne le tenta point de changer son projet. Elle est absolument stérile, & sans eau. La Mer y est si profonde & la Côte si escarpée, que dans les tems les plus tranquilles, l'accès en est fort difficile aux Vaisseaux. L'Amiral continua sa navigation avec un vent Sud & Sud-Est, jusqu'au 19, qu'il passa la Ligne. Le 24 il étoit à six degrés du Nord; &, suivant le calcul des Pilotes, à cent cinquante lieuës des Côtes de Guinée. Ensuite portant Nord quart à l'Ouest & Nord jusqu'au 29, il eut la vûe de l'Isle de *Fuego*. Mais il y fut surpris d'un calme qui dura cinq jours entiers. Envain s'efforça-t-il de passer à l'Est de cette Isle. Le vent ne recommença que pour changer au Nord-Est, de sorte qu'il fut obligé de porter Ouest & Nord-Ouest.

L'Ascension
Isle déserte.

Isle de Fuego.

Le 7 d'Août 1603, il étoit à seize degrés, & le 12 il passa le Tropique du Cancer, à vingt-huit degrés & demi; en portant directement au Nord. Le vent redevint Ouest, & ne changea point jusqu'au 29, que la Flotte eut la vûe de l'Isle Sainte-Marie. Le 7 de Septembre, on ne se crut guère à plus de quarante lieuës de Lands'End. On commença joyeusement à faire usage de la sonde, & l'on eut dès le lendemain la vûe des Côtes d'Angleterre. L'onze du même mois on arriva heureusement aux Dunes.

Isle Sainte-
Marie.
La Flotte ar-
rive aux Du-
nes.

Variation.

Le 21 Novembre 1601, un peu à l'Est du Cap Saint-Sébastien dans l'Isle de Madagascar, la variation de l'Eguille fut de 16 d. 00.

Latitudes.

ISLE de Roquepiz, 10 degrés 30 sec. Isle de l'Ascension, 8 degrés
[NB. Les Latitudes ne paroissent pas avoir été prises avec beaucoup d'exactitude.]

(a) LETTRE

E
tier
frèr
" L
a te
l'usa
gne
Cré
non
proc
sou
mer
" C
par
l'ég
aux
dre
Roy
fatig
pren
Hau
conv
jama
de v
sera
haite
tié
" Vo
qu'e
qui
les
me
" solu
" rec
" ves
" Roy
" seul
" des
" les
" trè

(a)
(b)
gent de
on tron
II.

(a) LETTRE de la Reine ELISABETH au Roi d'ACHIN.

LANCASTER.
1603.
Lettre au Roi
d'Achin.

E LISABETH (b), par la grace de Dieu, Reine d'Angleterre, [de France] d'Irlande, &c. Protectrice de la Foi & de la Religion Chrétienne, au grand & puissant Roi d'Achin, &c. dans l'Isle de Sumatra, notre frère bien aimé, salut & prospérité.

„ LE Dieu éternel & tout-puissant, par sa sagesse & sa providence divine, a tellement disposé ses bénédictions & les bons ouvrages de sa création pour l'usage & la nourriture du genre humain, que malgré la diversité & l'éloignement des lieux où les hommes prennent naissance, l'inspiration de ce Créateur bienfaisant les disperse dans toutes les parties de l'Univers; afin non-seulement qu'ils reconnoissent la multitude infinie de ses merveilleuses productions qui se trouvent répandues de telle manière qu'un pays abonde souvent de ce qui manque à l'autre, mais encore afin qu'ils puissent former ensemble le lien de l'amitié, qui est une chose toute divine.

„ C'EST par ces considérations, noble & puissant Roi, & tout à la fois par la haute idée que nous avons de votre générosité & de votre justice à l'égard des Etrangers qui vont commercer dans vos Etats, en satisfaisant aux justes droits de votre Couronne, que nous sommes portés à nous rendre aux desirs de plusieurs de nos Sujets, qui se proposent de visiter votre Royaume dans de bonnes & louables intentions, malgré les dangers & les fatigues indispensables d'un voyage qui est le plus long qu'on puisse entreprendre au monde. Si l'exécution de leur dessein est approuvée de votre Hauteffe, avec autant de bonté & de faveur que nous le désirons & qu'il convient à un si puissant Prince, nous vous promettons que loin d'avoir jamais sujet de vous en repentir, vous en aurez un très-réel & très-juste de vous en réjouir. Nos promesses seront fidèles, parce que leur conduite sera prudente & sincère; & nous espérons qu'étant satisfait d'eux, vous souhaiterez vous-même que leur entreprise devienne le fondement d'une amitié constante entre nous, & d'un commerce avantageux entre nos sujets. Votre Hauteffe peut s'assurer d'être bien fournie de marchandises, & mieux qu'elle ne l'a jamais été par les Espagnols & les Portugais, nos Ennemis, qui sont jusqu'à présent les seuls Peuples de l'Europe qui aient fréquenté les Royaumes de l'Orient, sans vouloir souffrir que les autres fassent le même voyage, se qualifiant dans leurs écrits, de Seigneurs & Monarques absolus des Etats & des Provinces qui vous appartiennent. Car nous avons reconnu par le témoignage de plusieurs de nos sujets, & par d'autres preuves incontestables, que vous êtes légitime possesseur & héritier d'un grand Royaume qui vous est venu de votre Père & de vos Ancêtres, & que non-seulement vous avez glorieusement défendu vos possessions contre ces avides usurpateurs, mais que vous leur avez porté justement la guerre dans les Pays dont ils se sont rendus les maîtres. C'est ainsi qu'à leur honte extrême & à la gloire de vos invincibles armes, vos Soldats les ont attaqués

(a) Ici commence la 7^e. Section. R. d. E. tlon; sans parler de l'adresse avec laquelle

(b) Outre les raisons historiques qui obligent de placer ici cette Lettre & la suivante, Elizabeth tâche de rendre les Espagnols & les Portugais odieux au Roi d'Achin. R. d. F.

Vaisseau ayant
ours du Ciel,
Sainte-Hélène.
es Nations, qui
tion de mourir
essaies pour se
roductions de la
ire ses alimens.
vee du lait de
toit admirable,
ue de vieillesse
ure. Ses che-
us depuis deux
t avoir toujours
avoit constam-
érent qu'il con-
nt surprises &

Amiral eut sa
Côte. Il par-
3 il passa près
ger son projet.
onde & la Cô-
en est fort diffi-
an vent Sud &
six degrés du
s des Côtes de
h'au 29, il eut
dura cinq jours
Le vent ne re-
bligé de porter

à le Tropicque
nent au Nord.
e la Flotte eut
ut guère à plus
à faire usage de
terre. L'onze

ien dans l'Isle

8 degrés
ucoup d'exac-
a) LETTRE

LANCASTER.
1603.

„ qués (e) à Malaca, l'an 1575 de la redemption humaine, sous la condui-
 „ te du vaillant *Ragamekoten*, votre Général.
 „ S'IL plaît donc à votre Hauteſſe d'honorer de ſa faveur & de recevoir
 „ ſous ſa protection Royale ceux d'entre nos Sujets qui partent chargés de
 „ notre Lettre dans une ſi douce eſpérance; le Chef de cette Flotte de qua-
 „ tre Vaiſſeaux a reçu ordre de nous, ſous la permission de votre Hauteſſe,
 „ de laiſſer dans vos Etats un certain nombre de Facteurs, & de leur pro-
 „ curer une maiſon de Comptoir, où ils puiſſent demeurer dans l'exercice
 „ du commerce juſqu'à l'arrivée d'une autre de nos Flottes, qui fera le mè-
 „ me voyage après le retour de celle-ci. Ces Facteurs ont ordre auſſi d'ap-
 „ prendre le langage & les coutumes de vos Sujets, afin qu'ils puiſſent vi-
 „ vre & converſer plus doucement avec eux. Enfin pour confirmer notre
 „ amitié & notre alliance, nous conſentons, ſous le bon plaiſir de votre
 „ Hauteſſe, qu'il ſe faſſe une Capitulation que nous autorifons le Chef de
 „ cette Flotte à ſigner en notre nom; donnant notre parole Royale de l'exé-
 „ cuter entièrement, auſſi-bien que tous les autres articles qu'il eſt charg-
 „ gé de communiquer à Votre Hauteſſe. Nous deſirons donc qu'on l'écoute
 „ avec confiance, & que Votre Hauteſſe accorde à lui & à nos autres ſu-
 „ jets qui l'accompagnent, toutes les faveurs qu'ils peuvent attendre de ſa
 „ bonté & de ſa juſtice. Nous répondrons dans le même degré à tous ſes
 „ deſirs dans l'étendue de nos Etats & de notre puiſſance; & nous deman-
 „ dons pour témoignage de ſon conſentement royal, qu'il lui plaiſe de nous
 „ faire une réponſe par le Porteur de notre Lettre; n'ayant rien plus à cœur
 „ que de voir commencer heureuſement notre Alliance, & de la voir durer
 „ pendant un grand nombre d'années.

LETTRE du Roi d'ACHIN à la Reine ELIZABETH. (d)

Réponſe à la
Lettre précé-
dente.

„ GLOIRE ſoit rendue à Dieu qui s'eſt glorifié lui-même dans ſes ou-
 „ vrages, qui a établi les Rois & les Royaumes, & qui eſt exalté ſeul
 „ en pouvoir & en Majeſté. Son nom ne peut être exprimé par les paroles
 „ de la bouche, ni connu par la force de l'imagination. Ce n'eſt point un
 „ vain Phantôme, quoiqu'il ne puiſſe être représenté par aucune comparai-
 „ ſon, comme il ne peut être compris dans aucunes bornes. Sa bénédiction
 „ & ſa paix ſont ſupérieures à tout. Il a répandu ſes bontés ſur l'ouvrage de
 „ ſa

(c) L'avantage que le Roi d'Achin avoit remporté dans cette occaſion pouvoit faire la matière d'un compliment; mais, ſi l'on en croit *Farla*, il eſt ici pouſſé un peu trop loin. Cet Hiſtorien rapporte que dans l'année dont parle la Reine, la Flotte d'Achin, forte de quarante Galères, & d'environ cent autres Bâtimens, vint mettre le ſiège devant Malaca; *Trifan Vas de Vegas*, qui commandoit dans cette Place, fit monter trois braves Capitaines, *Jean Pereyra*, *Bernardin de Sylva*, & *Ferdinand de Pallares*, chacun ſur un Vaiſſeau, avec la meilleure partie de la Garniſon. Mais ils furent battus ſi entièrement qu'ils périrent tous trois dans l'aſſion, & qu'il ne ſe ſauva que cinq hom-

mes de leur ſuite. A peine reſtoit-il cent cin-
 „ quante Portugais dans Malaca pour ſe défendre, la plupart âgés, malades & ſans munitions. Un état ſi triſte ſe tint dans le ſilence & dans l'inaction. Mais cette langueur, qui venoit de leur deſeſpoir, produiſit un effet des plus étranges. La Flotte d'Achin s'imaginant qu'ils étoient occupés de quelque ſtratagème, qui ne tarderoit point à paroître, furent ſaiſis d'une terreur panique qui les fit retourner dans leurs Ports. *Aſie Portugaiſe*, vol. III. page 334.

(d) Cette Lettre a été traduite de l'Arabe par *William Bedwel*, le ſeul Profefſeur que l'Angleterre eut alors dans cette Langue.

fa c
par
qua
il e
veu
la r
ves
font
nant
rant
rati
des l
" C
re, c
ve f
" E
" (f)
" moig
" caſte
" Lett
" puiſſ
" une
" E
" clare
" que
" s'éle
" il de
" firm
" de &
" lui ô
" V
" Que
" tenti
" Ban
" dans
" & au
" & ſa
" ciété
" trep
" des
" frate
" (e) C
" contrée v
" ran ou la
" Irak, ou
" (f) [
" la le véri

sous la condui-

& de recevoir
ent chargés de
Flotte de qua-
votre Hauteſſe,
& de leur pro-
dans l'exercice
qui fera le mé-
ordre auſſi d'ap-
ils puiſſent vi-
confirmer notre
plaifir de votre
ons le Chef de
Royale de l'exé-
qu'il eſt char-
qu'on l'écoute
nos autres fu-
attendre de ſa
gré à tous ſes
& nous deman-
ni plaiſe de nous
rien plus à cœur
de la voir durer

t H. (d)

ne dans ſes ou-
ni eſt exalté ſeu-
é par les paroles
e n'eſt point un
écune comparai-
Sa bénédiction
ſur l'ouvrage de

„ ſa
e reſtoit-il cent cin-
alaca pour ſe défen-
les & ſans munitions
ns le ſilence & dans
eur, qui venoit de
effet des plus étran-
ginant qu'ils étoient
ême, qui ne tarde
t ſaiſis d'une terreur
er dans leurs Ports
page 334.
traduite de l'Arabe
ſeuil Profefſeur que
cette Langue.

ſa création. Il a été proclamé de bouche par ſon Prophète. Il eſt encore par ſes écrits. [Sa révélation eſt deſtinée à la Ville, qui n'eſt pas lâche quand il s'agit de donner des preuves de ſon Amour envers lui: par elle il entretient cette ſociété qui remplit avec joie l'Horizon; & c'eſt en ſa faveur qu'il a fait des ſignes qui en perpetueront le ſouvenir. Il bénit ceux dont la requête eſt juſte; qui ſe conduiſent honnêtement, & qui donnent des preuves de leur bon naturel, en faiſant du bien; en aidant auſſi bien ceux qui ſont dans la proſpérité que ceux qui ſe trouvent dans l'adverſité; en donnant libéralement aux pauvres, & à ceux qui ſont dans le beſoin; en ſecourant avec emprefſement ceux qui ſont dans le danger. C'eſt en leur conſidération qu'il ſ'eſt fait connoître dans l'Inde & dans l'Arach (e) en ſuſcitant des hommes diſtingués, pour appeller à lui les meilleures de ſes Créatures.]

„ CETTE Lettre eſt à la Sultane qui régné ſur les Royaumes d'Angleterre, de France, d'Irlande, de Hollande & de Frizeland. Que Dieu conſerve ſon Royaume & ſon Empire dans une longue proſpérité.

„ Et comme celui qui a obtenu cette Lettre du Roi du Royaume d'Achin (f), régnant avec un abſolu pouvoir, a répandu de vous un glorieux témoignage, qui a été reçu avec joie de la bouche du Capitaine Jacques Lancaſter; Dieu veuille lui accorder long-tems ſes bienfaits. Et comme vos Lettres parlent de recommandation, de privilèges & d'amitié; Dieu tout-puiſſant veuille avancer le ſuccès d'une ſi honorable Alliance, & confirmer une ſi digne Ligue.

„ ET pour ce qui regarde le Sultan d'Afrangiah, (g) que vous nous déclarez pour votre ennemi & pour l'ennemi de votre Peuple, dans quelque lieu qu'il ſoit depuis le commencement juſqu'aujourd'hui. En vain s'éleve-t-il orgueilleuſement, & ſe donne-t-il pour le Roi du monde. Qu'a-t-il de plus que ſon orgueil? C'eſt un ſurcroît de joye pour moi, & une confirmation de notre Alliance, qu'il ſoit notre ennemi commun dans ce monde & dans l'autre. En quelque lieu que nous puiſſions le rencontrer, nous lui ôterons la vie par un ſupplice public.

„ Vous aſſûrez de plus que vous deſirez notre amitié & notre Alliance. Que Dieu ſoit béni & remercié pour la grandeur de ſes grâces. Notre intention & notre deſir ſont qu'il vous plaiſe d'envoyer vos Sujets à notre Bandar, (h) pour exercer un honorable trafic; & que quiconque viendra dans cette vûe de la part de Votre Hauteſſe, ſoit admis à la même ſociété & aux mêmes privilèges; car auſſi-tôt que le Capitaine Jacques Lancaſter & ſa Compagnie ſont arrivés, nous leur avons permis de former une ſociété libre, & nous les avons revêtus de la dignité convenable à leur entrepriſe. Nous leur avons accordé des privilèges; nous les avons inſtruits des meilleures méthodes du commerce, & pour leur faire connoître la fraternité & l'amitié que nous voulons entretenir avec vous dans ce monde, „ de,

(e) Ce mot deſigne apparemment quelque contrée voiſine des Indes; peut-être eſt-ce l'Iran ou la Perſe; ou peut-être auſſi s'agit-il de Irak, ou Erak, qui eſt l'ancienne Chaldée.

(f) [Il y a dans l'Original Aſhey.] Si c'eſt là le véritable nom de ce Royaume, Achen en

eſt une corruption.

(g) C'eſt un nom que les Arabes donnent en général à toute l'Europe, dont les Eſpagnols ſe donnoient alors pour les Maîtres.

(h) [Principal Officier du] Port d'Achin.

LANCASTER.
1603.

„ de, nous vous envoyons par les mains du Capitaine, suivant l'usage de
 „ la fameuse Ville (i), une bague d'or, enrichie d'un rubis, & deux pié-
 „ ces d'étoffe tissues & brodées d'or, enfermées dans une boîte rouge de
 „ Tzin (k). Donné l'an de Mahomet 1011 (l). La paix soit avec nous. (m)

(i) Il paroît incertain si le Roi parle de Londres ou d'Achin, ou peut-être de la Mecque, d'où tous les Princes Musulmans font gloire de tirer la source de leurs usages. R. d. T.

(k) Bedwell prétend que c'est la Chine.
 (l) Cette année de l'Hégire [est nommée

dans l'Original *Tarikb*, &] répond à 1602 de l'Ere Chrétienne.

(m) Il est étonnant que le nom du Roi d'Achin, ne se trouve point dans la Traduction de cette Lettre; car vray-semblablement il est dans l'Original.

C H A P I T R E II.

Voyage du Capitaine Middleton en 1604, au nom de la Compagnie des Indes Orientales.

HENRI
MIDDLETON.
1604.
Disposition
des Anglois
par raport au
commerce des
Indes Orientales.

[LE retour du Capitaine Lancaster mit comme le sceau à l'établissement de la Compagnie d'Angleterre. Il n'y manquoit rien dans l'opinion des Anglois, lorsqu'elle étoit également fondée sur l'autorité de leur Reine & sur le consentement des Monarques Indiens, dont les Etats faisoient l'objet de leur commerce. Les privilèges de l'Espagne & du Portugal, fondés sur la donation du Saint-Siège, ou sur le droit de possession, leur parurent également chimériques; les uns parce que s'étant séparés de l'Eglise Romaine, ils ne reconnoissoient plus ses loix; les autres, parce que ne pensant point à s'établir aux Indes par des usurpations & des conquêtes, ils se persuadèrent, sur les simples principes de la nature, que tous les biens du monde sont proposés à l'honnête industrie des hommes, & doivent être la récompense du plus habile & du plus laborieux. Cependant comme ils ne s'attendoient point à faire goûter aisément ces maximes aux Sujets de l'Espagne & du Portugal, ils prirent la résolution de se tenir toujours sur leurs gardes, moins pour attaquer que pour se défendre, comme il convient à des Négocians, qui cherchent leurs avantages sans s'opposer à ceux d'autrui, & de rendre tous les Vaisseaux de la Compagnie également propres à la guerre & au commerce.

Récompense
de Lancaster.

La Compagnie
choisit Mid-
dleton pour
commander
sa Flotte.

LANCASTER avoit mérité par ses longs travaux, non-seulement la dignité de Chevalier qu'il obtint de la Cour, mais encore le privilège de jouir désormais de sa réputation & de ses richesses à la tête d'une Compagnie qui le reconnoissoit pour son fondateur.] Elle choisit pour commander sa Flotte, *Henry Middleton*, proche parent de celui qui étoit mort à Bantam. Les Vaisseaux furent les mêmes qui avoient déjà fait le voyage avec Lancaster. Ils partirent de Gravesend le 25 de Mars 1604. Comme ils avoient différens ordres, & qu'ils se séparèrent dans le cours de leur navigation, il nous est resté deux Relations de ce Voyage; l'une écrite à bord de l'Amiral, qui se borne aux négociations de Middleton dans l'Isle de Java, & aux Moluques; l'autre composée suivant les apparences, à bord de l'*Ascension*, où l'on trou-
ve

(a) C
rés dans
et Auteu

ant l'usage de
, & deux pié-
poète rouge de
avec nous. (m)

répond à 1602 de
le nom du Roi
dans la Traduction
semblablement il est

I.

Compagnie des

établissement de
s l'opinion des
leur Reine &
faisoient l'objet
gal, fondés sur
parurent éga-
glise Romaine,
pensant point à
se persuadèrent,
monde sont pro-
récompensé du
étendoient point
& du Portugal,
moins pour at-
égocians, qui
& de rendre
la guerre & au

lement la digni-
ge de jouir de
Compagnie qui le
nder sa Flotte,
Bantam. Les
avec Lancafter
voient différens
on, il nous est
Amiral, qui se
aux Moluques;
où l'on trou-
ve

ve des circonstances qui ont un rapport plus général à toute la Flotte. Purchaff nous a conservé l'une & l'autre (a).

La première (b) passe sur tous les accidens de la route; en faisant observer seulement qu'ils eurent moins de danger que de fatigue, & d'ennui. Middleton arriva le 20 de Décembre dans la Rade de Bantam. Il y trouva plusieurs Bâtimens Hollandois, qui le saluèrent civilement de toute leur artillerie, & qui lui donnèrent dès le lendemain un festin magnifique, avec tous les Officiers. Il ne les traita pas moins somptueusement le dernier jour de l'année; & descendant à terre le jour suivant, il présenta les Lettres du nouveau Roi d'Angleterre au jeune Monarque de Bantam, qui étoit encore sous la tutelle de son Conseil.

Après avoir réglé les affaires du commerce; Middleton fit partir l'Hector pour l'Angleterre, avec les marchandises qui s'étoient trouvées prêtes à l'embarquement; & diverses raisons le pressant de se rendre aux Moluques, il mit à la voile pour ces Isles dès le seize de Janvier. Les vents ayant mal secondé son impatience, il n'arriva que le 7 de Février à *Veranula*. Les Habitans de ce lieu, dans la haine mortelle qu'ils portoient aux Portugais, avoient appellé les Hollandois à leur secours, après leur avoir promis de se soumettre à leur Domination, s'ils les délivroient de leurs Ennemis. [Quoique les Marchands de Hollande fussent peu disposés à la guerre, ils n'avoient pu rejeter des offres si favorables à leur commerce.] En un mot, s'étant approchés du Château d'*Amboyne*, ils avoient sommé les Portugais, au nom du Prince d'Orange de leur remettre cette Place avant la fin du jour. Le Château n'avoit pas laissé de soutenir plusieurs attaques; mais s'étant rendu par composition, les Hollandois s'y étoient établis; & le premier usage qu'ils y avoient fait de leur puissance, après en avoir chassé les Portugais, avoit été d'exiger des Habitans qu'ils n'entroient dans aucun commerce avec les Anglois.

La guerre avoit continué entre les Hollandois & les Portugais, mais toujours moins en leur propre nom, que sous celui des Nations Indiennes auxquelles ils prêtoient leur assistance. Les premiers avoient pris parti pour le Roi de Ternate, & les Portugais pour celui de Tydor. Ils étoient dans la plus vive chaleur de ce différend, lorsque les Anglois arrivant à *Veranula*, découvrirent entre *Pulocassally* & *Tydor*, deux Galères de Ternate qui s'avançoient vers eux à force de rames & de voiles, avec un Pavillon blanc, & d'autres signes pour les engager à les attendre. En même tems il parut sept Galères de Tydor, qui ne faisoient pas moins de diligence pour couper celles de Ternate, en s'efforçant de se mettre entr'elles & la terre. Middleton ignorant quel étoit leur dessein, se présenta sur le pont, pour écouter le Roi de Ternate qui parut avec plusieurs de ses Nobles & trois Marchands Hollandois. Ce Prince implora son secours [en Langue Portugaise,] & pour sa Galère & pour celle qui le suivoit. Il avoit à faire, lui dit-il, à des Ennemis cruels, qui abusoient de l'avantage du nombre, & dont il n'espéroit aucun quartier. La seconde Galère avoit à bord plusieurs Hollandois, qui couraient

HENRI
MIDDLETON.
1604.
Elle arrive à
Bantam.

1605.
Middleton
fait voile aux
Moluques.

Guerre entre
les Hollandois
& les Portu-
gais.

Les Anglois
y prennent
part.

(a) Ces deux Relations se trouvent séparées dans la collection de Purchaff, parce que cet Auteur n'a pas pu avoir l'une assez-tôt.

(b) Voyez la Collection de Purchaff Vol. I. pag. 703.

HENRI
MIDDLETON.
1605.

Plusieurs Hol-
landois massacrés à la vue
des Anglois.

Les Anglois
accusent les
Hollandois
d'ingratitude.

le même danger. [Enfin le Roi de Ternate ne croyant pas les Anglois capables de se déterminer uniquement en sa faveur, fit beaucoup valoir l'intérêt d'une Nation à laquelle il supposoit des liens plus étroits avec l'Angleterre.] Middleton fit tirer aussi-tôt quelques pièces de canon sur les Galères de Tydor: mais elles n'aborderent pas moins la seconde de Ternate, où tout le monde fut passé au fil de l'épée, à la réserve de trois [Marchands Hollandois,] qui se jetterent à la nage, & qui furent reçus par les Chaloupes Angloises.

Le dessein de Middleton ayant été d'aller à Tydor, [& sa jalousie d'ailleurs n'étant déjà que trop allumée contre les Hollandois par les informations qu'il avoit reçues à Bantam, il ne paroît point surprenant qu'il eût marqué si peu d'ardeur à les secourir. Cependant] le Roi de Ternate, & les trois Marchands qui l'accompagnoient, le supplièrent, avec tant d'instances, de ne pas les abandonner à la fureur de leurs ennemis, qu'il leur accorda plus efficacement sa protection. L'Auteur avoue qu'ils l'achetèrent à force de promesses, c'est-à-dire, en s'engageant à fournir aux Anglois des monts de girofle & de canelle; mais il ajoute qu'après le péril le service fut oublié. Il reproche même au Roi de Ternate une bassesse indigne de son rang: La frayeur l'ayant fait trembler de tous ses membres en passant sur la Flotte Angloise, Middleton, qui le crut tremblant de froid, lui mit sur les épaules une fort belle robe de damas verd, galonnée d'or & doublée de velours. Le Monarque, trop occupé apparemment de ses réflexions, oublia de la rendre, & l'emporta même sans aucun remerciement. Il joignit à cette lâcheté une ingratitude beaucoup plus odieuse, [quoique l'Auteur en accuse encore plus particulièrement les Hollandois.] Middleton s'étant rendu à Tydor, après les avoir sauvés de leurs ennemis, apprit, avec étonnement, qu'il avoient fait avertir le Roi de Tydor, par des voies indirectes, de se défer des Anglois, parce qu'on ne devoit attendre d'eux que des noirceurs & des trahisons. Un récit de cette nature auroit à peine trouvé foi dans l'esprit de Middleton, si quelques affaires l'ayant obligé d'envoyer trois de ses gens au Commandant Hollandois, il n'eût appris d'eux qu'on le chargeoit à Ternate d'avoir pris parti pour les Portugais, & qu'on ne s'y souvenoit plus de l'important service que la générosité & la pitié lui avoit fait rendre au Roi.

[Il n'eut pas de peine à se justifier par le témoignage même des Prisonniers qu'il avoit fait sur les Portugais. Alors les Hollandois dirent pour s'excuser, qu'ils tenoient ce fait d'un Renégat de *Guzarate*, mais qu'ils n'y ajoutoient pas foi. Pour comble d'ingratitude, peu de tems après le Roi de Ternate témoignant quelque bonne volonté pour les Anglois, les Hollandois le menacèrent de l'abandonner, & de se joindre au Roi de Tydor, son Ennemi, s'il accorderoit quelque liberté de commerce aux Anglois, qu'ils disoient n'être que des Pyrates, au lieu que le Roi de Hollande étoit plus puissant par Mer que tous les autres Princes de l'Europe (c). Middleton donna un

démenti

(c) L'Auteur de la Relation conclut de ce fait qu'on a tout à craindre des Hollandois, si une fois ils viennent à s'établir dans les Indes Orientales; & il accompagne ce qu'il dit, d'Épi-

thètes injurieuses, qui, suivant une remarque de Purchaff, ne tombent que sur les Marchands, qui sont toujours animés les uns contre les autres, & non sur toute la nation Hollandoise.

(d) J

les Anglois ca-
poup valoir l'in-
s avec l'Angle-
r sur les Galères
ernate, où tout
Marchands Hol-
r les Chaloupes

sa jalousie d'ail-
par les informa-
renant qu'il eut
le Ternate, &
avec tant d'in-
emis, qu'il leur
ils l'achetèrent
aux Anglois des
ril le service fut
e indigne de son
en passant sur la
lui mit sur les
& doublée de
réflexions, oublia
Il joignit à cet-
Auteur en accu-
n s'étant rendu à
avec étonnement,
indirectes, de se
ue des noirceurs
uvé foi dans l'es-
oyer trois de ses
on le chargeoit à
ne s'y souvenoit
avoit fait rendre

même des Prison-
dirent pour s'ex-
is qu'ils n'y ajou-
rès le Roi de Ter-
les Hollandois le
ydor, son Enne-
s, qu'ils disoient
toit plus puissant
dleton donna un
démenti

suivant une remarque
uc sur les Marchands
les uns contre les au-
nation Hollandoise.

démenti à quiconque tenoit un tel langage, d'autant moins convenable dans la bouche des Hollandois; que si la Reine d'Angleterre n'avoit pas eu pitié d'eux, ils auroient été entièrement ruinés, & réduits dans l'esclavage par le Roi d'Espagne. Mais il n'y auroit point de fin si l'on vouloit rapporter tous les démêlés que les Anglois eurent avec les Hollandois.]

L'AUTEUR n'ajoute à cette Relation du voyage de la Flotte aux Moluques que deux Lettres, traduites par *Bedwellos*; l'une du Roi de Ternate, & l'autre du Roi de Tydor. Quoiqu'elles ne contiennent aucun fait historique, on en peut conclure que ni la faveur des Hollandois à Ternate, ni celle des Portugais à Tydor, n'empêchèrent point Middleton de fonder, dans ces deux Isles, des espérances considérables pour son commerce. C'est par cette raison sans doute; autant que par leur qualité de pièces originales, que Purchass les juge dignes d'être conservées précieusement.

LETTRE du Roi de Ternate au Roi d'Angleterre. (d)

JE me souviens d'avoir entendu vanter votre réputation par le grand Capitaine *François Drake*, qui passa dans ces Mers il y a trente ans, sous le règne de mon Père. Il fut chargé, par mon Père & mon Prédécesseur, d'une bague pour la Reine d'Angleterre. Si *François Drake* vivoit encore il pourroit vous informer de l'étroite amitié qui subsistoit alors entre la Reine & nous; car *Drake* agissoit au nom de la Reine; & mon Père non-seulement en son propre nom, mais encore au nom de ses Successeurs. Depuis le départ du Capitaine nous avons attendu impatientement son retour. Mon Père a continué de vivre plusieurs années, & j'ai vécu, après sa mort, dans la même espérance, jusqu'à ce que je suis devenu père d'onze enfans. Dans les premiers tems, on nous avoit assurés que les Anglois étoient une Nation fort méchante, qui venoit moins pour exercer paisiblement le commerce que pour s'emparer de nos Etats. Mais nous apprenons, du Capitaine *Middleton*, porteur de cette Lettre, que c'étoit un faux rapport, & nous en avons beaucoup de joie. Après avoir long-tems attendu les Vaisseaux que le Capitaine *Drake* nous avoit fait espérer, il en est arrivé plusieurs que nous avons pris d'abord pour des Anglois. Cependant ils étoient au Prince d'Hollande, & n'ayant plus aucune espérance d'être secourus par ceux d'Angleterre, nous nous sommes vus dans la nécessité d'écrire au Capitaine de Hollande pour lui demander son assistance contre les Portugais nos anciens ennemis. Il s'est rendu à notre prière, & par la force de ses armes il a chassé nos ennemis des Forts qu'ils avoient à *Amboyne* & à *Tydor*. Comme vous m'avez écrit une Lettre fort affectionnée, par votre sujet le Capitaine *Henri Middleton*, je vous proteste qu'elle ne m'a pas causé peu de joie. Le Capitaine *Henri Middleton* m'a témoigné beaucoup d'envie d'établir ici un Comptoir. J'étois fort disposé à lui accorder sa demande. Mais le Capitaine des Hollandois ayant appris son dessein, est venu me faire un reproche d'avoir oublié la promesse que j'ai faite au Prince d'Hollande de ne per-

mettre

(d) J'ai conservé, comme le Traducteur Anglois, toute sa simplicité à cette Lettre. R. d. T.

HENRI
MIDDLETON.
1605.

Lettres des
Rois de Ternate
& de Tydor.

HENRI
MIDDLETON.
1605.

„ mettre ici le commerce à aucune autre Nation que la sienne, s'il me secou-
 „ roit assez puissamment pour chasser les Portugais. Ainsi je me suis trouvé
 „ obligé, contre mon inclination, de me rendre aux remontrances du Ca-
 „ pitaine des Hollandois. J'en demande pardon à Votre Hautesse, & je lui
 „ promets que si elle m'envoie d'autres Vaisseaux à l'avenir ils feront bien
 „ reçus, quoique le Capitaine de Hollande me sollicite beaucoup de n'en re-
 „ cevoir aucun de votre Nation. Et pour marquer à votre Hautesse le de-
 „ sir que j'ai d'entretenir son amitié, je lui envoie un petit présent, qui
 „ consiste dans un tonneau de girofle; car ce Pays est pauvre & ne produit rien
 „ de meilleur. Plaise à votre Hautesse de le recevoir de bonne part. *Signé*
 „ Ternata.

LETTRE du Roi de Tydor au Roi d'Angleterre.

„ **C**Et Ecrit du Roi de Tydor au Roi d'Angleterre est pour faire con-
 „ noître à Votre Hautesse que le Roi de Hollande a fait passer dans nos
 „ Mers une Flotte qui s'est jointe au Roi de Ternate notre ancien ennemi,
 „ & qu'étant venu nous attaquer ensemble, ils ont ravagé une partie de nos
 „ Etats, avec la résolution de nous détruire, nous & nos sujets. Apprenant
 „ aujourd'hui que Votre Hautesse a cessé d'être en guerre avec le Roi d'Es-
 „ pagne, nous la prions de prendre pitié de nous, & de ne pas souffrir que
 „ nous soyons opprimés par les Rois de Hollande & de Ternate, à qui nous
 „ n'avons fait aucun mal, quoiqu'ils employent toutes sortes de moyens pour
 „ nous dépouiller de notre Couronne. Comme tous les grands Rois de la
 „ terre sont établis en puissance par le Ciel pour assister ceux qui sont injuste-
 „ ment persécutés, je demande à votre Hautesse son secours contre mes en-
 „ nemis, dans la confiance d'y trouver le secours dont j'ai besoin. S'il plaît
 „ à Votre Hautesse d'envoyer ici une Flotte, je lui demande en grace que
 „ ce soit sous le commandement du Capitaine Henri Middleton ou de son
 „ frère, avec lesquels je suis lié d'amitié. Que Dieu augmente l'étendue de
 „ vos Royaumes, & qu'il accorde sa bénédiction à Vous & à tous vos con-
 „ seils. *Signé*, Tydor.

LETTRE du Roi de Bantam au Roi d'Angleterre.

„ **C**ETTE Lettre est écrite par votre ami le Roi de Bantam, à vous
 „ le Roi d'Angleterre, d'Ecosse, de France & d'Irlande, avec une
 „ prière à Dieu tout-puissant, afin qu'il conserve votre santé, & qu'il
 „ vous agrandisse de plus en plus, vous & vos conseils. Votre Général
 „ Henri Middleton étant venu à ma Cour en bonne santé, j'ai appris de lui
 „ que Votre Hautesse est parvenue à la Couronne d'Angleterre, je m'en ré-
 „ jouis dans la sincérité de mon cœur. C'est à présent que Bantam & l'An-
 „ gleterre ne seront qu'un. J'ai reçu aussi de Votre Hautesse un présent dont
 „ je la remercie. Je lui envoie deux pierres de Bézoar, dont l'une pèse
 „ quatorze maff, & l'autre trois. Que Dieu vous accorde sa protection.
 „ *Signé*, Bantam.

§. I.

HENRI
MIDDLETON.
1603.*Voyage du Capitaine Colthurst de Bantam à Banda.*

TANDIS (a) que l'Amiral se rendit aux Moluques, l'*Ascension* partit de Bantam par ses ordres, pour faire voile à Banda, & les deux autres Vaisseaux de sa Flotte, l'*Hector* & la *Susanne*, ayant achevé promptement leur cargaison, retournèrent en Europe (b).

COLTHURST, Capitaine de l'*Ascension*, après avoir lutté quelques jours contre le vent, ne trouva point de parti plus sûr, que de rejoindre son Amiral, avec lequel, continuant sa navigation jusqu'à la vûe d'Amboyne, il fut témoin du malheur des deux Galères de Ternate. Mais ayant remis à la voile aussi-tôt vers son terme, il découvrit les Isles de Banda le vingt de Février, & dès le même jour il mouilla l'ancre à Nera, qui en est la principale Ville. On compte environ trente lieux de la partie méridionale d'Amboyne à Banda. La latitude de cette Isle est de quatre degrés quarante minutes. L'entrée du Port est du côté de l'Ouest. Elle est si étroite qu'elle ne peut être aperçue qu'à la distance d'un demi mille. A gauche, il se présente une montagne fort haute, qui jette continuellement des flammes, au long de laquelle on trouve d'abord vingt brasses d'eau; mais cette profondeur diminue par degrés jusqu'à cinq brasses, & ne change point ensuite jusqu'au Port. Vis-à-vis le Volcan sont deux petites Isles, nommées *Pulouay* & *Pulinin*, qui rétrécissent ainsi le Canal; mais elles en forment un autre du côté opposé, & l'on assûra Colthurst que le passage n'en est pas moins sûr que le premier, quoiqu'il soit encore plus étroit; de sorte que le choix en est fort indifférent pour l'entrée & pour la sortie.

[L'AUTEUR s'étend fort peu sur les motifs & les circonstances de son séjour dans l'Isle de Banda. Il y avoit été envoyé par Middleton pour y jeter les fondemens du commerce, & sa commission ne peut avoir été sans succès, puisqu'il y passa cinq mois entiers. Le caractère doux & sociable des habitans contribua presque autant à l'y retenir que le soin de sa cargaison. Dans le dessein qu'il avoit de recommencer plus d'une fois le voyage des Indes, il prit cette occasion pour apprendre la Langue; & quoiqu'il se confesse bien éloigné d'y avoir réussi parfaitement, il fit assez de progrès pour se croire en état de voyager désormais sans interprète. Les Anglois de son bord ne trouvèrent point dans les femmes de Nera cette averion pour leurs caresses qu'ils avoient

Séparation de
la Flotte An-
gloise à Ban-
tam.Situation de
l'Isle de Banda.Double en-
trée du Port.Séjour de Col-
thurst à Nera.Il apprend la
langue du
Pays.

(a) Thomas Clayborne, Auteur de cette Relation, [étoit un des Facteurs du Vaisseau, & n'écrivit rien sans le communiquer à ses Compagnons de voyage.] Cette Relation est dans la Collection de Purchaff. Vol. I. pag. 185.

(b) Le Traducteur supprime ici le Journal du Voyage depuis l'Angleterre aux Indes, mais qui ne contient rien d'intéressant. En voici l'Essentiel. La Flotte partit d'Angleterre au commencement d'Avril 1604. Le 24 elle se trouva près de l'Isle de Mai. L'on descendit à terre, & un Marchand fut enlevé par les Habitans;

le lendemain on voulut aller apprendre de ses nouvelles, mais il n'y eut pas moyen de s'approcher de l'Isle. Le 16 de Mai on passa la Ligne, & le 13 de Juillet on fut à 15 lieux du Cap de Bonne-Espérance. Le 17 on jeta l'ancre dans la rade de *Saldanna*, où seize malades, ataqués du scorbut, recouvrèrent leur santé. Cole, Pilote du *Hector*, se noya dans cet endroit. L'on en partit le 20 d'Août, & le 23 de Décembre l'on jeta l'ancre dans la rade de *Bantam*, où l'on trouva sept Vaisseaux Hollandois & trois ou quatre Pinasses. R. d. E.

HENRI
MIDDLETON.
1605.

Vents & climat de Banda.

Maladie des Anglois.

Ils quittent Banda.

Iles Célèbes.

Colthurst revient à Bantam.

Il y retrouve deux Vaisseaux de la Flotte.

Souçons de Colthurst.

avoient remarquée jusqu'alors dans les autres lieux qu'ils avoient visités, ni dans les maris & les pères autant de délicatesse ou de jalousie qu'à Bantam, & dans l'Isle de Sumatra. L'Auteur laisse entendre que, pour le faciliter l'étude de la Langue, Colthurst forma des liaisons fort étroites avec plusieurs femmes Indiennes, sans que personne lui fit un crime de ses galanteries. Mais il ne cache point qu'elles étoient beaucoup plus sensibles à l'intérêt qu'à la tendresse, & que la facilité des pères & des maris paroissoit venir de la même cause. Les vents contraires favorisèrent aussi l'inclination de Colthurst pour la Langue ou pour les femmes du Pays.] Ils furent extrêmement variables depuis le milieu de Mars jusqu'au milieu d'Avril. Ensuite ils se fixèrent, pendant quatre mois, entre l'Est & le Sud-Ouest. Les Habitans assuroient qu'ordinairement cela duroit cinq mois; que pendant cinq autres mois, ils n'étoient pas moins constans entre l'Ouest & le Nord-Ouest, & que les deux mois de reste sont sujets à des variations continuelles. Dans l'absence de la Lune, l'air est fort humide à Banda, & les pluies très-fréquentes. Quelques qualités qu'on veuille leur attribuer, il est certain, suivant l'observation de l'Auteur, qu'elles sont capables de causer des maladies dangereuses aux Européens. Les Anglois s'en ressentirent. [Mais comme l'Auteur avoue qu'ils se livrèrent à toutes sortes d'intempérences, il semble que, sans accuser la pluie, cette cause suffit seule pour expliquer la perte d'un] grand nombre de Matelots Anglois, qui moururent presque tous de la dissenterie.

COLTHURST partit enfin de Banda le 21 de Juillet. Le lendemain il tomba vers l'extrémité méridionale de *Burvo*. Quatre jours après, il commença à découvrir l'Isle de *Deselem*, au Sud de laquelle il s'approcha, en laissant de l'autre côté sept petites Isles. Il continua de côtoyer *Deselem* à l'Ouest jusqu'au sixième degré dix minutes de latitude. Ensuite, sans changer de vent & de course pendant dix-huit lieues, ils allèrent tomber près des Bas-fonds, qui sont à la pointe Sud-Ouest des Isles Célèbes. Ils se dégagèrent heureusement de ce dangereux passage, dont l'extrémité méridionale est au sixième degré de latitude, & leur navigation fut continuée vers l'Ouest.

LE 16 d'Août ils arrivèrent dans la rade de Bantam, où ils furent surpris de retrouver l'Amiral. [Colthurst ayant amené de Banda une Indienne qui l'avoit suivi volontairement, les Officiers du Port lui firent un crime de cette liberté, qu'ils traitèrent d'enlèvement, & l'affaire fut portée devant le Roi. Mais ce jeune Prince, après avoir entendu l'Indienne, décida qu'on ne pouvoit l'empêcher de suivre son inclination. Elle avoit paru désespérée de se voir éloignée, pendant quelques jours, des Anglois, & sa joie ne fut pas moins vive lorsqu'elle leur fut rendue.]

LES trois Vaisseaux s'arrêtèrent encore jusqu'au 6 d'Octobre pour achever parfaitement leur cargaison. [Colthurst devenu fort cher aux Indiens depuis qu'il s'étoit mis en état de leur parler & de les entendre, fut vivement pressé de demeurer parmi eux. Leurs instances devinrent si fortes que malgré les apparences d'amitié dont elles étoient couvertes, elles lui firent soupçonner des vûes plus profondes. Il s'imagina qu'ayant marqué de la curiosité pour approfondir leur gouvernement & leurs usages, il pouvoit leur avoir fait naître quelque défiance de ses intentions; ou du moins que leur politique étoit capable de leur faire souhaiter qu'il ne portât point en Europe trop d'éclaircissements & de lumières sur la situation & les propriétés de leur Pays. La

crainte

ient visités, ni
e qu'à Bantam,
r le faciliter l'é-
avec plusieurs
alanteries. Mais
l'intérêt qu'à la
venir de la mé-
on de Colthurst
émement varia-
e ils se fixèrent,
bitans assuroient
autres mois, ils
& que les deux
s l'absence de la
entes. Quelques
l'observation de
ereuses aux Eu-
teur avoue qu'ils
sans accuser la
grand nombre de
erie.

endemain il tom-
a, il commença
a, en laissant de
m à l'Ouest jus-
changer de vent
s des Bas-fonds,
gèrent heureuse-
est au sixième
uest.

ils furent surpris
e Indienne qui
crime de cette
e devant le Roi.
da qu'on ne pou-
désespérée de se
joie ne fut pas

bre pour achever
x Indiens depuis
t vivement pres-
es que malgré les
rent soupçonner
a curiosité pour
ur avoir fait naî-
ur politique étoit
pe trop d'éclair-
leur Pays. La
crainte

rainte d'être arrêté malgré lui, contribua autant que le succès de sa cargai-
son à lui faire lever l'ancre deux ou trois jours avant l'Amiral.] Ils se rejoin-
gnirent le 15 de Novembre, au trente-unième degré quarante-huit minutes
de latitude. Le même jour il se trouvèrent, par la négligence des Pilotes,
à moins de deux toises d'un rocher qui leur causa beaucoup de frayeur. Il
n'étoit pas couvert d'une brassée d'eau. Dans tout l'espace qu'il occupoit, l'eau
paroissoit brune & bourbeuse, mais autour des deux Vaisseaux, elle étoit aussi
noire & aussi épaisse que si elle eût été mêlée de terre; &, dans quelques en-
droits, elle sembloit bouillonner. La variation de ce lieu est de trente-un de-
grés, en diminuant du Nord à l'Ouest.

LE 16 de Décembre, aux premiers rayons du jour, la Flotte eut la vûe
des Côtes d'Ethiopie, à la distance d'environ douze lieuës. Le 26, ils arri-
vèrent au trente-quatrième degré treize minutes de latitude, où l'impétuosité
du vent sépara Colthurst de l'Amiral. Il continua sa navigation fort heu-
reusement, & doublant de même le Cap de Bonne-Espérance, il prit la ré-
solution de relâcher dans la Baye de Saldanna, pour y attendre ses Compa-
gnons: mais sa surprise fut égale à sa joie, lorsqu'après y avoir aperçu deux
Vaisseaux à l'ancre sans avoir pû d'abord les reconnoître, il découvrit enfin
que c'étoient l'Amiral & l'Hector.

Celui-ci, qui étoit parti de Bantam avec la Susanne, il y avoit plus de
six mois, avoit essuyé toutes les disgrâces de la Mer; mais plus heureux néan-
moins que la Susanne: il l'avoit vûe périr, sans qu'il s'en fût sauvé un seul
homme (c). Ensuite ayant continué d'être le jouët des vents, il avoit été jet-
té à quatre ou cinq lieuës du Cap de Bonne-Espérance, avec dix hommes
qui lui restoient de cinquante-trois. [Ces dix malheureux, épuisés de maladie
& de fatigue, ignoroient dans quel lieu du monde ils étoient, lorsqu'un bon-
heur presque incroyable leur avoit fait rencontrer l'Amiral à la hauteur du
Cap. Ils étoient arrivés depuis deux jours dans la Baye de Saldanna, où l'ex-
trémité de leurs besoins les avoit fait descendre aussi-tôt dans la petite Isle
qui est à l'entrée de cette Baye. Les veaux marins, qui s'y trouvent en ab-
ondance, avoient été leur premier rafraîchissement. Colthurst, dont les
provisions commençoient aussi à manquer, profita de celle qu'ils avoient dé-
jà faite d'un grand nombre de ces animaux.]

ON étoit au six de Janvier. L'Amiral délibéra s'il devoit pénétrer avec sa
Flotte réunie, jusqu'au fond de la Baye, ou remettre à la voile pour gagner
l'Isle de Sainte-Hélène. Sa pitié pour les malheureux restes de l'Hector lui
fit prendre le premier de ces deux partis. Des dix hommes qui composoient
encore ce triste Equipage, il en mourut deux dès les premiers jours. L'Ami-
ral & Colthurst prirent chacun sur leur bord une partie des malades, & mi-
rent à leur place un nombre suffisant d'autres Matelots. La facilité qu'ils trou-
vèrent à lier commerce avec les Nègres du Pays, leur procura bientôt des
alimens & d'autres secours. Dans l'espace de dix jours, ceux qui paroissoient
mourans à leur arrivée, furent assez rétablis pour demander eux-mêmes, d'al-
ler respirer un meilleur air à Sainte-Hélène.]

ON leva l'ancre le 16 au matin, [& l'on passa entre l'Isle de Penguin & le
Continent.]

(c) *Angl.* il perdit de vûe la Susanne, dont on n'eut plus aucune nouvelle. R. d. E.

HENRI
MIDDLETON.
1605.
Les Anglois
partent de
Bantam.

La tempête
les sépare.

Ils se retrou-
vent à la Baye
de Saldanna.

Naufrage de
la Susanne.

Extrémité de
l'Hector.

1606.

La Flotte se
rétablit dans
la Baye.
Elle part pour
l'Isle de Sain-
te-Hélène.

HENRI
MIDDLETON.
1606.

Inquiétude de
l'Amiral pour
l'Hector.

Continent.] L'Amiral étant parti le premier de la Baye, fut rejoint le jour suivant par l'Ascension: mais après avoir vu quelque tems l'Hector à leur suite, ils furent surpris de le voir disparoître. Ils passèrent inutilement tout le jour à s'attendre. Cependant comme le vent n'avoit rien de redoutable, ils remirent à la voile sans inquiétude, jusqu'au 31 de Janvier. Se trouvant au seizième degré de latitude, ils conjecturèrent qu'ils devoient être peu éloignés de Sainte-Hélène. L'Amiral qui commençoit à s'allarmer pour l'Hector, jetta l'ancre à cette hauteur sur vingt-huit brasses de fond. Après y avoir passé le reste du jour & la nuit suivante, il continua d'avancer à petites voiles, jusqu'à une heure après midi, qu'il découvrit l'Isle de Sainte-Hélène. Il en étoit à douze ou treize lieues. L'impatience qu'il avoit de revoir l'Hector, lui fit encore mouiller l'ancre jusqu'au lendemain. Il ne concevoit point ce qui avoit pu retarder sa course dans un tems si favorable. Enfin n'espérant plus rien de ses soins, il s'approcha du Nord de l'Isle, & vers midi il jetta l'ancre dans la Rade, sur dix-sept brasses de profondeur.

L'Isle présente au Nord-Est une pointe de terre, & au Nord-Est quart à l'Est une montagne qui se termine en pointe, au sommet de laquelle on a planté une Croix. La Chapelle que les Portugais ont bâtie depuis long-tems, est dans une vallée remplie d'arbres, qui regarde le Sud-Est. L'autre pointe est au Sud-Ouest. [C'est dans les bois qui sont au dessus de cette dernière pointe, qu'un Hermite Portugais fait sa demeure. L'Amiral qui l'avoit connu dans le voyage de Lancaster, ne put résister à la curiosité de le revoir. Il le retrouva dans sa cabane, mais si changé, que ne le croyant pas éloigné de sa fin, il lui proposa de venir recevoir sur la Flotte des secours qui pouvoient rétablir sa santé. Ses préventions contre la Religion des Anglois ne lui permirent point d'accepter cette offre. Dans l'état de langueur où ils le laissèrent à leur départ, sa vie ne pouvoit être de longue durée.]

L'Hector rejoint l'Amiral; son retour en Europe.

Le 3 de Février, on découvrit vers le soir un Vaisseau qui s'approchoit au Sud de l'Isle, & qu'on reconnut enfin pour l'Hector. Le vent étant à l'Est, il eut beaucoup de peine à gagner la Rade. [L'accident qui l'avoit arrêté, étoit une voie d'eau, dont les Matelots ne s'étoient aperçus qu'après le départ, & qui l'avoit forcé de retourner à l'Isle de la Baye, où il avoit eu besoin de trois jours pour se mettre en état de supporter la navigation.] Après avoir pris de nouveaux rafraîchissemens à Sainte-Hélène, la Flotte en partit le 11 avec un vent Est-Nord-Est, & porta directement au Nord-Ouest. [A la réserve de plusieurs calmes, qui l'arrêtèrent quelquefois; quatre jours entiers, elle fut si heureuse dans le reste de sa course, que sans avoir mouillé dans aucun Port,] elle arriva aux Dunes le 6 de Mai.

Latitudes & Variations.

	Deg.	Min.
Rade de Saldanna	33	56
Pointe Sud-Ouest des Célèbes	6	00
Roc sous l'eau	31	48
Variation près du Roc	21	00
Nord-Ouest de Sainte-Hélène	16	00
Variation à Sainte-Hélène	7	45

§. II.

Supplément aux deux Relations précédentes (a).

L Ancaſter qui commandoit la Flotte Angloiſe dans le premier des deux Voyages, avoit laiffé pour Faſteur à Bantam, *Edmond Scot*, avec ordre de prendre adroitement toutes les informations qui pouvoient être utiles au commerce des Anglois. Scot étant revenu avec Middleton, ſon Mémoire ne fut point imprimé à Londres avec les deux Relations précédentes, [parce que l'intérêt de la Compagnie ne permettoit point encore de publier des lumières dont elle vouloit recueillir tout le fruit.] Mais Purchaſſ (b) n'a pas fait difficulté de l'inſérer dans ſon Recueil, comme une pièce d'autant plus curieufe, qu'elle contient l'origine & les circonſtances des différends qui s'élevèrent aux Indes entre les Anglois & les Hollandois, & qui portèrent un coup irréparable au commerce d'Angleterre. [On y trouve auſſi pluſieurs particularités très intéreſſantes ſur l'Ifle de Java, & ſur les mœurs, le caractère, & le génie de ſes Habitans; de ſorte qu'on peut la regarder comme un excellent ſupplément aux deux Voyages précédents.]

LA *Grande Java*, où Bantam eſt ſitué, eſt une Ifle dont le centre eſt au neuvième degré de latitude. Elle a cent quarante-fix lieues de longueur de l'Est à l'Oueſt, & nonante de largeur, du Sud au Nord. Son centre ne contient guères que des montagnes, mais d'une hauteur médiocre, & qui n'empêche pas qu'en pluſieurs endroits [on ne puiſſe y monter à pied ou à cheval & qu'elles] ne ſoient habitées, du moins celles qui ne ſont pas éloignées de la Mer. Les autres ſervent de retraite à toutes ſortes de bêtes farouches, qui deſcendent ſouvent dans les plaines, & juſques ſur le rivage, où elles dévorent touſjours quelques Habitans. Vers les Côtes, la plus grande partie des terres eſt baſſe & marécageuſe. Les principales Villes pour le commerce, ont leur ſituation au Nord & au Nord-Eſt de l'Ifle. On nomme pour les plus célèbres, *Chiringin*, *Bantam*, *Jacatra* & *Jortan* ou *Greeſy*. Les marais où elles ſont ſituées rendent l'air fort mal-ſain, ſur-tout pour les Etrangers, & ne produiſent point d'autres marchandises précieufes que le poivre. C'étoit à Bantam qu'il ſe rafſembloit de toutes les parties de l'Ifle, [avant que les Hollandois l'achetaſſent indifféremment par-tout.] On y en apportoit même de divers autres pays; ce qui rendoit le marché fort ſupérieur à celui d'Achin, & ſans exception le plus conſidérable de toutes les contrées de l'Inde.

BANTAM a dans ſa longueur environ trois milles. Il eſt fort peuplé. Il ſ'y tient chaque jour trois marchés; un le matin, & deux dans l'après-midi. La preſſe y eſt fort grande, ſur-tout à celui du matin. Cependant il ne ſ'y vend aucune ſorte de beſtiaux, parce qu'il n'y en a point de privés dans l'Ifle. La nourriture commune eſt le ris, la volaille & le poiſſon. Les édifices de Bantam ſont de bois & de cannes, c'eſt-à-dire fort légers; mais ornés, chez les Seigneurs, de ſculptures & de vernis qui leur donnent de l'éclat.

(a) Le Chapitre III commence ici dans l'Original Anglois. R. d. E.

(b) Voyez Purchaſſ's *Pilgrims* Vol. 1. pag. 164.

EDMOND
SCOT.
1602.
Edmond Scot
Faſteur à Ban-
tam y écrit ſes
observations.

Situation &
qualité de l'If-
le de Java.

Description de
Bantam.

Deg.	Min.
33	56
6	00
31	48
21	00
16	00
7	45

EDMOND
SCOT.
1602.

clat. On voit dans quelques maisons une grande chambre de brique, dont le seul usage est pour mettre les meubles à couvert dans le cas d'un incendie. Il coule dans la Ville quantité de petits ruisseaux. Le Port est sûr & commode. Enfin si l'industrie ne manquoit point aux Habitans, on pourroit faire de Bantam une des plus belles Villes des Indes. Elle est environnée d'un mur de brique, qui est flanqué par intervalles de tours & de boulevards. Les Habitans assurent que cette muraille a été bâtie par les Chinois; & si l'on en juge par ses ruines, qu'on néglige de réparer, elle doit être fort ancienne.

Ville Chi-
noise, près de
Bantam.

LES Chinois ont à l'extrémité de Bantam un quartier, qui porte le nom de Ville Chinoise. Elle n'est séparée de l'autre que par une Rivière, qui coule de-là au Palais du Roi, d'où elle se répand dans la grande Ville. Cette Rivière est assez grande pour recevoir avec la marée, des Galères & des Barques chargées. La Ville Chinoise est bâtie presque entièrement de briques entremêlées de cannes qui se croisent. Les maisons sont carrées, & plates au sommet. Mais aussi-tôt que les Anglois y eurent porté leur architecture, les plus riches Habitans s'empresèrent de la suivre. [Les Hollandois & les Anglois ont aussi leurs logemens dans cette Ville; leurs Maisons ne diffèrent des autres qu'en ce qu'elles sont plus grandes & plus hautes. Les Hollandois en ont bâti une qui est toute de brique; elle leur a coûté beaucoup.]

Lâcheté des
Javans dans
leur vengeance.

LE Roi de Bantam jouit d'un pouvoir absolu. Depuis la déposition & la mort de l'Empereur de *Damaks*, il est regardé comme le plus puissant Roi de l'Isle. Ses Sujets sont d'une fierté extrême, quoique la plupart soient fort pauvres. C'est la paresse qui cause leur indigence. Les Chinois plantent, cultivent & recueillent le poivre. Ils sèment aussi le ris; & l'avantage qu'ils tirent de ces emplois sous des maîtres indolens, leur fait compter pour rien d'être regardés comme leurs esclaves. Un Javan pousse l'orgueil si loin qu'il ne souffriroit pas que son égal fût assis d'un pouce plus haut que lui. Le caractère général de la Nation est la lâcheté & la vengeance. Quoique tous les naturels de l'Isle soient grands & robustes, s'ils prennent querelle, ils employent ordinairement toute leur adresse à saisir l'avantage du tems ou du lieu; & fondant sur leur adversaire, ils l'assassinent sans lui laisser le moyen de se reconnoître. Leur Loi pour le meurtre est de payer une amende au Roi. N'ayant pas d'autre frein, les parens & les amis du mort ne manquent point de tuer aussi le meurtrier, tandis que le Roi s'afflige rarement d'une multiplication de crimes qui augmentent son revenu. L'arme ordinaire des Javans est un poignard qu'ils appellent *crise*, long d'environ deux pieds. La plupart en enfoncent le fer dans la trempe, de sorte que de mille blessures, il n'y en a presque pas une qui ne soit mortelle. La poignée ou le manche de ce funeste instrument est de corne ou de bois, travaillé assez habilement pour représenter la forme du Diable, à qui la plupart des Javans rendent des adorations. A la guerre, ils sont armés de piques, de dards & de targettes; [quelques-uns ont appris depuis peu à faire usage du Mousquet, mais ils le manient assez mal-adroitement].

Leurs armes
sont empol-
onnées.

Leurs maria-
ges & leurs
habits.

LA Loi des mariages borne les hommes à trois femmes: mais cet usage est resserré par une autre Loi, qui oblige les hommes de naissance libre à donner à chacune de leurs femmes dix Esclaves pour la servir. Aussi la polygamie

ligamie
chands
claves
re., el
té des
une leg
tête, &
entière
robe ou
Peuple
des rein
leurs, l
plusieur
paillé,
d'utilité
hommes
ont ord
cette fo
celle des
chevaux
hommes
le, & q

LA R
des pers
dans leur
un Prop
Le Peup
& qui e
Diable,
obligés
qu'à Die

LES
deux sex
autre, e
la pauvr
vec avid
fans de
corromp
dans l'Is
Peuple;
de sa bo
plus d'un
partie de
vans étoi

(c) FO
vans consti
chair hum

ligamie n'est-elle commune que parmi les Seigneurs & les plus riches Marchands, qui ont d'ailleurs la liberté d'user indifféremment de toutes les Esclaves qu'ils donnent à leurs femmes. [si celles-ci sont convaincues d'adultère, elles sont d'abord punies de mort aussi-bien que leurs galants. L'autorité des Maîtres sur les Esclaves est telle, qu'ils peuvent les faire mourir pour une légère faute.] L'habit des personnes de distinction, est un turban sur la tête, & une simple pièce de calico autour des reins. Ils ont le reste du corps entièrement nud; quoique dans certaines occasions ils portent une sorte de robe ou de casaque, qui est de velours ou de quelque autre étoffe de foye. Le Peuple a la tête couverte d'une toque de velours, ou de taffetas. Autour des reins, ils ont en forme de ceinture un *pagne*, ou une pièce de deux couleurs, large d'une aune, dont l'étoffe vient de *Clyn*, où l'on en fabrique de plusieurs sortes. Ils ont dans l'Isle même de Java, l'invention d'une toile épaisse, de coton ou de feuilles d'arbre, dont ils pourroient tirer beaucoup d'utilité; mais leur paresse fait qu'ils s'en trouve fort peu. La vanité des hommes les fait aller souvent tête nue, pour montrer leurs cheveux, qu'ils ont ordinairement fort épais & fort bouclés. Les femmes se donnent aussi cette sorte d'agrément; & leur chevelure étant beaucoup plus longue que celle des hommes, elles la portent flottante, & nouée comme la queue des chevaux l'est en Europe. Elles ont à la ceinture une pièce d'étoffe comme les hommes, mais elles y joignent une sorte d'écharpe, qui leur passe sur l'épaule, & qui tombe négligemment par derrière.

La Religion dans l'Isle de Java n'est guères respectée que des Grands & des personnes riches. Ils fréquentent peu les Temples; mais ils entretiennent dans leurs maisons des Prêtres Mahométans. Ils honorent Jesus-Christ comme un Prophète, sous le nom Arabe de *Nabi-Isa*, qui signifie le *Prophète Jesus*. Le Peuple se borne à reconnoître un Dieu, qui a créé le Ciel & la Terre, & qui est si bon qu'il ne peut causer aucun mal. Mais ils admettent aussi un Diable, qui est le principe de tout mal, & si porté à nuire, qu'ils se croient obligés de lui rendre autant d'adoration pour calmer son humeur maligne, qu'à Dieu pour obtenir ses bienfaits.

Les excès d'incontinence sont également communs à Bantam dans les deux sexes. [Un homme riche se procure aisément les objets de l'amour d'un autre, en cherchant quelque prétexte pour lui prêter de l'argent; parce que] la pauvreté, qui est commune à tous les Habitans, fait accepter les prêts avec avidité, & que la Loi autorise le Créancier à saisir la femme & les enfans de son Débiteur. [Tous ceux qui exercent quelque emploi, se laissent corrompre par des présens.] Le penchant au vol est un vice presque général dans l'Isle de Java. Les premiers Seigneurs n'en sont pas plus exempts que le Peuple; & l'étude d'un Etranger doit être continuellement de veiller au soin de sa bourse & de son bagage. A l'arrivée des Anglois, on ne comptoit pas plus d'un siècle jusqu'au tems où les Chinois avoient apporté dans l'Isle une partie de leurs goûts & de leurs usages. Avant cette communication, les Javans étoient si barbares, qu'à peine vivoient-ils en société (c). Ils ont conservé de

Leur Religion:

Ils sont sans mœurs.

Voleurs.

(c) l'Original dit que la Barbarie des Javans consistoit en ce qu'ils se nourrissoient de chair humaine. Sur cela les Auteurs de cette

Collection remarquent que Scot avance ce fait un peu trop légèrement; car outre qu'il n'est pas encore bien décidé, s'il y a réellement des peuples

EDMOND
SCOT.
1602.
Paresseux.

Gourmands.

de leur ancienne barbarie une extrême aversion pour le travail. [Ils aiment fort la Musique.] La plupart passent le jour assis à terre, & les jambes croisées, à couper un petit bâton, ou à perfectionner le manche de leur crise, ce qui les rend presque tous fort bons Sculpteurs. Leur indolence & leur oisiveté n'empêche pas qu'ils ne mangent prodigieusement. Mais elle les réduit au ris, aux racines & à la pêche pour satisfaire leur gourmandise; tandis que la chasse, ou quelque travail pour la nourriture & l'entretien des bestiaux, pourroit leur procurer de meilleurs alimens. Entre les fruits de la terre, ils ont les feuilles d'un arbrisseau qu'ils nomment *Betel*, & qui préparées avec la noix de (*d*) *Pinango*, forment une composition dont ils font leurs délices. La qualité en est fort chaude. Ils en mâchent continuellement pour s'échauffer l'estomac & se préserver de la dissenterie. Ils n'ont pas moins de passion pour le tabac & pour l'opium.

Sans gêne
pour la politi-
que.

Leurs em-
plois & leurs
richesses font
la proie des
Etrangers,
sur-tout des
Chinois,

Religion des
Chinois de
Java.

Leurs sacri-
fices.

COMME ils manquent de génie pour le Gouvernement & pour les affaires politiques, la plupart des grands emplois sont occupés à Bantam par des Indiens de *Clyn*, qui ne réussissent pas moins à s'enrichir qu'à s'élever aux honneurs. Cependant les plus grandes richesses tombent entre les mains des Chinois, par l'extrême habileté qu'ils ont pour le commerce. Il n'y a point de finesse & de ruses dont l'usage ne leur soit familier. Ils sont humbles, modestes, insinuans, capables de souffrir toutes sortes d'injures & de supporter toutes sortes de travaux. Mais s'ils deviennent Javans, comme ils y sont quelquefois forcés pour éviter le supplice après avoir commis quelque crime, ils contractent alors toute la fierté & la paresse de ceux dont ils prennent l'habit, & dont ils embrassent les principes & les usages. Il est difficile d'ailleurs de juger quelle est leur Religion. Ils sont partagés en plusieurs sectes; mais dans chaque parti, la plupart sont Athées. Ceux qui se distinguent le plus par leurs pratiques religieuses, font profession de croire qu'après la mort ils doivent passer dans d'autres corps, pour être riches & honorés s'ils ont bien vécu, & pour exercer les plus vils métiers, ou pour animer quelque bête méprisable (*e*), s'ils ont irrité le Ciel par leurs crimes. Aux nouvelles Lunes, ils font divers sacrifices par le feu, où toute la victime est consumée. Leurs prières sont une espèce de chant, accompagné du son d'une petite Cloche, qu'ils sonnent ensuite de toutes leurs forces lorsqu'ils sont à la fin de la cérémonie. Ce qu'ils brûlent néanmoins n'est ordinairement que du papier qu'ils taillent en diverses figures, car ils mangent les viandes qu'ils ont offertes au Ciel, & l'holocauste ne se fait parfaitement que dans les cas d'une nécessité pressante, où le Ciel leur paroît sourd à leurs invocations. L'Auteur leur ayant demandé plusieurs fois à qui ils les adressoient, ils répondirent toujours que c'étoit à Dieu. Mais les Mahométans prétendent que c'est le Diable qu'ils invoquent, & que la honte les empêche d'en convenir. Plusieurs d'entre eux sont fort versés dans l'Astronomie & dans la Chronologie. Ils n'observent point de Sabbat, ni d'autre

peuples Antropophages, il n'est guères apparent que si les Javans eussent été réellement tels, l'exemple de quelques étrangers les eut changé au point que de leur faire perdre en peu de tems leur ancienne habitude, & de les engager à renoncer presque à toutes sortes de

viandes, pour ne se nourrir que de ris. R. d. E. (*d*) Je ne change rien à l'Anglois; car nos Relations nomment cette noix *Areka*. R. d. T. (*e*) Ceux qui sont dans ces idées sont de la secte de Fo.

jour priv
ou qu'ils
un jour d
est qu'on
Chine da
fumigati
cation. P
de la Ch
ILS pr
fort mal,
partie de
occasions
Si le tem
à la Chin
locauste
élevé d
depuis m
qui dans l
rieux dan
gant de m
dressé à e
nement d
pré l'éc
votion de

L'HAB
par dessus
de poil. C
y en a qui
les cheve
efféminés
honteuse.
s'enrichir
visage. L
n'ont pas
menent a
le Roi hé
ne peuv
leurs enfa
velure.]

[ON fit
Chinois q
mensés ric
en connoi
posoit à q
déjà vend
il chercho
que quatre
la dureté

II. Par

jour privilégié. Seulement lorsqu'ils entreprennent quelque affaire difficile, ou qu'ils jettent les fondemens d'un édifice, ils célèbrent leur entreprise par un jour de fête. L'usage, pour les Chinois riches, qui meurent à Bantam, est qu'on brûle leurs corps, & qu'on envoie leurs cendres à leurs amis de la Chine dans des urnes de porcelaine. Les cérémonies funébres consistent en fumigations de différentes sortes, auxquelles ils ne peuvent donner d'explication. Pour réponse à ceux qui en demandent, ils assurent que c'est l'usage de la Chine.

Ils prennent beaucoup de plaisir aux spectacles, & quoiqu'ils chantent fort mal, ils aiment la musique avec passion. Leurs Comédies semblent faire partie de leur Culte religieux, car elles ne se représentent que dans les mêmes occasions où j'ai remarqué qu'ils consomment toutes leurs victimes par le feu. Si le tems est mauvais, par exemple, au départ des Vaisseaux qu'ils envoient à la Chine, ou de ceux qu'ils en attendent, ils joignent la Comédie à l'holocauste pour solliciter les faveurs du Ciel. Leurs spectacles sont publics. Ils élèvent des théâtres au milieu des rues, & le divertissement dure quelquefois depuis midi jusqu'au jour suivant. Ils ont aussi des Prophètes ou des Devins, qui dans l'agitation de l'esprit qui les inspire courent souvent comme des furieux dans les rues & les places publiques, l'épée nue à la main, & menaçant de mort ceux qui manquent de respect pour leurs inspirations. On s'adresse à eux pour savoir le sort des Vaisseaux qu'on met en mer, & l'événement des affaires les plus intéressantes. Si le succès ne répond point à leurs prédictions, ils ne manquent pas de rejeter le mal sur le doute ou l'indétermination de ceux qui les consultent.

L'HABIT des Chinois de Bantam est une longue robe, avec une casaque par dessus. [Ils se couvrent la tête d'une espèce de bonnets, faits de soie ou de poil. Ceux que portent les gens de qualité, sont de différentes façon; il y en a qui ressemblent à un caapeau, & d'autres n'ont point de bord. Ils ont les cheveux longs, mais ils les nouent au dessus de la tête.] Ils sont les plus efféminés de tous les hommes, & les plus capables d'une action lâche & honteuse. Le vol & l'infamie ne leur coûtent rien lorsqu'il est question de s'enrichir. Ils sont hauts & robustes, les yeux petits & noirs, sans poil au visage. Ils achètent des Esclaves qui leur tiennent lieu de femmes; car ils n'ont pas la liberté d'en amener de la Chine. Lorsqu'ils y retournent, ils emmènent avec eux leurs enfans, & vendent les mères. S'ils meurent à Bantam, le Roi hérite de tous leurs biens. [Si une fois ils se coupent les cheveux, ils ne peuvent jamais retourner dans la Chine; sans que cependant cela ôte à leurs enfans la liberté d'y aller, s'ils ont toujours conservé entière leur chevelure.]

[ON fit à Scot un récit qu'il a cru digne d'entrer dans son Mémoire. Un Chinois qui avoit passé plusieurs années à Bantam, & qui avoit acquis d'immenses richesses, se trouvoit père d'un prodigieux nombre d'enfans. On lui en connoissoit soixante, qu'il avoit eus de vingt différentes mères. Il se disposoit à quitter Bantam pour retourner à la Chine, & ses femmes étoient déjà vendues. Mais le Roi de Bantam apprit qu'au lieu d'emmener ses enfans, il cherchoit aussi à se défaire du plus grand nombre, & qu'il n'en destinoit que quatre au voyage. Sa conduite fut observée. Au premier enfant qu'il eut la dureté d'exposer en vente, un Javan chargé secrètement des ordres du Roi,

EDMOND
SCOT.
1602.
Leur usage
pour les
morts.

Leurs specta-
cles.

Leurs Prophé-
tes.

Baïllé de
leur caractère.

Histoire d'un
Chinois.

[Ils aiment
ambes croi-
leur crise,
& leur oisi-
e les réduit
; tandis que
es bestiaux,
a terre, ils
parées avec
eurs délices.
our s'échauf-
s de passion

les affaires
par des In-
er aux hon-
ains des Chi-
y a point de
mbles, mo-
de suppor-
omme ils y
mis quelque
ux dont ils
ges. Il est
agés en plu-
Ceux qui se
a de croire
e riches &
rs, ou pour
eurs crimes.
oute la victi-
mpagné du
es lorsqu'ils
t ordinaire-
ent les vian-
tement que
ard à leurs
s les adres-
s Mahomé-
a honte les
ans l'Astro-
ni d'autre
jour

de ris. R. d. E.
nglois; car nos
Areka. R. d. T.
dées sont de la

EDMOND
SCOT.
1602.

se présenta pour l'acheter. D'autres achetèrent successivement tout le reste. Enfin le Roi fit paroître le père devant lui, & feignant d'ignorer ses dispositions, il lui demanda, entre plusieurs questions sur son départ, s'il avoit déjà fait partir ses enfans pour la Chine. Le Chinois confus du reproche auquel il s'attendoit, crut devoir saisir l'occasion qu'il avoit de l'éviter. Il répondit que toute sa famille étoit embarquée. Le Roi prenant une contenance furieuse, le traita d'imposteur, qui avoit sans doute des vûes pernicieuses à l'Etat dans lequel il s'étoit enrichi puisqu'il ôsoit employer le mensonge pour déguiser sa conduite, & le fit charger de fers. En même tems se faisant présenter une Requête au nom des cinquante-six enfans qui avoient été vendus pour l'esclavage, quoique nés dans une condition libre, il feignit de se réjouir pour l'intérêt du Chinois que ce crime ne fût pas digne de mort; mais il lui fit déclarer que c'étoit une raison de se confirmer dans la défiance qu'il avoit de ses intentions, parce qu'un père capable de vendre ses enfans sans y être forcé par l'indigence, ne pouvoit avoir que des vûes criminelles, & qu'un soupçon si juste le feroit retenir en prison, jusqu'à ce que le tems ou d'autres preuves servissent à l'éclaircissement de la vérité. Le Chinois offrit en vain de reprendre ses enfans. On lui répondit qu'un père capable de les vendre, le feroit peut-être de les tuer. Enfin comprenant qu'on en vouloit à ses richesses, il prit le parti d'offrir une somme considérable pour appaiser le Roi. Mais, soit que le chagrin de son aventure eût altéré sa santé, soit qu'on eût avancé la fin de ses jours par quelqu'autre voie, il mourut dans sa prison. Le Roi se mit en possession de tous ses biens, suivant le droit établi; & pour justifier ses intentions, non-seulement il rendit la liberté aux enfans qu'il avoit fait acheter, mais après leur avoir accordé une portion de l'héritage, il les fit élever dans la Religion & les usages de sa Nation.]

Ordres que
Lancaster a-
voit laissés à
son départ de
Bantam.

(f) L'AMIRAL Lancaster, en partant de Bantam le 21 de Février 1602, avoit laissé neuf Anglois dans cette Ville, sous le commandement de *William Stackey*. Il y avoit laissé aussi sa Pinasse sous les ordres de *Thomas Keitb*, avec treize Matelots & un Facteur nommé *Tudde*, pour se rendre à Banda. Ce Bâtiment chargé de différentes marchandises, s'étoit hâté de mettre à la voile; mais il avoit trouvé les vents si contraires, qu'après avoir lutté contre eux pendant deux mois, il avoit été forcé de retourner à Bantam. Ainsi les Anglois se trouvèrent au nombre de vingt-quatre, dans deux maisons que l'Amiral leur avoit procurées. Elles étoient si remplies de marchandises depuis le retour de la Pinasse, qu'ils se virent obligés d'en mettre une petite partie chez les Hollandois qui s'étoient ouvert aussi l'entrée de l'Isle de Java, & qui avoient obtenu une maison à Bantam.

Querelle des
Anglois avec
les Javans.

AVANT le départ de Lancaster, il s'étoit élevé une querelle entre ses gens & quelques Indiens. Sa prudence l'avoit apaisée. Mais à peine eut-il levé l'ancre, & la Pinasse eut-elle mis à la voile, que les Javans cherchèrent les moyens de se venger. Leur première entreprise fut de mettre le feu pendant la nuit à la principale maison des Anglois par le moyen de plusieurs flèches enflammées. Il n'y eut qu'une vigilance extrême & des soins continuels qui purent la garantir de sa ruine. Cependant le retour de la Pinasse

arrêta

(f) Ici commence la 2^e Section du Chap. III. de l'Original. R. d. E.

arrêta (c)
jusqu'à c
Protecte
fut subst
efforcés
un maga
cteur,
la cont
es emba
ura mal
& les fit
na beauce

A V E C
ses qualit
dies fort
dont ils
de la Cou
un furieu
par les fl
ques mar
me une g
noise. M
sa propre
fer qui dé
toucher a
des flamm
insultes &

D A N S
de Bantar
wik. Cett
rent à la v
La Pinasse
tam quelc
s'emparer
miral dem
qu'il y fit
qu'il eut l
ceux qu'i
avoit été
les soins
provision
pour la C
son Equip
de ménag

(g) L'A
tes qu'on c
aille durér

arrêta (g) les plus téméraires. Mais leur ressentiment s'étant communiqué jusqu'à divers Seigneurs, il arriva malheureusement pour les Anglois que le Protecteur que la Cour leur avoit nommé (h) vint à mourir, & que celui qui fut substitué, se trouva rempli des préventions que les mécontents s'étoient efforcés de répandre. *Stackey*, Chef du Comptoir, avoit commencé à bâtir un magasin de soixante-douze pieds de long, & large de 36. Le nouveau Protecteur, sans faire connoître ouvertement sa haine, apporta tant d'obstacle à la continuation de cet ouvrage, qu'il jetta les Anglois dans des dépenses & des embarras presqu'insurmontables. Pour comble d'infortune *Stackey* se fit vendre mal-à-propos que ses plus précieuses marchandises avoient besoin d'air, & les fit exposer dans sa cour avec trop peu de précaution; ce qui les altéra beaucoup en ternissant leur couleur.

Avec toutes ces disgrâces, les Anglois avoient à se défendre des mauvaises qualités du climat, qui se faisoient déjà sentir à plusieurs par des maladies fort dangereuses; lorsqu'il arriva un malheur commun à toute la Ville, dont ils eurent particulièrement à souffrir. Un Capitaine Chinois mécontent de la Cour, déchargea sur Bantam quelques volées de canon qui y causèrent un furieux incendie. Quantité de Maisons & de magasins furent consumés par les flammes. Le Comptoir des Hollandois, où *Stackey* avoit mis quelques marchandises, ne put être sauvé par tous leurs soins. Il perdit de même une grande provision de poivre, qu'il avoit retiré dans une maison Chinoise. Mais ces deux pertes n'égalent pas celle dont il fut menacé dans sa propre maison. Le feu s'en approcha si furieusement, que les barres de fer qui défendoient les fenêtres, en devinrent brûlantes, jusqu'à n'y pouvoir toucher avec la main. Cependant la diligence de ses gens arrêta le progrès des flammes. Mais son inquiétude fut encore plus vive pour se garantir des insultes & du pillage des Javans, qui l'environtoient nuit & jour.

DANS le cours du mois d'Avril, de l'année suivante, il arriva dans la Rade de Bantam neuf Vaisseaux Hollandois, commandés par *Wiborne Van Warwik*. Cette Flotte se divisa presqu'aussi-tôt. Deux des plus gros Bâtimens mirent à la voile pour la Chine; deux pour les Moluques, & trois pour Sortan. La Pinasse Hollandoise fut envoyée au Port d'Achin, pour rappeler à Bantam quelques Vaisseaux qui étoient revenus de Ceylan, où ils étoient allés s'emparer d'un Fort Portugais, sous la conduite du Capitaine *Spilberg*. L'Amiral demeura seul avec son Vaisseau, pour les attendre. Pendant le séjour qu'il y fit, les Anglois eurent beaucoup à se louer de ses civilités & du secours qu'il eut la générosité de leur accorder. Il leur devoit cette reconnoissance pour ceux qu'il avoit reçus du Chevalier *Richard Luson*, dans une tempête où il avoit été menacé du naufrage. Aussi n'épargna-t'il rien pour s'acquitter, par les soins qu'il prit des Anglois malades, avec lesquels il partagea jusqu'à sa provision de biscuit & de vin. Ses discours ne furent pas moins respectueux pour la Cour d'Angleterre. Mais l'Autheur remarque que les Hollandois de son Equipage ne traitèrent pas l'Angleterre, & la Reine même, avec tant de ménagemens. Ils s'efforcèrent de rendre cette Princesse & sa Nation odieu-

(g) L'Anglois dit au contraire que les insultes qu'on eut à souffrir de la part de cette capitale durèrent près de deux ans. R. d. E.

(h) Angl. le Protecteur ou le Tuteur du Roi. R. d. E.

EDMOND
SCOT.
1602.

Autres sujets
d'embarras.

Incendie de
Bantam.

1603.
Arrivée de
neuf Vaisseaux
Hollandois.

EDMOND
SCOT.
1603.

se aux Javans, par des récits, où la vérité, suivant les termes de Scot, n'étoit pas moins blessée que la bienfiance.

LES maladies continuoient d'affoiblir de jour en jour les Anglois. Ils perdirent *Thomas Morgan*, leur second Facteur. *Stackey* fut lui-même attaqué dangereusement. Les Matelots qui étoient revenus de Banda avec la Pinasse, se ressentoient presque tous du même mal. [L'art des Chirurgiens de l'Europe ne suffisoit pas pour des maladies qui leur étoient inconnues, & personne n'avoit la hardiesse d'employer les remèdes Indiens qu'ils connoissoient encore moins]. *William Chase* un des Facteurs de la Pinasse, mourut dans des convulsions violentes, dont on ne put pénétrer la cause. Vers le même tems quelques Officiers du Roi vinrent leur défendre de travailler davantage à leur édifice; apparemment parce qu'ils n'avoient point encore fait de présent au nouveau Protecteur. Mais apprenant que cet Officier & le *Scha Bandar* ne jouissoient point d'une faveur assurée, ils portèrent leurs plaintes à *Kay Tamongone Gobay*, Amiral, qui étoit par sa bonté le père de tous les Etrangers. Il fut touché de leur situation. La voye qu'il prit pour les secourir fut de donner une grande Fête, à laquelle il invita les principaux Seigneurs de la Cour. Là, dans la chaleur du plaisir, il fit tourner l'entretien sur l'affaire des Anglois, en représentant combien il étoit honteux pour le Roi & pour toute la Nation de traiter avec si peu de bonne-foi des Marchands étrangers. Il protesta que si quelqu'un les empêchoit d'achever leur maison, il étoit résolu de leur abandonner la sienne; & de se loger plutôt dans une cabane que de violer sa promesse. Enfin ses discours firent tant d'impression sur l'Assemblée, que tout le monde s'engagea par serment à laisser finir leur ouvrage, & l'édifice fut bientôt porté à sa perfection.

L'Amiral de
Bantam favo-
rise les An-
glois.

Leur Comp-
toir s'achève.

STACKEY craignant que l'arrivée des Hollandois, & l'attente de quelques autres Vaisseaux de la même Nation, n'augmentât beaucoup le prix du poivre, en avoit acheté une quantité considérable; mais comme son Magasin n'étoit point encore fini, il avoit payé la marchandise avant qu'elle fût livrée. Les Hollandois commencèrent bientôt leur cargaison. Dans l'empressement avec lequel ils achetoient tout ce qui leur étoit offert, il se crut obligé de retirer ce qu'il avoit acheté; sans quoi, peut-être auroit-il risqué de perdre son poivre & son argent. Mais la même raison le mettant dans la nécessité de prendre le poivre au hasard, il s'en trouva beaucoup d'une mauvaise qualité.

Ils perdent
sur le poivre.

LA maladie de *Stackey* sembloit s'irriter par les remèdes. Il tomba dans une langueur, qui finit le dernier jour de Juin par sa mort. L'Amiral Hollandois, constant dans ses généreux principes, lui rendit les derniers devoirs avec toute la pompe qu'il pût s'imaginer. Le 4 de Juillet, quelques Javans mirent le feu au grand Marché qui étoit à l'Est de la Rivière, dans la vûe de piller les effets des Chinois. Cette infame entreprise leur réussit si bien, que non-seulement les Chinois y perdirent des biens considérables, mais que les Anglois eurent beaucoup de part à leur perte. L'incendie recommença le 27, & ne causa pas moins de dommage.

Mort du
Facteur *Stackey*.

Danger qui
menace les
Anglois.

LE 5 d'Août, à dix heures du soir, *Spilberg*, *Powlfon*, & quelques autres Capitaines Hollandois vinrent avertir les Facteurs d'Angleterre, qu'ayant été le même jour à l'Audience du Protecteur, il leur avoit demandé si la Flotte de

de Holla
pouvoien
les plus
s'entr'aid
ster sur
de plainte
ver. Un
devenu le
se ren
egé à l'
aignant
vertir le
conduite
fils chez
qu'il faiso
matin, il
Comptoir
des Holl
Non, ré
se faire
Chinois
vos yeux
ceur de
sembloien
s'excusa
encore t
rien pou
tions mu
mulation
teurs An
étoit de
artifice p
cet avis
ouverten

SPILL
+vre, mi
marquer
ne pouv
beaucoup
seil.] I
soin de
Pays, y
ne. Da
rétèrent
qui le fit
prison u
Les gen
Mais les

de Scot, n'é-

glois. Ils per-
même attaqué
avec la Pinaffe,
ens de l'Euro-
s, & perfon-
connoissoient
mourut dans
ers le même
ler davantage
ait de présent
Scha Bandar
plaintes à Kay
ous les Etran-
s secourut fut
Seigneurs de
n sur l'affaire
e Roi & pour
nds étrangers.
n, il étoit ré-
ne cabane que
n sur l'Assem-
r ouvrage, &

te de quelques
prix du poi-
son Magasin
qu'elle fût li-
dans l'empref-
l se crut obli-
-t-il risqué de
ant dans la né-
d'une mau-

l tomba dans
l'Amiral Hol-
derniers de-
, quelques Ja-
ère, dans la
eur réussit si
érables, mais
endie recom-

quelques au-
erre, qu'ayant
dé si la Flotte
de

le Hollande prendroit parti pour les Anglois dans les démêlés que les Javans pourroient avoir avec eux. Spilberg avoir répondu que les Hollandois étant les plus proches voisins de l'Angleterre, il étoit juste que les deux Nations s'entr'aidassent à repousser les violences. Le Protecteur n'avoit pas laissé d'insister sur le dessein qu'il avoit de mortifier les Anglois; & faisant beaucoup de plaintes vagues, il l'avoit prié de ne pas s'offenser de ce qui devoit arriver. Un avis de cette importance obligea l'Auteur de cette Relation, qui étoit devenu le Chef du Comptoir, depuis que les Anglois avoient perdu Stackey, de se rendre aussi-tôt chez le Protecteur, & de lui faire un présent. Il fut reçu à l'Audience, & son présent fut accepté; mais le Seigneur Javan dédaignant de répondre à ses plaintes, se contenta de lui dire qu'il le feroit avertir le lendemain de ses intentions. Scot encore plus allarmé de cette conduite, eut recours à l'Amiral Hollandois, qui envoya sur le champ son fils chez le Protecteur, pour lui demander des explications sur les menaces qu'il faisoit aux Anglois. Il les défavouâ. Mais ayant fait appeler Scot le matin, il voulut sçavoir de qui il avoit appris que son dessein fût de nuire au Comptoir d'Angleterre. Scot ne balançoit point à lui dire qu'il l'avoit appris des Hollandois. C'est donc de quelque Esclave, répondit le Protecteur. Non, répliqua Scot; c'est de plusieurs braves Capitaines. Le Javan parut se faire violence pour déguiser sa colère; mais il ajoûta: si c'étoit quelque Chinois ou quelque Javan, je le ferois amener sur le champ & poignarder à vos yeux. Après s'être un peu composé, il se plaignit avec plus de douceur de ce que les Anglois ne s'adrescoient point à lui dans leurs affaires, & sembloient donner toute leur confiance au Scha Bander ou à l'Amiral. Scot s'excusa sur sa qualité d'Etranger, qui ne lui permettoit pas de connoître encore tous ses devoirs. Il promit qu'à l'avenir les Anglois n'épargneroient rien pour mériter ses bonnes grâces. Cet entretien finit par des protestations mutuelles d'amitié & de bonne-foi; mais il n'y entroit que de la distimulation de la part du Protecteur, qui songeoit à tirer de l'argent des Facteurs Anglois. Quelques jours après, on avertit Scot que le dessein du Roi étoit de lui emprunter cinq mille réaux de huit. Il comprit que c'étoit un artifice pour l'engager à les offrir volontairement: mais sans s'informer d'où cet avis étoit venu, il prit le parti d'attendre que le Roi les lui fit demander ouvertement.

SPILBERG ayant vendu ses marchandises & chargé ses Vaisseaux de poi-
vre, mit à la voile pour retourner en Europe. [L'Amiral Warwick fit re-
marquer aux Anglois que ce départ le rendoit beaucoup plus foible, & que
ne pouvant attendre de lui le même secours, ils devoient se conduire avec
beaucoup plus de précautions. Cependant ils furent forcés d'oublier ce con-
seil.] Le 17 d'Août, ayant mis à l'air quelques marchandises qui avoient be-
soin de ce préservatif, un Javan, Esclave d'un des principaux Seigneurs du
Pays, y jetta quelques méches souffrées, qu'ils n'éteignirent point sans pei-
ne. Dans le premier ressentiment de cette insulte, ils le poursuivirent, l'ar-
rêtèrent, & le conduisirent devant Kay Tomongone, Amiral de Bantam,
qui le fit aussi-tôt charger de fers. Une heure après il s'assembla près de sa
prison un grand nombre d'autres Esclaves, qui entreprirent de le délivrer.
Les gens de l'Amiral parurent avec leurs armes. On se battit avec chaleur.
Mais les Esclaves ayant été mis en fuite, l'Amiral fit conduire son prison-

EDMOND
SCOT.
1603.

Scot appaife
le Protecteur.

Apparence
trompeuse.

Malignité
d'un Esclave
qui cause de
l'embarras
aux Anglois.

EDMOND
SCOT.
1603.
Effet singu-
lier de la ven-
geance.

nier au Palais du Roi. Les Anglois balançèrent s'ils devoient porter leurs plaintes jusqu'à la Cour. Ils n'ignoroient pas qu'il n'y a guères d'autre punition à Bantam que celle de mort, parce que le delir de la vengeance est si vif dans la Nation, qu'un Esclave même regardant tout autre châtimement comme un outrage, ne manque point d'attenter ensuite à la vie de son Maître ou de son Juge. D'ailleurs le crime dont ils avoient à se plaindre sembloit expié par la prison; ou s'il étoit devenu capital par ses suites, c'étoit l'Amiral que la poursuite regardoit comme l'offensé. Ils furent délivrés de ce doute par les sollicitations du Maître de l'Esclave, qui étoit un des Favoris du Roi, & qui ne fut pas long-tems sans obtenir grace. Il étoit lui-même ami des Anglois; de sorte qu'à la fin ils s'unirent à lui pour sauver le coupable.

Les Anglois
se délient du
Protecteur.

[DANS tous ces différends, ils n'étoient embarrassés qu'à trouver la source des chagrins qu'on ne cessoit pas de leur susciter; car malgré la mauvaise opinion qu'ils avoient des Javans, ils ne pouvoient se figurer que de simples Esclaves, avec lesquels ils n'avoient aucun démêlé, se portassent à souhaïter leur ruine, s'ils n'y étoient poussés par quelque ressort secret. Leurs soupçons ne pouvoient tomber que sur le Protecteur.] Au milieu d'une nuit fort obscure, tandis qu'ils étoient à chanter les Pseaumes de l'Eglise Anglicane, une troupe de Voleurs vint briser leurs fenêtres, & seroient entrés dans le Magasin s'ils n'eussent tiré quelques coups de fusil pour les écarter. Scot n'ignorant point les discours injurieux de quelques Hollandois, auroit fait tomber sur eux ses défiances, s'il ne les avoit quelquefois vus souffrir eux-mêmes de l'insolence des Javans. Presque dans le même tems ils eurent avec eux une querelle si violente, qu'elle aboutit de part & d'autre à la mort de plusieurs personnes. A la vérité les Hollandois l'avoient fait naître, par des excès de débauche, que l'Auteur traite de scandaleux pour le nom chrétien. Il ajoute que le caractère des Matelots Hollandois, lorsqu'une fois ils ont pris terre dans quelque Port, est de ne plus connoître aucune règle de soumission ni même de respect pour leurs Officiers. Quoiqu'il en soit, s'ils tuèrent quelques Javans dans le tumulte, ils perdirent deux hommes, qui furent poignardés de sang-froid par les amis ou les parens des Morts. Ils s'en plainquirent au Protecteur, [en prétendant qu'il devoit mettre beaucoup de différence entre les fautes qui leur étoient échappées dans l'ivresse, & des assassinats prémédités.] Il leur demanda quelles Loix ils reconnoissoient dans leurs Voyages de Commerce, c'est-à-dire, s'ils en avoient entr'eux, ou s'ils se soumettoient à celle du Pays où ils étoient reçus. Leur réponse ayant été que sur mer ils se gouvernoient par les Loix de leur propre Pays, & qu'à terre ils étoient sujets à celles du lieu de leur séjour: Hé bien, leur dit le Protecteur, voici les nôtres. Pour la mort d'un Esclave, on paye vingt réaux de huit; pour celle d'un homme libre, cinquante, & cent pour celle d'un Noble. [Ainsi (i), pour vos deux hommes il vous reviendroit deux fois cinquante réaux: mais comme vous nous avez tué trois Javans qui n'étoient

Insultes qu'ils
reçoivent.

Les Hollan-
dois s'attirent
des querelles.

Plaïsante ré-
ponse que leur
fait le Protec-
teur.

(i) Ce bon mot du Protecteur ne se trouve point dans l'Original, qui ne parle que d'un seul homme de tué, & qui dit que toute la satisfaction qu'on accorda aux Hollandois, fut de

les prier de tenir ce fait secret, en leur offrant cependant de leur faire avoir les cinquante réaux qui leur revenoient. R. d. E.

coient
que no
L. E.
bon,
font en
qu'il se
chuelle
es & d
qui leur
bantam
Habitat
ne ma
coupère
forcère
En vain
se; fan
té de s
souvent
châtiment
le prise
tête per
toit ces
leur dor
de forte
trompe
LES
que les
vouloie
rent bie
distinct
point p
voient
gandag
are per
& Angle
chesses
que c'e
que d'a
ment p
de pou
glois en
pettes
& les
douter
cevoir.
res que
tés, &
pe se j

nt porter leurs
res d'autre pu-
vengeance est
châtiment com-
e son Maître ou
e sembloit ex-
e'étoit l'Amiral
és de ce doute
les Favoris du
toit lui-même
sauver le cou-

rouver la four-
gré la mauvai-
er que de sim-
ortaillent à sou-
secrét. Leurs
lieu d'une nuit
l'Eglise Angli-
féroient entrés
ur les écarter.
andois, auroit
is vûs souffrir
tems ils eurent
autre à la mort
ait naître, par
r le nom chré-
squ'une fois ils
cune règle de
en soit, s'ils
hommes, qui
Morts. Ils s'en
beaucoup de
esse, & des as-
oiffoient dans
r'eux, ou s'ils
onse ayant été
ays, & qu'à
, leur dit le
n paye vingt
nt pour celle
endroit deux
vans qui n'é-
toient

, en leur offrant
ir les cinquante
d. E.

toient point Esclaves, c'est encore cinquante réaux que vous nous devez, & que nous voulons bien vous laisser à compte.]

LE 5 de Septembre, il arriva au Port de Bantam un *Jonc* de l'Isle de Lampon, qui est située dans les détroits du Sond. Les Habitans de cette Isle sont ennemis jurés de celle de Java, & particulièrement de Bantam; quoiqu'il se trouve quantité de Javans qui s'associent à eux. Leur occupation continuelle est le meurtre & le brigandage. Ils entrent audacieusement dans les Villages & dans les maisons, ils volent en plein jour, & coupent la tête à ceux qui leur résistent. Pendant plus d'un mois qu'ils passèrent aux environs de Bantam, les Anglois furent troublés continuellement par les lamentations des Habitans. Un jour qu'ils étoient à dîner, ces perfides assassins entrèrent dans une maison voisine du Comptoir, où ne trouvant qu'une femme, ils lui coupèrent la gorge; mais les cris du mari, qui arriva au même moment, les forcèrent de prendre la fuite sans qu'ils eussent le tems d'emporter la tête. En vain les Anglois se mirent à les poursuivre. Ils sont fort prompts à la course; sans compter que leur ressemblance avec les Javans leur donne la facilité de se mêler dans la foule, & de se contrefaire avec tant d'adresse, que souvent ils reviennent parmi les curieux au lieu même d'où la crainte du châtement vient de les chasser. Scot raconte que plusieurs femmes de la Ville prirent cette occasion pour se défaire de leurs maris, en leur coupant la tête pendant la nuit, & la vendant aux Lampons. Il ajoute la raison qui portoit ces Brigands à couper tant de têtes. Ils étoient gouvernés par un Roi qui leur donnoit une femme pour chaque tête d'Etranger qu'ils lui apportoient; de sorte, continue l'Auteur, qu'ils dérobieoient quelquefois les Morts, pour tromper leur Roi par un faux présent.

LES Anglois ne furent pas exempts de crainte. Ils s'aperçurent souvent que les Lampons rodoient pendant la nuit autour du Comptoir, & qu'ils en vouloient à leurs têtes ou à leurs marchandises. Les alarmes de Scot devinrent bien plus vives, sur un avis secret qu'il reçut de quelques personnes de distinction, & particulièrement de l'Amiral, dont l'amitié ne se refroidissoit point pour les Anglois. Il fut averti que plusieurs Seigneurs Javans, qui avoient plus de faste que de bien, & qui tâchoient de suppléer par leurs brigandages à ce qui manquoit à leur fortune, avoient formé le dessein de fondre pendant la nuit sur le Comptoir, de faire main-basse sur le petit nombre d'Anglois que les maladies avoient épargnés, de se saisir de toutes leurs richesses, que la renommée grossissoit beaucoup, & de publier le lendemain que c'étoit l'ouvrage des Lampons. Scot ne trouva point d'autre ressource que d'allumer chaque nuit autour du Comptoir quantité de feux, non-seulement pour inspirer de la crainte aux plus hardis, mais pour se mettre en état de pouvoir les distinguer malgré leur couleur. D'un autre côté tous les Anglois eurent ordre de passer le tems de l'obscurité sous les armes, & les Trompettes de sonner lorsqu'ils verroient paroître quelque Indien. Les Lampons & les Javans qui n'appréhendent rien tant que les armes à feu, ne purent douter qu'avec ces précautions les Anglois n'eussent leurs fusils prêts à les recevoir. La même garde fut continuée assez long-tems. Enfin, par les mesures que l'on prit dans la Ville, il y eut un grand nombre de Lampons arrêtés, & punis du dernier supplice. Mais les restes de cette dangereuse troupe se jetèrent dans la Ville Chinoise. C'étoit un nouveau péril pour les Anglois,

EDMOND
SCOT.
1603.
Assassins de
l'Isle de Lam-
pon.

Raison qui
les porte à
couper des têtes.

Les Anglois
craignent les
Lampons & se
munissent.

EDMOND
SCOT.
1603.

Impressions
extraordina-
res de la crainte
& du bruit.

glois, qui avoient de grandes liaisons de Commerce avec les Chinois, & quantité de marchandises entre leurs mains. Ils entendirent du Comptoir les cris d'une infinité de maisons, désolées par le pillage ou par la mort des Marchands. Ce bruit & ces inquiétudes perpétuelles firent sur eux tant d'impression, qu'en songe, dit l'Auteur, ils se figuroient être attaqués par les Javans ou les Lampons, & que malgré la profondeur de leur sommeil, après tant de veilles & de fatigues, ils se levoient tout endormis pour courir aux armes, [& une fois il arriva qu'ils se blessèrent les uns les autres avant que quelqu'un eut eu le tems de les venir éveiller. Pour prévenir dans la suite de pareils accidens, on pensa à éloigner les armes de ceux d'entr'eux qui dormiroient; mais on réfléchit en même-tems, qu'en cas d'attaque, ils ne seroient pas alors si prêts à se défendre; ainsi on résolut de se contenter d'avoir toujours quelqu'un qui veillât exactement, & comme ils étoient en petit nombre, Scot veilla à son tour comme les autres, & souvent le bruit que ses gens faisoient entr'eux lui causa autant de peur que les Javans.] La crainte du feu agissoit encore plus fortement sur leurs imaginations. Ils en avoient vu des exemples si terribles, & les circonstances en rendoient le souvenir si vif, qu'à la moindre alarme ils se croyoient environnés de flammes. O feu! s'écrie Scot dans sa Relation, ton seul nom, dans quelque Langue qu'il eût été prononcé près de moi, m'auroit tiré de la plus profonde léthargie. Il fut obligé, dit-il, pour se garantir des tressaillemens mortels où ce mot le jettoit, de défendre à tous ses gens de le prononcer autour de lui, s'ils n'y étoient forcés par l'occasion. Au reste il assure que cette disposition étoit celle de tous les autres Anglois, & qu'aussi-tôt que les soins du Gouvernement eurent dissipé les sujets de tant de craintes, tous les gens du Comptoir dormirent pendant plusieurs jours d'un sommeil si profond, que les tambours & les trompettes n'avoient point la force de les réveiller.

Pourquoi il
régnait tant de
désordre à
Bantam.

Hollandois
assassinés.

Les Anglois
sichés d'être
confondus a-
vec les Hol-
landois.

Si l'on est surpris qu'une Ville, telle que l'Auteur a représenté Bantam, fût sujette à des désordres de cette nature, il fait considérer qu'elle avoit alors un Roi fort jeune, & que les Seigneurs du Conseil, occupés de leurs intérêts, fermoient les yeux à tout ce qui n'intéressoit que le Peuple. Dans l'espace de trois mois la Ville essuya cinq incendies considérables, mais à l'Est de la rivière, c'est-à-dire, dans un Quartier qui n'étoit habité que par la Population, ou par des Chinois, que les Javans cherchoient à piller. Quoique le Comptoir des Anglois en fût fort voisin, & que la flamme s'en fût plus d'une fois approchée, leur vigilance & la faveur du vent le garantit autant de fois de sa ruine.

(k) A peine étoit-on revenu de ces allarmes, qu'il s'éleva de nouveaux différends entre les Naturels du Pays & les Hollandois. La source en fut encore un excès de débauche, dans lequel ceux-ci insultèrent mal-à-propos quelques Javans. Bientôt la vengeance éclata par des effets fort tragiques. Plusieurs Hollandois furent assassinés le soir, sans qu'on pût reconnoître les meurtriers. Le péril s'étendit jusqu'aux Anglois, par une raison qui n'est pas sans vrai-semblance, dans un Ecrivain même de cette Nation. Jusqu'alors ces deux Peuples avoient été confondus par les Javans sous le nom d'Anglois; soit, comme l'assure Scot, que les Hollandois, à leur arrivée, eussent trouvé

(k) Dans l'Original la 3^e. Section du Chap. III. commence ici. R. d. E.

de l'avant
de leur h
am faiso
Auteur
ber que su
te derniè
cher quel
embre,
eth; car
de de l'ar
re aux A
& rouge.
ar un fon
border let
LE jou
ges au son
charges d
propre ter
pettes. Le
qui s'infor
que c'étoit
avoit été d
cette gran
que lieu d
voir. Le
ple autant
tant assem
l'autre Cor
pondre qu
te Sujets
qu'il étoit
ils ne parle
ser différe
près-midi
mêmes dit
charpes &
à distingu
ne, ajout
que] les c
Angaees br
valent rien
L'AXI
fon de se
voyés fix
tam. Ils
tugaife, c
dont ils s'
terre. A
II. Par

de l'avantage à prendre le nom de leurs voisins, soit que la ressemblance de leur habillement eût fait naître cette erreur. Souvent le Peuple de Bantam faisoit retentir ses plaintes contre les Anglois, quoiqu'il fût certain, dit l'Auteur, que ceux-ci n'ayant rien à se reprocher, elles ne pouvoient tomber que sur les Hollandois. Enfin, craignant les mal-entendus à l'occasion de cette dernière querelle, les Chefs du Comptoir Anglois commencèrent à chercher quelque marque pour se faire distinguer. On approchoit du 17 de Novembre, qui étoit la Fête anniversaire du Couronnement de la Reine Elisabeth; car on ignora pendant le reste de l'année à Bantam, & même une partie de l'année suivante, que l'Angleterre eût changé de Maître. Scot fit prendre aux Anglois des habits neufs de soye, avec des écharpes de taffetas blanc & rouge. Il fit faire aussi un nouveau Pavillon, qui portoit une croix rouge sur un fond blanc; & pour différence entre les Maîtres & les Valets, il fit border leur écharpe aux premiers d'une frange d'or.

Le jour de la Fête étant arrivé, ils arborèrent l'étendart de Saint-Georges au sommet de leur maison. Ensuite ayant annoncé leur joye par quelques décharges de leur mousqueterie, ils se rangèrent en fort bel ordre sur leur propre terrain, & firent plusieurs marches au son des timbales & des trompettes. Le bruit attira aussitôt le Schah Bandar & plusieurs autres Seigneurs, qui s'informèrent curieusement du sujet de cette réjouissance. Scot leur apprit que c'étoit la Fête de sa Reine, ou plutôt le renouvellement d'une Fête qui avoit été célébrée quarante-sept fois, parce qu'il y avoit autant d'années que cette grande Princesse étoit sur le Trône; & que tous les Anglois, dans quelque lieu du Monde qu'ils pussent se trouver, ne manquoient point à ce devoir. Le Schah Bandar loua beaucoup une pratique qui marquoit dans un Peuple autant d'attachement que de respect pour son Souverain. Les Javans s'étant rassemblés en grand nombre, ils demandèrent pourquoi les Anglois de l'autre Comptoir ne témoignoiient pas le même zèle. On se hâta de leur répondre que ce n'étoient point des Anglois, mais des Hollandois, qui loin d'être Sujets de la même Reine, n'étoient même gouvernés par aucun Roi; qu'il étoit aisé de les distinguer, puisque si l'on y vouloit faire attention, ils ne parloient pas le même langage, & que leurs usages mêmes étoient assez différens. Scot n'oublia point de faire paroître ses gens pendant l'après-midi dans tous les Quartiers de la Ville, avec ordre de répéter les mêmes discours à ceux qui auroient la curiosité de les entendre. Leurs écharpes & leurs cocardes firent une figure brillante. Le Peuple apprit ainsi à distinguer les deux Nations; & [Scot, fort prévenu en faveur de la sienne, ajoute avec complaisance pour la supériorité qu'il paroît s'attribuer, que] les enfans de Bantam s'écrioient, en voyant passer les Anglois: *Oran Angaees bagh; oran Hollanda jahad*, les Anglois sont bons, les Hollandois ne valent rien.

L'AMIRAL Warwick partit dans cet intervalle pour Patama, dans le dessein de se rendre ensuite à la Chine. Les deux Vaisseaux qu'il y avoit envoyés six mois auparavant arrivèrent le 6 de Décembre à la Rade de Bantam. Ils avoient trouvé à l'ancre, dans l'Isle de *Macao*, une Caraque Portugaise, chargée de soie crue, de musc & d'autres marchandises précieuses, dont ils s'étoient saisis presque sans résistance, tandis que l'Equipage étoit à terre. Après en avoir tiré de quoi composer leur cargaison, ils avoient

II. Part.

G

brûlé

EDMOND
SCOT.
1603.

Ce qu'ils font
pour être dis-
tingués.

Fête des An-
glois.

Discours
qu'ils tiennent
aux Javans.

Deux Vais-
seaux Hollan-
dois s'empar-
rent d'une ri-
che Caraque.

EDMOND
SCOT.
1603.
Ils attaquent
un Vaisseau du
Roi de Siam
leur Allié.

1604.

Un Capitaine
Hollandois
pris pour Espion & com-
ment traité.

Le Protecteur
veut leur ex-
torquer de
l'argent.

Réponse de
Scot.

brûlé le reste, qui de leur propre aveu faisoit encore le double de ce qu'ils avoient enlevé. Dans leur retour ils avoient rencontré un *Jonc de Siam* (1), qu'ils avoient attaqué. Ils ne s'étoit rendu qu'après avoir perdu trente-trois (m) hommes & leur en avoir tué plusieurs. Mais en le reconnoissant pour Siamois ils l'avoient laissé libre, parce qu'ils se proposoient d'établir un Comptoir dans cette Nation. Le Capitaine, qui périt dans le combat, avoit refusé de leur dire à quel Prince il appartenoit. Telle fut du moins l'excuse des Hollandois, pour justifier l'insulte qu'ils avoient faite aux Sujets d'un Roi dont ils recherchoient l'amitié. Ils ignoroient encore la valeur du musc; de sorte qu'ayant rencontré un Vaisseau Japonois, ils lui avoient cédé presque pour rien ce qu'ils avoient enlevé à la Caraque. Dans l'espace d'environ quarante jours, qu'ils passèrent à Bantam, ils prodiguèrent de même la plus riche partie de leur butin. Le 17 Janvier, ils levèrent l'ancre, avec deux autres Bâtimens de leur Nation; l'un, qui avoit chargé à Bantam; l'autre, arrivé deux mois auparavant de la Chine, & parti de Hollande depuis quatre ans. Il en avoit passé quatorze mois à la Cochinchine, où par une trahison dont l'histoire n'appartient point à cet Ouvrage, ils avoient d'abord été retenus prisonniers. Leur Capitaine, que les Cochinchinois soupçonnoient d'être moins un Marchand qu'un Pyrate ou un Espion, avoit été forcé de se tenir à genoux pendant vingt-quatre heures, le col nud sous un sabre, dont on feignoit à tout moment de lui vouloir couper la tête, pour lui faire confesser le dessein de son voyage. Mais il se trouva heureusement que la plus grande partie de l'Equipage étoit composée de Hollandois Catholiques; ce qui leur attira la protection de quelque Religieux Portugais, sans lesquels ils étoient tous menacés de perdre la vie. Ils furent traités ensuite avec plus de douceur, mais obligés néanmoins de racheter leur liberté par une grosse somme.

Les Anglois de Bantam se croyoient depuis quelques mois à couvert de toutes leurs anciennes craintes. Ils n'avoient eu que les maladies à combattre; & l'expérience leur ayant appris qu'elles venoient particulièrement de la chaleur du poivre, dans le soin qu'ils prenoient eux-mêmes de l'éplucher & de le fasser, ils s'étoient déterminés à louer des Chinois pour leur rendre ce service sous l'inspection de leurs domestiques. Dans cette heureuse situation de leurs affaires, ils virent arriver ce qu'ils avoient redouté depuis long-tems, sans pouvoir s'en garantir. Le Protecteur fit prier Scot de lui prêter deux mille pièces de huit, ou, s'il n'avoit point cette somme, de lui en fournir du moins la moitié. Il falloit choisir entre le danger d'un refus, ou le désagrément de voir souvent renouveler cette fâcheuse demande; car on ne proposoit ni conditions ni terme pour la restitution. Scot prit le parti de répondre que l'Amiral Lancaster lui avoit laissé beaucoup de marchandises, mais peu d'argent; que les Javans lui devoient de grosses sommes dont il ne pouvoit se faire payer; enfin qu'il étoit encore tres-éloigné d'avoir acheté autant de poivre qu'il en auroit besoin pour les Vaisseaux dont il attendoit l'arrivée. Ces excuses furent mal-reçues. Il fut aisé de prévoir que les Anglois n'auroient jamais un ami sincère dans le Protecteur; tandis

(1) L'Auteur de la Relation dit *Sion*.

(m) *Angl.* soixante-quatre. R. d. E.

(n) S
être mal
ces meur

ble de ce qu'il
n *Jonc* de *Siam*
oir perdu trente-
le reconnoissant
ient d'établir un
s le combat, a-
e du moins l'ex-
faite aux Sujets
ore la valeur de
lui avoient cé-

Dans l'espace
iguèrent de mé-
ent l'ancre, avec
argé à Bantam;
Hollande depuis
où par une tra-
oient d'abord été
s soupçonnoient
été forcé de se
us un sabre, dont
ur lui faire com-
ment que la plus
Catholiques; ce
ais, sans lesquels
ités ensuite avec
e liberté par une

is à couvert de
maladies à comba-
ticulièrement de
es de l'épluche-
pour leur ren-
s cette heureuse
t redouté depuis
rier Scot de la
tte somme, de
danger d'un re-
âcheuse deman-
tation. Scot prit
aucoup de mar-
e grosses sommes
res-éloigné d'a-
Vaisseaux dont
t aisé de prévoir
otecteur; tandis
qu.

que les Hollandois, qui l'avoient corrompé en lui prodiguant les richesses qu'ils avoient enlevées aux Portugais, en obtenoient toutes sortes de faveurs. Il leur avoit accordé depuis peu la permission de se bâtir une maison magnifique; quoiqu'ils en eussent déjà trois, sous le nom d'autant de Marchands qui ne cessoit point d'acheter tout le poivre qu'on leur offroit. Les Chinois profitoient de cette avidité pour mêler dans leurs marchandises de l'eau, de la sable & d'autres corps étrangers, qui en augmentoient tellement le poids, que ceux qui exerçoient cette friponnerie, achetant eux-mêmes le poivre plus cher qu'ils ne le vendoient, ne laissoient pas d'y gagner douze ou quinze pour cent. Les Anglois se trouvoient forcés de le prendre avec ces altérations, parce qu'il y auroit fallu renoncer entièrement s'ils en avoient attendu d'une autre espèce.

CEPENDANT le Protecteur s'étoit si peu rebuté des excuses de Scot, que sous de nouveaux prétextes il lui fit demander mille pièces de huit. Les instances dont cette proposition fut accompagnée, ne firent que trop connoître aux Anglois le péril qu'il y avoit à la rejeter. Ils sçavoient d'ailleurs que les Hollandois souhaitoient ardemment de les voir mal avec les principaux Officiers du Roi, & qu'ils y contribuoient peut-être par des voies indirectes. Ainsi ne pensant plus qu'à se faire un mérite du sacrifice dont ils ne pouvoient se dispenser, ils protestèrent que c'étoit l'ardeur de leur zèle qui les portoit à s'incommoder beaucoup pour satisfaire le Protecteur, & que dans l'impossibilité de fournir mille pièces, ils en donneroient volontiers cinq cens qu'ils retrancheroient à leurs propres besoins. Cette somme fut acceptée.

ON vit arriver à la fin de l'année, un *Jonc* chargé de Hollandois, qui venoient de quitter, avec leurs biens, le Comptoir qu'ils avoient à *Jabor*. Le Roi du Pays attaqué & vivement pressé par les Portugais, qui lui offroient la paix, à condition de leur livrer les Hollandois qu'il avoit dans ses Etats, avoit mieux aimé s'exposer à toutes les extrémités de la guerre que d'en acheter la fin par ce honteux Traité; mais il avoit prié ses hôtes de se retirer volontairement. Leur entrée à Bantam fut signalée par deux incendies, qui consumèrent une partie de la Ville, sans nuire encore aux Anglois.

L'ANNÉE 1604, n'offre que des meurtres, des vols, des guerres, des incendies & des trahisons. Pour commencer par une tragédie: les Anglois avoient dans le Comptoir un Mulâtre de Pégu, qui étoit venu d'Achin sur leurs Vaisseaux. Un jour que plusieurs Matelots Hollandois, arrivés de Patama, étoient à se réjouir avec les Domestiques Anglois, le Prévôt du Bâtiment voulant retourner à bord donna ordre au Mulâtre de l'y conduire. La fête étoit échauffée par le vin & les liqueurs. [Deux Courtisanes que les Domestiques y avoient appellées, contribuoient encore à rendre la débauche plus vive.] Le Mulâtre refusa brusquement d'obéir, & le Prévôt choqué de sa réponse, le maltraita de plusieurs coups. Cette querelle n'eut pas d'abord d'autre suite. [Mais à mesure que le Mulâtre (n) continua de boire, il ressentit plus vivement l'insulte d'un homme qui n'avoit aucune autori-
té

EDMOND
SCOT.
1604.

Friponnerie
des Chinois de
Bantam.

Les Anglois
furent forcés de
satisfaire l'ava-
rice du Pro-
tecteur.

Hollandois
fugitifs de Ja-
bor.

Accidens fu-
neiles.

(n) Suivant l'Anglois ce ne fut pas le Mulâtre maltraité par le Prévôt, qui commit tous ces meurtres, mais un de ses compatriotes qui avoit résolu de venger l'affront fait à son ami. R. d. E.

EDMOND
SCOT.
1604.

Divers meurtres d'un Mulâtre.

Les Hollandois le punissent.

Détestable entreprise contre les Anglois.

té sur lui. Sans s'ouvrir aux Matelots ni aux Anglois,] il confia ses plaintes à un Esclave du Scha Bandar, qui étoit son ami intime, & capable comme lui d'une action violente. Dès le même jour ils cherchèrent l'occasion d'exercer leur vengeance, mais le Prévôt étant déjà retourné au rivage, ils passèrent la nuit à l'attendre, sans que ce délai changeât rien à leur résolution. Le Prévôt ne manqua point de revenir le jour suivant avec un homme du pays, qu'il avoit pris pour interprète & pour guide. Ils le tuèrent de mille coups. Mais le Mulâtre effrayé de son action après l'avoir commise, prit le parti désespéré de tuer aussi, non-seulement le Guide (o) du Prévôt, mais l'Esclave même qui avoit partagé son crime. Ce furieux dessein lui réussit pour le Javan, tandis que l'Esclave découvrant à ses yeux de quelle récompense il étoit menacé, se déroba par la fuite. [Cependant le Mulâtre ne jugeant sa perte que plus certaine, s'il laissoit échapper son Complice, courut si promptement après lui, qu'il le joignit à l'entrée de la Ville où il le tua d'un seul coup. Mais il perdit le fruit d'une précaution si cruelle, en commettant ce dernier crime à la vûe de quelques Javans qui se hâtèrent de l'arrêter. En vain reclama-t-il les Anglois.] Le Protecteur informé de son action, se le fit amener; & faisant appeler le Chef du Comptoir, il exigea sur le champ cinquante piéces de huit pour la mort du Javan, & vingt pour celle de l'Esclave. [A cette condition le Mulâtre leur fut rendu.

Cependant les Hollandois qui n'étoient point compris dans cette satisfaction, résolurent de s'en procurer une plus sérieuse pour la mort de leur Prévôt. Ils firent demander le Criminel aux Anglois. Scot prétendit que l'ayant racheté des mains du Protecteur, il étoit absous par cette espèce de Sentence. Il s'éleva là-dessus une querelle si vive entre les deux Nations, que dans les premiers ressentimens, on fût prêt d'en venir aux armes. Mais les Anglois étoient en si petit nombre, qu'ils ne pouvoient rien gagner par leur obstination. Il ne leur restoit que dix hommes. Le courage fut forcé de céder au nombre.] Les Hollandois firent enlever le Mulâtre par une Compagnie de Matelots armés, & le firent exécuter sur le rivage, dans le lieu même où le crime avoit été commis.

[Le même jour, qui étoit le 16 d'Avril, leur Vice-Amiral partit pour la Hollande avec deux autres Vaisseaux. Le 22 il arriva un grand Jonc de la Chine, qu'on avoit cru perdu, parce que les Vaisseaux qui partent de ce pays-là arrivent ordinairement en Février ou en Mars. L'arrivée de ce Bâtiment rendit les Lashes communs & les Réaux rares, ce qui nuit beaucoup au commerce des Anglois; qui, pour surcroît de malheur, eurent plusieurs Marchandises gâtées par l'humidité de leurs Magazins.]

(p) AINSI le triste état du Comptoir Anglois l'exposoit à toutes sortes de violences & d'affronts, sans aucune ressource pour s'en défendre. Un Chinois, qui avoit embrassé la Religion des Javans, se trouvoit établi près du Comptoir, dans une maison où il vendoit de l'arrack. La vûe du magasin, dont il n'étoit séparé que par une cour, lui fit naître l'envie de trouver quelque moyen pour s'y introduire. Ce ne pouvoit être par des voies extérieures. La cour étoit exposée aux yeux pendant le jour, & ne demouroit jamais sans

Garde

(o) Le Guide, suivant l'Anglois, étoit le Mulâtre même maltraité par le Prévôt. R. d. E.

(p) Ici commence la 4^e. Section du Chap. III. de l'Original. R. d. E.

Garde p
prit d'ou
qu'au ce
ne bras
ne pouv
vail. Av
fort prof
uation
er du ta
osfer, &
ontinuel
ueur qu
épaisseu
es trahir
pente. A
leur pron
à percer
te opérac
Ce dessein
précaution
le bois, il
envelopp
En effet
progress si
PENDA
bien ferm
tions cont
tir la fum
même la p
quelqu'un
ua dans le
de toutes
de remuer
loient sans
plus enten
crurent ca
danger vir
quantité de
pendant fo
de poudre
surcir la lu
lambeaux
vertis de
tres désord
brâées. Il
les secours

(q) l'

fa ses plain-
capable com-
ent l'occasion
au rivage, ils
leur résolu-
ec un homme
le tuèrent de
oir commise,
) du Prévôt,
x dessein lui
eux de quelle
nt le Maître.
on Complice,
la Ville où il
si cruelle, en
e hâtèrent de
formé de son
ir, il exigea
& vingt pour
i.

ns cette satis-
mort de leur
lit que l'ayant
cede Senten-
ons, que dans
Mais les An-
ner par leur
forcé de cé-
une Compa-
ns le lieu mé-

partit pour la
one de la Chi-
de ce pays-
ce Bâtiment
beaucoup au
lusieurs Mar-

ites sortes de
Un Chinois,
ès du Comp-
gafin, dont
ver quelque
érieures. La
jamais sans
Garde

tion du Chap.

Garde pendant la nuit. Il s'associa huit autres Chinois, avec lesquels il entreprit d'ouvrir un souterrain, qui devoit les conduire, dans leurs idées, jusqu'au centre du magasin. L'invention paroissoit d'autant plus sûre, qu'ayant une brasserie d'arrack dans la partie de sa maison qui touchoit à la cour, on ne pouvoit être surpris d'y voir un certain mouvement que demandoit le travail. Avant que de commencer l'entreprise, il fut obligé de creuser un puits fort profond sur son propre terrain, pour sécher la cour des Anglois que sa situation rendoit fort humide. Il eut soin, pour déguiser ses vûes, de planter du tabac dans la sienne; comme si le puits n'eût été creusé que pour l'arrosier, & tandis que ses Associés ouvroient le chemin sous terre, on le voyoit continuellement occupé de ses plantes. L'ouvrage fut poussé avec tant de vigueur qu'ils arrivèrent au dessous du Magasin. Mais ils y furent arrêtés par l'épaisseur des planches qui en faisoient le fond. Le moindre bruit pouvant les trahir, il étoit question de s'ouvrir un passage au travers de cette charpente. Après avoir tenté toutes sortes d'expédiens, un Serrurier du complot leur promit d'y réussir. Il fit rougir un fer, avec lequel il n'eut pas de peine à percer une planche (q); & son espérance étoit qu'à force de répéter cette opération, il rendroit le trou assez grand pour y faire passer un homme. Ce dessein pouvoit produire quelque effet s'il eût été conduit avec plus de précaution. Mais en prenant soin que le feu n'agit point trop vivement sur le bois, ils ne firent point attention que le plancher étoit chargé de balots enveloppés de nattes, & que le bout du fer y communiquoit son ardeur. En effet quelques nattes prirent feu, & l'incendie auroit bientôt fait d'autres progrès si les balots eussent été moins humides.

PENDANT ce tems-là les Anglois étoient sans soupçon. Le magasin étoit bien fermé, & la Garde exacte pendant la nuit. On avoit porté les précautions contre le feu jusqu'à faire plâtrer les fenêtres; ce qui empêchoit de sentir la fumée, quoiqu'elle n'eût pas tardé à se répandre. Scot venoit faire lui-même la première garde, & s'étoit retiré tranquillement. Mais à la seconde, quelqu'un crut sentir une odeur de fumée, qui augmentoit sans cesse. On entra dans le magasin: il en étoit rempli. Cependant après avoir jetté les yeux de toutes parts, on ne remarqua aucune trace de feu. Ce ne fut qu'à force de remuer une infinité de balots qu'on découvrit quelques nattes qui brûloient sans flamme; mais on se défioit encore si peu de l'artifice, que les plus entendus n'attribuèrent cet accident qu'à la fermentation du poivre qu'ils crurent capable de prendre feu dans un lieu si bien fermé. Scot averti du danger vint joindre ses recherches à celle des autres. Avec une immense quantité de poivre, il avoit dans le magasin trente mille pièces de huit. Cependant son premier soin fut de faire transporter dans la cour deux tonneaux de poudre qui y étoient aussi. L'épaisseur de la fumée augmentant jusqu'à obscurcir la lumière des chandelles, on fut obligé de lier ensemble douze grands flambeaux de cire pour éclairer toutes les parties du magasin. Les Hollandois avertis de ce qui se passoit envoyèrent une Garde armée pour arrêter d'autres désordres, & des Ouvriers fidèles qui éteignirent enfin les nattes embrasées. Il se présenta quantité de Chinois, dont on ne voulut point accepter les secours; & parmi eux étoient les Auteurs mêmes de l'incendie.

EDMOND
SCOT.
1604.

On fait un
souterrain
pour voler le
Comptoir.

Fer brûlant
pour en percer
les planches.

On découvre
le feu.

Circonstan-
ces de l'incen-
die.

IL

(q) l'Anglois dit qu'il se servit pour cela d'une chandelle. R. d. E.

EDMOND
SCOT.
1604.
On en dé-
couvre la cau-
se.

On arrête
quelques cou-
pables.

Scot se fait
justice à lui-
même.

Excès de ven-
geance.

IL restoit à sçavoir quelle pouvoit être la cause d'un accident de cette nature. Scot rejettant l'explication que j'ai rapportée, panchoit beaucoup à soupçonner les Portugais; mais il ne pénétrait pas mieux les moyens qu'ils avoient employés; car le trou du plancher étoit encore si petit, que dans la fumée, & la confusion, personne ne l'avoit apperçu. Le matin, un Brique- tier Chinois qui travailloit au Comptoir Hollandois, assûra que le mal venoit de quelques gens de sa Nation, & qu'en cherchant avec soin, il étoit impos- sible qu'on n'en decouvrit pas la source. Il ajouta pour confirmer son témoi- gnage, que les Ouvriers de la maison voisine avoient déjà pris la fuite. On recommença aussitôt les recherches. Enfin l'on apperçut le trou qui étoit au plancher. Un bâton qu'on y fit entrer ne trouvant rien qui lui résistât, Scot prit une hache avec laquelle il rendit l'ouverture assez large pour lui faire découvrir le souterrain. Il agrandit encore le passage. Deux hommes y descendirent armés, & marchèrent jusqu'à l'entrée, qui répondoit à la maison du Chinois. On avoit envoyé dans l'intervalle une Garde, pour s'assûrer de ceux qui pouvoient encore s'y trouver. Il n'y restoit que trois Chinois, dont l'un y logeoit habituellement; mais les deux autres y étoient par hazard & n'avoient aucune connoissance de ce qui s'étoit passé. Scot les fit arrêter tous trois & charger de fers. Il députa sur le champ au Protecteur pour lui expli- quer son aventure, & lui demander justice. On promit de le satisfaire, mais dans des termes qui lui donnèrent peu d'espérance.

LES Hollandois qui se crurent intéressés à pénétrer le fond de cette terrible entreprise, & qui avoient assez de forces dans le Port pour s'attirer des ména- gemens, interrogèrent les trois Chinois qu'on avoit arrêtés. Celui qui logeoit dans la maison justifia les deux autres, en reconnoissant qu'ils étoient venus pour la première fois. Mais sur le refus qu'il fit de s'expliquer davantage, on le menaça d'un fer brûlant qui le rendit plus sincère. Il confessa que le crime avoit été commis par le Maître de la maison & six autres Chinois qui s'étoient évadés, sans avouer qu'il eût été leur complice. On le mit sérieusement à la torture. Il reconnut enfin qu'il étoit coupable. Scot voyant qu'il avoit peu de justice à espérer du Protecteur, résolut de se la faire à lui-même, & fit tuer ce malheureux, sans que les Javans parussent s'en plaindre. Au contrai- re, dans la haine & le mépris qu'ils ont pour les Chinois, ils lui reprochè- rent son crime, en le voyant conduire au supplice; & le Protecteur qui n'a- voit pas voulu se charger de sa punition, ne fit pas difficulté de l'approu- ver. A quelques injures qu'il reçut des Javans au lieu de l'exécution, il ré- pondit: „ Les Anglois sont riches & je suis pauvre: pourquoi ne leur pren- „ drois-je point ce qui leur est moins nécessaire qu'à moi? „

L'AMIRAL Hollandois envoya le lendemain à Scot un autre Chinois, de nombre des Complices, que ses gens avoient arrêtés sur le rivage. La tortu- re lui fit confesser qu'il étoit l'Auteur de l'invention du fer rouge, & qu'il avoit abusé de son art dans d'autres occasions pour altérer les monnoyes. La facilité que Scot avoit trouvée dans les Javans à lui laisser prendre l'autorité de Juge, lui fit porter peut-être ses ressentimens trop loin. Il n'y eut point de cruautés qu'il n'exercât contre le Coupable. Le récit en est affreux dans sa propre Relation. [Il fit insinuer un fer rouge sous les Ongles de ce Miséra- ble. Voyant qu'à peine il donnoit quelque signe de sensibilité, il lui fit tor- dre les ongles, brûler les mains, les bras, les épaules, & le col; il ordon-

na qu'av
lui raclâ
les os d
fat avec
mens (r
que quel
s'apport
mettre a
quartiers
es Angl
geance,
du Roi,
justifier
té, il au
dessein c
compens
Complice
ON p
qui fait f
Bantam.
tous les
grace qu
pas mêm
l'occasion
trouvé un
che pare
& par to
de ne poi
des comm
voit gar
touchés,
tellement
Quelque
ses Ang
en huit-c
culâ sous
pour être
le feu. [I
put empê
contre leu
nèrent pl
angram
ertain, p
toute la I

(r) On
eut pu pou
semble avo

na qu'avec une rape de fer on lui enlevât la chair de dessus le Corps, qu'on lui raclât la peau des os avec un fer chaud; qu'on lui enfonçât une vis dans les os des bras pour la retirer ensuite tout d'un coup, & enfin qu'on lui brisât avec des pinces tous les os des doigts & des orteils; malgré tous ces tourmens (r), il ne répandit pas une seule larme, & quand on lui faisoit quelque question, pour ne pas répondre il mettoit sa langue entre ses dents, & frappoit du menton contre ses genoux pour la couper. Enfin Scot le fit remettre aux fers: alors les fourmis, qui sont en très grand nombre dans ces quartiers, s'introduisant dans ses plaies lui causèrent enfin plus de mal que les Anglois ne lui en avoient fait.] Après deux jours de cette cruelle vengeance, il le fit tuer à coups de fusil; [& cela à la sollicitation des Officiers du Roi, à laquelle il ne se rendit qu'après plusieurs instances.] Mais pour justifier sa conduite, il prétend que sans un exemple de la dernière sévérité, il auroit pu craindre que les Chinois n'eussent formé quelque nouveau dessein contre les Anglois. Ce fut dans la même idée qu'il promit une récompense considérable à ceux qui remettroient entre ses mains les autres Complices.

ON peut douter si c'est le ressentiment de tant d'inquiétudes & de pertes, qui fait faire à l'Auteur une affreuse peinture des Javans & des Chinois de Bantam. Il les représente comme les plus lâches & les plus scélérats de tous les hommes, sans en excepter les Seigneurs, entre lesquels il ne fait grâce qu'au Scha Bandar, à l'Amiral, & à deux ou trois autres, qui n'étoient pas même de l'Isle, & qui étoient venus s'y établir de Clyn. Il raconte à l'occasion du danger que le Comptoir avoit couru, qu'un des Complices ayant trouvé un azile chez un Seigneur Javan, nommé *Pangram Mandelike*, proche parent du Roi, il avoit été le supplier lui-même au nom du bien public, & par tous les motifs qui pouvoient faire impression sur un honnête-homme, de ne point accorder sa protection à des misérables qui devoient être regardés comme l'opprobre du pays. Le Seigneur Javan lui répondit qu'il pouvoit garder ses représentations pour ceux qu'il croyoit capables d'en être touchés, s'il en connoissoit quelqu'un; mais que pour lui, il confessoit naturellement qu'il ne s'embarassoit ni du bien, ni de l'honneur de son Pays. Quelque tems après, le même Seigneur ayant besoin de plusieurs marchandises Angloises, vint les acheter au Comptoir, en demandant crédit de sept ou huit-cens pièces de huit. Scot trop bien instruit de ses principes, s'excusa sous divers prétextes. En quittant le Comptoir, Pangram dit assez haut pour être entendu; il est bien fâcheux que cette maison soit destinée à périr par le feu. [En effet, pendant plus de six semaines, toute la vigilance des Anglois ne put empêcher que de deux ou trois jours l'un, ils ne reçussent sur leurs toits ou contre leurs fenêtres, des flèches enflammées & d'autres feux d'artifices, qui les mirent plusieurs fois dans le dernier danger. N'ayant pu réussir par l'incendie, Pangram employa un artifice sans exemple à Bantam, & dont le succès lui parut certain, par l'impression que sa singularité même devoit faire sur le Roi & sur toute la Nation. Quoique l'usage tienne les femmes resserrées chez leurs mar-

EDMOND
SCOT.
1604.

Affreux caractère des Javans & des Chinois de Bantam.

Discours d'un Seigneur Javan.

Moyen qu'il employe pour se venger des Anglois.

(r) On ne croiroit jamais qu'un Anglois eut pu pousser la Barbarie aussi loin. Scot semble avoir été un Monstre de cruauté élevé dans l'Inquisition. Est-il possible qu'un homme soit capable d'inventer, & de raconter lui-même de pareils tourmens.

EDMOND
SCOT.
1604.

Les Anglois
se justifient
devant le Roi.

ris ou leurs pères, il envoya au Comptoir Anglois deux des siennes, d'un âge & d'une beauté qui pouvoient donner du crédit à l'imposture qu'il médisoit. Elles y arrivèrent portées à la mode du pays, dans des palanquins, sur les épaules de quantité d'Esclaves. Scot apprenant que c'étoient des femmes de distinction qui avoient la curiosité de voir son magasin, & qui vouloient acheter des bijoux de l'Europe, se crut obligé de répondre à cette faveur par toutes sortes de galanteries. Après leur avoir fait voir ce qu'il avoit de plus précieux en marchandises d'Angleterre, il les introduisit dans un cabinet où il avoit fait préparer des rafraichissemens. Elles reçurent ses civilités avec complaisance; mais lorsqu'il les croyoit prêtes à goûter ce qu'il leur offroit de si bonne grace, elles jettèrent des cris qui attirèrent tous les Anglois du Comptoir, & les Esclaves qu'elles avoient amenés à leur suite. Scot n'avoit alors avec lui que *Towtson*, autre Facteur Anglois. Il ne comprit rien à ces marques de douleur & de crainte. Mais voyant les deux Javanés, qui continuoient leur grimaces, & qui pressoient leurs gens de les faire sortir, il fit peu d'efforts pour les arrêter. Elles le quittèrent brusquement. Le seul soupçon qu'il forma de cette aventure tomba sur quelques mets qu'il leur avoit fait servir à la manière de l'Europe, & dont il jugea que la vûe pouvoit les avoir choqués.

Le lendemain il reçut ordre de se rendre à la Cour. Le Roi, quoique fort jeune, prit un air sévère en le voyant paroître, & lui demanda par quels détestables principes il se croyoit autorisé à violer les femmes d'autrui. Dans le premier étonnement de ce reproche, Scot marqua de l'embarras à répondre. Cependant après s'être rappelé ce qui pouvoit y donner occasion, il expliqua au Roi d'un air si simple les circonstances de son aventure, que ce Prince, connoissant le caractère de Pangram, n'eut pas de peine à démêler la vérité. Le Scha Bandar, qui assistoit à cette explication, & qui avoit été surpris du crime dont les Anglois avoient été accusés, aida beaucoup à leur justification, en rendant témoignage que depuis qu'ils étoient à Bantam, il avoit admiré plusieurs fois leur continence. En effet Scot assure, à l'honneur de la sienne, qu'il n'avoit eu jusqu'alors que du dégoût pour les plus belles femmes du Pays, & que veillant à la conduite de ses gens, il avoit toujours éloigné du Comptoir cette sorte de débauche.

CEPENDANT Pangram comptant à la Cour sur l'effet de son artifice, avoit fait répandre dans toute la Ville, que les Facteurs Anglois étoient convaincus d'avoir violé ses femmes. On s'attendoit à les voir punir si rigoureusement, qu'en sortant du Palais, Scot trouva une foule de peuple, qui demandoit quel seroit son supplice. Il passa d'un air si tranquille, qu'on remarqua aisément qu'il avoit satisfait le Roi; & ce Prince prit soin lui-même de dissiper la calomnie. Pangram, quoique décrit par son caractère & par ses mœurs, avoit acquis tant de crédit dans une longue minorité, que le Conseil de Régence osoit à peine lui résister. Mais le Roi commençoit à tenir de ses propres mains les rênes du Gouvernement; & s'il avoit quelque indulgence pour les injustices & les emportemens d'un homme qui lui appartenoit de fort près par le sang, il étoit fort éloigné de les autoriser par son (s) approbation.]

(s) Au lieu de cette longue Addition du Traducteur, l'Original dit que Mandelike tâcha d'engager
(t) Il

(t) Il
te pou
noient
nois qu
d'un au
proie,
l'enclos
& la ch
Dans la
mains d
difficult
long-ter
glois qu
aussi-tôt
pour co
il voulu
que son
choisir.
qu'elles
qui n'av
sité du
à rire d
mander
blant, c
supplice
choit, sa
LE P
aux Ang
qui avoi
tuit, jar
cun Pays
la suite a
toir, ils
toujours
publia p
de vend
du Comp
voient l
rence, q
qu'il les
avec un
Protecteu

d'engager u
ment des A
été avertis
rent inutilit
que cepend

II. Par

(t) Il arriva dans le même tems aux Anglois une aventure assez plaisante pour les réjouir beaucoup, si la liaison qu'elle avoit avec celle qu'ils venoient d'effuyer ne les avoit obligés de la regarder d'un autre œil. Un Chinois qui demouroit dans le voisinage du Comptoir, ayant enlevé la femme d'un autre, fut poursuivi de si près par le Mari, que cherchant à cacher sa proie, il ne vit point de ressource plus présente que de la faire passer par dessus l'enclos du Comptoir. Les Anglois avoient sâssé nouvellement leur poivre, & la chaleur excessive du magasin les obligeoit d'en tenir la porte ouverte. Dans la crainte où la femme du Chinois étoit encore de retomber entre les mains de son Mari, elle se glissa promptement par la porte du magasin; & la difficulté ne fut pas grande à s'y cacher. Cependant n'ayant pû supporter long-tems la chaleur du poivre, elle revint prendre l'air à la porte. Un Anglois qui l'apperçut dans l'obscurité crut le danger fort grand, & répandit aussitôt l'allarme. Scot parut avec son activité ordinaire. Il prit ses armes pour commencer lui-même les recherches. Enfin ne trouvant qu'une femme, il voulut sçavoir quel motif l'avoit amenée. Elle répondit pour sa défense, que son Mari l'avoit voulu battre, & qu'elle n'avoit point eu d'autre azile à choisir. Les Chinois sont accoutumés à battre leurs femmes, sur-tout lorsqu'elles sont d'un pays étranger. Celle-ci étoit une Esclave Cochinchinoise, qui n'avoit point de parens à Bantam. On ne laissa point de continuer la visite du magasin; & tout y étant tranquille, on employa le reste de la nuit à rire de cette fausse allarme. Le Mari se présenta le lendemain pour demander des nouvelles de sa femme; mais il ne fit cette question qu'en tremblant, comme si l'exemple du Chinois que Scot avoit fait mourir dans les supplices, lui eût fait redouter le même sort. On lui rendit ce qu'il cherchoit, sans lui souhaiter d'autre mal que celui de vivre avec une telle femme.

Le Protecteur affectant quelquefois du zèle pour la justice, avoit donné aux Anglois, en forme de confiscation, la maison & le terrain du Chinois qui avoit conspiré contre eux; mais quoique ce présent eût passé pour gratuit, jamais les Anglois n'ont payé si cher un si petit espace de terre dans aucun Pays du monde. Cependant il leur devint extrêmement utile; & dans la suite ayant acheté une autre maison qui n'étoit pas moins proche du Comptoir, ils se trouvèrent logés fort avantageusement. Leurs satisfactions étoient toujours courtes, ou mêlées de quelques désagrémens. Le 9 de Septembre, on publia par l'ordre du Protecteur une Proclamation qui défendoit aux Chinois de vendre du poivre aux Etrangers. Scot dina le même jour avec les Chefs du Comptoir Hollandois, qui ne lui parurent point aussi inquiets qu'ils devoient l'être de cette innovation. Ils lui dirent avec le même air d'indifférence, que le Protecteur leur devoit dix mille sacs de poivre. Sa réponse fut qu'il les croyoit trop fins pour avoir été capables d'une si folle confiance. [Mais avec un peu de réflexion sur tous ces incidens, il jugea que le dessein du Protecteur étoit de véxer les Anglois par une espèce de Monopole, dans lequel

d'engager un Chinois à mettre le feu au logement des Anglois; mais que ceux-ci en ayant été avertis par le Chinois même, s'en plainquirent inutilement au Roi & au Protecteur; & que cependant ils réussirent à se garantir de

toutes les tentatives qu'on fit pour réduire leur Magasin en cendres. R. d. E.

(t) Ici commence la 5e. Section du Chap. III. de l'Original. R. d. E.

EDMOND
SCOT.
1604.
Plaisant
événement.

Les Anglois
élargissent leur
terrain à Ban-
tam.

Monopole du
Protecteur.

X
ennes, d'un
e qu'il mé-
palanquins,
ent des fem-
& qui vou-
e à cette fa-
ce qu'il avoit
dans un ca-
rent ses civi-
ûter ce qu'il
rent tous les
à leur suite.
Il ne com-
ant les deux
gens de les-
rent brusque-
sur quelques
ont il jugea
oi, quoique
demanda par
mes d'autrui.
mbarras à ré-
ner occasion,
nture, que ce
e à démêler la
ui avoit été
ucoup à leur
Bantam, il
, à l'honneur
s plus belles
voit toujours
n artifice, a-
étoient con-
nir si rigou-
peuple, qui
e, qu'on re-
oin lui-même
stère & par
rité, que le
mmençoit à
voit quelque
ui lui appar-
ifier par son
(t) Il
Mandlike tâcha
d'engager

EDMOND
SCOT.
1604.

Caractère
d'une Dame
Javane.

Elle prend
parti pour les
Anglois.

La maison
des Anglois est
brûlée.

quel il y avoit beaucoup d'apparence que les Hollandois entroient pour quelque chose. En effet ayant appris qu'on achetoit quantité de poivre au nom du Roi, & par conséquent à moindre prix, suivant le droit du Souverain, il ne put douter que ce ne fût dans l'intention de le vendre plus cher aux Anglois, lorsqu'on l'auroit rendu plus rare. Il conçut aussi que les dix mille sacs dont les Hollandois lui avoient parlé n'étoient qu'un artifice concerté, pour les mettre à couvert de l'augmentation du prix. Dans le chagrin de cette nouvelle injure,] il résolut de ne rien épargner pour faire entrer dans ses intérêts une vieille Dame de la Cour, qui gouvernoit si absolument le Protecteur, que sans être de la Famille Royale, on l'appelloit communément la Reine de Bantam. Elle étoit demeurée veuve d'un Seigneur Javan, qui lui avoit laissé d'immenses richesses; & son esprit joint à beaucoup de fermeté dans le fond du caractère, lui avoit acquis une considération générale dans toute la nation. Scot n'avoit plus besoin d'interprète pour s'expliquer dans la langue du Pays. Il exposa ses plaintes [avec cette noble simplicité, qui est également éloignée de la bassesse & de l'artifice. Il y joignit les flatteuries qui font toujours impression sur le cœur d'une femme, & l'offre de ce qu'il avoit de plus précieux entre ses marchandises.] Elle fit prier aussi-tôt le Protecteur de se rendre chez elle. Et dans la présence même de Scot, elle lui demanda pourquoi il ôtoit la liberté du commerce aux Anglois? Il répondit qu'il se trouvoit dans la nécessité d'acheter dix mille sacs de poivre pour le Roi. Scot ne balança point à lui dire, que suivant ce qu'il avoit appris des Hollandois mêmes, cette quantité de poivre étoit pour eux, & leur étoit due. Le Protecteur parut embarrassé, & ne se sauva que par des excuses sans vrai semblance. La Reine de Bantam, exigea de lui qu'il cesseroit de chagriner les Anglois, en lui promettant de leur part beaucoup de respect & d'attachement. Cette réconciliation produisit des effets de quelque durée. Les Chinois charmés de voir le commerce rétabli, s'empressèrent d'apporter leur poivre aux Anglois; & Scot assure que s'il avoit eu huit ou dix mille ducats de plus, les Hollandois auroient eu peine cette année à faire leur cargaison. Il ajoûte, [d'un ton que la concurrence des deux Nations rend un peu suspect,] que les Hollandois étoient alors détestés à Bantam, & qu'ils ne devoient les faveurs qui leur étoient accordées, qu'au grand nombre de leurs Vaisseaux, dont toutes ces Régions de l'Inde étoient remplies.

Le 15 de Septembre, un accident, dont on ne peut accuser que le hazard, causa dans la Ville un si furieux incendie, que toutes les précautions des Anglois ne purent garantir leur maison de l'impétuosité des flammes. Il n'y eut que le magasin de sauvé. A peine leur resta-t-il un lieu pour placer le lit de Scot, & tous les autres furent obligés de camper sous des tentes au milieu de leur cour. Le Scha Bandar vint leur offrir son secours dans le tumulte. L'Amiral leur envoya un grand nombre d'Ouvriers fidèles. Les Chinois les plus riches accoururent pour les servir, ou du moins pour veiller à la conservation de leurs meubles; & d'une partie de leurs marchandises, qui étoient exposées comme au pillage. Le Comptoir Hollandois échappa fort heureusement, & les Anglois ne firent pas difficulté d'en recevoir diverses fortes d'assistances. Scot remarque de bonne-foi, que sur tous les points qui n'avoient pas de rapport au commerce, les deux Nations étoient fort unies, & n'auroient pas balancé, pour s'entr'aider, à s'exposer aux derniers périls.

Pendant

Pendant
nécessi
vie mi
servois
& cell

LE
tié de
de l'In
aborder
sans pr
violenc
téroit é
qu'il av
gé de r
ce alla
le moy
toient c
ce qu'il
posé à
compté
& qui e
vile, s
Anglois
mentant
Pays ne
reté, Se
affection
ses pou
& quelq
de préc
se voir a
recevoir

[DA
l'Etat,
Roi de
fendre c
mis dans
avoit en
présente
suivis d'u
le. Il f
quitter l
Comptoir
voient p
aux autre
seau dans
qu'avec d
ter l'acti

Pendant plus de deux mois, qui furent employés à réparer les édifices, la nécessité de veiller continuellement sous les armes, fit mener aux Anglois une vie militaire. Ils n'auroient pas résisté à la multitude de Brigands qui les observoient sans cesse, s'ils n'eussent été soutenus par la Garde du Scha Bandar & celle du Comptoir Hollandois.

Le territoire de Bantam ne fournissant point assez de vivres pour la moitié de la Ville, elle recevoit le reste de ses provisions de plusieurs endroits de l'Isle, & des Pays voisins, par un grand nombre de Jones qu'on y voyoit aborder tous les jours. Un commerce si nécessaire s'exerçoit sans armes & sans précautions. *Mandelike*, ce même Prince Javan, dont j'ai rapporté les violences, entreprit de piller les Jones, pour suppléer à sa fortune, qui s'altéroit de jour en jour par ses débauches. Avec le secours de ses Esclaves qu'il avoit soin d'élever dans les mêmes principes, il attaqua un Jones chargé de ris, & d'une multitude de Passagers des deux sexes; & son impudence alla jusqu'à faire vendre publiquement le ris & ses Prisonniers. C'étoit le moyen d'affamer la Ville, en répandant l'effroi parmi ceux qui apportoient des vivres. Le Roi & le Protecteur lui envoyèrent ordre de restituer ce qu'il avoit pris. Il rejeta fièrement leurs Messagers; & paroissant disposé à toutes sortes d'excès, il se fortifia dans sa maison, comme s'il eut compté d'y être assiégé. Tous les Seigneurs qui avoient dissipé leur bien, & qui espéroient de rétablir leur fortune dans la confusion d'une guerre civile, se déclarèrent pour lui. Le Scha Bandar & l'Amiral avertirent les Anglois de se tenir sur leurs gardes. En effet le nombre des Rebelles augmentant de jour en jour, le commerce fut interrompu, & les Habitans du Pays ne s'allarmèrent pas moins que les Etrangers. Chacun pensant à sa sûreté, Scot emprunta plusieurs petites Pièces d'artillerie de quelques Chinois affectionnés, & se retrancha dans le Comptoir avec des chaînes & de grosses poutres. Il voyoit les Espions des Rebelles roder sans cesse autour de lui, & quelques-uns eurent la hardiesse de lui demander quel étoit le but de tant de précautions. Il leur répondit ouvertement que s'attendant chaque nuit à se voir attaquer par des gens de leur espèce, il se mettoit en état de les bien recevoir.

[DANS la crainte d'une révolution qui pouvoit ébranler les fondemens de l'Etat, le Conseil résolut de s'adresser au Roi de Jacatra, oncle du jeune Roi de Bantam. Ce Prince avoit été forcé d'armer lui-même pour se défendre contre une partie de sa Noblesse. Après avoir fait entrer ses Ennemis dans la soumission, il conservoit encore une partie des Troupes qu'il avoit employées à les réduire.] Sur les instances de son Neveu, il vint se présenter le 20 d'Octobre aux portes de Bantam, avec quinze-cens hommes, suivis d'un corps plus nombreux qu'il avoit laissé à quelques lieues de la Ville. Il fit défer les Rebelles au combat; mais les trouvant peu disposés à quitter leurs retranchemens, il envoya chercher les principaux Anglois du Comptoir, pour leur demander si par quelques secrets de l'Europe ils ne pouvoient pas brûler *Mandelike* & ses Associés, dans leur retraite, sans nuire aux autres édifices. Scot lui répondit que s'il eût été question d'un Vaisseau dans la Rade, il auroit pu rendre ce service au Roi de Bantam, mais qu'avec quantité de secrets inconnus aux Indiens, il n'avoit pas celui d'arrêter l'action des flammes. Cependamment il ajouta qu'en faisant abattre à quel-

EDMOND
SCOT.
1604.

Mandelike
pille les provisions de la
Ville.

Il menace
Bantam d'une
guerre civile.

Le Roi de
Jacatra vient
au secours de
Bantam.

EDMOND
SCOT.
1604.
Scot offre un
moyen de brû-
ler les Re-
belles.

Ils deman-
dent un ac-
commode-
ment.

Mandelike
est chassé du
Royaume.

Bonne con-
duite des An-
glois.

L'Empereur
de Damak af-
fassiné par son
fils.

que distance les édifices qui servoient de communication, il ne désespéroit pas de sauver la Ville; & quant aux Rebelles; il promit de les réduire en cendres en moins de vingt-quatre heures, avec tous leurs retranchemens, sans exposer un seul homme de l'Armée de Jacatra. Son dessein étoit de tirer à boulets rouges sur leurs maisons de canne. Le Roi ne fit pas difficulté d'accepter ses offres. On commença aulli-tôt à démolir quelques édifices par où le feu pouvoit se communiquer. Les Anglois, que Mandelike avoit si souvent menacés de l'incendie, se réjouissoient de lui faire éprouver les mêmes terreurs. Mais le bruit en fut porté jusqu'aux Rebelles, & leur causa tant d'épouvante, qu'ils demandèrent un accommodement dès le même jour. Scot conseilla aux deux Monarques de ne recevoir aucune condition qui ne commençât par l'exil perpétuel de Mandelike. Ce fier Javan se vit contraint d'accepter sa grace à ce prix. Il fut chassé du Royaume avec ses femmes, & trente Esclaves dont on lui permit de se faire accompagner. Pendant dix jours entiers, les Anglois s'étoient attendus à voir les deux Partis aux mains, & se croyoient menacés d'une scène fort sanglante. Mais tant de mouvement ne produisit pas la mort d'un seul homme. Outre la lâcheté naturelle aux Indiens, Scot donne une autre raison de cette modération apparente. Leur principale richesse consistant dans leurs Esclaves, ils craignent l'occasion de se battre parce qu'elle les expose à les perdre. La tranquillité étant rétablie dans la Ville, les Anglois donnèrent le 17 de Novembre un grand festin pour célébrer le couronnement de la Reine Elisabeth, qu'ils croyoient encore sur le Trône; & leur artillerie, qui avoit été chargée jusqu'alors, fut exercée sans regret dans une si douce occasion. Ils reçurent des complimens sur leur conduite, non-seulement de tous les Etrangers qui se trouvoient à Bantam, mais des Seigneurs mêmes de la Cour, à qui leur courage inspiroit autant d'admiration que leur prudence. On étoit surpris que dans le petit nombre auquel ils étoient réduits, & parmi tant de dangers qui les avoient menacés continuellement, ils se fussent soutenus avec une fermeté qui les avoit fait triompher de tous leurs ennemis. Ils étoient les seuls Etrangers qui eussent accoutumé les Javans à recevoir d'eux, ou des censures ou des punitions. La querelle sanglante qu'ils avoient eue avant le départ de leurs Vaisseaux, avoit fait douter s'ils pourroient soutenir cette fierté lorsqu'ils seroient sans aucun autre appui que les palissades de leur Comptoir. Mais ceux qui en avoient mal auguré, se virent démentis par les événemens. D'ailleurs, autant qu'ils temoignoient de fermeté à repousser les injures, autant paroissoient-ils doux & civils dans les devoirs de la société & dans les affaires du commerce; fort différens des Hollandois, répète l'Auteur, qui se faisoient haïr mortellement des Javans & des Chinois. [Ils ne négligeoient rien pour amasser du Poivre; mais les Chinois ne vouloient pas leur en vendre dès que les Anglois vouloient le payer au même prix; & quand ceux-ci n'eurent plus de réaux, les Chinois leur firent crédit jusqu'à l'arrivée de leurs Vaisseaux, qui étoit incertaine, pendant qu'ils auroient pu avoir de l'argent comptant des Hollandois.]

VERS le même tems l'Empereur de *Damak*, que sa tyrannie avoit fait déposer quelques années auparavant par les Rois voisins, & qui s'étoit procuré un azile à Bantam, fut assassiné par un de ses fils, dans un voyage fort court qu'il faisoit par mer, dans un autre lieu de l'Isle. [On porta divers

jugemens

regemens
par l'espé
romis la
Mais ceu
qu'il n'éto
pour une
père lui v
conion;
dans l'Isle
joindre p
LE 14
m, app
de l'Av
ne leur
vée de cel
ral. [L'un
cien Chef
y trouva l
tems. La
qu'en supp
pouvoir
phe de ses
bles pour
nois de ses
res qui av
tagnes, d'
Ville; &
livrer aux
lui déclare
tendre lon
ment sur l
été tranqu
geance.
te courte
il avoit cr
ne, il ne
étoient vo
quelque n
avec les
lorsque les
ENFIN
qui entroi
à cette he
trouva l'A
restoit-il c
fement à l
plupart de
parmi ceu

jugemens de ce parricide. Les uns prétendirent que le jeune Prince gagné par l'espérance de remonter sur le Trône après la mort de son père, avoit promis sa mort à cette condition, au Roi de *Clyn*, son principal ennemi. Mais ceux qui avoient pénétré dans leurs affaires domestiques, assurèrent qu'il n'étoit question entre le père & le fils, que d'une concurrence d'amour pour une Esclave que le jeune Prince avoit achetée à grand prix, & que son père lui vouloit enlever. Les circonstances parurent s'accorder avec cette opinion; car après s'être souillé du sang de son père, le Prince se retira dans l'Isle de Sumatra avec les femmes qu'il avoit à bord, sans marquer la moindre prétention aux autres parties de son héritage.]

LE 14 de Décembre, une Pinasse Hollandoise, qui arriva au Port de Bantam, apporta aux Anglois les premières nouvelles de la mort de la Reine, & de l'Avènement du Roi Jacques d'Ecosse au Trône d'Angleterre. Mais elle ne leur apprit rien de leur Flotte; & leur inquiétude dura jusqu'à l'arrivée de celle de Hollande, où ils trouvèrent trois Lettres dans le Vice-Amiral. [L'une étoit de la Compagnie de Londres, adressée à M. Stackey, ancien Chef du Comptoir de Bantam, & mort depuis près de deux ans. Scot y trouva le départ de Middleton annoncé, mais sans aucune certitude du tems. La navigation des Hollandois avoit été retardée par tant d'accidens, qu'en supposant la Flotte Angloise partie dans la saison favorable, elle ne pouvoit être long-tems à paroître. Cette espérance consola Scot du triomphe de ses Rivaux, qui répandirent dans l'intervalle des bruits peu honorables pour l'Angleterre.] Il eut la consolation d'apprendre que certains Chinois de ses amis avoient découvert & fait arrêter *Uniete*, Chef des Incendiaires qui avoient miné le Comptoir. Ce Brigand s'étoit retiré dans les montagnes, d'où la faim & la soif l'avoient forcé de revenir aux environs de la Ville; & les plus honnêtes-gens de sa Nation s'étoient fait un devoir de le livrer aux Anglois. Scot en fit donner avis au Protecteur, mais ce fut pour lui déclarer qu'il se chargeoit de la punition & qu'il ne la feroit point attendre long-tems. Il vouloit seulement tirer du coupable quelque éclaircissement sur la retraite de ses autres Complices. Son imagination n'avoit point été tranquille, depuis que cette troupe de scélérats s'étoit dérobée à sa vengeance. Il n'avoit perdu qu'une seule fois le Comptoir de vue; & dans cette courte absence, il avoit été troublé par tant d'allarmes, qu'à son retour il avoit crû trouver son Magasin en proie aux flammes. Trois fois la semaine, il ne manquoit pas de faire la visite de toutes les maisons Chinoises qui étoient voisines de la sienne, & d'observer sur-tout s'il n'étoit pas menacé de quelque nouvelle mine. [Cet air d'autorité ne lui auroit peut-être pas réussi avec les Javans; mais à qui les Chinois auroient-ils adressé leurs plaintes, lorsque les Javans mêmes prenoient plaisir à les voir humiliés?]

ENFIN, le 22 de Décembre, on découvrit vers le soir la Flotte Angloise qui entroit dans la Rade. Mais l'empressement & la joie que Scot fit éclater à cette heureuse nouvelle, furent bien tempérés par l'état déplorable où il trouva l'Amiral Middleton, & la plus grande partie de ses gens. A peine restoit-il cinquante hommes sains sur la Flotte. Loin d'espérer leur rétablissement à Bantam, l'air n'étoit propre qu'à redoubler les maladies. Aussi la plupart de ceux qui en étoient atteints y moururent-ils misérablement; & parmi ceux qui jouissoient de la meilleure santé, un grand nombre esuya le

EDMOND
SCOT.
1604.

Les Anglois
apprennent la
mort de leur
Reine.

Arrivée d'une
Flotte Hol-
landoise.

Chef des In-
cendiaires ar-
rêté.

Allarmes de
Scot.

Une Flotte
Angloise arri-
ve à Bantam.
Son triste état.

EDMOND
SCOT.
1604.

Scot fait exé-
cuter l'Incen-
dinaire.

Conseil tenu
entre les An-
glois.

L'Amiral se
présente à
l'Audience du
Roi.

Les Anglois
sont accablés
de maladies.

1605.

même sort. Middleton étoit si foible qu'à peine eut-il la force d'écouter le récit des affaires du Comptoir. Cependant la nécessité ranima son courage, lorsqu'il eut compris de quelle importance il étoit pour l'honneur de sa Nation, & pour le succès de ses espérances, de partager du moins le champ avec les Hollandois. Il chargea immédiatement *Colthurst*, son Vice-Amiral, de descendre au Rivage avec quelques-uns des principaux Facteurs, pour annoncer son arrivée à la Cour; & dans la vûe de relever le nom Anglois, Scot choisit le même jour pour faire exécuter l'Incendiaire qu'il tenoit dans les fers. Il en restoit quatre à punir; deux qui s'étoient sauvés dans le Royaume de Jacatra, un qui avoit accompagné Manlike dans son exil & le quatrième qui vivoit encore à Bantam sous la protection de *Kita Sanapati Lama*, Seigneur Javan fort opposé à l'établissement des Anglois.

DANS un Conseil qui se tint le 23 à bord de l'Amiral, diverses raisons firent prendre le parti d'envoyer deux des quatre Vaisseaux de la Flotte aux Moluques, le *Dragon* & l'*Ascension*, tandis que l'*Hevor* & la *Susanne* feroient leur cargaison de poivre à Bantam, pour retourner directement en Angleterre. Les rafraichissemens du Pays ayant fait reprendre à l'Amiral une partie de ses forces, il se trouva capable, dès le 25, de donner à dîner sur son bord aux Chefs de la Flotte & du Comptoir de Hollande. [Là, dans la chaleur du vin & de la bonne chère, on convint de bonne grace que tous les sujets de plainte seroient mutuellement oubliés, & que pour le bien commun on remettrait à d'autres tems la discussion des intérêts publics ou particuliers. Cette précaution étoit d'autant plus sage, que les Javans mêmes s'attendoient à voir éclater des jalousies funestes aux deux Nations, & s'en promettoient d'avance un spectacle amusant.] Le 31, Middleton, accompagné de tous les Marchands à qui leur santé permit de le suivre, se rendit au Palais, où il remit au Roi la Lettre de Jacques I. & les présens. C'étoit une aiguière & un bassin de vermeil, deux coupes & une cuillère de même métal, avec six mouffquets. Ces témoignages de l'amitié d'un grand Roi furent bien reçus. Middleton employa le jour suivant à visiter les principaux amis des Anglois tels que le Scha Bandar, l'Amiral & les riches Chinois. Il leur fit aussi des présens, auxquels ils parurent fort sensibles. Ses soins se tournèrent ensuite à séparer les marchandises qu'il destinoit aux Moluques. Mais à mesure que ses gens guérissoient du scorbut, ils étoient saisis d'une diarrhée presque au dangerieuse; de sorte que manquant d'Ouvriers, il vit peu d'apparence à pouvoir remplir ses vûes ayant la fin de la saison. Les Vaisseaux Hollandois qui étoient au nombre de neuf sans y comprendre les Pinasses & les Chaloupes, partirent le 7 de Janvier pour Amboyne & les Moluques; tandis que les Anglois demeuroient presque sans espoir de finir cette année leur cargaison. Cependant ceux qui étoient nommés pour Banda se déterminèrent le 18 à mettre à la voile. Scot qui continua son office à Bantam, laissa le soin d'écrire leur voyage à ceux dont on a lu les Relations. A peine eurent-ils quitté le Port, que le Protecteur abusant de l'état des deux Vaisseaux qui devoient retourner en Europe, augmenta les droits de sortie. Scot résista d'abord à cette tyrannie; mais voyant que toute sa fermeté ne serviroit qu'à retarder la cargaison des deux Vaisseaux, il prit le parti de payer les marchandises présentes, en remettant la conclusion du différend au retour de l'Amiral.

LA Su
avant qu'
des de lo
travail d
gation.

parvint à
partir ava
ord soix
arante-f
int enco

LE 6 c
étant joi

son, avo

immense

landois l'a

étoit parti

dleton av

glois de

qui se nom

n'avoit au

de & de p

deux Nati

que ce ref

(v) L

roissoit int

re été ci

Jun; & c

Février, d

On voyoit

Palais, un

figure mor

placé trois

pour le jet

ban, qui é

C'EST l

un présent

sion. Ce

ceux à qui

Etrangers

ter du trib

& continu

te qu'il ne

apporter le

monie. T

de noblesse

(2) I

L

LA Susanne & l'Hector perdirent une si grande partie de leur Equipage avant qu'ils fussent en état de mettre à la voile, que les Facteurs furent obligés de louer des Chinois & des Guzarates, non-seulement pour aider au travail du Port, mais pour suppléer à la manœuvre dans le cours de la navigation. C'étoit une dépense fort onéreuse. Enfin, par mille fatigues, on parvint à charger les deux Bâtimens; mais on ne put les mettre en état de partir avant le mois de Mars. Ils quittèrent Bantam le 4. L'Hector avoit à bord soixante-trois hommes de différentes Nations. La Susanne en avoit quarante-sept. Dans l'un & dans l'autre, la plûpart des Anglois n'étoient point encore rétablis.

LE 6 de Mai, il arriva au Port de Bantam un Vaisseau de Hollande, qui étant joint sur la Côte de Goa avec deux autres Bâtimens de la même Nation, avoient pris quatre Vaisseaux Portugais, dont trois étoient chargés d'immenses richesses. Le quatrième ne portant que des chevaux, les Hollandois l'avoient brûlé avec sa cargaison. Ce premier Vaisseau de Hollande étoit parti d'Amsterdam au mois de Juin 1604, c'est-à-dire, depuis que Middleton avoit quitté Londres; mais il n'apportoit pas de nouvelles aux Anglois de Bantam qu'ils n'eussent déjà reçues par leur Flotte. Le Capitaine, qui se nommoit *Cornelius Syerfson*, étoit un homme grossier & sans esprit, qui n'avoit aucune teinture d'humanité. Son arrivée ruina le commerce d'amitié & de politesse que l'Amiral Warwick s'étoit efforcé d'établir entre les deux Nations. On cessa bientôt de se voir; & les plus pénétrants comprirent que ce refroidissement annonçoit une rupture éclatante.

(v) LA Ville de Bantam faisoit alors les préparatifs d'une Fête qui paroissoit intéresser vivement toute la Nation. Le jeune Roi n'avoit pas encore été circoncis. Cette Cérémonie devoit être célébrée au mois de Juin; & depuis l'arrivée des Jones de la Chine, qui commence à la fin de Février, on n'avoit pas cessé de travailler aux ornemens d'un si grand jour. On voyoit déjà dans une grande place verte, devant la première Porte du Palais, un vaste théâtre environné de palissades. Au front, paroissoit une figure monstrueuse, qui représentoit le Diable; & sur le théâtre on avoit placé trois espèces de trônes: l'un, qui étoit élevé plus haut de deux pieds, pour le jeune Monarque, & les deux autres, pour les fils du *Pangram Goban*, qui étoient les plus proches héritiers de la Couronne.

C'EST l'usage, dans tous les Royaumes Mahométans des Indes, de faire un présent au Roi, le jour de son Avenement au Trône ou de sa Circoncision. Ce devoir solennel s'exécute avec toute la magnificence possible; & ceux à qui leur fortune ne permet pas de faire une dépense considérable, Etrangers ou Naturels du Pays, s'associent à leurs semblables pour s'acquitter du tribut commun. La Fête commence ordinairement le 15 de Juin, & continue non-seulement le reste du mois, mais tout le mois suivant, parce qu'il ne faut pas moins de tems à tous les Députés des Compagnies pour apporter leur présent au pied du trône. Le Protécteur commença la Cérémonie. Tous les autres vinrent successivement, sans distinction de rang & de noblesse, suivant que chacun avoit été plus prompt à faire ses préparatifs;

EDMOND
SCOT.
1605.
Départ de la
Susanne & de
l'Hector.

Riche prise
des Hollan-
dois.

Semence de
haine entre les
deux Nations.

Circoncision
du Roi de
Bantam.

Divers usa-
ges de cette
Fête.

(v) Ici commence la 7e. Section de l'Original. R. d. E.

EDMOND

SCOT.

1605.

Dispute pour
le rang entre
les Anglois &
les Hollan-
dois.

Discipline de
la Garde du
Roi.

Les Anglois
& les Hollan-
dois en vien-
nent aux
mains.

Jeux & spec-
tacles de la
Cérémonie de
la Circonci-
sion.

tifs; de sorte que certains jours étoient employés du matin jusqu'au soir, & que dans d'autres jours il ne se présentoit que trois ou quatre Compagnies. Comme les Javans avoient encore peu d'armes à feu, le Protecteur avoit prié les Anglois & les Hollandois de faire les décharges de mousqueterie. Il s'éleva une querelle entre les deux Nations, pour le rang dans l'ordre de la marche. Le petit nombre des Anglois fit donner la préférence à leurs concurrents. Mais pour se venger par une autre sorte de distinction, Scot fit habiller ses gens avec la dernière propreté, & voulut qu'ils fissent l'arrière-garde du cortège; tandis que les Hollandois, qui affectoient de marcher à la tête, n'y parurent, dit-il lui-même, que pour exciter la risée, par leurs grands chapeaux pointus, leurs habits tarodés & leur hautes chausses pendantes, & leurs chemises qui tomboient entre leurs jambes.

CHACQUE jour au matin, la Garde du Roi, qui étoit d'environ trois cents hommes, venoit se ranger autour du théâtre. Elle se place en plusieurs rangs de files, suivant la discipline de l'Europe, mais la marche en est fort différente. Tous les Gardes défilent l'un après l'autre, en ferrant le plus qu'il est possible, & tenant la pique élevée. Ils ne connoissent point encore l'exercice des armes à feu; de sorte que ceux mêmes qui paroissent en petit nombre avec des arquebuses ou des mousquets, s'en servoient de mauvaise grace. Leurs tymbales sont de larges bassins, d'un métal qu'ils appellent *Tombago*, & rendent un son fort désagréable. Ils ont leurs Compagnies & leurs Enseignes, comme la Milice de l'Europe; mais leur Etendart royal est d'une forme extrêmement bizarre. C'est une perche fort longue, dont le sommet se courbe en arc, à l'extrémité duquel sont suspendues les couleurs, qui descendent presque jusqu'à terre, sans avoir plus d'une aune de largeur.

LE premier jour de la Fête, qu'on s'efforça de rendre le plus magnifique, on représenta vis-à-vis le théâtre plusieurs châteaux de cannes, qui furent attaqués & défendus par des Javans. Tandis que le Roi & toute la Cour étoient occupés de cette scène badine, les Anglois & les Hollandois renouvelèrent leur querelle, avec une chaleur qui leur fit employer sérieusement leurs mousquets. Le Protecteur, informé du désordre, les fit prier instamment de suspendre leurs animosités ce jour-là. Le soir du même jour, Scot demanda à quelques-uns de leurs Marchands si leurs prétentions supposoient que la Hollande fût capable de se mettre en comparaison avec l'Angleterre, & s'ils avoient oublié que sans le secours des Anglois ils auroient été la plus vile Nation de l'Univers. Quelque amertume qu'il y eût dans cette question, les Marchands Hollandois se contentèrent de répondre que les tems & les situations étoient changés, [& il ne faut pas douter qu'il n'y en eût plusieurs parmi eux qui se croyoient en état de résister à toute autre Nation. Mais je ne sçaurois dire, ajoute Scot, quel est là-dessus le sentiment de ceux qui sont à la tête (x) du Gouvernement.]

LE Roi de Bantam se faisoit transporter chaque jour au théâtre sur les épaules d'un homme robuste, [dans la posture où l'on peint Anchise sur celles d'Enée,] & faisoit quelquefois le tour de la Place dans la même situation. Plusieurs Esclaves soutenoient autour de lui & sur sa tête de riches parasols;

(x) Purchaffre marque ici que comme cette faite des Hollandois n'est pas nationale, mais personnelle, il a adouci les expressions dures de l'Auteur.

squ'au soir, &
 e Compagnies
 leur avoit prie
 eterie. Il s'é
 l'ordre de la
 e à leurs con-
 n, Scot fit ha
 ut l'arrière-gar-
 marcher à la
 ar leurs gran
 pendants, &

iron trois cent
 plusieurs rangs
 est fort diffé-
 e plus qu'il est
 encore l'exer-
 en petit nom-
 uva. se grace.
 ent *Tombago*,
 & leurs Ensei-
 est d'une for-
 e sommet se
 s, qui descen-
 ur.

plus magnifi-
 nnes, qui fu-
 toute sa Cour
 andois renou-
 sérieusement
 r instamment
 r, Scot de-
 oppoient que
 glleterre, &
 été la plus
 ette question
 ems & les si-
 plusieurs par.

Mais je ne
 ux qui sont à

re sur les é-
 aise sur celles
 ne situation.
 es parasols;
 fa
 les expressions



Circocision du ROY de Bantam.
BRANTDENIS des KONINGS van BANTAM.

Carlin del. 1770

J. S. Schrey sculp.

fa Gar
 l'intérie
 qui avo
 qu'il s'
 la Com
 eun avo
 tombag
 paroillo
 précède
 épaules
 ce spect
 vans, d
 différen
 femmes
 de force
 nora sou
 cens jeu
 chaque d
 de valeu
 commen
 bans bro
 ries pour
 ces riche
 rasols qu
 avoient k
 l'indigen
 les enfan
 nom, ass
 lets & de
 accompa
 de la cha
 Roi & ra
 par terre
 APRÈ
 gure du I
 pose silen
 un mélan
 Porte-bou
 servent se
 milieu de
 & rarem
 des Jone
 certains r
 est tiré d
 la commu
 & des Ch
 gination.
 LES A
 H. Pa

la Garde, qui avoit marché devant lui, se plaçoit autour du théâtre, dans l'intérieur de la balustrade. A sa suite venoient grand nombre de Courtisans, qui avoient leur jour marqué pour s'approcher successivement de lui. Lorsqu'il s'étoit placé sur son trône, les jeux commençoient par une marche de la Compagnie des Mousquetaires, qui étoit suivie de celle des Piquiers, chacun avec leurs instrumens de musique, [qui consistoient en des bassins de tombago, que deux personnes frappoient avec des petits batons.] Ensuite paroissoit la Compagnie des Porte-boucliers, Corps plus distingué que les deux précédens par leurs fonctions auprès du Roi. On voyoit passer ensuite sur les épaules d'une infinité d'Esclaves plusieurs sortes d'arbres avec leurs fruits. A ce spectacle succédoit une procession d'animaux de toute espèce; les uns vivans, d'autres artificiels, mais si bien représentés, qu'ils ne paroissent pas différens de la nature. Cette scène faisoit place à quantité d'hommes & de femmes dont la profession étoit de danser, de chanter, & de faire des tours de force ou d'agilité. Ils exerçoient leurs talens devant le Roi, qui les honora souvent de quelques marques d'approbation. Ils étoient suivis de trois cens jeunes femmes, qui portoient des présens, avec une vieille matrone à chaque dixaine, pour les contenir dans l'ordre. Ces présens étoient de peu de valeur, mais ils étoient portés dans de petits paniers fort galans. On commençoit alors à voir paroître des présens plus riches, tels que des turbans brodés en or, des étoffes d'or & d'argent, des perles, & d'autres pierreries pour l'usage du Roi. C'étoient encore des femmes qui portoient toutes ces richesses; & quantité d'esclaves marchoient à leurs côtés, avec des parasols qui les tenoient à couvert. [Après elles, marchoient les hommes qui avoient leur propre tribut à présenter, & les Députés des Compagnies que l'indigence avoit formées pour satisfaire à l'usage.] Enfin l'on voyoit venir les enfans & les héritiers de ceux qui faisoient un présent en leur propre nom, assez galamment vêtus, en étoffes peintes ou brodées, avec des bracelets & des ceintures où les pierreries éclatoient au milieu de l'or. Ils étoient accompagnés d'Esclaves de l'un & de l'autre sexe, qui les garantissoient aussi de la chaleur avec des parasols. A mesure que les présens étoient offerts au Roi & rangés au pied du théâtre, ceux qui les avoient apportés s'asseyoient par terre sur des nattes.

Après cette longue procession, un Crieur public qui s'introduit dans la figure du Diable, crie par la bouche de cet hideux colosse, que le Roi impose silence à toute l'assemblée. Alors la musique se fait entendre seule, avec un mélange de la mousqueterie par intervalles. Ensuite les Piquiers & les Porte-boucliers commencent le jeu du dard & de leurs autres armes. Ils s'en servent fort adroitement. Leur attaque se fait avec divers pas de danse, au milieu desquels l'habileté consiste à choisir un moment pour lancer le dard, & rarement manquent-ils leur coup. Entre plusieurs autres spectacles on voit des Jones chargés de ris & d'autres marchandises, qui voguent par l'effet de certains ressorts. Il se fait aussi des représentations historiques, dont le fond est tiré des Chroniques de Java, & des Livres de l'ancien Testament, dont la communication doit leur être venue des Arabes, des Turcs, des Persans & des Chinois, mais qu'ils ont altérés par cent chimères de leur propre imagination.

LES Anglois présentèrent au Roi un beau grenadier, couvert de son fruit.
II. Part. I Ils

EDMOND
SCOT.
1605.

Présens des
Anglois dans
la Cérémonie.

EDMOND
SCOT.
1605.

Ils l'avoient enfermé dans une espèce de cage où les ornemens n'étoient point épargnés ; & sur le gazon verd qui couvroit ses racines , ils avoient mis trois lapins blancs. Ces animaux sont fort rares aux Indes. Entre les branches ils avoient attachés plusieurs petits oiseaux , qui dans l'agitation de tant de bruit & de mouvemens , firent entendre fort à-propos leur ramage. Ils avoient aussi quatre furieux serpens , ou plutôt quatre représentations , dont ils étoient redevables à l'industrie des Chinois , & qui contrefaisoient la nature jusqu'à causer de l'épouvante aux spectateurs. Ces présens étoient suivis de cinq piéces d'étoffe pour l'usage du Roi , & de plusieurs autres pour les Officiers de sa suite. Ils y joignirent une paire de pistolets damasquinés , avec les fourreaux de velours cramoisi relevé de feuilles d'or battu. Comme [leur qualité d'Etrangers ne leur permettoit point de se mêler dans la marche des présens ,] & qu'ils n'avoient point de femmes qu'ils pussent charger de cette commission , ils se procurèrent trente des plus jolis enfans qu'ils purent trouver , & deux Piquiers Javans , pour les accompagner en qualité d'Huissiers ou de Gardes. Le Chef de cette petite Troupe étoit un jeune Chinois , dont le père avoit été tué au service de Scot dans une attaque de quelques Voleurs. Il étoit vêtu presqu'aussi bien que le Roi. Dans le petit discours qu'il devoit prononcer à ce Prince , les Anglois faisoient remarquer que si leur nombre avoit répondu à leurs desirs , ils n'auroient pas manqué de paroître avec beaucoup plus d'éclat. [Le Roi , & ceux qui étoient autour de lui , prirent beaucoup de plaisir à contempler les lapins & à voir quelques Feux d'Artifice dont on accompagna le présent. Les Femmes en furent épouvantées & poussèrent des cris , comme si le Palais alloit être réduit en cendres.]

Inégalité des
Anglois & des
Hollandois.

Le Roi de
Jacatra vient
prêter hom-
mage à celui
de Bantam.

LES Hollandois , accoutumés à faire valoir leurs moindres avantages , relevèrent beaucoup ce qu'ils firent dans cette occasion. Ils vantèrent extrêmement leur Roi ; car c'est le nom qu'ils donnoient continuellement au Comte Maurice. Leur querelle avec les Anglois se renouvela plusieurs fois , & c'étoit toujours après avoir bû qu'ils la recommençoient. Scot qui avoit à répondre d'une grande quantité de marchandises , & qui voyoit ses gens en si petit nombre , cherchoit continuellement à rapprocher les esprits. Les Anglois n'étoient que treize. [Middleton avoit eu besoin de tout son monde en partant pour Banda ; & loin que la Susanne ou l'Hector eussent pû laisser quelques-uns de leurs gens au Comptoir , ils s'étoient vus dans la nécessité d'employer des Etrangers pour leurs propres besoins.] Au contraire , soit au Port ou dans la Ville , les Hollandois étoient plus de cent.

LE 18 de Juillet , on vit arriver à Bantam le Roi de Jacatra , qui venoit faire ses présens & rendre son hommage. Cette Cérémonie se fit encore avec éclat. Dès la pointe du jour , les Gardes de Bantam [habillés en rouge] se rangèrent sur la Place du Palais. Scot & les autres Facteurs , que la curiosité y avoit conduits , se tenant debout près du théâtre , il leur vint successivement plusieurs Officiers du Roi , pour les presser de s'asseoir à terre ; car il n'est pas permis de demeurer dans une autre posture devant le Roi , & les personnes de marque. Mais Scot répondit qu'il falloit donc lui faire apporter (y) des sièges ; [sans quoi il prendroit le parti de retourner chez lui.

(y) Il y avoit de l'imprudencé dans cette conduite , car si ces Etrangers ne venoient pas ils auroient

contre
à leurs
de leur
soir à
milieu
porter
d'eux ;
arrivoit
de voir
offre
usage ;
une infu
voir cet

A ne
entendit
tête de
Bantam
qu'il
connoiss
te qu'ils
quât de
l'Inde.

ment at
doit ses
la plûp
Bantam
qué]. I

deux de
avec de
l'homma
de beau
dans cet
prirent
re les
d'animat
Machan

marquet
traordin
ve un a
dans cer
te chassé
dats. Ell
dans l'ob
découvri

loient pas
ils auroient

EDMOND
SCOT.
1605.

contre l'intention du Roi & du Protecteur, qui avoient souhaité qu'il assistât à leurs Fêtes.] Les Hollandois firent la même réponse. On n'entreprit point de leur faire violence; mais dans l'usage établi pour tout le monde, de s'asseoir à terre lorsqu'on se trouve dans le même lieu que le Roi, fût-ce au milieu des boues les plus noires & les plus épaisses, ceux qui ne purent supporter que les Anglois & les Hollandois parussent autrement, s'éloignèrent d'eux; & les Gardes mêmes qui en étoient proche, changèrent de poste. Il arrivoit souvent, dans des occasions domestiques, que les Javans s'offensoient de voir un Facteur de l'un ou de l'autre Comptoir, prendre place sur un coffre ou sur quelque autre meuble, tandis qu'ils étoient à terre suivant leur usage; & leur fierté leur faisant regarder la supériorité de posture comme une insulte, ils auroient poignardé volontiers ceux de qui ils croyoient recevoir cet affront.

A neuf heures le Roi de Bantam se fit porter sur son trône. Bientôt on entendit un grand bruit, qui annonçoit l'approche de celui de Jacatra, à la tête de deux-cens de ses propres Gardes. Lorsqu'il fut arrivé à la Garde de Bantam, il laissa ses gens derrière lui pour la traverser. Mais s'étant aperçu qu'il devoit passer aussi au milieu de plusieurs petits Princes voisins, qu'il connoissoit pour ses mortels Ennemis, il s'arrêta tout-d'un-coup, dans la crainte qu'ils ne prissent cette occasion pour l'assassiner. Ce n'est pas qu'il manquât de courage, il passoit au contraire pour un des plus braves Princes de l'Inde. Mais dans l'impossibilité qu'il voyoit à se défendre, s'il étoit lâchement attaqué, il prit le parti de faire avertir le Roi de Bantam qu'il attendoit ses ordres; & dans l'intervalle il s'affit sur une pièce de cuir, telle que la plupart des spectateurs en avoient apporté; [cependant les Gardes de Bantam apprêtèrent leurs Armes, pour le défendre, au cas qu'il fut attaqué]. Le Roi de Bantam apprenant qu'il étoit si proche, envoya aussitôt deux de ses principaux Officiers pour le conduire jusqu'au trône. Il le reçut avec de grandes marques de distinction. Il l'embrassa; & la cérémonie de l'hommage étant achevée, il le fit asseoir près de lui, sur une petite estrade beaucoup moins élevée que son trône, qui sembloit avoir été préparée dans cette vûe. Les petits Princes rendirent leur hommage après lui, & prirent place ensuite dans un rang fort inférieur. Vers midi, on vit paroître les présens, dans l'ordre que j'ai déjà représenté. Entre une infinité d'animaux, on admira beaucoup une sorte de lion, que les Indiens appellent *Machan*, & qui passe pour la plus terrible de toutes les bêtes féroces. Il est marqueté de blanc, de rouge & de noir. Sa force & son agilité sont si extraordinaires, qu'il s'élance à plus de dix-huit pieds sur sa proye. Ils s'en trouve un assez grand nombre dans l'Isle de Java, & les ravages qu'ils y font dans certains tems, obligent les Rois mêmes d'armer pour les détruire. Cette chasse est si dangereuse, qu'elle coûte ordinairement la vie à plusieurs Soldats. Elle se fait quelquefois la nuit, [parce que le *Machan* n'apperçoit rien dans l'obscurité, quoiqu'il sorte de ses yeux des traits de flamme qui le font découvrir.] Celui que le Roi de Jacatra avoit pris vivant, fut apporté dans une

Machan,
bête extrême-
ment féroce,

loient pas se conformer aux coutumes du pays du Théâtre, ou se dispenser d'assister à ces
ils auroient pu ne pas s'approcher de si près de la fête.

EDMOND
SCOT.
1605.

une cage traînée par deux buffes, & laissoit voir dans cette situation de quoi sa fureur l'auroit rendu capable en liberté. On vit paroître encore avec plus d'admiration un jardin tout entier, couvert non-seulement de fleurs & de légumes, mais chargé d'arbres; sans parler d'un étang, rempli de poissons, qui nageoient dans l'eau. [Mais Scot a soin d'ajouter que tout étoit artificiel, & que cette machine n'avoit point au fond d'autre mérite que celui d'une grandeur prodigieuse, qui demandoit une infinité d'hommes & d'animaux pour la traîner. La plupart de ces ouvrages venoient de l'industrie des Chinois; car la grossièreté des Javans les rend peu capables d'invention. Il est surprenant, suivant la remarque de Scot, qu'ils puissent traiter avec le dernier mépris une Nation qui sert ainsi presque également à les amuser & à les faire vivre.] [On apporta ensuite un magnifique lit complet. Les couvertures étoient brodées en Or, les Oreillers étoient de soie, & galonnés d'or; le bois du lit étoit doré & orné d'ouvrages de sculpture.] La marche fut fermée par le fils du Roi de Jacatra, qui parut sur un char traîné par des buffes. Cet attelage eut peu d'agrément pour l'Auteur. Mais il remarque que l'Isle de Java est mal fournie de chevaux, & qu'ils n'y sont pas d'une taille avantageuse. Aussi ne les y employe-t'on jamais à tirer, ni même à d'autres exercices que ceux de la course, qui se font le Samedi au soir, & qui ressemblent beaucoup à ceux de Barbarie.

Jour de la
Circconcision.

ENFIN, le dernier jour des Fêtes, qu'on avoit fait tomber exprès à leur Sabbat, le Roi fut porté au Temple, sur l'échaffaut même d'où il avoit vu tous ces spectacles, & fut circoncis avec un grand nombre de cérémonies bizarres. On assûra Scot que plus de quatre cens personnes avoient été employées à porter l'échaffaut; mais à juger par la grandeur même de cette machine il trouva de l'exagération dans ce récit.

Retour de
Middleton à
Bantam.

(z) LE 24 de Juillet, Middleton, rentrant dans le Port de Bantam avec une riche cargaison de Girofle, apprit à Scot les tristes marques qu'il avoit reçues de la reconnoissance des Hollandois, après les services qu'il leur avoit rendus. [En comparant cette conduite avec celle qu'ils tenoient depuis long-temps dans l'Isle de Java, il ne fut pas difficile aux Anglois de prévoir ce qu'ils en devoient attendre à l'avenir. Cependant Middleton ne cessa point de répéter aux Facteurs du Comptoir qu'il falloit éviter toutes les occasions de querelle, & se faire un appui de la considération que leur honnêteté même & leur modération ne manqueroient pas de leur attirer de la Cour. En effet ils continuèrent de recevoir du jeune Roi des témoignages d'une estime distinguée;] & le Roi de Jacatra, qui passa quelques semaines à Bantam, fit l'honneur à Middleton de le visiter sur son bord. [Mais ces apparences de distinction devinrent un nouveau sujet de jalousie pour les Hollandois.] Le premier d'Août, tandis que Scot travailloit ardemment au Magasin, avec une partie de ses gens, il vit arriver deux Anglois du Vaisseau de Middleton qui étoient poursuivis par quelques Hollandois, & qui en avoient reçu plusieurs blessures. Dans le ressentiment de cette insulte, il sortit avec la première ardeur qui tomba sous ses mains, & ses gens le secondèrent si bien, que non-seulement il fit prendre la fuite à ses Ennemis, mais qu'il en tua un &

Jalousies des
Hollandois.

Leur effet
tragique.

coupa

(z) Ici commence la 8^e. Section de l'Original. R. d. E.

coupa les
les deux
plaintes à
ré de rec
il prit le
seau. L
beaucoup
suzeroit
[DEU
Hollando
Camb
Portugais
L'Asc
glois se
deux Vai
beaucoup
cipaux M
un magn
franchise.
une nouv
partis.

[LE 15
rois, &
Hollande.
Général ex

[LE re
ractère;
Middleton
tranquille
s'asseoir i
moment p
soutenir le
vite de se
Hollandois
vinrent à
sés. Mais
revint une
Comme la
aucun des
pour gara
zile dans
une partie
rés avec
maltraités
la fuite.
connoître
Middleton

EDMOND
SCOT.
1605.

coupa les bras à deux autres. Il n'étoit encore rien arrivé de si vif entre les deux Nations. Le Chef du Comptoir Hollandois en porta aussi-tôt ses plaintes à Middleton; mais il le trouva si bien informé, qu'ayant été obligé de reconnoître que l'injustice & la violence étoient du côté de ses gens, il prit le parti de boire pendant le reste du jour avec les Anglois du Vaisseau. Le Roi de Bantam, à qui l'on fit le récit de ce combat, se réjouit beaucoup que le mort fût un Hollandois, & déclara publiquement qu'il s'asseuroit peu que tous les autres eussent le même sort.

[DEUX ou trois jours auparavant il étoit arrivé de Ternate un Vaisseau Hollandois nommé le grand *Enchuisen*. Le 11 d'Août deux Vaisseaux partis de Camboye amenèrent dans le port une riche prise qu'il avoient faite sur les Portugais. Le même jour il arriva un autre Bâtiment de Ternate.]

L'ASCENSION n'ayant pas tardé long-tems à suivre l'Amiral, [les Anglois se trouvèrent en état de faire face à leurs Ennemis, pendant que ces deux Vaisseaux demeurèrent à Bantam. Aussi trouvèrent-ils les Hollandois beaucoup plus humains dans cet intervalle.] Le 8 de Septembre, les principaux Marchands de Hollande donnèrent à Middleton & à ses Facteurs un magnifique festin, où l'amitié parut se renouveler avec une parfaite franchise. Cependant deux jours après cette réconciliation, il s'éleva une nouvelle querelle, où plusieurs personnes furent blessées dans les deux partis.

[LE 15 deux Vaisseaux Hollandois chargés de poivre, de clous de girofle, & de ce qu'ils avoient enlevé aux Portugais, firent voile pour la Hollande. Le 21 l'Amiral Hollandois arriva de Banda, & le lendemain le Général envoya quelques Marchands pour le complimenter.]

[LE retour de cet Amiral, nommé Syverfon, & la grossièreté de son caractère, devinrent encore l'occasion de plusieurs combats.] Un jour que Middleton étoit assis à la porte du Comptoir Anglois, dans un entretien fort tranquille avec quelques Portugais, un yvrogne du Vaisseau de Syverfon vint s'asseoir impudemment à ses côtés. Il le força de se retirer. Au même moment plusieurs Matelots du même bord parurent avec leurs couteaux, pour soutenir leur Compagnon. Les Anglois sortirent du Comptoir, dans la seule vue de se défendre. On en vint aux mains avec la dernière chaleur, & les Hollandois furent poussés jusques dans la maison d'un Chinois, où ils ne parvinrent à se mettre à couvert qu'après avoir eu plusieurs de leurs gens blessés. Mais à peine les Anglois se furent-ils délivrés de ces Ennemis, qu'il en revint une autre Troupe, avec lesquels il fallut recommencer le combat. Comme la plupart étoient ivres, & que la curiosité en amenoit d'autres sans aucun dessein de prendre part à la querelle, Middleton parut lui-même, pour garantir les plus sensés de la fureur de ses gens, & leur offrir un asile dans le Comptoir. Ainsi rien n'étoit plus étrange que d'en voir une partie aux mains avec les Anglois, tandis que les autres en étoient traités avec autant de civilité que d'amitié. Enfin les yvrognes furent assez maltraités pour se repentir de leur insolence, & chercher leur salut dans la fuite. Syverfon, malgré son arrogance naturelle, se vit obligé de reconnoître le tort de ses Matelots, & prit le parti d'en faire des excuses à Middleton.

Autres sanglans démenés.

EDMOND
SCOT.
1605.
Menaces en-
core plus ter-
ribles.

Stratagème
de quelques
Matelots An-
glois.

Middleton
termine les
différens par
composition.

MAIS (a) ce qui commença bientôt à causer de plus justes allarmes aux Anglois, ce fut d'apprendre de quelques Matelots de leur Nation qui ser-voient sur les Vaisseaux de Hollande, que le Contre-maître de l'Amiral Sy-verfon avoit conseillé à tous les Hollandois, de ne jamais sortir sans armes, & de poignarder sur le champ le premier Anglois qui donneroit devant eux quelque marque de fierté ou de résistance. Cet avis parut d'autant plus sé-ricieux, que ceux dont on l'avoit reçu étoient retenus à bord avec de grandes précautions, & que pour le donner, ils avoient été obligés d'employer un stratagème qui avoit fort heureusement réussi. A la vûe de quelques Anglois qui avoient passé dans une Chaloupe auprès de la Flotte Hollandoise, ils a-voient jetté dans l'eau une petite boîte qui contenoit une Lettre en Anglois. Ce ne fut pas sans peine qu'elle fut pêchée par les gens de la Chaloupe; & loin de s'attendre à ce qu'elle contenoit, il n'auroient pas jugé qu'elle mé-ritât les mouvemens qu'ils se donnèrent pour la prendre, s'ils n'avoient en-tendu crier dans le même tems, *have a care, c'est-à-dire, prenez garde.* Ap-rès avoir reçu ce terrible avis, ils furent tentés de faire main-basse sur tous les Hollandois qu'ils rencontrèrent en allant au Comptoir. Mais ne voulant rien entreprendre sans l'ordre de Middleton, il lui remirent la boîte & la Lettre. On tint Conseil aussi-tôt. Les Hollandois avoient alors sept grands Vaisseaux dans le Port, & le nombre des Anglois se réduisoit à deux. Il n'é-toit pas question d'attaquer, sur-tout lorsqu'au milieu des ressentimens on n'a-voit que des vûes de paix & de commerce; mais des craintes si pressantes obligeoient de ne rien négliger pour se défendre. Après avoir pourvû à la garde du Comptoir, Middleton envoya ordre sur les deux Vaisseaux de ne laisser sortir personne pendant le reste du jour; & faisant la même défense aux gens du Comptoir, il prit le parti de se rendre chez les Commandans Hollandois, sans autre suite que son Secrétaire & deux domestiques. Là, sans faire connoître les lumières qu'il avoit reçues, il témoigna beaucoup de chagrin des semences de haine qu'il voyoit croître tous les jours entre les deux Nations; & ne balançant point à prétendre que la faute venoit des Hollandois, puisqu'on ne pouvoit pas supposer raisonnablement que dans une si grande inégalité de forces les Anglois fussent les agresseurs, il pria les Commandans de s'expliquer avant son départ sur leurs véritables inten-tions, afin qu'il n'eût point à se reprocher d'avoir abandonné le Comptoir

Anglois

(a) Tout ce paragraphe est autrement dans cette Traduction que dans l'Original. Voici ce qui se lit dans le dernier. „ Ce qui avoit aug-
„ menté l'Animosité des Anglois, étoit un avis
„ qu'ils avoient reçus de quelques-uns de leurs
„ Compatriotes qui étoient sur la Flotte Hol-
„ landoise, qui leur avoient appris que le Pi-
„ lote de l'Amiral étoit allé de Vaisseau en
„ Vaisseau pour exhorter l'équipage à sortir
„ toujours armés & à tuer tous les Anglois
„ qu'ils rencontreroient. Ainsi les Hollandois
„ loin d'avoir raison de se plaindre, devoient
„ au contraire se louer d'avoir été traités si
„ doucement par les Anglois, qui en auroient

„ pu tuer plusieurs dans cette dispute, si les
„ Général avoit voulu le permettre. Au reste
„ ce fut un sujet d'étonnement pour tous les
„ habitans de Bantam, de voir que les An-
„ glois qui n'avoient que deux Vaisseaux de
„ sent en venir aux Mains, avec des gens
„ qui en avoient sept. Après cette affaire, l'A-
„ miral Hollandois, accompagné de plusieurs
„ Capitaines & Marchands, vint au logement
„ des Anglois, & après qu'on eut un peu par-
„ lé de la dispute, l'Amiral reconnut le tort de
„ ses gens, & promit d'y mettre ordre, &
„ suite après plusieurs politesses de part & d'au-
„ tre on se sépara bons amis. R. d. E.

Anglois
la Holla
si séricie
excès o
ils se pl
voyes q
droit de
droiteme
mais eu
mité den
ussent ce
connut l
ue par q
les mutins
Middleton
de fait po
à l'obteni
les deux t
gleterre,
mes même
que des H
que tems
qui fut ch
ptoir Ang
fut traité
avoir seell
ELLE f
tions. Qu
trouvèrent
hardiesse d
Amiraux,
dant quelq
les mêmes
dre sur le
sieurs nuit
l'obscurité
Javans, en
qu'ils avoi
eux, leur
arrêter de
pérance qu
premier v
un nouvea
fait des ne
en se cont

(b)

Anglois à la discrétion de ses Ennemis, tandis qu'il croyoit au contraire la Hollande unie d'intérêts & d'amitié avec l'Angleterre. Un discours si sérieux réveilla toute l'attention des Hollandois. Ils convinrent des excès où l'ivrognerie avoit quelquefois emporté leurs Matelots; mais ils se plainquirent qu'au lieu de demander de justes satisfactions, par les voyes qui convenoient au bien commun, les Anglois s'attribuaient le droit de se faire justice par leurs propres mains. Middleton répondit adroitement que ce n'étoit donc qu'un mal-entendu, puisqu'il n'avoit jamais eu d'éloignement pour les termes qu'on lui proposoit, mais que l'équité demandoit qu'il y eût des règles établies, sur lesquelles les Anglois pussent compter. Cette ouverture fut reçue de bonne grace. Syverfon reconnut lui-même que l'intempérance de ses Matelots devoit être retenue par quelque frein. On convint d'établir des châtimens exemplaires pour les mutins & les querelleurs. Les cas & les peines furent réglés de concert; & Middleton promit au nom des Anglois qu'ils n'emploieroient point les voyes de fait pour se venger, sans avoir demandé justice & trouvé de la difficulté à l'obtenir. Ce Traité fut publié sur les Vaisseaux des deux Nations & dans les deux Comptoirs. Middleton en prit une copie, pour l'emporter en Angleterre, avec la satisfaction de pouvoir prouver par les articles & les termes mêmes de la Transaction, que la source des querelles étoit toujours venue des Hollandois. Syverfon, & tous ses Facteurs, l'accompagnèrent quelque tems dans la rue, pour faire éclater leur réconciliation. Le jour suivant, qui fut choisi pour la publication du Traité, ils acceptèrent un festin au Comptoir Anglois, où les promesses furent solennellement ratifiées. Middleton fut traité de même au Comptoir Hollandois, & l'on ne se quitta qu'après avoir scellé l'amitié par de nouvelles protestations.

ELLE fut confirmée par un événement qui sembloit intéresser les deux Nations. Quelques Javans qui appartenoient au plus grand Seigneur de la Cour, trouvèrent le moyen de dérober neuf mousquets à bord de l'Ascension. [Une hardiesse de cette nature parut d'une si dangereuse conséquence aux deux Amiraux, qu'avant d'en porter leurs plaintes à la Cour, ils feignirent pendant quelques jours de l'ignorer, dans l'espérance que l'impunité ramenant les mêmes Voleurs, qu'on ne connoissoit point encore, on pourroit les prendre sur le fait. Les Chaloupes des deux Flottes veillèrent pendant plusieurs nuits. Enfin l'on découvrit une Barque du Pays, qui s'avançoit dans l'obscurité, & qui s'approcha de l'Amiral Anglois. Mais au moment que les Javans, encouragés par le silence & les ténèbres, alloient appliquer une échelle qu'ils avoient apportée, le bruit des Chaloupes qui fondirent brusquement sur eux, leur fit prendre le parti de se sauver à la nage.] On ne laissa point d'en arrêter deux. Ils furent interrogés aussi-tôt par les deux Amiraux (b). L'espérance qu'on leur donna d'être traités avec douceur, leur fit confesser le premier vol, & l'intention dans laquelle ils étoient venus d'en commettre un nouveau. Ils déclarèrent le nom de leur Maître & l'usage qu'ils avoient fait des neuf fusils. Middleton prit le parti de les envoyer au Protecteur, en se contentant de lui faire redemander ses armes. Mais le bruit de cette

avanture

EDMOND
SCOT.
1605.

Accord entre
les deux Na-
tions.

Vol fait aux
Anglois.

Les Voleurs
sont arrêtés
par artifice.

(b) *Angl.* par Scot. R. d. E.

EDMOND
SCOT.
1605.

Leur punition.

avanture étant allé jusqu'au Roi, le Seigneur même à qui ils appartenoient crut son honneur intéressé à solliciter leur punition. Ils furent condamnés à mort avec tant de considération pour les Anglois, que d'autres raisons ayant fait différer le supplice d'un jour ou deux, le Protecteur leur en fit faire des excuses. Middleton s'imagina d'abord que c'étoit un artifice pour sauver les coupables, & ne desirant point leur mort, il étoit résolu de se borner à cette satisfaction. Cependant il apprit, deux jours après, qu'on les conduisoit au lieu de l'exécution. La pitié le pressa de s'y rendre. Il arrêta le cortège, en protestant qu'il ne demandoit point d'être vengé. Mais le Bourreau lui répondit qu'après l'ordre du Roi, il n'étoit au pouvoir de personne de les sauver, & que toutes les offres du monde ne lui feroient pas suspendre son devoir. Les deux coupables souffrirent la mort avec beaucoup de patience. C'est le caractère des Javans, d'être aussi fermes lorsqu'ils voyent la mort inévitable, qu'ils sont lâches & timides à la vûe d'un péril qu'ils peuvent éviter par la fuite. Ils tremblent dans une bataille, & meurent tranquillement par la main d'un Bourreau.

Incendies à
Bantam.

LE 26 de Septembre, la moitié de Bantam fut ruinée par un Incendie, dont les Hollandois ne purent sauver leur Comptoir. Les Anglois furent plus heureux; & devant leur sûreté à la faveur du vent, ils eurent la liberté de s'employer avec zèle au secours d'autrui. Ils aidèrent à préserver des flammes le grand Magasin de Hollande; mais tous les édifices extérieurs furent consumés, avec tant de dommage pour les Particuliers, que plusieurs Marchands Hollandois qui exerçoient le Commerce depuis l'origine de l'Établissement, perdirent tout ce qu'ils possédoient. Le feu reprit deux fois dans l'espace de quatre jours, & mit les Anglois à leur tour dans le besoin d'être assistés. Cependant ils en furent quittes pour des frais de transports & pour des inquiétudes qui ne furent nuisibles qu'à leur repos. Middleton ne voyant plus rien qui dût retarder son départ, prit congé de l'Amiral & de tous les Officiers Hollandois par un grand festin, où l'exécution du Traité fut jurée au milieu de la bonne chère & de la joye.

Départ de la
Flotte An-
gloise.

LE 4 d'Octobre, tous les Marchands Anglois, qui devoient partir avec la Flotte, se rendirent à la Cour avec Middleton. Ils y reçurent du Roi de nouveaux témoignages de la protection dont il n'avoit pas cessé de les honorer. Scot qui étoit de ce nombre eut la satisfaction de voir sa conduite approuvée de ce Prince & de tous les Seigneurs, & d'entendre former à tout le monde des vœux ardens pour son retour. On se rendit à bord le 6, & le lendemain à trois heures après midi, on leva l'ancre, au bruit de quelques coups de canon dont on salua la Ville & la Flotte Hollandoise.

Fuite d'un
jeune Hollan-
dois avec une
fille Javane.

LA nuit suivante, entre onze heures & minuit, on aborda dans une Ile où Middleton s'étoit fait devancer par quelques Matelots pour y couper du bois. [Tandis qu'on étoit à l'embarquer, il arriva une petite Barque Indienne, qui n'avoit pour conducteur qu'un jeune Hollandois, accompagné de deux femmes de Java. Scot, qui étoit à terre, s'étant présenté à leur débarquement, reconnut le Hollandois, pour l'avoir vû plusieurs fois avec son père, qui étoit un Facteur de leur Comptoir. Aussi s'aperçut-il que sa présence lui causoit de l'embarras; ses questions le troublèrent encore plus. Enfin soupçonnant du mystère dans l'état où il le voyoit, avec deux femmes, dont l'une étoit fort jeune, & quelques males qui annonçoient le dessein

d'un plus
Europe.
sestucuse
veur, il
innocente
mère qu'il
faire le ve
accompa
ontairem
eu d'auto
al. Mai
ere lui-mê
lever l'anc
rendit à b
quelque g
de s'y pré
Hollandoi
question d
re, c'étoit
l'honneur
solut d'être
que divers
larmes, q
vane, qui
firent tant
voye. La
mural la p
de faire ag
& même a
sans leur p
choqués.
sincère, d
il supposo
les, les Ar
la jeune Ja
pour la pro
de l'Esclav
de s'en fai
poser leur
qu'il n'en f
l'abandonn
né à Bantan
égale ment
re à vaincre
toit de les
prompte ré
étoient mer
res. Ils firent
II. Part.

EDMOND
SCOT.
1605.

d'un plus long voyage, il lui demanda au hazard s'il vouloit retourner en Europe. Le jeune homme prit cette demande pour une offre, & serrant affectueusement la main de Scot, il l'assura que s'il obtenoit de lui cette faveur, il croiroit lui être redevable de la vie. Ses vûes, protesta-t'il, étoient innocentes. Il vouloit retourner à Midelbourg où il étoit né, pour revoir sa mère qu'il aimoit beaucoup. C'étoit malgré lui que son père lui avoit fait faire le voyage des Indes. La jeune Javane qui étoit avec lui vouloit bien l'accompagner en Europe, & l'autre étoit une Esclave qui avoit consenti volontairement à les suivre. Scot, embarrassé de cette prière, s'excusa sur le peu d'autorité qu'il avoit sur la Flotte, & lui conseilla de s'adresser à l'Amiral. Mais le jeune homme, l'embrassant avec ardeur, le conjura de se rendre lui-même son protecteur auprès de Middleton. Quoiqu'on se disposât à lever l'ancre, Scot lui promit de faire suspendre le départ en sa faveur. Il se rendit à bord de l'Amiral, fort persuadé que le fond de cette aventure étoit quelque galanterie de jeunesse, & doutant déjà s'il convenoit aux Anglois de s'y prêter, Middleton s'en fit encore plus de scrupule. C'étoit offenser les Hollandois dans la personne d'un de leurs principaux Facteurs; & s'il étoit question d'un enlèvement, comme ils étoient portés l'un & l'autre à le croire, c'étoit irriter tout à la fois les Javans, qui sont extrêmement sensibles à l'honneur de leurs femmes & de leurs filles. Dans cet embarras, l'Amiral résolut d'être insensible aux prières du jeune homme, & lui fit dire par Scot que diverses raisons ne lui permettoient point de le recevoir. Cependant ses larmes, qui commencèrent à couler en abondance, & celles de la jeune Javane, qui se désespéroit de la pensée de reparoître à la vûe de son père, firent tant d'impression sur Scot, qu'il entreprit de les servir par une autre voye. La Flotte n'étoit qu'à cinq ou six lieues de Bantam. Il obtint de l'Amiral la permission de s'y rendre dans une Chaloupe, avec l'assurance, sinon de faire agréer leur départ à leurs parens, du moins de faire goûter au Roi, & même aux Hollandois, la conduite de Middleton, qui n'avoit pas voulu sans leur participation, favoriser une fuite dont ils pouvoient être également choqués. L'offre d'un si grand service rendit le jeune Hollandois tout-à-fait sincère, d'autant plus que devant attendre le retour de Scot sur la Flotte, il supposoit que si les représentations de son intercesseur se trouvoient inutiles, les Anglois ne feroient plus difficulté de le recevoir. Il avoua donc que la jeune Javane étoit fille de *Manmack*, Seigneur de la Cour; qu'il l'avoit vûe pour la première fois à la Fête de la Circoncision, & que par l'entremise de l'Esclave, qu'il avoit gagnée à force de présens, il avoit trouvé le moyen de s'en faire aimer: que c'étoit elle-même qui avoit eu le courage de lui proposer leur fuite, & que ne pouvant douter avec cette preuve d'affection qu'il n'en fût aimé parfaitement, il perdrait mille fois la vie plutôt que de l'abandonner. Ce détail augmenta le zèle de Scot à les servir. Etant retourné à Bantam, il commença sa négociation par les deux pères, qu'il trouva également affligés de la perte de leurs enfans; mais loin d'avoir leur colère à vaincre, il comprit que ce qui pouvoit leur arriver de plus heureux, étoit de les revoir. Cette ouverture lui fit espérer de finir l'aventure par une prompte réconciliation. La difficulté n'étoit que pour les deux Amans, qui étoient menacés de ne se revoir jamais. Scot pressentit là-dessus les deux pères. Ils firent la même réponse; c'est-à-dire, que n'ayant point entr'eux de

II. Part.

K

reproche

EDMOND
SCOT.
1605.

reproche à se faire, & ne croyant point leurs enfans indignes l'un de l'autre, ils ne proposèrent point d'autre obstacle que celui de la Religion. Scot s'imagina que c'étoit un article qu'on pouvoit leur laisser le soin de démêler, & que si l'un des deux Amans étoit capable d'abandonner la sienne, il y avoit beaucoup d'apparence que le changement seroit à l'avantage du Christianisme. Après cette réflexion, dit-il lui-même, il ne fit pas difficulté d'apprendre aux deux pères dans quel lieu il avoit laissé leurs enfans. Ils le remercièrent tous deux de cet important service, & se mettant dans une Pinasse Hollandoise, ils l'accompagnèrent jusqu'à la Flotte. Scot n'ajoute rien à ce récit; mais on trouvera dans une des Relations suivantes, quelques circonstances qui semblent regarder le même événement.]

LE 9, Middleton remit à la voile, & sa navigation ne fut point interrompue jusqu'en Angleterre.

C H A P I T R E III. (a)

Voyage du Chevalier Edouard Michelburne à Bantam, en 1605.

MICHELBURNE.
Flotte indépendante de la Compagnie des Indes.

1604.
Départ de Michelburne & sa résolution.

Rade d'Aratana.

Abondance de poissons & d'oiseaux.

[IL paroît que les Privilèges de la Compagnie Angloise des Indes Orientales n'étoient point exclusifs, puisqu'on trouve plusieurs Voyages entrepris sous la protection du Roi d'Angleterre, sans aucune dépendance de la Compagnie pour le Commerce.] *Michelburne*, dont *Purchass* nous a conservé la Relation (b), étoit un Gentilhomme opulent, à qui le goût des aventures & le desir d'augmenter ses richesses, firent équiper deux Vaisseaux avant le retour de l'Amiral Middleton. Il en prit le commandement lui-même, & partant de *Cowes*, dans l'Isle de *Wight*, le 5 de Décembre 1604, [il déclara dès le premier jour à ses gens, que n'étant pas fort entendu dans les affaires du Négoce, il n'attendoit rien que de la fortune & du courage. Il parle de sa cargaison, sans nous apprendre de quoi elle étoit composée; mais le nom de ses deux Vaisseaux étoient le *Tygre* & le *Whelp*. Il étoit accompagné du Capitaine *Davis*, qu'on a déjà vu paroître dans deux Voyages, l'un avec les Hollandois, l'autre avec *Lancaster*. [Un autre *Jean Davis* fut aussi de ce Voyage; c'est le même qui publia en 1615 (c) quelques directions curieuses pour ceux qui voyageroient en différentes parties des Indes Orientales.]

MICHELBURNE arriva le 23 de Décembre à l'Isle de *Ténérife*, où il jeta l'ancre dans la Rade d'*Aratana*; & jusqu'au 16 de Janvier, qu'il passa la Ligne, il eut beaucoup à souffrir de l'excès de la chaleur & de divers orages. Son premier dessein étoit de gagner l'Isle de *Loronha*. A trois degrés du Sud, il trouva une quantité incroyable de Poissons, & sur-tout de Bonites & de Dauphins. La facilité de les prendre lui parut aussi surprenante que l'abondance

(a) C'est le Chap. IV. de l'Original. R. d. E.

(b) Voyez *Pilgrims*, Vol. I. pag. 132. Cette relation y est intitulée *Second Voyage du Capitaine Davis*; mais mal-à-propos, puisque *Davis* avoit déjà fait auparavant deux fois ce

même Voyage, & que par conséquent celui-ci étoit son troisième.

(c) Voyez *Purchass's Pilgrims* Vol. I. pag. 440 & 444.

dance
ses nués
& d'Al
dans la
tend le
proye,
Poisson

LA F
étude m
boupe fu
ent de l
Trois jo
deux Ma
ruation,
Vaisseau
Michelb
s'étoient

LES
dont tous
de Chèvr
Caragues
gais y on
ces malh
des Vaiss
médiocre
trazes, &
aussi du
vages &

LE 12
tout-d'un
mes si vi
la lumièr
petits car

LA FL
l'Ascensio
couvrit l
calcul de
se trouva
Saldanna
ne *Davis*
miral, cu
amis &
tempête,
seau. Il
lui donna
cre dans
au rivage
LE l'a

dance du nombre & des espèces. Quoiqu'il fût en pleine mer, il vit d'épaisses nuées d'oiseaux, auxquels les Matelots ont donné le nom de *Pecharaboves* & d'*Alcantrazes*. Les premiers viennent se reposer sur les Vaisseaux pendant la nuit, & s'effrayent si peu de la vue des hommes, que si on leur tend le bras, ils se perchent dessus. L'Alcantraze est une sorte d'oiseau de proie, qui se nourrit de sa pêche, & qui fait particulièrement la guerre au Poisson volant.

LA Flotte aborda le 22 de Janvier à l'Isle de Loronha, au 4^e degré de latitude méridionale. L'agitation des vagues y est si violente, que la Chaloupe fut renversée en s'approchant du rivage. Richard Michelburne, parent de l'Amiral, eut le malheur de se noyer, sans pouvoir être secouru. Trois jours après, le même accident arriva à la Barque longue, & fit périr deux Matelots. Quoique cette Isle soit commode aux Voyageurs par la situation, rien n'est si dangereux que ses bords. Peu de jours auparavant, un Vaisseau Hollandois, que le besoin d'eau & de bois y avoit amené comme Michelburne, y avoit perdu sa Chaloupe avec quantité de Matelots, qui s'étoient brisés contre un rocher.

LES Anglois qui descendirent dans l'Isle n'y trouvèrent qu'un Pays désert, dont tous les Habitans se réduisoient à six Nègres. Elle étoit autrefois remplie de Chèvres & de Vaches sauvages; mais ces animaux ont été détruits par les Caraques Portugais, qui s'y rafraîchissent en allant aux Indes. Les Portugais y ont laissé un petit nombre de Nègres, pour tuer des Chèvres, dont ces malheureux Esclaves boucannent la chair & la tiennent prête au passage des Vaisseaux. Cependant Michelburne ne put s'en procurer qu'une quantité médiocre. Mais, ses gens tuèrent une multitude de Tourterelles, d'Alcantrazes, & d'autres oiseaux dont la chair leur parut délicieuse. Ils trouvèrent aussi du Maïs ou du bled d'Inde en abondance; du coton, des gourdes sauvages & des melons d'eau.

LE 12 de Février, vers le 7^e. degré de latitude méridionale, ils furent tout-d'un-coup effrayés par un étrange phénomène. La mer jetta des flammes si vives au milieu de la nuit, après que la Lune eût quitté l'horison, que la lumière ne le cédant guères à celle du jour, on lisoit facilement les plus petits caractères d'impression.

LA Flotte passa, le 13 au matin, à la vue de l'Isle, ou plutôt du Roc de l'Ascension, au 8^e. degré 30 minutes du Sud. Le premier d'Avril, elle découvrit la terre d'Afrique, en portant au Sud-Sud-Est; quoique, suivant le calcul des Pilotes, on s'en crût éloigné de quarante lieuës. Le lendemain on se trouva fort près du rivage, dix ou douze lieuës au-dessous de la Baye de Saldanna; & le jour suivant on tomba près d'une petite Isle que le Capitaine Davis prit pour celle qui n'est qu'à cinq ou six lieuës de Saldanna. L'Amiral, curieux d'y descendre, se mit dans la Chaloupe avec trois de ses amis & quatre rameurs. Mais tandis qu'il étoit à terre, il s'éleva une tempête, qui fit perdre, pendant deux jours, la vue de l'Isle à son Vaisseau. Il y trouva dans cet intervalle un si grand nombre de Lapins, qu'il lui donna le nom de *Coney Island*, ou *Isle des Lapins*. Le 8, on alla jeter l'ancre dans la Baye de Saldanna, & tout le monde eut la liberté de descendre au rivage.

LE Pays qui environne cette Baye est si bien fourni de toutes sortes de pro-

MICHELBURNE.
N^o.
1605.

Isle de Loronha.

Ses bords sont fort dangereux.

Elle n'est habitée que par six Nègres.

Etrange Phénomène.

Isle des Lapins.

MICHELBOUR-
NE.
1605.
Baye de Saldanna.

visions, que les Sauvages ne jouissent nulle part d'une si parfaite abondance. Il est rempli de Bœufs & de Moutons, dont on rencontre de grands troupeaux comme en Europe, de Chèvres, de Daims, d'Antilopes, de Renards, de Lièvres, de Grues, d'Autruches, de Hérons, d'Oyes, de Canards, de Faisans, de Perdrix, & d'autres sortes d'excellens Oiseaux. Il est arrosé par une infinité de fontaines & de ruisseaux d'une eau très-pure, qui descendant du sommet de plusieurs hautes montagnes, rendent les vallées agréables & fertiles. On y trouve au long des Côtes un arbre qui ressemble beaucoup au *Buis*, mais beaucoup plus dur. Les Palmiers y sont en abondance. A peine les Anglois eurent-ils pris terre, qu'ils virent les Habitans du Pays empressés à leur apporter toutes sortes de provisions. Un Veau gras ne leur coûtoit qu'une demie-livre de fer; & pour deux ou trois cloués ils achetoient un Mouton. Mais le Monde n'a peut-être point d'hommes aussi grossiers & d'un esprit aussi borné que ces Nègres. Ils n'ont pour habillement qu'une peau de Bête, passée sur les épaules, & vers la ceinture une autre pièce qui couvre à peine leur nudité. Pendant que la Flotte demeura dans leur Baye, ils se nourrissoient des intestins de toutes les parties des animaux que les Anglois rejettoient, sans les nettoyer & sans y apporter d'autre préparation que de les couvrir un moment de cendre chaude; après quoi se contentant de les secouer un peu, ils mangeoient avidement cette viande à demi-cruë & mêlée de cendre. Ils se nourrissoient aussi de racines, que le Pays produit abondamment.

Grossièreté
des Nègres de
Saldanna.

LA bonté des rafraichissemens rendit la santé & les forces à tous les Matelots, qui avoient beaucoup souffert du scorbut depuis qu'ils avoient passé la Ligne. On remit à la voile le 3 de Mai, après avoir employé vingt-cinq ou vingt-six jours dans la Baye de Saldanna. Le 7, on se trouva douze lieues au-delà du Cap de Bonne-Espérance, & l'on passa heureusement pendant la nuit les écueils du Cap *das Aguillas*. Le 9 il s'éleva une tempête qui sépara les deux Vaisseaux pendant quarante-quatre heures, & qui fut accompagnée d'un tonnerre épouvantable. Les Portugais appellent cet endroit *le Lion de la Mer*, non-seulement parce que les orages y sont presque continuels, [mais à cause d'une espèce de rugissement que l'agitation des flots y produit, & qui répand la terreur dans les âmes les plus intrépides.] Au fort de la tempête, on vit sur le grand mât une flamme de la grosseur d'une chandelle, qui parut successivement pendant deux nuits. Ce Phénomène n'a rien d'effrayant. Les Portugais l'appellent *Corpo santo*, & croient qu'il annonce la fin du péril. On l'a regardé long-tems comme un Esprit, qui s'intéresse au sort des Vaisseaux mal-traités. Mais depuis qu'on se borne à des causes moins éloignées, on n'a pas cherché d'autre explication que les vapeurs qui s'élèvent de la Mer dans une violente agitation des flots. [Suivant quelques Voyageurs] l'expérience a fait connoître que la tempête n'est point alors éloignée de sa fin; & lorsqu'elle finit, il est naturel que le beau tems lui succède.

Tempête.

Feu que les
Portugais ap-
pellent Corpo-
santo.

Isle de Diego
Raiz.

LA Flotte poussée par un vent favorable, découvrit, le 24, à la distance de sept ou huit lieues, l'Isle de *Diego Raiz*, qui est située au 19°. degré quarante minutes de latitude du Sud; 98 degrés trente minutes de longitude. On se proposoit d'y relâcher; mais le vent, qui augmenta pendant la nuit, fit abandonner ce dessein. Les environs de l'Isle sont peuplés d'un grand

grand ne
plumes d
la force
droits.
qu'on s'i
Diego R
d'y atten
la fit cra
continuer
ambar,
ogres de
acer be
aux, et
fut impos
va point
Le 19 on
de latitud
y relâche
& capable
moins dist
pas possib
dix ou do
plie d'oïse
de Juin o
éclairc ca
(e) L
tres, que
terre de S
avec tant
bitans euf
rager par
remplie d
virent qu
à-fait vêt
sés dans e
rivée des
grande Is
des bois e
bre, ave
Michelbu
reuil. S
en sautant

(d) Que
de Diego R
St. Maurice
(e) Dau

Grand nombre d'oiseaux blancs, qui n'ont pour queue que deux grandes plumes de la même couleur. Ils suivirent long-tems les Vaisseaux, malgré la force d'un vent si contraire, que les voiles furent brisées en plusieurs endroits. On avança si peu pendant neuf ou dix jours, que le 3 de Juin, lorsqu'on s'imaginoit gagner l'Isle de *Cirné* (d), on aperçut encore celle de *Diego Raiz*. Michelburne reprit le dessein d'y aborder, dans la résolution d'y attendre un meilleur vent; mais la multitude de rochers qui s'y présente lui fit craindre de ne pouvoir jeter l'ancre en sûreté. On prit le parti de continuer la navigation pour les Indes. Le 15, on eut la vue des Isles de *Sanbar*, à six degrés trente-sept minutes, de latitude du Sud, & cent neuf degrés de longitude. C'est une erreur dans la plupart des Cartes que de les placer beaucoup plus à l'Ouest. On en compte cinq. Elles abondent en oiseaux, en poisson & en cocos. Mais en cherchant au Sud & à l'Ouest, il fut impossible de trouver un bon ancrage. Dans certains lieux, on ne trouva point de fond; & dans d'autres, la pointe des rocs effraya les Pilotes. Le 19 on se trouva proche l'Isle *Diego Graciosa*, au 7^e. degré trente minutes de latitude du Sud, & cent dix degrés quarante minutes de longitude. Sans y relâcher, on reconnut à la perspective que le Pays en est fort agréable, & capable de fournir toutes sortes de rafraîchissemens, si l'accès en étoit moins difficile. Mais le vent & la marée se trouvant contraires, il ne parut pas possible de vaincre les obstacles. Michelburne donne à l'Isle *Graciosa* dix ou douze lieues de longueur. Elle est couverte de Cocotiers, & si remplie d'oiseaux, qu'ils y forment continuellement une espèce de nuée. Le 12 de Juin on repassa la Ligne, où le calme, la chaleur, le tonnerre & les éclairs causèrent beaucoup de fatigue & d'inquiétude à la Flotte.

(e) LE 19 on découvrit une terre qui parut suivie d'une infinité d'autres, que Michelburne reconnut pour autant d'Isles, situées sous la haute terre de Sumatra, [à deux degrés de latitude du Nord.] La Mer s'y brisa avec tant de violence, que les Pilotes n'osèrent y aborder, quoique les Habitans eussent allumé sur la Côte un grand nombre de feux, pour les encourager par cette invitation. [Le 25 on jeta l'ancre près d'une petite Isle, remplie d'arbres de Cocos, mais qui avoient peu de fruit.] Les Anglois y virent quelques habitans qui [les appellèrent par des signes, & qui étant tout-à-fait vêtus,] sembloient être des Européens qu'on avoit apparemment laissés dans ce lieu, pour y recueillir des noix de coco, & les tenir prêtes à l'arrivée des Vaisseaux de leur Nation. Le 26, on mouilla l'ancre près d'une grande Isle déserte, qui se nomme *Bata* (f), à 20 minutes du Sud. Elle a des bois & des Rivières en abondance. Les singes y sont en fort grand nombre, avec une espèce d'oiseaux qu'on appelle la chauve-souris de cette Isle. Michelburne en tua une de la longueur d'un lièvre, & de la taille d'un écureuil. Seulement il lui pend de chaque côté une sorte de peau, qu'elle étend au sautant de branche en branche, & qui ressemble véritablement à des ailes.

MICHELBURNE.
N^o.
1605.

Isles de Sanbar.

Isle Graciosa.

Grand nombre d'Isles.

Isle de Bata.

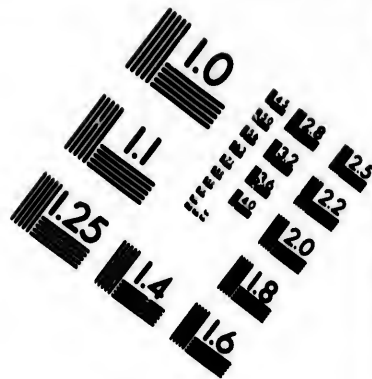
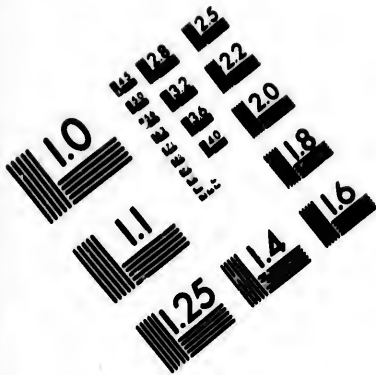
(d) Quelques-uns la prennent pour l'Isle de *Diego Rodriguez* & d'autres pour celle de *S. Maurice*.

Chap. IV. commence ici. R. d. E.

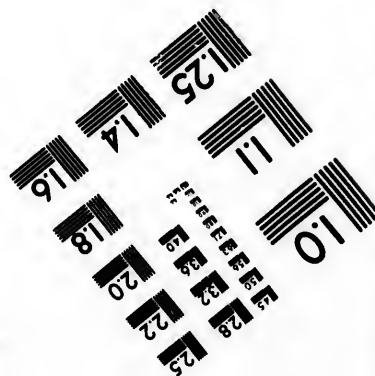
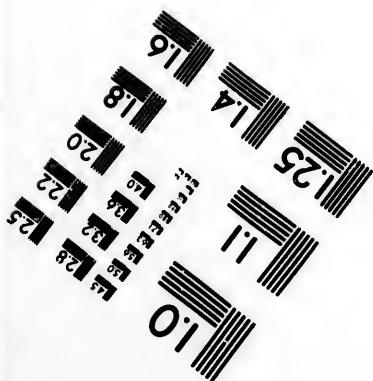
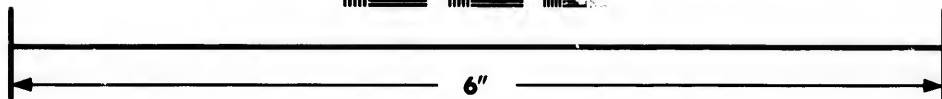
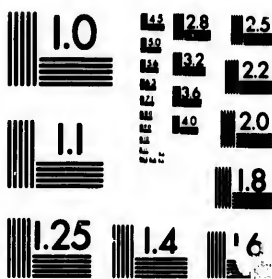
(e) Dans l'Original la 2^e. Section du

(f) On la appelée dans la suite *China Bata*.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25

10
11
12

MICHELBURNE.

1605.
Rencontre
de trois Barques
Portugaises.

Les Anglois
en arrêtent
une.

Ils joignent
aussi les deux
autres.

Les Anglois
retrouvent
leur Vaisseau.

Elle est d'une agilité extrême; & souvent pour parcourir toutes les branches d'un arbre, elle ne s'appule que sur sa queue.

LE 29, Michelburne étant à se promener au long du rivage, crut découvrir un Vaisseau, sous une petite Île qui n'est qu'à quatre lieuës de celle de Bata. Il le prit pour son second Bâtiment, qui ne l'avoit point encore rejoint, depuis que la tempête les avoit séparés. Il y envoya aussi-tôt le Capitaine Davis, qui trouva trois Barques à l'ancre; mais se défiant que ce fussent des Portugais, il n'approcha qu'autant qu'il falloit pour les observer. On l'invita par des signes à s'approcher, en lui offrant des poules & d'autres alimens. Ses soupçons ne firent qu'augmenter. Il retourna vers son Vaisseau, dans le dessein de s'armer assez pour ne rien craindre, & le lendemain il s'avança si proche des trois barques, que jugeant de ses intentions, elles levèrent aussi-tôt l'ancre. [Il ne balançoit point à les poursuivre, quoiqu'il n'eût que dix hommes dans la Chaloupe, & qu'ensemble elles n'en eussent pas moins de vingt. Outre les mousquets & sabres, il avoit apporté deux petites pièces de canon, dont il se servit si heureusement qu'au premier boulet il tua deux hommes à la dernière & la força de s'arrêter. Elle contenoit encore six Portugais de Priaman, qui étoient chargés de cocos, d'huile, de nattes, & de provisions de bouche. Ils assurèrent Davis que Priaman n'étoit éloigné que de quatre ou cinq jours de navigation, & qu'à leur départ ils y avoient laissé un Vaisseau Anglois. Cette heureuse nouvelle fut récompensée par les bons traitemens du Vainqueur, qui se contenta de leur prendre leurs poules & leurs autres provisions fraîches.] Ayant rejoint aussi-tôt Michelburne, il le pressa de remettre à la voile le 4 d'Août. Trois jours après ils découvrirent au long des Côtes, les deux autres barques que la crainte avoit fait retourner vers Priaman (g). Ils les pressèrent si vivement qu'il les forcèrent de se faire échouer volontairement sur le rivage, d'où tous les Portugais gagnèrent les montagnes. Davis, envoyé avec la Chaloupe, n'y ayant trouvé que des cocos, de l'huile, & des nattes, dédaigna un butin si vil, & n'en prit qu'une petite quantité.

LE 9, Davis ayant continué de ranger le rivage dans la Chaloupe, aperçut huit Pares, près d'une Ville nommée *Tico*; & dans l'espérance d'y trouver le Vaisseau qu'il cherchoit, il ne balançoit point à s'en approcher. C'étoient des Indiens qui lui confirmèrent du moins que le Vaisseau Anglois étoit à Priaman, & que cette Ville n'étoit plus éloignée que de six lieuës.

IL se hâta de porter cette agréable certitude à l'Amiral. On mit toutes les voiles au vent, pour arriver au Port de Priaman avant la nuit. Mais à peine eut-on fait une lieuë, qu'on donna contre un banc de sable, sous un rocher qu'on auroit pris à sa couleur pour du corail blanc. Le chagrin des Anglois fut égal à leur impatience. Cependant à force de travail & de soins, ils se dégagèrent assez tôt pour entrer le même jour dans la Rade de Priaman, où le premier objet qui frappa leurs yeux fut le *Whelp*, qui leur avoit causé tant d'inquiétude. Dans le mouvement de leur joie, ils le saluèrent de toute leur artillerie. Le Capitaine vint dans son Esquif au devant de l'Amiral,

(g) *Angl.* Ils découvrirent une Barque. R. d. E.

miral,
paratio
non,
yé plu
ne jett
est situ

APP
poivre
présent
vec lui
Mais q
la conf
positio
gé, l'ob
fils, s'e
ccision.
d'Achin
cadet e
dans la
parti co
toit plu
ferré da
voit pré
pouvoit
qu'à tit
n'avoien
tirent p

LE n
aussi-tôt
dans les
rope, de
vancere
rière les
présenté
auquel i
teint d'u
malgré
avoit eu
de leur
guifèrent
leur par
vis n'éta
mencé à
Flotte,
elles fur
avouère
vions d
qui avoi

miral, & lui raconta toutes les disgraces qu'il avoit essuyées depuis leur séparation. [Il avoit rencontré un Vaisseau Portugais de quarante pièces de canon, qui lui avoit donné la chasse pendant deux jours, & dont il avoit essuyé plusieurs volées qui l'avoient mis dans un extrême danger.] Michelburne jetta l'ancre à la vûe de Priaman, sur un excellent fond. Cette Ville est située à quarante minutes de latitude du Sud.

Après avoir fait demander au Gouverneur la permission d'acheter du poivre, & de prendre des rafraichissemens dans son Pays, il lui envoya un présent considérable, dans l'intention de le voir lui-même, & de régler avec lui quelques articles qu'il jugeoit nécessaires pour la sûreté des Anglois. Mais quoique son présent & ses Députés fussent bien reçus, il ne put obtenir la conférence qu'il faisoit demander. Le Gouverneur répondit à cette proposition, que la guerre où le Royaume d'Achin étoit malheureusement engagé, l'obligeoit de s'observer beaucoup. Le Roi d'Achin, qui avoit alors deux fils, s'étoit déterminé à faire entr'eux pendant sa vie, le partage de sa succession. Il avoit donné le Royaume de *Pedir* au second, en réservant celui d'Achin pour l'aîné. Mais celui-ci choqué, de voir entrer tout-d'un-coup son cadet en possession d'une Couronne, tandis qu'il étoit condamné à demeurer dans la dépendance de son père pour attendre son héritage, s'étoit fait un parti considérable entre les Grands; & sous prétexte que l'âge ne permettoit plus au Roi de gouverner, il s'étoit saisi de sa personne, & l'avoit renfermé dans une étroite prison. Ensuite, déclarant la guerre à son frère, il avoit prétendu que le Royaume de *Pedir* étoit une partie de ses Etats, qui ne pouvoit être démembrée, ou du moins, que son frère ne devoit posséder qu'à titre de Vassal & de Tributaire. Les Anglois jugèrent sur ce récit qu'ils n'avoient rien à se promettre dans un lieu si peu tranquille; & le 21, ils partirent pour Bantam.

Le même jour, ils rencontrèrent deux Pares, dont les hommes sautèrent aussi-tôt dans l'eau. Michelburne, surpris de voir cette facilité à s'effrayer dans les Indiens, qui devoient être accoutumés à la vûe des Nations de l'Europe, donna ordre à ses gens de visiter leurs Barques. Quelques Anglois s'avancèrent dans la Chaloupe avec trop peu de précaution. Il étoit resté derrière les voiles plusieurs Indiens, qui blessèrent dangereusement ceux qui se présentèrent les premiers, & qui se jettant à la nage évitèrent le châtimement auquel ils devoient s'attendre. [Cependant Davis qui avoit été lui-même atteint d'une flèche au bras, pressa les rameurs de les suivre. On en prit deux malgré l'adresse avec laquelle ils se déroboient en plongeant; & Davis, qui avoit eu l'occasion, dans ses voyages précédens, d'apprendre quelques mots de leur langue, n'attendit pas l'Interprète pour les interroger. Ils ne lui déguisèrent point qu'ils étoient en mer pour enlever sans distinction tout ce qui leur paroïssoit plus foible qu'eux, & qu'ils vivoient de cette pyratèrie. Davis n'étant point encore satisfait de cette réponse, parce qu'ils avoient commencé à fuir avant qu'ils fussent attaqués par les Anglois, les conduisit à la Flotte, & leur fit faire d'autres questions par l'Interprète. Les menaces dont elles furent accompagnées, leur arrachèrent une confession fort étrange. Ils avouèrent que dans une des petites Isles qui sont en grand nombre aux environs de celle de Sumatra, ils avoient les débris d'un Vaisseau Européen qui avoit fait naufrage sur leurs Côtes, & qu'en ayant sauvé plusieurs hommes

MICHELBURNE.
1605.

L'Amiral arrive à Priaman.

Guerre entre les deux Princes d'Achin.

Indiens pris sur mer, & leur confession.

Plusieurs Portugais arrêtés par les Indiens.

MICHELBURNE.
NE.
1605.

mes & quelques femmes, ils les retenoient depuis long-tems parmi eux. Michelburne fut le plus ardent à vouloir approfondir ce récit. Il crut qu'indépendamment de la guerre ou du commerce, il n'y avoit point de Nation de l'Europe qu'il ne fut obligé de secourir dans une si triste situation. Quatre hommes, qu'il fit entrer dans une Paire avec deux Indiens, servirent de guides à la Flotte; & remontant au dessus de Priaman, il arriva le soir au travers de plusieurs autres Isles, à celle d'où les Indiens étoient partis. Entre plusieurs Habitans qui se présentèrent sur le Rivage, il parut deux hommes vêtus à l'Européenne, que les Anglois reconnurent aisément pour des Portugais. Ce fut une raison de balancer s'il leur offriroit du secours; mais le motif qui avoit déterminé Michelburne eut la force de soutenir sa générosité. Il fit jeter l'ancre à cinquante pas du rivage, & Davis fut envoyé dans la Chaloupe pour recevoir des informations.

Ils implorèrent
le secours des
Anglois.

IL revint bien-tôt à bord avec les deux Européens qu'on avoit reconnus. C'étoient des Portugais, qui n'ignorant point les justes plaintes que les Anglois avoient à faire de leur Nation, supplièrent d'abord l'Amiral de considérer moins leur Pays que leur qualité d'hommes, & de se laisser toucher à la pitié de leurs infortunes. Ils lui racontèrent qu'étant partis de Ternate pour Calecut, leur Capitaine s'étoit obstiné à vouloir relâcher au Port d'Achin, par la seule curiosité d'aborder dans un lieu qu'il n'avoit jamais vu; & qu'en traversant les petites Isles qui bordent la Côte Méridionale de Sumatra, il n'avoit pu se garantir de la force des courans, qui l'avoient fait briser contre celle de *Piurma*; que de trente deux hommes dont l'Equipage étoit composé, il ne s'en étoit sauvé que sept, avec trois femmes, dont l'une étoit *Maria Pratencos*, jeune veuve du Gouverneur Portugais de *Branacor*: que les Habitans de l'Isle ne leur avoient pas refusé les secours nécessaires à la vie; mais que les trois femmes avoient payé l'hospitalité fort cher: que le Gouverneur de l'Isle, Chef d'une troupe de Pyrates, sous la protection du Roi de Pedir, avoit forcé la jeune Veuve de devenir sa femme; & que deux de ses Officiers avoient fait la même violence aux deux autres Portugaises: que depuis plus de cinq mois, ils languissoient tous dans le plus triste esclavage, cherchant sans cesse le moyen de gagner l'Isle du Sumatra, pour se réfugier dans les Etats du Roi d'Achin: qu'à si peu de distance, ils n'auroient pas désespéré du passage, s'ils n'avoient pas été retenus par un sentiment de compassion pour les trois femmes, qui les conjuroient tous les jours de ne pas les abandonner à leur misérable sort; que le Gouverneur Indien, brûlant d'une vive passion pour la sienne, ne la perdoit pas un moment de vûe; qu'ils avoient formé plusieurs fois le dessein de le tuer, sans en avoir encore trouvé l'occasion; que l'Isle contenoit environ quatre-vingt Indiens, dont la moitié ne le quittoit jamais, tandis que le reste écumoit la Mer, ou pilloit les Côtes voisines, & faisoit peu de quartier aux Sujets du Roi d'Achin: que si la pitié touchoit les Anglois en faveur des trois Dames, il ne doutoit pas qu'au seul bruit des armes à feu, les Pyrates n'acceptassent toutes fortes de compositions; que pour lui & ses Compagnons, l'Amiral pouvoit disposer de leur vie, mais que s'il étoit assez généreux pour oublier qu'ils étoient Portugais, & les délivrer d'une si malheureuse situation, il ne devoit pas douter qu'ils n'employassent volontairement tout leur sang à son service.

Triste situation de trois
Dames Portugaises.

MICHELBURNE

M
qui f
Cent
à cr
& de
prise
glois
truct
neur
s'y ét
soluti
donna
en éc
renvo
il prit
Portu
tèrent
de sa
vec le
Pares
aucun
étoien
le pas
de fem
toute
femme
de deu
fuyard
amena
tres P
favori
tre ch
MI
leur o
trouve
rent le
appare
une V
[LE
il ne v
s'en e
man,
qu'elle
laisa c
voient
LE
Eviron
quoiqu
II.

MICHELBURNE fut si touché de ce discours, qu'oubliant en effet pour qui son cœur étoit attendri, il se disposa sur le champ à faire sa descente. Cent douze hommes qu'il avoit sur ses deux Vaisseaux, ne lui laissoient rien à craindre dans son entreprise; mais il falloit assurer le sort des trois femmes & de tous les Portugais, contre les précautions qu'on pouvoit avoir déjà prises pour les éloigner. Aussi-tôt que l'obscurité fut venue, cinquante Anglois bien armés descendirent sous la conduite de Davis; & suivant les instructions des deux Portugais, ils s'avancèrent jusqu'à la maison du Gouverneur, qui n'étoit bâtie que de cannes, à la mode du Pays. Tous les Indiens s'y étoient rassemblés, & leurs mouvemens sembloient marquer quelque résolution de se défendre. Davis ayant placé ses gens sur deux lignes, leur donna ordre de se tenir prêts à tirer, mais successivement; de sorte qu'il n'y en eût jamais qu'une partie dont les armes se trouvaient vuides. Ensuite renvoyant les deux Portugais aux Indiens, pour s'assurer de leur situation, il prit le parti d'attendre le jour, qui étoit déjà prêt à paroître. Un des deux Portugais revint bien-tôt avec deux autres de ses Compagnons. Ils rapportèrent que sans pénétrer l'intention des Anglois & par le simple mouvement de sa défiance, le Gouverneur se dispoisoit à passer dans une Île voisine, avec les femmes Indiennes & Portugaises; mais que ne pouvant gagner leurs Pares avant le jour, il seroit aisé de les couper en chemin. Davis ne vit aucun risque à suivre le conseil des Portugais, après avoir fait réflexion qu'ils étoient les plus intéressés au succès de son entreprise. Il se laissa conduire sur le passage du Gouverneur. Bien-tôt il le vit paroître avec un grand nombre de femmes; & se montrant à lui de fort près, il jeta tant de frayeur dans toute la troupe, que le Gouverneur fut le premier à fuir, avec toutes ses femmes & ses Indiens. Il ne resta que les trois Portugaises, accompagnées de deux hommes de la même Nation. Davis, pour augmenter l'effroi des fuyards, fit tirer quelques coups de fusil sans aucun dessein de leur nuire. Il amena ainsi fort tranquillement les trois femmes à bord; tandis que deux autres Portugais, qui avoient feint de demeurer avec le gros des Indiens pour favoriser l'évasion du Gouverneur, se rendirent aussi à la Mer par un autre chemin.

MICHELBURNE, après avoir consolé les trois femmes par ses politesses, leur offrit de les débarquer à Priaman, où elles pouvoient se promettre de trouver quelques Portugais; ou de les conduire jusqu'à Bantam. Elles choisirent le dernier de ces deux partis, comme le plus sûr; quoique, suivant les apparences, elles n'eussent rien à redouter dans le Port de Priaman, qui étoit une Ville régulière & dévouée au Roi d'Achin.]

[LE 25 on apperçut un Bâtiment qu'on envoya reconnoître, mais comme il ne voulut pas amener, on l'attaqua, & après un combat assez long, on s'en empara. C'étoit une Barque de quarante tonneaux équipée pour Priaman, & chargée de sel, de ris, & de marchandises de la Chine. On apprit qu'elle appartenoit à des Marchands de Bantam; & cela fut cause qu'on lui laissa continuer son Voyage, sans lui rien enlever; parce que les Anglois avoient alors un Comptoir dans cette Ville.]

LE 2 de Septembre, la Flotte rencontra un petit Vaisseau Guzarate, d'environ quatre-vingt tonneaux. Elle s'en saisit sans résistance; [& le butin, quoique médiocre, fut utile aux trois Portugaises, parce que la plus grande

II. Part.

L

partie

MICHELBURNE.
N^o.
1605.
Elles sont de
livrées par les
Anglois.

Conduite de
Davis pour as-
surer son en-
treprise.

Il délivre les
Portugais.

Prise d'un
Vaisseau Gu-
zarate.

MICHELBURNE.
NE.
Rade de Sil-
libar.

partie consistoit en étoffes des Indes, dont Michelburne leur offrit généreusement les plus belles Pièces pour se faire des robes.] Il mouilla le même jour à quatre degrés de latitude du Sud, dans la Rade de *Silibar*, où le grand nombre de Pares qu'il y vit sans cesse arriver, lui causa de l'étonnement. Les Indiens y étoient attirés par l'abondance des provisions; eau fraîche, bois, ris, chair de buse & de chèvre, poules, racines & poisson de toutes sortes d'espèces; [mais tout y est fort cher.] Les Habitans prennent en échange des toiles & des étoffes, qu'ils préfèrent beaucoup à l'argent; mais ils passent pour les plus grands voleurs de cette Côte, & les Etrangers ont besoin d'une vigilance continuelle (b), pour s'en défendre. La facilité que les Anglois tirèrent de leur prise pour se procurer des rafraîchissemens qui ne leur coûtoient rien, les fit demeurer à l'ancre jusqu'au 28. [Le 23 d'Octobre ils jettèrent l'ancre à la Rade de *Marrhab* dans le détroit de la Sonde. Ils y trouvèrent de l'eau, & autant de provisions qu'à *Silibar*.] Ayant remis à la voile, ils arrivèrent deux jours après à trois lieues de Bantam, d'où ils envoyèrent la Chaloupe au Port de cette Ville. Ils s'attendoient d'y trouver encore la Flotte de Middleton; mais elle étoit partie depuis trois semaines.

Michelburne
arrive à Ban-
tam.

LES Facteurs du Comptoir s'empresèrent de venir au devant de leurs Compatriotes. Ils leur apprirent que depuis le départ de Middleton, les Hollandois n'avoient pas cessé de leur rendre toutes sortes de mauvais offices, en les représentant au jeune Roi de Bantam comme des Pyrates & des Scélérats, qui ne cherchoient que l'occasion de nuire par l'artifice ou par la violence. Ils avoient encore sept (i) Vaisseaux dans la Rade, dont l'un étoit de sept ou huit cent tonneaux; mais la plûpart des autres étoient fort inférieurs. Michelburne échauffé par ce récit, & comptant sur la bonté de son artillerie, résolut de les traiter sans ménagement. Il envoya un de ses gens à leur Amiral pour lui faire des plaintes au nom de la Nation Angloise, & lui déclarer que si, dans le dessein où il étoit d'aller jeter l'ancre à ses côtés, il s'apercevoit que les Hollandois en voulassent user mal avec lui, il le couleroit à fond. L'Amiral ne fit aucune réponse à ce brusque compliment; ce qui n'empêcha point les Anglois d'entrer dans la Rade, & de mouiller à la portée du canon. Pendant plus d'un mois qu'ils y demeurèrent, ils trouvèrent tant de retenue & de modération dans les Hollandois, qu'à peine en virent-ils descendre un sur le rivage.

Ils traite les
Hollandois
sans ménage-
ment.

APRÈS avoir chargé quelques marchandises qui convenoient à ses projets de commerce, Michelburne quitta Bantam pour se rendre à Patane. Entre Malaca & Podra Branca, il rencontra trois Pares, à qui la crainte fit gagner aussi-tôt le rivage. Les ayant invitées inutilement à s'approcher, il mit dix-huit hommes dans sa Chaloupe, avec ordre de les suivre jusqu'à terre, & de leur demander en payant, un Pilote, qui fût capable de le conduire à *Pulo Timacu*. Mais les Indiens qui étoient en grand nombre dans les Pares, voyant les deux Vaisseaux sur leurs ancrs à plus d'un mille, rejetèrent fièrement toutes sortes de propositions. Davis prit aussi-tôt le parti de les attaquer, & dans l'espace d'une demie-heure, il en força une de se rendre. Une autre prit

Il part de
Bantam, & se
fait de trois
Pares.

(b) Dans l'Original ceci est dit des Habitans de *Marrhab*. R. d. E.

(i) Angl. cinq Vaisseaux. R. d. E.

la fuite
main
de stor
ré, p
voya t
auroit
lorsqu
tes leu
Ils ven
Java a
armes
ches en
bouclie
plûpart
LE

leurs ne
va si co
cés d'y
ve leur
côté du
trouva
terre ab
des arb
présent
venoit
leur par
riosité,
la Côte

que ce
dans l'e
rut poin
endroits
néanmo
son, les
Nord-E

(k) O
difficulté
lo Laor,
deur. I
courans
dans l'inc
mes rés

(k) Ici
nal. R. d.
(l) L'O
hommes q

la fuite. La troisième fit une longue défense, & ne se rendit que le lendemain à la pointe du jour; c'étoit la plus riche. Elle étoit chargée de *benjoin*, de *storax*, de poivre, & de porcelaine de la Chine. Michelburne [désespéré, pendant le combat, de ne pouvoir s'approcher avec ses Vaisseaux, envoya tout ce qu'il put mettre de gens sur les Esquifs. Sans ce secours, l'action auroit duré plus long-tems. Il n'y perdit néanmoins que deux hommes; &] lorsqu'il eut appris que les Indiens étoient des Javans, il leur restitua toutes leurs marchandises, en se contentant de prendre parmi eux deux Pilotes. Ils venoient de *Palimbang*, pour se rendre à *Grify*, Ville maritime de l'Isle de Java au Nord-Est. [Les Javans sont fort courageux dans le danger. Leurs armes sont des javelines, des dards, des poignards, & une espèce de flèches empoisonnées qu'ils lancent avec des sarbacanes; Ils se servent aussi de boucliers, & ils ont quelques arquebuses mais qu'ils manient mal. Ils sont la plupart Mahométans.]

Le 26, les Anglois découvrirent, au Nord-Ouest, certaines Isles, dont leurs nouveaux Pilotes ne purent leur apprendre le nom; & le vent se trouva si contraire à leur course, que sans les connoître mieux, ils se virent forcés d'y relâcher. Cependant à mesure qu'ils s'en approchoient, la perspective leur en parut si triste, qu'ayant jetté l'ancre à la distance d'un mille, du côté du Sud, ils envoyèrent une Chaloupe pour reconnoître les Côtes. Elle trouva que ce qu'ils avoient pris pour des Isles, étoit un reste de quelque terre abîmée dont on ne voyoit plus dans quelques endroits que le sommet des arbres, & dans d'autres lieux, des collines nues & désertes. Il ne s'y présenta d'ailleurs aucune sorte d'animaux. Cependant comme le vent ne devenoit pas plus favorable, les deux Vaisseaux s'approchèrent du côté qui leur parut le plus élevé. On y jeta l'ancre sur un fort bon fond; & la curiosité, plutôt que le besoin, porta Michelburne à descendre. Il trouva sur la Côte une source d'eau très pure, avec diverses traces, qui lui firent juger que ce lieu n'avoit pas toujours été désert. [Mais il admira beaucoup que dans l'espace de plus de deux lieues, qu'il prit plaisir à parcourir, il ne parut point un oiseau, ni le moindre animal. Il ouvrit la terre dans plusieurs endroits, sans y trouver non plus aucun insecte.] Le mauvais tems l'obligea néanmoins de passer sept ou huit jours dans ce triste lieu. Dans cette saison, les vents ne cessent point sur cette mer d'être Nord, Nord-Ouest, ou Nord-Est.

(k) On leva l'ancre le 2 de Décembre, en s'efforçant, avec beaucoup de difficulté, de porter constamment vers Patane. Le 12, en passant près de *Pulo Laor*, le Whelp découvrit trois Bâtimens dont il ne put reconnoître la grandeur. Il détacha sa Chaloupe pour les observer; mais dans l'impétuosité des courans & du vent, elle fut bientôt perdue de vue; & toute la nuit se passa dans l'inquiétude de son sort. Cependant elle étoit montée de quinze hommes résolus (l), qui s'étant approchés d'un des trois Bâtimens, avoient eue le bonheur

MICHELBURNE.
NE.
1605.

Isles abîmées.

Vents qui
régneront dans
cette saison.

Hardiesse de
quinze An-
glois.

(k) Ici commence la 3e. Section de l'Original. R. d. E.

(l) L'Original ne dit point le nombre des hommes qui étoient dans la Chaloupe; & il

n'attribue pas à elle seule l'honneur de cette prise; car il remarque qu'elle avoit été détachée avec la Pinasse. R. d. E.

MICHELBOUR-
NE.
1605.

bonheur de s'en rendre maîtres, quoiqu'il fut d'environ cent tonneaux, [& qu'il eût dix-huit hommes à bord.] Ils reparurent le lendemain avec leur proie. C'étoit un Jonc de *Panhang*, chargé de ris & de poivre, qui faisoit voile à Bantam. Michelburne ne jugea pas que ce butin fut digne de lui. Il n'en prit que deux petites pièces de fonte, dont il paya même la valeur aux Indiens; & tirant peu d'utilité des Pilotes qu'il avoit enlevés aux Javans, il en demanda un, pour prix de sa générosité, au Capitaine du Jonc, en lui donnant les deux autres comme en échange.

Observation
sur les vents &
les courans.

LE 13, en voulant s'approcher de *Pulo Timacu*, Isle voisine de *Panhang*, on eut beaucoup à combattre les vents & les courans. La Mer, depuis le commencement de Novembre jusqu'au commencement d'Avril, se porte continuellement vers le Sud; & depuis Avril, jusqu'au mois de Novembre, elle retourne au contraire vers le Nord. De même, le vent pendant les cinq premiers mois, est ordinairement Nord, comme il est Sud pendant les sept autres. Tous les Vaisseaux de la *Chine*, de *Patane*, de *Jor*, de *Panhang*, & des autres lieux au Nord, prennent la mousson du Nord pour venir à *Bantam*, ou à *Palimbam*, & celle du Sud, pour leur retour. On est sûr, en suivant ces observations, d'avoir toujours les vents & les marées favorables; au lieu que les Anglois, à qui ces lumières manquoient encore, trouvoient tant d'obstacles à vaincre, qu'en trois semaines de navigation, ils n'avançoient pas plus d'une lieue.

Panhang
Pays fertile.

PANHANG (*m*) est un Pays extrêmement fertile, & distingué par la politesse de ses Habitans. Il est situé entre *Jor* & *Patane*, s'étendant au long de la Côte jusqu'au Cap *Tingeren*. Ce Cap s'avance beaucoup. C'est la première terre qui se présente aux Caraques de *Macao*, aux Joncs de la *Chine* & aux Pares de *Kamboya*, dans leur route pour *Malaca*, *Java*, *Sumatra*, *Jambo*, *Jor*, *Palimbam*, & les autres lieux de commerce vers le Midi.

Pyrates Ja-
ponois pris
par les An-
glois.

EN s'approchant de *Patane*, la Flotte Angloise rencontra un Jonc chargé de Pyrates Japonois, qui avoient exercé leurs brigandages sur les Côtes de la *Chine* & de *Kamboya*. Ayant perdu leur Pilote, ils s'étoient trouvés dans un si grand embarras pour se conduire, qu'ils avoient été jettés sur les bancs de la grande Isle de *Borneo*. Mais la haine qu'on porte à leur Nation dans toutes ces contrées de l'Inde, ne leur avoit pas permis d'aborder dans l'Isle. Ils s'étoient sauvés dans leur Chaloupe après avoir perdu leur Vaisseau, ils avoient trouvé un Jonc de *Patane* chargé de ris, dont ils avoient massacré l'Equipage; & l'ayant équipé de leurs débris, ils se proposoient de retourner au Japon, lorsqu'ils tombèrent entre les mains des Anglois. Ils étoient au nombre de quatre-vingt-dix, & beaucoup trop pour un Bâtiment qui pouvoit à peine les contenir. La plupart étoient habillés trop galamment pour des Matelots. Quoiqu'ils eussent un Chef, qui étoit chargé de l'autorité, ils paroissoient tous égaux; ce qui fit encore juger aux Anglois que ce n'étoient pas des gens d'une condition vile. Ils n'avoient pour cargaison qu'une grosse provision de ris, mais fort corrompue par l'humidité, parce que leur Jonc faisoit eau de toutes parts.

LES

(*m*) Il faudroit peut-être prononcer *Pau-* lé par d'autres Voyageurs *Pabaung* & *Pam-*
bang; car c'est le même pays qui est appel-

LES
de celle
fort civi
de dive
gler là-
cune ap
ment qu
vie pou
eût que
que déff
lu qu'ils
vingt-ci
leur Jon
ôter mé
leurs fa
le Vais
Il s'en t
ter leur
les flots
seul qui
toit pas
mettre
mourut
les diffé
Jonc, s'
bloient
s'étant t
présenc
ment de
rent en
ressourc
cré le m
autres e
violente
longer
rieux.
aperçu
resserré
de ne pa
vint qu'i
vées à d'
tout ce
fussent b
terrible.
des deux
partie,
pas d'étr
Il n'y en

LES Anglois ayant jetté l'ancre avec leur prise, sous une petite île proche de celle de Bantam, y passèrent deux jours, pendant lesquels ils traitèrent fort civilement leurs prisonniers. Ils espéroient tirer d'eux la connoissance de divers lieux, & du passage de certains Vaisseaux de la Chine, pour régler là-dessus leur propre voyage. Mais ces hardis Avanturiers ne voyant aucune apparence de pouvoir retourner au Japon dans un aussi mauvais Bâtiment que celui qu'ils avoient, prirent entr'eux la résolution de hazarder leur vie pour se saisir du meilleur des deux Vaisseaux Anglois. Quoiqu'il n'y en eût que cinq ou six à qui l'on eût laissé leurs armes, Michelburne conçut quelque défiance en les voyant profiter de l'honnêteté avec laquelle il avoit voulu qu'ils fussent traités, pour venir quelquefois sur son bord au nombre de vingt-cinq ou trente. Il donna ordre à Davis de faire exactement la visite de leur Jonc, pour s'assurer s'il n'y cachoit point d'autres armes, & de leur ôter même le peu qu'on leur avoit laissé. Mais Davis se laissa tromper par leurs fausses démonstrations d'amitié & de tranquillité. Il visita légèrement le Vaisseau, où il ne trouva qu'une petite quantité de storax & de benjoin. Il s'en fit, & ce fut comme le signal auquel ils entreprirent de faire éclater leur dessein. Ceux qui étoient sur le Jonc y tuèrent ou précipitèrent dans les flots, le petit nombre d'Anglois qui étoient à le visiter. Davis fut presque le seul qui fût assez prompt pour se jeter dans la Chaloupe; mais le désordre n'étoit pas moindre sur le bord de l'Amiral, & lorsqu'il pensoit y rentrer pour y mettre tout le monde sur ses gardes, il fut percé de cinq ou six coups, dont il mourut presque aussitôt. C'étoit environ trente Japonois qui se trouvant dans les différentes chambres du Vaisseau, lorsqu'ils avoient entendu du bruit sur leur Jonc, s'étoient jettés sur les premières armes qu'ils avoient apperçues, & sembloient menacer tous les Anglois de leur perte. Cependant Michelburne s'étant trouvé heureusement sur les ponts avec plusieurs de ses gens, avoit eu la présence d'esprit de sauter vers l'écouille, où il pouvoit les empêcher facilement de passer. Quatre ou cinq, qui l'avoient prévenu, & qui se trouvèrent en tête sur les ponts une multitude d'Anglois, n'eurent point d'autre ressource que de se jeter à la nage; mais ce ne fut point sans avoir massacré le malheureux Davis au moment qu'il rentrait. Michelburne tenoit les autres en respect au passage de l'écouille, quoique leur impétuosité fût si violente qu'ils faisoient d'une main le bout des piques Angloises, pour allonger de l'autre leurs coups d'épée. On en tua cinq ou six des plus furieux. Cette sorte de combat auroit duré plus long-tems, si l'on ne s'étoit apperçu que dans la chambre du Capitaine, où le plus grand nombre étoit resserré, ils s'efforçoient de mettre le feu au Vaisseau. Alors aucun remède ne paroissant trop dangereux pour un mal extrême, Michelburne se souvint qu'il avoit, sous le demi-pont, deux petites couleuvrines qu'il avoit enlevées à d'autres Indiens. Il les fit charger de morceaux de fer, de bales & de tout ce qui se présenta. Au hazard de se perdre lui-même, il voulut qu'elles fussent bracquées à bout portant contre les ais de séparation. Le fracas fut terrible. Rien ne put défendre les Japonois, non-seulement contre la charge des deux pièces, mais contre les éclats même du bois, qui en écrasèrent une partie, & qui étropièrent les autres de mille manières. Leur rage ne laissa pas d'être si obstinée, qu'ils se firent couper en pièces, sans offrir de se rendre. Il n'y en eut qu'un, qui se voyant sans blessure, trouva le moyen de gagner

MICHELBURNE.
N^o.
1605.
Résolution
désespérée des
Corsaires Ja-
ponois.

Le Capitaine
Davis est tué
de plusieurs
coups.

Les Japonois
sont coupés au
pièces.

onneaux, [&]
in avec leur
e, qui faisoit
ne de lui. Il
a valeur aux
ux Javans, il
one, en lui

de Panhang,
r, depuis le
se porte con-
Novembre,
pendant les
pendant les
de Panhang,
pour venir à
On est sûr, en
es favorables;
, trouvoient
ils n'avan-

gué par la
podant au long
up. C'est la
nes de la Chi-
wa, Sumatra,
Midi.

n Jonc char-
sur les Côtes
pient trouvés
jettés sur les
leur Nation
aborder dans
du leur Vaif-
ont ils avoient
proposoient de
Anglois. Ils
un Bâtiment
trop galain-
bit chargé de
aux Anglois
ent pour car-
r l'humidité,

LES

baung & Pam.

MICHELBURNE.
NE-
1605.
Obstination
barbare d'un
Corsaire.

le bord du Vaisseau & de se jeter dans la Mer; mais qui perdant l'espérance d'arriver au Jonc, lorsqu'il le vit déjà fort éloigné, revint à la nage, & demanda quartier. Michelburne empêcha ses gens de le tuer. Il le fit reprendre à bord, & lui reprochant sa trahison, il lui demanda quel avoit été son dessein: „ de vous couper la gorge à tous, répondit-il fièrement, „ & de prendre votre Vaisseau. „ Il refusa de répondre à toutes les autres questions, & la seule grâce qu'il demanda fut d'être poignardé promptement.

Le lendemain, après avoir un peu réparé le désordre du Vaisseau, Michelburne ordonna que ce furieux Japonois fut pendu. Il se laissa pendre sans résistance; mais ses mouvemens furent si furieux lorsque l'Exécuteur l'eut abandonné, qu'ayant rompu sa corde, il tomba dans la Mer, sans qu'on pût sçavoir s'il se noya dans les flots, ou s'il eut le bonheur de se sauver à la nage. Ses Compagnons (n) avoient pris leur course vers une petite Isle à l'Ouest, où l'on ne pensa point à les poursuivre.

1606.
Dessein de
Michelburne
sur les Vais-
seaux de la
Chine.

Ils prennent
un Chinois,
& payent ses
marchandises.

MICHELBURNE rencontra le jour suivant un petit Bâtiment de Patane, de qui il s'informa si les Vaisseaux de la Chine étoient arrivés dans ce Port. Apprenant du Capitaine qu'on les y attendoit dans peu de jours, il le prit pour lui servir de Pilote, dans la résolution de ne pas s'écarter avant l'arrivée des Vaisseaux Chinois. Le 12 de Janvier, les Anglois découvrirent du haut des mâts, deux Vaisseaux qui venoient vers eux. Il continuèrent aussi de s'avancer; & se trouvant à l'entrée de la nuit fort près du plus grand, ils l'attaquèrent avec peu de précaution. Après un combat fort court, ils l'abordèrent & s'en rendirent maîtres. L'ancre fut jettée pendant la nuit. Le lendemain Michelburne ayant visité sa prise, en tira quelques balots de soye crue, ou travaillée; mais il prit le parti de la payer au-delà de sa valeur, & de ne pas toucher à l'or & à l'argent. Cette modération, & le bon traitement qu'il fit aux vaincus, venoient du chagrin de ne pas trouver sa proye conforme à ses espérances, & de la crainte que le bruit de son entreprise ne lui fit manquer des Vaisseaux plus considérables. Il vouloit gagner *China-Batta*; mais les vents étant devenus plus contraires que jamais, il fut poussé le 22 vers deux petites Isles à l'Ouest, [que les Javans nomment *Pulo-Sumatra*,] & se vit forcé d'y relâcher. [Quelques hommes vêtus à l'Européenne, qu'il aperçut sur le rivage, lui firent envoyer sa Chaloupe, pour les reconnoître. Il apprit bientôt, par l'empressement même de plusieurs de ces malheureux, qui vinrent à bord avec ses gens, qu'ils étoient les restes d'un Bâtiment Portugais, parti de Macao, qui avoit fait depuis quinze jours un triste naufrage à la vûe de cette Isle. Le Capitaine qui se nommoit *Perez Diatriz*, ou *Diatriz Perez*, avoit perdu la vie dans les flots avec-trente-deux de ses gens; & le reste, au nombre de dix-huit, s'étoit sauvé contre toute espérance, avec le secours de la marée qui les avoit poussés vers le rivage. Dans une Isle déserte, où ils n'avoient trouvé que de l'eau fraîche & quelques animaux sauvages, ils étoient devenus si maigres par un jeûne presque continuel, qu'à peine conservoient-ils la figure humaine. Un jeune hom-

Naufrage
d'un Bâtiment
Portugais.

(n) L'Original dit que ce furent les Anglois qui prirent leur course vers cette petite Isle, où il s'arrêtèrent trois jours pour faire provision de bois & d'eau. R. d. E.

me de c
leur mi
Michelb
tit de n
pour av
lendem

CEPE
ses gens
point d'
duits si b
jeune ho
figure &
te qu'il
fortune.

commer
de qui il
voit été
gais; ma
ne femm
ans qu'il
à l'heure
que son l
Portugal
seau, &
son fils.
prouver
moignage
mer, &
Vaisseau.

MICH
remettre
testation
cipaux A
s'arrêter
Europe.]

LE 24
furent enl
ses sur le
en furent
après, un
par la mé
mandée p
fort civile
retien ple
informé d
dant cette
river des
disposé à

me de quinze ou seize ans, fils du Capitaine, étoit à l'extrémité. Enfin leur misère parut si excessive aux Anglois, qu'elle les toucha de compassion. Michelburne leur fit porter aussi-tôt quelques rafraichissemens, qu'il les avertit de ne pas prendre avec trop d'avidité. Ce conseil étoit si nécessaire, que pour avoir négligé de le suivre, deux des Portugais furent trouvés morts le lendemain, de plénitude & d'indigestion.

CEPENDANT Michelburne étant descendu dans l'Isle avec une partie de ses gens, jugea sur le témoignage de ses Chasseurs, qu'elle ne manquoit point d'oiseaux, ni d'autres animaux, & que les Portugais n'avoient été réduits si bas, que faute d'armes ou d'industrie. Il fit prendre tant de soin du jeune homme, qu'ayant rétabli ses forces en peu de jours, il reconnut à sa figure & ses excellentes qualités qu'il méritoit un meilleur sort. Le service qu'il avoit reçu des Anglois le porta naturellement à s'ouvrir sur son infortune. Elle étoit d'autant plus irréparable, qu'étant né à Macao d'un commerce d'amour, il ne connoissoit ni la famille de son père, ni personne de qui il pût espérer le moindre secours. Cependant, non-seulement il avoit été élevé depuis sa naissance dans la Religion & les Usages des Portugais; mais son père, qui l'avoit aimé fort tendrement, & qui l'avoit eu d'une femme du Pays, avec laquelle il avoit vécu pendant seize ou dix-sept ans qu'il avoit été Facteur à Macao, l'avoit légitimé en épousant sa mère à l'heure de sa mort. Il se nommoit François Diatriz. C'étoit en sa faveur que son Père avoit pris la résolution de quitter Macao, & de retourner en Portugal pour lui assurer tout son bien qu'il apportoit sur le même Vaisseau, & pour le reconnoître dans le sein de sa famille avec la qualité de son fils. Son malheur étoit si grand qu'il ne lui restoit pas même de quoi prouver la vérité de son histoire, ou du moins qu'il n'avoit que le témoignage des Portugais qui étoient échappés comme lui à la fureur de la mer, & qui l'avoient vû dans les droits de sa naissance à Macao & sur son Vaisseau.

MICHELBURNE, pénétré de tendresse & de pitié, lui conseilla de ne pas remettre plus loin à tirer de tous ceux qui l'avoient connu à Macao une attestation de naissance & de fortune, qu'il signeroit lui-même avec ses principaux Anglois en qualité de témoins. Ensuite il lui offrit le choix, ou de s'arrêter dans quelque Ville de l'Inde avec les Portugais, ou de le suivre en Europe.]

LE 24, il s'éleva un si furieuse tempête, que les deux Vaisseaux Anglois furent enlevés de dessus leurs ancres, au milieu même de la Rade, [& poussés sur le rivage avec une impétuosité qui les y fit échouer. Cependant ils en furent quittes pour quelques dommages faciles à réparer.] Peu de jours après, une Flotte Hollandoise de cinq Vaisseaux, qui avoit été fort mal-traitée par la même tempête, entra dans la Rade pour s'y radouber. Elle étoit commandée par l'Amiral *Vibrantz van Warwick*. Ce Général prit des manières fort civiles avec les Anglois. Il invita les principaux à dîner; & dans un entretien plein de confiance & d'amitié, il leur apprit que le Roi de Bantam informé du dessein qu'ils avoient d'attaquer les Vaisseaux Chinois, & regardant cette entreprise comme une insulte pour lui, parce qu'elle devoit le priver des avantages que ces Bâtimens apportoient dans ses Ports, paroissoit disposé à maltraiter les Anglois. On peut supposer que Warwick faisoit en-

MICHELBURNE.
NB.
1605.
Misères des
restes de l'E.
quipage.

Histoire d'un
jeune Portu-
gais.

Tempête fu-
rieuse.

Avis que Mi-
chelburne re-
çoit d'un Ami-
ral Hollandois.

pendant l'espé-
vint à la na-
le tuer. Il le
nda quel avon
il fierement,
tes les autres
ardé prompte-

Vaisseau, Mi-
laissa pendre
e l'Exécuteur
er, sans qu'on
se sauver à la
petite Isle à

nt de Patane,
dans ce Port.
urs, il le prit
er avant l'arri-
écouvrirent du
tinuèrent aussi
plus grand, ils
urt, ils l'abor-
t la nuit. Le
balots de foye
de sa valeur,
& le bon trai-
ouver sa proye
son entreprise
gagner China-
mais, il fut re-
Javans nom-
es vêtus à l'Ea-
haloupe, pour
e plusieurs de
ent les restes
s quinze jours
ommoit Perez
éc-trente-deux
é contre tou-
vers le riva-
au fraîche &
un jeune prof-
n jeune hom-
me

trois jours pour
eau. R. d. E.

MICHELBAUR
N^o.
1606.

trer aussi dans cette crainte les intérêts de sa Nation. Mais de quelque force que pussent venir ses conseils, il donna aux deux Capitaines Anglois celui de renoncer à leur dessein, & de mettre à la voile avec lui pour retourner ensemble en Europe. Michelburne crut entrevoir dans cette exhortation quelque autre vûe que celle de l'amitié; & ce soupçon lui fit déclarer nettement que n'ayant point encore atteint au but de son Voyage, il ne pensoit pas sitôt à l'interrompre. Cependant après le départ de la Flotte Hollandoise, qui fut le 3 de Février, il fit des réflexions plus sérieuses sur les intérêts de sa Patrie. Elles se trouvèrent fortifiées par l'état de son Vaisseau, qui n'avoit plus que deux ancrs, avec des cables auxquels on ne pouvoit prendre de confiance. Enfin il prit la résolution de partir, en se bornant au médiocre profit qu'il avoit tiré jusqu'alors de son Voyage. Il mit à la voile le 5 de Février; & le 7 d'Avril, il eut la vûe du Cap de Bonne-Espérance, après avoir essuyé une furieuse tempête.

Retour de
Michelburne
en Angleterre.

LE 17, il relâcha dans l'Isle de Sainte-Hélène, où ses gens l'auroient arrêté fort long-tems, s'il n'avoit consulté que le besoin qu'ils avoient de rafraîchissemens, & le goût qu'ils prirent pour un si beau séjour. Mais ne préférant rien à sa Patrie depuis qu'il avoit manqué le but de son Voyage, il se remit en mer le 3 de Mai, il passa l'Equateur le 14; & le 27 de Juin, il arriva au Port de Mildfort dans le Pays de Galles. Le 9 de Juillet, il jeta l'ancre à Portsmouth, après une absence de 19 mois.

T A B L E D E S P O S I T I O N S.

	Latitudes			Longitudes.	
Isle de Loronha.	4	00	Sud,		
Isle de l'Ascension.	8	30			
Isle de Diego Ratz.	19	40		98	30
Isle dos Banhos.	6	37		109	00
Isle Graciosa.	7	30		110	40
Isles près de Sumatra.	2	00	00 Norst.		
Isle Bachina Bata.	00	20	20 Sud.		
Rade de Priaman.	00	40	40		
Rade de Sillibar.	4	00	00		
Bantam.	6	40	40		



Voya
[A] P
s'attend
re avor
services
sance à p
rent pa
compos
l'abrégé
merce,
emporta
currens
ces ne re
deux de
seaux,
hommes
doit l'H
essuyer
cés d'un
ment de
fut forc
rans, &
avoir pe
de Loron
la cause
tre le v
Keeling
que la li
Leona,
trouva d

(a) C
(b) V
Relation,
cure, &
peut-être
compte de
ce qu'il ab
les endro
en se souv
donner un
Anglois, n
II. Pa



CHAPITRE IV. (a)

Voyage du Capitaine William Keeling, à Bantam & à Banda, en 1607.

APRÈS s'être ouvert l'entrée des Indes Orientales, malgré l'opposition des Couronnes d'Espagne & de Portugal, les Anglois ne devoient pas s'attendre que les obstacles qui leur restoient à vaincre, & qui devoient faire avorter une partie de leurs entreprises, vinssent d'une Nation de qui leurs services & leurs bienfaits les mettoient en droit d'attendre de la reconnaissance à plusieurs titres. Cependant on va s'appercevoir par degrés, qu'ils n'eurent pas de plus dangereux Ennemis que les Hollandois.] Keeling, qui a composé lui-même l'Histoire de son Voyage, dont il ne reste néanmoins que l'abrégé dans Purchaff (b), confesse qu'avec les vûes ordinaires du Commerce, dans une entreprise à laquelle il étoit employé par la Compagnie, il en porta une vive curiosité d'approfondir les intentions de ces nouveaux concurrents de l'Angleterre, & de s'opposer à leurs progrès; mais que ses forces ne répondant point à son courage, il ne put exécuter que le premier de ses deux desseins. Il partit des Dunes le premier d'Avril 1607, avec trois Vaisseaux, le Dragon, l'Hector & le Consent, qui avoient à bord trois cens-dix hommes. Il montoit le Dragon avec la qualité d'Amiral. Hawkins commandoit l'Hector, & David Middleton le Consent. Cette Flotte commença par essuyer divers défâstres, [qui firent craindre aux trois Capitaines pour le succès d'un Voyage si peu favorisé du Ciel.] Elle passa la Ligne au commencement de Juin; mais en arrivant vers le 5. degré de latitude du Sud, elle fut forcée par la fureur des vents & des orages, par l'impétuosité des courans, & par la multitude des maladies, de retourner vers le Nord, après avoir perdu de vûe le Consent. L'espérance des Pilotes étoit de gagner l'Isle de Loronha. Ils eurent le malheur de la manquer, sans pouvoir deviner la cause de leur erreur; de sorte que, perdant l'espérance de remonter contre le vent, ils se crurent dans la nécessité de reprendre vers l'Angleterre. Keeling se rappella d'avoir lû dans Hackluyt, qu'après une disgrâce telle que la sienne, un Vaisseau Anglois avoit pris le parti de se rendre à Sierra Leona, pour s'y mettre à couvert. Il se fit apporter ce Livre (c), où il trouva d'autres exemples qui le confirmèrent dans la même idée. Cependant une

KEELING.
1607.
Resseintimens
des Anglois
contre les Hol-
landois.

Départ de
Keeling avec
trois Vais-
seaux.

Disgraces de
sa Flotte.

(a) C'est le 5e. Chap. de l'Original. R. d. E.
(b) Voyez *Pilgrims* Vol. I. pag. 188. Cette Relation, est écrite d'une manière très obfcure, & le stile en est peu correct. Mais peut-être faut-il mettre ces défauts sur le compte de Purchaff, qui gâtoit presque tout ce qu'il abrégéoit. On devra nous pardonner les endroits qui nous paroîtront un peu fecs, en se souvenant que notre dessein étant de donner une suite complete des Voyages des Anglois, nous devons éviter également d'être

tre trop longs & trop courts dans nos Extraits.

(c) Purchaff remarque ici que *Thomas Smith* lui a assuré que ce Livre a sauvé vingt mille livres à la Compagnie, qui auroit perdu la valeur de cette somme, si la Flotte étoit retournée en Angleterre. Les Livres de Voyages sont presque autant utiles sur la Mer que les Cartes; & cette considération n'a pas peu contribué à nous faire entreprendre cette Collection.

II. Part.

M

CHAP.

J X

quelque four-
s Anglois ce-
pour retour-
e exhortation
déclarer net-
il ne pensoit
otte Hollan-
es sur les in-
on Vaisseau,
a ne pouvoit
n se bornant
nit à la voile
ne - Espéran-

l'auroient ar-
voient de ra-
Mais ne pré-
n Voyage, il
27 de Juin,
uillet, il jeta

Longitudes.

98	39
109	60
110	49

KEELING.
1607.

Il prend le
parti de ga-
gner Sierra
Leona.

Bancs de
Sainte-Anne.

Situation du
Cap & des
lieux voisins.

Observations
reconnues
fausses.

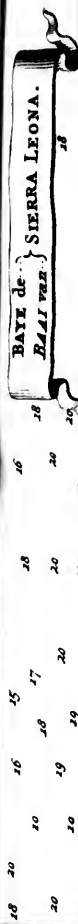
une partie de ses Officiers panchoient pour *Mayo*. Ces deux sentimens furent posés, avec d'autant plus d'attention que tout le monde reconnoissoit la nécessité de renoncer à pénétrer plus loin vers le Sud. Enfin l'on se détermina pour l'idée de l'Amiral, & tous les Matelots en témoignèrent beaucoup de joye.

Le 4 d'Août, on aperçut le matin, sur la surface de l'eau, une grande quantité de fleurs; signe qu'on croit presque certain pour marquer qu'on approche de la terre; & vers le soir, on trouva un fort bon fond, depuis vingt-deux jusqu'à dix-huit brasses. Cependant on ne découvrit aucune apparence de Côte. Plusieurs Matelots expérimentés furent envoyés dans un Esquif à quelque distance de la Flotte, pour observer la qualité des courans. Ils trouvèrent qu'ils alloient contre le vent, Sud-Est par Est. On porta le jour suivant à l'Est, & à l'Est par Sud, avec la sonde à la main. Elle faisoit trouver depuis trente & vingt jusqu'à dix brasses; mais on passa le jour entier & la nuit suivante sans appercevoir encore la terre. Enfin, vers neuf heures du matin, elle se fit voir, à la distance d'environ dix-huit lieues. (d). C'étoit une sorte de Promontoire, médiocrement élevé, & rond dans sa forme. A midi, les observations firent trouver 7 degrés 56 minutes de latitude. On porta le reste du jour à l'Est, tournant quelquefois un peu au Nord ou au Sud, suivant que la sonde trouvoit plus ou moins de fond; car s'il étoit souvent de dix brasses, presque au même moment il diminueoit à sept, ou même à six. On se crut fort proche des bas-fonds & des bancs de *Madeira Bomba*, ou de *Sainte-Anne*. Depuis midi jusqu'au soir, on fit environ quatorze lieues dans cette incertitude. A l'entrée de la nuit, on jeta l'ancre sur vingt brasses de fond au Sud du Promontoire, qu'on reconnut ensuite pour *Illa Verde*. Le Cap de Sierra Leona, qui n'est qu'une pointe assez basse, en est à huit lieues. Il se présente Nord par Est; mais quoiqu'il ne puisse être apperçu de fort loin, les terres, qui sont au-dessus, s'élevèrent assez pour se faire reconnoître, dans un jour serain, à plus de quinze lieues.

Vers six heures du matin, on se remit en mouvement pour gagner la Rade. Le fond fut toujours entre seize & dix brasses, jusqu'à ce qu'on fût au Nord & au Sud du lieu, c'est-à-dire, à un mille & demi d'un roc, qui se trouve à un mille du Cap, & qui n'est pas plus proche d'aucun autre endroit du rivage. On ne trouve là que sept brasses; mais l'ancre ne cesse pas d'être excellent; & lorsqu'on a passé le roc, on retrouve vingt brasses, dix-huit, seize, douze & dix jusqu'au rivage, quoiqu'au Nord, à la distance d'une lieue on apperçoive un banc de sable, contre lequel la mer vient battre impétueusement. La pointe de Sierra Leona porte Ouest-Nord; la partie Septentrionale de la Baye porte Nord-Ouest; & le banc de sable, Nord-Nord-Est.

DANS l'après-midi, l'Amiral découvrant sur le rivage quelques hommes qui l'appelloient par des signes, y envoya sa Chaloupe avec deux otages. Elle lui amena quatre Nègres, qui lui promirent toutes sortes de rafraîchissemens. Il est fort remarquable que toutes les observations sur les variations de l'Eguille depuis le 2^e. degré de latitude du Nord jusqu'à ce lieu, furent trouvées fausses;

(d) *Angl.* huit lieues. R. d. E.



fausses ;
il faut a
Oueft ,
à la ter
les obse
que les

LE 7
quelque
sieurs N
& prése
d'or , qu
qui étoi
pas diffi
pour leu
cher l'e
& d'un
cours au

LE té
miral se
d'un gra
la Flotte
leurs alla
cer trop
me s'ils
des Mat
rent ave
tité de l
ché régl
Les jour
que la p
Cavallos ,

⚔ cinq au
éléphant
intervall

⚔ & se ren
tèrent de
mais en
pour che
de ce pe
plus func
la moind
Les Nég
se hâtère
auroit co
payer le
le. Ses o
de quatre

⚔ ment si j

fausses; car à chaque distance qui se rapporte à quelque Méridien Oriental, il faut ajouter trente lieues; & de celles qui ont rapport à des Méridiens Ouest, il faut retrancher le même nombre. En un mot la Flotte, en touchant à la terre, se trouva trente lieues plus à l'Ouest qu'elle ne l'avoit supposé par les observations. L'expérience, ajoute l'Auteur, est une règle sûre; au lieu que les instrumens trompent souvent les plus habiles.

LE 7 d'Août, la Chaloupe étant retournée à terre avec deux ôtages & quelques petits présens, on vit approcher dans quelques Barques du Pays plusieurs Nègres de meilleure apparence. Les ôtages Anglois revinrent le soir, & présentèrent à l'Amiral, de la part du Chef des Nègres, un petit anneau d'or, qui fut estimé sept ou huit schellings. Comme il étoit tard, les Nègres qui étoient venus à bord ne voulurent point retourner au rivage, & ne firent pas difficulté de passer la nuit au milieu des Anglois, sans aucune précaution pour leur sûreté. Le lendemain, on employa tranquillement le jour à chercher l'eau la plus pure, entre plusieurs ruisseaux qui se trouvèrent excellens & d'un accès fort aisé. Les Nègres s'empressèrent même de prêter leur secours aux Matelots Anglois.

LE tems devint si beau, qu'en attendant qu'on pût se fier à sa durée, l'Amiral se fit un amusement de la pêche au long du rivage. Il eut le spectacle d'un grand nombre de femmes, que les Nègres y avoient amenées pour voir la Flotte. Mais quoiqu'ils eussent marqué peu de défiance pour eux-mêmes, leurs allarmes parurent excessives lorsqu'ils voyoient quelque femme s'avancer trop vers les Chaloupes. Ils les forçoient brusquement de se retirer, comme s'ils eussent appréhendé qu'elles ne se rendissent trop facilement aux signes des Matelots. L'Amiral leur fit distribuer quelques bagatelles, qu'elles reçurent avec une avidité extrême. Il reçut d'elles en échange une grande quantité de limons, qui doivent être fort communs sur cette Côte, puisqu'à marché réglé, on en pouvoit obtenir deux cens pour un petit couteau d'un sol. Les jours suivans devinrent pluvieux jusqu'au 14; ce qui n'empêcha point que la pêche ne fût abondante. On prit dans l'espace d'une heure six mille *Cavallos*, petit poisson, mais d'un excellent goût. L'Amiral acheta, pour cinq aunes de toile, [& sept ou huit livres de fer en barre] une dent d'Éléphant qui pesoit soixante-trois livres. Le 15, Hawkins profita d'un court intervalle de beau tems pour descendre à terre avec une escorte convenable, & se rendre à l'habitation la plus voisine. [Quelques gens de sa suite affectèrent de s'approcher des femmes, sous prétexte de se procurer des limons, mais en effet pour mettre à l'épreuve la jalousie des Nègres, ou peut-être pour chercher l'occasion de se réjouir aux dépens des maris. L'inquiétude de ce peuple jaloux fut si visible, que le Capitaine en redoutant des marques plus funestes, défendit à ses gens, sous les plus rigoureuses peines, de faire la moindre caresse aux femmes. Il en retira néanmoins quelque avantage. Les Nègres, pour ôter à leurs femmes tout prétexte d'écouter les Anglois,] se hâtèrent d'offrir au Capitaine une grosse provision de limons, qui ne lui auroit coûté que la peine de les emporter, s'il n'avoit mieux aimé leur en payer le prix en bagatelles de plusieurs fortes. Il en compta jusqu'à trois mille. Ses observations dans ce petit Voyage ne lui firent pas découvrir plus de quatre ou cinq arpens semés de ris. La surface de la terre est généralement si pierreuse, qu'à peine peut-elle être ouverte avec le fer. [Cependant

KERLING.
1607.

On lie commerce avec les Nègres.

Leurs allarmes pour leurs femmes.

Hawkins visita l'habitation voisine.

Qualités du Pays.

KEELING.
1607.

on voit dans l'éloignement une grande abondance de Palmiers, qu'on croiroit plantés en allées régulières, tant la perspective en est agréable, & qui font juger que le terrain est plus doux à quelque distance du rivage.] [Lorsqu'on y a trois heures de sécheresse dans un jour, on est fort content de la beauté du tems.]

IL se trouvoit tant de Limons sur les deux Vaisseaux, que l'Amiral donna le 16, à tous ses Matelots, une Fête, [où le *Pouch* (e) fut distribué avec profusion. Comme cette partie de joye se faisoit sur le rivage, les Nègres jugeant que la chaleur de la débauche pouvoit exposer leurs femmes à quelque insulte, les tinrent fort resserrées, & s'assemblèrent même avec leurs armes à quelque distance de leur habitation. Mais le bon ordre que l'Amiral entretint parmi ses gens rendit cette précaution inutile.]

UN des ôtages qu'il avoit envoyés d'abord aux Nègres, & qui se nommoit *Jean Rogers*, s'étoit déterminé volontairement à profiter de l'occasion pour pénétrer dans le Pays. Il revint en bonne santé, le 20, chargé de divers présens qu'il avoit reçus des Sauvages, & fort satisfait de la douceur de leur caractère. Entre plusieurs curiosités, il apportoit à l'Amiral une pièce d'or, en forme de croissant; de la valeur à peu près d'un ducat. Il raconta qu'ayant été jusqu'à la principale habitation, qui étoit à huit ou neuf lieues de la mer, il y avoit vu le Chef de la Nation. [C'étoit un Souverain sans Cour & sans faste, qui n'étoit distingué de ses Sujets que par la supériorité du rang. Sa Ville paroïssoit contenir environ six cens maisons. Le Pays ne manquoit pas de culture; & contre l'usage ordinaire des Nègres, les champs étoient entourés d'une sorte de haye. C'étoient les femmes qui prenoient soin d'y planter des racines & d'y semer du ris. Ce travail presque continuel, joint à la chaleur extrême du climat, les rendoit si dégoûtantes, qu'il falloit être Matelot pour les trouver aimables, & Nègre pour en être jaloux. Rogers ne s'apperçut point qu'elles fissent d'autre usage de leur industrie que pour la préparation des alimens. Elles n'ont aucun art propre à leur sexe, ni aucun exercice qui puisse les occuper. Les hommes vont à la chasse des Eléphants, & laissent en paix les autres animaux, quoique le nombre en soit fort grand dans leurs montagnes. Ne mangeant point de chair, à la réserve de quelques poules qu'ils nourrissent dans leurs maisons & dans leurs jardins, ils ne tuent les bêtes sauvages qu'autant qu'ils ont besoin de peaux pour revêtir leurs cabanes dans certaines saisons, & pour se couvrir le corps vers la ceinture. Ceux qui habitent le rivage joignent à leurs racines l'usage du poisson; mais leur adresse est si bornée pour le prendre, que ce mets ne leur est pas fort ordinaire. Rogers ne put découvrir s'ils avoient quelques traces de Religion; car en leur voyant lever souvent les yeux vers le Soleil, il est difficile de juger si c'est pour lui rendre un culte, ou pour en tirer les pronostics ordinaires du tems. L'or n'est pas assez commun parmi eux pour faire supposer qu'ils en connoissent des mines, ou que leurs rivières en charient beaucoup. Cependant la petite pièce que Rogers avoit rapportée, & qu'il avoit obtenue de leur Chef pour un couteau, fit regretter à l'Amiral de n'avoir point d'Interprète qui pût lui procurer plus de lumières.]

L E.

Observations
de Jean Rogers
sur les
Nègres de
Sierra Leona.

(e) Liqueur Angloïse, composée de sucre, d'eau-de-vie & de limons. R. d. T.

X

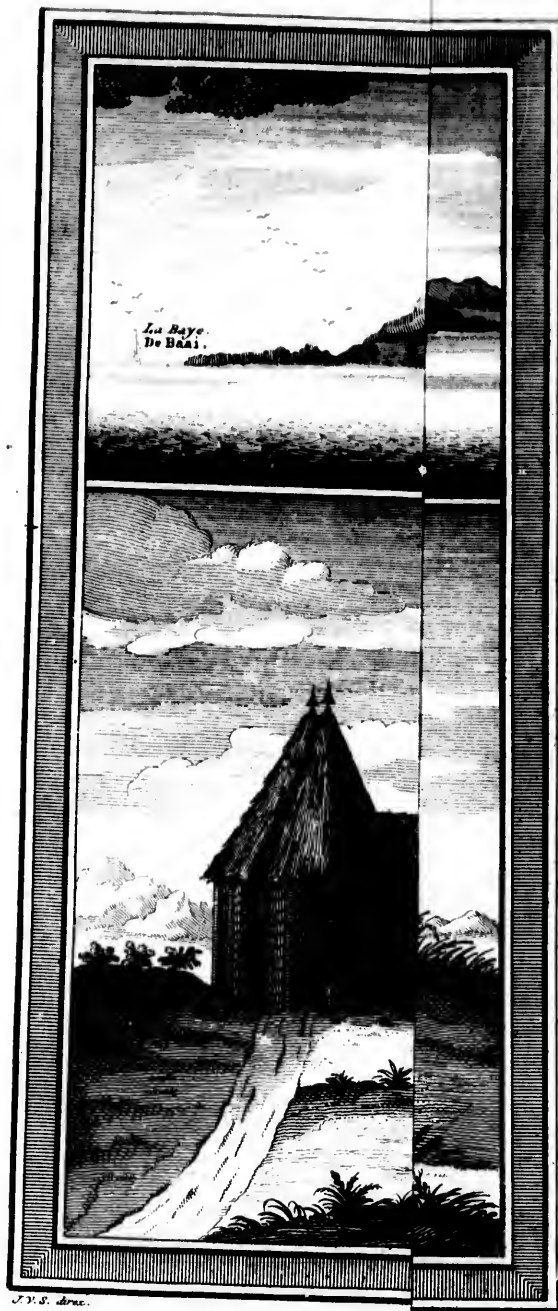
qu'on croi-
le, & qui
ge.] [Lors-
tent de la

Amiral donna
tribué avec
es Nègres
es à quel-
avec leurs
ne l'Amiral

nommoit
ation pour
de divers
leur de leur
pièce d'or,
a qu'ayant
de la mer,
our & sans
rang. Sa
nquoit pas
toient en-
t soin d'y
uel, joint
alloit être
Rogers.
ne pour la
ni aucun
Eléphans,
fort grand.
e quelques
ls ne tuent
r leurs ca-
ceinture.
sson; mais
t pas fort
Religion;
cile de ju-
s ordinai-
oser qu'ils
oup. Ce-
t obtenue
point d'In-

L E.

d. T.



J. S. d'Arc.

LE 7
 Elephans.
 fut que v
 de tirer t
 la nuit, c
 † proye. [
 Côte juſq
 du comm
 il paroît p
 une Natio
 par une r
 même que
 re, il en
 groſſièrem
 ſe d'une i
 pourroit s
 qu'on lui
 Rade, &
 te peine,
 auſſi que l
 † [LA m
 dans ces q
 Sierra Le
 rées l'eau
 L'AUT
 † danna, ou
 Il eut d'ab
 de Nord,
 & Sud-Eſt
 malades,
 dit à leurs
 ge, qui n
 † [ſur cinq
 Pengouins
 de Sable,
 † Est.] L'A
 vec beau
 Matelots.
 leur Lange
 † Capitaine
 te heureuſ
 tems pour
 tons, dou
 dant pluſie
 proviſion.

(f) LL

(f) La 24

Le 7 de Septembre, huit Chasseurs Anglois entreprirent de tuer quelques Elephans. Ils en virent plusieurs, dont ils ne purent s'approcher. Ce ne fut que vers le soir qu'ils en surprirent deux à la portée du fusil. Ils convinrent de tirer tous sur le plus proche; & tous se flattèrent de l'avoir blessé. Mais la nuit, qui commença à devenir obscure, les obligea d'abandonner leur Proye. [Keeling ne rend point d'autre compte de ce qui l'occupa sur cette Côte jusqu'au 14 de Décembre; ce qui fait soupçonner à Purchaff qu'il tira du commerce des Sauvages quelque profit qu'il affecta de cacher. En effet, il paroît peu naturel qu'il eût passé près de trois mois dans l'oïveté avec une Nation qui connoissoit l'or & les dents d'éléphans. Cependant il finit par une remarque qui semble détruire ce soupçon. Après avoir admiré lui-même que les Nègres de Sierra Leona fussent si mal pourvus d'or & d'ivoire, il en rejette la cause sur leur indolence naturelle, qui les borne à vivre grossièrement de leurs racines, & qui va jusqu'à leur faire négliger la chasse d'une infinité d'animaux qui viennent souvent ruiner leurs jardins.] On pourroit s'imaginer que la paresse est un vice contagieux dans ce Pays, lorsqu'on lui voit confesser qu'il se proposa souvent d'observer la latitude de la Rade, & qu'il partit sans l'avoir exécuté. Son Pilote prit néanmoins cette peine, & trouva qu'elle est à 18 degrés 36 minutes du Nord. Il vérifia aussi que la variation est d'un degré 50 minutes à l'Est.

[LA meilleure Rade & la place la plus commode pour se pourvoir d'eau dans ces quartiers, est la quatrième Baye, qui est à l'Est de la pointe de Sierra Leona. Elle est située Ouest Sud-Ouest, & dans les plus hautes marées l'eau y monte 12 pieds.]

L'AUTEUR se transporte, sans autre liaison, à la vûe de la Baye de Saldanna, où il arriva le 17 de Décembre, [après trois jours de Navigation; Il eut d'abord un Vent d'Est qui fut suivi d'un calme & ensuite d'un vent de Nord, qui le retarda beaucoup.] Son dessein étoit de porter Est-Sud-Est, & Sud-Est quart à l'Est, pour doubler le Cap. Mais tous ses gens, sains & malades, demandèrent si ardemment de relâcher dans la Baye, qu'il se rendit à leurs instances. Ils passèrent entre la petite Isle des Pengouins & le rivage, qui n'en est qu'à sept milles. Ils jettèrent l'ancre au fond de la Baye, [sur cinq brasses & demi d'eau. La Pointe occidentale & l'Isle des Pengouins est située Sud quart à l'Ouest. Au Sud de l'Isle il y a un Banc de Sable, à un mille de distance, & un autre à une demi-lieuë au Sud-Est.] L'Amiral permit à ses gens de descendre à terre. [Ils furent reçus avec beaucoup de caresses par quantité de Nègres, qui reconnurent deux Matelots.] Le premier objet qui frappa les Anglois fut une inscription dans leur Langue, qu'ils apperçurent sur un roc. Elle portoit que Middleton, Capitaine du Consent, étoit entré dans la Baye le 24 de Juillet 1607. [Cette heureuse rencontre les délivra de l'inquiétude où ils étoient depuis long-tems pour ce Vaisseau.] Ils achetèrent dès le premier jour cent deux Moutons, douze Bœufs & trois Veaux. Ce trafic continua si heureusement pendant plusieurs jours, que les deux Bâtimens n'eurent rien à désirer pour leur provision.

(f) Ils remirent à la voile, le premier de Janvier 1608, avec un tems si

(f) La 2^e. Section du Chap. V. de l'Original commence ici. R. d. E.

KEELING.
1607.
Chasse d'Elephans.

Keeling est soupçonné d'avoir caché ses profits.

Latitude de Sierra Leona.

Les Anglois relâchent à Saldanna. Inscription qu'ils y trouvent.

Ils remirent à la voile.



Vue des Montagnes nommées
Gesigt van 't Geborgte... } SIERRA LEONA.



Maisons de...
Huizen op... } SIERRA LEONA.



ERRATA.
1603.
Malheurs
qu'ils eussent.

Erreur com-
mencée par les
courans.

Baye de Saint-
Augustin.

Sauvages de
cette Baye.

si favorable, qu'ils n'avoient aucune défiance des deux malheurs qui les menaçoient. Le premier fut une voye d'eau qui se fit à l'Heéctor (g), & dont on ne s'apperçut que le 19, c'est-à-dire, lorsqu'il étoit déjà fort difficile d'y remédier. L'humidité avoit gagné jusqu'aux balots de draps, dont la plupart furent endommagés. L'embarras fut extrême, soit à vuider le Vaisseau, soit à faire sécher les draps. Ensuite, lorsqu'on se crut en repos après une occupation si fatigante, on tomba dans d'autres inquiétudes, en découvrant la terre à douze lieuës de distance au Nord-Nord-Ouest. L'Amiral fut moins surpris que les autres, parce qu'il connoissoit la force imperceptible des courans. Cependant comme on se trouvoit au 34°. degré de latitude, il eut peine à comprendre que la terre pût être si voisine; & suivant ses propres calculs, il conclut que l'erreur devoit être au moins de cent lieuës. [Le 22, à 34 degrés 4 minutes de latitude, l'Auteur comptoit qu'on avoit fait 33 lieuës Est quart au Nord, par un vent de Sud, & Sud-Sud-Ouest; mais par son calcul on devoit se trouver à une latitude différente de cinquante minutes. Les Courans étoient encore cause de cette variété, & jusqu'au 26, de semblables différences firent comprendre qu'on pouroit tomber dans des erreurs très dangereuses, si l'on s'en fioit uniquement au calcul, sans faire attention à la force des Courans.] Le 17 de Février, on découvrit encore la terre, à sept ou huit lieuës; &, vers le soir, on se trouva près de deux petites Isles, que la nuit empêcha de reconnoître; d'autant plus qu'avec le dessein de jeter l'ancre, on ne trouva point de fond à deux mille du rivage. Le lendemain les observations ne purent se faire avec exactitude, parce qu'il étoit arrivé quelque désordre aux instrumens (b). On s'approcha d'une autre Isle qui n'est qu'à trois lieuës des deux premières, en laissant celles-ci au Sud. Le Pilote de l'Amiral reconnut la Baye de S. Augustin. On prit la résolution d'y relâcher. [Dans cet endroit la variation fut de 15 degrés 30 Minutes, & par une autre observation faite le même matin, on l'a trouva de 15 degrés 26 Minutes.

Le 19 on mit à la voile, & l'on eut le malheur de rompre une Ancre.] La Baye se présenta si favorablement que les deux Vaisseaux y entrèrent à pleines voiles. On mouilla contre le rivage du Sud, sur un fond de dix-sept brasses; *Hawkins* fut chargé par l'Amiral, qui se trouvoit indisposé, de descendre à terre avec les deux Chaloupes bien armées. Il revint à bord le soir, sans avoir rencontré un seul Habitant; mais il avoit remarqué un grand nombre de traces qui lui avoient paru fort fraîches; & trouvant une petite Barque abandonnée, il y avoit laissé des grains de verre & quelques petits couteaux. Ce rapport donna peu d'espérance à l'Amiral de se procurer des rafraichissemens. Cependant quelques Matelots qu'il avoit envoyés d'un autre côté à la pêche, dans un Esquif, l'assurèrent qu'en s'approchant du rivage ils y avoient vu de grands os de Bêtes, auxquels ils restoit encore de la chair. [Dans ce tems-là un nommé *George Evans* fut mordu dangereusement par un *Alligator*.] Le 21, on apperçut quatre Sauvages, qui ne marquèrent aucun effroi en voyant approcher d'eux une Chaloupe. L'Amiral leur envoya divers petits présens, qui achevèrent de les rendre si familiers,

(g) *Angl.* au Dragon. R. d. E.
(b) *Angl.* le lendemain on se trouva à 23

dégrés 37 minutes de latitude. R. d. E.

qui les me-
 , & dont on
 le d'y remé-
 la plupart
 e Vaisseau,
 après une
 découvrant
 ral fut moins
 ble des cou-
 , il eut pei-
 propres cal-
 s. [Le 22,
 voit fait 33
 t; mais par
 uante minu-
 qu'au 26, de
 r dans des
 , sans faire
 ouvrit encore
 es de deux
 qu'avec le
 e du rivage.
 , parce qu'il
 a d'une autre
 celles-ci au
 On prit la
 5 degrés 30
 a trouva de

me Ancre.]
 entrèrent a
 de dix-sept
 osé, de del-
 bord le soir,
 a grand nom-
 e petite Bar-
 petits cou-
 curer des ra-
 es d'un autre
 nt du rivage
 encore de la
 dangereuse-
 qui ne mar-
 . L'Amiral
 dre si fami-
 liers,



1. Crapreau de Mer
Zee-Padde.

liers, q
coup de
rien. 1.
breux p
des arm
Un Ang
découvr
de Veau
qu'on ne
rent au-
bien fait
portoiem
un mou
de l'autr
deux pa
ques mo
abandon
gnons en
même p
L'A M
qu'il avo
ment qu'
dans sa C
différenc
tinua d'a
& compt
non deux
satisfait
avant vû
foient tra
le voisina
qu'il fit d
trois mou
gner ave
ral descen
Il fut enc
avoient p
donner le
ries qui e
vers lequ
l'eau extr
remonta
plus vive
voient s'a
d'eau.
[EN ro
gator, eff
Quoique

liers, qu'ils promirent aussi-tôt, par des signes, d'amener au rivage beaucoup de bestiaux. Cependant il en parut quantité d'autres qui n'amènèrent rien. L'Amiral, impatient, descendit lui-même avec un cortège assez nombreux pour n'avoir rien à redouter. Les Sauvages [prirent la fuite à la vue des armes. On les suivit, mais sans marquer trop d'ardeur à les poursuivre. Un Anglois, qui eut la hardiesse de s'avancer seul près d'un petit Bois, y découvrit douze ou quinze de ces Barbares avec environ le même nombre de Veaux & de Chèvres. Ils étoient armés d'arcs & de flèches; mais voyant qu'on ne paroïssoit pas disposé à les attaquer, il s'en détacha deux qui vinrent au-devant de l'Amiral, chacun avec l'animal qu'il avoit amené.] Ils étoient bien faits & robustes. Quoiqu'ils eussent le corps ceint d'une peau, ils apportent peu de soin à cacher leur nudité. L'un menoit un veau & l'autre un mouton. L'Amiral tira quelques schellings de sa poche, & leur présenta de l'autre main plusieurs petits couteaux, pour leur laisser le choix de ces deux payemens. Ils entendirent ce langage muet. Après avoir balancé quelques momens, ils prirent tous deux un schelling & un couteau, qu'on leur abandonna volontiers. A peine furent-ils retournés au Bois, que leurs Compagnons en sortirent avec ardeur, & vinrent offrir leur marchandise pour le même prix.

L'AMIRAL fort satisfait de cette ouverture, & des apparences de douceur qu'il avoit remarquées dans les Sauvages, résolut d'attendre sans empressement qu'ils continuassent de lui apporter des provisions. Il se fit conduire dans sa Chaloupe au long du rivage, pour observer le fond de la Baye. La différence des flots lui fit bientôt juger qu'il y entroit quelque rivière. Il continua d'avancer jusqu'à l'embouchure, qui n'a pas plus d'un mille de largeur, & comptant d'y trouver bientôt l'eau douce, il la remonta l'espace d'environ deux lieues. Son escorte le rassuroit contre toutes sortes d'accidens. Il fut satisfait de l'eau, qui se ressentoit de la mer dans toute cette étendue; mais ayant vu plusieurs troupeaux de trente & de cinquante moutons, qui païssoient tranquillement sur le penchant d'une colline, il ne douta pas que dans le voisinage il n'y eût quelque source d'eau vive. Quelques-uns de ses gens, qu'il fit descendre, rencontrèrent plusieurs Sauvages, qui leur vendirent trois moutons, pour autant de schellings, [mais qui s'obstinèrent à s'éloigner avec leurs troupeaux lorsqu'ils eurent apperçu la Chaloupe. L'Amiral descendit lui-même & s'efforça en vain de les rappeler par ses signes. Il fut encore étonné d'apprendre de ses gens que non-seulement les Barbares avoient préféré des schellings à tout autre prix, mais qu'ils n'eussent voulu donner leurs moutons que pour de l'argent. En jettant les yeux sur les Prairies qui étoient entre la rivière & les collines, il apperçut un gros ruisseau vers lequel il s'avança au travers d'un terrain fort humide, & dont il trouva l'eau extrêmement fraîche. Cette découverte lui causa beaucoup de joye. Il remonta jusqu'au ruisseau avec la Chaloupe, & sa satisfaction fut encore plus vive lorsqu'il se fit assuré, avec la sonde, que ses deux Bâtimens pouvoient s'avancer jusqu'au même lieu pour faire immédiatement leur provision d'eau.

[EN retournant vers la Baye, ses gens tuèrent, à coups de fusil, un Alligator, espèce de Crocodile qu'ils virent marcher fort lentement sur la rive. Quoique mort d'un grand nombre de coups, les mouvemens convulsifs qui lui

KERLING.
1608.

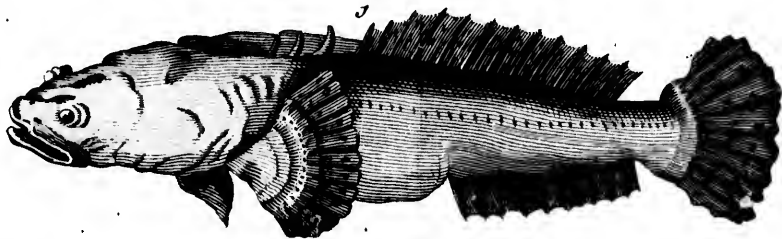
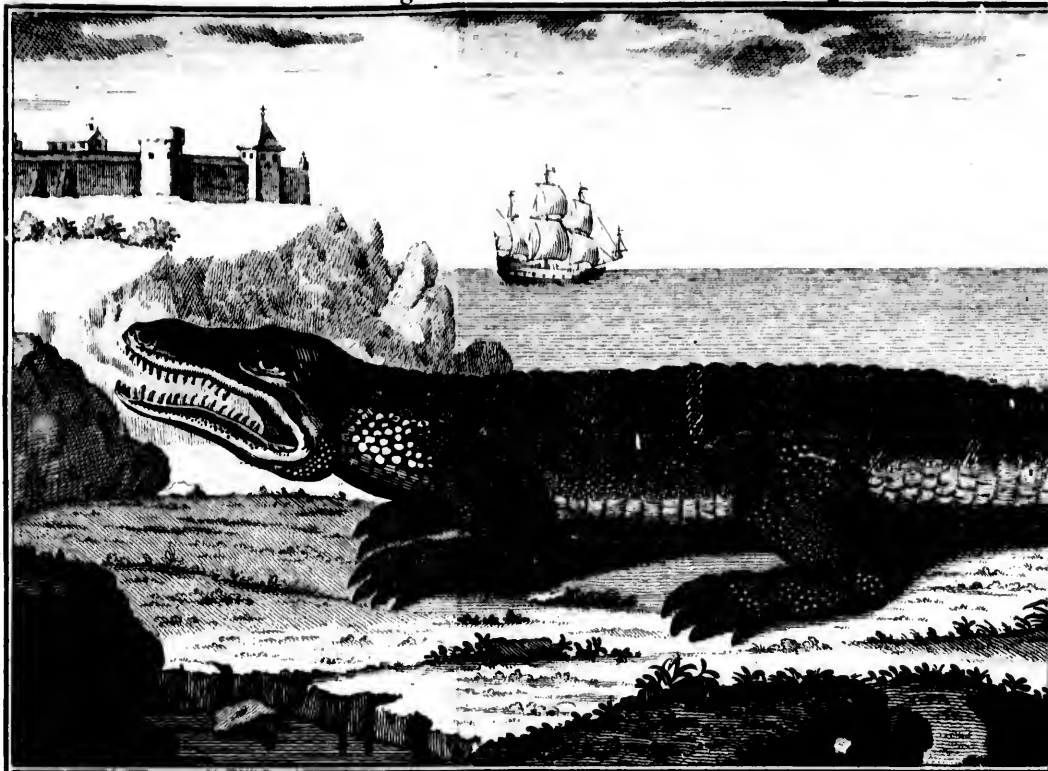
Commerce
des Anglois
avec eux.

L'Amiral découvre une
Rivière dans
la Baye.

Sauvages qui
aiment l'argent.

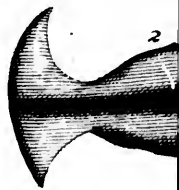
Alligator,
espèce de crocodile.

Jeune CROCODILE, dessiné vivant à Londres.
Jonge KROKODIL, na't Leeven af getekend te LOND



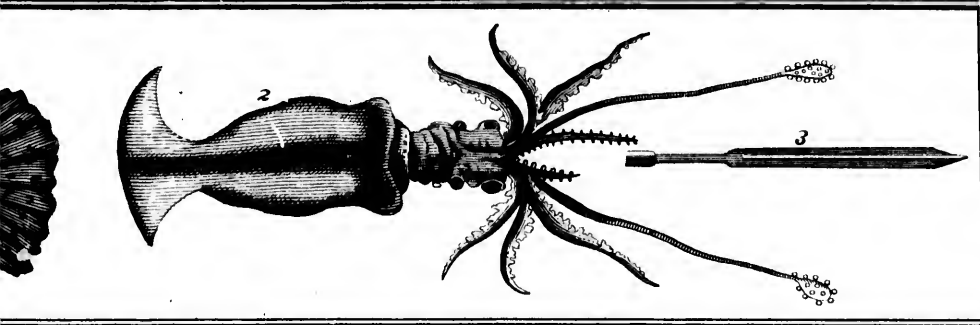
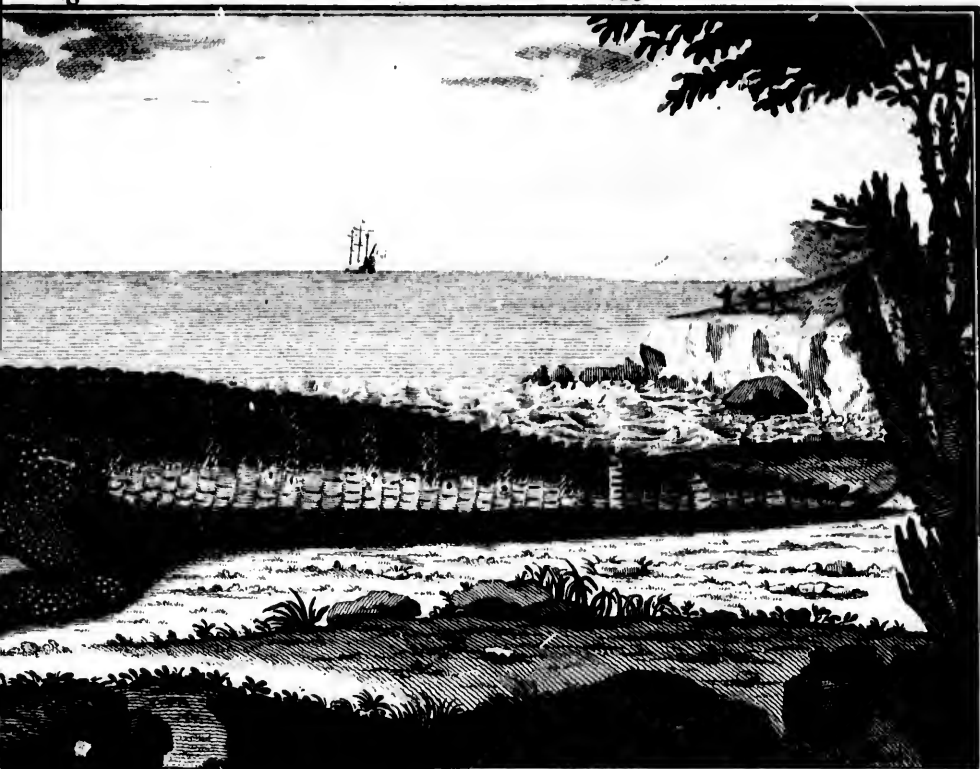
J. V. Schley delin.

1. Crapeau de Mer
Zee-Padde.



2. Ancornet, ou Scuttle Fish.

vivant à Londres au Mois d' Octobre 1739.
en afgetekend te Londen, in de Maand Octob. 1739.



de Fish.

3. *La seule Arrete de l'Ancornet, toute transparente.*
De eenige Graat van den Ancornet, gants doorschynend.

KEELING.
1608.

lui restoit encore, étoient capables d'inspirer de la frayeur. Il avoit seize pieds de long, & sa gueule étoit si large, qu'il ne parut point surprenant qu'elle pût engloutir un homme. Keeling fit transporter ce monstre jusqu'à son Vaisseau, pour en donner le spectacle à tous ses gens. On l'ouvrit. L'odeur qui s'en exhala parut fort agréable; mais quoique la chair ne le fût pas moins à la vûe, les plus hardis Matelots n'osèrent en goûter.]

Sauvages circonçus.

Toile d'araignées qui peut être filée.

LE 24, Keeling fit remonter la Rivière à ses deux Bâtimens, pour faire leur provision d'eau. Les Sauvages, qui observoient sans doute tous ses mouvemens, eurent soin d'éloigner leurs troupeaux des lieux voisins; ce qui n'empêcha point qu'il ne s'en présentât quelques-uns avec des moutons & des chèvres. Les Anglois trouvèrent leurs moutons d'un meilleur goût que ceux de la Baye de Saldanna, quoique la figure en soit assez difforme; car ils ont sur le dos une masse de chair comme les chameaux, avec la seule différence qu'elle est plus avancée vers le col. Dans la familiarité qui augmentoit de jour en jour avec les Sauvages, on s'aperçut que leur Nation est circonçise. Mais Keeling n'ajoute rien qui puisse expliquer une observation si étrange. Il en fait une autre sur les araignées du Pays, qui sans avoir rien d'extraordinaire en elles-mêmes, font des toiles beaucoup plus luisantes que les nôtres, & d'un tissu si fort & si moelleux qu'il ne doute point qu'elles ne puissent être filées comme la soye.

LE 25 il s'éleva du Nord-Ouest un orage si violent, que le Vaisseau de Hawkins fut enlevé de dessus ses ancres, & perdit la plus grosse. Le danger étoit d'autant plus redoutable, que le rivage, dans la plus grande partie de la Baye est bordé d'une chaîne de rocs, entre lesquels & la terre, on trouve continuellement deux brasses d'eau. Le poisson y entre en abondance; & comme il est facile d'y employer les filets, on en prenoit tous les jours une quantité prodigieuse. Cette espèce de digue est aussi fort avantageuse pour les Chaloupes & les autres petits Bâtimens, qui y demeurent fort à couvert, tandis qu'on descend au rivage. Mais rien n'est si dangereux pour les grands Vaisseaux qui sont poussés par le vent, ou qui s'approchent de la terre sans précaution.

Qualités de la Baye de Saint Augustin.

Passage dangereux.

ON quitta la Baye le 28. Malgré les secours que la Flotte s'y étoit procurés, Keeling regarde cette Rade comme un lieu où la nécessité seule doit faire chercher des rafraîchissemens. Outre que les Naturels ne veulent de commerce que pour de l'argent, & que les bestiaux n'y sont point en fort grande abondance, l'eau y est trop profonde, le rivage dangereux, & le fond si dur qu'à la moindre agitation il coupe les cables.

LE 12 de Mars, vers le 15^e. degré cinquante minutes de latitude, la sonde ne trouva point de fond à quatre-vingt-dix brasses, quoique deux heures auparavant on l'eût trouvée à dix-sept & à seize brasses. Dans l'après-midi, on trouva depuis vingt-quatre jusqu'à dix-neuf. Ensuite, vers le soir, on fut effrayé de se voir sur neuf & huit brasses; lieu fort dangereux, sans doute, si l'on s'y trouvoit engagé pendant la nuit. Avec le secours d'un vent frais, on gagna un peu vers le Nord, & l'on se trouva le lendemain à quinze degrés quarante-cinq minutes. Un calme incommode fit perdre la moitié du jour. Il fut suivi d'un vent impétueux, qui jeta les deux Vaisseaux si loin vers le Sud, qu'à l'entrée de la nuit, ils se virent à trois lieues de la terre. Le 14, on ne se retrouva qu'à quinze degrés quarante-deux

deux
que
L'A
qu'au

L
tain
des c
gnan
Nuev

17,
gea p
nions
les d
civiv
soit f

meur
fond
là-de
Cepe
vant
telle

que
Mer
du c

(k

pû tr
Rade
trer

il ra
nées
de P

nes
cach
ges
Hab

été r
tour
avoi

ans,
L
& du
mois
d'Ao

(i
teht d
renco
repon

II

deux minutes; de sorte qu'on étoit avancé de trois lieuës au Nord, tandis que par les calculs on croyoit l'être au moins de quinze au Nord-Nord-Est. L'Auteur conclut que les courans sont fort rapides, & portent au Sud plus qu'au Sud-Ouest.

Le jour suivant, il fut impossible de découvrir la terre, quoiqu'on fût certain de n'en être qu'à neuf ou dix lieuës. L'Amiral embarrassé de la force des courans, cherchoit par quels moyens il pourroit s'en dégager. En s'éloignant de la terre, il craignoit des dangers presque inévitables vers l'Isle de *Nueva*. D'un autre côté, il ne se croyoit point en sûreté si près des Côtes. Le 17, se trouvant à quatorze degrés cinquante-sept minutes de latitude, il jugea par les calculs, que les courans étoient diminués. Entre plusieurs opinions de ses gens sur ces vicissitudes, celle de son Pilote fut toujours qu'elles devoient être attribuées aux différences de la Lune; & pour preuve décisive, il prétendoit avoir remarqué que la grande force des courans se faisoit sentir quelques jours après & devant la pleine Lune. Mais l'Amiral demeura persuadé que la source de ces mouvemens irréguliers, vient de la profonde Baye (i) qui est entre le Cap Corientes & Mozambique, [& débite là-dessus une doctrine, dont le détail seroit peu convenable à cet Ouvrage.] Cependant il en tire une conclusion que je dois rapporter, parce qu'il en vante beaucoup l'utilité. C'est que pour éviter les courans dans une course telle que la sienne, il faut bien se garder de s'approcher de la terre avant que d'avoir gagné la pointe de Mozambique, [qui avance au loin dans la Mer, & depuis laquelle les côtes du côté du Nord courent Nord & Sud, & du côté du Sud s'étendent Sud-Ouest quart à l'Ouest.]

(k) L'AUTEUR se transporte avec tant de vitesse dans sa course, qu'on n'a pu trouver que de l'obscurité dans ses derniers récits, jusqu'à *Delisa* ou *Delisha*, Rade au Nord de Socotora, où il prit le parti d'attendre la *Mousson*, pour entrer dans la Mer de l'Inde. Là, sans rendre aucun compte de sa navigation, il raconte deux ou trois faits qu'il apprit des Mores. Depuis quelques années, dit-il, on avoit trouvé sur les Côtes de Mombassa, de Magadoxo, de Pata & de Brava, de prodigieuses masses d'ambre gris, dont quelques-unes pesoient jusqu'à vingt quintaux, & si grosses enfin, qu'une seule pouvoit cacher plusieurs hommes. Les Mores l'assurèrent qu'ayant fait plusieurs voyages aux Isles de Comore pour acheter des Esclaves, ils avoient trouvé les Habitans de ces Isles rusés & perfides; que cinquante de leurs gens y avoient été massacrés par surprise, & que la crainte du même sort leur avoit fait tourner leur commerce vers d'autres lieux. Enfin ils dirent à Keeling qu'ils avoient vû à Pemba huit Hollandois, qui y étoient depuis trois ou quatre ans, & deux desquels avoient embrassé le Mahométisme.

LA *Mousson* des vents du Sud commence ordinairement le premier de Mai, & dure cent jours. Les vents les plus impétueux se déchaînent pendant les mois de Juin & de Juillet. Ils commencent à devenir moins violens le 10 d'Août; & ceux du Nord, qui viennent immédiatement après, & qui ament

KEELING.
1608.
Embarras
causés par les
courans.

Opinions sur
les courans
qui retardent
la Flotte An-
gloise.

Rade de De-
lisha.

Etranges mas-
ses d'ambre
gris.

Tems de la
Mousson du
Sud.

(i) Il prétend que les Courans qui partent du Nord-Ouest de l'Isle de Madagascar, rencontrant le rivage de Mozambique, sont repoussés, & forcés à suivre les Côtes jus-

qu'au Cap Corientes.

(k) La 3^e. Section du 5^e. Chap. de l'Original commence ici. R. d. E.

KEELING.
1608.

Fabrique de
l'Aloes.

Diverses in-
formations de
l'Amiral An-
glois.

nent beaucoup de pluies, régnent ensuite trois ou quatre mois. C'est dans ces tems qu'on fait l'*aloes*, qui n'est que le jus du *semper vivens*, qu'on fait congeler dans des peaux de bouc.

LE 23 de Mai, Keeling envoya sa Chaloupe au rivage, pour y faire payer une grande quantité d'*aloes*, dont il avoit déjà fait le prix. Il en prit mille huit cent trente-trois livres qu'il paya fidèlement: ce qui n'empêcha point le Chef des Mores de lui faire demander en emprunt cinq cens pièces de huit, qu'il refusa de lui prêter: mais pour adoucir ce refus, il lui fit présent de quelques armes, d'une fort belle étoffe & d'un couteau. Ensuite il prit encore cinq cens soixante-quinze livres d'*aloes*, qui lui coûtèrent cent quinze dollars.

IL apprit le 24 que les vents avoient commencé le dernier d'Avril, & que tous les ans ils viennent plus tard d'onze jours (1); de sorte que dans l'espace de trente-trois ans, leur commencement se retrouve au même jour du même mois; que comme la Mousson de l'Ouest vient des vents du Sud, celle de l'Est vient des vents du Nord; qu'il n'y a que deux Moussons dans toute l'année; que dans celle où se trouvoit l'Auteur, la Mousson de l'Est devoit commencer le 13 d'Octobre, & durer jusqu'au mois d'Avril, pendant lequel le tems est ordinairement assez beau jusqu'à la Mousson de Mai; que le *Neuruz*, c'est-à-dire, le nouvel an du Pays commence le premier jour de la Mousson de l'Est: qu'après le vingt-cinq de Septembre, on ne peut plus naviguer de la Mer Rouge à l'Est; que *Chaul*, *Dabul*, & *Danda Rajipari*, sont des Ports sûrs & commodes, & des Villes d'un commerce fort riche sur la Côte de l'Inde; qu'à *Saada*, *Ilbuk*, *Anzaame* & *Mutu*, quatre des Isles Comores, il se trouve continuellement du ris en abondance, & que les Habitans y sont d'un caractère plus humain que dans les autres Isles; mais qu'à *Jugherjisi* & *Malale*, deux autres des mêmes Isles, le ris est rare, & le Peuple perfide; que dans l'une des deux dernières, un Vaisseau Anglois, dont le Capitaine se nommoit *Lancafter*, avoit été fort maltraité quinze ans auparavant.

KEELING apprit encore que le jour auquel on lui faisoit tous ces récits, c'est-à-dire, le 26 de Mai, étoit le deux cens vingt-quatrième jour de l'année du Pays; qu'il n'y a point de pluie sur la Côte d'Arabie jusqu'au dix-septième jour de cette Mousson; que le trois cens-cinquième jour de l'année du Pays, étoit le meilleur pour faire voile de-là vers *Surat*, & que ce voyage ne prenoit que dix ou douze jours; que *Burum*, *Makella* & *Kassan*, sont de bons Ports pour les deux Moussons, sur la Côte d'Arabie, mais de peu d'utilité pour le commerce; que *Schael* ou *Schaer* n'a ni Port, ni Rade, où l'on puisse se retirer, mais qu'on y trouve du fer & du plomb; qu'on en fait venir par terre ces marchandises à *Kassan*, & que la distance n'est que d'une journée de chemin; que pendant les deux Moussons, la Mer est extrêmement agitée sur la Côte d'Arabie, & que les courans suivent le vent; qu'il n'y a point de sûreté contre la Mousson de l'Ouest à l'entrée de *Surate*, parce

(1) L'Auteur ne croit point ce fait: ce prétendu retard ne pourroit-il point venir de ce que les Mahon étans comptent par mois lunai-

res, ce qui fait que leur année diffère de l'année solaire.

ce qu
viole
LA
lent a
qu'à
tant
appor
ge int
KE
+ Ille
roit
s'il n
+ tre
le-ci,
l'autr
+ fort
l'évita
un aut
+ il ne
sûre
de diff
& quel
vision.
leur ris
étant p
lieux d
la Côte
cut pre
du riva
& plus
qui ne
LA H
de cinq
miral,
pièce d
pièce d
Il arriv
ling un
cits des
KEE
Palais
donna
que de
fes; Ke
que lie
voulant
un prix
bahar;

ce que le fond est fort mauvais pour l'anchrage, & que les marées y sont si violentes, qu'elles sont capables seules de renverser les Vaisseaux.

LA Rade de Delifcha, où Keeling étoit depuis si long-tems, est un excellent azile contre la Mousson de l'Ouest; mais ce qui paroît fort étrange, c'est qu'à deux milles de-là, au Levant comme à l'Ouest, le vent souffle avec tant de violence, qu'il n'y a point de Vaisseau qui s'y puisse arrêter. On n'en apporte point d'autre raison que la distance des hautes montagnes, & le large intervalle de terres basses qui sont entr'elles & la Mer.

KEELING remit à la voile le 24 de Juin. Il apperçut le 23 de Juillet une Île escarpée dont il lui parut fort difficile d'approcher. [Cependant il en auroit cherché les moyens, dans les besoins pressans qu'il commençoit à sentir,] s'il n'en eut apperçu deux autres au Nord, & une plus grande au Sud, à quatre degrés deux minutes de latitude. [Il prit le parti de relâcher dans celle-ci,] après avoir observé qu'entre ces Îles, qui ne sont éloignées l'une de l'autre que de dix lieuës, il y a un grand banc de sable qui rend le passage fort dangereux, [pour ceux qui sans le connoître passent-là de nuit. Il l'évita en dirigeant sa course à deux lieuës de l'Île du milieu. Il crut voir un autre passage entre cette Île & celle qui est au Nord; mais à peine avoit-il une lieuë de largeur.] [La Rade où ses deux Vaisseaux entrèrent, est assez sûre contre toutes sortes de vents; mais le fond, qui n'est que de petites pierres de différente forme, est dangereux pour les cables. La Flotte trouva de l'eau & quelques mesures de ris, qui étoient fort éloignées de suffire pour sa provision. L'année avoit été si mauvaise, que loin de chercher à se défaire de leur ris & de leurs denrées, les Habitans s'efforçoient de les cacher.] Le 26, étant presque à la même distance de Priaman & de Tekoa, à deux ou trois lieuës du rivage, on découvrit un banc de sable entre les deux Vaisseaux & la Côte. En s'approchant au Nord-Est par Est de la Rade de Priaman, on eut presque toujours quarante cinq brasses d'eau jusqu'à deux lieuës & demi du rivage. A quatre lieuës de la même Rade, il y a une Île au Nord-Est; & plus proche on en trouve trois autres, Sud-Sud-Est & Nord-Nord-Ouest, qui ne sont éloignées entre elles que d'un mille.

LA Flotte entra l'après-midi dans la Rade de Priaman, & salua la Ville de cinq coups de canon. Aussitôt le Gouverneur envoya un cheveau à l'Amiral, qui paya cette galanterie par un présent de trois aunes de drap, d'une pièce de calico bleu, d'un moufquet, & de deux épées. Il donna aussi une pièce de calico bleu au Messager, qui parloit fort bien la langue Portugaise. Il arriva le même jour un Bâtiment d'Achin, dont le Capitaine eut avec Keeling une longue conversation en Arabe; & les Anglois formèrent sur ses récits des espérances fort avantageuses pour leur commerce.

KEELING ne tarda point à descendre au rivage. S'étant fait conduire au Palais du Gouverneur, il proposa de régler d'abord le prix du poivre. On lui donna soixante Commissaires, avec lesquels il eut de longues discussions avant que de pouvoir s'accorder. La principale regardoit le poids des marchandises; Keeling demandant qu'on lui laissât la liberté de les faire peser dans chaque lieu de l'Île, où l'occasion se présenteroit de les acheter, & les autres voulant qu'elles fussent pesées dans la Ville. D'ailleurs ils en demandoient un prix exorbitant. Ce n'étoit pas moins que cinquante dollars pour chaque bahar; tandis que le Capitaine d'Achin avoit conseillé aux Anglois de n'en

KEELING.
1608.
Rade de Delifcha.

Keeling se remet en mer.

Arrivée de la Flotte à Priaman.

Réglement de commerce avec les Commissaires Indiens.

KEELING.
1608.

offrir que seize. Mais ils conçurent bien-tôt, que ce Capitaine qui étoit lui-même un Marchand, n'avoit pensé qu'à les tromper à son avantage, parce qu'il espéroit enlever la plus grande partie du poivre, avant que les Anglois fussent d'accord avec le Gouverneur, & les réduire ensuite à l'acheter de lui au prix qu'il y voudroit mettre. Après quelques débats on convint de vingt-deux dollars & demi par bahar, sans y comprendre le droit royal de six pour cent. Keeling se vit comme forcé de payer deux autres droits, ou plutôt deux exactions, dont il ne reconnoissoit point la justice; l'un de cent soixante dollars, & l'autre à peu près de la même somme. Cette convention fut couchée par écrit & signée respectivement par les Commissaires.

Production
annuelle de
Priaman.

LA Ville & le territoire de Priaman ne produisent pas chaque année plus de cinq cens bahars de poivre; mais en y joignant les productions des Cantons voisins, tels que *Passaman*, *Tekoa*, *Paroufe*, & les montagnes qui sont au-dessus de la Ville, toute la quantité peut monter à deux-mille cinq-cens bahars, qui suffisent pour la cargaison de deux Vaisseaux. On les achete à fort bon marché, quand on laisse pendant toute l'année dans la Ville des Facteurs qui sçachent saisir les occasions. Mais le tems de la moisson est au mois d'Août & de Novembre; & si l'on n'a pas pris des précautions avant cette saison, les Vaisseaux d'Achin & de Java ne manquent guères alors de venir enlever tout ce qui se trouve à vendre. Ceux de Guzarate sont exclus de ce commerce par un ordre exprès du Roi d'Achin. Keeling conclut qu'un Bâtiment peut toucher dans une année à Surate, où il achete des calicos & d'autres étoffes, passer ensuite à Priaman pour y laisser des Facteurs, & jeter ainsi les fondemens d'un commerce fort avantageux pour l'année suivante. Mais il ne voit pas, dit-il, comment un Vaisseau pourroit toucher à Cambaye & se rendre assez-tôt à Priaman dans la même année. D'ailleurs, si l'on ne veut rien donner au hazard, il est à-propos, pour la sûreté du commerce, de se procurer des lettres de permission du Roi d'Achin.

Disposition
d'un commer-
ce avanta-
geux.

On offre à
Keeling de le
rendre maître
de Priaman.

Caractère sin-
gulier d'une
Dame Indien-
ne, & visite
que l'Amiral
lui rend.

TANDIS que la Flotte Angloise étoit tranquillement à l'ancre, il vint à bord un More qui parloit fort bien le Portugais, & qui demanda un entretien secret à l'Amiral. Après des préludes fort recherchés, il lui dit qu'il étoit envoyé par la Veuve du dernier Gouverneur de Priaman, femme riche & puissante, qui offroit aux Anglois des secours assurés pour se rendre maîtres de la Ville, à condition qu'elle demeureroit maîtresse absolue de la moitié de leur conquête. Cette proposition ne séduisit point l'Amiral. Il ne s'étoit pas proposé de prendre des Villes aux Indes; & connoissant d'ailleurs les artifices des Mores, il ne douta point qu'une offre de cette nature ne fût le voile de quelque perfidie. Sa réponse fut un refus sans exception. [Cependant il lui resta quelque curiosité de voir la Dame Indienne, autant peut-être pour vérifier le discours du More, que pour connoître une femme d'un caractère si hardi. Il proposa au More de lui ménager cette faveur. Les mesures furent prises pour la nuit suivante; car malgré la liberté que les Veuves Indiennes ont de disposer d'elles-mêmes, Keeling ne vouloit pas risquer de faire naître des soupçons par sa visite. Le More fut fidèle à le venir prendre dans une petite barque, au commencement de l'obscurité. Il n'étoit conduit que par deux Matelots, & l'Amiral ne se fit accompagner aussi que de deux de ses gens. Ils abordèrent au rivage avec beaucoup de précautions. Ils traversèrent de même une partie de la Ville, jusqu'à la maison de l'ancien-

ne

ne Go
aiséme
recom
temen
néral
à l'at
les tra
ans. C
miers
dé que
tenue
ne pou
à Keel
porta p
toit lui
rempli
LA
ner de
vices,
ce que
fête; &
ques jo
nécessi
lontiers
s'arrête
comme
avec le
sein d'
parente
ces, fil
leur pè
voit en
récomp
pû obt
le s'éto
biens,
veau G
coup d
leur pa
a vû d
La Go
petits p
leur cé
sion qu
toit au
banni d
& vien

ne Gouvernante, qui donnoit du côté des montagnes. Keeling s'aperçut aisément qu'il étoit attendu, & qu'on observoit le mystère, comme il l'avoit recommandé au More. Il fut introduit par un seul Esclave, dans un appartement dont il nous a dérobé la description; mais il le représente en général fort riche & fort galant. Il y trouva la Dame Indienne, qui étoit seule à l'attendre. Le More demeura pour servir d'interprète. A juger de l'âge par les traits, Keeling s'imagina que cette femme n'avoit pas moins de quarante ans. Cependant elle avoit encore de la fraîcheur & de la beauté. Ses premiers discours tombèrent sur le projet de son ambition; car le More persuadé que le refus de l'Amiral n'étoit venu que de ses défiances, l'avoit entretenue dans les mêmes idées, & l'avoit même assurée qu'une visite nocturne ne pouvoit s'expliquer autrement. Aussi parut-il fort étonné d'entendre tenir à Keeling le même langage que sur le Vaisseau; & par les raisons qu'il apporta pour le faire changer de sentiment, il lui donna lieu de juger que c'étoit lui-même qui avoit inspiré à la Gouvernante le projet dont elle s'étoit remplie.

L'AMIRAL se défendit par des objections si fortes, qu'on ne put le soupçonner de mauvaise-foi. Il offrit d'ailleurs de si bonne grace son bien & ses services, que la Gouvernante prenant du goût pour sa personne, lui fit servir ce que le Pays a de plus délicieux. Une partie de la nuit se passa dans cette fête; & lorsqu'il parut penser à son retour, il fut pressé de demeurer quelques jours dans un lieu où sa présence étoit agréable. Il s'en excusa par la nécessité de paroître le lendemain aux yeux de ses gens; mais il promit volontiers de renouveler quelquefois sa visite. Comme les Marchands Anglois s'arrêtent peu à la description de leurs plaisirs, il ne nous apprend point si ce commerce tourna en galanterie; mais ayant continué de voir la Gouvernante avec les mêmes précautions, il sut d'elle les moyens qu'elle avoit eu dessein d'employer pour lui assurer la conquête de Priaman. Elle étoit proche parente de la Maison Royale d'Achin; & dans la guerre que les deux Princes, fils du vieux Roi, s'étoient déclarés mutuellement pour la succession de leur père, elle avoit embrassé avec son mari, les intérêts de l'aîné, qui avoit enfin remporté l'avantage. Ce service étoit demeuré non-seulement sans récompense, mais si peu considéré, qu'après la mort de son mari elle n'avoit pu obtenir le Gouvernement de Priaman pour un Seigneur de la Cour qu'elle s'étoit proposé d'épouser à cette condition. Elle avoit amassé de grands biens, & son crédit parmi les Habitans l'emportoit encore sur celui du nouveau Gouverneur. Elle ne doutoit pas que les plus puissans n'entraînent tout d'un coup dans sa vengeance, d'autant plus que son mari avoit eu besoin de beaucoup d'adresse & d'efforts pour les attacher au parti du jeune Roi, & que leur panchant s'étoit toujours déclaré pour le Prince son frère. En effet, on a vu dans une autre Relation que l'aîné s'étoit rendu odieux par sa cruauté. La Gouvernante comptoit qu'il ne lui seroit pas moins facile de gagner les petits par ses libéralités; & le secours qu'elle vouloit obtenir des Anglois en leur cédant une partie de la Ville, étoit moins pour s'en mettre en possession que pour s'y soutenir ensuite contre le Roi d'Achin. Elle se promettoit aussi que le frère de ce Prince, quoiqu'alors chassé de son partage & banni de l'Isle de Sumatra, reparoîtroit au premier bruit de son entreprise, & viendrait se joindre à elle pour faire revivre ses droits. Enfin ce grand projet,

KEELING.
1608.

Il refuse d'entrer dans les vues qu'on lui propose.

Moyens qu'on veut employer pour lui livrer Priaman.

KEELING.
1608.

Embarras
où tomba l'A-
miral Anglois.

Pénétration
des Mores
dans leurs ar-
tières.

Dangers en-
tre Sumatra &
Java.

Isle de Sel.

projet, dont elle paroïssoit craindre peu de devenir la victime, l'occupoit si vivement qu'elle y ramenoit sans cesse l'Amiral, jusqu'à lui offrir à la fin de se soumettre entièrement aux Anglois. Il fut obligé, pour se délivrer de ses instances, de lui promettre son secours, s'il trouvoit à Bantam quelques Anglois qui voulussent l'écouter, & se joindre à lui pour augmenter ses forces. Cette promesse la satisfit, mais elle souhaita que le More fit le voyage de Bantam avec la Flotte Angloise, dans la seule vûe de faire souvenir Keeling de son engagement. Il lui auroit été difficile de trouver un prétexte pour s'en défendre, si de justes frayeurs ne l'eussent sauvé de cet embarras. Quelque soin qu'il eut apporté à cacher son commerce avec la Dame Indienne, il fut observé par les Espions du Gouverneur. Cette femme s'étoit rendue suspecte par des plaintes & par d'autres marques de mécontentement. Le Gouverneur, qui se regardoit comme le principal objet de sa haine, prit de mauvaises impressions de ce commerce nocturne. Il témoigna ses allarmes à l'Amiral, en lui faisant un portrait défavantageux de l'ancienne Gouvernante. Il le menaça même d'en informer le Roi, dont il ne répondoit pas que le ressentiment ne retomât sur tous les Vaisseaux qui pa- roitroient dans ses Ports.

KEELING ne balança point à faire entendre que la galanterie avoit eu plus de part à ses visites que la politique. Mais, sans se payer de cette réponse, le Gouverneur qui avoit fait arrêter son Guide, le fit amener sur le champ, dans l'espérance que ce malheureux confesseroit ce qu'il pouvoit s'imaginer que l'Amiral avoit déjà déclaré. Keeling, qui comprit le dessein du Gouverneur, commençoit à ressentir des inquiétudes sérieuses, & se reprochoit amèrement son imprudence. Mais le More, accoutumé à l'artifice, entrevit tout-d'un-coup, à son embarras, qu'il ne lui étoit rien échappé. Il se vanta du moins de cette pénétration lorsqu'il fut délivré du péril. Toutes les menaces du Gouverneur n'ayant pu l'ébranler, Keeling prit à son tour le ton du reproche pour faire honte au Gouverneur de ses soupçons, & l'accuser même d'avoir violé par son emportement un article de la capitulation.]

CEPENDANT il jugea qu'ayant fini sa cargaison, rien ne devoit l'arrêter plus long-tems dans la Rade. Il en partit le 18 de Septembre, après y avoir passé près de deux mois. Le lendemain à midi, se trouvant à dix lieuës Ouest-Nord-Ouest, de la pointe qui est au Sud de Priaman, il porta vers l'Est d'*Ilha de Tristezza*. Le 20, à la pointe du jour il tomba à l'extrémité de cette Isle, & ne put l'éviter qu'en prenant à l'Est-Sud-Est. Il vit les jours suivans, plusieurs petites Isles, qui sont aux environs de Sumatra; & plus loin à l'Ouest une autre Isle beaucoup plus grande. Il remarque qu'on ne peut naviguer avec trop de précautions sur cette Côte, parce que la plupart de ces Isles ne sont point marquées sur les Cartes.

LE 1 d'Octobre, à 5 degrés 30 minutes de latitude, en continuant sa navigation au long de la terre, quoiqu'à dix ou douze lieuës de la Côte, il trouva que son Vaisseau avançoit plus vite vers le Sud qu'il ne l'auroit dû suivant ses calculs. Le jour suivant, il découvrit une Isle, qu'il prit d'abord pour l'Isle de *Sel*, mais ce n'étoit qu'un roc de figure ronde, que les Cartes ne font point observer. Quoique la Flotte se crût peu avancée, on se trouvoit à midi, au 5^e degré 55 minutes du Sud. Le 3 on apperçut à découvert l'Isle de *Sel*, qui n'étoit éloignée que de quatre ou cinq lieuës. Sa situation

tuation
tes les
la plus
lieuës.
qui ser
d'arbre
aucun
route,
ON
seaux
fle, &
fendre
devant
vantes.
pour lu
formati
s'afflige
non-leu
dedain
zèle po
affaires.
pris tan
dre aut
grés, il
ves. En
de secou
mains;
avoient
logies n
partie d
plus rich
ment po
nie sans
un sujet
KEEL
délivrer
raisons
fant qu'i
rent con
que Her
les Java
moins d
d'enlever
cessité,
ils s'étoi
mes con
mes n'é
tes à l'A

uation est à 6 degrés 6 minutes. C'est la plus haute & la plus ronde de toutes les Isles qui sont à l'entrée des Détroits de la Sonde. Sa distance jusqu'à la plus proche partie de l'Isle de Sumatra, n'est que de treize ou quatorze lieues. Le 4 au matin, on n'étoit plus qu'à cinq ou six lieues de la pointe qui ferme la Baye de Bantam. On découvre de ce lieu deux Rocs couverts d'arbres, l'un au Nord, & l'autre au Sud, entre lesquels la Flotte passa sans aucun obstacle. [Le Pilote de l'Amiral, ayant déjà fait cette dangereuse route, se fioit beaucoup moins aux Cartes qu'à son expérience.]

ON entra le 5 dans la Rade de Bantam. Il s'y trouvoit à l'ancre six Vaiffeaux Hollandois, dont deux avoient leur cargaison presqu'entière de girofle, & deux travailloient à se charger de poivre; mais l'Amiral ne put se défendre d'une vive douleur, en apprenant des Facteurs Anglois qui vinrent au devant de lui, qu'il ne restoit dans leur Comptoir que treize personnes vivantes. Il y trouva une Lettre de Middleton, Capitaine du *Consent*, qui fut pour lui un sujet de consolation dans ce désastre. [Cependant plus il prit d'informations sur l'état du Comptoir, plus il reconnut de véritables sujets de s'affliger. Les Anglois s'étoient vus depuis plusieurs mois dans l'esclavage, non-seulement des Hollandois, qui n'avoient cessé de les insulter que par dédain pour leur foiblesse; mais des Chinois mêmes, qui sous prétexte de zèle pour leur service, s'étoient rendus comme les Arbitres de toutes leurs affaires. *Uniete & Tegin*, deux domestiques Chinois du Comptoir, avoient pris tant d'ascendant sur leurs Maîtres, qu'ils leur avoient persuadé de prendre autant de Chinois chez eux qu'il leur étoit mort d'Anglois; & par degrés, ils étoient devenus plus forts que ceux dont il n'étoient que les Esclaves. En vain *Herne & Saris*, les deux principaux Facteurs, avoient entrepris de secouer le joug. On avoit été plusieurs fois au moment d'en venir aux mains; & lorsque les Anglois avoient porté leurs plaintes à la Cour, ils y avoient trouvé contre eux de fâcheuses préventions, que les plus fortes apologies n'avoient pu leur faire surmonter, Dans cet intervalle la plus grande partie de leur commerce s'étoit fait au nom & par les mains des Chinois. Les plus riches Marchands de cette Nation, qui avoient marqué tant d'attachement pour le Comptoir sous le gouvernement de Scot, voyoient cette tyrannie sans s'y opposer; & les Javans, toujours lâches & malins, s'en faisoient un sujet de joie.]

KEELING, pour remédier à tous ces désordres, voulut commencer par délivrer le Comptoir de cette multitude de Chinois; mais il fut arrêté par deux raisons qui les lui fit trouver moins coupables. *Uniete & Tegin*, en confessant qu'ils avoient quelquefois abusé de l'indulgence de leurs Maîtres, lui firent connoître par des témoignages certains, que sans ces mêmes Chinois que *Herne & Saris* accusoient, le Comptoir auroit été pillé plusieurs fois par les Javans. D'ailleurs ils soutinrent que la source du mal venoit beaucoup moins d'eux que des Anglois, qui s'étant fait un amusement de séduire ou d'enlever les femmes de plusieurs pauvres Chinois, s'étoient mis dans la nécessité, pour appaiser les Maris, de leur ouvrir l'entrée du Comptoir, où ils s'étoient établis par degrés. La preuve en étoit claire, puisque les femmes continuoient encore leur commerce avec les Anglois. *Herne & Saris* mêmes n'étoient point à couvert du reproche; & s'ils avoient porté leurs plaintes à l'Amiral, c'étoit parce que l'âge commençoit à refroidir le premier

KEELING.
1608.

Keelling arrive à Bantam.

Déplorable état du Comptoir Anglois.

Désordre des Anglois du Comptoir.

pour

KEELING.
1608.

L'Amiral y
remédie avec
douceur.

Réconci-
lition des An-
glois & des
Hollandois
de Bantam.

Conspira-
tion des Javans
pour brûler
leurs Flottes.

pour les plaisirs, & que l'autre étoit piqué de se voir abandonné, depuis peu, par une femme dont l'affection s'étoit déclarée pour un autre. Les deux Demeftiques en appellèrent au témoignage de tous les autres Anglois, fans en excepter *Savage*, qui étoit le plus confidéré après *Herne* & *Saris*.

L'AMIRAL comprit que la justice demande quelquefois un frein comme la colère. Il se fit conduire dans les divers logemens du Comptoir, où il n'avoit point encore pénétré. Il les trouva peuplés de femmes, dont la plus agréable, dit-il, auroit paru fort dégoûtante en Europe. La plupart des Anglois lui firent l'aveu des liaisons qu'ils avoient avec ces misérables Créatures. Il les chassa sans dureté, & sa douceur alla jusqu'à leur faire quelques présens. Il banit de même tous les Chinois, sans leur faire un crime des désordres que la mauvaise conduite des Anglois avoit comme autorisés. *Uniete* & *Tegin* ne furent point exceptés du banissement; mais il leur paya fidèlement leurs gages; & loin d'approfondir trop rigoureusement l'abus qu'ils avoient fait de leur situation, il joignit à ce qui leur étoit dû une honnête récompense pour leurs services. Cette conduite lui fit beaucoup d'honneur à la Cour de Bantam, & dans les deux Nations Chinoise & Javane. Le plein pouvoir qu'il avoit de la Compagnie de Londres, & les forces dont il étoit accompagné pour faire exécuter ses ordres, mirent tous les Anglois du Comptoir dans la nécessité d'obéir. Il ne réussit pas moins dans ses procédés avec les Hollandois. Loin de leur faire un reproche du passé, il feignit de l'ignorer. *Jacques l'Hermite*, qui commandoit leur Flotte étoit un homme modéré. Il le prévint par une visite de civilité & d'amitié. La bonne intelligence fut d'autant plus facile à rétablir entre les deux Nations que l'Hermite après en avoir jetté le fondement par ses promesses, reçut un ordre qui le mit en état de les exécuter. Un Bâtiment arrivé de Hollande le 15 de Novembre, lui apporta la Commission de premier Directeur du Comptoir, ou, comme les Hollandois commençoient déjà à s'en donner le titre, celle de Gouverneur de Bantam. Il arriva heureusement que le jour même de son installation,] *Uniete* & *Tegin*, soit pour justifier leur ancienne conduite, soit par reconnoissance pour la générosité de l'Amiral, vinrent lui découvrir un horrible complot de quelques Javans, pour brûler les Vaisseaux Européens qui étoient dans le Port. Cette entreprise paroïssoit aisée depuis que les Anglois s'étant reconciliés avec les Hollandois, les deux Flottes s'étoient rapprochées, & passoient presque toutes les nuits en fêtes & en réjouissances. Keeling se fit un nouveau mérite auprès des Hollandois d'un avis si important. [Leur Flotte étoit fort riche. On prit la résolution, sans faire éclater les lumières qu'on avoit reçues, d'attendre avec de justes précautions que les Javans se présentassent pour exécuter leur dessein. Keeling & l'Hermite passèrent toutes les nuits sur les deux Flottes. Enfin le 19, à dix heures du soir, quelques Espions qui faisoient la garde sur le rivage, virent plusieurs Barques Javanes qui se rassembloient, & comptèrent jusqu'à trente-sept Incendiaires, dont les mouvemens & les préparatifs déclaroient assez leurs intentions. Les deux Amiraux furent avertis. S'étant munis contre toutes sortes de craintes, ils mirent environ cent hommes bien armés dans huit Chaloupes, avec ordre de laisser avancer les Javans, pour leur couper la retraite entre le rivage & les Flottes. Mais la nuit n'étoit pas si obscure, qu'ils ne vissent blanchir la Mer sous les rames. Cette découverte les fit avancer avec

tant

tant
Ils r
arré
dilig
on t
péra
re,
hain
K
en A
re u
au C
faire
chara
re de
sans
reve
de B
deur
tures
mille
droit
leurs
les E
nes é
ce a
pris
dois.
roug
autre
quer
prés
ta de
L.
cong
toute
pren
quer
deux
ces d
reté
Keeli
au C
dispen
noit d

(m)
même
II.

tant de défiance, qu'ils découvrirent le péril où ils alloient se précipiter. Ils retournèrent brusquement au rivage, sans que les Chaloupes en pussent arrêter un seul. Cependant comme elles les poursuivirent avec beaucoup de diligence, & qu'en arrivant à terre, ils ne pensèrent qu'à prendre la fuite, on trouva dans leurs barques toutes les machines à feu qu'ils avoient eu l'espérance d'employer. Le fruit que les deux Flottes tirèrent de cette aventure, fut d'apprendre aux Javans, qu'on étoit toujours en garde contre leur haine.]

KEELING s'étoit d'abord proposé de retourner directement de Bantam en Angleterre; mais ensuite, il avoit changé de résolution, pour faire construire une Pinasse qui étoit déjà presque achevée. Il assembla les Facteurs Anglois au Comptoir, & leur communiquant ses vûes, il nomma *Brown & Sidal* pour faire le voyage de Banda avec la Chaloupe. *Jean Herne, Jean Saris, & Richard Savage*, obtinrent d'être laissés à Bantam, [par la bonté extraordinaire de l'Amiral, à qui ils persuadèrent qu'il ne pouvoit leur ôter leur emploi sans les déshonorer.] Cependant il ordonna qu'aussi-tôt que la Pinasse seroit revenue de Banda, Saris la prendroit pour se rendre à *Sequedana*, dans l'Isle de Bornéo. Pendant qu'il tenoit ce conseil, il reçut la visite de l'Ambassadeur de Siam à la Cour de Bantam, qui venoit lui proposer diverses ouvertures de commerce. Il assûra les Anglois qu'ils pouvoient vendre en deux jours mille pièces de drap rouge dans son Pays; & que le même débit se soutiendrait tous les ans, parce que les Siamois aiment à parer leurs éléphants & leurs chevaux de cette couleur; qu'il se trouvoit de l'or en abondance dans les Etats du Roi de Siam; que les pierres précieuses y étoient fort communes & à bon marché; enfin que son Roi desiroit ardemment de faire Alliance avec un Prince aussi puissant que le Roi d'Angleterre, dont il avoit appris que la réputation & la puissance surpassoient beaucoup celles des Hollandois. [Keeling répondit qu'il n'avoit point actuellement la quantité de draps rouges qui convenoit aux besoins des Siamois; mais que lui-même, ou tout autre Amiral qui viendrait dans la suite avec une nouvelle Flotte, ne manqueroit pas de répondre par ses services aux bontés du Roi de Siam. Cette préférence que l'Ambassadeur avoit donnée au commerce d'Angleterre, jeta de nouvelles semences de jalousie dans l'esprit des Hollandois.]

LE 28, après avoir réglé toutes les affaires du Comptoir, Keeling prit congé de la Cour de Bantam, & résolut de demeurer à bord en attendant que toute sa cargaison fût achevée. [Il n'explique point les raisons qui lui firent prendre ce parti; mais il y a beaucoup d'apparence que ce fut pour éviter les querelles qui commençoient à naître dans la Ville entre les Marclots des deux Nations. Un jeune Hollandois vint le supplier avec les plus vives instances de lui accorder le passage en Europe, & se plaignit beaucoup de la dureté de son père qui le retenoit malgré lui dans un Pays (*m*) qu'il détestoit. Keeling, sans rejeter sa prière, lui demanda la liberté d'en parler seulement au Chef du Comptoir de Hollande, en lui représentant qu'il ne pouvoit se dispenser de cette conduite, sans donner quelque atteinte à l'amitié qu'il venoit de rétablir entre les deux Nations. Mais cette difficulté fit verser beaucoup

(*m*) Il y a quelque apparence que c'étoit le même jeune-homme dont Scot parle dans sa Relation. R. d. T.
II. Part.

KEELING.
1608.
Les Javans manquent leur entreprit.
fe.

Disposition de Keeling.

Il reçoit la visite d'un Ambassadeur de Siam.

Jalousie des Hollandois.

Keeling demeure à bord, pour éviter les querelles.

KEELING.
1608.

Députation
du Roi à l'A-
miral Anglois.

Perte que les
Portugais font
essuyer aux
Anglois.

Les deux
Vaisseaux An-
glois se sépa-
rent.

1609.
L'Amiral
part pour Ban-
da.

coup de larmes au jeune Suppliant, comme s'il eut jugé qu'il n'avoit rien à se promettre par cette voie. Cependant il consentit à l'explication que l'Amiral desiroit avec le Chef du Comptoir. Mais elle n'aboutit qu'à le faire resserrer si étroitement, qu'il ne parut plus avant le départ de la Flotte.]

LE 2 de Décembre, les Sentinelles de la Flotte virent approcher le soir à la lumière de plusieurs flambeaux, une Barque dont ils ne reconnurent pas tout-d'un-coup les Conducteurs. Mais lorsqu'ils pensoient à donner l'alarme, ils distinguèrent les principaux Facteurs du Comptoir Anglois, accompagnés d'un Officier de la Cour de Bantam, ou plutôt lui servant de cortège pour l'exécution des ordres du Roi. Ce Prince envoyoit à l'Amiral une Lettre pour le Roi d'Angleterre, avec deux *Picols* de Canton pour présent. [Il paroît que cette démarche de la Cour avoit été retardée par quelques obstacles que l'adresse des Facteurs avoit surmontée; & que la même raison avoit fait suspendre son départ à l'Amiral; car dès le jour suivant, l'ordre fut donné pour mettre incessamment à la voile.] Le 12, en sortant des Détroits, on rencontra la Pinasse (n), qui étant malheureusement tombée entre les mains des Portugais, avoit perdu non-seulement la meilleure partie de sa cargaison, mais encore dix-huit de ses hommes qui avoient été faits prisonniers. Il ne lui restoit que six Matelots fort âgés, & le Facteur Tissering, que sa vieillesse avoit fait regarder aussi comme une prise fort vile. La perte des marchandises montoit à neuf mille dollars. Cette disgrâce fit prendre aux Anglois le parti de retourner à Bantam, autant pour soutenir leur honneur, en méditant sur les moyens de se venger, que pour éviter la rencontre des Portugais, qui ne pouvoient être fort éloignés. Cependant à peine furent-ils rentrés dans la Rade, qu'ils furent encore obligés de changer de résolution, à l'arrivée d'un Vaisseau Hollandois, qui apportoit la nouvelle de la paix entre la France, l'Espagne & la Hollande, [& qui étoit venu pour avertir les Hollandois d'abandonner leur entreprise sur Malaca.] [Ils jugèrent qu'étant désormais les seuls Ennemis de l'Espagne, il n'y auroit point de sûreté, avec si peu de forces, à chercher querelle aux Portugais.] L'Amiral résolut au contraire de mettre sur l'un de ses deux Vaisseaux tout ce qu'il avoit rassemblé de plus précieux dans son Voyage, & de le renvoyer directement en Angleterre. Il choisit pour cela le Dragon, qui étoit le plus considérable, & passa sur l'Hector, il confia la conduite du Dragon, & les principales espérances de la Compagnie, au Capitaine Towtson, qui partit le dernier jour de Décembre.

(o) L'AMIRAL leva l'ancre aussi dès le jour suivant, [dans le dessein de réparer le malheur de la Pinasse, en faisant lui-même le Voyage de Banda.] Le vent devint si contraire au moment qu'il sortoit de la Rade, que pour éviter la nécessité d'y rentrer, il porta entre l'Isle de Java & celles de Tonda, qui n'en sont qu'à cinq lieues, s'exposant ainsi à tous les dangers qui le menaçoient dans les détroits de Tanara & de Laski. Cependant, [avec le secours d'un Pilote Javan, qu'il avoit engagé à le servir par une grosse récompense,] il parvint heureusement à la pointe Ouest de Jacatra; & se dégageant, avec le même bonheur, d'un banc de sable qui est à cette Pointe, il

(n) *Angl.* on rencontra le Hector. R. d. E. riginal commence ici. R. d. E.
(o) La 4^e. Section du 5^e. Chapitre de l'O-

il jetta l'ancre le 8 devant la Ville même de Jacatra. Depuis son départ de Bantam, il n'avoit pas compté moins de trente ou quarante Isles.

⊕ [A peine avoit-il eu le tems d'être aperçu de la Ville, qu'il vit sortir du Port une Barque fort ornée, qui s'approcha de son Vaisseau sans précaution. Elle portoit le Scha Bandar, accompagné de plusieurs Indiens, sans armes, qui paroissoient ses domestiques. Les Anglois ne pouvant douter à son cortège que ce ne fût un Officier de considération, se hâtèrent de le prévenir par leurs civilités. L'Amiral se présenta pour le recevoir à bord. Il apprit de lui-même son rang & les ordres dont il étoit chargé.] Le Roi jugeant qu'un Vaisseau Européen qui jettoit l'ancre si proche de son Port, ne se proposoit pas d'y entrer, avoit député aussitôt un de ses principaux Officiers pour en faire un reproche honnête à l'Amiral, & le prier du moins de lui faire présent de quelques livres de poudre & d'un paquet de méche. Keeling sensible à cette politesse Indienne, fit mettre dans la Barque du Scha Bandar trente livres de poudre avec un rouleau de méche. [Ensuite lui ayant offert quelques rafraichissemens, qu'il se défendit d'accepter, il lui témoigna que dans la confiance qu'il avoit à la générosité du Roi, il souhaitoit beaucoup que ce Prince lui accordât la permission d'entrer dans sa Ville. Le Scha Bandar parut charmé de cette proposition, & loin de demander du tems pour la faire agréer au Roi, il protesta que rien ne pouvoit lui causer plus de plaisir. Il ajouta que depuis l'occasion que ce Prince avoit eue de voir les Anglois à Bantam, lorsqu'il s'y étoit rendu pour la cérémonie de la Circoncision, il avoit toujours regretté qu'aucun de leurs Vaisseaux ne se fût encore arrêté dans ses Ports; que si le Pays de Jacatra portoit peu de poivre & d'autres richesses, il ne manquoit point de provisions, & sur-tout de ris & d'animaux fort curieux. Keeling trouva plus de franchise dans l'air & le compliment du Scha Bandar, qu'il n'en avoit remarqué à la Cour de Bantam. Il se souvint d'avoir entendu parler avantageusement du Roi aux anciens Facteurs du Comptoir. Enfin, ne consultant que sa propre droiture, il ne crut pas devoir souhaiter plus de sûreté que le Scha Bandar n'en avoit exigé.]

IL se mit dans sa Chaloupe avec huit de ses gens & six rameurs; & quoiqu'il eût donné ordre à son Vaisseau d'entrer dans le Port à sa suite, il fit valoir au Seigneur Indien la confiance qu'il marquoit pour son Prince & pour sa Nation. La vûe d'une Chaloupe étrangère, qui arrivoit avec le Scha Bandar, attira un grand nombre d'Habitans sur le rivage. Keeling n'en parut pas moins tranquille & moins ferme. Il fut conduit à la Cour par le Scha Bandar. Cette visite imprévue causa tant de satisfaction au Roi, que n'en pouvant déguiser l'excès, il combla l'Amiral de présens & de caresses. Il le pressa de laisser à Jacatra, comme à Bantam, quelques Anglois pour l'entretien de l'amitié & du Commerce. Keeling, sans le refuser, s'excusa sur le petit nombre de ses gens, & sur les nécessités d'un Voyage dont il ignoroit encore la durée; mais il promit qu'à l'arrivée de la première Flotte, les Anglois ne manqueraient pas de répondre à des offres si obligantes.] Entre les Indiens qui furent employés à le servir, il distingua un jeune Portugais, qui trouva le moyen d'implorer secrètement sa générosité. Il apprit de lui en peu de mots qu'ayant été vendu au Roi par les Hollandois, il avoit sans cesse à se défendre contre les Prêtres du Pays, qui s'efforçoient de lui faire abandonner le Christianisme. La qualité d'homme de mer n'empêchoit pas

KRELING.
1609.
Il mouilla devant Jacatra.

Le Roi lui fait demander de la poudre.

Civilités du Scha Bandar.

Keeling descend à Jacatra.

Keeling délivre un Portugais de la persécution des Prêtres.

KEELING.
1609.

pas Keeling de respecter la Religion. Il employa tout le crédit qu'il avoit auprès du Roi, pour délivrer un Chrétien de la persécution, & malgré la résistance des Prêtres, il obtint la liberté du Portugais pour la somme de quarante-cinq dollars.

Situation de
Jacatra.

LA Ville de Jacatra est située au pied de plusieurs Montagnes, qui paroissent désertes & stériles. [Elle ne contient pas plus de douze cens maisons ; mais les Jardins, dont la plupart des édifices sont environnés, donnent beaucoup d'étendue à la perspective, & font trouver la Ville beaucoup plus grande qu'elle n'est effectivement. A l'exception de quelques Seigneurs, qui sont en possession de toutes les richesses du Pays, les Habitans sont fort pauvres. Ils vivent, comme la plupart des Indiens, de ris, de racines & de poisson. Leur Commerce se borne à Bantam, où ils portent tous les ans quelques bahars de poivre, & presque toutes les semaines une certaine quantité de ris & d'autres provisions.] Keeling partit le 12 (p), après avoir renouvéllé au Roi la promesse de former une liaison plus étroite avec lui. A deux lieuës de la Pointe Orientale de Jacatra, Nord-Ouest, il découvrit, à fleur d'eau, une Isle abîmé, sur laquelle il reste encore un grand nombre d'arbres. C'est ce reste de terre, & cette Pointe Orientale, qui forment la Baye. Le 14, à midi, après avoir fait environ trente lieuës, on tomba sur une Isle qui a vers le Sud & le Nord trois grands bancs de sable, auxquels les Portugais ont donné le nom de *tres Hermanos*, ou des *trois Frères*. Ils s'étendent jusqu'à trois lieuës de l'Isle de Java, mais moins à l'Est qu'ils ne sont marqués dans les Cartes. Le 17, on se trouva proche de l'Isle de Madura; ce qui étoit fort éloigné de l'attente du Pilote, qui conclut, ou que l'Isle de Java n'est pas si longue qu'elle est représentée dans les Cartes, ou que le Vaisseau avoit été jetté à l'Est, par les courans. Les deux jours suivans on découvrit deux autres Isles, dont on ne put connoître ni le nom ni l'étendue. Mais le 20, à midi, on se trouva fort près d'une des Isles *Nassaferes*, ou *Nuinira* (q), à 5 degrés 30 minutes de latitude. Elle est longue d'environ trois lieuës, du Nord-Ouest au Sud-Est. [L'Amiral n'au-

Isle abîmé.

Tres Hermanos.

Isle Madura.

Isles Nassaferes.

Naufrage
d'un Vaisseau
Indien.

roit pas eu plus de raisons d'y relâcher que dans un si grand nombre d'autres, si, lorsqu'il n'en étoit qu'à deux milles, quelques-uns de ses Matelots n'eussent distingué sur le rivage plusieurs personnes qui levoient les mains vers le Ciel, & qu'il avoit d'abord pris lui-même pour des arbres. Il s'en approcha, sur un fond de vingt-quatre brasses, qui diminuèrent par degrés jusqu'à sept. Ayant jetté l'ancre à deux portées de fusil, il aperçut plus distinctement onze personnes, qui continuoient de remuer les bras avec divers signes. Il envoya la Chaloupe remplie de gens armés. *Stretcher*, qui les commandoit, aborda au milieu des cris & des gémissemens de ces onze malheureux, qui étoient des Indiens de l'Isle Célèbes, à demi-morts de faim & de misère. Quoiqu'il ne comprit rien à leur langage, il jugea par quelques planches fracassées & d'autres débris rassemblés autour d'eux, qu'ils avoient été jettés dans cette Isle déserte par un naufrage.

(p) L'Original dit qu'il partit le 10, & cette différence est causée que dans la suite, les dattes jusqu'au 30. de Février, sont plus avancées de deux jours dans la Traduction que

dans l'Original. R. d. E.

(q) Ces Isles s'appellent aussi les Isles de *Pater noster*.

frage
signes
cher,
condi-
tion,
lui-m
de Ke
les je
avec
Interp
lui fire
Sumat
rocher
dix-ne
les avo
trois f
leur se
fussent
avoit f
ils n'a
vage.

LES
car s'é
cher,
bondan
fayer p
seroit
les An
d'oiscar
armes,
du Vai
n'y tro
d'eau f
dans le
cherch

LE
demain
parcou
de Cél
ou cinc
confide
lèbes,
l'Est,
neuf li
n'en ét
ble aux
Nord
de la

frage. Leur ardeur fut extrême à se précipiter dans la Chaloupe, & leurs signes faisoient entendre qu'ils étoient pressés par une faim dévorante. Stretcher, qui n'avoit avec lui aucune provision, ne jugea point à-propos de les conduire à bord sans l'ordre de l'Amiral. Mais prenant pitié de leur situation, il fit descendre avec eux une partie de ses gens, tandis qu'il retourna lui-même au Vaisseau pour en apporter des vivres & s'assurer des intentions de Keeling. Il revint bientôt avec ordre de prendre les onze Indiens, pour les jeter sur la première terre habitée. Rien ne peut représenter l'avidité avec laquelle ils s'élançèrent sur les alimens qui leur furent présentés. Un Interprète, que Stretcher avoit amené, comprit à peine, sur le récit qu'ils lui firent dans un jargon fort obscur, qu'ils étoient partis de Célèbes pour Sumatra, au nombre de trente, & que leur Vaisseau s'étant brisé contre un rocher voisin, qu'ils montrèrent en versant des larmes, ils avoient perdu dix-neuf de leurs Compagnons, avec leur Vaisseau & tout leur bien. On les avoit pris d'abord pour autant d'hommes; mais ils se trouvoit parmi eux trois femmes, qui ne paroisoient pas les plus foibles de la troupe; soit que leur sexe pût résister plus long-tems à la faim, soit que les hommes se fussent retranché quelque chose pour leur donner les premiers soins. Il y avoit sept jours que leur naufrage étoit arrivé, & dans un si long intervalle ils n'avoient vécu que de Poissons morts que la mer avoit laissés sur le rivage.

LES Anglois eurent bientôt lieu d'admirer l'imbécillité de ces Barbares; car s'étant répandus dans l'Isle, ils y trouvèrent quantité d'oiseaux; & Stretcher, surpris que des hommes eussent pu souffrir la faim dans une telle abondance, prit plaisir à faire abandonner leurs armes à ses gens, pour essayer pendant quelques heures quel seroit le succès d'une chasse où l'adresse seroit seule employée. Avec de longs bâtons, & même à coups de pierres, les Anglois tuèrent avant la fin du jour un grand nombre de toutes sortes d'oiseaux; & le lendemain, lorsqu'ils eurent la liberté de se servir de leurs armes, ils en firent une provision qui suffit pour quelques jours à la subsistance du Vaisseau. Quoique l'Isle eût plusieurs bois fort touffus, les Chasseurs n'y trouvèrent aucune sorte de venaison. Mais ils découvrirent deux sources d'eau fraîche, qui avoient échappé aux Indiens, ou plutôt que l'abattement dans lequel ils étoient demeurés sur le rivage, ne leur avoit pas permis de chercher.]

LE 22, on fit dix-huit lieuës vers l'Est, avec un fort bon vent; & le lendemain on ne découvrit aucune terre, quoique depuis les Nossafères on eût parcouru plus d'espace que les Cartes n'en marquent entre ces Isles & celle de Célèbes. Vers le soir, on aperçut trois petites Isles au Nord, à quatre ou cinq lieuës de distance. La terre en parut fort basse, & la longueur assez considérable de l'Est à l'Ouest. Enfin le 24, à midi, on reconnut l'Isle Célèbes, & l'Amiral faisant entrer dans son calcul le détour qu'il avoit fait à l'Est, trouva que les Nossafères & cette Isle sont éloignées entr'elles de vingt-neuf lieuës, [& que la plus Orientale des Isles qu'il avoit vû en dernier lieu n'en étoit qu'à vingt-trois]. Avec tous les efforts imaginables, il fut impossible aux Anglois de gagner *Macassar*, parce que le vent ne cessa point d'être Nord & Nord-Ouest. Ils mouillèrent sur onze brasses d'eau, à six lieuës de la Pointe Méridionale de Célèbes. L'Auteur juge que la distance en-

KEELING.
1609.

Imbécillité
d'onze In-
diens.

Distance des
Nossafères, &
des Célèbes.

KEELING.
1509.

Isle de De-
folam.

Les Anglois
y relâchent.

Ils tuent un
buffle qui leur
cause de l'em-
barras.

Ils mettent
à terre les onze
Indiens de
Nossafères.

Careffes qu'ils
reçoivent des
Habitans.

tre Bantam & Célèbes est d'environ deux-cens trente-cinq lieux ; & que si les Célèbes sont plus éloignées des Nossafères qu'il ne l'a fait observer, il faut que l'Isle qu'il prit pour une des Nossafères n'en soit point effectivement.

[LE vent n'ayant point changé pendant toute la nuit, l'Amiral se déterminâ vers la pointe du jour à relâcher au Sud-Ouest de *Defolam*. Il ne lui manquoit que de l'eau, parce que les deux sources de Nossafères s'étoient trouvées trop foibles pour fournir à la provision du Vaisseau. La Rade où il entra n'offroit que des bords inhabités. Cependant le fond n'étant pas moins que de seize brasses jusqu'à trente pas du rivage, il mouilla dans cette position, jusqu'au retour de la Chaloupe & de l'Esquif, qui partirent aussi-tôt avec les tonneaux. A peine Stretcher eut-il mis le pied à terre, & se fut-il dérobé à la vue du Vaisseau, derrière quelques arbres qui bordoiient le sable, que l'Amiral fut surpris d'entendre plusieurs coups de fusil. L'alarme fut si vive sur le Vaisseau, qu'une partie de ses gens fut tentée de se jeter à la nage, pour secourir leurs Compagnons. Mais ils virent bientôt paroître Stretcher, accompagné de plusieurs autres, qui traînoient dans la Chaloupe un Buffle d'énorme grosseur, qu'ils avoient tué presqu'en débarquant. L'Amiral leur cria de son bord, d'où il pouvoit aisément se faire entendre, qu'ils n'avoient qu'à l'éventrer sur le rivage. Mais Stretcher doutoit si c'étoit un Buffle sauvage ou domestique, parce qu'à diverses marques il paroissoit avoir servi au travail. Cette observation méritoit d'être approfondie, dans un lieu où l'on ignoroit à quel accueil il falloit s'attendre. L'Amiral prit le parti de descendre lui-même. Dans l'intervalle, plusieurs Insulaires attirés par le bruit des armes à feu, s'approchèrent des Anglois, & voyant leur Buffle mort, ils parurent fort affligés de cette perte. Cependant ils marquèrent si peu de surprise à la vue d'une troupe d'Etrangers, que l'Amiral ne douta point qu'ils ne fussent accoutumés au commerce des Européens. Après leur avoir fait quelques excuses de la mort de leur Buffle, & leur avoir offert un présent pour les appaiser, il donna ordre que les onze Indiens de Nossafères fussent amenés au rivage. Ils n'avoient pas reconnu cette Rade, & l'on s'étoit déterminé par compassion à les mettre à terre dans quelque autre lieu. Mais lorsqu'ils eurent aperçu des hommes de leur espèce, ils n'attendirent point le retour de la Chaloupe, & se jettant à la nage, ils témoignèrent leur joye par toutes sortes de marques. Ils racontèrent aux autres le service qu'ils avoient reçu des Anglois, & l'Amiral s'en aperçut bientôt au changement de leur visage. L'amitié & la familiarité s'établirent tout-d'un-coup. Ils offrirent aux Anglois de les conduire à leur habitation, en leur faisant entendre que la principale Ville n'étoit pas fort éloignée. Mais Keeling qui ne pensoit point à s'arrêter dans leur Isle, se contenta de leur faire connoître le besoin qu'il avoit d'eau. Ils s'empressèrent de conduire ses gens vers une petite Rivière, qui passoit assez près de la Baye sans s'y décharger. On fit faire sur le champ quelques traîneaux, qui abrégèrent beaucoup les difficultés du chemin. Pendant qu'on étoit occupé de ce travail, l'Amiral consentit que Stretcher allât jusqu'à l'habitation, accompagné d'un fort petit nombre d'Anglois, & de trenté ou quarante Insulaires, qui paroissoient charmés de leur visite. Il y fut reçu avec des careffes & des témoignages de reconnoissance qu'on ne seroit pas sûr de trouver, après le même

lieuës ; &
fait obser-
t point ef-

ral se déter-

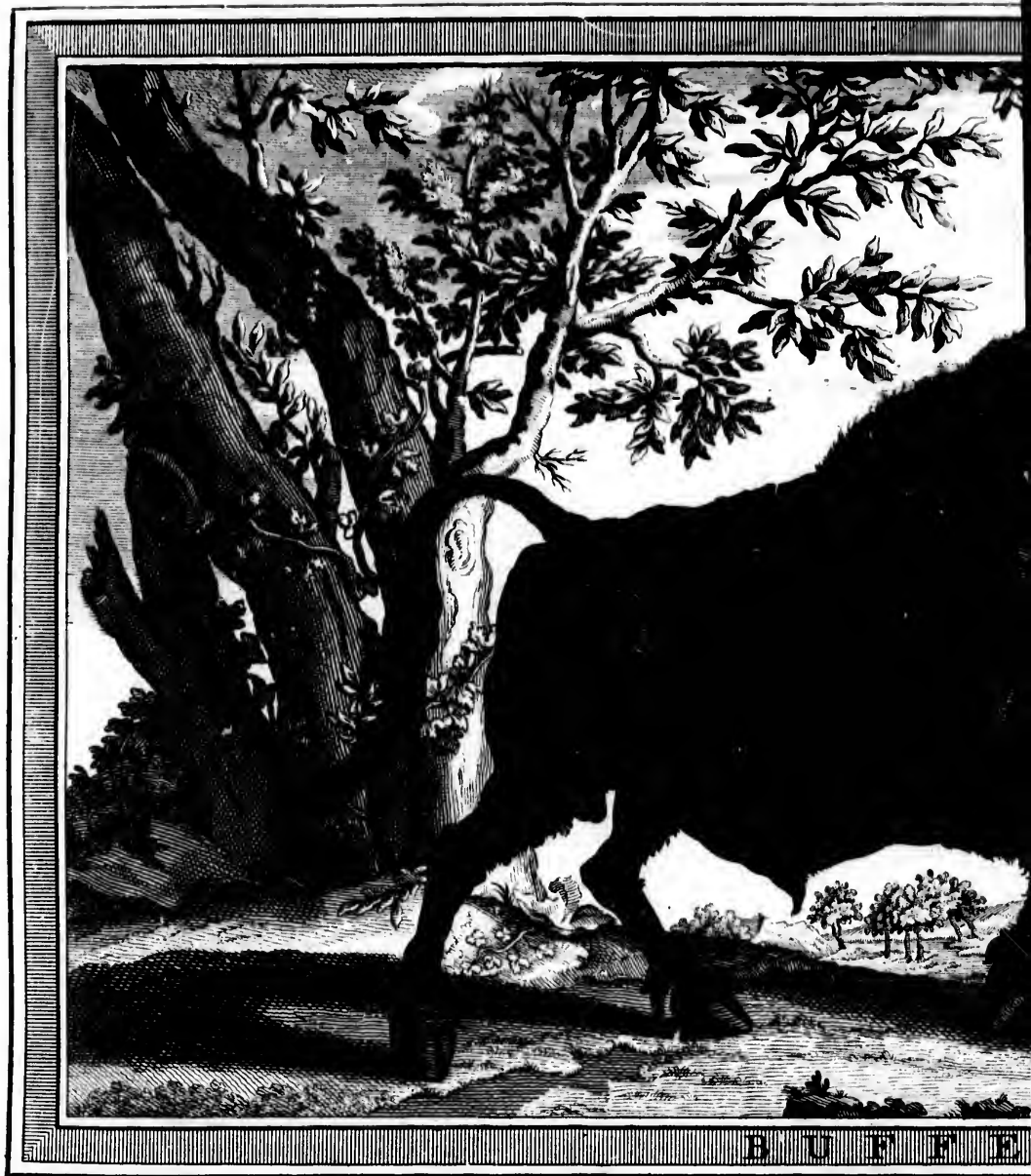
Il ne lui
es s'étoient
La Rade où
nt pas moins
cette posi-
ent aussi-tôt
& se fut-il
oient le fa-

L'alarme
de se jeter
entôt paroi-
ans la Cha-
débarquant.
e entendre,
utoit si c'é-
es il paroif-
pprofondie.

L'Amiral
rs Insulaires
, & voyant
ependant ils
que l'Ami-
Européens.
& leur a-
onze Indiens
nu cette Ra-
e dans quel-
eur espèce,
la nage, ils
ntèrent aux
en apperçut
s'établirent
habitation,
rt éloignée.
contenta de
t de condui-
a Baye sans
abrégèrent
é de ce tra-
accompagné
ulaires, qui
essés & des
r, après le
même

B U F F L E .





J. V. Schley, dir.

BUFFLE.



BUFFLE.

même
rent ch
jusqu'à

✠ [L E
cidenta
une dis
la basse
tent S
tre. L
le, ave
bes, p

EN
té de l'
suivant
troit de

✠ Nord,
haute r
Est qua
distance
fort pe
jours a
quoiqu'

na. A
Nord-F
Nord,
lieués a
Nord-F
quart à

✠ de long
Gioailia
glois a
ze lieué
quatre
de l'Isle

VER
ment C
envoyo
Prince.

✠ reconnu
avoient
premier
mode a
mais K
sens. I

(r) /
(s) l.
étoit aussi

même service, dans les Nations les plus policées de l'Europe. Ils revinrent chargés de présens, & ces transports d'amitié ne se démentirent point jusqu'à leur départ.]

KEELING.
1609.

☞ [LES côtes méridionales & les plus hautes de Célèbes, & la pointe Occidentale de Desolam, s'étendent Nord-Nord-Ouest & sont séparées par une distance de 10 ou 12 lieuës. L'extrémité Occidentale de Desolam, & la basse pointe Orientale de Célèbes, qui est la plus proche du détroit, portent Sud quart à l'Ouest, & sont éloignées 12 ou 14 lieuës l'une de l'autre. La côte de Desolam est à peu près Sud-Ouest, son extrémité Orientale, avec les Isles qui forment le détroit, & l'extrémité Orientale de Célèbes, paroissent être dans une ligne droite, portant presque Sud & Nord.]

☞ EN sortant de la Baye, on continua de ranger le rivage jusqu'à l'extrémité de l'Isle, & le 26 au matin, on découvrit *Cambina*, qui ne peut être, suivant le calcul de l'Auteur, à plus de vingt lieuës au Nord-Est, du Détroit des Célèbes. A une heure après-midi, ils étoient Nord-Est quart au Nord, à huit lieuës de la Pointe Occidentale de cette Isle, [où il y a une haute montagne ronde: Ce qu'ils virent du côté Occidental, s'étend Sud-Est quart au Sud, & la partie Orientale porte Sud-Est, quart à l'Est, à une distance qui est pour le moins de 8 lieuës.] Le lendemain, ils avancèrent fort peu; mais ils découvrirent la terre au Nord sans la connoître. Deux jours après, ils apperçurent beaucoup plus distinctement la même terre, quoiqu'ils ne fussent point encore à plus de douze lieuës à l'Est de *Cambina*. A force de s'approcher, ils distinguèrent d'abord deux Isles à l'Est-Nord-Est. La plus grande, qui n'étoit déjà qu'à cinq lieuës, Est quart au Nord, présente trois ou quatre Promontoires. L'autre Isle est à sept ou huit lieuës au Sud de ces hauteurs; mais de la Pointe Est de l'une jusqu'à la Pointe Nord-Est de l'autre, il n'y en a pas plus de trois. A huit lieuës au Sud-Est quart à l'Est on apperçoit un banc de sable, qui n'en a pas moins de dix (r) de longueur. [Il y a beaucoup d'apparence que ces Isles sont celles de *Gioalliam*; à moins qu'on n'aime mieux donner ce nom à celles que les Anglois avoient apperçues entre les *Nossaferes* & les Célèbes.] Le 30, à douze lieuës de la dernière Pointe du Nord, ils virent l'Isle de *Tikabassa*; & quatre lieuës au Nord-Est quart au Nord, ils découvrirent la Pointe Est de l'Isle de *Button*.

Isle de *Cambina*.

Diverses Isles, prises pour celles de *Gioalliam*.

Isle de *Button*:

☞ VERS la nuit, ils virent arriver une grande Barque, que les Indiens nomment *Caracol*, chargée de quarante ou cinquante hommes que le Roi de *Button* envoyoit à la découverte. Ils étoient conduits par l'oncle (s) même de ce Prince. *Sidall* & *Spalding*, qui avoient déjà passé dans cette Isle, furent reconnus de la plupart de ces Indiens, [& vantant à *Keeling* l'accueil qu'ils avoient reçu de leur Prince, ils le déterminèrent à mouiller l'ancre au premier Port. On suivit la Barque Indienne, qui entra dans une Rade commode au Sud-Est de l'Isle. Ce lieu n'étoit point éloigné de la demeure du Roi, mais *Keeling* se contenta d'y envoyer *Sidall* & *Spalding* avec quelques présens. Pendant leur absence, il trouva que les richesses de l'Isle ne valoient pas

Les Anglois y relâchent.

(r) *Angl.* de six. R. d. E.
(s) l'Original ajoute que le fils du Roi étoit aussi dans cette barque, ce qui ne s'ac-

corde pas avec que dit le Traducteur, dans l'addition qui suit immédiatement. R. d. E.

KEELING.
1609.

Embarras
singulier du
Roi de But-
ton.

pas la peine qu'il avoit prise d'y relâcher. Ce détour inutile l'exposa encore aux importunités du Roi, qui accompagna Sidall & Spalding à leur retour, pour solliciter les Anglois de lui prêter leur secours contre les Insulaires de Tikabessâ, dont il avoit reçu plusieurs outrages. La cause de leur querelle venoit d'un accident fort singulier. Le Roi de Button étoit sans enfans, quoique dans l'espérance de s'en procurer il eût pris un grand nombre de femmes. Quelques Devins qu'il avoit consultés sur cette disgrâce de la nature, lui ayoient déclaré qu'il ne pouvoit devenir père qu'avec une femme Étrangère qu'il auroit enlevée à son mari. Il n'avoit pas balancé à suivre cet Oracle, & passant dans l'Isle de Tikabessâ, avec un petit nombre de gens fidèles, il y avoit vécu caché pendant quelque tems, pour chercher l'occasion de choisir une femme agréable & de l'enlever sans bruit. Son choix étoit tombé sur celle d'un des plus proches parens du Roi, & la Fortune l'avoit fécondé si heureusement, qu'il l'avoit amenée à Button. Mais par d'autres incidens, dont l'Auteur ne fut point informé, l'Indienne qui regrettoit apparemment son premier mari, se déroba au Ravisseur & trouva le moyen de repasser dans sa Patrie. Elle étoit grosse alors de plusieurs mois. Étant accouchée dans la suite, de deux fils, le Roi de Button qui s'en croyoit le père, les fit demander au Roi de Tikabessâ. Sa prière fut rejetée, non-seulement pour le punir de la violence qu'il avoit employée dans les États d'autrui, mais pour satisfaire aussi le premier mari & sa femme, qui prétendoient avoir eu ces deux enfans l'un de l'autre. Les reproches insultans, dont ce refus avoit été accompagné, étoient devenus un juste prétexte pour employer ouvertement les armes. Le Roi de Button avoit tenté plusieurs descentes qui lui avoient mal réussi. Il avoit eu recours ensuite à l'artifice, en faisant passer secrètement à Tikabessâ quelques gens armés, qui lui avoient promis d'enlever l'Indienne & ses enfans. Mais les uns avoient péri dans l'entreprise, & les autres étoient encore prisonniers dans l'Isle ennemie. Tels étoient les outrages dont le Roi de Button fit des plaintes aux Anglois, & pour la vengeance desquels il leur demandoit le secours de leurs armes.

Les Anglois
laissent ce
Prince fort
content de
leurs échan-
ges.

KEELING qui ne vit aucun avantage à se mêler dans cette querelle, & qui n'en reconnut pas clairement la justice, apporta au Roi toutes les raisons qu'il avoit pour s'en dispenser. Elles ne le délivrèrent pas de quantité d'instances, qui se réduisirent enfin à la prière de lui vendre de la poudre & quelques fusils. Les Anglois n'avoient pas fait jusqu'alors assez d'usage de leur poudre pour craindre d'en manquer. Ils en donnèrent au Roi cinquante livres, qui leur furent payées fort libéralement. Mais comme ils marquoient moins de facilité à se défaire de leurs armes, ce Prince offrit à Keeling, pour en obtenir deux, un collier de grosses perles, qui surpassoit la valeur des deux meilleurs canons du Vaisseau. Ce prix rendit l'Amiral Anglois si traitable, que se croyant obligé à quelque retour de justice autant que de générosité, il donna au Roi quatre fusils pour son collier.]

Isle de Bur-
ro; sa distance
des Moluques.

LE 3 de Février, les Anglois se trouvèrent par leurs observations à 4 degrés 25 minutes de latitude. Le 4, ou matin, ils apperçurent l'Isle de *Burro*, à sept lieues de distance. Le vent n'étant pas favorable pour Banda, on délibéra s'il ne valoit pas mieux gagner les Isles Moluques (i), sur-tout lorsqu

(i) *Angl.* Le vent n'étant pas favorable Bauda. R. d. E.
pour les Moluques, on résolut de gagner

que de
qui n'e
l'Isle C
ere da
revint
couver
qui pre
née de
pas à m
vit Pu
Enfin
avant,
aussi p
on trou
pointe
trée de
de dist
L. E.
Ville,
rivée.
lerie d
duit au
du Roi
meil d
quet,
fut au
rent eu
KEE
bliffem
remaq
loufie a
qu'il av
tous le
mesure
Voyag
du Pay
da (v)
curant
mille s
pièces
posa de
pouvoi
payer a
aucune

(v) Vaisseau

II.

que de la Pointe Orientale de Burro on commençoit à découvrir Amboyne, qui n'en est qu'à douze lieuës. On voyoit en même tems, fort à découvert, l'Isle *Cloy*, qui est à quatre lieuës au Sud de Burro. [Le soir on jeta l'ancre dans cette résolution. Mais le vent ayant changé pendant la nuit, on revint au dessein de se rendre directement à Banda.] Le 6, après avoir découvert clairement Amboyne, qui est située à l'Est quart au Nord de Burro, & qui présente environ dix lieuës de longueur vers l'Est, [où elle est environnée de plusieurs autres Isles,] on apperçut la haute terre de Banda. Elle n'est pas à moins de vingt-cinq lieuës de la Partie Orientale d'Amboyne. Le 7, on vit *Pulo Rin*, ou l'Isle de *Rin*, & *Puloway*, qui n'en est qu'à trois lieuës. Enfin l'on entra, le 8, dans la Rade & dans le Port de Banda, en observant, [suivant l'avis du Pilote Indien,] de s'approcher, du côté du Nord, aussi près qu'il fût possible des plus hautes montagnes, au pied desquelles on trouve toujours au moins six brasses & demi d'eau. [Au Nord de la pointe Orientale de *Pulo Rin*, il y a une petite Isle basse, *Puloway*, & l'entrée de la Rade s'étendent à l'Ouest, tirant au Nord, & sont à trois lieuës de distance.]

Les Facteurs du Comptoir Hollandois, & la plupart des Habitans de la Ville, accoururent sur le bord du rivage, pour féliciter l'Amiral de son arrivée. [Il répondit à leurs complimens par une décharge de toute l'artillerie du Vaisseau.] Dès le lendemain, étant descendu à terre, il fut conduit au Palais du Roi par le *Scha Bandar*. Il remit à ce Prince une Lettre du Roi d'Angleterre, & ses présens, qui étoient une belle coupe de vermeil doré avec son couvercle, un casque fort orné & un très-beau mousquet, qui avoit couté seul vingt-cinq dollars. L'accueil qu'il reçut du Roi fut aussi gracieux que l'appareil en fut magnifique. Les Hollandois confessèrent eux-mêmes qu'ils n'avoient rien vû de si pompeux dans cette Cour.

KEELING s'occupa les jours suivans à régler les conditions pour l'établissement d'un Comptoir Anglois & pour la construction de l'édifice. Il ne remarqua point, dans ces premiers jours, que son arrivée causât de la jalousie aux Hollandois. Il reçut même leurs conseils pour le succès des vûes qu'il avoit déclarées. Mais il ne fut pas long-tems à s'appercevoir que dans tous les lieux où ils sont établis, la prudence sert peu à prendre de bonnes mesures, si elle n'est soutenue par une grande profusion de présens. Dans les Voyages qu'il fit à *Urtatan* & à *Lantor*, pour conférer avec les Marchands du Pays sur le prix des marchandises, il fut continuellement obsédé par *Nakhada* (v) *China*, Espion des Hollandois, qui sous prétexte de le servir en lui procurant les moyens de faire promptement sa cargaison, lui suscita au contraire mille sortes de difficultés. A *Lantor*, on lui demanda cent quatre-vingt (x) pièces de huit pour le droit qui se nomme *Sevepinang*. Ensuite, lorsqu'il proposa du moins qu'il lui fût permis de mettre à son drap le meilleur prix qu'il pourroit, on lui parla d'un autre droit, nommé *Rouba Rouba*, qu'il falloit payer avant que de commencer sa vente. L'Amiral protesta qu'il ne refuseroit aucune demande, lorsqu'elle lui paroîtroit juste, ou d'un usage établi; mais

KEELING.
1609.

Pulo Rin.
Puloway.

Les Anglois
arrivent à
Banda.

Présens de
l'Amiral au
Roi.

Il se déite
des Hollan-
dois.

Difficultés
qu'ils lui sus-
citent.

(v) *Nakhada* signifie Capitaine ou Chef de Vaisseau.

(x) *Angl.* cent-quarante. R. d. E.

KEELING.
1609.

à son retour il voulut que tout le Pays s'engageât à lui faire dans l'espace de quatre mois sa cargaison de noix & de fleur de muscade, à cent dollars le *Kati*. Et voyant que les difficultés ne faisoient qu'augmenter, il déclara que puisqu'on ne cherchoit qu'à prolonger le tems, dans l'espérance apparemment de l'arrivée d'une Flotte Hollandoise, qui lui paroïsoit néanmoins fort douteuse, parce que la Mousson étoit presque passée, & que les vents d'Est commençaient déjà, il ne donneroit pas plus de quatre-vingt piéces de huit. On se dispensa froidement de répondre à cette déclaration, mais ce ne fut pas sans donner quelques marques de dépit & d'averfion.

Arrivée de
trois Vais-
seaux Hollan-
dois, & leur
disgrace.

LE 16, il arriva trois grands Bâtimens Hollandois, qui sans avoir jetté l'ancre, firent une décharge de toute leur artillerie; l'un de trente, l'autre de seize, & le troisième de neuf piéces de canon. Deux de ces trois Vaisseaux venoient de Ternate, où ils avoient perdu *Paul van Carden*, leur Amiral, avec soixante-dix hommes, pris par les Espagnols. Les Hollandois offrirent 50000 dollars pour sa rançon; mais la seule composition que leurs Ennemis voulurent accepter, fut la restitution du Port de Machian que cet Amiral avoit pris sur eux. [Les trois Vaisseaux entrèrent dans le Port, après s'être ainsi présentés à l'entrée de la Rade. Cette montre de leurs forces fit prendre aux Hollandois du Comptoir des apparences encore plus affectées de politesse & d'amitié pour les Anglois.] Ils envoyèrent visiter Keeling par un de leurs principaux Chefs; & les Officiers des deux moindres Vaisseaux l'étant venu voir le lendemain sur son bord, y demeurèrent à souper. Cependant un Soldat Anglois, [qui sçavoit fort bien leur Langue, & qui s'étoit mêlé avec leurs Matelots,] rapporta le même jour à son Amiral que leur dessein étoit de le surprendre & de se saisir de son Vaisseau avant la fin du mois.

La fermeté
de Keeling lui
fait obtenir ce
qu'il desiroit.

ON vint renouveler à Keeling la demande du *Rouba Rouba*. Il persista dans son refus. On revint lui déclarer que le Conseil s'étoit assemblé, & que par une Délibération irrévocable on avoit résolu de lui ôter la liberté du Commerce, s'il s'obstinoit à ne vouloir pas donner plus de cent dollars. Sa réponse fut qu'il partiroit sans avoir chargé un grain de poivre, plutôt que d'aller au-delà de cette somme. On reparut bientôt pour lui dire qu'on consentoit enfin à prendre cent dollars pour le *Kati* d'épices, trois cens quatre-vingt dollars pour le *Rouba Rouba*, & cinquante dollars pour le *Serepinang*; sans y comprendre néanmoins le droit des quatre *Scha Bandars*, qui se nomme le *Pissalin*, & quatre piéces de *Serrassa*, ou de Pintade Malayenne. Après cette convention, on régla la valeur des monnoyes; ce qui fit naître encore des embarras, parce que le trebech & les réales de huit se trouvoient trop légères. Enfin cet obstacle étant levé par des évaluations fort justes, on commença à peser les épices. Pendant que les Anglois pressoient ce travail, les Hollandois des trois Vaisseaux firent leur prix, qui fut de cent dollars pour le *Kati* d'épices, trois cens (y) pour le *Rouba Rouba*, & cinquante pour le *Serepinang*, avec quatre piéces de drap.

Vaisseau Por-
tugais échap-
pé à la tempé-
te.

[Il arriva dans cet intervalle un Vaisseau Portugais de Goa, qui avoit été si maltraité, le jour & la nuit d'aparavant, par une affreuse tempête, que n'ayant

(y) *Angl.* quatre cens. R. d. E.

n'aya
carga
de Ca
comp
inform
leur h
qu'éga
toient
rels de
cation
mes q
d'Arg
sensibl
remer
retour
sa carg
gagner
l'Anno
vais é
Si vou
sur les
dont le
la Com
va de
telots
voit l'
la carg
des po
Enfin
désir d
nérosit
à Mad
CET
lièrem
qui il e
Fort de
de sa f
quoiqu
exerço
avoit é
ques de
Le diff
femme
l'accusa
lui avo
mandar
Consej
deux a

n'ayant point eu d'autre azile à choisir, il venoit se radouber à Banda. Sa cargaison n'étoit pas précieuse; il portoit du ris & des étoffes de la Côte de Canara; mais il avoit à bord quantité de Passagers, entre lesquels on comptoit plusieurs Officiers de distinction avec leur famille. Ils étoient déjà informés de la paix entre la France, l'Espagne & la Hollande; cependant leur haine pour les adversaires de la Religion Romaine leur fit éviter presque également le commerce des Anglois & des Hollandois. Comme ils étoient dans le besoin de mille choses qu'ils ne pouvoient espérer des Naturels du Pays, Keeling, sans s'arrêter à leurs préventions, prit un jour l'occasion de leur offrir ses services. Leur Capitaine les refusa, dans des termes qu'il n'avoit pas choisis pour les plus civils. Il se nommoit *Dom Blas d'Argentra*; mais un Gentilhomme, qui étoit à terre avec lui, parut plus sensible à des honnêtetés si gratuites. Il suivit l'Amiral Anglois, & l'ayant remercié au nom de ses Compagnons, il lui demanda s'il se proposoit de retourner bientôt en Europe. Keeling lui dit qu'il n'attendoit que la fin de sa cargaison. Je m'appelle *Barbesés*, reprit le Portugais, je cherche à regagner ma Patrie avec ma famille & les débris de ma fortune. Le Vaisseau *l'Annonciade*, où mes chagrins m'ont forcé de m'embarquer, est en si mauvais état que je tremble à lui confier plus long-tems ce que j'ai de plus cher. Si vous vouliez me recevoir sur le vôtre, & me jeter, soit à Madère, soit sur les Côtes de Portugal, je ne ferois pas difficulté de me fier à un homme dont les manières m'inspirent de l'estime, & qui commande un Vaisseau de la Compagnie d'Angleterre. L'Amiral, encore plus porté à le servir, acheva de lui gagner le cœur, en lui apprenant que lui & la plupart de ses Matelots étoient Catholiques. Il lui déclara néanmoins qu'irrité comme il devoit l'être contre les Portugais, qui lui avoient enlevé dix-huit hommes & la cargaison d'une Pinasse, il auroit été peu porté à prévenir sa Nation par des politesses, dans tout autre cas que celui où il avoit vu son Vaisseau. Enfin loin d'être rebuté par la grossièreté du Capitaine, il l'assura que le désir d'obliger un honnête-homme se joignant à ses principes naturels de générosité & d'honneur, il ne balançoit point à lui promettre de le débarquer à Madère.

CET Officier, suivant le récit de Keeling, qui continua de le voir familièrement pendant plus de six semaines, étoit un des hommes du Monde à qui il eût connu le plus d'esprit & de vertu. Il avoit été Commandant du Fort de Saint-Philippe à Goa. Sa disgrâce avoit commencé par une querelle de sa femme avec celle du Viceroy, qui étant d'un orgueil insupportable, quoique fort inférieure à la sienne par la naissance & les agrémens du corps, exerçoit une tyrannie dont les autres femmes étoient révoltées. Le Viceroy avoit exigé que *Barbesés* fit des réparations à cette fière Vicereine, pour quelques défauts de respect & de soumission dont elle accusoit la Commandante. Le différend étoit passé d'un sexe à l'autre. *Barbesés*, qui ne croyoit pas sa femme coupable, avoit pris ses intérêts avec tant de chaleur, que le Viceroy l'accusant à son tour de défobéissance & de révolte, l'avoit fait arrêter, & lui avoit fait faire procès. Il en auroit coûté la vie à ce malheureux Commandant, si les emportemens de la Vicereine eussent été suivis. Mais le Conseil de Goa, pesant son mérite & sa vertu, avoit borné sa Sentence à deux années de prison, qu'il avoit subies dans son propre Fort. Son Office

KEELING.
1609.

Keeling oublie ses ressentimens à la vue de leurs militaires.

Il fait une action générale.

Malheurs d'un Officier Portugais.

KEELING.
1609.

avoit été rempli par un homme dévoué à la Vicereine, qui s'étoit efforcé par ses mauvais traitemens, de suppléer à la rigueur dont elle se plaignoit que le Conseil avoit manqué. Ses biens avoient beaucoup souffert dans cet intervalle. En sortant de sa prison, où il n'avoit pas même eu la liberté de voir sa femme, il l'avoit trouvée réduite à vivre avec ses enfans, des libéralités d'un parent fort riche, dont le Ciel avoit ensuite permis la mort, pour rendre par son héritage une partie de son éclat à cette famille affligée. Il n'avoit rien eu de si pressant que de convertir toute sa succession en or & en pierreries, & de monter sur le premier Vaisseau qui étoit sorti du Port.

KEELING joint ici plusieurs réflexions sur l'abus du pouvoir dans les Régions éloignées. Mais cet exemple lui paroît moins odieux que celui dont le même Officier fut encore le sujet. Il sembloit qu'étant libre sur le Vaisseau, il ne lui restât plus qu'à faire passer sa famille & ses biens à bord de l'Amiral Anglois. Cependant à peine eût-il fait l'ouverture de son dessein à Blas d'Argentra, qu'il trouva des ordres donnés pour arrêter sa femme & ses enfans; & lorsqu'il en porta ses plaintes à ce Capitaine, il n'obtint pour réponse que des reproches & des menaces. Non-seulement on lui fit un crime d'espérer plus de sûreté sous le Pavillon Anglois que sous celui du Portugal, mais soupçonnant que ses chagrins lui avoient fait naître la pensée de s'établir en Angleterre, on porta la dureté jusqu'à lui faire craindre d'être accusé de trahison. Il se crut obligé de justifier ses intentions par la facilité même avec laquelle il affecta d'abandonner son entreprise; & pour effacer des soupçons encore plus dangereux, il engagea Keeling à rendre une visite au Capitaine d'Argentra, dans laquelle il le pria de déclarer à tous les Portugais du Vaisseau, que lui-même & la plupart de ses gens étoient de la Religion Romaine. Mais si cette démarche adoucit le Capitaine, elle ne lui rendit point assez de confiance pour accorder à Dona Barbesés & à ses enfans la liberté de descendre sur le rivage. Keeling fut si irrité de cette tyrannie, qu'il offrit à Barbesés de lever l'ancre après le Vaisseau Portugais, & de suivre d'Argentra, pour lui faire entendre raison par la supériorité des armes.]

LE 23, Keeling fit un Traité secret avec le Chef de Puloway, pour établir un Comptoir dans cette Ile; mais il fut obligé d'acheter cette faveur, en lui prêtant trois cens pièces de huit, & d'en donner cent pour le Serapinang, avec quatre Pintades Malayennes. Les Hollandois n'eurent pas plutôt appris cette convention, qu'ils employèrent toutes sortes de moyens pour la traverser. Ils devinrent beaucoup plus redoutables le 29, lorsqu'il leur fut arrivé dans la Rade, six gros Vaisseaux & deux Pinasses. Cependant l'Amiral Anglois, qui ne vouloit rien avoir à se reprocher, les salua de neuf coups de canon, auxquels ils ne répondirent que de trois.

IL continua de régler ses intérêts, sans paroître sensible à leur mauvaise humeur. Ayant reçu de Puloway deux cens vingt-cinq Katis de fleur de muscade, & treize cens sept Katis de noix, qu'il paya fidèlement, il marqua les faces de la lettre B, pour les distinguer. On reconnut, quelques jours après, combien cette précaution avoit été nécessaire. Il arriva, le 4 d'Avril, deux petits Vaisseaux Hollandois, [qui se voyant soutenus par le grand nombre de Bâtimens qu'ils avoient dans le Port, & faisant valoir des affaires qui les obligeoient de se presser, entreprirent de charger toute la muscade

Démêlés des
Anglois avec
les Hollan-
dois.

de qu'i
resped
se rend
tion d'
se ren
de le p
la gran
vage,
Keeling
VAN
compag
gna, il
étoit en
une Let
ral & l
sur du
rut bien
vee de
cessaire
(b) l
gailon,
couvrir
re, hâ
Anglois
la fleur
furent c
qu'ils e
landois,
pressoit
prière,
lendem
que la
dans sa
trouva
maison
la conc
hauteur
régner
doutoit
l'assent
la née
s'en ga

(2)
(a)
té dénu
vent l'o
avantage

de qu'ils trouvèrent prête à leur arrivée. Celle des Anglois n'auroit point été respectée, si les Gardes que l'Amiral y avoit laissés eussent été capables de se rendre aux promesses & aux menaces, ou d'être trompés par la supposition d'un accord entre les Amiraux des deux Nations. Heureusement Keeling se rendit à terre dans ces circonstances. Il prit un ton si ferme, qu'on cessa de le presser.] Le même jour (z), *Pierre Williamson Vanboof* (a), Amiral de la grande Flotte Hollandoise, étant descendu pour la première fois sur le rivage, les Vaisseaux de Hollande le saluèrent de trente coups de canon; mais Keeling ne le salua que de cinq.

VANHOOF remit à la Cour une Lettre du Comte Maurice, qui ne fut accompagnée d'aucun présent. A l'étonnement que le *Scha Bandar* en témoigna, il répondit que le présent avoit été oublié sur son Vaisseau. La Lettre étoit en Portugais. Keeling fit remarquer au *Scha Bandar* que c'étoit moins une Lettre de civilité & d'amitié, qu'un ordre de ratifier tout ce que l'Amiral & son Conseil régleroient en vertu de leurs pouvoirs. Elle étoit écrite sur du papier ordinaire, scellée au-dessous & toute ouverte. [En effet il parut bientôt que les Hollandois n'étoient point arrivés en si grand nombre avec de simples vûes de Commerce, & qu'ils croyoient les prières peu nécessaires lorsqu'ils avoient dessein d'employer la force.]

(b) LE 11, ils conseillèrent aux Anglois de finir promptement leur cargaison, sans leur expliquer le sens de ce conseil; mais Keeling croyant découvrir à leurs mouvemens qu'ils méditoient quelque entreprise extraordinaire, hâta l'ouvrage par des ordres fort pressans. Ainsi, non-seulement les Anglois ne purent apporter beaucoup de choix à leurs marchandises; mais la fleur & les noix de muscade n'ayant point le tems nécessaire pour suer, furent exposés à s'altérer beaucoup dans le voyage. [Pendant deux jours qu'ils employèrent à ce travail, ils observèrent peu les démarches des Hollandois.] Le 12 au soir, Keeling reçut un Messager du *Scha Bandar*, qui le pressoit de se rendre à terre avec une puissante escorte. L'obscurité de cette prière, & les embarras qui l'occupoient, lui firent remettre sa réponse au lendemain; mais ayant été supplié par un autre Messager de ne pas attendre que la nuit fût passée, il prit le parti, vers la pointe du jour, de se mettre dans sa Chaloupe avec quinze de ses plus braves gens. Le *Scha Bandar* se trouva sur le rivage pour le recevoir; [& l'ayant conduit jusqu'à sa propre maison, il commença un discours dont Keeling étoit fort éloigné de prévoir la conclusion. Après avoir fait des plaintes amères de la violence & de la hauteur des Hollandois, qui n'étoient venus jusqu'alors à Banda que pour y régner par la force, il assura qu'ayant pénétré leurs nouveaux desseins, il ne doutoit pas que tant de Vaisseaux qu'ils avoient rassemblés dans le Port, n'y fussent pour achever de mettre la Ville & l'Isle entière sous le joug. Enfin dans la nécessité de recevoir des Maîtres, ou de répandre beaucoup de sang pour s'en garantir, il offrit à Keeling de soumettre le Pays au Roi d'Angleterre.

Cette

(z) *Angl.* le 9. R. d. E.

(a) Le nom de cet Amiral Hollandois a été défiguré par les Auteurs Anglois qui l'écrivent *Forboof*; mais il est encore défiguré davantage dans cette Traduction: dans *Forloof*

reconnoitroit-on *Verbooven* qui est le véritable nom dont il s'agit?

(b) La 5^e. Section du Chap. 5. commence ici dans l'Original. R. d. E.

KEELING,
1609.

Dessein des
Hollandois
sur Banda.

On offre aux
Anglois de les
rendre maî-
tres de Banda.

KEELING.
1609.
Propositions
de Keeling au
Scha Bandar.

Cette proposition surprit l'Amiral Anglois. Dans l'état de ses offres, avec un seul Vaisseau & une pinasse, il ne voyoit aucune apparence de pouvoir contester l'empire aux Hollandois, qui n'avoient pas moins de deux mille hommes sur leur Flotte. Cependant, après avoir réfléchi quelques momens sur une conjoncture de cette importance, il prit une résolution dont on a beaucoup vanté la sagesse. Il s'efforça de faire comprendre au Scha Bandar que dans l'inégalité présente il ne falloit rien espérer par la voye des armes. Banda étoit sans fortifications, les Habitans peu propres à la guerre, & les Anglois trop foibles pour les soutenir contre une Flotte aussi puissante que celle de Hollande. Mais avant que les Hollandois commençaient leurs hostilités, l'Isle pouvoit se mettre sous la protection de l'Angleterre, par une soumission tranquille qu'il offroit de recevoir, [& contre laquelle il étoit persuadé que l'Amiral Vanhoof n'auroit pas la hardiesse de réclamer. Ce seroit dans la suite au Roi d'Angleterre à faire valoir ses droits, que la République de Hollande n'entreprendroit pas légèrement de contester. Le Scha Bandar ne desiroit apparemment qu'une défense présente; & peut-être ne demandoit-il le secours des Anglois contre la Flotte de Hollande, que dans l'espérance de se délivrer d'eux facilement, lorsqu'il auroit employé leurs forces à repousser des Ennemis plus redoutables. Il feignit de compter peu sur le parti que Keeling lui proposoit, & de ne pas même concevoir qu'un droit acquis par une soumission volontaire pût être de quelque poids contre la force des armes.] Cependant après avoir paru si impatient de voir Keeling, & pressant dans ses sollicitations, il demanda deux jours pour délibérer sur sa réponse. Le 14 se passa tranquillement. Mais le 15 au matin, à la surprise extrême des Anglois & des Indiens, l'Amiral Hollandois débarqua douze cens hommes, qui s'avancèrent aussi-tôt vers la Ville. Non-seulement il ne parut personne pour s'opposer à leur approche, mais tous les Habitans ayant pris la fuite, [Vanhoof affecta de garder beaucoup de modération dans sa victoire. Il défendit à tous ses gens, sous de rigoureuses peines, de causer le moindre désordre; & sans marquer d'inquiétude de la part des Insulaires, il fit jetter à sa vûte les fondemens d'un Fort dans un lieu dont il n'avoit pas attendu jusqu'alors à prendre les dimensions.]

Les Hollandois se saisirent de Banda.

Ils y élèvent un Fort.

Keeling se plaint des violences que ses gens effuyoient d'eux.

KEELING essuya ce spectacle sur son bord, sans aucune marque de regret; mais s'étant rendu au rivage le 18, il fit prier quelques Hollandois d'un rang distingué de le venir voir dans sa Chaloupe. Là, sans toucher à l'entreprise de leur Nation, il leur fit des plaintes fort vives des torts continuels que les Anglois avoient reçus d'eux depuis que l'arrivée de tant de Vaisseaux les avoit rendus supérieurs en nombre. Il ne demandoit que la fin de tant de violences; car ce n'étoit point à Banda, leur dit-il, qu'il pouvoit exiger des satisfactions: mais il les pria de se souvenir que l'Europe n'étoit point un Pays auquel ils eussent renoncé les uns ni les autres, & que le Roi d'Angleterre étoit assez puissant pour venger des injures qui ne le regardoient pas moins que ses Sujets. En même tems, pour faire connoître que rien ne balançoit les devoirs de l'humanité dans le cœur d'un Anglois, il les avertit que les Indiens étoient résolus d'empoisonner les eaux, & qu'ils lui avoient fait conseiller eux-mêmes de n'en plus boire. Un procédé si noble parut faire quelque impression sur les Officiers Hollandois. Ils promirent d'en relever le mérite aux yeux de leur Amiral; & quelques heures après, ils revin-

rent

rent eff
& des
& com
lequel
dignati
Leur re
ils com
crainte
rent rie

[DA
& qui
ver Ke
rendre
propos
ling, à
jusqu'au
tude de
des Ind
loit qu
tre la p
à four
roient p
le tems
diens,
la musc
les bran
idée pu
la même
à quels
sans con
chée,
il auroi
landois
té de r
une esp
ce, &
autre E
pour l'
Anglois
Orient
mergar
tous le
ployer
ce. Ke
plus fo
n'ôtoit
leurs p
CE

rent effectivement avec la commission de faire des remerciemens à Keeling, & des promesses pour l'avenir. Cependant les Anglois ayant besoin de ris, & comptant d'en recevoir une provision de *Daton Puti*, riche Indien avec lequel ils avoient des liaisons de commerce, ils apprirent avec autant d'indignation que de surprise que les Hollandois leur avoient enlevé ce secours. Leur ressource étoit du moins dans les Marchands Javans de Banda, de qui ils comptoient d'en acheter; mais ils les trouvèrent si tremblans, dans la crainte d'être insultés par les Hollandois, que toutes leurs instances n'en purent rien obtenir.

⊕ [DATON PUTI, qui étoit attaché aux Anglois par une sincère inclination, & qui ne se ressentoit pas moins qu'eux de leur perte commune, vint trouver Keeling pendant la nuit. Entre plusieurs projets qu'il avoit imaginés pour rendre le Commerce libre, & délivrer sa Patrie du joug Hollandois, il en proposa deux sur lesquels il insista fort vivement. Le premier regardoit Keeling, à qui il conseilloit de se retirer dans quelqu'une des Isles voisines, jusqu'au départ de la Flotte Hollandoise, & de revenir alors, avec la certitude de se trouver en état, soit par ses propres forces, soit par le secours des Indiens, de raser le Fort des Hollandois & de les chasser de l'Isle. Il falloit que ce conseil vint du Scha Bandar, & peut-être du Roi-même; car outre la promesse d'armer les Indiens pour son retour, *Daton Puti* s'engageoit à fournir secrètement des provisions aux Anglois, dans l'Isle qu'ils choisiroient pour retraite, & leur offroit jusqu'à des femmes pour leur faire passer le tems avec moins d'ennui. Le second projet, qui ne regardoit que les Indiens, étoit de les empêcher pendant toute la saison suivante de recueillir la muscade, & de leur persuader qu'il valoit mieux laisser pourrir le fruit sur les branches que de le préparer pour leurs Ennemis. Keeling trouva cette idée puérite, & fit sentir à *Daton* combien il seroit difficile de réunir, dans la même vûe, une infinité de gens, qui s'embarassoient peut-être fort peu à quels Maîtres ils étoient soumis, pourvu qu'ils vendissent leur muscade; sans compter que les Hollandois, à qui cette conduite ne pourroit être cachée, en prendroient droit de rendre le joug beaucoup plus rigoureux. Mais il auroit eu moins d'éloignement pour la première, s'il n'eût cru que les Hollandois, en bâtissant un Fort, s'étoient mis dans le droit où il avoit souhaité de mettre les Anglois par la soumission volontaire des Habitans. C'étoit une espèce de possession, dont il ne lui appartenoit pas d'examiner la justice, & qu'il ne pouvoit combattre par aucun titre. D'ailleurs ils avoient un autre Etablissement aux Moluques, d'où ils pouvoient tirer assez de secours pour l'emporter bientôt sur un seul Vaisseau, qui faisoit toutes les forces des Anglois. Enfin, ils avoient commencé à faire passer tous les ans aux Indes Orientales des Flottes fort supérieures à celles de l'Angleterre; & ces Commerçans si tranquilles, qui affectoient, dans l'origine, de vouloir ménager tous les intérêts & tous les droits d'autrui, ne faisoient plus difficulté d'employer les armes & de mêler les vûes de l'ambition à celles du commerce. Keeling n'ajoutoit point une autre objection, qui étoit peut-être la plus forte: c'est qu'après tant d'expériences de l'infidélité des Mores, il n'osoit s'y fier assez pour former une si grande entreprise sur la seule foi de leurs promesses.]

CEPENDANT le Fort des Hollandois s'avançoit de jour en jour, sans que les

KEELING.
1609.

Deux partis
proposés à
Keeling pour
chasser les
Hollandois.

Il en rejette
une qui lui
paroit puérite.

Il balance
sur la seconde.

KEELING.
1609.

Fierté des
Hollandois a-
près la con-
struction de
leur Fort.

Ils continuent
de maltraiter
les Anglois.

Débauche de
six Matelots.

Keeling les
sauve du sup-
plice.

Les Hollan-
dois entre-
prennent de se
faire aimer.

les Habitans du Pays entreprirent de s'y opposer ; & la tyrannie de Vanhoof sembloit augmenter à mesure qu'il voyoit croître son ouvrage. A *Lantor*, à *Labakata*, à *Kemby*, & dans tous les autres lieux où Keeling cherchoit de la muscade, il avoit le chagrin de voir arriver les Hollandois presque aussitôt que lui, comme s'ils eussent pris plaisir à l'observer dans toutes ses démarches, & qu'ils eussent résolu de lui enlever toutes ses espérances. [Ils alloient souvent jusqu'à l'insulter par des railleries, & le ressentiment des Anglois avoit besoin à tous momens d'être réprimé par de nouveaux ordres. Keeling apprit non-seulement de *Daton Puti*, mais du *Schia Bandar* même, que l'Amiral Hollandois avoit offert la paix aux Habitans, à la seule condition qu'ils fermaissent l'entrée de leur Isle aux Anglois, [& que même ils leur donneroient pour cela 12000 Dollars. Ces offres furent rejetées.] Il falloit dévorer ces outrages, en attendant la fin d'une cargaison dont les Hollandois mêmes causoient toutes les difficultés. Quoique les Indiens n'eussent point de troupes rassemblées, & qu'ils parussent soumis à toutes les loix de Vanhoof, il arrivoit mille occasions où leur haine éclatoit. Keeling ne manquoit point alors de prendre parti pour les Hollandois, du moins par les voies de la douceur & de la conciliation. [Six de leurs Matelots ayant conduit une Chaloupe à *Kampon Aurat*, pour y prendre quelques Marchandises dans le Comptoir que Vanhoof y avoit établi, l'abondance des liqueurs qu'ils y trouvèrent les jetta dans une débauche qui les rendit capables de toutes sortes d'excès. Ils forcèrent une femme & deux filles, en se croyant quittes pour les avoir récompensées assez libéralement ; & sous prétexte qu'elles devoient les souffrir sans peine après avoir été si bien payées, ils se prétendoient en droit de les retenir pendant le séjour qu'ils avoient à faire dans ce lieu. La femme étoit veuve & passoit pour libertine. Mais les deux filles, qu'on la soupçonnoit d'avoir entraînées dans cette infâme partie, firent entendre des cris & des plaintes qui attirèrent un Officier de la Justice Indienne. Les Matelots, choqués de voir troubler leurs plaisirs, maltraitèrent cet Officier de plusieurs coups, & tuèrent un autre Indien qui se présentoit à son secours. Keeling étoit arrivé le même jour à *Kampon Aurat*. Quoique son cortège fut si peu nombreux qu'il ne pouvoit prétendre à rien par la force, les Facteurs du Comptoir Hollandois vinrent le supplier de sauver leurs Matelots de la fureur du Peuple. Ils étoient déjà saisis & renfermés. Dans le mouvement qui portoit toute la Ville à la vengeance, il sembloit que leur supplice fût infaillible avant la fin du jour. Cependant Keeling représenta si vivement l'indulgence qu'on devoit à l'ivresse, & tous les motifs qui pouvoient défarmer la Justice, que par la force de ses raisons autant que par une somme d'argent qu'il fit agréer aux Parens du Mort, il obtint la vie & la liberté des Coupables. Il avoit avancé la somme dont il étoit convenu avec les Juges Indiens ; & ce ne fut pas sans difficulté qu'il se la fit rembourser.

VANHOOF ne laissoit pas de sentir que ne pouvant demeurer sans cesse à *Banda*, ni laisser dans son Fort une Garnison assez nombreuse pour tenir les Insulaires dans une soumission forcée, il avoit besoin de regagner leur confiance & leur affection par la douceur. Son intention n'avoit jamais été de conquérir *Banda* pour y établir la domination des Hollandois ; mais dans la vûe même qu'il se proposoit, d'y faire un simple magasin d'armes, & d'y laisser

ser affe-
blissim
Ce fut
te. Il v
Banda
s'étoit
la liber
Fort ; d
dienne.
garde d
Cette c
çoit à t
de du I
d'épou
sans ap
le voya
KEE
tée pou
célébra
me. I
soit qu'
la navig
IL f
Hollan
sent pas
leur An
une cor
l'obligat
Vaisseau
Nackada
les Patr
noms.
sans y c
de douz
différen
nemis q
échappé
landois
fondre s
& de le
Nac
pas moi
de leur
qu'il av
L'ordre
teurs mé
[Dans u
II. P

fer assez de monde pour former une Colonie, il étoit à craindre que cet établissement ne fût pas de longue durée, s'il n'étoit soutenu que par la force. Ce fut apparemment cette réflexion qui le fit changer subitement de conduite. Il voulut que ses gens se mêlassent sans affectation avec les Habitans de Banda, & qu'ils cherchassent à s'en faire aimer. Il renonça au droit qu'il s'étoit attribué de régler le prix des marchandises, & laissa aux Négocians la liberté ordinaire du commerce. Il invita le Scha Bandar à dîner dans son Fort; & pour ne pas l'exposer à violer ses usages, il lui donna une fête à l'Indienne. Enfin, il lui déclara que tous les Hollandois qui demeureroient à la garde du Fort, auroient la liberté de se marier avec des femmes du Pays. Cette déclaration servit également à persuader aux Indiens qu'il commençoit à traiter de bonne-foi, & à faire desirer à ses gens de demeurer à la garde du Fort. Cependant, de peur sans doute qu'ils ne prissent tous le parti d'épouser des Indiennes, il promit que la première Flotte n'arriveroit point sans apporter quelques Européennes, s'il s'en trouvoit qui voulussent faire le voyage des Indes pour trouver des Maris.

KEELING admire que dans ce projet de Colonie, la Religion fut comptée pour si peu de chose, qu'on ne laissa pas même un Ministre pour la célébration des mariages & pour les autres exercices du Christianisme. Il est vrai, ajoute-t-il, qu'il n'en restoit que deux sur toute la Flotte; soit qu'elle n'en eût pas apporté davantage, ou qu'ils fussent morts pendant la navigation.]

IL falloit malgré toutes ces attentions, que les Matelots ou les Soldats Hollandois, qui commençoient à vivre assez librement dans Banda, n'y fussent pas vus plus volontiers, & qu'ils entraissent mal dans les intentions de leur Amiral; car la haine des Habitans s'anima contre eux jusqu'à former une conspiration pour les massacrer tous dans un seul jour. Ils n'eurent l'obligation de leur salut qu'à *Nackada Goa*, c'est-à-dire au Capitaine d'un Vaisseau Indien de Goa, qui étoit depuis quelques semaines dans le Port. *Nackada China* & *Nackada Bantam*, signifient de même les Capitaines ou les Patrons de Bantam & de la Chine, qui ne sont pas distingués par d'autres noms. [Il se trouvoit environ soixante Hollandois répandus dans la Ville, sans y comprendre les autres Facteurs du Comptoir, qui étoient au nombre de douze. Un grand nombre d'Habitans s'associèrent pour les surprendre en différens lieux; & s'étant divisés en plusieurs bandes, suivant le nombre d'Ennemis que chacun avoit dans son quartier, il auroit été difficile qu'il en fût échappé un seul à leur vengeance. Comme la plus grande partie de ces Hollandois étoient des Soldats du Fort, les Conspirés se propoisoient suite de fondre sur ce nouvel établissement qu'ils comptoient de trouver mal défendu, & de le détruire avant qu'il fût achevé.]

NACKADA Goa se trouvoit lié avec les Hollandois, parce que n'ayant pas moins d'aversion qu'eux pour les Portugais, ils s'entretenoient ensemble de leur haine. Il découvrit la conspiration, dans le commerce familier qu'il avoit avec les Habitans. Il se hâta d'avertir les Facteurs Hollandois. L'ordre fut donné aussi-tôt à tous leurs gens de retourner au Fort; & les Facteurs mêmes se rendirent sur leur Flotte pour tenir conseil avec leur Amiral.

[Dans un danger si pressant, Vanhoof résolut d'en imposer aux Habitans par

II. Part.

Q

KEELING.
1609.

Loix que leur
Amiral éta-
blit.

Conspiration
contre les
Hollandois.

Ils doivent
leur salut à un
Capitaine In-
dien de Goa.

fa

KRELIING.
1609.

Discours que
Vanhoof fait
prononcer au
Scha Bandar.

Vanhoof abu-
se de sa puis-
sance pour
chagriner les
Anglois.

sa fermeté (c). Il se rendit à terre avec une escorte de cinquante hommes, & passant au travers de la Ville pour aller jusqu'à la maison du Scha Bandar, il salua les Indiens d'un air aussi tranquille que s'il n'avoit eu rien à leur reprocher. Si le Scha Bandar fut surpris de sa visite, il le parut encore plus de ses explications. Vanhoof profita de son trouble pour exiger qu'il fit venir sur le champ un certain nombre d'Habitans dont il avoit appris les noms, de Nackada Goa. La crainte retenant le plus grand nombre, ce ne fut pas sans difficulté qu'on parvint à les rassembler. Cependant il en parut plusieurs, accompagnés d'une foule de peuple, qui sembloit disposé à les défendre. Mais l'Amiral qui se fioit au courage & aux armes de ses gens, ne mit pas moins de fierté dans sa contenance à la vûe de cette Assemblée. Il pressa le Scha Bandar de déclarer pour lui, qu'il n'ignoroit pas les sanglans desseins qu'on avoit formés contre la Nation, & qu'il connoissoit jusqu'au nom des coupables; mais que dans le pouvoir qu'il avoit de se venger, il aimoit mieux faire connoître, par l'oubli de cette offense, qu'il n'avoit que des sentimens d'amitié pour le Peuple de Banda; que cet exemple apprendroit enfin quelle avoit été l'intention des Hollandois en bâtissant un Fort; que loin d'en vouloir à la liberté du Pays, ils ne pensoient à s'y établir que pour la défendre & la conserver: que les loix qu'il avoit imposées à ses gens seroient fidèlement observées; qu'il promettoit d'en punir les infractions, & d'écouter les plaintes; mais qu'il demandoit aussi que le Peuple de Banda reconnoît les Hollandois pour ses alliés, ses amis, ses frères, & que dans les devoirs de la société comme dans ceux du commerce, il répondît à l'affection qu'on ne cesseroit jamais de lui marquer.

Ce discours que la crainte arracha de la bouche du Scha Bandar, beaucoup plus que l'inclination, ne laissa pas de faire impression sur le Peuple. Vanhoof dût être satisfait du témoignage présent qu'il en reçut par des caresses & de longues acclamations. Elles allèrent jusqu'à lui offrir de faire rechercher tous les Coupables, & de lui en abandonner la punition. Il répéta qu'il oublieroit leur crime, dans la confiance qu'il ne seroit jamais renouvelé. Cette réconciliation feinte ou sincère, se soutint si constamment que non-seulement les Hollandois eurent la liberté d'achever leur Fort, mais qu'ils recommencèrent à se lier plus étroitement que jamais avec les Indiens. L'effet n'en fut désagréable que pour les Anglois, à l'égard desquels Vanhoof se crut en devoir de garder moins de ménagement. Keeling lui avoit fait offrir de se borner au commerce de Puloway & de Pulo Rin, à la seule condition que les Hollandois lui payassent environ douze cens dollars qui lui étoient dûs à Banda. Vanhoof (d) y consentit; mais abusant de cette condescendance, il exigea que les Bâtimens Anglois qui seroient désormais ce commerce, fussent

(c) Dans l'Anglois il n'est pas parlé de cette fermeté de l'Amiral Hollandois; au contraire il y est dit qu'on vit arriver à Puloway, où étoit alors Keeling, plusieurs barques de Banda, qui rapportèrent que cet Amiral avoit été tué avec les principaux de sa suite, ce qui est conforme avec ce qui est dit dans la Relation du Voyage de ce Vanhoof, ou plutôt

Verboeven, qui se trouve dans le Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes Orientales, formée dans les Provinces-Unies. Tom. IV. R. d. E.

(d) L'Anglois dit que ce fut le Vice-Amiral Simon Hoer, qui eut ce nouveau démêlé avec Keeling. Vanhoof avoit été tué, comme il a été dit dans la note précédente. R. d. E.

↳ fust
qu'il
tyra
ces
s'il p
↳ Roi
de r
taine
roit
raiso
té de
pour
si per
honn
sur le
joign
ser à
tenu
fois à
gret
comp
pouv
du Po

A r
de pli
Pulow
sins,
sangla
porter
qu'il s
de fait
landoi
alors d

MA
toutes
pouva
blir le
lorsqu
pas sa
le mêt
à Laba
L'Aut
Habita
que le
leur a
↳ dura-t
femme
L'Ami

↳ furent soumis à la visite des Hollandois, [pour que ceux-ci fussent assurés qu'ils ne porteroient pas des armes ou des provisions à leur Ennemis.] Une tyrannie si violente révolta Keeling. Il protesta que l'infériorité de ses forces ne l'empêcheroit pas de s'y opposer, au péril même de sa vie, & que s'il périssoit dans une querelle si juste, il laisseroit la vengeance de sa mort au Roi son maître; [qu'il n'avoit d'autres provisions à vendre que quelques sacs de ris; & que tout ce qu'il avoit d'armes sur son bord consistoit en une vingtaine de Mousquets, qui appartenoient à un pauvre homme, à qui il n'oteroit point la liberté de les vendre, & qu'eux pouvoient les acheter à un prix raisonnable.] Cependant après avoir délibéré avec son Conseil sur la nécessité de sa situation, il envoya le 2 de Juin, Spalding à l'Amiral Hollandois, pour lui demander un accommodement. L'état de ses forces lui permettoit si peu de contester, qu'il ne pensoit plus qu'à sortir de cette difficulté avec honneur. Mais les Hollandois, résolus de le mortifier, insistèrent absolument sur leurs prétentions. Il leur écrivit dans les termes les plus pressans, en joignant aux motifs de l'honnêteté & de l'amitié, des offres qui devoient passer à leurs propres yeux pour un juste équivalent. Leur réponse fut qu'ayant tenu quatre fois conseil sur cette affaire, ils s'étoient accordés autant de fois à croire leur résolution indispensable. Il fallut céder avec autant de regret qu'ils firent éclater de fierté & de joie. Soixante-deux hommes, qui composoient alors tout l'Equipage du Vaisseau Anglois & de la Pinasse, ne pouvoient entreprendre de résister à deux mille, ni même espérer de sortir du Port malgré eux, depuis que leur Fort le commandoit entièrement.

AINSI Keeling se vit forcé de subir une loi fort humiliante; & l'occasion de plier sous le joug se renouvelant à chaque voyage que la Pinasse faisoit à Puloway, à Labakata, à Lantor, à Rumber, & dans les autres lieux voisins, l'impatience de ses gens faillit plus d'une fois de produire des scènes sanglantes. Lui-même, étant allé à Lantor, pour y porter des draps & rapporter des épices, il ne put supporter la hauteur avec laquelle on exigeoit qu'il s'approchât de la Garde Hollandoise qui devoit le visiter. Il continua de faire ramer, malgré la menace qu'on lui fit de tirer sur lui. Enfin les Hollandois se mirent en mouvement pour se rendre à sa Chaloupe; & satisfait alors de leur politesse, il ne fit pas difficulté de les attendre.

MAIS il fut extrêmement surpris de les voir partir le 2 de Juillet avec toutes leurs forces, sans lui avoir donné le moindre avis de leur départ. Ne pouvant s'imaginer qu'ils abandonnassent Banda sans avoir achevé d'y établir leur pouvoir, & moins encore qu'ils l'y laissassent comme le maître, lorsqu'ils n'avoient pas plus de cinquante hommes dans le Fort, il n'attendit pas sans inquiétude à quoi ce mouvement devoit aboutir. Mais il apprit dès le même jour, que, sur quelques sujets de mécontentement qu'ils avoient reçus à Labakata, ils étoient allés punir les Indiens de cette malheureuse Ville. L'Auteur assure que quarante hommes auroient suffi pour cette entreprise. Les Habitans firent si peu de résistance qu'à peine en restoit-il quinze ou vingt, que les Hollandois tuèrent à genoux. Tous les autres avoient pris la fuite à leur approche, abandonnant leurs familles & leurs biens. Aussi le pillage dura-t-il beaucoup plus que le combat. La Ville fut brûlée, [& les jeunes femmes emmenées pour l'esclavage, avec les enfans capables de marcher. L'Amiral Hollandois observa néanmoins quelque apparence de justice dans

KEELING.
1609.

Les Anglois
sont assujétis à
la visite des
Hollandois.

Regret qu'ils
ont de s'y sou-
mettre.

Les Hollan-
dois pillent &
brûlent Laba-
kata.

KEELING.
1609.

Licence du
Soldat.

Les Hollan-
dois échouent
devant Salo-
mo.

Ils accusent
les Anglois de
les avoir tra-
his.

cette confusion. Il voulut que les femmes mariées eussent la liberté de suivre leurs maris fugitifs. Mais il s'en trouva plusieurs qui refusèrent d'accepter cette grace, dans le chagrin d'avoir été abandonnées. Il est aisé de se figurer quelle fut la licence du Soldat. A peine l'Amiral pût-il mettre à couvert quelques Dames Indiennes, femmes des plus riches Marchands de la Ville dont il espérait tirer un profit considérable, soit par la rançon qu'il recevrait de leurs Maris, soit par la vente qu'il en ferait faire aux Portugais de Goa & de Malaca. Il tua de sa main deux Soldats qui menaçoient de la dernière violence une jeune Indienne fort éplorée. La compassion qu'il eut pour elle, se changea dans d'autres sentimens qui ne lui permirent point ensuite de la vendre.]

LES Hollandois furent moins heureux dans une autre expédition qu'ils tentèrent contre *Salomo*. Quoiqu'ils s'y fussent présentés en fort grand nombre, ils furent reçus avec tant d'ordre & de courage par les Habitans, que n'ayant pu faire leur descente, ils se retirèrent après avoir perdu plusieurs de leurs gens. L'Auteur ignore quel étoit le crime de ces malheureux Indiens, & ne leur en suppose point d'autre que d'avoir refusé de vendre leurs marchandises au prix que les Hollandois vouloient leur fixer. *Jacob de Bitter*, Gouverneur du Fort, & *Mathieu Porter*, deux hommes dont Keeling vante beaucoup la probité, le firent avertir secrètement qu'il étoit soupçonné par leur Amiral, d'avoir contribué à la disgrâce des Hollandois par les avis qu'il avoit fait donner aux Habitans de Salomo. Quoique cette accusation ne fût soutenue d'aucune preuve, on prétendoit s'être aperçu que pendant les deux nuits précédentes, les Anglois avoient fait des signes extraordinaires, auxquels on avoit vu répondre du rivage; & sur cette folle imagination, l'Amiral ne pensoit à rien moins qu'à se saisir des Anglois & de leur Vaifseau. Keeling dans une juste allarme, rappella tous ses gens à bord, & fit éclater ouvertement la résolution où il étoit de se défendre. Cependant il députa Spalding (e) à l'Amiral pour lui marquer l'étonnement qu'il avoit de ses préventions. Cette démarche mit les Hollandois dans la nécessité de défavouer leur dessein. Mais leur Amiral demanda fièrement à Spalding, quand les Anglois se proposoient de partir, & quelle pouvoit être la raison qui les arrêtoit depuis si long-tems. Spalding répondit qu'ils étoient forcés de demeurer pour satisfaire à leurs dettes. L'Amiral crut lever tout-d'un-coup cette objection en s'offrant à les payer. Mais Keeling lui fit dire aussi-tôt qu'il ne s'exposeroit jamais aux reproches qu'il devoit attendre de sa Compagnie, s'il manquoit aux plus saints engagemens du Commerce; & qu'il n'étoit pas moins obligé de soutenir la réputation de l'Angleterre aux yeux des Indiens. [Il fut aussi parlé dans cette entrevue des prétendus signes qu'on avoit fait aux Indiens; les Hollandois soutenoient qu'ils en avoient des informations sûres; & qu'entr'autres un Anglois à qui l'on avoit demandé le jour auparavant pourquoi l'on avoit fait ces signes, avoit répondu qu'on avoit eu raison d'en agir de la sorte, parce que le pays devoit beaucoup aux Anglois & que les Hollandois s'opposoient constamment à toutes leurs entreprises. Keeling nia le fait, & défia qui que ce fut de lui prouver ce qu'on avançoit.] Enfin

(e) L'Original dit que ce furent les Hollandois qui envoyèrent *Pan Bergel* & *Samuel King*,

à bord de l'*Hector*, pour avoir des éclaircissemens avec Keeling. R. d. E.

pour d
Java,
de vou
(f)
à bord
avec b
long fé
virov
On en
ferme
moire
tant de
termes.
,, M
,, se fo
,, tes q
,, la R
,, dans
,, ter.
,, de n
,, dit C
,, il no
,, L
,, ayan
,, des
,, quier
,, quef
,, qu'il
,, me d
,, la fo
,, sent
,, leurs
,, une
,, par l
,, ou p
,, ces
,, & de
,, férie
,, cipau
,, cer,
,, Raja
,, lianc
,, rer à
,, ne-f

(f) Ic
ginal. R.

pour dissiper tous les soupçons, il offrit de se retirer dans le Port de *Labonn Java*, d'où il ne pouvoit pas être soupçonné d'observer les Hollandois, ni de vouloir préjudicier à leurs intérêts.

(f) CETTE offre demeura sans réponse, mais le 18 après-midi, il vint à bord plusieurs Officiers Hollandois, qui demandèrent d'abord à Keeling, avec beaucoup d'honnêteté, s'il persistoit dans le dessein de faire un plus long séjour aux Indes. Ils répondit que ses affaires demandoient encore environ vingt jours, & qu'il espéroit les passer en paix avec les Hollandois. On entra dans un grand nombre d'explications; mais Keeling paroissant ferme dans sa première réponse, les Officiers de Hollande lui remirent un Mémoire qui contenoit la résolution de leur Conseil, [& qui renfermoit autant de mensonges que de lignes.] Je le rapporterai dans ses propres termes.

„ M. WILLIAM KEELING, Général Anglois, nous fera la justice de se souvenir que nous lui avons offert par nos Députés de payer les dettes qui lui restent à Banda sous la seule condition qu'il lui plût de fortir de la Rade avec son Vaisseau. Quoique nous n'avons point eu d'autre vûe dans cette proposition, que d'éviter les querelles, il a refusé de l'accepter. Nous n'avons néanmoins que trop de raisons d'exiger qu'il s'éloigne de notre Flotte & de notre Fort de Nassau. Et pour faire connoître audit Général par quels motifs nous nous sommes arrêtés à cette résolution, il nous paroît juste de les lui communiquer par écrit.

„ LE 8 d'Avril 1609, notre vénérable Amiral *Pierre Williamson Vanhoof*, ayant jetté l'ancre avec sa Flotte dans le Port des Isles de Banda, il apprit des Marchands de notre Compagnie des Indes, qu'ils étoient sans cesse inquiétés & chagrinés par les Habitans de Banda qui leur enlevoient quelquefois leurs draps & leur marchandises, ou qui les prenoient au prix qu'il leur plaisoit de régler, se rendant les Arbitres du tems & de la forme du payement; ce qui les avoit endettés avec nos Marchands jusqu'à la somme de vingt mille pièces de huit, sans aucune apparence qu'ils eussent jamais l'intention de s'acquiter. Il apprit encore que les Sujets de leurs Hautes Puissances les Etats de Hollande étoient continuellement dans une situation fort incertaine, menacés sans cesse de leur ruine, effrayés par l'exemple de plusieurs de nos Marchands, qui avoient été massacrés, ou pris par force, & réduits à la nécessité d'embrasser l'Idolâtrie. Sur ces avis, notre-dit Amiral se crut obligé, pour la sûreté de nos Marchands & de nos effets, contre les Portugais & nos autres Ennemis, de penser sérieusement à construire un Fort. La proposition qu'il en fit aux Principaux Oran Rajas fut agréée; & lorsque l'ouvrage commençoit à s'avancer, ledit Amiral Vanhoof (g) ayant convoqué une assemblée des Oran Rajas & du Conseil de l'Isle, il y jetta avec eux les fondemens d'une alliance perpétuelle. Ensuite il nomma le Fiscal de la Flotte pour demeurer à Koyakke & pour y soutenir le règne de la justice & de la bonne-foi.

„ APRÈS

(f) Ici commence la 6e. Section dans l'Original. R. d. E.

(g) l'Anglois dit le *susdit* Amiral van Hoen, ce qui est sans doute une faute. R. d. E.

KEELING.
1609.

Résolution
des Hollan-
dois.

Ordre de la
Flotte Hollan-
doise signifié à
l'Amiral An-
glois.

KEELING.
1609.

„ APRÈS ces sages préliminaires, ils ne restoit plus qu'à faire confirmer
 „ le Traité par tous les Rajas, & dans cette vûe l'Amiral se rendit à Ka-
 „ tu, où il avoit marqué l'Assemblée générale. A son arrivée, un Bandanois
 „ sortit de la forêt pour lui dire que tous les Rajas étoient assemblés dans
 „ un lieu voisin, mais que la crainte qu'ils avoient des Soldats, les empêchant
 „ de s'avancer, ils le prioient de se rendre près d'eux avec son Conseil. Il
 „ donna dans le piège avec tant de confiance, qu'il fit demeurer ses Soldats
 „ fort loin derrière lui; & pénétrant dans les bois, il fut étrangement sur-
 „ pris de les trouver remplis de Nègres armés, de Bandanois, & d'Oran-
 „ Rajas, qui l'environnèrent aussi-tôt, & qui le massacrèrent lui & tous ses gens
 „ avec tant de barbarie, que chacun se trouva percé de plus de vingt coups.
 „ Cette trahison ayant si bien réussi, ils se promirent de traiter de même
 „ tous les Soldats de l'escorte; mais ceux-ci se tenant sur leurs gardes, trom-
 „ pèrent l'attente des Meurtriers, & les forcèrent de rentrer dans leurs
 „ bois; ce qui ne mit point à couvert le Fiscal, & quantité de malheureux
 „ Hollandois, qui s'occupant sans défiance à ramasser des noix de cocos dans
 „ la campagne, furent tués impitoyablement jusqu'au nombre de quarante.
 „ C'est par ces cruels & sanglans outrages que nous avons été provoqués
 „ contre une Nation parjure, & que nous nous trouvons engagés dans une
 „ guerre dont nous leur avons déjà fait ressentir les effets. (b).

„ Au milieu de tant d'ennemis, nous jugeons à-propos, en vertu de no-
 „ tre Commission & de nos Patentes, d'ordonner audit Général Keeling de
 „ sortir du Port dans l'espace de cinq jours, pour s'éloigner de notre Flotte
 „ & de notre Port de Nassau. Ayant conquis l'Isle de Nayra par la force
 „ des armes, notre victoire nous donne de justes droits sur toutes les Rades
 „ qui en dépendent, telles que *Labakata*, *Lantor*, &c. & jusqu'à la fin de
 „ la guerre, nous ne permettrons point qu'aucun Navire étranger y vienne
 „ jeter l'ancre.

„ EN conséquence de cette résolution, le Conseil de la Flotte de Hollan-
 „ de a nommé ses Députés pour signifier son ordre audit Général Keeling,
 „ le 28 de Juillet 1609. Signé par *Simon Hoen*, *Jacob de Bitter*, *Henri van*
 „ *Bergel*, *Jean Cornelisson Vysst*, *William Jacobson*, *Simon Martens*, *Rutger*
 „ *Tomassens*, *Henri Marlaben*, *Peter Babuec*, *William Wundervoort*, Secre-
 „ taire.

Réponse des
Anglois.

KEELING, après avoir lu ce Mémoire avec attention, répondit de bou-
 che, en peu de mots, que sa cargaison étoit achevée, & que rien ne s'opposoit
 plus à son départ; mais que pour l'honneur de sa Compagnie & pour le sien,
 il ne pouvoit se résoudre à partir d'une manière honteuse; enfin que s'il n'é-
 toit forcé par quelque chose de plus puissant que des paroles, il étoit résolu
 de demeurer encore vingt jours. On lui représenta que l'ordre qu'il avoit
 reçu par écrit suffisoit pour sa justification. Qui ne sçait pas, repliqua-t-il
 hardiment, que la témérité fait quelquefois hazarder des menaces dont on
 n'oseroit entreprendre l'exécution! Cependant pour marquer qu'il pensoit de
 bonne-

Les Anglois
veulent partir
librement.

(b) Ici suivent diverses raisons sur les
 quelles on accusoit les Anglois d'avoir donné du
 secours aux habitans de Banda; je ne crois pas
 qu'il soit nécessaire de les rapporter. Ces mots

se trouvent dans le Texte d'où nous tirons
 cet Extrait, & vral-semblablement ils y ont été
 mis par Purchaff, qui mêle souvent ses re-
 flexions avec celles de son Auteur.

bonne
 dessei
 rent d
 voyé
 moigr
 pour l
 [L
 étoit
 dettes
 leur
 L.A
 étoit
 † à Pul
 qui se
 de la
 † payab
 ration
 ficiers
 fusa p
 nagée
 coup
 fit pas
 mont
 † te pie
 racon
 établi
 caché
 les H
 tion
 le Pe
 les O
 hono
 défen
 chere
 qu'il
 ses de
 pièces
 lièren
 dans,
 Angl
 de ce
 pecté
 noit
 de tou
 des o
 re co
 Elle
 ses ch

bonne-foi à lever l'ancre vers le terme qu'il s'étoit imposé, il annonça son dessein par une décharge de cinq pièces de canon. Les Hollandois consentirent entre eux à lui accorder ce terme; mais ayant appris qu'il avoit envoyé son Esquis à Puloway, pour y reconnoître une bonne Rade, ils temoignèrent encore quelque étonnement. C'étoit l'occasion qu'il cherchoit, pour leur déclarer qu'en cas de contrainte, il laisseroit des Facteurs à Puloway.

✠ [Le lendemain l'Esquis revint, mais sans avoir rien pu retirer de ce qui étoit dû. Tout ce qu'il rapporta fut que les habitans s'acquiteroient de leurs dettes, si les Anglois pouvoient s'arrêter encore une vingtaine de jours dans leur Rade, où ils les invitoient à venir jeter l'Ancre.]

✠ LA paix fut publiée le 1 d'Août entre les Hollandois & les Insulaires. Il étoit aisé d'en conclure que les Anglois ne seroient plus soufferts long-tems à Puloway. [Ils avoient payé leurs dettes à Banda, & c'étoient eux-mêmes qui se trouvoient créanciers d'une grosse somme à Puloway.] Le jour même de la publication, ils reçurent du Conseil Hollandois une lettre de change, ✠ payable à Bantam. [Ce soin d'acquitter les dettes des Indiens, fut une déclaration dont le sens ne pouvoit être obscur pour Keeling. Cependant les Officiers de la Flotte Hollandoise affectant de le traiter avec politesse, il ne refusa point de prendre part à leurs réjouissances.] Leur artillerie fut si peu ménagée pour la célébration de la paix, qu'ils tirèrent plus de cent cinquante coups pendant le festin. Ils en donnèrent un dans le Fort, & Keeling ne fit pas difficulté d'y assister. Le Gouverneur se fit une joye maligne de lui montrer avec soin tous les ouvrages de cette Place. Ils étoient munis de trente

✠ pièces de canon, dont huit étoient de fonte. [Mais on se garda bien de raconter à Keeling quels droits les Hollandois avoient violés pour former cet établissement. Il l'avoit appris du Scha Bandar même, qui ne lui avoit pas caché que c'étoit la principale cause de la guerre. Aux environs de Banda, les Hollandois n'avoient pas trouvé de lieu plus favorable pour la construction de leur Fort que celui des Sépultures publiques, auquel non-seulement le Peuple attachoit une haute idée de religion, mais où le Roi même & tous les Oran Rajas avoient coutume de se rendre une fois chaque semaine pour honorer les cendres de leurs parens & de leurs amis. Outre l'intérêt de leur défense, il avoit paru par l'événement que les Hollandois n'avoient pas moins cherché à satisfaire leur avarice, en pillant plusieurs riches mausolées. Quoiqu'il n'y eût point de sépulture particulière qui ne leur eût offert de précieuses dépouilles, parce que l'usage étoit pour les plus pauvres d'ensevelir quelque pièces d'or ou d'argent avec les morts, les Bandanois avoient regreté particulièrement deux tombeaux qui n'étoient pas moins riches au dehors qu'au dedans, & qui passioient dans la Nation pour un monument si curieux, que les Anglois à leur arrivé, en'avoient rien eu de si pressant que de se procurer la vûe de ce spectacle. L'un étoit la sépulture d'un Raja, dont le nom étoit fort respecté par l'opinion qu'on avoit eue de sa sainteté pendant sa vie. On y venoit depuis plus d'un siècle en pèlerinage, non-seulement de Banda, mais de toutes les Isles voisines; & chacun y signaloit sa piété par des présens & des offrandes. L'autre tombeau étoit celui d'une femme, qui dans une guerre contre le Roi de Macassar, s'étoit sacrifiée généreusement pour la Patrie. Elle étoit jeune & belle. Il lui étoit venu dans l'esprit, de faire usage de ses charmes pour gagner l'Ennemi de sa Nation, ou pour trouver le moyen de

KEELING.
1609.

Paix entre
les Hollandois
& les Insulaires.

Les Anglois
prennent part
aux réjouissances.

Fort de Nas-
sau & son
origine.

Histoire de
deux tom-
beaux Indiens.

KEELING.
1609.

de le perdre. Mais son entreprise avoit tourné à sa propre ruine. Ses charmes ayant eu d'abord le succès qu'elle s'en étoit promis, elle avoit communiqué ses espérances à Banda par des Messagers infidèles, ou par quelque lettre qui fut interceptée. Son anant n'eut pas plutôt découvert sa trahison que tout l'amour qu'il avoit pour elle s'étant changé en fureur, il la poignarda de sa propre main; ensuite il avoit envoyé le cadavre à Banda, avec des reproches insultans pour ceux qu'il accusoit d'avoir employé cette ruse. Les Habitans de Banda avoient reçu le corps de leur Héroïne avec des sentimens de reconnoissance & de vénération qui avoient produit dans la suite une espèce de culte.]

Le commerce
est interdit à
Keeling.

KEELING envoya quelques jours après, sa Chaloupe à Puloway, pour y prendre quelques marchandises qu'il y avoit en dépôt. *Nackada Guzarate*, lui fit dire par cette occasion qu'il ne devoit plus espérer d'épices de cette Isle, mais que les Habitans avoient regret d'être forcés à ce refus par les menaces des Hollandois. [Un Domestique du *Nackada* vint à bord le lendemain, dans une petite Barque que les Hollandois visitèrent sur son passage, avec la dernière rigueur. Il apportoit à Keeling, de la part de son Maître, quelques perles dont il avoit différé jusqu'alors à fixer le prix, & qu'il abandonnoit enfin pour celui que les Anglois en avoient offert. L'Officier Hollandois, qui l'avoit visité, avoit marqué tant de goût pour les Perles, qu'apprenant à quel prix on les laissoit aux Anglois, il avoit fait des instances pour en faire accepter de lui la même somme. Mais le Nègre du *Nackada* s'étoit défendu par des raisons d'honneur & de fidélité, qui avoient dû couvrir les Hollandois de confusion.]

Keeling part
de Banda.

KEELING n'ayant pas d'autre raison pour différer son départ, que l'honneur de sa Nation, le crut désormais à couvert par le consentement qu'il avoit obtenu des Hollandois, & résolut de lever l'ancre au premier vent. [Il fit tirer cinq coups de canon pour rappeler son monde à bord; & renvoya sa Chaloupe à Puloway pour en retirer *Brown & Spalding*. *Brown* revint seul, mais on retint *Spalding*, qu'on ne voulut pas laisser partir sans que Keeling vint lui-même le chercher. Cela l'obligea de s'approcher de la Ville & alors le Roi de Macassar vint le trouver, en amenant *Spalding* avec lui]. Il lui restoit quelques balots de poivre à péser. C'est la seule occasion où l'on apprenne par son récit, que le *Kati* pèse cinq livres quatorze onces & demi. Il mit à la voile le 10 du mois d'Août, & le jour suivant, il jeta l'ancre près de Macassar. Son dessein étoit de s'arrêter dans l'Isle de Célèbes, pour y prendre du girofle. Le 12 quelques gens qu'il envoya dans son Esquif [pour s'informer où ils étoient, lui firent perdre l'idée de s'arrêter dans cet endroit, car ils] lui rapportèrent que depuis peu de jours (i) un Vaisseau Hollandois avoit fait naufrage sur cette Côte, [& qu'il ne s'en étoit sauvé que sept hommes, qui le conjuroient de les prendre à bord jusqu'à Bantam. Le ressentiment qu'il conservoit contre les Hollandois de Banda ne diminua point sa compassion pour ces malheureux. Il leur envoya sa Chaloupe, pour apporter avec eux quelques débris de leur cargaison que la Mer avoit poussés sur le rivage.

Naufrage d'un
Vaisseau Hol-
landois.

LE

(i) *Angl.* depuis trois mois. R. d. E.

Le principal d'entr'eux étoit le Pilote de leur Bâtiment. Il avoit évité la fureur de la Mer sur un coffre vuide, à la serrure duquel il avoit lié une corde fort mince, qu'il avoit attachée par l'autre bout à sa ceinture. Ce secours l'avoit soutenu pendant sept ou huit heures sur les flots. Il se nommoit *Van Cingel*. Son Vaisseau venoit de Macao, dont il avoit fait quatre fois le voyage; & ce n'étoit pas la première disgrâce qu'il eût essuyée dans ses différentes navigations. Il raconta aux Anglois, qu'ayant mouillé à Siam deux ans auparavant, il avoit été arrêté avec tous les Officiers de son Vaisseau, par l'artifice de *Manuel Cabos*, Capitaine Portugais, qui les avoit représentés comme des Pirates, aussi dangereux pour les Européens que pour les Peuples de l'Inde. Ils avoient été renfermés au nombre de six dans une étroite prison, tandis que le Roi de Siam avoit fait garder leur Bâtiment par une troupe de Soldats qui y avoient causé beaucoup de désordre. Les formalités de leur procès avoient duré fort long-tems. On les avoit menacés du dernier supplice, pour tirer d'eux la confession de leurs desseins. Au milieu de leurs souffrances, un Indien attendri de leur sort trouva le moyen de leur parler sans témoins & de leur offrir une voie pour se procurer la liberté. Dans la certitude qu'ils avoient de leur innocence, ils refusèrent un secours qui ne mettoit que leur vie à couvert, sans aucune espérance de se faire restituer leur Vaisseau. Cependant, cette apparence de courage, qui n'étoit au fond que l'effet du désespoir, fit tant d'impression sur le Roi, qu'il cessa de les croire coupables. Il leur rendit la liberté, avec le pouvoir de vendre & d'acheter diverses marchandises. S'étant remis en mer ils avoient eu le malheur, en sortant du Port, de toucher contre un rocher, qui leur avoit fait une large voie d'eau. Cet accident les ayant forcés de retourner au rivage, ils étoient retombés dans un embarras beaucoup plus dangereux que le premier. Les Prêtres du Pays, qui s'appellent Talapoins, avoient représenté au Roi qu'il s'étoit trompé dans l'opinion qu'il avoit prise de leur innocence, puisqu'ils le Ciel en les punissant lui-même à la vue du Port, déclaroit assez visiblement qu'ils étoient coupables. Ainsi, la superstition l'emportant sur la justice & la compassion naturelle, ils avoient été saisis pour la seconde fois par ceux qu'ils croyoient prêts à les secourir. Les mêmes Prêtres qui avoient empoisonné l'esprit du Roi, furent nommés pour leurs Juges. Ils furent conduits à quelques lieux de la Ville, dans l'enceinte d'une Pagode, & renfermés plus étroitement que jamais. En les examinant avec une sévérité extraordinaire, on leur fit entendre que la seule manière de prouver leur innocence, étoit d'assister au culte de la Pagode, & de la prendre à témoin de leurs sermens. On leur fit là-dessus cent récits extravagans de la puissance de cette Idole. Comme ils étoient renfermés dans le même lieu, ils tinrent conseil ensemble sur une proposition qui pouvoit terminer tout-d'un-coup leurs peines. De six qu'ils étoient, quatre se persuadèrent que sans blesser le Christianisme, ils pouvoient paroître dans un Temple & devant des Idoles auxquelles ils n'attribuoient aucune vertu. Jurer par la Pagode, c'étoit, disoient-ils, un serment tel que l'usage l'a introduit, lorsqu'on prend à témoin la Lune, les Etoiles, ou d'autres corps inanimés. Mais le Pilote plus éclairé & plus délicat sur les devoirs de sa religion, soutint que c'étoit un crime, & que toute invocation de l'objet d'un faux culte ne pouvoit passer que pour un culte d'Idolâtrie. Son opinion l'emporta, quoiqu'il ne fût secon-

II. Part.

R

dé

KEELING
1609.
Keeling prend
quelques Hol-
landois à bord.

Histoire d'un
Pilote.

KEELING.
1609.

dé que d'une seule voix pour la faire valoir. Enfin les Prêtres n'osant pousser leur zèle impie jusqu'à porter une Sentence de mort contre des Étrangers qu'ils ne pouvoient convaincre d'aucun crime, & ne voyant pas non plus d'apparence à les retenir éternellement captifs, proposèrent au Roi un tempéramment qui fut accepté. Comme on s'étoit rendu maître de leur Vaisseau, ils demandèrent qu'une partie de leurs biens fut consacrée à la Pagode, pour expier le refus que les Hollandois avoient fait de l'adorer. On leur enleva, suivant cette sentence, une portion de chaque marchandise qu'ils avoient à bord. Ils souffrirent cette injustice sans murmurer, mais en jurant au fond du cœur de s'en dédommager bientôt. À l'égard des Siamois, l'occasion s'en présenta sur leurs propres Côtes, où le Bâtiment Hollandois se fit de toutes les Barques qu'il rencontra. Mais il n'y avoit trouvé que des provisions de bouche, ou des étoffes de peu de valeur: au lieu que peu de jours après, il tomba sur un Vaisseau Portugais richement chargé, qui le paya fort avantageusement des pertes & des injustices qu'il avoit essuyées.

Avis donné à
Keeling sur di-
vers Intérêts à
la Chine.

L'IMPORTANT service que le Pilote Hollandois recevoit de Keeling l'engagea par reconnoissance à d'autres ouvertures, qui devinrent ensuite fort utiles aux Anglois. Il lui apprit que les Portugais étoient détestés à Macao, & que toute autre Nation de l'Europe, dont les Chinois pouvoient espérer les mêmes services, y seroit préférée aux mêmes conditions. On s'y plaignoit moins de leur avarice que de leur orgueil. Comme ils y étoient toujours en assez grand nombre, ils exigeoient des égards & des considérations qui sembloient convenir mal à des Négocians, & dont la fierté Chinoise étoit souvent choquée. Les Hollandois au contraire, dont le principe est de paroître peu sensibles à l'humiliation dans les lieux où ils ne se croient pas les plus forts, avoient accoutumé les Chinois à leur voir compter pour rien les petites délicatesses de la vanité; & cette simplicité de mœurs leur attiroit des caresses & des préférences dont le Pilote tiroit des conclusions à leur avantage. Les Portugais qui ont le caractère assez tourné à la galanterie, n'étoient pas non plus fort longtems à terre sans mêler le plaisir aux affaires du Commerce; d'autant plus qu'avec les Marchands il arrivoit toujours sur leurs Vaisseaux quelques jeunes Voyageurs que la curiosité seule attiroit aux Indes. L'empressement qu'ils marquoient pour les femmes bleffoit la jalousie des Chinois; au lieu que les Hollandois renfermés dans leurs affaires d'intérêt & de calcul, ne pensoient à troubler le repos de personne. Enfin les Portugais s'attachoient aux conversions. Leurs Missionnaires se répandoient dans les villes & les campagnes. Ils avoient déjà fait embrasser le Christianisme à tant d'Habitans, qu'une Nation éclairée & politique commençoit à prendre ombrage de leurs progrès: tandis que les Hollandois vivant pour eux-mêmes laissoient à chacun le soin de sa conscience. Ainsi Keeling comprit, sur les raisonnemens du Pilote, que pour plaire aux Chinois, il ne falloit ni fierté, ni galanterie, ni zèle de religion.]

Les Anglois
relâchent à Ja-
catra.

Ils y trouvent
deux Vais-
seaux Hollan-
dois.

LE 21 de Juillet, les Anglois jettèrent l'ancre devant Jacatra, [sans autre dessein que d'attendre s'il se présenteroit quelque Barque, pour faire remercier le Roi des civilités qu'ils en avoient reçues à leur passage. Mais, au lieu d'une Barque Indienne.] ils furent surpris de voir sortir du Port, une Chaloupe Européenne. Elle leur apprit qu'il y étoit arrivé depuis peu de jours deux Bâtimens Hollandois, qui ramenoient à Bantam les Facteurs Anglois d'Amboync.

⊕ boy
deux
toien
stéri
s'ex
toute
recon
ling
des
rare
paya
L
duite
au de
vingt
⊕ firme
duite
des e
sie, i
si bien
leur
nouve
jeune
seurs,
ter lon
ble gu
femme
la ren
KE
ratifs
du Co
fort g
il obti
fut pr
les co
dant q
dema
son an
la Na
belle
premi
mes.

(k)
à ceci.
à terre
avoit de

Amboyne. [Cet incident, qui sembloit supposer quelque nouveau démêlé entre les deux Nations, allarma d'abord Keeling; mais il apprit avec joie que c'étoient les Facteurs mêmes, qui, rebutés de perdre leur tems dans une année stérile, avoient pris le parti de s'embarquer avec tous leurs biens pour venir s'exercer plus utilement à Bantam, & qui avoient obtenu des Hollandois toutes sortes de faveurs dans leur passage. L'Echange se fit avec une égale reconnaissance entre les Anglois d'Amboyne & les sept Hollandois que Keeling avoit pris dans l'Isle Célèbes. Le Roi de Jacatra reconnut facilement des Hôtes dont il avoit éprouvé la politesse, & leur fit présent d'un *Macan*, rare & belle espèce de lion, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler. Keeling paya cette galanterie par deux beaux mousquets.]

Le 26, étant arrivé à la pointe de Bantam, il rencontra une Pare conduite par *Ralph Hearne*, que *Saris*, Chef du Comptoir de Bantam, envoyoit au devant de lui. Entre plusieurs témoignages de l'heureux état du Comptoir, *Hearne* lui apprit qu'il étoit attendu par trois mille quatre cents quatre-vingt sacs de poivre. Il entra le soir dans la Rade, où *Saris* vint lui confirmer cette agréable nouvelle; [mais avec des plaintes amères de la conduite des Hollandois, qui n'avoient pas cessé de lui susciter des embarras & des contradictions. Il ajouta que malgré les effets continuels de leur jalousie, il s'étoit soutenu dans la faveur de la Cour; & que les Anglois étoient si bien dans l'esprit du Roi, que ce Prince avoit remis jusqu'à l'arrivée de leur Vaisseau à célébrer une singulière espèce de victoire qu'il avoit publiée nouvellement. C'étoit celle qu'il avoit remportée sur les résistances d'une jeune femme qu'il venoit d'épouser. Le combat & la victoire seroient obscurs, si l'Auteur n'ajoutoit que l'usage des femmes Indiennes est de disputer long-tems les premières faveurs de l'amour à leurs Maris. Cette agréable guerre dure quelquefois des semaines entières; & comme la gloire des femmes est de la prolonger long-tems, les hommes se font un honneur de la rendre courte. (k)]

KEELING pour faire sa cour au Roi, donna quelques jours à ses préparatifs avant que de se présenter à l'audiance. Il choisit entre tous les Anglois du Comptoir & du Vaisseau vingt-cinq hommes assez bien-faits, qu'il habilla fort galamment. Il les arma de même; & se mettant à la tête de la troupe, il obtint du Roi la permission de paroître devant lui avec ce cortège. Le jour fut pris pour la fête. Elle eut moins de magnificence que d'agrément, par les courses qui se firent à pied & à cheval, & par la liberté qui régna pendant quelques jours dans toute l'étendue du Palais. Keeling, à qui le Roi demanda quelle récompense il souhaitoit pour sa galanterie, réduisit toute son ambition à deux prières fort simples. Il supplia ce Prince d'accorder à la Nation Angloise la continuation de ses faveurs, & à lui la vûe de cette belle Reine qui avoit fait le sujet de la fête; afin, dit-il, que retournant au premier jour en Europe, il y portât la renommée de ses vertus & de ses charmes. Son compliment fut reçu de si bonne grace, qu'avec des promesses pour

(k) Dans l'Original tout ce détail se réduit à ceci. Le 13 de Septembre, Keeling envoya à terre vingt-cinq hommes armés, que le Roi lui avoit demandés, pour augmenter les divertisse-

mens d'une Fête qu'il donnoit à la Cour, parce que la nuit précédente, il étoit parvenu à faire la conquête de la virginité de son Epouse. R. d. E.

KEELING.
1609.

ils arrivent
à Bantam.

Heureuses
nouvelles.

Fête à l'occa-
sion d'un usa-
ge des femmes
Indiennes.

Keeling se
rend fort a-
gréable au
Roi dans cet-
te occasion.

stant pour-
les Etran-
pas non
au Roi un
leur Vais-
la Pagode.
On leur
se qu'ils a-
n jurant au
is, l'occa-
dois se fai-
ré que des
ue peu de
qui le paya

Keeling l'en-
ce fort titi-
Macao, &
espérer les
y plaignoit
jours en
is qui sem-
étoit sou-
de paroître
as les plus
en les peti-
roit des ca-
ur avanta-
, n'étoient
es du Com-
leurs Vais-
aux Indes.
sie des Chi-
térêt & de
rtugais s'at-
s les villes
tant d'Ha-
e ombrege
es laissoient
s raisonne-
té, ni ga-

[sans autre
e remercier
u lieu d'une
e Chaloupe
jours deux
lois d'Am-
boyne.

KEELING.
1609.
Portrait de la
Reine de Ban-
tam.

Querelle san-
glante entre
les Anglois &
les Hollan-
dois.

Keeling re-
nouvelle le
Comptoir.

Regret de
quelques An-
glois à quitter
Bantam.

Retour de
Keeling en Eu-
rope.

pour la première de ces deux faveurs, il obtint sur le champ la seconde. L'Indienne, qu'il appelle la Reine de Bantam, étoit fille d'un Raja, & méritoit effectivement l'amour du Roi par sa beauté. Elle n'étoit pas plus brune qu'on ne l'est communement en Portugal. Ses yeux étoient d'une vivacité éblouissante, sa taille noble & dégagée. Il falloit que le Roi fût touché particulièrement de son port & de l'air de sa marche, car il lui fit faire quelques pas à la vûe de Keeling. Une faveur de cette nature rendit les Hollandois si jaloux, que ne pouvant satisfaire autrement leur mauvaise humeur, ils cherchèrent querelle le soir du même jour à quelques Matelots du Vaifseau Anglois. Le combat fut vif & sanglant. Keeling qui devoit passer la nuit au Comptoir, fut averti de ce désordre, & courut lui-même pour empêcher qu'il n'eût d'autres suites. Les Combattans se séparèrent à son arrivée; mais un des Hollandois mourut le lendemain de ses blessures. Comme il étoit certain, par le témoignage de tout le monde, que les Hollandois avoient commencé la querelle, les Anglois ne reçurent aucune plainte de cette mort. Cependant Keeling se rendit au Comptoir Hollandois, où l'Hermite, qui n'avoit pas cessé d'en être le Chef, le reçut d'un air fort tranquille. Après quelques explications, ils convinrent tous deux de renouveler le dernier règlement, & d'y joindre des punitions beaucoup plus rigoureuses; avec cette stipulation particulière, qu'à chaque querelle où le tort paroîtroit douteux entre les deux Nations, les Chefs s'assembleroient pour en décider de concert. A l'égard des torts ouverts & reconnus, on s'engageoit de part & d'autre à faire justice suivant les termes du règlement. Comme la mort d'un Hollandois étoit une expiation suffisante pour la dernière querelle, Keeling demanda grace pour le reste des Coupables.

A son retour au Comptoir, il exécuta le dessein qu'il s'étoit proposé de le renouveler presque entièrement. On auroit peine à se figurer que plusieurs Anglois qui étoient à Bantam depuis quelques années, se fussent fait une si forte habitude du séjour de cette Ville, qu'il fallut une espèce de violence pour les en arracher. Outre que la plupart y avoient pris des femmes, dont quelques-uns avoient des enfans, ils étoient presque tous liés fort étroitement avec divers Marchands de la Ville Chinoise, au commerce desquels ils s'étoient associés. D'ailleurs ils étoient faits à l'air & aux alimens du Pays, qui loin d'être nuisibles à ceux qui l'habitent constamment, rendent la santé ferme & produisent même de fort longues vies.] Keeling n'ayant égard qu'aux intérêts de sa Compagnie, nomma pour premier Facteur *Augustin Spalding*, avec cinquante livres sterling d'appointemens; [somme médiocre pour l'importance de cet emploi, mais qui ne doit pas passer aussi que pour un simple honoraire dans des lieux où sans blesser le devoir, un peu d'industrie faisoit bientôt parvenir à d'immenses richesses.] Les autres au nombre de douze, furent assujetés à recevoir, chaque mois, leurs appointemens du Chef. On nous a conservé leurs noms: *François Kelly*, Chirurgien, eut 45 chelins, *Jean Parsons* [30, *Robert Neal*, 20], *Augustin Adwell* 24, *Ethered Lampre*, & *William Driver* 20 chelins chacun, *William Wiffon* 22, *William Lamuel* & *Philipp Badneg* 16 chelins chacun, *François Domingo* 12, *Jean Seraan*, *Adrian*, & un Valet du Chef 10 chelins chacun. Après cette nomination, Keeling exhorta les Facteurs à souffrir patiemment les hauteurs des Hollandois, aussi long-tems du moins que la Na-

tion

tion
droits
DA
ayant
(1) d
degre
violen
Oueft.
fait pl
nérale
tourne
gré &
ron 3
LE
tal, à
& der
contra
la Flo
premi
été for
fes &
au no
ment
Ports
nomm
toutes
des n
bonda
ment
le; e
circu
Holla
mois
n'en
LE
vrit à
mais
couvr
point
sept
La la
étoit
en Eu
peut
& fu
(1)

tion Angloise n'auroit pas plus de forces à Bantam. Ensuite ayant réglé les droits de la Douane, il mit à la voile le 3 d'Octobre.

KEELING.
1609.

DANS l'espace de vingt-quatre jours, jusqu'au premier de Novembre, avant fait environ [six cens] cinquante lieuës, il se trouva au 35°. degré (1) de latitude du Sud. Il observa qu'à ce point la variation étoit de 24 degrés. Le 29 du même mois, il eut pendant tout le jour un vent fort violent, qui se tourna vers la nuit en orage, du Nord à l'Ouest-Sud-Ouest. Il reconnut dans cette occasion, comme d'autres l'avoient déjà fait plusieurs fois, la vérité d'une observation de Linschoten: c'est que généralement lorsqu'un vent d'Est se met vers le Nord, si la pluie survient, il tourne à l'Ouest-Sud-Ouest, où il demeure fixe. Keeling étoit au 32°. degré & demi du Sud lorsque l'orage commença, & la variation étoit d'environ 30 degrés.

Observations.

LE 8 de Décembre, il tomba vers la pointe du jour près de la *Tierra de Natal*, à cinq ou six lieuës à l'Ouest; & la variation y étoit d'environ 8 degrés & demi. A midi, il se trouvoit au 31°. degré 27 minutes de latitude. Il y rencontra un Bâtiment Hollandois, de qui il apprit que l'*Erasmus*, Vaisseau de la Flotte Hollandoise qui étoit partie de Bantam lorsqu'il y étoit arrivé la première fois, avoit couru tant de danger par les voies d'eau, qu'il avoit été forcé de relâcher à l'Isle (m) Maurice; qu'il y avoit déchargé ses marchandises & son Equipage, dont une partie étoit demeurée à la garde de sa cargaison au nombre de vingt-cinq hommes, & le reste s'étoit embarqué sur ce Bâtiment qui faisoit voile aux Indes; que dans l'Isle Maurice, il y avoit deux Ports; l'un nommé le *Nord-Ouest*, un peu moins qu'à 20 degrés; l'autre nommé le *Sud-Ouest*, à 20 degrés 15 minutes: qu'on trouvoit dans cette Isle toutes sortes de rafraichissemens & de provisions, tels que des tourterelles, des manatos, une infinité d'oiseaux de Mer, du poisson dans la même abondance, des chèvres que les Hollandois y avoient transportées nouvellement, & qui avoient déjà commencé à multiplier, des pores & de la volaille; enfin l'air & le terroir fort sains; que l'Isle a trente ou quarante lieuës de circuit, & que la variation de l'Aiguille y est de 21 degrés: que la Flotte Hollandoise étant partie de Bantam au mois de Mai, elle avoit employé un mois à gagner l'Isle Maurice, elle s'y étoit arrêtée quatre mois & demi, & n'en étoit partie que depuis six semaines.

Tierra de Natal.

Isle Maurice
& ses propriétés.

LE 22, Keeling se trouvant à 35 degrés 28 minutes de latitude, découvrit à sept lieuës le *Cap das Agullas*, qui s'éleve dans la forme de deux Isles: mais à mesure qu'on est plus directement à l'opposite, on s'imagine en découvrir trois, parce que les deux Bayes, qui sont au Nord, forment trois pointes fort distinctes, quoique peu élevées. La sonde donna soixante dix-sept brasses d'eau, sur un fond limoneux, à cinq lieuës au Sud du rivage. La latitude, 35 degrés 26 minutes; [La variation de l'Aiguille aimantée étoit peu considérable.] Un Vaisseau, qui passa sur cette Côte à son retour en Europe, & que le tems empêche d'observer la latitude & la variation, peut risquer hardiment de continuer sa navigation sur soixante brasses d'eau & sur un fond de coquillages. Ensuite, lorsqu'il commence à trouver le fond limoneux,

Observations
sur le Cap das
Agullas.

(1) *Angl.* au 25 degré. R. d. E.

(m) C'est aujourd'hui l'Isle Bourbon. R. d. T.

KEELING.
1609.

limoneux, il doit se croire fort proche du Cap *das Agullas*. Mais lorsqu'il perd fond à cent vingt brasses, il peut conclure qu'il a doublé le Cap, pourvu qu'il se trouve dans la latitude de 36 degrés. Le jour suivant, après avoir vogué toute la nuit Ouest quart au Nord, & Ouest-Nord-Ouest, avec un vent d'Est assez frais, on découvrit le matin une terre haute, à neuf ou dix lieues; &, vers midi on se trouva fort près du Cap de Bonne-Espérance. On n'avoit point employé plus de dix-sept heures depuis le Cap *das Agullas*. Keeling ayant jugé à-propos de s'avancer à trois lieues du *Pain de Sucre*, y mouilla pendant la nuit. Mais il doubla le Cap dans le cours du jour suivant; [& quoiqu'il ne fût pas pressé par d'extrêmes besoins, il ne voulut point passer si près de Saldanna sans y relâcher.

Keeling relâche à la Baye de Saldanna.

CETTE fameuse Baye n'est guères sans quelque Vaisseau de l'Europe, que la nécessité ou le plaisir ne manque point d'y faire entrer.] Les Anglois y trouvèrent un Bâtiment Hollandois, qui envoya civilement sa Chaloupe au-devant d'eux, avec six Moutons, les plus gras que l'Auteur ait jamais vus. Il s'en trouva un, dont la queue seule avoit vingt-huit pouces de large, & pesoit trente-cinq livres. Les Hollandois accordèrent aussi à Keeling une grande voile, dont il avoit un besoin extrême, & reçurent de lui pour payement un billet de douze livres sterling sur la Compagnie d'Angleterre. Après quelques jours de repos, il se disposa le 7 de Janvier à continuer son voyage; mais ce ne fut pas sans avoir laissé, suivant l'usage du lieu, des inscriptions qui rendoient témoignage de son arrivée dans cette Baye, & de l'état de son Vaisseau. [Entre plusieurs monumens de cette nature, qui étoient gravés sur divers rochers, il lut avec compassion les plaintes d'un Equipage Portugais qui ayant été réduit par le scorbut & d'autres maladies au nombre de sept hommes, n'avoit pas laissé de remettre courageusement en mer pour se rendre à Mozambique. L'Ecrivain avertissoit ceux qui pouvoient eschapper la même disgrâce, que toutes ses caresses & toutes ses offres n'avoient pu lui faire obtenir des Nègres, sept ou huit hommes qu'il leur avoit demandés, pour achever sa navigation. Quoiqu'une longue habitude eût dû familiariser ces Barbares avec les Européens, leur férocité ne diminueoit pas; non qu'ils fussent dangereux par leur cruauté ou leur perfidie, lorsqu'on traitoit avec eux de bonne-foi; mais ils conservoient un fond de défiance que toutes les civilités & les promesses ne pouvoient leur faire surmonter. Keeling en mit plusieurs à l'épreuve, en leur offrant de l'or & des habits pour les engager à le suivre. Ils recevoient joyeusement le prix des marchandises qu'ils apportoient au Vaisseau; mais ils rejettoient avec une espèce de crainte tout ce qui étoit au-dessus de leurs conventions, comme s'ils eussent appréhendé de prendre des engagements qui les effrayoient.]

Continuation de sa route.

KEELING partit de Saldanna le 10 au matin. Il observe que pendant tout le séjour qu'il y avoit fait, le vent avoit toujours été Ouest & Sud; au lieu que les deux premières fois qu'il s'étoit arrêté dans la Baye, & dans la même saison, il l'avoit eu constamment Est, & fort orageux. Le 20, il passa le Tropicque du Sud. Le Vaisseau Hollandois l'ayant accompagné jusqu'alors, le quitta en le saluant de trois coups de canon.

LE 30 au lever du Soleil, il aperçut l'Isle de Sainte-Hélène, après avoir fait soixante-six lieues [à l'Ouest] dans cette latitude. L'ancre fut jettée du côté du Nord-Ouest à un mille du rivage, & au Nord-Ouest

Ouest
tuée à
te d'AON
gleterr
Le 28Hollan
qu'il ne
dies en
gueur.quelqu
reconn
auroitcessités
landoispressé
s'il ren
dans un
les quit6 minu
LE 1qu'il se
ge, &
pendantBâtimen
à l'Estseau le
il décou
jetta l'aRade d
Va
Deux p
Va

Isle près

Ouest de la Chapelle, sur vingt-deux brasses de fond. Cette Isle est située à deux-cens soixante-dix ou quatre-vingt lieuës à l'Ouest de la Côte d'Afrique.

KEELING.
1610.

ON remit à la voile le 9 de Février, pour retourner directement en Angleterre. Le 16, on découvrit à sept ou huit lieuës l'Isle de l'Ascension. Le 28, la surprise des Anglois fut extrême de rencontrer le même Vaisseau Hollandois qu'ils avoient quitté sous le Tropique, mais dans un état si triste qu'il ne lui restoit que huit ou neuf hommes capables de travail. Les maladies en avoient emporté quarante-six, & tout le reste étoit accablé de langueur. Ils en avoient si bien usé avec Keeling que s'il avoit pu leur offrir quelques-uns de ses Matelots, il leur auroit volontiers offert cette marque de reconnoissance. Mais quoique tous ses gens fussent en fort bonne santé, il auroit eu besoin lui-même d'en avoir un plus grand nombre, pour les nécessités de son propre Vaisseau, qui faisoit eau de toutes parts. Les Hollandois, qui voyoient sa situation, rendirent justice à ses sentimens, & ne le pressèrent pas même de leur tenir compagnie. Ils le prièrent seulement, s'il rencontroit quelque Bâtiment de leur Nation, d'avertir qu'ils étoient dans un extrême embarras, & de leur procurer une prompte assistance. Il les quitta vers la nuit, avec les témoignages du plus vif regret, à 45 degrés 6 minutes de latitude.

LE 1 de Mai, se trouvant à 49 degrés 13 minutes, il eut un si beau tems qu'il se croyoit fort proche du terme. Mais, le lendemain, un affreux orage, & le vent qui tourna au midi, le rejetta fort loin de ses espérances. Cependant, après avoir lutté quatre jours contre les flots, il rencontra un Bâtiment de Lubeck, qui l'assura que Scilly n'étoit qu'à cinquante lieuës, à l'Est quart au Nord du même point. Keeling apprit au Capitaine de ce Vaisseau le besoin que les Hollandois avoient de son secours. Le 9 au matin, il découvrit *Beachy* à trois lieuës au Nord-Nord-Est; & , vers le soir, il jeta l'ancre aux Dunes.

Arrivée de
Keeling aux
Dunes.

L A T I T U D E S.

Rade de Sierra Leona.	8	36N.	Isle de Sel.	6	6
Variation Est.	1	50	Isle de Nossaferes.	5	30
Deux petites Isles.	23	37 S.			
Variations Est.	15	30	Isle Maurice. } N.-Ouest. .20	00	15
ou	15	26			
Isle près de Priaman.	4	2			



C H A P I T R E V. (a)

*Voyage du Capitaine David Middleton à Bantam & aux Moluques en 1607.*MIDDLETON.
1607.

Il arrive à Saldanna après la tempête.

Merveilleuse quantité d'animaux de Mer.

Middleton emmène un Nègre de Saldanna.

IL doit rester de la curiosité aux Lecteurs attentifs pour le sort du *Consent*, troisième Vaisseau de la Flotte de Keeling. On a vû qu'après avoir été séparé par la tempête, il avoit laissé des marques de son passage à Saldanna, & qu'il avoit paru ensuite à Bantam. Mais dans l'impatience de retrouver l'Amiral, il risqua le Voyage des Moluques sous ses propres auspices; [& le Capitaine même en ayant été l'Ecrivain, on doit souhaiter de trouver ici son récit.]

IL le commence à son entrée dans la Baye de Saldanna, où malgré les périls d'une longue tempête, il arriva sans autre perte que celle d'un Matelot, qui avoit été tué d'un coup de tonnerre au sommet du grand mât (b). Dans le besoin pressant de toutes sortes de provisions, il se rendit lui-même, avec quelques-uns de ses gens, à l'Isle des *Pengoins*, qui n'est qu'à trois lieues de la Rade. Il y vit avec étonnement une si prodigieuse quantité de Veaux marins & de Pengoins, qu'il en compta des troupeaux de cinq cens. Cette Isle n'a pas plus de trois milles de long sur deux de large. Mais l'Auteur doute qu'il y en ait une au monde où l'on trouve plus d'animaux marins, sans parler d'un nombre surprenant de Canards, d'Oyes, de Pélicans, & d'autres sortes d'Oiseaux.

APRÈS avoir pourvû aux premières nécessités de la vie, [Middleton chercha le moyen de se lier avec les Habitans du Pays, dans la seule vûe d'acheter d'eux quelques bestiaux. Plus heureux que la plupart de ceux qui avoient fait le même commerce, non-seulement il obtint les mêmes avantages, mais il fit consentir volontairement un Sauvage à le suivre. Cette faveur dont il fut obligé à quelque mécontentement que le Nègre avoit reçu de sa Nation, lui parut d'autant plus utile, que voulant chercher avec soin l'Amiral & le Vice-Amiral, il avoit besoin d'un Interprète pour le langage d'Afrique. Le Nègre entendant d'ailleurs quelques mots d'Anglois, tout l'Equipage s'empressa de lui en apprendre davantage, avec beaucoup d'admiration pour la facilité de sa mémoire.] On quitta la Baye le 30. [Tout l'équipage étoit en bonne santé. Ce ne fut pas sans répugnance qu'on mit à la voile avant l'arrivée de l'Amiral & du Vice-Amiral; mais comme il n'étoit pas sûr qu'ils relâcheroient en cet endroit, on crut que le meilleur parti étoit de faire voile pour l'Isle de Madagascar.] La nuit suivante, on doubla heureusement le Cap de Bonne-Espérance, avec quelque envie d'y relâcher, si le vent n'eût changé lorsqu'on n'en étoit plus qu'à quatre lieues; mais il s'éleva de terre avec tant de violence que Middleton revint au projet de s'avancer vers Madagascar. Le tems redevint fort beau jusqu'au 35^e. degré de latitude, que le vent

(a) C'est le Chapitre VI. de l'Original. R. d. E.

(b) *Angl.* qui s'étoit tué en tombant du haut du grand mât. R. d. E.vent
couran
de Sald
servat
la var

LE

Augul
la des
Baye
eut la
qui est
donne
quelqu
les bon
milles

quoien

pût s'o
remont
plus de
la rivè
caution
douze
lement

LA

entrer
ensuite
quinze
l'avoit
res de
ils avo
qu'il le
noit de
gue de
il s'y t
mités d
prit, p
fort ab
sçut au
on fort
deux n
étoit se
Pays; q
té fort
te, dan
impossi
le port
qu'il s'

II.

vent s'étant mis au Nord-Ouest, on porta Est quart au Sud pour éviter les courans. Enfin le 27 d'Août, à deux heures après-midi, on découvrit l'Isle de Saint-Laurent ou de Madagascar. On n'en étoit qu'à six lieuës. Les observations firent trouver à midi 24 degrés 40 minutes de latitude; & le soir, la variation étoit de 16 degrés 23 minutes.

Le 30, à cinq heures après-midi, on mouilla l'ancre dans la Baye de Saint-Augustin, à six brasses & demi d'eau, sur un fond de gravier. Il avoit fallu des précautions pour choisir le véritable Canal, parce qu'à l'entrée de la Baye il se trouve deux Isles, qui forment différentes ouvertures. Middleton eut la curiosité de se mettre dans sa Chaloupe pour visiter ces Isles. L'une, qui est fort petite, ne lui parut qu'un banc de sable. L'autre, à laquelle il donne un mille de longueur, & la moitié moins de largeur, est couverte de quelques Bois, mais déserte & stérile. Aucun Habitant ne s'étant fait voir sur les bords de la Baye, le Vaisseau s'avança trois lieuës plus loin, jusqu'à deux milles au-dessus de l'embouchure d'une Rivière. L'eau & le bois lui manquoient. Middleton ayant fait jeter l'ancre, le cable rompit, sans qu'on pût s'en imaginer la cause. [La Chaloupe fut détachée avec dix hommes armés, pour entrer dans la Rivière. Davis, qui étoit chargé de la conduire, remonta l'espace d'une lieuë, en basse marée, sans trouver que l'eau devint plus douce. Quelques Cabanes, qu'il découvrit à deux ou trois cens pas de la rive, lui firent prendre le parti de descendre. Il s'en approcha sans précaution, avec six de ses gens. Les Habitans, qui étoient au nombre de douze prirent la fuite à sa vûe. Il les rappella par ses signes, mais inutilement.

La pauvreté de cette Habitation ne lui auroit pas fait naître l'envie d'y entrer, s'il n'eût été pressé par les cris d'un enfant, qui ne tarda point ensuite à se faire appercevoir. Ce petit Nègre paroïsoit âgé de douze ou quinze ans, & sa douleur venoit d'être arrêté par un mal de jambe, qui l'avoit empêché de suivre les autres. Il donna des marques extraordinaires de frayeur, en voyant les Anglois si près de lui. Cependant comme ils avoient avec eux le Nègre de Saldanna, il se rassura tout-d'un-coup lorsqu'il le vit parler familièrement à ceux qui l'effrayoient. Davis lui ordonnoit de caresser cet enfant & de lui faire diverses questions. Quoique la Langue de Madagascar soit fort différente de celle des Nègres du Continent, il s'y trouve des ressemblances; & les Nègres d'ailleurs ont d'autres conformités qui leur facilitent beaucoup le moyen de s'entendre. Ainsi Davis apprit, par l'entremise du sien, qu'il y avoit à peu de distance deux sources fort abondantes, d'où l'eau pouvoit se transporter aisément à la rivière. Il sçut aussi qu'à moins d'un mille du même lieu il y avoit une Habitation fort peuplée, ou une Ville nommée *Rota*; que depuis six semaines ou deux mois, il étoit échoué sur la Côte un Bâtiment de l'Europe, dont il étoit sorti quantité de gens armés qui s'étoient répandus fort loin dans le Pays; qu'ils en avoient emporté beaucoup de gingembre: qu'après avoir traité fort humainement les Insulaires, ils leur avoient fait une guerre sanglante, dans laquelle ils avoient eux-mêmes perdu beaucoup de monde. Il fut impossible à Davis de juger quel étoit ce Vaisseau, & l'intérêt de sa Patrie le portoit à craindre que ce ne fût celui de l'Amiral Keeling. Mais tandis qu'il s'entretenoit de ses conjectures, le petit Nègre fit voir à l'autre

II. Part.

S

quelques

MIDDLETON.
1657.
Il arrive à Madagascar.

Deux Isles à la Baye de Saint-Augustin.

Davis entre dans une Rivière avec la Chaloupe.

Informations qu'il reçoit d'un jeune Nègre.

MIDDLETON.
1607.

Le Vaisseau
Anglois s'ap-
proche de la
Rivière.

Danger dont
les Anglois se
sauvent à pei-
ne.

quelques morceaux d'un habit déchiré, que les Anglois crurent reconnoître, au drap & à la forme, pour un monument de leur Pays. Ce foible indice eut la force aussi de confirmer les soupçons de Davis. Cependant comme il ne pouvoit se croire en sûreté dans un lieu où l'on étoit si peu satisfait des Européens, il regagna sa Chaloupe, après avoir fait assurer le petit Nègre qu'il ne pensoit point à lui nuire, & l'en avoir convaincu par ses caresses & ses présens.

Ce récit fit balancer Middleton s'il devoit s'arrêter dans un lieu si dangereux. La nécessité d'eau l'y forçant, il prit seulement des mesures pour n'avoir rien à redouter des Barbares. Le soir même, on aperçut plusieurs Barques qui s'avancèrent comme à la découverte, sans se fier aux signes qu'on faisoit pour les attirer. Malgré tant de mauvais pronostics, le Vaisseau s'approcha de l'embouchure de la rivière, où la nature a formé, dans l'angle même de la Côte, une sorte de petit Port. C'est un enfoncement d'environ deux cens pieds de diamètre, que l'eau de la mer semble avoir creusé, & qui est capable de contenir deux Vaisseaux fort au large sur dix brasses de profondeur. Middleton s'y logea, après l'avoir fait fonder dans toutes ses parties. Le lendemain, il renvoya la grande Chaloupe & l'Esquif, chargés de tonneaux & de gens armés. Davis, qui fut encore nommé pour les conduire, étoit homme d'esprit & de courage, mais qui jugeoit trop mal de la stupidité des Nègres, & qui s'étoit persuadé mal-à-propos que dans toutes les occasions où l'adresse pouvoit être employée contr'eux, elle étoit capable de suppléer au nombre.

IL remonta la rivière jusqu'aux Cabanes qu'il avoit visitées la veille, & loin d'y remarquer rien d'effrayant, il vit sur la rive où il étoit descendu, deux Nègres, avec le jeune Malade, qu'ils sembloient y avoir apporté. Davis le reconnoissant, se hâta de lui faire des signes d'amitié, & ne fit pas difficulté de descendre. Le Nègre de Saldanna entretint quelque tems les deux autres, & leur fit beaucoup espérer de l'affection des Anglois. Ils parurent satisfaits de ses assurances, & se disposant à servir de guides, ils prirent le chemin des sources. De vingt hommes que Davis avoit amenés, quatorze étoient occupés à tirer les traîneaux. On arriva aux sources, qui étoient telles que le jeune Nègre les avoit représentées. Elles formoient, presque en sortant, un bassin de cinq ou six pieds de profondeur, qui n'en avoit pas moins de dix ou douze de diamètre; & l'eau fuyant par un petit ruisseau, alloit se perdre dans un Marais bourbeux qui s'étendoit jusqu'à la rivière. Les Anglois avoient commencé le travail, lorsque Davis, qui leur donnoit ses ordres, aperçut à cent pas, sur le sommet d'une petite Colline, plusieurs Sauvages, qui paroissoient un moment, & qui se retiroient aussitôt. L'alarme se mettant dans sa Troupe, il commença par se saisir des deux Nègres qui l'avoient conduit. Il recommanda qu'il fussent gardés soigneusement, tandis qu'à la tête de dix de ses gens il monta d'un air ferme jusqu'au sommet de la Colline. Le bruit d'onze coups de fusils, dont on vit en même tems la fumée, & quelques flèches, qui vinrent tomber jusqu'au bord de la source, firent connoître à ceux qui y étoient restés qu'on étoit surpris par les Insulaires. Ils ne balancèrent point à voler au secours de leurs Compagnons. Les Barbares, qui n'avoient osé s'en approcher, mais qui continuoient de les harceler à coups de flèches, n'eurent pas plutôt vu paroître le secours qui leur

leur an
la fuit
empor
retrou
des les
qué de
re; &
cher.
témoig
quoiqu
Vaissea
de à se
vent se
au long
Barque
tre Ch
quatriè
† fort bo
disposit
Middle
aisé de
me ign
taine à
trouva
† pressan
LA
découv
† trouva
contren
devant
voit ex
relâche
d'affair
soient p
il juge
par No
perspéc
plus ag
bondan
† (c). [I
ses bor
qui se
leurs b

(c) J
tant d'u
tèrent p

leur arrivoit, que le croyant sans doute beaucoup plus nombreux, ils prirent la fuite avec beaucoup de frayeur. Ils étoient plus de deux cens. Davis emporta les arcs de ceux qui avoient été tués des premiers coups. Il croyoit retrouver, aux sources, les deux Guides qu'il y avoit laissés; mais leurs Gardes les ayant abandonnés dans la première confusion, ils n'avoient pas manqué de prendre la fuite. Le Malade même avoit disparu du bord de la rivière; & quoiqu'il ne pût être bien loin, les Anglois dédaignèrent de le chercher. Ils rapportèrent à bord quelques tonneaux d'eau fraîche, pour rendre témoignage que la crainte n'avoit point été capable de les arrêter. Mais quoiqu'une si petite quantité fût fort éloignée de suffire pour la provision du Vaisseau, Middleton jugea que la prudence l'obligeoit de chercher du remède à ses besoins dans des lieux plus sûrs.] Il remit à la voile le 7, avec un vent fort frais d'Est quart au Nord. Le lendemain, continuant de s'avancer au long des Côtes, il fut surpris de voir partir du rivage plusieurs petites Barques qui s'approchèrent du Vaisseau sans précaution. L'une portoit quatre Chevreaux. Une trois Moutons. La troisième, une Genisse. Une quatrième, de la chair fraîche de Bœuf ou de Vache. Il acheta tout, à fort bon marché. [Un Anglois de l'Equipage, à qui ce changement de dispositions parut suspect de la part des Insulaires, voulut faire craindre à Middleton que toutes ces viandes ne fussent empoisonnées. Mais il fut aisé de juger par la naïveté de ceux qui les apportoient qu'ils avoient même ignoré les querelles de leurs voisins. Cette persuasion porta le Capitaine à relâcher dans une petite Baye d'où les Barques étoient sorties. Il y trouva de l'eau & du bois, deux secours dont le besoin étoit devenu fort pressant.]

LA navigation du Consent fut heureuse jusqu'au 12 de Novembre, qu'on découvrit le matin une fort belle Isle à 5 degrés $\frac{1}{2}$ de latitude. La variation se trouva de 4 degrés 13 minutes. [Middleton avoit perdu l'espérance de rencontrer l'Amiral; mais attiré par la quantité d'arbres & d'oiseaux qu'il voyoit devant lui, & ne pouvant douter que ce ne fût l'Isle d'Inganna, dont il avoit entendu vanter les bestiaux & les pâturages, il prit la résolution d'y relâcher. Quoique celle de Sumatra en soit fort voisine, il n'avoit point d'affaires qui pussent l'y conduire; & les rafraichissemens d'Inganna suffisoient pour rendre sa course aisée jusqu'à Bantam.] En approchant de l'Isle, il jugea que sa longueur est d'environ cinq lieues, Est par Sud, & Ouest par Nord. Le côté de l'Est ne paroît composé que de terres hautes, dont la perspective n'a rien d'extraordinaire. Mais la Partie occidentale est un des plus agréables lieux du Monde par la beauté de ses Paysages, & des plus abondans en toutes fortes de bestiaux. Les Anglois abordèrent dans celle-ci (c). [La Rade qu'ils choisirent pour y mouiller l'ancre n'a point de Ville sur ses bords, mais elle est environnée d'un grand nombre de maisons riantes, qui se ressentent de l'opulence des Habitans. Le commerce qu'ils font de leurs bestiaux dans l'Isle Sumatra, leur rapporte un profit si considérable, qu'un

MIDDLETON.
1607.

Middleton
leve l'ancre.

Il trouve
des Nègres
plus humains.

Isle d'Inganna.

Ses agrémens
& ses richesses.

(c) L'Original dit que les Anglois profitant d'un vent d'Ouest-Nord-Ouest ne s'arrêtèrent point, & que le lendemain, ils passèrent

à la vûe de Sumatra, qui n'étoit qu'à quatre lieues d'eux. R. d. E.

MIDDLETON.
1607.

qu'un Roi de *Pedir*, qui avoit besoin d'argent pendant la guerre qu'il soutenoit contre le Roi d'Achin, ne trouva point d'expédient plus sûr & plus prompt que d'épouser la fille unique d'un des plus riches Particuliers d'Inganna. Aussi l'Isle jouit-elle d'un des principaux fruits de l'opulence & du luxe, qui est la douceur & la politesse. Quoiqu'il y arrive peu d'Etrangers, les Habitans paroissent charmés de les recevoir, & se font comme une étude de leur plaisir. Middleton reçut à son arrivée des rafraichissemens qu'il offrit en vain de payer; &, pour les provisions qu'il demanda, on se contenta d'un prix fort médiocre. Il fut invité à descendre au rivage. Enfin tous les Anglois du Vaisseau furent également satisfaits de l'Isle & des Insulaires.

Ils arrivent à
Bantam.

Le jour même de leur départ, ils passèrent à la vûe de Sumatra. La multitude de petites Barques qu'on découvre au long des Côtes, forme un spectacle agréable pour ceux qui n'ont point encore pénétré dans ces Mers.] Deux jours après, ils arrivèrent dans la Rade de Bantam, [qu'ils trouvèrent remplie de Bâtimens Indiens, Chinois, Hollandois, & de plusieurs autres Nations; mais le Dragon & l'Hector, c'est-à-dire, l'Amiral & le Vice-Amiral Anglois, ne se présentèrent point à leurs yeux.]

Etat du Comptoir
Anglois.

TOWTSON, qui étoit le Chef du Comptoir Anglois depuis le retour de Scot, *Sarris*, & les autres Facteurs, s'empresèrent de visiter Middleton sur son bord. Comme il n'étoit chargé d'aucun pouvoir, les Instructions & les Comptes qu'ils lui apportoit furent réservés pour l'arrivée de l'Amiral. Cependant ils l'assurèrent que les affaires de la Compagnie étoient en fort bon ordre & le Comptoir florissant, [ce qui ne ressembloit guères aux tristes vérités que l'Amiral Keeling devoit bientôt découvrir.] Middleton descendit, pour faire transporter au Comptoir le fer & le plomb qu'il avoit apporté. Ensuite ayant employé le tems, jusqu'au 6 de Décembre, à radouber son Vaisseau, il quitta Bantam pour se rendre aux Moluques. C'étoit sans doute le projet de la Compagnie, puisque Towtson ne lui refusa ni les secours ni les marchandises qui convenoient à ce nouveau Voyage. Le vent étoit si bas à son départ, qu'ayant eu beaucoup de peine à sortir de la Rade, il fut obligé la première nuit de jeter l'ancre à la vûe des hauteurs de Bantam. Des tourbillons de flamme & de fumée qu'ils apperçurent dans les ténèbres, leur firent juger que par quelqu'un des accidens ordinaires à cette Ville, le feu en consumoit une partie. Le lendemain ils continuèrent leur navigation avec un bon vent, qui les conduisit au travers d'un grand nombre d'Isles, parmi lesquelles ils en virent plusieurs d'abîmées. La pluie, le tonnerre & les éclairs ne furent pas pour eux des choses nouvelles dans ces Mers.

Middleton
part pour les
Moluques.

1608.

On refuse aux
Anglois la
permission du
commerce
aux Moluques.

Ils arrivèrent à Tidor au commencement de Janvier. Les Isles Moluques étoient dans le mouvement d'une guerre qui duroit depuis plusieurs mois entre les Hollandois & les Espagnols. Ceux-ci, qui avoient alors moins de Vaisseaux que les Hollandois, refusèrent à Middleton la permission du Commerce, à moins qu'il ne voulût les assister contre leurs Ennemis, ou du moins qu'il ne leur prêtât son Vaisseau pour donner plus d'apparence à leur Flotte, en se contentant de l'accompagner. Les Anglois ayant déclaré nettement que cette demande étoit contraire à leur Commission, il furent réduits au Commerce nocturne qu'ils exerçoient secrètement avec les Insulaires. Pendant le jour, ils affectoient de prendre part aux divertissemens des Espagnols & des Princes du Pays, comme s'ils eussent attendu l'arrivée d'un nouveau Général d'Espagne, dont ils espéroient plus de faveur. [CES

† [CES
Espagne
blessé n
plaisir.
luques,
& le M
ses man
Middlet
re égale
voit les
corder l

ENT
lébre,
mes; de
tateurs.
fourni à
marque
dans tou
qui est f
s'étoit a
dont les
cette oc
étoient a
faire un

AU C
pour M
mais sur
Ensuite
ressentir

† fixé pou
commer

LE 2
cherche
frit de l
Côte de
lieu cor
ere sur
on se di
nombre
Dans la
ordres
cheurs,

†(d) C
immediat
imprimé
qui avert
l'exte de

✠ [Ces réjouissances étoient des courses & des représentations théâtrales. Les Espagnols avoient inventé cet artifice, pour attacher à leurs intérêts une Noblesse molle & voluptueuse, qui craignoit le travail autant qu'elle aimoit le plaisir. Il n'y avoit point de comparaison, dans l'esprit d'un Prince des Moluques, entre un Espagnol richement vêtu, qui donnoit des fêtes galantes, & le Marchand Hollandois, qui sous un habit aussi grossier que sa figure & ses manières, ne paroissoit occupé que de ses marchandises & de ses comptes. Middleton, à qui le goût du plaisir n'étoit pas étranger, trouva l'art de plaire également aux Espagnols & aux Indiens, en se prêtant à tout ce qui pouvoit les amuser. Cependant sa complaisance ne les disposa point à lui accorder la liberté qu'il desiroit.]

ENTRE les plaisirs auxquels il contribua, il fait l'histoire d'une marche célèbre, où les femmes furent admises, mais sans communication avec les hommes; de sorte que le plaisir de la fête n'étoit proprement que pour les spectateurs. Chaque femme néanmoins portoit les Enseignes du Cavalier qui avoit fourni à la dépense de son train, comme chaque Cavalier portoit quelque marque de la Dame à laquelle il répondoit. Cette fête ayant été annoncée dans toute l'Isle de Tidor, qui n'a pas plus de cinq lieues de circuit, mais qui est fort peuplée dans cette étendue, la plus grande partie des Habitans s'étoit assemblée dans la Capitale, jusqu'à faire craindre que les Hollandois, dont les principales forces étoient à Ternate & à Bachan, ne profitassent de cette occasion pour former quelque entreprise. Mais tandis que les Insulaires étoient amufés par des spectacles, les Troupes Espagnoles avoient ordre de faire une garde exacte dans les Ports.]

Au commencement de Mars, l'amitié que les Espagnols avoient conçue pour Middleton les fit consentir à lui permettre quelque commerce ouvert; mais sur d'autres délibérations, cette liberté lui fut ôtée peu de jours après. Ensuite il reçut l'ordre de partir au moment qu'il s'y attendoit le moins. Le ressentiment de cette conduite lui fit prévenir le jour même qu'on lui avoit fixé pour son départ. Il mit à la voile le 14 de Mars, [& fit quelque petit commerce sur (d) la route.]

LE 20, étant entré dans les Détroits de *Bangaye*, où il se proposoit de chercher de l'eau, une Pare Indienne, qui vint de l'Isle au-devant de lui, offrit de le conduire au ruisseau le plus pur & le plus abondant. C'étoit sur la Côte de l'Est. On suivit la Pare, qui montra effectivement aux Anglois un lieu commode pour aborder avec la Chaloupe. Le Vaisseau ayant jetté l'ancre sur soixante-six brasses d'eau, malgré l'agitation d'un courant fort vif, on se disposoit à faire partir les tonneaux, lorsqu'on vit paroître un grand nombre de Pares qui s'avançoient successivement des deux côtés de l'Isle. Dans la première inquiétude, Middleton se crut trahi, & donnoit déjà des ordres pour sa défense. Mais on reconnut aussi-tôt que c'étoient des Pêcheurs, ou d'autres Insulaires, qui apportoient du poisson & quelques épices.

(d) Ce paragraphe, & celui qui précède immédiatement l'addition du Traducteur, est imprimé en caractères Italiques dans Purchaff, qui avertit le Lecteur, qu'il a abrégé ici le Texte de l'Auteur qui est fort long, comme

il a fait dans d'autres endroits qui lui paroissent ennuyants. Mais malheureusement il lui est arrivé souvent de regarder comme ennuyantes des choses, qui, si elles ne sont pas amusantes, sont du moins fort utiles.

MIDDLETON.
1608.
Artifice des
Espagnols
pour s'atta-
cher les Prin-
ces Indiens.

Fête des Mo-
luques.

Middleton
part mécon-
tent.

Isle de Ban-
gaye.

il s'ôte-
s prompt
na. Aussi
qui est la
bitans pa-
leur plai-
vain de
prix fort
du Vaif-

tra. La
forme un
s Mers.]
ouvèrent
s autres
Vice-A-

retour de
leton sur
s & les
l'Amiral.
t en fort
aux tristes
descendit,
apporté.
son Vaif-
le projet
marchandi-
n départ,
première
billons de
rent juger
consumoit
bon vent,
elles ils en
furent pas

Moluques
eurs mois
moins de
du Com-
du moins
leur Flot-
nettement
s au Com-
pendant le
ols & des
u Général
[CES

MIDDLETON.
1608.

Les Insulaires
craignent
les Anglois.

Présent que
le Roi fait à
Middleton.

Isle Button.

Le Roi fait
demander aux
Anglois la li-
berté de les
voir à bord.

Il est traité
galamment.

ces, dont ils offrirent l'échange pour des plats de porcelaine. Le soir, on vit revenir la Chaloupe avec une fort petite quantité d'eau; non qu'elle manquât dans le lieu où ils l'avoient cherchée; mais l'éloignement de la source, qui étoit à cinq milles, n'avoit pas permis d'en apporter davantage.

Le lendemain, dès la pointe du jour, il arriva autour du Vaisseau plus de cent Pares, chargées d'hommes & de femmes, qui venoient offrir aux Anglois quantité de poisson sec & frais, de volailles, de pores, de fruits & de racines. Ils ne demandoient en échange que du drap & de la porcelaine. Le Vaisseau se fournit ainsi de provisions à très-vil prix. Mais il fut exposé à beaucoup d'embarras de la part de tous ces Insulaires, qui y montèrent de toutes parts, & qui s'y trouvèrent en si grand nombre, qu'à peine les Anglois pouvoient-ils se remuer. [Les femmes, aussi traitables que leurs maris, ne refusoient rien à ceux qui les tiroient à l'écart.] Dans le cours de l'après-midi, le Roi de l'Isle envoya au Capitaine, du *Plantain*, avec une forte d'eau ou de liqueur fort estimée des Indiens, qu'ils appellent *Irea Pote*. Middleton, pour reconnoissance, envoya au Roi une pièce d'étoffe. Cette députation du Prince, & le départ de ses Messagers, furent comme un signal qui rappella tous les Insulaires dans leur Isle. Ils descendirent du Vaisseau avec précipitation, & dans l'espace d'un quart d'heure ils disparurent entièrement. Middleton fit lever l'ancre pendant la nuit, avec si peu de vent, que tous les efforts des Matelots eurent beaucoup de peine à surmonter la violence du courant. Il couroit risque d'être jetté plus loin, par cet obstacle, qu'il n'auroit avancé dans trois jours.

Le 19 d'Avril, en passant proche de l'Isle Button, (e), il vit partir du rivage une Barque qui vint droit au Vaisseau, avec de grandes marques de confiance. C'étoit le frère du Roi, qui avoit ordre de témoigner au Capitaine l'empressement que le Roi son frère avoit de voir les Anglois & leur Bâtiment. Middleton répondit qu'il jetteroit volontiers l'ancre pour lui donner cette satisfaction, & qu'il se croiroit fort honoré de sa présence. Le Roi sortit bientôt de la Rivière dans une vaste *Caricole*, qui étoit conduite au moins par cent Rameurs. Elle avoit six canons de fonte, & plus de quatre cens hommes armés. Cinq autres Caricoles, qui venoient à la suite portoient environ mille hommes. Le Roi fit demander au Capitaine un Otage pour sa sûreté. On lui envoya le Chirurgien du Vaisseau, [homme de résolution & d'une figure gracieuse.] Ensuite le Roi n'ayant pas fait difficulté de monter à bord, avec un petit nombre de ses gens, les Anglois s'efforcèrent de répondre à l'opinion qu'il avoit marqué de leur politesse & de leur bonne-foi. On lui servit ce qui restoit de plus délicat sur le Vaisseau après une si longue navigation. [Il mangea sans défiance, en faisant l'éloge de quelques liqueurs de l'Europe qui s'étoient fort bien conservées. Dans le cours du festin, il prit plaisir à raconter par la bouche de l'Interprète toutes les circonstances de son mariage, & la guerre qu'il avoit eue à soutenir

(e) Cette Isle, qui n'est pas éloignée du Sud-Est de Célèbes, est vraisemblablement celle dont il est parlé dans le paragraphe précédent. Il y a apparence que Pur-

chaff ayant oublié de la nommer auparavant, il aura encore omis quelque chose du Texte de son Auteur.

tenir pou-
der à fo-
qu'il avo-
manufac-
dans cet-
tant poin-
chandises
sa Ville
feroit vo-
Pilote po-
inconnu.

CETT
avoir com-
que la fo-
sent au R-
mettant d-
regret qu-
✠ le f-
revêtu de
civilités
il envoya
sent de q-
vée à l'er-
& la mar-
l'Ouest,
Indienne
n'avoit p-
res, chan-
dleton, q-
dans la d-
ché ce Pr-
sans effro-
l'ennemi
Elles éto-
qui en av-
tre-Maître
retourner
matin il
voit pas
les frayeu-
par la Ch-
✠ vancer si
Ville, co-
de maifon-
le nombre

(f) Ang

tenir pour se mettre en possession de sa femme.] Middleton lui fit demander à son tour quelles étoient les productions de son Isle. Il répondit qu'il avoit des perles, de l'écaille de tortue, & du drap de ses propres manufactures, qui étoit apparemment de coton; mais que n'étant venu dans cette partie de son Isle que pour y chercher de l'amusement, & ne s'étant point attendu à rencontrer des Etrangers, il n'avoit aucune de ces marchandises avec lui; que cependant si le Capitaine vouloit s'avancer jusqu'à sa Ville Capitale, qui n'étoit éloignée que d'un jour & une nuit, il lui feroit voir de grands amas de perles & d'autres richesses. Il lui offrit un Pilote pour le conduire par les plus sûres voies dans un lieu qui lui étoit inconnu.

CETTE offre méritoit l'attention du Capitaine & des Facteurs. Après avoir considéré qu'un voyage si court ne les détournoit pas de leurs vûes, & que la fortune leur offroit peut-être l'occasion de s'enrichir, ils firent présent au Roi d'un mousquet, d'une épée & d'une belle pièce d'étoffe, en lui promettant de se laisser conduire par le Pilote qu'il leur promettoit. Dans le regret qu'il ressentit de n'avoir rien à leur offrir pour s'acquitter de leur présent, il se défit de sa robe (f) qu'il força Middleton d'accepter; [& s'étant revêtu de celle d'un Officier de sa suite,] il rentra dans sa Caricole avec des civilités que les Anglois admirèrent dans un Monarque Indien. Vers le soir il envoya une Barque pour leur servir de guide jusqu'à Button, avec un présent de quelques poules & d'un chevreau pour le Capitaine. L'ancre fut levée à l'entrée de la nuit, pour suivre la Barque. Mais un calme qui survint, & la marée que les Anglois avoient contre eux, les empêchant de tourner à l'Ouest, ils s'arrêtèrent encore jusqu'au lendemain. Cependant la Barque Indienne étoit retournée au Port avec le Contre-Maître du Vaisseau, qui n'avoit pas balancé à s'y mettre. Il revint le jour suivant, sur les dix heures, chargé de poules & de cocos. Son récit augmenta la curiosité de Middleton, quoiqu'il fût mêlé de peintures tragiques. Il avoit trouvé le Roi dans la débauche, avec les Nobles de sa Cour; ce qui n'avoit point empêché ce Prince de les recevoir fort agréablement. Mais il n'avoit pu voir sans effroi l'ornement de la grande sale du Palais. C'étoient les têtes des Ennemis que le Roi avoit tués de sa propre main dans la dernière guerre. Elles étoient encore si fraîches, qu'on voyoit, au-dessous, les traces du sang qui en avoit dégouté. Ce spectacle avoit fait tant d'impression sur le Contre-Maître, que refusant de passer la nuit avec le Roi, il avoit mieux aimé retourner au Port & passer la nuit dans sa Caricole qui l'avoit apporté. Le matin il demanda instamment d'être reconduit à bord. Comme le vent n'avoit pas cessé d'être foible dans les Détroits, Middleton, sans donner dans les frayeurs du Contre-Maître, prit le parti de faire précéder le Vaisseau par la Chaloupe qui le conduisoit à force de rames. Cet expédient le fit avancer si vite, qu'il jeta l'ancre vers midi à la vûe de Button. [Cette Ville, comme la plupart de celles des Indes, avoit autant de jardins que de maisons; ce qui lui donnoit en apparence une fort grande étendue; mais le nombre des Habitans y répondoit si peu, que de l'aveu même du Roi, il

MIDDLETON.
1608.

Il les engage
à se rendre
dans sa Capitale.

Le Contre-
Maître Anglois s'y rend
le premier.

Horrible
spectacle dont
il est frappé.

Estat de l'Isle
de Button.

(f) *Angl.* Il fit présent à Middleton de deux pièces de l'étoffe de son pays. R. d. E.

MIDDLETON.
1603.

Middleton
entre dans la
Rade.

Plaintes d'un
Capitaine Ja-
van, contre
les Hollan-
dois.

Middleton
dîne avec le
Roi de But-
ton.

ne surpassoit pas douze ou treize cens personnes. Cependant l'Isle étoit assez peuplée, par la multitude de Villages & de Hameaux qui étoient répandus dans toutes ses parties, sans compter les Gardes ou les Troupes ordinaires du Roi, qui étoient logés ensemble à un quart de lieu de Button, & qui depuis la dernière guerre montoient au nombre de trois mille.]

MIDDLETON attendit à l'ancre les ordres de la Cour. Il n'en reçut point le même jour, parce que le Roi fatigué de sa débauche, demeura enseveli jusqu'au soir dans un profond sommeil. Mais il vint à bord un grand nombre d'Insulaires, qui apportèrent toutes sortes de provisions. Le lendemain après-midi, la Rade se trouva remplie d'une multitude de Caricoles qui firent plusieurs fois le tour du Vaisseau, en déployant leurs enseignes & d'autres ornemens de diverses couleurs. Celle du Roi s'étant fait reconnoître à plusieurs marques, Middleton salua ce Prince d'une volée de mousqueterie & d'une décharge de sa grosse artillerie. Ensuite étant descendu dans sa Chaloupe avec Siddal & ses principaux Facteurs, il suivit le cortège du Roi jusqu'à la Ville. [L'artillerie de Button se fit entendre aussitôt, soit pour rendre aux Anglois leur salutation, soit pour relever la fête du Roi.] Ce Prince reçut le Capitaine sur le rivage, & lui renouvela toutes ses offres; mais comme il s'étoit proposé une partie de chasse pour ce jour-là, il remit au lendemain à lui faire voir son Palais. Middleton retourna sur son Vaisseau qui continuoit d'être à l'ancre fort près de la terre. Il arriva, dans l'après-midi, un Jone de Java, qui venoit d'Amboyne avec sa garnison de girofle. Le Nackada, ou le Capitaine, fort mécontent des Hollandois, eut avec Siddal un long entretien, dans lequel il [lui offrit toute sa cargaison, & lui] [marqua autant de regret que d'étonnement de voir les forces Hollandoises si supérieures à celles des Anglois, tandis qu'il n'ignoroit pas combien le Roi d'Angleterre étoit au dessus du Comte de Hollande. Il parloit du Comte Maurice, dont tous les Marchands Hollandois répétoient sans cesse le nom. Siddal lui répondit que jusqu'alors le Roi d'Angleterre s'étoit peu mêlé des intérêts du commerce, & que laissant ce soin à quelques-uns de ses Sujets, il employoit ses forces à se faire respecter en Europe; au lieu que les Hollandois, n'étant qu'une société de Marchands, qui ne prétendoient point à d'autre gloire, se tournoient entièrement vers cet unique objet; ce qui n'empêchoit point que les Anglois dans leur petit nombre, ne se fissent respecter des Flottes nombreuses que les Hollandois envoioient aux Indes, parce que le Roi d'Angleterre étoit toujours capable de se venger, en Europe, des moindres offenses qu'on pouvoit faire à son nom ou à ses Sujets.]

LE 24, Middleton reçut du Roi une invitation à descendre librement dans sa Ville, [avec une suite aussi nombreuse qu'il la voudroit amener. Il se fit conduire au Palais, accompagné seulement de Siddal, & suivi de six hommes armés; moins par précaution pour sa défense, que pour se donner un air de considération par son cortège. Il ne trouva rien d'admirable à la Cour du Roi de Button. Les édifices n'étoient différens des autres que par leur grandeur. Il fut introduit dans la Sale où le Contre-Maitre avoit vû avec tant de frayeur une douzaine de têtes sanglantes, qui étoient suspendues aux murs. Elles y étoient encore, & le Roi les fit considérer à ses Hôtes avec un air de complaisance.] On servit sur le champ un dîner fort grossier, dans des plats de bois, couverts d'étoffe, pour conserver la chaleur des mets.

Let

Les vi
seule bo
commun
ménage
admis à

Apr
[où il le
marqua
d'os & c
les prop
& sur-
se sento
de la lib
tournère

Le le
par la c
tinction
dans la
Roi ne v
son neve
parurent
intention

ENFI
non-seule
sang, ma
tité de v
l'ordre &
préparé
une Cari
vouloir
n'abando
gardée p
aux mets
danser se
ne put r
un Roi
le, acc
ment Ar
Roi de
ment d'y
cepta vo
Tou
Anglois

(g) L
mement qu
Roi, rou
R. d. E.
II. P

Les viandes étoient en abondance, mais sans ordre, & mal préparées. La seule boisson fut l'*ires pote*, liqueur douce & agréable, quoiqu'assez forte pour communiquer bientôt ses vapeurs au cerveau. Le Roi, qui en buvoit sans ménagement, parut s'en ressentir par la gaieté de son humeur. Il n'avoit admis à dîner avec lui que Middleton & Siddal.

MIDDLETON.
1608.

APRÈS le festin, il conduisit ses Hôtes dans un appartement intérieur, [où il leur fit voir un assez grand nombre de belles perles (g). Mais il marqua moins d'envie de s'en défaire, que d'une infinité de petits ouvrages d'os & de bois, fort curieusement travaillés.] Il dit à Middleton qu'avant les propositions d'échange & de commerce, il vouloit voir les Marchandises, & sur-tout le drap qu'il avoit sur son Vaisseau. [Comme les deux Anglois ne se sentoient d'avidité que pour les perles du trésor Royal, ils furent charmés de la liberté qu'on leur laissoit; &] remerciant le Roi de ses bontés, ils retournèrent à bord pour l'attendre.

Trésor du Roi.

Le lendemain, ils y virent arriver l'oncle du Roi qui n'étoit amené que par la curiosité de visiter le Vaisseau. Ils le reçurent avec beaucoup de distinction. A peine fut-il rentré dans sa Caricole, que le frère du Roi parut dans la sienne. Middleton, qui le connoissoit déjà, le retint à dîner. Le Roi ne vint pas le même jour, mais il envoya, dans l'après-midi, le Prince son neveu, avec deux de ses principaux Officiers, pour voir le drap. Ils en parurent fort satisfaits. Cependant il se retirèrent sans avoir expliqué leurs intentions.

Visite des Princes.

ENFIN le Roi fit avertir Middleton, le jour suivant, qu'il se proposoit non-seulement de lui rendre visite sur son bord, avec les trois Princes de son sang, mais d'y dîner avec les Anglois. [Il y fit porter en même-tems quantité de volaille, & quelques porcs gras. Middleton mit sur son Vaisseau tout l'ordre & tout l'agrément qu'il put s'imaginer pour cette fête. Le festin fut préparé suivant l'usage d'Angleterre. A l'heure du dîner, le Roi parut dans une Caricole fort ornée, avec un cortège si peu nombreux, qu'il sembloit vouloir se faire honneur de sa confiance. Cependant, comme la précaution n'abandonne jamais les Orientaux, on s'aperçut que l'entrée du Port étoit gardée par plusieurs Caricoles.] Le Roi & les Princes applaudirent beaucoup aux mets de l'Europe, & se livrèrent sans réserve à la joie. Middleton fit danser ses Matelots. On but jusqu'au soir avec si peu de mesure, que le Roi ne put rentrer dans sa Barque sans y être porté par ses gens. Pendant la fête, un Roi (h) de quelque Isle voisine, s'approcha du Vaisseau dans une Caricole, accompagné de sa femme & de quelques Seigneurs. Il observa le Bâtiment Anglois avec beaucoup d'admiration; mais quoiqu'il fût informé que le Roi de Button étoit à bord avec une partie de sa famille, il refusa constamment d'y monter. Middleton lui envoya quelques rafraîchissemens qu'il accepta volontiers.

Le Roi de Button dîne sur le Vaisseau Anglois.

Tous ces témoignages d'estime & d'affection, n'eurent pas l'effet que les Anglois en avoient espéré. Ils vendirent au Roi de Button quelques pièces de

Les Anglois tirent peu de fruit de ces caresses.

(g) L'Original, sans parler de perles, dit simplement que l'Entretien des Anglois avec le Roi, roula sur le grosle qu'il leur fourniroit. R. d. E.

(h) L'Anglois dit que ce Roi s'approcha du Vaisseau le lendemain de la fête donnée au Roi de Button. R. d. E.

MIDDLETON.
1608.

de drap ; [mais ils le trouvèrent obstiné à garder ses perles.] Le seul bien qu'ils tirèrent pour échange se réduisit à quelques Esclaves que Middleton crut devoir préférer à des bagatelles d'os & de bois, dont il n'avoit à faire aucun usage. Cependant il tira un avantage considérable de la visite qu'il avoit rendue au Roi. Le Nackada Javan, qu'il avoit rencontré dans le Port, lui vendit toute sa cargaison de girofle. La nuit suivante, un des Esclaves qu'il avoit achetés du Roi, s'étant échappé du lieu où il étoit gardé avec ses Compagnons, se jeta brusquement à la nage, & regagna l'Isle. Spalding, qui fut envoyé pour en faire des plaintes, obtint la permission d'en choisir un autre.

Le 2 de Mai, après avoir salué le Port de Button, d'une décharge de son artillerie, il mit à la voile pour se rendre incessamment à Bantam. Dès le lendemain, il eut la vûe des Détroits de Célèbes, & le 22, il mouilla l'ancre dans la Rade de Bantam. Il ne s'y trouvoit aucun Vaisseau de l'Europe; mais il y étoit arrivé depuis peu de jours quatre Joncs de la Chine, avec des taffetas, des damas & d'autres marchandises. Middleton ne laissa point de s'y arrêter près d'un mois & demi, dans l'espérance d'y voir arriver l'Hector & le Dragon, qui étoient alors occupés dans d'autres lieux. Enfin la saison commençant à s'avancer, il partit le 15 de Juillet, & sa navigation fut heureuse jusqu'en Angleterre.

L A T I T U D E S.

Isle devant la Baye de Saint-Augustin	23	48	5
Isle d'Inganna	5	20	
Variation	4	13	

C H A P I T R E VI. (a)

Voyage du Capitaine Alexandre Sharpey. en 1608.

SHARPEY.
1608.
Situation des
Anglois par
rapport au
commerce des
Indes Orientales.

[AVEC la liberté de traverser les Mers & de porter leurs marchandises aux extrémités de l'Inde, il manquoit aux Anglois un avantage dont quelques autres Nations jouissoient depuis long-tems, & que d'autres travailloient tous les jours à se procurer. Les Portugais & les Espagnols avoient des Ports dont ils étoient les maîtres, des Villes qu'ils avoient rangées sous leur empire, des Provinces entières dont ils s'étoient mis en possession par l'artifice ou par la force, & dans lesquelles ils étoient indépendans. Les Hollandois, à leur exemple, avoient commencé à se fortifier dans plusieurs Isles, dont ils avoient réduit les Habitans à la soumission. Le commerce avoit autant de facilité & d'agrément que d'utilité, pour des Marchands qui l'exerçoient ainsi sur leur propre fond, ou qui étoient à portée de l'exercer tranquillement dans les Pays voisins. Ils n'avoient guères d'autre embarras qu'à

(a) C'est le Chap. VI. de l'Original. R. d. E.

qu'à faire transporter en Europe les richesses qu'ils rassembloient continuellement, dont ils avoient presque toujours de vastes magasins dans leurs Colonies. Au lieu que les Anglois, bornés encore à des voyages incertains, réduits à n'obtenir l'entrée des Ports Indiens qu'à force de prières, & de compositions, obligés d'acheter fort cher la liberté d'y former des Comptoirs, qui ne s'y soutenoient que par l'adresse ou l'humiliation de leurs Facteurs, étoient encore aux élémens du commerce, & ne dépendoient pas moins des Européens établis aux Indes, que des Indiens qui s'étoient maintenus contre les invasions de l'Europe. Dans leurs premiers voyages, ils avoient affecté de n'en vouloir à la liberté d'aucune Nation, & de ne paroître nulle part avec la qualité d'Ennemis & de Conquérens. Mais ils reconnoissoient de jour en jour que ce désintéressement leur réussissoit mal, & que pour les vûes mêmes du commerce, il ne suffisoit pas toujours de se présenter avec le simple titre de Marchands. Ils ne pouvoient pas être arrêtés d'ailleurs par le scrupule d'employer la force aux Indes Orientales, & de s'y emparer des terres d'autrui; lorsque dans le même tems ils se formoient en Amérique quantité d'établissmens par cette voie. Ainsi leurs réflexions sur l'exemple d'autrui, leur propre méthode dans d'autres lieux, l'honneur, l'intérêt, tout les portant à se repentir de leurs premières maximes, ils pensèrent sérieusement à prendre une autre conduite. Le spectacle que les Hollandois avoient donné à Middleton aux Isles de Banda & les dégoûts qu'il y avoit essuyés, ne servirent pas peu dans la suite à les confirmer dans cette résolution.

CEPENDANT il falloit pour une si grande entreprise, des forces que la Compagnie de Londres n'avoit point encore. La Cour d'Angleterre, quoique portée à soutenir l'intérêt du commerce, étoit trop occupée de ses affaires en Europe pour entrer tout-d'un-coup dans les vûes des Marchands. En attendant d'autres occasions, la Compagnie se borna, dans le voyage de l'année 1608, à jeter les fondemens de son projet, par des observations dont elle remit la pratique à d'autres tems.] *Alexandre Sharpey*, qui fut choisi pour Commander le Vaisseau l'*Ascension* avec la qualité d'Amiral, & *Richard Rowles*, Capitaine de l'*Union*, reçurent ordre de faire leurs remarques sur les Pays & les lieux particuliers où l'Angleterre pouvoit aspirer à quelque établissement.

MAIS la tempête qui sépara malheureusement ces deux Commandans aux environs du Cap de Bonne-Espérance, & les autres disgrâces de leur voyage, ne leur permirent guères d'exécuter cette partie de leur commission. On peut dire qu'ils firent deux navigations différentes. Aussi nous en a-t-on donné deux Relations; l'une composée par *Robert Coverte* qui étoit dans l'*Ascension*, l'autre par *Rowles*, Capitaine de l'*Union*. Elles trouveront place ici successivement.

LE voyage de l'*Ascension* a paru aussi sous différentes formes, qui venoient d'autant d'Ecrivains différens. Outre la Relation de *Coverte*, on a celle de *Thomas Jones* & de *Henri Morris*. Mais la ressemblance qui s'y trouve dans les principaux faits, ne doit pas laisser d'incertitude sur l'inutilité qu'il y auroit de les placer ici toutes trois. On prendra soin seulement d'extraire, des deux dernières, quelques circonstances qui ne se lisent point dans celle de *Coverte*; comme on a soin d'avertir ici que dans toutes les trois,

SHARPEY.
1608.

Projet de la
Compagnie
Angloise des
Indes Orientales.

A quoi elle
est forcée de
se borner.

Remarques
sur les deux
Relations sui-
vantes.

SHARPEY.
1608.

ce qui regarde les aventures de l'Equipage, après le naufrage de l'Ascension sur la Côte de Cambaye, est renvoyé au Recueil général des *Voyages par terre*.

PURCHASS n'a point inféré la Relation de Coverte dans sa Collection; & la raison qu'il en apporte, c'est qu'elle étoit alors sous (b) presse. Elle ne parut effectivement qu'en 1612, in 4°. dédiée à Robert, Comte de Salisbury, grand Trésorier d'Angleterre, avec un titre des (c) plus singuliers. [Il s'est contenté d'en extraire assez imparfaitement quelques particularités du Voyage par terre (d). La Préface ne contient rien d'intéressant; excepté que l'Auteur dit, que de soixante & quatorze personnes qui firent naufrage avec lui sur les Côtes de Cambaye, il fut le seul qui ôsât prendre un parti aussi désespéré que celui de s'en retourner dans son pays par terre. Au reste il proteste qu'il ne dit rien qu'il n'ait vu ou souffert. Sa préface qui n'est que d'une vingtaine de lignes, est destinée uniquement à assurer ses Lecteurs de la fidélité de sa Relation.

Départ de la
Flotte.

LES deux Vaisseaux étant partis de Woolwich le 14 de Mars (e), s'arrêtèrent aux Dunes jusqu'au 25, & se rendirent des Dunes à Plymouth, d'où ils mirent à la voile le 31. On ne nous apprend point leur grandeur, ni le nombre des hommes; mais les circonstances feront connoître que c'étoient deux Bâtimens considérables.

Allarme des
Espagnols
dans l'Isle de
Canarie.

ILS arrivèrent le 10 d'Avril aux *Salvages*, c'est-à-dire, presque à cinq cens lieues de l'Angleterre; & le matin du jour suivant, ils se trouvèrent à la vûe de la grande Canarie. Le soir en jettant l'ancre près de cette Isle, ils tirèrent un coup de Canon, dans l'espérance d'attirer quelques Barques du Pays. Mais les Espagnols s'imaginant qu'ils pouvoient être d'une Escadre de douze Vaisseaux Hollandois, dont ils avoient appris l'arrivée dans cette Mer, se disposèrent moins à les recevoir qu'à les éloigner. Ils rassemblèrent aussi-tôt cent cinquante hommes de Cavalerie & d'Infanterie, pour leur défense; & la crainte les fit demeurer dans cette prévention jusqu'à l'arrivée de deux Facteurs que Sharpey leur envoya dans son Esquif, pour les assurer que les deux Bâtimens étoient Anglois, & qu'ils n'avoient point d'autres vûes que d'acheter d'eux quelques provisions.

LE lendemain, on répondit du Château, par un coup de canon, à celui que les Anglois avoient tiré la veille; & le Gouverneur envoya quelques Officiers dans une Barque, pour sçavoir de l'Amiral même ce qu'il desiroit.

Sharpey

(b) *Angl. C'est qu'elle étoit imprimée.* Sur quoi les Auteurs de cette Collection remarquent que c'est-là une mauvaise raison, qui n'a pas empêché Purchass de publier plusieurs autres Relations imprimées avant lui. De Brey a mieux fait; il nous a donné une Traduction Latine de ce Voyage de Coverte, *Voyez India Orient. Part. XI. pag. 11.*

(c) Voici ce Titre „ Relation fidèle & „ presque incroyable d'un Anglois, qui, après „ avoir fait naufrage avec un bon Vaisseau „ nommé l'Ascension, sur les Côtes de Cam- „ baye, la partie la plus reculée des Indes „ Orientales, a traversé par terre plusieurs „ Royaumes & grandes Villes inconnues. A-

„ vec une Description de tous ces Royau- „ mes, de ces Villes, & de leurs Habitans, „ de leurs Marchandises, de leur Commer- „ ce; & de ce qui est d'usage, parmi eux „ dans les diverses saisons de l'année: le „ tout rapporté fidèlement, avec la décou- „ verte d'un puissant Empereur nommé le grand „ Mogol, Prince inconnu jusqu'à présent à la „ Nation Angloise. Par le Capitaine Robert „ Coverte.

(d) Voyez Pilgrim. Lib. V. Cap. 7. Sect. V.
(e) L'Original dit ici, aussi-bien que dans la Relation de Jones qu'on partit de Woolwich le 14 Mars, 1607, & des Dunes le 25 du même mois de 1608. R. d. E.

Sharpey
doit ne
gnols se
moindre
pres Val
ignoroit
tement;
sians, il
avec leu
lui éparg
alloit si
sion de s

PEND
continue
famés, y
de deux
marinées
des tém
ayant en
tité d'oi
manquoit
des orap
mêlé d'a
pain de M

LE 18
quant né
qu'au len
vûe de l
nèrent à
ruisseau,
ger de ré
peine y e
leur offri
tonnemen

qu'il n'y
chèvres s
de donne
une forte
que le sel
rellement
jour ou d
fia leur t
bon que l
fit prendr

vre aisé
ne se plain
bre des h

Sharpey s'étant expliqué sur ses besoins, on lui répondit que ce qu'il demandoit ne pouvoit être accordé s'il n'entroit dans le Port. En effet les Espagnols se tenoient tellement sur leurs gardes, qu'ils n'auroient pas permis à la moindre de leurs Barques de porter, hors du Port, des secours à leurs propres Vaisseaux. Ce procédé n'ayant pas laissé de choquer l'Amiral, qui en ignoroit la cause, il n'entra point sans donner quelque marque de mécontentement; & lorsqu'il eut appris les raisons qui rendoient les Espagnols si défians, il se plaignit de deux Capitaines Anglois, qui se trouvant dans le Port avec leurs Bâtimens, ne l'avoient point informé assez-tôt de l'usage, pour lui épargner le chagrin qu'il avoit fait éclater. Le scrupule du Gouverneur alloit si loin, qu'un Pêcheur n'auroit pas quitté le rivage, sans une permission de sa main, enregistrée au Conseil.

PENDANT cinq jours que les Anglois passèrent dans le Port, il leur vint continuellement des Espagnols, qui mangeoient avec eux comme autant d'affamés, que rien ne pouvoit rassasier. Sharpey fit présent au Gouverneur, de deux fromages, d'un excellent jambon, & de quelques barils d'huîtres marinées, qu'il reçut comme une faveur du Ciel. Les Anglois furent surpris des témoignages de sa joie pour un présent si simple; sur-tout lorsque leur ayant envoyé par reconnoissance trois chevreux & un mouton, avec quantité d'oignons, il eut fait connoître que ce n'étoient pas les vivres qui lui manquoient. Ils achetèrent d'ailleurs à fort juste prix, du vin de Canarie, des oranges, des limons & d'autres rafraichissemens, avec une espèce de pain, mêlé d'anis, qu'ils trouvèrent excellent, & que les Espagnols appellent du *pain de Nonnes*.

LE 18 d'Avril, ils se remirent en mer avec un bon vent, qui, leur manquant néanmoins trois heures après, laissa les deux Vaisseaux immobiles jusqu'au lendemain. Mais se levant presque tout-d'un-coup, il les mit le 24 à la vûe de l'Isle Mayo, qui est à trois cens lieuës des Canaries. Ils se déterminèrent à faire de l'eau, dans celle de *Bonavista*. Ensuite l'éloignement du ruisseau, qui n'est pas à moins de trois milles dans les terres, leur fit changer de résolution; mais ils trouvèrent d'autres commodités à *Bonavista*. A peine y eurent-ils jetté l'ancre, que deux Nègres qui se présentèrent à bord, leur offrirent gratis autant de boucs qu'ils en voudroient emporter. A l'étonnement que Sharpey marqua de cette offre, les Nègres répondirent, qu'il n'y avoit que douze personnes dans l'Isle entière; [que les boucs & les chèvres s'y étoient multipliés jusqu'à devenir fort incommodés, & que loin de donner beaucoup de peine à les prendre, ils suivoient les hommes avec une sorte d'obstination, comme des animaux domestiques.] Ils ajoutèrent que le sel étoit si commun dans l'Isle, qu'en divers endroits il sortoit naturellement de la terre, & que les Anglois n'avoient pas besoin de plus d'un jour ou deux pour en charger leurs deux Bâtimens. En effet Sharpey vérifia leur témoignage par ses propres yeux. Le sel étoit aussi clair & aussi bon que le meilleur de France & d'Angleterre. A l'égard des boucs il en fit prendre deux cens pour les deux Vaisseaux. De cette Isle, on découvre aisément celle de *San-Fago*, qui n'en est qu'à sept ou huit lieuës. [On ne se plaindra point, dit l'Auteur, que la terre est trop petite pour le nombre des hommes, lorsque tant d'Isles demeurent sans Habitans & sans culture.]

SHARPEY.
1608.

Les Anglois
sont reçus
dans le Port.

Présens mu-
tuels.

Isle Mayo
remplie de
boucs & de
sel.

Elle n'a que
douze Habi-
tans.

SHARPEY.
1608.
Comment les
Anglois se
garantissent
du scorbut.

Leur gaieté
dans la Baye
de Saldanna.

Les Anglois
équipent une
Pinasse.

Caractère des
Sauvages de
Saldanna.

LE 4 de Mai, les Anglois levèrent l'ancre, & le 20, ils passèrent la Ligne, à trois cens quarante-huit lieues de l'Isle Mayo. L'abondance des limons qu'ils avoient pris aux Canaries, & la viande fraîche qu'ils avoient emportée de Bonavista, les avoient préservés si heureusement du scorbut, qu'il ne se trouva que deux Matelots qui en eussent ressenti quelque légère atteinte. Ainsi les deux Equipages arrivèrent fort sains dans la Baye de (f) Saldanna, où les autres n'entrent ordinairement qu'épuisés de fatigues & de maladies. Avant que d'entrer dans la Baye, ils avoient découvert le Cap de Bonne-Espérance, à quinze ou seize lieues de la Côte.

L'ABONDANCE des rafraichissemens qu'ils trouvèrent à Saldanna leur fut d'autant plus agréable qu'ils étoient en état d'en goûter toute la douceur. La joie qui régnoit dans les deux Vaisseaux, ne leur faisant chercher que de l'amusement, ils se familiarisèrent avec les Habitans de la Baye plus qu'aucune autre Flotte ne l'avoit jamais fait dans le même voyage. Aussi tirèrent-ils de ces Barbares, une prodigieuse quantité de moutons, d'agneaux, de bœufs, de veaux, de volaille & de poisson. C'étoit un festin continuel, où la gaieté répondoit à la bonne chère. Dans l'Isle des *Pengoins*, qui est à cinq ou six lieues de la terre, ils trouvèrent une si grande abondance d'oiseaux & de veaux marins, qu'en ayant rempli deux fois leurs Chaloupes, ils en firent de l'huile pour leurs lampes. Ils enlevèrent aussi du même lieu vingt brebis grasses, que les Hollandois y avoient laissées; & pour n'être point accusés de vol, ils mirent à la place huit veaux qui devoient avoir le tems de s'y engraisser.

MAIS un de leurs premiers soins fut de composer leur Pinasse, dont ils avoient apporté tous les matériaux. Elle fut en état d'être lancée à la Mer le 1 de Septembre; & sept ou huit jours après, il ne lui manqua rien pour faire voile avec la Flotte.

LES Habitans de la Baye de Saldanna sont si grossiers, qu'ils diffèrent peu des animaux dont leurs pâturages sont remplis; mais ils sont brutes sans être féroces. Ils parurent même sensibles aux divertissemens que les Anglois prenoient entr'eux; & leur curiosité pour voir les festins & les danses, sembloit marquer qu'ils en avoient le goût. Cependant rien n'est si révoltant que leur nourriture. Ils mangeoient les issues, & jusqu'aux excrémens des bestiaux qu'ils vendoient aux Anglois; de sorte qu'un tas d'intestins puans, & quelquefois pourris, où les magots & les vers commençoient à s'attacher, dans les lieux dont les Anglois faisoient leurs boucheries, étoit pour ces Barbares un mêt délicieux. Outre les bêtes qu'ils nourrissoient pour leur commerce, le Pays est rempli d'une infinité d'animaux farouches, dont ils ont beaucoup de peine à se garantir. Les Anglois entreprirent d'en tuer quelques-uns à la chasse; mais le malheur de deux Matelots, qui éprouvèrent leurs dents terribles, fit perdre aux autres le goût de cet amusement. On tira des Barbares quantité d'œufs & de plumes d'autruches. Ils sont fort avides de fer, & c'est presque la seule com-

(f) La Relation dit ici qu'ils entrèrent dans cette Baye le 4 de Juillet, & dans un autre endroit, elle porte qu'ils y arrivèrent le 14. Dans la relation de *Jones* on trouve qu'on y entra le 13.

modité
lui qu'il
APR
nir de
la voile
Cap. C
re, &
la Pinasse
repoussé
la Mer
autres B
s'étant a
profiter
Bonne-E
Mer plu
d'un mo
quens,
le 26.
nion; &
variation
Isles de
il ne tro
IL jet
tôt vers
avec bea
té cette
avec ord
roit espé
qui étoie
leur fût
quelques
la Chalo
bord du
présent à
tête, en
fit boire
qui cont
VERS
de pouvo
dre plus
pour une
cre à l'e
qui le m
dan, son
des prés
fulaires,
de marg
entendre

modité qu'ils demandent en échange. Le fer le plus vieux est toujours celui qu'ils préfèrent.

APRÈS avoir pris jusqu'au 20 de Septembre pour se radouber & se fournir de toutes sortes de provisions, les deux Vaisseaux & la Pinasse mirent à la voile avec un vent qui leur promettoit beaucoup de facilité à doubler le Cap. Cependant il changea si subitement, qu'étant devenu tout-à-fait contraire, & la nuit se trouvant fort obscure, l'*Ascension* perdit de vue l'*Union*, & la Pinasse. Sharpey eut beaucoup de peine à se défendre de l'orage, qui le repoussoit impétueusement vers la terre. Il essaya jusqu'au jour tout ce que la Mer a de plus terrible. [Son inquiétude ne fut pas moindre pour ses deux autres Bâtimens, qui ne reparurent point avec la lumière. Mais le tems s'étant adouci vers dix heures, il retrouva la Pinasse. Il se flatta que l'*Union* profiteroit comme lui de cet heureux changement pour doubler le Cap de Bonne-Espérance, & qu'ils ne manqueroient pas de se rejoindre dans une Mer plus tranquille. Il doubla le Cap, sans l'appercevoir.] Pendant plus d'un mois, les vents changèrent tant de fois, & les calmes furent si fréquens, qu'il n'arriva que le 27 d'Octobre à la hauteur de Madagascar, vers le 26°. degré de latitude. Il perdit alors toute espérance de rejoindre l'*Union*; & continuant sa course jusqu'au 22 de Novembre, avec les mêmes variations dans les calmes & dans les vents, il découvrit l'après-midi, les Isles de Comore, après en avoir apperçu le matin, deux ou trois petites, [dont il ne trouva point le nom sur ses Cartes.]

IL jetta l'ancre à deux milles de Comore. Sa Chaloupe qu'il envoya aussitôt vers la Côte, trouva sur le rivage cinq ou six Insulaires, qui la reçurent avec beaucoup d'humanité. Les Matelots qui la conduisoient ayant rapporté cette nouvelle à l'Amiral, il les renvoya le lendemain, au même lieu, avec ordre de reconnoître mieux le Pays, & quelles provisions l'on y pourroit espérer. En approchant du rivage, ils virent un Canot & deux hommes qui étoient à la pêche. Il se mirent entre eux & la terre; mais quoiqu'il leur fût aisé de les arrêter par la force, ils leur montrèrent un couteau & quelques autres bijoux, qui les engagèrent à s'approcher volontairement de la Chaloupe. Alors, s'étant saisis d'eux sans violence, ils les menèrent à bord du Vaisseau, où l'Amiral les reçut avec beaucoup de caresses. Il fit présent à l'un d'un [mouchoir rouge, dont il prit la peine de lui ceindre la tête, en forme de] turban; & à l'autre d'un petit miroir. Ensuite il leur fit boire un verre d'eau de vie; & leur en ayant donné une petite bouteille, qui contenoit un quart de pinte, il les renvoya au rivage.

VERS le soir, Sharpey se crut menacé d'un si gros tems, que désespérant de pouvoir demeurer à l'ancre en pleine mer, il se détermina, sans attendre plus d'éclaircissement, à s'avancer vers une ouverture qu'il avoit prise pour une Baye, & qui n'étoit qu'un Détroit entre deux Isles. Il y jeta l'ancre à l'entrée de la nuit, sur dix-sept brasses de fond, derrière une pointe qui le mettoit entièrement à couvert. Le lendemain, il fit descendre Jordan, son principal Facteur, accompagné seulement de quatre Matelots, avec des présens pour le Roi. Il se trouvoit déjà sur le rivage dix ou douze Insulaires, qui ne donnèrent aucune marque de crainte à son arrivée. Loin de marquer plus d'embarras, Jordan sortit seul de la Chaloupe, & leur fit entendre par des signes que voulant porter ses présens à leur Roi, il leur demandoit

SHARPEY.
1608.

La Flotte se remet en mer.

Elle est séparée par un orage.

Sharpey perdit l'*Union*.

Il arrive à l'Isle de Comore.

On lui amène deux Insulaires.

Il approche de l'Isle & dispute Jordan au Roi.

SHARPEY.
1608.

Jordan se présente au Roi qui permet aux Anglois de descendre.

L'Amiral rend visite au Roi & dîne en sa présence.

Difficulté d'entendre les langues d'Afrique.

Caractère des Insulaires de Comore.

mandoit des Otages. Sa proposition fut si bien entendue, que lui voyant prendre les présens de la main de ses Matelots, deux Insulaires passèrent dans la Chaloupe, & parurent fort contents d'y demeurer.

JORDAN se mit en marche avec une troupe de ces Barbares, qui comprirent où il souhaitoit d'être conduit. La Ville, ou plutôt l'habitation n'étoit pas éloignée. Il présenta au Roi deux couteaux, un grand mouchoir pour servir de turban, un miroir & un peigne : c'est-à-dire, que tous les présens ensemble ne surpassoient pas la valeur de quinze ou seize schellings. Le Roi les reçut d'un air assez dédaigneux, & les remit entre les mains d'un de ses Officiers. Cependant il fit entendre au Député que les Anglois étoient libres de descendre au rivage, & qu'ils pouvoient se fournir des provisions du Pays. Sans doute qu'après le départ de Jordan, il considéra les présens avec plus d'attention, & qu'il y prit plus de goût ; car dans l'après-midi il envoya un veau gras à l'Amiral. Ses Députés reçurent des Anglois deux petits peignes (g) d'un sol, qu'ils regardèrent comme une récompense royale. Le jour suivant, Sharpey descendit à terre, accompagné de douze de ses gens, avec une petite provision de biscuit, de viande & de vin. S'étant présenté devant le Roi, il ne fit pas difficulté de se faire servir les alimens qu'il avoit apportés. Le Roi n'y toucha point ; mais les Courtisans qu'il avoit autour de lui mangèrent & burent avidement. Après ce festin, L'Amiral, qui avoit trouvé le moyen de se faire entendre en mêlant à ses signes quelques mots de Portugais, expliqua ses besoins. Il conçut par les réponses du Roi qu'il avoit effectivement quelques relations avec les Portugais ; ce qui n'empêcha point que toutes les provisions qu'il demandoit ne lui fussent accordées.

LES Anglois n'étoient point sans Interprète : [mais la différence est si grande entre la plupart des langues d'Afrique, qu'ils faisoient souvent beaucoup plus de fond sur les lumières qu'ils se procuroient par leurs propres signes, que sur les interprétations d'autrui.] Le Roi avoit promis à Sharpey de l'aller voir à bord, le 28. On l'attendit pendant tout le jour. Il ne parut point. L'Interprète jugea que son Conseil l'avoit fait changer de résolution. Couvert, Auteur de cette Relation, descendit vers le soir, sous prétexte de visiter les Matelots qui étoient à couper du bois ; mais, en effet, pour observer les mouvemens des Insulaires. Il ne remarqua que leur curiosité ordinaire à regarder les Travailleurs. Le lendemain il retourna au rivage avec les Trompettes du Vaisseau. Le bruit de ces Instrumens ayant rassemblé un grand nombre de Nègres, il s'avança vers l'habitation, d'où le Roi sortit aussitôt, comme s'il étoit venu au devant de lui. Ce Prince avoit pour gardes sept ou huit hommes armés de couteaux larges & fort tranchans, d'un pied de longueur. Il prit long-tems plaisir à faire sonner les trompettes.

TOUTE cette Nation est fort douce & fort civile. Un Matelot Anglois ayant laissé derrière lui son épée, elle tomba entre les mains d'un Insulaire, qui se hâta de la porter au Roi. Comme il n'étoit pas incertain qu'elle appartenoit aux Etrangers, le Roi protesta que si celui de qui il la recevoit se l'étoit procurée par d'autres voyes que celle du hazard, il le feroit punir de mort.

(g) *Angl.* deux petits couteaux. R. d. E.

mort.
porter
remar
polite
& se
tion.
le droi
l'exc
ceigne
tout le
me dra
le dos
re jusq
leur do
soient
Nation
porte u
robe d
ne le d
ceintur
talons
richi d

PEN
sèrent
cocos
Elles o
seur.
Mais o
les, de
se vend
un clou
l'usage
eau bou
ils sans
(b) I
jusqu'au
deux lie
délivrés
pour l'o

ILS
surprire
L'Interp
côté ét
le beso
au rivag

(h)
II: I

mort. Le lendemain, quelques Anglois ayant paru sur le rivage, il leur fit porter l'épée, avec des excuses de l'avoir gardée si long-tems. Coverte crut remarquer aussi que les Habitans observoient entre eux certaines règles de politesse. Lorsqu'ils se rencontrent le matin, ils se frappent dans la main, & se parlent avec une douceur qui semble marquer un compliment de salutation. Leur contenance est modeste. Ils ont la jambe fort grosse, mais la taille droite & bien prise. Leur Religion est le Mahométisme. Ils sont nus, à l'exception de la tête, sur laquelle ils portent un turban; & des reins qu'ils ceignent d'une pièce d'étoffe. Les femmes ont non-seulement les reins, mais tout le devant du corps, depuis la poitrine jusqu'aux genoux, couverts du même drap, qui leur couvre aussi les fesses; de sorte qu'elles n'ont de nud que le dos, les bras & les jambes. L'étoffe qui les enveloppe ainsi de la ceinture jusqu'aux genoux, a la forme d'un jupon un peu élargi des deux côtés, & leur donne fort bonne grace. [Elles sont si libres, que leurs maris ne paroissent point allarmés de les voir rire & badiner avec les Anglois.] Toute la Nation, hommes & femmes, a les pieds sans chaussures, excepté le Roi, qui porte une espèce de *babouches*, ou de sandales. Pour habillement, il a une robe d'écarlate, avec des manches, mais ouverte par devant; de sorte qu'elle ne le dispense point de porter comme tous ses sujets, une pièce d'étoffe à la ceinture. De ses épaules, tombe une autre pièce, qui lui descend jusqu'aux talons, en forme de manteau. Sa tête est couverte d'un fort beau turban, enrichi d'or & de broderies.

PENDANT le séjour que les Anglois firent sur la Côte, les Habitans ne cessèrent point de leur apporter toutes sortes de rafraichissemens. Leurs noix de cocos sont si belles, qu'il s'en trouve d'aussi grosses que la tête d'un homme. Elles ont au dedans une certaine quantité d'eau, proportionnée à leur grosseur. Une seule auroit pu suffire pour le dîner du Matelot le plus affamé. Mais on présentoit sans cesse au Vaisseau, quantité de chevreaux, de volailles, de limons, de ris, de lait, de poisson, & d'autres alimens. Deux poules se vendoient pour un couteau d'un fol; un limon & une noix de coco, pour un clou. Il ne manque dans l'Isle que de l'eau fraîche. Elle y est si rare que l'usage des Habitans est de faire des trous dans la terre, d'où ils tirent une eau bourbeuse à laquelle les Anglois ne purent s'accoutumer. Aussi partirent-ils sans avoir renouvelé leur provision.

(b) Ils remirent à la voile le 29 de Novembre. La navigation fut douce jusqu'au 10 du mois suivant, qu'ils apperçurent tout-d'un-coup, à moins de deux lieuës, une terre fort basse, bordée de grands arbres. Ils se crurent délivrés d'un péril d'autant plus redoutable, qu'ayant d'abord pris cette terre pour l'ombre de la Lune, ils auroient pu s'y briser sans défiance.

Ils se figurèrent que c'étoit Zanzibar; mais un Habitant du Pays, qu'ils surprirent dans un Canot, leur apprit qu'ils touchoient à l'Isle de Pemba. L'Interprète entendit si facilement la langue, qu'il se fit expliquer de quel côté étoit la meilleure Rade. On y jeta l'ancre à la pointe du jour. Dans le besoin que les Anglois avoient d'eau, ils envoyèrent aussi-tôt la Pinasse au rivage. Quelques Insulaires, qui la virent approcher, demandèrent en

SHARPEY.
1608.

Leurs vêtements.

Prodigieuses
noix de cocos.

Abondance
de leurs Provisions.

Danger qu'évitent les Anglois.

Ils arrivent à Pemba.

Portugais,

(b) Ici commence la 2^e. Section du Chap. VII. de l'Original. R. d. E.
II. Part.

SHARPEY.
1608.
Allarme qu'on
leur donna.

Portugais, de quelle Nation étoient ses Conducteurs? *Elmore* répondit qu'il étoit Anglois. On lui demanda encore ce qu'il venoit faire dans une Isle qui appartenoit au Portugal. Il protesta qu'il ignoroit à qui l'Isle appartenoit, mais que manquant d'eau, il se fendoit sur le droit des gens pour en demander. Cependant n'ayant osé se déterminer sans la participation de l'Amiral, il retourna vers le Vaisseau pour y porter ses informations.

Jordan feint
d'être Portu-
gais.

SHARPEY ne balança point à lever l'ancre; & s'approchant de quelques petites Isles à demi-abîmées, qui touchent à celle de Pemba, il y mouilla contre le rivage, à 5 degrés 20 minutes de latitude. Il se disposa pendant la nuit à toute sorte d'événemens; & le lendemain, il envoya Jordan à terre dans l'Esquif, pour s'assurer de ce qu'il avoit à espérer ou à craindre. Les explications qu'il tira de quelques Habitans ne s'accordèrent point avec le récit d'Elmore. Ils l'assurèrent que l'Isle étoit gouvernée par un Roi Malabare. Dans le doute de ce qu'il devoit croire, Jordan leur dit qu'à la vérité le Vaisseau étoit Anglois, mais qu'il appartenoit à des Marchands Portugais, & que les marchandises étoient aussi de la même Nation. Alors prenant un visage plus ouvert, ils lui promirent que rien ne lui seroit refusé dans l'Isle; & sur le champ, ils lui donnèrent un Nègre pour le conduire au pied d'une colline, où il trouva une source fort abondante. En retournant au Vaisseau, il emmena le Nègre qu'on fit boire & manger avec beaucoup de caresses. Il fut ensuite renvoyé à terre, où le témoignage qu'il rendit de la civilité des Etrangers, disposa tout le monde à les bien recevoir.

Deux Cava-
liers Mores
interrogent
les Anglois.

JORDAN, Coverte, & les principaux Officiers du Vaisseau, y retournèrent le lendemain avec les tonneaux, & des Matelots pour les remplir. A leur arrivée, ils trouvèrent des poules & des noix de cocos, dont ils s'accommodèrent à très-vil prix. Tandis qu'ils étoient à la source, il y vint deux Cavaliers, suivis d'un Esclave Nègre, qui leur demanda s'il y avoit parmi eux quelque Officier du Vaisseau. Coverte répondit qu'il en étoit un. Après quelques discours, l'un des deux Cavaliers parut douter qu'il fût Portugais, & le pria de satisfaire là-dessus sa curiosité. La feinte étoit d'autant plus inutile que les deux Mores parlant fort bien la Langue Portugaise, il ne falloit point espérer de les tromper plus long-tems. Coverte confessa naturellement qu'il étoit Anglois, & que Jordan n'avoit pris une autre qualité que pour se procurer des secours qui lui étoient nécessaires. Le Cavalier les assura que la connoissance de leur Nation ne changeroit rien à l'accueil qu'ils devoient espérer, & continua de leur tenir des propos obligeans, dont chaque mot néanmoins n'étoit qu'une perfidie.

L'un est le
Frère du Roi
de Pampa.

LES Anglois se crurent en droit de lui demander à leur tour qui il étoit. Il répondit qu'il étoit le Frère du Roi; & leur montrant sa bague, sur laquelle étoit gravé le nombre des Villages & des Maisons qui étoient dans l'Isle, il ajouta que le Roi son Frère l'avoit fait Gouverneur de tous ces lieux. Coverte lui demanda encore s'il y avoit des Portugais dans le Pays. Non, répondit-il; nous les avons chassés, parce qu'ils prétendoient s'y établir par la force, & nous rendre esclaves de leur pouvoir. Loin de les recevoir pour maîtres, nous n'avons pas cessé de leur faire la guerre depuis leur arrivée.

PENDANT cet entretien, la Pinasse qui avoit été envoyée dans un autre endroit de l'Isle pour y acheter des bestiaux, revint au rivage; & le Capitaine *Elmore*,

Elmore
la source
que qu'il
& qu'il
liers M
vel arti

LA r
ment le
cette pr
pour ô
bord.

présent
dan, qu
point à
surpris
res, arr
telas.

se reco
se déme
ci s'y re
il étoit
ques aut
que défi
la suite.

LE r
prendre
voiles d
res se fi
ver/les q
point qu
ne se ful
même t
un effai
la prude
teurs, d
rivés.

tre lesqu
sur cette
toient au
rendre a
dans l'ha
qu'à l'esp
commis
les Faët

DANS
du rivag
pour l'A
source,

Elmore, qui la commandoit, descendit à terre pour venir joindre Coverte à la source. Il lui raconta, comme une nouvelle dont il venoit d'être informé, que quinze Vaisseaux Hollandois s'étoient saisis depuis peu de Mozambique, & qu'ils y avoient passé tous les Portugais au fil de l'épée. Les deux Cavaliers Mores affectèrent d'entendre gayement ce récit; mais c'étoit un nouvel artifice pour faire tomber plus sûrement les Anglois dans le piège.

LA nuit commençant à s'approcher, Elmore & Coverte prièrent civilement les deux Mores de se rendre avec eux sur le Vaisseau. Ils acceptèrent cette proposition pour le lendemain. Sharpey leur envoya quatre Anglois pour ôtages; après quoi ils ne balancèrent point à se laisser conduire à bord. On n'épargna rien pour les traiter. A leur départ, l'Amiral leur fit présent de quelques galanteries de l'Europe, & d'une boîte de poudre. Jordan, qui fut renvoyé avec eux, pour ramener les ôtages Anglois, n'eut point à se plaindre de l'accueil qu'il reçut au rivage; mais il fut extrêmement surpris de trouver les quatre ôtages au milieu de cinquante ou soixante Mores, armés d'ares & de flèches, d'épées & de boucliers, de dards & de coutelas. Cependant on ne fit pas difficulté de les lui remettre; après quoi il fut reconduit jusqu'à sa Chaloupe, avec des civilités qui ne paroissent pas se démentir. [Il invita le Frère du Roi à se rendre avec lui à bord: celui-ci s'y rendit. On le traita avec la même politesse qu'auparavant. Comme il étoit sur le point de s'en retourner on lui offrit un couteau, avec quelques autres bagatelles. Il refusa ce présent avec mépris. Cela donna quelque défiance aux Anglois, qui résolurent d'être mieux sur leurs gardes dans la suite.]

LE 19, Sharpey envoya de grand matin la Chaloupe au rivage, pour y prendre de l'eau, & trouvant le jour fort serain, il donna ordre que les voiles du Vaisseau fussent tendues, pour les faire sécher au Soleil. Les Mores se figurant à cette vue qu'on se préparoit au départ, firent là-dessus diverses questions à ceux qui remplissoient les tonneaux. L'Auteur ne doute point que dès ce moment ils n'eussent fait main-basse sur les Anglois, & qu'ils ne se fussent saisis de la Chaloupe, si la Pinasse ne s'étoit approchée dans le même tems du rivage. Elle amenoit quelques Facteurs, qui vouloient faire un essai de commerce avec les Habitans; &, par une simple précaution de la prudence, Sharpey avoit pris soin de la bien armer. *White*, un des Facteurs, descendit seul, pour s'informer si les Marchands de l'Isle étoient arrivés. En passant près d'une Maison, il la vit remplie de gens armés, entre lesquels il distingua six Portugais. Comme il s'étoit arrêté, en méditant sur cette découverte, un More vint lui dire que les Marchands de l'Isle étoient arrivés, mais qu'étant fatigués du chemin qu'ils avoient fait pour se rendre au bord de la mer, ils prioient les Facteurs Anglois de descendre dans l'habitation avec leurs marchandises. *White* n'eut l'obligation de sa vie qu'à l'espérance que ces perfides avoient encore qu'il s'acquitteroit de leur commission. Il regagna effectivement la Pinasse, mais ce fut pour avertir les Facteurs qu'ils étoient menacés d'une trahison.

DANS cet intervalle, le Frère du Roi, qui se promenoit à cheval au long du rivage, donna ordre à quelques Nègres de ramasser des noix de cocos pour l'Amiral, & fit appeler *Churchman*, Chef des Matelots qui étoient à la source, pour le charger de ce présent. Ce malheureux Anglois s'étant rendu

SHARPEY.
1609.

Trahison de
ce Prince sous
le voile de l'a-
mitié.

Les Anglois
échappent au
premier dan-
ger.

Ils succom-
bent ensuite à
la trahison.

SHARPEY.
1608.

Anglois tués
& blessés.

Ils enterrent
leurs morts
& se retirent.

L'Amour ex-
cuse les Mores.

Le Vaisseau
donne sur les
bas-fonds de
Mélinde.

Il se fait de
trois Bâtimens
Mores.

du sans défiance auprès du Prince, fut tiré à l'écart, & sans doute massacré, car il ne reparut point. Le Prince, s'apperevant alors que personne ne sortoit de la Pinasse, & que la garde s'y faisoit soigneusement, donna le signal de l'attaque, avec un cornet qu'il tenoit pendu au bras. Dix Anglois, qui étoient à la source, furent accablés en un instant d'une nuée de flèches. *Harrington* y périt. *Buckler* mourut aussi de neuf ou dix blessures (i). Les autres ne se seroient pas sauvés plus heureusement, si ceux qui étoient restés à la garde de la Chaloupe n'eussent tiré quelques coups de mousquet, qui jettèrent l'effroi parmi les Mores. La Pinasse faisant alors un mouvement pour tourner son canon vers le rivage, cette vûe acheva de leur faire perdre courage & de les mettre en fuite; tandis que les dix Matelots qui restoient vivans, quoique percés de plusieurs coups, se traînèrent les uns sur leurs pieds, d'autres en rampant, jusqu'à la Chaloupe.

Le jour suivant, il ne parut aucun More sur le rivage. *Elmore* s'en rapprocha avec sa Pinasse, pour faire prendre les tonneaux & un bois d'ancre, qu'on avoit résolu de ne point abandonner à ces perfides Insulaires. Vingt Anglois, qui descendirent bien armés, & soutenus par quelques pièces de canon braquées sur la Pinasse, trouvèrent les deux corps de *Harrington* & de *Buckler* (k), déjà dépouillés par leurs lâches assassins, qui étoient revenus apparemment pendant la nuit. Ils furent enterrés dans une des petites Isles qui sont voisines de *Pamba*. *Sharpey* mit en délibération s'il n'entreprendroit pas de se venger. Mais l'Habitation étoit à couvert de son artillerie; & quoique ses gens fussent assez braves pour tenter une descente, il avoit à craindre que les Portugais ne se trouvaient dans l'Isle en assez grand nombre pour lui causer d'autres embarras. D'ailleurs, l'Ecrivain remarque que la haine des Anglois ne devoit pas tomber sur les Insulaires. Ils avoient averti *Coverté* & *Jordan* par divers signes, tels que de porter la main à leur gorge, qu'il y avoit peu de sûreté pour eux dans leur Isle. Malheureusement ces témoignages de compassion & de bonne-foi ne furent entendus qu'après l'événement.

(1) ON remit à la voile le 20, en vomissant des imprécations contre les Portugais. La nuit suivante, dans un profonde obscurité, le Vaisseau donna sur les bas-fonds de *Mélinde*, ou de *Pamba*, car le Pilote, qui ne les connoissoit point, ne put les distinguer. On s'en tira, par la faveur du Ciel. Le jour fit découvrir trois petits Bâtimens, à la suite d'un autre, qui sembloit avoir pris les devans pour se hâter de gagner la terre. *Sharpey* fit tendre toutes ses voiles pour les poursuivre. Ils furent arrêtés tous trois vers midi. D'environ quarante personnes qu'ils avoient à bord, les Anglois crurent en reconnoître six pour des Portugais. La blancheur, ou plutôt la pâleur de leur visage, les rendoit fort différens de tous les autres qu'on distinguoit clairement pour des Mores. Cependant ils répondirent à toutes les questions, qu'ils

(i) L'Original ne dit point que *Buckler* mourut, mais que foible comme il l'étoit par toutes ses blessures, il se traîna jusqu'à l'endroit où étoient ses compagnons, & même il est dit positivement dans la Relation de *Jones*, qu'on parvint à le guérir. R. d. E.

(k) Il n'est pas parlé dans l'Original du corps de *Buckler*, qui, comme on l'a dit dans la note précédente, n'avoit pas été tué. R. d. E.

(l) La 3^e. Section de l'Original commence ici. R. d. E.

qu'ils étoient
couverts
encore u
Cependan
trahison
mer. Ils
avoit fai
bles de
rangées
lote Ang
chambre
astronom
étoit aut
compagn
premier
mes. En
quoiqu'i
lés avec
un cout
visitoit
le bras,
ça le ve
autres.
qui se t
nage su
l'espéran
teaux b
résoluti
se pouss
autres.
dans les
tant de
tant rec
cette m
core da
nes.] U
der s'il
Pays,
dit l'Aut
portent
blessés.
LE
tugais n
qu'à ne
va point

qu'ils étoient Mores. Ils firent voir leurs épaules & leur dos, qui étoient couverts de caractères, suivant l'usage de cette Nation. Enfin, ils donnèrent encore une preuve moins équivoque, en montrant qu'ils étoient circoncis. Cependant Sharpey, qui ne pouvoit revenir de ses doutes, leur parla de la trahison qu'il venoit d'essuyer dans l'Isle de Pamba. Ce récit parut les allarmer. Ils tinrent entr'eux quelques discours dans leur Langue. Comme on les avoit fait entrer dans le Vaisseau, il étoit à craindre qu'ils ne fussent capables de quelque entreprise désespérée. Toutes les épées de l'Equipage étoient rangées nues, dans un endroit qui ne pouvoit échapper à leurs yeux. Le Pilote Anglois, qui se nommoit *Grove*, ayant fait descendre avec lui dans sa chambre un des Pilotes Mores, pour l'entendre raisonner sur ses instrumens astronomiques, s'aperçut de l'attention avec laquelle il observoit tout ce qui étoit autour de lui, & crut reconnoître, en le quittant, qu'il avertissoit ses compagnons du signal auquel ils devoient commencer leur révolte. Sur ce premier soupçon, Sharpey donna ordre à ses gens de veiller sur la Sale d'armes. Ensuite jugeant que les Mores pouvoient avoir des couteaux cachés, quoiqu'ils fussent sans épées & sans autres armes, il voulut qu'ils fussent fouillés avec rigueur. On s'adressa d'abord au Pilote, qui portoit effectivement un couteau. Il le prit d'une main, avec une adresse qui trompa celui qui visitoit ses habits; & lorsque l'Anglois, s'en étant aperçu, voulut lui saisir le bras, il passa si adroitement cette arme dans son autre main, qu'il en perça le ventre à l'Anglois, en jettant un grand cry qui servit de signal à tous les autres. Le combat devint alors général. Mais Sharpey, & plusieurs Officiers qui se trouvoient sur le pont, eurent bientôt abattu les plus furieux. Le carnage fut fort grand vers la Sale d'armes, où ils s'étoient tous précipités, dans l'espérance de se saisir des épées & des piques. Ceux qui avoient des couteaux blessèrent quelques Anglois, & se jettant au milieu d'eux avec plus de résolution, furent tués presque tous dans des lieux différens. Les autres, qui se pouvoient en soule vers la Sale d'armes, furent assommés les uns sur les autres. Il en périt trente-deux. Le reste, au nombre de douze (m), se jeta dans les flots, où quatre se noyèrent. Mais les huit autres profitèrent avec tant de promptitude & d'adresse du trouble qui régnoit sur le Vaisseau, qu'étant rentrés dans une de leurs Pangaies, ils gagnèrent le rivage. [Enfin de cette multitude de furieux, il ne resta que deux Prisonniers, si terribles encore dans l'agitation de leurs esprits, qu'on fut obligé de les charger de chaînes.] Un moment avant leur révolte, l'Amiral s'étoit proposé de leur demander s'ils pouvoient lui procurer à juste prix des pois & d'autres alimens du Pays, & de leur accorder la liberté à cette condition. Mais leur trahison, dit l'Auteur, mit les Anglois dans la nécessité de se défendre & justifia l'emportement de leur vengeance. Cinq (n) d'entr'eux furent dangereusement blessés.

LE 19 de Janvier, ils arrivèrent à la hauteur de plusieurs Isles que les Portugais nomment *Almirantes*, & qui sont toutes inhabitées. On en compte jusqu'à neuf. La Pinasse fut envoyée pour y chercher de l'eau. Elle n'en trouva point dans la première; mais les Tourterelles y étoient en si grand nombre,

SHARPEY.
1608.

Entreprise désespérée des Prisonniers Mores.

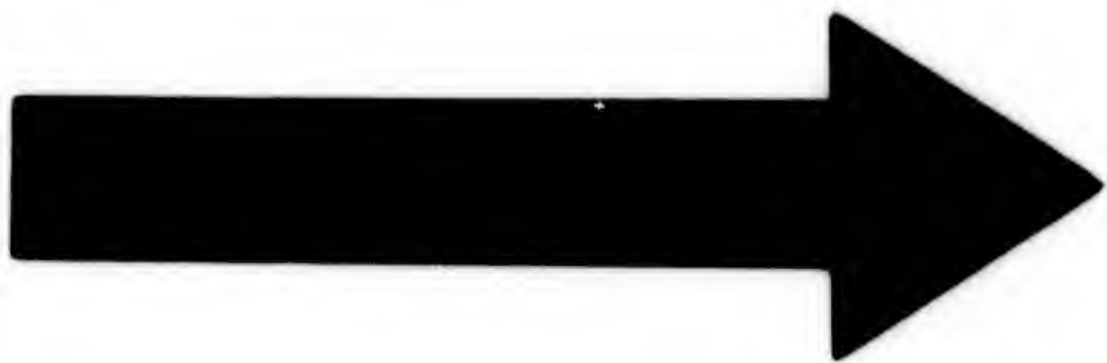
Furieux carnage.

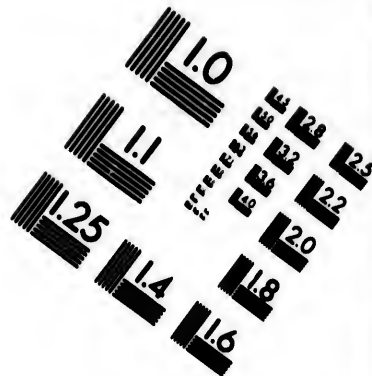
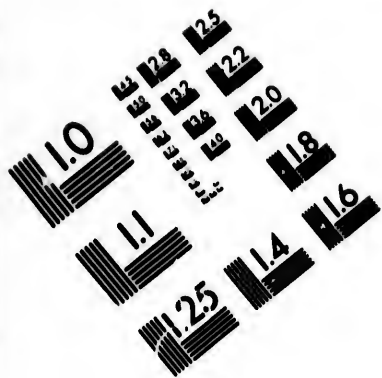
Les Mores sont tués ou fournis.

1609.
Isles Almirantes.

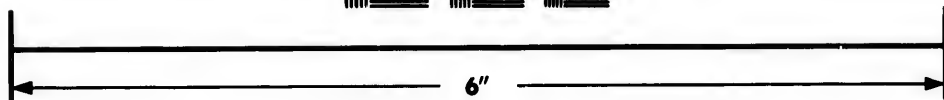
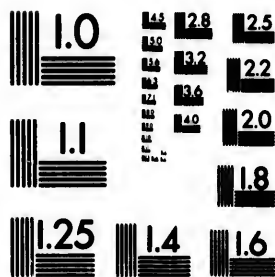
(m) *Angl.* de cinq ou six. R. d. E.

(n) *Angl.* trois. R. d. E.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
E 24 E 25
E 22
E 20
E 18
5

10
E 22
E 20
E 18

SHARPEY.
1609.
Fertiles sans
être habitées.

bre, & si faciles à prendre, qu'elle en rapporta quelques douzaines. Dans une autre Ile, dont elle fit le tour, sans cesser d'avoir douze ou treize brasses d'eau, elle trouva non-seulement des sources, mais encore des noix de Cocos, des Palmiers, des Pigeons & du Poisson en abondance. [Il parut surprenant aux Anglois qu'une Ile si riante & naturellement si fertile demeurât déserte. Quelques traces d'hommes qu'ils apperçurent en divers endroits, leur avoient fait juger d'abord que les Habitans se cachoient pour éviter leur rencontre. Mais après beaucoup de recherches, ils ne trouvèrent que deux petits murs de pierres, qui paroissoient avoir été ceux d'une maison, & dont l'ancienneté faisoit clairement connoître que c'étoit l'ouvrage d'un autre siècle. Elmore fit ouvrir la terre entre ces deux murs. Il n'en tira que d'autres pierres, qu'il prit pour les ruines du même édifice. Les vestiges humains qu'il avoit apperçus venoient apparemment des gens de mer, que la curiosité ou le besoin avoit fait relâcher aussi dans ces Iles. Sur le récit d'Elmore, Sharpey s'approcha du rivage, & s'y arrêta jusqu'au premier de Février.]

Côte de Melucidey.

Timidité des Habitans.

Les Anglois
entreprennent
de lier com-
merce avec
eux.

AYANT remis à la voile, avec un vent favorable qui dura jusqu'au 19, il découvrit le matin du même jour une pointe de terre qui appartenoit au Continent, derrière laquelle il jeta l'ancre, avec l'espérance d'y trouver de l'eau & des provisions. La perspective en est charmante. L'Auteur nomme cette Côte *Melucidey*. Comme on ne trouve nulle part aucune trace de ce nom, on seroit porté à croire que c'est une erreur de stile, au lieu de *Mélinde*, s'il ne falloit supposer que le Vaisseau étoit retourné en arrière. L'ancre fut jettée sur douze brasses de fond, à deux lieux du rivage. Jordan, qui partit aussi-tôt dans la Chaloupe, descendit à terre sans obstacle. Mais quoiqu'en approchant il eût apperçu plusieurs Habitans qui sembloient l'observer, il ne s'en présenta point un seul à sa rencontre. [Le Pays étoit fort couvert. Après avoir marché une partie du jour au long des bois qui faisoient face à la mer, il prit le parti de retourner à bord, sans y avoir osé pénétrer. Cependant Sharpey, qui ne put s'imaginer qu'un si beau Pays contint des Habitans si timides ou si farouches, le renvoya mieux accompagné, avec ordre d'observer les traces des Nègres & de les suivre. Le cortège de Jordan étoit de vingt hommes bien armés. Il s'attacha, comme un Chasseur, à découvrir les routes des Bois; ce qui n'étoit pas facile dans un terrain dur, & couvert d'une pelouse fort unie. Enfin trouvant un sentier dans le sable, il s'avança l'espace d'une lieue. Quelques bestiaux, qu'il vit paître tranquillement, & deux ou trois Nègres qui se montrèrent plusieurs fois, lui firent juger qu'il n'étoit pas loin d'une Habitation. Il ne put lui en rester aucun doute, lorsqu'il eût apperçu de la fumée au-dessus des arbres. Trente ou quarante Cabanes qu'il découvrit tout-d'un-coup le firent avancer avec plus de précaution. Les Sauvages qui l'avoient fait observer pendant toute sa marche, abandonnèrent leurs maisons à son arrivée, en se jettant confusément de l'autre côté du Bois, mais sans s'y enfoncer assez pour le perdre de vue. Ils avoient leurs arcs & leurs flèches. Dans la précipitation avec laquelle ils s'étoient retirés, plusieurs enfans qui n'avoient pu les suivre du même pas, couroient encore après eux pour les joindre. Jordan fit arrêter les Anglois à cent pas de l'Habitation. Deux des plus hardis acceptèrent la commission de s'avancer sans armes, avec des couteaux & les autres bagatelles qui

qui ex
quelqu
dessein
ou tro
Quelqu
traiter

IL f
moins
quoiqu
diatem
confian
Vaissea
& que
roit à s
gers de
fer à la
où l'on
vages,
ils auro
appare
traités
tré dan
de la C
furent
tonneau
proche
fortes c
tre Ch
cocos.

Ils acc
tachère
tir, fo
une bo

CE f
meura
avoit n
puis lo
assez a
le prer
sa sage
qu'à se
de viva
tous le
qui ser
avoit d
résister
Matele
quérén

qui excitent l'avidité des Afriquains. Ils n'eurent pas plutôt paru seuls, à quelque distance de leurs compagnons, que les Sauvages comprenant leur dessein, détachèrent aussi deux hommes de fort belle taille, qui firent deux ou trois cens pas au-devant d'eux. L'un des deux Anglois étoit l'Interprète. Quelque différence qu'il y eût entre les Langues, on s'entendit assez pour se traiter bientôt en amis.

Il sembloit qu'après cet heureux prélude, toute la Nation dût marquer moins de crainte, & sortir du Bois sur le témoignage de ses députés. Mais quoiqu'ils eussent laissé cette espérance aux deux Anglois, ils revinrent immédiatement, pour leur déclarer qu'ils n'avoient pu disposer personne à prendre confiance à leurs discours; que si les Anglois vouloient se retirer dans leur Vaisseau, on leur porteroit volontiers les provisions dont ils avoient besoin, & que les échanges se feroient sans difficulté; mais que rien ne les engageoit à s'approcher avec leurs femmes & leurs enfans d'une Troupe d'Etrangers dont ils ignoroient les intentions. Jordan, qui étoit fort éloigné de penser à la violence, consentit à se retirer, après s'être fait instruire des lieux où l'on pouvoit trouver de l'eau. Il fit quelques petits présens aux deux Sauvages, en leur promettant que s'ils apportoient des provisions au Vaisseau, ils auroient à se louer de l'accueil des Anglois. Tant de douceur, joint à ces apparences de timidité dans les Nègres, lui fit juger qu'ils avoient été maltraités par quelque Vaisseau de l'Europe. Il retourna au rivage, sans être entré dans l'Habitation. Sharpey, sur son récit, ne balança point à s'approcher de la Côte pour faire prendre de l'eau. Pendant deux jours que les Matelots furent occupés de ce travail, il ne parut aucun Sauvage. Mais lorsque les tonneaux furent à bord, & que la Chaloupe eut quitté le rivage, on vit approcher deux Barques, menées par quatre Nègres & chargées de plusieurs sortes de provisions. L'une portoit deux Veaux gras, quatre Moutons & quatre Chevreaux. L'autre étoit remplie de volailles, de racines & de noix de cocos. Sharpey tenta inutilement d'engager les Sauvages à monter à bord. Ils acceptèrent tout ce qu'on leur offrit pour échange; mais les Anglois s'attachèrent à leur y faire trouver de l'avantage. Lorsqu'ils se dispoient à partir, fort contents de leur marché, Sharpey joignit à ce qu'ils avoient reçu, une bouteille de liqueur & quelques morceaux d'étoffe.]

Ce fut dans cette Baye qu'on découvrit sur le Vaisseau un crime qui ne demeura pas long-tems sans punition. Philippe Grove, Pilote Hollandois, qui avoit mérité par ses services la confiance & l'estime de l'Amiral, étoit depuis long-tems dans un commerce infâme avec un jeune Matelot. On s'étoit assez apperçu qu'il marquoit pour lui des attentions extraordinaires, & qu'il le prenoit souvent à l'écart. Mais l'opinion qu'on avoit de son mérite & de sa sagesse avoient écarté les soupçons, jusqu'à faire juger, qu'il ne pensoit qu'à se faire un Elève; d'autant plus que le jeune Anglois avoit beaucoup de vivacité & d'ouverture d'esprit. Cependant leur indiscretion augmentant tous les jours par la facilité, ils furent enfin surpris avec des circonstances qui seroient indignes de la gravité de l'Histoire. Sharpey, dans le besoin qu'il avoit du Pilote, se contenta de l'humilier par des reproches. Mais il ne put résister au cry public, qui demandoit un châtement exemplaire. Tous les Matelots se rappellant avec frayeur les périls qu'ils avoient courus, ne manquèrent pas de les regarder comme une marque du courroux du Ciel, & se

SHARPEY.
1609.

Les Nègres
refusent d'ap-
procher des
Anglois.

On convient
de quelques
conditions.

Provisions ap-
portées au
Vaisseau.

On découvre
un crime infâ-
me sur le Vais-
seau.

Tout l'Equi-
page demande
qu'il soit pu-
ni.

crurent

SHARPEY.
1609.

Châtiment du
coupable.

crurent trop heureux d'être échappés jusqu'alors à sa vengeance. Enfin Sharpey consentit que le coupable fût jugé suivant l'usage d'Angleterre. On choisit des Pairs-Jurés, qui vérifièrent le crime par des preuves manifestes, & la Sentence de mort fut prononcée avec l'applaudissement de tout l'Equipage. Elle fut néanmoins plus douce qu'on ne devoit l'attendre d'un déchaînement si général. Le jeune-homme fut condamné à perdre la vie dans l'eau, [ce qui fut exécuté d'une manière fort bizarre. On lui attacha deux boulets aux pieds; & l'ayant suspendu par-dessous les bras, on le fit descendre dans la mer, en lâchant insensiblement la corde jusqu'à ce qu'il eût la tête cachée sous l'eau. On le laissa une heure entière dans cette situation; & lorsqu'on ne put douter qu'il ne fût expiré, on le tira de la mer, pour le laisser suspendu à l'air pendant le reste du jour.] Cette Exécution se fit le Vendredi, troisième jour de Mars.

Isles sans nom.

Isles de Socotora.

LE beau tems, dont on jouit pendant le reste du mois, passa dans l'esprit des Matelots pour une récompense de cet acte de justice. Le 21, on découvrit, à la latitude de 12 degrés 17 minutes, une Isle qui parut d'abord assez considérable; mais on s'aperçut bientôt que ce qui lui donnoit cette apparence de grandeur, au point d'où l'on avoit commencé à la reconnoître, étoit quatre grands rochers, qui en sont éloignés d'environ trois lieues. Après avoir employé tout le jour & une partie de la nuit pour s'approcher du rivage, l'Esquip, qu'on y envoya, ne tarda point à rapporter que l'Isle étoit déserte. Cette nouvelle ayant fait perdre l'envie d'y relâcher, on s'avança vers trois autres Isles, dont les deux premières ne paroissent éloignées entr'elles que d'une lieue, à 12 degrés 29 minutes. Comme la troisième étoit la plus grande, on se hâta d'y arriver avant la nuit. C'étoit l'Isle de Socotora, à 12 degrés 14 minutes de latitude. On y jetta l'ancre le 29 de Mars, dans une Baye fort commode.

Les Anglois
se rendent à
Aden, avec
un Vaisseau
Guzarate.

LES Insulaires, ayant aperçu le Vaisseau, firent des feux, soit pour observer ses desseins, soit pour faciliter son entrée dans la Baye; ce qui n'empêcha point, qu'à l'approche de la Chaloupe, ils ne prissent la fuite avec de grandes marques de frayeur. Ils avoient reçu depuis peu quelques insultes d'un Bâtiment qui avoit passé sur leurs Côtes. Les Anglois tentèrent inutilement de les attirer sur le rivage; & désespérant enfin de les faire revenir de leurs craintes, ils levèrent l'ancre pour chercher autour de l'Isle le principal Port. En suivant ce projet, ils rencontrèrent un Vaisseau Guzarate, chargé de coton, de calicos & d'autres toiles de la Chine, qui faisoit voile vers Aden; & sur le témoignage du Capitaine, qui lui représenta cette Ville comme un lieu fort célèbre par le commerce, ils prirent la résolution de s'y rendre avec lui. Mais ils trouvèrent la vérité fort différente de ce récit, car Aden n'étoit alors qu'une Ville de guerre, défendue par une forte garnison. Le Château, qui est à l'entrée du Port, a été coupé de la terre, & se trouve environné de la Mer. Il est bordé de trente-deux pièces de canon, & la Ville en a plus de cinquante.

Ils sont trahis
par les Guza-
rates.

QUOIQUE Sharpey ne vît pas sans étonnement la force de cette Place, il étoit si éloigné de soupçonner la bonne-foi des Guzarates, qu'étant convenu avec eux qu'ils entreroient les premiers dans le Port, il attendit leurs informations, pour se régler par leur exemple. Ils avertirent le Gouverneur Turc qu'ils étoient suivis d'un Vaisseau Anglois, qui avoit jetté l'ancre à deux mil-
les



K

Enfin Shar-
terre. On
manifestes ,
out l'Equi-
un déchai-
dans l'eau,
deux bou-
descendre
est la tête
ation ; &
, pour le
n se fit le

ans l'esprit
r, on dé-
ut. d'abord
noit cette
reconnoî-
trois lieuës.
approcher
que l'isle
er, on s'a-
oient éloi-
ne la troi-
t. C'étoit
l'ancre le

it pour ob-
qui n'em-
e avec de
es insultes
ent inutile-
revenir de
e principal
ce, chargé
voile vers
Ville com-
s'y rendre
car Aden
aison. Le
se trouve
on, & la

tte Place,
nt convenu
eurs infor-
neur Turc
deux mil-
les



Outrage, ils retournent de s'avancer jusqu'à Mocka, Ville d'un commerce florissant,
II. Part. X



KAART van de OOSTKUST van AFRIKA, van den XIII^e Graad Zuiderbreedte tot den XVI^e Graad Noorderbreedte. Gemaakt na de Franse Kaart van den Ooster-Oceaan, uitgegeeven, A^o 1740, op Bevel van den H^o de Maurepas. Vermeerderd op byzondere Aanmerkingen; en geschikt volgens Sterrekundige Waarneemingen.

qu'ils étoient suivis d'un Vantreau Anglois, qui avoit jeté l'ancre à ----- les

les d
enga
ser t
le riv
vaux
ment
traite
neur
répon
diver
fatisfi
tentic
quelq
voir

IL
Auten
⊕ pressé
sion d
gagne
qu'il e
ne leu
de let
par de
Sharp
de l'é
prom
en y a
rendir
fatisfa
tant à
retour
rêta de
devoit
payer
caution
ment
pey se
fomme
Gouve
naturel
çurent
son. Le
donna
mée Za
tention

⊕ [UN
forces
outrag
II. I

les du Port. Un Officier de la Ville fut envoyé aussitôt dans une Barque, pour engager les Anglois à s'approcher sans défiance. Sharpey trop facile à se laisser tromper par les apparences de la sincérité, descendit imprudemment sur le rivage, accompagné d'un petit nombre de ses gens. Il y trouva quatre chevaux, qui paroissent préparés pour lui faire honneur. On le pressa civilement de se rendre à la Ville; & dans le chemin qui lui restoit à faire, il fut traité avec toutes sortes de respects & de soins. A son arrivée, le Gouverneur lui demanda d'un air incertain, ce qui l'avoit amené dans son Port. Sa réponse ayant été que sur la réputation du commerce d'Aden, il y apportoit diverses marchandises de l'Europe, on lui fit d'autres questions auxquelles il satisfait avec la même simplicité. Enfin le Gouverneur, sans expliquer ses intentions, l'envoya dans une maison voisine, sous la garde d'un Chiaoux & de quelques Janissaires. Sharpey ouvrit les yeux sur son imprudence; mais sans voir encore aucun moyen d'y remédier.

Il demeura comme oublié dans sa prison pendant six semaines. Couverte Auteur de cette Relation, & deux autres de ses gens qui étoient avec lui, le pressèrent beaucoup de faire entendre hautement ses plaintes. [Dans la confusion de s'être fié trop légèrement à des perfides, ou dans l'espérance de les gagner par la soumission & la douceur, il s'obstina tellement au silence, qu'il employa même son autorité pour y forcer aussi ses Compagnons. On ne leur refusoit d'ailleurs aucune sorte de services & de besoins. Les Turcs de leur garde les amusoient par le son de leurs instrumens & quelquefois par des danses.] A la fin, un Officier du Gouverneur vint prier civilement Sharpey d'envoyer des ordres à son Vaisseau pour faire débarquer du fer, de l'étain & du drap, jusqu'à la valeur de deux mille cinq cents dollars, en promettant de payer ces marchandises. Elles furent amenées au rivage. Mais, en y arrivant, elles furent saisies par les Officiers de la Douane, qui prétendirent qu'elles leur appartenoient pour leurs droits. Alors le Gouverneur, satisfait apparemment de ce vol, fit paroître Sharpey devant lui; & l'exhortant à ne pas s'offenser des usages du Port, il lui déclara qu'il étoit libre de retourner sur son Vaisseau. Cependant, lorsqu'il se dispoisoit à partir, on arrêta deux hommes de sa suite; & sur les plaintes qu'il en fit, on l'assura qu'il devoit être sans alarmes pour leur sûreté, mais que l'usage étoit aussi de payer deux mille dollars pour l'ancrage, les deux Anglois étoient gardés pour caution de cette somme, & qu'il seroit le maître de la faire payer au promptement qu'il le souhaiteroit. C'étoit joindre la raillerie à la trahison. Sharpey se rendit à bord sans repliquer. On y délibéra sur le payement de la somme. L'avis du Conseil fut de faire par écrit des représentations au Gouverneur, & de le rappeler aux principes de la bonne-foi & de l'équité naturelles. Ce Mémoire fut porté dans un Esquif, par deux Matelots, qui reçurent ordre de le remettre à l'Officier qui avoit gardé l'Amiral dans sa prison. Le Gouverneur parut le recevoir sans colère: mais pour réponse, il ordonna que les deux Anglois prisonniers fussent conduits dans une Ville nommée Zenan, ou Saana, à huit journées de la Mer, pour être instruits des intentions du Bacha, qui y faisoit alors sa résidence.

[UNE tyrannie si cruelle auroit forcé les Anglois à la vengeance, si leurs forces avoient égalé leur ressentiment. Mais dans la nécessité de dévorer cet outrage, ils résolurent de s'avancer jusqu'à Mocka, Ville d'un commerce florissant,

II. Part.

X

florissant,

SHARPEY.
1609.

L'Amiral est
arrêté prison-
nier.

Artifices qu'on
emploie pour
le tromper.

L'Amiral est
renvoyé, mais
on retient
deux de ses
gens.

Il fait des
représenta-
tions au Gou-
verneur.

SHARPEY.
1609.
Résolution
qu'il prend
d'aller à
Mocka.

Commerce
& propriétés
de Mocka.

Les Anglois
entrent dans
Mocka.

Il est content
pour le com-
merce, mais
ses plaintes
sont mal re-
cues.

florissant, dans l'espérance d'y trouver plus de faveur pour des Etrangers, & d'obtenir une juste satisfaction.] Ils levèrent l'ancre le 3 de Juin, & s'engageant dans les Détroits, ils arrivèrent trois jours après dans la Rade de Mocka. Leurs espérances redoublèrent en y voyant un grand nombre de Vaisseaux de différentes Nations, parce qu'ils s'imaginèrent que l'intérêt du commerce engageroit tant d'Etrangers à favoriser leurs justes plaintes. D'ailleurs étant chargé d'étain, de fer, de plomb, de drap, de lames d'épées, & d'autres marchandises Angloises, il ne doutoit pas que des biens si recherchés dans ces Régions, ne lui procurassent un heureux accueil. Mocka est un marché si considérable, qu'il ne se passe point de semaine où l'on n'y reçoive des Caravanes de Zenan, de la Méque, du grand Caire & d'Alexandrie. Il s'y tient tous les jours un grand marché de toutes les productions de l'Afrique, & de l'Asie. Les provisions de bouche n'y sont pas moins en abondance. On y trouve une quantité surprenante d'abricots, de coings, de dates, de raisin, de pêches, de limons; ce qui parut d'autant plus surprenant aux Anglois, que les Habitans leur racontèrent qu'on n'avoit eu depuis six ans aucune pluie dans ce Canton. Le bled même ne laissoit pas d'y être à fort bon marché. Il y avoit un si grand nombre de bestiaux, qu'un bœuf gras ne se vendoit que trois dollars, & les autres animaux à proportion. Pour le poisson, avec trois sols, on en pouvoit acheter de quoi nourrir dix hommes. La Ville est gouvernée par les Turcs. Leur empire est si rigoureux sur les Arabes, qu'ils ont toujours des galères & d'autres supplices préparés pour leur châtimement; sans quoi il seroit impossible de les contenir dans la soumission.

[SHARPEY fit demander la permission d'entrer dans le Port à titre de Marchand de l'Europe, qui desiroit également de vendre & d'acheter. Il fut reçu avec des caresses & des offres qui ne pouvoient être suspectes dans une Ville de commerce. On commença par exiger de lui le droit d'anchorage, mais sans violence, & suivant l'usage établi pour tous les Marchands étrangers. Ensuite, étant entré dans la Ville, il y obtint la liberté de s'y loger commodément. On lui demanda l'état de ses marchandises; & sur le premier Mémoire qu'il en donna, on se feroit accommodé sur le champ de toute sa cargaison, s'il n'eût été obligé d'en réserver la meilleure partie pour le terme de son voyage. On n'exigea point qu'il fit rien débarquer avant la vente. Les Négocians Turcs ou Arabes se contentèrent des essais qu'il avoit apportés de son bord; & concluant le marché à terre, ils envoyoient prendre les marchandises dans leurs propres Barques, à mesure qu'elles étoient achetées & payées. De son côté, il prit en échange, des provisions ou de l'argent, suivant ses conventions. Quelques jours se passèrent ainsi dans le mouvement du commerce, avant qu'il s'ouvrit sur le sujet qui l'avoit amené. Lorsqu'il crut sa réputation bien établie dans la Ville, il consulta ses Correspondans sur l'outrage qu'il avoit reçu du Gouverneur d'Aden. Mais au lieu de leur trouver la chaleur qu'il avoit espérée pour ses intérêts, il les vit tous d'accord à condamner la témérité qu'il avoit eue d'entrer dans une Ville de guerre. On lui représenta que si les Guzarates l'avoient trahi, c'étoit de lui-même qu'il devoit se plaindre, & qu'un Marchand ne devoit point ignorer la différence d'un Port libre & ouvert pour le commerce, d'avec une Ville où les Turcs ne s'étoient fortifiés que pour en éloigner les Etrangers. On lui

conseilla

confé-
quere
peine
le ret
entré
en re

Cr
eut d
tage
te de
rente
cher.
mé T
trois
quere
gneuf
ment
Il fit
la ple
Clarke
pèren
voies.
tant r
scètes

LA
cher d
ques
le ou
le riv
présen
jah, f
sultes
assùre
Matel
les av
forcée
Anglo
crainc
dans l
Sharp
de lui
tres n
L's
loes,

suppo
par de

conseilla même d'étouffer ses plaintes, s'il n'aimoit mieux faire revivre une querelle ensevelie, & qui pouvoit en renaissant, l'exposer à de nouvelles peines. Il prit le parti de suivre ce conseil.] Mais n'ayant plus rien qui dût le rettenir à Mocka, il en sortit le 18 de Juillet aussi librement qu'il y étoit entré. Pour augmenter le regret d'un voyage inutile, il perdit deux ancres en repassant les Détroits.

CEPENDANT il auroit trouvé un sujet de consolation dans le bonheur qu'il eut de rejoindre sa Pinasse, dont il étoit séparé depuis long-tems, si cet avantage même n'eût été mêlé d'un autre sujet de chagrin. *Jean Lufken*, Pilote de la Pinasse, étant mort depuis plusieurs jours, Sharpey apprit par différentes informations la cause de cet accident, qu'on s'étoit proposé de lui cacher. Lufken avoit reçu un coup de marteau à la tête, d'un Anglois nommé *Thomas Clarke*, qui s'étoit appuyé, pour cette violence, du secours de trois autres Anglois; *François Driver*, *André Evans*, & *Edouard Hilles*. Leur querelle étoit venue du refus de quelques liqueurs que le Pilote garloit soigneusement pour des nécessités plus pressantes. Sharpey crut, non-seulement la discipline, mais sa propre vie intéressée à la punition de ce crime. Il fit faire le procès aux Meurtriers, suivant les loix de leur Patrie; & sur la pleine conviction du meurtre, il fit pendre dans la Pinasse, *Driver* & *Clarke*, qui avoient été les principaux Acteurs. Les deux autres n'échappèrent pas à la justice, quoique leur punition vint plus tard & par d'autres voies. *Hilles* fut dévoré dans la suite par des Cannibales (o), & l'autre étant mort dans un lieu désert, fut trouvé pourri & presque mangé des insectes.

LA Pinasse demandant de promptes réparations, Sharpey résolut de relâcher dans l'Isle de Sokotora, malgré les obstacles qu'il y avoit trouvés quelques mois auparavant. Il jeta l'ancre le 15 d'Août, devant (p) *Sajah*, Ville où le Roi fait sa demeure. Un Marchand du Pays, qui se présenta sur le rivage, n'annonça rien de sinistre aux Anglois; Mais après avoir reçu un présent de l'Amiral, il lui fit entendre qu'il ne feroit pas vu de bon œil à *Sajah*, sur-tout par les femmes, qui se ressentoient vivement de quelques insultes que leur sexe avoit reçu de l'Equipage d'un Vaisseau étranger. L'Auteur assure que les Infidèles mêmes ignoroient de quelle Nation. Mais plusieurs Matelots, qui étoient descendus à terre avoient enlevé de jeunes filles, & les avoient forcées brutalement. Ils avoient tué une Mère, qui s'étoit efforcée d'appeler du secours par ses cris. Enfin le Marchand conseilla aux Anglois de gagner une Rade qui étoit plus éloignée de cinq lieues, ou sans craindre aucune résistance du petit nombre des Habitans, ils trouveroient dans les lieux voisins toutes sortes de rafraichissemens. [Il prouvoit même à Sharpey de s'y rendre par terre avec quelques autres Négocians de *Sajah*, & de lui porter quelques perles, dont ils pourroient faire l'échange pour d'autres marchandises.]

ILS allèrent mouiller dans cette Baye. L'eau fraîche, les bestiaux, l'aloës, les focotrinnes (q), le sang de dragon leur furent offerts en grande abondance.

(o) Il fut saisi à Madagascar, où l'on suppoit apparemment qu'il avoit été mangé par des Cannibales.

(p) Dans la suite, on trouve que ce Prince tenoit sa Cour à *Tamanin*. R. d. T.

(q) *Angl.* l'Alœs Socotrin. R. d. E.

SHARPEY.
1609.

Ils partent de
Mocha.

Accident tragique & sa punition.

Les Anglois relâchent à Sokotora.

Raison qui leur fait quitter la Rade de *Sajah*.

SHARPEY.

1609.

Ils y font bien
reçus des
hommes, &
maltraités des
femmes.

abondance. [Mais quoiqu'ils n'y trouvaissent que de la douceur & de la civilité dans les Habitans, ils s'appergurent que la frayeur & la haine des femmes de Sajah, s'étoient répandues dans cette partie de l'Isle. Il ne s'en présenta point une seule à leur vûe; & Sharpey même qui cherchoit à se les concilier par quelques politesses, ne put découvrir leurs traces. Le Marchand de Sajah parut dès le lendemain avec quelques-uns de ses associés. Il apporta une douzaine de fort belles perles, pour lesquelles il accepta volontiers du drap & du fer. Sharpey le pria de s'employer à rétablir sa Nation dans l'estime des femmes; mais à peine en fit-il consentir deux ou trois à paroître, pour recevoir de la main de l'Amiral quelques petits miroirs, avec des rubans & des peignes. Cependant la renommée de leur galanterie & de leurs agrémens est si bien établie, qu'elle est passée comme en proverbe dans tous les Pays voisins. On prétend que celles qui n'ont point d'enfans de leurs maris, ne font pas difficulté de se livrer aux passans, pour remédier à la stérilité de leur mariage, & qu'elles employent même des sortilèges qui les attirent dans leur Isle. Sharpey, qui avoit lu cette observation dans quelque Ecrivain Portugais, n'en eut que plus d'empressement à rechercher leur commerce; mais la force de leur prévention, l'emporta sur tous ses soins.] Cette Baye s'appelle *Saub*.

Ils relâchent
à Moa.

Imprudence
de l'Amiral.

APRÈS avoir rétabli la Pinasse, le 18 on partit pour Cambaye, avec un si bon vent, que le 28 on relâcha heureusement à Moa. Comme on ne s'arrêtoit dans ce Port que pour y faire de l'eau, Sharpey eut le tems d'y prendre des informations sur les dangers qui le menaçoient. Il sçavoit par ses cartes & par cent récits, que la Côte est remplie de rocs & de bancs de sable. Les Habitans de Moa lui offrirent, pour vingt dollars, un Pilote expérimenté, qui s'engageoit à le conduire jusqu'à la Barre de Surate. Mais dans la confiance qu'il avoit à ses propres lumières, il rejetta toutes les offres.

Son Vaisseau
fait naufrage.

LE 29, en sortant du Canal de Moa, le Vaisseau, qui portoit sur plus de vingt-cinq brasses, se trouva tout-d'un-coup sur dix; ensuite sur sept & sur six & demi. On retomba sur quinze; mais bientôt on se retrouva sur cinq. Quelques Matelots effrayés, demandèrent au Pilote à quoi il pensoit. Au même moment le Vaisseau donna contre le fond. Coverte, qui tressaillit à ce mouvement, accourut sur le Pont pour avertir le Pilote de ce qu'il venoit de remarquer. Mais le Pilote demanda fièrement qui osoit dire que le Vaisseau eût touché? A peine eut-il fini cette insolente question, qu'il toucha encore, & si violemment, que le gouvernail se brisa, & fut emporté. On jeta l'ancre aussitôt; & pendant deux jours, on chercha la cause du mal & le remède. Tandis que tout le monde étoit occupé de ce soin, non-seulement le Vaisseau toucha encore avec un nouvelle violence; mais on s'appergut sensiblement qu'il commençoit à s'enfoncer. Il étoit six heures du soir, le second jour de Septembre. Bien-tôt l'eau gagna de toutes parts, sans qu'on pût découvrir précisément quels étoient ses plus dangereux passages; & le travail continuel des pompes, depuis sept heures jusqu'à onze, ne servit point à la diminuer. Enfin Sharpey ne conservant plus d'espérance (r), exhorta

(r) Coverte laisse entendre que le naufrage de Grove, Pilote Hollandois, dont on ne peut avoir oublié le mécontentement. Mais il

de la civi-
les femmes
en présente
les concii-
Marchand-
és. Il ap-
volontiers
Nation dans
à paroître,
ree des ru-
& de leurs
ne dans tous
de leurs ma-
à la stérili-
qui les atti-
ins quelque
er leur com-
oins.] Cette
e, avec un
e on ne s'ar-
ns d'y pren-
oit par ses
ances de fa-
n Pilote ex-
ate. Mais
toutes les
t sur plus de
sept & sur
ava sur cinq.
oit. Au mé-
ssaillit à ce
qu'il venoit
que le Vaif-
qu'il toucha
té. On jetta
mal & le re-
eulement le
perçut sen-
oir, le se-
sans qu'on
ges; & le
servit point
) , exhorta
tout

de la civi-
les femmes
en présente
les concii-
Marchand-
és. Il ap-
volontiers
Nation dans
à paroître,
ree des ru-
& de leurs
ne dans tous
de leurs ma-
à la stérili-
qui les atti-
ins quelque
er leur com-
oins.] Cette
e, avec un
e on ne s'ar-
ns d'y pren-
oit par ses
ances de fa-
n Pilote ex-
ate. Mais
toutes les
t sur plus de
sept & sur
ava sur cinq.
oit. Au mé-
ssaillit à ce
qu'il venoit
que le Vaif-
qu'il toucha
té. On jetta
mal & le re-
eulement le
perçut sen-
oir, le se-
sans qu'on
ges; & le
servit point
) , exhorta
tout

de la civi-
les femmes
en présente
les concii-
Marchand-
és. Il ap-
volontiers
Nation dans
à paroître,
ree des ru-
& de leurs
ne dans tous
de leurs ma-
à la stérili-
qui les atti-
ins quelque
er leur com-
oins.] Cette
e, avec un
e on ne s'ar-
ns d'y pren-
oit par ses
ances de fa-
n Pilote ex-
ate. Mais
toutes les
t sur plus de
sept & sur
ava sur cinq.
oit. Au mé-
ssaillit à ce
qu'il venoit
que le Vaif-
qu'il toucha
té. On jetta
mal & le re-
eulement le
perçut sen-
oir, le se-
sans qu'on
ges; & le
servit point
) , exhorta
tout

SCARPEY.
1609.
Circumstances
de ce trait ac-
cident.

Les Anglois
gagnent terre
dans leurs Bar-
ques.

Ils font reçus
à Gandevi.

Les Habitans du Pays, qui virent paroître tant d'Etrangers à l'embouchure de leur Rivière, batirent le tambour & coururent aux armes pour leur défense. Ils ne doutèrent point que ce ne fut un détachement de quelque Flotte Portugaise, qui venoit piller leurs Villes. Sharpey s'aperçut de leur erreur. Il avoit avec lui un Guzarate, qu'il leur envoya pour les informer de sa disgrâce & de la nécessité où il étoit d'implorer leur secours. Ce récit parut les toucher. Ils s'approchèrent des Anglois avec beaucoup d'humanité, & les conduisirent à Gandevi, Capitale du Canton, où ils reçurent tous les secours dont ils avoient besoin dans leur infortune.

L'AUTEUR termine ici sa Relation, mais c'est pour commencer dans un autre livre, le récit de son voyage terrestre au travers d'une infinité de Pays qui étoient alors peu connus. Le reste de son ouvrage appartient, dans ce Recueil, à l'article des Voyages de terre.

L A T I T U D E S.

Isles près de Pemba.	5	20S.
Ile de Sokotora.	12	24N.
Ile voisine de Sokotora.	12	17
Trois autres Isles aussi près de Sokotora.	12	29

il n'ajoute rien néanmoins qui ait l'air de preuve. Il est toujours assez surprenant que Sharpey n'eût pas cessé de prendre confiance aux services d'un homme qu'il avoit outragé, & qu'il eût refusé de prendre un Pilote à Moa. R. d. T.



C H A P I T R E VII. (a)

Autres circonstances de même Voyage par Thomas Jones.

SHARPEY.
1608.
Explication
de cet Appen-
dix.

[C'EST pour m'attacher à l'ordre & aux vûes des Ecrivains Anglois que je fais paroître ici dans un article séparé la Relation de *Thomas Jones*, telle que *Purchass* l'a publiée. Il étoit plus naturel d'en extraire les principales circonstances, pour les insérer dans le récit de *Coverte*, & de ne faire qu'un seul article de deux Mémoires qui regardent le même voyage. Mais ce seroit priver *Jones* d'une partie de sa gloire. Dans le plan des Auteurs de ce Recueil, il suffit qu'un Voyageur ait écrit quelque chose qui lui soit propre, pour avoir droit (b) de figurer ici sous son propre nom.] *Thomas Jones* étoit, comme *Coverte*, un des Officiers de l'*Ascension* (c), sous le commandement de l'Amiral *Sharpey*.

Départ.

HEURE infortunée, s'écrie-t-il en commençant, que celle où l'*Ascension* & l'*Union*, mirent à la voile, le 14 de Mars 1608. On relâcha le 6 de Mai dans l'Isle de *Mayo*, pour y prendre des rafraichissemens. Ensuite ayant passé la Ligne, on tomba sous le vent du commerce, qui souffle continuellement entre le Sud-Est & le Sud-Est quart à l'Est; de sorte que plus on avance vers le Sud, plus on trouve le vent à l'Est, comme on ne manque pas de s'en appercevoir entre la Ligne & le Tropique du Capricorne. Le 11 de Juin, à vingt-six degrés de latitude, on rencontra une Caraque, nommée *Nave Palma*, qui faisoit voile aux Indes, mais qui eut bientôt le malheur d'écnouer sur la Côte de *Sofala*, à douze lieues de *Mozambique*. L'Auteur apprit dans la suite l'infortune de ce Bâtiment, du Capitaine même qui l'avoit commandé.

Observation
sur le vent.

LE 13 de Juillet, les deux Vaisseaux Anglois jettèrent l'ancre dans la Baye de *Saldanna*. Ils s'y arrêterent à construire leur Pinasse, jusqu'au 25 de Septembre, qui est le tems où les Moussons de l'Ouest étant finies, le vent soufflé beaucoup plus au Sud & au Sud-Est. Le lendemain de leur départ une furieuse tempête sépara de l'Amiral, l'*Union* & la Pinasse. Il chercha inutilement ce Vaisseau, que le sien étoit condamné à ne plus revoir; mais la Pinasse le rejoignit dans la suite. Comme il avoit laissé passer la saison, il battit long-tems la Mer au gré des vents, jusqu'au 18 de Novembre, qu'il découvrit enfin l'Isle de *Madagascar*. Ses efforts furent inutiles pour gagner le Cap de *Saint-Roman*. [Cependant on entra dans une Rivière, d'où l'on fut bientôt

Séparation
des deux Vais-
seaux.

(a) C'est le Chapitre VIII. de l'Original. R. d. E.

(b) On observera néanmoins de ne pas répéter les détails qu'on a lus dans la Relation précédente. R. d. T.

(c) Il paroît par sa Relation qu'il a été le Bootsman ou le Charpentier du Vaisseau. Voici le Titre qu'il a donné à son ouvrage, *Cour-*

te Relation d'un quatrième Voyage, fait aux Indes Orientales, avec deux bons Vaisseaux dont l'un nomme l'Ascension étoit l'Amiral, & l'autre, appelle l'Union, étoit Vice-Amiral, sous le commandement du Général Alexandre Sharpey, & du Lieutenant général Richard Rowles; avec la découverte de la Mer Rouge faite par l'Ascension. Voyez Purchass's Pilgrims. Vol. I. pag. 228.

bientôt
pêcha
quelqu
de sure
re, qu
y abor
beauco
hailles,
l'ancre

ON
Hollan
ment d
vent é
se trou
l'extré
la sur f
nes acc
l'habita
sous ce

LE
six tom
fut surp
& sur f
de Jean
d'un gra
res avo
ger d'u
pour ce
étoit m
tugais a
l'emplo
se défer
fort tim
pas exc

ON F
te Isle
(e) au C
sur un l
l'art des
lors on
couvrir
gea de
trois de
gré leur

(d) I
more, fut
l'avons de

bientôt obligé de sortir par la trahison de quelques Insulaires: ce qui n'empêcha point qu'on ne trouvât le moyen de faire de l'eau & de se procurer quelques provisions dans plusieurs endroits de la Côte. Mais, avec si peu de sûreté pour s'y radouber,] on prit le parti de gagner les Isles de Comore, qui sont entre Madagafcar & le Continent, à 11 degrés du Sud. On y aborda heureusement. Le Roi & les Habitans reçurent les Anglois avec beaucoup d'humanité, & ne les laissèrent point manquer de limons, de volailles, ni de noix de cocos. Mais l'Isle n'ayant point d'eau fraîche, on leva l'ancre le dernier jour du mois, pour chercher celle de Zanzibar.

ON eut le malheur de la manquer, par la faute de *Philippe Grove*, Pilote Hollandois; & l'on découvrit Pamba, après s'en être approché si imprudemment dans les ténèbres de la nuit, qu'on faillit d'échouer sur la Côte. Le vent étoit Est-Nord-Est. On jeta l'ancre jusqu'au jour, dans le lieu où l'on se trouvoit; & le lendemain, qui étoit le sept de Décembre, on s'avanga à l'extrémité Sud-Ouest de l'Isle, ayant à l'Est une chaîne de rocs. On y mouilla sur sept ou huit brasses d'eau, au 6°. degré de latitude du Sud. Le 8, Jones accompagna ceux qui furent commandés pour chercher de l'eau. Les Habitans se présentèrent avec beaucoup de familiarité; mais ils cachoient sous ce voile une détestable perfidie.

LE 18, après avoir achevé la provision d'eau, à l'exception de cinq ou six tonneaux, Jones se rendit au rivage pour faire remplir ce reste. Il y fut surpris par une embuscade de deux cens hommes, qui fondirent sur lui & sur ses gens. Cependant ils eurent le bonheur d'échapper tous, à la réserve de Jean Harrington & d'un Domestique de Jean Elmore (*d*), qui furent tués d'un grand nombre de coups. Un peu avant cette trahison, le Chef des Mores avoit prié Jones de lui envoyer un de ses gens, sous prétexte de le charger d'un présent pour l'Amiral Anglois. *Edouard Churchmen*, qui fut choisi pour cette commission, ne reparut point; & Jones apprit dans la suite qu'il étoit mort à Mombassa. Pendant le séjour que Sharpéy fit à Pamba, les Portugais armèrent un *Hulk* Hollandois, qui avoit passé l'hiver à Mombassa, pour l'employer contre le Vaisseau Anglois; mais apprenant qu'il étoit capable de se défendre, ils abandonnèrent ce dessein. [Les habitans de cette Isle sont fort timides, & ils n'oseroient rien entreprendre d'eux-mêmes, s'ils n'étoient pas excités par les Portugais.]

ON partit de Pamba le jour suivant, dans l'intention de prendre entre cette Isle & la Côte de Mélinde, où l'on espéroit de trouver moins de force (*e*) au Courant. La nuit d'après on fut extrêmement surpris de se voir échouer sur un banc de sable; mais le vent ayant heureusement secondé le travail & l'art des Matelots, on se dégagea sans avoir rien souffert de cet accident. Alors on porta jusqu'au jour à l'Est. Les premiers rayons du soleil firent découvrir d'autres bancs, qui sont à la pointe Orientale de Pamba: ce qui obligea de tourner tout-d'un-coup au Nord. Dans l'après-midi, on aperçut trois de ces Barques qui se nomment *Pangaies*, dans le langage du Pays. Malgré leur éloignement, Sharpéy entreprit de leur donner la chasse; & s'en é-

(*d*) L'Original dit que le Domestique d'Elmore, fut guéri de ses blessures: comme nous l'avons déjà remarqué dans la Relation pré-

cedente. R. d. E.

(*e*) *Angl.* plus de force. R. d. E.

SHARPEY.

1608.

L'Ascension aborde à Saint-Laurent, à Comore & à Pamba.

Les Anglois sont exposés à la perdition des Mores.

Ils perdent quelques hommes.

Bancs de sable.

Prise de deux Barques Mores.

tant

Anglois que
Thomas Jones,
s principale
ne faire
ge. Mais
Auteurs de
ni soit pro
Thomas Jo
ous le com

Ascension &
6 de Mar
e ayant pas
continuelle
is on avan
que pas de
11 de Juin,
de Nave Pal
d'écnouër
apprit dans
avoit com

ans la Baye
25 de Sep
le vent soul
part une su
cha inutile
mais la Pi
son, il bat
e, qu'il dé
r gagner le
ou l'on fut
bientôt

fait aux In
Vaisseaux dont
ral, & l'autre,
l, sous le com
e Sharpéy, &
ovelles; avec la
par l'Ascension.
bl. I. pag. 228.

SHARPEY.
1608.

tant approché, il fut surpris d'en voir deux qui baïssôient leurs voiles, pour se garantir apparemment du feu de l'artillerie par une prompte soumission. La troisième, qui étoit la moins chargée, gagna le rivage (f).

LES deux autres portoient cinquante Mores, qui ne se rendirent avec cette facilité que pour former l'entreprise de s'emparer du Vaisseau. Leur Chef se trouvant seul dans une cabine, avec Philippe Grove, William Revet & Jones Auteur de cette Relation, assassina Grove d'un coup si dangereux, qu'on douta long-tems qu'il pût se rétablir. Mais contre l'attente des Mores, dit Jones, je tuai sur le champ cet infâme meurtrier. Les autres commencèrent aussitôt leur tragédie par la mort du Ministre Anglois, & par celle d'un Marchand & de quelques Matelots; mais ils furent repoussés avec tant de vigueur qu'il n'en échappa que cinq ou six. Lorsqu'ils avoient commencé leur révolte, les Anglois n'étoient pas plus de seize ou dix-sept à bord, tout le reste de l'Equipage travaillant dans la Chaloupe & dans les Esquifs. L'Auteur fut informé dans la suite par les Portugais mêmes, que la plupart de ces Mores étoient ou du sang royal de Mélinde, ou des plus nobles familles, & que leur perte avoit coûté des larmes à toute la Nation.

APRÈS avoir pillé les Pangaies, [qui étoient chargées de quantité de choses précieuses,] les Anglois résolurent de ne pas s'arrêter plus long-tems au Nord de Pamba. Ils regagnèrent le côté de l'Ouest, dans le dessein de s'avancer vers Sokotora. Mais comme le vent se soustenoit entre l'Est & l'Est-Sud-Est, & qu'ils étoient peu secondés par les courans, il leur fut impossible de suivre ce projet. Ils se déterminèrent à s'éloigner de deux ou trois cens lieues au Sud, dans l'espérance d'y trouver les vents à l'Est-Sud-Est. Ce parti ne leur réussit pas mieux; car ils trouvèrent le vent Est-Nord-Est, & Nord-Est quart à l'Est. Ainsi, depuis le 20 de Décembre jusqu'au 26 de Janvier, ils se virent condamnés à battre la Mer comme au hazard. Cependant leur bonne fortune les fit tomber entre certaines Isles, qu'ils nommèrent *Desolate Islands*, parce qu'elles sont désertes; mais que les Portugais appellent *Illes Admirantes*. On n'en compte pas moins de douze ou treize, dont la fertilité devoit attirer les Vaisseaux dans ce passage. On y trouve non-seulement de l'eau excellente, mais une grande abondance de dates, de cocos, de poisson & de tourterelles, qui sont si privées qu'elles se laissent prendre avec la main. Il y a peu de Pays au monde, qui représentent si parfaitement le Paradis terrestre. Les Anglois y passèrent quelque tems à se rafraîchir. Ensuite brûlant d'avancer, malgré l'opposition du vent, ils eurent encore à les combattre jusqu'au 30 de Mars, que les Moussons d'Ouest commençant, ils arrivèrent enfin à l'Isle de Sokotora. Là, ils rencontrèrent un Vaisseau qui faisoit voile vers Aden, & qui se fit passer pour un Bâtiment de Surate, quoiqu'il appartint aux Mores de Dju. S'étant laissés persuader de l'accompagner, dans la vûte de tirer un grand avantage du commerce de la Mer rouge, ils jetterent l'ancre le 8 d'Avril, devant le Port d'Aden. Cette Ville qui est de la dépendance des Turcs, passe pour la clef de toute l'Arabie heureuse. Dès le premier jour, l'Amiral fut reçu à terre avec toutes sortes d'honneurs, & conduit comme en triomphe jusqu'au Palais du Gouverneur, sur un beau cheval

Révolte & châtiment des Mores.

Peine que les Anglois ont à surmonter les vents.

Illes Admirantes, leur fertilité & leur agrément.

Suite de leur navigation.

(f) L'Original ne dit point que la troisième précédente qu'elle fut prise avec les autres. Barque s'échappât; & il paroît, par la Relation

val A
que le
Zenan
plus d
une p
Comm
leur d
au Po
me ur
eût ja
leur la
H tres li
chands
n'expl
cur sur
compa
tion de

(b)
fes pla
Golfe
Mouffe
de cett
mille 8
de Mo
Tures,
tant co
drie, e
ger hur
sent.
essuyés
avec eu
vers Ca
dessein
nuit on

LE 7
ques Ar
une Bay
de s'arr
soufflère
ne put
mer fan
que Sha
H Ouest,

(g) C
il paroît
ricur. R.

(b) H
II. Pa

val Arabe, escorté de douze Janissaires. Ensuite le Gouverneur apprenant que les Anglois avoient une Lettre du Roi d'Angleterre pour le Bacha de Zenan, envoya deux d'entre eux jusqu'à la résidence de ce Bacha, qui étoit à plus de quinze (g) journées dans les terres. Le Bacha leur demanda s'ils avoient une permission du Grand-Seigneur pour entrer dans une Ville de sa domination. Comme ils n'en avoient point, & qu'ils furent obligés de le confesser, il leur déclara qu'il ne pouvoit leur accorder aucune permission de commerce au Port d'Aden; mais qu'il prendroit le drap qu'ils y avoient débarqué, comme un présent d'autant plus agréable, qu'ils étoient les premiers Anglois qu'on eût jamais vus dans cette Mer; & que pour témoignage de reconnaissance, il leur laissoit la liberté de partir d'Aden, & d'aller faire leur commerce dans d'autres lieux. [Jones qui rapporte ces circonstances du voyage des deux Marchands Anglois, & qui le place comme Coverte après le départ du Vaisseau, n'explique pas bien comment ils rejoignirent l'Amiral, & n'est pas moins obscur sur les injustices que Sharpey avoit essayés de la part des Turcs. Mais en comparant les deux Relations, on trouve dans celle de Coverte l'explication des injustices, & dans celle de Jones le récit du voyage.]

(b) SHARPEY, fort mécontent du Gouverneur d'Aden, résolut de porter ses plaintes à Mocka, qui est plus haut, d'environ quarante milles, dans le Golfe Arabique. Il eut beaucoup de peine à gagner ce Port, parce que la Mousson de l'Ouest étant arrivée, les courans prennent alors leurs cours hors de cette Mer. Cependant il traversa les Détroits, qui n'ont pas plus d'un mille & demi de largeur, & le 11 de Juin, il mouilla l'ancre dans la Rade de Mocka. Les Anglois reconnurent la différence qu'il faut mettre chez les Turcs, entre une Ville de guerre & une Place de commerce. Mocka étant comme l'entrepôt du commerce de l'Inde avec le grand Caire & Alexandrie, est habitée par un grand nombre de Marchands, qui aiment à partager humainement avec les Etrangers la liberté & les privilèges dont ils jouissent. S'ils n'offrirent point de réparation à l'Amiral pour les torts qu'il avoit essayés à Aden, ils lui firent trouver quelque avantage dans le séjour qu'il fit avec eux pendant plus d'un mois. Il partit le 26 de Juillet, pour s'avancer vers Cambaye. La plupart de ses Officiers n'approuvoient pas ce nouveau dessein; & le Ciel même y parut contraire, en permettant que dès la première nuit on perdit deux ancres.

Le 7 d'Août (i), après avoir rejoint la Pinasse, & puni de mort quelques Anglois de ce Bâtiment qui avoient tué leur Pilote, Sharpey entra dans une Baye de l'Isle de Sokotora, où les avis qu'il reçut ne lui permirent point de s'arrêter long-tems. Il fut mieux reçu dans une autre; mais les vents y soufflèrent avec tant de violence au Sud & au Sud-Sud-Est, que le Vaisseau ne put trouver d'abri contre le rivage, & que la Pinasse fut jettée en pleine mer sans avoir de vivres pour plus de deux ou trois jours. Enfin, tandis que Sharpey entreprenoit de se radouber, il vint un orage si violent du Sud-Ouest, que deux de ses ancres furent encore brisées. [Peut-être auroit-il évité

SHARPEY.
1609.
Les Anglois
maltraités à A-
den.

Différence
des deux Re-
lations.

Sharpey se
rend à Mocka,
où il est bien
traité.

Il part pour
Cambaye.

Vents terri-
bles.

(g) C'est-à-dire, pour aller & revenir; car VIII. de l'Original. R. d. E.

il paroît certain que Zenan n'est pas si inté- (i) Suivant l'Original Sharpey avoit rejoint
rieur. R. d. T. la Pinasse le 10 de May, avant que d'arriver

(b) Ici commence la 2^{de}. Section du Chap. à Aden. R. d. E.

SHARPEY.
1609.

Les Anglois
refusent un
Pilote pour
leur sûreté.

Ils font nau-
frage.

Ils arrivent
à Gandevi, &
sont reçus hu-
mainement.

Superstition
Baniane.

évité une partie de ces infortunes, s'il s'étoit hâté de pourvoir à ses besoins, au lieu d'employer le tems à se faire admirer des femmes de l'Isle par ses galanteries.]

AYANT remis à la voile le 20 d'Août, il tomba le 2 de Septembre sur la Côte de Diu, neuf ou dix lieuës à l'Est de cette Ville. On s'avança au long du rivage l'espace de sept lieuës, & l'ancre fut jettée sous une pointe de terre. Le trois on envoya l'Esquif au rivage, pour acheter, des Habitans, quelques moutons & d'autres alimens. Sur la nouvelle que le Vaisseau faisoit voile à Surate, un More du País vint demander le passage à l'Amiral. Il l'assura que le reste de la navigation étoit dangereux; &, pour sa propre sûreté, autant que pour celle des Anglois, il offrit d'amener à très-bas prix un Pilote qui répondroit du Vaisseau jusqu'au Port. Mais l'Amiral qui avoit une confiance aveugle pour son Pilote Hollandois, rejetta cette proposition. Le 4, on leva l'ancre à trois heures après-midi, presqu'au dernier quartier de la marée. L'eau manquant dans le cours de la nuit, on toucha le fond, comme on devoit s'y attendre; au lieu qu'en partant au premier quartier, on auroit trouvé infailliblement assez d'eau pour se dégager des Basses & des Ecueils. Après avoir perdu le gouvernail, & touché plusieurs fois, on se vit forcé, par la ruine du Vaisseau, à se sauver dans la Chaloupe & dans l'Esquif; heureux encore, au nombre où l'on étoit, de pouvoir gagner, avec un si foible secours, une Baye assez commode, dont on étoit presqu'éloigné de 20 lieuës.

AINSI la témérité & l'obstination d'un seul homme firent perdre à la Compagnie des Indes, un de ses meilleurs Vaisseaux, & aux Matelots toutes leurs espérances. Les marchandises, & la plus grande partie de l'argent qui étoit à bord, furent abandonnés avec le Bâtiment. On fut deux jours à lutter contre les vents & les flots, jusqu'au 6 à quatre heures après-midi, qu'ayant aperçu la terre, on s'en approcha, dans l'espérance de pouvoir gagner la Rivière de Surate. Mais on reconnut que c'étoit celle de Gandevi, qui en est à cinq ou six lieuës vers le Sud. Ce qui fut regardé d'abord comme un nouveau sujet d'affliction, passa bientôt pour une faveur du Ciel, car les Portugais, qui étoient informés de l'approche du Vaisseau, étoient à l'attendre avec cinq Frégates, à l'entrée de la Rivière de Surate, où les deux Barques n'auroient pû se garantir de tomber entre leurs mains.

A GANDEVI, les Anglois apprirent que leur Pinasse ayant abordé sur la même Côte, y avoit été enlevée par deux Vaisseaux Portugais; mais que l'Equipage s'étoit sauvé heureusement, & qu'il avoit pris par terre le chemin de Surate. Le Gouverneur de Gandevi fut touché de leur infortune. Il les reçut avec humanité, jusqu'à leur offrir un établissement dans le Canton. Il étoit Baniane. Cette Secte rend un culte aux vaches, [suit les principes de Pythagore] & conserve l'ancien usage de brûler les morts. Autrefois, les femmes se faisoient une gloire de ne pas survivre à leurs Maris, & de se livrer aux flammes dans le même bucher. La plupart sont revenues de cette barbare superstition; mais la force de l'ancien préjugé attache encore une sorte de honte à celles qui prennent le parti de vivre. On les oblige de se faire couper les cheveux, & de demeurer dans cette humiliation, [jusqu'à ce qu'il se présente quelqu'un pour les épouser, ou pour les prendre à quel-
qu'autre titre.]

LES Anglois ayant quitté Gandevi, se rendirent par terre à Surate, qui n'en

n'en e
Finch,
accord
sonne
Voyag
sur la
Royau
glois,
intéret
Sharpe
voyage
fin de
demeur
la Pina
quelle
fit lier
Paul, c
crut tro
tant d'
Portugu
trois an

ILS
man, ou
saïsis. E
vèrent
[IL
sentime
passer s
gné de
raque,
gaïse de
21 de M
environ
vents co
Oueft,
flots.
perdre
été pou
rances,
sur la F
Mozam
LE
l'ancre
rêta jus
sous le

n'en est qu'à quarante milles. Ils firent ce voyage en trois jours. William *Finch*, qui étoit à la tête du Comptoir de leur Nation dans cette Ville, leur accorda tous les secours qui convenoient à leur malheureuse situation. Personne ne lira le nom de *Finch*, sans se souvenir des services que cet illustre Voyageur a rendu à la Géographie, par les remarques qu'il nous a laissées sur la plus grande partie des Indes, après en avoir visité les principaux Royaumes. Il étoit arrivé depuis quelques mois à Surate un Vaisseau Anglois, commandé par *Hawkins*; mais ce Capitaine avoit été appelé par des intérêts de commerce à la Cour d'*Agra*, qui est à trente journées de Surate. *Sharpey*, avec le plus grand nombre de ses Compagnons entreprit le même voyage, dans la vûe de retourner (k) en Europe au travers de la Perse. Il partit à la fin de Décembre. Jones qui se trouva sans goût pour une route si pénible, demeura au Comptoir de Surate, avec Jean *Elmore* ancien commandant de la Pinasse, *Richard Mellis*, & *Robert Fax*. Ils cherchoient ensemble par quelle voie ils pouvoient espérer de revoir leur Patrie, lorsque le hazard fit lier connoissance à Jones avec un Religieux Portugais de l'ordre de Saint-Paul, qui arrivoit de Cambaye. Ce Père, qui étoit un homme de mérite, crut trouver dans le caractère de Jones une juste raison de le traiter avec autant d'amitié que d'estime. Il lui promit de le conduire du moins jusqu'en Portugal, & ce fut à sa considération qu'il accorda la même faveur aux trois autres.

Ils partirent le 7 d'Octobre, pour se rendre à la célèbre Forteresse de *Daman*, ou *Elmore* revit encore une fois sa Pinasse, dont les Portugais s'étoient saisis. Ensuite ayant gagné *Chaul*, ils prirent le chemin de Goa, où ils arrivèrent le 18 de Novembre.

⊕ [Il est étrange qu'un Voyageur, tel qu'on doit se figurer Jones, après les sentimens d'estime & de zèle qu'il avoit inspirés au Père Portugais, ait pu passer six semaines à Goa, sans y faire aucune observation qu'il ait jugé digne de son Journal.] Il s'embarqua le 9 de Janvier 1610, à bord d'une Caraque, nommée *Notre-Dame de pitié*, qui étoit l'Amirale d'une Flotte Portugaise de quatre voiles. Le 28, il passa la Ligne sur la Côte de l'Inde; & le 21 de Mars, il tomba au Continent de l'Afrique, à 33 degrés $\frac{1}{2}$ de latitude, environ cinq lieuës du Cap des Aiguilles. Après y avoir été retenu par les vents contraires jusqu'au 2 d'Avril, il essuya un affreux orage de l'Ouest-Sud-Ouest, qui lui fit voir, pendant six heures, la mort inévitable au milieu des flots. Le 4, il se rapprocha de la terre, à 34 degrés 40 minutes; & sans perdre la vûe du rivage, il fut si bizarrement le jouët de la mer, qu'ayant été poussé quatre ou cinq fois à deux ou trois lieuës du Cap de Bonne-Espérance, il ne put le doubler avant le 19 d'Avril. Le désespoir étoit extrême sur la Flotte Portugaise, parce qu'on s'y croyoit menacé de passer l'Hyver à Mozambique.

Le 27, elle passa le Tropique du Capricorne; & le 9 de May, elle jetta l'ancre à Sainte Héléne, qui est à 15 degrés de latitude du Sud. Elle s'y arrêta jusqu'au 15. Ensuite, ayant passé la Ligne le 21, elle se trouva le 26 sous le Tropique du Cancer; avec le vent au Nord-Est, que les Portugais nomment

SHARPEY.
1609.
Les Anglois se rendent par terre à Surate.
Finch, célèbre Géographe.

Jones revient avec un Religieux Portugais.

1610.
Il va s'embarquer à Goa.

(k) On verra dans la suite qu'il ne l'exécuta point. R. d. T.

SHARPEY.
1610.
Vent général.

nomment le *Vent général*. Le 16 de Juillet, elle eut dans un grand éloignement, la vûe de plusieurs Isles à l'Ouest, que les Pilotes prirent pour les Açores, parce qu'ils se trouvoient à 40 degrés & quelques minutes de latitude, sans avoir apperçu aucune autre terre depuis qu'ils avoient quitté Sainte Hélène. Enfin, le 3 d'Août, ils découvrirent les Côtes du Portugal, à deux lieues du Roc de Lisbonne, & le même jour ils jettèrent l'ancre à Cascais. Jones & ses Compagnons, toujours conduits par leur Guide, trouvèrent le moyen de gagner secrètement le rivage dans un Esquif, & de se garantir ainsi des embarras auxquels ils devoient s'attendre de la part des Portugais. Ils demeurèrent cachés à Lisbonne jusqu'au 13, qu'ils s'embarquèrent sur un Bâtiment Anglois qui retournoit à Londres. Jones n'explique pas quelles étoient ses craintes, ni pourquoi il se croyoit moins libre en Portugal qu'un Vaifseau de sa Nation. Mais il assure qu'étant parti de la Baye de *Vayers*, les Portugais, qui apprirent son évasion, envoyèrent une Frégate bien armée pour arrêter son Vaifseau, sous le seul prétexte qu'il y étoit avec les trois compagnons de son Voyage: ce qui ne les empêcha point d'achever heureusement leur course, & d'arriver à Londres le 17 de Septembre 1610, après une absence de deux ans & demi.

Jones arrive
à Lisbonne
d'où il retourne
en Angleterre.

L A T I T U D E S.

Isle de Comorre 11 00S. Isle de Pamba 6 00
Rade de S^{te}. Hélène 15 00



C H A P I T R E VIII. (a)

Voyage du Capitaine Rowles à Priaman, dans l'Union.

ROWLES.
1609.

Eclaircissement préliminaire.

CE Voyage, qui n'est qu'une continuation, ou, si l'on veut, une division du précédent, porte dans Purchaff un titre conforme à l'idée qu'on a déjà dû s'en former sur les deux Relations de Coverte & de Jones. Le Vaifseau l'*Union*, aussi malheureux que celui de l'*Ascension*, avec lequel il étoit parti, fut non-seulement séparé de son Amiral par une affreuse tempête, mais, étant condamné par le Ciel au même sort, il n'acheva plus heureusement le voyage de l'Inde, que pour venir faire à son retour un triste naufrage sur les Côtes de France. Aussi Purchaff l'a-t'il publié sous le nom de *Voyage infortuné (b)*. La première partie, c'est-à-dire, sa course jusqu'à Priaman dans l'Isle de Sumatra, est d'un Officier Anglois nommé *Moris*, qui sans avoir été témoin de ce qu'il raconte, en garantit la vérité sur des témoignages auxquels il a cru devoir sa confiance. Le récit du retour de l'Union

(a) C'est le Chap. IX. de l'Original. R. d. E.
(b) Voici le Titre entier. *Voyage infortuné du Vice Amiral l'Union, jusqu'à son arrivée à Priaman, rapporté dans une lettre de Samuel Bradshaw, datée de Priaman le 11 Mars,*

1609; & dont *Humbry Bidulph* a été le porteur. Ecrit par *Henri Moris*, à Bantam le 14 Septembre 1610. Voyez *Purchas's Pilgr.* Vol. I. pag. 232.

nion &
autentic
LA t
Bonne-
seuleme
une imp
dant, c
les flots
retrouv
mier qu
le pêche
service
vorable
roître l
Cap, [Il
ser à la
rent qu
Ils pri
passère
visions,
arrivée
voient j
changer
nu, Tre
chands,
Marcha
avec la
IL fa
de Févr
contrair
long-ter
attaqué
duire p
tion éto
l'Ouest
ra, [ou
& agré
APR
consola
la Mou
leur far
rent po
na l'ex
plusieur
Roy
ce, ac
trois a
Cour b

nion & de son naufrage sur la Côte de France, est tiré de plusieurs Lettres authentiques.

LA tempête qui sépara l'Union de son Amiral, presqu'à la vûe du Cap de Bonne-Espérance, lui avoit fait perdre aussi son grand mât, qui fut non-seulement brisé par la fureur des vents, mais emporté hors du Vaisseau avec une impétuosité que l'Ecrivain n'entreprend point de représenter. [Cependant, comme s'il n'eût manqué à l'orage que ce furieux coup pour le calmer, les flots devinrent aussitôt si tranquilles, que *Rowles* ne désespéra point de retrouver son mât, qui ne pouvoit être encore fort éloigné. Il fut le premier qui l'aperçut heureusement;] & les moyens ne manquèrent pas pour le pêcher sans effort. On n'eut pas moins d'adresse à le rendre capable de service; de sorte qu'après avoir réparé ce malheur, & retrouvé un tems favorable, il ne resta aux Anglois de l'Union que le regret d'avoir vu disparaître l'Ascension & la Pinasse. La tempête les ayant jettés au-delà du Cap, [ils ne doutèrent pas que l'Amiral ne l'eût doublé de même; & sans penser à la Baye de Saldanna dont ils le croyoient fort éloigné, ils se persuadèrent que pour le rejoindre, c'étoit à Madagascar qu'il le falloit chercher.] Ils prirent leur course vers la Baye de Saint-Augustin. Vingt jours qu'ils y passèrent à l'attendre n'ayant servi qu'à leur faire trouver de l'eau & des provisions, ils en partirent pour Zanzibar avec de meilleures espérances. A leur arrivée dans cette Isle, ils furent reçus avec plus d'humanité qu'ils n'en avoient jamais trouvé dans les Nègres: mais, sans s'imaginer la cause de leur changement, ils les trouvèrent le lendemain si mal disposés que *Richard Kenne*, Trésorier du Vaisseau, étant descendu au rivage avec quelques Marchands, eut le malheur d'être tué dans une embuscade, & *Wickam*, un des Marchands, celui d'être fait prisonnier. Le reste ne se sauva pas sans peine avec la Chaloupe.

IL fallut s'éloigner sur le champ d'un lieu si funeste. On en partit le mois de Février, avec les vents au Nord & au Nord-Est, c'est-à-dire, absolument contraires au dessein qu'on avoit de gagner l'Isle de Socotora. On battit long-tems la mer, sans avancer. La plus grande partie de l'Equipage étoit attaquée du scorbut. *Rowles*, cédant enfin à la nécessité, se laissa conduire par le vent à la Partie septentrionale de Madagascar. Son intention étoit de relâcher dans la Baye d'Antongil; mais il tomba du côté de l'Ouest, dans une fort grande Baye, que les Habitans nomment *Kauquomorora*, [ou *Bomora*] dont les bords & les pays voisins sont également fertiles & agréables.

APRÈS tant de fatigues & de dangers, la vûe de ce beau séjour fut une consolation pour les Anglois. Ils résolurent d'y attendre le changement de la Mousson, & de tirer du moins un fruit de leur disgrâce, en rétablissant leur santé. Les Habitans leur parurent d'abord fort civils, & ne marquèrent point d'éloignement pour lier commerce avec eux. Le Roi même donna l'exemple à ses Sujets, par la bonté & les caresses avec lesquelles il reçut plusieurs fois les Marchands.

Rowles se fiant trop aux apparences, voulut rendre une visite à ce Prince, accompagné de *Richard Reve*, principal Facteur, de *Jeffery Carlet* & de trois autres. *Samuel Bradshaw*, qui avoit été plusieurs fois employé à cette Cour barbare, eut le bonheur de se trouver occupé par d'autres soins qui

Rowles.
1609.

L'Union est séparé de l'Amiral & perd son mât.

Rowles va chercher l'Amiral à Madagascar, Et à Zanzibar.

Ils sont forcés de retourner à Madagascar.

Baye de Kauquomorora.

Les Anglois sont trahis par les Nègres, & perdent leur Capitaine.

Rowles.
1609.

Leur Vaisseau
est attaqué.

Mort subite
de sept An-
glois.

Nouvelle atta-
que des Né-
gres.

L'artillerie les
met en fuite.

Les Anglois
sont jettés sur
la Côte d'Ar-
bie.

ne lui permirent pas de suivre le Capitaine. Ce fut une faveur singulière de la Fortune, car les Insulaires avoient médité une trahison qu'ils étoient prêts de faire éclater. A peine Rowles & son cortège eurent touché le rivage, qu'ils furent enveloppés par une troupe de Barbares, qui les enlevèrent sans résistance. Les Matelots de la Chaloupe, perdant l'espérance de les secourir, n'eurent rien de si pressant que de s'éloigner à force de rames; mais il ne leur fut pas même aisé de regagner le Vaisseau. Une multitude de Pares & de grandes Barques fortant de la Rivière, avec de grands cris, s'avancèrent impétueusement pour leur couper le passage, & ne balancèrent pas même à s'approcher du Vaisseau, dans la résolution de l'attaquer. Les flèches & les dards formèrent aussi-tôt une épaisse nuée. Dans la confusion des premiers mouvemens, les Anglois craignirent d'être forcés sans pouvoir s'en garantir. Mais ayant enfin disposé leur artillerie, ils coulèrent à fond dès les premiers coups six ou sept des plus grandes Barques. Cette exécution refroidit bien-tôt toutes les autres, qui se retirèrent plus promptement qu'elles ne s'étoient avancées.

CEPENDANT le Capitaine demouroit prisonnier, avec ses trois compagnons. Loin d'espérer leur liberté, Bradshaw, qui devenoit après lui le Commandant du Vaisseau, conçut que les Sauvages s'étant soulevés sans prétexte, il n'y avoit que de nouvelles perfidies à se promettre d'eux, & que la plus sûre ressource étoit la fuite la plus prompte. Une autre disgrâce, qui survint pour accabler les Anglois, ne leur permit pas de délibérer plus long-tems. Sept hommes moururent presque subitement, [sans qu'on en pût soupçonner d'autre cause que la force de quelque poison, que les Nègres avoient lancé avec leurs flèches & leurs dards.] On prit donc le parti de lever l'ancre, dans l'intention néanmoins de chercher une autre Baye de la même Isle, & des Habitans plus traitables; car le vent ne permettoit point encore de s'abandonner à la haute mer. Mais avant qu'on fût prêt à partir, les Sauvages se firent voir encore dans une multitude de Barques, & s'approchèrent si subitement du Vaisseau, qu'ils eurent le tems d'y faire pleuvoir une grêle de flèches avant que l'artillerie pût être appareillée. Cependant la crainte de ces terribles armes les fit retourner au même instant vers le rivage. Ils y descendirent avec la même précipitation, comme si la vûe de la terre & le soin qu'ils eurent aussi-tôt de se rassembler, les eût rendus plus hardis & plus forts. Bradshaw bien instruit de leur malignité, & ne doutant point qu'ils ne lui préparassent quelque nouvel outrage pendant la nuit, résolut d'employer l'artifice à son tour. Il s'approcha de la Côte par un mouvement presque imperceptible; & lorsqu'il se crut à la portée du canon & de la mousqueterie, il fit une décharge, qui éclaircit aussi-tôt leurs rangs par de larges ouvertures. L'effroi dont ils furent saisis, à la vûe de tant de morts & de blessés qui tombèrent parmi eux, leur fit abandonner le rivage en poussant d'affreux hurlemens.

APRÈS ces nouvelles hostilités, les Anglois désespérèrent de trouver dans l'Isle, une retraite où la terreur & la haine de leur nom ne fussent pas répandues. Ils mirent en mer, au mépris de tous les dangers; & de quelque fortune qu'ils fussent menacés, ils dirigèrent leur course vers Socotora. Mais tous leurs efforts ne purent résister aux vents, qui les jettèrent après une infinité d'agitations, sur la Côte d'Arabie. Ils y mouillèrent le 4 de Juin.

Juin.
qu'ils p
présent
avoir p
des ora
conseil
voiles v
haw se
près un
entiers
me ver
qui dan
✠ pour n
chands
prendre
offrit si
eut que
merce
plomb,
A PR
dirent
Comme
qu'ils a
culté,
lots, d
gement
à son â
excès.
Smeth p
de l'Eu
tour, i
✠ de Fév
glois p
Bradsh
nal.]
(c)
seau A
en Fra
Purcha
LA
écrivoi
que se
mé (d)
lieu, p
,, glet
(c)
riginal.

Juin. La Mousson de l'Hyver étoit arrivée. Il n'y avoit plus d'apparence qu'ils pussent gagner Cambaye; & la Côte, où ils se trouvoient, ne leur présentoit aucun Port qui pût leur servir d'azile dans cette saison. Après avoir passé quatre jours à délibérer sur leur situation, sans cesse allarmés par des orages dont rien ne les mettoit à couvert sur leurs ancres, il suivirent le conseil de Griffon Maurice leur Pilote, qui leur proposa de tourner leurs voiles vers Achin. Ce Port ne pouvant être sans quelques Guzarates, Bradshaw se promit d'y vendre ses marchandises. On y arriva le 27 Juillet, après une navigation moins dangereuse que pénible. Bradshaw fut sept jours entiers, sans pouvoir obtenir audience du Roi, & cette faveur lui fut comme vendue pour un riche présent. Les obstacles vinrent des Hollandois, qui dans la vûe de s'attirer tout le commerce de l'Inde, n'épargnèrent rien pour nuire aux Anglois. [L'Auteur, avec l'indifférence ordinaire des Marchands pour tout ce qui n'a point de rapport à leurs intérêts, négligea de prendre des informations sur les affaires du Pays, quoique l'occasion s'en offrit si naturellement.] Bradshaw, dit-il en peu de mots, parut à la Cour, eut quelques conférences avec les Marchands d'Achin, & fit ensuite son commerce avec les Guzarates, auxquels il donna des étoffes d'Angleterre & du plomb, pour du *Basta* blanc & noir, qui est le drap de l'Isle.

Après avoir passé quelque tems dans le Port d'Achin, les Anglois se rendirent à Priaman, où la facilité & les avantages qu'ils trouvèrent dans le Commerce, devinrent un heureux dédommagement pour toutes les peines qu'ils avoient essuyées. Ils firent leur cargaison de poivre; & la seule difficulté, qui prolongea un peu leurs affaires, fut une mutinerie de leurs Matelots, dont Bradshaw ne put arrêter l'insolence que par des excès de ménagement. Le Pilote du Vaifseau, moins tempérant qu'il n'étoit convenable à son âge & à son emploi, mourut d'une maladie qui fut attribuée à ses excès. Aussi-tôt que le Bâtiment fut chargé, Bradshaw fit partir *Biddulph* & *Smeth* pour Bantam, dans un Jonc Chinois, avec un reste de marchandises de l'Europe, dont il n'avoit pû se défaire à Priaman ni à Tekou. A leur retour, il leva l'ancre pour retourner en Angleterre. On étoit alors au mois de Février 1610; [c'est-à-dire, que pendant plus de sept mois que les Anglois passèrent dans l'Isle de Sumatra, l'Auteur de cette Relation, qui est Bradshaw même, ne fait pas la moindre remarque pour enrichir son Journal.]

(c) ON n'a point d'autres lumières sur le retour & l'infortune du Vaifseau Anglois que celles qu'on peut tirer de deux Lettres, l'une de Morlaix en France, l'autre d'Andierne, toutes deux publiées dans le Recueil de Purchaff.

La première, dattée du 21 de Février 1611, est de *Bernard Couper*, qui écrivoit à *Thomas Hide* son beau-frère, Marchand de Londres. Il lui marque que se trouvant alors à Morlaix, il avoit reçu, le même jour, d'un lieu nommé (d) *Odwen*, une Lettre de *Guillaume Badget*, Irlandois habitué dans ce lieu, par laquelle il apprenoit que „ l'*Union*, Vaifseau de la Compagnie d'Angleterre, avoit échoué sur cette Côte; que les Habitans y ayant envoyé „ deux

(c) La 25. Section commence ici dans l'Original. R. d. E. (d) C'est Andierne. R. d. T.

ROWLES.
1609.

Jalousie des
Hollandois.

Commerce
d'Achin.

Commerce
de Priaman.

1610.

Retour de l'U-
nion en Euro-
pe.

Lumières
qu'on a sur son
infortune.

Rowles.
1610.

Détail tiré
d'une Lettre
de Couper.

„ deux Barques, l'avoient trouvé richement chargé de poivre & d'autres
 „ marchandises des Indes; qu'il n'y restoit que quatre hommes en vie, dont
 „ l'un étoit Indien, & qu'ils étoient si foibles qu'à peine pouvoient-ils par-
 „ ler: que les deux Barques Françoises étoient parvenues à conduire le Bâ-
 „ timent dans la Rade d'Odwen; que les Habitans après avoir débarqué u-
 „ ne partie des marchandises, s'étoient chargés de faire tenir sa Lettre aux
 „ Marchands Anglois de Morlaix, pour les presser d'aller prendre possession
 „ de ces richesses au nom de la Compagnie d'Angleterre. Couper ajoûtoit
 „ que cette nouvelle ayant été confirmée par une Lettre du Bailli de Quimper,
 „ il s'étoit hâté, pour en rendre l'avis plus certain, de faire partir trois cop-
 „ ies de celle de Badget, par autant de Barques, parce que le moindre délai
 „ devoit faire craindre que les Paysans de la Basse-Bretagne ne s'attribuassent
 „ le droit de s'emparer des marchandises; qu'il falloit nécessairement s'adresser
 „ à la Cour de France, & que cette affaire lui paroissoit fort épineuse; qu'il
 „ étoit résolu de se rendre à Odwen, avec un autre Anglois nommé *Richard*
Roberts, pour s'assurer de l'état du Vaisseau par leurs propres yeux, & ren-
 „ dre à la Compagnie tous les services qui dépendroient d'eux; qu'on préten-
 „ doit que le Bâtiment étoit de quatre cens tonneaux & de trois ponts; qu'il
 „ appréhendoit beaucoup de le trouver déjà tout-à-fait dépouillé; qu'il entre-
 „ prenoit le voyage d'Odwen sur les instances de Badget & du Bailli de Quim-
 „ per, mais plus ardemment encore par la considération qu'il croyoit devoir à
 „ la Compagnie: qu'aussi se flatoit-il qu'elle auroit égard aux frais dans lesquels
 „ il alloit s'engager, d'autant plus qu'il avoit déjà fait avancer de l'argent, &
 „ mis en mouvement quelques amis pour récompenser ceux qui avoient sauvé
 „ le Vaisseau, & qui devoient veiller à la conservation des marchandises: que
 „ malgré les sages mesures qu'il avoit prises, il ne laissoit pas de souhaiter qu'on
 „ envoyât quelqu'un de Londres, par la voye de Rouen, avec les fonds né-
 „ cessaires; parce que Morlaix n'étoit point une Ville où la communication
 „ de l'argent fût aisée par des Lettres de Change: enfin que les noms des qua-
 „ tre personnes vivantes étoient *Edmond White*, *Thomas Duckmanton*, *Samuel*
Smith, & l'Indien; que leur vie étoit encore fort mal assurée; qu'ils man-
 „ quoient d'argent, & qu'ils n'avoient pas le pouvoir de disposer de leurs pro-
 „ pres marchandises.

Détail d'une
Lettre de
Wotton.

LA seconde Lettre, dattée du mois de Mars 1611, est de *William Wot-*
ton, qui s'étoit trouvé à Andierne, tandis que l'Union étoit dans cette Baye.
 Voici ses propres termes. „ Le 8 de Février, je partis de Bordeaux sur le
 „ *Polo-Hend*, & le 11, je perdis mon mâit d'avant & mon gouvernail. La
 „ nuit du même jour je relâchai à *Ollesycarre*. Le 13, deux Barques Fran-
 „ çoisés sauvèrent l'Union, qui avoit échoué sur des rocs. Le 14, je me ren-
 „ dis à bord de ce Bâtiment, & j'en amenai au rivage *Samuel Smith*, *Thomas*
 „ *Duckmanton* & *M. Edmond White*. Le 15, j'engageai *Guillaume Badget*, mon
 „ Marchand, à donner avis de cette triste nouvelle aux Anglois de Morlaix.
 „ La Lettre partit le 18, & je payai deux écus pour le port. Un Indien,
 „ qui étoit avec les trois Anglois sur le Vaisseau, mourut le 11, & je le fis
 „ enterrer le même jour. Le 21, *M. White* mourut aussi, & je lui rendis
 „ le même office. Le 22, *MM. Roberts* & *Couper* arrivèrent de Morlaix, & le
 „ 4 de Mars ils furent suivis par *Guillaume Coarey* leur hôte. Le 5 je me
 „ rendis à bord dans ma Chaloupe, & *Coarey* y vint pendant la basse marée:
 „ je

„ je d
 „ poi
 „ III
 „ de
 C
 fans de
 esluys
 quant
 avoit a
 la temp
 na, ou
 taine d
 fait sa
 son rete
 remis p
 mes en
 grande
 près av
 à l'extr
 Bristol
 On a v
 tagne.
 Londres
 déclara
 marchan
 l'Equipa
 & trois
 Bristol,

Voya

⊕ [D
 non plus
 comme
 aux Ind
 sion, la
 l'Expédi
 de marc
 les sienn

(a) C
 (b) L
 cinquième

II. F

„ je descendis à fond de cale, & j'en rapportai un échantillon de mauvais
 „ poivre. Le 6 je partis d'Oldesycarre. Le 8 je vins à Morlaix. Le 17 Mr.
 „ Hide y arriva aussi.] Je partis le 22, & j'arrivai la nuit suivante à l'Isle
 „ de Whigt; [le 24 je me rendis à Hampton, & le 28 à Londres.]

Ces deux Lettres sont suivies d'une explication que Purchall se procura
 sans doute par ses propres soins. Après les dommages que le Vaisseau avoit
 essuyés en Bretagne, il y resta deux cens tonneaux de poivre, une certaine
 quantité de benjoin, & quelques étoffes de soye de la Chine, que Bradshaw
 avoit achetées à Tekou, dans l'Isle de Sumatra, d'un Bâtiment Chinois que
 la tempête y avoit jetté. En allant aux Indes, l'Union avoit touché à Saldan-
 na, où il s'étoit arrêté pour construire sa Pinasse. Il avoit perdu son Capi-
 taine dans l'Isle de Madagascar, & plusieurs de ses gens à Zanzibar. Il avoit
 fait sa cargaison de poivre à Achin, à Priaman, à Passeman & à Tekou. A
 son retour, il avoit rencontré le Capitaine Henri Middleton, à qui il avoit
 remis plusieurs caisses d'argent monnoyé. Il n'avoit alors que trente-six hom-
 mes en bonne santé. Ensuite, ayant manqué l'Isle de Sainte Hélène, la plus
 grande partie de son Equipage avoit été emportée par diverses maladies, a-
 près avoir passé le Cap-Verd. Dix Anglois & quatre Guzarates, qui étoient
 à l'extrémité, avoient demandé instamment d'être reçus sur une Barque de
 Bristol qu'ils avoient rencontrée, & ce changement leur avoit sauvé la vie.
 On a vu à quel nombre le reste étoit réduit en arrivant sur la Côte de Bre-
 tagne. M. Simonson, habile Constructeur de Vaisseaux, qui fut envoyé de
 Londres pour examiner l'Union & pour le radouber, s'il étoit possible, le
 déclara incapable de servir plus long-tems. On n'en sauva que l'artillerie, les
 marchandises & les meubles. De soixante-dix-sept Anglois qui composoient
 l'Equipage à son départ de Londres, il n'en revint que neuf en Angleterre,
 & trois Guzarates; en y comprenant ceux qui étoient passés sur la Barque de
 Bristol, & qui étoient échappés à la mort.

Rowley.
1610

Autres expli-
cations re-
cueillies.

Toutes restes
de l'Union.

C H A P I T R E IX. (a)

Voyage du Capitaine David Middleton à Java & à Banda, en 1609. (b).

DANS les vûes qui avoient fait équiper l'Ascension & l'Union, si l'on
 étoit fort éloigné de s'attendre à leur naufrage, on ne comptoit pas
 non plus de les revoir aussitôt que les Bâtimens ordinaires de la Compagnie;
 comme il étoit important de leur fournir des prétextes pour s'arrêter long-tems
 aux Indes, & pour chercher les moyens d'exécuter leur principale Commis-
 sion, la Compagnie, sans même attendre le retour de Keeling, mit en mer
 l'Expédition, sous la conduite du Capitaine David Middleton, & le chargea
 de marchandises qu'il devoit porter à Sharpey, avec ordre, s'il avoit épuisé
 les siennes, de faire le commerce de ce supplément dans les Pays & les Ports
 qu'il

DAVID
MIDDLETON.
1609.
Raisons de ce
voyage.

(a) C'est le Chap. X. de l'Original. R. d. E.
 (b) La relation de ce Voyage, qui est le
 cinquième qui a été entrepris pour le compte

de la Compagnie, est extraite d'une lettre mé-
 me de Middleton à quelques Marchands.
 Voyez Purchas's Pilgr. Vol. I. pag. 258.

DAVID
MIDDLETON.
1609.

Depart du
Vaisseau l'Ex-
pedition.

Il se hâte de
quitter Ban-
tam, pour
executer sa
Commission.

Il prend Spal-
ding pour In-
terprète.

1610.

Il arrive à
Button qu'il
trouve en
guerre.

qu'il n'auroit point encore visités. L'Ascension approchoit alors de sa catastrophe ; & l'Union, trop abbatu par la séparation de son Amiral, par la perte de son Capitaine & par les disgrâces de sa navigation, pour oser former des entreprises incertaines, se hâtoit de finir ses affaires, dans une aveugle impatience de venir chercher le précipice qui l'attendoit en Europe. Mais la confiance de la Compagnie ne laissant pas d'être établie sur des fondemens raisonnables, elle fit partir Middleton le 24 d'Avril 1609.]

Dès le 13 de Mai, il eut la vûe de *Pôrte ventura* & de *Lancerote*. Le 10 d'Août, il relâcha dans la Baye de Saldanna, où il ne s'arrêta que jusqu'au 18, pour renouveler ses provisions. Enfin, il arriva au Port de Bantam le 7 de Décembre, après avoir manqué pendant la nuit l'Amiral Keeling, qui devoit avoir passé fort près de lui entre Madagascar & le Continent.

DANS l'étonnement de ne recevoir aucune nouvelle de l'Ascension & de l'Union, il ne perdit point un moment pour débarquer le ser qu'il apportoit au Comptoir de Bantam ; &, sans se donner même le tems de construire sa Pinasse, il résolut d'aller chercher des informations plus heureuses jusqu'aux Moluques. Ce ne fut néanmoins qu'après avoir usé du pouvoir qu'il avoit reçu de la Compagnie, pour laisser M. Hensworth à la tête du Comptoir. Et comprenant que dans un nouvel office, parmi des Anglois qu'il ne connoissoit pas plus que les Javans, il avoit besoin de quelques personnes de confiance, il lui donna, quoiqu'à regret, trois de ses propres amis pour conseil & pour cortège. Ce changement ne supposoit pas que la Compagnie fût mécontente de Spalding ; mais comme il avoit fait un long séjour dans l'Inde, & qu'il en sçavoit fort bien la langue, Middleton se crut intéressé, pour le succès de sa Commission, à se l'associer en qualité de Conseiller & d'Interprète. Ainsi, dans ce partage, Hensworth, loin de regarder l'emploi dont il étoit revêtu comme une préférence, s'affligea de ne pouvoir rendre, sur le Vaisseau, les services qu'on y attendoit de Spalding. D'ailleurs l'état du Comptoir n'étoit pas tranquille. Le Ministre de Bantam, sans cesse excité par les Hollandois, avoit augmenté les droits d'entrée pour les marchandises Angloises. Hensworth fut chargé par Middleton de déclarer à la Cour, qu'il ne se soumettroit pas volontairement à cette injustice ; & que le Roi pouvoit user de son autorité pour contraindre les Anglois ; mais qu'il ne devoit jamais compter sur leur consentement.

MIDDLETON remit à la voile, le 18 de Décembre, dans le dessein de se rendre droit aux Moluques. Le vent lui fut si favorable jusqu'au 27, que le même jour il passa les Détroits de *Desolan*. Mais il fut ensuite arrêté, pendant dix jours entiers, par un calme d'autant plus insupportable qu'étant sous la Ligne il y essuya des ardeurs excessives ; sans compter que doutant de la Mousson d'Ouest, il se voyoit menacé, si elle lui manquoit, de ne pouvoir continuer sa navigation. Cependant il fut assez heureux pour arriver le 8 de Janvier devant la Ville de *Button*. Après l'accueil favorable que les Anglois avoient reçu tant de fois dans cette Isle, il ne balança point à faire demander des nouvelles du Roi & de la Famille royale. On lui apprit que ce Prince étoit engagé dans une furieuse guerre avec ses voisins, & qu'ayant rassemblé toutes ses forces, il avoit laissé peu d'Habitans dans sa Capitale. Loin d'y jeter l'ancre, la crainte de s'exposer à des propositions de secours qu'il auroit été difficile de refuser, fit faire tant de diligence aux Anglois, qu'ils

qu'ils
évite
Ce Pr
de q
mais
mand
tra un
appro
jette
du Re
affaire
le, ro
cipiter
IL
lui &
confid
mit à
manda
sans de
leur o
grande
dal, &
cendie
ses fem
voir ex
ses prè
équipé
ce ; qu
ces, q
provisi
roit liv
de Ma
promet
la prin
n'en p
dées d
gers de
voient
qu'un
Côtes
Nation
tisfaire
tre-vir
glois l
LE
de que
ton ne
penda

qu'ils passèrent les Détroits avant la fin du jour. Cependant ils ne purent éviter, le lendemain, la rencontre du Roi de Button avec toute son armée. Ce Prince ayant aperçu le Vaisseau, détacha une petite Pare pour s'informer de quelle Nation il étoit. Middleton ne cacha point qu'il étoit Anglois; mais parlant de ses affaires avec la chaleur d'un homme fort empressé, il demanda seulement s'il y avoit de l'eau dans quelque lieu voisin. On lui montra un endroit de la Côte où elle étoit en abondance. Il fut surpris, en s'en approchant, de se voir suivi de toute la Flotte Indienne. A peine eut-il jetté l'ancre, qu'une nouvelle Pare vint lui faire un compliment de la part du Roi, & le prier d'envoyer quelqu'un à ce Prince, pour l'entretenir des affaires de l'Europe. Spalding, qui se rendit aussi-tôt sur la Caricole royale, revint une heure après. Le Roi faisoit prier Middleton de ne pas précipiter son départ, & promettoit de le venir voir à bord le jour suivant.

Il y vint effectivement, & les Anglois le reçurent avec un grand festin, lui & tous les Nobles de son cortège. Ensuite lui ayant fait un présent assez considérable, ils paroissent se disposer à lever l'ancre, lorsque le Roi se mit à pleurer avec d'autres marques d'une vive affliction. Middleton lui demanda la cause de son chagrin. Il répondit que les Anglois l'accuseroient sans doute de mauvaise-foi, en voyant qu'il n'avoit point de marchandises à leur offrir, qu'il y avoit quatre mois que sa maison, où il avoit ramassé une grande quantité de noix & de fleur de muscade, de girofle, de bois de sandal, & d'étoffes du Pays, avoit été détruite jusqu'aux fondemens par un incendie; qu'il y avoit perdu, avec tant de richesses, une grande partie de ses femmes; mais que toutes ces pertes le touchoient moins que de ne pouvoir exécuter la parole qu'il avoit donnée aux Anglois de tenir des marchandises prêtes pour leur arrivée, sur-tout lorsqu'il faisoit réflexion qu'il avoient équipé un Vaisseau à grands frais & traversé les mers dans cette espérance; qu'il étoit actuellement occupé d'une grande guerre avec toutes ses forces, ce qui ne lui permettoit pas d'employer ses Sujets à ramasser de nouvelles provisions; que si le Vaisseau Anglois n'étoit point arrivé la veille, il auroit livré bataille le même jour à son Ennemi; enfin qu'il juroit par la tête de Mahomet qu'il n'avoit pas dépendu de lui d'exécuter plus fidèlement ses promesses. Après toutes ces excuses, il fit voir à Middleton de quel côté la principale Ville de son Ennemi étoit située, & supposant que son Vaisseau n'en passeroit pas fort loin, il le conjura d'y lâcher, en passant, quelques bordées de son artillerie. Middleton lui répondit que les Anglois étoient Etrangers dans l'Inde, & que ne connoissant pas même ses Ennemis, ils ne pouvoient les attaquer sans se rendre coupables d'une injustice; mais que si quelqu'un entreprenoit de nuire à ses Sujets tandis que le Vaisseau étoit sur ses Côtes, les Anglois employeroient toutes leurs forces pour la défense d'une Nation dont ils connoissoient la justice & la bonté. Cette réponse parut satisfaisante le Roi. Il retourna sur sa Flotte, qui étoit composée d'environ quatre-vingt Caricollés, avec une infinité de Pares. Au même instant, les Anglois levèrent l'ancre.

Le 24 Janvier 1610, ils arrivèrent à l'Isle de *Bangaie*, d'où la crainte de quelque Ennemi avoit chassé le Roi & la plupart de ses Sujets. Middleton ne put se procurer des informations certaines sur cet événement. Cependant le Directeur d'un Vaisseau Hollandois, qui se trouvoit dans le Port,

DAVID
MIDDLETON.
1610.
Les Anglois
rencontrent
la Flotte du
Roi de Button.

Viste qu'ils
reçoivent de
ce Prince, &
son entretien
avec Middle-
ton.

Prière qu'il
fait aux An-
glois.

Leur réponse.

Ils arrivent
dans l'Isle de
Bangaie.

DAVID
MIDDLETON.
1610.

Raison qui
en avoit fait
suir le Roi.

Autorité &
caractère sin-
gulier d'un
Directeur
Hollandois.

Les Anglois
sont trompés
par les cou-
rans.

Tyrannie des
Hollandois à
Banda.

lui dit qu'autant qu'il en avoit pâ juger par diverses circonstances, l'Ennemi de cette Ile étoit le Roi de *Macassar*, & que la raison qui avoit fait fuir le Roi de *Bangaie*, qui étoit Gentil, étoit la crainte d'être forcé à recevoir le Mahométisme. Middleton se persuada au contraire que c'étoient les Hollandois mêmes qui avoient rendu l'Isle déserte par leurs menaces, & par l'entreprise d'y bâtir un Fort. A la vérité ils avoient abandonné ce dessein, lorsqu'après la fuite des Insulaires il n'étoit resté presque personne à soumettre. Mais quoiqu'ils n'eussent point alors de Vaisseaux dans le Port, & que le Comptoir ne fût composé que de quatre Marchands, ce seul Directeur avoit pris un tel ascendant, qu'aucun Indien n'auroit eu la hardiesse de lui déplaire. Il avoit deux maisons remplies de femmes, qu'il avoit choisies entre les plus jolies de l'Isle, & un grand nombre d'Esclaves des deux sexes. Son caractère d'ailleurs étoit d'aimer toutes sortes d'amusemens; & pendant quelques jours que les Anglois passèrent dans l'Isle à se rafraîchir, ils lui trouvèrent l'humeur fort agréable. Il passoit les jours entiers à se réjouir au milieu de ses femmes. La danse & le chant étoient ses passions favorites après celles de la bonne-chère & de l'amour. Comme il étoit de fort belle taille, il prenoit plaisir à se tenir presque nud, suivant l'usage du Pays. Sa puissance étoit si bien établie, qu'il s'étoit rendu comme indépendant des Hollandois mêmes. Le lieu de sa demeure étoit assez voisin d'Amboyne; mais si le Gouverneur Hollandois de cette Ville avoit besoin de lui parler, il falloit qu'il lui envoyât deux Facteurs en ôtage jusqu'à son retour. Cette excessive autorité venoit particulièrement de la confiance que le Roi de Ternate avoit eue pour lui. Ce Prince l'avoit chargé de lever les Tributs en son nom dans toutes les Isles de sa dépendance, & souvent le petit Monarque Hollandois ne lui remettoit que ce qu'il jugeoit à-propos.

Les Anglois trouvèrent dans l'Isle de *Bangaye* des rafraîchissemens délicieux. Ils étoient en état de les goûter. Les maladies avoient tellement respecté leur Vaisseau, qu'après une si longue navigation, ils se portèrent mieux qu'à leur départ d'Angleterre. Ils remirent à la voile le 29 de Janvier. Le vent étoit assez favorable; mais toute la nuit ils furent emportés au Sud par des courans si impétueux, qu'ils perdirent quinze lieues sans avoir pu se reconnoître. Ce contre-tems obligea le Capitaine d'abandonner son dessein, pour les Moluques, & de porter vers les Isles de *Banda*, qu'il découvrit le 5 de Février. On redoubla les efforts pour y aborder avant la nuit. Mais en approchant du rivage, Middleton se fit précéder par son Équipage, pour recevoir des informations de quelques Habitans attachés aux Anglois. Ils lui firent répondre que les Hollandois ne laissoient entrer aucun Vaisseau étranger dans la Rade; que s'il s'exposoit à tomber entre leurs mains, ils prendroient sur son Vaisseau tout ce qui conviendrait à leurs besoins, & se feroient eux-mêmes les arbitres du prix: que lorsqu'il arrivoit quelques Jones avec des marchandises propres à ces Isles, ils les arretoient, sans leur permettre de parler aux Habitans, & les conduisoient derrière le Château, sous leur propre artillerie; de sorte qu'il n'en sortoit pas un Matelot sur lequel on ne tirât presque à coup sûr, & qu'il y avoit alors quinze grands Jones, qui étoient retenus dans cet esclavage.

UN si triste récit, joint au chagrin de n'apprendre aucune nouvelle de l'*Ascension* & de l'*Union*, fit regretter à Middleton d'avoir pénétré si loin dans ces

Mers.

Mers.
que K
Sharp
respec
dans la
hardie
une Pi
Anglo
lui jais

AP

tor.

ons de

aucun

la por

propo

montr

cette

ver da

veuloi

ni à p

dise c

prend

rien n

de s'y

tèrent

A

félici

faire

lui, s

ils viv

moins

que a

ticuli

de lu

les A

droie

pas b

moye

droit

ména

L

Châte

le Ca

à dir

roit

deux

que l

avoi

Mers. On n'avoit pas manqué de l'informer à Bantam de tous les outrages que Keeling avoit effuyés à Banda; [mais il s'étoit flatté que s'il y trouvoit Sharpey & Rowles, leurs trois Vaisseaux réunis seroient en état de se faire respecter.] Cependant il n'en prit pas moins la résolution de se présenter dans la Rade, en bonne posture. Le Gouverneur du Château jugeant à cette hardiesse que c'étoit quelque Bâtiment Hollandois, envoya au devant de lui une Pinasse de trente tonneaux. Mais aussi-tôt qu'elle l'eut reconnu pour un Anglois, elle s'arrêta vis-à-vis de lui, & retournant sur ses traces, elle ne lui laissa pas même le moyen d'entrer dans la moindre explication.

Après avoir passé le reste du jour à l'ancre, il s'avança vis-à-vis de Lantor. Son intention étoit de feindre qu'il ignoroit la conduite & les dispositions des Hollandois. Il salua la Ville de toute son artillerie; & sans marquer aucune défiance, il alla mouiller si proche de leurs Vaisseaux, qu'il étoit à la portée du canon. Il lui vint aussi-tôt une Barque du Gouverneur, qui lui proposa d'entrer dans le Port, & de descendre ensuite au rivage, pour y montrer sa Commission. Middleton répondit qu'il ne faisoit qu'arriver dans cette Mer, & qu'en se présentant aux Isles de Banda, il avoit cru se trouver dans un Pays libre, mais que ne dépendant en effet de personne, il ne vouloit montrer sa Commission & s'ouvrir sur ses affaires, ni au Gouverneur, ni à personne au monde. On lui demanda si son Vaisseau étoit en marchandise ou en guerre. Sa réponse fut qu'il payeroit fidèlement tout ce qu'il prendroit. A quelques menaces qu'on ôsa lui faire, il répondit encore que rien ne l'empêcheroit de demeurer sur ses ancrés, & que si l'on entreprenoit de s'y opposer, il prendroit le parti de se défendre. Les Hollandois le quittèrent avec de vives marques d'indignation & de colère.

A peine furent-ils partis qu'il vint à bord une multitude d'Insulaires, qui félicitèrent les Anglois de leur arrivée. Middleton apprit d'eux l'état des affaires du Pays. Les Habitans auroient souhaité d'entrer en commerce avec lui, s'ils n'eussent été retenus par la crainte des Hollandois, avec lesquels ils vivoient alors tranquillement. Mais ceux de Puloway & de Pulorin étoient moins d'accord avec le Gouverneur. Middleton croyant pouvoir tirer quelque avantage de cette mésintelligence, chargea Spalding d'entretenir en particulier un Insulaire de Puloway, qui se trouvoit à bord avec les autres, & de lui offrir une récompense, s'il vouloit assurer les Habitans de son Isle que les Anglois payeroient les épices en marchandises ou en argent, qu'ils prendroient sur eux le soin de les transporter dans leur Bâtiment, & que n'ayant pris beaucoup de mesures à garder avec les Hollandois, ils trouveroient le moyen d'achever leur cargaison. En effet, ne reconnoissant point d'autres droits que ceux du commerce, Middleton étoit résolu de les exercer sans ménagement.

Le matin du jour suivant, il vit arriver deux Barques; l'une venoit du Château, & l'autre de la part du Vice-Amiral, avec des ordres absolus pour le Capitaine Anglois, d'entrer dans le Port. Middleton retint les Hollandois à dîner. Après les avoir traités civilement, il leur déclara qu'il ne changeroit point de poste, & qu'il étoit résolu d'en courir tous les risques; que les deux Nations étant amies en Europe, il ne pouvoit craindre raisonnablement que les Hollandois voulussent commencer la guerre aux Indes, & que s'ils avoient réellement cette vue, ce n'étoit pas un particulier tel que lui qui de-

DAVID
MIDDLETON.
1610.

Sage conduite de Middleton.

Sa réponse aux Députés du Gouverneur.

Les Insulaires reçoivent bien le Vaisseau Anglois.

Disputes fort vives des Hollandois avec Middleton.

DAVID
MIDDLETON.
1610.

Préparatifs
des Anglois
pour se défen-
dre.

Middleton
écrit au Gou-
verneur.

voit se conduire dans cette supposition. Malgré ces discours, l'Officier qui commandoit la Barque du Gouverneur, lui dit ouvertement qu'il ne devoit pas s'arrêter dans le lieu où il avoit jetté l'ancre, & que s'il continuoit d'y demeurer, on étoit résolu de l'en chasser par force. „ J'y demeurerai, re-
„ pliqua Middleton, aussi-long-tems que le lieu me paroitra commode, par-
„ ce que je n'ai pas d'autre règle à suivre que ma commodité; & lorsque
„ je commencerai à me trouver mal ici, j'irai me placer dans le meilleur
„ endroit du Port. „ Les Hollandois répondirent que le Pays leur appartenoit. „ Eh bien! leur dit Middleton, j'en suis donc ici plus en sûreté, car
„ je suis dans le Pays des amis du mien. „ Ils le quittèrent fort mécontents.

AVANT la fin du jour, il débarqua quelques pièces d'artillerie pour les faire conduire sur le penchant d'une colline, derrière le Vaisseau; & se proposant d'y faire quelques retranchemens, il comptoit d'être en état de se défendre avec ce double soutien. Mais comme il avoit donné ordre en même-tems de fonder la Rade autour de lui, il y trouva tant de rocs, & le fond si dangereux, que cette découverte le fit changer de pensée. Il fit rentrer à bord deux pièces de canon, qui étoient déjà sur le rivage; &, le lendemain, il envoya Spalding, dans l'Esquif, au Gouverneur du Château, avec une Lettre, à laquelle il lui défendit de rien ajoûter de bouche. Elle a paru digne d'être conservée:

„ SI vous considérez avec un peu de réflexion que vous avez ici beaucoup
„ d'Ennemis & peu d'amis, que je suis Chrétien, & que vous avez be-
„ soin de quantité de choses que j'ai sur mon Vaisseau, vous ne rejetterez pas
„ l'offre que je vous fais de vous accommoder de ce qui vous est nécessaire.
„ Nos Princes étant amis en Europe, je serois fâché que leurs sujets eussent
„ ici quelque différend. A l'égard de l'ordre que vous m'avez envoyé d'aller
„ jeter l'ancre sous le canon de votre Château, je crois avoir ici le privi-
„ lége que nos Princes accordent mutuellement à leurs sujets, d'aller & de ve-
„ nir sans obstacle dans les lieux où ils s'attribuent quelque pouvoir, & de
„ s'arrêter dans les Rades, quand il ne leur plaît pas d'entrer dans les Ports.
„ Par rapport à ma Commission, que vous souhaitez de voir, je suis homme
„ d'une naissance qui ne doit rien à la vôtre; & quand vous voudrez me
„ traiter avec égalité, je ne refuserai pas de vous montrer ma Commission.
„ Convenons seulement de nous trouver, ou sur l'eau, chacun dans une Bar-
„ que également armée, ou dans tout autre lieu qui ne m'éloigne pas plus
„ de mes forces que vous ne le ferez des vôtres. Mais pourquoi tant d'em-
„ barras dans nos préliminaires? S'il est vrai, comme on me l'a dit, que vous
„ ayez un Traité de commerce avec les Habitans de *Lantor*, supposez que
„ je suis du nombre, & traitez-moi comme un Indien pour mon argent; je
„ vous en aurai de l'obligation, car il me fera toujours plus agréable de com-
„ mercial avec vous qu'avec eux. D'ailleurs, comme vous êtes en guerre
„ avec les Isles de Puloway & de Pulorin, vous comprenez bien que j'en
„ puis tirer des épices, sans que vous ayez aucun moyen de vous y opposer.
„ Je vous demande réponse sur tous ces articles, & je l'attens par les mains
„ du Porteur de ma Lettre. En attendant rien ne m'empêche d'être avec
„ amitié, votre très-humble, &c. *Signé* Middleton, sur mon Vaisseau, le 7
„ Février 1610.

SPALDING

SP
au G
Midd
écrit
les ét
trois
ne de
mais
glois
ter av
ils av
paré l
Barqu
duire
à gag
voien
leur a
tour,
Qu
on ne
lui do
soient
Midd
& des
avant
tant n
Gouve
tretien
venir
formo
Châte
terie.
Gouv
avoit
Conse
reste
cilité
sur le
patien
perlua
ter de
lut sa
fût sa
To
la Co
pas,
nom
plus p

SPALDING & son cortège furent reçus civilement au Château, & conduits au Gouverneur, qui étoit alors à délibérer avec son Conseil. La Lettre de Middleton fut ouverte & lue dans l'Assemblée. On refusa d'y répondre par écrit, mais le Gouverneur ne fit pas difficulté d'apprendre à Spalding quelles étoient les résolutions du Conseil. Les Hollandois avoient dans le Port trois grands Bâtimens, chacun de mille tonneaux, & trois Pinassés, chacune de trente. Un des trois Vaisseaux, nommé *le grand Soleil*, étant désormais hors d'état de servir, ils devoient le faire approcher du Vaisseau Anglois jusqu'à l'abordage, y mettre le feu dans cette situation, & le faire sauter avec trente barils de poudre qu'ils y avoient déjà portés. Dans cette vûe, ils avoient nommé les gens qui devoient le conduire hors du Port, & préparé les chaînes qu'ils devoient employer en abordant les Anglois. Plusieurs Barques étoient prêtes à le suivre, pour recevoir ceux qui devoient le conduire, aussi-tôt qu'ils l'auroient bien embrasé & qu'ils verroient le feu prêt à gagner la poudre. Pendant cette exécution, les deux autres Bâtimens devoient s'approcher des Anglois à la portée du mousquet, pour les battre de leur artillerie; & plusieurs grandes Barques avoient ordre de voltiger à l'entour, en les harcelant encore avec les flèches & les bales.

Quoiqu'il y eût peut-être plus d'affectation que de réalité dans ce récit, on ne manqua point de le confirmer par divers mouvemens qui pouvoient lui donner de la vrai-semblance. Spalding voyant les préparatifs qui se faisoient sur le grand Soleil, se hâta de porter toutes ces nouvelles à bord. Middleton en fut sérieusement alarmé. Il crut devoir renoncer à sa fierté, & descendre promptement au rivage, pour s'expliquer avec le Gouverneur, avant que les hostilités fussent commencées. Il prit sa Commission; & s'étant mis dans sa Chaloupe, avec le Pavillon d'Angleterre, il fit avertir le Gouverneur, en touchant à terre, qu'il lui demandoit quelques momens d'entretien. Au même moment, il fut surpris de le voir sortir du Château, & venir à sa rencontre avec ses principaux Officiers. Trois cens Soldats qui formoient la garnison, se rangèrent en haie jusqu'à la Mer. Le canon du Château se fit entendre, & la garnison fit trois décharges de sa mousqueterie. Ce fut avec cette pompe que Middleton fut conduit à la maison du Gouverneur, qui lui avoit fait prendre la droite en marchant, & qui lui avoit rendu tous les honneurs. Ils s'assirent tous deux dans la chambre du Conseil, sur deux fauteuils, qui sembloient avoir été préparés, car tout le reste de l'Assemblée fut placé sur des bancs. Le Gouverneur abusa de la facilité qu'il avoit à parler, pour faire quantité de complimens aux Anglois sur leur arrivée, mais sans toucher au sujet de leur querelle. Middleton impatient l'interrompit; & tirant sa Commission, il lui dit que n'ayant pû lui persuader qu'il n'étoit point un Pirate, il avoit pris le parti de lui en apporter des preuves. Alors il montra le papier qui contenoit ses pouvoirs, il en lut rapidement la première ligne, & comme s'il n'eût pu douter qu'on ne fût satisfait de cet éxorde, il remit le papier dans sa poche.

TOUTE l'Assemblée se récria aussitôt, & demanda la lecture entière de la Commission. Middleton répondit d'un air ferme, qu'il n'y consentiroit pas, tant qu'il lui resteroit un souffle de vie: qu'il lui suffisoit d'avoir lu son nom & fait voir le Sceau d'Angleterre. Ensuite il se leva comme s'il n'eût plus pensé qu'à retourner au Vaisseau; mais on le pria de demeurer quelques

DAVID
MIDDLETON.
1610.

On refusa de répondre à sa Lettre; mais on fit des menaces terribles.

Middleton se laisse effrayer & descend à terre.

Accueil qu'il reçoit.

On s'accorde en apparence.

DAVID
MIDDLETON.
1610.

ques momens. On entra dans quelques discours, les uns fort civils, d'autres moins mesurés. A la fin les Hollandois s'adoucirent, & firent apporter des rafraîchissemens. On but à la prospérité des deux Nations; après quoi le Gouverneur fit voir aux Anglois les logemens & les fortifications du Château. Tout y étoit en fort bon ordre, & bien fourni d'armes & de munitions.

(c) MIDDLETON n'ignorant pas que l'argent & les promesses, appliquaient les plus grandes difficultés; prit adroitement l'occasion d'offrir mille livres sterling pour obtenir la liberté de faire sa cargaison, & promit une chaîne d'or, qu'il portoit autour du col, à celui qui lui procureroit cette faveur. Il ajouta qu'il payeroit les épices au dessus du prix ordinaire. Après avoir jetté ce fondement, il dit au Gouverneur que les Hollandois devant être enfin persuadés que son Bâtiment n'étoit point un Vaisseau de guerre, il ne seroit plus difficulté d'entrer dans le Port. On lui répondit qu'on étoit prêt à lui rendre toutes sortes de services. Comme la nuit approchoit, il prit congé de l'Assemblée. Tandis qu'il rentrait dans sa Chaloupe, on fit une décharge de toute l'artillerie du Château, & les Vaisseaux qui étoient dans le Port le saluèrent aussi à son passage.

Middleton
promet d'en-
trer dans le
Port.

Il y entre.

Le lendemain qui étoit le 8 de Février, il conduisit son Vaisseau entre le Château & les Batimens Hollandois. Il les salua de plusieurs décharges, auxquelles on répondit avec usure. Aussitôt qu'il eut mouillé l'ancre, le Gouverneur & ses principaux Officiers lui rendirent leur visite à bord. Ils y acceptèrent un dîner, qui fut accompagné de tous les témoignages possibles de confiance & de joie. On parla ensuite de cargaison; mais ni les raisons, ni les offres, ne purent faire obtenir aux Anglois la permission d'acheter une seule livre d'épices. La réponse du Gouverneur fut toujours qu'il n'accorderoit pas cette permission pour racheter sa vie. Middleton perdant l'espérance de se la procurer ouvertement, résolut de commencer par faire sa provision d'eau, & de tenter ensuite la fortune. Mais on ne lui permit pas même d'envoyer ses tonneaux au rivage, sans qu'ils fussent accompagnés d'un Hollandois, pour observer si les gens du Vaisseau ne parloient point aux Habitans. Lorsque les tonneaux furent remplis, Spalding reçut ordre d'aller dire au Gouverneur que Middleton étoit résolu de partir. Les Hollandois parurent fort surpris; &, le vent étant Ouest, ils ne purent s'imaginer quelle route les Anglois alloient prendre. Cependant, étant en effet sortis du Port, ils furent suivis par deux Barques Hollandoises, dont l'une s'approcha d'eux, & leur déclara de la part du Gouverneur qu'il leur défendoit d'aller dans aucune des Isles. Middleton répondit qu'il ne connoissoit point de droit au Gouverneur pour lui envoyer des ordres, & que loin de les recevoir, il alloit se rendre aussi vite qu'il lui seroit possible à *Puloway*, d'où il consentoit que les Hollandois vinssent le chasser s'ils croyoient le pouvoir. La Barque ne fût pas plutôt rentrée dans le Port avec cette réponse, qu'il en sortit une Frégate, à voiles déployées. Middleton, résolu de combattre, rassembla tous ses gens pour leur inspirer la même résolution. Il leur dit que s'ils vouloient le seconder avec un peu de cou-

Il en fort
mécontent.

Les Hollan-
dois le pour-
suivent.

(c) La 2de. Section de l'Original commence ici. B. d. E.

courag
Et joy
de leu
toute
estrop

L'A
le mor
& l'ho
bien r
luttoic
le Lie
dans l
Lorsq
couran
bien-t
cinq h
Châte
acheter
ses en
dans l
ere.

deman
leur re
n'avoit
déjà d
l'habita
l'ollan
droit t
n'épar
Barque

SPA
gnage
combl
vant c
livrer
dre à
capab
parla
c'est
dleton
tourn
mé G
glois
Pinaf
étoit
dema
mée
que l

courage, il se proposoit de visiter toutes les Isles en dépit des Hollandois. Et joignant les libéralités aux exhortations, il leur promit, non-seulement de leur donner tout ce qui étoit à lui sur le Vaifseau, mais d'affûrer pour toute leur vie une subsistance honnête à ceux qui auroient le malheur d'être estropiés.

L'ARDEUR du Capitaine en répandit une si vive dans l'Equipage, que tout le monde jura de hazarder sa vie pour l'intérêt de la Compagnie des Indes, & l'honneur de la Nation. Mais la Frégate voyant qu'on se préparoit à la bien recevoir, prit le parti de rentrer dans le Port. Tandis que les Anglois luttoient avec assez de difficulté contre le vent, l'Amiral, le Vice-Amiral & le Lieutenant du Château s'agitèrent beaucoup sur les Bâtimens qui étoient dans le Port, sans que Middleton pût sçavoir quelles étoient leurs intentions. Lorsque le Vaifseau eut gagné le vent, & qu'il se trouva secondé par le courant qui alloit à l'Est-Nord-Est, il avança de si bonne grace, qu'étant bien-tôt proche de Puloway, Spalding fut envoyé dans la Chaloupe, avec cinq hommes, pour affûrer les Habitans que les Anglois étoient partis du Château en querelle avec le Gouverneur & qu'ils venoient leur offrir d'acheter leurs épices, argent comptant, s'ils n'aimoient mieux des marchandises en échange. Il leur promit aussi que le Capitaine descendroit lui-même dans leur Isle, aussitôt qu'il auroit trouvé quelque endroit sûr pour jeter l'ancre. Pendant l'absence de Spalding, il arriva deux Barques de Lantor, qui demandèrent aux Anglois pourquoi ils avoient abandonné leur Côte. On leur répondit que la force du courant avoit emporté le Vaifseau, & qu'on n'avoit pas eu dessein d'ailleurs d'aller plus loin qu'à Puloway, où l'on avoit déjà député un Facteur, pour disposer cette Isle au commerce; que si les Habitans de Lantor vouloient vendre leurs épices aux Anglois, plutôt qu'aux Hollandois qui n'étoient venus que pour s'emparer de leur Pays, on prendroit tout ce que cette Ville avoit actuellement dans ses magasins, & l'on n'épargneroit rien pour la rendre contente du marché. Les Indiens des deux Barques partirent fort satisfaits de cette promesse.

SPALDING avoit été reçu dans l'Isle de Puloway avec de grands témoignages de joie. Mais quoique tous les Habitans se fussent assemblés pour le combler de caresses, ils n'avoient pas voulu convenir du prix des épices avant que le Capitaine Middleton fût arrivé. Cependant ils avoient offert d'en livrer à compte une certaine quantité. Middleton, sur cet avis, donna ordre à Spalding de lui chercher, s'il étoit possible, un Pilote Indien, qui fût capable de situer son Vaifseau dans un lieu sûr & commode. Spalding en parla aux Habitans. Il s'en trouva deux qui furent loués à frais communs; c'est-à-dire, que les Insulaires donnèrent à l'un vingt piéces de huit, & Middleton la même somme à l'autre. S'étant rendus à bord la même nuit, ils tournèrent la proue vers Seran & conduisirent le Vaifseau dans un lieu nommé *Gelogula*, où la Rade est assez bonne, à trente lieuës de Banda. Les Anglois se hâtèrent d'y prendre une maison. Ils commencèrent par fréter leur Pinasse; ce qu'ils n'avoient point encore eu le tems de faire. Mais la saison étoit si avancée & les Moulsons si proches de leur fin que tous les momens demandoient d'être employés. La Pinasse fut achevée en deux jours, & nommée le *Hopewell*. Elle fut envoyée le 27 de Mars à Puloway, où elle n'arriva que le 31.

II. Part.

A a

IL

DAVID
MIDDLETON.
1610.

Sa fermeté
les oblige de
se retirer.

Il se rend à
Puloway.

Regrets des
Habitans de
Lantor.

Les Anglois se
rendent dans
l'Isle de Seran.

DAVID.
MIDDLETON.
1610.
Ils commen-
cent leur car-
gaison à Pulow-
way.

IL restoit à régler le prix des épices. Les Habitans demandèrent quanti-
té de droits & de gratifications. Enfin, l'on convint que les épices seroient
payées au même prix qu'elles l'avoient été par le Capitaine Keeling, & que
les Chefs recevroient quelques présens. Il fallut même accorder en secret d'au-
tres libéralités, car les Indiens ne cessent pas de demander; &, dans les cir-
constances que j'ai représentées, il étoit important de ne pas les chagriner
par des refus. Aussitôt que le prix fut réglé, ils s'empressèrent de charger le
Hopewell, qui revint à Gelogula avec d'excellentes marchandises. Mais comme
il n'étoit que de dix tonneaux, & que la répétition des voyages entraî-
noit des longueurs, Middleton fut forcé de louer à Puloway une grande Paire,
qui fut chargée de noix muscades, & qui arriva heureusement à Gelogula.
On entreprit de la rendre beaucoup plus haute; &, dans l'espace de peu de
jours, elle se trouva capable de porter vingt-cinq tonneaux. Douze des plus
habiles Matelots furent nommés pour la conduire. Enfin rien ne manquoit
aux espérances qu'on s'en étoit formées. Mais après avoir fait un voyage,
elle disparut, sans qu'on ait jamais (d) eu la moindre information de son sort.
Le *Hopewell*, qui continua de faire plusieurs fois le même voyage, n'ayant
pû s'en procurer aucune nouvelle, on conclut qu'elle avoit péri dans une tem-
pête qui s'étoit fait sentir jusqu'à *Scran*, & dont le *Hopewell* même ne s'é-
toit sauvé qu'avec peine. Middleton ressentit un chagrin extrême de voir la
saison prête à finir, sans aucune apparence que sa cargaison pût être achevée.
Il n'osoit aborder à Puloway avec le Vaisseau, parce qu'il y avoit peu de sû-
reté sur la Côte. Ainsi se voyant rejeté à plus de six mois, il tourna ses soins
à chercher d'autres Bâtimens. Ayant appris qu'il y avoit à *Lantor* un vieux
jonc, qui n'étoit pas fort éloigné des Vaisseaux Hollandois, il trouva le moyen
de l'acheter secrètement, & l'habileté de ses Matelots le mit en état d'être
de quelque secours.

Ils font une
perte qui les
afflige beau-
coup.

MAIS la perte des douze hommes qui avoient disparu dans la tempête cau-
soit beaucoup plus de peine aux Anglois. La plus grande partie de l'Equipa-
ge étant affligé par des maux de jambe, qu'on attribuoit au mauvais air de
la Rade, il ne restoit presque personne pour faire les voyages de Puloway
dans le *Hopewell*; ou, du moins, ceux qui l'entreprenoient après s'être im-
parfaitement rétablis, ne manquoient point, à leur retour, de retomber
dans des maladies beaucoup plus dangereuses. Il s'en trouvoit plusieurs qui a-
voient eu jusqu'à trois ou quatre rechutes. Au milieu de tant d'embarras,
Middleton se voyoit presque sans ressource. L'Isle d'ailleurs étoit ouverte aux
attaques des Hollandois, qui ne pouvoient avoir perdu le dessein de faire pé-
rir son Vaisseau. Il n'ignoroit pas qu'ils avoient déjà gagné par de grandes
promesses une partie des Habitans, & qu'ils avoient poussé la haine jusqu'à
offrir une somme considérable à quelques Brigands, pour se défaire de lui par
le poison ou par d'autres voyes. A la vérité, il avoit entre les Insulaires,
des amis fidèles, qui l'avertissoient de ces perfides desseins, & qui l'exhor-
toient sans cesse à la défiance. L'Isle avoit assez d'Habitans, dans une fort pe-
tite étendue, pour être capable de résistance, si les Indiens eussent voulu
réunir leurs forces. Les Anglois leur proposèrent de se fortifier par quelques
ouvrages

Embarras ex-
trême des An-
glois.

Ils sont expo-
sés à diverses
pertides.

(d) *Angl.* sans qu'on put avoir de ses nouvelles pendant trois mois. R. d. E.

ouvrage
Hler avec
galemen
CER
clination
braves
soin à
une affi
emport
sa foibl
rencont
sauva la
tude av
nom; &
cilier le
ni. Mic
damnés
bitans i
Nation
ceux qu
à Midd
autant
Anglois
LE v
de sa n
contre
sions,
de long
seil des
échauff
s'efforc
se faisir
qu'ils n
conduit
Officier
comme
mer sa
toit qu
de part
par le
le com
espéré
d'avant
qu'il av
diens,
roient
eux. A
ration,

ouvrages dont ils leur tracèrent le plan. Ils leur offrirent même d'y travailler avec eux; [mais leurs conseils firent peu d'impression sur un peuple également lâche & paresseux.

Cependant un Chef fort âgé, qui s'étoit attaché aux Anglois par inclination, se chargea de parcourir toutes les Isles & de rassembler les plus braves sur leurs Caricoles. Il avoit une famille nombreuse, dont il confia le soin à Middleton dans son absence. Entre plusieurs filles, il s'en trouvoit une assez jolie, qui inspira des desirs déréglés à quelques Matelots. Le plus emporté fit naître aux autres le dessein de la tirer à l'écart, pour abuser de sa foiblesse. Cette infâme entreprise n'auroit pu manquer de réussir, sans la rencontre imprévue de Spalding, qui se promenant alors dans le même lieu, sauva la jeune Indienne, & reconnut les trois coupables malgré la promptitude avec laquelle ils prirent la fuite. Il ne balança point à déclarer leur nom; & tout l'Equipage, qui sentoient de quelle importance il étoit de se concilier les Insulaires, marqua la même ardeur à demander que le crime fût puni. Middleton résolut de faire un exemple. Les trois Matelots furent condamnés à recevoir le fouet dans la place même de Gelogula, & tous les Habitans invités à voir ce spectacle. Cette preuve d'estime & d'amitié pour leur Nation en reconcilia un grand nombre aux Anglois. Plusieurs mêmes de ceux que les Hollandois avoient gagnés par leurs artifices, vinrent confesser à Middleton ce qu'on leur avoit proposé pour le perdre, & lui promirent autant de fidélité que de zèle contre les ennemis communs de leur Ile & des Anglois.

Le vieux Chef revint heureusement, avec tout le succès qu'il avoit espéré de sa négociation.] Il avoit engagé les Habitans de plusieurs Isles à s'unir contre la tyrannie des Hollandois, du moins pour se défendre de leurs invasions, & repousser le joug qui les menaçoit. Leurs Caricoles n'ayant pas tardé longtems à paroître, ils formèrent une petite Flotte, qui prit d'abord conseil des Anglois; mais la tranquillité qu'ils virent à leurs Ennemis ayant échauffé leur courage, ils oublièrent les bornes dans lesquelles Middleton s'efforçoit de les contenir, jusqu'à tenter une descente dans l'Isle de Nera & se saisir de plusieurs Hollandois. [Le Gouverneur du Château se persuada qu'ils n'avoient pas poussé si loin l'outrage, sans être soutenus & peut-être conduits par les Anglois. Il se resserra dans sa place, & députant un de ses Officiers à Middleton, il lui fit demander s'il devoit le regarder désormais comme l'ennemi de la Hollande. Il ne fut pas difficile au Capitaine de former sa réponse. Loin de se connoître en guerre, il protesta qu'il ne souhaitoit que des prospérités à l'établissement Hollandois, & qu'il n'avoit point de part aux entreprises des Indiens; mais qu'étant venus aux Isles de Banda, par le droit commun de toutes les Nations, pour y exercer honorablement le commerce, & n'ayant pas trouvé dans les Hollandois la faveur qu'il avoit espérée, il étoit naturel qu'il tournât vers les lieux d'où il pouvoit tirer plus d'avantage: que ses vûes n'alloient pas plus loin; & que si le traitement qu'il avoit reçu du Gouverneur le dispensoit de prendre parti contre les Indiens, il promettoit qu'aussi longtems que les Hollandois ne recommenceroient point à l'insulter, il n'accorderoit aucun secours aux Indiens contre eux. Après ce discours qu'il affecta de prononcer avec beaucoup de modération, il ne cacha point au Député qu'il avoit trouvé dans les Isles enne-

DAVID.
MIDDLETON.
1610.

Secours qu'on leur procure.

Ils tâchent de se concilier les Indiens.

Les Indiens insultent les Hollandois.

Réponse de Middleton aux plaintes du Gouverneur.

DAVIS
MIDDLETON.
1610.

Les Hollan-
dois prennent
le parti de la
patience.

Middleton
fait amener le
Jonc de Lan-
tor.

Allarmes de
Middleton
pour sa Pinaf-
se.

Il s'expose
en mer sur
l'Esquif.

mies de la Hollande, toutes les facilités qu'il avoit désirées pour son commerce. Il prit même plaisir à lui faire voir que sa cargaison étoit riche & fort avancée. Mais il se garda bien de lui apprendre la perte de ses douze Matelots, & le misérable état des autres, à quoi l'air continuoit d'être si funeste, qu'à peine en restoit-il neuf en bonne santé.

A juger de l'effet de sa réponse par la conduite des Hollandois, il y a beaucoup d'apparence que le Gouverneur n'osant porter ses ressentimens à l'extrémité, ou craignant peut-être d'affoiblir trop le Château s'il en faisoit sortir une partie de sa garnison pour monter ses deux Vaisseaux, prit le parti de fermer les yeux sur le commerce des Anglois, en remettant sa vengeance contre les Insulaires après le départ de Middleton.] On ne vit plus paroître un seul Hollandois hors des murs; & si les besoins de la Place obligeoient quelque Barque de sortir du Port, elle étoit toujours si bien armée, que les Indiens n'osoient s'en approcher.

[Le Fort que les Habitans de l'Isle avoient bâti au côté d'une montagne, d'où il tiroit sur le Château des Hollandois, ne laissoit pas d'incommoder beaucoup ces derniers; il les empêcha même d'exécuter le dessein qu'ils avoient tenté souvent, & qui étoit d'enlever la Pinasse. Ce qui leur auroit été facile, car dans neuf voyages qu'elle fit, tout son équipage ne put être composé que de sept hommes; le reste étant malade, à l'exception de cinq personnes qu'on avoit laissé à Puloway; & ce qui augmentoit l'embarras des Anglois, étoit la cherté des vivres, & des pluies continuelles qui les incommodoient fort.]

CEPENDANT Middleton se vit forcé de faire amener, pendant la nuit, le Jonc qu'il avoit acheté à Lantor, sans avoir trouvé même le tems d'y faire quelques réparations indispensables. Les Hollandois ayant appris qu'il l'avoit acheté, & voyant ses Ouvriers qui se dispoient à le radouber, tenoient un Vaisseau prêt pour le mettre en pièces aussitôt que les Anglois auroient fini leur travail. Spalding, chargé de le conduire à Puloway dans les ténèbres, s'acquitta heureusement de sa commission; mais il y avoit peu d'utilité à tirer d'un Bâtiment qui manquoit de voiles, & qui étoit presque nud. Middleton se trouvant alors à Puloway, envoya le Hopewell au Vaisseau, pour en apporter tout ce qu'on pourroit retrancher à ses propres besoins, Trois semaines se passèrent sans qu'on vît arriver Davis, qui avoit été nommé pour ce voyage. On s'allarma beaucoup de ce retardement, sur-tout lorsqu'on eut appris que les Hollandois s'étoient saisis de plusieurs grandes Barques qui portoient des vivres à la Flotte Indienne. Dans l'inquiétude que Middleton conçut pour sa Pinasse, il résolut de profiter d'un assez beau tems pour se mettre dans un Esquif, seul Bâtiment qu'il eût alors à Puloway; car la prudence ne lui permettoit pas de se hasarder dans le Jonc. Cinq matelots qu'il avoit près de lui se trouvoient si malades, qu'il fut obligé de louer deux Indiens pour suppléer à leurs fonctions.

À peine eut-il perdu la vûe de la terre, qu'il s'éleva une tempête furieuse, contre laquelle il n'eut point d'autre ressource que de s'abandonner à la violence des flots. Il arriva néanmoins à la vûe de Seran; mais la Mer battoit contre le rivage avec tant d'impétuosité, qu'il perdit l'espérance de pouvoir aborder. Comme la nuit approchoit, il résolut avec ses deux Indiens, & ses cinq Malades, d'employer tous ses efforts pour se soutenir en mer jus-

qu'au

qu'au
poussiè
travers
ble d'u
derrière
plein d
si triste
dis que
Indiens
frayeur
da ce c
apprit
il se tr
main à
que ce
niers,
Portug
le veng
tre pro
se cach
ne man
verte c

Que
se plaisir
étoient
mieux
vent à
ça poin
forts p
cevoir
de Sera
une Bar
noître
fant leu
Maître
loway,
certe C
cable &
le voisi
rivage
rance d
cendit
trouva
qui n'é
ne lui

Genève: i

qu'au lendemain. La violence des vents n'ayant fait qu'augmenter, il fut poussé, au commencement des ténèbres, contre une chaîne de rochers, au travers desquels la faveur du Ciel lui fit trouver un passage. Dans le trouble d'une si dangereuse situation, il ne pensa qu'à gagner le rivage qui étoit derrière les rochers. Il y réussit avec le même bonheur. L'Esquif étoit si plein d'eau, & quelques marchandises, qu'il y avoit apportées, dans un état si triste, que les premiers soins furent donnés à ces deux objets. Mais tandis que les malades mêmes n'y épargnoient pas leur travail, un des deux Indiens fit remarquer à l'autre qu'on étoit tombé dans un autre péril. Leur frayeur s'étant déclarée par des exclamations, le Capitaine, qui leur demanda ce qui les allarmoit après le bonheur qu'ils avoient eu d'éviter la mort, apprit d'eux, que loin d'être dans l'Isle de Seran, comme il se l'étoit figuré, il se trouvoit dans une Isle de Cannibales, qui ne les reconnoitroient le lendemain à la lumière du jour, que pour les tuer & les dévorer. Il ajoutèrent que ces barbares Insulaires ne prenoient jamais de rançon pour leurs Prisonniers, & que dans le ressentiment qu'ils conservoient de quelques injures des Portugais, ils faisoient rôtir les Chrétiens tout vifs, pour en tirer cette cruelle vengeance avant que de les manger. [Que si on ne vouloit pas se remettre promptement en Mer, ils iroient chercher quelque endroit où ils pussent se cacher; car il étoit sûr que dès que le matin seroit arrivé, les Cannibales ne manqueroient pas de se transporter sur le rivage pour aller à la découverte des Pêcheurs, qui auroient pu s'y être arrêtés pendant la nuit.]

Quoique Middleton ait ce récit au nombre des fables que les Indiens se plaisent à raconter de leurs ennemis, il conçut que les Habitans de l'Isle étoient fort mal avec ceux de Puloway & de Seran, & qu'il n'étoient pas mieux disposés pour les Européens. La Lune commençoit à luire, & le vent à perdre sa force; & la marée venant encore le favoriser, il ne balança point à quitter ce dangereux rivage: Il fallut beaucoup d'adresse & d'efforts pour se conduire pendant le reste de la nuit. Cependant le jour fit appercevoir une Côte que les deux Indiens reconnurent pour la partie occidentale de Seran. Comme ils s'en approchoient à force de rames, ils découvrirent une Barque (e) échouée, dans laquelle il furent extrêmement surpris de reconnoître deux Anglois, qui ne marquèrent pas moins d'admiration en reconnoissant leur Capitaine. Il apprit d'eux qu'étant partis avec Herniman, Contre-Maître du Vaisseau, dans l'inquiétude où l'on étoit pour les affaires de Puloway, ils avoient été poussés fort loin par la tempête; & qu'ayant regagné cette Côte, où ils avoient jetté l'ancre, un coup de vent avoit rompu leur cable & les avoit fait échouer sur le rivage. Herniman étoit allé dans la Ville voisine, pour en appeler quelques Hommes à son secours. En effet le rivage fut couvert, en un moment, d'Insulaires, que la curiosité ou l'espérance du pillage attiroit. La vûe du Capitaine servit à les contenir. Il descendit pour se rendre à la Ville, & parler lui-même au Chef des Indiens. Il trouva qu'Herniman avoit pris le parti de retourner par terre au Vaisseau, qui n'étoit qu'à douze milles, [dans la Rade de Gelogula.] Le Chef des Indiens ne lui avoit pas refusé son assistance; mais il l'avoit remis à deux ou trois jours;

DAVID
MIDDLETON.
1616.

Dangers qu'il
y eussent.

Ils reviennent
à Seran, où ils
trouvent d'au-
tres Anglois
en danger.

Ils trouvent
peu de secours
dans les In-
diens.

(e) Cette Barque se nommoit la *Diligence*: il est surprenant qu'il n'en soit pas parlé auparavant.

DAVID
MIDDLETON.
1610.

Perrils aux
quers Middle-
ton s'y poit.

Il arrive à son
Vaisseau.

La Pinasse é-
chappe à la
tempête.

jours, pendant lesquels il ne falloit qu'un coup de vent pour submerger la Barque. Un Indien de Gelogala, qui se trouvoit par hazard dans ce lieu, déclara ouvertement à Middleton que le Chef souhaitoit de la voir périr, pour se faire une Pare de ses débris. Espérant peu d'être secouru, il prit la résolution de suivre par terre Herniman, avec un seul de ses cinq Anglois, qui se crut assez rétabli pour l'accompagner. Il loua des Guides. Le chemin étoit facile pendant deux ou trois lieues; mais il arriva au bord d'une rivière qu'il falloit traverser. Son Compagnon n'étant point en état de nager, il le renvoya sur leurs traces, & lui donna ses habits à porter dans la Barque, [à l'exception d'un petit manteau d'écarlatte, dont il chargea un de ses guides] Pour lui, que l'eau n'effrayoit point, & qui demeurait aussi nud que les Indiens, il se disposoit à se jeter à la nage, lorsque ses Guides l'avertirent que la rivière étoit remplie d'Alligators, & qu'il ne devoit pas s'y exposer sans quelque arme pour se défendre. Ils avoient leurs couteaux, que leur usage, en nageant, est de porter dans la bouche; [& souvent ils n'arrivent à l'autre rive qu'après avoir tué deux ou trois de ces monstres. Un d'entre eux offrit le sien au Capitaine, & prit un bâton dont il espéroit le même secours pour se défendre.] Non-seulement la rivière étoit assez large, mais le courant étoit devenu fort rapide par la pluie du jour précédent. La difficulté fut si grande au milieu du Canal, que les Guides conseillèrent à Middleton de retourner au bord qu'il venoit de quitter. Pendant qu'il leur répondoit, pour les assurer de son courage & de ses forces, il fut touché par le bâton de celui dont il avoit le couteau (f); & se figurant que c'étoit un Alligator, il se donna des mouvemens qui lui firent perdre toute attention à la force du courant; de sorte que manquant de force pour résister, il fut emporté jusqu'à la Mer, où la violence des vagues le jeta fort rudement contre un angle de la Côte. Les Indiens plus accoutumés que lui à ces périlleuses aventures, ne furent pas longtems à le rejoindre, Ils lui trouvèrent les épaules & le corps brisés ou meurtris dans plusieurs endroits. Cependant, après avoir pris quelques heures de repos, il se vit en état de gagner le Vaisseau. On y fut extrêmement surpris de le voir arriver dans cet équipage. Herniman dont le voyage s'étoit fait plus heureusement, avoit déjà fait partir les secours nécessaires pour la Barque & l'Esquif. Les Matelots qu'il avoit chargés de cette commission, revinrent fort mécontents du Chef de la Ville Indienne, qui, dans l'espérance de profiter de la disgrâce des Anglois, leur refusa jusqu'à la moindre assistance.

(g) ON fut consolé le jour suivant par l'arrivée de l'Hopewell qui revint à Gelogala chargé d'épices. Il avoit été jetté par un furieux orage à trente lieues de Banda; &, le vent n'ayant point changé pendant plusieurs jours, il n'avoit pas eu peu de peine à se rendre maître de sa course. On le déchargea dès la nuit suivante, & Middleton y monta aussitôt, pour se rendre à Puloway avant que le chagrin de n'y voir arriver personne, fit prendre à Davis la résolution de partir, à toutes sortes de risques, avec le jonc de Lantor. Il n'y avoit que le désespoir qui pût lui inspirer ce dessein, car le Jonc n'avoit pas un clou; & les Serruriers du Pays n'ayant pas l'art d'en for-

(f) *Angl.* de celui qui portoit son man-
teau. R. d. E.

(g) La 3^e. Section commence ici dans l'O-
riginal. R. d. E.

ger, Da
employé

M
vents m
le dang
été pou
rivage d
serva qu
orages.

Rade où
droit au

Le lo
à leur a
sines. I

des Holl

continuo

tonnés q

ter leurs

mandé p

aller for

qu'étant

guerre s

ment ne

paroître

les Holla

autour d

réussir se

soit poin

ce en se

way. L

si lâches

loix don

Dans ces

les secon

Vaisseau

se hâta d

vaise hu

lieu de

cevoir c

l'avoit a

TEL

Pinasse.

Bandar

dleton,

tenus de

qui avoi

ger, Davis n'avoit pu tirer d'eux qu'une forte d'épingles de fer qu'il avoit employées dans les endroits les plus nécessaires.

MIDDLETON fut exposé encore une fois à périr dans cette course. Les vents mirent la Pinasse sur le côté, & les courans augmentèrent beaucoup le danger; car leur violence redoubla toujours avec celle du vent. Ayant été poussé à l'Ouest, il ne put gagner Puloway qu'après s'être rapproché du rivage de Seran. Dans les réflexions qu'il fit sur tant de disgrâces, il observa que lui-même & ses gens avoient toujours été jettés à l'Ouest par les orages. Cette remarque lui fit chercher sur le Nord-Est de Puloway, une Rade où ses Bâtimens pussent tirer parti des orages memes, pour se rendre droit au Vaisseau.

Le long séjour que les Anglois avoient fait à Seran, n'avoit pas tourné à leur avantage dans l'esprit des Insulaires de Nera & de plusieurs Isles voisines. Les Indiens de tous ces lieux s'étoient imaginé que la seule crainte des Hollandois avoit chassé Middleton; & ceux memes de Puloway, qui continuoient d'être en guerre avec la Colonie Hollandoise, paroissoient étonnés qu'ayant tant d'intérêt à les soutenir, il se contentât de venir acheter leurs épices, sans prendre part à leur querelle. Ceux-ci lui avoient demandé plus d'une fois, pourquoi il balançoit à se mettre à leur tête, pour aller forcer avec eux les Hollandois dans leur Fort. Il leur avoit répondu qu'étant sujet d'un puissant Roi, il ne lui appartenoit pas de commencer la guerre sans la participation de son Maître. Mais les autres, à qui l'éloignement ne permettoit pas de donner les memes explications, ou de les faire paroître si vraisemblables, étoient d'autant plus portés à le mépriser, que les Hollandois ne manquoient pas d'échauffer cette disposition, en publiant autour d'eux que la Nation Angloise n'employoit que l'artifice pour faire réussir son commerce, & que dans les occasions de guerre elle ne connoissoit point d'autre expédient que la fuite. Ces discours acquirent tant de force en se répandant d'Isle en Isle, qu'ils infectèrent jusqu'à celle de Puloway. Les Habitans s'imaginèrent qu'on pouroit insulter sans péril des gens si lâches, se saisir de ceux qui étoient dans leur Isle, & leur imposer des loix dont ils ne se racheteroient que par la perte de leurs marchandises. Dans cette vûe, ils firent avertir le Schah Bandar de Nera, que s'il vouloit les seconder ils se mettroient en possession de tous les biens, & peut-être du Vaisseau des Anglois. Cet Officier ne balança point à saisir l'occasion. Il se hâta de venir à Puloway. Davis (*b*) qui s'étoit déjà ressenti de la mauvaise humeur des Habitans, crut lui devoir porter ses plaintes. Mais au lieu de trouver la faveur qu'il espéroit, sa surprise fut extrême de n'en recevoir que des reproches, & de découvrir à plusieurs marques le dessein qui l'avoit amené.

Telles étoient les dispositions, lorsque le Capitaine se fit voir avec sa Pinasse. Son arrivée ferma la bouche aux plus mutins, & déterminâ le Schah Bandar même à se contraindre. [Les Chefs de l'Isle avoient conçu pour Middleton, une estime mêlée de frayeur & d'amitié, qui les avoit toujours contenus devant lui dans un profond respect. C'étoit la longueur de son absence qui avoit donné à ces sentimens le tems de s'altérer.] Aussi n'eut-il pas plu-

tôt

DAVID
MIDDLETON.
1610.
Autres périls
de Middleton

Défiance que
les Insulaires
conçoivent
des Anglois.

Les Hollan-
dois travail-
lent à l'aug-
menter.

Les Indiens
forment le
dessein d'arrê-
ter & de piller
les Anglois.

Middleton
dissipe ces
nuages par son
arrivée à Pu-
loway.

(*b*) *Angl.* Spalding. R. d. E.

DAVID
MIDDLETON.
1610.

tôt sçu de Davis le complot qui s'étoit formé contre lui, qu'il assembla les principaux Habitans de l'Isle. Il leur reprocha la facilité qu'ils avoient eue à se laisser séduire. Il les assûra que loin de manquer d'affection pour eux, ou de craindre les Hollandois, il auroit déjà trouvé plus d'un moyen pour embarrasser beaucoup le Gouverneur dans son Fort, s'il n'avoit été retenu par des principes dont il ne devoit pas légèrement s'écarter avec une Nation qui étoit amie de la sienne en Europe. Il les rappella eux-mêmes à la bonne-foi qu'il lui voyoit exercer dans son commerce, en les priant de juger par cet exemple, des motifs qui lui faisoient ménager les Hollandois. Enfin pour leur persuader qu'il étoit aussi exempt de crainte que de défiance, & qu'il ne renonçoit point à l'envie de leur être utile, il leur dit que sa cargaison étant presque achevée, & que se proposant de retourner en Europe au commencement de la nouvelle saison, il pensoit à laisser quelques-uns de ses gens dans leur Isle, autant pour cultiver leur amitié, que pour entretenir un commerce qui leur deviendroit de jour en jour plus avantageux. A l'égard de l'éloignement où il avoit tenu son Vaisseau, il lui fut aisé de s'excuser sur la difficulté de trouver une bonne Rade à Puloway, & de justifier ses intentions par les soins qu'il avoit déjà pris pour en découvrir une au Nord-Est de l'Isle. Le Scha Bandar même, qui avoit écouté ce discours avec tous les Chefs, ne put se défendre de l'impression qu'il fit sur son cœur. Il ne déguisa point à Middleton les bruits qui s'étoient répandus au désavantage des Anglois, ni même le dessein qui l'avoit amené à Puloway: [qu'il ne devoit pas les blâmer, de ce qu'ils se désioient des Chrétiens; puisque depuis plusieurs années les Portugais & les Hollandois, sous des apparences d'amitié, n'avoient cherché qu'à s'emparer de leur Pays] mais il lui promit de rendre désormais plus de justice à la Nation Angloise, & d'aider même à ses projets d'établissement, sans aucun égard pour le mécontentement des Hollandois. [Ici l'Auteur de cette Relation, sans s'expliquer nettement sur les ordres dont Middleton étoit chargé par la Cour de Londres & par la Compagnie des Indes, laisse entrevoir que s'il eût rencontré l'*Ascension* & l'*Union*, Puloway étoit un des premiers endroits de l'Inde où ses propres desirs l'auroient porté à construire un Fort. C'étoit vraisemblablement les vûes qu'il formoit là-dessus pour l'avenir, qui lui avoient déjà fait chercher sur les Côtes de cette Isle une Rade sûre & commode. D'ailleurs, quoique le rivage eût ses dangers dans le lieu où la Pinasse & les Barques avoient tant de fois abordé, il ne lui paroissoit pas impossible, avec un peu d'art & de travail, d'y former un Port où dix Vaisseaux pussent être fort bien à couvert.

Il se ferre l'amitié avec les Indiens.

Remarque sur le dessein des Anglois.

Ils achevent avec tranquillité leur cargaison.

APRÈS cette réconciliation, le commerce fut poussé plus vivement que jamais, sans que les Hollandois, dans un si long intervalle, entreprissent de le troubler autrement que par leurs insinuations & leurs discours. Le Jonc fut réparé à force de soins. Peu de jours après, la cargaison du Vaisseau se trouva complète; mais comme il restoit à Middleton quelques marchandises de l'Europe, il crut ne les pouvoir mieux employer qu'à grossir sa provision d'épices. Il en mit trente tonneaux de plus dans le Jonc; & se déterminant tout-à-fait à laisser Spalding dans l'Isle, avec Chapman pour Facteur, & dix Matelots, il acheta un autre Jonc de quarante tonneaux, qu'il devoit leur laisser à son départ. Le Hopewell étoit à la fin de ses services. Comme ses planches n'avoient qu'un demi-pouce d'épaisseur, elles avoient été percées

fi

si gêné
& dans
ni le t
en pu
M
comm
& qu
gager
sa qua
familie
de leur
confian
core p
ver da
toit pe
sité de
M
tor. Il
me il s
voit al
fin, ap
avant l
Keeling
de Pul
perte. C
lui, il c
tam, e
lorsqu'il
Jone, q
mettre
dans l'é
suivre c
Vaissea
l'attend
la Rade
LES
Henslow
son dé
à vend
sent pr
de; &
nom de
blé de
bre de
& s'éta
air de sa
pendant
II. A

si généralement par les vers, qu'il falloit travailler sans cesse à la pompe; & dans des occupations, ou des maladies si continuelles, on n'avoit trouvé ni le tems ni le moyen de les calfeutrer. On sauva de ses débris tout ce qu'on en put tirer pour fortifier les deux Jones.

MIDDLETON aussi satisfait de l'affection des Indiens que du succès de son commerce, ne pensa plus qu'à faire ses adieux aux Habitans de Puloway, & qu'à les attacher à Spalding par des bienfaits & des promesses. Ils s'engagerent, non-seulement à le traiter avec tous les égards qu'ils devoient à sa qualité de Marchand & d'Etranger, mais à lui laisser la liberté de vivre familièrement au milieu d'eux, [sans lui rien déguiser de leurs pratiques & de leurs usages. C'étoit la plus grande preuve qu'ils pussent lui donner de leur confiance, & le point où les Hollandois étoient affligés de n'être point encore parvenus à Banda. Il semble qu'après cette remarque, on devoit trouver dans la Relation quelque détail de ces usages, dont la communication étoit permise à Spalding. Mais j'ai fait remarquer assez souvent que la curiosité des Marchands Anglois ne s'étend point au-delà de leur commerce.]

MIDDLETON partit de Puloway, le 7 de Septembre, avec le *Jonc de Lan-tor*. Il arriva le 10, au *Vaisseau*, qu'il ne trouva pas tout-à-fait chargé, comme il se l'étoit figuré, parce que dans le trajet de Puloway à Seran, l'eau avoit altéré sept tonneaux de muscades. Il y suppléa des épices du *Jonc*. Enfin, après avoir fait un plus long séjour aux Isles de Banda qu'aucun Anglois avant lui, il quitta la Rade de *Celogula*, que d'autres nomment la *Baye de Keeling*, sans voile de perroquet. Il l'avoit perdue dans son premier passage de Puloway à Seran, & divers obstacles l'avoient empêché de réparer cette perte. Comme c'étoit assez pour lui faire croire que le *Jonc* iroit plus vite que lui, il chargea le Patron, qui se nommoit *Musgrave*, d'une Lettre pour Bantam, en lui recommandant de faire toute la diligence possible. Cependant lorsqu'il eut suppléé par l'adresse aux voiles qui lui manquoient, il rejoignit le *Jonc*, qui ne se trouva point alors capable d'avancer aussi vite que lui, sans mettre plus de voiles qu'il n'en pouvoit porter. Le Capitaine, craignant que dans l'état où il étoit, il ne s'y fit quelque voie d'eau, lui donna ordre de le suivre doucement jusqu'à Bantam. Comme il étoit résolu d'y calfeutrer son *Vaisseau*, il prévoyoit que cette opération lui donneroit assez de tems pour l'attendre. Ainsi, portant droit à l'Isle de Java, il entra le 9 d'Octobre dans la Rade de Bantam.

Les premières nouvelles qu'il y reçut lui causèrent beaucoup de chagrin. *Hensworth* & *Neetles*, tous deux Chefs du Comptoir, étoient morts depuis son départ. Toutes les marchandises qu'il leur avoit laissées étoient encore à vendre. Les Chinois ne trouvant personne dans le Comptoir à qui ils pussent prendre confiance, s'étoient tournés presque tous vers celui de Hollande; & les plus fidèles amis des Anglois, sembloient avoir oublié jusqu'au nom de l'Angleterre. D'un autre côté, l'Equipage de Middleton étoit accablé de maladies. En arrivant dans la Rade, il fut obligé par le grand nombre de ses malades, de les laisser à bord sous la conduite de son Chirurgien; & s'étant approché du rivage dans le *Jonc*, il ne trouva point aux Javans cet air de satisfaction avec lequel ils recevoient ordinairement les Anglois. [Cependant il descendit sans aucune marque de défiance. Les Domestiques qui res-

II. Part.

Bb

toient

DAVID
MIDDLETON.
1610.

Spalding &
Chapman, de-
meurent à Pu-
loway avec
dix Matelots.

Le *Vaisseau*
Anglois & le
Jonc quittent
les Isles de
Banda.

Ils arrivent à
Bantam.

DAVID
MIDDLETON.
1610.
Triste état du
Comptoir An-
glois.

Middleton re-
gagne le Scha
Bandar.

Il se réconci-
lie avec les
Hollandois.

toient dans le Comptoir, lui firent une triste peinture de leur situation. Ils ne manquoient pas de fidélité, puisqu'ils avoient conservé les marchandises; mais ils avoient manqué de hardiesse ou d'industrie, & le commerce Anglois étoit dans une langueur dont il paroïssoit fort difficile de le relever. Middleton se hâta de voir les Officiers du Roi. Il reçut d'eux un accueil si froid, qu'il en conçut de fort mauvais augures.

DANS une si fâcheuse perspective, il eut recours au Scha Bandar, ancien Protecteur du Comptoir Anglois. Il le trouva fort piqué d'avoir été négligé si long-tems, & ses premiers discours furent un reproche d'ingratitude. Mais après l'explication de plusieurs circonstances qu'il ignoroit, il prit un visage plus ouvert. Middleton lui fit quelques présens, qui achevèrent de lui rendre ses anciennes dispositions. Il promit d'envoyer au Comptoir les Chinois qui étoient dans sa dépendance; & pour premier service, il conseilla au Capitaine de faire quelque fête, qui reveillât dans la Ville l'idée qu'on y avoit autrefois de la Nation Angloise.

BURMAN, l'acteur Hollandois, à qui Middleton rendit une visite, lui marqua beaucoup d'étonnement de la négligence que les Anglois avoient eue pour leur Comptoir. Mais l'intérêt qu'il affectoit d'y prendre, n'étoit qu'un artifice, pour pénétrer leurs vûes. Il s'étoit imaginé qu'il n'avoient abandonné si longtems leurs affaires à Bantam, que dans le dessein de former d'un autre côté quelque meilleur établissement; & voyant le Vaisseau Anglois si bien chargé des épices de Banda, il alloit jusqu'à craindre qu'il n'eût trouvé le moyen d'y chasser les Hollandois de leur Fort. Middleton, qui démêla une partie de ces soupçons, le rassûra par le récit de ce qui s'étoit passé dans son voyage. Il y joignit des plaintes si naturelles sur la conduite que le Gouverneur Hollandois avoit tenue avec lui, que l'ayant persuadé de sa bonne-foi il le fit rentrer insensiblement dans les vûes de paix & d'union qui avoient régné si longtems entre les deux Comptoirs.]

[DANS ce tems-là on vit arriver un petit Vaisseau qui après avoir été à la Chine, au Japon, à Ternate, à Makian, à Coromandel, à Patane, & à Jor, étoit allé à Amboyne & à Banda, pour y faire sa charge; mais n'ayant pas pû y réussir, il avoit été forcé de se rendre à Bantam pour y charger du Poivre. En passant près de Puloway, il avoit fait une décharge de toute son artillerie; un boulet qui avoit traversé la Maison d'un Indien, pénétra dans le Comptoir Anglois, où il perça quelques bales de Marchandises & blessa dangereusement un homme. Middleton avoit si bien pris ses mesures pour établir son commerce à Banda, que quoiqu'avant son arrivée les Hollandois y eussent deux Vaisseaux déjà à moitié chargés, depuis qu'il y avoit été, ils n'avoient pas pû acheter une seule livre d'Épices. Irrités du succès des Anglois, ils avoient résolu d'enlever toute leur cargaison, & dans cette vûe, les deux Vaisseaux s'étoient avancés dans un tems où il leur auroit été aisé d'exécuter leur entreprise, mais un calme qui survint (a) la leur fit man-
quer

(a) Ce récit nous prouve que le succès des Anglois doit moins être attribué à la prudence de Middleton, qu'à un effet du Hazard. Car que devenoient toutes leurs marchandises, si le

vent avoit été favorable aux Hollandois & peut-être même que ceux-ci leur avoient permis de négocier si fort à leur aise dans l'espérance de faire une plus riche prise.

que
char
pou
Mai
alloi
d'ép
re à
T
glois
seu
me c
de p
appr
feme
idées
jama
muni
de N
A
le dé
seule
tit no
malac
Maîtr
même
cés. [
tié sur
se ren
ce fol
invité
nois a
Flotte
soupe
pour
en ca
figure
si goû
les ca
voir.]
M
se cha
Claybo
il les
reste
périss
nomm
part d
tems,

quer, après quoi ils furent obligés de prendre la route de Bantam pour s'y charger de Poivre. En chemin ils découvrirent un Vaisseau, qu'ils prirent pour celui de Middleton; aussi-tôt ils résolurent de lui enlever sa charge. Mais il se trouva que c'étoit le Vaisseau nommé la *Province de Hollande*, qui alloit à Banda, & qui venoit des Moluques, où il n'avoit pas pu se fournir d'épices. Ayant appris des deux autres qu'il n'y avoit pas plus de profit à faire à Banda, il vint avec eux à Bantam.]

TANDIS que Middleton s'efforçoit ainsi de rétablir les affaires des Anglois, il arriva dans le Port de Bantam une Flotte Hollandoise de huit Vaisseaux, qui se proposoit d'employer l'année entière à faire sa cargaison. Comme elle devoit aller aux Moluques & à Banda, elle prit à Bantam quantité de planches & d'autres matériaux, pour les Ports de Hollande. [L'Amiral apprenant que les Anglois ne faisoient qu'arriver de Banda, s'informa curieusement de l'état où ils avoient laissé cette Colonie. Loin de lui déguiser leurs idées, Middleton & Davis, qui ne prévoyoit point que l'Angleterre dût jamais entreprendre de troubler les Hollandois dans leurs possessions, lui communiquèrent tout ce qu'ils avoient observé sur les fortifications du Château de Nera & sur les commodités du Port.]

AINSI, par sa complaisance & son adresse, Middleton parvint à réparer le désordre de son Comptoir. Il n'oublia point le conseil du Scha Bandar. La seule difficulté qui retardoit sa fête étoit le triste état de ses gens, & le petit nombre de ceux qu'il y pouvoit employer.] Davis même fut atteint d'une maladie si dangereuse, qu'on désespéra long-tems de sa vie. Un des Quartier-Mâtres, mourut dans les plus affreuses douleurs. Trois Matelots eurent le même sort, & les deux tiers de l'Equipage s'en croyoient sans cesse menacés. [Cependant, de trente ou quarante hommes qui restoient sains, la moitié suffisant pour la garde du Vaisseau & du Jonc, tout le reste reçut ordre de se rendre au Comptoir, où l'on commença les préparatifs d'une réjouissance solennelle. Le Scha Bandar & plusieurs autres Seigneurs du Pays furent invités le 27 d'Octobre à se trouver le lendemain au spectacle, avec les Chinois amis de l'Angleterre & les principaux Hollandois du Comptoir & de la Flotte. La fête consistoit dans une illumination, qui fut suivie d'un grand souper, & d'une danse où les Javans prirent beaucoup de plaisir. Middleton pour faire sa cour au Roi de Bantam, avoit fait écrire le nom de ce Prince en caractères du Pays sur un grand nombre de cartons, ornés de fleurs & de figures, avec diverses devises qui exprimoient ses vertus. Cette galanterie fut si goûtée au Palais, que le Scha Bandar fit demander le lendemain tous les cartons pour les présenter au Roi, qui avoit désiré impatiemment de les voir.]

MIDDLETON balança s'il ne devoit pas demeurer lui-même à Bantam, pour se charger de la direction du Comptoir. Mais, n'ayant plus que *Davis & Clayborne*, à qui il pût confier la conduite du Vaisseau, l'état de langueur où il les voyoit réduits lui fit craindre qu'ils ne mourussent dans le voyage. Le reste de ses malades ne se trouvoit pas mieux de l'air de Bantam. Il en périssoit quelqu'un tous les jours. [Un des nouveaux Facteurs qui avoient été nommés pour le Comptoir, après avoir conservé une santé ferme depuis son départ d'Angleterre, fut attaqué du mal qui affligeoit les autres depuis si long-tems, & n'y résista que 24 heures. C'étoit une sorte de scorbut intérieur,

DAVID
MIDDLETON.
1610.

Il donne une
fête, malgré
la maladie de
ses gens.

Galanterie
que Middle-
ton fait au Roi
de Bantam.

Il pense à re-
tourner enEu-
rope, malgré
les maladies
de ses gens.

DAVID
MIDDLETON.
1610.

qui ne se manifeftoit au dehors qu'après avoir corrompu prefque infenfible-
ment tous les vifcères, & qui commençoit à fe déclarer par une enflure dou-
loureuse des cuiffes & des jambes. Il n'y avoit rien à craindre de plus funefte
des incommodités de la plus longue navigation.] Enfin, Middleton n'eut
pas plutôt calfeutré fon Vaiffeau, & mis l'ordre néceffaire au Comptoir, qu'il
fe crut obligé pour l'intérêt de la Compagnie, de mettre promptement à la
voile.

Les Hollan-
dois transpor-
tent des fem-
mes aux Indes.

TROIS jours avant fon départ, quatre Bâtimens d'une nouvelle Flotte Hol-
landoife [compofée de neuf Vaiffeaux] entrèrent dans la Rade. Ils appor-
toient un grand nombre de femmes, pour fervir à peupler leurs Colonies. La
plûpart de ces malheureufes créatures étoient fi affoiblies par la fatigue du
Voyage, qu'il fallut les transporter du rivage à la Ville fur des brancards.
Le même jour, il arriva un Vaiffeau Hollandois de Ternate, avec des let-
tres qui portoient avis que l'Amiral de cette Nation avoit eu la tête empor-
tée d'un coup de canon dans un combat contre les Efpagnols, en allant aux
Manilles; que fon Vaiffeau avoit été pris avec deux autres, & qu'un qua-
trième avoit mieux aimé fe faire fauter que de fe rendre. Ces quatre Bâ-
timens étoient chacun de mille tonneaux. On avoit appris peu auparavant,
de Manille même, que Paul *Van Cardan*, autre Général Hollandois, qui com-
mandoit depuis quatre ans dans les Indes, étoit tombé entre les galères Ef-
pagnoles qui l'avoient fait prifonnier, & que tout fon l'Equipage avoit été
mis à la chaîne. Les Hollandois offrirent une groffe rançon pour tant de
Captifs. Mais on leur impofa pour condition, d'abandonner les Forts qu'ils
avoient élevés dans ces Ifles; & rien n'ayant pû les engager à retirer leurs
troupes, ils eurent l'humiliation de voir leur Général en prifon pendant
quinze mois. Enfuite, deux Vaiffeaux de Hollande, prirent un Gouverneur
Efpagnol, dans fon paffage de Manille aux Moluques; ce qui leur donna
l'occafion d'obtenir la liberté de Paul Cardan par un échange. Mais cet in-
fortuné Général eut le malheur de retomber entre les mains des Ennemis
de fa Nation, qui le renfermèrent, pour la feconde fois, dans une étroite
prifon.

Disgraces
qu'ils effuyent
contre les Ef-
pagnols.

Woodles eft
laiffé pour
Facteur à Ban-
tam.

LE feul Facteur que Middleton fut en état de laiffer à Bantam fe nom-
moit *Richard Woodles*, [homme à qui fon efprit & fon courage auroit acquis
une réputation brillante dans toute autre profeflion que celle du commerce.
Il avoit eu jufqu'alors peu d'occafions d'exercer ces deux qualités; mais le
Capitaine qui les lui connoiffoit, fe figura qu'elles pouvoient n'être pas inu-
tiles dans la fîtuation où il venoit de rétablir le Comptoir; & ce qu'il lui re-
commanda feulemment fut d'y joindre dans la même proportion, la douceur
& la prudence. Il lui donna un Domeftique fidèle, & fix Matelots, qui
fans être entièrement guéris fembloient promettre de fe retrouver bientôt
en meilleure fanté.] Enfin il laiffa des ordres pour Spalding, qui le char-
geoient à fon retour des Ifles de Banda, d'entreprendre le voyage de *Suk-
kadiana*, dans l'Ifle de Borneo, pour le commerce des diamans. Étant parti
le 16 de Novembre, il eut un paffage fort heureux jufqu'à la Baye de Sal-
danna. Il y jeta l'ancre le 20 de Janvier. Des informations, [que l'Auteur
n'explique point, mais qui étoient contenues apparemment dans quelqu'une
de ces infcriptions dont j'ai fait remarquer l'ufage,] lui apprirent que le
Chevalier Henri Middleton fon frère étoit arrivé dans cette Baye le 24 de
Juillet,

Diamans de
Sukkadania.
Middleton ar-
rive à Saldan-
na. Informa-
tions qu'il
y trouve.

Juillet,
c'est-à-d-
Lettre q
fon arriv
de la mè
mise à l
services
† [Mid
compagn
& l'Unio
pas laiffé
par l'hab
par l'hab
Londres
crets de
tion.] [I
le comm
Mufcades

juillet, & qu'il en étoit parti le 10 du mois suivant. Il y trouva de même, c'est-à-dire sans qu'on nous apprenne entre les mains de qui, la copie d'une Lettre que son frère avoit écrite à la Compagnie de Londres le jour d'après son arrivée, & qu'il avoit envoyée par un Bâtiment Hollandois qui partoit de la même Baye. L'Auteur observe que cette Lettre n'ayant jamais été remise à la Compagnie, il seroit imprudent de se fier aux Hollandois pour des services de cette nature.

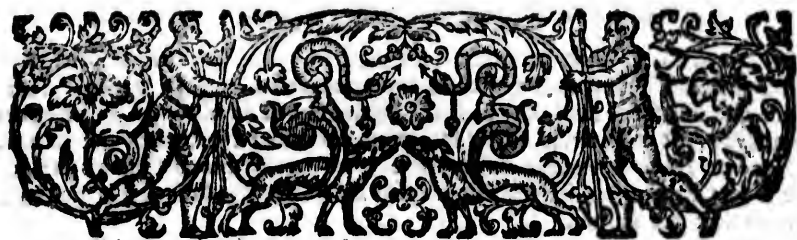
† [MIDDLETON acheva son voyage avec le même bonheur qui l'avoit accompagné dans toutes ses entreprises. S'il n'avoit pas rencontré l'Ascension & l'Union, qui avoient eu l'un & l'autre un sort bien différent, il n'avoit pas laissé d'exécuter la principale partie de sa Commission; non-seulement par l'habileté avec laquelle il avoit conduit son commerce, mais encore par le soin qu'il avoit eu de rapporter ses observations au but de la Cour de Londres & de la Compagnie. Au reste, il n'est pas surprenant que des secrets de cette nature ne soient pas expliqués plus clairement dans la Relation.] [Il avoit tant sur son Vaisseau, que sur le Jone qu'il avoit laissé sous le commandement de Herniman, pour la valeur de 25071½ Réales, en noix Muscades & autres épiceries.]

DAVID
MIDDLETON.
1611.

Heureuse fin
de son voyage.

Fin du Livre Troisième.





HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES

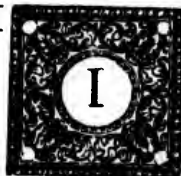
DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV^e. SIÈCLE.
SECONDE PARTIE.
LIVRE QUATRIÈME.

PREMIERS VOYAGES DES ANGLOIS AUX INDES ORIENTALES, ENTREPRIS PAR UNE COMPAGNIE DE MARCHANDS.

CHAPITRE PREMIER. (a)

Voyage de Sir Henri Middleton à la Mer Rouge & à Surate, en 1610.

Sir HENRI
MIDDLETON.
1610.
Motifs de ce
Voyage.



Il seroit inutile de supposer à l'Auteur de ce Voyage des vûes plus mystérieuses qu'il ne s'en attribue lui-même. Il étoit homme de naissance; mais assez mal avec la Fortune, pour ne pas rougir, à l'exemple de son Frère, d'employer son habileté & son courage au service de la Compagnie des Indes Orientales. Il fut nommé pour commander, avec le titre d'Amiral, trois Vaisseaux que la Compagnie envoyoit aux Indes, & lui-même s'est fait l'Historien de son Voyage.

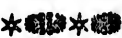
(a) C'est le Chap. XI. du 3^e. Livre de l'Original. R. d. E.



R E

S

SIÈCLE.

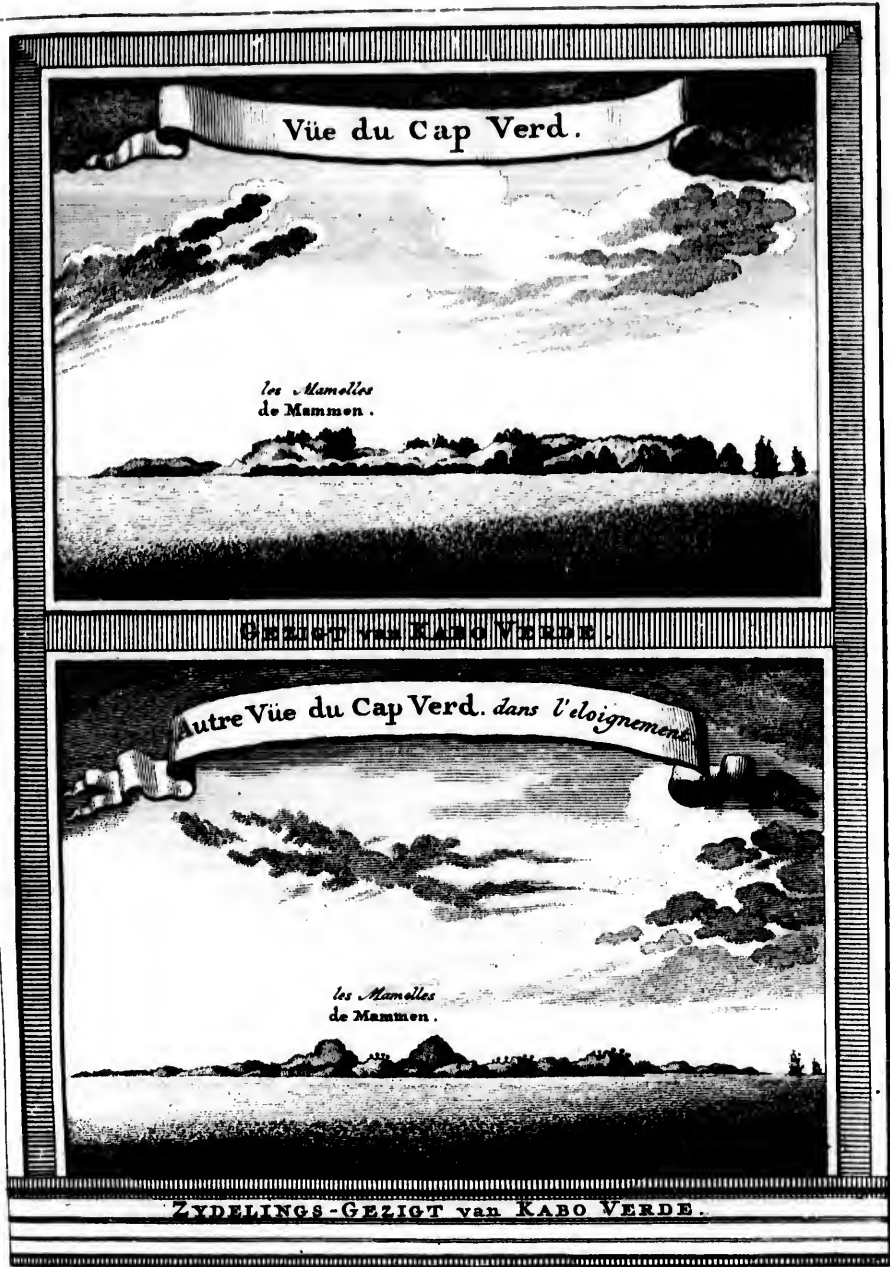


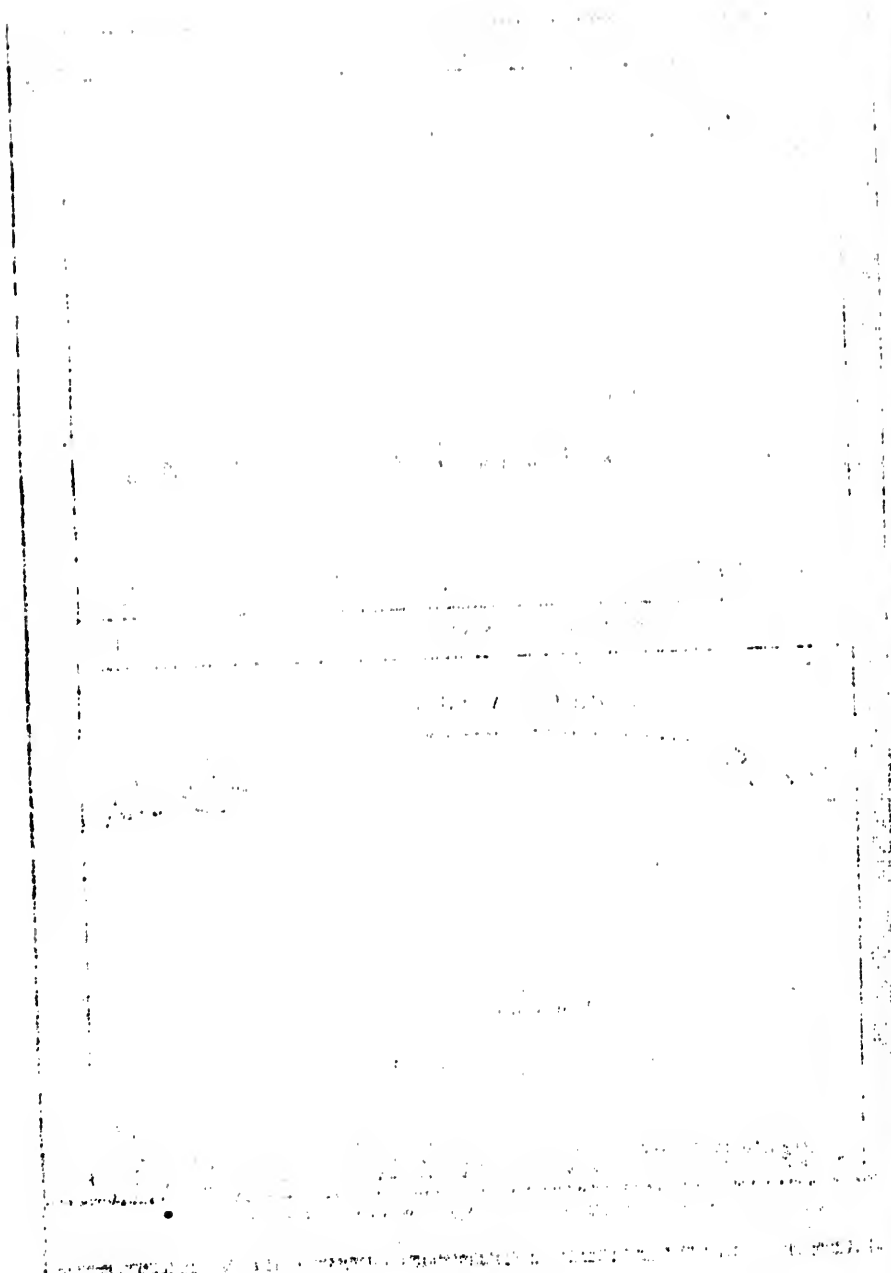
AUX IN-
UNE

(a)

ate,

Voyage des
lui-même. Il
avec la Fortu-
frère, d'em-
de la Com-
é pour com-
eaux que la
rien de son
Voyage.





Voyage. V
reprise.]

Les trois
croissement d
mandé par l
quante, &
de cent cinc
vres & d'au

LA Flott
sous une Ille
beaucoup d
paroissant d
rent furent
que si le te
Sir Henri f
chercher de
qu'il en fit
obtenir la
miral. On

LE 15,
les ordres f
sulta Dount
te, il dev
beauté du l
sions, pan
que les Ma

[Les Négr
prétendoie
seaux Espa
sons avoien
ment fami
but & les
plier la
lentes, nor
sur-tout en
de nourrit
tage de s'e
maines; n
ses ordinai
rin, il n'e
vision d'ea
dans leur
gers. Ces
lots, sur d

(b)
Titre de ce
Purchaff. V

Voyage. Voilà les seuls éclairciffemens qu'il donne sur les motifs de son entreprise.]

Les trois Vaisseaux se nommoient *The Trade's Increase*, c'est-à-dire, *l'Accroissement du Commerce*; le *Pepper-Corn*, & le *Darling*. Le premier, commandé par l'Amiral, étoit de mille tonneaux; le second de deux cens cinquante, & le troisième de cent nonante. Ils avoient à leur suite une Pinasse de cent cinquante tonneaux, nommée le *Samuel*, qui étoit chargée de vivres & d'autres provisions. (b)

LA Flotte mouilla le premier de Juin 1610 dans la rade du Cap-Verd, sous une Ile où l'Equipage d'un Bâtiment François de Dieppe travailloit avec beaucoup d'ardeur à fréter une petite Pinasse. Le grand mât de l'Amiral paroissant demander quelque réparation, les Charpentiers qui s'y employèrent furent surpris de le trouver si vermoulu, trois pieds au-dessus du pont, que si le tems eût été plus mauvais, il n'auroit pû résister au moindre orage. Sir Henri fit descendre quelques-uns de ses gens au rivage, avec ordre de chercher des arbres qui convinssent à ses besoins. Il s'en trouva de si bons, qu'il en fit couper plusieurs, pour les occasions pressantes. Mais il fallut obtenir la permission du Chef des Nègres, qui vint dîner à bord avec l'Amiral. On lui fit présent d'une pièce de drap & de quelques bagatelles.

LE 15, après avoir calfeutré soigneusement les Chaloupes & les Esquifs, les ordres furent donnés pour lever l'ancre le lendemain. Sir Henri consulta *Downton*, Capitaine du *Pepper-Corn*, & ses autres Officiers, sur la route qu'il devoit tenir jusqu'au passage de la Ligne. La plupart frappés de la beauté du Pays, de l'excellence de la Rade, & de l'abondance des provisions, panchoient à demeurer plus long-tems dans un lieu où l'on prétendoit que les Matelots acqueroient de la force pour résister à l'air & aux maladies. Les Nègres mêmes racontaient là-dessus des choses presque incroyables. Ils prétendoient avoir appris par le témoignage d'un grand nombre de Vaisseaux Espagnols & Portugais, que ceux que leurs nécessités ou d'autres raisons avoient fait demeurer plus d'un mois sur leur Côte, s'y étoient tellement familiarisés avec l'air d'Afrique, qu'ils n'avoient jamais connu le scorbut & les autres maladies de mer. Quoiqu'ils fussent peu capables d'en expliquer la raison, ils assûroient que leurs eaux avoient des propriétés excellentes, non-seulement dans l'usage actuel, mais long-tems après en avoir bû, sur-tout en y mêlant la poudre d'une racine qui leur servoit communément de nourriture. Sir Henri conçut fort bien qu'on pouvoit tirer quelque avantage de s'être accoutumé au climat d'Afrique par un séjour de plusieurs semaines; mais ne voyant aucun rapport entre la racine des Nègres & les causes ordinaires du scorbut, qui sont les viandes salées & l'âcreté de l'air marin, il n'entra dans ces idées que pour faire renouveler entièrement sa provision d'eau. Il s'imagina même que la vûe des Nègres étoit de le retenir dans leur Rade, par l'utilité qu'ils tiroient du séjour de trois Vaisseaux étrangers. Cependant le départ fut différé jusqu'au 18, pour satisfaire les Matelots, sur qui les discours des Nègres avoient fait beaucoup d'impression; & l'Amiral

Sir HENRI
MIDDLETON.
1610.
Nom des
Vaisseaux de
la Flotte.

Elle relâche
au Cap-Verd,
& se fournit
de mâts.

Le séjour du
Cap-Verd est
regardé comme
un préservatif
contre
le scorbut.

(b) Ces circonstances sont tirées du Titre de ce Voyage, tel qu'il se trouve dans Purchass. Vol. I. pag. 247. Ce Voyage, est

le Sixième qui a été entrepris pour le Comte de la Compagnie des Indes Orientales.

Sir HENRI
MIDDLETON.
1610.
Tempête sur-
prenante.

Vaisseau Hol-
landois fort
maltraité par
la Mer.

Différend en-
tre les Anglois
& les Hollan-
dois pour
quelques vols.

Espèce de
Licorne.

Ils arrivent à
la Baye de Sal-
danna; ce
qu'ils y trou-
vent.

L'Amiral ne refusa pas même d'acheter une provision de racines sèches, pour en faire du moins l'expérience. Le plus grand avantage que la Flotte tira de ce délai, fut d'éviter une affreuse tempête, qui s'éleva la nuit du seize, & qui dura dix heures entières avec la même violence. Mais elle se fit peu sentir dans la Rade; & tandis que la mer étoit dans une agitation extraordinaire, le tems ne perdit presque rien de sa sérénité sur la terre.

IL arriva le 17 un Bâtiment Hollandois, qui avoit été forcé de couper ses mâts, & qui venoit se radouber au Cap après avoir évité le naufrage. L'image de la mort sembloit peinte encore dans les yeux de tout l'Equipage. Le Capitaine, qui se nommoit *Van Tryden*, avoit fait jetter une partie de sa cargaison dans la mer; & faisant eau de toutes parts, il n'auroit pas conservé un seul balot si la tempête avoit duré deux heures de plus. Dans le besoin où il étoit de toutes sortes de provisions, les Anglois lui fournirent ce qu'ils avoient de prêt pour eux-mêmes. Ils aidèrent même au travail de son Vaisseau.

CEPENDANT ils furent mal payés de leurs bienfaits & de leurs services. Quoique la nécessité justifie certains excès, ils ne purent souffrir que les Hollandois abusassent de la facilité qu'ils avoient à les recevoir sur la Flotte, pour y enlever tout ce qui leur paroissoit utile à leurs besoins. Sur les premières plaintes, l'Amiral ordonna de fermer les yeux, & défendit même qu'on redemandât plusieurs instrumens qui avoient été dérobés. Mais cette indulgence même augmenta tellement le désordre, que plusieurs Matelots Anglois qui s'étoient vû enlever jusqu'à leurs ustenciles, employèrent ouvertement la violence. Quatre Hollandois qui avoient été pris sur le fait dans le Pepper-Corn, furent jettés brusquement dans la mer. Van Tryden porta ses plaintes à l'Amiral. Les Matelots Anglois furent punis, moins pour s'être défendus contre le vol, que pour avoir manqué d'obéissance, & s'être attribué le droit d'exercer la Justice. Mais l'Equipage des trois Vaisseaux goûta si peu cette distinction, que s'étant soulevé ouvertement, il menaça de tailler les Hollandois en pièces & brûler leur Vaisseau. Van Tryden prit le parti de venir demander grace pour les Matelots Anglois, & de faire restituer tout ce que ses gens avoient enlevé.

QUELQUES Anglois, qui s'étoient exercés à la chasse, apportèrent sur la Flotte une espèce de Licorne; du moins si tous les animaux qui n'ont qu'une corne doivent porter ce nom. Elle avoit d'ailleurs plus de ressemblance avec le Cheval qu'avec toute autre sorte de bêtes à quatre pieds. Sa couleur étoit brune, ses dents pointues & sa queue fort courte. Sir Henri conserva précieusement sa corne, qui étoit de la longueur de trois pieds & demi, sur sept pouces de tour dans sa plus grande épaisseur.]

AVANT que de lever l'ancre, on revint à délibérer sur la route que la Flotte devoit tenir jusqu'au passage de la Ligne. Il fut résolu de porter pendant quarante lieuës (c) au Sud-Sud-Ouest, & puis au Sud-Sud-Est, jusqu'à ce qu'on se fût approché de la Ligne; ensuite d'avancer directement à l'Est. On renvoya de-là le Samuel.

LE 24 de Juillet, la Flotte entra dans la Baye de Saldanna, où elle trouva trois

(c) *Angl.* soixante lieuës. R. d. E.

trois
étoient
rempli
du Ca
de Jar
ton,
même
étoit c
va un
mais l
Penda
ble qu
LE
de M
gustin
l'Am
à se p
du boi

LE
compt
plus a
couran
nuels,
les cal
& la
on app
la qua
Av
couran
2 deg
2 min
cultés
porté
Isles d
tra da

notes
H pêche
pût ar
ils l'an

Lettre
& qui
deux V
la mên
là pou
viend
ices Q
H.

trois Vaisseaux Hollandois qu'elle salua de cinq coups de canon. Ils y étoient pour y faire de l'huile de Veau marin (*d*), dont ils avoient déjà rempli trois cens pipes. Les Anglois prirent terre le même jour. Le nom du Capitaine Keeling, qu'ils apperçurent sur les rocs, avec la date du mois de Janvier 1609, qui étoit celle de son retour, & celui de David Middleton, frère de l'Amiral, qui étoit parti de Saldanna au mois d'Août de la même année, leur firent chercher quelque Lettre aux environs, comme on étoit convenu à Londres d'en laisser pour l'instruction mutuelle. Ils s'en trouva une, ensevelie dans la terre, directement au-dessous du nom de Keeling; mais le caractère en étoit si altéré, qu'il fut impossible d'en lire un seul mot. Pendant le séjour qu'on fit dans la Baye, il n'arriva rien de plus remarquable que la guérison des malades.

Le 6 de Septembre, à 23 degrés 30 minutes de latitude, on eut la vûe de Madagascar, & l'on jetta l'ancre avant la nuit dans la Baye de St. Augustin. On y trouva l'*Union*, qui étoit dans une grande disette de vivres. L'Amiral ayant gagné le rivage dans la Pinasse, ne fut pas plus heureux à se procurer des provisions. On n'emporta de cette Côte que de l'eau & du bois.

Le 10, après avoir suivi long-tems la terre avec un bon vent Sud-Est, on compta d'avoir fait au moins vingt-six lieuës; mais on ne se trouva guères plus avancé que de vingt, parce qu'on avoit été porté vers le Sud par les courans. On eut à les combattre, avec une défiance & des efforts continuels, jusqu'au 19^e. degré de latitude, où l'on trouva d'autres ennemis dans les calmes. Le 20 à midi, la latitude se trouva d'onze degrés 40 minutes; & la variation, de 12 degrés 40 minutes. Dans le cours de l'après-midi, on apperçut les Isles du Queriba (*e*), qui sont basses, & dangereuses par la quantité de petits rocs & de bas-fonds dont elles sont environnées.

Avec des vents assez favorables, les combats furent continuel contre les courans, & les erreurs fréquentes, jusqu'au 6 d'Octobre, qu'on se trouva à 2 degrés 30 minutes de latitude du Nord. La variation y étoit de 14 degrés 2 minutes. On ne cessa point jusqu'au 16 d'essuyer encore les mêmes difficultés, avec des erreurs & des variations perpétuelles (*f*). Le 17, ayant porté droit au Nord, on fit dix-sept lieuës, & l'on découvrit le matin les Isles *duas Hermanas*, ou les deux Sœurs (*g*). Enfin, le 18 au soir, on entra dans une Baye fort sabloneuse de l'Isle de Socotora, au 12^e. degré 25 minutes de latitude. [Des Matelots étant descendus sur le rivage, firent une pêche très abondante.] [Il n'y avoit que la nécessité de faire de l'eau qui pût arrêter les Anglois dans un lieu si désert & si stérile.] Aussi levèrent-ils l'ancre le 21, pour gagner la rade de Tamerin, principale Ville de l'Isle

(*d*) Mr. Laurent Femel, dans une Lettre que j'ai entre les mains, dit Purchaff, & qui est écrite de cette Baye, parle de deux Vaisseaux François qui étoient occupés à la même chose, mais qu'il soupçonnoit être là pour donner la chasse aux Vaisseaux qui viendroient des Indes.

(*e*) Dans les Cartes elles sont appelées *Quirimbu*.

(*f*) Ici le Traducteur a abrégé la relation

II. Part.

du Voyage, qui est dans l'Original un Journal exact de la route que tinrent les Anglois depuis le 6 de Septembre jusqu'au 17 d'Octobre. Mais comme ce Journal ne contient absolument rien d'intéressant, nous avons cru que le Lecteur nous sauroit gré de l'avoir supprimé aussi. R. d. E.

(*g*) Quelques-uns les appellent *Hermanos* c'est-à-dire Frères.

SIR HENRY
MIDDLETON.
1610.

Difficulté de
trouver des
vivres dans la
Baye de Saint-
Augustin.

Isles de Que-
riba.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1610.

Rade de Tamerin dans l'île de Socotora.

L'Amiral vifit le Roi.

Circonstances de cette visite.

Fartak dans l'Arabie heureuse.

le. Cependant le vent, qui étoit à l'Est, les empêcha d'y arriver jusqu'au 25. La latitude de Tamerin est de 12 degrés 30 minutes; & la variation de 19 degrés 18 minutes.

LA Ville est située au pied d'une montagne fort haute & fort escarpée. La Rade s'ouvre entre Est quart au Nord & Ouest-Nord-Ouest. On y mouilla sur six brasses d'eau & sur un excellent fond. Le 25, l'Amiral fit descendre l'emel, avec un cortège honorable, pour offrir au Roi quelques présents. Ils consistoient dans une pièce de drap, un gobelet d'argent, & une lame d'épée, qui furent reçus avec des témoignages de reconnoissance & des offres de service.

SIR Henri se rendit lui-même à terre, le jour suivant, accompagné de ses principaux Marchands, & d'une Garde bien armée. Quelques Insulaires, qui s'étoient présentés pour le recevoir, le conduisirent au Palais du Roi. Ce Prince parut à la porte de sa chambre, à l'arrivée des Anglois; & les faisant entrer fort civilement, il pressa l'Amiral de s'asseoir près de lui. Après d'autres complimens, Sir Henri lui fit diverses questions sur le commerce de la Mer rouge, auxquelles il répondit par de grands éloges du Pays & des Habitans, mais sur-tout d'Aden & de Mocka. Il ajouta que le Vaisseau Anglois l'*Ascension*, ayant porté ses marchandises dans ces deux lieux, s'en étoit défait avec tant d'avantage, qu'il étoit revenu entièrement à vuide, & qu'à son retour il avoit été obligé, pour la sûreté de sa navigation, de se lester à Socotora; [ce qui n'avoit point empêché qu'il n'eût péri malheureusement. On peut donc compter cette raison entre celles qui causèrent son naufrage.] L'Amiral, échauffé par les espérances qu'on lui donnoit pour le Commerce, demanda au Roi la permission de calfeutrer sa Pinasse. Elle lui fut refusée dans la Rade où il étoit, parce que le Roi craignoit beaucoup que la présence d'une Flotte Angloise n'éloignât les Etrangers de sa Capitale; mais la première Rade où il étoit entré lui fut offerte, avec l'assurance de toutes sortes de secours. Enfin ce Prince voyant l'Amiral peu disposé à profiter de cette offre, s'efforça d'adoucir son refus par d'autres faveurs. Il lui accorda de l'eau sans la lui faire payer, quoique tous les Etrangers la payassent fort cher. Il lui dit qu'il ne lui restoit point d'aloès à lui offrir, parce qu'il avoit envoyé toute sa provision à son Père, qui étoit Roi de l'Arabie heureuse, & qui faisoit sa résidence à *Kufchem*; mais lui faisant appréhender ne n'y être pas reçu favorablement, il lui conseilla de tourner ses vûes de Commerce du côté de la Mer rouge; [il lui confirma la perte de l'*Ascension* & de sa Pinasse. Middleton lui demanda si le Commandant de ce Vaisseau ne lui avoit point laissé quelque lettre; il lui répondit qu'oui, mais qu'un de ses domestiques l'avoit égarée.] L'Amiral & tout son cortège eurent l'honneur de dîner avec le Roi.

LE 7 de Novembre, la Flotte ayant levé l'ancre, prit à l'Ouest quart au Sud & à l'Ouest-Sud-Ouest en suivant la Côte. A peine étoit-il dix heures du matin, lorsqu'elle apperçut une terre haute, qu'elle prit pour Aden. C'étoit dans l'éloignement une sorte de Promontoire, qui s'élevoit comme *Abba del Curia*. Le soir, à six heures, on jetta l'ancre sur vingt brasses de fond, à la vûe d'une Ville située dans une Vallée au pied d'une montagne; ce qui forme une perspective fort agréable. [Elle est environnée d'une muraille de pierre, & défendue par des Forts & des Boulevards placés de distances en distances;

ces;
du P
con
écou
naire
rapp
qui p
de qu
de s'a
feroit
venu
vé à
L'A
que f
me;
ne va
S
un de
fusa
Moe
ges.
des tr
chanc
prom
glois
le Pe
Mais
té po
So
me r
Ouef
trent
conti
que
gran
Mer
Ile
Cana
enve
Côte
dont
troit
& N
quat
arriv
mâ
se,
band

ces;] On fut assuré dès le même jour que c'étoit Aden. Une Barque, partie du Port, vint s'informer des intentions de l'Amiral, & lui offrir tout ce qui convenoit à ses besoins s'il étoit amené par le Commerce. Mais tandis qu'il écoutoit ces offres, le vent qui s'éleva à l'Est-Sud-Est, & la force extraordinaire du courant, l'emportèrent à plus de vingt lieuës. Cependant s'étant rapproché le 8, il lui vint une seconde Barque, montée par trois Arabes, qui portoient le Pavillon du Gouverneur, & qui lui demandèrent, de sa part, de quelle Nation il étoit, quelles vûes l'avoient amené, & s'il se proposoit de s'arrêter long-tems dans le Pays. Ils ajoûtèrent, que s'il étoit Anglois, il seroit reçu volontiers; que l'année d'auparavant, le Capitaine Sharpey étoit venu dans leur Port, & que de-là il s'étoit rendu à Mocka, où il avoit trouvé à se défaire de toutes ses marchandises.

L'AMIRAL leur demanda le nom & le caractère du Bacha. Ils répondirent que son nom étoit *Jaffar*; que son Prédecesseur avoit été un fort méchant homme; que celui-ci n'étoit pas beaucoup meilleur, & qu'en général les Turcs ne valoient rien

SIH HENRI envoya sa Pinasse au rivage, sous les ordres de *Jean Williams*, un de ses Facteurs, qui parloit Arabe. Elle fut reçue civilement; mais on refusa au Facteur un Pilote qu'il demandoit pour conduire la Flotte jusqu'à Mocka. On voulut du moins qu'il restât trois Marchands Anglois pour otages. Cependant cette difficulté fut terminée par une autre voye. A la vûe des trois Vaisseaux qui levoient l'ancre pour se rendre à Mocka, les Marchands de la Ville demandèrent en grace à l'Amiral de leur en laisser un; promettant d'en acheter toutes les marchandises, & d'accorder aux Anglois toutes les faveurs qu'ils pouvoient desirer. Il consentit à leur laisser le *Pepper-Corn*, sans abandonner le dessein qu'il avoit de se rendre à Mocka. Mais le Pilote qu'il attendoit ne paroissant point aussi-tôt qu'il l'auroit souhaité pour profiter du vent, il mit à la voile le 12 sans ce secours.

SON espérance étoit de suivre un petit Bâtiment Indien, qui faisoit la même route. Après avoir côtoyé le rivage pendant le reste du jour, tantôt Ouest-Sud-Ouest, tantôt Ouest quart au Nord, en trouvant toujours vingt-huit à trente brasses de fond, vers le soir il perdit de vûe son guide. Le 13 il continua de suivre la Côte, portant entre Ouest quart au Nord, & Sud, quoique son véritable point dût être l'Ouest. Le jour suivant, il découvrit de grand matin, à trente lieuës d'Aden, le Promontoire qui est à l'entrée de la Mer rouge, & qui s'éleve avec l'apparence d'une Ile. A l'opposite est une Ile basse & platte, qui se nomme *Babelmandel*. Elle a du côté du Sud un Canal assez large, qui sert d'entrée. L'Amiral passa ce Détroit. Ensuite il envoya sa Pinasse pour demander un Pilote, dans un Village qui est sur la Côte du Nord, à l'entrée d'une Baye sabloneuse. Il lui vint deux Arabes, dont on lui vanta beaucoup l'habileté. La profondeur de l'eau dans le Détroit est entre huit & onze brasses. Ayant suivi la Côte, Nord quart à l'Ouest & Nord-Nord-Ouest, sur dix-huit & vingt brasses de fond, il découvrit vers quatre heures après-midi la Ville de Mocka; & dans l'espace d'une heure il arriva proche du Port; mais le vent devint si gros, que ses deux grands mâts se fendirent, & que le Pilote Arabe qui conduisoit le *Trade's Increase*, le fit échouer, avec autant d'imprudence que de malheur, sur un grand banc de sable. Comme l'orage ne diminuoit pas, & que les flots étoient

SIH HENRI
MIDDLETON.
1670.
La Flotte
Angloise se
rend à Aden.

Bachas Turcs
& leur caractè-
re.

Les Anglois
laissent un
Vaisseau à
Aden.

Entrée de la
Mer Rouge.

Un Vaisseau
Anglois, é-
choue près de
Mocka.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1610.

Premières
explications
avec les
Turcs.

On décharge
le Vaisseau é-
choué.

Traité avec
les Turcs.

Le Vaisseau
est remis à
flot.

L'Aga exige
que l'Amiral
descende.

fort agités, on craignit beaucoup de ne pouvoir se délivrer d'un embarras si pressant.

Au milieu du péril, & lorsque l'arrivée des ténèbres sembloit devoir l'augmenter, on vit paroître une Barque qui venoit du Port, avec un Turc de fort bonne mine, que le Gouverneur envoyoit à la découverte. L'Amiral répondit à ses questions, qu'il étoit Anglois, & qu'il venoit pour le commerce. On l'assura qu'il seroit vu de bon œil à ces deux titres, & que pour l'accident du Navire échoué, il devoit peu s'allarmer, parce qu'il n'arrivoit guères de grand Bâtiment à Mocka, qui ne courût le même péril & qui n'en sortit heureusement. Après ces explications, le Turc se hâta de retourner au Port, dans l'impatience d'informer l'Aga de ce qu'il avoit appris; mais il promit de revenir le lendemain avec des Barques, pour soulager le Vaisseau. On le nommoit en Arabe *Amir al Babr*, c'est-à-dire, *Seigneur de la Mer*, & son office consistoit à visiter les Vaisseaux, pour empêcher les fraudes du commerce, & pour faire décharger les marchandises. Malgré le faste de son titre, ses appointemens se réduisoient à certains droits d'entrée & de sortie.

Il revint le 14, avec trois ou quatre autres Turcs, deux desquels parloient la Langue Italienne. Ils apportèrent à l'Amiral un présent de la part de l'Aga, & l'offre de tout ce qui pouvoit être utile à ses besoins. Il pouvoit s'assurer, lui dirent-ils, de trouver à Mocka les mêmes commodités qu'on vante à Constantinople, à Alep & dans les meilleurs Ports de l'Empire Ottoman. Quatre ou cinq Barques légères, dont ils furent suivis, s'approchèrent du Vaisseau échoué pour recevoir les marchandises qu'on y voudroit décharger. Les Anglois y jetterent d'abord tout ce qui se trouva sous leurs mains: Femel, sans consulter l'Amiral, y mit tout ce qui lui appartenoit, & prit le parti de se rendre au rivage avec les Turcs. L'argent, les dents d'éléphants, la poudre & le plomb furent transportés sur le Darling. Ensuite, on employa toute la soirée à donner quelque mouvement au Vaisseau, en le tirant à force de bras avec tous les cables; mais tous les efforts furent inutiles.

On continua le lendemain de décharger tout ce qui pouvoit augmenter le poids d'une si grosse masse, & d'envoyer successivement les balots & les tonneaux au rivage. L'Amiral reçut une lettre de Femel, qui lui rendoit compte des civilités qu'il avoit reçues de l'Aga, & d'un Traité qu'il avoit fait avec lui, suivant lequel les Anglois devoient payer cinq pour cent de tout ce qui seroit vendu, avec la liberté de remporter à bord les marchandises dont ils ne pourroient se défaire. L'Aga lui écrivit aussi, pour lui renouveler ses offres par une lettre de sa propre main, & signée de son sceau. La fin de cette journée fut heureuse: On réussit enfin, par le secours des Cabestans, à tirer le Vaisseau du sable; & l'on eut avant la nuit la satisfaction de le voir à flot.

Le 19, on vit arriver deux Barques avec une lettre de Femel, qui demandoit du fer à l'Amiral. En lui envoyant ce qu'il désiroit, Sir Henri lui déclara par écrit qu'il ne permettoit plus qu'on transportât des marchandises à terre, avant que celles qui s'y trouvoient déjà fussent entièrement vendues. A cette réponse, Femel en fit une autre qui surprit beaucoup tous les Anglois de la Flotte. Il marquoit à l'Amiral que s'il pensoit à faire quelque commerce, il falloit, suivant l'usage du Pays, qu'il descendit lui-même au rivage;

sans

fans que
de mau
l'Ordre
bonne-f
de Shan
Turcs c
propre
rendre
rivage
Musicie
de l'Aga
sifération
blée etc
apporté
fit aussi
l'assuran
ceux qu
ees com
de foye
protecti
tant de
duit par
ment de
Musicie
tit pour
rêter su
plus que
(b) l
présent
parer, &
dans un
tres lie
le, étar
l'envie
de cort
que la
conçut
d'en fa
l'air à
que co
tendre
ge étoi
les répr
présens

sans quoi les Infidèles ne se persuaderoient jamais qu'il ne fût pas venu avec de mauvaises intentions. L'Interprète étoit chargé de lui déclarer aussi par l'Ordre de l'Aga, que s'il étoit ami des Turcs & disposé à commercer de bonne-foi, il ne devoit pas faire difficulté de descendre. Il lui cita l'exemple de Sharpey & de tous les Capitaines Indiens, qui n'avoient pas refusé aux Turcs ce témoignage d'estime & de confiance. [Malgré la résistance de son propre cœur & les alarmes de ses gens,] Sir Henri se détermina le 20 à se rendre à terre avec une suite moins nombreuse que choisie. Il trouva sur le rivage plusieurs personnes de distinction assemblées pour le recevoir, & des Musiciens qui le conduisirent au bruit de leurs instrumens jusqu'à la maison de l'Aga. Il y fut reçu avec toutes les marques possibles d'amitié & de considération. On le fit asseoir près de l'Aga, tandis que tout le reste de l'Assemblée étoit debout. Il présenta la Lettre du Roi, avec un présent qu'il avoit apporté pour le Bacha, & qu'il pria qu'on lui fit remettre incessamment. Il fit aussi un présent à l'Aga, qui le reçut avec beaucoup de satisfaction, en l'assurant qu'il ne seroit pas troublé dans l'exercice de son commerce, & que ceux qui entreprendroient de le chagriner seroient punis sévèrement. Après ces complimens, l'Aga le pria de se lever, & l'ayant fait revêtir d'une robe de soye pourpre, brochée d'argent, il lui protesta qu'étant désormais sous la protection du Grand-Seigneur, il n'avoit à craindre aucune insulte. En sortant de l'Audience, on lui présenta un beau cheval, richement paré, & conduit par un homme d'apparence. Il monta dessus, pour se rendre au logement des Anglois, couvert de sa nouvelle robe, & toujours escorté par les Musiciens de la Ville. Après avoir dîné avec les gens de sa Nation, il partit pour se rendre à bord. Mais l'Aga le fit presser fort instamment de s'arrêter sur le rivage. Il y consentit pour voir calfeutrer sa Pinasse, d'autant plus que le tems devint fort mauvais.

(b) Il ne se passa point un jour où l'Aga ne fit quelque civilité ou quelque présent à l'Amiral. Le 28 il le fit prier deux fois de se réjouir, & de se préparer, après le jeûne des Turcs, qui étoit prêt d'expirer, à l'accompagner dans une promenade qu'il vouloit faire à sa maison de campagne & dans d'autres lieux de plaisir. Le même jour, Pemberton, qui étoit logé dans la Ville, étant venu se promener au rivage, Sir Henri le retint à souper; après quoi l'envie leur prit à tous deux de retourner à bord. Les Turcs qui leur servoient de cortège, les prièrent de remettre leur départ au lendemain, sous prétexte que la nuit étoit trop avancée. L'Amiral, quoiqu'offensé de cet obstacle, n'en conçut aucune défiance; & supposant qu'ils agissoient sans ordre, il résolut d'en faire le lendemain ses plaintes à l'Aga. Le matin, tandis qu'il prenoit l'air à sa porte avec Femel & Pemberton, il lui vint un Janissaire avec quelque commission de l'Aga. Comme il ignoroit la langue Turque, il fallut attendre quelques momens, jusqu'à l'arrivée de l'Interprète. Le sujet du Message étoit un nouveau compliment. L'Aga le prioit de se livrer à la joie, sur les réponses favorables qu'il avoit reçues du Bacha, à qui il avoit envoyé les présens. Au même instant un Anglois de la suite de l'Amiral accourut avec

SIR HENRI
MIDLETON,
1610.

Accueil qu'il
y reçoit.

Il retourne
au rivage où il
s'arrête.

Les Turcs
commencent à
l'inquiéter.

Ils attaquent
les Anglois.

(b) La 25. Section commerce tel dans l'Original. R. d. E.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1610.

effroi, pour l'avertir qu'il étoit trahi, & que les Turcs étoient aux mains avec les Anglois de l'autre côté de la maison. Le Messager de l'Aga, qui étoit encore présent feignit beaucoup de surprise, & se fit montrer le lieu du combat. Il s'y rendit aussi-tôt. Les Anglois le suivirent; & l'Amiral s'avança lui-même, en appelant ses gens à haute voix, & les exhortant à se rassembler autour de lui, pour se défendre dans la maison.

TANDIS qu'il parloit avec cette chaleur, il reçut de quelques Turcs, qui s'avancèrent près de lui, un coup furieux qui le fit tomber sans connoissance. Mais la douleur qu'on lui fit souffrir, en lui liant les mains derrière le dos, lui fit bientôt rappeler ses esprits. Lorsqu'on le crut capable de marcher, deux Turcs, l'escortant de chaque côté, le conduisirent dans cet état à la Ville, où il trouva plusieurs de ses Compagnons traités avec la même barbarie. En chemin on lui prit son argent & trois bagues de prix, dont l'une étoit son cachet. Il fut enfermé dans une étroite prison avec sept autres Anglois qui étoient échappés au carnage, & chargé de chaînes fort incommodes & fort pesantes, [deux Soldats qu'on avoit laissé avec eux pour les garder, eurent pitié de leur état; ils relâchèrent un peu leur chaînes qui les serroient si fort que le sang étoit sur le point de sortir par l'extrémité de leurs doigts.] Ses gens lui apprirent qu'ayant été surpris sans défense, par une troupe de Turcs bien armés, huit d'entre eux avoient été tués des premiers coups, quatorze blessés dangereusement, & le reste faits prisonniers.

Perte des Anglois, & traitement qu'ils essuyent.

APRÈS le succès de cette première trahison, les Infidèles cherchèrent le moyen de se saisir des Vaisseaux & des marchandises. Ils mirent dans trois grandes Barques, cent cinquante Soldats, pour surprendre d'abord le *Darling*, qui étoit à peu de distance du rivage. Ils ôtèrent leur turban, dans l'espérance de n'être pas reconnus & de passer pour des Chrétiens. A la faveur de cette ruse, ils abordèrent en effet le Bâtiment; & la plupart y étant montés avant que les Anglois se fussent défaits du péril, ils firent main-basse sur les premiers. Cependant les autres sautant sur leurs armes, se mirent en état de disputer courageusement leur vie. Un Matelot eut la présence d'esprit de prendre un baril de poudre, qu'il jeta au milieu des traîtres, avec une mèche allumée si juste, que plusieurs furent brûlés sans pouvoir être secourus. Les autres effrayés de cette exécution, se retirèrent vers la poupe pour se reconnoître. Mais la mousqueterie & d'autres barils de poudre qui furent jetés parmi eux avec le même succès, augmentèrent tellement leur consternation, que la plupart se précipitèrent dans les flots, tandis que le reste descendant autour du Vaisseau pour regagner leurs Barques, demandoient quartier avec de grands cris. Il se flattoient en vain de l'obtenir. Les Anglois massacroient sans pitié tout ce qui tomba sous leurs coups. Il n'en échappa qu'un, qui avoit eu l'adresse de se cacher, & qui obtint grace après la fin du carnage.

Les Turcs attaquent un Vaisseau Anglois.

Ils sont fort maltraités.

PENDANT cette furieuse action, une des Barques, qui sur quelques ordres mal conçus étoit retournée d'abord au rivage, y avoit déjà publié que l'Emir al Bahr s'étoit saisi du Vaisseau. On y fit de grandes réjouissances, & l'Aga fit partir aussi-tôt d'autres Barques pour amener une si belle prise jusqu'à la Ville. La surprise de ses gens fut extrême, en voyant venir à leur rencontre quelque reste de Turcs qui étoient échappés à la vengeance des Anglois

glois (i)
l'Amiral
s'empara
sept aut

EN le
d'un ton
la hardi
la Mecq
puisque
ti d'aill
l'engage
reprit,
le, don
Grand-S
Mer.

les Ang
une lett
de ses M
chandise
quoi il
sçavoir
depuis
fait voil
ver ni
Darling
lui dit q
tre les
saisis,
lequel
ri de la
cours,
de se ré
ses gen
à l'Am
n'étoie
se préc
si vous
Henri

L'A
d'argen
gent,
difes q
avoien

(i)
ses voil

glois (i). Malgré le chagrin que l'Aga ressentit de cette nouvelle, il fit dire à l'Amiral, par son Interprète, que les Musulmans avoient jugé à-propos de s'emparer d'un de ses Vaisseaux, & le lendemain il se le fit amener avec les sept autres prisonniers.

EN les voyant paroître, il s'avança au-devant d'eux d'un air irrité; &, d'un ton qui ne l'étoit pas moins, il demanda à l'Amiral comment il avoit eu la hardiesse de venir dans le Port de Mocka, si voisin de la sainte Ville de la Mecque? L'Amiral répondit que son arrivée n'avoit pas été inconnue, puisqu'il avoit pris soin d'en donner avis aux Turcs, & qu'il n'avoit consenti d'ailleurs à descendre au rivage, qu'après des instances redoublées & sur l'engagement qu'ils avoient pris de traiter favorablement les Anglois. L'Aga reprit, qu'il n'étoit pas permis aux Chrétiens d'approcher de la sainte Ville, dont Mocka étoit le Port ou la Clé; & que le Bacha avoit ordre du Grand-Seigneur de faire esclaves tous ceux qui oseroient entrer dans cette Mer. Sir Henri répliqua que c'étoit sa propre faute, puisqu'il avoit arrêté les Anglois par ses instances & par de belles promesses. [L'Aga lui remit une lettre du Capitaine *Downton*, dattée d'Aden, il lui donnoit avis que deux de ses Marchands, avec le pourvoyeur du Vaisseau, (k) étoient retenus à terre, & qu'ils ne seroient pas relâchés avant qu'on eut débarqué les Marchandises, ou qu'on eut payé 1500 *Venetianos* pour le droit d'Ancrage, sur quoi il prioit Sir Henri de lui mander ce qu'il avoit à faire. L'Aga voulut sçavoir le contenu de cette Lettre; & quand on l'en eut informé, il dit que depuis qu'elle avoit été écrite, le Vaisseau étoit parti d'Aden, & qu'ayant fait voile pour Mocka, il s'étoit brisé contre un roc, & qu'on n'en avoit pu sauver ni hommes ni marchandises.] Ensuite il pria Sir Henri d'écrire à bord du *Darling*, pour sçavoir combien il y restoit de Turcs prisonniers. L'Amiral lui dit que c'étoit prendre un soin fort inutile, puisque ce Vaisseau étoit entre les mains des Turcs. Il est vrai, répondit l'Aga, que mes gens s'en sont saisis, mais votre grand Vaisseau est venu me l'enlever. Cet artifice, par lequel il s'efforçoit de déguiser la vérité, servit du moins à consoler Sir Henri de la première nouvelle. Après avoir varié plus d'une fois dans ses discours, l'Aga lui proposa enfin d'envoyer par écrit au grand Vaisseau l'ordre de se rendre, & lui promit de lui accorder l'autre pour se retirer avec tous ses gens. Une proposition si ridicule ne pouvoit causer que de l'indignation à l'Amiral. Il se fit violence pour répondre tranquillement, que ses gens n'étoient pas des insensés, qui fussent capables sur un ordre simple, de venir se précipiter volontairement dans l'esclavage. Je suis sûr, reprit l'Aga, que si vous leur écrivez, ils n'oseront pas vous désobéir. Eh bien, répondit Sir Henri d'un ton ferme, je ne veux pas leur écrire.

L'AGA voyant toutes ses instances inutiles, lui demanda quelle somme d'argent il avoit sur ses Vaisseaux. L'Amiral répondit qu'il avoit peu d'argent, & que ce qu'il avoit apporté étoit moins pour acheter des marchandises que des vivres. L'Aga continua de demander si les deux Vaisseaux avoient à bord beaucoup d'eau & de provisions. L'Amiral répondit qu'ils en

SIR HENRI
MIDDLETON.
1610.

L'Aga se fait
amener l'Ami-
ral & les au-
tres Prison-
niers.

Propositions
& menaces de
l'Aga.

Constance
de l'Amiral.

(i) *Angl.* en voyant le Vaisseau qui avoit

ses voiles déployées. R. d. E.

(k) Outre ces trois hommes, il y eut en-
core vingt Anglois arrêtés à Aden par trahison.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1610.

Il est traité
avec beau-
coup de bar-
barie.

en avoient assez pour deux ans. Cette réponse étoit peu vrai-semblable; [mais il parut qu'elle n'en faisoit pas moins d'impression sur les Turcs, car avec beaucoup de mauvaise-foi ils étoient assez grossiers pour croire les autres plus sincères.] Enfin l'Aga revenant à ses premières vûes, menaça l'Amiral de lui faire couper la tête, s'il refusoit d'écrire au grand Vaisseau. J'y consens, lui répondit Sir Henri. Les fatigues de la mer & les désagrémens du Commerce me rendent la vie fort ennuyeuse. Les offres faisant aussi peu d'impression sur lui que les menaces, l'Aga donna ordre qu'il fût séparé de ses compagnons, & chargé de nouvelles chaînes, avec les fers aux pieds & aux mains. On le logea pendant le reste du jour, dans une étable à chiens, fort obscure & fort sale. La nuit, sur les instances de *Schermal*, Consul des Banians, il fut conduit dans un lieu plus commode, avec un de ses Matelots qui parloit la Langue Turque. Cependant il n'eut que la terre pour lit, & qu'une pierre pour chevet; [& s'il lui arrivoit de fermer l'œil il étoit aussitôt réveillé par un très grand nombre de rats qui couroient autour de lui.]

VERS le milieu de la nuit, il reçut la visite du Lieutenant de l'Aga, & du *Drogueman*, ou de l'Interprète, qui le prièrent avec beaucoup de douceur d'écrire à bord, pour sçavoir le nombre & les noms des prisonniers Turcs. Mais ils lui recommandèrent absolument de ne rien dire dans sa Lettre de sa propre situation, & des violences qu'il avoit essuyées. Au contraire ils exigèrent qu'il se louât du traitement qu'il avoit reçu, & que pour colorer son retardement, il leur écrivît qu'il attendoit la réponse du Bacha dans une maison où l'on prenoit soin qu'il ne lui manquât rien. Il consentit à faire cette Lettre; mais il y donnoit ordre à ses gens de veiller sur les deux Vaisseaux, & de n'en laisser sortir personne pour venir au rivage. Elle fut montrée séparément à plusieurs des prisonniers, avec des observations pour reconnoître si elle étoit conforme aux instructions du Lieutenant.

Il se passa quelque tems, sans qu'elle pût être envoyée à bord, parce qu'il ne se trouvoit personne qui eût la hardiesse de la porter. A la fin, un homme de Tunis en Barbarie, qui parloit fort bien la Langue Italienne, s'offrit pour cette entreprise, à condition que l'Amiral écrivît à ses gens de le bien traiter. Sir Henri ne se fit pas presser pour y consentir. Cette seconde Lettre fut examinée avec autant de soin que la première, & partit le jour suivant. On reçut pour réponse que tous les Turcs avoient été tués ou noyés, à la réserve d'un seul, qui se nommoit *Rusuan*; & que les Anglois des deux Vaisseaux apprenoient avec d'autant plus de joye des nouvelles de leur Amiral, que *Rusuan* les avoit assurés de sa mort & de celle de tous les gens de sa suite. Ce prisonnier Turc étoit un Soldat du commun.

SIR Henri & les sept Anglois de sa suite demeurèrent dans cette misérable situation jusqu'au 15 de Décembre, sans recevoir aucune nouvelle des deux Vaisseaux, & sans pouvoir les informer de leur misère. L'Aga visita plusieurs fois l'Amiral, en renouvelant toujours ses promesses ou ses menaces, pour tirer de lui l'ordre qu'il desiroit. Ses réponses furent les mêmes. [On lui demanda comment il prétendoit faire sa charge, ayant si peu de marchandises avec lui, il répondit que quand même il n'en auroit point apporté, les Comptoirs de sa Nation, qui étoient en différens endroits des Indes, pourroient aisément lui fournir sa cargaison; mais que d'ailleurs il en avoit assez pour

On l'engage
à faire une
Lettre sincère
pour ses gens.

Réponse des
gens de l'Ami-
ral.

pour
pres
pren
ans,
vent
les C
En c
l'eau
se dé
pren
voien
nir.
trepr
comp
Vais
qui e
Turq
dema
permi
qualit
droit
sur l'é
celles
avoit p
l'Amir
ON
ri n'av
long-te
Lettre
il étoit
qu'on l
ne du l
tenu d
l'arrête
dans la
ral. Ce
à son V
demand
se faisir
apporté
ga les p
IL se
de Zena
claircir
qu'il se

II. Pa

pour se charger de poivre, qu'on a à bon marché dans les Indes.] On le pressa particulièrement sur la quantité des provisions, parce que l'Aga comprenant enfin que les deux Vaisseaux n'en pouvoient être fournis pour deux ans, se promettoit que la nécessité forceroit les Anglois de se rendre. Le vent ne leur permettoit pas de quitter cette mer avant le mois de Mai, & les Côtes sont si stériles qu'ils avoient peu de secours à tirer des lieux voisins. En effet, quoiqu'ils fussent libres dans une Rade fort large & fort ouverte, l'eau commençoit à leur manquer; d'autant plus qu'ils avoient été forcés de se défaire de cinquante tonneaux, pour soulager les deux Bâtimens dans leur première disgrâce. D'ailleurs ne recevant aucune nouvelle de la terre, ils avoient autant d'embarras sur la conduite que sur la course qu'ils devoient tenir. Après beaucoup d'incertitudes, un Matelot, nommé Jean Shambert, entreprit de se rendre à terre, pour éclaircir aux risques de sa vie le sort de ses compagnons & le sien. Il se mit dans une Chaloupe, avec un Indien de son Vaisseau pour lui servir d'Interprète; & gagnant à la rame une petite Ile qui est à la vûe de la Ville, il y arbora le Pavillon de paix. Une Barque Turque vint le prendre au même moment. L'Aga, qui se le fit amener, lui demanda brusquement d'où lui venoit l'audace d'approcher du rivage sans sa permission. Il répondit qu'il étoit chargé d'une Commission; & qu'avec la qualité de Messager & l'Enseigne de paix qu'il avoit arborée, il se croyoit en droit de pénétrer jusqu'au milieu de ses Ennemis. On l'interrogea beaucoup sur l'état des deux Vaisseaux. Ses réponses s'accordèrent heureusement avec celles de l'Amiral; & pour le sujet de sa Commission, il protesta qu'il n'en avoit point d'autre que de s'informer par ses propres yeux de la situation de l'Amiral.

ON ne fit pas difficulté de le conduire dans la chambre obscure où Sir Henri n'avoit pas cessé d'être lié fort étroitement. Sortant du grand jour, il fut long-tems sans pouvoir le distinguer. Il lui remit, les larmes aux yeux, une Lettre qu'il avoit apportée pour lui. L'Amiral apprenant de quelle manière il étoit venu & toutes les interrogations qu'il avoit essuyées, douta beaucoup qu'on lui permît de retourner à bord. Quelques jours auparavant le Capitaine du Pepper-Corn lui avoit envoyé d'Aden un Messager, que l'Aga avoit retenu dans les fers. Shambert répondit que si l'on portoit la perfidie jusqu'à l'arrêter, lui qui s'étoit mis à couvert sous le droit des gens, il étoit venu dans la résolution de partager les souffrances de son Maître & de son Amiral. Cependant, contre son attente, il obtint, le 16, la liberté de retourner à son Vaisseau, & même la permission de revenir le lendemain, si Sir Henri demandoit quelque chose qu'on lui voulût envoyer. C'étoit un artifice pour se saisir de quelques bagatelles dont l'Amiral avoit besoin. Shambert les ayant apportées le jour suivant, elles lui furent enlevées à son approche, & l'Aga les prit pour son usage.

Il sembloit que cette tyrannie dût être perpétuelle, lorsqu'on vit arriver de Zenan (1) un Aga, Chef des Chiaoux, avec des ordres du Bacha, pour éclaircir l'affaire des Prisonniers Anglois. A peine fut-il entré dans la Ville, qu'il se fit amener l'Amiral & ses compagnons. Il avoit fait placer dans sa chambre

Sir Henri
MIDDLETON.
1610.
Leur embarras
dans la Rade.

Hardieffe
d'un Matelot
Anglois.

Etat de l'Amiral
dans sa prison.

Le Bacha
prend connoissance des
Prisonniers
Anglois.

(1) Ou. Sanaa.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1610.
Discours d'Is-
mael Aga.

chambre trois sièges, sur lesquels deux autres Agas, *Reghis & Jaffar*, parurent avec lui. Il se nommoit *Ismael*. Sa première question fut celle qui avoit été renouvelée tant de fois. Il voulut sçavoir comment les Anglois avoient été assez hardis pour venir si près de la sainte Ville sans un passeport du Grand-Seigneur. L'Amiral répondit que le Roi son Maître avoit un Traité d'Alliance avec la Turquie, suivant lequel il étoit permis aux Anglois d'exercer le Commerce dans tous les Etats du Grand-Seigneur, dont *Mocka* faisoit une partie. Il ne faut que les lumières de la raison, lui dit l'Aga, pour excepter de toutes sortes de Traités, la sainte Ville, dont les Profanes ne doivent jamais approcher. Ne sçaviez-vous pas, reprit-il, que l'épée du Grand-Seigneur est fort longue. Vous ne m'avez pas pris par l'épée, repliqua l'Amiral, mais par trahison; sans quoi je n'aurois craint ni vos épées ni celles de personne. L'Aga se plaignit qu'il parloit avec trop d'orgueil. Ensuite il le pressa, comme *Jaffar*, d'envoyer à ses gens l'ordre de livrer les deux Vaisseaux.

Tous ces discours ayant produit peu d'effet, *Ismael* les interrompit, pour déclarer à l'Amiral qu'il étoit venu de la part du *Bacha*, avec l'ordre exprès de le conduire à *Zenan*. En même-tems il lui conseilla de faire venir de son Vaisseau des habits plus épais, parce qu'il sentiroit le froid en traversant les Montagnes. Sir Henri ne marqua point d'éloignement pour ce voyage; mais offrant de se contenter d'un fort petit cortège, il demanda en grace que ses gens fussent renvoyés à bord. *Ismael* répondit qu'il doutoit si cette faveur ne surpassoit pas son pouvoir, parce que l'ordre du *Bacha* étoit de le conduire avec tous ses gens; mais qu'il prenoit sur lui de le satisfaire en partie, & qu'il ne l'obligeoit à se faire accompagner que de cinq Anglois, tandis que les autres demeureroient à *Mocka* jusqu'à nouvel ordre. Ainsi quelques malades qui n'étoient point en état de supporter le voyage, furent dispensés de cette fatigue. Avant le départ, Sir Henri reçut une Lettre de *Douton*, Capitaine du *Pepper-Corn*, qui lui apprenoit son arrivée dans la Rade de *Mocka*. Il lui fit réponse aussi-tôt, pour lui donner des ordres & des conseils propres aux circonstances.

(m) *Ismael* fit partir ses Prisonniers, le 22 de Décembre. [On leur ôta à tous leurs fers, excepté aux Ouvriers nécessaires pour mettre la *Pinasse* en état, & à quelques malades.] La Caravane étoit de trente-quatre hommes, [tous montés sur des Anes, à l'exception de l'Amiral & de l'emel qui avoient des chevaux.] Dès le soir du même jour, *Pemberton* trouva le moyen de s'échapper, sans avoir communiqué son dessein à l'Amiral. Il s'étoit imaginé que le terme d'un tel voyage ne pouvoit être que la mort ou la servitude. [Ses Compagnons s'apperçurent bientôt de sa fuite, mais sans en rien témoigner, ils firent des vœux en sa faveur. Quand on fut arrivé à une Ville nommée *Mowfi* on fit la revue de la Troupe, mais on ne remarqua point qu'il manquât quelqu'un.] Le lendemain, en montant à cheval, l'Aga fit encore la revue de sa Troupe, & croyant trouver un Anglois de moins, il demanda ce qu'il étoit devenu. L'Amiral lui répondit que n'ayant pas compté ses gens à son départ, il ne sçavoit s'il lui manquoit quelqu'un.

MALGRÉ

(m) Ici commence la 3^e. Section dans l'Original. R. d. E.

L'Amiral &
les autres Pri-
sonniers sont
conduits au
Bacha.

Pemberton
s'échappe
dans la Rade.

MA
honné
avoit
ger,
lui av
avec
princi
fer un
accom
marqu
[& qu
chacun
Etant
mis de
qu'il é

LA
quatre
mirati
ga pre
Ville,
Il obse

route.
de Séc
de du
le Jour
froid ju
point d
bits for
ils sero
qu'ayan
se per
matin,
qui est
nuit l'é
prouvé

IL y
1611,
les An
froid si
ce de l
cens h

font su
ce; &
lement
trouvent
tête du
& encor

MALGRÉ les injustices des Turcs, Sir Henri avoit trouvé à Mocka plusieurs honnêtes-gens qui l'avoient traité avec amitié. Un Aga, nommé *Hamed*, lui avoit fait divers présens dans sa prison, en l'exhortant à ne pas se décourager, parce que sa cause étoit bonne. Le jour de son départ, le même Aga lui avoit envoyé, pour lui & pour ses compagnons, une provision de pain, avec des Lettres de recommandation adressées à *Chelabi-Abdallah*, un des principaux Officiers du Bacha. Le Consul des Baniens n'avoit pas laissé passer un jour sans le visiter dans sa prison, & ses visites avoient toujours été accompagnées de quelque présent. *Toukar*, riche Négociant, avoit aussi marqué de la considération pour les Anglois & de la pitié pour leurs peines; [& quoiqu'ils fussent plus de cinquante, il leur avoit envoyé tous les jours à chacun deux gâteaux de pain blanc, avec une certaine quantité de dattes.] Etant parti de Mocka pour Zenan, deux jours avant eux, il leur avoit promis de leur rendre service auprès du Bacha, & l'Amiral rend témoignage qu'il exécuta fidèlement ses promesses (n).

LA Caravane arriva le jour de Noël dans une Ville nommée *Tayes*, à quatre journées de Mocka. L'Amiral & ses gens furent regardés avec admiration d'une foule de Peuple, qui vint assez loin au-devant d'eux; & l'Aga prenant un air de triomphe, les fit ranger deux à deux en entrant dans la Ville, comme s'il eût voulu les faire passer pour des Prisonniers de guerre. Il observa la même méthode dans toutes les Villes qui se trouvoient sur la route. Un jeune homme [qui appartenoit à *Pemberton*, &] qui servoit de Secrétaire à l'Amiral, étant tombé malade à *Tayes*, fut laissé à la garde du Gouverneur; & cet accident fit interrompre pendant plusieurs jours le Journal de la route. Mais Sir Henri se souvient qu'il trouva l'air très-froid jusqu'à Zenan, & que dans tous les lieux où l'on passa la nuit, il n'eut point d'autre lit que la terre. Comme la plupart de ses gens avoient des habits fort légers, il fut obligé de leur acheter des robes fourrées, sans quoi ils seroient morts de froid. Il étoit lui-même assez mal couvert, parce qu'ayant pris à Mocka le conseil de l'Aga pour une raillerie, il n'avoit pu se persuader que l'air fût si rude dans les Montagnes. Chaque jour au matin, la terre étoit couverte de frimats; & dans les environs de Zenan, qui est à 16 degrés 15 minutes de la Ligne (o), la glace avoit chaque nuit l'épaisseur d'un doigt. Sir Henri ne l'auroit pas cru, s'il ne l'avoit éprouvé.

IL y a quinze journées de route entre Mocka & Zenan. Le 5 de Janvier 1611, on arriva deux heures avant le jour à deux milles de cette Ville, où les Anglois furent gardés à terre jusqu'au lever du Soleil, & souffrirent un froid si vif, qu'au départ ils pouvoient à peine se remuer. A quelque distance de la Ville, ils rencontrèrent un Officier du Bacha, à la tête de deux cens hommes, avec leurs trompettes & leurs tymbales. On s'arrêta quelque tems

(n) Cela prouve que les Mahométans sont susceptibles d'humanité & de justice; & que tous les Turcs ne sont pas également cruels & avides. Les défauts ne se trouvent guères que parmi ceux qui sont à la tête du Gouvernement & parmi les Soldats; & encore ceux-ci les ont-ils en commun a-

vec ceux des autres Nations.

(o) Sir Henri observa la latitude de cette Ville, avec un Instrument qu'il y fit; & il jugea qu'elle étoit éloignée de 180 milles de Mocka au Nord-Nord-Ouest. Mais il doit y avoir une erreur dans cette observation, car Zenan est au Nord-Est de Mocka.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1610.
Honnêtes
gens parmi
les Turcs.

Route des
Anglois.

1611.
Ils arrivent
à Zenan.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1611.

Réception
des Anglois à
Zenan.

tems encore, pour former l'ordre de la Marche. La Troupe de Zenan se divisa en deux parties, dans l'intervalle desquelles les Anglois furent placés. On leur ôta leurs robes & leurs chevaux, pour les faire marcher à pied. L'Amiral & Femel furent les seuls qui conservèrent leurs montures, mais ils furent forcés de suivre l'ordre de la Marche. Ils traversèrent ainsi toute la Ville jusqu'au Château, en essuyant les regards d'une foule d'Habitans qui rendoient le passage fort étroit: A la première porte, ils trouvèrent une Garde nombreuse. La seconde étoit défendue par deux grosses pièces d'artillerie sur leurs affûts, & la cour qui étoit entre deux leur parut fort spacieuse. Les Soldats qui les avoient escortés firent une décharge de leur mousquets à la première porte; après quoi ils se mêlèrent avec le reste de la Garde. L'Amiral & Femel furent avertis de mettre pied à terre, en entrant dans la cour, & de se placer à la tête de leurs gens. Il n'y furent pas long-tems sans être appelés par quelques Officiers qui les conduisirent devant le Bacha. C'étoit un jour de Divan, ou de Conseil. On leur fit monter à l'extrémité de la cour un escalier de douze marches, au sommet duquel deux hommes d'une taille extraordinaire prirent l'Amiral par les bras, en les serrant de toute leur force, & l'introduisirent dans une longue galerie où le Conseil étoit assés. Il y avoit de chaque côté un grand nombre de spectateurs assis; mais le Bacha étoit dans l'enfoncement, seul sur un sofa, avec un certain nombre de Conseillers qui étoient à quelque distance de lui. Le plancher étoit couvert de tapis fort riches; & tous ces objets ensemble formoient une assez belle perspective.

L'Amiral est
conduit de-
vant le Bacha.

Circonstances
de l'Audien-
ce.

A cinq ou six pas du Bacha, les deux Guides de l'Amiral l'arrêtèrent brusquement. Il demeura pendant quelques minutes exposé aux regards de l'Assemblée. Enfin le Bacha lui demanda d'un air sombre & dédaigneux de quel Pays il étoit & ce qu'il venoit chercher dans celui des Turcs. L'Amiral répondit qu'il étoit un Marchand Anglois, & que se croyant ami du Grand-Seigneur en vertu des Traités du Roi son Maître, il étoit venu pour exercer le Commerce. Il n'est permis à aucun Chrétien, lui dit gravement le Bacha, de mettre le pied dans cette Contrée; & j'ai moi-même averti le Capitaine Sharpey de déclarer là-dessus les ordres du Grand-Seigneur aux Marchands de sa Nation. L'Amiral répliqua que le Capitaine Sharpey ayant eu le malheur de périr par un naufrage sur la Côte de l'Inde, n'avoit pu communiquer cet avis aux Marchands d'Angleterre; & que pour lui, s'il eût été mieux informé, il n'auroit pas pris plaisir à se précipiter dans la situation où son malheur l'avoit conduit. Il ajoûta que l'Aga de Mocka l'avoit trompé, en l'assurant que les Anglois seroient vus de bon œil dans le Pays, & qu'ils y seroient aussi libres que dans tout autre lieu de la Turquie; qu'il leur avoit fait quantité d'autres promesses par rapport à leur sûreté; mais que violant aussi-tôt sa parole, il les avoit fait attaquer par des gens armés, il en avoit massacré plusieurs, & l'avoit fait prisonnier lui-même avec le reste.

Le Bacha répondit que l'Aga n'étoit que son Esclave, & n'avoit pas eu droit de prendre des engagemens sans sa participation: mais que tout ce qu'il avoit entrepris contre les Anglois s'étoit fait par ses ordres, ou plutôt suivant ceux du Grand-Seigneur même, qui vouloit que les Chrétiens fussent châtiés lorsqu'ils ôsoient approcher de la sainte Ville. Nous ne le sommes que trop, répartit l'Amiral; & si vous nous accordez la liberté de remonter

sur

sur no
lui dit
deur d
Seigne
met ic

L'A
six de
rent p
de sa
alloit
me for
revint

Le
ou du
portes

avec e
& les i
à pren
tôt une
mal, C
intéret
reput
prison.

De u
mel, d
sulman
ses com
forcés d
amitié
quelque
ta que
Dieu.

rance d
Anglois
me jou
qui lui
eu dans
que les
sentime
saisir de
té, que
fert fol

✠ (p
ktion S
grees i
servoient
dire qu'il

sur nos Vaisseaux, cette aventure nous servira de leçon pour l'avenir. Non, lui dit le Bacha, vous demeurerez ici, d'où vous pourrez écrire à l'Ambassadeur que vous avez à Constantinople (p), & de mon côté j'écrirai au Grand-Seigneur, pour consulter ses volontés sur votre sort, & savoir s'il vous permet ici le Commerce.

L'AMIRAL fut congédié après cette explication, & conduit avec cinq ou six de ses gens dans une prison assez commode, tandis que tous les autres furent précipités dans un noir cachot & chargés de chaînes. Un jeune homme de sa suite, s'étant imaginé en le voyant conduire devant le Bacha, qu'il y alloit recevoir la mort, & qu'on ne lui feroit pas attendre long-temps le même sort après son Maître, tomba dans un évanouissement si profond qu'il n'en revint que pour expirer peu de jours après.

LE 6 de Janvier, Sir Henri fut étonné de recevoir un Messager du Kiahia, ou du Lieutenant-Général du Bacha, qui l'invitoit à déjeuner avec lui. Les portes de sa prison lui furent ouvertes. Après avoir déjeuné familièrement avec ce Seigneur, il lui raconta dans des termes fort touchans les trahisures & les injustices qu'il avoit essuyées à Mocka. Le Kiahia l'exhorta beaucoup à prendre courage, en lui faisant espérer que ses affaires prendroient bientôt une meilleure face, & lui promettant du moins tous ses services. Schermal, Consul des Baniens de Mocka, avoit mis cet honnête Turc dans les intérêts d'Angleterre. L'Amiral s'en aperçut encore plus aux civilités qu'il reçut de son Geolier, & aux nouvelles commodités qu'on lui fournit dans sa prison.

DEUX jours après, il fut invité par le Kiahia à l'accompagner avec Femel, dans une promenade à sa maison de campagne. Là, ce généreux Musulman l'assura sans restriction qu'il obtiendrait bientôt la liberté avec tous ses compagnons, & qu'il seroit renvoyé à Mocka, où ses Ennemis seroient forcés de réparer tous les outrages qu'il en avoit reçus. Il lui promit que son amitié pour les Anglois se soutiendrait avec constance; & prenant à témoins quelques Turcs & quelques Arabes, qui composoient son cortège, il protesta que tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors, n'étoit que dans la vue de plaire à Dieu. Sir Henri n'en jugea pas moins que son premier motif étoit l'espérance d'un présent considérable. Hamed Aga, qui avoit écrit en faveur des Anglois, les avoit prévenus sur les principes de la Cour de Zenan. Le même jour il y arriva un More du Caire, qui étoit ancien ami du Bacha, & qui lui avoit prêté des sommes considérables avant sa fortune. Ce More avoit eu dans la Raie de Mocka un Vaisseau prêt à faire voile pour les Indes lorsque les Anglois avoient été trahis; & s'attendant à quelque effet de leur resentment, il n'avoit pas douté que la vengeance ne les portât d'abord à se saisir de son Bâtiment. Mais ils l'avoient laissé partir avec tant de liberté, que dans la reconnoissance qu'il avoit cru leur devoir, il leur avoit offert solennellement son amitié. Il avoit écrit en leur faveur au Bacha; &

SIR HENRY MIDDLETON. 1611. Sentence du Bacha.

Les Anglois rentrent en prison.

Faveurs qu'ils reçoivent du Kiahia.

Espérances qu'on leur donne, & secours qu'ils reçoivent de plusieurs amis.

(p) Cette Ville est appelée dans la relation *Stambol*, par corruption des mots grecs *εις την πόλιν*, Mots dont les Grecs se servoient ordinairement quand ils vouloient dire qu'ils alloient à Constantinople, qu'ils

nommoient *la Ville*, par excellence. C'est ainsi qu'encore à présent Athènes est appelée *Satines*, par corruption de *εις Αθήνας*. *Postel. Comp. Cos. & Fr. Port. Cret. Purchaff.*

SIR HENRI
MIDDLETON.
1611.

ne ménageant point les termes, il lui avoit représenté qu'il s'exposoit au rif- que de ruiner le Pays, en y détruisant le Commerce. Dans la visite qu'il lui faisoit à Zenan, il joignit toutes sortes d'instances à cette raison; &, per- sonne n'osant parler avec la même liberté, il lui conseilla de renvoyer les Anglois avec toutes leurs marchandises. L'Amiral confesse dans sa Relation qu'il fut redevable de son salut à de si puissantes sollicitations. Il apprit en- suite de Schermal & de Hamed que le dessein du Bacha, en le faisant ame- ner à Zenan, avoit été de lui faire couper la tête, & de réduire tous ses gens à l'esclavage. Hamed, surnommé *Vaddi*, étoit un riche Négociant d'A- rabie, qui faisoit sa demeure ordinaire à Zenan, & qu'on appelloit le Mar- chand du Bacha. Son amitié se soutint avec la même fidélité jusqu'au départ des Anglois.

Requête har- die de l'Ami- ral.

L'AMIRAL encouragé par tant de motifs, fit présenter au Bacha une Re- quête assez hardie. Il exposoit qu'en se rendant à Mocka il avoit donné or- dre aux Commandans de ses Vaisseaux de suspendre les hostilités pendant vingt-cinq jours, & d'en user ensuite à leur gré, si dans cet espace ils ne recevoient aucune nouvelle de lui. Le tems étant expiré, il prenoit la liber- té d'en avertir le Bacha, afin qu'il daignât se hâter de terminer son affaire, ou de lui donner quelques favorables assurances qu'il pût communiquer à ses gens; sans quoi il ne pouvoit répondre que se voyant sans Chef, ils ne se portassent à la violence. Cette ruse produisit tant d'effet, que deux jours après on déclara positivement à l'Amiral que toutes les difficultés étoient fi- nies; & que s'il étoit encore retenu à Zenan, c'étoit pour attendre l'arrivée de quelques Anglois qui avoient été arrêtés aussi à Aden, & que le Bacha faisoit venir, dans le dessein de les renvoyer tous ensemble à Mocka.

Les Prifon- niers Anglois d'Aden font envoyés à Zenan.

EN effet on vit arriver le 17 M. Fowler & dix-huit autres Anglois, qui sortoient des prisons d'Aden. Ils furent présentés au Bacha, qui leur fit les mêmes questions qu'à l'Amiral, & qui les envoya dans une prison sans les y faire maltraiter. Quelques jours après, le Kiahia fit inviter l'Amiral à l'ac- compagner dans ses Jardins. Il lui dit que le Bacha avoit dessein de le voir aussi dans sa maison de plaisance, & qu'il lui conseilloit d'employer des ter- mes doux & soumis pour l'appaiser entièrement. Sir Henri lui demanda s'il croyoit que le Bacha lui rendît ses marchandises & sa Pinasse. Il répondit qu'il l'ignoroit; mais que si les Anglois suivoient son conseil, ils ne touche- roient point à cet article, pendant leur séjour à Zenan. Ecrivez-moi de Mocka, ajouta-t'il, & je vous servirai de tout mon crédit. On a déjà fait remarquer que le motif du Kiahia étoit l'espérance d'une grosse somme d'ar- gent. C'étoit dans cette vûe qu'il avoit engagé Schermal à prévenir l'Ami- ral par ses bienfaits, & l'on avoit déjà délibéré à quoi la somme devoit mon- ter. Le Kiahia ne fit aucune difficulté d'en parler ouvertement. Il exigea une promesse de 500 écus Vénitiens; & l'ayant obtenue, il partit à cheval, après avoir chargé l'Interprète d'amener sur ses traces l'Amiral & Femel au Jardin du Bacha.

Récompense promise au Kiahia.

ON les fit attendre une heure à la porte. Enfin l'Interprète ayant reçu ordre de les introduire, ils trouvèrent le Bacha dans un cabinet d'Été avec le Kiahia debout à sa droite, & dix ou douze autres Turcs derrière lui. L'A- miral fut conduit par deux hommes, qui tenoient les deux côtés de son ha- bit; & Femel, qui le suivoit, eut la liberté de s'avancer sans Guide. Le

Bacha

Bacha
nant un
vie qu'
Enfin i
ses gen
Etandis
les Vai
lui-mém
L'Amir
eut ces
suite]
sa Pina
parce q
si quelq
fares p
l'on s'en
dans for

ENS
son prop
les félic
les assur
en auro
clara qu'
à qui les
que, av
Mocka l
dérable a
voyé à
glois ou
tuer ou f
Le Bacha
de bonté
retourner
Chrétien
sainte Vi

LE pr
devoient
fait de lu
hautes m
gneur, q
Constant
gnité. Il
vant, ju
du Caffer
Ville, ac
L'Amiral
assister à
lais du V

Bacha, les voyant à deux pas de lui, leur fit signe de s'arrêter : mais prenant un visage riant, il fit diverses questions à l'Amiral, sur sa santé, sur la vie qu'il menoit à Zenan, & sur le goût qu'il avoit pour les usages du Pays. Enfin il l'assura que dans peu de jours il seroit renvoyé à Mocka avec tous ses gens, & que la plus grande partie auroit la liberté de retourner à bord, tandis qu'il attendroit dans la Ville, avec les autres [au nombre de 29], que les Vaisseaux de l'Inde fussent entrés dans le Port : après quoi il seroit libre lui-même de remonter sur les siens, & de tourner ses voiles où il voudroit. L'Amiral [le pria de ne pas retenir un si grand nombre de ses gens, mais il eut ces mots pour réponse, *je l'ai dit*, trente d'entre vous resterez ici : ensuite] malgré le conseil du Kiahia, il voulut sçavoir si ses marchandises & sa Pinasse lui seroient rendues. On lui répondit qu'elles ne le seroient pas, parce qu'elles avoient été confisquées au profit du Grand-Seigneur. Il demanda si quelques matériaux du moins qu'il avoit à Mocka, & qui lui étoient nécessaires pour la navigation, seroient restitués. On lui promit de les rendre ; & l'on s'engagea par de nouvelles promesses à lui accorder la liberté de rentrer dans son Vaisseau lorsque ceux de l'Inde seroient arrivés.

ENSUITE le Bacha prétendant justifier ce qui s'étoit passé, loua beaucoup son propre caractère & la douceur avec laquelle il avoit traité les Anglois. Il les félicita même du bonheur qu'ils avoient eu de tomber entre ses mains, les assurant que sous un Gouverneur aussi rigide que son prédécesseur, il leur en auroit coûté la tête pour s'être approchés de la sainte Ville. Il leur déclara qu'il ne leur étoit rien arrivé que par l'ordre exprès du Grand-Seigneur, à qui les Bachas du Caire & de Swaken, aussi-bien que le Cherif de la Mecque, avoient représenté que le Vaisseau Anglois l'*Ascension* avoit acheté à Mocka les plus fines marchandises de l'Inde ; ce qui avoit fait un tort considérable au Commerce de la Turquie ; sur quoi le Grand-Seigneur avoit envoyé à tous ses Commandans l'ordre de confisquer tous les Vaisseaux Anglois ou des autres Pays Chrétiens, qui viendroient dans cette Mer, & de tuer ou faire Esclaves tous les hommes qui tomberoient entre leurs mains. Le Bacha voulut persuader à l'Amiral que c'étoit le traiter avec beaucoup de bonté, malgré des ordres si sévères, que de lui accorder la permission de retourner sur ses Vaisseaux. Il ajoûta que les Anglois & les autres Nations Chrétiennes apprendroient sans doute à ne pas s'approcher désormais de la sainte Ville.

Le premier de Février, l'Amiral fut averti par le Kiahia que les Anglois devoient un compliment au Bacha sur le choix que le Grand-Seigneur avoit fait de lui pour son Visir. En effet ce Gouverneur venoit de recevoir les plus hautes marques de distinction & de faveur. Outre la Lettre du Grand-Seigneur, qui étoit dans des termes fort honorables, on lui avoit apporté de Constantinople une épée fort riche & les autres marques de sa nouvelle dignité. Il reçut ces présens avec beaucoup de solennité. Etant allé au-devant, jusqu'à deux lieues de la Ville, on y dressa une tente où il se revêtit du Caffetan & des autres ornemens qu'on lui apportoit. Il revint ensuite à la Ville, accompagné de tout ce qui pouvoit donner de l'éclat à sa marche. L'Amiral & ses principaux compagnons eurent des places marquées pour assister à ce spectacle. De-là, ils furent conduits par leur Interprete au Palais du Visir, où ils furent admis à l'Audience sans l'avoir long-tems attendu.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1611.
Promesses
que le Bacha
fait aux An-
glois.

Eloge qu'il
fait de lui-
même.

Le Bacha de
Zenan est créé
Visir.

Il reçoit les
présens du
Grand Sei-
gneur.

oit au ris-
e qu'il lui
&, per-
voyer les
Relation
pprit en-
ant ame-
tous ses
ciant d'A-
le Mar-
au départ

a une Re-
donné or-
s pendant
ace ils ne
t la liber-
on affaire,
quer à ses
, ils ne se
deux jours
étoient fi-
r l'arrivée
e le Bacha
ocka.

nglois, qui
leur fit les
n sans les y
miral à l'ac-
de le voir
er des ter-
emanda s'il
Il répondit
ne touche-
vez-moi de
a déjà fait
omme d'ar-
enir l'Ami-
voit mon-
Il exigea
à cheval,
Femel at

ayant reçu
d'Été avec
e lui. L'A-
de son ha-
Guide. Le
Bacha

SIR HENRI
MIDDLETON.
1611.

duc. Sir Henri lui protesta qu'il n'avoit point d'autre vûe dans cette vifite que de prendre une vive part à fa joye & de lui fouhaiter toutes fortes de prospérités. Le Vizir le remercia fort affectueufement, & l'affûra que toutes fes promeffes feroient bientôt remplies. Il parut fi fenfible au compliment des Anglois, qu'il leur accorda, comme une infigne faveur, la permiffion de baifer fa main.

Les Anglois
font élargis.

(g) CEPENDANT la plus grande partie des Prifonniers fe refentoit de la mifère de leur fîtuacion. L'ennui, le froid, la pefanteur des fers, le mauvais air & la mauvaife nourriture en avoient fait tomber plufieurs dans des maladies dangereufes. A force de follicitacions, Sir Henri obtint qu'ils furent délivrés de cette affreufe prifon. On lui donna dans la Ville une affez grande maifon, pour les y raffembler tous, avec la permiffion de prendre l'air & de fe promener. Pour comble de faveurs le Kiahia lui envoya fix bœufs, & d'autres rafraichiffemens, qui rendirent la fanté & les forces aux Malades. [Il l'avertit auffi que l'Aga Rhegis avoit écrit au Bacha qu'il étoit à propos d'envoyer tous les Anglois à Aden, où ils pourroient s'embarquer fur leurs Vaiffeaux; que par-là on préferveroit la Ville de Mocka, & les Vaiffeaux des Indes, qui paffoient par le Détroit de *Bab* (r), de tous les effets du refentiment de Sir Henri. Mais il lui apprit en même-tems qu'il avoit empêché que cet avis ne fut fuivi.]

Ils obtien-
nent la liberté
de retourner
à Mocka.

ENFIN l'ordre, ou la permiffion du départ arriva le 17. Le Kiahia fe chargea lui-même de conduire l'Amiral & l'Emel à l'Audience du Bacha. Ils en furent reçus avec des marques extraordinaires de bonté, mais qui furent accompagnées d'avis & de menaces. Il leur répéta qu'ils ne devoient leur falut qu'à fa clémence; que l'épée du Grand-Seigneur étoit longue, & qu'il lui avoit rigoureufement défendu de fouffrir les Chrétiens [& les (s) Luthériens] dans ces Mers: que la porte feroit fermée désormais au pardon, & que c'étoit aux Anglois à donner cet avis aux autres Nations Chrétiennes. L'Amiral le fupplia du moins que s'il arrivoit quelques Vaiffeaux Anglois dans le Pays avant qu'il eût le tems d'avertir fa Nation des ordres du Grand-Seigneur, on ne les trahît point par de fauffes promeffes, & qu'on leur déclarât nettement qu'ils ne devoient efpérer aucun commerce avec les Turcs. Cette prière fut rejettée. Il fe réduifit à demander que le Bacha prît la peine d'écrire à Mocka, pour donner plus de force à fes ordres; dans la crainte que l'Aga, dont la haine étoit connue pour les Anglois, ne recommençât fes injuftices. Tout l'orgueil du Vizir s'émut à cette propofition. Un mot de ma bouche, répondit-il, n'est-il pas fuffifant pour renverfer une Ville de fonde en comble? Si l'Aga vous fait tort, je le ferai écorcher jufqu'aux oreilles, & je vous ferai préfent de fa tête. N'est-il pas mon Efclave?

Orgueilleufe
réponfe du
Bacha.

CEPENDANT

(g) La 4^e. Sección commence ici dans l'Original. R. d. E.

(r) Ou *Babs* c'est-à-dire le Détroit de *Bab Almondub*, ou comme les Européens l'appellent, de *Babel Mandel*.

(s) Il n'est pas aifé de deviner ce qu'a voulu dire le Bacha; à moins qu'on ne fuppofe qu'il a diftingué les Protettans d'avec les Catholiques, diftinction qui ne paroitroit pas d'a-

bord favorable aux premiers, puifqu'ils feroient mis ici en oppofition avec les Chrétiens. Mais il faut confidérer que les Mahométans de ces quartiers, ne connoiffant que les Portugais ou d'autres Européens Catholiques qui adorent les Images, confondoient le mot de Chrétien avec celui d'Idolâtre; ainfi en diftinguant les Protettans, ils évitoient de charger ceux-ci d'une épithète odieufe.

Ce
au Ki
tant c
fortan
deman
condi
oreille
geant
préta
Ce qu
capabl
Les ri
ner fin
maffé
poffeff
E n
Kiahia
Chalou
rendre
+ Ville,
grin de
de curi
Zenan,
tol. Le
de l'eau
La Vill
l'Est, o
fon où
quel on
parens
+ les enf
plupart
couvres
s'ils hal
rent aff
aux fer
plaît au
Les
des cha
vaux.
pied. D
dont l'A
revers c
plus loin
milles.
du mém
+ ravanser
moins g
II. P

CEPENDANT, après ce transport d'orgueil & de colère, il donna ordre au Kiahia d'écrire quelques mots favorables à l'Amiral; mais il fut plus constant dans le refus qu'il fit de répondre à la Lettre du Roi d'Angleterre. En sortant de l'Audience, l'Amiral dit au Kiahia qu'il étoit sans épée, & qu'il demandoit la permission d'en acheter une, afin de ne pas retourner dans la condition d'un Prisonnier; comme il étoit venu. Cette demande alla jusqu'aux oreilles du Bacha, qui lui envoya une de ses propres épées. Le Kiahia jugeant que sa bourse étoit mal remplie après un si long séjour à Zenan, lui prêta cent sequins d'or, pour payer les frais de sa prison & d'autres dettes. Ce qu'on a dit des vûtes intéressées du Kiahia n'empêchoit point qu'il ne fût capable d'une action libérale; au lieu que l'avarice du Bacha étoit extrême. Les riches Négocians avoient besoin de s'observer beaucoup pour ne lui donner sur eux aucune prise. Il avoit fait tuer depuis peu un Aga qui avoit amassé d'immenses trésors; &, sans aucune forme de Justice, il s'étoit mis en possession de ses richesses.

ENFIN l'Amiral prit congé de ses Bienfaiteurs, & reçut deux Lettres du Kiahia; l'une pour le Gouverneur d'Aden, qui lui ordonnoit de restituer la Chaloupe du *Pepper-Corn*, l'autre pour celui de *Tayes*, qui portoit ordre de rendre aux Anglois le jeune homme qu'ils avoient laissé malade dans cette Ville, & qui avoit été forcé d'embrasser le Mahoméisme. [Quoique le chagrin de leur situation ne leur eût pas laissé beaucoup de goût pour les objets de curiosité, ils avoient fait quelques observations qu'ils nous ont conservées.] Zenan, que d'autres nomment *Sina*, leur parut un peu plus grand que Bristol. Les maisons y sont de pierres liées avec du ciment. Il ne s'y trouve que de l'eau de puits, & le bois y est fort cher; parce qu'il y est apporté de loin. La Ville est entourée de murs; & pour Forteresse, elle n'a qu'un Château à l'Est, où le Bacha fait sa demeure. Au long des murs, & fort près de la prison où l'Amiral avoit été enfermé, on a ménagé un grand enclos, dans lequel on tient, sous une sûre Garde, les femmes, les enfans & les proches parens de ceux dont la fidélité est suspecte au Gouverneur. Les femmes & les enfans ont la liberté de courir dans cet espace; [ces derniers courent la plupart du tems nus; excepté quand le froid est fort grand; alors ils se couvrent d'une peau de brebis; ils sont aussi sauvages & aussi endurcis que s'ils habitoient dans les montagnes:] si les raisons qu'on a de les retenir durent assez long-tems pour leur laisser le tems de croître, on les met alors aux fers dans une prison plus étroite, pour y demeurer aussi long-tems qu'il plaît au Bacha.

LES Anglois partirent de Zenan le 18 de Février, montés sur des ânes ou des chameaux, à l'exception de l'Amiral & de Femel qui obtinrent des chevaux. Ils avoient pour Conducteurs deux Chiaoux, l'un à cheval l'autre à pied. Dans une si longue route, ils ne rencontrèrent que treize lieux habités, dont l'Amiral écrivit les noms. *Siam*, petite Ville avec un Château sur le revers d'une montagne, à 16 milles de Zenan. *Surago*, Village, 18 milles plus loin. *Damare*, petite Ville, 20 milles au delà. *Ermin*, Village, 15 milles. *Nakhel Sammar*, Caravanferas ou Hôtellerie, sur une montagne du même nom, 14 milles. *Mohader*, Village, 13 milles. *Rabatamaine*, Caravanferas, 16 milles. *Merfadin*, [Maison à Café] 16 milles. *Tayes*, Ville moins grande que Zenan de la moitié. *Eufras*, Ville, 16 milles. *Assambine*, Caravanferas,

II. Part.

Ee

Caravanferas,

SIR HENRY
MIDDLETON.
1611.

Son Avarice.

Observations
sur la Ville de
Zenan.

Retour des
Anglois à
Mocka.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1611.

Haine des A-
rabes contre
les Turcs.

Un jeune
Anglois se fait
Mahométan.

Civilité d'un
Gouverneur
Turc.

Les Anglois
arrivent à
Mocka.

Caravanferas, 11 milles. *Akkamot*, Caravanferas, 13 milles. *Moufa*, Ville, 17 milles. *Mocka* (1).

ON s'arrêta deux jours à Damare, par l'ordre d'Abdalla Chelabi, Lieutenant du Bacha dans cette Province. Les montagnes escarpées qu'on traverse dans cette route, ont pour habitans des Arabes qui ne peuvent souffrir l'orgueil & l'insolence des Turcs, qui ne les laisseroient pas voyager sans insulte, s'ils n'apportoient un passeport de la Province d'où ils sont partis. A Mohader, un des Chiaoux ayant pris quelques ânes pour suppléer à ceux qui étoient fatigués du voyage, les Arabes s'attroupèrent aussitôt à la suite de la Caravane, & reprirent ces animaux, sans qu'aucun Turc eût la hardiesse de s'y opposer. On passa deux jours à Fayes, pendant lesquels Sir Henri n'épargna rien pour délivrer le jeune Anglois des mains du Gouverneur. On l'avoit forcé par toutes sortes de menaces d'embrasser la Religion de Mahomet. Un Matelot Anglois, qui parloit la langue du Pays, obtint la permission de le voir dans une chambre où il étoit avec plusieurs jeunes gens de son âge. Ce malheureux jeune homme versa beaucoup de larmes à la vûe de son Compatriote, & protesta qu'il n'étoit pas Mahométan dans le cœur. Il ajouta qu'il avoit été trompé par de fausses assurances de la mort des Anglois à Zenan, & qu'on ne lui avoit laissé que le choix du Turban pour sauver sa vie, ce qui ne l'auroit pas même ébranlé, si plusieurs Domestiques de l'Agâ ne l'eussent mené malgré lui dans un bain chaud, où l'ayant dépouillé avec violence, ils l'avoient circoncis. L'Amiral eut en vain recours à la Lettre du Kiahia. Elle portoit bien qu'on eût à rendre le jeune Anglois, mais supposé qu'il n'eût pas changé de Religion. Ainsi dans l'état où il se trouvoit, elle devoit au contraire un ordre pour le retenir. Sir Henri s'étoit défié en la recevant, qu'elle étoit conçue dans ces termes; & cette raison l'avoit porté à ne la montrer qu'après avoir employé inutilement toutes les autres voyes.

L'AMIRAL avoit été traité fort civilement à son premier passage par le Gouverneur d'Eufras, qui étoit néanmoins Turc de naissance & de Religion. Il en reçut les mêmes civilités à son retour, jusqu'à trouver à six milles de ce lieu un Messager de sa part, qui venoit le féliciter de la fin de ses peines, & qui ne le quitta point jusqu'à la Ville, où les Anglois furent bien logés & bien servis. Ils mirent seize jours dans cette pénible route [qui est fort peuplée]. Le 5 de Mars, [après s'être arrêtés deux ou trois heures à *Dabuli* qui est un Caffé, bâti par un Marchand de Dabul,] ils arrivèrent à Mocka vers huit heures du matin, au milieu d'une foule d'Habitans Arabes, qui marquèrent beaucoup de joie de leur retour. Quelques Anglois qui y étoient restés prisonniers, avoient été mis en liberté le jour d'auparavant, & ne manquèrent point de venir au devant de leurs Compagnons & de leurs Chefs. L'Amiral apprit d'eux que le Ciel avoit favorisé la hardiesse de Pemberton. Il étoit rentré heureusement dans Mocka, où il avoit trouvé le moyen de se saisir sur le rivage d'un Canot, dans lequel il étoit retourné à bord.

LA Caravane alla descendre à la porte de l'Agâ, qui consentit sur le champ à recevoir l'Amiral & ses principaux Compagnons. Après avoir lû les Lettres qu'ils

(1) On réserve une plus ample Description de cette route pour les Voyages par terre.

qu'ils l'u
complie
étoit ch
de chag
pardon
duite fu
tion. Si
cha fer
leur. E
ster & q
& qu'il
qu'ils av
avec tou
berté qu
bonne-f
aux Ang
presqu'a
chapper
me, il se
toit fié
Moe
fendue p
tion est
Gouvern
vance be
pour em
laquelle
Fort qui
dans cet
n'est pas
L'APR
vint affe
qui se tr
Le lende
Dabul, c
re avec
la Ville.
devant t
beaucoup
pas de m
cés de l
avoient
Ciel à ju
Marchan
re invité
mirable,
peine à
LE hu

qu'ils lui avoient apportées, il composa son visage à la dissimulation, & ses complimens furent aussi vifs que l'amitié les auroit pu diéter. Il protesta qu'il étoit charmé de leur retour, qu'il en remercioit le Ciel, & qu'il avoit autant de chagrin que de honte de tout ce qui s'étoit passé. Il pria l'Amiral de lui pardonner, & de le mettre au nombre de ses amis. Enfin rejettant sa conduite sur l'ordre de ses Maîtres, il jura qu'il avoit fait violence à son inclination. Sir Henri feignit de le croire sincère, & lui demanda si les ordres du Bacha seroient exécutés. Les protestations recommencèrent avec la même chaleur. Elles furent même soutenues d'un déjeuner, que l'Aga le força d'accepter & qu'il prit avec lui [en l'exhortant à avoir l'esprit tranquille à l'avenir, & qu'il pouvoit être assuré qu'il n'avoit plus rien à craindre de sa part, puisqu'ils avoient mangé ensemble du pain & du sel.] Ensuite le faisant conduire avec tous ses gens dans une maison voisine du rivage, il lui laissa autant de liberté que de repos pendant le reste du jour. Mais [soit qu'il eût manqué de bonne-foi dès le premier moment, ou qu'il fût échappé quelque indiscretion aux Anglois,] il les mit le lendemain dans un lieu plus éloigné du Port, & presqu'au centre de la Ville, comme s'il eût crainé qu'ils ne pensassent à s'échapper. Il leur donna des Soldats pour Gardes pendant la nuit; & lui-même, il se promenoit autour de leur maison pendant le jour, comme s'il ne s'étoit lié qu'à ses propres yeux pour les observer.

Mocka est d'un tiers moins grand que Taves. Ce n'est point une Ville défendue par des Fortifications, mais elle est extrêmement peuplée. Sa situation est sur le bord de la Mer, dans un terrain fort sablonneux. La maison du Gouverneur touche au rivage, & n'a, plus loin, qu'une grosse jettée qui s'avance beaucoup dans la Mer. C'est où les Vaisseaux sont obligés d'aborder pour empêcher la contrebande. La tête de la jettée est une plate-forme, sur laquelle on a placé une douzaine de canons. Du côté de l'Ouest on a rebâti un Fort qui avoit été détruit par les Anglois dans le premier voyage qu'ils firent dans cette Mer; [& dans l'état même où l'on s'est efforcé de le rétablir, il n'est pas capable d'une longue défense.]

L'après-midi du 5, le *Darling* entra audacieusement dans la Rade, & vint assez près de la jettée pour faire assurer l'Amiral par quelques Anglois qui se trouvoient sur le rivage, que tout étoit en bon état sur les trois bords. Le lendemain, Nakada Maleck Ambar, Capitaine d'un grand Vaisseau de Dabul, qui étoit arrivé dans la Rade deux jours avant les Anglois, prit terre avec un grand nombre de Marchands, & fut conduit solennellement dans la Ville. L'Aga s'étant préparé à le traiter, invita l'Amiral à cette fête. Là, devant toute l'Assemblée, il se fit apporter l'Alcoran, qu'il baïsa d'abord avec beaucoup de respect; & de son propre mouvement, il jura qu'il ne souhaitoit pas de mal aux Anglois, qu'il seroit tout ce qui dépendoit de lui pour le succès de leurs affaires, & qu'il avoit beaucoup de regret des peines qu'ils avoient essuyées. L'Amiral lui fit des remerciemens fort vifs, en laissant au Ciel à juger de sa bonne-foi. Le jour suivant, l'Aga donna une autre fête aux Marchands de Dabul dans sa maison de campagne, où l'Amiral fut encore invité. Les Dabulites étoient montés sur des chevaux d'une beauté admirable, & parés fort richement, tandis que Sir Henri & l'Emel avoient peine à marcher sur ceux qu'ils avoient amenés de Zenan.

Le huit, tous les Anglois qui étoient à Mocka, reçurent ordre de s'assem-

Sir Henry
Middleton.
1611.
Dissimulation
de l'Aga.

Grandeur &
situation de
Mocka.

Serment de
l'Aga en fa-
veur des An-
glois.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1611.
Une partie
des Anglois est
renvoyée à
bord.

Les trois
Vaisseaux se
retirent à
Assab.

Projet de l'A-
miral pour
s'échapper.

Détail du
commerce de
Mocka.

bler chez l'Aga. Ils étoient au nombre de soixante-six, dont trente furent réservés avec l'Amiral pour attendre l'arrivée des Vaisseaux de l'Inde, & le reste eut la liberté de retourner à bord. Le Darling qui les vint prendre au rivage, obtint la permission d'acheter diverses commodités; & mettant aussi-tôt à la voile, il alla rejoindre les deux autres Bâtimens qui s'étoient retirés dans une fort bonne Rade, nommée *Assab* (v), sur la Côte des Abyssins. Ils y avoient trouvé du bois & de l'eau en abondance. Les Habitans du Pays sont aussi noirs que les Nègres de Guinée. Sur les bords de la Mer, ils sont tous Mahométans; mais dans l'intérieur des terres il ne se trouve que des Chrétiens, Sujets du Prête-Jean (x). Ils vont nus jusqu'à la ceinture, où ils sont couverts d'une sorte de pagne qui leur tombe sur les genoux. L'arrivée des Anglois leur causa d'abord beaucoup de frayeur. Mais lorsqu'on eût formé quelque liaison, & qu'elle fût ensuite confirmée par des sermens mutuels, ils s'empressèrent de paroître avec des bœufs, des moutons & des chèvres. Les payemens se firent pendant quelques jours en argent. A la fin ils demandèrent eux-mêmes, pour échange, de la toile grossière que les Anglois avoient achetée à Mocka, & ce commerce devint fort avantageux aux trois Vaisseaux. [Leur procédé à l'égard des Anglois fut plein de franchise, quoique les Turcs qui passoient & repassoient continuellement dans de petites barques, fissent tous leurs efforts pour leur faire changer de conduite.] Le Prince du Pays, sous l'autorité du Monarque des Abyssins, fait sa résidence dans une Ville peu éloignée de la Côte, à quarante milles au Sud d'Assab; c'est-à-dire, assez proche du Détroit. Cette Ville se nomme *Rabaita*, & passe pour une des plus peuplées du Canton. La Langue qu'on y parle n'est point entendue des Arabes, quoique tous les gens au-dessus du commun entendent celle d'Arabie. Les Commandans des trois Vaisseaux furent surpris de voir arriver des Députés du Prince qui leur envoyoit des présens, avec l'offre de tout ce que le Pays produisoit. Ils témoignèrent une profonde vénération pour un Prince si généreux, & leur reconnoissance se signala par diverses galanteries dont ils chargèrent ses Messagers.

EN partant de Mocka, le Darling avoit obtenu la permission d'y retourner tous les dix jours, pour donner aux yeux des Infidèles, cette marque de respect & d'attachement à l'Amiral. Il ne parut point impossible aux Prisonniers Anglois de profiter de cette occasion pour se mettre en liberté; [Sir Henri auroit déjà pu s'échapper seul; mais la crainte de laisser ses compagnons exposés au ressentiment des Turcs le retint.] Tandis qu'ils s'occupoient d'un projet si hardi, ils eurent le spectacle continuel d'un grand nombre de Bâtimens, qui arrivoient de toutes les parties de l'Afrique & de l'Inde. Ce détail peut faire prendre quelque idée du commerce de Mocka. Il arriva le 2 d'Avril, un second Vaisseau de Dabul, extrêmement chargé d'hommes & de marchandises. Le Capitaine ou le Nakada, fit une marche solennelle dans la Ville, en robe peinte, suivant l'usage. Ces robes qui

(v) Ce mot peut signifier un lieu qui abonde, ou un lieu qui manque de pâturages. Mais il faut le prendre ici dans le premier sens, parce qu'il paroît par la relation

que cet endroit étoit rempli de bestiaux.

(x) C'étoit le nom qu'on donnoit alors à l'Empereur des Abyssins.

qui se ga-
rendues
ment no-
vit entre
avec sa
partenoi-
& le suc-
qu'il emp-
mandoit
n'étoit p-
ou seize
confiance
tir sans u-
envoya a
baril de p-
chargé d-
dont le C-
Barques d-
ré cinq jo-
ton, pou-
17, il vi-
de Suez &
Vaisseau
qué de l'e-
fort à l'A-
de continu-
[qui fut su-
de Sokoto
SIR H
tres en A-
reçu à M-
Caire, se-
François d-
étoit que l-
au hazard.
de dents d-
née il ven-
la guerre,
ge avoit n-
bre. L'an
du même l-
lâchement
nir d'éclair-
(y) LE
d'en recon-

(y)

qui se gardent à Mocka pour ces occasions, sont louées un certain prix, & rendues fidèlement après la fête. Le 3, il arriva d'Aden une sorte de Bâtiment nommée *Jelba*, qui amenoit la Chaloupe du Pepper-Corn. Le 4, on vit entrer dans le Port un troisième Vaisseau de Dabul, qui revenoit d'Achin avec sa cargaison de poivre. Ces trois gros Bâtimens de la même Ville appartenoient au Gouverneur, qui étoit Persan, & fort célèbre par l'étendue & le succès de son commerce. Capitaines & Matelots, tous les hommes qu'il employoit à son service étoient ses Esclaves. Maleck Ambar qui commandoit les trois Vaisseaux, & que l'Aga traitoit avec tant de distinction, n'étoit pas d'une condition plus relevée. Il n'avoit pas coûté plus de quinze ou seize pièces de huit à son Maître : mais ayant mérité son amitié & sa confiance, il dispoit de toutes ses richesses, & jamais on ne le voyoit partir sans une suite aussi nombreuse que celle d'un Bacha. [Le 6 Sir Henri envoya au Kialhia *Chelabi-Abdallah* un mousquet bien travaillé, avec un petit baril de poudre qu'il lui avoit promis.] Le 7 il arriva de l'Inde un Vaisseau chargé de coton. Le 11, deux grandes & riches Barques des Maldives, dont le Commandant rendit plusieurs visites à l'Amiral. Le 12, deux autres Barques de la Côte de Malabar, [par un Vent d'Ouest, qui après avoir duré cinq jours, revint au Sud-Sud-Est.] Le 14, une Barque chargée de coton, pour les Banians, & le lendemain une autre Barque de Cananor. Le 17, il vint par terre une nombreuse Caravane de Marchands de Damas, de Suez & de la Mecque, pour commercer avec ceux de l'Inde. Le 19, un Vaisseau & une Barque de Cananor. Le Capitaine de ce Vaisseau ayant marqué de l'empressement pour voir l'Amiral Anglois, cette politesse déplût si fort à l'Aga qu'au milieu de la visite il leur fit défendre par un de ses gens de continuer leur correspondance. Le 20, il arriva un Vaisseau de Calecut; [qui fut suivi du Darling;] le 23, une grande Barque qui appartenoit au Roi de Sokotora, & qui revenoit de Goa.

SIR HENRI cherchoit depuis long-tems l'occasion de faire passer des Lettres en Angleterre, pour informer sa Compagnie du traitement qu'il avoit reçu à Mocka. Le 2 de May, un Guzarate qui entreprenoit le voyage du Caire, se chargea des deux copies de la même Lettre, l'une pour le Consul François du Caire, l'autre pour le Consul Anglois d'Alep. [Son espérance étoit que l'un ou l'autre passeroit heureusement : mais c'étoit se fier beaucoup au hazard.] Le 10 il arriva une Barque de Suabell ou Magadoxo, chargée de dents d'éléphants, d'ambre & d'autres richesses de l'Afrique. Chaque année il venoit quatre Barques du même Pays; mais il étoit alors troublé par la guerre, & les Portugais y avoient brûlé tant de Bâtimens, que le courage avoit manqué aux Marchands pour en faire partir un plus grand nombre. L'ambre venoit de Kankamara dans l'Isle de Madagascar, c'est-à-dire, du même lieu où le Capitaine Rowles, qui commandoit l'*Union*, avoit été lâchement trahi. L'Amiral s'informa de son fort, mais sans pouvoir obtenir d'éclaircissement.

(y) Le Darling étoit déjà venu au Port de Mocka, dans l'unique vûe d'en reconnoître la situation, & de recevoir les ordres de l'Amiral. Il y revint

SIR HENRI
MIDDLETON.
1611.

L'Amiral se sert d'un Guzarate pour écrire en Angleterre.

(y) Ici commence la 5^e. Section de l'Original. R. d. E.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1611.

L'Amiral Anglois pense sérieusement à se sauver.

Mesures qu'il prend pour son évafion.

Il se fait porter au rivage dans un coffre.

vint le 10 de May vers midi ; & fuyant fa coûtume , il tira un coup de canon , pour avertir qu'on lui envoyât une Chaloupe à bord. Le boulet gliffa fur l'eau , du côté de la Ville ; ce qui déplût beaucoup à l'Aga. Cependant il ne refufa point à Sir Henri la permission d'envoyer au Vaiffeau. Mais il fit porter au Capitaine Pemberton la défenfe de revenir dans la Rade , & celle même d'envoyer fa Chaloupe au rivage , fans avoir reçu de nouveaux ordres.

LE lendemain au point du jour , l'Aga étant parti pour fa maifon de campagne avec les principaux Habitans de la Ville , Sir Henri réfolut de faifir cette occafion pour exécuter le projet qu'il méritoit depuis long-tems de fe mettre en liberté. Hamed Aga , & d'autres Turcs auffi-bien difpofés pour les Anglois , lui avoient dit plus d'une fois que le Bacha n'exécutoit point fes promeffes s'il n'y étoit forcé. Enfin , l'ennui de fa prifon fortifiant fon courage , il écrivit à Pemberton qu'il croyoit pouvoir fe sauver dans un coffre vuide , & qu'il le prioit de lui envoyer promptement la Chaloupe , avec quelques Matelots réfolus , & des liqueurs fortes pour enyvrer fes Gardes. Avant que de communiquer fon defsein à Femel , il le fit jurer , non-feulement de garder le fecret , mais de ne faire aucune objection contre une entreprise à laquelle il étoit déterminé. Enfuite lui ayant lû ce qu'il écrivoit à Pemberton , il le chargea de faire la garde , avec quelques autres , dans un certain endroit du rivage ; avec promeffe de les attendre , s'il pouvoit gagner la Chaloupe , & de les prendre avec lui. D'un autre côté , il donna ordre à fes Charpentiers & à d'autres Artifans de fa fuite , de fe faifir d'une Barque qui étoit au Sud de la Ville , & qui ne manquoit de rien pour mettre à la voile ; mais il leur défendit abfolument de s'y embarquer avant qu'ils euflent vû la Chaloupe s'éloigner de la jettée.

TOUT parut d'accord à favorifer l'entreprise de l'Amiral. L'Officier qui le gardoit s'arrêta long-tems à boire dans un Cabaret de la Ville ; ce qui étoit fans exemple , car les yeux de cet incommode Géolier ne s'étoient pas fermés un moment fur le Chef des Anglois. On laiffoit aux autres la liberté de fe promener & d'aller jufqu'au rivage fans être obfervés ; mais Sir Henri l'étoit fi continuellement que le tems de fon fommeil n'étoit pas excepté. Il profita de l'abfence de l'Officier pour diftribuer entre fes autres Gardes les liqueurs fortes qu'il avoit reçues de Pemberton. Ils ne furent pas long-tems à s'enyvrer. L'Officier étant revenu à minuit fe retira dans fa chambre qui n'étoit feparée de celle de l'Amiral que par un mur. Ce fut alors que les Anglois du complot fortirent deux à deux pour fe rendre aux lieux que Sir Henri leur avoit marqués. Pour lui , fe mettant dans le coffre qu'il tenoit prêt , il fut porté directement au rivage , où il fortit de cette cage pour entrer heureufement dans la Chaloupe. Onze perfonnes qui l'avoient fuivi avec le même bonheur , & qui avoient fervi à le porter y entrèrent avec lui. Mais Femel & ceux de fa troupe perdirent trop de tems à vouloir fe charger de nulle chofes moins précieufes qu'embarrassantes. Le bruit de leur fuite fe répandit dans la Ville , & mit en mouvement quantité de Turcs pour les pourfuivre. Cependant les Traîneurs auroient pu fe sauver , fi fe hâtant moins de gagner la Chaloupe , ils euflent été l'attendre à la pointe de la jettée ; mais avant qu'elle pût fe mettre en état de les recevoir , les Turcs eurent le tems de s'approcher.

L'AMIRAL

L'AMIRAL
efforts i
Leur ma
tre le fa
ques-uns
plus éloi
Turcs q
fuivi par
le bleffa
de la for
couvert
gereux ,
de la foli
le grand
à craindr
PEND
vit appro
fuivic. L
treprise a
rent pas p
de ceux q
autres aya
d'autre re
bits , ou d
moment.

SIR HENRI
river quel
en effet un
mais c'éto
parurent b
s'étant dé
au-tôt le
force le p
Ceux qui l
ques Solda
le fecourir
ga , dont i

ON app
fonniers , d
de fa colèr
comment il
qu'étant ve
entrepris q
Cette répor
pétant qu'il
main , à la
trangers , q

L'AMIRAL désespéré de voir ses gens à la merci des Infidèles, fit tous les efforts imaginables pour les secourir, jusqu'à retourner fort près du rivage. Leur malheur voulut que dans cette précipitation, il heurta rudement contre le sable; ce qui l'empêcha de s'avancer plus loin: mais il fit mettre quelques-uns de ses gens à la nage, pour sauver du moins Femel. Ils n'étoient plus éloignés de la terre que de la longueur d'une pique, lorsqu'ils virent les Turcs qui se faisoient de lui & de ses Compagnons. Femel, vivement poursuivi par un homme fort vigoureux, lui tira au visage un coup de pistolet, qui le blessa mortellement. Sir Henri conçut alors qu'il n'y avoit rien à se promettre de la force ni de l'adresse. Il voyoit toute la Ville en allarme & le rivage couvert de gens armés. D'ailleurs, il avoit encore à traverser un espace dangereux, & si resserré par la petite Isle qui partage le Port, qu'il y auroit eu de la folie à s'arrêter plus long-tems. Il donna ordre à ses Rameurs de gagner le grand Canal; & se trouvant bientôt en pleine eau, il ne lui resta plus rien à craindre de ses ennemis.

PENDANT ce tems-là, on veilloit exactement sur le Darling; & lorsqu'on vit approcher la Chaloupe, on se mit en état de la secourir, si elle étoit poursuivie. Les Artisans qui s'étoient saisis de la Barque, ayant conduit leur entreprise avec beaucoup de bonheur, parurent presqu'en même tems, & n'eurent pas plus de peine à gagner le Vaissau. Tolbot fut le seul qui périt à la vue de ceux qui s'éloignoient du rivage. Il s'étoit arrêté trop long-tems; & les autres ayant mis à la voile, sans s'être aperçu qu'il manquoit, il n'eût pas d'autre ressource que de se jeter à la nage pour les rejoindre. Mais ses habits, ou d'autres obstacles, causèrent sa perte & le firent disparaître en un moment.

SIR Henri ne laissa pas de conserver jusqu'au jour l'espérance de voir arriver quelques-uns des malheureux qu'il laissoit derrière lui. On découvrit en effet un Canot qui s'avançoit lentement, & qui portoit deux hommes: mais c'étoient deux pauvres Arabes, & la crainte causoit leur lenteur. Ils parurent balancer long-tems à s'approcher du Vaissau. Enfin le plus hardi s'étant déterminé à monter à bord, présenta une Lettre, dont on reconnut aussitôt le caractère. Elle étoit de Femel, qui exprimoit avec beaucoup de force le péril qu'il avoit essuyé, & celui dont il se croyoit encore menacé. Ceux qui l'avoient arrêté, avoient voulu d'abord lui ôter la vie; mais quelques Soldats, qui avoient été caressés par les Anglois, s'étoient empressés de le secourir, & l'avoient conduit avec ses Compagnons dans la maison de l'Aga, dont il attendoit le retour en tremblant.

ON apprit ensuite que l'Aga, trouvant à son arrivée cette troupe de Prisonniers, devint aussi pâle que son Turban, & que dans le premier transport de sa colère, il protesta qu'il leur en coûteroit la tête. Il leur demanda comment ils avoient eu la hardiesse de vouloir le tromper. Femel répondit qu'étant venu d'Angleterre sous l'autorité de leur Amiral, ils n'avoient rien entrepris que par ses ordres, auxquels il ne leur étoit pas permis de défobéir. Cette réponse ne l'ayant point apaisé, il les fit charger de chaînes, en répétant qu'il leur feroit abbatre la tête. Mais il parut s'apaiser dès le lendemain, à la prière de Nakada Maleck Ambar, & des autres Capitaines Etrangers, qui se portoient à servir les Anglois par la crainte qu'ils n'attaquaient

SIR HENRI
MIDDLETON.
I 6 1 1.
Malheur d'une
partie de
ses gens.
Femel est
arrêté avec ses
Compagnons.

L'Amiral &
d'autres An-
glois échap-
pent aux
Turcs.

Triste situa-
tion de Femel
& des autres
Prisonniers.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1611.
Fierté de
l'Amiral An-
glois.

sent leurs Vaisseaux dans la Rade. Cependant ils furent gardés plus étroitement que jamais.

D'UN autre côté l'Amiral fit déclarer à l'Aga que s'il continuoit malgré l'ordre du Bacha, de retenir ses gens, & ce qui appartenoit à ses Vaisseaux, il brûleroit tous les Bâtimens qui étoient dans le Port, & qu'il étendrait sa vengeance jusqu'à la Ville. Il fit avertir en même-tems tous les Capitaines étrangers de n'envoyer aucune Chaloupe à leurs Vaisseaux qu'elle ne se présentât au sien, pour y rendre compte de leur commission, & de n'en rien faire venir sans son consentement ou sans son ordre. Un procédé si ferme jetta le trouble & la consternation dans la Ville. L'Aga fort embarrassé lui-même craignit qu'il ne lui en coûtât la tête. L'Officier, qui avoit été chargé de la garde de l'Amiral, étoit encore plus allarmé. L'Enir al Bahr accusé d'avoir consenti à la fuite des Anglois, fut obligé de se mettre à couvert; & leur Géolier ne trouva point d'autre azile qu'une Mosquée, d'où il ne voulut sortir qu'après avoir obtenu sa grace. La plupart des Capitaines & les Marchands, fort inquiets pour leurs Navires, envoyèrent des vivres & d'autres présens à Femel, [& à ses compagnons, auxquels ils ne daignoient pas parler auparavant.]

La Flotte An-
gloise se rend
dominante
dans le Port.

LA nuit suivante, Sir Henri envoya sa Chaloupe à la Rade d'Assab, pour faire venir les deux autres Vaisseaux. Ils arrivèrent le lendemain (z) dans celle de Mocka; & dès la première marée, toute la Flotte s'approcha du Port. [Sir Henri se rendit à bord de l'Increase, où il fut reçu avec de grandes marques de joie.] Le 12, Mohammed, Capitaine d'un Vaisseau de Cananor, vint à bord de l'Amiral, avec des Lettres de Femel, & l'ordre de l'Aga, pour lui déclarer que l'Aga étoit extrêmement affligé de la manière dont il étoit parti; que son dessein avoit été de lui rendre la liberté; qu'il étoit encore disposé à lui restituer ce qui appartenoit à ses Vaisseaux; mais qu'il ne pouvoit lui envoyer le reste de ses gens sans la permission du Bacha; qu'il lui demandoit quinze jours de délai, & que, si dans cet intervalle tous les Prisonniers n'étoient pas à bord, il ne souhaitoit aucune grace. L'Amiral répondit qu'il vouloit d'abord sa Pinasse, parce qu'il ne pouvoit s'éloigner autrement de la Rade. Cependant il se rendit aux instances du Nakada pour accorder le terme qu'on lui demandoit; & sans s'expliquer sur ses desseins, il remit à prétendre des satisfactions, après qu'on lui auroit rendu ses gens & sa Pinasse.

Convention
entre l'Amiral
& les Turcs.

Variations de
l'Aga.

MOHAMMED étant retourné à la Ville, rassura les Habitans par la réponse des Anglois. Cependant l'Aga parut fort irrité de se voir redemander la Pinasse. Il se fit amener Femel, pour apprendre de sa bouche quelles pouvoient être les intentions de l'Amiral, lorsque par ses conventions avec le Bacha, la Pinasse & ses marchandises devoient rester au Grand-Seigneur. Femel répéta ce qu'il sçavoit que l'Amiral avoit répondu; c'est-à-dire, que les Anglois ne pouvoient partir sans leur Pinasse: mais il ajouta que jamais ils ne redemanderoient les marchandises. L'Aga consentit le lendemain à faire transporter sur la Flotte les cables, les ancres, le goudron & d'autres biens qui appartenoient au Darling. Ensuite affectant de marquer plus de satisfaction, il

(z) *Angl.* le 13. R. d. E.

laissa p
frâchli
ayant
l'Amir
dre ses
hardies

IL a
qui app
sieurs f
respect
liberté
doute u
25 pou
Pinasse. I
part l'In
étoient
vrés le
te bizar

DAN
re que l
rendre,
quatre c
ver la p
ne trou
pos de c
mander
les marc
firmée p
sensé de
de nouve
de lui re
té; mais
leur sûre
dessein d
Traité.
Anglois.
ras, cut
faire par
infidélité
s'exposer
mauvais
loit donn
lui amen

APRÈ
violence
seignit d
crit: ma
ges & de
II. Pa

laissa passer peu de jours sans envoyer à l'Amiral des vivres & d'autres rafraichissemens: ce qui n'empêcha point qu'une Chaloupe partie du rivage ayant voulu se rendre à quelque Bord étranger sans s'approcher des Anglois, l'Amiral ne lui fit tirer deux coups de canon qui la forcèrent de venir prendre ses ordres. Il menaça les Matelots de les faire pendre, s'ils avoient la hardiesse de retomber dans la même faute.

IL arriva le 18 un Vaisseau de Diu, chargé de marchandises des Indes, qui appartenoient à ce même Schermal, dont les Anglois avoient reçu plusieurs services. L'Amiral le força de jeter l'ancre près de la Flotte; mais respectant le nom de son Ami, il traita l'Equipage avec douceur, & laissa la liberté de gagner la terre à ceux qui la demandèrent. Cette fermeté fit sans doute une vive impression sur les Infidèles; car Mohammed fut envoyé le 25 pour déclarer que le Bacha consentoit à restituer les Prisonniers & la Pinasse. Il s'engagea même à cette restitution pour le lendemain. [A son départ l'Incréable le salua de trois coups de Canon.] Cependant les Anglois qui étoient à terre furent enchaînés le soir du même jour par le col, & délivrés le lendemain de leurs chaînes, sans qu'on ait pu sçavoir la cause de cette bizarrerie.

DANS le cours du 26, Mohammed fut renvoyé à l'Amiral, pour lui dire que la Pinasse étoit prête à partir du rivage, mais que l'Aga ne pouvoit la rendre, non plus que les Prisonniers, sans un écrit signé de l'Amiral & de quatre ou cinq des principaux Anglois, par lequel ils s'engageassent à conserver la paix avec les Turcs, sujets de l'Aga, & avec les Indiens du Port, à ne troubler la navigation d'aucun Vaisseau qui arriveroit à Mocka, ou le repos de ceux qui étoient déjà dans le Port & dans la Rade; enfin, à ne demander aucune satisfaction pour les peines qu'ils avoient essuyées, ni pour les marchandises qu'on leur avoit enlevées. Cette promesse devoit être confirmée par un serment solennel. L'Amiral répondit qu'il se trouvoit fort offensé de cette variation continuelle, qui l'exposoit tous les jours à recevoir de nouvelles demandes; qu'après l'engagement où l'on s'étoit mis, la veille, de lui renvoyer ses Gens & sa Pinasse, il avoit dû s'attendre à plus de fidélité; mais que Mohammed observant si mal ses promesses, les Anglois pour leur sûreté, prenoient le parti de l'arrêter avec tout son cortège, sans aucun dessein de leur nuire, mais comme autant d'Otages jusqu'à l'exécution du Traité. Il lui conseilla là-dessus de donner avis à l'Aga de la résolution des Anglois. Mohammed, après avoir marqué autant de confusion que d'embaras, eut recours aux supplications. Il représenta qu'étant entré dans cette affaire par le seul desir d'obliger l'Amiral, il ne devoit pas porter la peine des infidélités de l'Aga; qu'il ne pouvoit donner l'avis qu'on lui conseilloit, sans s'exposer à la raillerie du Public. Enfin, qu'il n'y avoit point de périls ni de mauvais traitemens qui pussent l'y faire consentir: mais que si l'Amiral vouloit donner l'écrit qu'il lui demandoit & le renvoyer à terre il promettoit de lui amener sa Pinasse & ses Gens avant la nuit.

APRÈS quelque délibération, Sir Henri, n'espérant pas d'autre fruit de la violence que de nouvelles longueurs, prit le parti d'employer l'artifice. Il feignit de céder aux raisons de Mohammed, & de consentir à lui donner l'écrit: mais, au lieu de la promesse qu'on exigeoit, il fit l'exposé des outrages & des sujets de plainte qu'il avoit reçus des Turcs. Ce Mémoire fut signé

SIR HENRI.
MIDDLETON.
1611.

Hauteur avec
laquelle les
Anglois se
conduisent.

Nouvelles
Propositions
de la part de
l'Aga.

Conduite de
l'Amiral.

Il employe
l'artifice pour
délivrer ses
Gens.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1611.

de sa main, & de celle de quatre ou cinq Anglois, qui prirent la qualité de Témoins. En même-tems il écrivit à Femel ce qu'il avoit à dire pour l'expliquer. A l'égard du ferment, il rejeta une proposition dont il se plaignit d'être offensé, en disant que sa parole valoit mieux que tous les sermens des Turcs. Mohammed retourna au rivage; mais il laissa les principales personnes de sa suite en otage; & renouvelant sa promesse, il dit à l'Amiral qu'il étoit le maître de les faire pendre, s'il ne lui ramenoit pas ses Contagions avant la nuit.

Le reste des
prisonniers
Anglois est
renvoyé à l'A-
miral.

(a) EN effet il pressa si vivement l'Aga, que vers la fin du jour il obtint la liberté des Prisonniers, & la permission de les conduire lui-même sur la Flotte. Ils étoient au nombre de neuf. *Femel, William & Cunningham* reçurent de l'Aga chacun leur caffetan. Mohammed fut chargé d'en porter un à l'Amiral, & lui dit, en le présentant, qu'il venoit de la part du Bacha. Mais l'Amiral, ne se contentant pas de le refuser, protesta d'un ton méprisant, qu'il ne vouloit rien de la part d'un misérable, sans foi & sans honneur, ennemi de sa Nation, par l'ordre duquel il avoit essuyé tant d'outrages. Mohammed prit le parti de laisser le caffetan à quelques gens de l'Equipage. On lui rendit le Prisonnier Turc, qui avoit été gardé jusqu'alors sur l'Incréase. Il ne restoit à restituer que la Pinasse, qu'il promit d'amener lui-même le lendemain.

Il redemande
le jeune Pri-
sonnier de
Tayes.

ELLE parut enfin le 27. Mohammed fort satisfait de sa négociation demanda aux Anglois s'il n'étoit pas fidèle à ses promesses. L'Amiral répondit qu'il lui manquoit encore un jeune homme qui étoit resté à Tayes, & que les Turcs avoient forcé de changer de Religion. En même-tems il déclara que si ce Prisonnier n'étoit pas rendu, les Anglois ne relâcheroient pas les Vaisseaux dont ils s'étoient saisis. La réponse de Mohammed fut qu'il en parleroit à l'Aga, & qu'il reviendrait avec des explications. Après son départ, Sir Henri assembla son Conseil & mit en délibération s'il rendroit la liberté aux Vaisseaux Indiens, ou s'il les retiendrait jusqu'à la restitution du jeune Prisonnier. On conclut de relâcher les Vaisseaux des Indes, parce qu'ils appartenoient aux amis de la Nation Angloise, & de se dédommager par la prise du Vaisseau que les Turcs attendoient de Suez. On examina aussi quelle étoit la meilleure voye pour hâter la restitution du jeune homme. Les uns persuadés que toutes les instances seroient inutiles, proposèrent d'arrêter quelque Turc de distinction, dont on offriroit de faire une échange. L'Amiral fut d'un avis opposé, & jugea qu'il valoit mieux prendre le parti des sollicitations dans un tems où les Anglois avoient à Mocka des amis qui les secundoient. On s'arrêta donc à la résolution d'insister sur le retour du jeune Prisonnier, & de ne pas parler de la restitution des marchandises.

Promesse des
Turcs.

Mort de Fe-
mel.

LE 28, on apporta, de la part de l'Aga, un Ecrit par lequel Nakada Mohammed & Schermal consentoient à la perte de leurs Vaisseaux & de leur cargaison, si le jeune homme n'étoit pas délivré dans douze jours, à la seule condition que les Vaisseaux fussent relâchés sur le champ. Sur cette promesse l'Amiral leur permit de décharger le Vaisseau de Diu, & de visiter librement les autres. La nuit suivante Femel mourut de la *caleture*, ou sui-
vant

(a) La 6^e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

vant l'opinion des Chirurgiens, de quelque dose de poison que les Turcs lui avoient fait avaller par surprise.

Au commencement du mois de Juin, le vent devint si chaud, que les Anglois ne pouvant le supporter, furent obligés pendant plusieurs jours de se tenir renfermés sous leurs écoutes. On raconte d'étranges effets de ces vents enflammés, qui régnerent quelquefois assez long-tems sur cette Mer. Ils coupent la respiration & portent dans les entrailles une chaleur que tous les rafraichissemens ne sont pas capables d'éteindre. Après avoir évité ce danger, Sir Henri écrivit en Italien une Lettre au Bacha. Il lui demandoit la restitution des marchandises Angloises, & des satisfactions pour tant de dommages qu'il avoit essuyés. On lui répondit que faute d'Interprète le Bacha ne pouvoit entendre sa Lettre. Mais il crut cette réponse peu sincère, & n'écoutant plus que son ressentiment, il fit reprendre le Vaisseau de Diu, dont on n'avoit encore déchargé que quelques balots de coton, en déclarant qu'il n'en fortiroit plus rien avant que le Bacha eût payé aux Anglois, pour dédommagement, soixante dix milles pièces de huit. Il s'étoit persuadé qu'il n'y avoit plus d'autre voye pour obtenir quelque satisfaction, & qu'il y avoit peu de fond à faire sur le Vaisseau de Suez, parce qu'au moindre avis qui pouvoit être donné par terre, il ne falloit plus compter sur son arrivée.

Aly Kaskins, qui avoit servi d'Interprète à l'Amiral pendant son séjour à Zenan, vint un jour à bord, avec des complimens de la part du Bacha. Il protesta que son Maître avoit été fort affligé de la fuite précipitée de l'Amiral, parce qu'il s'étoit proposé de lui donner toutes sortes de satisfactions & de le congédier avec honneur. Aly apportoit aussi des complimens du Kiahia, qui faisoit prier Sir Henri de ne pas employer la violence, & d'avoir plutôt recours à la Justice de Constantinople, parce qu'ayant rendu tant de services aux Anglois, il appréhendoit beaucoup qu'on ne lui fit payer leurs hostilités de sa tête. Enfin le même Aly déclara qu'il avoit amené de Tayes, par ordre du Bacha, le jeune Prisonnier Anglois; & que si l'Amiral laissoit au Vaisseau de Diu la liberté de décharger ses marchandises, ce jeune homme seroit amené à bord le jour suivant. Sir Henri fit une réponse civile aux politesses; mais il assura le Député que les marchandises de Diu ne seroient relâchées qu'après la restitution des siennes.

Deux jours après on reçut un autre Messager de la part de l'Aga, qui faisoit demander une trêve de douze jours, pour communiquer au Bacha les prétentions de l'Amiral; & le lendemain, Aly Kaskins accompagné d'un Banian nommé *Tokorfi*, & de plusieurs autres, vint prier les Anglois de lui donner un Mémoire de leurs dommages, sur lequel on pût faire des réflexions dans la Ville. Il leur accorda leur demande, & dans le Mémoire qu'il leur donna, il faisoit monter ses pertes à 70 mille pièces de huit. Mais les douze jours étant expirés, sans qu'il eût reçu la moindre réponse, il fit dire de son côté à l'Aga, qu'après avoir été capable de le trahir, malgré ses invitations & ses promesses, de tuer plusieurs de ses gens qui ne l'avoient point offensé, de l'emprisonner lui-même avec les derniers outrages, de se saisir de ses marchandises jusqu'à la valeur de 70 milles pièces de huit, & de lui causer d'autres dommages, dans lesquels il ne comprenoit point la perte du tems, il ne devoit pas être surpris que sur le refus qu'il faisoit aux Anglois de leur accorder des satisfactions, ils prissent la résolution de battre sa

SIR HENRI
MIDDLETON.

1611.
Vents brû-
lans dans la
Mer Rouge.

Les Anglois
demandent
des satisfac-
tions.

Députation
d'Aly Kaskins.

Menaces des
Anglois por-
tées à l'Aga.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1611.

Ville à ses yeux, d'enlever les marchandises du Vaisseau de Diu, & de brûler tous les Vaisseaux qui se trouvoient dans la Rade. Il fit ajoûter que les Turcs ne l'accuseroient pas d'avoir violé sa parole, puisque le tems de la trêve étoit expiré, & qu'ils devoient eux-mêmes se reprocher d'avoir mal rempli leurs promesses.

Réponse sière
de l'Aga.

Tous les Anglois attendirent avec impatience comment cette déclaration seroit reçue. La réponse fut beaucoup plus ferme qu'ils ne l'avoient jugé. L'Aga leur fit demander d'où leur venoit le droit d'entrer dans ces Mers; & prétendant qu'ils n'avoient pû le recevoir de personne, il fit ajoûter nettement qu'il ne leur étoit arrivé aucune disgrâce qu'ils n'eussent bien méritée. A l'égard des marchandises qu'ils se plaignoient d'avoir perdues, il déclara qu'il n'avoit rien fait que par l'ordre du Bacha. Si les Anglois se croyoient blessés, ils n'avoient qu'à porter leurs plaintes à Constantinople. Etoient-ils résolus de battre la Ville? il ne manquoit pas d'artillerie pour battre aussi leurs Vaisseaux. Les Bâtimens & les Marchandises qui étoient dans la Rade n'appartenoient ni au Bacha ni à lui. Mais si la Flotte Angloise attaquoit la Ville ou les biens qui étoient sous la protection des Turcs, le Grand-Seigneur, qui en seroit bientôt informé, trouveroit mille moyens de s'en faire raison.

Replique de
l'Amiral An-
glois.

L'AMIRAL repliqua que pour entrer dans ces Mers, il ne lui falloit pas d'autre permission que celle de Dieu & de son Roi: mais que pour descendre sur la Côte, l'Aga lui avoit donné la sienne en y joignant les plus fortes prières; qu'à l'égard des marchandises, ne devant rien au Bacha, n'étant point son Facteur, ne lui ayant fait aucun tort, & n'ayant jamais rien reçu de lui, il ne voyoit pas quelle raison il avoit eue pour se saisir de son bien par voye de réparation: qu'il devoit par conséquent redemander ses marchandises dans le lieu où elles étoient, & se faire rendre justice où il avoit reçu l'outrage; qu'il doutoit d'ailleurs que le Bacha ou l'Aga ôfassent paroître à Constantinople quand leurs injustices y seroient connues, & répondre à ses plaintes devant le Sultan: mais que s'ils se croyoient offensés l'un ou l'autre, il leur conseilloit de porter leurs griefs à la Cour d'Angleterre.

DANS l'intervalle de ces déclarations, Sir Henri envoya le Capitaine Pemberton dans la Rade d'Assab, pour en apporter des rafraichissemens. La plûpart de ses gens étoient malades à bord, & les amis qu'il avoit à Mocka l'avoient averti de se désier des provisions de la Ville, qui pouvoient être empoisonnées.

Accommode-
ment proposé
par les Turcs.

ENFIN le 18 de Juin, Schermal, Aly, Tokorfi & plusieurs Chefs des Baniens vinrent à bord de l'Amiral, pour lui proposer des voies d'accommodement. Ils amenoient le Prisonnier de Tayes, décemment vêtu à la Chrétienne, par la générosité de Schermal qui avoit fait volontairement la dépense de ses habits. Après quelques honnêtetés mutuelles, Schermal pria Sir Henri de se rappeler les marques d'estime & d'affection qu'il avoit toujours données à la Nation Angloise. Il avoit vû les chagrins des Anglois avec autant de douleur que s'il eût été question de ses propres gens. Mais c'étoit de ce sentiment même, & des services qu'il leur avoit rendus, qu'on lui faisoit un crime. Le Bacha lui avoit ordonné de trouver quelque moyen de les satisfaire, & l'avoit menacé de le faire étrangler s'il ne réussissoit pas dans cette entreprise. Il se remit là-dessus à la générosité de Sir Henri, en
lui

lui prote-
te. En
d'ouver-
Turcs.

L'AM
pour sa
qu'elles
lui dit S
faut don
ble qu'el
re avec
des mar
te à 18
le plomb
une paix
Cananor
roit par
fort satis
sans dout
côté de l
Anglois
pernicieu
ladie dan
par de v
roit nuit
batre les
pas recou
un état f

LE 2
somme de
ne manq
mis au K
petuelles
présentat
lui.] Se
coups de
& Aly re
culté de l
quinze jou
porter, a
miral les
par le Bac
à la Rade
vant on e
l'Amiral a
Rade d'e

lui protestant que ses vûes étoient sincères & qu'il n'y entroit aucune feinte. Enfin il le supplia de lui déclarer ses véritables intentions, avec plus d'ouverture & de bonne-foi qu'il n'en devoit avoir pour le commun des Turcs.

L'AMIRAL, après l'avoir remercié des sentimens qu'il avoit pour lui & pour sa Nation, lui répondit qu'il ne devoit pas ignorer ses demandes, puisqu'elles avoient été portées au rivage en Langue d'Arabie. Je les connois, lui dit Schermal; mais si vous insistez sur des prétentions si excessives, il faut donc renoncer à toute espérance d'accommodement; car il est impossible qu'elles soient accordées. Sir Henri touché de sa tristesse consentit à faire avec lui-même un second état de ses pertes, & une nouvelle estimation des marchandises dont les Turcs s'étoient saisis. La somme totale fut réduite à 18 mille pièces de huit, avec une stipulation particulière pour le fer & le plomb, qui devoit être restitué en nature. On conclut sur ces fondemens une paix de deux ans entre les Anglois & les Turcs, depuis Mocka, jusqu'à Cananor sur la Côte de l'Inde; mais à condition que le Bacha la confirmeroit par un Ecrit signé de sa main & scellé de son sceau. Schermal partit fort satisfait de ce Traité; & pendant quelques jours, qui furent employés, sans doute à le communiquer au Bacha, les apparences furent si paisibles du côté de la Ville, que l'Amiral ne douta plus du succès de ses articles. Les Anglois commençoient à sentir vivement la nécessité de quitter une Côte si pernicieuse à leur Nation. Il s'étoit répandu sur les trois Vaisseaux une maladie dangereuse, dont presque personne ne fut exempt. Elle commençoit par de violentes douleurs de tête & d'estomac, & par une insomnie qui durait nuit & jour. La fièvre, qui ne tarda point à succéder, achevoit d'abatre les Malades. Cependant il en mourut peu; mais ceux qui n'avoient pas recours d'abord aux vomitifs & à la saignée, languirent long-tems dans un état fort triste.

LE 2 de Juillet, Sir Henri reçut de Schermal le dernier payement de la somme dont on étoit convenu, & termina tous les comptes avec lui. On ne manqua pas de lui faire demander les mille écus Vénitiens qu'il avoit promis au Kiahia. Mais il se crut dispensé de sa parole par les infidélités perpétuelles des Turcs; [& il persista dans son refus, quoique Schermal lui représentât, qu'ayant été sa Caution, il seroit obligé de les payer (b) pour lui.] Schermal & son cortège l'ayant quitté vers la nuit, il les salua de trois coups de canon pendant qu'ils retournoient au rivage. Le lendemain Tokorsî & Aly revinrent à bord, pour acheter du vermillon, qu'on ne fit pas difficulté de leur donner à crédit. Ils promirent de se rendre sur la Flotte avant quinze jours, dans la Rade d'Assab, où elle se proposoit de retourner, & d'y porter, avec l'argent qu'ils devoient, une petite provision de grain que l'Amiral les avoit chargés de lui acheter à Mocka, & la ratification du Traité par le Bacha. Dans le cours de l'après-midi, on leva l'ancre pour retourner à la Rade d'Assab; mais on n'y put arriver que le 5 au matin. Le jour suivant on commença par vuidier & nettoyer les puits, sur quelques avis que l'Amiral avoit reçus que les Turcs avoient proposé aux Habitans de cette Rade d'empoisonner les eaux.

SIR HENRI
MURRAY.
1611.

Il est accep-
té, après de
longues dif-
cussions.

Maladie dan-
gereuse.

Conclusion
du différend
des Anglois
avec les Turcs.

Ils quittent la
Rade de Moc-
ka.

PENDANT

(b) Ce Procédé étoit dur pour le pauvre Schermal.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1611.

Politesse d'un
Prince Abyf-
sin.

Projet des
Anglois pour
se venger des
Turcs.

Ils abandon-
nent leur en-
treprife.

Ils repassent
les Détroits.

PENDANT que les Anglois profitoient d'un station si commode , pour se fournir de toutes sortes de provisions, le Prince du Pays qui n'avoit point ignoré les injustices des Turcs , envoya trois de ses principaux Officiers à l'Amiral, avec une escorte de trente Soldats , pour le féliciter de son heureuse délivrance & lui porter divers présens. Il lui faisoit offrir toutes les productions de son Pays, [sans que les Anglois pussent juger s'ils devoient tant de politesse & de générosité à la haine des Abyssins pour les Turcs, ou à la qualité de Chrétiens, que le Prince faisoit profession de respecter.] L'Amiral traita les Messagers avec autant d'affection que de magnificence, & les chargea pour leur Maître d'un habit de fort beau drap & d'un grand miroir.

LE 17, on vit arriver de Mocka, Tokorfi avec un autre Banian, qui apporta à l'Amiral la provision qu'il leur avoit demandé & l'argent qu'ils lui devoient; mais n'ayant point la ratification du Bacha, ils s'excusèrent sur la multitude de ses affaires, qui ne lui avoit pas laissé le tems d'écrire. Les Anglois en conclurent qu'il ne vouloit garder aucune mesure avec leur Nation. Il n'y en eut pas un qui n'approuvât au dessein de l'Amiral, lorsqu'il leur proposa le 24 de s'avancer jusqu'à l'Isle de Camaran, & d'y attendre le grand Vaisseau qui vient tous les ans de Suez, dans cette saison, avec une riche cargaison pour Mocka. C'étoit la plus sûre vengeance qu'ils pussent tirer de tous les outrages des Turcs; & leur empressement augmentoit par la certitude que l'Amiral même avoit eue à Zenan & à Mocka, que le Bacha & l'Aga étoient intéressés dans la meilleure partie de cette cargaison. Ils s'employèrent jusqu'à la fin du mois à l'exécution de leur projet. Mais le vent leur fut toujours si contraire, que dans une Mer fort étroite, ils eurent sans cesse à se défendre contre toutes sortes de dangers; [& toutes les peines qu'ils se donnoient n'empêchèrent pas que le Vaisseau qu'ils attendoient, ne leur échappât pendant la nuit, ce qu'ils n'apprirent qu'à leur retour.] S'ils faisoient voile pendant le jour, ils étoient obligés de mouiller l'ancre à l'entrée de chaque nuit; & fort souvent, dans les lieux mêmes qu'ils avoient crû les plus sûrs, ils se trouvoient exposés dans les ténèbres à quelques malheurs qu'ils n'avoient pas prévus (c). Enfin, reconnoissant qu'ils n'avoient que des disgrâces à se promettre sans un Pilote du Pays, ils retournèrent vers les Détroits, où ils jettèrent l'ancre le 9 d'Août, à trois lieuës de Bal-al-Mandul, ou Mandel. Le 10, le Darling & l'Incréase sortirent par le Canal de l'Ouest, qui est beaucoup plus commode & plus profond que les Turcs & les Indiens ne le publient, dans la vûe de porter tous les Navigateurs à prendre l'autre passage, parce qu'il est si étroit qu'en le fortifiant, ils pourroient le commander par leur artillerie. En effet il n'a pas plus d'un mille & demi de largeur depuis le rivage d'Arabie jusqu'à l'Isle; & du côté de la terre il est parsemé de rocs & de basses, qui s'étendent assez loin. Cependant l'Incréase & le Pepper-Corn prirent cette voye, de concert avec les deux autres Bâtimens, & pour se mettre en état de juger des deux passages. Ils se rejoignirent tous hors des Détroits, à quatre heures après-midi, sur dix-neuf brasses de fond, sans être à plus de quatre milles de la Côte d'Arabie. Pendant la nuit suivante, ils firent

(c) La 7^e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

(d) Le véri-
sans doute Dell

furent voile au long de la terre. Depuis le 12 jusqu'au 27, ils eurent beaucoup de vent, mais presque toujours contraire; & souvent des calmes, avec un courant si rapide que dans le calme même il les emportoit quelquefois au Sud-Ouest l'espace de quatre milles en moins d'une heure: ce qui retarda extrêmement leur navigation. Le 27, un vent favorable les servit si bien qu'à six heures du soir ils eurent la vûe du Mont Felix, Promontoire à l'Ouest du Cap de Guardafu.

A dix heures ils furent arrêtés par un calme qui dura deux heures, quoique la Mer fût fort grosse; d'où ils conclurent qu'ils avoient passé la hauteur du Cap de Guardafu, car ils n'avoient pas trouvé de Mer si forte tandis qu'ils avoient été couverts de ce côté-là par la terre.

Le 30, ils entrèrent dans la Rade de Dellscha (d), où ils jettèrent l'ancre vers midi. Il s'y trouvoit un grand Navire de Diu, & deux petits Bâtimens de l'Inde, qui étoient partis pour la Mer Rouge, mais qui avoient manqué la Mousson. Le Capitaine de Diu vint à bord de l'Amiral, & lui raconta que les Anglois étoient fort bien traités à Surate; qu'on y attendoit de jour en jour plusieurs Vaisseaux d'Angleterre; que le Capitaine Hawkins étoit dans une grande distinction à la Cour, où le Roi le considéroit beaucoup & lui avoit fait une grosse pension; enfin que ce Prince avoit donné au Capitaine Sharpey une somme d'argent pour se construire un Vaisseau qui devoit être lancé au premier jour. Quoique ces nouvelles fussent trop agréables pour être crues légèrement, l'Amiral accepta les civilités & les offres du Capitaine. Il employa même ses services, pour se procurer de l'eau, & pour former quelque liaison avec le Prince du Pays, dont il espéroit de tirer de l'aloes. Mais il le paya plus cher que le Capitaine Keeling, parce que les Indiens en avoient enlevé de grosses provisions, & que la rareté en augmentoit le prix. Il laissa une Lettre au Prince pour le premier Navire Anglois qui relâcheroit dans cette Rade.

LES politesses & les services du Capitaine de Diu n'avoient pas d'autre motif que de faire hâter leur départ aux Anglois; mais l'Amiral, qui pénétoit ses intentions, en profita fort adroitement pour obtenir de lui un Pilote Indien. Ce secours, dont il sentoit le besoin depuis long-tems, le fit partir avec beaucoup de joye le 3 de Septembre. Il arriva heureusement le 26 dans la Rade de Surate, où il jetta l'ancre sur sept brasses de fond, à côté de trois Vaisseaux de l'Inde. Il voyoit dans la même Rade, à la distance d'un mille, sept autres Bâtimens qu'il reconnut bientôt pour des Vaisseaux de l'Europe. Mais sa surprise fut extrême en apprenant qu'ils étoient Portugais, & qu'il y en avoit actuellement treize autres dans la rivière de Surate. Dom Francisco de Soto-Major, Commandant Portugais, qui portoit le titre de Grand Amiral du Nord, avoit appris depuis long-tems que les Anglois étoient dans la Mer Rouge, & s'étoit rendu à Surate dans le seul dessein de s'y opposer à leur commerce. Il y tiroit de grands avantages du droit qu'il s'attribuoit de visiter tous les Bâtimens étrangers, & de confisquer ceux qui entroient dans la Rade sans passeport. Cependant Sir Henri, se croyant à couvert de toute insulte, dans un tems où l'Espagne n'avoit pas de guerre avec les Anglois, prit

SIR HENRY
MIDDLETON.
1611.

La Flotte entre dans la Rade de Dellscha.

Elle se rend à Surate.

Elle y trouve une nombreuse Flotte de Portugais.

Sir Henri écrit à l'Amiral de cette Nation.

(d) Le véritable nom de cette Place est sans doute *Dellschâb*; & il y a apparence qu'elle a été fondée par un Roi de *Delli*, ou par quelqu'un de ses Ministres allant à la Mecque.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1611.

Réponse qu'il
en reçoit.

Replique de
Sir Henri.

Il reçoit des
informations
de Surate.

On conseille
aux Anglois de
se rendre à Go-
go.

prit le parti de lui écrire une lettre civile, dont il chargea son Pilote. Indien. Il lui donna aussi quelque commission pour les Anglois de Surate; car ayant pris peu de confiance au récit du Capitaine de Diu, il souhaitoit impatiemment de sçavoir quel étoit leur nombre & leur situation dans cette Ville.

Le 29, il vit venir de l'Armada une petite Frégate, chargée de plusieurs Portugais, qui lui apportoient la réponse de leur Chef à sa lettre. Après quelques complimens, elle portoit en substance que le Grand Amiral se réjouissoit beaucoup de l'arrivée d'une Flotte Angloise, & qu'il étoit disposé à lui rendre toutes sortes de services; à condition néanmoins qu'étant venue, pour le commerce, elle eût quelque passeport ou quelque ordre du Roi d'Espagne; sans quoi il étoit obligé de garder un Port dont la défense étoit commise à ses soins, parce que le Roi son Maître y entretenoit un Comptoir.

SIR Henri répondit de bouche qu'il n'avoit aucun passeport du Roi d'Espagne ni de ses Vice-Rois; mais qu'il ne croyoit pas en avoir besoin, parce qu'il étoit envoyé au Grand Mogol, de la part du Roi d'Angleterre, avec des Lettres & de riches présens, pour établir dans ces Régions un commerce que les Anglois y avoient déjà commencé; qu'il ne pensoit pas à nuire au Comptoir Portugais, mais qu'il ne connoissoit point au li de raison qui dût porter les Portugais à traverser l'établissement des Anglois, puisque l'Inde étoit un Pays libre, & que le Grand Mogol ni ses Sujets n'avoient aucune dépendance du Portugal. Sir Henri ajoûta qu'il demandoit au Grand Amiral, pour les Anglois qui étoient à Surate, la liberté de venir sur la Flotte de leur Nation, & qu'il se flattoit qu'on ne le mettroit point dans la nécessité d'employer la force pour se procurer une satisfaction si juste, parce qu'à toute sorte de prix il étoit résolu de les voir. Ensuite il fit présent au Messager Portugais, d'un habit de drap d'Angleterre.

Le soir du même jour, il reçut une Lettre de Nicolas Bangham, Anglois de Surate, qui lui apprit que la Nation Angloise n'avoit pas de Comptoir dans cette Ville. Bangham y avoit été envoyé d'Agra par le Capitaine Hawkins, pour y recevoir quelques sommes qui lui étoient dûes. Il ne parloit point des marchandises Angloises, ni de ce qu'étoient devenus les anciens Facteurs; mais il ajoûtoit qu'étant chargé de quelques Lettres du Capitaine Hawkins, il n'osoit les envoyer sur la Flotte, dans la crainte qu'elles ne fussent interceptées par les Portugais. Sir Henri lui répondit sur le champ qu'il pouvoit envoyer les Lettres, parce que n'ayant aucun dessein de nuire aux Portugais, il comptoit de les trouver dans la même disposition. Le 3 d'Octobre, Kofa Nassan Gouverneur de Surate & Frère du Gouverneur de Cambaye, envoya un Mogol à l'Amiral Anglois avec des rafraichissemens & des offres de service. Il fit ajoûter que du côté de son Pays, on desiroit beaucoup d'entrer en commerce avec les Anglois, mais qu'il y avoit peu d'apparence de le pouvoir, aussi long-tems que l'Armada Portugaise seroit si près de leur Flotte; qu'il leur conseilloit par cette raison de se rendre à Gogo, qui étoit un lieu plus commode & plus voisin de Cambaye, où les Négocians étoient en plus grand nombre qu'à Surate, les marchandises de meilleure qualité, & le débarquement plus sûr. Après cette explication, le Messager souhaita de sçavoir à quel parti les Anglois vouloient s'arrêter. L'Amiral répondit qu'il n'avoit

n'avoit
rant ce
qu'il y
tion; n
& facilit
queroit
avec un
Deu
tre des
Banghar
qui cont
gol, qu
l'adresse
Message
hor, pa
glois qui
y rendo
tourner
intrigues
les Capit
de confia
ple, qui
senfer les

SIR H
commerc
avant qu
que le C
baye, s'
moins la
ment qu'
trois Vai
manqué l
chargea
importan
intercept
lui seroit
donner d

MAIS
ges. Le 2
de leurs
les Anglo
de leur m
étoient d
part & d
sa Flotte
gros de la
une petit
tôt pour
Il. Par

n'avoit point encore reçu les Lettres qu'il attendoit du rivage, & qu'igno- rant ce qu'étoient devenus ses Compatriotes, & les marchandises Angloises qu'il y avoit laissées dans un autre tems, il ne pouvoit former aucune résolu- tion; mais que si le Mogol vouloit conduire ses Vaisseaux près de la Ville, & faciliter à quelque Anglois de Surate la liberté de venir à bord, il s'expli- queroit plus positivement. Ce Messager & son Interprète furent renvoyés avec un petit présent.

DEUX jours après, l'Interprète qui étoit un Bramine, c'est-à-dire, un Pré- tre des Baniens, reparut dans une Chaloupe, avec des Lettres de Nicolas Bangham, & celle du Capitaine Hawkins, écrite d'Agra au mois d'Avril, qui contenoit la manière dont il étoit parvenu à la faveur du Grand Mo- gol, qu'il avoit perdue ensuite par l'inconstance de ce Monarque, & par l'adresse des Portugais à se procurer tous les droits du commerce. Le même Messager apporta deux autres Lettres d'une date plus récente, écrite de La- hor, par William Finch; l'une au Commandant du premier Vaisseau An- glois qui arriveroit à Surate; l'autre à la Compagnie en Angleterre. Finch y rendoit compte de sa conduite & de l'entreprise qu'il avoit formée de re- tourner par terre en Europe; de l'inconstance du Roi & de la Nation; des intrigues des Portugais, & de quantité d'autres circonstances. Il avertissoit les Capitaines de ne pas débarquer leurs marchandises, & de prendre peu de confiance au commerce dans tous ces Cantons, parce que le Roi & le Peuple, qui étoient également légers & inconstans, craignoient beaucoup d'of- fenser les Portugais.

SIR Henri, après avoir lû ces Lettres, perdit l'espérance de faire aucun commerce à Surate. Cependant il résolut de tout tenter dans cette vûe, avant que de quitter la Rade. Il avoit appris par les Lettres de Bangham, que le Capitaine Sharpey, Jordayne, & d'autres Anglois qui étoient à Cam- baye, s'étoient mis en chemin pour le venir voir à bord. Il se promit du moins la satisfaction de les y recevoir. Ce fut pour s'en assurer plus facile- ment qu'il refusa au Bramine la liberté de faire rentrer dans la rivière les trois Vaisseaux Indiens auprès desquels il avoit jetté l'ancre, & qui ayant manqué la Mousson s'étoient déterminés à renoncer au voyage du Sud. Il le chargea de dire au Gouverneur que sans aucun dessein de leur nuire, il étoit important pour lui de les retenir près de sa Flotte, parce que les Portugais interceptant ses Messagers & ses Lettres, l'éloignement de ces trois Vaisseaux lui seroit perdre tous les moyens de recevoir des nouvelles de Surate & d'y donner des siennes.

MAIS le dessein des Portugais n'étoit pas de se borner à de si légers outrages. Le 22, ayant vû partir une Frégate Angloise pour gagner la terre, deux de leurs Vaisseaux qui se tenoient en embuscade l'attaquèrent avant que tous les Anglois fussent débarqués. A juger du nombre des Ennemis par le bruit de leur mousqueterie, ils devoient être plus de trois cens. Les Anglois qui étoient déjà descendus & ceux de la Frégate leur rendirent leur décharge. De part & d'autre il n'y eut aucun coup mortel. La Frégate Angloise rejoignit sa Flotte, en suivant de fort près le rivage; & l'Ennemi se retira vers le gros de la sienne. Mais cinq autres Vaisseaux Portugais, cachés derrière une petite montagne qui s'avançoit en forme de Cap, s'approchèrent bien- tôt pour canoner les Anglois qui étoient demeurés à terre; entreprise inutile,

II. Part.

G g

&

SIR HENRI
MONTEAGUT.
1611.
Ce qui les
arrête

Sir Henri
reçoit des Let-
tres de Surate.

Précautions
qu'il prend
contre les
Portugais.

Les Anglois
sont attaqués
& s'échappent
heureusement.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1611.

& tentée uniquement pour leur inspirer de la frayeur. Aussi ne leur fut-il pas difficile d'éviter les coups, & de gagner au long de la Côte un endroit où leur Frégate vint les reprendre, & d'où elle rejoignit heureusement la Flotte. [Là-dessus l'Amiral tint conseil avec le Capitaine Downton & Jordayne, pour délibérer sur la course qu'il falloit tenir; on convint de ne pas rester plus longtems dans cet endroit, mais d'aller rejoindre l'Incréase dans la Rade de Surate, & prendre là des mesures ultérieures.]

Arrivée d'un grand nombre de Frégates Marchandes à Surate.

LE 8 de Novembre, Bangham vint de Surate dans une Barque Indienne, pour visiter l'Amiral, & lui apporter quelques rafraîchissemens. On apprit de lui que Moghreb Kam, Gouverneur de Cambaye étoit attendu dans peu de jours à Surate. Avant la nuit, on vit entrer dans la rivière environ cent petites Frégates, dont la plupart étoient Marchandes & faisoient voile à Cambaye. Elles avoient à leur tête le Fils du Vice-Roi. Quoiqu'elles n'eussent menacé les Anglois d'aucune insulte, Sir Henri rappella autour de lui un de ses Bâtimens qui avoit jetté l'ancre à quelque distance, dans la crainte qu'il n'eût quelque chose à souffrir dans l'obscurité. Le lendemain, Koja Nassan parut sur le bord du rivage; & Sir Henri se détermina aussi-tôt à s'approcher de lui avec deux Chaloupes soutenues d'une Frégate. Leur conférence fut courte, mais civile. Le Gouverneur promit aux Anglois d'envoyer, dans deux ou trois jours au plus tard, des marchandises sur le rivage, pour y commencer le commerce, & de faire apporter aux Anglois par les gens du Pays, tous les rafraîchissemens dont la Flotte avoit besoin. Cependant il ne vint rien jusqu'au 18, que l'Amiral reçut une Lettre de Bangham, dans laquelle il trouva de nouveaux avis sur l'inutilité de ses espérances. Cette confirmation, jointe à l'oubli que Nassan marquoit de ses promesses, lui fit conclure qu'on n'avoit pensé jusqu'alors qu'à l'amuser, dans la double crainte d'offenser les Portugais, en lui permettant le commerce, & de le désobliger lui-même par un refus trop ouvert. Après cette réflexion, il résolut de partir; & dans cette vûe il écrivit à Bangham de se rendre à bord. Mais Koja Nassan lui en refusa la permission. Bangham, après l'avoir envoyé solliciter, se déroba secrètement & trouva le moyen de sortir de la Ville. Une démarche de cette nature faisant connoître au Gouverneur que le départ des Anglois étoit certain, il se hâta d'envoyer à l'Amiral un Marchand Indien, nommé *Jadda*, avec deux Lettres, l'une de sa propre main, l'autre de Moghreb Kam son frère, par lesquelles ils lui promettoient tous deux de lui rendre bientôt une visite sur son bord. L'offre d'une faveur si extraordinaire eut la force de faire suspendre sa résolution à l'Amiral, quoiqu'il eût appris à compter peu sur la parole des deux Frères.

Piège que les Portugais dressent aux Anglois.

DANS l'intervalle, les Portugais qui étoient entrés dans la rivière n'ayant point entrepris d'insulter les Anglois sur leur Flotte, s'efforcèrent de leur dresser un piège sur le rivage. Ils se cachèrent derrière quelques monts de sable, proche du lieu où ils les voyoient souvent aborder; & paroissant tout d'un-coup, au moment qu'ils touchoient la terre, ils se flattèrent de les surprendre & de les accabler. Mais ils furent reçus de si bonne grace par des Ennemis bien armés, & préparés à tout événement, qu'ayant été forcés de prendre la fuite, ils laissèrent sur le sable un de leurs gens blessé à mort, que les Anglois transportèrent sur leur Flotte.

(e) LE

(e) LE
lui annonç
rent divers
cortège ho
trouva le
deux son a
gnages d'e
une déchar
bles à cet
sur un gran
fin, Sir H
ser cette m
lui de Koj
tion: mais
glois furent
part d'un h
tèrent avec
court. Le
appétit.
ta au Gouv
lui en expl
voit d'un g
de rendre t
res présent
ment dans
d'y bâtir un
aucune dem
voit rabattr
cée, il laiss
LE 25 a
des couteau
glois de l'E
il admira l'o
gratuitemen
pour quanti
desirs, ache
ter. Il lui
sa curiosité
servit ensui
les autres V
[Il semb
flatter, sur
naires du co
ne, & d'au
deux Gouv

(e)

(e) LE 23, qui étoit un Dimanche, Jadda vint à bord de l'Amiral, & lui annonça que Moghreb Kam étoit dans la Rade. Aussi-tôt les Anglois firent divers préparatifs; & Sir Henri, se mettant dans sa Frégate avec un cortège honnête & quelques présens, se hâta de se rendre au rivage. Il y trouva le Gouverneur de Cambaye & celui de Surate, qui attendoient tous deux son arrivée. On s'embrassa de part & d'autre, avec de grands témoignages d'estime & d'amitié. Les Vaisseaux Anglois firent en même-tems une décharge de toute leur artillerie, & les deux Frères parurent fort sensibles à cet honneur. L'Amiral leur ayant offert ses présens, ils s'assirent tous sur un grand tapis, étendu par terre. La conférence dura jusqu'au soir. Enfin, Sir Henri voyant le Soleil prêt à se coucher, leur proposa de venir passer cette nuit sur son bord. Moghreb Kam y consentit, avec son fils & celui de Koja Nassan, accompagnés tous trois de plusieurs personnes de distinction: mais Nassan déclara que ses affaires le rappelloient à la Ville. Les Anglois furent charmés de recevoir une si glorieuse marque de confiance de la part d'un homme aussi distingué que le Gouverneur de Cambaye. Ils le traitèrent avec toute la magnificence dont ils furent capables dans un espace si court. Les Indiens firent honneur au festin par leur bonne humeur & leur appétit. Après qu'ils eurent cessé de boire & de manger, l'Amiral présenta au Gouverneur une Lettre du Roi d'Angleterre qui lui étoit adressée, & lui en expliqua le sens. Il parut extrêmement flatté de l'honneur qu'il recevoit d'un grand Roi; & dans le mouvement de sa reconnoissance, il promit de rendre toute sorte de services aux Anglois, non-seulement dans les affaires présentes du commerce, mais pour leur procurer même un Etablissement dans la Ville ou le Port qu'ils voudroient choisir, avec la permission d'y bâtir un Fort. Enfin, l'Amiral n'auroit fait, dans ce moment de faveur, aucune demande qui ne lui eût été accordée. Mais il comprit ce qu'il devoit rabattre de cet excès d'offres & de promesses. La nuit étant fort avancée, il laissa au Gouverneur la liberté de se reposer.

LE 25 au matin, Moghreb Kam se fit un agréable amusement d'acheter des couteaux, des miroirs, & d'autres bijoux qui se trouvoient entre les Anglois de l'Equipage. L'Amiral lui fit voir toutes les parties du Vaisseau, dont il admira l'ordre & la propreté. Tout ce qui parut lui plaire lui fut offert gratuitement; & quoique de lui-même il fut assez porté à marquer du goût pour quantité de bagatelles, Sir Henri qui vouloit aller au devant de tous ses desirs, acheta de ses gens plusieurs choses de cette nature qu'il lui fit accepter. Il lui montra des essais de toutes ses marchandises; & pour satisfaire sa curiosité, il fallut ouvrir toutes les armoires & tous les coffres. On lui servit ensuite un grand dîner, après lequel il souhaita de visiter de même les autres Vaisseaux.

⊕ [Il sembloit que sans former des prétentions téméraires, on pouvoit se flatter, sur de si belles apparences, d'obtenir du moins les avantages ordinaires du commerce.] Le 30 & le 31, Sir Henri envoya Fowler, Jordayne, & d'autres Facteurs de sa Flotte pour examiner les marchandises que les deux Gouverneurs avoient promis de mettre en vente. Ils rapportèrent des essais,

SIR HENRI
MIDDLETON.

1611.

Conférence
sur le rivage
entre l'Amiral
Anglois & les
Gouverneurs
de Cambaye &
de Surate.

Le Gouver-
neur de Cam-
baye va passer
la nuit sur la
Flotte Angloi-
se.

Carences qu'il
y reçoit, & son
avidité.

Les Anglois
font mal ré-
compensés.

(e) La 8^e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1611.

essais, auxquels tous les prix étoient attachés. Les Anglois marquèrent leur choix, & jusqu'où ils vouloient aller pour la quantité & pour le prix. Il pressèrent les Marchands Indiens de faire la même chose pour les marchandises de la Flotte. Mais ils s'appergurent bientôt qu'en les remettant d'un jour à l'autre, on ne pensoit point à conclure. On n'offroit rien pour leurs marchandises, & l'on ne vouloit rien rabatre du prix de celles de l'Inde. Les Anglois avoient vendu à Moghreb Kam un grand nombre de lames d'épées, & les avoient laissées à fort bon marché, parce qu'ils se flattoient que dans la multitude, les médiocres passeroient avec les bonnes. Mais après les avoir reçues, il eut grand soin de les faire examiner rigoureusement & de renvoyer les mauvaises; ce qui rendit presque sans valeur celles qui furent renvoyées; & loin de les faire payer sur le champ, il ne fixa même aucun terme pour le paiement. Ensuite, paroissant lui-même choqué de la lenteur des Anglois, il fit remporter à Surate les marchandises qu'ils avoient présentées; & pour comble d'infidélité, il publia, sous de grosses peines, une défense (f) de porter des vivres ou d'autres commodités à l'Amiral. Tel fut le salaire de toutes ses libéralités & de ses politesses.

Le commerce
se fait sur le
rivage.

CEPENDANT, le 8 de Décembre au matin, Moghreb Kam revint au rivage avec une suite nombreuse & quarante bales de marchandises. L'Amiral s'y rendit, bien escorté, & fut conduit sous sa tente. Les civilités & les caresses ne lui furent point épargnées; mais il abrégua les siennes pour traiter sérieusement. On convint de prix pour le plomb, le vis-argent & le vermillon. Il fut réglé de même pour les marchandises qui devoient se prendre en échange. Celles de Surate n'appartenoient pas uniquement aux deux Gouverneurs: le Scha Bandar & divers autres Négocians y avoient beaucoup de part; mais Kojá Nassan ne laissoit pas de se rendre l'arbitre de tous les prix, parce que sa permission étoit nécessaire pour acheter & pour vendre. Il abusoit de cette autorité pour hausser à son gré le prix des marchandises de la Ville, & pour diminuer celui des Anglois, sans paroître ému des murmures mêmes de ses gens, qui voyoient à regret combien cette tyrannie étoit nuisible à la vente.

Disgrace des
Gouverneurs
de Cambaye &
de Surate.

L'AMIRAL ne laissa pas de faire débarquer le 9, une partie de son plomb. Il reçut aussi quelques marchandises dont les échanges avoient été réglés. Moghreb Kam assistoit à ce commerce, avec une ardeur & des témoignages de joie qui faisoient assez connoître combien il croyoit y trouver d'avantages; lorsqu'on lui apporta, de la part de son Roi, une Lettre qui changea tout-d'un-coup sa bonne humeur dans une profonde tristesse. Il s'assit d'un air pensif. Ensuite s'étant levé brusquement, il quitta Sir Henri qui étoit assis à son côté, sans lui dire un mot, ni jeter les yeux sur lui. Cependant avant que de monter à cheval, il parut revenir à lui-même; & se tournant vers le Général, il l'embrassa en lui disant qu'il étoit son frère, & qu'il le prioit d'excuser un départ si brusque, parce qu'il étoit appelé par des affaires de la dernière importance. Il ajoûta qu'il laissoit Kojá Nassan, pour recevoir & délivrer les marchandises sur lesquelles on étoit déjà d'accord, & pour faire

(f) Il y a apparence que l'Amiral a mal interprété cette proclamation, & que ce n'étoit autre chose qu'un ordre donné par les Gouver-

neur à tous les gens de sa suite, de se tenir prêts à partir dans un certain tems.

re de
qu'il a
son fr
toit la
avoien
Mogh
réduit

LE
Pepp
ce foie
au riv
& l'au

mando
soit co
d'autre
Ils fur
du moi
parce q
les nom
poids A
cinq qu
trente-
tre inég
en arg
Anglois
retourn
non ple
faire av
Bandar.
capable
grande
voqués
me les
de ce t
pour s
clarer c
engagé
marqué

DAN
glois qu
les Indi
rate &
recevoi
justices
damner

re de nouveaux marchés. Peu de jours après, les Anglois furent informés qu'il avoit été dépouillé de son Gouvernement de Cambaye, comme Nassan son frère le fut bientôt aussi de celui de Surate; ce qui leur fit juger que c'étoit la nouvelle de sa disgrâce qu'il avoit reçue pendant la conférence qu'ils avoient avec lui. Dans ces Pays barbares, rien n'est si glissant que la faveur. Moghreb Kam, qui s'étoit vû Gouverneur d'une grande Province, se trouva réduit à l'Office de Directeur de la Douane à Surate.

Le nouveau Gouverneur de Surate eut la curiosité de se rendre à bord du Pepper-Corn, pour visiter la Flotte Angloise. Pendant qu'il s'occupoit de ce soin avec l'Amiral qui lui servoit de Guide, les Facteurs Anglois étoient au rivage pour y faire peser le plomb, dont une partie étoit déjà débarquée, & l'autre prête à l'être, dans les Chaloupes qui l'avoient apporté. Ils demandoient qu'on se servît des poids Anglois; mais Kojâ Nassan, [qui paroissoit conserver encore la même autorité dans le commerce,] ne vouloit pas d'autres poids que ceux de Surate, & les avoit fait apporter dans cette vûe. Ils furent obligés d'y consentir; mais après quelques essais, ils souhaitèrent du moins qu'on leur accordât la liberté d'examiner la différence des poids, parce que rien ne les obligeoit de se fier aux Indiens, qui pouvoient donner les noms qu'il leur plaisoit à leurs propres poids. En effet ayant pesé avec les poids Anglois ce qui l'avoit déjà été avec ceux de Surate, ils trouvèrent dans cinq quintaux une différence de dix ou onze *mandes*, c'est-à-dire de plus de trente-trois livres Angloises (g). Nassan qui avoit ses avantages à tirer de cette inégalité, commença d'autres chicanes, & demanda d'être payé, moitié en argent, moitié en échanges de marchandises, sans quoi il protesta que les Anglois n'avoient rien à prétendre. Il donnoit déjà ordre aux Voituriers de retourner à la Ville avec leurs charges, en déclarant qu'il ne vouloit rien non plus de ce qui appartenoit aux Anglois. Les Facteurs se hâtèrent de faire avertir l'Amiral, qui étoit encore à bord avec le Gouverneur & le Scha Bandar. L'expérience avoit déjà fait connoître à Sir Henri que Nassan étoit capable d'exécuter ses menaces. Il sçavoit aussi que l'usage du Pays, & d'une grande partie de l'Inde, est que les Traités de commerce peuvent être révoqués dans l'espace de vingt-quatre heures, en rendant les arrhes, & même les marchandises après qu'elles ont été livrées. C'étoit dans la crainte de ce traitement qu'il avoit envoyé Fowler & d'autres Facteurs au rivage, pour sçavoir de Nassan s'il vouloit se tenir aux conditions, & pour lui déclarer que les Chaloupes ne partiroient pas sans cette certitude. Nassan s'étoit engagé devant plusieurs Témoins à remplir toutes ses promesses, & n'avoit marqué d'empressement que pour l'arrivée des Chaloupes.

DANS le chagrin d'être trompé, Sir Henri, après avoir consulté les Anglois qui restoient autour de lui, ne vit pas de moyen plus sûr pour mettre les Indiens à la raison, que d'arrêter sur son Vaisseau le Gouverneur de Surate & le Scha Bandar. Il leur expliqua civilement les sujets de plainte qu'il recevoit de Nassan, & le regret, qu'il avoit de se voir forcé, par tant d'injustices, de les retenir pour garans du Traité. Le Gouverneur, sans condamner la conduite des Anglois, les pria d'envoyer ordre de sa part à Kojâ Nassan

SIR HENRI
MIDDLETON.
1611.

Le nouveau
Gouverneur
de Surate visi-
te la Flotte An-
gloise.

Chicanes de
Kojâ Nassan
dans le com-
merce.

Les Anglois
arrêtent sur
leur Flotte le
Gouverneur
de Surate.

(g) *Angl.* chaque mande étant de trente-trois livres Angloises. R. d. E.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1611.

Il se relâche
& gardent
Nassan pour
Otage.

Lettres du Vi-
ceroi de Goa
lues à l'Ami-
ral Anglois.

La fermeté
plus utile aux
Anglois que la
politesse.

Arrivée de
Floris à Mas-
sulipatan.

Sharpey est
envoyé à Agra
par l'Amiral.

Nassan de le venir trouver sur la Flotte. Il n'osa refuser d'obéir. Aussi-tôt qu'il fut arrivé, le Gouverneur s'adressant à l'Amiral, lui dit qu'il avoit entre les mains l'Auteur des difficultés, & qu'il lui conseilloit de se faire rendre justice. Le sens de ce discours ne parut obscur à personne. L'Amiral laissa au Gouverneur & au Scha Bandar la liberté de retourner à terre, après lui avoir fait un présent, & garda pour otages, sur le Pepper-Corn, Koja Nassan & plusieurs personnes de son cortège.

QUELQUES jours après, le Scha Bandar, qui se nommoit Hassan Aly, vint à bord de l'Amiral, & lui montra deux Lettres du Vice-Roi de Goa; l'une adressée à lui-même, l'autre qui étoit venue sous son enveloppe, & qui étoit pour le Grand Amiral du Nord, commandant la Flotte Portugaise. Le Vice-Roi écrivoit dans celle-ci au Grand Amiral, qu'il avoit reçu la sienne, où il avoit lu avec beaucoup de satisfaction le service qu'il venoit de rendre à l'Espagne, en forçant l'Amiral Anglois & ses gens de se jeter à la nage pour regagner leurs Vaisseaux, sans quoi il les auroit fait prisonniers. Il relevoit cette action par de grands éloges; & pour la récompenser avec éclat, il lui faisoit présent de quelques Frégates qu'il avoit enlevées depuis peu sur la Côte de Malabar. En même tems il lui donnoit avis qu'il avoit envoyé son Fils sur sa Flotte, pour y apprendre le métier des armes; & le recomman- dant à ses soins, il le prioit de lui enseigner le chemin de la gloire. Cette Lettre, que le Scha Bandar prenoit plaisir à faire lire aux Anglois avant que de la remettre au Grand Amiral, marquoit combien le Vice-Roi étoit trou- pé par les fausses relations & les vaines bravades de ses Officiers. Dans celle qui étoit adressée au Scha Bandar, il le remercioit d'avoir employé ses soins pour empêcher le commerce des Anglois à Surate, & le prioit de les conti- nuer avec le même zèle, en l'assurant que la Cour de Portugal le récompenserait libéralement de ses services.

[LA fermeté de Sir Henri avoit produit plus d'effet que ses civilités & ses pré- sents.] Il vint le même jour au rivage plusieurs chariots de provisions que Bangham avoit eu la liberté d'acheter à Surate. Toutes les affaires du com- merce furent terminées le 24, & les comptes réglés à la satisfaction des Par- ties. Alors Sir Henri ne fit pas difficulté de renvoyer ses Otages, qui lui promirent plus de fidélité.

LE 27, il vint à bord un Juif de Massulipatan, qui en apportoit une Let- tre, dattée le 8 de Septembre, d'un Dantzikois, nommé *Peter Floris*, qui étant employé par la Compagnie d'Angleterre, donnoit avis à l'Amiral de son heureuse arrivée au commencement de Septembre. Il étoit parti de Londres au mois de Février.

IL y avoit long-tems que Sharpey étoit arrivé sur la Flotte. Sir Henri le chargea, avec Hugues Fraine & Hugues Greet, de faire le voyage d'Agra, pour rendre au Capitaine Hawkins une Lettre qu'il se crut obligé de lui écri- re. Il étoit peu satisfait de la conduite d'Hawkins, & sa qualité d'Amiral le mettoit en droit de lui expliquer ses sentimens (b). Sharpey partit le 2 de

Janvier,

(b) *Angl.* Il lui écrivoit pour l'engager à prendre une autre route que celle qu'il sem- bloit avoir résolu de suivre; & il lui recom-

mandoit d'acheter de l'Indigo, & quelques au- tres marchandises, si on pouvoit les avoir à un prix raisonnable. R. d. E.

Janvier
comme
⊕ Il re-
extrém-
avoient
ne fuisse
vec deu-
nées ju-
s'en ap-
teurs,
⊕ Moc-
faisoit
forti de
du Dek-
dayne
roit pou-
qu'il av-
extrême-
d'un air
toient p-
qu'ils av-
ils n'aur-
droient
avoient
de man-
diatement
rappella
⊕ mettre p-
quelques
(i) L.
Surate,
s'étoient
16 degre
⊕ firent l'an-
faire cor-
mouillèr-
vellemen-
la Mer
fin s'étan-
de, près
da un Pi-
⊕ leurs voi-
se trouvo-
de six; c

Janvier, avec ordre aussi d'acheter quelques étoffes des Indes, & d'autres commodités, s'il s'en trouvoit à des prix raisonnables.

⊕ Il revint [plutôt qu'on ne s'y étoit attendu, & la surprise des Anglois fut extrême de le voir sur le rivage] le 26, avec le Capitaine Hawkins. Ils avoient laissé leurs voitures à cinq milles de la mer, dans la crainte qu'elles ne fussent enlevées par les Portugais. Sir Henri se rendit lui-même à terre avec deux cens hommes armés, pour les mettre à couvert. Elles furent amenées jusqu'au rivage, & transportées sur les Vaisseaux, sans que les Portugais s'en apperçussent. [Le 27 l'Amiral envoya *Jean Williams* avec un des Facteurs, à Surate, pour quelques affaires.]

⊕ MOGHREB Kam [avoit conservé depuis sa chute, une sorte d'autorité qui le faisoit encore respecter de ceux qui avoient été témoins de sa grandeur.] Etant parti de la Ville pour aller au devant d'un Général qui revenoit des guerres du Dekan, & qui devoit passer par Surate, il avoit chargé à son départ Jordayne de faire des civilités, de sa part, à Sir Henri, & de lui dire qu'il paroitroit pour revenir incessamment, disposé à remplir avec fidélité les promesses qu'il avoit faites aux Anglois pour leur Comptoir. A son retour il changea extrêmement de langage, car ayant fait appeller Jordayne, il lui demanda d'un air sombre, ce qu'il faisoit à Surate, & pourquoi tous les Anglois n'étoient pas partis. Jordayne répondit qu'ils étoient arrêtés par la confiance qu'ils avoient à sa parole, & par l'espérance d'établir un Comptoir, sans quoi ils n'auroient pas tardé à mettre à la voile. Moghreb protesta qu'ils n'obtiendroient jamais de Comptoir à Surate, & se plaignit que le long séjour qu'ils avoient fait dans la Rade, avoit fait perdre à sa Douane plus d'un million de manureys; après quoi il leur ordonna de la part du Roi de partir immédiatement. Cet ordre surprit l'Amiral sans lui causer beaucoup de chagrin. Il rappella aussitôt tous les Facteurs qu'il avoit à Surate, dans la résolution de mettre promptement à la voile. [Williams revint ce même jour, & l'on recut quelques provisions de Surate.]

(i) LA Rade où les Anglois étoient depuis si longtems n'étoit pas celle de Surate, qu'ils avoient quittée après avoir vû arriver le Fils du Vice-Roi. Ils s'étoient retirés dans celle de Soually au 20°. degré 57 minutes de latitude, 16 degrés 30 minutes de variation. Mais étant déterminés à partir, ils levèrent l'ancre le 11 de Février, & se rapprochant de la Rade de Surate [pour faire connoître que la crainte n'avoit point de part à leur résolution,] ils mouillèrent le soir, près d'un Vaisseau de la Ville qui avoit été lancé nouvellement, & qui étoit parti le même jour de la rivière, pour faire voile vers la Mer Rouge. La latitude de cette Rade, est de 20 degrés 42 minutes. Enfin s'étant mis en mer le 12, ils allèrent jeter l'ancre à deux lieus de la Rade, près d'un Vaisseau de Calecut, qui arrivoit à Surate, & qui leur accorda un Pilote pour les conduire à Dabul. Le 13 ils avancèrent avec toutes leurs voiles Ouest quart au Sud, l'espace d'environ dix lieus; mais alors [ils se trouvèrent sur un fond de huit brasses, & un moment après sur un fond de six; cela les obligea de faire environ un mille à l'Est, & à l'Est quart au Sud,

SIR HENRI
MIDDLETON.
1612.
Son retour avec le Capitaine Hawkins.

Moghreb change de sentiment pour les Anglois & les force de partir.

Rade de Soually & sa latitude.

Latitude de la Rade de Surate.

(i) La 5e. Section commence ici. R. d. E.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1612.

Sud, par cette manœuvre ils revinrent sur un fond de vingt brasses: ensuite ils dirigèrent leur course Sud-Ouest quart au Sud, jusqu'à une heure après-midi, ayant presque toujours la marée contraire & en neuf heures de tems, ils firent environ sept lieuës & demi. Alors le vent leur manquant tout-à-fait, ils demeurèrent immobiles pendant trois heures sur un fond de vingt brasses. A peine l'air eut-il recommencé à s'agiter que portant au Sud-Sud-Ouest, ils découvrirent la terre, avec deux petites montagnes, qui leur firent juger qu'ils étoient proches de Daman. A six heures du soir, un calme qui les surprit encore, leur fit passer une partie de la nuit dans l'immobilité. Ils employèrent plus heureusement le reste en se laissant conduire par le vent qui les portoit au Sud quart à l'Ouest. Le matin ils se trouvèrent à 19 degrés 50 minutes de latitude, éloignés d'environ cinq lieuës du rivage. Le vent les servit peu jusqu'à midi; mais il devint plus favorable jusqu'au soir, que se trouvant sur treize brasses de fond à quatre ou cinq lieuës du rivage, ils jugèrent à l'entrée de la nuit qu'ils étoient vis-à-vis de Chaul. Ils portèrent au Sud pendant toute la nuit avec un fort bon vent. Le 16, ils dirigèrent leur course au long de la Côte, Sud, & quart à l'Est, jusqu'à six heures après-midi, ne trouvant nulle part moins de dix brasses; enfin ils entrèrent avant la nuit dans la Rade de Dabul, qui est à 17 degrés 42 minutes de latitude; 16 degrés 30 minutes de variation.

Les Anglois
arrivent à Da-
bul, & y font
bien recus.

Le jour suivant, l'Amiral envoya au rivage, dans une Barque de Pêcheur, le Pilote qu'il avoit reçu du Vaisseau de Calecut, avec une Lettre pour le Gouverneur, qu'il avoit obtenue à Mocka, de Maleck Amber, Capitaine d'un grand Vaisseau de Dabul. Il se trouva heureusement que ce Capitaine étoit arrivé depuis quelque tems avec son Vaisseau. Dans le cours de l'après-midi, l'Amiral reçut de sa part & de celle du Gouverneur quelques rafraîchissemens, avec des assurances d'amitié, des offres de service, & la permission d'envoyer au rivage, s'il avoit dessein d'y faire quelque commerce. Les Anglois ne balancèrent point à faire descendre deux Facteurs, qui furent reçus avec beaucoup de caresses, & traités fort civilement pendant le séjour qu'ils firent dans la Ville.

Ils y font peu
de commerce.

Les trois jours suivans furent employés à vendre une petite quantité de marchandises; mais l'Amiral s'apercevant qu'il ne pouvoit se promettre un commerce plus considérable, prit dès le 24 la résolution de partir. Il assembla le Conseil pour délibérer s'il seroit voilé à Priaman, à Bantam, & dans d'autres parties de l'Inde; ou s'il devoit retourner dans la Mer Rouge, dans l'espérance d'y faire un commerce plus utile avec les Vaisseaux Indiens. Il représenta qu'ayant trouvé jusqu'alors si peu de facilité à se défaire des marchandises que la Flotte avoit apportées, il ne falloit pas compter qu'on en trouvât davantage dans des lieux plus éloignés; & que personne ne les accuseroit d'injustice, lorsque pour prix d'un si long & si pénible voyage, ils forceroient les Vaisseaux Indiens de leur donner en échange les marchandises de l'Inde, pour celles qu'ils leur offriroient. Ce raisonnement parut si bien fondé, qu'on se détermina pour la Mer Rouge par cette seule raison, à laquelle néanmoins Sir Henri voulut qu'on joignit l'obligation de tirer vengeance des outrages des Turcs. [C'étoit déclarer ouvertement qu'on alloit prendre la qualité de Pyrates avec celle de Marchands. Mais pour la déguiser

Raison qui les
détermine à
retourner
dans la Mer
Rouge.

ser un
qui y é
ris, é
autoris
les mai

DE

d'eau.

déjà liv

Le soir

petits B

miral qu

Le Pepp

contre,

excédan

aux Ma

avoient

ger un p

sienne.

re aux A

leur avo

qui lui a

mandans

Ce Vais

dise en 2

LE 25

ou cinq li

[Depuis l

à l'Ouest

le jour fu

on trouva

eût été a

rant rapid

suivit la C

on fut em

partie Oc

vent. Il s

va éloign

un autre c

portant à

tion étoit

que des de

soir, on e

puis le mi

viron ving

à l'Ouest,

(k)

IL Par

ser un peu,] on apprit par la voye de Massulipatan, que le Vaisseau Anglois qui y étoit arrivé quatre mois auparavant sous la conduite du Capitaine Floris, étoit parti dans le dessein de gagner aussi la Mer Rouge, & l'on se crut autorisé à ne rien épargner pour le sauver de la trahison des Turcs, entre les mains desquels il alloit se jeter imprudemment.

DEPUIS ce jour jusqu'au 27, on ne s'occupa qu'à renouveler la provision d'eau. [Les Indiens avoient acheté tout le Vermillon, & on le leur avoit déjà livré; mais ils se repentirent de leur marché, & le rapportèrent à bord.] Le soir du 26 on aperçut un Vaisseau à quelque distance; & deux ou trois petits Bâtimens Malabares qui étoient venus du même côté, assurèrent l'Amiral que c'étoit un Vaisseau Portugais de Cochin, qui étoit parti pour Chaul. Le Pepper-Corn, le Darling, & la Frégate furent envoyés aussitôt à sa rencontre, & n'eurent pas de peine à s'en saisir. Mais les gens de la Frégate excédant leur ordre, pillèrent l'Equipage Portugais. L'Amiral fit restituer aux Matelots ce qui leur avoit été enlevé, & se contenta de prendre ce qu'ils avoient de meilleur & de plus frais dans leurs provisions, pour se dédommager un peu des pertes que la Flotte Portugaise de Surate avoit fait essuyer à la sienne. La Lettre du Vice-Roi, dont le Schah Bandar avoit procuré la lecture aux Anglois, leur avoit fait assez connoître que si l'Amiral Soto Major ne leur avoit pas causé plus de mal, c'étoit moins l'inclination que le pouvoir qui lui avoit manqué. Cependant Sir Henri eut soin de faire signer aux Commandans de l'Equipage, un Mémoire exact de ce qu'il leur avoit enlevé. Ce Vaisseau étoit chargé de noix muscades, & de quelques autres marchandises en petite quantité.]

LE 25 Mars, la Flotte Angloise eut la vûe de l'Isle de Sokotora. A quatre ou cinq lieuës de la pointe de Dellischa, la variation se trouva de 16 degrés. [Depuis le midi du jour précédent, on avoit fait route au Nord-Ouest & quart à l'Ouest, & à l'Ouest-Nord-Ouest, & à l'Ouest durant toute la Nuit: quand le jour fut arrivé on crut avoir cottoyé la partie Occidentale de l'Isle, mais on trouva qu'au contraire on avoit à peine doublé sa pointe, quoique le vent eût été assez fort; ce qui prouve qu'on avoit eu à manœuvrer contre un courant rapide]. Depuis midi jusqu'à quatre heures au matin du jour suivant, on suivit la Côte avec fort peu de vent; & le calme survenant tout-d'un-coup, on fut emporté par le courant sur un Roc qui est à quatre ou cinq lieuës de la partie Occidentale de l'Isle, où l'on fut forcé de mouiller, pour attendre le vent. Il se leva deux heures après à l'Est; de sorte que vers midi on se trouva éloigné du Roc d'environ quatre lieuës, après lesquelles on retomba dans un autre courant, qui n'étoit pas moins impétueux vers le Nord. Le 27, en portant à l'Ouest-Sud-Ouest, on trouva encore un courant, dont la direction étoit aussi vers le Nord. Mais après s'en être dégagé aussi heureusement que des deux autres, on se trouva le matin, vis-à-vis d'Abba del Kuria, & le soir, on eut la vûe du Cap de Guardafu, à sept ou huit lieuës de distance. Depuis le midi du jour précédent jusqu'à l'heure où l'on étoit, on avoit fait environ vingt-huit lieuës, Ouest-Sud-Ouest; quoique la véritable direction fût à l'Ouest, en tirant beaucoup moins vers le Sud (k). L'Amiral fit jeter l'ancre

SIR HENRI
MIDDLETON.
1612.

Ils prennent
un Bâtimen
Portugais, &
s'accommen-
dent de ses
provisions.

Calmes &
dangereux
courans près
de Sokotora.

(k) *Angl.* en tirant un peu vers le Sud. R. d. E.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1612.

Informations
touchant l'ar-
rivée d'une
nouvelle Flot-
te Angloise
dans la Mer
Rouge.

Résolution
de l'Amiral.

Il jette l'an-
cre dans les
Détroits.

Il reçoit des
lettres du Ca-
pitaine Saris,
alors à Mocka.

cre jusqu'à minuit. Le lendemain à huit heures, il se trouva entre les deux Caps de *Guardafu & Felix*.

Le Darling s'étoit arrêté à Sokotora, [avec les ordres de Sir Henri.] Pemberton qui commandoit ce Vaisseau, revint le 2 d'Avril, & rapporta qu'il avoit vû entre les mains du Roi un Ecrit de Jean Saris, Commandant de trois Vaisseaux Anglois, qui contenoit le tems de son départ d'Angleterre, le nom des lieux où il avoit relâché dans sa route, son arrivée à Sokotora & le dessein dans lequel il étoit parti de pénétrer dans la Mer Rouge, pour y exercer le commerce. Pemberton ajoûta qu'on avoit fait lire à Saris l'Ecrit que Sir Henri avoit laissé dans la même Isle, & les raisons qui devoient le faire renoncer au voyage de la Mer Rouge; mais que se fiant au Passeport qu'il avoit du Grand-Seigneur, il espéroit d'être reçu plus favorablement que Sir Henri. Sur ce récit, le Conseil fut assemblé; &, sans la moindre opposition de sentimens, on se confirma dans la résolution d'exécuter le dessein qu'on s'étoit proposé. D'ailleurs, il auroit été difficile d'en former un autre. Le vent ne permettoit plus de retourner en arrière, jusqu'à la Mousson de l'Ouest qui ne devoit revenir qu'au mois de May. Ainsi l'Amiral prit le parti de laisser le Capitaine Dounton avec le Pepper-Corn, pour croiser aux environs d'Aden; tandis qu'avec l'Incréase & le Darling, il s'avanceroit lui-même jusqu'aux Détroits de Babelmandel. Ils allèrent ensemble jusqu'à sept lieuës du Promontoire d'Aden, & lorsqu'ils se crurent vis-à-vis de cette Ville, à 12 degrés 47 minutes de latitude, Pemberton demeura derrière l'Amiral qui continua sa navigation. La variation fut, cet après-midi, de 13 degrés 40 minutes.

DEPUIS quatre heures du soir jusqu'à trois heures du matin, l'Amiral eut peu de vent, Il suivit le Canal en portant à l'Ouest quart au Nord & à l'Ouest-Nord-Ouest. Vers le milieu du jour, un bon vent, qui se leva tout-d'un-coup, le fit avancer si légèrement jusqu'au soir, qu'au soleil couchant il jeta l'ancre à quatre lieuës de Babelmandel. Le 4, à huit heures du matin, il remit à la voile pour entrer dans le Détroit. Deux heures après, il se trouva dans Babelmandel même, entre l'Isle de ce nom & l'Arabie. Il y mouilla sur un fond de huit brasses. Le Canal n'a pas plus d'une demi-lieuë de largeur. A peine y fut-il arrêté qu'il vit venir à son bord une Barque conduite par un Turc & trois ou quatre Soldats Arabes. Ce Turc étoit le Commandant d'un Château voisin, sous l'autorité de l'Aga de Mocka. Il offrit à l'Amiral de se charger de ses Lettres pour Mocka, s'il y vouloit écrire, & de lui remettre les réponses dans l'espace de trois jours. L'occasion étoit trop belle, par quelque motif qu'elle fût offerte. L'Amiral prit le parti d'écrire au Capitaine Saris, pour lui communiquer les raisons qui le ramenoient dans cette Mer.

Le 6, il lui vint de Zeyla, Ville maritime du Détroit, sur la Côte d'Abbyssinie, une Jelbe qui alloit à Mocka, chargée de nattes. Il acheta du Patron douze moutons; & loin de l'arrêter dans sa route, il lui recommanda de publier qu'il avoit rencontré des Anglois. Le 7 avant le jour, il vit passer un Vaisseau de Basanor, [qui sembloit fort empressé pour l'éviter.] Il le força de jeter l'ancre près de lui, en le menaçant de le couler à fond, s'il résistoit à ses ordres. Le même jour, *Richard Wickam*, un des Capitaines de Saris, lui apporta des Lettres dont le sujet n'est pas marqué dans la Relation.

lation.

en droit
Indiens r
réponse
après-mi
Anglois,
Sir Henr
dre sur le
vûtes, &
Frégate a
tèrent un
après, ils

IL est
jusqu'au
suite il ch
le même
ment arri

LE 14
avec ses tr
Saris, acc
se rendit à
vita, pou
v. Sir H
lui faire li
s'étant pr
ses espéra
fort persu
par une or
merce ord
tiers de to
comme lui
meureroie
Huite à fa
d'autrui fa
tice, parc
bien acqui

EN effe
Saris, [pour
& qui ét
à les forc
ka; [la pl
main, on

(1) Cette
Relation, &
près les Po

lation. Mais l'Amiral retint Wickam, de peur que les Turcs ne se crussent en droit de l'arrêter, lorsqu'ils apprendroient à son retour que les Vaisseaux Indiens ne passoient plus librement dans le Détroit. Il ne laissa pas de faire réponse à Saris, mais par un Turc qui avoit accompagné Wickam. Le huit, après-midi, il arriva un Vaisseau de Diu, qui fut fort surpris de recevoir des Anglois, l'ordre de jeter l'ancre auprès d'eux. C'étoit le même Bâtiment que Sir Henri avoit arrêté l'année précédente dans la Rade de Mocka. Il fit prendre sur les deux Navires Indiens toutes les marchandises qui convenoient à ses vûes, & les fit transporter à bord de l'Incréase. Le 9, il se saisit d'une petite Frégate arrivée de Sael (1), & chargée d'ollibanum, dont les Anglois achetèrent une partie, qu'ils payèrent à la satisfaction des Infidèles. Deux jours après, ils arrêterent une Barque de Sinde.

Il est remarquable que depuis le jour qu'ils étoient entrés dans les Détroits jusqu'au 12, le vent demeura constamment au quart du Sud-Est, & qu'en suite il changea au Nord-Ouest. L'année d'aparavant, il avoit tourné aussi le même jour au Nord-Ouest, où il étoit demeuré trois jours. Ce changement arrive tous les ans avec la même régularité.

LE 14, Saris arriva sur les huit heures du matin à la vûe de Sir Henri avec ses trois Bâtiments. Après qu'ils se furent salués de toute leur artillerie, Saris, accompagné du Capitaine Towtson, & de Cox son principal Facteur, se rendit à bord de l'Incréase, où il passa tout le jour avec l'Amiral. Il l'invita, pour le jour suivant, à dîner sur son Vaisseau, qui se nommoit le *Clove*. Sir Henri s'y étant rendu avec ses meilleurs amis, pria le Capitaine de lui faire lire le Passeport du Grand-Seigneur; sur quoi Saris lui déclara que s'étant promis un heureux Commerce à Mocka, il n'attribuoit la perte de ses espérances qu'à la détention des Vaisseaux Indiens. L'Amiral, quoique fort persuadé qu'il s'étoit flatté mal-à-propos, crut devoir le consoler par une offre dont les avantages devoient surpasser beaucoup ceux du commerce ordinaire. Il convint par un Ecrit formel que le Capitaine auroit le tiers de toutes les marchandises qui seroient prises aux Indiens, en payant comme lui le prix en argent ou par des échanges, & que les Bâtiments demeureroient ensuite à la disposition de celui qui avoit cru devoir cette conduite à sa vengeance. [Etrange Traité, par lequel ils dispoient du bien d'autrui sans aucun droit. Saris ne se crut point obligé d'en examiner la justice, parce qu'il regarda les fruits qu'il en devoit tirer, comme un salaire bien acquis par les services qu'il alloit rendre à l'Amiral.]

EN effet, deux Vaisseaux ayant paru le 16, l'un de Calecut, chargé de Poivre, [pour Mocka] l'autre de Karapatan près de Dabul, chargé de poivre, [& qui étoit parti d'Achen pour se rendre à Aden] Saris fut le plus ardent à les forcer de jeter (m) l'ancre. Le 18, il en vint un de Cananor, à Mocka; [la plus grande partie de sa charge consistoit en poivre.] Le lendemain, on en arrêta deux de Surate, l'un nommé le *Hassani*, qui appartenoit à

(1) Cette Ville est nommée *Shabr* dans la Relation, & *Shaber* dans Purchaff; c'est d'après les Portugais qu'on la nomme *Sael* ou

Xael; elle est dépendante de *Kussem* ou *Kashin*. (m) *Angl.* Sir Henri leur envoya sa frégate, pour les forcer à jeter l'ancre. R. d. E.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1612.

L'Amiral
commence à
se saisir des
Vaisseaux In-
diens.

Observation
sur le vent
dans les Dé-
troits.

Saris joint
l'Amiral Mid-
dleton.

Etrange traité
pour piller le
bien d'autrui.

Grand nom-
bre de Vais-
seaux Indiens
arrêtés par les
deux Chefs
Anglois.

SIR HENRI
MIDDLETON.
1612.

à Abdal Hassan, & qui alloit à Joddah (n); l'autre à Koja Nassan, cet ancien ami de l'Amiral. Ils furent forcés de mouiller près de son Vaisseau, sur lequel il fit monter les Commandans Indiens, pour les faire garder sous ses yeux. Il apprit d'eux que le principal Navire du grand Mogol, nommé le *Rhemi*, devoit bientôt arriver. Le 20, il prit un Vaisseau de Diu, chargé de marchandises Indiennes; & le même jour, une grande Barque de Dabul qui lui auroit échappé si la Pinasse n'eût fait beaucoup de diligence pour la joindre. L'Amiral fit conduire à terre, le lendemain, tous les Passagers des deux Vaisseaux de Surate. Vers midi, il arriva un Vaisseau de Calecut, qui fut arrêté avec tous les autres. Le 22, on arrêta une Frégate de Sacl, qui apportoit à Joddah de l'ollibanum, qu'elle avoit été charger à Goa. Dans le même tems, le Darling poursuivit un grand Vaisseau de Diu, chargé de marchandises Indiennes pour Suaken, qui avoit pris sa route par le grand Canal, mais que cette précaution ne put garantir du sort commun.

Arrivée du
Vaisseau du
Grand Mogol.

ENFIN le 23, on vit arriver le *Rhemi* de Surate, Vaisseau du Grand Mogol, qui étoit chargé pour la Reine, Mère de ce puissant Monarque. Il comptoit de se rendre à Joddah; mais il fut arrêté avec tous les autres. Son Equipage étoit de quinze cens personnes. Sir Henri, satisfait d'une proye si riche, donna ordre à cette multitude de Captifs de se préparer pour le suivre le lendemain dans la Rade d'Assab, où il se proposoit de faire la distribution de son butin. Il partit en effet le 24, en laissant derrière lui le Darling, & le Thomas, Vaisseau de Saris, pour croiser dans les Détroits.

L'Amiral se
retire avec sa
proye dans la
Baye d'Assab.

IL jetta l'ancre, à l'entrée de la nuit, sous l'Isle de Crabbes; & le jour suivant il entra dans la Rade, accompagné de tous ses Captifs, [& jettant l'ancre sur sept brasses & demi d'eau. Le 27 on tira une grande quantité d'Indigo des Vaisseaux de Surate & de Diu. Cependant le Clove qu'on avoit pas remarqué dans quel endroit étoit la Flotte, ne sçavoit quelle route tenir. On l'avertit du lieu du rendez-vous, par un coup de canon; il y répondit par un autre coup, & peu de tems après on le vit arriver.]

Remarque.

[ON doit trouver fort étrange que l'Amiral interrompe ici sa Relation, sans nous apprendre comment il usa de l'ascendant qu'il avoit sur les Indiens, & quelles bornes il mit à sa vengeance. On ne comprend pas mieux sur quels principes il se croyoit en droit de punir les Indiens des outrages qu'il avoit reçus des Turcs. Mais le voyage suivant étant lié au sien, par la dépendance où le Capitaine Dounton étoit de ses ordres en qualité de son Lieutenant, on fait remonter ici le Lecteur jusqu'à l'année de leur départ commun, pour tirer du Journal de Dounton quantité d'éclaircissemens qui manquent à la Relation de l'Amiral. Ce n'est pas néanmoins sans avoir eu l'attention de recueillir les latitudes.]

(n) Purchass appelle cet endroit *Zidda*. C'est le Port de la Mecque.



LATITUDES

Isles de Q
Baye fablon

Ville de T
Variat
Ville de Z
Rade de S
Variat



De N 1

LE 22 d
la Tabl
distance d'e
permirent p
timens Hol
Gat (c), c
avoit disper
venus faire
tourner dire
LA Baye
du Cap de
Cap (f) I
peuvent être
entre laquel
d'un terrain
côtés est en
avoir la po
Ouest & qu
tagnes de la
dans une sit
brasses, suiv
trois lieues,

(a) Pur
Journal dans
Vol. I. pag. 27
(b) Dans l
Livre commen
(c) Angl. I

L A T I T U D E S.

Isles de Quériba.....	11	10	S.	Rade de Surate.....	20	42
Baye sabloneuse de Sokotora.....				Rade de Dabul.....	17	43
.....	12	25	N.	Variation.....	16	30
Ville de Tamarin.....	12	30		Aden en Arabie.....	12	47
Variation.....	19	18		Variation.....	13	40
Ville de Zenan.....	16	15				
Rade de Soually.....	20	57				
Variation.....	16	30				



J O U R N A L (a)

De NICOLAS DOUNTON, Capitaine du Pepper-Corn, dans la Flotte de
SIR HENRI MIDDLETON. (b)

LE 22 de Juillet, 1610, à quatre heures après-midi, on eut la vûe de la Table, Montagne fort élevée, & celle de la Baye de Saldanna, à la distance d'environ douze lieuës. Mais les calmes & la variété des vents ne permirent point d'entrer dans la Rade avant le 24. On y trouva trois Bâtimens Hollandois, dont l'un faisoit voile à Bantam, commandé par Peter Gat (c), qui étoit parti de Hollande avec treize Vaissèaux que la tempête avoit dispersés, & qu'il attendoit dans cette Baye. Les deux autres étoient venus faire leur provision d'huile dans l'Isle des Pengouins, & devoient retourner directement en Europe.

LA Baye de Saldanna est à (d) quatre lieuës (e), Nord-Nord-Est, du Cap de Bonne-Espérance; &, Nord quart à l'Ouest, à dix lieuës du Cap (f) Falso, [qui est à l'Est du précédent.] Ces deux Caps qui peuvent être vûs de Saldanna, sont divisés par une autre grande Baye, entre laquelle & celle de Saldanna, il n'y a qu'un espace de trois lieuës, d'un terrain bas & marécageux, qui s'étend Sud & Nord, & qui des deux côtés est environné de hautes montagnes. Quand on est assez avancé pour avoir la pointe de la Baye de Saldanna à l'Ouest-Nord-Ouest, au Nord-Ouest & quart à l'Ouest, vis-à-vis la terre qui est entre les deux hautes montagnes de la Table, & du Sugar Loaf, ou du pain de sucre, on se trouve dans une situation sûre & commode, sur un fond de six, cinq, & quatre brasses, suivant l'eau que prend le Bâtiment. L'Isle des Pengouins en est à trois lieuës, portant Nord-Nord-Ouest, demi-Ouest, & s'étendant au Nord par

DOUNTON.
1610.
Voyage lié
avec le précé-
dent.

Situation de
la Baye de
Saldanna.

(a) Purchaff a inféré un Extrait de ce Journal dans sa Collection. Voyez *Pilgrims*. Vol. I. pag. 274.

(b) Dans l'Original le Chapitre XLII. du III. Livre commence ici R. d. E.

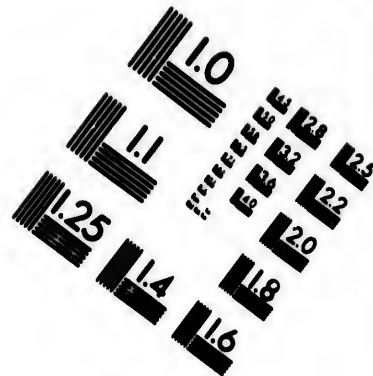
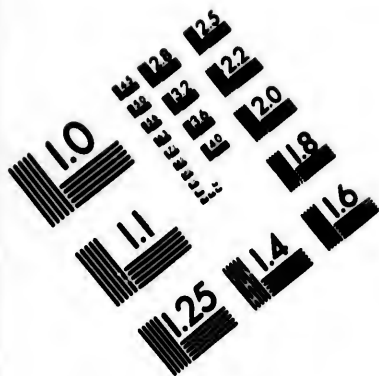
(c) *Angl.* Peter But. R. d. E.

(d) Les Relations ne s'accordent pas sur cette distance, mais voyez la Carte. R. d. T.

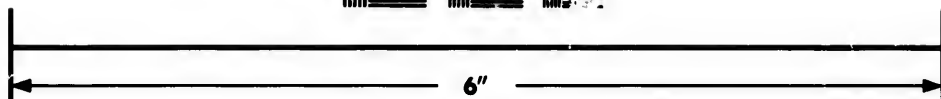
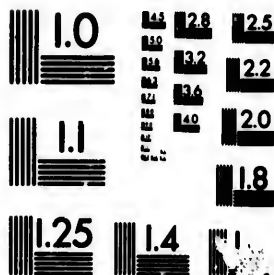
(e) *Angl.* quatorze lieuës. R. d. E.

(f) Si la Baye de Saldanna est à quatorze lieuës du Cap de Bonne-Espérance, elle doit être plus éloignée du Cap Falso.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

DOUNTON.
1610.

par Ouest de l'endroit de la Rade où vous êtes (g). Le Continent du fond de la Baye, quoiqu'éloigné de 13 lieux, sert aussi à couvrir cette station, parce que tirant sur le Nord, Ouest quart à l'Ouest, il ne laisse guères plus de trois points ouverts du côté de la Mer du Nord-Ouest, d'où viennent les plus grandes tempêtes.

Changemens
arrivés dans
cette Baye.

Causes du
changement.

LA Baye de Saldanna avoit été jusqu'alors une retraite favorable pour les Anglois. Outre la bonté de l'air, qui les rétablissoit de toutes leurs maladies, ils y avoient toujours trouvé une grande abondance de bœufs & de moutons; qu'ils achetoient à fort bon compte. Un bœuf ne leur coûtoit qu'un crochet de fer de douze ou quinze pouces de longueur, [& ils passoient un mouton à proportion.] Mais le Capitaine Dounton trouva beaucoup de changement, sans pouvoir en pénétrer la cause, parce que la Flotte Angloise n'avoit personne qui entendit les langues du Pays. Ses conjectures sont, que le mal avoit pu venir des Hollandois, qui, sans faire attention à l'avenir, ravageoient & détruisoient tout, dans les lieux où le hazard les faisoit arriver: ou que les bestiaux qu'on y avoit vûs en si grand nombre, n'étoient pas une production du Pays; mais qu'étant pris dans les guerres que les Habitans avoient alors, & qui leur faisoient rechercher avec tant d'avidité les moindres morceaux de fer, pour armer leurs dards & leurs lances, la paix qui avoit peut-être succédé à leurs divisions, leur avoit fait perdre tout-à-la-fois le goût du fer & l'occasion d'enlever des bestiaux. Ils ne laissoient pas de venir chaque jour aux tentes des Anglois; mais les prières & les présens ne purent tirer d'eux que quatre vaches & six brebis, pour le soulagement des Malades de la Flotte. Ces vaches étoient même si vieilles & si maigres, que leur chair ne faisoit point un mets fort picquant. Et ce ne fut pas du fer que les Sauvages demandèrent en payement; ils ne voulurent prendre que de petites plaques de cuivre, de six pouces quarrés; pour chacune desquelles ils donnoient volontiers une brebis. On fut obligé de couper en pièces un chaudron de cuivre, dont ils regardoient les morceaux avec admiration. Ils s'en font des ornemens pour leur parure, avec un soin extrême de les rendre clairs & luisans; & Dounton en vit plusieurs qui portoient six ou sept de ces précieux bijoux au long des bras.

Usages & caractères des Africains de Saldanna.

Ces Africains sont les plus sales Créatures que l'Auteur ait jamais vûes. A la malpropreté naturelle de leurs corps, qui vient de la sueur ou d'autres causes, ils joignent une onction, qui est apparemment le jus de quelques herbes, mais qui ressemble beaucoup à la fiente de vache; & leur chevelure, ou plutôt la laine de leur tête, qu'ils ont soin de bien enduire de cette affreuse pomade, a l'air d'une pâte composée d'herbes pilées. Pour habits, ils ont des peaux de bêtes, qui leur tombent jusqu'au milieu des cuisses, mais sans être liées par aucune couture; & leurs parties naturelles sont couvertes, dans les deux sexes, d'une queue de chat, ou de quelque autre petit animal. Leurs moutons, au lieu de laine, ont une sorte de poil qui ressemble à celui des veaux, & qui est aussi de diverses couleurs. Ils ont les jambes plus longues, & le corps plus gros que les moutons d'Angleterre; mais ils sont beaucoup moins gras.

(g) L'Editeur Anglois remarque qu'il faut qu'il y ait ici quelque erreur, & que cette Description ne peut convenir qu'à la Baye de la

Table. Elle est d'ailleurs fort obscure & semble se contredire. R. d. T.

LES
fort poli
fus du c
jusqu'à
semble,
verre bl
avec les
ont une
tant dan
voyent t
cendre j
spectacle
ge des fl
l'Europe
ne forte
quelques
la chaleu
dégagé.
tions, po
vallées er
des somm
rien qui f
DOUN
Anglois,
sans entre
Les Holla
tilement l
les tortues
seas, les f
quantité d
[tels que l
est innom
peut se re
en troupe
titude, su
pellent al
LE pois
qui sont co
multitude
autour de
sons de la
bien que d
abondance
fort sain,
de petits r
sent abon

(b)

LES Chefs de la Nation sont distingués par une plaque d'ivoire mince & fort poli d'environ seize pouces de grandeur, qui leur couvre le bras au dessus du coude; & depuis le coude jusqu'au poignet, ils portent six, huit, & jusqu'à douze petites pièces de cuivre, qui sont ou séparées, ou jointes ensemble, suivant la facilité qu'ils trouvent à les ajuster, avec des bracelets de verre bleu, & de nacre de perles, qui leur viennent des échanges qu'ils font avec les Matelots Hollandois pour des œufs d'autruche & des porc-épics. Ils ont une autre sorte de parure, qui est peut-être ce qu'il y a de plus dégoûtant dans l'Univers; ce sont les boyaux des Bêtes qu'ils ont tuées, ou qu'ils voyent tuer aux Anglois. Ils se les passent autour du col, en les faisant descendre jusqu'à la ceinture au long de l'estomac; ce qui joint à l'horreur du spectacle une odeur que les Européens ont peine à supporter. Ils ont l'usage des flèches & des arcs; mais lorsqu'ils s'approchent des Voyageurs de l'Europe, ils laissent ces armes dans quelque buisson, pour ne conserver qu'une sorte de lance fort courte, ou de dard armé d'une petite pointe de fer; & quelques plumes d'autruche, dont ils se servent comme d'évantaux, contre la chaleur du Soleil. Ils ont la taille fort belle, & le corps extrêmement dégagé. On croit avoir remarqué qu'ils changent de tems en tems d'Habitations, pour la commodité des pâturages. Les lieux qu'ils préfèrent sont les vallées entre les montagnes. De la Baye, on découvre dans l'éloignement, des sommets chargés de neige; mais les monts qui sont vers la Côte, n'ont rien qui sente l'Hiver, malgré leur extrême hauteur.

† DOUNTON, [plus capable d'observations que la plupart des Marchands Anglois,] remarqua différentes espèces de serpens & d'araignées (b), mais sans entreprendre d'en laisser la description. Il vit quantité de bêtes farouches. Les Hollandois l'assurèrent qu'ils avoient vû des lions; mais il chercha inutilement l'occasion d'en voir. Les chevreuils, les antilopes, les porc-épics, les tortues de terre, les singes, les oyes, les canards, les pélicans, les *passereaux*, les *flemings*, les corbeaux, qui ont tous un collier blanc autour du col, quantité de petits oiseaux de différentes espèces, sans parler de ceux de mer † [tels que les Pengouins les Mouettes, & plusieurs autres,] dont la variété est innombrable, remplissent tellement l'air, les arbres & la terre, qu'on ne peut se remuer sans en faire partir un grand nombre. Les cormorans sont en troupes au long des Côtes, & ne l'emportent pas néanmoins par la multitude, sur certains oiseaux gris, avec les aîles noires, que les Portugais appellent *alcantraffes*.

LE poisson n'y est pas moins abondant. On y trouve la plupart des espèces qui sont connues en Europe. Mais Dounton parle avec étonnement de la multitude des veaux marins, & des petites baleines qu'il vit plusieurs fois † autour de l'Isle des Pengouins. [On y pêcha une très grande quantité de poissons de la grosseur d'une Truite, & qui ressembloient à des Barbeaux, aussi bien que d'Eperlans, de Rayes, de Chiens de Mer; sur les Rocs on trouva abondance de moules & d'autres Coquillages.] L'air, sur toute la côte, est fort sain, & l'eau excellente. On voit descendre des montagnes une infinité de petits ruisseaux, qui se réunissent dans plusieurs endroits, & qui fournissent abondamment à la provision des Vaisseaux.

DOUNTON.
1610.

Monts chargés de neige, en Afrique.

Observations de Dounton sur les animaux.

UN

(b) *Angl.* & de Vipères.

DOUNTON.

1610.

Voyage téméraire & infructueux de l'Amiral Anglois.

UN jour au matin, le Capitaine Dounton & l'Amiral accompagnés de treize hommes, entreprirent de chercher quelque lieu d'où ils pussent faire apporter du bois. Après avoir fait trois milles sans en découvrir aucune apparence, à la réserve de quelques feuilles vertes, que la nécessité fit couper aux gens du Pepper-Corn. Sir Henri qui cherchoit en même-tems quelques rafraichissemens pour ses malades, prit la résolution de s'avancer autour de la Table (i), dans l'espérance d'y trouver quelques bestiaux qu'il se proposoit d'acheter. Il ne prévoyoit pas dans quelles difficultés il alloit s'engager. Ils traversèrent d'abord un grand terrain pierreux, inégal, sans aucune trace de chemin, obligés fort souvent de descendre & de remonter, pour franchir un grand nombre de ravines que les torrens, formés par la pluie, n'avoient pas cessé de former depuis un grand nombre de siècles, en se précipitant du sommet de la Table. Enfin, ils trouvèrent un sentier battu, au long duquel ils marchèrent quelque tems, guidés par quelques plumes qu'ils rencontroient d'espace en espace & par d'autres traces d'oiseau ou de bétail. Cependant, [en ayant trouvé la fin, ils jugèrent que cette route avoit été frayée par les équipages de divers Vaisseaux.] Ils la quittèrent, pour prendre sur la droite, où ils recommencèrent à marcher dans un lieu triste & fatigant, jusqu'à ce qu'ils découvrirent un autre sentier, qui sembloit conduire vers la rade au long des montagnes. Ils le suivirent assez long-tems, au travers des rocs & des ravines; & se trouvant avec beaucoup de surprise entre le Pain-de-sucré & la Table, ils découvrirent le rivage, au long duquel ils avoient marché, entre des monts qui leur en déroboient la vûe. Ils continuèrent d'avancer entre le Nord du Pain-de-sucré & la Table, [sans qu'on nous dise quelle étoit leur ressource contre la faim & la fraîcheur de la nuit.] Enfin, après s'être fortifiés le matin, en faisant un peu de feu, ils marchèrent encore une partie du jour, & vers le soir ils arrivèrent à leurs tentes. Une si longue absence y avoit déjà répandu l'allarme. Pemberton, inquiet pour le sort de son Amiral, se disposoit à partir avec un corps d'Anglois bien armés, pour le chercher d'un côté de la Montagne, tandis que Thornton en feroit le tour du côté opposé avec une autre troupe. La joye de le voir arriver fut si vive, qu'elle éclata dans toute la Flotte par une fête publique. Sir Henri, dans cette marche, avoit eu pendant tout le jour la Table à sa droite; & sur sa gauche, des marais, qui étant près des montagnes, se trouvoient remplis de rocs, tombés en divers tems du sommet. Le fond en est humide, & paroît propre à faire d'excellens pâturages. On y voit par intervalles des arbres fort bas, quoique larges & touffus par leurs branches, qui portent un fruit de la figure & de la grosseur des pommes de pin, mais dont la peau n'est pas si rude: les oiseaux se nourrissent de la semence. Les feuilles ont à peu près la forme de celles du Houx; mais elles sont moins épaisses.

Son retour, & ses observations.

Utilité de porter des semences dans les voyages de mer.

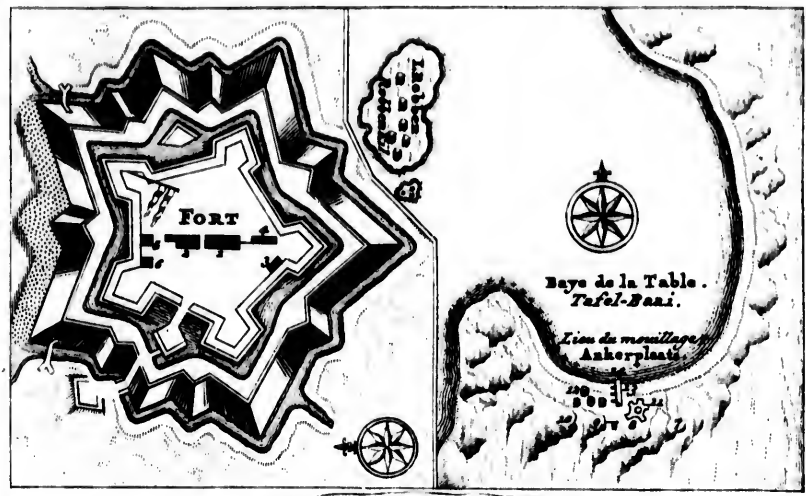
CETTE saison étant le printems du Pays, l'herbe & les arbres étoient en fleurs de tous côtés. Dounton, charmé de ce spectacle, regrêta de n'avoir pas apporté les meilleures semences de nos jardins, pour les laisser dans une terre qui lui paroïsoit fort propre à les recevoir. Quoique les Sauvages eussent pû ruiner une partie de son travail, il jugea qu'il s'en feroit sauvé quelque

(i) La Montagne de la Table est près de la Baye qui porte ce nom, cela prouve encore qu'il ne s'agit pas ici de la Baye de Saldanna.

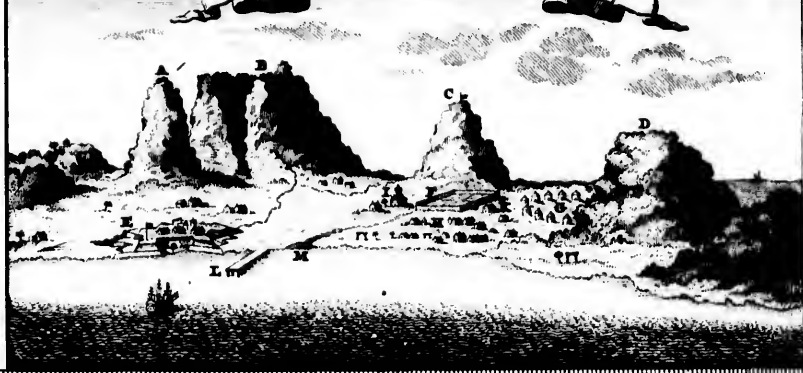


1. *Logem^t du Gouverneur*... Huis des Gouverneurs.
2. *Logem^t du Sous-Gouvern.* Huis des 2^e Persones.
3. *Logem^t du Capitaine*... Kaptyns Huis.
4. *Logem^t du Lieutenant*... Luitnants Huis.
5. *Porte roudée*... Verwulde Teren.
6. *Boulique du Serrurier*... Smits Winkel.
7. *A. Mont: du Diable*... Duivels-Berg.
8. *B. Mont: de la Table*... Tafel-Berg.
9. *C. Mont: du Lion*... Leeuwen-Berg.
10. *D. Queue du Lion*... Leeuwen - Staart.

11. *E. Le Fort*... De Vesting.
12. *F. Jardin de la Comp.*... Komp^t Tuin.
13. *G. Cabans des Nègres*... Hutten der Hottentotten.
14. *H. Mais des Néerland.*... Huizen der Hollanders.
15. *I. Eglise*... De Kerk.
16. *K. Nôpital*... Gasthuis.
17. *L. Port de débarquement*... Hoofd, voor de Scheepen.
18. *M. Lieu de l'éguaude*... Waterplaats.
19. *N. N. Rocs cachés*... Blinde Klippen.



Vue du Cap de Bonne Esperance



GEZIGT van de KAAP DE GOEDE-HOOP.

J. V. Schley, delin.

que partie
la Baye ,
ple à sou
mer des g
Pays froid
après lui.
pas appare
pas moins
eux provi
tous les li
caution d'u

APRÈS
rafrâchiss
dans l'abor
se disposa
jusqu'au 1
de Bonne-
ou des Aig
qu'au 6 de
dagascar ,
soir , on j
de Londres
retenoit da
prit du Cap
Cap de Bo
la moindre
pour les ch
lâissé enga
cette Isle ;
eu beaucoup
leur Chalou
ne lui perm
le besoin d'
Baye d'Ant
mis dans la
Ouest de l'I
les caresses
çu une si b
rer de l'am
rivage avec
avoit souha
ces trois ho
ayant refus
ges armés c

(k) Pur
les noms de J

II. Part.

que partie ; & que les Commandans de chaque vaisseau , qui seroient entrés dans la Baye , recueillant le fruit de ses soins , auroient été portés par son exemple à soutenir & à perfectionner son entreprise. [Il auroit aussi voulu y semer des glands ; persuadé que les Arbres croissant-là plus vite que dans les Pays froids , il auroit rendu un très grand service à ceux qui y seroient venus après lui. On le traita de visionnaire de penser à semer là où il n'y avoit pas apparence qu'il pût jamais profiter de son travail : cependant il n'en étoit pas moins persuadé que les Anglois seroient fort sagement d'apporter avec eux provision de diverses semences , & de travailler à les faire croître dans tous les lieux où ils verroient un terrain propre : & que ce seroit-là une précaution d'une très grande utilité pour l'avenir.]

APRÈS avoir renouvelé la provision d'eau ; & rétabli les malades avec des rafraîchissemens d'une bonté médiocre , puisqu'ils consistoient principalement dans l'abondance du poisson & dans une prodigieuse quantité de moules , on se disposa le 9 d'Août , à remettre à la voile. Mais le vent devint contraire jusqu'au 13 , que soufflant au Sud-Sud-Est il fit doubler avant la nuit le Cap de Bonne-Espérance. On ne passa pas moins heureusement celui des *Aguilas* ou des Aiguilles. Les jours suivans furent variés par des tems fort divers , jusqu'au 6 de Septembre qu'on découvrit à trois heures après-midi l'Isle de Madagascar , ou de Saint-Laurent , à 23 degrez 38 minutes de latitude. Vers le soir , on jetta l'ancre dans la Baye de Saint-Augustin , où l'on trouva l'*Union* de Londres , Vice-Amiral du quatrième voyage , que le défaut de provisions retenoit dans cette Baye avec beaucoup d'embarras & d'inquiétude. On apprit du Capitaine qu'il avoit été séparé de son Amiral & de la Pinasse entre le Cap de Bonne-Espérance & la Baye de Saldanna , sans avoir pu se procurer la moindre information sur leur sort , & qu'il étoit entré dans cette Baye , pour les chercher. Ensuite ayant fait voile vers l'Isle de Zanzibar , il s'étoit laissé engager par les fausses caresses des Portugais à tenter le commerce dans cette Isle ; mais quelques-uns de ses gens , qu'il leur avoit envoyés , avoient eu beaucoup de peine à se sauver de leurs mains , & n'avoient pû regagner leur Chaloupe qu'en perdant trois de leurs compagnons. Les vents contraires ne lui permettant point de choisir un Port commode , il avoit été forcé par le besoin d'eau , de retourner vers Madagascar , dans le dessein de gagner la Baye d'Antongile , qui est sur la Côte Est-Nord-Est : divers obstacles l'avoient mis dans la nécessité d'entrer dans celle de Konkomorre (*k*) au coin Nord-Ouest de l'Isle. Il s'y étoit arrêté quelques jours , excité à la confiance par les caresses & les offres du Roi. Le principal Facteur du Vaisseau avoit conçu une si bonne opinion de ce Prince barbare , que dans l'espérance d'en tirer de l'ambre-gris & d'autres richesses , il s'étoit déterminé à descendre au rivage avec plusieurs Marchands du Vaisseau. Il s'étoit présenté au Roi qui avoit souhaité de voir aussi le Chirurgien , le Trompette , & le Tambour. Mais ces trois hommes , qui avoient accompagné les Marchands dans la Chaloupe ayant refusé d'en sortir , on vit aussitôt paroître un grand nombre de Sauvages armés de dards , de flèches & de lances , qui entreprirent de forcer la Chaloupe.

DOCTON.
1610.

Départ des
Anglois.

Ils rencon-
trent l'*Union*
à Madagaf-
car. Ses avan-
tures.

(*k*) Purchas donne encore à cette Baye *Boanora*.
les noms de *Jungomar* , de *Vingomar* , & de

DOUNTON.
1610.

Chaloupe. Les Matelots Anglois repoussèrent ces furieux à coups d'arquebuses, mais il en sortit d'autres de la rivière dans une multitude de Canots, qui eurent la hardiesse de s'avancer jusqu'au Vaisseau, d'où le bruit de l'artillerie les éloigna bientôt. Cependant, ils formèrent le dessein, quelques jours après, d'attaquer le Vaisseau même, qui attendoit des nouvelles de son Capitaine & de ses Marchands. Plus de cent Canots s'approchèrent en forme de croissant, & mirent les Anglois dans la nécessité de se retirer. Ils avoient repris leur course vers l'Inde; & n'ayant pu gagner Sokotora, ils avoient fait voile au Port d'Achin, où ils avoient trouvé quelque avantage à commercer avec les Guzarates. De-là, ils s'étoient rendus à Priaman, pour y charger du poivre; mais après y avoir fait leur convention pour le prix, à treize pièces de huit le *babar*, [qui est-là de cent douze livres] on leur avoit livré la marchandise dans l'Isle de Tékou, qui est à trois lieues de Priaman.

Secours accordés à l'Union.

SIR Henri se chargea volontiers de procurer des vivres à l'Union, par les mêmes moyens qu'il employa pour lui-même, & cette entreprise rendit son séjour plus long dans la Rade. Il accorda aussi les différends qui s'étoient élevés dans l'Equipage. Pendant quatre jours qu'il passa dans cette Baye, il observa que l'eau y est par-tout fort profonde, mais inégale dans sa profondeur, qui surpasse quelquefois deux cens brasses. Tout le rivage du Sud, depuis la pointe de l'Ouest jusqu'aux montagnes, est parsemé de rocs & de basses, que le retour de la marée laisse à découvert. L'Amiral avoit fait jeter l'ancre à l'extrémité de ces rocs proche des montagnes, sur douze brasses de fond; mais il auroit pu s'approcher encore plus de la terre, sur sept brasses. Il étoit entré dans la Baye avec un vent très-fort qui souffloit au Sud-Sud-Ouest, & qui cessa tout-d'un-coup lorsqu'on fut près de la terre. Cependant il recommença tous les jours, jusqu'à la nuit, qui étoit toujours fort calme. L'Auteur remarque qu'on avoit alors la nouvelle Lune, ce qui rend le tems plus difficile dans ces contrées; de sorte qu'il ne put juger de ce qu'il est dans un autre cas. Il lui parut que la chaleur est toujours extrême sur ces terres, sur-tout lorsque le Soleil est au Sud de la Ligne.

Propriétés de la Baye de Saint Augustin.

Arbres & plantes.

Les Anglois trouvèrent, dans cette partie de l'Isle, des arbres aussi résineux que le sapin jaune. Ayant essayé d'y mettre le feu, ils furent surpris de le voir gagner avec une vitesse prodigieuse de la racine jusqu'aux branches. Le bois de ces arbres est aussi fort tendre; mais ils en trouvèrent une autre espèce dont le bois est aussi dur que le *lignum vitae*, & la couleur très-blanche jusqu'au cœur, qui tire un peu sur le brun; [peut-être est-ce une sorte de Bois de Sandal blanc]. Les arbres qu'on coupa pour le chauffage des Vaisseaux, furent de ceux qui parurent les plus communs, & dont les branches sont chargées d'un fruit qu'on appelle tamarin, Il est dans des cosses, de la grandeur de celle de nos fèves. Le goût en est fort aigre, les Apothiquaires le croient bon contre le scorbut. On trouve aussi dans le même lieu une grande quantité de cette herbe, dont on fait l'espèce d'aloès qu'on appelle *Sokotrine*. Pour la forme, on auroit peine à la distinguer de la *Semper-vive*. Mais l'Auteur ne put être informé si les Habitans de l'Isle la connoissent, & s'ils en font usage. Il ne découvrit pas mieux pourquoi ils marquoient tant d'éloignement à converser avec les Anglois. On eut beaucoup de peine à se procurer des rafraichissemens. Un bœuf se donnoit autrefois dans cette Baye pour une pièce de huit; & l'Amiral en pouvoit à peine obtenir pour le double. Il y a beaucoup d'apparence

parence q
tant sans
commis di
gascar son
dre dans le
font brave
l'arc & les
qu'ils jette

(1) L.E
& laissant
tre 10 &
au Sud-O
infinité de

On disting
six jours à
à l'Ouest.

l'au jugem
Illes sont
le soin d'é
d'observati
des Illes e
ne grande

l'ne d'appro
la mer éto
ver de son
mais ces fi
pas l'envis
qu'après s'
rans, pres

ENFIN

l'vrée, sans
le 10, le
veau.] Le
Hermanas,
blance. I
& Est qua
Sokotora,
lieues & d
d'eau. M
tout-d'un-
cher des C
fond, près
Douton g
l'fratchisse
dante, po

(1) Dans

parence que c'étoit l'Union même qui avoit causé ce changement, depuis qu'étoit sans Chef, & cherchant peut-être à se venger, tout l'Equipage avoit commis divers défordres sur la Côte. On prétend que les Insulaires de Madagascar sont naturellement perfides; mais leur entreprise à Konkomorre, & l'ordre dans lequel ils s'étoient avancés pour combattre, doit faire juger aussi qu'ils sont braves, & qu'ils n'ignorent pas la discipline militaire. Leurs armes sont l'arc & les flèches, la lance & de petits dards qu'ils portent en faisceaux & qu'ils jettent fort airoitement.

(1) Le 9 de Septembre, à quatre heures après-midi, la Flotte leva l'ancre; & laissant l'Union dans la Baye, elle en sortit avec un fort bon vent. Le 21, entre 10 & 11 degrez de latitude, le vent étant à l'Est-Sud-Est, & les Courans au Sud-Ouest, on se trouva fort près d'une Côte très-basse au milieu d'une infinité de petits rocs, qui ne s'appërçoivent que par le battement de la mer. On distingua plusieurs petites Isles, qui sont celles de *Queriba*, & l'on employa six jours à s'en dégager. [Elle s'étend au Nord tirant à l'Est, & au Sud tirant à l'Ouest.] La Côte, dont on avoit été surpris de se trouver si proche, est, au jugement de Dounton, environ 70 lieuës au Nord de Mozambique: [Ces Isles sont fort sabloneuses, & la plupart sont couvertes d'arbres.] Comme le soin d'éviter les rocs occupoit uniquement les Anglois, ils ne firent point d'observations sur la terre qu'ils avoient devant les yeux, ni sur la distance des Isles entr'elles. Le plus grand danger venoit des Courans, qui étant d'une grande violence, empêchoient de jeter l'ancre au milieu des rocs, & même d'approcher du rivage quoiqu'ils ne fussent qu'à deux lieuës; [& d'ailleurs la mer étoit si profonde qu'à cent cinquante brasses, ils ne pouvoient pas trouver de fond.] Tous les soirs ils voyoient des feux allumés par les Habitans; mais ces foibles secours ne diminuoient pas le péril, & ne leur inspiroient pas l'envie de s'approcher. Ce qui leur causa un nouvel étonnement, ce fut qu'après s'être dégagés des rocs, ils se trouvèrent jettés au Nord par les Courans, presqu'au même point d'où ils étoient venus.

ENFIN les Courans cessèrent le 9, ou du moins la Flotte s'en trouva délivrée, sans pouvoir distinguer de quel côté ils prenoient leur direction. [Mais le 10, le 11, & le 12, elle s'appërçut que les Courans l'emportoient de nouveau.] Le 17, au lever du Soleil, on découvrit les Isles qui se nomment *duas Hermanas*, ou les deux Sœurs, & qui tirent ce nom de leur parfaite ressemblance. Leur situation, l'une à l'écart de l'autre, est Ouest quart au Sud, & Est quart au Nord. Elles sont à sep. ou huit lieuës de la pointe Ouest de Sokotora, vers laquelle on continua de s'avancer. La sonde fit trouver, à trois lieuës & demi de cette pointe, vingt-trois, vingt-quatre & ving-six brasses d'eau. Mais le vent, qui avoit été très-favorable dans cet espace, venant tout-d'un-coup à manquer, on ne put surmonter le Courant pour s'approcher des Côtes. L'Amiral & le Darling jettèrent l'ancre sur douze brasses de fond, près d'une Ville nommée *Gallanza*. A la fraîcheur du soir, le Capitaine Dounton gagna dans la Pinasse une pointe sabloneuse, pour en tirer quelques rafraichissemens de poisson ou d'autres vivres. [Il y fit une pêche assez abondante, pour fournir deux repas à toute la Flotte.] Il y apprit, comme il le craignoit

DOUNTON.

1610.

Changement de manières dans les Habitans.

Départ de la Flotte.

Isle de Queriba.

Rocs & Courans dangereux.

Isles nommées les duas Hermanas.

On aborde à l'Isle de Sokotora.

(1) Dans l'Original la 2e. Section du XII Chapitre commence ici. R. d. E.

DOUNTON.
1610.

Villes de
Gallanza & de
Tamarin.

Les Anglois
jettent l'ancre
à Tamarin.

Vifite qu'ils
font au Roi;
informations
qu'ils en re-
çoivent.

craignoit déjà, que la Mousson de l'Est étoit arrivée, & par conféquent qu'il falloit renoncer pour neuf mois à l'espérance de se rendre à Cambaye. Cependant il leur restoit celle de recevoir à Tamarin des informations plus certaines de la bouche du Roi.

LE 20, qui étoit un Samedi, ils allèrent mouiller le soir contre une pointe, à six lieues de Tamarin (m), & cinq de Gallanza. Mais au lieu d'y passer la nuit, s'étant flattés de pouvoir avancer à la faveur d'un petit vent frais de terre, ils furent entraînés avec tant de force par le Courant, que le lendemain ils se retrouvèrent vis-à-vis de Gallanza, mais à beaucoup de distance du rivage. Le 22, l'Amiral & le Darling se rapprochèrent de la terre dans un lieu que les rocs & les basses rendoient assez dangereux; & vers midi, le Pepper-Corn qui avoit failli d'être tout-à-fait écarté de l'Isle, mouilla aussi dans la Baye, à l'Ouest de Gallanza sur un fond de six brasses. Dounton se rendit aussitôt au rivage dans la Pinasse, où il avoit mis quantité de barrils pour rapporter de l'eau. Il s'étoit muni d'une enseigne de paix, dans l'espérance que les Habitans viendroient à lui avec quelques boues & d'autres rafraichissemens. Il en vit effectivement plusieurs troupes, qui s'étoient rassemblés à quelque distance: mais personne n'osant s'approcher, il jugea que ces pauvres Insulaires étoient arrêtés par la crainte de déplaire au Roi, qui ne vouloit pas que ses Sujets eussent la moindre intelligence avec les Etrangers, ni qu'ils leur fournissent aucun secours de vivres sans sa permission. Dounton se contenta de remplir d'eau treize de ses barrils, & revint tranquillement à bord.

LA Lune étant pleine & la marée haute à neuf heures du soir, on trouva par diverses observations que l'eau s'étoit élevée de douze pieds. Elle se retira directement au Nord, c'est-à-dire, en suivant le rivage. Un vent frais, qui prit le même cours, servit encore à faire avancer les Anglois au long des Côtes, jusqu'à l'entrée d'une Baye sablonneuse, où ils employèrent le reste de la nuit à la pêche; & s'apercevant que le Courant les repoussoit à l'Ouest, ils mouillèrent l'ancre, pour attendre la marée suivante ou le secours d'un autre vent. Le 25, ils obtinrent le vent qu'ils avoient désiré; & vers le milieu du jour ils jetèrent l'ancre, [sur huit brasses d'eau,] à moins d'un mille du rivage, vis-à-vis de Tamarin, où le Palais du Roi se fait voir sur une éminence au-dessus de la Ville. L'Amiral salua ce Prince de six coups de canon, le Pepper-Corn de trois, & le Darling d'un seul. Femel, un des principaux Marchands de la Flotte, fut envoyé au rivage dans la Pinasse, avec un présent, qui consistoit dans une coupe d'argent doré du poids de dix onces, une lame d'épée & trois aunes de beau drap. Le Roi le reçut sur le bord de la mer, dans une tente couleur d'orange, où il étoit assis avec ses principaux Courtisans & une garde de quelques Arquebusiers. Il entretint Femel pendant plus d'une heure. Il marqua beaucoup d'envie de voir l'Amiral, en promettant de lui accorder gratuitement de l'eau, & la liberté du Commerce; quoique la sécheresse & la stérilité qui régnoient depuis deux ans dans son Isle, en eussent tellement banni l'abondance, qu'ayant envoyé dans la Mer Rouge, sur sa propre Frégate, tout ce qu'il avoit pu recueillir d'aloës, il ne lui en restoit pas une livre. Il ajouta que le Vaisseau Anglois,

l'Ascension

(m) Quelques Cartes au lieu de Tamarin, ont Tamaréfi.

l'Ascension
& qu'ayan
parti avec
jours après
la Pinasse
Sokotora,
vant au Pe
trop hâtés
ces deux n
tre chose

LE Roi
miral, qui
Escorte, a
ques partic
capable d'e
n'y devoit
pouvoit ve
de sa puiss
Isle, un g
d'entreteni
ment des A
vèrent, de
tité de ruiss
che, la plu
pour s'y ré

LE nom
toit propre
rabie, vers
côté de Car
Anglois que
ce fut l'exce
une Lettre
garde & po
des Chrétien

LES prin
mois d'Août
mais ce qu'
On y trouve
achetèrent
les Habitans
reaux de hu
douze reaux
tons & des
font de peti

(n) Il y a
les Editeurs An
a mis en marg

L'Ascension étoit arrivé pour la première fois sur sa Côte au mois de Février ; & qu'ayant trouvé dans la Rade de Tamarin un Bâtiment Guzarate, il étoit parti avec lui pour la Mer Rouge ; que sa Pinasse, qui étoit arrivée quelques jours après, avoit suivi la même route ; qu'au mois de Juillet, l'Ascension & la Pinasse étoient revenus de la Mer Rouge, & qu'après avoir fait de l'eau à Sokotora, ils avoient fait voile vers Cambaye ; mais que sa Frégate se trouvant au Port de Bazain, près de Daman, avoit été informée que pour s'être trop hâtés d'arriver sur cette Côte avant la fin de l'Hyver & du mauvais tems, ces deux malheureux Bâtimens avoient péri, sans qu'on en eût pu sauver autre chose que l'Equipage.

Le Roi joignit à ses civilités un présent [de deux Chèvres] pour l'Amiral, qui ne fit pas difficulté de descendre le lendemain avec une bonne Escorte, au bruit de son artillerie. Il fut regu de ce Prince avec des marques particulières de distinction ; mais on lui fit entendre que sa Flotte étant capable d'effrayer les Vaisseaux Indiens qui étoient attendus dans le Port, il n'y devoit pas faire un trop long séjour. Dounton s'imagina que cet avis pouvoit venir d'une autre cause. Le Roi, qui vouloit donner une haute idée de sa puissance aux Anglois, avoit fait assembler de toutes les parties de l'Isle, un grand nombre de ses Sujets Arabes & autres, qu'il étoit obligé d'entretenir à ses frais, pendant qu'il les retenoit près de lui ; & le retardement des Anglois lui auroit rendu cette dépense fort incommode. Ils achevèrent, deux jours après, de se fournir d'eau, d'un étang formé par quantité de ruisseaux qui descendent des montagnes, & le 7, qui étoit un Dimanche, la plus grande partie des Matelots eut la permission de descendre à terre pour s'y réjouir.

Le nom du Roi de Sokotora étoit *Muley Amar Eben Sayd*. Ce Prince n'étoit proprement que le Lieutenant de son Père, qui régnoit à l'artack en Arabie, vers le Canton d'Aden, & dont les terres touchoient à la Mer du côté de *Carasem* (n), autrement nommé Kushem ou Cassan. Il raconta aux Anglois que le Roi son Père étoit alors en guerre avec les Turcs d'Aden ; & ce fut l'excuse qu'il leur apporta pour se dispenser de les recommander par une Lettre au Gouverneur de cette Ville. Il n'a que des Arabes pour sa garde & pour la défense de l'Isle. Les anciens Habitans du Pays, [qui sont des Chrétiens Jacobites,] vivent dans le dernier esclavage.

Les principales Marchandises de l'Isle sont les Sokotrines, qui se font au mois d'Août, du suc d'une herbe fort semblable à la *Semper-vive* d'Espagne : mais ce qu'on en fabrique tous les ans ne va guères plus loin qu'un tonneau. On y trouve aussi une petite quantité de *Sang de Dragon*, dont les Anglois achetèrent quelques livres, à douze sols de leur monnoye ; des dattes, dont les Habitans composent leur pain, & que le Roi vend aux Etrangers cinq reaux de huit le quintal ; des bœufs & des vaches, qui se vendent jusqu'à douze reaux de huit ; des boucs & des chèvres, pour une réale ; des moutons & des poules, pour une demie réale. Toutes ces espèces d'animaux sont de petite stature, à cause de la sécheresse du terroir. Le bois y est si

(n) Il y a dans l'Original *Camricam* ; & *caym* ; ce qui n'éclaircit rien, à moins qu'on les Éditeurs Anglois remarquent, que Purchess ne suppoie qu'il faut lire *Carasem*. R. d. E. a mis en marge le Roi de *Ertack* ou *Cana-*

DOUNTON.
1610.

Le Roi se
lasse du séjour
des Anglois.

Nom & nais-
sance de ce
Prince.

Principales
propriétés de
l'Isle de So-
kotora.

DOUNTON.
1610.

Distance de
cette Ile au
Cap de Guardafu.

Route des
Anglois jus-
qu'au Port
d'Aden.

Baba-Feluc,
ou Mont Fe-
lix.

cher que la charge d'un homme revient à douze sols d'Angleterre. Dounton ne put découvrir si l'Isle produit d'autres richesses; mais tout ce qui s'offrit à ses yeux lui ayant fait juger qu'elle n'est composée que de rochers & de pierres, il prit fort mauvaise opinion de sa fécondité.

LA Flotte Angloise partit de Sokotora le 7 d'Octobre, & tourna ses voiles vers Aden, dans la Mer Rouge. Elle prit sa course par Abba del Kuria (o), pour gagner le Cap de Guardafu, qui fait la pointe la plus Orientale de l'Abyssinie, à trente-quatre lieuës de la pointe Occidentale de Sokotora. On compte de cette extrémité de Sokotora jusqu'à la pointe Orientale d'Abba del Kuria quatorze lieuës. La longueur d'Abba del Kuria qui est une Isle longue & étroite, a cinq lieuës de l'Est à l'Ouest; & de cette pointe Ouest jusqu'au Cap de Guardafu, il n'y a pas moins de quinze lieuës. Le Roi de Sokotora a dans l'Isle d'Abba del Kuria, quelques Pâtres qui lui nourrissent des troupeaux de chèvres. A trois lieuës au Nord du centre, on voit deux grands rochers blancs, fort près l'un de l'autre, qui ont un demi-mille de longueur. Ce n'est pas la nature qui les a rendus blancs; mais la siente d'un prodigieux nombre d'oiseaux dont ils sont couverts.

LE 31, à dix heures, on étoit vis-à-vis la pointe Occidentale de Sokotora. A deux heures après-midi on laissa le rocher blanc, qui se nomme *Saboyna*, quatre lieuës Nord-Ouest quart à l'Ouest de cette pointe. A trois heures on avoit à dix lieuës, Ouest-Sud-Ouest, les deux plus hautes montagnes d'Abba del Kuria. Le 1 de Novembre au lever du Soleil, on étoit entre Abba del Kuria & les deux rocs. A midi, la latitude étoit de 12 degrez 17 minutes du Nord, & la variation de 17 degrez 35 minutes. Dans l'après-midi, [l'on fut emporté du côté du Sud par un Courant &] l'on découvrit le Cap de Guardafu; mais comme il étoit nuit lorsqu'on s'en approcha, on le passa sans y pouvoir faire aucune observation. Le 2, au matin, on se trouva vis-à-vis d'une haute montagne, neuf lieuës à l'Ouest du Cap; entre laquelle & une autre pointe qui en est à cinq lieuës, Ouest quart au Sud, on apperçoit une basse langue de sable qui s'avance environ cinq quarts de lieuës dans la Mer. On jetta l'ancre trois lieuës plus loin à l'Ouest, & les Chaloupes furent envoyées à terre pour couper du bois. Les Ouvriers y trouvèrent quelques Habitans, de qui ils apprirent que le dernier mont qu'ils avoient passé se nommoit *Baba-Feluc* (p), quoique les Portugais l'ayent nommé le mont Felix. Mais ces Barbares prirent la fuite en apprenant qu'ils parloient à des Chrétiens.

LE 3, on descendit encore au rivage, & l'on y trouva le bois en plus grande abondance. L'après-midi, on tourna les voiles vers la Mer Rouge. Le 5, à dix heures, on découvrit à douze lieuës la Côte d'Arabie, Nord-Nord-Ouest & Nord quart à l'Est. A midi, la latitude étoit de 13 degrez 28 minutes. On se trouva le soir à douze lieuës du rivage. Toutes les montagnes dans les terres, paroissoient fort hautes, & fort escarpées, sans aucune trace d'herbe, de bois & d'autre verdure. On prit alors au long de la Côte, Ouest quart au Sud, dans l'attente de découvrir bientôt Aden.

Lorsque

(o) Quelques-uns appellent cette Isle *Abba del Kuria*, d'autres *Abdel Kuria* & le Capitaine Hamilton la nomme peut-être avec plus de

raison *Abdal Kuria*, ou *Abdal Kuri*.

(p) Le Capitaine Hamilton dit que les Arabes l'appellent *Baba Filek*.

Lorsque l'on ne put pas à plus son Vaisseau imperceptible qu'en te On continua les voiles plus grand huit brasses

LE Mer l'on apperçut que si r Ville si pr lieu de dé qu'elle pui soient à se haut, qui l'approche gagner le h quatre hom lé avec tan mander la ses, hors d a placé un put être inf les besoins, Elle reçoit est une Vill dans ses Bar & d'autres variation de entre six & au pied de la Mer. L bout de laq dent jusqu'a

Aussi cher, dans sa de venir à l'Amiral, der qui il é reçu au riv

(q) Ces res au nom de être le même Endroit agréabl (r) l'un

Lorsque Dounton recommença à s'approcher de la terre, il compta de n'être pas à plus de vingt-quatre lieues de cette Ville, supposant que la course de son Vaisseau dans le Golphe étoit Nord-Ouest quart au Nord ; mais la force imperceptible des Courans l'avoit porté presque entièrement au Nord, de sorte qu'en tombant vers la terre on se trouvoit encore à soixante lieues d'Aden. On continua de suivre la Côte pendant tout le jour ; & vers la nuit, on ferma les voiles, de peur de manquer le Port dans l'obscurité. On eut dans la plus grande partie de cet espace vingt-cinq, vingt, quinze, douze, dix, & huit brasses d'eau.

Le Mercredi au soir, on se trouva fort près de la montagne d'Aden, d'où l'on apperçut tout-d'un-coup la Ville, qui est située au pied. Cette montagne est si rude & si stérile (q) qu'on ne s'imagineroit pas qu'il y eût une Ville si près ; mais on a choisi apparemment cette situation pour en faire un lieu de défense. En effet la Place est très-forte ; & Dounton ne croit pas qu'elle puisse être prise aisément du côté de la Mer, quoique les environs soient à sec dans les basses marées. Elle est défendue par un rocher fort haut, qui n'est pas beaucoup plus gros que la Tour de Londres ; mais dont l'approche est très-difficile. Comme il n'y a point d'autre ouverture, pour gagner le Fort, qu'un chemin fort étroit & composé de degrez tortueux, quatre hommes seroient capables d'y arrêter une Armée. Ce rocher est taillé avec tant d'avantage, & muni d'une si bonne artillerie, qu'il paroît commander la Ville & la Rade. Cependant on peut jeter l'ancre sur neuf brasses, hors de la portée du canon. Un peu au Nord de ce roc, la nature en a placé un autre presque à fleur d'eau, où l'on a bâti un Fort. Dounton ne put être informé quelle étoit la Garnison d'Aden ; mais il apprit que suivant les besoins, on y tire des gens de guerre des Villes qui sont dans les terres. Elle reçoit ses provisions, partie des Cantons voisins, partie de Barbara, qui est une Ville à l'opposite, sur la Côte d'Abyssinie, d'où elle se fait apporter dans ses Barques, des bestiaux & des fruits, outre de la myrrhe, de l'encens & d'autres marchandises. Aden est à 12 degrez 35 minutes de latitude. La variation de 12 degrez 40 minutes, Ouest. Dans les marées, l'eau s'éleve entre six & sept pieds, le jour du changement de la Lune. La montagne au pied de laquelle Aden est située est une Péninsule, qui s'avance assez dans la Mer. L'Isthme, qui la joint à la terre, n'est qu'une langue de sable, au bout de laquelle on trouve un vaste espace de marais sablonneux, qui s'étendent jusqu'aux montagnes, c'est-à-dire, l'espace de 18 ou 20 milles.

Aussi-tôt que les Anglois eurent mouillé l'ancre, ils virent approcher, dans un Canot, un Arabe qui observa leurs Vaisseaux, mais qui refusa de venir à bord. Le jeudi au matin, le même Arabe vint se présenter à l'Amiral, de la part de l'Emir (r), ou du Gouverneur, pour lui demander qui il étoit, & lui déclarer que s'il étoit ami des Turcs il seroit bien reçu au rivage. L'Amiral fit préparer aussi-tôt un présent, qui consistoit dans

DOUNTON.
1610.

Ils arrivent
dans la Rade
d'Aden.

Situation de
cette Ville.

D'où elle tire
ses provisions.

Accueil que
les Anglois
reçoivent des
Turcs.

(q) Cette Description ne répond guères au nom de cette Ville : car Aden paroît être le même mot qu'Eden, qui signifie un Endroit agréable.

(r) Purchass l'appelle Mir ; par con-

traction au lieu d'Amir, qui est un mot fort en usage chez les Persans, D'Amir on a fait le Mot Amiral, qui a commencé à être en usage dans le tems des Croisades.

DOUNTON.
1610.

Artifices que
les Turcs em-
ploient pour
les tromper.

L'Emir s'of-
fense de la
hardiesse de
l'Amiral.

dans un mousquet curieusement travaillé & une lame d'épée. William & Walter, qui sçavoient les langues Turque & Arabe, furent chargés de la députation. Ils n'obtinent point la permission d'entrer dans la Ville; mais l'accueil qu'ils reçurent sur le rivage fut civil & plein d'affection. Les Turcs firent l'éloge de la Nation Angloise, avec laquelle ils témoignèrent qu'ils étoient fort liés à Constantinople, à Alep, & dans d'autres Villes. Cependant, au lieu de parler de commerce, ils firent entendre adroitement qu'ils attendoient bientôt dans Aden un Corps de trente mille hommes. Il parut si peu vrai-semblable aux Anglois qu'un lieu tel qu'Aden pût recevoir une Armée si nombreuse, que prenant ce discours pour une marque de crainte, ils se hâtèrent de répondre, qu'ils demandoient pour toute grace, au Gouverneur, un Pilote qui fût capable de les conduire à Mocka, & qui seroit payé libéralement. Les Turcs s'excusèrent sur l'absence du Gouverneur. Il étoit parti de la Ville & n'y devoit retourner que le lendemain. Ils promirent d'envoyer sa réponse à l'Amiral; & pour présent, ils lui firent porter deux moutons, avec quelques fruits.

(s) LE lendemain l'Amiral renvoya de bonne heure les deux Interprètes, pour demander un Pilote. Ils furent conduits à la Maison de l'Emir; mais le Gouverneur n'étant point encore revenu à la Ville, on les amusa par de belles promesses, & l'Emir (t) fâché que la Flotte eût ses voiles tendues, comme si elle eût marqué de l'empressement pour partir, envoya prier l'Amiral de laisser du moins un de ses Vaisseaux dans la Rade, pour fournir la Ville de plusieurs commodités dont elle avoit besoin. Quoiqu'il ne parût point de Pilote, cette amorce prit merveilleusement parmi les Anglois, qui étoient échauffés par l'espérance d'obtenir de l'indigo, de l'olibanum, de la myrrhe & d'autres richesses. Cependant, avant que le Délégué de l'Emir arrivât sur la Flotte, elle avoit déjà doublé la pointe de la Rade; & le Courant ne lui permettant point de revenir, elle jetta l'ancre vis-à-vis la Baye, au Sud de la Ville (v).

L'AMIRAL découvrit de ce lieu [divers Pêcheurs dans la Baye, &] plusieurs personnes de distinction qui l'observoient. Il ne fit pas difficulté de se mettre dans sa Pinasse, & de se rendre au rivage, pour leur demander quand le Courant changeroit, dans la vûe de retourner à son premier poste. L'Emir parut mécontent de cette hardiesse, & prétendit que le dessein des Anglois étoit de reconnoître les forces de la Ville. Mais le Gouverneur, qui étoit enfin revenu, prit leur curiosité dans un sens plus favorable; ou du moins, employant la dissimulation, il s'en expliqua avec plus de douceur & leur accorda un Pilote pour Mocka. En même-tems il les pria de laisser un de leurs Vaisseaux dans la Rade, en se plaignant de ses prédécesseurs qui avoient ruiné le Commerce d'Aden par la rigueur avec laquelle ils avoient traité les Etrangers, & témoignant beaucoup d'envie de le rétablir. Il ajouta que si la Flotte Angloise partoit sans avoir fait quelque

(s) La 3^e. Section du XII Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

(t) Ou plutôt elle jeta l'ancre à l'Ouest de la pointe ou Cap d'Aden, hors de la vûe

de la Ville.

(v) Celui que le Traducteur nomme ici Emir, est appelé dans l'Original un Lieutenant du Gouverneur. R. d. E.

quelque c
qui l'accu
L'AMI
vraye, s'
objection
ancrage s
reufe au l
sa ruine,

Enu, malgr
matin,] p
faisoit de l
caution ju
gement leu
l'Amiral, p
la Rade. M
chandises a
manquant
auroit pas
les Turcs
tendit leur

sur le chan
que dans le
de leur par
de lever l'a
chagriné pa
tres Vaissea
la Baye, &
sans être pl

AINSI D
perfidies de
Rade, cont
obstacles ét
souhaitoit d
mes quelle
chands, Fo
rent leurs in
posèrent.

contre ses a
seau ne lev
chands pour
fut le droit
(x) Venetian
mi de huit.

LA surpris
soit d'aucun

(x) An
II. Part.

quelque commerce avec la Ville, il seroit blâmé par le Bacha, son Supérieur, qui l'accuseroit d'avoir maltraité les Anglois.

L'AMIRAL qui n'ignoroit pas que la première partie de ce discours étoit vraie, s'imagina facilement que la dernière l'étoit aussi, & ne fit pas d'autre objection à la demande du Gouverneur, que de représenter la nécessité d'un ancrage sûr pour ses Vaisseaux contre la Mousson de l'Est qui est fort dangereuse au long de cette Côte. Comme on pensoit bien moins à sa sûreté qu'à sa ruine, on s'efforça de le guérir de ses craintes. Le Pilote n'étoit pas venu, malgré l'ordre du Gouverneur. Williams ayant été renvoyé, [le lundi matin,] pour presser son arrivée, on lui répondit que la femme du Pilote refusoit de laisser partir son mari, à moins que les Anglois ne laissassent pour caution jusqu'à son retour, quatre de leurs principaux Marchands. Ce changement leur donna quelque défiance de l'inconstance des Turcs; cependant l'Amiral, plus fidèle à ses promesses, résolut de laisser le Pepper-Corn dans la Rade. Mais au lieu de permettre qu'il déchargât une partie de ses Marchandises au rivage, pour la facilité du commerce; il déclara que les Turcs manquant de confiance pour sa bonne-foi jusqu'à lui refuser un Pilote, il n'en auroit pas plus pour eux. En effet il donna ordre sur le Pepper-Corn, que si les Turcs étoient sérieusement disposés à faire quelque commerce, on attendit leurs Marchands à bord, & qu'on ne leur livrât rien qui ne fût payé sur le champ, [& que s'ils demandoient des otages, on ne leur en livrât que dans le même nombre & de la même qualité, que ceux qu'on recevoit de leur part;] il ajouta une recommandation expresse au Capitaine Dounton de lever l'ancre immédiatement pour suivre la Flotte à Mocka, s'il le voyoit chagriné par quelque mauvaise objection. Il partit ensuite avec ses deux autres Vaisseaux. En mettant à la voile il aperçut un Bâtiment qui entroit dans la Baye, & qu'il prit pour un Guzarate. Il lui fit demander un Pilote; mais sans être plus heureux à l'obtenir.

AINSI Dounton demeura seul dans la Baye d'Aden, exposé à toutes les perfidies des Turcs. Il eut d'abord beaucoup de peine à se rapprocher de la Rade, contre la double opposition du vent & du courant. Enfin, ces deux obstacles étant surmontés, [le Mardi,] l'Emir d'Aden lui fit témoigner qu'il souhaitoit de parler aux Marchands du Vaisseau, pour apprendre d'eux-mêmes quelle sorte de commerce ils vouloient faire avec la Ville. Trois Marchands, Fowler, Williams, & le Trésorier se rendirent à terre, & déclarèrent leurs intentions. L'Emir parut peu satisfait de la méthode qu'ils lui proposèrent. Tant de précautions lui faisant connoître qu'on étoit en garde contre ses artifices, il ne douta point qu'au premier sujet de plainte, le Vaisseau ne levât l'ancre; & dans cette crainte il résolut d'arrêter les trois Marchands pour tirer du moins quelque avantage de leur captivité. Son prétexte fut le droit d'ancrage & quelques autres droits qu'il fit monter à cinq cens (x) Venetianos d'or; chaque pièce de cette monnoye valant une réale & demi de huit.

LA surprise de Dounton fut extrême. Cependant comme on ne le menaçoit d'aucune violence, il continua de recevoir civilement plusieurs Turcs, qui

DOUNTON.

1610.

Les Anglois consentent à laisser un de leurs Vaisseaux dans la Rade.

Précautions de l'Amiral.

Le Capitaine Dounton demeure seul dans la Rade d'Aden.

L'Emir arrête trois Marchands Anglois.

(x) Angl. quinze cens. R. d. E.

DOUNTON.
1610.

qui venoient l'exhorter à faire décharger ses marchandises au rivage. L'Emir, loin de paroître choqué de ses refus, affectoit d'envoyer à Mocka Messager sur Messager, pour obtenir la permission de l'Amiral. Il lui faisoit dire qu'Aden se remplissoit de Marchands qui venoient de tous les Cantons voisins dans cette espérance, & que l'opiniâtreté de Dounton faisoit perdre aux Anglois des avantages considérables. Dounton, qui n'espéroit plus de bonne-foi ni d'honnêteté de la part des Turcs, ne laissoit pas de tenir ses marchandises prêtes pour ceux qui viendroient les acheter à bord, & ne manquoit pas de les faire voir à ceux qui le visitoient; mais l'expérience prouva qu'ils ne pensoient à rien moins qu'au commerce.

Embarras de
Dounton.

Avec la défiance continuelle de quelque trahison, il eut à craindre jusqu'au 16 de Décembre, les orages qui sont fréquens dans toutes les parties de cette Mer pendant cette Mousson. Il envoyoit, de deux jours l'un, sa Pinasse à terre, avec deux hommes, pour s'informer de la situation & de la santé de ses Marchands. Ils étoient toujours reçus civilement. Les gens de guerre, sur-tout, s'empressoient de les bien traiter; & si, dans le besoin qu'ils avoient d'acheter des rafraîchissemens, quelque Juif ou quelque Banian entreprenoit de leur surfaire ou de les tromper, on étoit toujours disposé à leur rendre justice. Dounton jugea que ces apparences de sincérité étoient autant d'artifices pour le faire tomber dans le piège. Les Marchands prisonniers n'étoient pas moins careffés. Ils recevoient continuellement les visites des Turcs, c'étoit de ceux que l'Emir avoit chargés de conduire son intrigue. D'un autre côté, il avoit expressément défendu qu'aucun Arabe s'approchât du Vaifseau Anglois, de peur que le Capitaine n'en tirât des informations.

Observations
sur l'état de la
Ville d'Aden.

Les deux Matelots, qui alloient à terre dans la Pinasse, observèrent que la Ville d'Aden avoit été beaucoup plus grande & plus peuplée, mais qu'elle étoit alors assez déserte, & qu'une partie des maisons tombait en ruine dans tous les quartiers. Il n'y avoit pas même de boutiques où l'on trouvât des marchandises de prix, ni le moindre Négociant qui entendît le commerce. L'argent y étoit si rare, que si les Anglois avoient besoin de changer une pièce de huit pour des âpres, il falloit qu'elle courût longtems dans la Ville, où tout le monde la regardoit avec admiration.

Adresse de l'Emir pour
tromper les
Anglois.

Le Gouverneur, qui étoit à la veille de quitter son Emploi, souhaitoit beaucoup, avant son départ, de tromper les Anglois par quelque artifice. Il leur faisoit souvent l'éloge du Capitaine Sharpey, qui avoit abordé au même lieu, six mois auparavant, & qui s'étoit fié sans réserve à la bonne-foi des Turcs. Il avoit fait débarquer ses marchandises, disoit-il, sans aucune précaution. Il avoit pris plaisir à faire retentir de ses trompettes les murs de la Ville. Ses gens étoient descendus librement au rivage, comme des Marchands qui n'ont pas d'autre vûe que le commerce; & puisque les Anglois qui étoient alors dans la Rade faisoient difficulté de les imiter, on devoit conclure qu'ils n'étoient pas venus avec les mêmes intentions. Le Capitaine ne cessa point de regarder ces discours comme autant de pièges. Il ne put se persuader que Sharpey eut été plus imprudent que lui; & s'il avoit eu le malheur de l'être, il jugea qu'il avoit eu sujet de s'en repentir. Les circonstances lui avoient déjà fait pénétrer le dessein des Turcs. Ils s'étoient flattés d'abord, non-seulement de pouvoir acheter les marchandises Angloises sans argent & par des échanges avantageux, mais qu'aussitôt qu'elles seroient débarquées, ils se rendroient maîtres

Espérances
des Turcs.

maîtres de
mal à leur
rât dans l
& que les
car les de
dépendoie
gers, tels
gereuse,
seaux n'y p
en recevo
ment. Il
cre, quelq
non du Ch
perte. C
incertain,
tirer un gr
nécessité d
confesse qu
ne s'étoit
Marchands
[LE Sam
mit sa lettr
neur, ne r
Mocka, s'e
été obligé
tems pour
LE Gouv
jusqu'au pre
glois furent
mandèrent
étoit aussi à
transportant
la permission
Il leur prom
n'auroient q
autre condit
les droits de
charges sero
payées arge
qu'il l'avoit
sager de leu
DOUNTON
détail par un
me le soin d
les marchan
(y) Angl.
ti, & qu'un

maîtres de toutes les conditions. Ensuite voyant que les Anglois répondoient mal à leurs espérances, ils avoient souhaité qu'un de leurs Vaisseaux demeurât dans la Rade, parce qu'ils se promettoient plus de facilité contre un seul, & que les Turcs de Mocka en maltraiteroient deux plus facilement que trois; car les deux Villes étoient d'intelligence pour le profit du Bacha, dont elles dépendoient également. L'Emir étoit persuadé d'ailleurs, que des Etrangers, tels que les Anglois, ne pouvoient sçavoir que cette Mer est fort dangereuse, & si peu favorable au commerce pendant l'Hyver, que les Vaisseaux n'y peuvent passer cette saison sans le secours des Turcs, ne fût-ce que pour en recevoir de l'eau, qu'on ne peut s'y procurer qu'avec leur consentement. Ils s'attendoient que dans l'endroit où le Pepper-Corn avoit jetté l'ancre, quelque coup de vent le forceroit tôt ou tard de s'approcher sous le canon du Château, d'où il lui seroit impossible de se retirer sans s'exposer à sa perte. Cependant, comme toutes ces suppositions dépendoient d'un avenir incertain, il avoit pris le parti de caresser les Anglois, dans la vûe d'en attirer un grand nombre au rivage, & de s'en saisir, pour les mettre dans la nécessité de se racheter avec les marchandises de leur Vaisseau. Dounton confesse qu'il auroit évité difficilement quelqu'un de ces dangers, si l'Emir ne s'étoit pas trahi lui-même, en se hâtant trop de faire arrêter les trois Marchands.

DOUNTON.
1610.

☞ [Le Samedi Dounton écrivit pour la première fois à l'Amiral, & il remit sa lettre à un Soldat d'Aden, qui ayant reçu des instructions du Gouverneur, ne rapporta aucune réponse: il alléguâ pour prétexte que l'Aga de Mocka, s'étoit chargé de faire tenir la lettre à son adresse, & que lui, ayant été obligé de revenir promptement, il n'avoit pas pu s'arrêter assez long-tems pour recevoir la réponse.]

☞ Le Gouverneur d'Aden sortit de la Ville [le Jeudi suivant,] & fut absent jusqu'au premier jour de Décembre. Après son départ, les Prisonniers Anglois furent resserrés plus étroitement & traités avec plus de rigueur. Ils demandèrent la liberté de porter leurs plaintes à l'Emir. On leur répondit qu'il étoit aussi à la campagne (y). Cependant il parut deux jours après, & se transportant à leur prison, il leur tint un langage fort civil. Il leur accorda la permission de se procurer toutes sortes de soulagemens à leurs propres frais. Il leur promit qu'aussi-tôt que le commerce seroit commencé, les Anglois n'auroient qu'à se louer de ses manières, & qu'il les rendroit tous libres, sans autre condition que le paiement des quinze cens Venetianos. Il ajouta que les droits de la Douane n'iroient qu'à cinq pour cent, que toutes les autres charges seroient aussi modérées, & que toutes les marchandises seroient payées argent comptant. Enfin il les pria d'écrire à l'Amiral, en les assurant qu'il l'avoit déjà fait lui-même sans en recevoir de réponse, mais qu'un Messager de leur part seroit sans doute plus heureux.

Feintes carref-
ses & autres
dissimula-
tions.

DOUNTON feignoit de se préparer au départ, lorsqu'il fut informé de ce détail par une lettre des Prisonniers. Ils le pressoient de prendre sur lui-même le soin d'écrire à l'Amiral, & de lui demander la permission de débarquer les marchandises. [Il répondit qu'il l'auroit déjà fait de son chef, s'il avoit
vû

Les Anglois
commencent
à donner dans
le piège.

(y) *Angl.* On leur répondit qu'il étoit parti, & qu'un autre viendroit à sa place. R. d. E.
Kk 2

DOUNTON.
1610.

vû la moindre apparence de commerce ou de bonne-foi de la part des Turcs.] Mais quoiqu'il fût persuadé que les discours & la conduite de l'Emir couvroient quelque nouvel artifice, il fit réflexion que la Mousson de l'Est durant jusqu'au mois de Mai il ne pouvoit se rendre plutôt à Mocka; & comme il ne souhaitoit pas moins d'apprendre des nouvelles de l'Amiral que de lui donner des siennes, [le Lundi] il lui dépêcha par terre un de ses Anglois qui se nommoit *Caulker*, avec une lettre, qui devoit être pour lui, dit-il dans son Journal, une nouvelle source de peines. Pendant l'absence du Courrier, les Turcs redoublèrent leurs caresses, & marquèrent un extrême empressement de le voir revenir, pour commencer aussi-tôt un heureux commerce.

Ils sont trahis & perdent vingt hommes, qui sont arrêtés par les Turcs.

MALGRÉ tant de réflexions & de défiance, Dounton fut enfin trompé par cette dissimulation. Il manquoit de gros & de petits cordages. [Le Samedi] ses gens lui représentèrent que dans leur oisiveté ils pouvoient en faire eux-mêmes sur le rivage, au long des murs de la Ville, [& que ce travail n'ayant point de rapport avec les affaires du commerce, les Turcs n'auroient aucun prétexte pour s'y opposer.] Il en fit demander la permission à l'Emir, qui assigna lui-même un lieu commode pour les Ouvriers, & qui leur donna, dans le voisinage, une maison, où leurs instrumens devoient être à couvert pendant la nuit. [Cependant il fit préparer des fers pour les Prisonniers qu'il comptoit d'avoir; & même quelques Anglois en furent avertis par des signes qu'on leur fit; mais croyant qu'on vouloit badiner, ils n'y firent aucune attention. Le Mercredi] ils descendirent l'après-midi (z) avec une parfaite confiance. Mais à peine furent-ils à terre qu'ils se virent saisis par un grand nombre de Soldats. Ils furent maltraités, pillés, chargés de fers, & conduits dans une obscure prison. La Pinasse tomba aussi entre les mains des Turcs. Il y eut vingt Anglois de pris dans cette occasion, entre lesquels se trouvoient deux Marchands, le Trésorier, & l'Apothiquaire, qui étoient descendus par curiosité, ou par amusement. Les autres étoient les Ouvriers les plus nécessaires au Vaisseau, tels que le Charpentier, le Canonnier, &c; [& ils étoient en tout au nombre de vingt.]

Dounton sort de la Rade d'Aden.

UNE si triste aventure fit prendre au Capitaine la résolution de lever l'ancre. [Le Lundi suivant] il sortit de la Rade, du côté le plus Méridional, pour tourner ses voiles vers Mocka par les détroits de Bal-al-Mandel, qui forment l'entrée de la Mer Rouge à trente-deux lieux d'Aden, [Ouest quart au Sud.]

(a) LE Jeudi, vers quatre heures du matin, il y eut une éclipse de Lune. On passa le Détroit dans l'après-midi du même jour. La longueur du Canal est d'environ deux milles. [On trouve au milieu dix brasses d'eau, & suivant qu'on s'approche, plus ou moins des côtés, huit, six ou quatre: les

(z) C'étoit une grande imprudence de la part de Dounton, de remettre ainsi ses gens au pouvoir du Gouverneur, après les justes raisons qu'il avoit de soupçonner qu'on ne cherchoit qu'à en avoir un bon nombre à terre. Et qui plus est, il leur ordonna d'aller travailler près des remparts de la Ville; ce-la suffisoit pour allarmer le Gouverneur: car

les Turcs ne veulent pas permettre qu'on vienne examiner de près leurs Fortifications; & Dounton lui-même sçavoit qu'ils avoient vu de fort mauvais œil que l'Amiral se fut approché du rivage, quoiqu'il fut encore à une grande distance de la Ville.

(a) La 4^e. Section commence ici dans l'Orignal. R. d. E.

les Mar
gne &
est un
bord on
viron la
Côte d'
juger,
té, par
cre com
se trou
connût
ses de f
troit, v
LE le
Détroits
bientôt
vec sa P
ton, qui
te de ne
Pepper-C
leur pav
que disgr
premiers
ici ce qu
diverses

THORN
prompt
Mais un
de sable
forts de
soulager
épargné
te, avoit
sur le Va
dans la M
de Bal-al
vernée p
à quinze
Gouverne
de Mocka
Sharpey
obtenu so
voit ainsi
dération.

A l'arr

(b)
faut lire cir

les Marées y sont assez fortes. En le passant on eut à tribord une Montagne & un roc qui formoit une presqu'Isle, adhérente à la Côte d'Arabie, qui est un Pays bas, & qui s'avance en une pointe étroite & sablonneuse. A babord on vit une terre couverte de rochers, qui s'étend de l'Est à l'Ouest environ la longueur de cinq lieuës (b). Entre son extrémité occidentale, & la Côte d'Abylinie, il y a un beau Canal, qui, autant que le Capitaine en put juger, paroît avoir trois ou quatre lieuës de largeur. Mais il est peu fréquenté, parce que la profondeur de l'eau empêche qu'on y puisse jeter l'ancre commodément; & d'ailleurs l'autre chemin est plus court.] Comme il ne se trouvoit personne à bord qui sçût combien Mocka en est éloigné & qui connût sa situation, on prit au long de la Côte d'Arabie sur neuf & dix brasses de fond. Le soir on jetta l'ancre sur huit brasses, à neuf lieuës du Détroit, vis-à-vis un petit mont qui se présente seul sur le rivage.

Le lendemain on s'approcha de Mocka, qui n'est qu'à dix-huit lieuës des Détroits, situé dans un terrain bas, sablonneux & stérile. Dounton découvrit bientôt l'Amiral, qui étoit seul à l'ancre, environ quatre milles en mer, avec sa Pinasse au long de son Vaisseau. Le tems étoit si mauvais que Thornton, qui commandoit la Pinasse, n'osa s'éloigner de son poste, dans la crainte de ne pouvoir regagner le dessus du vent & des courans. Mais à la vûe du Pepper-Corn, qui continuoit de s'approcher, les gens de l'Amiral baissèrent leur pavillon; ce qui fit comprendre à Dounton qu'ils avoient eslué quelque disgrâce. Aussitôt qu'il eut jetté l'ancre, Thornton vint à bord. Leurs premiers discours furent des témoignages de douleur. Je ne répéterai point ici ce qu'on a lu dans la Relation de Sir Henri; mais il se trouve dans celle-ci diverses circonstances qui peuvent jeter du jour sur la première.

THORNTON raconta que le passage de l'Incréase & du Darling avoit été fort prompt depuis Aden jusqu'à Mocka; ils n'y avoient mis que trente heures. Mais un de ces deux Vaisseaux ayant eu le malheur de donner sur le banc de sable, à l'entrée de la Rade, & le secours du vent, joint à tous les efforts de l'Equipage, n'ayant point été capable de le dégager, il avoit fallu le soulager d'une partie de sa cargaison, & se fier aux Turcs, qui n'avoient rien épargné pour inspirer de la confiance aux Anglois. Femel, aveuglé par la crainte, avoit été le plus ardent à transporter à terre tout ce qu'il avoit de précieux sur le Vaisseau. Cette partie de l'Arabie, depuis l'Est d'Aden jusqu'à Camaran dans la Mer Rouge c'est-à-dire, environ soixante-dix lieuës au-delà du Détroit de Bal-al-Mandel (c), s'appelle la Terre d'Yaman, & se trouvoit alors gouvernée par un Bacha, qui faisoit sa résidence à Zenan, Ville dans les terres à quinze journées de Mocka. C'est ce Bacha qui choisit annuellement les Gouverneurs particuliers de Mocka & d'Aden. Regib Aga, qui l'étoit alors de Mocka, l'avoit été d'Aden l'année d'au paravant, lorsque le Capitaine Sharpey y étoit venu avec l'Ascension. Il étoit esclave du Bacha; mais ayant obtenu son affection & sa confiance par toutes sortes de lâchetés, il s'élevoit ainsi chaque année à quelque nouveau degré de puissance & de considération.

A l'arrivée des Anglois, Regib Aga avoit dépêché à Zenan, pour sçavoir les

(b) Si l'Auteur parle ici d'une Isle, il faut lire cinq milles.

(c) Dounton ne pût pas sçavoir combien ce Pays s'étend avant dans les terres.

DOUNTON.
1610.

Il arrive à
Mocka &
joint l'Amiral.

Récit que
Thornton lui
fait des dis-
grâces de l'A-
miral.

DOUNTON.
1610.

les intentions de son Maître. Dans l'intervalle, il avoit dressé ses batteries contre des Etrangers dont son avidité lui faisoit déjà dévorer en idée toutes les marchandises. Ayant fait venir des Cantons voisins un nombre de Soldats convenable à ses vûes, il les avoit remplis des plus odieuses préventions, en leur représentant les Anglois comme des Pyrates & des Chrétiens ennemis de la Religion de Mahomet, qui n'étoient venus que pour détruire les Temples de la Mecque & de Médine. Il leur avoit persuadé que la destruction d'une Flotte Chrétienne étoit un service qu'ils devoient à Dieu & à leur Patrie. Enfin, pour exciter leur avarice avec leur haine, il les avoit assurés que les deux Vaisseaux Anglois étant remplis de richesses, il y auroit de quoi payer libéralement ceux qui contribueroient à leur ruine.

Confiance
Imprudente
des Anglois.

PENDANT ce tems-là, les Anglois qui ne se désoient de rien, avoient loué une Maison, & préparoient toutes leurs marchandises pour le retour du Courrier qui avoit été dépêché à Zenan. L'Aga les flattoit de toutes sortes d'espérances, & leur promettoit des facilités extraordinaires pour le commerce. Cependant il employoit aussi l'adresse, pour leur faire débarquer de jour en jour quelque nouvelle partie de leurs richesses. Il paroissoit étonné que deux Vaisseaux si grands ne contiussent pas plus de marchandises qu'il n'en avoit vû transporter au rivage, & lorsqu'on lui répondoit que le nombre en étoit beaucoup plus grand, il se plaignoit de la crainte qui empêchoit l'Amiral de les débarquer. Pour soutenir cette comédie, il déclara, de son propre mouvement, que c'étoit l'usage du Grand-Seigneur, lorsqu'il vouloit favoriser les Etrangers, de leur donner par les mains de ses Gouverneurs, une robe, que les Turcs nomment Caffetan; & que c'étoit en effet la seule marque de protection qui pût les mettre à couvert des insultes du Peuple. Ensuite faisant entendre qu'il étoit résolu d'accorder cette faveur à l'Amiral, il feignoit d'être surpris qu'il ne pensât pas lui-même à la solliciter. Il ajouta quelle ne pouvoit être accordée qu'à terre, qu'apparemment l'Amiral avoit peu d'affection pour les Turcs, puisqu'il ne daignoit pas descendre pour la recevoir; que sa froideur sur un point de cette importance devoit faire douter de ses intentions; enfin qu'il sentoit quelque scrupule à lui accorder la liberté du commerce, parce que répondant, sur sa tête, de tous les maux qui pouvoient arriver aux Sujets du Grand-Seigneur, il ne sçavoit si la prudence lui permettoit de se fier aux Anglois.

Artifices étudiés & bien conduits par les Turcs.

L'AMIRAL ne se laissa pas persuader tout-d'un-coup par cet artificieux langage. Cependant ses Vaisseaux étoient engagés dans un lieu, d'où il y avoit peu d'apparence qu'ils pussent sortir avant sept ou huit mois. Il ne s'en appercevoit point encore, par une autre imprudence, qui avoit été jusqu'alors commune aux Anglois, & qui les avoit amenés dans cette Mer sans être bien informés de la direction des vents & des courans. D'un autre côté Femel, qui étoit dans la Ville, où l'on n'épargnoit rien pour gagner son esprit, lui rendoit compte de tous les discours de l'Aga, & le sollicitoit même de profiter de ses offres. Sur toutes ces raisons, l'Amiral, quoique bien informé du caractère des Turcs & de leur haine pour les Chrétiens, se crut obligé, pour l'intérêt du commerce, de descendre à terre, où sa présence lui paroissoit nécessaire; [Mais ce fut très malgré lui; il fit même beaucoup de difficultés pour entrer dans la Chaloupe, soit parce qu'il conçut quelque soupçon en voyant des Turcs se parler à l'oreille, soit par un mouvement subit de crainte, très naturelle dans les circonstances

constan
ri, sur
ardens
pertes &
été arrê
lation (
Vaisseau
venu le

LE 2
ral tout
récit des
de sortir
virois d'
tir pour
dans la s

CE fut
par un g
sur lui &
point qu
soible &
le rivage
ne fit pas
s'éloigner
te la nuit
tre, il ne
du jour, l
eux; & le
une surpr
passa plus
part de l'A

DEPUIS
qui avoit
ral, revin
avec le c
vier, que l
del. Ils a
leur manq
te Mer, p
Ils s'arrê
le Darling
voit perdu
ge de l'Ar
en mer. L

(d) Ici le
constances de
Henri, & ce
ne contienn
vu dans la

constances où il se trouvoit.] Ainsi, Dounton s'efforça de justifier Sir Henri, sur le témoignage de ses Compagnons mêmes, qui n'auroient pas été si ardens à faire l'apologie de sa conduite, s'ils l'avoient cru coupable de leurs pertes & de leurs infortunes. Il y avoit alors environ trois semaines qu'ayant été arrêté par les Turcs, avec les violences qu'on a lues dans sa propre Relation (d), il étoit prisonnier à Mocka, où Chambers, matelot de son Vaisseau, avoit eu la hardiesse de le visiter depuis peu, & d'où il étoit revenu le 17, c'est-à-dire, deux jours avant l'arrivée du Pepper-Corn.

LE 21, Dounton renvoya Chambers à Mocka, pour apprendre à l'Amiral toutes les disgrâces qu'il venoit d'effluer à Aden. Sir Henri lui fit aussi le récit des siennes, dans une Lettre fort courte. Il lui conseilloit en même-tems de sortir, à toutes sortes de prix de la Mer Rouge, & de se retirer aux environs d'Aden, où il le croyoit moins en danger. Il ajoûtoit que devant partir pour Zenan avec quelques autres Anglois, il lui avoit envoyé le Darling, dans la seule vûe de prévenir son arrivée à Mocka.

CE fut dès le lendemain, que l'Amiral fut conduit à Zenan. Il étoit gardé par un grand nombre de Soldats, qui avoient ordre de veiller soigneusement sur lui & sur les gens de sa suite. Cependant toute leur attention n'empêcha point que le même soir, Pemberton ne se dérobat de la Caravane, & que foible & malade comme il étoit, il n'eût le bonheur de regagner furtivement le rivage, où il trouva encore plus heureusement un Canot, dans lequel il ne fit pas difficulté de s'abandonner aux flots. Il employa toutes ses forces à s'éloigner de la terre avec la rame : & ce pénible exercice, qui l'occupa toute la nuit, le jetta dans un tel abattement, que n'ayant rien pour se remettre, il ne trouva point d'autre ressource que d'avaller son urine. A la pointe du jour, les gens de l'Incréase aperçurent le Canot, qui sembloit venir vers eux ; & le vent étant assez doux, ils envoyèrent la Pinasse, qui leur causa une surprise extrême en leur amenant Pemberton. Il étoit si foible, qu'il passa plusieurs heures sans pouvoir ouvrir la bouche pour leur raconter le départ de l'Amiral & sa propre aventure.

DEPUIS ce jour jusqu'au 27, le tems fut sans cesse orageux. Le Darling, qui avoit eu beaucoup à souffrir en s'efforçant d'exécuter les ordres du Général, revint dans la Rade de Mocka, après avoir perdu une de ses ancres avec le cable. (e) Mais l'air devint si tranquille au commencement de Janvier, que les trois Vaisseaux prirent la résolution de retourner vers Bal-al-Mandel. Ils avoient deux vûes, l'une de chercher de l'eau, qui commençoit à leur manquer ; l'autre d'arrêter les Vaisseaux Indiens qui arriveroient dans cette Mer, pour forcer les Turcs de relâcher leur Amiral & leurs marchandises. Ils s'arrêtèrent d'abord sur la Côte des Abyssins. Ensuite laissant derrière eux le Darling, qui vouloit chercher son ancre & son cable dans le lieu où il l'avoit perdu, l'Incréase & le Pepper-Corn passèrent de l'autre côté vers le rivage de l'Arabie, où ils mouillèrent à trois lieues de Mocka, & quatre milles en mer. Le 3 au matin, ils remirent à la voile avec la marée ; & s'avançant

(d) Ici le Traducteur a supprimé les circonstances de la réception que l'Aga fit à Sir Henri, & celles de son emprisonnement, qui ne contiennent absolument rien que ce qu'on a vu dans la Relation précédente. Ainsi nous

n'avons pas cru devoir suppléer à cette omission, pour éviter une répétition inutile. R. d. E.

(e) La 5e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

DOUNTON.
1610.

Dounton envoie de ses nouvelles à l'Amiral.

Etrange résolution de Pemberton.

1611.
Les trois Vaisseaux Anglois souffrent beaucoup de la Tempête.

DOUNTON.
1611.

Ils se rejoignent dans la Rade de Mocka.

Ils se rendent ensemble à la Baye d'Assab.

Civilité d'un jeune Abyssin.

jusqu'au soir, [par un grand vent, qui fit perdre au Pepper-Corn ses deux voiles de Perroquet,] ils s'arrêtèrent [sur quinze brasses d'eau, & à ce qu'ils croyoient sur un bon fond], pour attendre le Darling. Mais le vent devint si violent pendant la nuit, que l'Incréase ayant été enlevé de dessus ses ancrs fut séparé du Pepper-Corn, & courut les derniers dangers. Le 4. de Janvier, le Pepper-Corn fut poussé lui-même avec tant de violence, qu'il perdit aussi une de ses ancrs. Il apperçut dans l'après-midi l'Incréase qui étoit entraîné vers Mocka; & vers le soir, le Darling qui étoit tranquille à l'ancre, dans le premier lieu où il l'avoit laissé. Il ne lui auroit pas été difficile de se rapprocher du Darling; mais jugeant que l'Incréase pouvoit avoir besoin de son secours, il s'efforça de le suivre, avec des vents si furieux qu'une de ses voiles fut presque emportée (f). Il arriva ainsi, à l'entrée de la nuit, dans la Rade de Mocka, où il trouva effectivement l'Incréase si maltraité, qu'il fut obligé de lui envoyer la plupart de ses Ouvriers. Depuis le 6 jusqu'au 12, les deux Vaisseaux reçurent continuellement de nouvelles de la Ville, par quelques Canots que les Prisonniers Anglois leur envoyèrent avec la permission de l'Aga, [qui leur faisoit toujours donner de faux avis, & qui ne s'opposoit pas à cette correspondance, parce que les Messagers Turcs, qui y étoient employés, étoient ordinairement régalez par les Anglois de quelques verres de vin ou de bière.]

Le Darling profita d'un vent favorable pour revenir le 12 dans la Rade de Mocka. Il brûloit d'informer les deux autres Bâtimens qu'il avoit non-seulement retrouvé son cable & son ancre, mais découvert une Rade extrêmement commode, avec un lieu pour faire de l'eau. Tandis qu'il contribuoit aussi à réparer les désordres de l'Incréase, il leur vint de la Ville quelques rafraichissemens, mais sans la moindre nouvelle de l'Amiral, qui étoit toujours à Zenan. Ils se déterminèrent encore à lever l'ancre pour retourner sur la Côte des Abyssins; & le soir, ils mouillèrent à trois lieues de cette Côte, sous une Ile qu'ils nomment l'Ile des Crabbes, parce qu'ils y en apperçurent un grand nombre. Le 19 ils entrèrent dans la Baye d'Assab, qui étoit celle que le Darling leur avoit vantée, & les trois Vaisseaux y jettèrent l'ancre à un mille du rivage, vis-à-vis le lieu même d'où ils espéroient de l'eau. Dounton envoya quelques-uns de ses gens au rivage, pour tenter quelque liaison avec les Habitans. A peine eurent-ils touché la terre, qu'ils virent paroître environ cent hommes, armés de lances. Un de ces Barbares s'étant approché sans aucune marque de crainte, parla civilement aux Anglois & demanda d'être conduit sur leur Flotte. En montant à bord, il apprit au Capitaine, que les Turcs avoient fait informer tous les Habitans du Canton de la manière dont ils avoient traité les Anglois; avec des exhortations à ne pas traiter mieux tous ceux qui tomberoient entre leurs mains. Cet Abyssin étoit un jeune homme de distinction, qui ne relâcha rien de ses civilités & de ses bons offices pendant le séjour que les trois Vaisseaux firent dans la Baye. Il passa cette nuit à bord de l'Incréase, où l'on n'épargna rien pour le confirmer dans les sentimens qu'il avoit déclarés.

LE

(f) *Angl.* que ses deux nouvelles voiles de Perroquet se déchirèrent, parce que sans doute elles étoient cousues avec du fil pourri, de même que la plupart des autres. R. d. E.

LE
gens.
bois,
vint u
quoit
qui les
main d
fa pro
appare
sûreté
lendem
mais le
eun. Il
duisoie
qu'ils a
dant qu
LE 2
fitèrent
troits,
te anné
rent sur
descend
près-mie
qu'ils se
une qui
Lettre c
voyage à
de, mal
[Il témo
toit fort
té massé
Mais il a
voient ét
au milie
il espéro
dans de l
parce qu
du comm
Turcs de
leurs inju
nan avoie
par ses p
la Flotte
byssins,
ton avoit
LE 7
mander d
me. Il re
II. Pa

LE 21, Dounton descendit au rivage avec la plus grande partie de ses gens. Les uns furent employés à creuser des puits, & d'autres à couper du bois, tandis que le reste faisoit la garde autour d'eux sous les armes. Il leur vint un Prêtre Abyffin, avec le père & les frères du jeune homme qui marquoit tant d'inclination à les servir. Ils présentèrent un bouc au Capitaine, qui leur offrit en retour quatre chemises. Ils promirent de revenir le lendemain & d'apporter d'autres rafraichissemens. Dounton trop bien instruit par sa propre expérience & par celle de l'Amiral, pour se fier légèrement aux apparences, fit continuer la garde pendant la nuit, & veiller sur-tout à la sûreté des puits, que les Turcs étoient capables de faire empoisonner. Le lendemain il fit recommencer le travail, en attendant le retour des Abyffins; mais le tems fut si mauvais qu'il ne fut pas surpris de n'en voir paroître aucun. Ils revinrent le jour suivant, accompagnés de plusieurs Pâtres qui conduisoient des boucs & d'autres bestiaux. Le Capitaine acheta d'eux tout ce qu'ils avoient amené, sans contestation pour le prix. Ils continuèrent pendant quelques jours de lui fournir toutes sortes de provisions.

LE 29, après avoir renouvelé entièrement leur eau, trois Vaisseaux profitèrent d'un vent Nord-Nord-Ouest pour tourner leurs voiles vers les Détroits, dans le dessein d'arrêter tous les Bâtimens Indiens qui entreroient cette année dans la Mer Rouge: mais à la hauteur de l'Isle des Crabbes, ils furent surpris par le calme. [Le Capitaine qui étoit résolu de profiter du tems, descendit à terre avec plusieurs matelots, pour y couper du bois.] Dans l'après-midi, ils apperçurent deux Jelbes qui traversoient le Golphe; & lorsqu'ils se dispoient à faire quelque mouvement pour les arrêter, ils en virent une qui venoit directement vers l'Incréase. Elle apportoit à la Flotte une Lettre de l'Amiral, datée le 15 de Janvier, qui contenoit le récit de son voyage à Zenan. Il parloit de son élargissement avec beaucoup d'incertitude, malgré les promesses qu'on ne cessoit pas de lui faire tous les jours. [Il témoignoit beaucoup d'inquiétude sur le sort de Pemberton, il fouhaitoit fort de sçavoir s'il étoit arrivé à bord ou non; il craignoit qu'il n'eût été massacré par les Arabes, à cause de l'âne sur lequel il étoit monté.] Mais il ajoûtoit que Fowler & les autres Anglois du Pepper-Corn, qui avoient été retenus par l'Emir d'Aden, étoient arrivés à Zenan, & que le Ciel au milieu de tant de disgrâces, lui avoit procuré quelques amis puissans, dont il espéroit beaucoup de services auprès du Bacha. Il prioit aussi les Commandans de la Flotte de suspendre leurs entreprises contre les Vaisseaux Indiens, parce qu'il étoit encore important pour sa sûreté & pour l'avantage même du commerce d'Angleterre dans la Méditerranée, de ne pas donner aux Turcs de justes sujets de plainte avant qu'ils eussent confirmé ouvertement leurs injustices. Enfin il apprenoit à ses Commandans que le Bacha de Zenan avoit justifié l'Aga, en déclarant qu'il n'étoit rien arrivé à Mocka que par ses propres ordres. Dounton écrivit, pour réponse à cette Lettre, que la Flotte avoit trouvé une Rade commode & de l'eau sur la Côte des Abyffins, vis-à-vis de Mocka, à treize lieues de distance; [& que Pemberton avoit eu le bonheur de s'échapper sans aucun accident.]

LE 7 de Février, Thornton, qui avoit été envoyé vers l'Aga pour lui demander des nouvelles de l'Amiral, revint avec une Lettre de l'Amiral même. Il recommandoit encore à Dounton de suspendre sa vengeance, & lui

II. Part.

L1

apprenant

DOUNTON.
1611.La Flotte ne
peut gagner
les Détroits.Il lui vient
une Lettre de
l'Amiral.Elle reçoit
d'heureuses
nouvelles.

DOUNTON.
1611.

apprenant enfin que ses affaires étoient dans une situation plus heureuse, il paroissoit compter de quitter Zenan peu de jours après, pour retourner à Mocka. Il se passa néanmoins jusqu'au 1 de Mars avant qu'on reçût la nouvelle de son retour. [Ce jour-là Dounton envoya la Pinasse à la Ville avec le Trésorier & Ali (g); dans sa route elle trouva un endroit où l'on pouvoit se pourvoir de fort bonne eau, qui descendoit des montagnes lorsqu'il pleuvoit dans l'intérieur du Pays. Après y avoir acheté quelques chèvres & quelques moutons, elle revint. Le soir on vit une Barque qui venoit de Mocka: le lendemain elle s'approcha de l'Incréasé, & remit une lettre du Général à Dounton. Elle portoit que son voyage avoit été différé à cause d'une Fête que les Turcs devoient célébrer, mais que cela même lui procureroit le plaisir de revenir avec le Scha-Bandar de Mocka. Il prioit encore Dounton de suspendre les effets de son ressentiment, & il l'avertissoit de ne plus faire travailler à la Pinasse, parce que le Bacha la vouloit garder pour lui.] Le Darling fut envoyé le 5 dans la Rade de Mocka, pour apprendre des nouvelles de l'Amiral [qui y arriva ce même jour avec toute sa suite.] Il y trouva un grand Vaisseau de Dabul, nommé le *Mohammed*, [& les civilités qu'il reçut des Turcs, apprirent bientôt aux Anglois que les dispositions étoient changées en leur faveur.] Cependant l'avis qu'il en fit donner aux deux autres Vaisseaux ne les empêcha point de le suivre le 11, dans la crainte qu'il ne fût menacé de quelque nouvelle perfidie. Mais avant qu'ils eussent doublé l'Isle des Crabbes, ils l'aperçurent à la voile; & retournant ensemble à la Baye d'Assab, ils résolurent d'y attendre de nouveaux ordres de l'Amiral. Thornton fut envoyé dans la Pinasse pour observer les environs de la Ville. On le vit revenir le soir, avec vingt-deux des Prisonniers de Mocka & quatorze du Pepper-Corn. La surprise des Anglois fut aussi grande que leur joye. Thornton leur offrit avec les Prisonniers, une Lettre de l'Amiral, qui parloit des nouvelles assurances que les Turcs lui avoient données de le rendre libre, aussi-tôt que les Vaisseaux annuels de l'Inde seroient entrés dans la Rade. Il consultoit aussi Dounton sur le dessein qu'il avoit formé de s'échapper par la fuite; en le priant, s'il l'approuvoit, d'envoyer le Pepper-Corn dans la Rade de Mocka, pour favoriser son évasion. Dounton ne balança point à louer son projet. Il mit à la voile aussi-tôt pour Mocka; mais un calme qui le surprit à trois lieues de la Baye d'Assab, & la marée qui se trouvoit contraire à sa course, l'obligèrent de jeter l'ancre contre un banc où il passa la nuit.

Projet de l'Amiral pour se sauver par la fuite.

Dounton s'approche de Mocka avec le Pepper-Corn.

Deux Lettres à double sens.

(g) Comme il n'est point parlé de cet Ali auparavant; il y a apparence qu'il y a ici quelque chose d'omis, sans doute par Purchass.

(b) La 6e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

nion qu
d'infidé
à l'Aga
l'Amira
s'étendr
péchero
tout aut
L'Amira

„ C
„ pas vo
„ peines
„ vous,
„ qu'il n
„ deven
„ Zenan
„ Mocka
„ l'Ouest
„ que à l
„ geance
„ tience
„ violé d
„ exempl
„ ga vous
„ soin de
„ rai char
„ les aue
„ pas dan
„ d'un mo
„ les Barc
„ ne remp
„ & non a
„ treprene
„ que je
„ gens for
„ après l'a
„ cassions.
„ faire ent
„ terme,
„ l'Ouest,
„ tranquill
„ que le v
„ troits, p

(i) Puisq
ne tinssent la
de le relâche

nion que les Anglois devoient prendre des Turcs, après tant de trahisons & d'infidélités. L'autre, composée dans une autre sens, devoit être montrée à l'Aga. Dounton feignoit de ne vouloir plus reconnoître l'autorité de l'Amiral. Il lui déclaroit qu'étant prisonnier, son pouvoir ne pouvoit plus s'étendre sur des hommes libres, & par conséquent que tous ses ordres n'empêcheroient point la Flotte Angloise d'entrer dans la Rade de Mocka & dans tout autre lieu où elle seroit appelée par ses affaires ou par ses besoins. L'Amiral fit la réponse suivante à ces deux Lettres.

DOUNTON.
1611.

„ **C**APITAINE DOUNTON, l'excès de votre prudence peut vous causer
 „ beaucoup de mal sans m'apporter aucun avantage. Ne poussez donc
 „ pas vos soins au-delà du nécessaire. Je n'ai eu jusqu'à présent que trop de
 „ peines, & je n'en suis point encore délivré. Vous seriez fâché, dites-
 „ vous, de quitter cette Rade sans moi: mais vous ne devez pas douter
 „ qu'il ne fût bien plus triste pour moi d'y rester après vous, si ce malheur
 „ devenoit nécessaire. Je me suis vû forcé de convenir avec le Bacha de
 „ Zenan, que notre Flotte ne demeureroit point à l'ancre trop proche de
 „ Mocka jusqu'à l'arrivée des Vaisseaux de l'Inde; & qu'à la Mousson de
 „ l'Ouest, je serois mis en liberté avec tous mes Compagnons. Si l'on man-
 „ que à l'observation de ce Traité, je vous demande alors secours & ven-
 „ geance. Mais jusqu'au tems de l'exécution, il faut que vous preniez pa-
 „ tience comme moi. Je serois fâché qu'un engagement si solemnel fût
 „ violé de notre part, sans que les Turcs nous y eussent autorisés par leur
 „ exemple. Ne soyez pas surpris de n'avoir pas reçu les provisions que l'A-
 „ ga vous a fait espérer. C'est ma faute de ne l'avoir pas pressé, & j'aurai
 „ soin de la réparer. [Si vous partez demain, comme je vous en prie, je se-
 „ rai charger sur des Jelbes les provisions dont vous avez besoin, & vous
 „ les aurez dans trois jours. J'ai promis que nos Vaisseaux n'entreroient
 „ pas dans la Rade avant l'arrivée des vents d'Ouest que nous aurons en moins
 „ d'un mois; cependant vous recevrez de mes nouvelles par les Jelbes, ou
 „ les Barques que je vous enverrai.] Enfin je ne doute pas que les Turcs
 „ ne remplissent leurs promesses, parce que mon Traité est avec le Bacha,
 „ & non avec l'Aga. Si je me défois de quelque nouveau stratagème, j'en-
 „ treprendrois de m'échapper avant le tems. J'en ai trouvé plusieurs moyens,
 „ que je pourrois tenter encore, si je ne craignois de laisser la vie de mes
 „ gens fort en danger. Mais si la parole du Bacha demeure sans exécution
 „ après l'arrivée des vents de l'Ouest, je vous assure que je profiterai des oc-
 „ casions. Et je vous confesse même que je l'aurois déjà tenté, si j'avois pu
 „ faire entrer dans mon projet (i) Femel, qui ne veut rien hasarder jusqu'au
 „ terme, parce qu'il est persuadé qu'on nous rendra libres à la Mousson de
 „ l'Ouest, lorsque vous viendrez nous redemander. Vous pouvez demeurer
 „ tranquillement à l'ancre dans votre Rade jusqu'à cet heureux jour, à moins
 „ que le vent ne vous permette d'envoyer un de vos Bâtimens jusqu'aux Dé-
 „ troits, pour observer ce qui s'y passé. Je comprends que vous manquez
 „ de

Réponse de
l'Amiral à
Dounton.

(i) Puisqu'il ne doutoit point que les Turcs & il fait même peu d'honneur à la bonne-foi
 ne tinsent la parole qu'ils lui avoient donnée de l'Amiral.
 de le relâcher, ce projet étoit très imprudent,

DOUNTON.
1611.

Raison qui
empêchoit
l'Amiral de
s'échapper.

„ de quantité de choses ; mais j'espère que je me trouverai bientôt en état de
„ vous les procurer.„

[ON a cru devoir ici rapporter cette Lettre, pour faire voir qu'au milieu de toutes ses espérances, l'Amiral avoit des soupçons qui lui auroient fait prendre tout-d'un-coup le parti de la fuite s'il n'avoit été retenu par les craintes & les représentations de Femel.] Le 27, Dounton retourna dans la Rade d'Assab, où il trouva des provisions assez abondantes, par le soin que les Habitans du Pays avoient eu d'en apporter dans son absence. Le Darling [qui continuoit d'aller à Mocka, de deux jours l'un, suivant l'accord qu'on avoit fait avec les Turcs ;] [revenant le 4 d'Avril, fut obligé, parce que le vent ne souffloit pas assez fort, de s'arrêter au Nord de la Rade jusqu'au 6. Alors le vent s'étant augmenté, il vint mouiller près de l'Incréase, auquel il remit les provisions, qui avoient été retenues long-tems par les Turcs. Il remit aussi au Capitaine une lettre de l'Amiral.

LE 7 le Darling pour se faire caréner vint à une Isle, où étoit le Pepper-Corn, & qu'on appella *Criane-Island*, ou l'Isle des Grues, à cause du grand nombre de ces Oiseaux qu'on y tua. Depuis ce jour, jusqu'au 12 on fut occupé à décharger le Vaisseau & à le défumer. Le 21 le Roi de Rahayta envoya une Vache & un Esclave à Dounton, par un de ses parens, qui passa la nuit à bord. Le 30 on radouba l'Incréase le mieux qu'on put, & l'on remplit vingt-neuf tonneaux de bonne eau. Le 4 & le 5 de Mai on garnit toutes les chaloupes ; le vent fut ce jour-là Est Sud-Est. Le 7 & le 9 les Badwis amenèrent grand nombre de moutons & de chèvres, mais parce qu'on n'avoit pas de la toile à leur donner, on se contenta d'acheter trois bœufs, qu'on paya en argent.] Cependant les Vaisseaux de l'In le ayant commencé à paroître sans que les Turcs marquassent plus d'empressement pour l'exécution du Traité, l'Amiral prit enfin le parti de s'échapper le 11 de Mai, dans le Darling, avec quinze de ses Compagnons ; & le jour suivant, il envoya la Pinasse à Dounton, pour le presser de le venir joindre dans la Rade de Mocka, avec les deux autres Vaisseaux ; [ce qui fut exécuté sur le champ].

Il s'y déter-
mine enfin.

Les Turcs
sont forcés à
leur tour d'ap-
passer les An-
glois.

CET événement fit changer de face aux affaires. Les Anglois s'étant rendus maîtres de la Mer, jusqu'à défendre aux Vaisseaux Indiens, qui étoient arrivés dans la Rade, d'entretenir aucune communication avec la Ville, Regib Aga se vit forcé de changer de ton, & de chercher les moyens de se réconcilier avec les Anglois. Il employa la médiation de Naekada Mohamed & de plusieurs autres Etrangers. Il envoya des présens à l'Amiral, avec la promesse de lui rendre incessamment Femel, qui n'avoit pas eu le même bonheur dans sa fuite. S'il le retint pendant quelques jours, ce fut pour le traiter à sa maison de campagne, où il ne dédaigna plus de boire & de manger avec lui. A son départ, l'Aga lui dit en souriant, qu'ils pourroient se revoir à Constantinople. Ce discours sembloit se rapporter à la menace que Femel lui avoit faite autrefois, de porter ses plaintes à la Cour du Grand-Seigneur ; [mais l'effet montra bientôt qu'il renfermoit une noire & funeste ironie.] Femel étant retourné à bord parut extrêmement joyeux les deux premiers jours. Le troisième au matin, il mourut presque subitement ; & les Chirurgiens, qui ouvrirent son corps, jugèrent qu'il avoit été empoisonné. Dans la douleur d'un si cruel soupçon, l'Amiral se saisit aussi-tôt de tous les Vaisseaux Indiens qui étoient dans la Rade. [Lx

[Lx
étoit pres-
fair qu'on
l'Aga, qui
étoit Aly
pour obten-
ral pendan
étroite, l
d'un jeune
ration de
homme de
Darling à
d'Assab, p
les gens de
langueur ;
gation. E
Le 19, Se
Tokorli &
dans une l
miner l'affi
plomb & c
été faits à
le pièces d
qu'il n'y av
gnoroit pas
qui il avoit
Comme un
les Anglois
marchandis
qu'il pourr
facilita bea
provision d
se rendit le
d'Assab, o
wis servire
présens qu
Abdalla fo
jusqu'à la
procher du
étant plus
donner des
voit à tou
& lui avoi
Lx mit
rante lieu
le a une V
de Suez, e
attendre le

[Le 1 de Juin, on eut vers le soir un vent très violent & si chaud qu'il étoit presque la respiration: il enleva une si grande quantité de sable dans l'air qu'on avoit peine à voir.] Le 2, on vit arriver à bord quelques Députés de l'Aga, qui venoient demander aux Anglois quelles étoient leurs intentions. L'un étoit Aly Haskins, Portugais d'origine, qui avoit abandonné le Christianisme pour obtenir la dignité de Capitaine. Comme il avoit servi d'Interprète à l'Amiral pendant son séjour à Zenan, & qu'il avoit fait avec lui une liaison fort étroite, l'Aga l'avoit choisi pour négocier la paix. Il étoit accompagné d'un jeune Banian nommé Tokorsî. L'Amiral leur déclara que pour réparation de toutes les pertes qu'il avoit essuyées, il demandoit aux Turcs la somme de cent mille pièces de huit. [Le 8 au matin, Sir Henri envoya le Darling à *Beloula*, place située sur les Côtes d'Abyssinie, à dix lieux au Nord d'Assab, pour y faire provision d'eau, & de quelques rafraichissemens, pour les gens de la Flotte: ils commençoient à être attaqués d'une maladie de langueur; contre laquelle les meilleurs remèdes étoient la saignée & la purgation. Elle se terminoit par des espèces d'ulcères; personne n'en fut exempt.] Le 19, Schermal, Schabar de Mocka, accompagné d'Aly Haskins, de Tokorsî & de plusieurs riches Marchands Indiens, s'approcha de l'Incréasé dans une Barque fort ornée, au bruit des instrumens de musique, pour terminer l'affaire des satisfactions. On conclut enfin qu'outre la restitution du plomb & du fer, qui avoient été saisis, & celle des présens mêmes qui avoient été faits à l'Aga, les Turcs payeroient aux Anglois la somme de dix-huit mille pièces de huit. L'Amiral se réduisit à cette somme, [parce qu'il vit bien qu'il n'y avoit pas moyen d'en obtenir une plus grande, &] parce qu'il n'ignoroit pas qu'elle devoit sortir de la bourse du Schabar des Banians, de qui il avoit reçu beaucoup de secours & de consolation dans sa captivité. Comme une si grosse somme ne put être payée tout-d'un-coup, l'Aga fit prier les Anglois de prendre dans le Vaisseau de Diu une certaine quantité de marchandises pour caution, & promit de les racheter par degrés, à mesure qu'il pourroit faire de l'argent dans l'espace de quatorze jours. L'Amiral facilita beaucoup le paiement, en prenant, pour ses Vaisseaux une grosse provision de ris & d'autres grains. Après cet heureux accommodement, il se rendit le 3 de Juillet avec ses trois Vaisseaux & sa Pinasse, dans la Rade d'Assab, où la bonté de l'eau & les rafraichissemens, qu'il acheta des Badwis servirent à rétablir un grand nombre de ses gens. Les civilités & les présens qu'il reçut du Roi de Rahayta, pays voisin de la Baye, & du Prince Abdalla son neveu, contribuèrent aussi à lui rendre ce séjour fort agréable jusqu'à la fin du mois. [Le jeune Prince le pria fort obligeamment de s'approcher du Détroit dans un endroit où il trouveroit une bonne Rade, & où étant plus proche de Rahayta, le Roi son Oncle seroit plus à portée de lui donner des témoignages de son affection. L'Amiral répondit comme il le devoit à toutes ses politesses, & ne se sépara de lui, qu'après l'avoir régala, & lui avoir fait quelques présens.]

Il mit à la voile, le 24, vers Camaran, Isle sur la Côte d'Arabie, à quarante lieux au Nord de Mocka, vers le 15^e. degré de latitude. Comme elle a une Ville & une Forteresse, les Anglois s'imaginèrent que le Vaisseau de Suez, qui vient chaque année à Mocka, auroit choisi cette retraite pour attendre le départ de leur Flotte. Il y a peu de Bâtimens qui osent faire

DOUBTON.
1611.
Négociation
des Turcs avec
l'Amiral.

Convention
qui termine
leurs diffé-
rends.

La Flotte
Angloise met
à la voile vers
l'Isle de Ca-
maran.

DOUNTON. voile dans cette Mer, vers le Nord, pendant la Mousson de l'Ouest, [qui dure pour l'ordinaire jusqu'à la fin de Juillet.] L'Amiral avança pendant le jour, & ne manquoit pas de jeter l'ancre à l'entrée de la nuit. Cette précaution ne l'empêcha point de donner sur des basses fort dangereuses, dont il ne se dégagera qu'avec une peine extrême. Il passa deux jours dans cette allarme. La Flotte n'avoit pas de Pilotes qui connussent ces Mers, & le Courant étant incertain, on ne pouvoit avancer sans témérité pendant la nuit. L'Amiral que tous ses gens avoient prié plusieurs fois d'abandonner la poursuite du Vaisseau Turc, se crut obligé lui-même de renoncer à cette entreprise.

Isles de Jubal Suckar & de Jubal Arry. ON prit vers l'Isle de *Jubal Suckar* (k), qui est assez grande & fort élevée. Elle a au Sud une autre grande Isle, qui n'est pas moins haute, & qui se nomme *Jubal Arry*. Toutes deux sont environnées d'un grand nombre de petites Isles du côté du Sud, & dans plusieurs endroits, par des chaînes de petits rocs qui ne se découvrent que par le battement de la mer. Cette rangée d'Isles [qui s'étend Nord & Sud,] peut avoir dix lieues de longueur. Elles sont au Nord-Nord-Ouest de Mocka, d'où elles peuvent être facilement aperçues dans le beau tems. Mais rarement l'est-il assez pour cela. Depuis la partie Ouest de Jubal [Suckar] jusqu'à Beloula, la distance est de douze lieues, Sud-Ouest quart au Sud, au long des mêmes Isles. Il se trouve dans cette direction deux rochers abyssinés, que le battement des flots fait reconnoître. Au Sud quart à l'Ouest de Jubal Arry, on aperçoit deux Isles & un roc, entre lequel & la Côte d'Afrique, au Sud-Ouest, sont quatre autres petits rocs plats, éloignés du premier d'environ quatre milles & demi. Il n'y a point de péril à s'en approcher, parce que l'eau est fort profonde jusqu'à celui qui est le plus Sud-Ouest & le plus proche de la Côte d'Afrique.

Les Anglois reviennent dans la Rade de Mocka.

LE 6 d'Août, à quatre heures du matin, on revint jeter l'ancre dans la Rade de Mocka, où l'on aperçut le Vaisseau de Suez, qui avoit trouvé le moyen de passer fort heureusement. Il étoit amarré fort proche de la Ville, & déjà déchargé. Dounton apprit qu'il étoit arrivé cinq jours auparavant, accompagné d'une Galère, & qu'au premier jour il devoit en arriver trois autres. La Flotte Angloise s'approcha le 7, aussi près de la Ville qu'il fut possible, pour terminer quelques restes d'affaires & pour se mettre à portée de commander tous les Vaisseaux qui étoient dans la Rade. Tokorfi, l'ancien ami des Anglois, & Sabrago vinrent à bord, avec un présent de la part de Schermal.

Ils repassent les Détroits pour retourner à Sokotora.

(1) LE 10, vers onze heures du matin, la Flotte repassa le Déroit de Bal-al-Mandel, en se divisant par les deux Canaux. [On trouva au milieu de celui qui est à l'Est neuf ou dix brasses d'eau, & sept, six, ou cinq vers les bords, le Darling & l'Incréase qui avoient pris par le Canal qui est au Sud-Ouest, ne remarquèrent pas que ce passage fût dangereux; il a environ quatre lieues de longueur, & l'autre n'a qu'un mille & demi. L'Incréase fit route au long du côté Sud-Ouest de l'Isle de Bal-al-Mandel sur douze brasses d'eau.]

(k) Ou *Jubal Sukbar*. Jabal signifie une Montagne.

(1) La 7^e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

d'eau.] L. ze lieues; On avang
lix qui se
prouva qu
dèrent la
voile.

LE 27
midi on se
s'approcha
mer une d
nal. Le
kotori, le
car on se

L'AMIR
& tout l'a
mains du
droient da
4 de Septe
qu'aussi-tôt
n'arriva qu
sentent au
avec la ma
de plusieurs

[Dans cet
quart au S
reflux de s
voient pas
flux sont é
de Juillet,
qu'il n'y a
des marées

L'AMIR
Barque, qu
à l'Amiral
huit lieues
en qualité
Patron ne
Les Anglo
Barre de S
d'interrom
gnoit entre
mement re
obligé de g
rate; & ve
Rade, au
Le 26 au
près des tr

d'eau.] Le lendemain on découvrit la haute tour d'Aden, à la distance d'onze lieuës; & suivant les calculs, on se crut à trente-six lieuës des Détroits. On avança peu jusqu'au 21, puisqu'on n'aperçut que ce jour-là le Mont Felix qui se présentoit Est quart au Nord à dix lieuës de distance; [ce qui prouva qu'on avoit été fort trompé par les Courans.] Les calmes retardèrent la Flotte jusqu'au 26, qu'un vent de terre lui servit à remettre à la voile.

Le 27, on fit quatorze lieuës Est-Nord-Est, & vers quatre heures après-midi on se trouva seize lieuës à l'Ouest du Cap de Guardafu. Le soir, en s'approchant de la pointe du Cap, on remarqua dans le mouvement de la mer une différence sensible, qui annonçoit l'ouverture de l'Océan Méridional. Le 29, on découvrit l'Isle de Sokotora. Dans ce passage d'Aden à Sokotora, les Courans ne cessent pas de rendre la navigation fort incertaine, car on se trouve entraîné en arrière lorsqu'on croit avancer.

L'AMIRAL fit relâcher à Sokotora, pour y prendre des rafraichissemens & tout l'aloës qu'on y avoit ramassé depuis son passage. Il laissa entre les mains du Roi des Lettres d'avis pour tous les Capitaines Anglois, qui viendroient dans cette Isle avec le dessein de pénétrer dans la Mer Rouge. Le 4 de Septembre, il partit de la Rade de Delischa; mais étant arrêté presque aussitôt par un calme, qui fut suivi d'une continuelle variété de vents, il n'arriva que le 23 à la hauteur de Soually. La vue des arbres qui se présentent au Nord & au Sud de la Baye, lui servit de direction pour avancer avec la marée; & s'approchant toujours de la terre au Nord, il se garantit de plusieurs écueils dangereux. Enfin il jeta l'ancre sur un fond limoneux.

[Dans cet endroit les Marées courent Est-Nord-Est quart au Nord, & Ouest quart au Sud. Quand ils y arrivèrent, le flux étoit de cinq heures, & le reflux de sept; variété qui étoit causée par les vents de l'hiver, qui n'avoient pas encore entièrement cessé. Dans un autre tems, le flux & le reflux sont égaux & durent chacun six heures.] Pendant les mois de Juin, de Juillet, & d'Août, qui sont l'hyver de ce Pays, Dounton est persuadé qu'il n'y a point d'ancre ni de cables, qui puissent y résister à la violence des marées.

L'AMIRAL envoya aussitôt sa Pinasse au rivage; mais elle rencontra une Barque, qui venoit de Surate, chargée de ris pour Gogo; & l'ayant amenée à l'Amiral, il apprit de ceux qui la conduisoient, qu'il avoit passé de sept ou huit lieuës le Port de Surate. Il retint cette Barque, pour se servir du Patron en qualité de Pilote. Le 24, il lui vint du rivage une autre Barque, dont le Patron ne consentit pas moins volontairement à lui rendre le même service. Les Anglois apprirent de ces deux Indiens qu'il se trouvoit actuellement à la Barre de Surate, quinze Frégates Portugaises, dans le dessein apparemment d'interrompre le commerce [de toutes les autres Nations, car la paix qui régnoit entre l'Angleterre & l'Espagne ne permettoit pas de croire que cet armement regardât directement les Anglois. Cependant] l'Amiral se croyant obligé de garder des précautions, employa jusqu'au 25 à s'approcher de Surate; & vers sept heures du soir il mouilla tranquillement à une lieuë de la Rade, au Sud de la Barre, où il découvrit trois Vaisseaux Indiens à l'ancre. Le 26 au matin, il entra dans la Rade avec la marée, & il jeta l'ancre fort près des trois Indiens. C'étoient des Bâtimens de Surate même, qui avoient été

DOUNTON.
1611.

Ils y laissent
des avis pour
les Capitaines
Anglois.

La Flotte
prend vers Su-
rate.

Elle entre
dans la Rade.

DOUNTON.
1611.

Elle y trouve
une Armée
Portugaise.

Maladies qui
affligent les
Anglois.

Ils s'efforcent
inutilement
de passer la
Barre de Surate.

été chargés pour Sumatra, mais qui, sur le bruit & par la crainte de l'approche des Anglois, autant que par la tyrannie des Portugais, avec lesquels ils n'avoient pu s'accorder pour les passeports, avoient abandonné le dessein de leur voyage. L'Amiral reconnu, suivant l'information de ses nouveaux Pilotes, qu'il y avoit dans la Rade jusqu'à dix-huit Frégates, qui se faisoient voir en plus ou moins grand nombre. Elles avoient pour Commandant Dom Francisco de Soto Major, Amiral de Daman & de Chaul, accompagné de l'Amiral & des forces de Diu. Cette armée fit pendant quelque tems une garde fort exacte à l'embouchure de la Rivière, pour empêcher qu'il ne vint aux Anglois des lettres ou des provisions; & sous prétexte de visiter les Barques, elle pilloit indifféremment tout ce que les Indiens y apportoient sans une permission par écrit de l'Amiral Soto.

CETTE inaction, où les Anglois furent long-tems, sans pouvoir se procurer aucune sorte de rafraichissemens, fit naître parmi eux des maïadies dangereuses. Le scorbut devint celle de tout le monde sur les trois Bords. Enfin la Chaloupe d'un des Vaissaux de Surate leur apporta de la Ville des informations fort obscures, dans une lettre de Nicolas Bangham, que l'Hector y avoit laissé pour veiller à la conservation de quelques marchandises Angloises. Quelques jours après, ils reçurent par lui deux autres lettres; l'une du Capitaine Hawkins qui étoit alors à Agra; l'autre de William Finch à Lahor, [qui s'en retournoit en son pays par terre.] L'Amiral apprit par ces deux voyes qu'il n'y avoit pas beaucoup d'espérance pour le commerce, dans une Nation qui avoit peu de fidélité pour ses engagements. Bangham lui écrivoit encore que le Capitaine Sharpey, Jean Jordayne & quelques autres Anglois étoient attendus de jour en jour à Surate, par la voye de Cambaye, qu'ils avoient prise pour revenir d'Agra. Cette nouvelle jetta beaucoup de joye dans la Flotte.

LE 30, Dounton, par l'ordre de l'Amiral s'avança avec le Pepper-Corn & le Darling vers l'embouchure de la Rivière, dans la vûe de chercher le passage de la Barre; mais la vigilance des Portugais à couper les Chaloupes qui fondoient devant les deux Vaissaux, & la multitude des bas-fonds, que les Anglois ne connoissoient pas, firent manquer cette entreprise. Dounton pensant retourner dans la Rade, fut jetté vers l'Ouest à quatre milles, par le vent & la marée; de sorte qu'il ne put rejoindre l'Amiral que le 3 d'Octobre. Le Conseil s'assembla pour délibérer sur les embarras d'une si fâcheuse situation. On résolut d'écrire à l'Amiral Portugais, pour lui demander du moins la permission de prendre à bord les Anglois qui étoient à Surate, en lui promettant de quitter aussitôt la Côte. Mais les Portugais rejetèrent même cette prière, & répondirent qu'ils se chargeoient de conduire ces Anglois à Goa, d'où ils auroient la liberté de retourner en Europe. [Cependant Jordayne, croyant que le meilleur moyen de revoir sa Patrie étoit de passer en Portugal, travailla à gagner l'amitié de quelques Prêtres Catholiques, qui étoient à Angra & à Cambaye, & il en obtint des Lettres de recommandation pour le Vice-Roi de Goa. Mais l'Amiral douta du succès de son entreprise, persuadé qu'un homme qui resteroit attaché à sa Religion & aux intérêts de son pays, n'avoit aucun traitement favorable à attendre de telles gens.] Dans le tems qu'ils affectoient tant de fierté, le Capitaine Sharpey, qui étoit arrivé à Surate, s'étoit adressé dans cette Ville à quelques-uns

uns de
un fau
dition
se fier
en lui
que le
s'il se l
mépris

L'A
triores
à Dabu
du Del
d'incor
quoient
ter, S
mens;
servoie
grin de
ce, fit
des pro

SIR
cre le r
où non
mander

Nord,
tin, il
& qu'il
timent
pour le
que la
tous ses
si elle s
feau en
la Chal
Bâtime
per le p
ses gens
heureuse
désordre
frayeur
que mou
comme
celle des
rent une
dépouill
ment. C
prirent d
II. P

uns de leurs principaux Négocians, pour obtenir de l'Amiral Soto Major un sauf-conduit jusqu'à la Flotte. Cette grace lui fut accordée, mais à condition qu'il seroit transporté sur une Galiotte Portugaise. Sharpey auroit pu se fier à cette proposition, si l'on n'y eut ajoutée l'offre de le mener à Goa, en lui promettant d'un ton ironique qu'il y seroit regardé d'aussi bon œil que les Turcs, les Mores & les Juifs. Il comprit à quoi il devoit s'attendre, s'il se livroit à des ennemis qui ne cherchoient pas même à déguiser leur mépris & leur haine.

L'AMIRAL Anglois, dans l'impatience de procurer la liberté à ses Compatriotes, leur écrivit de se mettre en chemin par terre, & de le venir joindre à Dabul. Mais cette route étoit trop pénible, sans compter que les guerres du Dekan la rendoient fort dangereuse. Le tems se perdoit ainsi, avec autant d'incommodité que de chagrin pour les Anglois. L'eau & les vivres leur manquoient, sans aucune espérance d'en envoyer prendre ou de s'en faire apporter, Sharpey avoit acheté pour eux à Surate diverses sortes de rafraîchissemens; mais il n'osoit en risquer le transport à la vûe des Portugais, qui observoient continuellement le passage. L'ayant tenté néanmoins, il eut le chagrin de voir enlever sa Barque; & Soto Major, joignant l'insulte à l'injustice, fit dire aux Anglois qu'il les remercioit beaucoup de lui avoir procuré des provisions si fraîches.

SIR Henri Middleton, fort inquiet de la situation de sa Flotte, leva l'ancre le 11, pour chercher vers le Nord, au long de la Côte, quelqu'endroit où non-seulement il pût se faire une retraite commode, mais d'où il pût commander assez la terre pour assurer le passage de ses Chaloupes jusqu'au rivage. Il fut forcé par le vent de s'arrêter vers la fin du jour à la pointe du Nord, vis-à-vis la Barre. [Ce jour-là *Allonso Granfillio* mourut.] Le 12 au matin, il remit à la voile avec la marée. Comme le Courant étoit fort rapide, & qu'il ne connoissoit pas la Côte, il fit toujours avancer devant lui le Bâtiment qui envenoit le moins d'eau, avec ordre de tenir les ancres prêtes, pour les jeter à la première apparence de bas-fond. Il s'aperçut bientôt que la Flotte Portugaise avoit mis aussi à la voile, & qu'elle le suivoit avec tous ses pavillons déployés, & faisant entendre quelquefois son artillerie, comme si elle s'étoit préparée à l'attaque. On découvrit Soto Major qui alloit de Vaisseau en Vaisseau dans une petite Frégate, pour encourager ses gens. Enfin, la Chaloupe du Darling étant à fonder vers la terre à quelque distance de son Bâtiment, deux Frégates Portugaises des plus légères, entreprirent de lui couper le passage dans sa retraite. Le Capitaine du Darling, qui vit sa Chaloupe & ses gens en danger, ne balança point à faire feu. Une des Frégates se retira heureusement; mais la seconde, ayant essuyé quelques coups qui la mirent en désordre, se fit échouer sur le rivage, & ses gens ne résistèrent point à leur frayeur sautèrent à terre pour se sauver par la fuite. L'Armada parut faire quelque mouvement, dans le dessein de s'approcher à leur secours. Cependant comme ses forces ne consistoient point en artillerie, elle n'osa s'exposer à celle des Anglois, & la Frégate demeura ainsi entre leurs mains. Ils y trouvèrent une petite quantité d'indigo, de canelle, de coton, de mirabolans, dépouilles d'une Barque Baniane dont les Portugais s'étoient saisis nouvellement. Cet avantage en procura un autre aux Anglois, par l'occasion qu'ils en prirent de s'avancer jusqu'à l'embouchure de la Rivière de Surate, & si près

II. Part.

Mm

de

DOUNTON.
1611.
Réponse que les Portugais font au Capitaine Sharpey.

La Flotte Angloise cherche à s'approcher de la terre.

Petit combat où les Anglois se saisissent d'une Frégate.

DOUNTON.
1611.
Bravade de
quelques Por-
tugais.

de la terre qu'ils jettèrent l'ancre sur cinq brasses, à la portée du mousquet. (m) LE 13 au matin, s'étant encore avancés plus près du rivage, sur six brasses de fond, ils apperçurent à terre plusieurs personnes vers lesquelles ils ne firent pas difficulté d'envoyer une Chaloupe avec le pavillon de paix. Jesse & Bragge, qui furent chargés de cette députation, reconnurent en s'approchant que c'étoient des Portugais, & s'en crurent encore plus certains lorsqu'ils leur virent tirer l'épée avec des signes fort menaçans. Ces bravades furent si mal soutenues, qu'à l'arrivée des Anglois, qui n'en parurent point effrayés, leurs ennemis prirent le parti de se retirer. L'Incréase étant resté à quelque distance, dans la Rade, Sir Henri lui envoya ses ordres par le Darling, qui revint presque aussitôt avec une Barque Indienne qu'il avoit rencontrée, & sur laquelle dix-sept Indiens, qui avoient été envoyés successivement à Surate avec des lettres pour le Capitaine Sharpey, avoient eu la hardiesse de risquer le passage à la vûe des Portugais. Sir Henri les récompensa noblement, & leur promit, à son retour, d'autres marques de sa reconnoissance. [Cinq furent renvoyés le même soir avec des Lettres; ils promirent de s'acquitter soigneusement de leur commission; sans cependant avoir intention de tenir parole.]

LE 16, l'Amiral envoya reconnoître deux Frégates, qu'on découvrit du côté du Nord. Mais le vent n'ayant pas favorisé les Anglois, ils furent obligés d'abandonner leur dessein, & de s'arrêter à la pointe méridionale de Soually. Ils y voulurent pêcher, mais l'eau s'étant trouvée trop profonde, l'Amiral prit le parti de s'avancer dans la rivière avec sa Galiote. Au même instant, un vent qui venoit du côté de la Mer s'étant levé, on vit entrer les deux Frégates, suivies de deux autres, qui ne faisoient que d'arriver de la barre de Surate. Il y avoit à bord de l'une, le Capitaine de celle qui avoit été prise le jour auparavant, qui, après s'être sauvé avec peine à travers la boue, s'étoit courageusement offert à courir le même danger pour venir reprendre son Bâtiment, comme on le sut ensuite. Elles avoient le vent favorable au lieu qu'il étoit contraire aux Anglois, qui avoient outre cela à craindre les bas fonds: Cependant s'étant préparés au combat, dans l'espérance que l'Incréase qui n'étoit pas éloigné, pourroit les secourir, ils virent les Portugais qui s'approchoient, & qui firent même quelques décharges sur eux: Mais bientôt ils perdirent courage, & prirent la fuite: les Anglois leur donnèrent la chasse, mais sans pouvoir les atteindre.]

Entreprise
des Anglois
pour se procurer
des vivres.

LE 20 au matin, il envoya au rivage, dans la Pinasse, Thomas Glenam, pour engager les Paysans du Canton à lui apporter des vivres. Glenam avoit ordre de faire tirer trois coups de mousquet, pour avertir la Flotte du succès de sa négociation. En abordant, il fit monter un de ses gens sur la hauteur, dans la vûe d'assurer sa marche par de sages observations. Elles étoient si nécessaires, que dès la première vûe, l'espion découvrit une troupe de Portugais, qui fortirent tumultueusement de leur embuscade. Il eut besoin d'employer toute sa légèreté pour regagner la Pinasse, qui s'éloignant aussitôt, jeta l'ancre à quelque distance du rivage. Les Portugais n'accoururent pas moins jusqu'au bord de l'eau, d'où ils firent leur décharge sur la Pinasse; mais elle fut
moins.

(m) Ici commence la 8e. Section dans l'Original. R. d. E.

moins
Les E
qu'on
jusqu'
se pro
ral. L
pre à
valier
l'avoit
bitans
les An
méc P
tres,
L'A
ministè
que le
+ au riva
conder
tant ob
la terre
leur esc
la liber
LE 2
gate &
trente h
au somm
tandis q
découvri
à vendr
prirent
un Villa
roient d
mations
seignes
l'inégali
& les P
s'approc
pagne,
plus fac
les forc
pas moi
dans l'in
ner son
il penfo
qu'on se
noient d
sans voi
glois qui

moins heureuse que celle des Anglois, qui leur blessèrent quelques hommes. Les Ennemis s'étant retirés, on aperçut de la Pinasse un homme à cheval, qu'on prit pour un Indien. On lui fit quelques signes, qui le firent avancer jusqu'au rivage; & Glenam persuadé que c'étoit l'occasion qu'il cherchoit pour se procurer des vivres, fit tirer les trois coups dont il étoit convenu avec l'Amiral. La Frégate dont les Anglois s'étoient saisis, & qu'ils avoient rendue propre à leurs usages, fut envoyée aussi-tôt pour seconder la Pinasse. Mais le Cavalier Indien se retira dans cet intervalle, sans qu'on pût juger du motif qui l'avoit amené. Seulement, vers le soir, il se présenta quelques pauvres Habitans du Canton, avec certains fruits que l'Amiral fit acheter. Tandis que les Anglois rentroient dans la Frégate, il leur vint trois Déserteurs de l'Armée Portugaise; l'un né à Lisbonne, mais Hollandois d'origine; les deux autres, Portugais & mécontents de leurs Chefs.

L'AMIRAL s'étant approché de la terre le jour suivant, y reçut, par le ministère d'un Indien, une lettre du Capitaine Sharpey, qui lui donnoit avis que le 22 il étoit résolu de faire transporter toutes les marchandises Angloises au rivage, sous une escorte de cent Cavaliers bien armés. [Il le prioit de seconder son entreprise par l'adresse ou par la force, car il ne doutoit pas qu'étant observé par les Portugais, il ne dût trouver quelqu'obstacle du côté de la terre ou de la mer.] Un jeune Malabare, qui avoit été cinq ou six ans leur esclave, vint se rendre aux Anglois dans le même lieu, & leur demander la liberté ou des Maîtres plus humains.

LE 22, à la pointe du jour, Sir Henri se rapprocha du rivage avec la Frégate & la Pinasse, pour attendre Sharpey & les marchandises. Il débarqua trente hommes, armés de sabres & de mousquets, dont l'un fut placé d'abord au sommet de la hauteur pour n'y pas interrompre un moment ses observations, tandis que tous les autres se postèrent avantageusement sur le rivage. L'Espion découvrit bientôt deux Baniens, qui venoient du côté du Nord. Ils apportoient à vendre du tabac & d'autres bagatelles. Etant conduits à l'Amiral, ils lui apprirent que la nuit précédente cinq Anglois s'étoient rendus de Surate dans un Village à quatre milles de la mer, & que vraisemblablement ils arrivoient dans le cours de l'après-midi. Pendant que l'Amiral recevoit ces informations, sept Compagnies Portugaises se firent voir entre deux Collines, enseignes déployées. A cette vûe les Anglois se disposèrent au combat. Mais l'inégalité du nombre porta Sir Henri à les faire rentrer dans leurs Bâtimens; & les Portugais, qui s'étoient d'abord arrêtés, ne balancèrent point alors à s'approcher du rivage. Il avoit avec eux cinq ou six petites pièces de campagne, dont ils firent quelques décharges inutiles. Les Anglois à qui il étoit plus facile d'ajuster leurs coups, firent plus de ravage dans leurs rangs, & les forcèrent enfin de se mettre à couvert: l'inquiétude de l'Amiral n'en fut pas moindre pour le convoi qu'il attendoit. Après avoir passé plusieurs heures dans l'impatience, il jugea que l'arrivée des Portugais avoit fait abandonner son dessein au Capitaine Sharpey; & retournant à bord du Pepper-Corn, il pensoit à remettre le soir à la voile pour rejoindre l'Incréase: mais lorsqu'on se disposoit à lever l'ancre, on découvrit quelques hommes, qui venoient du côté du Nord. L'Amiral se rapprocha aussi-tôt de la terre, où sans voir paroître les Portugais, il eut la satisfaction de recevoir trois Anglois qui lui annoncèrent, pour le lendemain, l'arrivée de Sharpey & de son

DOUNTON.
1611.
Ils sont inter-
rompus par
les Portugais.

Avis qu'ils
reçoivent de
l'arrivée de
Sharpey.

Nouvelle at-
taque des Por-
tugais.

DOUNTON.
I 6 1 1.
 Sharpey a-
 mene heureu-
 sement les
 marchandises
 à bord.

Le Gouver-
 neur de Surate
 accorde
 une confèren-
 ce aux An-
 glois.

Les Anglois
 feignent de
 partir, pour
 tromper les
 Portugais.

Reproches
 qu'ils font à
 leur Comman-
 dant.

convoi. En effet on apperçut, le jeudi, cent Cavaliers armés d'arcs & d'épées, qui conduisoient les marchandises au centre de leur Troupe; & Sharpey, qui faisoit l'arrière-garde avec quelques autres Anglois. Le convoi fut transporté à bord sans aucune opposition.

Avec les marchandises & quelques provisions, Sharpey apportoit à Sir Henri l'heureuse nouvelle d'un changement fort imprévu dans les dispositions du Gouverneur de Surate. Khoja Nassan, qui occupoit cet emploi, avoit promis de se rendre lui-même au rivage pour conférer avec l'Amiral Anglois sur les intérêts du commerce. Cette faveur n'étant remise qu'au lendemain, on fit des préparatifs pour la recevoir avec éclat. L'Amiral se mit dans la Frégate, avec ses principaux Officiers, & s'approcha de la terre au bruit des instrumens. Khoja Nassan, qui s'y étoit déjà rendu, l'envoya prendre à la descente du Vaisseau, par quatre de ses gens, qui le transportèrent sur leurs épaules dans un Palanquin. Un superbe tapis, que les Indiens avoient étendu dans un lieu commode, servit de siège pour la conférence. Après quelques discours, sur les motifs qui avoient amené l'Amiral à Surate, & sur le chagrin que les Habitans ressentoient, de se voir tyrannisés dans leur propre Ville par les forces supérieures des Portugais, Khoja Nassan conseilla aux Anglois de se rendre à Gogo, Port de la partie Occidentale du Golphe, & plus voisin de Cambaye, en leur offrant des Pilotes pour les conduire. Il leur restoit à se faire expliquer les motifs de ce conseil, lorsqu'une pluie violente, qui survint tout-d'un-coup, mit Khoja Nassan dans la nécessité de se retirer. La conférence fut remise au jour suivant.

Le 26, Khoja Nassan envoya au Général Anglois, dans une de ses Chaloupes, un présent de quelques provisions, & deux Pilotes pour le conduire à Gogo. On se rejoignit sur le rivage, pour recommencer la conférence. Les Pilotes mêmes ayant représenté, que Gogo n'étoit pas un Port aussi commode pour les Anglois que Nassan l'avoit prétendu, on convint qu'ils mettroient en mer pendant cinq ou six jours, en feignant de quitter tout-à-fait la Côte, dans l'espérance, que les Portugais la quitteroient aussi après leur départ; & Nassan promit de les faire avertir. Suivant cette résolution, l'Amiral fit lever l'ancre pour rejoindre l'Incréase, & partit dès le lendemain dans ce Bâtiment: Mais s'étant arrêté au-dessus de la Rade, pour attendre le reste de sa Flotte, il écrivit dans cet intervalle à Dom Francisco de Soto Major. En faisant comprendre aux Portugais qu'il étoit prêt à s'éloigner, il rappeloit dans sa lettre tous les sujets de plaintes qu'il avoit reçus d'eux, tels que de s'être opposés à son débarquement, d'avoir empêché les Anglois qui étoient à Surate de se rendre sur sa Flotte, d'avoir intercepté ses lettres & saisi ses provisions. Il leur reprochoit particulièrement d'avoir coupé le passage à ses Chaloupes & de les avoir forcées d'employer la violence pour s'échapper de leurs mains. Il ajoûtoit qu'ayant terminé toutes ses affaires, il étoit disposé à leur restituer leur Frégate, s'ils vouloient envoyer quelqu'un à qui les Anglois pussent la remettre.

Après avoir attendu inutilement leur réponse, il mit à la voile le 29; mais il fut surpris de se voir suivi, à quelque distance, par l'Armée Portugaise; ce qui ne l'empêcha point d'arrêter une Barque chargée de cocos pour Cambaye. Il en acheta soixante-dix mille, qu'il distribua entre ses gens. Le 31, s'apercevant que les Portugais ne cessent pas de le suivre, il prit la ré-

solution

solution
 Pour ache-
 ment ven-
 rivage; 1
 Portugais
 tendre la
 diens que
 noit à leu
 dont ils a
 posés que

Le 5,
 son Vaisse
 la satisfac
 Barre, sur
 en le soula
 jeter l'an
 cette nou
 immédiate
 vis d'eux,
 taine Dour
 midi, pour
 maréageu
 nécessit
 casion qu'
 pour le for
 gner pour
 qui ne pou
 Capitaine
 contre les
 fit acheter
 apporter t
 jours après
 deux Galè
 miral, qui
 rentrer tou
 On repassa
 résolution
 te Portuga
 rate Khoja
 Cette entr
 lui promit
 les Négoti
 & qu'ils y
 tes fortes d
 arrivées d
 chands Por
 messés, le

TROIS

solution de ne pas pousser plus loin sa course, & de retourner, en dépit d'eux, pour achever ses affaires. En effet, [le 1 de Novembre,] il reprit brusquement vers le Nord; & gagnant la Rade de Soually il descendit aussi-tôt au rivage; mais sans pouvoir s'y procurer aucunes nouvelles de Surate. Les Portugais, qui s'étoient rapprochés en même-tems de la Rivière, firent entendre la même nuit un grand bruit d'artillerie, & publièrent parmi les Indiens que c'étoit pour se réjouir de l'approche d'une nouvelle Flotte qui venoit à leur secours. Ils se flattoient d'inspirer de la frayeur aux Anglois, dont ils avoient jusqu'alors éprouvé la résolution, & qui étoient mieux disposés que jamais à les recevoir.

Le 5, Sir Henri ayant envoyé Pemberton, Capitaine du Darling, avec son Vaisseau & la Frégate pour chercher une autre Rade vers le Nord, eut la satisfaction d'apprendre à son retour qu'il en avoit trouvé une, avec une Barre, sur laquelle non-seulement les petits Vaisseaux, mais l'Incréase même, en le soulageant un peu, pouvoient passer sûrement dans la haute marée, & jeter l'ancre à dix toises du rivage. Toute la Flotte partit le 6 pour gagner cette nouvelle Rade, & passa heureusement la Barre avec la marée. Elle fut immédiatement suivie par douze Frégates Portugaises, qui mouillèrent vis-à-vis d'eux, mais hors de la portée du canon. Sir Henri, accompagné du Capitaine Dounton & de quarante Fusiliers, descendit à terre dans le cours de l'après-midi, pour chercher de l'eau fraîche. Il fut obligé de parcourir un terrain marécageux, dans lequel il découvrit enfin une forte d'eau mêlée, dont la nécessité le força de se contenter. Mais ce désagrément fut compensé par l'occasion qu'il trouva d'acheter cinq ou six chèvres, une brebis & quelques fruits pour le soulagement de ses malades. Comme il étoit résolu de ne rien épargner pour les rétablir, & que sa Pinasse demandoit d'ailleurs des réparations qui ne pouvoient se faire que sur le rivage, il y fit élever une tente, où le Capitaine Dounton s'établit avec une garde nombreuse, pour se précautionner contre les Portugais. Il y reçut de Surate des rafraîchissemens que l'Amiral y fit acheter par Bangham. Les Paysans du Canton s'empressèrent aussi de lui apporter tout ce qu'ils pouvoient retrancher à leurs propres besoins. Quelques jours après, on reçut avis, par la Flotte, qu'il étoit arrivé dans la Rivière deux Galères & huit Frégates. Cette nouvelle fit changer de résolution à l'Amiral, qui se crut obligé, pour sa sûreté, de réunir toutes ses forces. Il fit rentrer tous ses gens à bord, & les réparations de la Pinasse furent différées. On repassa aussi-tôt la Barre, pour retourner dans la Rade de Soually, où la résolution de l'Amiral étoit de reconnoître les intentions de la nouvelle Flotte Portugaise. Il y entra le premier; & dès le lendemain, il vit arriver de Surate Khoja Nassan, au-devant duquel il s'empressa de descendre sur le rivage. Cette entrevûte fut remplie d'affection & de civilité. Le Gouverneur Indien lui promit qu'aussi-tôt que ses autres Vaisseaux seroient entrés dans la Rade, les Négotians de la Ville apporteroient des marchandises sur le bord de la Mer, & qu'ils y établiroient un Marché où les Anglois pourroient se fournir de toutes fortes de commodités. Il apprit aussi à l'Amiral que les Frégates qui étoient arrivées dans la Rivière, étoient un *Kassilath*, c'est-à-dire, une Flotte de Marchands Portugais, qui faisoit voile à Cambaye. Pour confirmation de ses promesses, le Gouverneur emmena Bangham avec lui jusqu'à Surate.

TROIS jours après, on vit naître en effet sur le rivage, un Marché de toutes

DOUNTON.
1611.

Ils reviennent à Soually.

Autre Rade qu'ils découvrent.

Arrivée d'une nouvelle Flotte Portugaise.

Elle n'est composée que de Marchands.

DOUNTON.
1611.

Marché ou
Foire des In-
diens sur le
rivage.

Les Portugais
viennent l'in-
terrompre.

les provisions qui sont propres au Pays; [consistant en farine, pain, bœufs, chèvres, moutons, poules, beurre, fromage, sucre, sucre-candi, limons, noix de cocos, melons d'eau, concombres, lait, pois, gindus, petit fruit qui a un noiau rond, cannes de sucre, tabac, poissons secs, & vin de Palmier, nommé par les habitans Taddy.] Les Anglois descendirent librement, pour satisfaire leurs besoins ou leurs goûts à des prix fort raisonnables. Mais la tranquillité de ce commerce fut interrompue par un Espion qu'ils avoient placé sur une hauteur, & qui ayant découvert environ cinq cens Portugais, vint répandre l'allarme dans le Marché. On ne pensa plus qu'à regagner les Chaloupes, pendant que l'Ennemi désespéré d'avoir été reconnu, s'avançoit tumultueusement pour couper la retraite à ceux qu'il voyoit fuir. Cependant, comme la plupart étoient bien armés, ils ne rentrèrent point dans leurs Chaloupes sans avoir fait une décharge, qui devint funeste à plusieurs Portugais. Quelques-uns furent blessés; & ne pensèrent qu'à se retirer. Les autres se trouvant arrêtés par une ravine, qui leur fit craindre d'essuyer une seconde grêle de mousquetterie, se hâtèrent aussi de retourner sur leurs pas. Dans une retraite si précipitée, ils laissèrent derrière eux Antonio de Souza, Gentilhomme de Chaul, qui étoit tombé d'un coup mortel à la tête: les Anglois, plus pitoyables que ses Compatriotes, ne virent pas plutôt le champ libre, qu'ils allèrent le relever; & l'ayant transporté à bord, tous leurs secours ne l'empêchèrent point de mourir avant la nuit. Ils l'enterrèrent honorablement sur le rivage. On apprit ensuite du Mockadan, ou du Gouverneur de Soually, que les Portugais avoient eu neuf de leurs gens tués ou blessés dans cette occasion.

Le Gouver-
neur de Cam-
baye rend vi-
site à l'Amiral
Anglois.

(n) Les Indiens prenoient si peu de part à toutes ces violences, que le 24 après-midi, Mokrib Kham, Gouverneur de Cambaye, vint au rivage avec cent chevaux, & de l'Infanterie en plus grand nombre, cinq éléphants, plusieurs chameaux & des chariots pour le transport de ses provisions. Il avoit aussi plusieurs léopards dressés à la chasse, pour faire montre de sa grandeur. On vit aussi-tôt élever une Ville de tentes. Sir Henri, qui descendit à terre pour faire honneur à Mokrib, y fut reçu avec une décharge de la mousquetterie Indienne, tandis que l'artillerie de ses Vaisseaux faisoit retentir aussi le rivage. Ensuite l'Amiral présenta au Gouverneur de Cambaye, la Lettre & les présens du Roi d'Angleterre, qui furent acceptés avec de grandes apparences d'amitié. Il le pressa de lui faire l'honneur de monter sur son Vaisseau. Mokrib y consentit sans aucune marque de défiance; & laissant sur le bord de la Mer Khoja Nassan, Khoja Arfw Aly, & les autres Seigneurs de son cortège, il se rendit hardiment sur l'Incréase avec six (o) hommes choisis. Les Anglois s'efforcèrent de le bien traiter. Il y passa la nuit & la moitié du jour suivant, occupé à considérer les bijoux & les bagatelles qui pouvoient plaire au Roi son maître, mais écartant les propositions sérieuses de commerce, ou les remettant à d'autres occasions. Après avoir satisfait sa curiosité sur le Vaisseau de l'Amiral, il souhaita aussi de visiter les autres, sur lesquels il continua de jouer le même rôle. Cependant il y acheta toutes les caisses de lames d'épées, & son ardeur fut si grande pour s'en assurer la possession,

(n) La 9^e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E. (o) Angl. seize. R. d. E.

qu'il le
mis à p
gneux,
pre un
de com
fin, dan
bla sur l
ce que
il y app
avec les
ne intell
comédie
employe
Nassan é
les marc
rangemen
LE 27
paux Offi
quelques
emportés
le modèle
re de ces
sa plusieurs
avec les I
rent plusi
marques c
dre, Kho
le lenden
là à Surat
rien obter
te de ne pa
dayne, l'
les march
monter se
LE 1 de
ter leurs p
voient au
vendre au
LE 6, E
venir.] E
d'un grand
quante bal
Marchand

(p) Ces l
duisoient à u
gneul, qu'on
d'apparavant

qu'il les fit transporter sur le champ au rivage. Quelques jours après, ayant mis à part celles qui lui parurent moins belles, il les renvoya d'un air dédaigneux, suivant l'usage de ces Nations, où l'on ne fait pas difficulté de rompre un marché après l'avoir conclu. L'Amiral lui renouvela ses propositions de commerce, qu'il remit encore à d'autres tems, sous divers prétextes. Enfin, dans l'incertitude de ce qu'on devoit s'en promettre, le Conseil s'assembla sur l'Incréase, & l'on prit la résolution de s'expliquer avec autant de force que de netteté. Le 26, l'Amiral retourna au rivage dans cette vûe; mais il y apprit que Mokrib étoit parti; & que, pour garder quelque ménagement avec les Anglois, il avoit déclaré qu'il alloit travailler à les mettre en bonne intelligence avec les Portugais. Sir Henri jugea fort bien que c'étoit une comédie, & qu'après avoir tiré des présens de la Flotte Angloise, il alloit employer les mêmes artifices sur la Flotte Portugaise. Cependant, comme Nassan étoit demeuré au rivage, & qu'il témoignoit quelque envie d'acheter les marchandises, on y mit le prix. Le reste du jour fut employé à cet arrangement, & le commencement du commerce fut remis au lendemain.

LE 27 au matin, Mokrib envoya au Général Anglois un de ses principaux Officiers & son Facteur, avec une Lettre, pour le prier de lui accorder quelques bijoux (p) qu'il avoit vus à bord & qu'il regrettoit de n'avoir pas emportés. Il demandoit aussi que les Serruriers de la Flotte fissent pour lui, le modèle d'une chaîne de pompe. [Sir Henri refusa honnêtement la première de ces deux demandes (q), & se rendit volontiers à la seconde.] Il se passa plusieurs jours, pendant lesquels Sharpey & Jordayne conférèrent souvent avec les Facteurs Indiens sur le prix des marchandises. Mokrib & Nassan firent plusieurs fois le voyage de Surate, allant & revenant avec diverses marques de mécontentement ou d'incertitude. [Le 28, Nassan laissa son Gendre, Khoja *Jellardin*, pour avoir soin des affaires en son absence; mais des le lendemain celui-ci partit. Un charpentier Anglois s'étant rendu ce jour-là à Surate pour y acheter des planches, qu'on lui avoit promises, ne put rien obtenir de ce qu'il étoit allé chercher, & se trouva même dans la crainte de ne pas obtenir la permission de s'en retourner à bord le même jour. Jourdayne, l'raîne, & quelques autres personnes allèrent à terre pour examiner les marchandises, que Nassan leur offroit en troc: ils trouvèrent qu'il faisoit monter ses prix excessivement haut.

LE 1 de Décembre, les Indiens voyant que Sir Henri ne vouloit pas accepter leurs propositions, firent transporter à Surate les marchandises qu'ils avoient au Village de *Damka*, à trois milles de distance; & ils défendirent de vendre aucune provision aux Anglois.

LE 6, on avertit Sir Henri que Mokrib & Nassan ne tarderoient pas à revenir.] Enfin, le 8 de Décembre, ils arrivèrent tous deux au rivage, suivis d'un grand nombre de chariots, qui déchargèrent d'abord quarante ou cinquante bales de calicots. Ils en étalèrent ensuite jusqu'à cent vingt. Les Marchands Indiens marquèrent beaucoup d'empressement pour le vis-à-vis & le

(p) Ces bijoux, suivant l'Original, se réduisoient à une veste parfumée & à un épa-gneul, qu'on avoit déjà refusé à Mokrib le jour d'auparavant. R. d. E.

(q) Suivant l'Original, il ne la refusa point, car il y est dit que le 28, Nassan revint à Surate en apportant avec lui, la veste & le chien qu'on avoit demandé. R. d. E.

DOUNTON.

1611.

Les mauvais procédés furent cédés à sa politesse.

Incertitudes de part & d'autre pour le commerce.

DOUNTON.
1611.

Les Indiens
font plusieurs
insultes aux
Anglois.

le vermillon des Anglois; & Mokrib Kam, pour leur velours. Mais ne pouvant obtenir que ces marchandises fussent vendues séparément, ils consentirent à prendre en même-tems du plomb. Leur injustice fut telle, qu'ils s'obstinèrent à vouloir gagner cinquante pour cent sur les biens qu'ils mettoient en vente à leur porte, tandis qu'ils n'accordoient aux Anglois qu'un profit médiocre pour ceux qu'ils avoient apportés de si loin. Cependant le 9 au matin, Sir Henri revint à terre; & s'étant fait confirmer par les Indiens qu'ils s'en tiendroient du moins aux prix convenus, il commença sérieusement à faire décharger son plomb. Mais, vers midi, Mokrib Kam reçut des Lettres du Grand Mogol, qui le jetterent dans une profonde consternation. A peine lui échappa-t'il une parole; & partant presque aussitôt, il laissa Khoja Nassan & les Façteurs pour achever le commerce. L'Amiral, à qui cet incident fit naître de fâcheux soupçons, ne retourna sur son bord que pour se donner plus de liberté à faire demander encore à Koja Nassan s'il étoit fidèle à ses engagements. La réponse fut si nette & si positive que les Anglois ne pouvant plus conserver de défiance s'empresèrent de décharger leurs marchandises. [Ce même jour *William Johnson* de l'équipage du *Darling*, *Jean Coverdale* Trompette, & *Jean Pattison* désertèrent, & le dernier prit la route de Surate & les deux autres se rendirent à l'Armée Portugaise.]

Le nouveau Gouverneur de Surate se rendit le lendemain sur la Flotte avec Khoja Arfan Aly, pour satisfaire leur curiosité. Tandis qu'ils étoient à bord de l'Incréase, l'Amiral fut averti par un Express dépêché du rivage, que Khoja Nassan, après avoir reçu le velours & quelques autres marchandises qu'il avoit désirées, avoit commencé à faire de nouvelles chicanes aux Anglois; qu'il avoit entrepris de les tromper sur les poids; & que pour réponse à leurs plaintes, il les avoit menacés de faire renvoyer les marchandises à la Ville. Cette conduite causa tant d'indignation à l'Amiral, que n'écoutant plus que son ressentiment, il arrêta sur le champ le Gouverneur de Surate & Khoja Arfan Aly. Cependant il continua de les traiter si civilement, que le Gouverneur entrant dans ses intérêts, lui conseilla d'envoyer de sa part au rivage, pour y porter à Nassan l'ordre de le venir joindre sur la Flotte Angloise. Nassan n'osa désobéir. Mais à peine fut-il arrivé, que le Gouverneur s'adressant à l'Amiral, lui dit qu'il pouvoit garder pour caution celui qu'il accusoit d'injustice, & ne lui rendre la liberté qu'après l'exécution des articles. Ainsi Nassan fut humilié jusqu'à demeurer captif sur l'Incréase, du consentement même de son Gouverneur, à qui les Anglois permirent aussitôt de retourner au rivage. On continua la vente des marchandises avec plus de tranquillité & de succès. Cependant, pour ne refuser aucune satisfaction aux Indiens, l'Amiral leur donna de son côté deux Otages, qui furent Jean Williams & Henri Boothby.

[Les Portugais ne purent ignorer long-tems que le commerce s'exerçoit enfin avec beaucoup de franchise entre les Négocians de Surate & la Flotte Angloise. N'ayant pu l'empêcher, ils résolurent de l'interrompre.] L'Amiral, qui ne quittoit plus son bord, reçut avis qu'on découvroit du côté du Sud, cinq Compagnies Portugaises, qui s'approchoient avec leurs enseignes déployées. Il ne put douter que leur dessein ne fût de s'approcher de la Mer, pour se saisir de ses marchandises & brûler les Chaloupes. Il fit transporter aussitôt sur le rivage, dans la Frégate & la Pinasse, deux cens hommes armés

L'Amiral arrêté à bord le
Gouverneur
de Surate.

Le commerce
est interrompu
par les
Portugais.

més de n
que cette
de, qui e
Anglois
de Souall
nouvelles
[L'Incréase
vint de S
commerce
des prix:
Floris, Ca
étoit dact
y donnoit
l'un étoit
de chagrin
peu de fav
le nom Ar
achât d'ave
ne doutoit
crut assez
du Roi.

Quoiq
de la Mer
à mettre e
faire prend
& le long
ension, le
fort étroite
ce commer
ami de Jor
plaire, à s
mitié pût e
ami, que l
vouloir l'a
Il avoit à s
des logeme
noit plus d
faisoit élev
qu'elles ava
plus grand
ble fort; a
vie & pour
cipaux Sér
tité de Tur
quoi fourni
voir à Jor
qu'à douze
II. Part.

més de mousquets & de piques, avec ordre de ménager si peu les Ennemis, que cette aventure devint pour eux une leçon. Mais à la vue de tant de monde, qui étoit disposé à les recevoir, ils prirent le parti de se retirer. Les Anglois, ayant marché quelque tems à leur poursuite, rencontrèrent près de Soually plusieurs Négocians de Surate, qui venoient à la Mer avec vingt nouvelles bales de marchandises.

¶ [Le 19, *Pierre Rosemary*, qui étoit Portugais de Nation, & un Pilote de l'Incréase désertèrent & passèrent du côté des Portugais. Le 27 Nassan revint de Surate pour voir de nouveau s'il y auroit moyen de faire quelque commerce avec les Anglois; mais il s'en retourna sans avoir pu convenir des prix: Ce même jour] Sir Henri reçut, par un Juif, une Lettre de *Peter Floris*, Capitaine Hollandois au service de la Compagnie d'Angleterre. Elle étoit dattée de Masulipatan, où la Compagnie avoit un Comptoir; & Floris y donnoit avis à l'Amiral qu'il étoit parti trois Vaisseaux d'Angleterre, dont l'un étoit destiné pour la Mer Rouge. Cette nouvelle lui causa d'autant plus de chagrin, qu'après les différends qu'il avoit eus avec les Turcs, espérant peu de faveur de la Nation pour tout ce qui paroîtroit dans cette Mer avec le nom Anglois, il craignoit que la Compagnie d'Angleterre ne lui reprochât d'avoir attiré la tempête sur son commerce. [Cependant, comme il ne doutoit point que le Capitaine ne relâchât dans l'Isle de Sokotora, il le crut assez averti du péril, par la Lettre qu'il avoit laissée entre les mains du Roi.

QUOIQUE le commerce eût été poussé avec assez d'avantage sur le bord de la Mer,] Jordayne fut envoyé le 30, à Surate, pour engager les Indiens à mettre en vente une plus grande quantité de leurs étoffes, & pour leur faire prendre d'autres marchandises de la Flotte. [Il avoit l'esprit insinuant; & le long séjour qu'il avoit fait dans les Indes, depuis le naufrage de l'Ascension, lui ayant donné l'occasion d'apprendre la langue du pays, il se lia fort étroitement avec un Marchand d'Esclaves, qui s'étoit fort enrichi par ce commerce. Dounton, Auteur de cette Relation, & depuis long-tems ami de Jordayne, regréte qu'il n'eût point employé le talent qu'il avoit de plaire, à se mettre aussi-bien dans l'esprit de quelques Négocians, dont l'amitié pût être plus utile aux Anglois. Il raconte, sur le témoignage de son ami, que le Marchand d'Esclaves porta la confiance & l'affection jusqu'à vouloir l'associer à son commerce, & qu'il lui en découvrit tous les ressorts. Il avoit à Surate une fort grande maison, qui ressembloit par la distribution des logemens, aux Couvents de l'Eglise Romaine, dans laquelle il entretenoit plus de cent jeunes filles, qu'il achetoit en sortant du berceau, & qu'il faisoit élever suivant le jugement qu'il portoit de leur beauté, à mesure qu'elles avançaient en âge. Les Esclaves de l'autre sexe étoient en beaucoup plus grand nombre, mais logés & nourris comme il convenoit à leur misérable sort; au lieu qu'il ne manquoit rien aux filles pour les commodités de la vie & pour l'instruction. Le Marchand fournissoit non-seulement les principaux Sérails d'Agra & des plus grandes Villes de l'Indostan; mais quantité de Turcs qui venoient prendre tous les ans, dans son séminaire, de quoi fournir eux-mêmes les Sérails du Caire & de Constantinople. Il fit voir à Jordayne des beautés de divers prix, depuis cent pièces de huit jusqu'à douze & quinze mille. Mais; ce qui doit paroître assez étrange, il en ti-

II. Part.

Nn

roit

DOUNTON.
1611.
Ils se retirèrent
en désordre.

Lettre de *Peter*
Floris.

Jordayne se
lia avec un
Marchand
d'Esclaves.

Détail de ce
commerce.

DOUNTON. roit des Marchands Turcs pour les divers pays de l'Inde, comme il vendoit celles de l'Inde pour la Turquie.]

1611.

Hawkins est tenté de passer à Goa.

L'AMIRAL reçut le même jour une Lettre du Capitaine Hawkins, qui étoit retourné à Cambaye, & qui lui marquoit qu'après avoir fait des réflexions sérieuses sur les offres des Portugais, il étoit résolu de se rendre à Goa avec toute sa famille, pour retourner de-là en Angleterre. De quelque source que pût venir ce dessein, Sir Henri se crut obligé de lui représenter avec force, qu'une entreprise si téméraire l'exposoit à perdre ses biens & sa vie. En lui faisant cette réponse par le même Messager, il l'exhortoit à prendre l'occasion de sa Flotte, pour retourner dans sa Patrie avec plus de douceur & de sûreté. Ce ne fût néanmoins qu'après des instances redoublées, qu'Hawkins prit cette résolution. Il arriva le 26 de Janvier, à Soually, avec le Capitaine Sharpey, Fraine & quelques autres Anglois qui l'avoient accompagné à Cambaye; & l'Amiral alla trois milles audevant de lui avec un corps de deux cens hommes, pour le garantir de l'insulte des Portugais, qui n'étoient pas éloignés de son passage avec leur armée.

1612.

Les Anglois se flattent en vain d'obtenir un Comptoir à Surate.

PENDANT le séjour de Jordayne à Surate, ses manières douces & insinuantes sembloient avoir disposé le Gouverneur à lui accorder pour sa Nation un Comptoir dans cette Ville. Il donna lui-même cette espérance à l'Amiral, qui avoit déjà nommé ceux qui devoient être chargés de cet établissement. Mais ayant envoyé le 27 Jean Williams, pour sçavoir les dernières résolutions du Gouverneur, il le vit revenir le 29 avec un refus & des marques d'éloignement qui ne regardoient pas moins le fond du commerce que la proposition du Comptoir. [Ce changement ne put être attribué qu'à la jalousie & aux pratiques des Portugais.] Après une déclaration si rigoureuse, il ne restoit aux Anglois de Surate qu'à prendre les ordres de leur Amiral, sur le tems de leur retour à la Flotte. Il leur écrivit, dès le jour suivant, de partir sans délai; de sorte qu'ils furent rendus à bord le 31 avec toutes leurs marchandises.

Kafilath de 500 voiles.

LE 6 de Février, les Anglois virent passer un Kafilath, c'est-à-dire une Flotte Marchande, d'environ cinq cens Frégates Portugaises qui alloient à Cambaye. [Il leur étoit venu sur leurs trois Vaisseaux quelques Déserteurs de cette Nation, qui n'y avoient été reçus que par le seul mouvement de l'humanité; mais ils éprouvèrent à leur tour que la Religion & l'amour de leur Patrie ne sont pas toujours capables de retenir les Anglois; car plusieurs Matelots, gagnés apparemment par des caresses & des offres, abandonnèrent leur bord pour se rendre sur la Flotte Portugaise. On accusa de leur désertion le Portugais nommé Pierre *Rosemary*, qui étant passé du Portugal en Angleterre pour y embrasser la Religion Protestante, avoit offert à l'Amiral de l'accompagner dans son voyage. Ils avoit servi d'Interprète dans tous les lieux où l'on avoit eu besoin des Langues Portugaise & Arabe, & celle-ci lui étoit presqu'aussi familière que l'autre. Ensuite étant arrivé dans la Rade de Surate, il n'avoit pu se voir si près d'une Flotte de sa Nation sans rappeler les idées & les sentimens de sa naissance, qui l'avoient porté à rejoindre ses Compatriotes. Mais quoiqu'il fût parti seul, dans une occasion qu'il trouva sur le rivage, pendant que les Indiens y tenoient leur marché, on fut surpris de voir désertir après lui, tous les Matelots avec lesquels il avoit eu quelque familiarité; comme s'ils eussent eu peine à se résoudre à se séparer de lui, & à se voir sans lui.]

Déserteurs Anglois, débauchés par Pierre Rosemary.

ment t
avoit f
re indi
redema
qui éto
sit d'av
aziles.]
D [L'E
qui avo
l'expul
s'étant
mille de
(r)
huit jou
Surate,
fus d'un
étoit un
l'ordre d
payer de
le. L'A
diens. I
d'établir
nian de C
tes, que
toient rés
Vaisseaux
jugé que
l'Angleter
LA Ra
55 minut
à l'Ouest.
teur de l'e
commune
D pieds que
want la Bo
gard à la
moitié O
LE 10
tour de la
gate Indie
de sa car
& de poi
Surate. I
au Sud de
ni, qui é

ment tracée de sa Nation & des avantages qu'ils y pouvoient espérer, leur avoit fait perdre l'amour & le goût de leur propre Patrie. Dans la première indignation que l'Amiral ressentit de leur fuite, il fut tenté de les faire redemander à Dom Soto Major, en lui offrant pour échange les Portugais qui étoient passés sur la Flotte Angloise: mais il craignit qu'on ne l'accusât d'avoir violé, à l'égard des derniers, sa parole & le droit sacré des aziles.]

[L. 9 on vit arriver *Nicolas Uphet*, Domestique du Capitaine *Hawkins*, qui avoit été laissé comme un otage à Cambaye, & qu'on avoit attendu depuis l'expulsion des Anglois hors de Surate. Le soir *Downton* mit à la voile, & s'étant approché de la Barre, il jeta l'Ancre sur huit brasses de fond, à un mille de distance de l'Amiral, qui s'étoit rendu le matin dans cet endroit.]

(r) LA Flotte Angloise avoit passé dans ce pays, l'espace de cent trente-huit jours, pendant lesquels elle avoit essuyé de la part des Gouverneurs de Surate, des infidélités & des délais fort pernicieux à son commerce. Le refus d'un Comptoir, après lui avoir fait espérer si long-tems cette faveur, étoit une autre injustice dont elle étoit d'autant plus blessée, qu'ayant reçu l'ordre de partir immédiatement, il ne lui restoit aucun moyen de se faire payer de plusieurs sommes qui lui étoient dûes par les Marchands de la Ville. L'Amiral apprit ensuite, d'où venoit cette mauvaise disposition des Indiens. Pendant qu'ils délibéroient s'ils devoient lui accorder la permission d'établir un Comptoir, *Mokrib Kam* avoit reçu une Lettre de *Dangier*, Bannian de Cambaye, qui lui déclaroit, à l'instigation des Missionnaires Jésuites, que s'il souffroit l'établissement des Anglois à Surate, les Portugais étoient résolus de brûler toutes les Villes de la Côte & de se saisir de tous les Vaisseaux Indiens qui tomberoient entre leurs mains. Sur quoi *Mokrib* avoit jugé que la prudence devoit lui faire rejeter toutes sortes de liaisons avec l'Angleterre.

LA Rade de Soually, où les Anglois étoient à l'ancre, est au 20°. degré 55 minutes de latitude du Nord, & la variation de 16 degrés 40 minutes à l'Ouest. *Downton* observa que dans les marées de la pleine-lune, la hauteur de l'eau, [qui est de 24 pieds,] surpasse de quatre pieds celle des marées communes; & qu'ordinairement les marées de nuit sont plus hautes de trois pieds que celles du jour, [selon le vent qui souffle; & que les Côtes, suivant la Bouffole, sont situées à peu près Sud & Nord; c'est-à-dire, si l'on a égard à la variation, Nord quart à l'Est & moitié Est; & Sud quart à l'Ouest, moitié Ouest.]

LE 10, après avoir réglé tous les comptes du commerce, avec deux Facteurs de la Ville, nommés *Jaddan* & *Narran*, l'Amiral se saisit d'une Frégate Indienne, qui faisoit voile à Gogo; & s'étant accommodé d'une partie de sa cargaison, qui étoit composée de chandelles faites d'un mélange de ris & de poix, il donna aux Patrons, des billets payables par ses Débiteurs de Surate. La Flotte leva l'ancre, le 11, avec la marée; & s'étant avancée au Sud de la Barre de Surate, près d'un Vaisseau Indien, nommé le *Hassani*, qui étoit prêt à faire le voyage de la Mer Rouge, elle prit aussi quelques

DOWNTON.
1612.

Cause des obstacles que les Anglois avoient trouvés à Surate.

Position de la Rade de Soually.

Les Anglois se payent par leurs propres mains, & quittent Surate.

(r) La 10e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

DOUNTON.
1612.
Leur route
jusqu'à Dabul.

ques marchandises, dont elle lui assigna le payement sur ce qui restoit dû aux Anglois par les Négocians du pays. Le 14, à une heure du matin, elle tomba sur un grand banc, où l'eau se trouva toujours assez haute pour ne pas lui causer beaucoup d'inquiétude; après quoi, suivant la terre à la distance d'environ dix lieuës, & forcée par le vent de porter au Sud-Sud-Est, elle se trouva le lendemain à 19 degrés 37 minutes de latitude. [A une heure, elle passa près de trois Vaisseaux de Malabar, chargés pour Surate, qui étoient sur quatorze brasses d'eau, à neuf lieuës de terre; & ensuite elle en vit sept autres au Sud-Est.] Depuis midi jusqu'au soir, elle ne fit que cinq lieuës, au Sud-Est, avec beaucoup d'embaras pour se dégager d'un dangereux Courant. Un calme, qui dura une partie de la nuit suivante, lui fit entendre fort distinctement plusieurs coups de canon, dont le bruit venoit du rivage; & le matin, sans appercevoir aucun Vaisseau, ils découvrirent la terre, qui présentoit un mélange de montagnes & de vallées fort agréables. La latitude à midi étoit de 19 degrés 4 minutes. Vers le soir, ils se trouvèrent à trois lieuës du rivage sur un fond de douze brasses, qui diminua jusqu'à six. Enfin, le 16 à midi, ils virent une terre haute, divisée par plusieurs Bayes, qui sembloient offrir d'excellentes Rades, avec un fond excellent de cinq ou six brasses à quatre milles du rivage, & de neuf ou dix brasses à trois lieuës en Mer; la latitude de 18 degrés une minute. Ils ne purent douter, sur les indications de leurs Cartes, qu'ils ne fussent proches de Dabul. En effet, ils jettèrent l'ancre près de la Barre, à l'entrée de la nuit, sur un fond de sept brasses.

Situation de
Dabul.

L'AMIRAL, qui s'étoit proposé de se défaire dans ce Port de quelques marchandises Angloises, s'avança le lendemain dans sa Frégate, pour sonder la profondeur de la Barre. Il trouva cinq brasses à la pointe du Sud; mais un peu plus loin Nord, vers le milieu de la Barre, il ne trouva que deux brasses. La latitude de cette pointe du Sud est de 17 degrés 34 minutes; & la variation, 15 degrés 34 minutes.

Politesse &
offres du
Gouverneur.

LE même jour, après-midi, on vit arriver, de la part du Gouverneur, deux Barques, dont l'une ramenoit le Messager que les Anglois lui avoient envoyé pour l'informer de leur arrivée (s), & l'autre apportoit à l'Amiral un présent de trois veaux, & d'un mouton, avec quelques fruits & des melons d'eau. [Le Vaisseau de Dabul que les Anglois avoient trouvé à Mokka, étant revenu dans le pays,] le Capitaine faisoit témoigner à l'Amiral la satisfaction qu'il avoit de son arrivée; & joignant, à la manière des Indiens, beaucoup de complimens aux promesses d'amitié, il ajoûtoit; que pour les marchandises Angloises, les Négocians de Dabul donneroient ou de l'argent comptant, ou de l'indigo, des étoffes & du poivre. C'étoit plus qu'ils n'avoient dessein d'exécuter & que les Anglois ne s'étoient promis; car tout l'indigo, les étoffes & le poivre du pays s'embarquent ordinairement sur leurs propres Vaisseaux pour être transportés dans la Mer Rouge. Cependant, sur de si belles offres, l'Amiral ne balança point à faire descendre ses Facteurs, avec un présent pour le Gouverneur & des essais de leurs marchandises. Ils furent traités civilement, mais à peine vendirent-ils quelques

(s) *Angl.* amenoit ceux qui étoient envoyés pour reconnoître la Flotte & savoir ce qu'elle avoit à faire dans ces quartiers. R. d. E.

ques
une
& d
déjà
prov
chan
ces c
Doun
natio
voit
Ou
les A
accor
le Da
de s'e
gate,
avoit
l'ancr
baiss
pour
rent-i
leur g
Vaisse
re ava
sieurs
il sero
Patron
forcé
tendre
autre
de can
en tric
bord u
de. I
gagno
voiles
les, il
leur P
PE
tugais
quelqu
avaric
du déf
sance
cipaux
l'autre
dans la
leur fa

ques pièces de drap & d'étamine. Le Gouverneur, après avoir acheté une certaine quantité de plomb, ne fit pas difficulté de le renvoyer à bord, & de rompre son traité, suivant l'usage de Surate, dont les Anglois avoient déjà fait une triste expérience. A l'égard du bled, de l'eau & des autres provisions, ils obtinrent facilement tout ce qui leur étoit nécessaire. Ils changèrent une de leurs ancras contre un gros cable Indien, de dix-huit pouces d'épaisseur, & long de 96 brasses, qui fut estimé douze livres sterling. Dounton déclare qu'il ne put juger si toutes ces facilités venoient de l'inclination du Gouverneur à favoriser les Etrangers, ou de la crainte que lui pouvoit inspirer le récit de tout ce qui s'étoit passé à Mocka.

OUTRE plusieurs Bâtimens Malabares, qui étoient à l'ancre dans la Rade, les Anglois virent arriver, le 26 après-midi, un grand Vaisseau Portugais accompagné d'une Frégate. L'Amiral envoya, deux heures avant la nuit, le Darling pour le reconnoître; & craignant ensuite qu'il ne trouvât le moyen de s'échapper dans les ténèbres, il fit avancer aussi le Pepper-Corn & sa Frégate, avec ordre de s'en saisir. On s'aperçut bientôt que cette précaution avoit été nécessaire; car à l'entrée de la nuit, les deux Bâtimens levèrent l'ancre & commencèrent à s'éloigner. Mais un coup de canon les força de baisser leurs voiles. Ils se hâtèrent d'envoyer un canot avec trois hommes, pour faire les excuses de leur Capitaine, à qui son âge & ses infirmités, dirent-ils, n'avoient pas permis de venir lui-même à bord. Ils ajoutèrent que leur grande Chaloupe étoit si chargée, qu'ils n'avoient pu la détacher du Vaisseau pour la mettre en mer. Là-dessus, Dounton se trouva obligé de faire avancer sa Pinasse, avec quelques-uns des principaux Marchands & plusieurs Soldats, mais contre son inclination, parce qu'il prévoyoit combien il seroit difficile d'empêcher le pillage. Il défendit fort rigoureusement au Patron de laisser monter aucun Soldat dans le Vaisseau Portugais, s'il n'y étoit forcé par les circonstances; son dessein n'étant que de s'en assurer, & d'attendre l'Amiral à qui il vouloit laisser l'honneur d'y entrer le premier. D'un autre côté, la Frégate Angloise, qui, après avoir tué un Portugais du coup de canon qu'elle avoit tiré, avoit poursuivi leur Frégate, la ramena comme en triomphe, & vint prendre les ordres de Dounton. Il fit passer sur son bord une partie de l'Equipage, & donna ordre au reste d'entrer dans la Rade. Mais s'apercevant qu'ils prenoient un détour, & craignant que s'ils gaignoient le vent, il ne lui fut impossible de les rejoindre avec toutes ses voiles, non-seulement il les fit arrêter, mais s'étant fait apporter leurs voiles, il les força de jeter l'ancre près de lui. Ensuite il prit dans sa chambre leur Patron pour se faire expliquer en quoi leur cargaison consistoit.

PENDANT ce tems-là, le Patron de la Pinasse, feignant de douter si les Portugais du Vaisseau étoient disposés à la soumission, monta sur leur bord avec quelques Soldats, qui ne balancèrent point à piller tout ce qui excita leur avarice. Dounton, qui n'en étoit pas assez éloigné pour ne pas s'apercevoir du désordre, les fit rappeler plusieurs fois sans leur trouver beaucoup d'obéissance pour ses ordres. Enfin, les voyant revenir, il chargea quatre de ses principaux Officiers de se tenir prêts à la lanterne, pour les fouiller l'un après l'autre à leur retour. Tout le butin qu'ils apportoient fut jetté successivement dans la Chaloupe, & Dounton le renvoya sur le champ aux Portugais; en leur faisant dire que s'il leur manquoit quelque chose de plus, on leur accorderoit

DOUNTON.

1612.

Le Commerce se réduit presque à rien.

Les Anglois se faisoient de deux Bâtimens Portugais.

Dounton ne peut empêcher le pillage.

Il restitue aux Portugais ce qu'on leur avoit pris.

DOUNTON.
1612.

deroit toutes sortes de satisfaction, aux dépens de ceux qui étoient montés sur leur bord, sans aucun ordre. Mais tandis qu'il en usoit si généreusement, la Frégate Angloise, qui n'avoit alors pour Commandant qu'un certain *Terrie*, valet de Thornton, se rapprocha de la Frégate Portugaise; & les Matelots Anglois montant à bord brisèrent les armoires, forcèrent les coffres, & prirent tout ce qu'ils jugèrent à propos. Dounton, fort irrité de ce brigandage, pressa Pemberton, Capitaine du *Darling*, d'en informer promptement l'Amiral.

Le désordre augmente & l'Amiral y remédie.

IL paroissoit assez difficile d'arrêter un penchant si général au pillage. Cependant l'Amiral, sans perdre un moment, envoya des ordres sévères à tous les Anglois, de rentrer chacun sur son bord. Ensuite s'étant mis dans sa Chaloupe avec les principaux Marchands du Navire Portugais, il fit la visite de tous les Vaisseaux de sa Flotte, avec une ardeur extrême à fouiller dans les coins les plus détournés. Après avoir donné cette satisfaction aux Officiers Portugais, il fit mettre à leur yeux, dans sa Frégate, tout ce qui leur avoit été enlevé, & le fit transporter avec eux sur leur Bâtiment. Ils venoient de Cochin, pour se rendre à Chaul. Leur Navire, qui étoit d'environ trois cens tonneaux, se nommoit le *Saint-Nicolas*. Sa cargaison consistoit principalement en noix sèches de cocos, noix de Racka, sucre noir, étain, étoffes & porcelaines de la Chine, cayro, sacs d'alun, & divers cordages. En vain les Anglois pressèrent le Capitaine de leur communiquer le Mémoire de toutes ses marchandises. Ils ne purent ni l'obtenir, ni le trouver par toutes leurs recherches. Mais après lui avoir fait restituer ce qui lui avoit été pris sans ordre, l'Amiral se crut en droit de prendre lui-même de quoi se dédommager d'une partie des pertes que les Portugais lui avoient causées à Surate. Il fit transporter, du *Saint-Nicolas* sur l'*Incréase*, quelques bales de soie crue de la Chine, plusieurs caisses de girofle & de canelle, avec une certaine quantité de belle cire; foible réparation, dit l'Auteur, pour tous les outrages, & les torts que la Flotte Angloise avoit reçus des Portugais.

Il prend lui-même une partie des marchandises Portugaises.

LA Frégate appartenoit aux Portugais de Chaul, & faisoit voile pour Ormuz. Sa charge étoit d'environ 60 tonneaux, & ses marchandises consistoient en ris & en tamarins. L'Amiral prit quelques sacs de ris pour sa provision. Il consentit à laisser passer sur les deux bords Portugais, les Déserteurs de cette Nation, qu'il avoit reçus à Surate, & qui lui demandèrent volontairement cette faveur. Ensuite ayant fait quelques présens aux deux Capitaines, [& aux Marchands à qui appartenoit la soie qu'il avoit fait transporter à son bord] il leur accorda la permission de continuer leur course.

Délibération des Anglois.

CET incident avoit interrompu le commerce des Anglois avec Dabul [jusqu'au 1 de Mars]; ce qui n'empêcha point le Gouverneur de les faire avertir que le grand *Kafilath*, qui avoit passé le 6 de Février aux environs de Surate pour se rendre à Cambaye, devoit repasser le lendemain ou la nuit suivante, en retournant à Goa. Les Anglois n'en découvrirent aucune trace. Mais l'Amiral assembla son conseil, pour délibérer sur plusieurs partis qu'il avoit à choisir. Il proposa d'abord de faire voile à Goa, pour demander des réparations aux Portugais; dans le dessein de se faire un droit de leur refus pour exercer des représailles sur tous les Vaisseaux de cette Nation qui tomberoient entre ses mains. Cette proposition parut fort raisonnable à l'Assemblée; mais comme c'étoit s'exposer à des délais, & à des subterfuges; en un mot, à quantité

tité
un te
tourr
posse
la plu
du G
ly &
à Ad
glois
Philipata
semen
Anglo
faite
(t)
vant l
ques r
chin e
Malab
à une
L E
éprouv
voit s'
l'embo
être at
20 de M
Pembe
voit en
continu
toit élé
montag
scha;
ga de r
na, po
L'abon
ment d
un ven
Nord d
quart a
dix-sep
ba Kut
daru,
devint
sept br
connut
presser

tité de nouveaux artifices, dont le seul effet certain seroit de faire perdre un tems qui pouvoit être mieux employé, on conclut qu'il valoit mieux retourner vers la Mer Rouge, non-seulement pour tenter de se remettre en possession de tout ce qu'on avoit perdu, mais par trois autres raisons, dont la plus foible n'étoit pas sans force: 1°. Pour se dédommager sur les Sujets du Grand-Mogol, des pertes qu'on avoit essuyées dans les Rades de Soually & de Surate. 2°. Pour tirer quelque vengeance de la trahison des Turcs à Aden & à Mocka. 3°. Pour garantir ou sauver du péril le Vaisseau Anglois qui devoit arriver dans cette Mer, comme on l'avoit appris de Masulipatan, par la Lettre du Capitaine Floris. [Malgré les excuses & les déguisemens de l'Auteur, il faudroit ici s'aveugler pour donner à l'entreprise des Anglois un autre nom que celui de pyratèrie. C'est une remarque que j'ai faite à l'occasion du même voyage, dans la Relation précédente.]

(r) LE 5 Février, à six heures du matin, la Flotte mit à la voile, en suivant la Côte au Nord-Nord-Ouest. L'Amiral, qui vouloit garder au fond quelques mesures avec les Portugais, étoit bien aisé de voir le Vaisseau de Cochinchine en sûreté, & de lui servir comme d'escorte jusqu'à Chaul contre les Malabares, alors ennemis de la Nation Portugaise. Il mouilla l'ancre, le soir, à une lieuë de la terre, à six de Dabul, & neuf de Chaul.

LE lendemain, ayant remis à la voile avec un vent favorable, la Flotte éprouva de jour en jour qu'elle étoit poussée plus loin au midi qu'elle ne devoit s'y attendre suivant la direction de sa course, sur-tout après avoir passé l'embouchure du Golphe Persique. Dounton croit que cette erreur ne peut être attribuée qu'aux Courans, quoiqu'ils ne soient pas toujours sensibles. Le 20 de Mars, étant à la vue de l'Isle de Sokotora, l'Amiral envoya devant lui Pemberton, dans le Darling, pour s'informer, si le Vaisseau Anglois qui devoit entrer dans la Mer Rouge, avoit déjà paru sur cette Côte. Pour lui, continuant sa course, [il découvrit l'extrémité occidentale de Sokotora, qui étoit éloignée de 8 lieuës, & qui portoit Ouest-Sud-Ouest; Il y vit quatre montagnes de sable.] Il se trouva, le 25 au matin, devant la pointe de Delifcha; & le jour suivant, un calme, dont il fut tout-d'un-coup surpris, le força de mouiller l'ancre sur vingt brasses de fond, à un mille du roc de Sabonna, pour se garantir du Courant, qui l'auroit poussé au Nord sur ce roc. L'abondance de poissons, dont la Flotte se vit environnée, servit à l'amusement des Anglois. [Entre neuf & dix heures, ils remirent à la voile, avec un vent de Sud, &] le 27, ils passèrent les rocs, qui sont à trois mille au Nord d'Abba Kuria, & suivant le calcul de Dounton, à vingt lieuës Ouest quart au Sud de la pointe Occidentale de Sokotora. [Ils y trouvèrent seize, dix-sept, & dix-huit brasses d'eau; & le jour étant venu ils virent l'Isle d'Abba Kuria.] Le matin du 28, ils se trouvèrent à sept lieuës du Cap de Gardafu, & à neuf du mont Felix. Vers trois heures après-midi, le vent, qui devint contraire, leur fit prendre le parti de jeter l'ancre sur un fond de sept brasses, mais fort rude à un mille & demi du mont Felix. L'amiral reconnut toute cette Côte avec sa Frégate. Trois Habitans, qui ne se firent pas presser pour venir à bord, se chargèrent d'une Lettre pour le Darling s'il s'approchoit

DOUNTON.
1612.

Motifs qui les déterminent à retourner dans la Mer Rouge.

L'Amiral envoie le Darling à Sokotora.

(r) La 11^e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

DOUNTON.
1612.

Il relâche sur
la Côte de l'A-
rabie heureu-
se.

Le Darling
apporte des in-
formations à
l'Amiral.

Dounton de-
meure seul à
croiser près
d'Aden.

Il arrête un
Vaisseau de
Calecut.

s'approchoit de la même Côte. Ils apprirent à l'Amiral que trois jours avant son arrivée, ils avoient vu passer quatre Vaisseaux Indiens vers la Mer Rouge.

L'ESPÉRANCE de voir paroître le Darling retint l'Amiral à l'ancre jusqu'au 29, & ce délai lui procura des rafraichissemens, qui lui furent apportés de toutes les parties du Canton. Il acheta même, à juste prix de l'ollibanum & diverses sortes de gommes Arabiques. Les Habitans le prirent pour un Mahométan, & lui répétèrent plusieurs fois, qu'ils ne l'auroient pas si bien traité s'ils l'avoient cru *Franghis*; c'est le nom qu'ils donnent aux Chrétiens. Enfin ne comptant plus de voir arriver le Darling, on tourna les voiles vers Aden. Le 30, on découvrit la Côte de l'Arabie Heureuse, qu'on ne perdit plus de vûe que la nuit, jusqu'au 1 d'Avril, que se trouvant à dix-huit lieues d'Aden, on tint Conseil sur la séparation de la Flotte. Il fut résolu que le Pepper-Corn demeureroit à croiser devant le Port d'Aden, pour empêcher les Bâtimens Indiens d'y entrer, & leur faire prendre le parti de s'avancer vers la Mer Rouge, où l'Amiral seroit prêt à les recevoir avec le *Trade-Incréase*, sa Frégate & les Pinasses.

Le jour suivant, à huit heures du matin, lorsqu'ils étoient prêts de se séparer, ils trouvèrent le Darling à l'ancre, au dessus d'Aden, à la distance d'environ sept lieues. Leur retardement sur la Côte d'Arabie lui avoit donné le tems de les devancer de deux jours. Pemberton, qui le commandoit, avoit reçu du Roi de Sokotora une lettre que le Capitaine Saris avoit laissée au Prince, en passant dans son Isle avec trois Vaisseaux, le *Clove*, l'*Hector* & le *Thomas*. Quoiqu'il y eût trouvé la Relation des disgrâces que ses Compatriotes avoient essuyées dans la Mer Rouge, il s'étoit obstiné à suivre la même route avec ses trois Bâtimens, par la seule raison qu'étant muni d'un Passeport du Grand-Seigneur, il se flattoit d'être reçu plus favorablement. L'Amiral partit immédiatement avec le *Trade-Incréase*, le Darling & la Frégate, laissant Dounton à l'ancre pour exécuter ses ordres.

Le 3 au matin, Dounton mit à la voile & s'avança au Sud pour donner plus d'étendue à ses observations. Il découvrit bientôt trois Navires [qui alloient à Aden;] mais le vent, qu'il avoit contraire, ne lui permit pas de les joindre; & le tems n'ayant pas changé vers le soir, il lui fut impossible de jeter l'ancre pendant toute la nuit. Le 4, il s'approcha jusqu'à trois milles d'Aden; & trouvant un fond commode, il y mouilla sur douze brasses. [Huit jours qu'il passa dans cette situation, lui étoient devenus fort ennuyeux, lorsque] le 12 au matin, il aperçut un gros Bâtiment, qui n'épargna rien pour éviter sa rencontre. L'effort des Anglois pour lui couper le passage ne l'auroit point empêché de gagner le Port, s'ils n'eussent pris le parti de lui lâcher quelques boulets, qui lui firent baisser aussi-tôt ses voiles. Il envoya sa Chaloupe, avec quelques Indiens, de qui Dounton apprit qu'ils appartenoient au Samorin de Calecut; & qu'étant partis de cette Ville pour Aden, ils avoient employé quarante jours dans leur voyage. Ils avoient passé à Sokotora, & s'étant ensuite arrêtés sur la Côte du mont Felix, ils avoient vu la Lettre que l'Amiral y avoit laissée pour le Darling; [& un Vaisseau de Dabul, qui venoit d'Achen.] Leur Capitaine, ou leur Nackada, se nommoit *Ibrahim Abba Sinda*. Leur cargaison qui étoit de deux cens tonneaux, consistoit, suivant leur déclaration; en trois tonneaux de tamarins, deux mille trois cens quin-
taux

caux
card
mi c
de s
des p
les n
Péler
C
glois
à det
fense
que p
laisse
encor
ment
avec
mais
de les
glis
soit à
Vaisse
vice au
avoien
Anglois
Capita
dente
nage,
leur ra
de leur
de si ju
tion et
Ville s
des viv
gée de
visions
ils n'ô
LE
deur,
s'en fit
marcha
de Kut
Nation
peine d
tres V
l'occaf

aux de ris, quarante bahars de Jagazza ou de sucre brun, sept bahars de cardamome, quatre quintaux & demi de gingembre sec, un tonneau & demi de poivre, & trente & une bales de coton. L'Equipage étoit composé de soixante-treize personnes pour les usages suivans: vingt pour le service des pompes & la manœuvre intérieure, huit pour le gouvernail, quatre pour les mâts & vingt pour les alimens & la cuisine. Le reste étoit des Passagers, Pélerins ou Marchands.

COMME ils étoient d'une Ville qui n'avoit jamais causé de tort aux Anglois, Dounton n'eut aucune envie de les chagriner, & borna ses demandes à deux barils d'eau qu'ils lui accordèrent volontiers. Cependant, sur la défense qu'il leur fit d'entrer dans le Port d'Aden, ils parurent si mécontents, que pour se faire obéir, il les menaça de les couler à fond, & de ne leur laisser que leur Chaloupe pour sauver leur vie. Leurs objections continuant encore, il ajouta que s'ils ne parloient avant qu'il parût quelqu'autre Bâtiment, il seroit forcé de les abysser, pour empêcher leurs correspondances avec les Turcs ses ennemis. Ils se déterminèrent enfin à mettre à la voile, mais en portant vers la Côte; de sorte que les Anglois prirent la résolution de les suivre nuit & jour, de peur qu'ils ne profitassent des ténèbres pour se glisser dans le Port. Dounton fait observer qu'à chaque Vaisseau qui paroïssoit à la vûte d'Aden, les Turcs se hâtoient de donner avis qu'il y avoit un Vaisseau de l'Europe sur leur Côte. Ils avoient voulu rendre le même service au Navire de Calcut; mais quelques Arabes & deux Soldats Turcs qu'ils avoient envoyés dans une Barque, tombèrent comme lui entre les mains des Anglois. Leur frayeur fut égale à leur surprise lorsque paroissant devant le Capitaine, ils le reconnurent pour celui qu'ils avoient traité l'année précédente avec tant de mauvaise foi & de barbarie. Ils se seroient jettés à la nage, s'ils avoient été moins éloignés de la terre, sur-tout lorsque Dounton leur rappella leur ancienne conduite, avec des reproches de leur injustice & de leur cruauté. Cependant, après les avoir effrayés, il leur dit que malgré de si justes sujets de ressentiment, il vouloit leur faire connoître que sa Nation étoit plus capable d'humanité que les Turcs, & les renvoyer dans leur Ville sans leur nuire. Ils partirent fort satisfaits, en promettant d'apporter des vivres & des rafraîchissemens. En effet, ils envoyèrent une Barque chargée de poisson, qui devoit être suivie le lendemain de beaucoup d'autres provisions. Mais le Pepper-Corn étant alors à la suite du Bâtiment de Calcut, ils n'osèrent se hasarder si loin pour le joindre.

LE 14 au matin, Dounton découvrit un autre Vaisseau de la même grandeur, qui s'avançoit aussi vers Aden. L'ayant forcé de mettre à l'ancre, il s'en fit amener quelques Indiens, tandis qu'il faisoit faire la visite de leurs marchandises. Il apprit d'eux qu'ils étoient de *Pormean*, Ville peu éloignée de Kuts-Nagone (v) & Tributaire du Grand-Mogol, qui avoit maltraité la Nation Angloise, Le Capitaine étoit Banian. Dounton, sans prendre la peine d'examiner plus long-tems leur Commission, [dans la crainte que d'autres Vaisseaux qui pourroient arriver sur ces entrefaites, ne profitassent de l'occasion pour s'échapper,] fit enlever quelques bales [des Marchandises dont

DOUNTON.
1612.

Sa conduite
à l'égard de
ce Bâtiment.

Traitement
qu'il fait à
quelques
Turcs.

Divers Bâ-
timens arrêtés
par les An-
glois.

(v) C'est un lieu dans la presqu'île de Guzarate, & peu éloigné de sa pointe Occidentale.
II. Part. O O

DOUNTON.
1612.

Fierté de
Douton à
l'égard des
Turcs.

il avoit besoin, & quant à celles] de coton & de calicos, [qui faisoient la plus précieuse partie de leur cargaison,] [il différa jusqu'au lendemain à les examiner,] [& leur accorda la liberté de porter le reste aux Turcs.] Cette violence n'empêcha point que le même jour Maharim, Aga d'Aden, ne lui envoyât, par quatre Arabes, un présent d'œufs, de poules & de fruits. Mais il ne daigna pas même le regarder. Après avoir laissé pendant quelques momens les Messagers sans leur répondre, il leur déclara que c'étoit le ressentiment des outrages que sa Nation avoit reçus des Turcs qui l'avoit ramené dans cette Mer, pour en tirer vengeance par tous les chagrins qu'il trouveroit l'occasion de leur causer; qu'étant si éloigné de vouloir mériter leurs faveurs, il méprisoit aussi leurs artificieuses politesses; enfin qu'ayant égorgé les Anglois lorsqu'ils étoient venus chez eux avec la qualité d'amis, ils n'en devoient point attendre des témoignages d'affection, lorsqu'ils venoient avec le dessein de se venger. A l'égard du présent, il consentit que ses gens le prissent pour leur usage, mais en payant la valeur; afin qu'ils ne s'engageassent à rien par une autre acceptation. Il en usa de même pour des rafraîchissemens de poissons qui lui furent envoyés; c'est-à-dire, que faisant payer tout ce que les Turcs lui apportoient, il les retenoit encore pour manger avec ses gens une partie de ce qu'ils avoient apporté.

Le 26, il aperçut au Sud d'Aden un Bâtiment qui faisoit voile vers l'Est. La Pinasse qu'il envoya aussi-tôt à sa poursuite, le lui amena dans l'après-midi. C'étoit une Jelbe de Xaer ou Schaer, [dans laquelle il y avoit plusieurs Pélerins de la Mecque, & qui étoit] chargée de grains, d'opium & d'autres commodités. [Il en tira ce qui convenoit à ses besoins; & s'il le paya, comme il affecte de le répéter, il y a peu d'apparence que le paiement répondît à la valeur des marchandises.] [Le 27 il vit une Jelbe, entre le rivage & lui. La Pinasse lui donna la chasse, mais il la laissa continuer sa route, lorsqu'on la reconnut pour une de celles qui avoient déjà passé dans le même endroit quelques jours auparavant. Le 28 au matin, il mit à la voile & croisa devant Aden, par un vent d'Est.] Le 29, il vit tomber entre ses mains deux grandes Barques qui venoient d'une Ville des Abyssins, nommée *Bandar Zeada*. Leur cargaison, en marchandises, n'étoit composée que de nattes; mais elles portoient aussi soixante-huit moutons à grosse queue, qu'il acheta, [sans consulter apparemment ceux à qui il en fit agréer le prix.]

Il abandonne
Aden pour
se rendre aux
Détroits.

Diverses pri-
ses qu'il y fait.

IL ne paroît pas que dans ces petites expéditions, le Pepper-Corn eut répondu fort avantageusement aux espérances de l'Amiral.] Mais le vent devint si favorable pour gagner les Détroits, que Douton ne pouvant résister à l'occasion, tourna ses voiles vers Bal-al-Mandel. Après avoir découvert à dix heures du matin la Côte d'Abyssinie, qui se présente dans l'éloignement avec l'apparence d'une Isle, il porta au Nord-Ouest vers les Détroits, dont il se jugea éloigné d'environ dix lieues; & vers quatre heures après-midi, il commença distinctement à les apercevoir. Ayant jetté l'ancre à l'entrée pour y passer la nuit, il vit arriver, le jour suivant, un petit Vaisseau dont la Pinasse se saisit sans résistance. Le Nackada qui lui fut amené, se déclara Sujet du Grand-Mogol, & parti d'une Ville nommée *Larri*, ou *Lourri Bandur*, à l'embouchure de la rivière de Sinde. Il en tira plusieurs bales d'étoffes précieuses, de l'huile & du beurre pour l'usage de son propre Vaisseau, après quoi il lui laissa la liberté de continuer sa course vers Mocka.

Mais

Ma
peu
near
le g
seau
la si
passa
donn
nut p
perd
de ce
pend
auroi
Navi
non,
ci, q
cre au
bres.
ton av
ché,
lui dis
ses, c
seaux
pris po
licos,
visiter
le cond
dit le
qu'il en
fions d'
échang
son bor
jetter s
faire de
paremn
ne laissa
de pren
ques ba
mettant
il leur
queroie
gurent u
chaloup
Zeada,
de Band

Mais à peine avoit-il fait transporter des marchandises qui lui coûtoient si peu, qu'il vit paroître, à l'Est du Détroit, un Navire de deux cens tonneaux, immédiatement suivi d'un autre Bâtiment beaucoup plus gros, dont le grand mât avoit quarante-trois (x) verges de longueur. Ces deux Vaisseaux n'ayant été découverts que de fort près, parce qu'ils étoient cachés par la situation de la terre, le premier, qui avoit pour lui le vent & la marée, passa si légèrement, que Dounton n'ayant pu le couper, fut réduit à lui donner la chasse par derrière. En le suivant d'assez près, Dounton le reconnut pour le Vaisseau de Mahammed de Dabul, l'ami des Anglois. C'étoit perdre l'espérance d'en faire sa proie. Cependant il se ressouvint de la fierté de ce Nackada, qui avoit refusé de visiter l'Amiral Anglois sur son bord, pendant le séjour qu'il avoit fait à Mocka & à Dabul, & cette pensée lui auroit fait souhaiter de pouvoir exercer sur lui quelque autorité. Mais, le Navire ayant trop d'avance, il se contenta de lui envoyer une volée de canon, dans la crainte de manquer aussi celui qui le suivoit. En effet, celui-ci, qui avoit vu les Anglois attachés à la poursuite du premier, jetta l'ancre aussi-tôt, avec l'espérance de pouvoir s'échapper à la faveur des ténèbres. La nuit n'étoit pas éloignée; mais c'étoit dans la même idée que Dounton avoit abandonné son autre chasse; de sorte que s'étant bientôt rapproché, il n'eut point de peine à se saisir d'une proie qu'on ne pensoit point à lui disputer. S'il y a quelque chose d'étonnant dans cette multitude de prises, c'est la facilité avec laquelle on voit abandonner aux Indiens leurs Vaisseaux & leurs marchandises. Ce dernier Bâtiment que les Anglois avoient pris pour un Navire de Diu, étoit de *Kuts-Nagone*, chargé de coton, de calicos, de beurre & d'huile. Dounton, qui vouloit se donner le tems de le visiter, fit passer sur son bord les principales personnes de l'Equipage; & le conduisant sur la Côte d'Arabie, dans un lieu parfumé de basses, il attendit le matin pour ne laisser rien échapper à ses observations. Les richesses qu'il en tira, furent la plus grande partie des étoffes, avec quelques provisions d'huile & de beurre. [Cependant comme il étoit naturel qu'il rendit en échange quelques marchandises Angloises, ne fut-ce que pour faire place sur son bord à tant de richesses dont il s'étoit déjà saisi, il fut surpris de voir rejeter ses offres aux Indiens, sous prétexte qu'ils n'avoient aucun usage à faire des marchandises qu'il vouloit leur faire accepter. Ce qui n'étoit apparemment dans ces Infidelles qu'un effet de leur dépit ou de leur haine, ne laissa pas de tourner à leur avantage, par le scrupule que Dounton se fit de prendre leur bien sans aucune sorte de compensation.] Il leur rendit quelques bales, avec une partie de leur beurre & de leur huile; après quoi remettant sur leur bord les Pélerins & les Passagers qu'il en avoit fait sortir, il leur donna une Lettre pour l'Amiral, dans la persuasion qu'ils ne manqueroient pas de le rencontrer. Mais avant leur départ les Anglois aperçurent une Jelbe, qui venoit vers eux de Bal-al-Mandel, & que leur seule chaloupe arrêta. Le Patron apprit au Capitaine qu'il appartenoit à Bandar Zeada, Ville de la Côte d'Abyssinie, éloignée d'une demie journée à l'Ouest de Bandar Kassum; qu'il alloit à Mocka avec des nattes; que rangeant la

Côte

DOUNTON.
1612.

Il manque
un grand Vaisseau.

Il en prend
un beaucoup
plus grand.

Scrupule de
Dounton.

(x) Mesure Angloise, qui revient à l'aune de France. R. d. T.

DOUNTON.

1612.

Douton apprend des nouvelles de l'Amiral.

Il en reçoit directement par un député, & le renvoie à Affab.

Propositions du Gouverneur de Mocka.

Adresse des Turcs pour se dispenser du paiement.

Côte au passage du Détroit il avoit appris d'un homme du Canton que l'Amiral Anglois s'étoit retiré dans la Baye d'Affab avec huit ou neuf Vaisseaux Indiens, & lui avoit laissé une Lettre pour le Capitaine Douton; mais qu'il ne vouloit la remettre à personne, parce qu'espérant que Douton retourneroit au Détroit, il comptoit d'en recevoir une récompense. Sur cet avis, le Capitaine mit à la voile le même jour; mais le vent, qui changea tout-d'un-coup, l'obligea de remettre à l'ancre (y). Comme il se disposoit à partir le jour suivant, il vit arriver, dans une Pinasse, Gilles Thornton, Lieutenant de l'Incréase, qui venoit le féliciter de la part de l'Amiral sur son heureuse arrivée, & l'informer que la Flotte étoit effectivement dans la Baye d'Affab avec celle de Saris & quantité de Vaisseaux Indiens dont les deux Flottes Angloises s'étoient saisies. Il lui nomma le *Rehemi*, de cinq cens tonneaux; le *Hassani*, de six cens; le *Mahmudi* de Surate, de cent cinquante; le *Sallamita*, de quatre cens cinquante; le *Kadri*, de deux cens; l'*Azum Khani*, de deux cens; tous Bâtimens de Diu; outre trois Vaisseaux Malabares, de deux à trois cens; le *Kadri*, de Dabul, de quatre cens, & le grand Navire de Cananor. Douton ayant levé l'ancre aussi-tôt, Thornton ajouta qu'il lui seroit difficile de gagner assez promptement la Baye d'Affab, pour assister à la réception du Roi de *Rabita*, qui devoit venir le même jour au rivage avec sa Noblesse & ses Gardes, & que les deux Généraux Anglois se proposoient de traiter magnifiquement. En effet le Pepper-Corn n'entra dans la Baye qu'au retour des deux Généraux, qui revenoient souper ensemble sur l'Incréase. Douton apprit d'eux que par une convention mutuelle ils étoient venus à Affab pour y faire l'échange de toutes leurs marchandises Angloises contre les richesses Indiennes dont ils s'étoient saisis; [ou, si l'on veut des termes plus clairs, pour y faire ensemble le partage de leur proie.]

PENDANT que toutes les forces des Anglois étoient rassemblées dans cette Baye, le Gouverneur de Mocka leur envoya *Mammi*, un de ses principaux Officiers, & quelques autres Turcs, pour capituler avec l'Amiral; c'est-à-dire, pour lui demander à quoi se borneroient enfin les satisfactions qu'il continuoit d'exiger. Sir Henri insistant sur cent mille pièces de huit, les Députés le prièrent de leur accorder du tems, pour faire connoître ses prétentions au Bacha de Zenan. Lorsqu'ils furent partis, les deux Généraux Anglois détachèrent chacun un Vaisseau de leurs Flottes, le *Darling* & le *Thomas*, pour les envoyer à Tekou. Sir Henri congédia le même jour l'*Azum Khani*, en faveur de Schermal, *Scha Bandar* de Mocka, à qui ce Navire appartenoit.

LE 30, tandis que tous les Officiers des deux Flottes étoient à dîner sur l'Incréase, où ils s'étoient assemblés pour le Conseil, on vit arriver de Mocka le *Scha Bandar*, avec *Manci* & un *Aga*, députés tous trois par le Gouverneur, pour conférer avec l'Amiral Anglois. Le trouvant déterminé à ne rien rabattre de ses prétentions, ils lui demandèrent la liberté d'entretenir particulièrement les Capitaines des Vaisseaux Indiens. L'Amiral pénétra leur dessein, qui étoit de faire entrer ces Capitaines dans le paiement d'une partie

(y) La 12e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

tie de la
une Ten
mes des
leur sort
tes fortes
déguiser
re s'avoit
que. Les
richesses
emballer,
pres marc

LE 11
avec le Cle
Rade de M
diens qu'il
avec un p
voient poi
lendemain
de jeter l
attendoit i
Comme il
qu'abusant
charger un
aux deux l
vail jusqu'à
Douton,
les forcères

APRÈS
pouvant pl
de Dabul,
diens. Là
l'animoient
croyoit être
point aux l
tisfaction q
d'emmener
moins perd
ne lui resto
disposés à r
fruit de ce
position, q
ainsi la libe
amener à c
dès le mém
hemi, pour
seaux conf
6 d'Août,
l'Hector,

tie de la somme; & loin de nuire à leurs vûes, il fit dresser sur le rivage une Tente pour leur conférence. Mais les Nakadas, qui avoient eux-mêmes des plaintes à faire contre les Turcs, & qui ne craignoient plus que leur sort pût empirer entre les mains des Anglois, fermèrent l'oreille à toutes sortes d'instances & de propositions. Il fut impossible aux Députés de déguiser leur chagrin. Cependant ils promirent encore à l'Amiral de lui faire sçavoir la réponse du Bacha, aussi-tôt que leur Gouverneur l'auroit reçue. Les Anglois s'occupèrent, jusqu'au neuf de Juin, à choisir entre les richesses Indiennes celles qui leur convenoient le mieux, à les nettoyer, les emballer, en faisant transporter à leur place différentes parties de leurs propres marchandises qu'ils donnoient en échange.

LE 11, Sir Henri Middleton, avec l'Incréase, & le Capitaine Saris avec le Clove & l'Hector, quittèrent la Baye d'Assab pour retourner dans la Rade de Mocka. Ils menèrent comme en triomphe tous les Vaisseaux Indiens qu'ils avoient dépouillés; & le Pepper-Corn resta seul dans la Baye, avec un petit Bâtiment de Surate, nommé le *Jungo*, dont les échanges n'étoient point encore achevés. Après cette opération, [il mit à la voile le lendemain; mais le vent & la marée lui ayant été contraires, il fut obligé de jeter l'ancre à trois lieues de la Rade, le 13] il rejoignit la Flotte, qui attendoit impatiemment la réponse des Turcs à la vûe de leurs propres murs. Comme il s'étoit passé plus d'un mois depuis qu'ils l'avoient fait espérer, & qu'abusant de la patience des Anglois, ils ne paroissoient occupés qu'à décharger un Vaisseau de Kuts-Nagone, qui avoit trouvé le moyen d'échapper aux deux Flottes, Sir Henri prit la résolution de troubler du moins leur travail jusqu'à l'arrivée de la réponse du Bacha. Il fit avancer le Capitaine Downton, avec ordre de leur envoyer quelques volées de son artillerie, qui les forcèrent bientôt de se retirer.

APRÈS avoir encore attendu jusqu'au 26, les deux Généraux Anglois ne pouvant plus résister à leur indignation, se rendirent à bord du Mahnudi de Dabul, où ils firent assembler tous les Nakadas des autres Vaisseaux Indiens. Là, Sir Henri, après avoir répété les justes sujets de plaintes qui l'animoient contre les Turcs, déclara ouvertement que tout satisfait qu'il croyoit être pour les injures qu'il avoit reçues dans l'Inde, il ne permettroit point aux Indiens de commercer dans la Mer Rouge avant qu'il eût reçu la satisfaction qu'il exigeoit du Bacha; & que sa résolution étoit, par conséquent, d'emmener avec lui tous leurs Vaisseaux hors de cette Mer, pour faire du moins perdre aux Turcs le profit du commerce de cette année. En effet il ne lui restoit plus d'autre moyen de leur nuire. Mais les Nakadas n'étoient pas disposés à retourner chez eux avec leurs marchandises, sans avoir tiré aucun fruit de cette Mousson. Ils proposèrent à l'Amiral une autre sorte de composition, qui seroit de payer une somme pour chaque Vaisseau, & d'acheter ainsi la liberté du commerce. [Peut-être n'avoit-il pas d'autre vûe que de les amener à cette résolution. Il se fit presser néanmoins pour y consentir; mais] dès le même jour il convint avec Mir Mohammed Takkey, Nakada de Zehemi, pour la somme de quinze mille pièces de huit. Tous les autres Vaisseaux consentirent à ce Traité. Une partie de la somme ayant été payée le 6 d'Août, Saris fit partir immédiatement Towtson, son Vice-Amiral, avec l'Hector, & ne remit à le suivre que jusqu'au 13. Sir Henri & Downton abandonnèrent

DOWNTON.
1612.

Les Anglois
renrent dans
la Rade de
Mocka.

Déclaration
de l'Amiral
Anglois aux
Capitaines In-
diens.

Accommode-
ment entre les
Anglois & les
Indiens.

DOWNTON.
1612.

bandonnèrent aussi la Rade de Mokka, trois jours après, & repassèrent les Détroits dès le lendemain. [Le 19, ils furent à 8 lieuës d'une grande montagne qui est sur les côtes d'Arabie. Toute la nuit, & l'après-midi du lendemain, le vent fut si variable qu'ils avancèrent très peu. Le 21 au matin, ils s'aperçurent que le vent contraire leur avoit fait perdre au moins deux lieuës à l'Est. Mais un vent frais s'étant levé avec le soleil, ils trouvèrent à midi qu'ils avoient fait près de 9 lieuës Est-Sud-Est; le soir ils furent à 7 lieuës d'Aden, qu'ils avoient au Nord-Nord-Est. Le 22, depuis quatre heures du matin jusqu'au coucher du soleil, ils firent quinze lieuës, & alors ils eurent Aden au Nord-Ouest moitié au Nord, & à cinq lieuës de distance. Le 23, ils découvrirent les Côtes d'Abyssinie, dont ils étoient éloignés de quinze lieuës. Le 26 ils furent retardés par un Courant qui les portoit au Sud, pendant qu'ils faisoient route du côté du Nord.]

Les deux Flottes Angloises sortent de la Mer Rouge.

ILS n'arrivèrent que le 29 à la hauteur du Cap de Guardafu (2). Ensuite, ayant tourné leurs voiles vers l'Inde, ils se trouvèrent le premier de Septembre, à 13 degrés 35 minutes de latitude, trompés souvent dans leur course par l'action continuelle des Courans. La pluie fut continuelle pendant les huit jours suivans. Le 12, ils apperçurent plusieurs serpens, qui nageoient sur la surface de l'eau; ce qui n'arrive guères dans les tems orageux, & qui marque toujours dans ces mers, qu'on n'est pas éloigné de la terre. Le 13, ils en découvrirent encore un plus grand nombre, & le fond se trouva de cinquante-cinq à quarante brasses. Enfin, le 14, au lever du Soleil, ils reconnurent la terre, qui leur parut fort haute, à la distance d'environ seize lieuës. Ils portèrent Est quart au Sud jusqu'à quatre heures après-midi qu'ils découvrirent plus distinctement la Côte à huit lieuës. Ayant pris le parti de la suivre, ils trouvèrent assez long-tems l'eau épaisse & bourbeuse, avec quelques taches claires par intervalles. La profondeur en portant Est quart au Sud étoit de vingt à trente brasses; mais vers le Sud, ils ne la trouvoient que de seize à vingt-cinq.

Elles prennent leur course vers l'Inde.

LE 15, ils cessèrent d'appercevoir des serpens. Le 16, en continuant de suivre la Côte de Malabare, sur vingt & seize brasses de fond, ils se trouvèrent au milieu du jour à l'Ouest d'une haute montagne, qui s'avance en pointe dans la Mer, & qui est entourée de terres basses. Au côté du Sud, on découvre une Baye. La plus haute partie de la montagne est à 12 degrés 10 minutes de latitude; & cette position fit juger aux Anglois que ce devoit être la terre de Magisilan. Le lendemain, ils eurent le vent si contraire avec un tems si sombre & si pluvieux, qu'ils perdirent pendant quelques heures la compagnie de l'Amiral; mais l'ayant retrouvé avant-midi, ils portèrent directement au Sud. Le 18, la terre se couvrit d'un brouillard si épais, que pendant tout le jour ils ne purent l'appercevoir. Le fond étoit toujours entre vingt-cinq & vingt-neuf brasses. Le 19, ils furent poussés par un vent Sud-Ouest, à quatorze lieuës de la terre, où ils ne trouvèrent pas de fond à moins de quarante brasses. [Le 20, par un beau tems ils eurent le vent variable,

(2) *Angl.* Le 29 ils virent une Terre, qu'à cause de sa hauteur, ils prirent d'abord pour les côtes du Cap de Guardafu, mais bientôt ils la reconnurent pour la même terre qu'ils a-

voient vûe le jour précédent; ce qui prouve qu'ils avoient été fort trompés par les Courans, qui suivant les observations du Capitaine, portent au Sud-Ouest. R. d. E.

ble, & moueux. di; mais façon qu Côtes, le vant, ils a tend Nord nurent la de 5 degr qui ne ce les aband l'humidite (a) En de de Té de Juillet trois de se cablé de r pérance d arriver qu toient un t toit aussi n'avoit pa nouvelles quelque te landois cha Cette nou mager de t LE 22, per-Corn, commande Cette Ville les Habitar le nom de vante le co leur divisio Négocians voient mis poid,] D Est. Il eut connus, q Sud quart qui les sépa qui sont fa presque to

(a) La riginal. R. d.

ble, & pendant tout le jour ils furent sur 44 ou 45 brasses d'eau, fond limoneux. Le 21, ils eurent peu de vent jusqu'à trois heures de l'après-midi; mais alors le vent s'étant mis au Nord-Nord-Ouest, ils avancèrent de façon que le 22, ils découvrirent avant-midi le Cap de Comorin, [dont les Côtes, suivant les observations du Capitaine, s'étendent au Sud-Est.] Le jour suivant, ils aperçurent la terre haute qui est [à 18 lieues] à l'Est de ce Cap [& qui s'étend Nord-Nord-Ouest.] Le 24, ils eurent la vûe de Ceylan; & le 26 ils en reconnurent la pointe méridionale, qui porte le nom de Cap de Galle. Sa latitude est de 5 degrés 40 minutes. Ils continuèrent leur course Est-Sud-Est, avec un vent qui ne cessa point de se soutenir entre Sud-Ouest & Ouest-Sud-Ouest. La pluie les abandonna si peu, qu'une partie de leurs grains se trouva corrompue par l'humidité, [& qu'ils eurent plus de vingt pièces de Calicos pourries.]

(a) Enfin le 19, à trois heures après-midi, ils jettèrent l'ancre dans la Rade de Tékou, où ils trouvèrent le Darling, qui y étoit arrivé dès le mois de Juillet, Pemberton qui le commandoit, avoit eu le chagrin d'y perdre trois de ses Marchands & trois Matelots. Le reste de son Equipage étoit accablé de maladies. Il s'étoit trouvé peu de poivre dans l'Isle, avec peu d'espérance d'en recueillir davantage jusqu'à la saison suivante, qui ne devoit arriver qu'aux mois d'Avril & de Mai. D'ailleurs les guerres civiles mettoient un fâcheux obstacle au commerce. Le *Thomas*, Vaisseau de Saris, étoit aussi dans le même Port: il étoit revenu depuis peu de Priaman, où il n'avoit pas mieux réussi que le Darling à Tékou. [Ils y apprirent des bonnes nouvelles de David Middleton, & le Capitaine Castleton, qui étoit arrivé-là quelque tems avant eux, les informa qu'on attendoit quinze bâtimens Hollandois chargés de Munitions, & deux François qui venoient pour négocier. Cette nouvelle dissipa les espérances qu'ils avoient conçues de se dédommager de tout ce qu'ils avoient souffert dans leur voyage.]

Le 22, Sir Henri peu satisfait de cet endroit, mit à la voile sur le *Pepper-Corn*, pour se rendre à Bantam, & laissa l'*Incréate* à Tékou, sous le commandement de Dounton, pour y demeurer jusqu'au 16 du mois suivant. Cette Ville devint fort déserte au mois de Novembre, par l'ordre que tous les Habitans reçurent le 2 de se rendre à l'Armée. Raja (b) Buncha (c'étoit le nom de leur Prince) étoit en guerre contre un Raja voisin, [dont l'Auteur vante le courage & l'habileté, sans nous apprendre quelle étoit la cause de leur division.] Le 20, après avoir trouvé beaucoup de mauvaise-foi dans les Négocians du Pays, qui avoient livré du poivre aux Anglois, [& qui y avoient mis des petits sacs de ris, & même des pierres pour en augmenter le poids,] Dounton sortit du Port à la clarté de la Lune, avec un vent Nord-Est. Il eut besoin de beaucoup de précautions, pour éviter deux rocs fort connus, qui sont à trois lieues de l'Isle; l'un Sud quart à l'Ouest, l'autre Sud quart à l'Est; & qui ne sont jamais sans danger, quoique dans l'espace qui les sépare le fond soit par-tout de vingt-six brasses. [Les mêmes vents qui sont favorables pour sortir du Port, & les Courans, dont la violence est presque toujours égale, exposent les Vaisseaux à se briser contre l'un ou l'autre

DOUNTON.
1612.
Cap de Comorin.

Les Anglois arrivent à Tékou: ils y retrouvent le Darling.

L'Amiral part pour Bantam sur le *Pepper-Corn*.

Dounton part: après lui; dangers qu'il essuya.

(a) La 13^e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

(b) *Angl.* Raja Buncsu, ou Boonefoo. R. d. E.

ce qui prouve par les Courans, Capitaine, port

DOUNTON.
1612.

tre de ces deux écueils.] [Les Anglois furent fort surpris quand malgré la manœuvre qu'ils avoient faite, pour aller au Sud-Ouest, quart à l'Ouest, ils se trouverent tout-d'un-coup sur quatre brasses d'eau, & s'apperçurent que leur Vaisseau étoit arrêté sur un Rocher. Ils y restèrent près de deux heures; & ils firent tous les efforts possibles pour le tirer de ce péril.] Heureusement pour Dounton, le tems devint si calme & la mer si tranquille, que la seule action du Courant le mit bientôt en sûreté; & pour comble de bonheur, un vent frais d'Ouest, qui se leva aussi-tôt, l'éloigna tout-d'un-coup des deux rocs. Il jetta l'ancre à deux milles, pour attendre sa Chaloupe, qui apportoit quelque reste de marchandise après lui; mais il reconnut la faveur du Ciel dans le parti qu'il avoit pris de s'arrêter, lorsque profitant de cet intervalle pour visiter son Bâtiment, il découvrit une voie d'eau, que la précipitation de l'Amiral à partir pour Bantam lui avoit fait négliger. Le mal, qui parut d'abord assez léger, augmenta tout-d'un-coup avec tant de violence, que tout l'Equipage fut assemblé pour délibérer sur une situation si pressante. On considéra le danger sous plusieurs faces. Premièrement, l'ouverture étoit déjà si grande, qu'elle employoit continuellement un grand nombre de personnes, dont le travail n'empêchoit pas l'eau de gagner avec beaucoup de vitesse. 2°. Le Vaisseau étant sans fer, on ne trouvoit rien qui pût suppléer à la chaîne de la pompe, qui s'étoit déjà brisée plusieurs fois; & l'eau d'ailleurs commençoit à s'élever avec tant de force qu'il paroissoit impossible de porter le travail au bas des pompes. 3°. La plus grande partie de l'Equipage étoit dans un état de foiblesse & de langueur, causée par la mauvaise qualité des alimens, qui ne permettoit pas d'en espérer beaucoup de secours. 4°. La bonté du Vaisseau & la richesse de sa Cargaison méritoient toutes sortes de soins pour le conserver. Enfin le naufrage de l'Ascension, les infortunes de Sharpey, & les mauvais procédés de son Equipage, étoient des exemples capables d'allarmer.

Dounton est
forcé de re-
tourner à Te-
kou.

Après avoir pesé des raisons si fortes, Dounton jugea que le seul parti qu'il eut à prendre étoit de retourner à Tekou, pour s'y procurer des secours qu'il ne pouvoit espérer au milieu des flots. Le vent seconda ses intentions. Ayant abordé au rivage vers la fin du jour, avec une peine incroyable à faire jouer continuellement les deux pompes, il n'eut rien de pressant que de soulager le Vaisseau en déchargeant une partie de sa cargaison. La réparation des voies d'eau dura jusqu'au 8 de Décembre; après quoi l'Incréase remit à la voile, avec la précaution de se faire précéder par sa Chaloupe pour sortir du Port. Les deux rocs furent évités d'autant plus heureusement que la Mer étant fort tranquille, les gens de la Chaloupe eurent peine à les appercevoir. [Comme] on s'étoit éloigné de l'Isle par un vent frais de Nord-Nord-Est, & ensuite de Nord-Nord-Ouest, & qu'ainsi on avoit dû faire route vers le Sud-Sud-Ouest, & Sud quart à l'Ouest, on se crut près du Roc contre lequel on avoit donné auparavant. Cela fut cause qu'on avança encore avec plus de précaution.] On porta ensuite, pendant toute la nuit, au Sud, & au Sud quart à l'Ouest, avec un petit vent frais, qui rendit la navigation fort légère. Le lendemain au lever du Soleil, on suivit directement le Sud-Ouest quart au Sud, l'espace d'environ dix lieues, après lesquelles on découvrit du même côté quelque partie d'une grande Isle, & l'on recommença à porter au Sud. La pluie & l'orage furent terribles la nuit suivante; ce qui n'empêcha point de faire huit lieues avant le jour; & la clarté du Soleil naissant fit découvrir la hau-

Il se remet
en mer.

te terr
me - te
le jour
On arr

SIR
arrêté
qui éto
seau. I
ranter
que de
coup d
en Ang
tion de
Machia
de son
de Sari

A IN
Panian
dans la
glois qu
trouva
l'Expéd
dres de
Thoma

dans la
tenta d
l'ancre
ce, po
Robert

LES
pouffèr
fita si a
que laif

[Pour l
attendit
Saldann
suivans.
cha de
Mais il
d'une ju
le vent
la résol
roient p
violenc
l'Angle
étoient

II.

Cette terre de Sumatra, à vingt lieues de distance, [du côté de l'Est; & en même-tems on avoit, à huit lieues au Sud-Est, la partie de l'Isle qu'on avoit vue le jour auparavant.] La latitude, à midi, étoit de 2 degrés 11 minutes du Sud. On arriva le 20 à Pulo Panian.

Sir Henri Middleton, que la nécessité de radouber le Pepper-Corn avoit arrêté dans cette Isle, n'eut pas moins d'inquiétude en apprenant le malheur qui étoit arrivé à l'Incrase, que de satisfaction à la vûe de ce précieux Vaisseau. Il assémbra aussi-tôt le Conseil pour délibérer sur les moyens de le garantir du même danger. Le résultat fut qu'il devoit être fortifié & caréné avant que de retourner en Europe. Mais comme cette entreprise demandoit beaucoup de tems, on résolut aussi de renvoyer immédiatement le Pepper-Corn en Angleterre, pour donner quelque satisfaction à la Compagnie. La séparation des deux Vaisseaux devint funeste à Sir Henri qui mourut le 24 de May à Machian, du chagrin d'avoir vû échouer le sien & d'avoir perdu une partie de son Equipage. On lira cette triste aventure dans les Relations de Floris & de Saris.

AINS, Dounton, après avoir achevé de charger le Pepper-Corn à Pulo Panian, mit à la voile pour l'Europe le 4 de Février. Il mouilla le 10 de Mai dans la Rade de Saldanna, où il s'attendoit de trouver tous les Bâtimens Anglois qui étoient partis de l'Inde pour reprendre la même route. Mais il n'y trouva que l'Hector & le Thomas, deux Vaisseaux du Capitaine Saris, & l'Expédition, commandé par le Capitaine Newport, qui étoit parti de Londres depuis six semaines, pour le douzième voyage de la Compagnie. Le Thomas & l'Hector devant lever l'ancre dans peu de jours, Dounton aima mieux se priver des rafraichissemens & du repos, qu'il étoit venu chercher dans la Baye, que de manquer l'occasion de retourner avec eux. [Il se contenta de se pourvoir d'eau, avec toute la diligence possible,] Ils levèrent l'ancre le 15, tandis que l'Expédition alloit doubler le Cap de Bonne-Espérance, pour relâcher dans sa course au Golphe Persique, où il devoit laisser Sir Robert Sherly & Sir Thomas Powell avec leurs femmes.

LES vents contraires retardèrent long-tems cette nouvelle Escadre, & la poussèrent ensuite vers le Sud. Le Pepper-Corn, qui étoit bon voilier, profita si adroitement des premiers souffles dont il put tirer le moindre avantage, que laissant les deux autres fort loin derrière lui, il les perdit enfin de vûe; [Pour les rejoindre, il fit voile vers le Sud, & se rapprocha de terre, il les attendit inutilement jusqu'au 19. Ce jour-la il se trouva à dix-sept lieues de Saldanna. Le tems étoit fort couvert & il resta tel pendant les trois jours suivans.] Le 6 Juin, étant à la hauteur de la pointe du Nord-Est, il s'approcha de l'entrée de la Baye, dans le dessein d'y jeter l'ancre pour les attendre. Mais il y apperçut deux Carques Portugaisés, dont le premier mouvement d'une juste défiance ne lui permit pas d'approcher. Il tint quelque tems contre le vent, pour délibérer sur les périls de cette rencontre. Cependant il prenoit la résolution d'en courir les risques, persuadé que les Portugais ne le croiroient pas seul; lorsqu'il se sentit entraîné par les Courans avec tant de violence, qu'il n'y trouva pas d'autre remède que de tourner sa proue vers l'Angleterre. Il perdit ainsi la double espérance de rafraichir ses gens, qui étoient accablés de maladies, & de rejoindre le Thomas & l'Hector. Le 15 &

II. Part.

Pp

le

Dounton.
1612.

Pulo Panian.

Dounton re-
joint l'Amiral
dans cette
Isle.

1613.

Le Pepper-
Corn est ren-
voyé en An-
gleterre.

Vaisseaux
qu'il trouve
dans la Baye
de Saldanna.

Il rencontre
deux Cara-
ques Portu-
gaisés.

DOUNTON.
1613.

le 16, il effuya des pluies d'une grosseur surprenante. Le 18, il passa la Ligne.

[Le reste de sa navigation n'auroit eu que de l'agrément, avec le plus beaux tems du monde & la flatteuse idée d'une riche cargaison, si le scorbut & d'autres maladies n'eussent continué de troubler l'Equipage.] Le 10 de Septembre, après avoir doublé les Caps d'Espagne, le vent devint si difficile à gouverner, que Douton n'espérant point de pouvoir aborder dans aucune partie Méridionale de l'Angleterre, dirigea sa course au Nord-Est, pour gagner Milford-Haven dans le Pays de Galles, d'où il se promettoit plus de facilité à donner de ses nouvelles à la Compagnie. Le lendemain, à cinq heures après-midi, on découvrit tout à la fois la Côte de Galles & celle d'Irlande, qui se présente par une haute montagne entre Wexford & Waterford. On passa la nuit à l'ancre, dans la crainte d'être jetté contre les rocs, par un vent qui étoit encore devenu plus impétueux. Il continua, le jour suivant, avec tant de furie, que perdant toute espérance de pouvoir s'approcher de Milford Haven, Douton se déterminâ tout-d'un-coup à se réfugier dans la Rivière de Waterford. Le 13 au matin, il reconnut la Tour de Whooke, seule marque à laquelle on distingue cette Rivière, qui n'en est qu'à trois lieuës. A huit heures, on aperçut une petite Barque, qui sortoit de la Rivière, à qui l'on fit signe de venir à bord. C'étoit une Barque Françoisë, qui alloit à Wexford, & que le Capitaine louâ pour aller porter la nouvelle de son arrivée au Commandant du Fort de Dunganon, parce que l'entrée du Canal étant fort étroite, il craignoit que son Vaisseau ne souffrît du moindre retardement, s'il étoit forcé de jeter l'ancre. A midi, il remonta la Rivière jusqu'au lieu qui se nomme *Passage*, où il trouva un Pêcheur de Lime, nommé *Stephen Bonner*, qui vint au-devant de lui dans sa Barque avec quelques autres Matelots, & qui entreprit avec beaucoup de zèle de rendre toutes sortes de services aux malades du Vaisseau.

Le 18, Douton dépêcha Bonner à Londres, avec une lettre à la Compagnie, par laquelle il lui rendoit compte de son arrivée & de ses besoins. Il reçut, le même jour, la visite du Docteur Lancafter, Evêque de Waterford, qui signala sa politesse par un grand festin qu'il fit préparer à bord, & son zèle par un sermon qu'il prêcha devant l'Equipage.

[Le 21 on eut aussi la visite du Capitaine Jean Burrell qui offrit de prêter à Douton l'argent dont il avoit besoin, pourvu qu'on envoyât avec lui quelqu'un à Cork: on choisit Mullineux pour cela]. Le 22, il arriva au Capitaine Douton une disgrâce, [qui non-seulement lui rappella les trahisons & la barbarie des Turcs, mais qui lui fit douter si c'est avec raison que ses Compatriotes s'attribuent l'honneur d'être plus humains & de meilleure foi que ces Infidèles.] Il avoit congédié (c) un de ses Matelots pour quelques crimes notoires. Ce misérable, qui devoit se croire heureux d'avoir évité le dernier supplice, s'engagea au service de Stratford, Commandant du Fort de Dunganon, & ne tarda point à lui raconter toutes les expéditions de son Vaisseau dans la Mer Rouge. Stratford n'étoit point assez riche pour vivre content de sa fortune, ni assez honnête-homme pour rejeter l'occa-

(c) *Angl.* Il avoit fait mettre en prison à Waterford. R. d. E.

Il arrive à
Waterford en
Irlande.

Douton est
arrêté en qua-
lité de Pyrate.

sion de
la Pyr-
chandi
plein p
ton qu
sa Cha
qui la
armés
timent
non, a
nication
se voir
tretiens
la même
leurs dé
qu'il eût
blic s'éto
par les
Lawrenc
tyrannie
que de V
& la juft
[Le 23
Capitaine
avec de
Bâtiment
Orientale
pour ach
IL for
tin, il ét
la Rade d
où se tro
core le c
les Offici
Contre-m
immédiat
avoir pris
ce, justifi
Ajoutons
rie, il rap
prétend n
le même
riva à Til
site des D

son de s'enrichir par une injustice. Il crut pouvoir abuser du Statut contre la Pyraterie, pour arrêter le Pepper-Corn, & se saisir de toutes les marchandises au noin du Comte d'Ormond, dont il eut l'adresse d'obtenir un plein pouvoir. Il vint à Passage avec cette autorité ; & faisant dire à Dounton qu'il avoit deffein de le visiter sur son Bord, il le pria de lui envoyer sa Chaloupe. Elle lui fut envoyée sur le champ ; mais il fit arrêter ceux qui la conduisoient, & prenant ses propres Matelots avec quelques gens armés pour se rendre sur le Vaisseau, il arrêta aussi le Capitaine & son Bâtiment à titre de Pyraterie. Dounton fut renfermé dans le Fort de Dunganon, avec des ordres rigoureux pour lui retrancher toutes sortes de communication ; ou si quelqu'un obtint la liberté de le visiter, ce ne fut que pour se voir forcé, en le quittant, de répéter sous la foi du serment, tous les entretiens qu'il avoit eus avec le Prisonnier. Ses gens furent examinés avec la même rigueur, & l'on employa les détours les plus captieux pour rendre leurs dépositions nuisibles au Capitaine. Sa prison dura près d'un mois, sans qu'il eût la liberté de se défendre ni de se plaindre. Cependant le cry public s'étoit fait entendre en sa faveur, & le Comte d'Ormond mieux instruit par les informations de quantité d'honnêtes-gens, envoya à Passage Sir Lawrence Esmond pour approfondir cette affaire. Dounton fut délivré de la tyrannie de Stratford, & conduit à Passage, où dans la présence de l'Evêque de Waterford & d'Esmond, il prouva aisément la vérité de sa Commission & la justice de sa conduite ; & il fut remis en possession de son Vaisseau.

[Le 23 Mullineux expédia à la Compagnie les lettres par lesquelles le Capitaine lui donnoit avis de cette désagréable affaire ; & revint de Cork avec de l'argent.] Dounton vit arriver le 26 de Septembre, dans un petit Bâtiment de Bristol, Benjamin Joseph, [député de la Compagnie des Indes Orientales,] qui lui apportoit de l'argent avec des hommes & des provisions pour achever son voyage.

Il fortit, le 6 d'Octobre, de la Rivière de Waterford. Le 12 au matin, il étoit à la hauteur de Beachy, & quelques heures après il entra dans la Rade de Douvres. Il en partit le 13 pour aller jeter l'ancre aux Dunes, où se trouvant près d'un Vaisseau de guerre, nommé *l'Assurance*, il eut encore le chagrin, sur diverses indiscretions de ses gens, de se voir arrêté par les Officiers de ce Bâtiment jusqu'à l'arrivée des ordres de l'Amirauté. Son Contre-maître, qu'il dépêcha aussi-tôt à la Compagnie des Indes, apporta immédiatement l'ordre de le relâcher ; [mais l'opinion même qu'on sembloit avoir prise, en Angleterre, de son voyage & de la nature de son commerce, justifie quelques réflexions qui me sont échappées sur son propre récit. Ajoutons qu'en reconnoissant, dans sa Relation, qu'il fut accusé de Pyraterie, il rapporte bien qu'il se mit à couvert de cette imputation ; mais il ne prétend nulle part qu'elle fût sans fondement.] [Le 18 il mit à la voile, & le même jour il jeta l'ancre dans la Rade de Gorend. Le lendemain il arriva à Tilbury. Le 20 il se rendit à Blackwall. Et l'après-midi, il eut la visite des Députés de la Compagnie, qui le déchargèrent de sa commission.]

DOUNTON.
1613.

Il est renfermé dans le Fort de Dunganon.

Il obtient la liberté & retourne en Angleterre.

Remarque sur son voyage.



LATITUDES.

Aden en Arabie.....	12	35	Dabul(entrée de la Rade)...	17	34
Variation Ouest.....	12	40	Variation.....	15	34
Isle de Cameran.....	15	00	Mafigilan.....	12	10
Baye de Soually.....	20	55	Cap de Galle dans l'Isle de		
Variation Ouest.....	16	40	Ceylan.....	5	40

C H A P I T R E II. (a)

Voyage d'Antoine Hippon à la Côte de Coromandel, à Bantam
& à Siam en 1611.

HIPPON.
1611.
Remarques
préliminaires
sur cette Re-
lation.

ON trouve dans Purchaff deux Relations de ce Voyage, l'une par Nathaniel Marten (b), Contre-maître du Vaisseau nommé le *Globe*, qui fut envoyé seul dans l'Inde, en 1611, sous le commandement du Capitaine Hippon, l'autre par Floris. Celle-ci, qui est de Marten, ne contient guères que des remarques nautiques & des observations de latitude, lecture plus utile qu'agréable, & qu'on offre ici presque uniquement aux Navigateurs & aux Géographes. Aussi Purchaff même a-t'il supprimé (c) une grande partie du Journal de Marten, & n'y a-t'il joint celui de Floris que pour dédommager le Lecteur de la sécheresse du premier. Cependant, comme le dessein de ce Recueil est de donner un corps de tous les Voyages, ceux qui prennent la peine de le composer ne doivent pas craindre qu'on leur fasse un reproche d'avoir apporté trop de soins à le rendre complet; sur-tout lorsqu'avec une fidélité constante pour leur plan, ils n'y admettent rien qui ne porte le caractère de la vérité. Qu'on y fasse réflexion: ce ne sont pas les voyages les plus estimés dont la lecture a le plus d'agrément. Les premiers Navigateurs de chaque Nation se sont d'abord attachés à découvrir des Côtes inconnues, & n'ont guères écrit que pour l'instruction de ceux qui visiteroient les mêmes lieux, dans la vûe d'y faire d'autres sortes de découvertes. C'est ce qui rendra bientôt les Relations plus agréables, à mesure que les années vont augmenter. [Dailleurs il faut se rappeler ce qu'on a pris soin de répéter ici plusieurs fois, & ce que chaque Lecteur doit avoir vérifié lui-même; que les Marchands Anglois, dans l'origine de leur commerce, étoient conduits par l'unique espoir du gain, sans aucune vûe de curiosité ou de plaisir, & j'ose dire, avec aussi peu de lumières que de goût. L'avidité des richesses a fait entreprendre aux Anglois les voyages de commerce; & le succès du commerce, qui a produit avec les richesses le goût des sciences & du plaisir, les a fait penser ensuite à tirer de leurs voyages autant d'agrément que d'utilité. O N

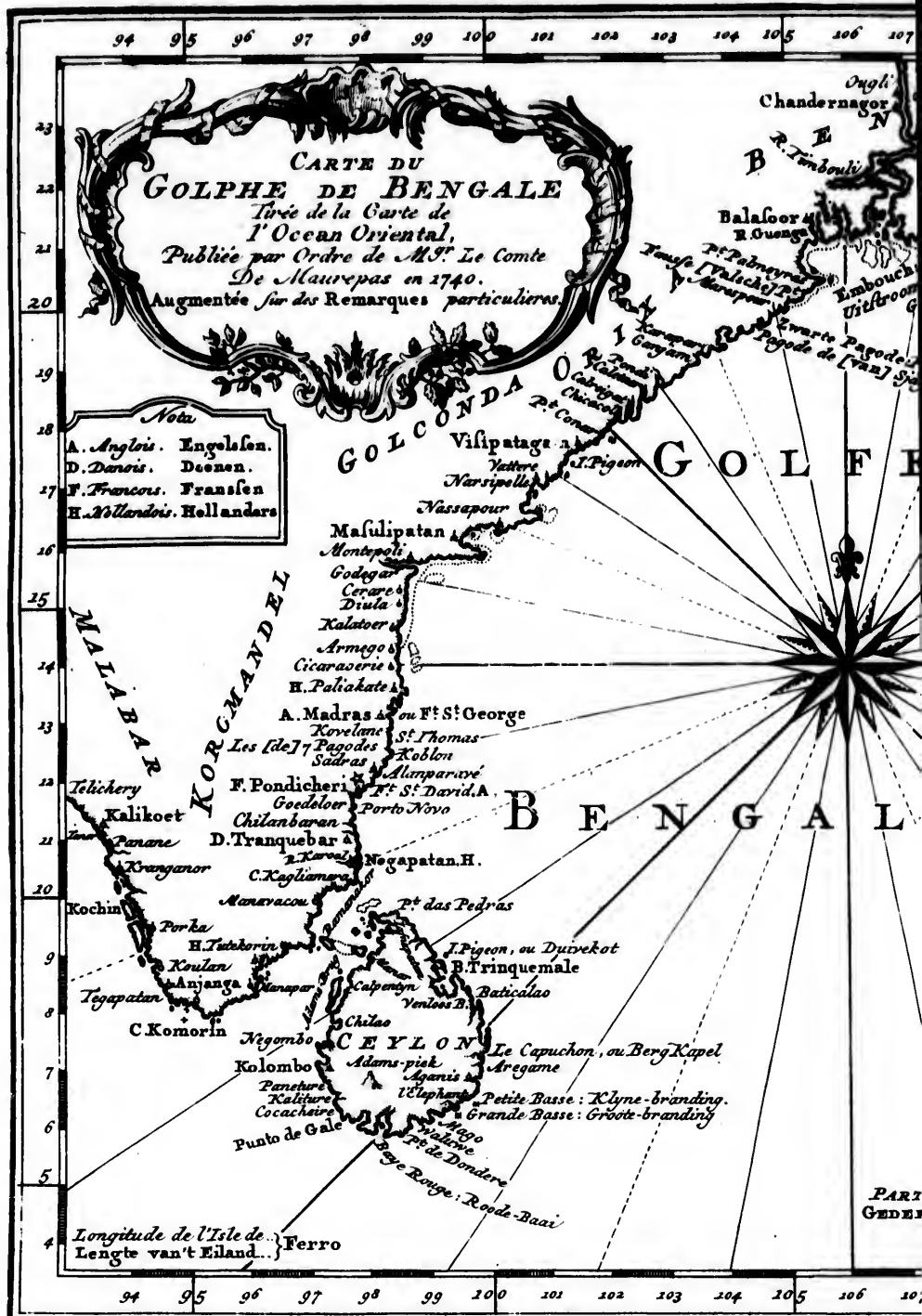
Réflexion
sur les pre-
miers Naviga-
teurs Anglois.

(a) C'est le XIII. Chapitre du III. Livre de l'Original. R. d. E.

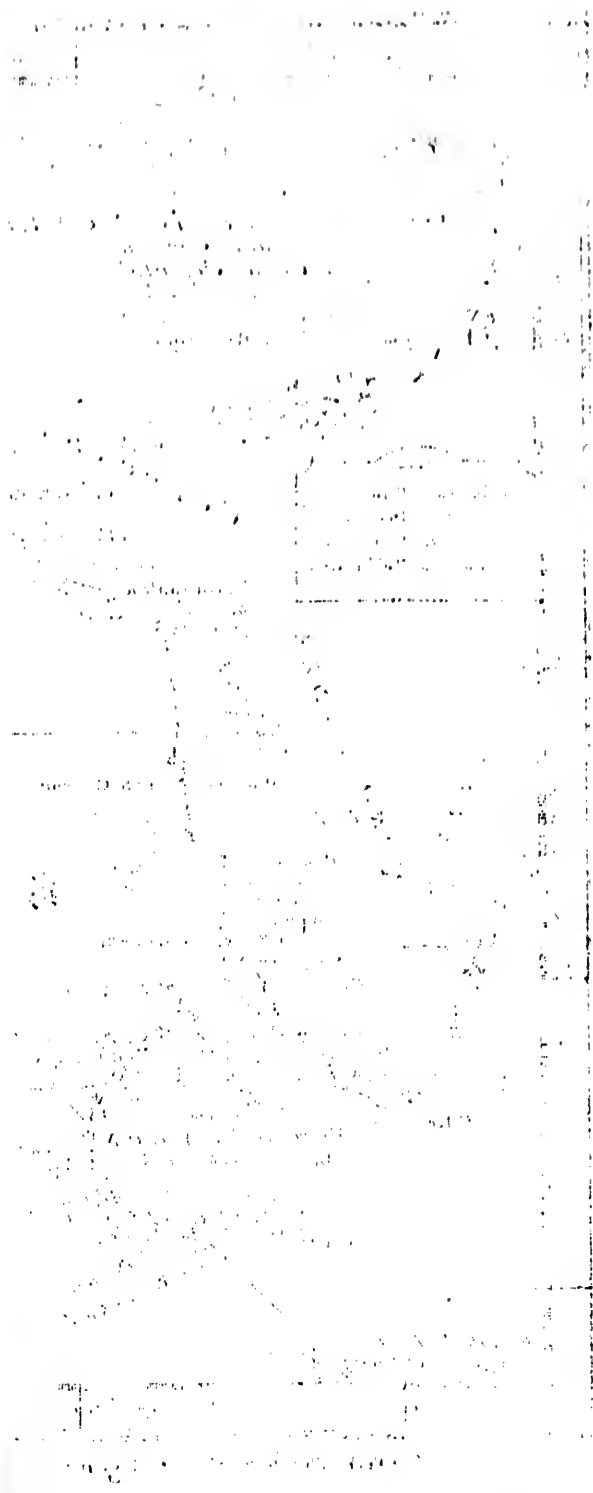
(b) Voyez Vol. I. pag. 314. de la Collection de Purchaff.

(c) Au lieu de supprimer des articles en-

tièrs, qui interrompent le fil de la Narration, il auroit mieux fait d'abrégé chaque paragraphe, en donnant exactement la route du Vaisseau.



J. V. Schley delin.
KAART van de GOLF van BENGALE, gemaakt na de Fransse-Kaart van den Oosten.
 Vermeerderd op byzondere Aa...



ON ne
nuyeuſe r
17 Janvier r
de Mai.
zambique
dans l'Ifle
4 d'Août
minutes.
voit diſtin
trois lieuë
Côte ſe p

LE 6,
17 Courant,
depuis les
lieuës; ca
juſqu'à de
cheurs, c
de riſque
huit lieuë
tourna la
rempliſſoi
Tour de
mouilla ſi

HIPP
ſeize lieuë
fond qui
11 degré
Nord qua
re, qui ſ'
Thomé.
liapor à c
haute, qu
un banc
Nord-Eſt
juſqu'à n
ne en ſe
17 midi, on
a, au No
vage; ma
trouvant
cre ſur h
bord de l
dre au R
renverſée
ne de no
l'Auteur

LE 15
vernante

ON ne se plaindra point de trouver, dans la Relation de Marten, une enuyeuſe répétition de la route d'Afrique.] Etant parti de Blackwall le 3 de Janvier 1611, [ſur un Vaiſſeau nommé le *Globe*, il arriva à Saldanna le 21 de Mai. Il quitta cette Baye le 6 de Juin & ayant dirigé ſa courſe par Mozambique, Comore & Pema,] il ſe transporta à la hauteur du Cap de Galle, dans l'Iſle de Ceylan, où il ſe trouva le dernier jour du mois de Juillet. Le 4 d'Août au matin, l'Auteur obſerve que la variation étoit de 13 degrés 7 minutes. A Midi, le Vaiſſeau étant à ſix lieuës de la terre, qu'on appercevoit diſtinctement du tillac, on eut pour latitude 9 degrés 15 minutes. A trois lieuës du rivage, on trouva neuf braſſes de fond, & l'on jugea que la Côte ſe préſente Nord-Oueſt, & Nord-Oueſt quart au Nord.

Le 6, au matin, on s'aperçut que le Vaiſſeau étoit engagé dans un grand Courant, dont la direction étoit Nord quart à l'Oueſt. [A midi on trouva que depuis les quatre heures du ſoir, du jour précédent, on avoit fait dix-ſept lieuës; car alors on avoit pour latitude 10 degrés 31 minutes. Depuis midi juſqu'à deux heures, on porta Nord-Oueſt.] Cependant la vûe de pluſieurs Pêcheurs, qu'on découvrit du haut des mâts, fit juger auſſi qu'il y avoit peu de riſque à les ſuivre; & la terre qui ſe fit voir preſqu'aulli-tôt à ſept ou huit lieuës vers l'Oueſt-Nord-Oueſt, acheva de raſſûrer les Matelots. On y tourna la proue, ſur vingt braſſes de fond. A meſure qu'on avança, l'eau ſe rempliſſoit de rocs & de baſſes. Vers trois heures après-midi, on apperçut la Tour de Négapatan, & un Vaiſſeau, qui étoit à l'ancre au Nord-Oueſt. On mouilla ſur huit braſſes, à trois lieuës du Rivage.

HIPPON, qui n'explique point ſes projets, remit à la voile, le ſoir, & fit ſeize lieuës juſqu'au lendemain à midi, portant Nord quart à l'Est, ſur un fond qui ſe ſouſtint ſans ceſſe entre douze & quatorze braſſes. La latitude, de 11 degrés 57 minutes. Depuis le 7 juſqu'au 8 à midi, il continua de porter Nord quart à l'Est, & l'on ſit environ vingt lieuës, à la vûe de la haute terre, qui s'éleve de collines en collines. On prit ce jour-là une Barque de Saint Thomé. Le 9 à midi, on découvrit au Nord-Nord-Oueſt la Ville de Méliapor à deux lieuës. La marque, pour la reconnoître, eſt une montagne fort haute, qui eſt dans les terres. A deux lieuës au Sud de Paleakate, on trouve un banc, qui n'eſt guères à plus d'un mille du Rivage, mais dont la pointe Nord-Eſt s'en écarte de plus d'une lieuë. On s'en approcha imprudemment juſqu'à ne trouver que trois braſſes de fond; ce qu'on peut éviter ſans peine en ſe tenant toujours ſur dix ou douze braſſes. Le 9, à quatre heures après-midi, on mouilla vis-à-vis la Ville, [qui s'étend à l'Oueſt quart au Nord.] Elle a, au Nord, une croix qui peut être apperçue à deux ou trois milles du Rivage; mais, de ce lieu, on ne peut découvrir la Ville même. Hippon, ne trouvant point cette Rade commode, s'avança plus au Nord, & jeta l'ancre ſur huit braſſes. Le 10 à midi, ils virent paroître une Barque, qui vint à bord de la part du Gouverneur. Browne & Floris prirent le parti de deſcendre au Rivage, mais dans la Chaloupe du Vaiſſeau, qui fut malheureuſement renverſée par une vague en paſſant la barre, ſans qu'il y eut néanmoins perſonne de noyé. Paleakate eſt ſituée au 13. degré 13 minutes de latitude. Le 13 l'Auteur trouva la variation d'un degré 15 minutes par le demi-cercle.

Le 15, Hippon deſcendit lui-même à terre, pour conférer avec la Gouvernante; mais il revint à bord le jour ſuivant, ſans avoir pû s'accorder ſur

HIPPON.
1611.
Départ & route d'Hippon.

Tout de Négapatan.

Méliapor.

On arrive à Paleakate, qu'on quitte auſſi tôt.

HIPPON.
1611.

les articles du commerce. Dès le même jour il leva l'ancre pour gagner Petapoli. Il s'avança l'espace de trente lieuës jusqu'au 17 à midi, à la latitude de 14 degrés 15 minutes, en portant sans cesse Nord quart à l'Est. Du 17 au 18, il fit environ vingt-trois lieuës, vers le Nord, mais d'un si mauvais tems qu'il fut obligé de renoncer aux observations. Le 18 au matin, [il découvrit à quatre milles de la terre une galiotte, qui étoit sur sept brasses d'eau; elle se tint tranquille jusqu'à ce qu'il fut fort près d'elle; mais alors elle s'engagea entre des bancs de sable. Ensuite] il changea sa course du Nord-Nord-Est à l'Est-Nord-Est & à l'Est quart au Nord; mais trouvant peu d'eau jusqu'au-delà d'une ouverture d'environ deux lieuës, qui forme une petite Baye dans les terres. Le 18, depuis midi jusqu'à cinq heures, il porta Nord-Est quart à l'Est, pour trouver plus d'eau, parce que la Côte s'avance ici beaucoup plus à l'Est. A cinq heures, on aperçut, à la distance d'environ six lieuës, une touffe d'arbres, qui est proche de Petapoli, la terre est fort haute au Nord-Ouest de cette Ville. A sept heures on mouilla sur neuf brasses. Le lendemain au matin on s'avança vers les arbres; & vers neuf heures, on jeta l'ancre sur cinq brasses, à deux milles du Rivage.

Hippon entre
dans la Rade
de Petapoli.

DEUX Barques, qui portent dans ce lieu le nom de *Gingathes*, apportèrent à bord une lettre des Marchands de la Ville. Elles furent suivies presque aussitôt d'une autre Barque & d'un Messager de la part du Scha-Bandar. C'étoient des invitations à descendre pour le commerce. On y répondit civilement, & le lendemain, Hippon reçut un présent du Scha-Bandar, avec deux nouvelles Barques pour les Facteurs du Vaisseau qui voudroient descendre à terre. Cinq Anglois, Floris, Lucas, Essington, Adam Dounton & Leman, s'offrirent les premiers. Ils furent si bien reçus par le Scha-Bandar & les Marchands, qu'ayant renvoyé à bord le 21, pour marquer leur satisfaction, le Capitaine ne fit pas difficulté d'entrer le même jour dans la Rade, [où il jeta l'ancre sur neuf brasses & demi d'eau.] La marque, pour passer la Barre sans danger, est un petit Palmier sur le bord de la Côte, vers la pointe Nord de la colline. L'Auteur trouva la variation de 12 degrés 27 minutes.

Il se rend à
Masulipatan.

LE 28, Floris & Essington revinrent à bord; & le soir, on partit pour Masulipatan, avec le vent au Sud-Est: On y arriva le 30. Je supprime les observations de la route, parce qu'elles ne regardent que les vents (*d*), qui ne sont pas toujours les mêmes. On ne trouva nulle part plus de cinq brasses dans ces deux jours de navigation; & la Rade de Masulipatan, où l'on jeta l'ancre à cinq heures, n'a pas plus de trois brasses & demi. [Un grand Arbre, qui sert de marque pour entrer dans la Rade, est situé Ouest quart au Nord, tirant à l'Ouest. La Côte méridionale court au Sud quart à l'Ouest, tirant au Sud, & la Côte septentrionale s'étend au Nord-Est, tirant à l'Est.] Le 31, les Facteurs descendirent à terre, pour y demeurer au nombre de cinq; Floris, Essington, Simon Evans, Cuthbut, Whitfield & Arthur-Smith. L'Auteur observa le 28 de Décembre que la variation étoit de 12 degrés 22 minutes.

(*d*) C'est pourquoi nous n'avons pas cru devoir suppléer ce que le Traducteur a supprimé ici. La seule chose qui mérite peut-être d'avoir place ici, c'est que l'Auteur de cette

Relation remarque que le pays qui est à l'Est de Petapoli s'étend Est quart au Sud, & Ouest quart au Nord. R. d. E.

ON
même
on vit à
& dont
Janvier
(e). Le
49 min

LE 7
avoient
Petapoli
14, que
l'ancre
ou de S
ta l'An
éloigné
l'on avo
tié Nord
on remit
ne au Su
qu'Hippo
ce Port,
transport
passé dan
le voyage

LE 20
avoir fait
nutes de
demi-cer
de 13 de
tes. Des
lieuës, &
tion étoit
porté à l'
fait sept
le soir, la
grés 15 n
qu'au 24
entre Oue
va sous la
DEPU
vingt & u
observé la
& l'ampli
minutes.

(e) Il fa
la Rade dont
pointe dont

ON remit le 30 à la voile pour retourner à Petapoli, où l'on arriva le même jour à 8 heures du soir, après être parti à 7 du matin. [Sur la route on vit à midi, du côté du Sud, une Pointe qui s'étend Sud quart à l'Ouest; & dont la latitude étoit 25 degrés 57 minutes.] Marten observa, le 4 de Janvier, la latitude de cette Rade, qu'il trouva de 15 degrés 36 minutes (e). Le 15 & le 26 ayant renouvelé les observations, il trouva 15 degrés 49 minutes.

LE 7 de Février, les Facteurs revinrent à bord avec les marchandises qu'ils avoient achetées; & le 11 à six heures du matin, on sortit de la Rade de Petapoli avec le vent au Nord-Nord-Ouest. On eut si peu de vent jusqu'au 14, que la crainte des Courans, qui portoient au Nord-Est, fit demeurer à l'ancre à six lieuës de la Rade. [Le 12 on fit voile par un vent de Sud-Est, ou de Sud-Est quart à l'Est, jusqu'à trois heures après-midi; & alors on jeta l'Ancre sur neuf brasses d'eau. Suivant le calcul de l'Auteur, on s'étoit éloigné de six lieuës de la Rade, en tirant au Sud-Ouest quart au Sud; & l'on avoit à l'Ouest moitié Sud, les Terres hautes qu'on avoit à l'Ouest moitié Nord, quand on étoit dans la Rade.] Le 14, à quatre heures du matin, on remit à la voile avec le vent au Sud-Sud-Est, & l'on porta avec assez de peine au Sud-Est & au Sud-Est quart au Sud. [Il y a beaucoup d'apparence qu'Hiipon reprit vers Masulipatan, & qu'ayant passé quelques semaines dans ce Port, il y reprit les Facteurs qu'il y avoit laissés; car la Relation nous transporte tout-d'un-coup au 20 de Mars, sans aucune trace de ce qui s'est passé dans l'intervalle, & les mêmes Facteurs reparoissent plusieurs fois dans le voyage.]

LE 20 de Mars, on fut surpris par le calme. Le lendemain à midi, après avoir fait sept lieuës [au Sud-Sud-Ouest], on se trouva à 2 degrés 26 minutes de latitude. La variation étoit le soir de 13 degrés 57 minutes par le demi-cercle; & l'amplitude, de 4 degrés 27 minutes, qui étant soustraits de 13 degrés 57 minutes, faisoient, pour la variation, 9 degrés 25 minutes. Depuis le 21 à midi, jusqu'au 22 à la même heure, on fit quinze lieuës, & la latitude se trouva d'un degré 34 minutes. Au soir, la variation étoit de 20 degrés 10 minutes; ce qui fit voir qu'on avoit été emporté à l'Ouest par un grand Courant. Le lendemain à midi, après avoir fait sept lieuës Sud quart à l'Est, on trouva la latitude de 57 minutes, & le soir, la variation de 10 degrés. L'Azimuth magnétique étoit de 15 degrés 15 minutes; & l'amplitude, 5 degrés 13 minutes. Depuis le 23 jusqu'au 24 à midi, on fit vingt-trois lieuës Sud quart à l'Est, avec le vent entre Ouest & Sud-Ouest; après quoi, suivant les informations, on se trouva sous la Ligne.

DEPUIS le 24 jusqu'au 25 à midi, on avança au Sud-Sud-Est, l'espace de vingt & une lieuës, jusqu'à 57 minutes de latitude du Sud. L'Auteur ayant observé la variation trouva l'Azimuth magnétique de 17 degrés 40 minutes, & l'amplitude de 6 degrés; ce qui donnoit pour la variation 9 degrés 40 minutes.

DEPUIS

(e) Il faut qu'il y ait ici une erreur; car la Rade dont il s'agit est plus au Nord que la pointe dont il vient d'être parlé. Peut-être qu'au lieu de Petapoli, on devoit lire ici Masulipatan.

HIPPON.
1612.

Il revient à Petapoli, & part après son commerce.

Continuation de la route & des observations.

HIPFON.
1612.

DEPUIS le 25 à midi jusqu'au 26 à la même heure, on fit quinze lieuës au Sud-Sud-Est, avec un vent variable entre le Nord-Nord-Ouest & l'Ouest-Sud-Ouest. La latitude se trouva d'un degré 30 minutes. Au soir, l'Azimuth magnétique portoit 15 degrés 5 minutes; & l'amplitude, 6 degrés 21 minutes: par conséquent la variation 8 degrés 54 minutes.

Iles voisines
de Bantam.

(f) DEPUIS le 31 à midi jusqu'au premier d'Avril à midi, le vent demeura Sud & très-foible. On fit douze lieuës en portant à l'Est-Sud-Est, & la latitude fut de 4 degrés une minute. Du premier au second, vingt & une lieuës & deux tiers Sud-Est quart à l'Est, & la latitude 4 degrés 24 minutes. Suivant le calcul de l'Auteur, qui se trouva d'accord avec ses observations, on avoit douze lieuës Est-Sud-Est, & deux lieuës (g) Sud & quart à l'Est. Au matin, l'Almicanter & l'Azimuth magnétique portoit un degré 30 minutes, l'amplitude 8 degrés 47 minutes; ce qui faisoit pour la variation 7 degrés 27 minutes. Vers deux heures du matin, la mort enleva un Marchand, nommé Adam Douglas. Du 2 au 3, on fit trente-deux lieuës, & l'on se trouva vis-à-vis la partie la plus Occidentale de l'Isle d'Engam (h). Le 26, à quatre heures après-midi, on jetta l'ancre dans la Rade de Bantam, sur quatre brasses & demi de fond. Pulo-Panian porte Nord, Pulotando Nord-Ouest quart au Nord, Puloduo Est-Sud-Est, & la pointe la plus Occidentale de Puloranzo Nord-Ouest quart au Nord. La pointe la plus Orientale de Pulolimo touche presque à la pointe Occidentale de Java. Aussi-tôt qu'Hippon eut mouillé l'ancre, Spalding, l'acteur Anglois de Bantam, vint à bord avec deux autres Anglois du Comptoir.

Lukapara.

Montagne
de Mompine.

LE 31 de May, à quatre heures après-midi, les Marchands qui étoient descendus à terre, rentrèrent dans le Vaisseau; & vers neuf heures, on remit à la voile en portant au Nord-Nord-Est avec le vent au Sud. Le premier de Juin, on eut un si mauvais tems, qu'on prit le parti de mouiller contre l'Isle de Pulotando, sur un fond de dix-neuf brasses. Le lendemain, on partit avec le vent au Sud-Est, & l'on ne trouva bientôt que cinq brasses, qui diminuèrent encore jusqu'à quatre. L'Isle est couverte de bois, & sa longueur paroît d'environ quatre milles. On apperçoit à peu de distance une chaîne de rocs & de sables. Depuis six heures au matin qu'on avoit mis à la voile, jusqu'à midi, on fit sept lieuës Nord quart à l'Ouest. Vers huit heures, on découvrit du haut des mâts Lukapara, à huit ou neuf lieuës de distance. Le 7, on fit encore sept lieuës jusqu'à midi, en portant au Nord-Ouest. Vers dix heures on apperçut la montagne de Mompine, au Nord-Est, à la distance au moins de huit lieuës; après quoi l'on ne trouva jamais moins de dix brasses aux langues basses de Sumatra. Le 9 à cinq heures du matin, on porta au Nord-Ouest quart au Nord, comme la Côte s'étend elle-même, mais on ne s'approcha pas à plus de trois ou quatre lieuës de la pointe de Mompine, parce qu'il se présente une chaîne de rocs à deux lieuës de la pointe Orientale de Sumatra, qui est la septième pointe des Détroits. [Ces Rocs s'étendent de l'Est à l'Ouest.] La profondeur de l'eau augmenta de dix jusqu'à quatorze brasses. Quand on a Mompine

(f) La 2^{de}. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

(h) Cette Isle est au Sud-Ouest de Sumatra.

(g) Angl. dix lieuës. R. d. E.

pine au
degré 3LE 1^{er}
Nord-O
soir, on
main à v
trouva a
loignée
aussi, m
teur déc
pour la l
lieuës O
haute te
trois petLE 1^{er}
degré 35Nord-O
midi, l'

Le 13, l'

au Nord
toient fr

rendre l'

cette nuit
qu'une brva sur di
on fit dix

& le fond

Ouest, à

l'Auteur,

on n'avoit

jusqu'à six

lieuës, a

n'étoit qu

d'une lieu

douze lie

le Vaissea

qu'on étoit

dre le par

éviter de

La latitude

DEPUIS

lieuës No

(i) Nou
tir que not
phe que M
suivre dans
conservons

pine au Sud-Est, on est délivré des rocs. La latitude étoit ce jour-là d'un degré 39 minutes.

LE 10, vers trois heures du matin, on découvrit à trois lieux au Nord-Nord-Ouest, une Isle de petite étendue. Depuis midi jusqu'à six heures du soir, on fit six lieux au Nord; & depuis six heures du soir jusqu'au lendemain à midi, on fit dix-huit lieux en continuant la même course. On se trouva alors à un degré de latitude du Nord, à la vûe de deux Isles; l'une éloignée de sept lieux au Sud-Ouest quart à l'Ouest; l'autre de sept lieux aussi, mais à l'Ouest-Sud-Ouest. Le fond étoit de vingt-cinq brasses. L'Auteur découvrit du haut des mâts une haute terre à douze lieux, qu'il prit pour la haute terre de Bantam (i). Depuis midi jusqu'à six heures, on fit sept lieux Ouest quart au Nord. Le fond se trouva de vingt-cinq brasses, & la haute terre de Bantam ne parut plus alors qu'à six lieux. On apperçoit trois petites Isles à l'extrémité Sud-Est de cette Isle.

LE 12, on fit cinq lieux, Nord quart à l'Est. La latitude se trouva d'un degré 35 minutes & le fond de vingt-cinq brasses, [& à dix lieux Ouest Nord-Ouest de la Côte septentrionale de l'Isle de Bantam.] Dans l'après-midi, l'Auteur découvrit à neuf lieux au Nord-Ouest, une Isle assez haute. Le 13, depuis six heures du soir jusqu'au 14 à midi, on avança neuf lieux au Nord-Ouest quart au Nord, à cause du Courant. Les calmes, qui étoient fréquens, servoient non-seulement à retarder la navigation, mais à rendre l'action des Courans plus difficile à surmonter. On se crut penlant cette nuit dans un grand danger, lorsqu'ayant jetté la sonde on ne trouva qu'une brasse de fond. Mais après s'être avancé en tremblant, on se retrouva sur dix & onze brasses. Depuis six heures au matin du 15 jusqu'à midi, on fit dix lieux Nord-Nord-Est. La latitude étoit de 4 degrés 48 minutes, & le fond de trente brasses. A huit heures, on apperçut une Isle au Nord-Ouest, à quatre milles, [& à cinq lieux du Continent suivant le calcul de l'Auteur, elle étoit à 4 degrés, 35 minutes.] La nuit ayant été fort calme, on n'avoit remarqué qu'un Courant, qui alloit vers le Nord. Depuis midi jusqu'à six heures du soir, on porta au Nord-Nord-Ouest, & l'on fit huit lieux, après lesquelles on découvrit une autre Isle à l'Ouest quart au Nord. On n'étoit qu'à cinq ou six lieux du Continent, dont cette Isle n'est éloignée que d'une lieue. Depuis le 16 à midi jusqu'au dix-sept à la même heure, on fit douze lieux au Nord-Nord-Ouest; mais on découvrit tout-d'un-coup devant le Vaisseau un roc abîmé, qui dans l'effroi dont on ne put se défendre, quoiqu'on eût encore onze brasses d'eau à moins d'une lieue du Rivage, fit prendre le parti de tourner promptement au Nord-Est; sans compter qu'on voulut éviter deux petites Isles à l'Est, qui ne paroissoient pas non plus sans danger. La latitude étoit ce jour-là de 5 degrés 54 minutes.

DEPUIS le 17 à midi, jusqu'au lendemain à la même heure, on fit huit lieux Nord-Ouest; & le même nombre depuis le 18 jusqu'au 19, dans la même

(i) Nous avons déjà eu occasion d'avertir que nous ne changerions rien à l'Orthographe que Mr. Prévost a trouvé-à-propos de suivre dans les noms de lieux; ainsi nous conservons ici le nom de Bantam, quoiqu'il

ne s'agisse pas de Bantam dans l'Isle de Java, mais de la petite l'Isle de Bantam, ou Bintang, dont il a déjà été parlé cy-devant Vol. I. page 136.

HIPPON.
1612.

Isles diverses, fonds & latitudes.

Danger du Vaisseau Anglois.

HIPPON.
1612.
Roc dange-
reux & sa si-
tuation.

me direction. Le matin à sept heures; Marten aperçut un petit roc à trois lieues du Vaisseau. Comme on s'en trouva fort près vers midi, il descendit dans la Chaloupe pour s'assurer du fond, qu'il trouva de 12 brasses à la portée d'un jet de pierre, & de 6 brasses contre le roc. Cet écueil est entre la pointe Ouest & la pointe Sud de la terre, à trois ou quatre lieues de la première, & à deux ou trois lieues de l'autre. Depuis le 20 jusqu'au 21 à midi, on porta au Nord-Ouest pendant six lieues. Le calme obligea de mouiller deux fois dans le cours de la nuit. Depuis le 21 jusqu'au 22, on côtoya le Rivage, avec le vent à l'Ouest; après quoi l'on aperçut la basse pointe de sable de la Rade de Patano, à deux lieues au Sud du Vaisseau.

ON s'arrêta dans cette Rade jusqu'au 4 d'Août, qu'on remit à la voile avec le vent au Sud-Sud-Ouest; & l'on porta successivement au Nord-Ouest, au Nord-Ouest quart à l'Ouest, & au Nord-Ouest quart au Nord. Suivant le calcul de l'Auteur, depuis neuf heures jusqu'à midi, on fit dix lieues Nord-Ouest, [& alors on eut les terres hautes de la Rade au Sud-Ouest. On trouva depuis trois, jusqu'à sept, huit & dix brasses de profondeur.] depuis midi jusqu'à six heures, dix lieues; & huit lieues, Nord-Nord-Ouest, jusqu'à six heures du matin. Les vents furent variables dans cet espace. Le matin on découvrit la terre à dix lieues.

Suites d'obser-
vations nauti-
ques.

DEPUIS le 6 au matin jusqu'à midi, on fit cinq lieues Nord-Nord-Ouest, & la latitude étoit de 8 degrés 7 minutes. Le fond de dix-sept brasses. [& l'on avoit à dix lieues de distance les terres hautes qui s'étendoient à l'Ouest & au Nord.] Depuis midi jusqu'au 7 à la même heure, on porta au Nord-Nord-Ouest avec fort peu de vent. L'Auteur juge qu'on ne fit pas plus de six lieues; cependant la latitude se trouva de 8 degrés 3 minutes. Du 7 au 8, le vent fut encore très-foible; ce qui n'empêcha point de faire huit ou dix lieues Nord-Nord-Ouest, sur dix-huit & vingt brasses de fond. [Depuis le 8 jusqu'au 9, à midi, le vent fut encore foible & variable, & la latitude fut 9 degrés 40 minutes. Au matin, l'on aperçut deux Isles. Depuis le 9 jusqu'au 10 à midi, le calme rendit le Vaisseau presque immobile. [On eut vingt & vingt-deux brasses de profondeur. Depuis le 10 jusqu'au 11 à midi, on n'eut presque aucun vent], on fit néanmoins deux lieues au Nord-Nord-Ouest, dans cet espace. Le vent recommença le jour suivant, mais pour devenir fort variable, & l'on ne fit jusqu'au 12 que huit lieues Nord quart à l'Ouest; sur vingt-cinq & vingt-six brasses. Du 12 à midi jusqu'au 13, on fit Nord quart à l'Est, vingt-quatre lieues, avec le vent au Sud-Sud-Ouest. On n'étoit qu'à sept ou huit lieues du Rivage [& l'on eut vingt-six & vingt-huit brasses d'eau].

Du 13 au 14, on fit seize lieues Nord quart à l'Ouest, avec un vent Sud-Ouest, & depuis vingt-deux jusqu'à vingt-cinq brasses de fond, à cinq ou six lieues du Rivage. Du 14 au 15, on fit seize lieues Nord quart à l'Ouest avec le vent à l'Ouest, & le même fond, à six lieues de la Côte. Du 15 au 16, dix lieues Nord quart à l'Ouest; mais le fond diminua jusqu'à neuf & huit brasses à quatre lieues du Rivage. Ensuite on porta jusqu'à minuit à l'Est & à l'Est-Sud-Est, jusqu'à ce que la sonde ne fût point trouver que quatre brasses, on se hâta de baisser les voiles; mais le fond diminuant encore jusqu'à trois brasses, on prit le parti de jeter l'ancre jusqu'au jour suivant. Le 18, on avança sur cinq brasses, ayant au Sud quart à l'Ouest la partie la plus

plus M
au No
L.
pour s
minut
res.
Pu
d'un-c
tane à
ne; qu
retour
ployé
ait con
lène et

(k) A
l'île la p
Sud l'île
teurs Ang
roit bien
R. d. E.
(l) Co

Journal

SI la
ne p
faits hist
avoue n
servé qu
Hollande
crit, ni
Floris, i
avec la
1615, il

plus Méridionale de l'Isle (k), & l'embouchure de la Rivière de Siam (l) au Nord.

HIPPON.
1612.

Le 3 de Novembre on quitta cette Baye, & l'on prit au Sud-Sud-Est pour se dégager de l'Isle. Le 4 à midi, la latitude étoit de 12 degrés 33 minutes, après avoir fait vingt-cinq lieuës dans l'espace de vingt-trois heures. On vorta ensuite au Sud quart à l'Ouest, & l'on arriva le 11 à Patane.

PURCHASS, se lassant ici de suivre l'Auteur dans ce détail, abrège tout-d'un-coup sa Relation. Il ajoûte seulement que le Capitaine retourna de Patane à Siam, où il avoit laissé quelques-uns de ses gens, & de Siam à Patane; qu'il fit un second voyage de Masulipatan à Bantam en 1614, & qu'il retourna en Angleterre [où il arriva le 20 d'Août 1615, après avoir employé environ quatre ans & huit mois à son Voyage.] La seule remarque qu'il ait conservée, & qui paroît assez importante, c'est que l'Isle de Sainte-Hélène est cent lieuës plus à l'Ouest qu'elle n'est marquée dans les Cartes.

Conclusion
& remarque
de Purchass.

L A T I T U D E S.

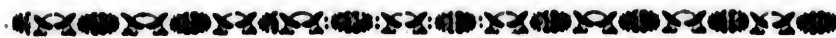
Paléakate.....	13	30
Masulipatan, Pointe du Sud.....	15	30 (m)
Variation.....	12	22
Petapoli.....	15	49

(k) *Angl.* Ayant au Sud quart à l'Ouest l'Isle la plus méridionale, & à l'Est quart au Sud l'Isle la plus Orientale. Sur cela les Auteurs Anglois remarquent que Purchass auroit bien dû dire quelles étoient ces Isles.
R. d. E.

me que cette Relation de Marten, on ne doit pas être surpris qu'elle ne soit pas moins obscure pour le terme que pour le progrès du Voyage. Peut être ce défaut vient-il de l'Abbreviateur, à qui on le reproche dans plusieurs autres Journaux. R. d. E.

(l) Comme rien n'a dû paroître si infor-

(m) *Angl.* 57. R. d. E.



C H A P I T R E III.

Journal de Peter Williamfon Floris, premier Facteur du Capitaine Hippon dans le même Voyage.

SI la Relation de Marten est entièrement nautique, celles de Floris se bornent presque uniquement aux transactions, aux aventures, en un mot, aux faits historiques qu'il a pris soin de recueillir dans le cours du voyage. Purchass avoue néanmoins qu'il en a supprimé une partie, & n'appelle ce qu'il a conservé qu'un extrait, en nous apprenant que c'est la traduction de l'Original Hollandois; mais il n'explique point si cet Original étoit imprimé ou manuscrit, ni si c'est lui-même qui a pris soin de le traduire. Pour la personne de Floris, il observe que c'étoit un Négociant Hollandois, qui suivit Hippon avec la qualité de premier Facteur, & qu'étant revenu en Angleterre en 1615, il mourut à Londres deux mois après son retour. Les Anglois esti-

FLORIS.
1611.
Remarque
sur ce Journal.

FLORIS
1611.

ment sa Relation (a), non-seulement parce qu'elle contient des particularités intéressantes, mais encore parce que la liberté avec laquelle Floris censure les Hollandois, ses Compatriotes, est une preuve continuelle de sa bonne-foi.

Départ du
Globe.

LE Globe ayant mis à la voile le 5 de Février 1611, arriva le 21 de May dans la Baye de Saldanna. Il y trouva trois Vaisseaux, deux desquels commandés par Isaac Le Maire, & par Henryk Brouwer, l'envoyèrent saluer par leurs Chaloupes. Il n'y avoit pas beaucoup de rafraîchissemens à se promettre dans cette saison, qui étoit l'Hyver du Pays, sur-tout après des pluies violentes, dont les traces paroissent encore dans les campagnes, quoique les monts fussent couverts de neige. Les Anglois firent beaucoup de recherches, pour découvrir la racine de Ginseng, dont les deux Vaisseaux Hollandois avoient apporté la connoissance dans ce pays, en revenant du Japon où les Européens avoient commencé à connoître cette plante. Mais les nouvelles feuilles ne faisant alors que pousser sans être encore développées, ils n'auroient pas tiré beaucoup de fruit de leurs recherches, s'ils n'eussent reçu des explications plus capables de les instruire. La véritable saison, pour recueillir le Ginseng, est le mois de Décembre, & ceux de Janvier & de Février, parce que c'est le tems de sa maturité. Les Habitans de la Baye le nomment *Karena* (b).

Le Ginseng
apporté à Sal-
danna par les
Hollandois.

APRÈS avoir pris sa provision d'eau, [& s'être chargé de huit moutons, & vingt bœufs] le Globe se remit en Mer, & continua sa navigation jusqu'au 10 de Juin, qu'une furieuse tempête, accompagnée d'un tonnerre épouvantable, faillit de le submerger près de *Tierra de Natal*. Le premier d'Août, il se trouva à la hauteur de la pointe de Galle dans l'Isle de Ceylan. Il suivit la Côte jusqu'à Négapatan, dont il eut la vûe le 6. Mais les observations firent trouver dans ce lieu une erreur de 28 lieues sur la carte. Les Hollandois qu'on avoit rencontrés dans la Rade de Saldanna, avoient remarqué la même chose. On ne trouva pas non plus l'Isle de Ceylan aussi large que les Géographes le prétendent. M. Mulleneux a placé le Cap ou la Pointe de Galle à 4 degrés de latitude, au lieu de 6, qui est sa véritable position. Vers le soir, on passa devant la Rade de Négapatan, & l'on apperçut distinctement la Ville & les maisons.

Erreur des
cartes sur l'Isle
de Ceylan.

[LE 7 on passa Lanagapatan, où les Hollandois se sont lassés d'avoir un Comptoir, à cause du peu de commerce qui s'y fait.]

LE 8, on se trouva vis-à-vis Saint Thomé, & le 9 à Paléakate, où l'on n'aborda qu'après avoir passé sur une basse d'un demi-mille (c) de longueur, qui n'a guères que trois brasses de fond. Il vint deux Chaloupes au-devant du Vaisseau, l'une de la part des Hollandois, l'autre du *Scha-Bandar*, avec un sauf-conduit pour s'approcher du Rivage. L'Auteur descendit avec M. Brown; mais la mer devint si grosse, que leur Chaloupe fut renversée par une vague, si heureusement

Paléakate.
Les Anglois
y descendent.

(a) Elle se trouve dans le Vol. I. pag. 319. de *Purchass's Pilgrims*.

(b) Il y a dans l'Original *Kanna*, sur quoi les Auteurs Anglois remarquent qu'on suppose que cette racine (qu'ils ont nommée auparavant *Ningin*, & non *Ginseng*, comme le Traducteur l'appelle) est la même que la Racine *Ginseng*, qui est si fort estimée des Chi-

nois, à cause de la propriété qu'elle a de fortifier l'estomac. Les Hottentots ajoutent-ils, lui attribuent la même vertu, & elle est aussi rare au Cap de Bonne-Espérance, que dans la Tartarie Orientale. R. d. E.

(c) *Angl.* Sur une basse qui a plus d'une portée de mousquet en longueur. R. d. E.

heureusement néanmoins qu'il ne se noya personne. Le Scha Bandar étant venu lui-même à leur secours, leur offrit une maison pour les loger, & leur promit une lettre du Roi pour la Gouvernante Konda Maa. Le 11, Jean Van Werfieke, Président Hollandois de la Côte de Coromandel, leur fit voir un *Kaul*, c'est-à-dire, un ordre de Venkatpati Raja, Roi de Narsingue, qui défendoit le commerce à tous les Vaisseaux de l'Europe, s'ils n'avoient une Commission du Comte Maurice. Ils répondirent que celle du Roi d'Angleterre leur suffisoit; sur quoi les expressions devinrent si vives, que le Scha Bandar employa tous ses efforts pour calmer les esprits, en assurant que la Gouvernante devoit arriver dans trois jours.

EN effet, Konda Maa fit son entrée dans la Ville le 17, & le Capitaine Anglois descendit au Rivage pour lui faire sa cour. Mais lorsqu'il s'avançoit vers elle, il reçut l'ordre de remettre sa visite au lendemain. Les Anglois attribuèrent cet incident aux mauvais offices des Hollandois, & n'ayant pas reçu le nouvel ordre qu'ils attendoient le jour suivant, ils en firent demander la raison au Scha-Bandar, qui leur fit répondre que les Hollandois avoient reçu du Roi un privilège exclusif, & qu'il falloit par conséquent s'adresser à ce Prince pour obtenir la liberté du commerce. Comme cette négociation demandoit plus de deux mois, & leur auroit fait perdre la Mousson pour Patane, sans compter l'incertitude du succès contre des ennemis qui préparoient déjà pour le Roi de Narsingue un présent de deux Eléphants, ils résolurent de continuer leur course vers Petapoli & Masulipatan.

ILS arrivèrent le 20 à Petapoli. Le Gouverneur leur ayant envoyé un *Kaul*, ils convinrent avec lui que les droits de la Douane se réduiroient à trois pour cent; & sur cette convention ils ne firent pas difficulté de décharger quelques marchandises, dans la résolution de laisser deux Facteurs pour le commerce, & de conduire leur Vaisseau à Masulipatan, où la Rade est beaucoup plus commode. [Ils y arrivèrent sur la fin d'Août, Zaldkhar Khan, leur fit avoir un *Kaul*]. Ils résolurent d'envoyer un présent à Mir Sumela, un des principaux Officiers du Roi, & Président de ses Revenus à Kondapoli, pour s'assurer de sa protection contre la mauvaise foi des Officiers inférieurs. Le 20 de Janvier, on apprit la mort de Kotohara, Roi de Badaga [ou Lollongana] & de Masulipatan. Il étoit à craindre quelle ne fût suivie de beaucoup de désordres; mais ils furent prévenus par la prudence de Mir Masunim, qui fit élire aussi-tôt Mahmud-Unim Kotohara, neveu du Roi, mort sans enfans. Sous le dernier règne, les Persans avoient eu dans le Royaume une autorité sans bornes, par l'infidélité de Mir Sumela, qui aspirait à la Tyrannie (*d*). Le jeune Monarque prit une conduite tout-à-fait opposée.

LE Gouverneur trompa les Anglois dans un marché de draps & de plomb. Il prétendit s'être accordé avec Floris pour la somme de quatre mille pagodes, & sa seule preuve contre ce Marchand qui défavoit le traité, fut qu'étant Mir & descendu de Mahommed, son témoignage devoit l'emporter sur celui d'un Chrétien. Floris, qui n'avoit pas le tems de porter [à Golconde] ses plaintes au nouveau Roi, auroit eu peine à se garentir de cette injustice, si les Marchands du Pays n'eussent employé leur intercession en sa faveur.

FLORIS
1611.

Ils n'obtiennent rien du Gouvernement.

Ils se rendent à Petapoli.

1612.
Mort d'un Roi Indien & ses suites pour les Anglois.

LES

(d) *Angl.* qui étoit la cause de ce Gouvernement tyrannique. R. d. E.

FLORIS.
1612.
Ils se rendent
à Bantam, &
profitent du
mécontentement
des Hollandois.

Ils vont à
Patane.
Audience de
la Reine.

Les Anglois
bâtissent un
Magazin à Pa-
tane.

Il leur coûte
fort cher.

Malheurs
qu'ils essuy-
ent.

LES affaires du commerce étant terminées à Petapoli, & la Mousson devenant favorable, on mit à la voile pour Bantam, où l'on arriva le 26 d'Avril 1612. Les nouvelles exactions qui s'introduisoient dans cette Ville, avoient fait prendre aux Hollandois la résolution de se retirer à Jakatra, & les préparatifs se faisoient pour leur départ: ce qui n'empêcha point les Anglois, qui n'avoient pas alors de Maison à Bantam, de s'accorder avec le Gouvernement pour le droit d'Entrée, qui fut réglé à trois pour cent. David Middleton avoit entrepris, dans ce tems-là, d'établir un Comptoir à Sukkadonia, & Spalding travailloit encore à le soutenir; mais on reconnut ensuite que l'intérêt particulier avoit eu plus de part à cet établissement que le zèle du bien public.

ON partit de Bantam le premier de Juin, & l'on arriva le 22 dans la Rade de Patane, où se trouvoit alors le *Bantam*, Navire d'Enckuyfen, qui apprit aux Anglois les usages du Pays. Ils descendirent à terre le 26, avec beaucoup d'appareil, & un présent de six cens pièces de huit, dont la lettre du Roi d'Angleterre devoit être accompagnée. On n'épargna rien pour leur faire un accueil honorable. La lettre fut mise dans un bassin d'or, & portée sur un Eléphant couvert de riches parures, [& suivi de Musiciens, & de plusieurs personnes qui portoient des lances & de petits étendarts]. La Cour de la Reine étoit d'une magnificence étonnante. Cette Princesse ne se fit pas voir aux Anglois; mais elle lut leur lettre & leur accorda la permission d'exercer le commerce en payant les mêmes droits que les Hollandois. Après [cette mystérieuse audience,] ils furent conduits chez Daton Laxmena, Scha-Bandar, dont l'office étoit de traiter avec les Etrangers, & qui leur fit servir un rafraîchissement de fruits. Ils virent ensuite Oran Raja Sirnona, qui ne les reçut pas avec moins de politesse. Le jour suivant, la Reine leur envoya des vivres & des fruits en abondance. Le 3 de Juillet, une Pinasse Hollandoise nommée le *Lévrier*, qui avoit apporté des lettres de Bantam aux Anglois, mit à la voile pour le Japon, sans oser confier son dessein à d'autres qu'à Floris (e), parce que les Japonois étoient alors en guerre avec Patane, & l'avoient brûlée deux fois dans l'espace de six ans. Cette haine d'une Nation si puissante & si hardie fit délibérer aux Anglois s'ils devoient user de la liberté que la Reine leur accordoit de bâtir un Magazin dans la Ville. Il falloit du moins le faire à l'épreuve du feu, ou dans quelque lieu dont il ne pût approcher. Ils demandèrent une place qui leur fut accordée, proche du Comptoir Hollandois, mais qui leur fut vendue bien cher. Quatre mille pièces de huit, que leur coûta le terrain, joint aux frais d'un bâtiment de quatre-vingt toises (f) de long sur quatre de largeur, leur auroient paru une somme exorbitante, si leur courage n'eût été soutenu par l'espérance d'en recueillir les fruits. Les maladies qui se répandirent dans le Vaïsseau, y causèrent beaucoup de ravage. Le Capitaine Hippon fut une des premières victimes de cette contagion. [Il mourut le 9 de Juillet.] Les boîtes furent ouvertes suivant la méthode dont on a déjà

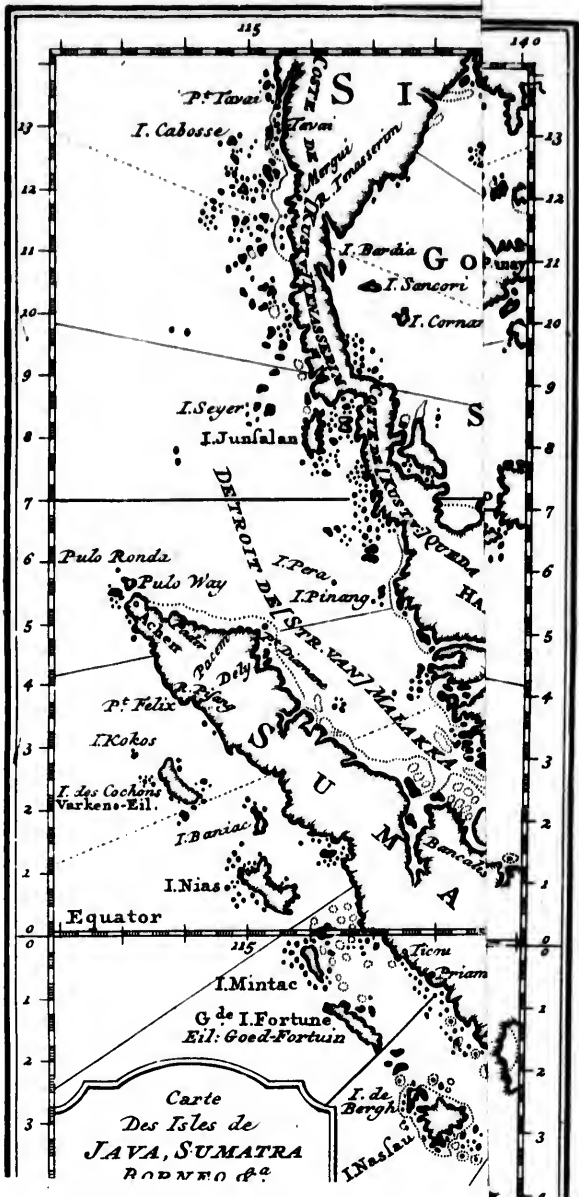
(e) *Angl.* qui avoit apporté des Lettres de William Adams aux Anglois de Bantam, mit à la voile pour le Japon. Elle portoit la réponse de la Compagnie, qu'elle avoit promis

de remettre elle-même sans quoi cette Lettre n'auroit pas pu parvenir. R. d. E.
(f) *Angl.* huit toises. R. d. E.

n deve-
d'Avril
voient
es pré-
bis, qui
verne-
ddleton
ia, &
ue l'in-
du bien

a Rade
apprit
aucoup
du Roi
eur fai-
& por-
ens, & 17
]. La
esse ne
orda la
que les
ts chez 卍
les E-
ent en-
politef-
n abon-
qui a-
Japon,
Japo-
is dans
fit dé-
accor-
épreu-
dèrent
mais qui
le ter-
sur qua-
courage
lies qui
Le Ca-
Il mou- 卍
lont on
a déjà

te Lettre



a déjà
 déjà m
 fession
 nouvel
 ze; ils
 gleterre
 vât des
 traordin
 qu'on n
 FLO
 pour la
 feau ren
 de Siam
 n'avoit
 étoit in
 ne penn
 être bic
 PEN
 Jahor,
 qui caut
 ans aup
 venoit d
 alors, p
 fournir
 A peinc
 La raiso
 laca une
 dois en
 res faifo
 & à Tan
 peine à
 fits mont
 te carga
 Perfons.
 LE 9
 ne Edim
 Siam, &
 vient de
 puis que
 guées po
 tane les
 d'autres
 tam, &
 tenoit à
 ne. L'Au

a déjà vû l'exemple. Brown, qui se trouvoit nommé dans la première, étoit déjà mort. La seconde nommoit Thomas Effington, qui prit aussi-tôt possession de son Emploi. Pour augmenter la consternation des Anglois, leur nouvelle Maison fut volée pendant la nuit. Ils y étoient au nombre de quinze; ils avoient une lampe allumée, un homme armé, & deux dogues d'Angleterre, qui faisoient la garde; ce qui n'empêcha point qu'on ne leur enlevât deux cens quatre-vingt-trois pièces de huit. Mais un événement si extraordinaire fit soupçonner que le vol venoit de quelqu'Anglois même, quoiqu'on n'en ait jamais pû découvrir les Auteurs.

FLORIS, Jean Persons, & six autres Marchands furent laissés à Patane pour la vente des marchandises & le soutien du Comptoir, tandis que le Vaifseau remit à la voile au mois d'Août, dans la résolution de faire le voyage de Siam. Effington avoit pensé à s'en ouvrir les voyes par ses lettres; mais il n'avoit point eu d'occasion pour les envoyer par mer; & la route, par terre, étoit infestée par les tygres, & traversée par un grand nombre de Rivières, qui ne permettoient point aux Habitans mêmes du Pays de l'entreprendre, sans être bien accompagnés.

PENDANT son absence, qui dura jusqu'au mois de Novembre, le Roi de Jahor, ou de Jor, vint brûler les faubourgs de Pahan & Camponfina; ce qui causa une disette extrême dans tout le Pays. Floris qui avoit fait, quatre ans auparavant, le voyage de Patane sur un Vaifseau de sa Nation, se souvenoit d'avoir vendu si promptement toutes ses marchandises, qu'il sembloit alors, pour me servir de ses expressions, que l'Europe entière n'auroit pû fournir de quoi rassasier l'avidité des Indiens. Mais les tems étoient changés. A peine la curiosité lui amenoit-elle des spectateurs, au lieu de Marchands. La raison qu'il en donne, est que les Portugais apportoient tous les ans de Malaca une quantité régulière de marchandises de l'Europe, & que les Hollandois en avoient rempli Bantam & les Moluques; sans compter que les Mores faisoient eux-mêmes une partie de ce commerce à Tanasserim, à Siam, & à Tarangh, Port nouveau dans le voisinage de Queda (g). Floris avoit peine à faire cinq pour cent de ses marchandises, tandis qu'autrefois ses profits montoient à quatre cens pour cent. Il envoya le 8 d'Octobre une petite cargaison à Macassar, sur un jonc d'Empan, & sous la conduite de Jean Persons.

LE 9, deux jons arrivés de Siam, lui apportèrent une lettre du Capitaine Effington, qui lui peignoit fort vivement les peines qu'il avoit essuyées à Siam, & qui se louoit fort peu de son commerce. Outre les raisons qu'on vient de lire, il attribuoit sa disgrâce aux guerres qui ravageoient ce Pays, depuis que les forces de Camboya, de Laniam, & de Jangoman s'étoient liguées pour y faire diverses invasions. Le 25, Floris vit sortir du Port de Patane les jons destinés pour Borneo, Jambi, Java, Macassar, Jorthan, & pour d'autres lieux. Entre ces Bâtimens il s'en trouvoit un qui partoît pour Bantam, & qui devoit aller de-là à Macassar, à Amboyne & à Banda. Il appartenoit à Orankaja Raja Indramouda, un des plus riches Négocians de Patane. L'Auteur admire que les Hollandois accordent ainsi la liberté du commerce

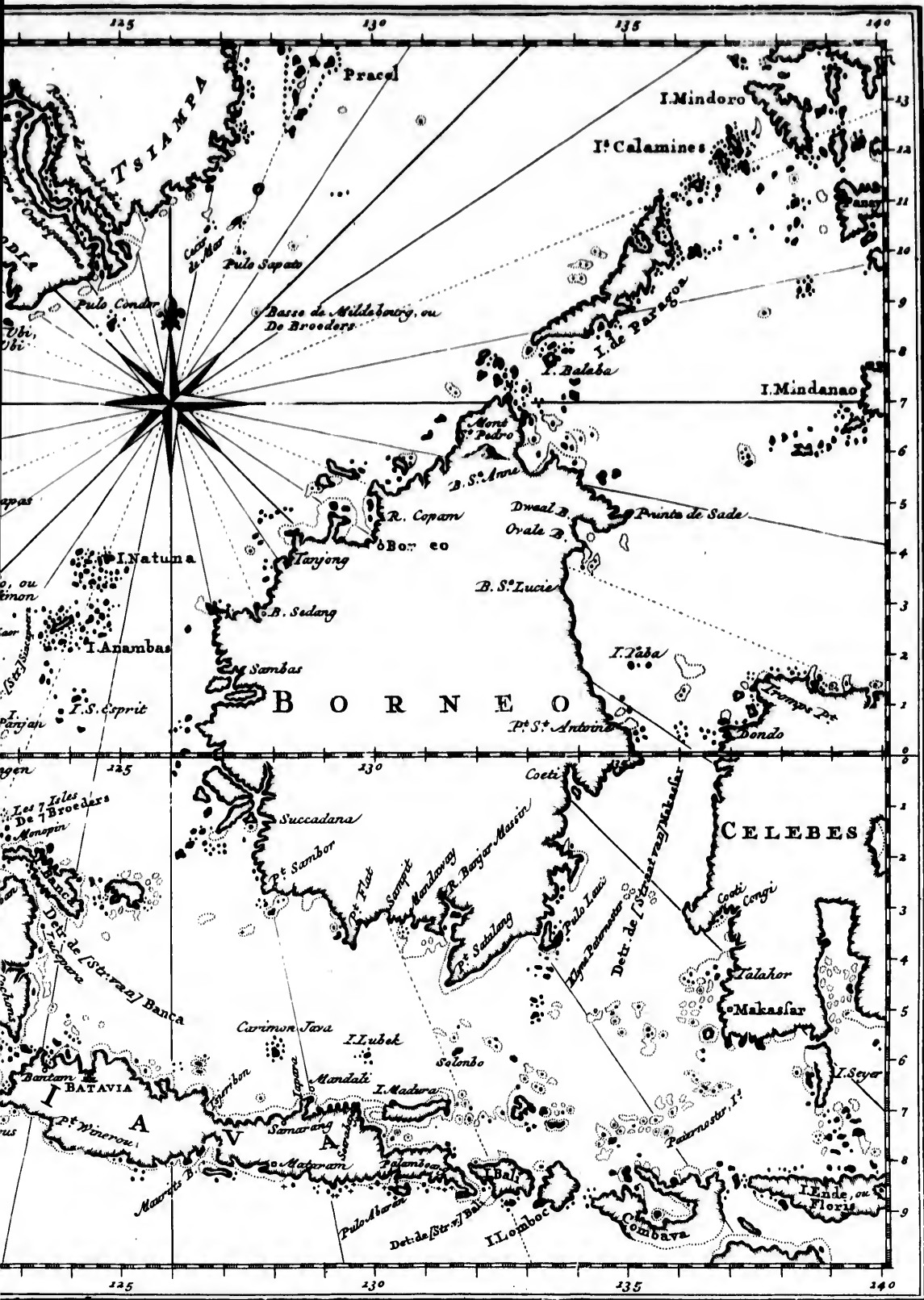
FLORIS.
1612.

Le Globe part
pour Siam.
Floris est laissé
à Patane.

Changement
du commerce.

Départ des
jons de Patane.

(g) Queda est sur la Côte de Malaca,



125

130

135

140

13

12

11

10

9

8

7

6

5

4

3

2

1

0

1

2

3

4

5

6

7

8

9

125

130

135

140

FLORIS.
1612.

Réflexion sur
les principes
des Hollan-
dois.

Ellington ar-
rive à Siam. Il
y fait le com-
merce.

Tempête fu-
rieuse.

Adresse &
courage de
Skinner.

ce aux Malayens, aux Chinois, aux Mores, & qu'ils leur prêtent même leur assistance; tandis que, non-seulement ils refusent la même faveur aux Nations Chrétiennes, à leurs amis, à leurs frères, mais qu'ils l'interdisent même sous peine de confiscation & de mort; terrible effet, dit-il, de l'avarice ou de l'envie; [& qui est un signe (b) que les jugemens de Dieu tomberont bientôt sur eux.] Il ne faut pas oublier, en lisant cette réflexion, que Floris étoit Hollandois.

Le Globe revint de Siam vers le milieu de Novembre. Il y étoit arrivé le 15 d'Août, [après avoir été 8 jours en route;] & jettant l'ancre à quatre milles de la Barre, Ellington avoit été surpris de s'y trouver sur trois brasses de fond pendant la haute marée. [Le lendemain pendant 13 heures que dura le reflux, il n'eut que 6 pieds d'eau, sur un fond bourbeux, & qui par cela même n'étoit pas fort dangereux.] Il se hâta d'entrer dans la Rade, qui est sûre & commode, excepté pendant les vents Sud-Sud-Ouest. La Ville est à trente lieues dans la Rivière. Il y envoya la nouvelle de son arrivée. Le Schia Bandar, & le Gouverneur de Bankok, Place située à l'embouchure de la Rivière Menan, accompagnèrent les Députés Anglois à leur retour, pour recevoir les lettres & les présens du Roi d'Angleterre. Ellington consentit à se rendre à la Ville avec eux. Il y fut présenté au Roi, qui lui promit la liberté du commerce, & qui lui fit présent d'une petite coupe d'or, avec une pièce d'étoffe du Pays. Les Mandarins, qui sont les Seigneurs & les Officiers de l'Etat, respectèrent si peu l'ordre du Prince, qu'ils voulurent fixer arbitrairement le prix des marchandises & ne payer que suivant leur commodité ou leur caprice. Les Anglois n'avoient encore vu dans l'Inde aucun exemple d'une si odieuse tyrannie. Mais ils trouvèrent le moyen de faire pénétrer leurs plaintes jusqu'aux oreilles du Roi, qui établit en leur faveur des règles plus fermes & mieux exécutées; il leur accorda, près du Comptoir Hollandois, une Maison de briques, la meilleure qu'il y eût à Siam, où leurs marchandises furent transportées.

On étoit malheureusement dans la saison des pluies, qui sont d'une abondance & d'une force extraordinaire à Siam. Tout le pays se trouva couvert d'eau. Le 26 d'Octobre, il s'éleva une tempête si furieuse, que les Habitans n'avoient rien vu qui leur eût causé tant de frayeur. Les arbres furent enlevés jusqu'aux racines. Un magnifique monument que le Roi avoit élevé pour honorer la mémoire de son Père, fut renversé de fond en comble. Le Vaisseau Anglois ne fut sauvé que par une faveur du Ciel. Il avoit été détaché de dessus deux ancres, & poussé à moins d'un mille de la terre, où il ne pouvoit se garantir d'un triste naufrage; mais Skinner, au risque de sa vie qu'il faillit de perdre dans les flots, trouva le moyen de jeter une troisième ancre, qui le fixa derrière une colline, où l'on se trouva un peu à l'abri. Il étoit tombé, avec cinq hommes qui l'aidoient à ce travail, & qui périrent tous sans pouvoir être secourus. On ne douta point qu'une baleine, qui parut au même instant, n'en eût dévoré un. Skinner fut le seul qui échappa au péril, avec autant d'adresse & de résolution qu'il en avoit eu à sauver le Vaisseau.

(b) Ces jugemens ne sont cependant pas encore tombés; ce qui prouve la témérité de ce que l'Auteur de la Relation a avancé ici.

Cependant il faut convenir avec lui que le procédé dont il s'agit paroît étrange.

Vaisseau
redevin
leva un
tre, qu
Du côté
qui teno
a pris so
(i) S
depuis p
n'avoit p
Fils, qui
Malayen
nommé le
Trône de
doutable,
cette gue
avoit été
geance su
accusoit d
rebelles,
Couronne
forces enc
S'avanga d
mois d'un
avoir excé
jets & de
kan qui ve
tre au Roi
Roi d'Art
où il porta
ensuite le
une partie
Roi. L'A
léphant.
même, ou
proposition
rence qu'il
Roi de Tar
cune marqu

(i) Ici co
l'Original. R.
(k) De F
chose; la seule
d'avec l'Auteur
n'attribue pas
taires, à la sè
une peste qui
II. Part.

Vaifseau. La tempête dura quatre ou cinq heures ; après lesquelles la mer redevint aufli calme que si elle n'eut jamais souffert d'agitation. Mais il s'éleva une autre forte d'orage sur le Vaifseau, par la perversité du Contre-maître, qu'on fut obligé de charger de fers, en nommant Skinner à fa place. Du côté du commerce, le calme ne fut que trop profond, pour une Ville qui tenoit le troifième rang dans les Indes après Bantam & Patane. Floris a pris foïn d'expliquer les caufes de ce changement.

FLORIS.
1612.

(i) SIAM étoit un ancien & puiffant Royaume; mais il avoit été conquis depuis peu & rendu tributaire du Pégu. Cette première révolution néanmoins n'avoit pas duré long-tems. Le Roi de Siam avoit laiffé, en mourant, deux Fils, qui furent élevés à la Cour de Pégu. L'aîné, qui fe nommoit en langue Malayenne Raja Api, c'est-à-dire, le Roi terrible, & que les Portugais ont nommé le Roi Noir, trouva le moyen de s'échapper & de remonter sur le Trône de fes Pères. Le Roi de Pégu fit marcher contre lui une armée redoutable, commandée par fon propre Fils, qui périt malheureusement dans cette guerre, & dont la mort attira dans le Pégu tous les ravages dont Siam avoit été menacé. Le Roi défefpéré de la mort de fon Fils, tourna fa vengeance sur fes principaux Officiers & sur un grand nombre de Soldats, qu'il accufoit de l'avoir mal défendu. Cette févérité fit tant de mécontents & de rebelles, qu'il fe vit abandonné de jour en jour par les Rois tributaires de fa Couronne (k), qui étoient au nombre de vingt. L'affoibliffement de fes forces encouragea le Roi Noir à lever une groffe armée, avec laquelle il s'avança devant [la Ville de Uncha, ou] Pégu. Cependant, après deux mois d'un fiége pénible & fanglant, il fut obligé de retourner à Siam fans avoir exécuté fes deffeins. Enfuite le Roi de Pégu fe voyant épuifé de Sujets & de munitions, & menacé de tomber entre les mains du Roi d'Artakan qui venoit contre lui avec toutes fes forces, prit le parti de fe foumettre au Roi de Tangu avec tous fes tréfors: ce qui n'empêcha point que le Roi d'Artakan ne fe rendît maître de fa Capitale & d'une partie de fes États, où il porta la défolation & la famine (l). Ce furieux vainqueur menaçoit enfuite le Roi de Tangu, qui lui envoya des Ambaffadeurs pour lui offrir une partie des tréfors de Pégu, l'Eléphant bleu (m), & la Princesse Fille du Roi. L'Auteur rend témoignage qu'il avoit vû en 1608, la Princesse & l'Eléphant. A ces offres, le Roi de Tangu joignoit celle de livrer le Roi même, ou de lui donner la mort. Floris ne rapporte point comment ces propositions furent reçues du Roi d'Artakan; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il en profita pour établir fon pouvoir; car l'Auteur ajoûte que le Roi de Tangu tua celui de Pégu d'un coup de pilon, afin qu'il ne parût aucune marque de fon crime par les traces du fang & les bleffures; que le Roi d'Ar-

Révolution
de Siam.

Ruine du
Royaume de
Pégu.

(i) Ici commence la 2^e. Section dans l'Original. R. d. E.

(k) De Faria rapporte à peu près la même chose; la feule circonstance en quoi il diffère d'avec l'Auteur de cette Relation, c'est qu'il n'attribue pas la Rébellion de ces Rois tributaires, à la févérité du Roi de Pégu, mais à une peste qui fit de grands ravages dans le

Pays. Voyez *Portug. Asia*. Vol. III. pag. 121.

(l) *Angl.* où la défolation & la famine régnoient par tout. R. d. E.

(m) Cet Eléphant bleu, est fuyant l'Original, le fameux Eléphant blanc de Siam. R. d. E.

FLORIS.
1612.
Présent mal
récompensé.

d'Artakan donna le Fort de Siriam (n), situé sur la même Rivière que Pégu, à Philippe Brito & aux Portugais, en accordant à Brito le titre de *Changa* (o); faveur néanmoins qui fut si mal récompensée dans l'espace de deux ou trois ans, que les Portugais se saisirent du Fils du Roi, & l'obligèrent de payer pour sa rançon onze cens mille tangans & dix Barques chargées de ris. Brito s'étoit acquis une autorité dont il jouissoit encore tandis que Floris étoit aux Indes.

Hardiesse singulière d'une troupe de Japonois.

AINSI, la destruction de Pégu avoit servi à rétablir Siam dans toute sa puissance & son éclat. Le Roi Noir s'étoit assujetti les Royaumes de Camboya, de Laniang, de Jangoma, de Lugor, de Patane, de Tanassérin & plusieurs autres. Etant mort en 1605, sans laisser d'enfans, il eut pour Successeur son Frère, qu'on appella le Roi Blanc. Ce Prince se rendit odieux par son avarice; ce qui ne l'empêcha point de jouir d'un règne tranquille. Il mourut en 1610, laissant après lui plusieurs enfans, qui donnèrent naissance à de nouveaux désordres; car dans son lit de mort il en fit tuer l'aîné, à l'instigation de Jockromeoua, un des principaux Seigneurs de Siam, qui soutenu par un prodigieux nombre d'Esclaves, aspiroit lui-même au Trône. Cependant le second fils du Roi Blanc avoit été couronné avec les acclamations de la plus grande partie de ses Sujets; & c'étoit lui qui régnoit à Siam en 1612, âgé d'environ vingt-deux ans. Il s'étoit défat de l'ambitieux Jockromeoua; mais ce perfide avoit entre ses Esclaves deux cent quatre-vingt Japonois, qui entreprirent de venger sa mort. Ils coururent au Palais, dont ils eurent l'audace de se saisir; &, forçant le Roi de leur livrer quatre de ses principaux Mandarins, qu'ils accusoient d'avoir contribué à la mort de leur Maître, ils les tuèrent avec des circonstances cruelles. Ensuite, après avoir profité quelque tems de l'éloignement des troupes & de la consternation du Peuple, pour commettre toutes sortes de désordres, ils forcèrent le Roi de signer de son propre sang un certain nombre de conditions qu'ils lui imposèrent; ils emmenèrent les principaux Talapoins pour otages, & partirent chargés de trésors, au prix desquels les Siamois se crurent trop heureux d'acheter le repos & la liberté. Mais le plus fâcheux effet de ce brigandage, fut d'avoir porté quelques Royaumes tributaires à se révolter. Le Roi de Laniang entra dans les Etats de Siam, & croyant la Capitale encore troublée par les Japonois, il s'en approcha si brusquement qu'il n'en étoit plus qu'à deux journées. Deux autres Rois devoient le joindre avec leurs forces. Mais ne s'étant pas donné le tems de les attendre, sa précipitation devint un avantage pour le Roi de Siam; qui ne balança point à marcher au-devant de lui avec les troupes qu'il put rassembler. Cette vigoureuse résolution démonta le rebelle, & lui fit prendre le parti de la retraite. Telle étoit la situation des affaires de Siam, lorsqu'Effington y étoit arrivé: des conjonctures si tumultueuses n'avoient pu faire trouver aux Anglois beaucoup de facilité pour le commerce.

Siam troublé
par des guerres.

(n) Ou Sirlangh. De Faria dit que *Sbiliti* *Sbâb*, Roi d'Artakan, (ou plutôt suivant l'Original, Arrakan) donna ce Port aux Portugais, pour les récompenser des services qu'il en avoit reçus. Voyez *Portug. Asia*.

Vol. III. pag. 12:

(o) Ce Titre signifie *Honnête-Homme*, ou *Homme de bien*: Faria dit qu'il fut donné à Brito, à cause de ses heureux succès dans la guerre, & de ses manières polies.

ON
par div
Pras, f
où les
C'étoit
& plein
aussi no
la fille
Sœur,
voit jan
Après u
deau qui
se retire
vant. L
pour les
eux, av
Ensuite
Anglois
marque
danses de
lals. Eil
grand no
& la Ma
& de la
P E N I
& de Dé
quantité
de Janvi
Siam, qu
du plus de
acheté un
té des Fa
sans une
déjà paye
de Saint
Hollando
rencontré
Effington
velles ma
P E N D
ne de Pat
la Reine
l'obtenir

(p) Le
cadette de
qui n'avoit

ON prit la résolution de passer l'Hyver à Patane ; & l'on s'y trouvoit forcé par diverses raisons. Le 31 de Décembre, la Reine, accompagnée de six cens Pras, sortit pour se procurer de l'amusement. Elle s'arrêta d'abord à Sabrangh, où les Anglois se rendirent pour la saluer, de concert avec les Hollandois. C'étoit une femme de fort belle figure, âgée d'environ soixante-ans, grande & pleine de Majesté. Floris en avoit peu vû, dans l'Inde, qui eussent l'air aussi noble. Elle avoit près d'elle sa Sœur, qui étoit destinée à lui succéder, & la fille d'une autre Sœur, mariée au Raja Siack, Frère du Roi de Jahor. Cette Sœur, que le droit de succession faisoit déjà nommer la jeune Reine, n'avoit jamais été mariée, quoiqu'elle n'eût pas moins de quarante-six ans. Après une courte audience, où la Reine se laissa voir à découvert, un rideau qui la déroba tout-d'un-coup, fit connoître aux Anglois qu'ils devoient se retirer ; mais on leur dit qu'ils avoient la liberté de revenir le jour suivant. Ils ne manquèrent pas d'accepter cette faveur, & l'on n'épargna rien pour les bien traiter. Douze femmes & [douze] enfans dansèrent devant eux, avec tant d'art & de grace qu'ils furent charmés de cette galanterie. Ensuite les Nobles du cortège regurent ordre de danser à leur tour. Les Anglois & les Hollandois, invités aussi à danser, ne purent refuser cette marque de respect à la Reine, qui parut prendre beaucoup de plaisir aux danses de leurs Pays. Il y avoit sept ans qu'elle n'étoit sortie de son Palais. Elle alloit à la chasse des buffes & des taureaux sauvages, qui sont en grand nombre, aux environs de Patane. Dans son passage entre les Vaisseaux & la Maison des Anglois, elle fut saluée de quelques coups de canon à bord, & de la mousqueterie sur le Rivage.

PENDANT l'Hyver, qui tombe dans ce Pays aux mois de Novembre & de Décembre, la pluie rendit les eaux si grosses, qu'elles emportèrent quantité de Maisons, & firent périr un grand nombre de bestiaux. Le 25 de Janvier 1613, on reçut avis par un Bâtiment Hollandois, arrivé de Siam, que les Facteurs Anglois, qu'Essington y avoit laissés, avoient vendu plus de la moitié de leurs marchandises, & que le Roi même en avoit acheté une grande partie. Ce Prince avoit porté ses soins, pour la sûreté des Facteurs, jusqu'à défendre que ses propres Officiers emportassent, sans une permission de sa main, les marchandises mêmes dont ils avoient déjà payé le prix. On apprit aussi par la voye de Quéda, que les Portugais de Saint Thomé, au nombre de quinze-cens, s'étoient saisis de la Maison des Hollandois à Paléakate ; qu'ils avoient fait main-basse sur tout ce qu'ils y avoient rencontré, & qu'ils en avoient enlevé tous les effets. Au mois de Mars, Essington, laissant Floris à Patane, se remit en mer pour Siam, avec de nouvelles marchandises.

PENDANT son voyage, le Roi de Pahan épousa la seconde Sœur de la Reine de Patane, après l'avoir fait enlever sans doute avec quelque violence ; car la Reine la redemanda par des Ambassades solennelles (p), & n'ayant pû l'obtenir, elle prit le parti non-seulement de faire arrêter tous les Jones de Siam,

FLORIS
1612.
La Reine de
Patane favori-
se les Anglois.

Elle leur
procure des
amusemens.

1613.

Tristes avis
qu'ils reçoi-
vent de Qué-
da.

Guerre entre
Patane &
Pahan.

(p) Le Roi de Pahan avoit épousé la Sœur ans, envoya divers Ambassadeurs, pour de-
cadette de la Reine de Patane. Cette Reine mander la permission de la revoir.
qui n'avoit pas vû sa Sœur depuis vingt-hu it

FLORIS.
1613.

Siam, de Camboia, de Bordelouge, de Lagor & les autres Navires chargés de ris pour Pahan, mais encore de mettre en Mer toutes ses forces, qui étoient composées de plus de soixante & dix Voiles & d'environ quarante mille (7) hommes, sous la conduite de Maha Raja, de Daton Bassar & d'Oran Raja Sirmora. Dans l'excès de son ressentiment, elle avoit donné ordre que par force ou par adresse sa Sœur fût ramenée [morte ou vive;] de sorte qu'au jugement de l'Auteur, il y avoit peu d'apparence que le Roi de Pahan, déjà fort embarrassé par la perte de ses provisions & par ses guerres avec le Roi de Jahor, fût capable de se défendre contre une attaque si puissante. [Le Roi de Jahor se préparoit à venir en personne contre lui; tandis que d'un autre côté, le Roi de Borneo, levoit des troupes, pour lui donner du secours.]

Heureuses
nouvelles de
Siam.

Au mois d'Avril 1613, il arriva plusieurs Jones de Camboya & de la Chine. Dans le cours du mois de Mai, Floris reçut des Lettres de Siam, avec avis que le Globe y étoit arrivé fort heureusement, & que le commerce s'y faisoit avec le même bonheur. Cette agréable nouvelle augmenta l'empressement avec lequel il travailloit à charger un Bâtiment pour le Japon; & jugeant qu'il y avoit beaucoup d'avantage à tirer des marchandises de la Chine, il emprunta de la Reine de Patane trois mille pièces de huit, à six pour cent d'intérêt pour trois ou quatre mois, dans la vûe de remplacer celles dont il espéroit de se défaire au Japon. Mais sa joye fut modérée par les tristes avis qu'il reçut de Bantam. Campon China ayant essuyé deux incendies, la Maison des Anglois, qui étoit remplie d'étoffes, & celle des Hollandois, n'avoient pu échapper aux flammes. D'un autre côté, le Trade-Incréase, grand Vaisseau Anglois commandé par Sir Henri Middleton, avoit beaucoup souffert à Pulo-Panian, & la moitié de l'Equipage avoit été enlevé par les maladies. Enfin, les Achinois avoient assiégé Jahor.

Pâcheux avis
de Bantam.

Réconciliation
du Roi de
Pahan avec la
Reine de Pa-
tane.

LE 12 de Juillet, on vit arriver à Patane, [avec autant de joye que de surprise,] le Roi de Pahan, sa femme, Sœur de la Reine, [avec ses deux fils.] Ce prince cédoit à la nécessité plutôt qu'à son inclination. Il avoit laissé son Pays en proie au feu, à la guerre, à la famine, & aux trahisons de ses principaux Sujets, qui avoient formé contre lui diverses conspirations. Il raconta que la Flotte d'Achin s'étoit emparée de Jahor, après vingt-neuf jours de siège; qu'elle en avoit emporté l'artillerie, les esclaves, & tout ce qu'elle y avoit trouvé de précieux; que Raja Bunghsum un des principaux Seigneurs du Pays avoit été fait prisonnier avec ses femmes & ses enfans; que le Roi n'ayant trouvé de ressource que dans la fuite, étoit allé chercher une retraite à Bantam (r), enfin, que plusieurs Hollandois qui étoient dans la Ville, avoient été massacrés par les Vainqueurs.

[QUELQUE satisfaction que la Reine eût ressentie à l'arrivée du Roi de Pahan, elle affecta de le recevoir avec froideur; vengeance pardonnable, après la dépense & les chagrins qu'il lui avoit causés.] Elle ne voulut pas même que les Seigneurs de la Cour parussent trop empressés à le visiter. Cependant elle eut la complaisance de faire tuer tous les chiens de la Ville, parce qu'il avoit de l'aversion pour ces animaux. Les Anglois, qui n'avoient

reçu

(7) *Angl.* quatre mille. R. d. E.

(r) *Angl.* Bintam. R. d. E.

reçu d'
Roi, pa
que s'é
souvent
dans ses
[L.
Machia
Middle
étoit à
homme
naire y
avoit lo
les Holl
de quan
voient a
le Roi d
& il les
LA RE
d'une gr
Marchan
femmes
des habit
ter. Le
Sa femm
volontair
facilité,
LE 11
le comm
l'Isle de
fol. Les
acheté u
le Darlin
un Comp
LE 18
25 d'Oct
un comm
cade ave
de Richa
Bot, Gé
qu'à fair
pour s'ê
de désert
du Génér
autorité
Jones &

reçu d'elle aucun ordre, se crurent obligés de faire honneur à l'arrivée du Roi, par une décharge de leur artillerie. Il parut si sensible à cette politesse, que s'étant arrêté quelques momens pour les entretenir, il les pria de le voir souvent, & de se disposer dans la suite à porter une partie de leur commerce dans ses Etats.

LE 16 de Juillet, on reçut des Nouvelles du Capitaine Saris qui étoit à Machian, en route pour le Japon. On apprit aussi que le Chevalier Henri Middleton étoit mort de chagrin, le 24 de Mai: que le Vaisseau l'Incréasé étoit à sec, sans mât, & en fort mauvais état: qu'il n'y restoit que trente hommes, dont la plus grande partie étoit malade: qu'une maladie extraordinaire y avoit enlevé cent Anglois, un plus grand nombre de Chinois, qu'on avoit loués, & huit Hollandois. Que le Capitaine Schot s'étoit emparé sur les Hollandois du Château & de l'Isle de Solor, où il avoit trouvé une grande quantité de bois de Sandal, & que dans les Moluques les Hollandois avoient aussi remporté des avantages considérables sur les Espagnols. Le 31, le Roi de Pahan se rendit au logement des Anglois avec une grande suite; & il les encouragea fort à négocier dans son pays.]

La Reine s'étant enfin réconciliée avec son Beau-Frère, fit faire les préparatifs d'une grande fête qui fut célébrée le premier jour d'Août. Elle fit l'honneur aux Marchands Anglois de les y inviter. Il y eut une Comédie représentée par des femmes, à la manière des Javans; [c'est-à-dire, sur un sujet de l'Antiquité,] avec des habits tels qu'on suppose dans l'Inde, que l'usage étoit anciennement de les porter. Le 9, le Roi de Pahan quitta Patane, après y avoir passé plus d'un mois. Sa femme, à qui la Reine offrit la liberté de demeurer avec elle, se détermina volontairement à retourner avec son mari, [& justifia par cette constance la facilité, avec laquelle il paroïssoit qu'elle avoit consenti à son enlèvement.]

LE 16, Floris reçut une lettre de Thomas Bret, à Macassar, qui lui peignoit le commerce de cette Ville avec de tristes couleurs. La guerre avoit causé dans l'Isle de Célèbes les mêmes désordres qu'à Patane. Jean Perfons y étoit devenu fol. Les Anglois rebutés du mauvais succès de leurs entreprises, y avoient acheté un Jone, dans le dessein de quitter l'Isle; mais, dans le même tems, le Darling y étoit arrivé avec sa cargaison de draps, dans le dessein d'y établir un Comptoir.

LE 18 de Septembre, Raja Indramonda revint à Patane, d'où il partit le 25 d'Octobre pour se rendre à Macassar & de-là aux Isles de Banda, où il fit un commerce si avantageux, qu'il en apporta deux cens sockes de fleur de muscade avec une grande quantité de noix. Il s'étoit chargé pour Floris d'une lettre de Richard Walden, qui contenoit la situation présente de Banda. Peter de Bot, Général des Hollandois, ayant traité ses gens avec trop de rigueur, jusqu'à faire pendre sur une Galère voisine (s) du Château, quelques Sentinelles, pour s'être endormis dans leur poste, plusieurs Hollandois avoient pris le parti de désertir chez les Bandanois & d'y embrasser le Mahométisme. Tous les efforts du Général avoient été inutiles pour les rappeler, parce que n'ayant aucune autorité sur les Habitans de l'Isle, tout son pouvoir se bornoit à forcer les Jones & les autres Bâtimens de venir jeter l'ancre sous le Château. Enfin, quoique

FLORIS.
1613.
Fête que la
Reine donne
à ce Prince.

La guerre
nuisible au
comm. rec.

Situation des
Hollandois à
Banda.

(s) Angl. à un gibet voisin. R. d. E.

FLORIS.
1613.

quoique les Hollandois fussent les maîtres de la Mer aux environs de ces Isles, ils n'osoient entreprendre d'exercer leur empire sur les Habitans.

Brito Nicote est empalé à Siring.

Sort de sa femme.

LE 23, le Globe arriva de Siam, avec une lettre des Facteurs pour Floris. Ils lui marquoient qu'ils n'avoient appris aucune nouvelle de la cargaison qui étoit partie pour Jangoma, parce que la guerre qui étoit allumée entre Ova & Laniang, avoit fermé tous les passages. On racontoit que le Roi d'Ova s'étoit emparé de Siring, & qu'il avoit fait empaler Brito de Nicote & son fils. La poudre (t) ayant manqué aux Portugais de Siring, ils avoient été forcés de se rendre, & le Vainqueur, après s'être défait de Brito par un cruel supplice, avoit voulu mettre sa femme au rang de ses concubines; mais sur le refus quelle avoit fait de se rendre à ses desirs, il lui avoit fait écorcher les jambes, & l'avoit réduite à la condition des Esclaves. Cette femme avoit à se reprocher sa propre disgrâce & celle de son mari. Elle vivoit depuis longtems dans un commerce scandaleux avec un Officier de sa Nation; & tous les Portugais de la Garnison de Siring ayant tenu des discours trop libres sur une intrigue dont l'éclat leur paroissoit choquant, elle avoit persuadé à son mari, qui ignoroit seul sa honte, qu'une si grosse Garnison étoit inutile; & qu'il pouvoit s'en épargner les frais; de sorte que le Roi d'Ova l'avoit trouvé presque sans défense. Les ambitieux projets de ce Prince sembloient menacer aussi le Royaume de Siam. Mais il trouva les frontières de cet Etat si bien gardées, qu'il n'eut point la hardiesse de s'en approcher.

Terrible Incendie à Patane.

Les Anglois & les Hollandois délivrent Patane.

LE 4 d'Octobre, qui étoit le premier jour du Carême des Mahométans, le feu prit avec une violence extrême dans la Ville, ou plutôt dans le Fort & le Palais Royal de Patane. La cause de cet accident venoit d'une foule d'Esclaves Javans révoltés, qui n'avoient pas trouvé de moyen plus sûr que l'Incendie pour se venger de leurs Maîtres. Ils étoient environ cent, qui coururent vers la grande porte, nommée *Punta Gorbangh*, en mettant le feu des deux côtés à tous les édifices; de sorte, qu'à la réserve de quelques Maisons, [parmi lesquelles fut le Palais de la Reine,] tout fut consumé par les flammes. Dans leur passage ils enlevèrent les plus belles femmes, qu'ils emmenèrent avec eux. Le désordre dura depuis le milieu de la nuit jusqu'à deux heures après-midi, sans que personne osât s'approcher des Rebelles.

PENDANT ce tems-là, les Anglois n'étoient pas sans inquiétude dans leur quartier. Ils étoient informés que le dessein de ces furieux étoit de tomber sur les Etrangers; & leur premier soin fut de se garantir d'abord par une forte garde. Mais, lorsqu'ils se furent assurés contre toutes sortes de surprise, ils résolurent, de concert avec les Hollandois, de marcher au devant d'un ennemi si méprisable; & s'étant armés de fusils & de sabres, ils s'avancèrent en bon ordre. Les Esclaves, informés par leurs espions, de l'attaque qui les menaçoit, pensèrent moins à la résistance qu'à la fuite. Ils se retirèrent à travers-champs au Village de Qualbouka, & de-là jusqu'à Bordolong & Sagnora dans l'intérieur des terres. Ainsi, sans essuyer aucune perte, les Marchands des deux Nations méritèrent le titre de défenseurs du Pays. La Reine fit poursuivre les fugitifs, dont on ne prit que cinq ou six traîneurs, arrêtés par la maladie. Floris ignora ce que devint le reste; mais cet Incendie étoit le troisième qui avoit

(t) Ce détail est tiré de l'Asie Portugaise de Faria Vol. III. pag. 191.

avoit a
mis le
LE 2
au Capi
teurs d
per ave
jour, le
de Jaho
lorsque
& leur c
poir d'un
descendr
aussi loin
seu ne
seul hom
bord, ta
trer dans
& les vin
tenta mil
un orage
vers Pulo
cher des
mais dont
posés pou
de vingt-r
(v) L
ble, que
bre de dix
au long de
du Contin
[& Sud q
où il furer
course, lo
LE pre
une Monta
Bianca; &
qui s'étend
Linschoten
écueil, ap
petites Ile
il est bon
Isles & Pe
PEDRA
a tellemen
rent jusqu'a
bouchure d

(v)

avoit affligé Patane depuis un petit nombre d'années; [Les Japonois y avoient mis le Feu deux fois, & les Javans, une].

LE 21, les Anglois prirent congé de la Reine, qui fit présent à l'Auteur & au Capitaine Eslington, d'un poignard d'or à chacun. Ils laissèrent trois Facteurs dans leur Magasin, William Ebert, Robert Littleworld, & Ralph Cooper avec des lettres pour John Lucas, qui étoit demeuré à Siam. Le même jour, les Hollandois virent arriver leur Vaifseau *Le Hope*, qu'ils attendoient de Jahor pour remettre aussi à la voile. Ils s'étoient déjà rendus au Rivage, lorsque la Flotte d'Achin, qui venoit assiéger Patane, entra dans la Rivière, & leur coupa le passage avant qu'ils eussent pu se rendre à bord. Dans le désempoix d'un si fâcheux contretems, ils écrivirent aux gens du Vaifseau de faire descendre à terre trente hommes bien armés, & de s'avancer dans la Rivière, aussi loin qu'il leur seroit possible, pour combattre les Achinois. Mais le Vaifseau ne trouvant point assez de fond, ne put ni s'avancer, ni débarquer un seul homme. Douze des Hollandois du Rivage trouvèrent le moyen d'aller à bord, tandis que les autres, au nombre de vingt-trois, furent obligés de rentrer dans la Ville. Elle se rendit par composition après vingt-neuf jours de siège, & les vingt-trois Hollandois furent faits prisonniers. Le Capitaine du Vaifseau tenta mille moyens pour les secourir; mais au milieu de ses efforts il s'éleva un orage qui le poussa sur le banc de Borneo, d'où il fut jetté par un autre vent vers Pulo Kondor. Ayant perdu l'espérance de regagner Patane, il alla chercher des rafraichissemens dans la Baye de Varellas, Rade assez commode, mais dont il tira peu de secours, parce qu'il y trouva les Habitans mal disposés pour lui. Son Vaifseau étoit chargé de quinze mille pièces de huit, & de vingt-neuf bales d'étoffes des Indes.

(v) LES Anglois, en quittant Patane, avoient trouvé le vent si favorable, que le 25 ils étoient à la vûe des Isles de Ridangh, qui sont au nombre de dix-huit ou vingt, au sixième degré de latitude. Ils passèrent le soir au long des trois Isles de Kapas, à treize lieuës de celles de Ridangh & deux du Continent. Le 26, ils virent Pulo Tiama à vingt-huit lieuës au Sud [& Sud quart à l'Est] des Isles Kapas. Le 29, ils arrivèrent à Pulo Tingi, où il furent surpris par le calme: il n'y a point de danger dans toute cette course, lorsqu'on se tient constamment sur dix-huit brasses de fond.

LE premier de Novembre, on vit la Pointe de Jantana, ou Jahor, [& une Montagne de l'Isle de Bintam.] Le lendemain, on eut la vûe de Pedra Bianca; & vers dix heures, on se trouva contre la dangereuse chaîne de rocs qui s'étend, de la Pointe de Jahor, l'espace de quatre lieuës dans la Mer. Linschoten, Voyageur Hollandois, a fait une description fort exacte de cet écueil, après l'avoir passé avec beaucoup de danger. [La pointe avec trois petites Isles qui sont auprès, porte Ouest-Sud-Ouest. Pour se tirer de-là, il est bon de prendre le large, jusqu'à ce qu'on ait Jahor, les trois petites Isles & Pedra Bianca, sur une même ligne, en laissant Bintam en dehors].

PEDRA Bianca est un roc, couvert d'oiseaux de Mer, dont la fiente en a tellement blanchi le sommet qu'il en a tiré son nom. Les Anglois employèrent jusqu'au 7 à combattre les Courans, jusqu'à ce qu'ils eurent passé l'embouchure de la Rivière de Jahor & qu'ils furent à deux lieuës de Sincapur.

Le

FLORIS.
1613.
Départ des
Anglois.

Patane est
assiégée par la
Flotte d'A-
chin, & les
Hollandois
sont prison-
niers.

Route du
Vaifseau An-
glois.

Roc de Pedra
Bianca.

(v) La 3e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

FLORIS.
1613.

Rétablissement
de Jahor.

Le 8, il leur vint plusieurs Pares, conduites par des Sujets du Roi de Jahor, qui n'ont pas d'autre habitation avec leurs femmes & leurs enfans, & qui s'y nourrissent de leur pêche. Floris apprit d'eux, que le Roi d'Achin avoit renvoyé avec beaucoup d'honneurs Raja Bounysoc, Frère de leur Roi, pour rebâtir le Fort & la Ville de Jahor, & que lui ayant donné sa Sœur en mariage, il vouloit le placer sur le trône au lieu de l'ancien Roi. Les Anglois prirent ici un Pilote pour les conduire au travers des Détroits.

Changement à
Masulipatan.

Le 19 de Décembre, ils arrivèrent à Masulipatan, où ils trouvèrent un Vaisseau de leur Nation & deux Hollandois. L'Anglois, qui se nommoit le *James*, avoit été envoyé pour les seconder dans leur voyage. Marlou, Davis, Gumeg, & Cob, ses principaux Facteurs, vinrent à bord du Globe, & remirent au Capitaine & à ses gens quantité de lettres dont ils étoient chargés. Le 21, Floris descendit au Rivage. Il y trouva le gouvernement changé par une révolution, qui avoit dépossédé Mirfadardi, & qui lui avoit fait donner pour successeurs Armaban & Busbulleteran. Wentakadra, fils de Busbulleteran, vint au-devant de lui, avec le Scha Bandar & d'autres Mores. Ils lui firent divers présens, entre lesquels étoit un fort beau cheval, qu'il refusa d'accepter, dans la crainte que cette apparence de générosité ne fût le voile de quelque trahison. Mais il y fut forcé par les instances de Wentakadra, de qui il obtint aussi un Kaul, ou une permission pour le débarquement de quelques marchandises, en payant cinq pour cent.

1614.
Narsapur Peka.

Le 25 de Janvier 1614, le James mit à la voile pour Petapoli, dans le dessein de se rendre ensuite à Bantam. Floris partit le 18 pour Narsapur Peka. Le 19, il entra dans la Rivière, où il trouva neuf brasses d'eau, & jusqu'à dix & demi, contre le rapport de quelques personnes qui cherchoient à refroidir les Anglois par de fausses descriptions. Le 23, l'Auteur revint à Masulipatan, & dépêcha un *Peon*, c'est-à-dire un Courrier Indien, à Surate, pour y porter de ses nouvelles au Facteur Alworth. Le même jour, il arriva un petit Bâtiment de Pégu, sur lequel étoit Cornelius Franke, Marchand Hollandois, qui confirma la prise de Siriang par le Roi d'Ova, le massacre des Portugais, & la mort tragique de Brito. Le Roi avoit donné des ordres pour faire relever Pégu de ses ruines. Ensuite s'étant avancé vers Tenassérim, il y avoit été joint par Banga Dela, à la tête de cinquante mille Péguriens (x), qui l'avoient reconnu pour leur Vainqueur & leur Maître. Cette conquête avoit causé beaucoup de joie aux Mores de Masulipatan, parce qu'ils se flattoient que le commerce de Pégu tomberoit bientôt entre leurs mains; & dans cette espérance, ils firent équiper deux Vaisseaux, pour les y envoyer au mois de Septembre.

Rétablissement
de Pégu.

DANS le cours du mois de Mars, les Anglois apprirent qu'il étoit arrivé onze Vaisseaux à Goa, huit de la Chine & trois de Malaca. Cette abondance de marchandises auroit causé beaucoup de préjudice à l'Auteur, s'il n'eût déjà vendu la plus grande partie des siennes. Au mois d'Avril, Atmakan partit pour Golkonde, où le tems étoit venu d'aller rendre ses comptes; & ce voyage ne pouvoit tomber dans une conjoncture plus heureuse, parce que Mâleck Tufa, son ami, fut alors nommé par le Roi à l'office de Grand Trésorier.

(x) Ces Péguriens sont des Péguans. R. d. E.

forier.
lement p
ce que l
son empl
LE 18
Effington
une fièvre
se à quel
l'épaule,
commun
en bon or
dement,
Skinner;
ce. Sa v
le nouvea
vage, il t
lettres de
pa Kandia
le comme
le Fort, &
la manière
de fond su
tr'eux dem
neroient à
ponse [aux
Roi meme.
qu'elle avo
la prioit de
leur confian
VENGA
putés, l'un
bestiam de c
blanche, su
Le second I
deux autres
Jaga Raja,
au commere
Il faisoit de
& le pressar
bâtir une M
sa bonne-fo
annuel étoit
arrivée, d'a
faveur si écl

(y) Angl. Il
lui de succeder
II. Part.

forier. Les Anglois y trouvèrent aussi des avantages considérables, non-seulement par la faveur d'Armakan, qui leur étoit affectionné, mais encore parce que les dettes d'un Gouverneur Indien sont mal assurées, lorsqu'il perd son emploi.

LE 18 de Mai fut un jour funeste aux Anglois; par la mort du Capitaine Effington, dont le caractère étoit généralement estimé. Il fut emporté par une fièvre subite, qui le prit en sortant de table, [& dont on attribua la cause à quelques cloux qu'il avoit sur le Corps, & sur-tout à un qu'il avoit sur l'épaule, & qui n'avoit pas pû s'ouvrir. Cette sorte d'incommodité est fort commune dans cette saison.] Floris prit soin aussitôt de mettre le Vaisseau en bon ordre; mais quoique tout l'Equipage le pressât d'accepter le commandement, il refusa cet honneur (y), & consentit seulement à nommer M. Skinner; en laissant espérer qu'il pourroit quelque jour reprendre cette place. Sa vûe, dans une promesse si vague, étoit de soutenir & l'Equipage & le nouveau Capitaine dans l'exercice de leur devoir. Etant retourné au Rivage, il trouva dans la Ville trois députés de la Reine de Paléakate, & des lettres de cette Princesse, [de Jaga Raja, Gouverneur de St. Thomé, & de Apa Kandia, Secrétaire du grand Roi Wankatad Raja,] pour l'inviter à faire le commerce dans sa Ville, avec promesse de lui donner un terrain vis-à-vis le Fort, & de lui accorder plusieurs faveurs. Floris, qui se ressouvenoit de la manière dont il y avoit été reçu l'année précédente, ne fit pas beaucoup de fond sur ces offres. Cependant il convint avec les Députés qu'un d'entr'eux demeureroit près de lui à Masulipatan, & que les deux autres retourneroient à Paléakate avec Vengali, un de ses gens, qu'il chargeroit de sa réponse [aux diverses personnes qui lui avoient écrit, & d'une lettre pour le Roi meme.] Dans sa lettre il rappelloit à la Reine (z) le mauvais accueil qu'elle avoit fait aux Anglois; & si elle étoit résolue de les traiter mieux, il la prioit de lui envoyer un Kaul, ou un sauf-conduit, qui pût faire renâître leur confiance.

VENGALI revint à la fin de Juillet, accompagné de quatre nouveaux Députés, l'un du Roi de Narisingue, qui apportoit un Kaul à Floris, avec l'Abestiam de ce Prince, faveur Indienne, qui consiste dans un morceau d'étoffe blanche, sur lequel la main du Roi est empreinte en sandal, ou en saffran. Le second Député [apportoit aussi le Kaul] de la Reine de Paléakate: & les deux autres étoient chargés des lettres de [quelques petits Princes, tels que] Jaga Raja, Time Raja, Apokandora Raja, &c. qui invitoient les Anglois au commerce. La lettre du Roi de Narisingue étoit écrite sur une feuille d'or. Il faisoit des excuses à Floris, du traitement qu'il avoit reçu à Paléakate, & le pressant de se rendre dans ses Etats, il lui offroit le choix d'un lieu pour bâtir une Maison ou un Fort, avec d'autres privilèges. Enfin, pour gage de sa bonne-foi, il faisoit présent à Floris d'une petite Ville, dont le revenu annuel étoit d'environ quatre cent livres sterling, en lui promettant à son arrivée, d'autres marques de son affection. Les Hollandois, jaloux d'une faveur si éclatante, s'efforcèrent d'en écarter les suites; mais leur influence étoit

FLORIS.
1614.
Avantages
pour les An-
glois.
Mort du Cap-
taine Effing-
ton.

Divers Prin-
ces invitent
les Anglois au
commerce.

Députation
du Roi de Nar-
singue à Flo-
ris.

(y) *Angl.* Il crut qu'il étoit au dessous de lui de succéder à un sous-Marchand. R. d. E. (z) *Angl.* au Roi. R. d. E.

FLORIS.
1614.

étoit trop foible à la Cour du Roi. Ses propres Sujets, affligés de voir passer chaque année sur leur Côte tant de Vaisseaux Anglois, sans en tirer aucun fruit, avoient fait retentir son Palais de leurs plaintes, & s'étoient rendus comme les Avocats de la Nation Angloise. Cependant une juste précaution porta Floris à retenir le Député du Roi, qu'il entretenit aux frais de la Compagnie jusqu'à l'arrivée de son Vaisseau dans la Rade. Ses défiances achevèrent de se dissiper, lorsqu'il eut appris que Vengali avoit été reçu avec autant d'affection que de civilité, & que le Roi pour confirmer ses promesses, avoit mis solennellement la main sur sa tête.

Inondation à
Narsapur Pe-
ka.

Au mois d'Août, Narsapur Peka & tous les lieux voisins furent défolés par une si furieuse inondation, que le ris, les salines, les bestiaux, les hommes & les villes entières, furent enveloppées dans la même ruine. Dans les grands chemins, l'eau s'élevoit de six pieds au-dessus de la terre. A Golkonde, qui est joint à ce Canton par une branche de la même Rivière, il y eut plus de cinq mille Maisons entraînées. Deux Ponts de pierre, l'un de 19 arches, l'autre de 15, aussi-bien bâtis qu'il y en ait en Europe, se trouvèrent couverts de 3 pieds d'eau, quoiqu'au jugement de Floris leur hauteur fût ordinairement de 18 pieds au-dessus de la surface; & 6 arches des 19 furent emportées par le torrent.

Mort du Roi
de Narsingue.
Ses trois fem-
mes se font
brûler avec
son corps.

LE 4 d'Octobre, les Anglois prirent congé du Roi de Narsingue, [après s'être vu avoir trouvé toute la fidélité qu'il leur avoit fait espérer dans ses promesses.] Floris ayant pris occasion de tant de faveurs pour supplier ce Prince de lui faire toucher quelques sommes, dont le paiement commençoit à traîner en longueur (a), le Secrétaire de la Cour eut ordre d'en écrire à Mir Mahmud Raja & au Scha Bandar. Mais le 25, c'est-à-dire, peu de jours après (b) le retour du Vaisseau à Masulipatan, on y reçut la triste nouvelle de la mort de Wankatad Raja, Roi de Narsingue. Il avoit régné cinquante-cinq ans. Ses trois femmes, dont Obiama, Reine de Paléakate étoit une, se brûlèrent avec son corps. On appréhenda que cet incident ne produisît de grands troubles; & les Hollandois particulièrement, craignirent beaucoup pour le nouveau Fort qu'ils avoient obtenu la permission de construire à Paléakate. [Ils en renforcèrent la garnison par soixante-six Soldats, qui vinrent sur le Vaisseau le Lion. Ce Vaisseau arriva de Bantam le 1 de Novembre, & il apporta la Nouvelle que le Bantam avoit été jetté dans le Tétel, & le Lion blanc à St. Hélène; que le James étoit arrivé heureusement à Bantam, & qu'il en étoit parti pour se rendre à Patane.] Floris s'apercevant que la mort du Roi faisoit chercher au Gouverneur de Masulipatan des prétextes pour différer le paiement de ses dettes, & craignant d'être renvoyé au-delà de l'année, prit la résolution de l'enlever, lui ou son Fils, & de le garder à bord aussi long-tems qu'il refuseroit de payer. L'entreprise étoit dangereuse, mais tout l'Equipage lui promit de le seconder. Il envoya la Chaloupe à bord, pour en amener six mousquetaires, qui vinrent enveloppés dans des voiles, parce qu'il n'étoit pas permis aux Etrangers de descendre à terre avec des armes, & qui se cachèrent d'autant plus facilement

Etrange pro-
jet de Floris.

(a) *Angl.* Floris, ayant passé heureusement la barre, fit redemander de nouveau ce qui lui étoit dû, & en écrivit pour la troi-

sième fois en Cour, en insistant sur ce qu'on eut à lui en payer les intérêts. R. d. E.

(b) *Angl.* deux jours après. R. d. E.

ment d
qu'au F
lui, de
droient
vant l'h
gea ses
gemmer
dans le
jusqu'aux
sérieuse,
[LE
fois dans
tems-là,
qu'ils cro
péché.

CEPE
emporté
attendre
cher d'av
tous deux
lorsque sa
laisser jou
messe form
quelque p
tre. On
Douâne,
peu nombr
haute, deu
dessein po
fiter. Ses
laissés pou
ne, & fer
Floris pren
ou quatre
reste des A
goit à s'aff
Mahmud R
té la terre
gée de suiv
grand Cana
mirent à la
manqué de
légèreté in
l'air, réfro
cey, un de
conduite &
la maison,
qui le mal

ment dans un endroit obscur de la Douane, que ce bâtiment touchoit presqu'au Rivage. Il donna ordre en même-tems aux gens qu'il avoit près de lui, de se tenir prêts à le suivre, lorsque le Gouverneur, ou son Fils, prendroient le chemin de la Douane; ce qui ne pouvoit tarder long-tems, suivant l'habitude qu'ils avoient d'y aller tous les jours. Le soin dont il chargea ses gens, fut de se saisir des piques de la garde, qui demeuroient négligemment appuyées contre un mur, tandis que le Gouverneur étoit occupé dans le bâtiment. Avec quelque secret que ce dessein eût été formé, il alla jusqu'aux oreilles des Hollandois; mais le regardant comme une menace peu sérieuse, ils ne furent pas tentés de le découvrir.

[LE 21 de Novembre, les Gentils célébrèrent une fête, qui revient trois fois dans une année, quand la nouvelle lune tombe un lundi: Dans ce tems-là, les hommes & les femmes viennent se laver dans la Mer, parce qu'ils croient que c'est-là un moyen très efficace pour les purifier de tout péché. Les Bramines & les Komets font la même chose.]

CEPENDANT Floris étant allé voir, le 24, le Gouverneur, prit un ton fort emporté pour lui demander son argent & pour se plaindre qu'on le lui fit attendre depuis sept mois. Il vit aussi Mir Mahmud Raja, pour lui reprocher d'avoir eu si peu d'égard aux ordres de la Cour. Ils lui répondirent tous deux, avec quelques railleries, qu'on parleroit d'affaires à la Douane, lorsque sa colère seroit passée. Floris reprit qu'il n'étoit pas d'humeur à se laisser jouer plus long-tems, & que s'il ne recevoit pas sur le champ une promesse formelle, avec des assurances pour l'exécution, il scauroit prendre quelque parti qui conviendrait à ses intérêts & à l'honneur du Roi son Maître. On ne fit que sourire de sa menace. Il se rendit sur le champ à la Douane, où il scavoit que le Fils du Gouverneur étoit déjà, avec une garde peu nombreuse. Les piques étoient dressées contre la porte, & la marée haute, deux circonstances dont il avoit toujours jugé que le succès de son dessein pourroit dépendre. Aussi se confirma-t'il dans la résolution d'en profiter. Ses gens, qui le suivoient à l'œil, à l'exception de trois, qu'il avoit laissés pour garder sa maison, se saisirent des piques entrèrent dans la Douane, & fermèrent la porte sur eux. Les Mousquetaires parurent aussi-tôt. Floris prenant lui-même le fils du Gouverneur par le bras, le remit à trois ou quatre de ses gens, qui le conduisirent à la Chaloupe, tandis que lui & le reste des Anglois faisant l'arrière-garde, écartèrent le peuple qui commençoit à s'assembler, & gagnèrent ainsi le Rivage. Le Gouverneur & Mir Mahmud Raja arrivèrent immédiatement, mais la Chaloupe avoit déjà quitté la terre. Cependant comme le vent étoit assez fort, & qu'elle fut obligée de suivre quelque tems le Rivage, à peu de distance, pour arriver au grand Canal, les Indiens se hâtèrent d'entrer dans quelques Canots, & se mirent à la poursuivre. Il étoit déjà trop tard. Floris, qui n'avoit pas manqué de prendre ses plus habiles rameurs, avoit passé la Barre avec une légèreté incroyable; & deux ou trois coups de mousquets, qu'il fit tirer dans l'air, refroidirent ceux qui auroient entrepris de le suivre plus loin. Chancey, un des trois Anglois, qu'il avoit laissés dans la Ville pour justifier sa conduite & recevoir l'argent qui lui étoit dû, eut l'imprudence de sortir de la maison, par un mouvement de curiosité. Il tomba dans un gros d'Indiens, qui le maltraitèrent beaucoup. Mais le Gouverneur, craignant des représailles

FLORIS.
1614.

Il Pécécute
& se saisit du
Fils du Gouverneur.

Vains efforts
des Indiens
pour le tirer
de ses mains.

FLORIS.
1614.
Permetté de
Floris.

faillies sur son Fils, se le fit amener aussi-tôt & le prit sous sa protection. DANS le cours de l'après-midi, Werner van Berchem, Marchand Hollandois, vint à bord du Globe avec l'Interpréte du Gouverneur, pour demander la cause d'une entreprise si violente. Floris leur répondit qu'il trouvoit surprenant qu'ils parussent l'ignorer, après avoir été si souvent témoins de ses plaintes; & que d'ailleurs il avoit laissé trois de ses gens dans la Ville pour expliquer ses intentions. Ensuite apprenant que celui qu'il avoit chargé principalement de ses ordres, avoit été maltraité par le peuple, il feignit de vouloir s'en venger sur le Fils du Gouverneur; & quoiqu'à la prière de Berchem, il promit de suspendre les effets de son ressentiment, il jura de faire étrangler ce jeune homme, si le moindre de ses gens recevoit quelque injure. Non-seulement il écrivit la même chose au Gouverneur, mais il lui déclara, que s'il venoit au Vaisseau Anglois quelque Barque de la Ville, sans une lettre de Chancey, elle seroit coulée à fond sans pitié.

VAN Berchem revint le jour suivant avec l'Interpréte. Il apportoit la dette du Gouverneur. Floris lui répondit que pour satisfaire les Anglois, il falloit que le Gouverneur leur fit payer ou leur payât lui-même la dette de Kalipa Marchand Indien, dont il s'étoit rendu caution, & qu'il envoyât sur le Vaisseau, les autres Marchands qui refusoient de les payer. Berchem choqué de cette fermeté, protesta contre le procédé de Floris, en ajoutant que les Anglois répondroient du tort que leur conduite avoit causé & qu'elle pouvoit causer encore aux Hollandois. Mais Floris, sans paroître embarrassé de cette protestation, y répondit par un acte public qu'il fit signer à tous ses Facteurs. Le Bâtiment Hollandois partit la même nuit pour Patane.

PENDANT ce tems-là, le Fils du Gouverneur étoit demeuré à bord sans prendre aucune sorte de nourriture, parce qu'étant Bramine, il ne lui étoit pas permis de boire ni de manger chez autrui, s'il n'avoit préparé ses alimens lui-même. Floris ayant pitié de sa situation, offrit de le rendre à son Père, pourvu que deux Mores de qualité vinssent prendre sa place. Mais il ne se trouva personne qui fût tenté d'accepter cette condition. Enfin le Gouverneur consentit à payer la dette de Kalipa, & força les autres Marchands de payer, à l'exception de Miriapeck & de Datapa, deux Indiens qui faisoient leur résidence à Golkonde. Ainsi le prisonnier fut remis en liberté le 30 de Novembre.

APRÈS cet accommodement, plusieurs Mores, qui visitèrent Floris sur son Vaisseau, lui promirent de rendre un compte fidèle au Roi de tout ce qui s'étoit passé, & le prièrent de n'en pas prendre droit de nuire aux Bâtimens de leur Nation. Il leur répondit qu'il se bornoit à la satisfaction qu'il avoit reçue, mais qu'à l'avenir il leur conseilloit de prêter plus facilement l'oreille aux plaintes des Anglois, ou plutôt de ne leur donner aucun sujet d'en faire. Il écrivit dans le même sens au nouveau Roi. Les différends qu'il avoit eus avec les Officiers de Masulipatan ne lui avoient pas permis de profiter des bienfaits de son prédécesseur; mais il se crut obligé d'en faire des excuses au nouveau Gouvernement & de promettre dans une autre occasion plus d'empressement pour de si grandes faveurs. Il laissa aussi des lettres à quelques Marchands fidèles & affectionnés pour l'instruction des Anglois, qui viendroient dans le même Port après lui.

LE 7 de Décembre, Chancey revint à bord avec les deux autres Anglois, &

Floris insiste
sur ses prétentions.

Accommodement avec le
Gouverneur.

Excuses de
Floris au Roi
de Narvingue.

& Floris
de l'écou
le Gou
fice à l
affecté
roit pa

ON I
Port de
le Holi
mier Pa
tels que
on paro
Darling
chaque
que les
les deux
ce l'un
mes cin
(c), &
s'arrête
tres. Co
auxquell
Amboyn
voit s'arr
de, arriv
toirs des
étoient à
que cinq

LE 14
avec trois
heur pres
pages. M
Vaisseau
en Angle
qui se tro
Middleto
de à Am

LE Gl
le 30 d'A
vice & l'
Le 17 de
de Juin il

(c) Ang
(d) Ang

& Floris ordonna aussitôt que l'ancre fût levée la nuit suivante. Il offrit de descendre encore une fois au Rivage pour faire civilement ses adieux ; mais le Gouverneur appréhendant qu'il ne pensât à lui rendre quelque mauvais office à la Cour par le moyen des Mores, lui fit répondre avec une modestie affectée, qu'après les sujets de plainte qu'il avoit donnés aux Anglois, il n'auroit pas la force de soutenir ses regards.

On mit à la voile avant la fin de la nuit ; & le 3 de Janvier, on arriva au Port de Bantam, où l'on trouva le James, venu nouvellement de Patane, le Hosiander & la Concorde. Floris descendit à terre. Jordayne, alors premier Facteur de Bantam, lui remit plusieurs lettres de différens Comptoirs, tels que ceux de Macassar, de Paléakate, de Siam, &c. Dans tous ces lieux, on paroissoit encore allarmé par les désordres de la guerre ; mais comme le Darling y devoit passer successivement, Floris se flatta que les Facteurs de chaque Pays en recevroient quelque consolation. Il convint avec Jordayne que les marchandises de l'Hosiander seroient transportées sur le Globe, & que les deux Capitaines, Edouard Christian & Skinner, prendroient aussi la place l'un de l'autre ; que le Globe auroit cinquante hommes d'équipage ; le James cinquante-cinq ; le Hosiander, qui devoit rester aux Indes, vingt-huit (c), & la Concorde vingt-quatre (d). Le James partit le 30, avec ordre de s'arrêter au Cap de Bonne-Espérance ou à S^{te}. Hélène, pour y attendre les autres. Comme l'Hosiander ne pouvoit être prêt assez-tôt pour les entreprises auxquelles il devoit être employé, on prit le parti d'envoyer la Concorde à Amboyne, avec Georges Bale pour Facteur, & Georges Chancey, qui devoit s'arrêter à Macassar. Avant leur départ, le Vaisseau Hollandois *la Zélande*, arrivant du Japon, apporta des lettres de Cocks, qui apprirent aux Comptoirs des deux Nations, que M. Peacock, Anglois, & tous les Hollandois qui étoient à la Cochinchine, avoient été massacrés par les Habitans du Pays, & que cinq Anglois, échappés au carnage, s'étoient retirés à Siam.

LE 14 de Février, le Capitaine David Middleton arriva au Port de Bantam avec trois Vaisseaux, *le Samaritain, le Thomas & le Thomassin*, qui par un bonheur presque sans exemple, n'avoient point un seul malade dans les trois Equipages. Middleton apprenant la mort de Sir Henri son Frère, & la perte de son Vaisseau, fut si troublé par cette nouvelle, qu'il prit la résolution de retourner en Angleterre. Le Conseil s'assembla pour régler la route des quatre Bâtimens qui se trouvoient à Bantam. Le Samaritain fut nommé pour retourner avec Middleton ; le Thomas, pour Sumatra ; le Thomassin, pour joindre la Concorde à Amboyne ; & l'Hosiander pour Patane & le Japon.

LE Globe & le Samaritain mirent à la voile le 22 de Février. Ils arrivèrent le 30 d'Avril dans la Baye de Saldanna, où ils trouvèrent, avec le James, l'Advice & l'Attendan, deux Vaisseaux Anglois qui faisoient le voyage de l'Inde. Le 17 de Mai, ils quittèrent Saldanna, accompagnés du James ; & le premier de Juin il relâchèrent à Sainte Hélène.

(c) *Angl.* vingt. R. d. E.

der la Concorde. R. d. E.

(d) *Angl.* & trois ou quatre pour gar-



FLORIS.
1615.

Le Globe se rend à Bantam.

Séparation de plusieurs Vaisseaux Anglois.

Effroi de David Middleton en apprenant la mort de son Frère.

Il retourne en Europe avec Floris.

C H A P I T R E IV. (a)

Voyage de Samuel Castleton à Priaman, en 1612.

CASTLETON.
1612.
Remarques
préliminaires

ENTRE les voyages qui se faisoient au nom de la Compagnie des Indes, il s'en trouve toujours quelques-uns qui n'étoient que les entreprises de divers particuliers, sans qu'on soit informé de qui ils recevoient leur commission, & s'ils étoient autorisés par le Gouvernement, ou par la Compagnie.] Celui-ci dont John Tatton, Pilote du Vaisseau, nous a laissé la Relation, paroît ne s'être fait qu'aux dépens du Capitaine Castleton, & de Georges Bathurst son Lieutenant. Mais on ignore quelle étoit leur cargaison, & de quel nombre d'hommes leur Equipage étoit composé. Aussi Purchass (b), qui nous a conservé le Journal de Tatton, déclare-t'il qu'il n'a pris ce soin que pour l'utilité de la navigation. Il semble même qu'il en ait retranché quelques endroits, qui lui ont paru sans doute moins convenables à cette vûe.

Départ.

CASTLETON, Capitaine de la *Perle*, partit de Blackwall le 22 d'Août 1612; mais les vents lui devinrent si contraires, qu'ayant relâché de Port en Port au long des Côtes d'Angleterre, il ne put gagner Landsend avant le 5 de Novembre. Le 27, il arriva devant Lancerota, une des Canaries, sans pouvoir entrer avant le 3 de Décembre dans la Rade de Lauratavi qui appartient à cette Isle. Il y trouva un petit Bâtiment de Londres, que le mauvais tems avoit aussi forcé de s'y mettre à couvert. Le 5, ils en furent chassés tous deux par la force du vent, & pendant le reste du mois, ils se virent contraints d'errer aux environs de cette Isle & de celle de Ténérife, d'où ils trouverent pourtant le moyen de tirer seize pipes de vin. Le 31, Castleton, qui avoit perdu de vûe le petit Bâtiment depuis le jour précédent, l'aperçut à l'ancre, près d'un Vaisseau de guerre Hollandois, qui s'en étoit fait; mais les Matelots de Hollande s'étant enivrés pendant toute la nuit, il fut facile aux Anglois de se dérober dans les ténébres, quoiqu'ils ne fussent qu'au nombre de trois. Castleton leur donna deux hommes de plus, avec un racteur, qu'il les pria de mettre à terre dans la Grande Canarie. Le vent n'ayant pas cessé de les en écarter, il convint avec eux qu'ils le suivroient jusqu'à l'Isle de Palme, où il promit de leur faire trouver de meilleures provisions; & tous deux se trouverent fort bien de s'être arrêtés à ce parti.

L'ivresse des
Matelots Hol-
landois leur
fait perdre
un Bâtiment
qu'ils avoient
pris.

1613.

Rofisko au
Cap-verd.

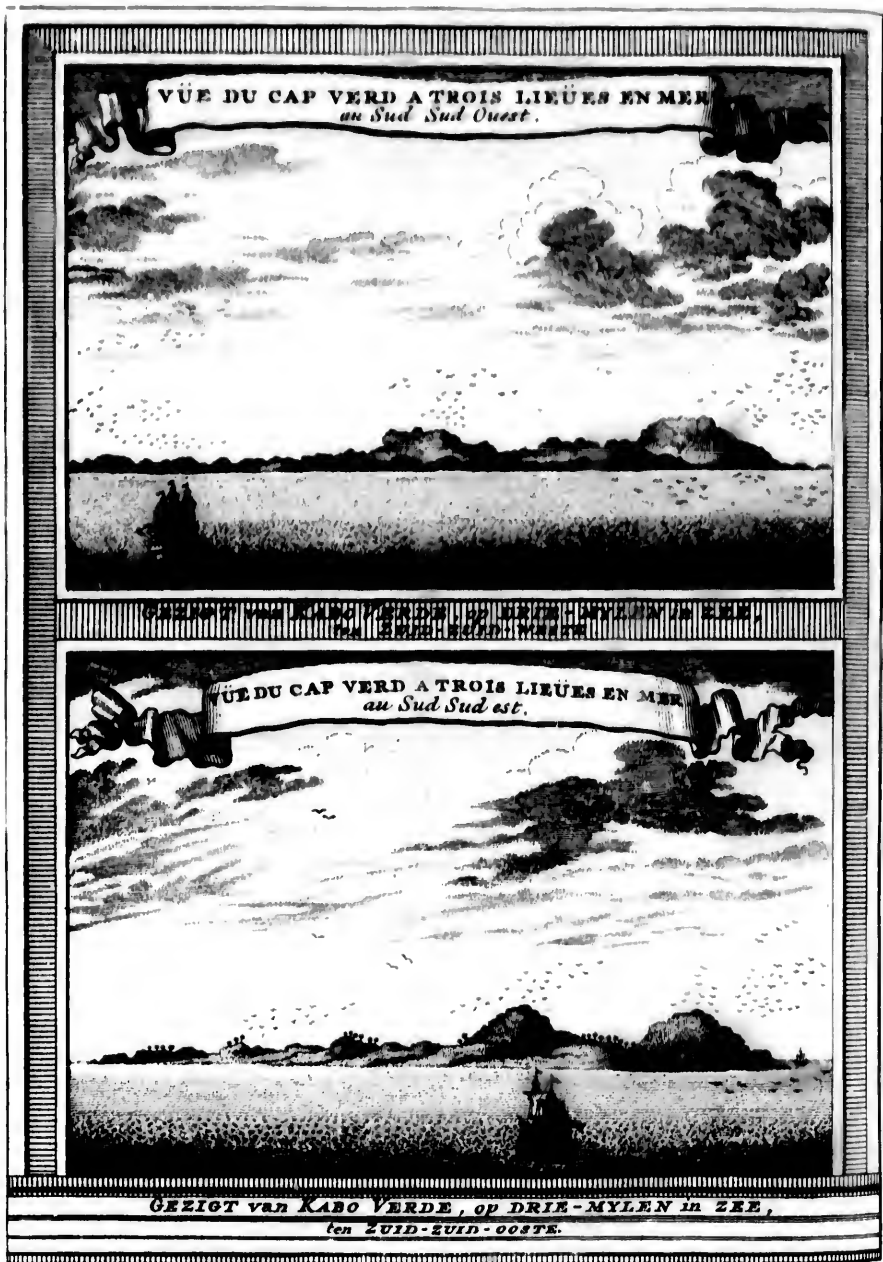
LE 15 de Janvier, Castleton mouilla dans la Rade du Cap-Verd, où il se procura quelques bœufs, avec une nouvelle provision d'eau. Le 21 ayant remis à la voile, il s'avança jusqu'à Rofisko, dans l'espérance d'y trouver des bestiaux en plus grand nombre. Il y jetta l'ancre à cinq heures du soir, sur onze brasses; profondeur qui est à peu près la même dans toutes les parties de la Rade, sur-tout à l'Est quart au Nord, qui est la position de Rofisko à l'égard de l'Isle qui forme la Rade du Cap-Verd. Les Anglois s'y procurèrent

(a) Cest le XV. Chap. du III. Livre de (b) Voyez Pilgrims. Vol. I. pag. 328.
l'Original. R. d. F.

des, †
es de
mmif.
gnie.]
, pa-
thurst
ombre
a con-
l'utili-
roits,

1612;
ort au
ovem-
entrer
te Isle.
forcé
ce du
vrons
moyen
e petit
eau de
s'étant
ans les
donna
e dans
it avec
e trou-
s'être

où il se
ant re-
ver des
ir, sur
parties
fisko à
rocuré-
rent



J. v. Sully delin.

rent sept
un bon v
[Là, ils e
de Févrie
Le 15 d
avec un v
plusieurs
rent du c
rent la te
toute la r
pointe de
Sud du C
brasses su
grés; &
qu'ils se t
eurent ta
matin, il
de la terr
le part m
Sud-Est de
& l'autre
L. E. 18
revint au
traitable.
bestiaux.
croc de f
les Anglo
excellent
Baye par
de Saldan
que les H
prendre p
pas d'aut
le rivière
le de mer
[L. E. 1
ils levèr
22, à mi
Le lenden
Table. L
L. E. 24
tir le Va
de ces de

(c) An
trouvèrent
trois lieues
(d) Les

rent sept bœufs. Le 23 au matin, ils quittèrent Rofsko, & faisant voile avec un bon vent, ils se trouvèrent le 28, à 6 degrés 32 minutes de latitude. [Là, ils eurent à essuyer un Ouragan, qui dura près de deux heures.] Le 20 de Février, ils passèrent la Ligne, & prirent leur course au Sud-Sud-Est. Le 15 d'Avril, étant à 32 degrés 39 minutes, ils portèrent à l'Est-Sud-Est, avec un vent Sud-Ouest. A mesure qu'ils continuèrent d'avancer, [ils virent plusieurs de ces Herbes que les Portugais appellent *Trombos*, &] ils remarquèrent du changement dans l'eau, jusqu'à cinq heures du soir, qu'ils découvrirent la terre entre l'Est-Sud-Est & l'Est-Nord-Est. Ils suivirent l'Est pendant toute la nuit jusqu'à sept heures du matin, qu'ils se trouvèrent vis-à-vis la pointe de Sainte-Lucie à quatre lieues en mer. Cette pointe est un peu au Sud du Cap de Saint-Martin. Ils jettèrent la sonde, qui leur fit trouver 43 brasses sur un fond fort pierreux. Le 16 à midi, la latitude étoit de 33 degrés; & vers cinq heures après-midi, il furent jettés si loin dans la Baye, qu'ils se trouvèrent contre une chaîne de rocs qui est au Sud-Sud-Ouest. Ils eurent tant de peine à s'en dégager, que le jour suivant à sept heures du matin, ils n'étoient avancés que de trois lieues au Sud (c). A deux milles de la terre, qu'ils côtoyèrent pendant le reste du jour, ils ne trouvèrent nulle part moins de neuf brasses. [Ils jettèrent l'ancre sur sept brasses, au côté Sud-Est de la Baye; ayant une pointe au Nord-Nord-Est à environ sept lieues, & l'autre au Nord-Ouest. Ce jour-là leur latitude fut de 33 degrés.]

Le 18 au matin, ayant envoyé la Chaloupe & l'Esquif au rivage, l'Esquif revint aussi-tôt pour leur annoncer que les Habitans étoient d'un caractère traitable. Vingt de ces Barbares s'étoient présentés avec diverses sortes de bestiaux. Castleton renvoya l'Esquif à terre avec plusieurs morceaux d'un croc de fer coupé en pièces, & quelques haches. Pour un morceau de croc, les Anglois achetèrent un veau; & pour une petite hache, ils obtinrent un excellent mouton. Il est étrange que l'Auteur ne fasse pas connoître cette Baye par son nom; mais, [ce qui ne permet pas de croire que ce fût celle de Saldanna (d),] c'est qu'on n'y trouva point d'eau, à la réserve de celle que les Habitans montrèrent dans quelques marais bourbeux, en faisant comprendre par leurs signes qu'ils en faisoient usage, & que le pays n'en avoit pas d'autre. La Chaloupe remonta, l'espace de plus d'un mille, une fort belle rivière qui est au fond de la Baye; mais l'eau en étoit aussi salée que celle de mer. Tous les environs parurent fort stériles.

[Le 19 à deux heures du matin, le vent s'étant mis au Nord-Nord-Ouest, ils levèrent l'Ancre & firent route sur dix, neuf, huit, & sept brasses. Le 22, à midi, ils se trouvèrent à 33 degrés 53 minutes, à 6 lieues du rivage. Le lendemain au matin, ils eurent à cinq lieues de distance la montagne de la Table. La nuit suivante ils n'avancèrent point à cause du calme.]

Le 24 d'Août, la Relation nous transporte à Priaman, d'où elle fait partir le Vaisseau pour Tékou; mais ce n'est pas sans observer que la première de ces deux Villes est à 38 minutes du Sud, & que la variation y est de 4 degrés

CASTLETON.
1613.

Dangereuse
chaîne de
rocs.

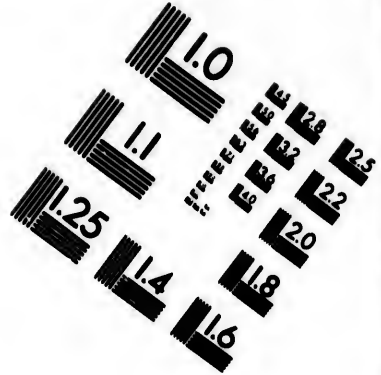
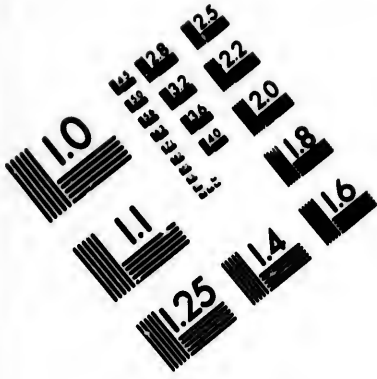
Baye avanta-
geuse que
l'Auteur né-
glige de nom-
mer.

(c) *Angl.* le jour suivant au matin, ils se trouvèrent à sept lieues de la terre, ayant fait trois lieues au Sud. R. d. E.

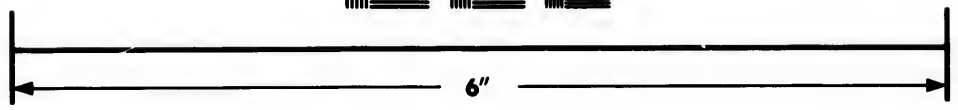
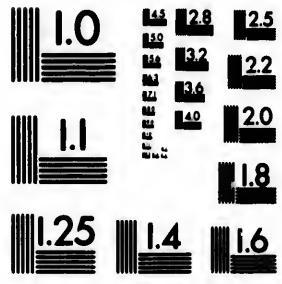
(d) Les Auteurs Anglois font d'un avis

contraire à celui du Traducteur: ils avertif-
sent dans une note, qu'il y a apparence que
c'étoit la Baye de Saldanna. R. d. E.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25

01
11

CASTLETON.
1613.

Baye d'Ayre-
Bangye.

Isle de Patta-
han & sa situ-
ation.

Grande Isle
que l'Auteur
ne nomme
pas.

Les Anglois
arrivent dans
l'Isle de Cey-
lan.

degrés 50 minutes Nord-Ouest. La latitude de Tékou est de 25 minutes du Sud. On rencontre entre ces deux Places trois ou quatre Basses qui sont sans danger pour ceux qui se tiennent au large, à quatre lieuës du rivage. Le 31, Castleton entra dans une Baye qui se nomme Ayre-Bangye, du nom d'une petite Ville qui en est fort proche au Sud. La latitude de cette Baye est de huit minutes du Nord. A deux mille du rivage, vis-à-vis la pointe Ouest, c'est-à-dire au Nord d'Ayre-Bangye, il se trouve une chaîne de rocs, sur lesquels l'eau n'a pas plus de huit ou neuf brasses; mais plus loin, entre la terre & une longue Isle qui en est à sept lieuës, on n'a guères moins de vingt-huit ou trente brasses.

LE 10 de Septembre, on jetta l'ancre à deux milles de Pattahan, parce qu'on avoit à combattre le vent qui venoit du rivage. Le lendemain au matin, on s'avança à l'extrémité Sud-Ouest de cette Isle, où l'on mouilla sur 14 brasses; & vers deux heures après-midi, s'étant approché de la Rivière, on y mouilla sur cinq brasses. Le fond, sur toute cette Côte, est fort bourbeux au long du rivage, excepté sur quelques Basses qui paroissent d'un sable fort pur. L'eau de la rivière est excellente, & l'on y trouve six ou sept pieds de fond au-delà de la Barre. Elle est à 28 minutes du Nord. Le 14 on partit de Pattahan avec deux Pilotes du pays, pour s'avancer vers Barons & Achin. On se trouva, le 16, fort près d'une grande Isle qui est à vingt-cinq ou vingt-six lieuës de Pattahan vers le Nord, qui n'est qu'à deux milles du Continent, [& au Sud de laquelle on voit deux petites Isles.] Sa latitude est un degré 40 minutes. Elle a du côté Nord-Ouest un torrent qui tombe d'un mont escarpé, & qui est si blanc de son écume, qu'il se fait appercevoir de sept ou huit lieuës. Du côté du Nord, on découvre une belle Baye, près de laquelle le fond est bourbeux sur trente brasses. Au Sud-Ouest, [ou à l'Ouest Sud-Ouest] à quatre lieuës de l'Isle, on rencontre une Basse qui demande des précautions.

LE dernier jour d'Octobre, la Relation fait partir le Vaisseau de Nicobar, sans nous avoir appris qu'il y fût arrivé. C'est la méthode insupportable de Purchass, quand il entreprend d'abrèger. Il supprime une partie de son texte au lieu de le resserrer par des extraits. Le dessein des Anglois étant de se rendre à Ceylan, où les Habitans de Nicobar ne font pas difficulté d'aller dans leurs canots, comme s'ils en étoient fort voisins, ils se trouvèrent le 12 de Novembre à 5 degrés 35 minutes de latitude; & suivant cette observation, l'Auteur conclut qu'en deux jours le Vaisseau étoit avancé, de quarante lieuës au Sud plus qu'il n'avoit pû juger par sa navigation. On avoit eu le même jour, à huit heures du matin, la vûe de la haute terre du Cap de Galle, à plus de douze lieuës du rivage. Dans cet endroit, la sonde ne trouva point de fond. Le 13 à midi, la latitude étoit de 5 degrés 32 minutes; & le soir, la variation de 13 degrés 24 minutes. Ayant porté au Nord pendant la nuit, avec des vents fort variables & beaucoup de pluye, la terre se présentoit le matin à l'Est-Nord-Est. A midi, la latitude étoit de 6 degrés, & l'on avoit à l'Est la partie méridionale de Ceylan, qui s'appelle *Dondera* (e).

LE

(e) De Lisle l'appelle Tannidar.

L
faire
lent
l'unc
au S
Pavi
que
la lan
l'aut
fulain
à la
leurs
qu'à
le le
Leur
Portu
ner a
fât la
loupé
la ter
qui é
laire
répon
rent-
qu'ils
pales
çant
sans
Ils l'a
fait a
des a
ge su
fa les
quitt
res u
rent
Angl
bras,
avec
mis d
LE
forme
tout l
les cr
Les S

(f)
Auteur
II.

LE 16 après-midi, on entra dans la Baye de Billigam (f), avec le dessein d'y faire de l'eau, & l'on y jetta l'ancre sur un fond de sept brasses, d'excellent sable, à un quart de mille du rivage. Des deux pointes de cette Baye, l'une est à l'Ouest-Nord-Ouest; & l'autre, au long de laquelle on entra, est au Sud-Sud-Ouest. Castleton envoya, le soir, son Esquif au rivage, avec un Pavillon de paix; mais aucun de ses gens ne hazarda d'y descendre, parce que les Habitans leur firent connoître par des signes, qu'il n'entendoient pas la langue Portugaise. Le 17, la Chaloupe s'étant approchée de la terre de l'autre côté de la Baye, où les Portugais avoient plusieurs maisons, un Insulaire qui s'avança dans l'eau, parla fort bon Portugais. Quoiqu'il fût vêtu à la mode du Pays, les Anglois jugèrent qu'il n'en étoit pas. Il répondit à leurs questions, qu'il ne pouvoit leur donner aucune assurance positive, jusqu'à ce que le Roi fût instruit de leur arrivée; & que s'ils vouloient revenir le lendemain au même lieu, ils y apprendroient les intentions de ce Prince. Leur résolution n'en étoit pas moins de descendre; mais appercevant les Portugais qui commençoient à se rassembler, ils prirent le parti de retourner au Vaissau. Le 22, Castleton ne pouvant se persuader qu'on lui refusât la liberté de chercher de l'eau, renvoya au même rivage sa grande Chaloupe & son Esquif. La Chaloupe avoit ordre de ne pas s'approcher trop de la terre, mais de se tenir à portée de secourir, s'il en étoit besoin, l'Esquif, qui étoit conduit par six hommes. Il ne parut sur le rivage qu'un seul Insulaire, à qui les Anglois demandèrent s'ils pouvoient obtenir de l'eau. Il leur répondit qu'ils en obtiendroient en la payant. Leur Capitaine, repliquèrent-ils, consentoit à donner le prix qui seroit demandé. Ils ajoutèrent qu'ils alloient à Matikalo (que d'autres appellent Batikala,) une des principales Villes de l'Isle. Pendant cet entretien, l'Espion des Portugais s'avançant vers l'Esquif, affecta de la timidité, & dit aux Anglois qu'ils avoient sans doute des armes à feu, dont il craignoit qu'ils ne se servissent contre lui. Ils l'assurèrent qu'ils étoient sans armes, & Castleton effectivement n'avoit fait armer que la Chaloupe. L'Espion continua de leur parler, avec de grandes apparences de bonne-foi. Mais s'étant retiré brusquement, une décharge surprenante de mousquets, qui ne pouvoient être moins de deux cens, blessa les six Anglois, & leur fit regarder comme un bonheur extrême d'en être quittes pour des blessures. Au même instant, il sortit d'entre quelques bruyères un grand nombre de Portugais mêlés d'Indiens, dont plusieurs s'avancèrent dans l'eau jusqu'au cou, pour se saisir de l'Esquif. Mais deux Matelots Anglois, suppléant aux quatre autres, qui ne pouvoient se servir de leurs bras, s'éloignèrent de la terre à force de rames; tandis que la Chaloupe, avec quelques petites pièces de canon & sa mousqueterie, força leurs Ennemis de regagner leur embuscade.

LE 24, Castleton alla jeter l'ancre sept lieuës à l'Est de Dondera, qui forme la pointe méridionale de l'Isle. [La nuit, dans une paix profonde, tout l'Equipage fut reveillé par un bruit effroyable, qu'on auroit pris pour les cris d'une multitude d'animaux, si l'on eût été moins éloigné de la terre. Les Sentinelles du Vaissau ne distinguant rien autour d'eux à la seule lueur de la

CASTLETON.
1613.
Baye de Billigam, ou Velagam.

Ils confèrent avec un Insulaire.

Trahison des Portugais.

Les Anglois s'en fauvent heureusement.

(f) Il y a dans l'Original Velagam, & les Auteurs Anglois avertissent dans un note, que

CASTLETON.
1613.
Secours qu'ils
accordent à
des malheu-
reux.

la lanterne, Castleton effrayé lui-même d'un bruit qui n'étoit point interrompu, fit allumer quantité de feux, qui devoient jeter une grande lumière dans une nuit fort obscure. C'étoit plutôt, comme il commençoit à le concevoir, pour être de quelque secours à des malheureux, que pour éloigner ses propres dangers; car le bruit devenant plus distinct à mesure qu'il s'approchoit, tout le monde croyoit entendre des voix d'hommes & de femmes qui étoient apparemment dans quelque extrémité pressante. Enfin la lumière du Vaisseau les attira bientôt à si peu de distance, qu'on les reconnut pour une troupe d'Indiens qui étendoient les bras en demandant d'être assistés. Ils étoient quinze dans une Barque de l'Isle. Quoiqu'ils ne sçussent pas le Portugais, leur crainte, qui s'exprima d'une manière sensible, & la vûe même de leur situation, apprirent aux Anglois, que passant le soir d'un endroit de l'Isle à l'autre, ils avoient été jettés en mer par un vent impétueux, & poussés contre un roc qui avoit fait plusieurs ouvertures à leur Barque. L'eau qui les gagnoit sans cesse étoit un mal d'autant plus dangereux, que n'ayant ni pompe ni pelles, ils étoient réduits au secours de leurs mains, dont le service ne pouvoit être si prompt que l'augmentation du péril. Aussi fut-il impossible de sauver la Barque. Mais la plupart s'étant jettés à la nage pour monter sur le Vaisseau Anglois, évitèrent la mort à la faveur de la Chaloupe, que Castleton envoya au devant d'eux.]

Rivière de
Vallouay.

(g) LE lendemain, les Anglois s'approchèrent du rivage, & jettèrent l'ancre à midi, devant la Rivière de Vallouay (h), sur huit brasses de fond. Elle leur parut fort large; mais l'entrée en est défendue, par un roc, contre lequel l'eau bat avec beaucoup de violence, [& qui avoit causé vraisemblablement le malheur des quinze Insulaires. Castleton les fit mettre à terre dans la Chaloupe. A peine leur avoit-on rendu ce dernier service, que] le vent devenant orageux, força non-seulement la Chaloupe de retourner à bord, mais le Vaisseau même de faire une manœuvre fort difficile pour éviter plusieurs rocs qui se présentoient au long de la Côte. On s'en éloigna jusqu'à six milles; & l'on fut obligé de jeter trois ancres, & de passer le reste du jour & la nuit suivante à cordes & à mâts.

Orage & pé-
rils de mer.

LE 28, après s'être avancés cinq ou six lieuës à l'Est, en se tenant toujours à six ou sept milles du rivage, on rencontra un autre écueil, qui consiste en plusieurs petits monts de sable; mais à la distance de deux ou trois milles, où le Vaisseau les laissa, le fond ne cessa point de donner cinq ou six brasses. En se rapprochant du rivage, on aperçut quelques rocs, qui faisoient la pointe d'une belle rivière, & l'on mouilla sur neuf brasses à l'Est de cette pointe, qui se présente au Sud-Ouest quart au Sud. Là, Castleton fit descendre sur les rocs trente hommes armés de mousquets, pour garantir ceux qui furent occupés à prendre de l'eau. Il leur vint plusieurs Habitans, qui donnèrent d'abord quelques marques d'effroi, mais qui s'apprivoisèrent ensuite jusqu'à devenir fort caressans. [Ils ressembloient peu à ceux qui avoient été secourus par le Vaisseau; c'est-à-dire, qu'au lieu d'avoir, comme eux, les cheveux courts & les oreilles percées d'un grand trou,] ils avoient les oreilles entiè-
res

Belle rivière
où les Anglois
font de l'eau.

(g) La 2^e. Section de ce Chapitre com-
mence ici dans l'Original. R. d. E.

(h) Dans les Cartes de De Lisle elle est ap-
pellée *Wetebe* ou *Walue*.

res (A)
uns &
toffe
bien
beauc
pés d
renvo
Il s re
ment
doit t
[P
lan, c
dans u
à mesu
ter &
te de c
nal, &
parenc
soient
qui l'ex
couvert
le piri
suite ay
rent bie
d'une g
de ses d
pouvoir
récit, &
qui étoit
soit que
leur uni
ILS p
butin à
occasion
Isle qui
se nomm
celle de
il dit qu'
variation
plus gra
au Sud-
server, e
minutes,
les parall
duisoient
coup en
(i) L'
d'entr'eux

res (i), & les cheveux noués sur le haut de la tête, à la manière des Chinois. Les uns & les autres étoient nuds, avec un grand pagne, composé d'une piécé d'étoffe qui leur tomboit jusqu'aux genoux. Il s'en trouva deux qui parlant fort bien la Langue Portugaise ne firent pas difficulté d'aller à bord. Ils y firent beaucoup de promesses qu'ils n'exécutèrent pas. Les Anglois se voyant trompés dans l'espérance d'obtenir quelques rafraichissemens, en retinrent un, & renvoyèrent l'autre à terre, avec un mélange de promesses & de menaces. Ils reçurent le lendemain un mouton & deux veaux, [au grand contentement de leur prisonnier qui étoit fort inquiet, de ce que son Camarade tar- doit tant à revenir].

⊕ [PENDANT plus de deux mois que les Anglois passèrent sur les Côtes de Ceylan, on est embarrassé à découvrir le motif qui pouvoit les avoir amenés dans une région si éloignée.] On ne les voit occupés qu'à changer de station, à mesurer les profondeurs, à tenir compte des basses & des rocs, à s'écarter & à se rapprocher de la rivière de Vallouay, de Dondera, & de la pointe de Galle. [Il ne paroît pas la moindre trace de commerce dans leur Journal, & l'Auteur n'annonce nulle part d'autres vûes. Il y a beaucoup d'apparence que leur voyage n'étoit qu'une entreprise de Pyrates, & qu'ils pensoient moins à s'enrichir par le commerce que par les dépouilles de ceux qui l'exerçoient. Tatton confesse du moins que] le 19 de Janvier, ayant découvert un Vaisseau qui passoit sans défiance, ils lui donnèrent la chasse, & le prirent dans l'espace de trois heures. La Nation n'est pas nommée. Ensuite ayant jetté l'ancre à deux milles du rivage, dans un lieu où ils se crurent bien à couvert, ils déchargèrent leur prise. Ce Bâtiment devoit être d'une grandeur & d'une richesse extraordinaire, puisqu'après être comblés de ses dépouilles, les Anglois lui laissèrent encore près de cent tonneaux de poivre, & je ne sçais quelle quantité de bois de Sandal. [A juger par ce récit, & par la longueur de leur retardement, ils attendoient cette proye, qui étoit peut-être quelque Vaisseau annuel des Indes ou des Portugais; & soit que leurs desirs fussent remplis d'un-seul-coup, soit que ce ne fut pas leur unique brigandage, ils ne pensèrent ensuite qu'à retourner en Europe.]

⊕ Ils partirent le 3 de Février, immédiatement après avoir fait passer leur butin à bord; [ce qui confirme encore qu'ils n'avoient cherché que cette occasion de s'enrichir.] A six heures du soir, ils étoient déjà vis-à-vis d'une Isle qui est à sept ou huit lieuës, au Sud, du Fort Portugais de Ceylan, qui se nomme Columbes. La précipitation de l'Ecrivain ne le cède point ici à celle de la course; car se transportant tout-d'un-coup au 20 du mois de Mars, il dit qu'on se trouva ce jour-là à 13 degrés 7 minutes de latitude, & que la variation étoit de 24 degrés 26 minutes. Il ajoûte que cette variation est la plus grande qu'il ait trouvé dans le voyage. A la même hauteur, on porta au Sud-Ouest, sans s'appercevoir d'aucun Courant: sur quoi Tatton fait observer, que depuis 4 degrés 30 minutes de latitude, jusqu'à 13 degrés sans minutes, on avoit trouvé quantité de Courans & de tournans, sur-tout dans les parallèles de Pedras Blancas, du côté de l'Ouest. Les tournans y produisoient quelquefois un bruit semblable à celui de l'eau qui s'abîme tout-d'un-coup en terre.

LE

(i) L'Anglois dit au contraire que la plupart grand trou. R. d. E. d'entr'eux avoient les oreilles percées d'un

CASTLETON.
1613.

Le Vaisseau
de Castleton
n'étoit qu'un
Pyrate.

1614.

Il fait une
prise fort ri-
che.

Son retour
en Europe.

Courans &
tournans.

CASTLETON.
1614.

LE 24, 16 degrés 50 minutes de latitude, & 23 degrés 10 minutes de variation. On continua de porter au Sud-Ouest. Le 27, étant au 21^e. degré, on découvrit à quatre lieues de distance, Ouest-Sud-Ouest & Sud-Ouest quart à l'Ouest, une île dont la terre parut fort haute. A six heures du soir, on jeta l'ancre à un mille du rivage, sur dix brasses d'un fond d'excellent sable, & l'on s'aperçut avec étonnement que près du rivage même, le fond varie depuis quarante jusqu'à quatre brasses. La Chaloupe, qui fut envoyée à terre, y trouva une prodigieuse quantité de tortues, dont chacune feroit la charge d'un homme. C'est une nourriture fort agréable & fort saine. La pointe Nord-Est de l'île est très-haute; mais, un peu au Sud-Est, la terre est basse & arrosée d'une belle eau qui a l'apparence d'une rivière. Quoiqu'une chaloupe n'y puisse point entrer, on peut y faire aisément sa provision. [A une certaine distance du Rivage, l'île paroît être une fosse; aussi l'Auteur l'appella-t-il *la Forêt d'Angleterre*, & les gens de l'Equipage lui donnèrent le nom du Vaissseau, c'est-à-dire qu'ils l'appellèrent *l'Île de la Perle*.]

Île Mascarenhas, aujourd'hui l'Île de Bourbon.

Agrémens & propriétés de cette Île.

CETTE Île, que les Portugais ont appelée Mascarenhas, & que les François nomment aujourd'hui l'Île de Bourbon, étoit alors inhabitée; mais elle étoit remplie d'oiseaux de terre de toutes les espèces, de pigeons, de grands perroquets, d'une autre sorte d'oiseaux de la grosseur d'une oye, fort gras, avec des ailes courtes qui ne lui permettent pas de voler. On l'a nommé depuis le géant; & l'Île Maurice, [aujourd'hui l'Île Française,] en produit aussi beaucoup. Il est blanc, & naturellement si privé qu'il se laissoit prendre à la main; ou du moins, s'effrayant peu de la vue des Matelots, il leur étoit aisé d'en tuer un grand nombre à coups de bâtons & de pierres. En général, les oiseaux sont en si grande abondance dans cette Île, que dix hommes en peuvent ramasser dans un jour pour la nourriture de quarante. Quelques Anglois s'étant répandus dans les terres y trouvèrent une autre rivière, couverte d'oyes & de canards, & remplie de grosses Anguilles, du meilleur goût du monde. Tatton admirant leur grosseur, eut la curiosité d'en peser une, qui se trouva du poids de 25 livres. Lorsqu'elles sont frappées d'un coup de pique, elles fuyent l'espace de deux ou trois brasses, après quoi s'arrêtant d'elles-mêmes, elles se laissent prendre aisément. L'Auteur répète avec complaisance que c'est le plus agréable poisson qu'il ait jamais mangé. Comme il n'y a d'ailleurs aucun danger pour les Bâtimens aux environs de l'Île, il conclut que c'est un lieu admirable pour le rafraîchissement des Voyageurs.

Le premier d'Avril, on remit à la voile, & doublant la pointe Nord-Est dont on a parlé, les yeux des Anglois se promenèrent avec une satisfaction extrême sur la Côte du Nord, qui est une belle terre, couverte d'arbres, & dont la perspective est beaucoup plus agréable que celle de la Côte du Sud. Le lendemain, étant à cinq lieues de l'île qu'on laissoit au Sud-Est quart à l'Est, la latitude se trouva de 20 degrés 58 minutes. Le soir, la variation étoit de 22 degrés 48 minutes. Le premier de Mai, à 38 degrés 47 minutes de latitude, qui étoit la plus grande qu'ils eussent jamais eue au Sud, ils commencèrent à porter Ouest-Nord-Ouest. Le 11 à midi, la latitude étoit de 33 degrés 58 minutes. L'Auteur, par cette observation, découvrit un Courant au Nord, & trouva qu'on étoit à l'Ouest du Cap de Bonne-Espérance.

LE

LE
appre
grands
étoien
gaïses.
Equip
s'étoit
elle ra
dépêch
leur of
de défi
pêcha
restoit

VE
la prin
roit co
les Por
bientôt
seaux l
Anglois
qui les
landois
ment e
l'artille
ment d
ses gens
ramené
dre le l
quarant
LE 2
une Me
de la gr
tré plus
est assez
Mer, q
de préc
Espagne
bes. Le

Priaman
Variatic
Tekou..

LE premier de Juin, sans avoir parlé de l'Isle de Sainte-Hélène, il nous apprend qu'il en partit un Vaisseau Anglois, nommé le *Salomon*, & quatre grands Bâtimens Hollandois. Quatre heures après leur départ, & lorsqu'ils étoient encore à la vûe de l'Isle, il y arriva deux grandes Caraques Portugaises. Castleton n'avoit pas dix hommes à bord. La plus grande partie de son Equipage, qui étoit arrivée fort malade, se rafraichissoit dans l'Isle, où elle s'étoit dispersée. Cependant il envoya aussitôt la Chaloupe au rivage d'où elle ramena seize hommes, de cinquante qui étoient à terre. On se hâta de dépêcher après l'Amiral Hollandois, pour l'avertir de l'occasion que la fortune leur offroit. Le plus gros Vaisseau de l'Escadre Hollandoise & le plus capable de défense & d'attaque, s'étoit déjà éloigné avec le *Salomon*; ce qui n'empêcha point l'Amiral [Jean Derickson Lamb] de revenir avec les trois qui lui restoient, & de se joindre à Castleton dans la Rade.

VERS midi, l'Amiral fut le premier qui allant jeter l'ancre au flanc de la principale Caraque, commença par une canonade si vigoureuse qu'il l'auroit coulée à fond, si l'avarice ne l'eût fait penser à conserver sa proie. Mais les Portugais, qui avoient été surpris d'une attaque si brusque, se remirent bientôt de leur effroi. Ils étoient beaucoup mieux en artillerie que des Vaisseaux Marchands. Ils firent à leur tour un feu si terrible, que l'ardeur des Anglois & des Hollandois ne fut pas long-tems à se refroidir, & le Ciel, qui les favorisoit, permit qu'une pièce du Lion blanc, un des Vaisseaux Hollandois, crevant sur la chambre des poudres, y mit le feu, fit sauter le Bâtimement en pièces & l'abîma sur le champ. Les deux autres, assez maltraités par l'artillerie Portugaise, n'eurent point d'autre ressource que de sortir successivement de la Rade; & Castleton, contraint d'abandonner dans l'Isle quinze de ses gens, qui étoient dispersés sur les montagnes, quoique la Chaloupe eût ramené le reste pendant le combat, se hâta aussi de gagner la Mer & de prendre le large avec toutes ses voiles. [Henri Bacon, & Henri Teddyman, & quarante neuf Hollandois sautèrent en l'Air avec le Lion blanc].

LE 28 de Juillet, les Anglois & les Hollandois réunis se trouvèrent dans une Mer couverte d'herbes à longues feuilles, qui portent un petit fruit blanc de la grosseur d'un grain de poivre. Un Pilote Hollandois, qui avoit pénétré plus loin du côté de l'Ouest, assûra que dans plusieurs endroits, l'eau en est assez chargée pour retarder la navigation des plus gros Vaisseaux. Cette Mer, qui est entre les Açores & le Cap-Verd, ou pour la marquer avec plus de précision, entre le 22°. & le 32°. degré de latitude, est nommée par les Espagnols *Mare de Sargosso*, & par d'autres la Mer Verte, ou la Mer des herbes. Le 19, nos Voyageurs passèrent le Tropique du Cancer.

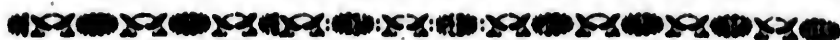
L A T I T U D E S.

Priaman.....	0	30	S	Baye d'Ayre Bangye.....	0	8	N.
Variation Nord-Ouest....	4	50		Rivière de Pattahan.....	0	28	
Tekou.....	0	25		Grande Isle sans nom.....	1	40	
				Isle Mascarenhas ou de			
				Bourbon.....	21	0	S.

CASTLETON.
1614.
Combat à
Sainte-Hé-
lène.

Un Vaisseau
Hollandois
sauté & les au-
tres prennent
la fuite avec
Castleton.

Mare de Sar-
gosso ou Mer
des herbes.



C H A P I T R E V. (a)

Voyage du Capitaine John Saris à la Mer Rouge, aux Moluques, & au Japon, en 1611.

SARIS.
1611.
Introduction.

CE Voyage qui tient le huitième rang entre ceux de la Compagnie, mérite d'autant plus de curiosité, qu'il est le premier que les Anglois aient fait au Japon: on doit entendre, sur un Vaisseau de leur Nation; car William Adams étoit arrivé quelques années plutôt dans cette Isle, sur un Navire Espagnol. L'Auteur de la Relation, qui est Saris même, n'ayant jamais publié son ouvrage, Purchass (b), entre les mains duquel il étoit tombé, nous en a conservé le fond dans un extrait. Les observations en sont généralement curieuses, sensées, & d'une variété fort agréable. Saris étoit l'acteur à Bantam en 1608. Il nous a laissé la continuation des événemens de cette Ville, depuis le tems où Scot finit son Journal. Dans ce voyage, il avoit trois vaisseaux sous ses ordres; le *Cloue* qu'il commandoit lui-même, l'*Hector* & le *Thomas*.

Départ.

ÉTANT parti des Dunes le 18 d'Avril 1611, il passa la Ligne le 6 de Juillet; & le premier d'Août, il mouilla dans la Baye de Saldanna, où s'étant rafraîchi pendant huit jours, il leva l'ancre le 9, & vers quatre heures après-midi, il doubla le Cap de Bonne-Espérance [dont il se trouva éloigné de cinq lieuës.] Le 2 de Novembre, [faisant route à l'Est quart au Nord,] il se vit à 24 degrés 21 minutes de latitude du Sud. Il observe que depuis le Cap, il ne trouva point de Mouffons de vents d'Ouest, comme on l'en avoit averti; mais au contraire des vents Nord-Est, Sud-Est, & Est, avec de violents orages, des pluyes, du tonnerre & des éclairs surprenans. Cependant le tems étoit si beau, ce jour-là, & la chaleur si excessive, qu'on se crut menacé d'un long calme.

Route de la
Flotte An-
gloise.

Le 3 la latitude étoit de 23 degrés 50 minutes. [& la route Sud quart à l'Ouest.] Vers le soir, on découvrit l'Isle de Madagascar, & la Baye de Saint-Augustin à six lieuës Est quart au Nord. On porta au Nord-Nord-Est. La variation se trouva le soir de 15 degrés 11 minutes Ouest. La sonde n'y donna pas de fond à cent brasses. [La terre n'y est pas haute, mais elle est sablonneuse.] On passa ensuite le Tropicque du Capricorne, & le 10 de Septembre, on eut pour latitude 17 degrés 3 minutes. Ayant porté de-là au Nord-Nord-Est, la variation se trouva, au lever du Soleil, de 13 degrés 54 minutes Ouest. Un Courant impétueux emporta les trois Vaisseaux au Sud-Sud-Ouest, & dans l'espace d'un petit nombre d'heures, ils ne firent pas moins de vingt-quatre lieuës; mais ayant avancé peu dans leur direction, ils se trouvèrent, le Soir, à quatre lieuës Ouest quart au Nord de l'Isle Primeiras. [Le 11, leur latitude fut de 17 degrés, 33 minutes. Leur course fut au Sud quart à l'Est, &

(a) Cest le Chapitre XVI du III. Livre de l'Original. R. d. E.

(b) Voyez sa Collection Vol. I. pag. 334. R. d. E.

& mo
orage
empor
observe
Nord-E
favorab
ne pure
Nord d
son éter
brasses.
rivage,
voguer
remarqu
raison q
dix-huit
Le soir,
& envin
vent foie
lever du
Le 17 au
au Sud d
On porta
tinent qu
Ici le Cou
terre on
rapidemen
Après avo
près de la
de latitud
été placée
on y étoit
DANS
se, qu'on
ris profita
gascar, en
ten averti
dans les p
CEPEN
rans. [Le
Est, pour
degrés 16
courut à l'
dura jusqu'à
matin, apr
Vaisseaux f
l'Ouest. A
gadoxia qu
vante aux

& moitié à l'Est. Le vent étant au Nord-Est quart à l'Est, ils eurent un orage à effuyer. Ayant pris pendant très peu de tems à l'Est, les Courans les emportèrent 30 minutes plus au Sud, qu'ils ne l'étoient la dernière fois qu'ils observèrent leur latitude. Cela les engagea à se tourner vers la Terre au Nord-Nord-Ouest, dans l'espérance que près des Côtes le vent seroit plus favorable, & le Courant moindre. Là l'eau changea tout-d'un-coup, & ils ne purent pas trouver de fond à cent brasses.] Ils s'approchèrent le soir, du Nord de l'Isle Primeiras, d'où elle leur parut plus longue qu'au paravant, car son étendue est du Nord-Ouest au Nord. La sonde donna vingt & trente brasses. Comme l'impétuosité du vent pouvoit faire craindre l'approche du rivage, & que les besoins de la Flotte n'étoient pas pressans, on continua de voguer jusqu'au 15, que se trouvant à 16 degrés 46 minutes de latitude, on remarqua que la violence du Courant étoit fort diminuée. Saris en donne pour raison qu'entre le Courant & la Flotte, il avoit l'Isle de Juan de Nueva, à dix-huit lieuës Est quart au Nord, suivant son calcul. La variation étoit, le soir, de 12 degrés 8 minutes Ouest. [Le 16 la latitude fut de 16 degrés & environ 9 minutes. La route fut au Nord-Est quart au Nord, par un vent foible de Sud-Ouest quart au Sud, mais avec un Courant rapide. Au lever du Soleil la variation fut de 13 degrés & environ 3 minutes à l'Ouest.] Le 17 au matin, on découvrit à la distance de 7 lieuës, les Isles d'Angadoxa au Sud de Mozambique. Le côté Occidental de ces Isles parut fort blanc. On porta Nord-Est quart à l'Est, & l'on aperçut, le soir, la terre du Continent qui s'étendoit au Nord. Elle sembloit couverte d'arbres vers la Mer. Ici le Courant prenoit sa direction au Nord-Nord-Ouest, car à la vûe de la terre on remarqua que sans beaucoup de vent, la Flotte étoit emportée fort rapidement vers le Nord. La sonde ne donna point de fond à cent brasses. Après avoir combattu deux jours contre le Courant, on se trouva le 21, fort près de la plus Septentrionale des Isles d'Angadoxa, à 16 degrés 20 minutes de latitude du Sud. Ces Isles, suivant l'observation redoublée de Saris, ont été placées mal-à-propos dans les Cartes à 15 degrés 40 minutes. La variation y étoit de 13 degrés Ouest.

DANS la difficulté de se dégager des Courans, [& d'une basse dangereuse, qu'on avoit découvert à l'Est de l'extrémité Septentrionale de l'Isle,] Saris profita, le 22, d'un vent favorable, pour retourner vers l'Isle de Madagascar, en observant avec soin, l'Isle de Juan de Nueva, dont Van Linschoten avertit les Matelots de se défier beaucoup, & de ne pas trop approcher dans les petites lunes.

CEPENDANT il fallut en courir tous les dangers, pour se délivrer des Courans. [Le 23 à 16 degrés 24 minutes de latitude, on fit route à l'Est-Nord-Est, pour se tirer des Courans. Au coucher du Soleil la variation fut de 13 degrés 16 minutes Ouest. Le 24, à la latitude de 16 degrés 16 minutes, on courut à l'Est Nord-Est, par un Vent de Sud-Ouest, & de Sud-Sud-Est, qui dura jusqu'à 8 heures du matin; après quoi il se tourna au Nord.] Le 25 au matin, après s'être crus fort avancés à l'Est-Nord-Est, les Anglois des trois Vaisseaux furent extrêmement surpris de revoir la terre à cinq lieuës vers l'Ouest. A mesure que le jour s'éclaircit, ils reconnurent la même Isle d'Angadoxa qu'ils avoient quittée le 22; ce qui causa tant de chagrin & d'épouvante aux Matelots, qu'ils désespérèrent de trouver un passage par cette voye.

SARIS.
1611.
Isle Primeiras.

Embarras
causé par les
courans aux
Isles d'Anga-
doxa.

Fausse posi-
tion de ces
Isles dans les
Cartes.

Erreur sur-
prenante.

me-
is ayent
ar Wil-
Navire
mais pu-
s, nous
énérale-
acteur à
le cette
il avoit
Hector &

de Juil-
s'étant
s après-
de cinq
il se vit
le Cap,
oit aver-
violents
t le tems
menacé

quart à
de Saint-
Est. La
n'y don-
est sa-
Septem-
u Nord-
minutes
d-Ouest,
de vingt-
uvèrent,
e 11, leur
à l'Est,
&
pag. 334.

SARIS.
1611:

Observations
curieuses & utiles
de Saris.

Avis impor-
tant pour les
Navigateurs.

La Flotte
mouilla entre
Sofala & Mo-
zambique.

Moyella, une
des îles de
Comore.

voye. Ils jugèrent que la cause de leur erreur venoit d'un Contre-courant, qui [dans le déclin de la Lune] part Est-Nord-Est & Ouest-Sud-Ouest de la pointe du rivage, & qui rencontrant le Courant Nord-Nord-Est, les avoit jetés à l'Ouest avec beaucoup de violence, malgré le vent qui les avoit fort bien servis, & qui fut suivi ce jour-là d'un profond calme.

Si l'Isle de Juan de Nueva existe, dit Saris, elle doit être bien moins à l'Ouest qu'on ne l'a placée dans les Cartes [de Daniel,] & beaucoup plus proche de l'Isle de Madagascar; sans quoi il lui paroît impossible qu'il ne l'eût point apperçue dans cette course. Les Anglois qui avoient fait le quatrième voyage de la Compagnie dans le Vaisseau de l'Ascension, comptoient d'avoir passé vers l'Est, entre cette Isle & celle de Madagascar; ce que les Portugais de ce tems-là, soutenoient impossible, parce qu'ils prétendoient que l'Isle de Juan de Nueva est si proche de Madagascar, qu'elle n'en est séparée que par un canal fort étroit. Cependant comme ils l'ont placée ensuite, fort à l'Ouest, dans leurs Cartes, Saris en conclut qu'ils ont eu dessein de tromper les Navigateurs des autres Nations, & de les faire tomber dans ces Courans impétueux, qui suivant ses observations, tournent beaucoup plus à l'Ouest qu'au Nord-Est & au Sud-Est. Il exhorte par conséquent ceux qui doivent naviguer de ce côté-là, à se rendre sur la Côte de Madagascar, pour le premier de Juin; & du Cap de Saint-Augustin jusqu'au 12 degré, à porter vers l'Est, en se gardant bien de prendre leur route à l'Ouest du Nord ou au Nord quart à l'Ouest; dans la crainte des Courans du Sud-Ouest, qui, avec les calmes & 14 degrés 2 minutes de variation Ouest, les jetteroient infailliblement sur la Côte de Sofala, fond brisé, Mer profonde, où l'on n'est guères le maître de garder ses latitudes. D'un autre côté, si l'on veut prendre au dessus de Madagascar, on ne le peut guères, sans courir le danger de tomber sur les basses de l'Inde, sur-tout si l'on passe au Nord de ces basses, parce que le Courant prend les Vaisseaux en flanc, sur-tout au mois d'Août & Septembre où l'on trouve des vents de Nord-Ouest fort violens.

Le 3 d'Octobre, la Flotte Angloise alla jeter l'ancre, avec beaucoup de difficultés, entre Sofala & Mozambique, sur treize & quatorze brasses. La latitude de 16 degrés 32 minutes; la longitude de 76 degrés 32 minutes (c), & la variation d'onze degrés 50 minutes Ouest. On mouilla sous une Isle qui est proche de la Côte, mais si déserte & si stérile, qu'on n'y trouva point d'habitans ni d'eau, quoiqu'on y fit de profondes ouvertures dans le sable. L'inquiétude des Anglois ne faisant qu'augmenter, Saris prit la résolution de gagner Madagascar, au dessus de l'Est quart au Nord, dans l'espérance de se dégager des Courans par cette voye. Il remit à la voile; mais après avoir été fort embarrassé jusqu'au 26 [par des vents variables, &] par un Courant qui venoit du Nord-Est, il se trouva heureusement à Moyella, une des Isles de Comore, à 12 degrés 13 minutes de latitude du Sud. Les rafraichissemens y étant en abondance, il y passa huit jours, pendant lesquels, avec quelque mercerie & peu d'argent, il se procura des cabris, des veaux, des poules, des limons, des cocos, des cannes de sucre; des tamarins, du ris, du lait, d'excellentes racines, des œufs & du poisson. Le soin qu'il eut sans cesse

(c) *Angl.* 10 minutes. R. d. E.

de ten
le ser
Iz
il le r
fusa de
Religio
qu'il tr
d'en m
Abubel
pria Sa
vil qu'i
leur Na
landois
plaisanc
gens de
plus for

LES
lement
leur cou
rayé, d'
voit les
son visag
parloit p
un péler
(d). Il de
dont Pur
recevoir
dant pour
des lames
besoin.

LE 4
terre de
te s'étend
de donna
vage vers
soir, pour
qu'elle n'e
tôt; car s
plus de qu
tes du Sud
d'environ
hina, Est
auprès dug
EN por

(d) Le no
tit-homme; et
II. Part.

de tenir ses gens sur leurs gardes, soutint les Habitans dans la disposition de le servir avec beaucoup de civilité & d'affection.

Il invita le Roi de l'Isle, qui étoit Mahométan, à le visiter à bord, où il le reçut au bruit des trompettes & de plusieurs Instrumens. Ce Prince refusa de toucher aux viandes des Anglois, parce qu'il étoit au carême de sa Religion, qu'il nommoit *Ramadan*, comme les Turcs. Mais il en prit ce qu'il trouva de meilleur pour le porter à la Reine sa Mère, en promettant d'en manger lui-même, après le coucher du Soleil. Il se nommoit Chérif-Abubeker; & la Reine Sultane, Manangalla. A son retour au rivage, le Roi pria Saris de lui laisser une Lettre, qui rendit témoignage de l'accueil civil qu'il avoit fait aux Anglois, afin qu'il pût la montrer aux Bâtimens de leur Nation, qui viendroient après eux. Il en avoit une de l'Amiral Hollandois Stephen Verhagen, dattée de l'année 1604, qu'il fit voir avec complaisance, & que Saris accompagna de la sienne; mais avec un avis aux gens de sa Nation de ne pas se fier trop à ces Insulaires, s'ils n'étoient les plus forts.

Les Habitans de l'Isle Moyella sont Nègres. Leurs cheveux sont naturellement frisés, & leur unique habillement est une pièce d'étoffe peinte, qui leur couvre le milieu du corps. Sur la tête, les uns ont un bonnet blanc ou rayé, d'autres un turban. Cependant avec le turban & le pagne, le Roi avoit les épaules couvertes d'un manteau de coton. Sa taille étoit fort basse, son visage maigre, & presque aussi noir que celui de ses plus vils sujets. Il parloit peu; mais il sçavoit quelques mots d'Arabe, qu'il avoit appris dans un pèlerinage de la Mecque, d'où il avoit aussi rapporté le nom de Chérif (d). Il donna au Général Anglois un certificat d'amitié, signé de sa main, dont Purchaff nous a conservé les caractères. Les Habitans aimèrent mieux recevoir le paiement de leurs denrées en argent qu'en marchandises. Cependant pour du drap écarlate, des calottes rouges, des étoffes de Cambaye & des lames d'épée, on est sûr de tirer de l'Isle, toutes les provisions dont on a besoin.

Le 4 de Novembre, on leva l'ancre; & le 7 au matin, on découvrit la terre de Mélinde, & la Baye, ou le Golphe, qui s'appelle *Formosa*. La Côte s'étend au Nord-Est & au Sud-Ouest. A quatre lieuës du rivage, la sonde donna trente brasses d'eau. La direction des Courans étoit au long du rivage vers le Nord-Est. On eut pour latitude 2 degrés 10 minutes; & le soir, pour variation, 12 degrés 37 minutes Ouest. Cette terre est plus à l'Est qu'elle n'est placée dans les Cartes, sans quoi on n'auroit pû l'appercevoir si-tôt; car suivant les calculs fondés sur les Cartes, Saris s'en croyoit encore à plus de quarante-huit lieuës. Le 29, la latitude étoit de 4 degrés 44 minutes du Sud, & la variation de 17 degrés 34 minutes Ouest. A la distance d'environ douze lieuës des Basses, nommées par les Portugais Baxos de Malhina, Est quart au Sud, on trouva un grand tournant, ou un gouffre d'eau, auprès duquel la sonde ne trouva point de fond à cent brasses.

EN portant au Nord-Est, on se vit le, premier de Décembre, à trois degrés

SARIS
1611.
Le Roi de
Moyella visita
Saris à bord.

Caractère du
Roi & des Ha-
bitans.

Baye Formo-
sa, sur la Côte
de Mélinde.

Baxhos de
Malhina.

(d) Le nom de Chérif, qui signifie Gen- font de la Postérité de Mahomet.
til-homme, est un titre qu'on donne à ceux qui

SARIS.
1611.Tournans
terribles.Observations
nautiques.1612.
Incertitude
de la naviga-
tion, dans
certaines sal-
sons.

40 minutes du Sud, & l'on apperçut un autre tournant d'une grandeur & d'une violence surprenantes. La variation étoit de 16 degrés 15 minutes Ouest. Le 6, 5 degrés 5 minutes de latitude. Depuis le 31 de Novembre jusqu'à ce jour, on avoit fait, Sud-Est quart au Sud, suivant les calculs, soixante-douze lieues, malgré la force d'un Courant qui alloit au Sud, & la frayeur continuelle dont on ne pouvoit se défendre à la vûe des Tournans. On étoit averti pendant la nuit par le bruit de l'eau; & cet indice même devenoit un sujet d'épouvante, parce qu'étant loin de la terre, on ne pouvoit concevoir la cause de ce Phénomene. On eut aussi des pluies, des tonnerres, & des éclairs épouvantables, avec une déluge de vapeurs foudaines qui coupoient la respiration (e). Saris y joint des calmes fréquens, qui achevoient de désespérer les Matelots.

[L. 10, la latitude fut de 4 degrés, 12 minutes; & depuis le 6, on avoit fait 50 lieues Nord-Est quart à l'Est. La variation se trouva être de 20 degrés 57 minutes à l'Ouest.]

L. 25, étant à une minute de latitude du Nord (f), & fort près du rivage, on trouva, par le calcul du tems & de la navigation, qu'on avoit été reculé de 5 degrés 26 minutes. Sur quoi l'Auteur observe que ceux qui vont à Sokotora dans cette saison, doivent tenir course l'espace d'environ deux cens lieues vers l'Est de Pemba, où la variation augmente sans cesse à l'Ouest; ce qui ne manquera point de les avancer plus au Nord. Ainsi, tenant toujours l'Isle de Sokotora ouverte entre le Nord quart à l'Est & le Nord-Nord-Est, ils tireront le meilleur parti qu'on puisse espérer de tous ces vents, qui près du Continent se soutiennent sans interruption entre Est quart au Nord & Nord quart au Sud, mais qui ne cessent point en Mer de souffler au Nord-Est, au Nord, & quelquefois au Nord-Ouest, à l'Ouest quart au Sud, avec des mélanges, néanmoins de calmes, de tournans, de tonnerres & d'éclairs. Et quoique les vents Nord-Est & Nord ne soient pas d'un grand secours pour ceux qui vont au Nord, on en tire néanmoins cet avantage, qu'à proportion qu'on avance plus à l'Est, on s'approche plus du Nord de la Ligne, avant que de rencontrer le Continent, dont Saris recommande sur-tout qu'on se tienne hors de vûe autant qu'il est possible, pendant ce tems de la Mousson d'Est, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à 10 degrés de latitude du Nord. Au contraire, dans la Mousson de l'Ouest, suivez hardiment le rivage, car il est par-tout fort sûr; mais il est beaucoup plus à l'Est qu'il n'est représenté dans les Cartes.

L. 2 premier de Janvier, à 3 degrés 58 minutes de latitude du Nord, on découvrit la terre de Magadoxa, & le Cap das Baxas, à la distance de huit lieues; [la terre y est basse, sablonneuse & stérile. Le 2, la latitude fut de 2 degrés 31 minutes, Sud.] Le 18, après avoir été fort tourmenté par un Courant, on eut, à six degrés 27 minutes du Nord, la vûe des terres de Doara qui parut sablonneuse & fort stérile. Quoiqu'il y ait peu de régularité dans la variation, on trouva par l'expérience, qu'en avançant vers l'Est, elle

(e) *Angl.* avec des tourbillons qui surviennent tout-d'un-coup, mais qui ne durent pas long-tems. R. d. E.

(f) *Angl.* le 25, on fut à 5 degrés, 25

minutes de latitude Sud; & comme un mois & cinq jours auparavant on avoit été à une minute de latitude Nord. R. d. E.

elle a
minue
les Ca
fective
Ainsi
pas, q
un inf
fé sur
36 mi
L. 2
distan
à 13 d
tre l'at
premi
Couran
ou 50 l
quante
hautes
Nord,
terre d
lieues.
son cou
vûe de
te, qui
du Nord
mannas,
fait que
vroit de
mais on
(g) éto
17 degré
rant à l'
voient fa
vit de six
l'on déco
12 degré
s'approch
eut la vû
quoiqu'on
terre, ne
demi de
tude fut
trouva de
& Saris
de sable d

(g)

elle augmente à l'Ouest, & qu'en suivant le rivage au Nord-Ouest, elle diminue au contraire fort sensiblement à l'Ouest : de sorte qu'en consultant les Cartes, on se croyoit toujours plus loin de la terre qu'on ne l'étoit effectivement, au lieu que la variation en faisoit juger sans aucune erreur. Ainsi c'est une règle sur laquelle on peut faire fond ; & l'on n'en doutera pas, quand les observations seront faites par un homme d'expérience, avec un instrument exact. Saris acquit cette connoissance à force d'être repoussé sur cette Côte. La variation étoit le 18, au Soleil levant, de 17 degrés 36 minutes Ouest, & le soir de 17 degrés 20 minutes.

Le premier de Février, on eut la vue du Cap Dorful, à sept lieuës de distance ; terre haute & fort stérile en apparence au long de la Mer. Le 9, à 13 degrés 37 minutes du Nord, on aperçut encore le même Cap, contre l'attente de tout le monde ; mais il portoit Nord-Ouest, au lieu que la première fois c'étoit Nord-Est quart au Nord. La cause de l'erreur fut un Courant Ouest-Nord-Ouest, dont on se desioit si peu, qu'on se croyoit à 45 ou 50 lieuës de la terre. La sonde, à cinq lieuës du rivage, donna cinquante brasses, sur un fond de beau sable. On n'aperçut que des terres hautes & quantité de montagnes. Le 10, à onze degrés 20 minutes du Nord, après avoir fait seize lieuës Nord-Est quart à l'Est, on vit la haute terre du Cap de Guardafu, dont on n'étoit guères qu'à la distance de huit lieuës. Saris fit faire l'essai du Courant, avec la Pinasse, & l'on trouva que son cours étoit Nord quart à l'Est. Vers le soir du même jour, on eut la vue de l'Isle d'Abda del Kuria, d'environ dix lieuës. C'est une terre haute, qui présente l'apparence de deux Isles. Le 14, à 11 degrés 32 minutes du Nord, on crut appercevoir de six lieuës la plus Orientale des Isles Hermannas, dont la terre parut basse. Le 15, à 11 degrés 27 minutes, n'ayant fait que six lieuës à l'Est-Sud-Est, on se persuada qu'une Isle qu'on découvroit de huit lieuës, étoit encore la plus Orientale des deux Hermannas ; mais on reconnut que c'étoit Abda del Kuria, & que les deux Hermannas (g) étoient à douze lieuës au Nord-Est. La variation se trouva le soir de 17 degrés 23 minutes Ouest. [Pendant la nuit, on fut emporté par un Courant à l'Est, ce qui étoit contraire aux Relations des Voyageurs, qui avoient fait cette route auparavant.] Le lendemain à la pointe du jour, on vit de six lieuës l'Hermannas occidentale, qui se présentoit Est-Sud-Est ; & l'on découvrit Sokotora à dix lieuës de distance. A midi la latitude étoit de 12 degrés 19 minutes ; la variation de 17 degrés 32 minutes Ouest. On s'approcha de la pointe occidentale de l'Isle de Sokotora. Vers le soir, on eut la vue du rocher blanc qui est à l'extrémité de cette pointe. Mais quoiqu'on n'en fût qu'à quatre lieuës, un Courant impétueux, qui suivoit la terre, ne permit que le lendemain au soir de jeter l'ancre à une lieuë & demi de Tamerin, Ville où le Roi fait sa résidence. [Ce jour-là, la latitude fut de 12 degrés 47 minutes ; & au coucher du Soleil la variation se trouva de 17 degrés, 22 minutes Ouest.] Le 18, on entra dans la Rade, & Saris ne fit pas difficulté de mouiller vis-à-vis du Palais Royal, sur un fond de sable d'environ neuf brasses, [& à une lieuë du rivage.]

SARIS.
1612.

Cap Dorful.

Erreurs de lieux.

Rade de Tamerin dans l'Isle de Sokotora.

(b) IL

(g) Ces deux petites Isles sont entre Abda del Kuria, & Sokotora.

SARIS.
1612.

(b) IL envoya immédiatement dans l'Esquif, Richard Cockes son principal Facteur, pour informer le Roi de quelle Nation étoient ses trois Vaiffeaux, quels étoient les motifs de leur voyage, & pour lui demander des rafraichiffemens. Cockes & ceux qui l'accompagnoient, furent reçus avec affection. Le Roi fit porter aussi-tôt des provisions fraîches à la Flotte, avec une Lettre (i) de Sir Henri Middleton, datée le premier Septembre 1611, à bord du Trade-Incréafe, dans la Rade de Delifcha. Saris garda l'original de cette Lettre, & pour l'utilité des Anglois qui viendroient après lui, il en fit tirer une copie qui fut renvoyée au Roi.

Saris passe la nuit avec le Roi.

LE 19, il descendit au rivage avec beaucoup de pompe, & le Roi l'ayant traité pendant toute la nuit, ils ne se séparèrent que le matin. Ce Prince étoit vêtu d'une robe de velours cramoisi, brodée en or. Le Palais est bâti de pierres de taille, & présente l'apparence d'un Fort. De plus de cent hommes qui compofoient le Cortège Royal, il n'y en avoit pas plus de cinquante qui fussent vêtus honnêtement à la façon des Mores. Tout le reste paroiffoit une troupe de [miférables] Infulaires, [dont la plupart étoient presque nus.] Le Roi qui se nommoit Sultan Amir Ebenfaid, étoit Fils du Roi de Cachem sur la côte d'Arabie.

Cherté des provisions.

LES Habitans de l'Isle, accoutumés depuis long-tems au passage des Vaiffeaux de l'Europe, avoient pris aussi l'habitude de leur faire payer les rafraichiffemens fort cher. Un bœuf coûta aux Anglois douze pièces de huit, un mouton, trois schellings, & chaque chevreau, une pièce de huit. Mais la cherté leur parut enco.e moins rebutante que la saleté de ces viandes, qui se vendant toutes préparées par les Infulaires, étoit capable de dégoûter les Matelots les plus affamés. Le ris se vendoit trois sols la livre; les dattes, le même prix; les poules, jusqu'à deux & trois schellings (k). Le tabac, une pièce de huit pour soixante-dix feuilles; les œufs, un fol pièce. Le Roi, pour ses marchandises particulières, ne voulut pas recevoir d'autre monnoye que des pièces de huit.

Saris assemble le Conseil pour délibérer sur sa route.

LE 27, Saris assemble le Conseil, pour lire en commun les instructions de la Compagnie & la Lettre de Middleton. Après quoi représentant, que d'un côté il n'y avoit pas d'espérance d'obtenir de l'aloës à Sokotora, parce que le Roi qui en étoit absolument dépourvu, ne promettoit d'en fournir qu'au mois d'Août, & que d'une autre part la Lettre de Sir Henri Middleton ne leur conseilloit pas d'entrer dans la Mer Rouge, où leur dessein avoit été de s'arrêter, s'ils ne trouvoient pas la Mousson favorable pour Surate, il sembloit qu'on fût réduit à la nécessité de passer six mois dans la Rade où l'on étoit, ou dans celle de Delifcha, pour attendre la saison. Cependant quelle apparence de perdre un tems si considérable, sans aucun espoir de former la moindre entreprise; car il ne falloit pas se promettre de pouvoir gagner la Côte de Cambaye avant la fin de Septembre. Saris revint donc, malgré les avertiffemens de Sir Henri, à proposer le voyage de Mocka, parce

Ses motifs pour entrer dans la Mer Rouge.

(b) La 2^{de}. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

(i) Cette Lettre contenoit un détail de tout ce que Henri Middleton avoit eu à souffrir par la perfidie des Turcs; avec avis

à tous les Anglois de se tenir sur leurs gardes; & d'avoir recours, en cas de besoin, à la Rade d'Assab, dont il indiquoit la position.

(k) Monnoye d'Angleterre. qui vaut douze sols du Pays. R. d. T.

parce q
tres Va
c'étoit l
re sur ce
sur ses g
tion; de
cendre a
n'y avoi
la Flotte
lu en ve
Sir Henr
marchan
l'entrée
Enfin, il
qu'elle n
vant fair
pables de
ta de si
Roi de S
au Sud d
voir jette
gner le C
mieux su

LES qu
12 degré
42 minut
été ordin
& pendan
d'entre le
un coup
qu'à n'av
& sûr; il
toient pas
percut, à
de fond d
brasses. L
Felix, &
brasses.
re, où le
éactions
ka. La Ba
se firent u
fortes de g
Habitans,
Mocka &
font à si b
y relâcher
grande par

parce qu'on avoit du moins un Passeport du Grand-Seigneur; ce que les autres Vaisseaux n'avoient jamais eu. Il ajoûta, pour fortifier son opinion, que c'étoit le seul moyen de reconnoître une fois, s'il y avoit quelque fond à faire sur ces Passeports; qu'on en seroit quitte pour se tenir continuellement sur ses gardes, & pour ne risquer la sûreté de personne sans une bonne caution; de sorte qu'on pourroit se tenir tranquillement à l'ancre, & sans descendre au rivage, exercer le commerce avec d'autant plus de confiance qu'il n'y avoit aucun Port d'où l'on pût faire sortir assez de forces pour allarmer la Flotte: que si les voyes du commerce leur étoient fermées, il étoit résolu en vertu de la Commission du Roi, de tirer vengeance des outrages que Sir Henri avoit essuyés de la part des Turcs, soit en les forçant d'acheter les marchandises Angloises, soit par la ruine de leur propre trafic, en fermant l'entrée de la Mer aux Bâtimens Indiens qu'ils attendoient vers le 5 de Mars. Enfin, il conclut que cette résolution devoit plaire à tout le Conseil, parce qu'elle ne demandoit pas que les trois Vaisseaux se séparassent, & que pouvant faire voile ensemble de la Mer Rouge à Surate, ils en seroient plus capables de résister à toutes les entreprises de leurs ennemis. L'assemblée goûta de si fortes raisons, & le jour du départ fut fixé au premier de Mars. Le Roi de Sokotora, qu'ils consultèrent sur leur route, leur conseilla de prendre au Sud d'Abda del Kuria, parce qu'en prenant au Nord, ils s'exposeroient à se voir jettés sur le rivage d'Arabie, d'où ils auroient beaucoup de peine à gagner le Cap de Guardafu. En effet ils trouvèrent par l'expérience qu'il vaut mieux suivre le rivage des Abyssins.

Les quittèrent Tamerin le jour qu'ils s'étoient proposé. Cette Baye est à 12 degrés 35 minutes de latitude du Nord, & la variation y est de 18 degrés 42 minutes Ouest. [Depuis qu'ils y avoient jetté l'ancre, les vents avoient été ordinairement pendant le jour, Nord-Est quart à l'Est, ou Est-Nord-Est; & pendant la nuit, ils avoient eu un fort beau tems, par un vent qui souffloit d'entre le Sud & le Sud-Est. Ils s'étoient avancés sur quatre brasses jusqu'à un coup de mousquet du rivage; & ils avoient même poussé plus loin jusqu'à n'avoir que trois brasses. Le rivage qui est au long de la Baye est bon & sûr; il est couvert de sables & a peu de pierres. Le château dont ils n'étoient pas éloignés, n'est presque d'aucune défense.] Le 4 au matin, on aperçut, à huit ou neuf lieues à l'Ouest, le Cap de Guardafu, sans trouver de fond dans cet endroit, (12 degrés une minute de latitude), à plus de cent brasses. Le soir, on s'approcha du rivage pour chercher la Baye du mont Felix, & l'on y trouva un fort bon fond sur vingt-six, dix-huit & dix-sept brasses. Ce fut-là qu'après avoir considéré qu'Aden étoit une Ville de guerre, où le commerce étoit peu considérable, sans compter les droits & les exactions, qui n'ont pas de bornes, on prit la résolution de se rendre à Mocka. La Baye du mont Felix fournit aux Anglois d'excellent poisson, qu'ils se firent un amusement de prendre à la ligne. Ils y trouvèrent aussi plusieurs sortes de gommés odoriférantes, qui leur étoient apportées à bord par les Habitans, & quantité de ces belles nattes qui sont recherchées à Aden, à Mocka & dans toutes les Indes. Les moutons, le beurre & les autres vivres sont à si bon marché dans la Baye du mont Felix, que les Vaisseaux Indiens y relâchent exprès, comme dans le lieu d'où Aden & Mocka tirent la plus grande partie de leurs provisions. Mais les Habitans ne veulent recevoir que

SARIS.
1612.

Avis utile du
Roi de Sokotora.

Départ pour
la Mer Rouge.

Abondance de
vivres au
mont Felix.

SARIS.
1612.

du linge en échange. La Ville de Félix (c'est le nom qu'elle porte dans toutes les Relations de l'Europe, par corruption de Feluk qui est son véritable nom.) est située si avantageusement pour l'approche des Vaisseaux, qu'il en peut passer trois de front sans danger, dans le Canal qui est entre une basse Pointe de sable & une Colline assez élevée. L'eau & le bois sont en abondance aux environs de la Ville; mais il ne s'en trouve point au fond de la Baye. [Les Pilotes résolurent-là de faire voile à l'Ouest quart au Nord, au long du rivage jusqu'à Demeti, & de passer ensuite à la vûe d'Aden.]

Courant.

LE 9, on fit vingt-cinq lieuës à l'Ouest, en suivant le rivage à la distance de sept ou huit lieuës. Le 10 au matin, en portant Ouest quart au Nord, on eut la vûe de deux petites Isles, à une lieuë de la haute terre de Demeti, éloignées l'une de l'autre d'environ quatre lieuës. Le lendemain, on vit à huit lieuës la haute terre de Darfina en Arabie, [qui portoit Nord quart à l'Est.] Au lever du Soleil la variation fut de 15 degrés 2 minutes, Ouest.] Un Courant d'Est causa quelque embarras à la Flotte, & la porta contre son attente au Nord quart à l'Ouest, au lieu du Nord-Nord-Ouest qui étoit sa direction; mais lorsqu'elle eut été poussée à douze lieuës du rivage, elle fut délivrée de cet obstacle; ce que Saris attribua au Cap ou à la Pointe d'Aden qui rompoit le Courant.

Instruccion de
Sarís à ses Of-
ficiers.

EN s'approchant des Détroits, il donna des instructions par écrit au Capitaine Towtson & à Davis pour régler leur conduite en arrivant dans la Rade de Mocka. Elles avoient deux vûes; l'une de se concilier les Turcs par de bons procédés; l'autre de se garantir de leurs trahisons, dans l'idée que les Anglois devoient avoir d'une Nation si perfide. Le 13 au soir, ils se trouvèrent à quatorze lieuës à l'Est de l'entrée des Détroits, & seize à l'Ouest d'Aden. On y jetta l'ancre, parce qu'on ne croyoit pas connoître assez la Côte; & par la même raison on l'avoit suivie pendant tout le jour à trois ou quatre lieuës de distance, la sonde sans cesse à la main, pour ne rien donner au hazard. Le fond s'étoit trouvé de sable, depuis quarante jusqu'à quinze brasses. Le soir du jour suivant, après une pluye abondante, qui étoit la première depuis quatre mois, on se crut si près des Détroits, que l'obscurité faisant tout paroître dangereux, on aima mieux s'avancer vers la Côte d'Arabie, [où l'on ne trouva point de fond à cent brasses de profondeur.] Le 15, on fit six lieuës Ouest quart au Sud, & l'on apperçut à une lieuë & demi à l'Est trois petites Isles, [qui portoient au Nord-Nord-Ouest, &] dont la plus grande & la plus Orientale étoit défendue par un Château. Il fallut des soins & des efforts pour se dégager d'un Courant, qui venoit du Sud-Est. Enfin, vers midi, on entra dans les Détroits, en trouvant depuis trente jusqu'à neuf & sept brasses; & vis-à-vis une Maison blanche qu'on découvre dans une petite Baye sablonneuse au Nord-Est, [& un Roc, ou une Pointe basse, qui est du même côté à l'Est-Nord-Est.] On eut six brasses sur un fond de sable fort blanc (1). La latitude fut de 12 degrés 56 minutes. Le fond n'ayant pas cessé d'être excellent, on jetta l'ancre le soir, sur quinze brasses & demi, à trois lieuës du rivage d'Arabie, & dix de celui des Abyssins; car le tems se trouvant fort clair, on distinguoit parfaitement les deux Côtes.

La Flotte pas-
se les Détroits.

Pluye rare.

(1) Angl. sable noir. R. d. E.

Côtes.
& quin
Nord q
une Ba
Nord-N
Est qua
du Mir
tout-à-f
Rade;
qu'avec
[Le Va
AUS.
pauvre
voient a
ment qu
été fort
Ider Ag
fit donno
sa bouch
que s'il v
pliqueroi
Renégat
& qui le
pondit qu
du Roi d
refusa de
sa Religio
lui dire q
la Ville d
lui fit don
loupe.] A
Ville lui
en tireren
se nommo
LE 17
un panier
lesquels il
bon fusil d
volontiers
tifs qui l'o
neur. Il
Aga, par
au Renéga

(m) Par
les Anglois
affaires. C
Zèle, que d

Côtes. Le 16 au matin, on porta Nord quart à l'Ouest, sur dix-huit, seize & quinze brasses, jusqu'à quatre lieues de Mocka. Ensuite on prit Nord & Nord quart à l'Est, sur neuf, dix, huit & sept brasses. Mais découvrant une Basse, ou plutôt un Banc, qui est au Sud-Est de la Ville, ils avancèrent Nord-Nord-Ouest, tirant vers le Sud, jusqu'à ce qu'ils eurent mis la Ville Est quart au Sud à l'égard de la Flotte. Là, ils jettèrent l'ancre, à la vûe du Minaret de la grande Mosquée, qu'il faut avoir Est-Nord-Est pour être tout-à-fait délivré du banc. C'est le seul danger qu'il y ait en entrant dans la Rade; mais il est si redoutable qu'il y a peu de Bâtimens qui l'évitent, quoiqu'avec un peu d'attention, cet écueil puisse être aperçu à la couleur de l'eau.

☞ [Le Vaisseau nommé l'Incréase y fut arrêté pendant plus de 24 heures.]

AUSSITÔT que la Flotte fut à l'ancre, le Gouverneur de la Ville envoya un pauvre vieil Esclave dans un petit Canot, pour s'informer des motifs qui l'avoient amené. On le reçut civilement. Il déclara de son propre mouvement qu'un Général Anglois qui étoit venu depuis peu dans ce Port, y avoit été fort maltraité par Regib Aga; mais que le Gouverneur, qui se nommoit Ider Aga, Grec de Nation, étoit ami des Etrangers & du commerce. Saris fit donner deux pièces de huit à l'Esclave, & répondre au Gouverneur par sa bouche, que lui & ses gens étoient Anglois, amis du Grand-Seigneur, & que s'il vouloit leur envoyer quelqu'un avec qui ils pussent conférer, ils expliqueroient mieux les causes de leur arrivée. Presqu'aussi-tôt il leur vint un Renégat Italien, vêtu proprement, qui leur renouvela les mêmes questions, & qui leur demanda s'ils avoient un Passeport du Grand-Seigneur. Saris répondit que non-seulement ils avoient ce Passeport, mais encore des Lettres du Roi d'Angleterre pour le Bacha. L'Italien souhaitant de les voir, Saris refusa de les lui montrer, par mépris pour un homme qui avoit abandonné sa Religion (m), mais il le chargea de faire ce récit au Gouverneur, & de lui dire que pour faire honneur à leur Passeport, les Anglois alloient saluer la Ville d'une décharge de cinquante pièces de canon. En le congédiant, il lui fit donner cinq pièces de huit, [& une à ceux qui conduisoient la Chaloupe.] Aussi-tôt l'artillerie de la Flotte s'étant fait entendre, celle de la Ville lui répondit de cinq coups; & deux Galères, qui étoient dans le Port, en tirèrent six. Ces deux Bâtimens étoient bien équipés; leur Commandant se nommoit Maami, [& le Capitaine de la Ville s'appelloit Mohammed Rey.]

LE 17, Saris reçut d'Ider Aga (n) un présent de trois veaux, vingt poules, un panier de fruits & deux de limons, avec beaucoup de complimens, par lesquels il le prioit de descendre au rivage. Il lui envoya de son côté un bon fusil de chasse, en lui faisant dire par le Messager Turc qu'il descendroit volontiers, pourvu qu'on lui donnât des ôtages convenables, & que les motifs qui l'obligeoient à cette précaution, ne pouvoient être inconnus au Gouverneur. Il arriva au même moment un autre Messager avec une Lettre d'Ider Aga, par laquelle il demandoit aux Anglois quelle réponse ils avoient faite au Renégat Italien, qui se nommoit Mustafa Tarziman, parce qu'ayant reçu d'eux

SARIS.
1612.

Danger de la
Rade de Moc-
ka.

La Flotte y
jette l'ancre.
On vient la
reconnoître.

Préfens mu-
tuels des
Turcs & des
Anglois.

☞(m) Par une conduite si peu à sa place, les Anglois pouvoient déranger toutes leurs affaires. C'étoit moins-là un effet de leur Zèle, que de leur Superstition.

☞(n) Ou Haydar Aga. Haydar est un des mots Arabes qui désignent le Lion; & il se trouve souvent joint au nom des Descendans d'Ally.

SARIS.
1612.

d'eux une bouteille de vin, il s'étoit tellement enyvré avant que de retourner à la Ville, qu'il se trouvoit hors d'état de parler. Ce nouveau Messager Turc étoit un Secrétaire de la Ville ou du Gouverneur. Son titre & sa suite marquant un homme de quelque distinction, Saris lui proposa de demeurer à bord, tandis qu'il feroit descendre deux de ses gens, Cocks & Bolton, qui sçavoient la langue du Pays. Cette proposition fut acceptée. Le Secrétaire ne se fit pas presser pour manger les alimens que les Anglois lui offrirent, mais il voulut qu'ils fussent préparés par les gens de sa suite.

Députation
des Anglois à
l'Aga Turc.

Cocks & Bolton furent reçus à terre avec de grands témoignages de joye, & conduits dans la Ville au son des instrumens, pour faire connoître au Peuple qu'ils étoient amis du Grand-Seigneur. Ils avoient ordre de déclarer au Gouverneur que le Général Anglois étoit amené par des vûtes de commerce, & qu'il étoit prêt à venir dans la Ville, lorsqu'il auroit reçu des ôtages pour la sûreté de son retour. Ils devoient ajoûter que les Anglois n'igno- roient pas les torts que Sir Henri Middleton avoit reçus de Regib Aga; mais que s'ils trouvoient les Turcs mieux disposés, ils promettoient d'ensevelir le passé dans l'oubli, & de faire avec eux, suivant le passeport du Grand-Seigneur, un commerce également avantageux aux deux Nations. Le Gouverneur leur fit une courte réponse, & leur donna pour le Général Saris une Lettre où ses intentions étoient mieux expliquées. Avant que de quitter la Ville, on leur ôta les robes dont ils avoient été revêtus pour la cérémonie de leur marche. A leur retour, Saris apprit du Secrétaire que cet usage s'observoit à l'égard de tous les Etrangers. Il affecta d'en user plus géné- reusement, en lui faisant présent d'une demi pièce de camelot violet; en- suite, remettant à lire la Lettre du Gouverneur après son départ, il le con- gédia avec beaucoup de politesses. Purchass nous a conservé cette Lettre, dont on lira volontiers la traduction: (o)

Lettre de l'Aga, écrite d'après les paroles de sa propre bouche.

Lettre de l'A-
ga à Saris.

„ TRES-DIGNE & très-honorable Ami, j'ai parlé à ceux que vous m'a-
„ vez envoyés, & je les ai reçus avec tous les honneurs possibles, suivant
„ les usages de ce Pays, les ayant fait revêtir de robes & conduire avec la
„ musique de la Ville, afin que les Habitans pussent reconnoître que vous ar-
„ rivez & que nous vous recevons avec des sentimens d'amitié. Si votre plai-
„ sir est de me venir voir demain, je vous offrirai tous les divertissemens
„ qui pourront se trouver ici, avec un cœur exempt d'artifice & de dis-
„ simulation, & je vous enverrai pour ôtage mon Secrétaire, ou tou-
„ te autre personne qu'il vous plaira de me faire nommer, par mon In-
„ terprète, que je charge, dans cette vûte, de se rendre sur votre bord avec
„ les vôtres. Faites-moi dire aussi à quelle heure vous souhaitez de descen-
„ dre à terre. J'écrivis hier à Jaffar Bacha, mais il se passera quatorze ou
„ quinze jours avant que je puisse recevoir sa réponse. Cependant, s'il vous
„ plaît,

(o) Purchass a conservé aussi la figure du cachet, qui n'étoit pas de cire, mais d'un papier sur lequel on avoit tracé quelques caractères [avec de l'encre. Il a donné aussi deux ou trois lignes d'une lettre écrite à Saris

par le Scha Bandar de Mocka; Cette Lettre est en caractères & en langage Banian; langa- ge qui se parle dans la plus grande partie des Indes.] R. d. E.

„ plaît
„ des
„ te V
„ Ainc
„ ram
„ Aga
✠ [M
champ
river à
lier de l
qui ven
ris se p
Esquifs
fit, à for
ge le C
dans la
trompet
se firent
l'entrée
bâtie de
une char
✠ étoient
ton avoi
quelques
de foye
les Angl
ne cham
tues, &
prit le C
conduisi
mens, S
par Coc
rendoit d
Secrétaire
le mit s
Passépor

„ A

(p) Il e
re pour r
au lieu de
est connu
Lyon. R.
NB. Il e
Traducteur
féré dans
dans Pure
II. P

„ plaît, dans cet intervalle, d'envoyer vos gens au rivage, pour acheter
 „ des provisions fraîches, ou toute autre chose que vous desirerez dans cet-
 „ te Ville, ils y feront bien reçus & n'y recevront aucun sujet de plainte.
 „ Ainsi, je finis en attendant votre réponse. De Mocka, le 25 de Moha-
 „ ram, 1021 de Mohamed. Ous como bono amico, (p) HAYDAR AGA,
 „ Aga de Mocka.

SARIS.
 I 6 I 2.

✠ [MALGRÉ le silence de la Relation, il faut supposer que Saris fit sur le
 champ, une réponse convenable à cette lettre; car] le lendemain on vit ar-
 river à bord Mohamed Aga, Amiral de cette Mer & Commandant particu-
 lier de la Rade, avec Nasaf, Turc d'un âge avancé & d'une figure fort grave,
 qui venoient, accompagnés de quelques Esclaves, pour servir d'Otages. Saris
 se prépara aussi-tôt à descendre avec tous ses Marchands, dans les trois
 Esquifs, qui furent ornés de ce qu'il y avoit de plus galant sur la Flotte. On
 fit, à son départ, une décharge générale de l'artillerie. Il trouva sur le Riva-
 ge le Capitaine des Galères & plusieurs autres Officiers, qui le conduisirent
 dans la Ville au travers d'une prodigieuse foule de peuple, précédés des
 trompettes & des instrumens de musique, tandis que les canons du Château
 se firent entendre à plusieurs reprises. Après avoir passé deux gardes, à
 l'entrée du Château, il fut introduit dans la Maison du Gouverneur, qui est
 bâtie de fort belles pierres, avec un fort bel & grand escalier, & reçu dans
 une chambre, dont le plancher étoit couvert d'un riche tapis. Les fenêtres
 ✠ étoient à l'Angloise, [depuis le séjour apparemment que Sir Henry Middle-
 ton avoit fait à Mocka, pendant lequel il avoit pu communiquer aux Turcs
 quelques-uns de nos usages.] On étendit aussi-tôt sur le tapis un autre drap
 de soye beaucoup plus précieux, sur lequel on mit deux grands couffins, &
 les Anglois furent priés de s'asseoir. Mais le Gouverneur fortit bientôt d'u-
 ne chambre voisine, accompagné de cinq ou six personnes, richement vêt-
 ues, & paré lui-même d'une robe de brocard d'or, bordée de martre. Il
 prit le Général par la main, & baissant la sienne, qu'il mit sur sa tête, il le
 conduisit vers la fenêtre, où ils s'assirent ensemble. Après quelques compli-
 mens, Saris lui présenta les lettres du Roi d'Angleterre. Elles furent lues
 par Cocks, & expliquées par Bolton au Commandant des Galères, qui les
 rendoit ensuite à l'Aga. Le Passeport du Grand-Seigneur fut donné à lire au
 Secrétaire; après quoi, le Gouverneur le prit respectueusement, le baissa &
 le mit sur sa tête. Purchaff a cru nous devoir conserver la traduction de ce
 Passeport. (q).

Les Turcs
 envoient des
 Otages sur la
 Flotte.

Maison de
 l'Aga & céré-
 monies de
 l'Audience.

„ **A** Vous mes très-dignes, mes heureux, mes riches & grands Vice-
 „ Rois & Beglierbeys, qui êtes établis par Mer & par Terre depuis
 „ mon

Passeport du
 Grand-Sei-
 gneur.

(p) Il est étonnant qu'ayant cette signatu-
 re pour règle on ait mis dans le texte Ider
 au lieu de Haydar, d'autant plus que Haydar
 est connu pour un mot Arabe qui signifie
 Lyon. R. d. T.

NB. Il est plus surprenant encore que le
 Traducteur, qui fait cette Remarque, ait pré-
 féré dans sa Traduction le nom Ider, qui est
 dans Purchaff, & non dans l'Original An-

glois, où l'on trouve constamment Haydar.
 R. d. E.

(q) Purchaff, qui a eu l'Original de ce
 Passeport, en a inséré dans sa Collection, quel-
 ques lignes du commencement, avec la figu-
 re du Sceau du Grand-Seigneur. Toutes les
 lettres Capitales étoient en Or, & les autres
 en azur, avec du rouge entremêlés très pro-
 prement.

S A R I S.
1612.

„ mon trône impérial & glorieux, jusqu'aux confins des Indes Orientales, qui êtes en possession de quelque portion de notre dignité, & à qui il appartient de donner aide & secours, au premier signe de notre volonté, dans la cause de Dieu & de la Religion Musulmane, dont la puissance & la grandeur puissent durer à jamais. A vous mes très-dignes & vaillans Sangiacs, Beys, subordonnés ausdits Beglierbeys, qui êtes dans la possession & l'attente de grandes dignités & charges, &c. A vous, mes très-dignes, très-sages & très-prudens Juges & Ministres de Justice, qui êtes sous l'autorité desdits Sangiacs, Beys, & de qui la sagesse, la prudence & la justice coulent comme d'une source (r); que la grandeur & le mérite de votre fonction puissent à jamais continuer. A vous, mes renommés, mes grands, mes très-dignes Capitaines & Beys de nos Navires & Bâtimens qui nagent sur la surface de l'eau. A vous, mes très-dignes Commandans des Châteaux, Villes & Cités. A vous, dignes Officiers de nos Douânes, demeurans sur les Côtes de Mer, sur les Rivières, Ponts, & autres parts de nos domaines & des pays appartenans. A vous tous enfin, qui sur la vûe de mon impérial commandement êtes obligés par le plus étroit devoir, de vous lever pour lui rendre l'obéissance & le respect qui lui appartiennent.

„ CETTE Lettre est pour vous faire entendre, que l'Ambassadeur de la Grande-Bretagne, résidant actuellement à notre très-heureuse & très-sublime Porte, nous a fait les représentations suivantes; Que quelques Sujets du Roi de la Grande-Bretagne ayant, avec beaucoup de dépense & de travail, découvert un commerce aux Indes Orientales, & d'ailleurs étant informés qu'il y a dans quelques parties de nos domaines de grandes richesses & des espérances de commerce, souhaitent, dans leur passage, de pouvoir visiter ces Places pour l'utilité & l'aggrandissement dudit commerce; & dans cette vûe, afin que lesdits Sujets du Roi de la Grande-Bretagne puissent obtenir toutes sortes de faveurs & d'assistance dans une si bonne & si louable entreprise, ledit Ambassadeur nous a prié, au nom de son Maître, le Roi de la Grande-Bretagne, de daigner leur accorder notre sauf-conduit & notre recommandation. En conformité de cette demande, & en considération de ce que nous & nos prédécesseurs, depuis l'espace d'un grand nombre d'années, sommes & avons été dans une alliance & une amitié très-étroite avec ledit Roi de la Grande-Bretagne & les Sujets de ce Royaume, qui ont actuellement, comme ils ont eu depuis long-tems, la permission & la liberté du trafic dans tous nos domaines & nos provinces des Mers Méditerranées; nous vous enjoignons & ordonnons très-expressément, à vous tous nos Sujets & Officiers cy-dessus mentionnés, non-seulement de recevoir & traiter avec amitié & civilité les Marchands & Sujets de la Grande-Bretagne venans & passans dans nos domaines, sur-tout avec l'intention de commercer dans les Cantons d'Yaman, d'Aden & de Mocka, ou pays appartenans, en les aidant & les secourant de tout ce qui leur est nécessaire pour leurs personnes & pour leurs Vaissaux, mais encore de leur laisser la liberté de passer par
„ mer

(r) *Angl.* & de qui la justice, les jugemens, & les discours coulent comme d'une

source de sagesse & de prudence. R. d. E.

mentales ,
qui il ap-
volonté ,
ffiance &
vaillans
a posses-
nes très-
qui êtes
dence &
le méri-
renom-
vires &
s-dignes
Officiers
, Ponts,
ous tous
és par le
e respect

ur de la
très-su-
ques Su-
ense &
l'ailleurs
le gran-
r passa-
nt dudit
a Gran-
dans une
au nom
r accor-
é de cet-
urs, de-
dans une
retagne
t eu de-
domai-
mons &
cy-def-
é & ci-
ans dans
Cantons
dant &
nnes &
ffer par
, mer
. d. E.



FESTIN du GOUVERNEUR de MOKHA.
 GASTERYE van den GOEVERNEUR van MOKHA.

Cochon, del. invenit.

J. v. Schley sculp.

„ mer
 „ beso
 „ Ville
 „ berte
 „ leur
 „ trair
 „ bien
 „ nète
 „ si no
 „ qui e
 „ tort e
 „ dits M
 „ que r
 „ punis
 „ deme
 „ le 15

(r) L
 voir fait
 Turcs.
 Middle
 Gouvern
 été dépl
 pourroie
 Zénan,
 les Angl
 tout ce
 res, afin
 parfaite
 les polit
 commerc
 gloise po
 cette inq
 la Rade
 fer desce
 besoins.

LE G
 gibier, d
 servi en
 † avant qu
 toit l'arr
 l'un sur l
 ne pyran
 † avoient t
 restoit q

✻ (s) Cet
 née 1610 d
 au 15 de M

„ mer & par terre, d'aller, de revenir, suivant que leurs affaires & leurs
 „ besoins peuvent le demander, & de s'arrêter dans nos Domaines, nos
 „ Villes & nos Cités, en leur accordant toutes sortes de privilèges & de li-
 „ berté raisonnables pour le commerce, sans leur causer, ou souffrir qu'on
 „ leur cause aucun empêchement, aucune injure & aucun trouble. Au con-
 „ traire, vous leur rendrez tous les bons offices & tous les témoignages de
 „ bienveillance & d'humanité qu'il est juste & convenable d'accorder à d'hon-
 „ nêtes Etrangers, qui auront entrepris un si long & si pénible voyage. Et
 „ si nous apprenons que, contre nos ordres, & contre l'alliance & l'amitié
 „ qui est entre nous & le Roi de la Grande-Bretagne, vous fassiez le moindre
 „ tort ou vous causiez la moindre peine & le moindre sujet de plainte aux-
 „ dits Marchands dans leur commerce, ou autrement, apprenez certainement
 „ que non-seulement vous encourerez notre indignation, mais que vous serez
 „ punis pour l'exemple des autres. Obéissez donc à notre impérial comman-
 „ dement, & reconnoissez ici notre seing impérial. Donné à Constantinople
 „ le 15^e. jour de la Lune nommée Zulbajjah, l'an 1019 (s).

(s) Le Gouverneur remit l'original de ce passe-port à Saris, après en avoir fait tirer une copie & l'assura que son arrivée étoit agréable à tous les Turcs. Il le pria d'oublier tout ce qui s'étoit passé à l'égard de Sir Henri Middleton, cette querelle n'étant venue que de deux personnes yvres, & le Gouverneur de ce tems-là, qui n'en avoit pas mieux ménagé les suites, ayant été déplacé pour cette faute. A l'égard du commerce, il lui dit qu'on ne pourroit pas l'avancer beaucoup, avant la réponse qu'il attendoit du Bacha de Zénan, & qu'il ne pouvoit recevoir que dans dix ou douze jours; mais que les Anglois n'en auroient pas moins la liberté de venir au Rivage, d'acheter tout ce qui leur seroit nécessaire, & de régler d'avance une partie des affaires, afin que les Habitans de la Ville s'apperçussent qu'on étoit dans une paix parfaite & que tous les anciens ressentimens étoient oubliés. Saris jugea que les politesses du Gouverneur venoient de la crainte de perdre les droits du commerce, soit avec les Anglois, soit avec les Indiens, à qui la Flotte Angloise pouvoit fermer l'entrée du Port. Aussi Saris avoit eu dessein de causer cette inquiétude aux Turcs en approchant si près du Rivage; &, maître de la Rade comme il étoit, il ne crut pas qu'il y eût beaucoup de péril à laisser descendre quelques-uns de ses gens dans les Esquifs, pour acheter leurs besoins.

Le Gouverneur les traita magnifiquement à dîner, avec toutes sortes de gibier, de volaille, de grosse viande, de confitures & de pâtisseries. On fut servi en vaisselle d'étain, & tous les mets furent présentés dans un seul service, avant qu'on se fut mis à table. [Il est assez difficile de comprendre quel en étoit l'arrangement, lorsque] l'Auteur ajoûte que tous les plats furent placés l'un sur l'autre, sans qu'on y touchât moins librement, & qu'ils formoient une pyramide de quatre ou cinq pieds de hauteur. Il ajoûte à la vérité qu'ils avoient tous un pied, comme nos soucoupes; [ce qui peut faire juger qu'il restoit quelque vuide dans l'intervalle; mais dans l'abondance de mets qu'il représente,

SARIS.
1612.

Discours obligans du Gouverneur.

Sur politique;

Festin que l'Aga donne aux Anglois.

(s) Cette année de l'Hégire, répond à l'année 1610 de l'Ere Chrétienne, & commence au 15 de Mars. (t) La 3^e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

SARIS.
1612.

représente, & servis tout à la fois, la hauteur de la pyramide devoit surpasser la mesure qu'il lui donne.] On ne présenta, pour liqueur, que de l'eau simple, ou bouillie avec du café, que les Anglois ne connoissoient point encore, & dont le goût leur parut fort amer. Les convives étoient assis à terre, avec les jambes croisées, sans table & sans sièges.

Cérémonie
des parfums.

APRÈS le festin, Saris fut conduit dans une chambre intérieure, où le Gouverneur & lui étoient attendus par quatre jeunes garçons, dont l'un tenoit un réchaud avec du charbon allumé, le second quelques serviettes, & les deux autres un plat couvert d'ambre-gris, de bois d'aloës & d'autres parfums. Le Gouverneur ayant fait asséoir Saris sur un riche tapis, le pria de recevoir le service des quatre enfans. Il lui mirent une serviette sur la tête, & tinrent dessous pendant quelques momens le réchaud parfumé, dont l'odeur lui parut fort agréable. Ils rendirent ensuite le même office au Gouverneur & à deux de ses principaux Officiers. Cette cérémonie est en usage parmi toutes les personnes riches du pays.

Présens du
Grand-Seigneur à Saris.

LA conférence ayant duré quelque tems entre le Gouverneur & Saris, trois des quatre enfans revinrent chargés, l'un d'une robe, ou d'un cassetan, de drap d'or, enveloppé d'un taffetas teint dans le safran, pour conserver la couleur de l'or; l'autre d'un turban broché d'or; [& fait d'une pièce d'étoffe qui avoit vingt-deux verges en longueur;] & le troisième d'un sabre de Damas monté en argent. Le Gouverneur revêtit lui-même Saris de la robe & lui mit le sabre au côté, en lui déclarant que ce présent ne venoit pas de lui, mais du Grand-Seigneur. Ensuite il le pria de faire un tour de promenade dans la Ville avec le Cadi, qui est le chef de la Justice parmi les Turcs, & le Commandant des Galères, afin que le Peuple n'ignorât point qu'on étoit liés d'une sincère amitié. On amena sur le champ un cheval richement équipé; mais Saris demanda la liberté d'aller à pied, pour se procurer plus aisément la vûe de la Ville. Il se promena ainsi pendant plus d'une heure, & il choisit même une Maison pour en faire un Comptoir. A son retour, le Commandant des Galères lui fit accepter des rafraîchissemens avec beaucoup de galanterie & de magnificence; après quoi il retourna chez le Gouverneur, qui vint le recevoir sur son escalier. On s'y renouvela mutuellement la promesse d'oublier tout ce qui s'étoit passé dans le voyage de Sir Henri, & le Gouverneur en demanda pour preuve, à Saris, d'envoyer souvent les Anglois au Rivage. Enfin, l'on ne se sépara que le soir, au bruit du canon de la Flotte & de la Ville. Saris étant retourné à bord, renvoya aussi-tôt les Otages Turcs, après leur avoir fait divers présens.

Il se promène
dans la Ville.Hypocrisie du
Gouverneur
Turc.

LE 21, Cocks fut envoyé au Rivage, avec quelques flacons de *Rosa-folis*, ou *Roffolis*, que le Gouverneur avoit demandés à Saris, mais qu'il l'avoit prié de lui faire apporter avec tant de précautions, qu'ils ne pussent être apperçus des Turcs. On lui envoya de même deux robes de drap violet pour ses Ennuques. Cocks avoit ordre de s'informer des droits d'entrée & de sortie, des poids, des mesures, de la valeur des monnoyes, du prix des toiles Indiennes, des étoffes de coton, & des autres marchandises dont la Flotte pouvoit se charger. Il devoit aussi tâcher adroitement d'engager un Juif, qui s'étoit trouvé sur l'Ascension, lorsque ce Bâtiment avoit fait naufrage, à venir à bord pour y faire quelque liaison avec les Anglois, & leur apprendre les circonstances du séjour de Sir Henri à Zénan & à Mocka.

[REMARQUONS

[R
pendan
le, il y
disent
rend c
ce tem

LE 3
voit re
permet
ressés.
heures

dit. Le
objecti
ce qu'u

pour la
le Chér
révoque
toisjour
se garde
pas se fi
sa Cour
la répor
du Gran
obligeoi

LE 2

grand n

gloise au
l'un de C
d'autres
tre cens

les salua
ce qu'ent
son Esqu

on appr
commer
Janiffaire

ordre du
liberté d
Rivage,
tisfait. L

Il promit
Otages;
vingt cou
Anglois,
toutes son

LE 4
pitaine T
la seule g

☞ [REMARQUONS en passant que la Rade de Mocka est dangereuse, sur-tout pendant les vents d'Ouest; car elle est découverte; & à un mille de la Ville, il y a des bas-fonds; & la terre est au niveau de la mer. Les habitans disent qu'à la fin de Mai la chaleur fait tomber ces vents; mais cela même rend ce séjour encore plus dangereux, à cause des maladies qui régnerent dans ce tems-là.]

LE 31, Saris apprit du Commandant des Galères, que le Gouverneur avoit reçu la réponse du Bacha; & qu'elle lui ordonnoit non-seulement de permettre le commerce aux Anglois, mais de leur faire toutes sortes de caresses. Cette heureuse nouvelle leur parut d'autant plus suspecte, que deux heures auparavant Cocks avoit vû le Gouverneur, qui ne lui en avoit rien dit. Le Commandant des Galères, à qui ils ne manquèrent pas de faire cette objection, répondit que le Gouverneur avoit eu des raisons pour se taire, parce qu'une Jelbe, qui se trouvoit dans le Port, devant partir au même instant pour la Mecque, il avoit craint que si cette nouvelle étoit portée à la Mecque, le Chérif de cette Ville ne se hâtât d'écrire au Grand-Seigneur, pour faire révoquer la faveur du Bacha. Cependant un Arabe, nommé Ashraf, qui avoit toujours eu de l'affection pour les Anglois, fit avertir Saris qu'il devoit bien se garder de descendre à terre, sans avoir exigé des otages; qu'il ne falloit pas se fier au Gouverneur, quand il auroit juré par l'Alcoran, que lui & toute sa Cour étoient des Soldats, qui respectoient peu les sermens; que jusqu'alors la réponse du Bacha n'étoit pas favorable aux Anglois; mais que le Passage-port du Grand-Seigneur ne pouvant encore être arrivé à Zénan, la prudence les obligeoit d'attendre cinq ou six jours, après lesquels tout seroit éclairci.

LE 2 d'Avril, la Caravane du Grand Caire arriva dans la Ville, avec un grand nombre de Marchands, [qui furent charmés de trouver une Flotte Angloise au Port de Mocka.] Le 3, deux Vaisseaux Indiens entrèrent dans la Rade, l'un de Chaul, l'autre de Cananor, chargés tous deux d'indigo, de calicos & d'autres toiles des Indes, d'ambre gris, d'étoffes de coton, & d'environ quatre cens Passagers, qui apportoient d'immenses richesses. La Flotte Angloise les salua de neuf coups de canon, auxquels ils répondirent de trois coups, parce qu'entre eux deux ils n'avoient que trois pièces d'artillerie. Saris leur envoya son Esquif, pour s'informer de ce qui se passoit sur la Côte de Surate; mais on apprit d'eux seulement qu'il y étoit arrivé trois Vaisseaux Anglois pour le commerce. Vers le soir, le Commandant des Galères, accompagné de cinq Janissaires, vint déclarer pour la seconde fois, que le Gouverneur avoit reçu ordre du Bacha de traiter favorablement les Anglois, & de leur accorder la liberté du commerce; sur quoi il invita Saris à descendre le lendemain au Rivage, en lui promettant qu'il y recevrait des explications dont il seroit satisfait. Le souvenir des avis d'Ashraf rendit le Général Anglois fort défiant. Il promit néanmoins de descendre, mais à condition qu'on lui envoyât des Otages; & ne relâchant rien de ses civilités pour le Commandant, il fit tirer vingt coups de canon à son départ. Cet Officier fut si sensible à l'accueil des Anglois, qu'il leur fit promettre sur le champ ses plus ardens services dans toutes sortes d'occasions.

LE 4 au matin, dans l'impatience d'apprendre les intentions du Bacha, le Capitaine Toutson se rendit à terre sans attendre l'arrivée des Otages; il se fioit à la seule garantie des deux Vaisseaux Indiens, qui avoient jetté l'ancre près de la

SARIS
1612.

Faux avis que les Turcs donnent aux Anglois.

Ils sont exhortés à la défiance.

Arrivée d'une Caravane & de deux Vaisseaux Indiens.

SARIS
1612.Lettres de Sir
Henri à Saris,
& conseil qu'il
lui donne.Cargaison de
deux Vais-
seaux Indiens.Ordres du Ba-
cha de Zenan.

Flotte, & qui étoient commandés par l'artillerie Angloise. Le Gouverneur parut charmé de le voir, lui fit présent d'une robe; mais l'affaire principale n'étoit pas terminée. Cependant, on lui conseilla d'engager Saris à faire partir pour Zénan deux de ses principaux Facteurs avec la lettre & les présens du Roi d'Angleterre, en faisant entendre que c'étoit le seul moyen d'abrèger les difficultés. Saris approuva ce conseil, & se disposa à l'exécuter le jour suivant. Mais lorsque ses Députés furent prêts à partir, il reçut, par les soins du Commandant des Galères, trois lettres de Sir Henri Middleton & du Capitaine Sharpey, qui croisoient alors aux Détroits de Bal-al-Mandel. Ils lui marquoient qu'après avoir tenté le commerce à Surate, avec peu d'avantage & de satisfaction, ils avoient pris le parti d'abandonner cette Côte; que le Capitaine Hawkins, sa femme, & tous les Anglois qui étoient à Agra, où ils avoient essuyé les mêmes dégoûts, s'étoient déterminés à s'embarquer sur la Flotte à l'exception d'un seul, qui avoit entrepris de retourner par terre en Europe; qu'ils s'étoient rapprochés de la Mer Rouge, pour chercher l'occasion de se venger des Turcs, & qu'ils le prioient, s'il n'étoit pas trop engagé, de faire rentrer à bord tous ses gens & ses marchandises. Un avis de cette importance fit changer toutes ses vues à Saris. Il dépêcha sur le champ un de ses Facteurs aux Anglois de Bal-al-Mandel pour leur rendre compte de son voyage & de l'accueil qu'il avoit reçu à Mocka. La députation de Zenan fut suspendue. Enfin la résolution à laquelle on s'arrêta, fut d'attendre les explications des Turcs, & de se régler sur leur conduite.

LES deux Vaisseaux Indiens déchargèrent sur le Port soixante quintaux de bois d'aloës & six cens churles d'indigo; cent cinquante bahars de canelle de Ceylan, chaque Bahar revenant à trois churles & demi; de l'osfar, qui est une teinture rouge; du girofle, des toiles & des étoffes des Indes, [qui valoient depuis vingt jusqu'à quarante Réaux la Gorge; chaque Gorge étant de vingt pièces;] le prix de l'indigo étoit de trente à trente-cinq réaux le churle.

LE bruit s'étant répandu que Sir Henri avoit arrêté deux ou trois Jelbes, qui venoient de la Côte des Abyssins avec des vivres, on en conçut tant d'effroi dans la Ville, qu'il n'y avoit plus une Barque ni un Canot qui ôsassen quitter le rivage; ce qui n'empêcha point Saris d'écrire au Gouverneur que s'il vouloit lui procurer des marchandises Indiennes à des prix raisonnables, il en chargerait un de ses Bâtimens. Il ajouta que cette marque d'intelligence serviroit à convaincre Sir Henri de la bonne-foi des Turcs & pourroit lui faire cesser les hostilités. Mais pour réponse à sa Lettre, il en reçut une qui lui apprenoit les intentions du Bacha. Elles étoient si favorables en apparence, que pour faire sentir aux Anglois toute l'étendue de cette grace, le Gouverneur lui envoyoit la copie des ordres mêmes qu'il avoit reçus:

„ Haydar Aga, vous m'avez écrit qu'il est arrivé à Mocka trois Vaisseaux
 „ Anglois avec le Passeport du Grand-Seigneur. Mon plaisir est que vous
 „ leur engagiez ma parole pour leur sûreté, & que vous leur accordiez la
 „ liberté de prendre une maison dans la Ville, pour y exercer le commer-
 „ ce pendant cette Mousson. Vous m'écrivez aussi qu'ils veulent m'en-
 „ voyer ici deux de leurs gens; donnez-leur tout ce qui est convenable pour
 „ le voyage. „

A l'égard de la proposition de Saris, on lui répondoit, qu'il obtiendrait tout

tout pa
trois V
desirée
vre de
qu'à vi
de save
&, de
ton se v
D bien ne
trois-cen
glois.
vingt-sep
l'aune de

LE G
faire des
voir l'ori
duquel to
d'entrer a
Anglois.
devoit pa
chands T
la hardies
une consé
rent enco
que le Ca
conduite d
ravane po
le commer
ie Port; c
presseroien
ment une
marchandi
vage.

OUTRE
noître les
qu'il fit à
mille sequi
te-sept mil

SARIS a
considéré q
tandis que
lut de dem
dre dans qu
moins en b
Mais le 12
vifs de son
que ne pouv
mier vent p

tout par amitié, rien par force; & qu'on étoit aussi disposé à charger ses trois Vaisseaux qu'un seul. Saris eut en même-tems l'information qu'il avoit désirée pour les poids. L'*inen* contient deux *rottals*, & le *rottal* est une livre de *Mocka*. Dix *inens*, qui font vingt livres, reviennent un peu plus qu'à vingt-trois livres Angloises, & même à vingt-quatre avec un peu de faveur. Un churle d'indigo fait cent cinquante livres de leur poids; & de celui d'Angleterre, entre cent soixante-six & cent septante. Le coton se vend par bahard, à dix-huit réaux chaque bahar, quand il est bon & bien nettoyé; & le bahar fait trois [cens] *rottals*, c'est-à-dire, entre trois-cens quarante-quatre & quatre-cens trente-deux livres du poids Anglois. La mesure de *Mocka*, pour les longueurs, s'appelle *Pik*, & contient vingt-sept pouces, ou trois quartiers de la verge Angloise; ce qui revient à l'aune de Flandres.

Le Gouverneur envoya le 9 un Canot à bord, pour proposer à Saris de faire descendre quelques-uns de ses gens au rivage, où il promettoit de faire voir l'original des ordres du Bacha, & de leur donner un ordre en vertu duquel tous les Jones Indiens qui échapperoient à Sir Henri seroient obligés d'entrer dans le Port de *Mocka* pour y commercer tranquillement avec les Anglois. Il ajoutoit que si Saris pensoit sérieusement au commerce, il ne devoit pas faire difficulté d'envoyer ses Facteurs à terre, parce que les Marchands Turcs & Indiens, effrayés des hostilités de Sir Henri, n'avoient pas la hardiesse de se rendre sur la Flotte. Cocks descendit le lendemain. Il eut une conférence avec le Gouverneur & le Capitaine Maami, qui lui déclarèrent encore qu'aucun Marchand ne vouloit risquer d'aller sur la Flotte, & que le Cadi même s'y opposoit depuis que les Turcs étoient offensés par la conduite de Sir Henri; que les Facteurs du grand Caire, arrivés avec la Caravane pour acheter les marchandises des Indes, ne commenceroient pas le commerce avant que de sçavoir combien il en viendrait cette année dans le Port; que les Baniens, Facteurs ordinaires des Vaisseaux Indiens, ne se presseroient pas non plus de vendre, parce qu'ils prévoyoit infailliblement une cherté; enfin que si les Anglois vouloient vendre leurs propres marchandises, il ne falloit pas moins nécessairement les apporter au rivage.

OUTRE le motif de la crainte, qui faisoit souhaiter au Gouverneur de connoître les intentions de Saris, il avoit celui de l'intérêt; car, suivant l'aveu qu'il fit à Cocks, la Douane de *Mocka* valoit alors chaque année quinze cens mille sequins, qui, évalués à cinq schellings pièce, faisoient la somme de trente-sept mille cinq cens livres sterling.

SARIS assembla son Conseil, pour délibérer sur les conjonctures. Après avoir considéré qu'il n'y avoit rien d'heureux à se promettre pour le commerce, tandis que Sir Henri continueroit d'arrêter les Vaisseaux Indiens, on résolut de demeurer dans l'inaction jusqu'au retour de la Mousson, pour se rendre dans quelque autre lieu avec de meilleures espérances, & de vivre néanmoins en bonne intelligence avec la Ville, comme on l'avoit fait jusqu'alors. Mais le 12, Saris reçut une Lettre de Sir Henri, avec des témoignages si vifs de son affection & du desir qu'il avoit de lui communiquer ses desseins, que ne pouvant se défendre de tant d'instances, il résolut de profiter du premier vent pour gagner *Bal-al-Mandel*. Cependant il communiqua sa résolution

SARIS.
1612.
Proportions
des poids de
Mocka à ceux
des Anglois.

Objections
& difficultés
du Gouver-
neur de *Mocka*.

A quel mon-
te le revenu
de la Douane
à *Mocka*.

Saris se dé-
termine à join-
dre Sir Henri.

SARIS.
1612.
Il le trouva
aux Détroits.

tion au Gouverneur; & , pour entretenir l'amitié , il prit une Lettre de lui pour Sir Henri.

IL arriva le 14 aux Détroits, où il trouva le Trade-Incréase & quatre Vaisseaux Indiens. Après avoir conféré avec Sir Henri, il assembla son Conseil, pour lui représenter que les différends de Sir Henri avec les Turcs & les Cambayens ne lui laissant pas plus d'espérance pour le commerce à Surat & à Cambaye qu'à Mocka, le parti qu'il croyoit le plus avantageux étoit de faire croiser l'Hector & le Thomas entre Aden & Bal-al-Mandel, tandis qu'avec le Clove il garderoit le Canal des Abyssins, pour couper le passage aux Bâtimens Indiens pendant la nuit; qu'à mesure qu'ils en arrêteroient quelques-uns, ils se déferoient de leurs draps, de leur plomb, de leur étain, de leur fer & de leurs dents d'éléphants, en les faisant prendre aux Indiens pour des épices & des étoffes des Indes. Il ajouta que Sir Henri lui avoit annoncé l'arrivée de deux grands Vaisseaux, nommés le *Rhemi* & le *Ha'jani*, dont le moindre avoit assez de richesses pour charger entièrement l'Hector. Cette proposition ayant été approuvée de tout le monde, on ne pensa plus qu'à l'exécuter au premier vent favorable.

Errange traité
qu'ils font
ensemble.

CEPENDANT il restoit un Traité à faire entre les deux Généraux Anglois pour le partage des marchandises échangées. On convint que les deux Flottes s'attacheroient également à fermer le passage aux Bâtimens de l'Inde; que les deux tiers des marchandises appartiendroient à Sir Henri, & la troisième part à Saris; & que les droits du Grand-Seigneur seroient payés fidèlement. Cette convention fut écrite & signée respectivement. On y ajouta une défense rigoureuse à tous les Anglois des deux Flottes de s'attribuer particulièrement la moindre part au butin, & de commettre la moindre injustice ou la moindre violence.

Saris retourne
à Mocka.
Espérances
qu'on lui donne.

LE 18 au soir, il arriva un Vaisseau de Cananor, chargé d'épices, de drogues & d'autres commodités. Saris, [qui ne vouloit pas quitter Mocka sans sçavoir sur quoi il pouvoit compter de la part des Turcs,] retourna le même jour dans la Rade; & le Gouverneur surpris de le revoir, le fit prier de lui envoyer son Interprète, pour l'informer de ce qui se passoit aux Détroits. [On ne lui dissimula rien. Cette ouverture, qui sembloit devoir l'irriter, servit au contraire à le rendre plus traitable.] Le 20, il envoya aux Anglois quantité de rafraîchissemens, & leur fit demander des essais de leurs marchandises, que Saris lui fit porter sur le champ. Il marqua du goût pour des draps de diverses couleurs, promit d'en prendre, avec de l'étain & du plomb, jusqu'à la somme de mille pièces de huit: mais il ajouta que plusieurs Négocians de la Ville souhaitoient du plomb & du fer; sur quoi il pria instamment les Facteurs Anglois d'en faire débarquer une certaine quantité, parce qu'à peine auroient-ils commencé, leur dit-il, que le commerce prendroit une meilleure forme & se continueroit à la satisfaction de tout le monde. Il envoya de son côté sur la Flotte trois essais d'indigo, mais dont aucun n'étoit de Lahor, qui passe pour le meilleur terroir. Il mit le prix du churle à cent pièces de huit, ce qui étoit fort au-dessus de l'estimation des Anglois, qui ne croyoient pas qu'aucune des trois espèces valût plus de trente, quarante & quarante-cinq pièces le churle.

[CE même jour Mohamed, Secrétaire des Galères se chargea de faire par-venir par terre une lettre à Sir Henri, & à Toutson.] Cependant Saris [s'ima-

gina

gina
dans
une
cens
Huit
de tr
expro
bahar
Facte
leurs

LE

ve.

Huit

entre

bord

ve de

l'ancre

Indien

plièren

leurs

à mar

ter à

cordée

seaux.

pieds;

étoit lo

vingt-n

Huit p

Les a

mi arriv

espèce

ris, qui

mitié.

ta deux

de Moc

auxquel

offensé l

fus ils p

Il ré

de n'avo

mandoit

nels qu'i

les espér

en prom

du Bacha

gina qu'un excès de défiance étoit fort souvent nuisible au commerce; & dans cette idée, il] consentit à faire transporter au rivage huit bales de drap, une tonne de fer, une tonne de plomb & deux caisses d'étain du poids de six-cens livres. Les Turcs offrirent pour le meilleur drap trois demi-pièces de huit le pik, [qui est ordinairement de vingt-sept pouces, mais qui auroit été de trente un, parce qu'on vouloit se servir d'une mesure particulière, faite exprès]; pour le bahar d'étain, cent-vingt pièces de huit; douze, pour le bahar de fer, & quinze pour le plomb. Ces prix n'ayant pas satisfait les Facteurs de la Flotte, ils prirent le parti de retourner le soir à bord, avec leurs Marchandises.

Les espérances de Saris s'évanouirent entièrement après cette tentative. Il mit à la voile dès le 25 pour la Baye d'Assab, où il trouva l'Incréase & l'Hector, avec onze Bâtimens Indiens de divers Cantons. [Lors qu'on entre dans cette Rade, il faut se ranger du côté du Nord, en laissant à l'ribord un petit Roc, qu'on aperçoit facilement. Par cette manœuvre, on trouve depuis douze jusqu'à sept brasses d'un fond sablonneux, où l'on peut jeter l'ancre à un mille du rivage.] En arrivant dans la Rade, Saris envoya ordre aux Indiens de ne pas s'en écarter sans sa permission. De leur côté, ils le supplièrent de s'accommoder promptement de ce qui lui conviendrait dans leurs marchandises, & de ne pas les exposer par de trop longs délais à manquer la Mousson pour Jeddah. Ils lui offrirent même de lui apporter à bord les bales qu'il voudroit avoir. Cette satisfaction leur fut accordée. Saris eut la curiosité de faire mesurer leurs deux plus grands Vaisseaux. Le Rhemi, dans toute sa longueur, avoit cent cinquante-trois pieds; quarante-deux de largeur, & trente-un de profondeur. Le Mahmudi étoit long de cent trente-six pieds, large de quarante & un, & profond de vingt-neuf. La hauteur du grand mât, dans le Rhemi (u), étoit de cent [huit pieds; & la longueur de sa grande vergue, de cent] trente-deux pieds.

[Les autres Bâtimens égaloient à peu-près ces deux.] Le 10 de Mai, Maami arriva dans la Rade d'Assab, chargé par le Gouverneur de Mocka d'une espèce de négociation avec Sir Henri. Il vint d'abord sur le Clove, où Saris, qui ne lui devoit que de la reconnaissance, le reçut avec beaucoup d'amitié. Ensuite s'étant rendus ensemble à bord de l'Incréase, Maami présenta deux Lettres à Sir Henri, l'une du Bacha de Zenan l'autre du Gouverneur de Mocka, qui demandoient quelle pouvoit être la cause de tant d'hostilités, auxquelles ils prétendoient n'avoir pas donné d'occasion; car, s'ils avoient offensé les Anglois, disoient-ils, ils leur avoient donné des satisfactions. Là-dessus ils prioient Sir Henri de rendre la liberté aux Vaisseaux Indiens.

Il répondit que loin d'avoir reçu des satisfactions, c'étoit le ressentiment de n'avoir pu les obtenir qui l'avoit ramené dans ces Mers; & qu'il en demandoit d'éclatantes pour le meurtre de ses gens, pour les outrages personnels qu'il avoit essuyés, & pour la perte de la Mousson qui avoit ruiné toutes les espérances de son voyage. Maami le pria de mettre ses prétentions par écrit, en promettant que dans l'espace de quinze jours, il lui apporteroit la réponse du Bacha. Sir Henri le satisfit aussi-tôt.

SARIS.
1612.
Il tente le
commerce avec
les Turcs.

Il se rend à
la Baye d'Assab.

Mesure des
Vaisseaux Indiens.

Plaintes des
Turcs.

Réponse des
Anglois.

LES

(u) Angl. dans le Mahmudi. R. d. E.

SARIS.
1612.
Vifite com-
que d'un Prin-
ce Abyffin.

LES Anglois eurent, le 15, un fpectacle qui ne fut pas fans agrément au milieu de tant de chagrins & de fatigues. Le Roi de Rahaita, petit Prince fur la Côte d'Abyffinie, vint les vifiter avec fon cortège Afriquain. Il étoit monté fur une Vache; nud, à l'exception de la ceinture, autour de laquelle il portoit un fort beau pagne d'étoffe des Indes; & de la tête, qui étoit couverte d'un turban, avec une grande nacie de perle qui lui tomboit fur le front. Sa Garde étoit compofée de quinze hommes (x), armés de dards, d'arcs & de flèches, d'épées & de targettes. Les deux Généraux Anglois allèrent au-devant de lui, avec cent Mousquetaires & un bon nombre de Piquiers; car ils n'étoient pas fans défiance; & n'ignorant pas que les Turcs avoient employé divers artifices pour foulever contre eux les Habitans du Pays, ils doutoient fi cette civilité du Roi ne couvroit pas quelque trahifon. D'un autre côté, ils ne pouvoient fe difpenfer de lui rendre des honneurs, parce qu'ils avoient befoin des rafraîchiffemens de la Rade d'Affab qui étoit fous fa domination. Auffi le traitèrent-ils fivant fongôût, en lui offrant quelques bouteilles d'eau-de-vie, dont il but jufqu'à ne pouvoir plus fe foftenir fans fecours. [Ce prince dépendoit de l'Empereur des Abyffins, quoique trop éloigné de fa réfidence pour en recevoir des loix fort gênantes.] Il fit préfent aux Généraux de cinq veaux gras, [& leur promit tous les fecours qui dépendroient de lui. Ses fujets font Mahométans. Ils font laids, & ont les cheveux frifés.]

(y) LE même jour, Sir Henri eut la fatisfaction de voir arriver le *Pep-per-Corn*, un des *Vaiffeaux* de fa Flotte, pour lequel il n'étoit pas fans inquiétude. Downton, qui le commandoit s'étoit faifi près d'Aden, d'un *Jonc* de Sindi, chargé de beurre, d'huile & d'étoffes de Cambaye. Il raconta que le grand Navire de Diu, commandé par *Maleck-Amber*, lui étoit échappé, quoiqu'il lui eût donné quelque-tems la chaffe & qu'il lui eût envoyé quelques volées de canon. C'étoit précifément le *Vaiffeau* qu'il avoit ordre d'arrêter, & que le *Thomas* & le *Darling* avoient attendu fi long-tems aux *Détroits*. [Ce même jour, *Saris* reçut une note des prix des marchandifes à *Sura-te*. Une pièce de drap large, pefant vingt-trois livres, y valoit vingt *Mahmudis*, c'est-à-dire quatre pièces de huit: les créseaux quatrevingt-quatre *Mahmudis*; ce qui étoit au deffous de ce qu'on en avoit payé en Angleterre. Le grand *Maund* de plomb, pefant trente-trois livres, fept *Mahmudis* & un tiers. Le petit *Maund* d'étain, pefant ving-cinq livres, cinq pièces & demi de huit. A *Dabul*, le *Bahar* de fer contenant cent foixante livres, fe vendoit vingt-un réaux: les dents d'Eléphants foixante-cinq *Mahmudis* le grand *Maund*. Le prix de l'Indigo de *Sirkefa* (z) varioit fivant la forte: la meilleure fe vendoit quatorze roupies; faifant une demi pièce de huit; la feconde efpèce, douze roupies; & le grand *Maund* de la troifième efpèce, fe donnoit pour huit. La valeur de l'Indigo de *Lahor*, qui eft le meilleur de tous, varioit auffi fivant la forte, & il fe vendoit depuis vingt-quatre jufqu'à trente-fix roupies le *Maund*, de cinquante-cinq livres.

LE

(x) *Angl.* Il étoit accompagné de cent cinquante hommes. R. d. E.

(y) La 4^e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

(z) *Purchaff* écrit *Sirkefa*, & d'autres difent *Serkes* ou *Sherkes*. C'est un Village près de *Ahmed-Abad*, Capitale de *Cambaye*.

la
ch
jou
qu'
de
les
con
céd
[
Mo
mon
ka;
les i
L
Scha
lui d
seaux
comp
questi
mud
tonne
furent
pour i
devan
Jonck
ronné
par qu
du Ch
LE
celle d
Vaiffe
te derr
célèbre
Il lui d
fance,
pensât
dix-sep
leurs.
avoit d
servir.
LE
quatre-
taines
sent à
glois qu
LE
fani, le

LE 23, quarante-neuf hommes s'embarquèrent sur le Thomas, & prirent la route de Sokotora, pour y acheter de l'Aloës; & delà ils devoient aller charger du poivre à Priaman & à Tekou, dans l'Isle de Sumatra.] Tous les jours suivans furent employés aux échanges des marchandises Indiennes, jusqu'au 31, que le Messager du Bacha de Zenan, le Scha Bandar des Banians de Mocka, & le Capitaine Maami arrivèrent dans la Rade, pour terminer les différends de Sir Henri avec les Turcs. Il est inutile de répéter ici les conditions de cet accommodement, qu'on peut lire dans les Relations précédentes.

SARIS.
1612.
Accommodement des Anglois avec les Turcs.

LE 23 de Juin, l'Incréase quitta la Rade d'Assab pour se rendre devant Mocka; & la nuit suivante, le Clove prit le même chemin. Les Anglois qui montoient ces deux Vaisseaux virent des Feux de joye, qu'on faisoit à Mocka; & ils les regardèrent comme une bravade des Turcs qui cherchoient à les insulter.

LE 26, Saris envoya son Esquif à terre avec des Lettres pour l'Aga, le Scha Bandar & le Capitaine Maami. Il leur demandoit ce qu'ils pourroient lui donner en argent, pour liquider les comptes qu'ils avoient avec les Vaisseaux Indiens. Le 29, il reçut une Réponse du Gouverneur, remplie de complimens, mais où il n'étoit presque pas parlé de l'affaire dont il étoit question. Le 30, on retourna à la Rade d'Assab. Le 5 de Juillet, Mir Mahmud Tâki, Capitaine du Rhemi, Vaisseau qui étoit au moins de douze cens tonneaux, vint à bord du Clove, suivi de ses principaux Marchands: ils y furent tous bien régalez. Le 11, l'Incréase & le Pepper-Corn firent voile pour Mocka, avec sept des Vaisseaux Indiens. Le 12, ils jettèrent l'ancre devant la Ville. Le 15, le Clove & le Pepper-Corn s'avancèrent près d'un Jonck, qui leur avoit paru s'approcher trop du rivage; ils le virent environné de Jelbes qui travailloient à le décharger. Ils les écartèrent bientôt par quelques coups de canon, qu'on ne leur rendit point ni de la Ville, ni du Château, quoique la chose eût pû se faire.

LE 7 d'Août, on eut avis de l'arrivée du grand Vaisseau de Suez, & de celle de quatre grandes Galères à Bogo, Ville sur la Côte d'Abyssinie; & d'où un Vaisseau peut se rendre en un demi jour à Mocka. Le Gouverneur de cette dernière Place écrivit ce même jour à Saris, pour lui dire que les Turcs célébroient une fête, dans laquelle ils avoient coutume de tirer le canon. Il lui donnoit cet avis, pour qu'il ne regardât pas cette marque de réjouissance, comme une bravade par laquelle on cherchoit à l'insulter; & qu'il ne pensât pas à s'en venger. Sur le midi, on fit effectivement une décharge de dix-sept pièces de canon du Château & de quelques autres qui étoient ailleurs. Cela apprit aux Anglois qu'on les avoit mal instruit, lorsqu'on leur avoit dit qu'il n'y avoit dans la Place que deux pièces de Canon en état de servir.

LE 8, l'Hector fit voile pour Priaman & pour Tekou. Il étoit monté de quatre-vingt huit hommes, qui se portoient tous bien. Ce jour-là, les Capitaines des Jones Indiens demandèrent à Saris des Passeports, qui les misent à couvert de ce qu'ils avoient à craindre de la part des Vaisseaux Anglois qu'ils pourroient rencontrer: la chose leur fut accordée.

LE 10, on régla les comptes avec trois de ces Jones; qui étoient le Hafani, le Kaderi, & le Mahmudi. Le lendemain, on en fit autant avec le

356 VOYAGES DES ANGLOIS AUX

SARIS.
1612.

Rhemi & le Salameti. Toute la cargaison dont on se fournit dans cet endroit, ne monta qu'à 46174 pièces de huit.

POUR qu'on puisse se former une idée du commerce qu'on y fit, nous joindrons ici les deux Quittances suivantes (a).

Quittances
des Mar-
chands In-
diens.

A la Rade de Mocka, dans la Mer Rouge, le 10 d'Août 1612. Moi Mohammed Hashen Komal Adin Asben, Capitaine du Hassani de Surate, ai vendu ou échangé au Capitaine Jean Saris, Général dans le huitième Voyage aux Indes Orientales, pour la somme de sept mille quatre cens $\frac{1}{2}$ Réaux, en marchandises dont voici le détail.

	Reaux.
Indigo de deux fortes; 86 bales, montant avec profit à . . .	3046 $\frac{3}{4}$.
Etoffes de Cambaye; 316 Gorjes, 7 pièces & demie, à . . .	4136.
Trois Tapis évalués à	20.
Deux Matelas de Kottonia à 80 Reaux le Gori.	8.
Ris, Beurre, Gingembre & Sucre, pour la valeur de	57 $\frac{1}{4}$.
Dix-huit Verges d'étoffe large,	96.
Quatre bales de Gomme-lacque.	40 $\frac{1}{2}$.
	Somme totale. 7400 $\frac{1}{4}$.

En payement de ces Marchandises j'ai reçu,

28 & $\frac{1}{2}$ Pièces d'étoffe large, montant à	4574 $\frac{3}{4}$.
10 Pièces de Creseau.	501 $\frac{1}{2}$.
30 Bahars de Plomb	720.
20 Bahars de Fer	480.
4 & $\frac{1}{2}$ Bahars d'Etain	679 $\frac{1}{2}$.
15 Fusils de chasse.	445.
	Somme totale. 7400 $\frac{1}{4}$.

En foi dequoi j'ai apposé ici ma main & mon Cachet, au jour & année susdits.

AUTRE QUITTANCE.

A la Rade de Mocka dans la Mer Rouge, ce 10 d'Août 1612. Moi Narkada Hassan, Capitaine du grand Vaisseau, nommé le Kawdrie de Diu, ai vendu & échangé, au Capitaine Jean Saris, Général dans le huitième Voyage aux Indes Orientales, pour la somme de deux mille neuf cens quarante sept & $\frac{1}{2}$ Réaux de huit, en marchandises dont voici le détail.

Indigo de deux fortes, 31 bales, montant avec profit à	1994 $\frac{1}{2}$.
--	----------------------

Spicnard,

(a) Ces Pièces semblent avoir été ajoutées par Purchass.

Spic
Etoff

6 Pié
10 Pi
31 &
10 Ba
1 Bah
1. Fu
En arg

En f

LES
ce que
négoci
ENF
passèr
chaque
leurs G
bre à S
Voyag
là que l
arrêté l
loés.

LE 4
mais far
pas le d
Il disoit
tugais le
marchan
de trent
ped il en
le tromp
ne pas n
retour.

LE 8,
le vent é
nuit, on
abfolume
lumière a

INDES ORIENTALES, Liv. IV. CHAP. V. 357

Spicnard, 1 bale. Turbith. 1 bale Cannelle. 5 bales 64½.
 Etoffes de Cambaye, 137 Gorjes, & trois pièces. 1188½.

SARIS.
 1612.

Somme totale. 2947½.

En payement j'ai reçu les Marchandises suivantes.

6 Pièces d'Etoffes larges 890½.
 10 Pièces de Creseau 477½.
 31 & ¼ Bahars de Plomb 762½.
 10 Bahars de Fer 240.
 1 Bahar & ¼ d'Etain 226½.
 1½ Fusils de chasse 350.
 En argent pour folde de compte. 11.

Somme totale. 2947½.

En foi de quoi j'ai apposé ici ma main & mon Cachet, au jour & année susdits.

LES Anglois vendirent peu de leurs Marchandises au Port de Mocka, parce que les Naturels du Pays sont pauvres, & que les Turcs ne vouloient pas négocier avec eux.]

ENFIN les deux Flottes Angloises [firent voile de Mocka le 13, &] passèrent les Détroits, aussi satisfaites de leur butin que de leur vengeance, chaque Vaisseau prit une course différente, suivant les vûtes & les ordres de leurs Généraux, pour se rassembler à Bantam. [Saris arriva le 3 de Septembre à Sokotora dans la Rade de Delischa; après avoir été retardé dans son Voyage par un Courant qui portoit à l'Ouest & au Nord-Ouest. Il apprit là que le Thomas, qui y avoit été trois mois auparavant, ne s'y étoit pas arrêté long-tems, parce qu'il n'avoit pas pû s'accorder pour le prix de l'Aloës.

Saris se rend
 à Sokotora.

LE 4, les Marchands descendirent à terre, où ils furent fort bien reçus; mais sans pouvoir non plus convenir du prix de l'Aloës. Le Roi ne vouloit pas le donner à moins de quarante pièces de huit, le quintal de 140 livres. Il disoit qu'il n'en avoit plus qu'une petite provision, pour laquelle les Portugais le sollicitoient déjà depuis longtems. Saris ennuyé de perdre le tems à marchander, convint qu'on payeroit une certaine quantité d'Aloës à raison de trente Réaux le quintal, & une autre à raison de trente-huit; & sur ce pied il en acheta 4067 livres. Il ne fut pas content du Roi, qui chercha à le tromper en diverses occasions; cependant il ne lui en témoigna rien, pour ne pas nuire par-là au commerce qu'il pourroit faire dans ce même lieu à son retour.

LE 8, on fit voile pour Bantam. Le 22, à 8 degrés 12 minutes de latitude le vent étant à l'Ouest-Sud-Ouest, on porta Est quart au Sud. Environ minuit, on vit un spectacle qui intimida tout l'Equipage, pour lequel il étoit absolument nouveau. La Mer parut toute en Feu, & répandoit une si grande lumière autour du Vaisseau, qu'on pouvoit lire aisément. On craignoit d'a-

La Mer paroît
 en Feu.

SARIS.
1612.

bord de tomber dans quelque danger; mais la crainte se dissipa à mesure qu'on avangoit, & l'on découvrit que l'on devoit chercher la cause de ce Phénomène dans cette espèce de Poissons qu'on nomme Séches. Le 27 au matin, on vit l'Isle de Ceylan, & le 29 on se trouva à 141 lieuës du Cap Comorin, qui portoit Est quart au Sud. Les Terres étoient hautes, & paroissoient doubles du côté du Nord. Ce Cap est mal-placé dans les Cartes qui le mettent à 6 degrés 10 minutes; sa véritable latitude est de 7 degrés 42 minutes au Nord. On jeta la sonde dans cet endroit; mais sans pouvoir trouver de fond à cent brasses. Saris continuant sa route, ne vit aucune des Isles qui sont marquées dans les Cartes; il ne découvrit pas même une seule des Isles Maldives qu'on dit être en si grand nombre.

LE 15 d'Octobre, à 4 degrés, 49 minutes Sud, on se trouva à la vûe de Sumatra, dont la partie Orientale s'étend Est-Nord-Est. On fut éloigné de la Côte par un violent Courant qui portoit au Sud. Lorsque ceux qui font voile vers le Détroit de la Sonde, sont parvenus à un degré 30 minutes de latitude Sud, où commencent les Courans, ils doivent suivre la Côte de Sumatra, en s'en tenant éloignés de 30 lieuës: & il faut qu'ils soyent toujours sur leurs gardes pour ne pas donner dans des bas-fonds que les Courans empêchent de voir.] Le 24, Saris arriva au Port de Bantam. Il y revit les autres Bâtimens, qui n'avoient pas fait moins heureusement leur course. [L'arrivée de tous ces Vaisseaux augmenta considérablement le prix des marchandises. La valeur, par exemple, d'un Pikul de Cloux de giroile, étoit montée de seize Réaux de huit, à quarante, & même au dessus.

LE 26, Saris se rendit à la Cour, accompagné de plusieurs marchands, & fit au Gouverneur, nommé Pangranlhamarra, divers présens qui furent bien reçus. Ce Pangran, ou Seigneur, avoit toute l'autorité entre les mains; & il étoit comme le Tuteur du Roi, qui étoit cependant assez âgé pour pouvoir s'en passer. On lui demanda la permission de décharger les marchandises; il l'accorda, à condition que les Officiers de la Douane seroient instruits de tout ce qu'on transporterait à terre, pour ne rien perdre de leurs Droits.

LE 28] une Lettre de William Adams, où les richesses du Japon & la facilité du commerce dans cette grande Isle, étoient représentées avec beaucoup d'avantage, fit prendre à Saris la résolution d'entreprendre un si long Voyage. [Il voyoit qu'il n'y avoit rien à faire, en prenant un autre parti.] Les Hollandois étoient presque les seuls maîtres des Molucques & de Banda; l'Air de Bantam étoit fort mal-sain, & produisoit de très mauvais effets parmi les Anglois, qui se ménageoient peu. Saris donc résolut que l'Electeur retourneroit promptement en Angleterre, & qu'on acheteroit quatorze mille sacs de poivre, pour faire sa charge & celle du Thomas; & dans la crainte que la nouvelle de l'arrivée des Vaisseaux qu'on attendoit, ne fit hausser encore le prix de cette marchandise; on en acheta d'abord deux mille sacs, à 127½ Réaux de huit; mille sacs, à 122 Réaux; & trois mille, à 150 pour les cent sacs.

LE 15 de Novembre, 80 Anglois sous les armes, passèrent en revue, devant la Cour; & cela à la requête du Gouverneur, qui célébroit ce jour-là la fin du Carême des Mahométans. Il avoit demandé la même chose aux Hollandois, qui la lui avoient refusée.

LE

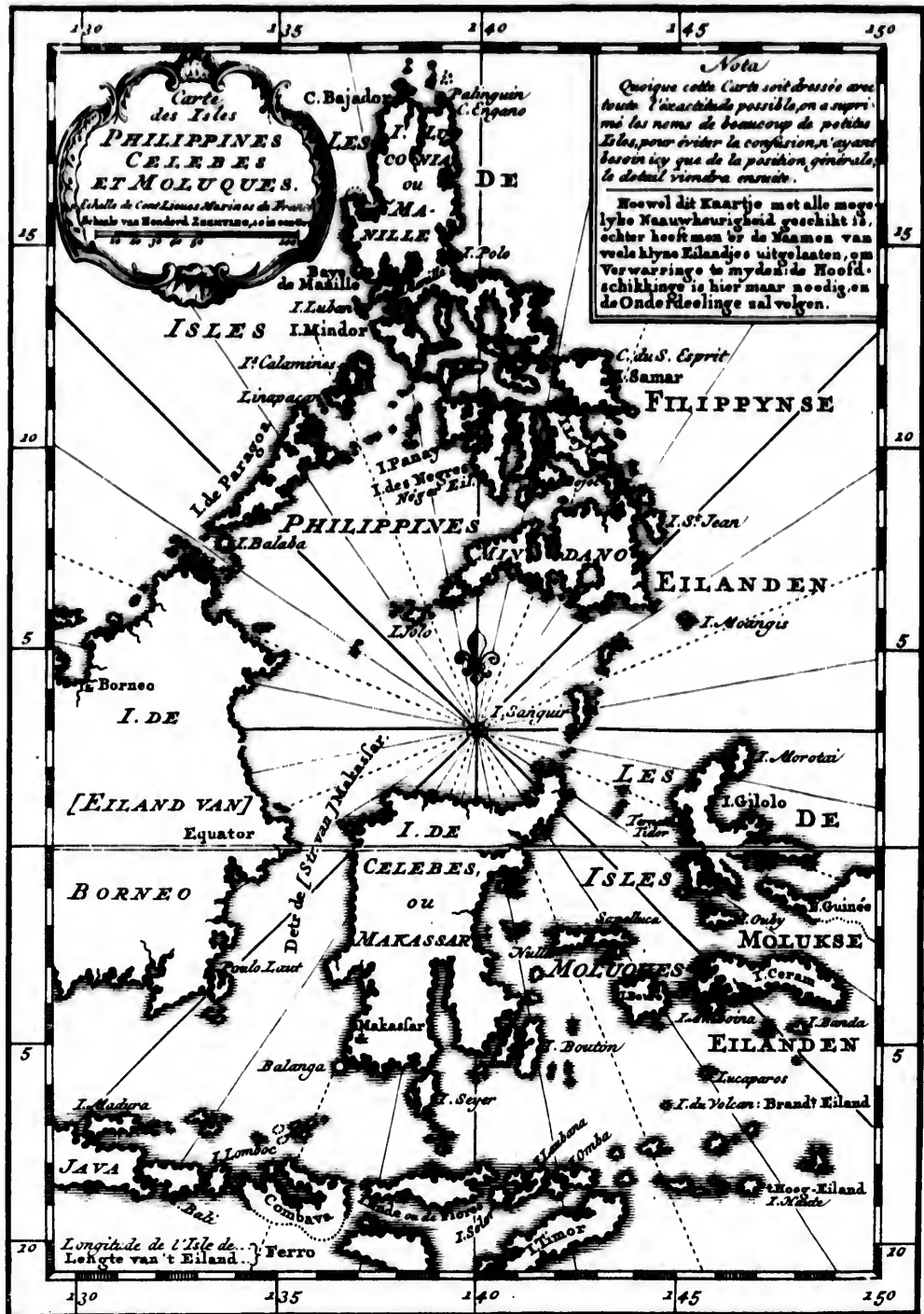
re qu'on
Phéno-
atin, on
rin, qui
ent dou-
mettent
utes au
r de fond
ont mar-
Maldives

a vûe de
né de la
font voi-
le latitu-
Sumatra,
s sur leurs
echent de
Bâtimens,
e tous ces
a valeur,
Réaux de

ands, &
urent bien
nains, &
our pou-
archandi-
oient in-
e de leurs

n & la fa-
vec beau-
n si long
tre parti.
de Banda;
effets par-
l'lecteur
orze mille
s la crain-
fic hauffer
mille sacs,
a 150 pour

evûe, de-
ce jour-là
se aux Hol-



F. V. Schlegel dree.
KAART van de FILIPPYNSE, CELEBES, en MOLUKSE-EILANDEN.

LE 17
Raux p
18, on v
venoit de
Tails d'e
dre devan
près quo
voient s'e
les Javan
voile pou
il en arriv
fort comm
principau
donna le
fit fort bi
trois Ind
bé, partie
toit point
(b) Il a
cens sacs
quatre An
jour suivan
Pulo-Lack
deux autre
sur une Ba
& lorsqu'il
perçut d'u
rent à pei
tier répara
cet écueil
LE 16,
mé Tingo
trois & de
de Jackatr
d'acheter
le lendema
des remer
foins, de
la voile, e
qui sont vi
qu'il fut o
katra.
APRÈS
à l'Est-No
176 degrés 1
(b) La 5

LE 17, Saris fit encore marché pour quatre mille sacs de Poivre, à 16 Réaux pour chaque dixaine de sacs, mais avec un rabais de 3 pour 100. Le 18, on vit arriver onze grands Vaisseaux Hollandois, & le Thomas, qui venoit de Priaman d'où il ne rapportoit que 312 Bahars de poivre, & 20 Taels d'or. Le 22, les Hollandois armés très proprement vinrent en bon ordre devant le Palais, où ils firent trois décharges de leur mousqueterie. Après quoi le Gouverneur leur fit dire que le Roi les remercioit, & qu'ils pouvoient s'en retourner chez eux avec leurs chapeaux de fer; c'est le nom que les Javans donnoient à leurs casques. Le 28, trois Vaisseaux Hollandois firent voile pour l'Europe, & cinq pour Banda & les Molucques. Le 4 Decembre, il en arriva un de Coromandel. Le 11, l'Hector se rendit à *Morough*, Place fort commode pour s'y rafraîchir; & y attendit le Thomas. Le 28, un des principaux Marchands Chinois régala à dîner les Officiers Anglois, & leur donna le plaisir d'une Comédie, jouée par des Acteurs Chinois, & qui réussit fort bien. Le 12 de Janvier, le Thomas, monté de trente six Anglois & trois Indiens, fit voile pour l'Angleterre.] Saris s'étant parfaitement radoubé, partit le 14 dans le Clove, pour aller faire l'essai d'un commerce qui n'étoit point encore connu des Anglois.

(b) Il avoit pris, avec ce qui lui restoit de marchandises d'Angleterre, sept cens sacs de poivre à Bantam. Son Equipage n'étoit composé que de vingt-quatre Anglois, un Espagnol, un Japonois & cinq Indiens. Le matin du jour suivant, il porta Est quart au Sud & Est-Sud-Est, en laissant à droite Pulo-Lack, & dix ou onze petites Isles à gauche. Mais en s'avancant entre deux autres Isles, qui sont à l'Est de Pulo-Lack, il donna malheureusement sur une Basse, où il demeura plus de trois heures dans un étrange embarras; & lorsqu'il s'en fut dégagé avec le secours d'un vent fort impétueux, il s'aperçut d'une voye d'eau si terrible, que toutes les mains du Bâtiment suffirent à peine pour en arrêter les progrès. Cependant l'habileté du Charpentier répara le désordre. Une triste expérience apprit à Saris, que pour éviter cet écueil, il faut suivre l'Isle aussi près qu'il est possible.

LE 16, il mouilla contre le rivage, sur cinq brasses près d'un lieu nommé *Tingo-Java*, où l'eau est excellente, à quatorze lieues de Bantam, & trois & demi à l'Ouest de Jackatra. Il envoya de-là quelques présens au Roi de Jackatra & à son Scha Bandar, en leur faisant demander la permission d'acheter ce qui lui étoit nécessaire. Cette politesse fut si bien reçue, que le lendemain il vit arriver un des principaux Officiers de cette Cour, avec des remerciemens & des présens de la part du Prince. Il usa, pour ses besoins, de la liberté de descendre qui lui fut accordée; & le 21, il remit à la voile, en portant Est-Nord-Est, près de la plus Orientale des deux Isles qui sont vis-à-vis Tingo-Java. Bientôt il trouva un Courant si impétueux, qu'il fut obligé de mouiller vers le soir, trois petites lieues à l'Est de Jackatra.

APRÈS s'être mis au large le lendemain, sur quatorze brasses, on reprit à l'Est-Nord-Est, & le 23 au matin, on eut la vûe des Isles de Cherribon, à 6 degrés 10 minutes de latitude du Sud. [Le 24 au matin, on découvrit trois montagnes

SARIS.
1612.

1613.

Il entreprend
le voyage du
Japon.

Civiltés qu'il
fait & qu'il re-
çoit à Jackatra.

Isles de Cher-
ribon.

(b) La 5^e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original R. d. E.

SARIS.
1613.

montagnes pointues & l'on eut la pointe de Java au Sud-Est quart au Sud, l'on avança 28 lieuës à l'Est, sur vingt brasses d'eau.] Le 26, à la pointe du jour, on eut la vûe de Pulo-Labuk, éloignée d'environ huit lieuës. On porta Est quart au Sud sur trente-cinq brasses, & vers cinq heures après-midi, (c) on découvrit le Continent, qui se présentoit Sud-Est & Sud-Est quart au Sud. [La latitude fut de 6 degrés 12 minutes, & l'on fit 22 lieuës à l'Est, & à l'Est quart au Nord.] Le 27, à 6 degrés 4 minutes du Sud, on aperçut une Isle au Nord-Nord-Est, [& l'on fit 28 lieuës à l'Est tirant au Nord.]

LE 30, la latitude se trouva de 5 degrés 57 minutes, & l'on se crut par les calculs, à deux cens vingt-quatre lieuës de Bantam. Vers trois heures après-midi, on vit à cinq ou six lieuës une Isle basse & plate, qui parut couverte d'arbres. On continua de porter Est quart au Sud; [à quatre heures, on tourna au Nord quart à l'Est moitié Nord, & l'on eut la vûe de deux autres Isles basses, dont l'une étoit à l'Est & l'autre à l'Ouest; vers six heures du soir l'on eut au Nord moitié à l'Est l'Isle couverte d'arbres. Ces trois derniers jours, on eut toujours la sonde à la main: mais on trouva par-tout assez de profondeur.] Le 31 au matin, on reconnut l'Isle Célèbes, dont la pointe Occidentale s'éleve comme une Isle séparée. [A midi, on fut à 5 degrés 50 minutes Sud.] Après qu'on eut avancé 16 lieuës à l'Est tirant au Nord, l'on trouva un Courant qui portoit au Nord-Ouest.] Le soir, on serra les voiles pour s'approcher des Détroits de Desfolam, que les Habitans du Pays nomment *Solar*; pendant toute la nuit on eut la sonde à la main, dans la crainte d'une basse qui n'est qu'à deux tiers de lieuë de Célèbes, & sur laquelle on voit battre l'eau dans la basse marée. Tout le côté de Célèbes est fort dangereux, par la multitude de Basses ou de terres abîmées qu'on y rencontre; mais quoique le plus sûr soit de se jeter du côté de Desfolam, on peut sans crainte suivre le Nord entre les deux Isles, elles sont éloignées l'une de l'autre de cinq petites lieuës, qui font la largeur du Détroit.

Isle Célèbes
& son Détroit.

LE 2 de Février, à 5 degrés 52 minutes, lorsqu'on ne voyoit plus que la partie Méridionale de Desfolam éloignée d'environ dix lieuës, on porta librement à l'Est quart au Nord. Le 3, au matin, on vit la pointe Sud de l'Isle Cambine, à neuf lieuës; & le lendemain après-midi, une Terre qu'on prit pour l'Isle Button ou Botun. Le 5, étant à trois ou quatre lieuës de Cambine, on trouva que le Courant portoit au Nord, [mais à la faveur de l'Isle même, on s'en dégagera facilement.] [Le 7 à la pointe du jour, l'on eut au Nord quart à l'Est, la pointe Nord de cette Isle; & au Sud-Est, une petite terre haute, qui est à 6 ou 7 lieuës de Button.] Le 8 au matin, on aperçut une autre Isle, nommée *Tingabasse*. Le 9, on rencontra deux Bâtimens Indiens, qui portent le nom de *Kurrukures* ou *Caricoles*. L'Esquif, qui leur fut envoyé, amena aussi-tôt deux hommes, qui se firent connoître, l'un pour un Anglois, nommé *Welden*, de l'Equipage du Vaisseau Anglois *l'Expédition*, & l'autre pour un Flamand. *Welden* s'étant arrêté dans l'Isle de Button, faisoit

Isle de Tingabasse.

Deux Européens au service du Roi de Button.

(c) *L'Original* dit qu'on découvrit le Continent vers neuf heures; c'est-à-dire vraisemblablement vers neuf heures du matin, car immédiatement après il ajoute, que, vers qua-

tre heures de l'après-midi, on fut à 9 lieuës de Pulo Labuk, qui portoit Ouest quart au Nord. R. d. E.

faisoit
les de
de for
sur le
heures
étoit
Hollan
Europ
ON
core la
d'un-co
avec tr
Détroit
de But
Oueft
lorsqu'
faut lai
au Nor
LE
une hau
fablon
nommé
[LE
on déco
Le 18 au
trouva é
Sud, on
cinq lieu
fort haut
du Nord.
de la 55
étoit de
LE len
découvrit
ment si l'
s'ouvre à
te de l'O
vironnée
L'Isle de
les guerre
noient, d
ge. Le 24
pour cher
voit, lui fi

(d) *Angl*
est située Su
II. Part

faisoit le commerce du Roi aux Isles de Banda, & commandoit actuellement les deux Caricoles. [Il se louit beaucoup de sa situation & de ses espérances de fortune. Son dessein, après s'être enrichi, étoit de retourner en Europe sur le premier Vaisseau Anglois qui relâcheroit à Button. Le Flamand, moins heureux que lui, ne se soutenoit à cette Cour que par sa protection. Il y étoit venu de Makassar, où s'étant attiré la haine d'un puissant Facteur Hollandois, il avoit mieux aimé se retirer dans une Isle peu fréquentée des Européens, que de demeurer exposé aux persécutions de son Ennemi.]

ON étoit à 5 degrés 20 minutes du Sud. Saris raconte que voyant encore la pointe Orientale de Button, il remarqua que cette terre s'affaissa tout-d'un-coup & s'ouvre au Nord-Ouest par deux ou trois grandes Bayes, qui avec trois Isles qu'elles ont au Nord, forment les Détroits de Button. Ces Détroits n'ont pas plus d'une lieuë de largeur. [Leur entrée est au côté Nord de Button en venant du côté Ouest, quand on est vis-à-vis de la pointe Nord-Ouest de cette Isle, il faut tirer à l'Est-Nord-Est & à l'Est quart au Nord; & lorsqu'on est parvenu à l'extrémité Ouest on trouve deux longues Isles qu'il faut laisser à droite. Le 11, on fut à 4 degrés 8 minutes Sud; & l'on fit 24 lieuës au Nord-Nord-Est.]

LE 13 au matin, à 3 degrés 41 minutes, on vit l'Isle de Burro, qui est une haute terre, [mais peu habitée, parce que le fond en est extrêmement sablonneux & que l'eau y est fort rare.] Elle a au Sud-Ouest une autre Isle nommée *Sula* (d), qui en est à 14 lieuës.

[LE 17, la partie septentrionale de Button portant à l'Est quart au Sud, on découvrit du haut du grand mât trois Isles au Nord-Est quart au Nord. Le 18 au matin, on fut à trois lieuës de la plus Orientale de ces Isles, qui se trouva être celle de Sula. Le 20, à la latitude d'un degré 30 minutes du Sud, on fit sept lieuës au Nord-Est.] Le 21 au matin, on étoit à quatre ou cinq lieuës de Boa de Bachian, que les Mariniers nomment *Haleboling*, Isle fort haute, & ronde dans sa forme. La latitude est d'un degré 16 minutes du Nord. Sept lieuës plus loin au Nord quart à l'Est, on apperçut le 22, de la 55^e. minute de latitude, l'Isle de Bachian. La variation, au soir, étoit de 4 degrés 12 minutes.

LE lendemain, étant à trois lieuës de la pointe Ouest de Bachian, Saris découvrit trois ou quatre autres Isles à l'Est, qu'on ne peut distinguer aisément si l'on n'en n'est fort près. Elles sont face à l'Est-Sud-Est; mais la terre s'ouvre à la pointe du Sud, qui est éloignée d'environ quatre lieuës de la pointe de l'Ouest. Ensuite il se présente au Nord-Est une grande Baye, qui est environnée de tous côtés par la terre, & qui a par-tout beaucoup de profondeur. L'Isle de Bachian est abondante en girofle. Mais Saris la trouva ruinée par les guerres civiles, que les artifices des Flamands & des Espagnols y entretenoient, dans la vûe d'affoiblir une Nation qu'ils vouloient réduire à l'esclavage. Le 24, à deux mille de la pointe, Saris envoya sa Chaloupe au rivage, pour chercher de l'eau. On n'en trouva point, & le besoin pressant qu'il en avoit, lui fit prendre le parti d'entrer dans la Baye, où il découvrit tout-d'un-coup

SARIS.
1613.

Détroits de
Button.

Isle de Burro
& de Sula.

Situation de
l'Isle de Ba-
chian.

(d) *Angl.* La partie Occidentale de Burro est située Sud moitié à l'Ouest, & Nord moitié à l'Est, à 14 lieuës de Sula. R. d. E.

SARIS.
1613.
Fort & Ville
des Hollan-
dois.
Saris est bien
reçu d'eux.

Etat de leurs
forces. Fem-
mes guerriè-
res.

Saris fait fon-
der la Baye.

Proposition
qu'on lui fait
pour l'Isle de
Machian.

coup la Ville (e) & le Fort des Hollandois. Le Fort est bâti régulièrement. Il commande la Ville, qui paroît fort petite. Les Anglois jetterent l'ancre à la portée du canon de la terre. La Rade se nomme *Amajan*.

IL étoit venu à bord, en entrant dans la Baye, un Officier du Roi, qui offrit aux Anglois, de la part de son Maître, toutes les productions du Pays. Les Hollandois de leur côté, saluèrent le Vaisseau de cinq coups de canon, qu'on leur rendit dans le même nombre; & Saris dit à l'Officier Indien que cette décharge se faisoit à l'honneur du Roi. L'Amiral & plusieurs autres Nobles de l'Isle vinrent aussi visiter les Anglois au nom de ce Prince. Ils avouèrent que la crainte des Hollandois les tenoit dans un assujettissement si continuë, qu'à peine osoient-ils faire sortir de l'Isle un kati de girofle. Saris leur ayant néanmoins déclaré qu'il venoit dans l'espérance de lier commerce avec eux & de laisser même un Comptoir dans leur Isle, ils répondirent qu'ils ne desiroient rien avec tant d'ardeur, mais qu'ils doutoient s'ils auroient le pouvoir de le satisfaire, & qu'ils en parleroient au Roi leur Maître.

LE Commandant du Fort Hollandois ne s'empressa pas moins de rendre visite à Saris sur son bord. Il lui parla, sans défiance, de l'état présent de ses forces, qui n'étoient pas capables d'inspirer aux Habitans toute la terreur dont ils étoient remplis; mais les Flottes Hollandoises, qui étoient venues successivement dans l'Isle, y avoient laissé cette impression. Il n'y avoit dans le Fort que treize pièces d'artillerie fort médiocres, & trente Soldats, dont la plupart étoient mariés à des femmes du Pays, & quelques-uns à des Hollandoises. A la vérité ces femmes de Hollande, qui étoient au nombre d'onze, faisoient le service militaire comme leurs maris, & n'auroient pas balancé dans l'occasion à combattre les armes à la main. Elles étoient d'une taille & d'une force extraordinaires, mais d'une physionomie d'ailleurs aussi basse que leurs manières. Elles ne tardèrent point à suivre leur Commandant sur le Vaisseau; & se plaignant beaucoup de leur misère, elles commencèrent bientôt à vivre dans la dernière familiarité avec tous les Matelots de l'Equipage.

LE 3 de Mars, Saris envoya l'Esquif pour sonder tout le côté Oriental de la Baye; & vers l'entrée, près d'une petite Isle, on trouva un lieu commode pour y jeter l'ancre sur douze, seize & vingt brasses d'un fond de corail, hors de la portée du canon Hollandois. On observa aussi une Basse, au Sud, de deux ou trois cables de longueur. La latitude de la Baye est de cinquante minutes du Sud. Le lendemain, Saris reçut un présent du Roi [de Ternate,] par les mains d'un Prêtre Indien. Un More, qui vint à bord après le départ du Prêtre, avec des essais de cloux de girofle, offrit aux Anglois de leur en vendre une quantité considérable, s'ils vouloient se rendre à Machian. Il étoit chargé de cette commission par un Négociant fort riche de cette Isle, qui se trouvoit alors dans celle de Bachian. Saris ouvrit l'oreille en apprenant que celui de la part duquel il recevoit ces offres, étoit Frère du Roi de Ternate. Il se nommoit Ray Malladaja.

CET honnête & noble Indien vint lui-même à bord le lendemain, & promit à Saris, non-seulement de lui donner deux de ses gens pour lui servir de

(e) Purchaff l'appelle toujours *Bachan*.

(f) La commence

Le Pilotes jusqu'à [un endroit, nommé Tahanni, dans l'Isle de] Machian, mais de l'accompagner dans ce voyage. Cependant il le pria de partir avant lui, pour l'attendre dans une Isle qui se trouvoit sur la route. Il ajouta de bonne-foi que les Hollandois ne payoient que cinquante piéces de huit pour le bahar, mais que les Anglois en payeroient soixante. Saris ne fut pas rebuté du prix, & trouvant au contraire un motif de confiance dans cette déclaration, il promit de payer ce qu'on lui demandoit.

(f) IL sortit le 7 de la Rade d'Amasan, en portant Ouest & Ouest quart au Nord, sous la direction de ses deux nouveaux Pilotes. Le 10, on découvrit Machian, qui est une Isle fort élevée au Nord-Est de Tidor. On en trouve plusieurs entre celles de Bachian & de Machian, ce qui forme différens Détroits. Celui de Namurat, qui se présente le premier, est à neuf lieuës de la Rade d'Amasan. Un Courant, qui alloit au Sud, força les Anglois de mouiller le soir cinq lieuës au-delà de Namurat, à l'entrée d'un autre Détroit. Le jour suivant, quoique le vent fût au Sud-Sud-Est, on passa heureusement sur 29 & 30 brasses. Ensuite, portant à l'Ouest, on eut la vûe de Geylolo, qui est une longue terre, couverte de plusieurs Isles à l'Est & à l'Est-Sud-Est. L'Isle qui forme le Détroit, de ce côté-là, se nomme Tavalli-Bachian; [à l'Ouest on en découvre une autre, appelée Tamata, & à quelque distance de la pointe qu'elle forme, on voit un Roc qu'on prendroit de loin pour une voile.] On jetta l'ancre trois lieuës au-delà, fort près d'une autre Isle nommée simplement Tavalli, où Ray Malladaja s'étoit engagé à rejoindre les Anglois. On y trouva du bois en abondance, mais nulle apparence d'eau fraîche. [On s'y pourvut de Rottins, qui sont très bons pour faire des Cereles de tonneau, & qu'on peut avoir-là fort aisément.]

ON attendit Malladaja jusqu'au 14, avec assez d'étonnement de sa lenteur. Mais par le conseil de ses propres Pilotes, qui attribuèrent son retardement à quelques soupçons des Hollandois, Saris se détermina le lendemain [à quitter Lattetatte, qui est l'endroit où l'on avoit jetté l'ancre, &] à continuer sa course vers Machian, dont on étoit encore à dix lieuës. Il se trouve dans cet espace un grand nombre d'Isles, [telles que l'Isle de Grochie, à 4 lieuës de l'extrémité Nord de Tadalli; & celles de Motiere;] mais le fond est fort libre entre Bachian & Geylolo, c'est-à-dire au Sud-Est & au Nord-Ouest. On compte six lieuës de largeur dans la plus étroite partie du Canal, qui est entre Bachian, Machian, Tidor & Ternate. Sa situation est Nord quart à l'Ouest & Sud quart à l'Est.

LE 15 au matin, on passa entre Batta-China (g) sur la Côte de Geylolo & Kaja, un peu troublés par le Courant qui alloit au Sud. Sa latitude étoit de 17 minutes, & la variation de 4 degrés 58 minutes Nord-Est. L'Isle de Machian n'est pas bien placée dans les Cartes; elle y est coupée par la Ligne Equinoxiale, quoique dans la vérité, elle soit cinq lieuës plus au Nord.

LE 16 au matin, assez près de l'Isle de Kaja, on vit du côté du Nord, un Vaisseau qui avançoit à pleines voiles, & qu'on reconnut pour un Hollandois qui alloit de Machian à Tidor, chargé de sago, qui est une racine dont les Insulaires font leur pain. On passa le 17, près d'un Fort Hollan-

SARIS.
1613.

Saris part de
la Baye d'A-
masan.

Détroits.

Diverses Isles
& leur situa-
tion.

Batta-China,
Geylolo, Kaja.

Racine de
Sago.

(f) La sixième Section de ce Chapitre, (g) C'est-là proprement le nom de la partie Orientale de Gilolo.

SARIS.
1613.

Commence-
ment de com-
merce.

dois, nommé *Tabolola*, & l'on mouilla l'après-midi dans la Rade de Pelabry, proche de Tabanne (*b*), sur cinquante brasses, à la portée de la voix du rivage. Cette Rade de Machian n'est qu'à cinq lieues de l'Isle de Kaja, [mais on conçoit que c'étoit toujours l'espérance de voir arriver Kay Malladaja qui avoit rendu la navigation si lente.] Quelques Insulaires apportèrent la nuit suivante une petite quantité de girofle à bord, & le prix fut fixé à soixante piéces ou réaux de huit pour chaque bahar de deux cens katis, chaque kati étant de trois livres, qui ne revenoient guères à moins de cinq livres Angloises. Saris reçut le lendemain une Lettre de Malladaja, que cet Indien lui écrivoit de Bachian, pour excuser un retardement qu'il n'avoit pas été libre d'éviter, & dont il espéroit de voir bientôt la fin; mais il ajoûtoit qu'ayant envoyé des ordres à ses gens, Saris pouvoit commencer le commerce avec eux.

Oppositions
des Hollan-
dois & leurs
menaces.

IL vint à bord un Saniaka, qui fit de grandes promesses aux Anglois. Mais il étoit accompagné de deux Hollandois, dont la curiosité parut fort vive pour sçavoir qui avoit découvert cette Rade à Saris. Ils prétendirent que ce ne pouvoit être qu'un Habitant du Pays, & que s'ils parvenoient à le connoître, ils le couperoient en piéces aux yeux des Anglois. Ils ajoûtèrent que Saris offensoit la Hollande, en s'attribuant le droit de venir dans un lieu que les Hollandois avoient conquis à la pointe de l'épée. Mais il les renvoya dans leur Fort, pour dire à leurs Commandans que s'ils avoient besoin de quelque chose, que les Anglois pussent se retrancher, il les en accommoderoit volontiers à des prix raisonnables, & préférablement aux Indiens, parce qu'il les reconnoissoit pour ses voisins & pour ses Frères dans la même Religion; que d'ailleurs il ne voyoit pas quel droit ils avoient plus que les Anglois sur un Pays qui étoit ouvert à tous les Négocians du Monde. Ils partirent fort mécontents; & leur chagrin se tournant vers quelques Indiens qui étoient à bord, ils ne les menacèrent de rien moins que la mort s'ils portoient la moindre quantité de girofle aux Anglois. Mais cette menace les effraya si peu, qu'ils en apportèrent le même jour trois cens katis, qu'ils échangèrent pour des étoffes de Cambaye, & quelque partie pour de l'argent comptant.

Arrivée du
jeune Prince
de Ternate.

LE 19, les deux Hollandois revinrent à bord, & commencèrent à prendre sur leurs tablettes les noms des Insulaires qu'ils y trouvèrent occupés du commerce. Saris choqué de cette audace, les congédia sans ménagement, avec défense de retourner sur le Vaisseau. Il envoya dès le même jour au rivage quelques-uns de ses gens, pour éprouver quel accueil ils y recevoient du Peuple. Ils allèrent hardiment jusqu'aux Villes de Tabanne & de Pelabry; où ils furent traités avec beaucoup d'affection. Les Habitans leur dirent que Ray Chilli Sadang, Fils du Roi de Ternate, arrivé nouvellement dans l'Isle, s'étoit laissé gagner par les artifices des Hollandois, jusqu'à défendre sous peine de mort le commerce du girofle avec les Anglois; sans quoi tous les Insulaires se seroient empressés à leur en offrir. Vers le soir, ce jeune Prince passant près du Vaisseau dans sa Chaloupe, Saris envoya sa Chaloupe, ornée fort galamment d'un tapis de Turquie & de rideaux de foye brochés d'or, pour

(*b*) *Angl.* Tahanne; & c'est-là le véritable nom de ce lieu. R. d. E.

pour le prier de venir à bord. Il parut sensible à cette politesse; mais s'excusant pour ce jour-là, il remit sa visite au lendemain.

LE 21, un Oran-Kay ou Kaya étant venu à bord, raconta aux Anglois qu'une Caricole du Fort avoit visité fort rigoureusement trois ou quatre Canots Indiens qui apportoient du girofle au Vaisseau; qu'elle avoit enlevé leur cargaison, en menaçant de mort ceux qui entreprendroient le même commerce; que le Commandant du Fort avoit dispersé toute sa Garnison dans l'Isle, pour contenir les Habitans par la frayeur, & qu'ils avoient envoyé à Tidor, où ils avoient deux grands Vaisseaux de leur Nation, pour les faire venir à Machian, dans la résolution de chasser les Anglois de la Rade. En effet, dès le jour suivant, on vit paroître à la pointe de la Rade un des Vaisseaux Hollandois, & cette vûe inspira tant d'effroi aux Habitans, que le commerce fut entièrement interrompu. Le Navire de Hollande qui se nommoit le *Lion rouge*, & qui portoit trente pièces de canon, vint mouiller contre celui de Saris, qui n'en parut pas fort effrayé; cependant les Insulaires, à qui les Hollandois du Fort avoient promis fièrement que l'arrivée de leur Vaisseau suffiroit pour faire prendre aux Anglois le parti de la retraite, attendoient avec impatience quel seroit le succès de ce différend. Kay Malladaja étoit enfin revenu de Bachian; mais l'étonnement qu'il eut de trouver tant d'agitation dans son Isle, ne l'empêcha point d'envoyer un présent au Capitaine Anglois. Le jeune Prince de Ternate n'en eut pas aussi moins d'empressement à rendre la visite qu'il avoit promise aux Anglois. Il fit avertir Saris de ses intentions, & l'on n'épargna rien pour lui faire une réception fort galante.

IL parut le jour suivant, accompagné de plusieurs Caricoles, avec lesquels il fit trois fois le tour du Vaisseau avant que de monter à bord. On le salua de cinq coups de canon. Saris le conduisit dans sa chambre, qu'il avoit fait orner de ce qu'il avoit de plus précieux. Le festin qu'il lui donna n'auroit pas été indigne du Roi même de Ternate. Il fut accompagné d'un concert de musique; sur quoi l'Auteur observe que c'est une précaution fort utile pour les Vaisseaux Marchands, d'avoir à bord quelques instrumens de l'Europe. Le Prince charmé de cette fête & des civilités du Capitaine, promit d'accorder aux Habitans la liberté d'apporter du girofle, & ne demanda qu'un jour ou deux pour recevoir l'avis de son Frère, qui étoit alors à Tidor. Saris lui fit plusieurs présens, & son départ fut célébré par une décharge de l'artillerie.

LE 25 au matin, une Caricole de Flamands vint à la rame autour du Vaisseau, riant & chantant une chanson qu'ils avoient composée pour railler les Anglois. Ils s'efforcèrent en même tems de précipiter au fond de l'eau quelques seaux qui étoient suspendus. Saris ne balança point à faire équiper sa Pinasse, dont il avoit déjà rassemblé toutes les pièces, & mettant quelques-uns de ses plus braves gens à bord, il leur donna ordre de couler les Hollandois à fond s'ils recommençoient leurs insultes. Ils revinrent en effet: la Pinasse fondit sur eux si impétueusement, qu'elle les couvrit d'eau en l'abondant. Ils avoient à leur tête deux Capitaines de leur Fort, qui étoient armés, comme le reste, de mousquets & de dards. Mais les Anglois n'étoient pas moins en état de se défendre; & les ayant tenus quelque-tems en respect, ils leur conseillèrent de prendre cette aventure pour leçon, s'ils ne vouloient en recevoir une plus rigoureuse. Vers le soir du même jour, un de

SARIS.
1613.

Un Vaisseau
Hollandois
vient s'opposer
au commerce.

Le Prince de
Ternate visite
les Anglois à
bord.

Railleries des
Hollandois.

SARIS.
1613.
Protestation
qu'ils font aux
Anglois.

leurs Marchands vint à bord, avec un Ecrit revêtu de formalités légales, pour signifier à Saris : „ Que tous les Habitans des Moluques avoient fait „ avec eux un Contrat perpétuel pour le girofle, à cinquante pièces de huit „ le Bahar, par reconnoissance pour les services que les Hollandois leur a- „ voient rendus, en les délivrant de l'esclavage des Espagnols au prix de „ leur sang & de leurs trésors. Les Anglois par conséquent ne devoient pas „ entreprendre de corrompre la fidélité d'une Nation, que la Hollande avoit „ conquise à la pointe de l'épée, & pour laquelle ses dépenses avoient été si „ excessives, qu'elle n'avoit pas trouvé d'autre moyen de se faire payer des „ Habitans qu'en girofle & en marchandises du Pays. Saris répondit qu'il n'entroit point dans les affaires & les intérêts d'autrui; qu'étant venu pour le commerce, il ne pensoit qu'à l'exercer, avec ceux qui avoient des marchandises à lui offrir, sans examiner quel rapport ils avoient avec les Hollandois ou les Espagnols.

CEPENDANT les Officiers du Fort engagèrent le jeune Prince de Ternate à se tenir sur la Côte dans sa Caricole, pour empêcher les Habitans de porter des épices aux Anglois. Quelques Canots, qui étoient partis dans cette vûe, reçurent du Prince l'ordre de retourner au rivage. Mais il se laissa bientôt de cette complaisance; & s'éloignant vers une pointe qui le fit disparaître, il laissa le champ libre aux Insulaires & aux Anglois. Saris envoya la Pinasse à sa suite, pour lui proposer à lui-même quelques échanges. Block, qui conduisoit la Pinasse, n'ayant pu rejoindre le Prince, descendit au rivage, où plusieurs Habitans s'empresèrent de le venir recevoir, & lui apportèrent diverses sortes de rafraichissemens. Deux jours après, on revit le Prince dans son premier poste; mais c'étoit pour se trouver à l'arrivée d'un Navire Hollandois, nommé *la Lune*, qui venoit de Tidor, & qui jetta l'ancre près du Lion rouge. Il étoit de trente-deux pièces de canon, quoiqu'il n'eût pas plus de cinquante hommes d'Equipage. Alors le Prince envoya faire des excuses à Saris, de ce qu'il ne pouvoit retourner sur le Vaisseau Anglois, comme il l'avoit promis. Il y eut le jour suivant quelques démêlés fort vifs entre les Hollandois & les Anglois. Mais, le premier d'Avril, environ cent cinquante hommes, rassemblés de tous les Forts, parurent sur le rivage, Enseignes déployées & tambour battant. Dans quelque vûe qu'ils eussent pris les armes, Saris conçut qu'il falloit renoncer à l'espérance du commerce, sur-tout lorsqu'après de si longs délais il se persuada que Malladaja ne se souvenoit plus de ses promesses. L'ordre fut donné pour lever l'ancre au premier vent. La latitude de la Rade de Pelabry ou Pelebere, est de 26 minutes du Nord, & la variation de 3 degrés 28 minutes.

ON mit à la voile le 5, & l'on sortit de la Rade en se laissant conduire au Courant, qui alloit vers le Sud. Les deux Vaisseaux Hollandois suivirent quelque tems; mais le vent les jetta si loin au Sud-Est, que plusieurs Canots de l'Isle se hâtèrent de joindre les Anglois & leur apportèrent encore une fort bonne quantité de girofle. Il leur vint même un Oran-Kaya, qui leur en offrit beaucoup davantage, s'ils vouloient se rapprocher de la terre pendant la nuit. En effet Saris ayant mouillé le soir à la distance d'un demi-mille, envoya sa Chaloupe pour recevoir l'exécution de cette promesse. Mais une Caricole Hollandoise, qui parut au long de la Côte, jetta tant d'épouvante parmi les Indiens, qu'ils se retirèrent avec leurs marchandises. Enfin les

Anglois

Saris prend
le parti d'abandonner
l'Isle de Machian.

Il reçoit encore du girofle des Insulaires.

Anglois
de Mo
te Occ
Marro
Les est
qui s'ol
de Tid
gard de
se, qui
Pleine e
viter, il
fondeur
LE F
Tandis
qua si si
pouffés
volées d
en mer,
Barque a
de la m
envoyés
de quelle
du Fort
des ordre
videment
violente.
tagne, c
son Maît
permissio
que le Pa
qui l'Espa
cosse, po
te raison
vant doub
ble aux E
cisco Gon
Général t
le lieu qu
noire, il
une lieué
eux, il le
Lettres qu
SARIS
dement d
s'avancer
H avec deux
du repro
qu'à leur

Anglois prirent le parti de s'éloigner. Le 7 au matin, ils étoient à la hauteur de Motir, qui est éloignée de quatre lieuës, Nord quart à l'Est, de la pointe Occidentale de Machian. Du côté du Nord ils virent à 3 lieuës, l'Isle de Marro, & celle de Tidor qui en est à deux lieuës. Le passage entre ces Isles est sans danger. [Là on vit les deux Vaisseaux Hollandois du côté du Sud; qui s'obstinoient encore à suivre les Anglois.] Le 8, on ouvrit la pointe Est de Tidor & la pointe Ouest de Bachian, qui font Nord & Sud l'une à l'égard de l'autre. Entre Marro & Batta-China, il se trouve une longue Basse, qui s'étend au Nord-Est & au Sud-Ouest. La surface est blanchâtre en pleine eau; mais après la marée, le sable demeure à découvert; [pour l'éviter, il faut s'approcher du rivage, au long duquel on trouve assez de profondeur.]

Le Fort Espagnol de Marro est sur la Côte Orientale de l'Isle du même nom. Tandis que les Anglois l'observoient à quelque distance, le vent leur manqua si subitement, que ne pouvant résister à la force du Courant, ils furent poussés tout-d'un-coup jusqu'au rivage. On leur tira aussi-tôt du Fort, quelques volées de canon, auxquelles ils répondirent. Mais Saris fit mettre l'Esquif en mer, avec le Pavillon de paix. Il vit sortir immédiatement du Port une Barque avec deux Espagnols, qui furent reconnus de Hernando, Marchand de la même Nation, que les Anglois avoient amené de Bantam. Ils étoient envoyés par le Capitaine Général Dom Fernando Bysecre, pour s'informer de quelle Nation étoit le Vaisseau, & pourquoi il venoit jeter l'ancre si près du Fort Royal. Saris les pressa de monter à bord; mais ils s'excusèrent sur des ordres contraires. On leur offrit du vin & du pain, qu'ils mangèrent avidement, sans vouloir sortir de leur Barque, quoiqu'il fit une pluye fort violente. Saris répondit à leurs questions qu'il étoit Sujet de la Grande-Bretagne, comme ils pouvoient le reconnoître à son Pavillon, & que le Roi son Maître étant ami de l'Espagne, il demandoit au Capitaine Général la permission de faire de l'eau sur la Côte. Les deux Espagnols répliquèrent que le Pavillon étoit une marque équivoque, parce que les Flamands, avec qui l'Espagne étoit en guerre, prenoient souvent celui d'Angleterre ou d'Escoffe, pour se procurer les avantages qu'on leur refusoit; que c'étoit par cette raison que l'artillerie du Fort avoit tiré sur le Vaisseau; mais que ne pouvant douter qu'il ne fût Anglois, ils l'assuroient que son arrivée seroit agréable aux Espagnols. En effet, à peine furent-ils rentrés dans le Port que Francisco Gomez, Pilote des Galères, vint leur offrir de la part du Capitaine Général toutes sortes de rafraichissemens, & la liberté de jeter l'ancre dans le lieu qu'ils voudroient choisir. Comme la nuit commençoit à devenir fort noire, il se chargea lui-même de les conduire dans une petite Rade qui est à une lieuë & demie du Fort; & s'étant arrêté familièrement à souper avec eux, il les quitta dans le cours de la nuit, sous prétexte d'aller prendre des Lettres que le Capitaine Général vouloit écrire à Ternate.

SARIS fut surpris de découvrir, avec le jour, qu'il étoit sous le commandement de huit grosses pièces d'artillerie. Il se hâta de lever l'ancre, pour s'avancer une lieuë plus loin au Sud. Gomez n'ayant pas manqué de revenir, avec deux Espagnols de fort bonne apparence, [se défendit agréablement du reproche d'avoir trompé les Anglois, en protestant qu'il n'avoit pensé qu'à leur propre sûreté.] Il leur apportoit des rafraichissemens au nom du Capitaine

SARIS.
1613.

Basse dangereuse.

Saris est jetté contre l'Isle de Marro.

Accueil qu'il reçoit des Espagnols.

SARIS.
1613.

Capitaine Général. Saris les reçut avec reconnoissance, & fit offrir à son tour aux Espagnols du Fort, tout ce que son Vaisseau pouvoit avoir d'utile à leurs besoins, en consentant à prendre du girofle pour payement. Dans cet intervalle, il apperçut les deux Vaisseaux Hollandois, qui paroissoient se disposer à venir jeter l'ancre près de lui. Cependant, après avoir affecté une espèce d'incertitude, ils allèrent mouiller sous leur nouveau Fort de Maricko.

Sa confiance
renait.

LE jour suivant, Saris reçut du Capitaine Général une invitation à demeurer plus long-tems dans l'Isle, avec promesse de lui rendre le lendemain une visite à bord, & de lui mener le Sergent Major de Ternate; qui arrivoit avec des Lettres du Mestre de Camp Dom Geronimo de Sylva, extrêmement favorables aux Anglois. Elles leur permettoient le commerce, du moins dans quelques parties. Saris fort satisfait de cette liberté, prit la résolution de s'arrêter (i). Le lendemain, lorsqu'il attendoit le Capitaine Général, il fut étonné d'entendre neuf coups de canon qu'on tiroit du Fort. Cependant il s'imagina que le but de cette décharge pouvoit être de lui faire honneur. Mais il fut bientôt que c'étoit pour l'arrivée du Prince de Tidor, qui revenoit de la guerre à la tête d'environ cent hommes. Il avoit battu & tué depuis deux jours Kay Chilly Sadang, ce même Prince, fils du Roi de Ternate, qui s'étoit laissé persuader par les Hollandois de défendre aux Insulaires de Machian tout commerce avec le Vaisseau de Saris. L'artifice n'avoit pas eu moins de part à ce succès que la valeur. Ayant attendu Kay Chilly Sadang à son retour, il avoit fait d'abord avancer deux petites Barques de Pécheurs, auxquelles les Ternatiens avoient voulu donner la chasse. Mais ils étoient tombés dans l'embuscade du Prince de Tidor, qui avoit fait main-basse sur [cent] soixante hommes dont le cortège de Sadang étoit composé. [Il lui avoit ôté la vie de sa propre main, par l'emportement d'une vieille haine dont on a vu les causes dans plus d'une Relation précédente.] Il lui avoit coupé la tête, qu'il rapportoit en triomphe [à sa femme, qui étoit la Sœur de ce Prince.] A la vérité, la fortune avoit commencé à se ranger de son côté, en faisant tomber quelques étincelles de feu sur un baril de poudre que le malheureux Sadang avoit acheté des Anglois à Machian, & qui avoit sauté au milieu de ses gens. Un autre Prince de ses Frères & le Roy de Geylolo avoient péri dans la même occasion. [Vers le soir, le Sergent-major & le Secrétaire de Ternate vinrent à bord, & invitèrent Saris à passer chez eux, en lui promettant tout le girofle qu'ils pourroient rassembler. On consentit à leur proposition, parce que leur Isle étoit sur la route qu'il falloit tenir.]

Défaite du
Prince de Ternate
par le Prince de Tidor.

LE 12, Saris reçut un Député du Prince de Tidor, qui lui faisoit faire des excuses de ne l'avoir point encore visité, & l'offre d'une grosse provision de poivre (k) qu'il avoit réservé, disoit-il, pour les Anglois. Il ajoutoit qu'il les iroit voir à bord le jour suivant, Saris répondit par des remerciemens fort vifs; mais dans la crainte de quelque trahison, il doubla la garde sur le Vaisseau. Le Prince de Tidor passoit pour un Guerrier déterminé, qui s'étoit rendu terrible aux Hollandois par divers exploits. Il avoit surpris un

Caractère du
Prince de Tidor.(i) La 7^e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.(k) *Angl.* de girofle. R. d. E.de leur
bruit
vée d'
d'eux.
Qui v
torzeSAR
pèse d
cinq o
livres
trat pe
vant e
pour h
leur gi
vations
d'un mLA P
cipales
tant l'a
nées co
dor, ne
cinquan
me ann
ment la
guerres
voit pé
loit esp
il, un s
Il en ap
premier
Ternate
Ils avoi
mais po
laire,
parvenu
tage éto
paru da
& s'y é
solides p
Siège en
dispensé
rent des
Ternate
sols à T
rentrer d
Forts sui

II. Pa

de leurs Vaisseaux pendant la nuit, & les Moluques retentissoient encore du bruit de cette action. Les allarmes des Anglois augmentèrent le soir à l'arrivée d'une Galère Espagnole qui revenoit de Batta-China, & qui fut près d'eux avant qu'ils eussent pu s'en appercevoir. Cependant on répondit au *Qui vive ? Espagnols, vos amis* ; & la Galère n'ayant de chaque côté que quatorze Rameurs, cessa bientôt de leur paroître redoutable.

SARIS observe ici que dans toutes les Isles Molucques un Bahar de girofle pèse deux cens katis de cette Contrée, & qu'un kati revient à trois livres cinq onces Angloises ; de sorte que le bahar monte à six cens soixante-deux livres huit onces. Les Hollandois, en vertu de ce qu'ils nomment leur Contrat perpetuel, ne le payent que cinquante pièces de huit. Mais Saris trouvant encore beaucoup de profit à le payer soixante, étoit convenu de ce prix pour hâter sa cargaison ; ce qui rendoit les Insulaires si ardens à lui vendre leur girofle, que s'ils n'avoient point été retenus par les menaces & les observations continuelles des Hollandois, le Vaisseau Anglois n'auroit pas eu besoin d'un mois pour se charger entièrement.

La plupart de ces Isles produisent le girofle en abondance. Mais les principales, qui sont fort bien habitées, n'en rapportent pas moins, l'une portant l'autre, que trois mille neuf cens soixante-dix-sept bahars dans les années communes. Ternate en produit mille ; Machian, mille nonante ; Tidor, neuf cens ; Bachian, trois cens, Motir ou Motières, six cens ; Miaou, cinquante, & Batta-China trente-cinq. Il est remarquable que chaque troisième année est beaucoup plus féconde que les deux autres. Les Habitans la nomment la grande moisson (1). Mais ils avoient souffert tant de ravages par les guerres civiles, qu'une grande partie des richesses qu'ils doivent à la nature avoit péri faute de mains pour les recueillir. Saris revint persuadé qu'il ne falloit espérer de paix que par la ruine entière de l'un des deux Partis. C'étoit dit-il, un spectacle lamentable que l'état où la guerre avoit réduit toutes ces Isles. Il en apprit l'origine à la source même. Les Portugais dans le tems de leur première découverte avoient trouvé la guerre fort allumée entre les Rois de Ternate & de Tidor, dont toutes les autres Isles étoient alliées ou sujettes. Ils avoient évité de prendre parti contre l'un ou l'autre de ces deux Princes ; mais pour assurer leur établissement, ils avoient profité de la division des Insulaires, en construisant des Forts dans les deux Isles ; & par degrés ils étoient parvenus à se mettre en possession de tout le commerce du girofle. Cet avantage étoit demeuré entre leurs mains jusqu'en 1605, que les Flamands ayant paru dans ces Mers avec des forces considérables, les chassèrent de leurs Forts & s'y établirent à leur place. Mais ils n'y jettèrent pas des fondemens assez solides pour s'y soutenir long-tems. Les Espagnols, à qui la donation du saint Siège en faveur des Portugais, avoit jusqu'alors servi de frein, se crurent dispensés des mêmes ménagemens pour les Ennemis de leur Religion. Ils vinrent des Philippines, chassèrent les Hollandois, firent prisonnier le Roi de Ternate, qu'ils envoyèrent aux Philippines, & se rendirent les maîtres absolus à Ternate & à Tidor. Cependant les Hollandois trouvèrent le moyen de rentrer dans quelques parties de leurs anciennes possessions, & d'y bâtir les Forts suivans.

SARIS.
1613.

Poids, état
& production
des Molu-
ques.

Origine des
désordres qui
ont régné dans
ces Isles.

TROIS

(1) *Angl.* la grande Mousson. R. d. E.

SARIS.
1613.
Ils rentrent
aux Moluques.
Forts qu'ils y
ont bâtis.

TROIS à Ternate. Celui de Melagou, qui est environné d'un mur & défendu par trois boulevards. Toluko, qui a deux boulevards & une grosse tour. Tokone, avec quatre boulevards & un mur.

A Tidor, ils ont le Fort de Maricko, muni de quatre boulevards. Dans l'Isle de Machian, 1°. le Fort de Tafasoa, qui commande avec quatre boulevards la Capitale de l'Isle, ville assez peuplée, & nommée aussi Tafasoa. On compte mille Habitans dans la Ville, quatre-vingt Soldats Hollandois dans le Fort, & seize pièces de canon sur les boulevards. 2°. Deux Forts près de la Ville de Nefokia, qui en est aussi commandée; & de l'autre côté, un troisième Fort sur le sommet d'une Colline qui commande la Rade, avec cinq ou six pièces d'artillerie, & une Garnison de trente Soldats. 3°. Deux Forts près de la Ville de Tabalola, montés de huit pièces de canon, qui la commandent. Leur situation naturelle les rend capables d'une si bonne défense que dix Hollandois suffisent pour les garder.

LES Habitans de Nefokia ne passent pas pour bons Guerriers, mais ils ont l'habileté de se ranger toujours du côté des plus forts. On regarde comme les meilleurs Soldats des Isles Molucques ceux de Tabalola, qui sont venus anciennement de Kayoa. Ils étoient autrefois mortels Ennemis des Portugais & des Espagnols, & l'on prétend qu'ils ne souffrent pas plus volontiers la domination Hollandoise. Cette Isle de Machian est la plus riche en girofle. Tous les Habitans assurent que dans la grande moisson elle rapporte plus de dix-huit cens bahars.

DANS l'Isle de Bachian, les Hollandois ont le Fort de Motières, qui est considérable par son étendue & par les ouvrages qui le défendent.

Méthode du
commerce aux
Moluques.

LA méthode du commerce aux Isles Moluques consistoit alors dans des échanges de plusieurs sortes d'étoffes pour des cloux & de la fleur de girofle. Les Habitans aimoient sur-tout les étoffes de Cambaye & de Coromandel. Saris nous donne un Etat des prix, qui n'est utile qu'à nous faire connoître les noms des marchandises, tels du moins qu'il nous les a transmis. Pour les kandaquins de Barrochie, six katis de cloux. Kandakins Papangs, trois katis. Selas, ou petits Bastas, sept & huit katis. Patta chere Mallayo, seize katis. Dragam chere Mallayo, seize. Cinq Kaffas, douze. Betelias & Tankoulos rouges, quarante-quatre & quarante-huit. Sarassas chere Mallayo, quarante-huit & cinquante. Sarampouri, trente. Chelles, Tapsiels & Matafons, vingt & vingt-quatre. Kaffas ou Tankoulos blancs, quarante & quarante-quatre. Dongerigus les plus fins, douze; les plus gros, huit & dix. Pontis Kastellas, dix. Ballachios les plus fins, trente. Patta chere Mallayo de deux brasses, huit & dix. Grands Potas de quatre brasses, seize. Parkellas blancs, douze. Salalos Itam, douze & quatorze. Turias & Tappe Turias, un & deux. Patolas de deux brasses, cinquante & soixante. Les Velours, les Satins, les Taffetas & autres étoffes de soye de la Chine, se vendent aussi fort bien aux Moluques. Le riz & le sago se payent ordinairement avec la Monnoye courante. Vingt-huit livres de ris valent une pièce de huit. Le sago, qui est une racine dont les Insulaires font leur pain, & qui est leur principale nourriture, hausse & baisse suivant l'abondance des années.

La défiance
fait lever l'an-
cre à Saris.

LA défiance prévalut enfin sur tous les intérêts du commerce, & fit prendre à Saris le parti de lever l'ancre. Les Espagnols & le Prince de Tidor lui ré-
pétèrent

péter
recev
Fréga
Fort
la voi
salua
En s
qui cr
pour
jusqu
un Es
à Mar
tions
tées p
IL a
lui. L
parava
Mais l
Nord
les Ha
Le 21
& l'Es
Mais le
tueux à
seulem
pointe
nuit à
où l'on
LE 2
Tente
chargé
traces d
d'arbres
Les Béc
si en ab
les fact
piège. S
poisson
On en e
de la gro
pour obt
LE 2
pas la fa
blée par
fort terr
& des tén

pétèrent en vain que s'il vouloit attendre seulement vingt-quatre heures, il recevroit du girofle en abondance. La vûte de plusieurs Galères, de quelques Frégates & d'un grand nombre de Caricoles qui se rassembloient autour du Fort ne lui permit pas de douter qu'on ne méditât quelque trahison. Il mit à la voile le 13, avec un Courant qui le portoit au Sud. A son départ on le salua de cinq coups de canon, auxquels il répondit par le même nombre. En s'approchant de la pointe de Tidor; il vit quatre Vaisseaux Hollandois, qui croisoient devant le Fort de Maricko, & qui firent quelque mouvement pour le suivre. Mais il porta droit au Fort de Ternate, dont il s'approcha jusqu'à la portée du canon. Une Barque qui lui fut envoyée aussi-tôt, avec un Espagnol fort bien mis, lui fit les mêmes offres qu'il venoit de recevoir à Marro. Il balança sur la confiance qu'il y devoit prendre: mais les précautions qu'on exigeoit lui parurent si excessives, que ne pouvant les croire dictées par la bonne-foi, il remit à la voile.

Il avança peu les quatre jours suivans, parce que la Mousson étoit contre lui. Le 18, il résolut de gagner l'Isle de Sayem, qu'il avoit vûe le jour d'au-paravant, & d'y relâcher à l'Ouest, pour attendre un tems plus favorable. Mais le vent s'étant mis tout-d'un-coup à l'Ouest, il porta au Nord & au Nord quart à l'Est. Le 20, après-midi, il tourna vers une grande Isle, que les Habitans nomment Doy, dans le dessein d'y chercher des rafraichissemens. Le 21, il s'en trouva fort près, vers la pointe du Nord, qui est fort basse; & l'Esquif s'étoit déjà mis en mer, pour chercher un lieu propre à l'ancrage. Mais le courant [qui n'avoit pas discontinué depuis Tidor,] devint si impétueux à l'Est, qu'il fut impossible de s'approcher du rivage. On découvrit seulement une grande Baye, avec une Basse fort large, qui est située à la pointe du Nord, à deux milles de la terre. Cependant, après avoir passé la nuit à lutter contre l'effort du Courant, on entra le lendemain dans la Baye, où l'on mouilla sur vingt-quatre brasses.

Le 23, Saris envoya l'Esquif, pour chercher de l'eau, & pour dresser une Tente, où ceux qui descendroient pussent être à couvert. Letter, qui fut chargé de ce soin, trouva un lieu commode, vis-à-vis du Vaisseau, avec des traces de Daims, de Sangliers & d'autres animaux. Le Pays étoit couvert d'arbres, tels que des Cocotiers, des Penangs, des Series & des Palmiers. Les Bécassés, les Faisans, & quantité d'autres oiseaux, s'y présentèrent aussi en abondance; mais il ne paroissoit aucun Habitant. Saris descendit avec les Facteurs. Il fit creuser plusieurs fosses, pour prendre des Sangliers au piège. Ses gens s'exercèrent à la pêche, entre les rocs; mais, quoique le poisson n'y manquât pas, ils trouvèrent beaucoup de difficulté à le prendre. On en eut moins à tuer quelques Faisans & deux Pigeons ramiers qui étoient de la grosseur d'une Poule. Quelques Anglois passèrent la nuit sur le rivage, pour observer les Sangliers qui s'approcheroient des trappes.

Le 24, on vit plusieurs Sangliers d'une taille surprenante; mais on n'eut pas la satisfaction d'en prendre un seul. D'ailleurs cette occupation fut troublée par une éclipse de Lune, qui dura trois heures & demie, & qui parut fort terrible aux Anglois. [Le 25 des Matelots apportèrent quelques oiseaux, & des têtes de Palmier, qui boullies sont aussi bonnes que des choux (m).] Les jours

(m) C'est pour cela qu'on les appelle choux palmistes.

SARIS
1613.

Il passa à Ternate.

Isle de Sayem.

Isle de Doy.
Ce que les Anglois y trouvent.

SARIS.
1613.

Jours suivans furent employés à faire la provision d'eau & de bois. Le premier de May, quelques Matelots furent envoyés dans l'Esquif jusqu'à la pointe Ouest de la Baye, où ils trouvèrent l'eau fort profonde. Ayant pris terre; ils apperçurent des ruines de maisons, & d'autres vestiges de société humaine, qui leur firent juger que l'Isle n'avoit pas toujours été déserte, & que la guerre en avoit détruit ou chassé les Habitans.

Saris entre-
prend de se
rendre droit
au Japon.

Sa route.

LE 12, on quitta l'Isle de Doy, qui est la dernière au Nord-Est de Batta-China ou de Geylolo. Sa latitude est de 2 degrés 35 minutes du Nord. La variation de 5 degrés 20 minutes Est. Saris prit de-là sa courbe pour le Japon, avec soixante-onze personnes à bord, [tant Anglois & Espagnols, qu'Indiens ramassés dans les divers lieux qu'il avoit parcourus.] Sa navigation fut heureuse jusqu'au 2 de Juin, qu'étant à 25 degrés 44 minutes de latitude, il trouva par ses calculs que depuis l'Isle Doy il avoit fait trois cens cinq lieues au Nord-Est. Il crut découvrir, dans l'après-midi du même jour, les Isles des Reys Magos, ou des Rois Mages; mais en approchant de la terre, il reconnut qu'il s'étoit trompé. La Côte qu'il apperçut étoit celle d'une Isle basse & déserte, qui ne lui fit pas naître l'envie d'y relâcher. Le lendemain, il eut la vûe de dix ou onze autres Isles, qui sont rangées du Nord-Est au Sud-Ouest, à si peu de distance l'une de l'autre, qu'il fut embarrassé pour trouver un passage. Il prit le parti, vers le soir, de porter à l'Est; & le 3, il relâcha dans une de ces Isles, qui lui parut la plus agréable qu'il eût rencontrée depuis son départ de l'Europe. Elle ne manquoit ni d'hommes ni d'animaux. Son dessein étoit de s'arrêter à la pointe Nord-Est; mais le vent lui devint si incommode dans cette station, que n'ayant pu s'approcher de deux Barques, qui firent aussi des efforts inutiles pour s'approcher de lui, il continua sa navigation au Nord-Ouest. Il eut bientôt à l'Ouest-Nord-Ouest, la vûe d'une autre Isle, d'où il en apperçut encore une, à sept ou huit lieues au Nord-Est. S'étant avancé vers celle-ci, il découvrit plusieurs rocs, qui sont à deux milles du rivage, l'un qui s'éleve au-dessus de l'eau, d'autres à demi-submergés, contre lesquels l'eau se brise avec beaucoup d'écume. Il porta de-là au Nord-Ouest, pour éviter le Courant qui alloit au Sud. Le 7, il se crut à vingt-huit ou trente lieues de Tonan. [Mais il reconnut le lendemain son erreur,] & à la vûe [d'une Isle ronde, située à l'Est, &] de plusieurs autres Isles qu'il découvrit à cinq ou six lieues vers l'Ouest. [Depuis le 3, il avoit parcouru,] suivant son Calcul 51 lieues Nord-Nord-Est. Alors il fut obligé d'avancer du côté Nord-Ouest, & il vit quatre autres petites Isles stériles. Ensuite] ayant repris au Nord quart à l'Est, il eut, à quatre ou cinq lieues Est quart au Sud, la vûe d'une Isle qui présente trois Collines rondes, de la forme d'un pain de sucre. Vers le soir il vit celle d'Uzideke, qui s'éleve comme en deux parties au Nord-Est, mais qui est fort platte du côté opposé. Le lendemain, à douze lieues Nord-Est & Sud-Ouest d'Uzideke, il découvrit Amaxay, ou Legue, & six grandes Isles qui sont sur une même ligne. Amaxay en a un grand nombre de petites au long de ses Côtes. Un peu plus loin à l'Est, les Anglois virent pleinement la haute terre de l'Isle, qui est nommée Xima dans les Cartes, mais que les Habitans appellent Mashma.

Barques Japo-
noises.

LE 10, à neuf heures du matin, en s'approchant de la terre qui ne leur avoit paru qu'à dix lieues, au lever du Soleil, ils virent approcher d'eux quatre grandes Barques de Pêcheurs, dont chacune n'étoit pas moins que de cinq

e pre-
 a poin-
 ris ter-
 eté hu-
 rre, &
 Batta-
 d. La
 le Ja-
 , qu'In-
 ion fut
 tude, il
 q lieux
 es Isles
 econnut
 & désér-
 a vûe de
 à si peu
 llage. Il
 s une de
 s son dé-
 n dessein
 incommo-
 qui firent
 gation au
 tre Isle,
 S'étant
 milles du
 gés, con-
 au Nord-
 à vingt-
 erreur,]
 Isles qu'il
 parcouru,
 vancer du
 te] ayant
 rt au Sud,
 n pain de
 deux par-
 émain, à
 axay, ou
 y en a un
 l'Est, les
 Xima dans
 ui ne leur
 her d'eux
 ns que de
 cinq



KAARTHINA, van PEKIN tot CANTON.



F-EILAND KORÉA; met de KUSTEN van CHINA, van PEKIN tot CANTON.

cinq ou
diens q
vis-à-v
més pa
le des l
fit mar
lotes ju
ques ap
verti de
pinion
porter

(n)

vent li
de Fira
à la fin
bord le
gouvern
ou petit
plus gr
donna c
avec son
liste à c
tre & à
nant leu
Les deu
voient t
blables
Katans,
l'autre
leur têt
étoient
net ni t
son nev
toient a
leurs Es

SAR
reçu de
cert, q
Majesté
ques de
vouloie
noise, e
par la M
volte de
ans. [I

(n) La

cinq ou six tonneaux, avec quatre Rameurs de chaque côté. A l'aide des Indiens qu'ils avoient amenés pour Interprètes, ils apprirent enfin qu'ils étoient vis-à-vis le Port de Nangazaqui, & dans les Détroits d'Arima, qui sont formés par l'Isle d'Uszideke. L'ancre est excellent à l'extrémité septentrionale des Détroits; & du côté opposé on trouve l'entrée de Cochinock. Saris fit marché avec deux Maîtres des Barques Japonoises, pour lui servir de Pilotes jusqu'à Firando, qui étoit encore à trente lieues. Une des quatre Barques appartenoit aux Portugais de Nangazaqui; & l'équipage, qui étoit converti depuis peu au Christianisme, avoit suivi le Vaisseau Anglois, dans l'opinion qu'il arrivoit de Macao. Mais reconnoissant sa méprise, il se hâta de porter cette nouvelle à ses Maîtres.

(n) Les deux Pilotes Japonois portèrent Nord quart à l'Ouest avec un vent si favorable, que le 11 de Juin après-midi, on jeta l'ancre à une lieue de Firando. Il fut impossible de s'avancer plus loin, parce qu'on arrivoit à la fin de la marée. Mais on n'y fut pas long-tems sans voir arriver à bord le vieux Roi de l'Isle, Foyné Sama, avec Tone Sama son neveu, qui gouvernoit sous son autorité. Ils étoient accompagnés de quarante Barques, ou petites Galères, les unes conduites par dix Rameurs, d'autres par un plus grand nombre. Lorsqu'ils se furent approchés du Vaisseau, le Roi donna ordre au cortège de demeurer à quelque distance, & montant à bord avec son seul neveu, il salua Saris à la mode du Pays. Cette salutation consiste à quitter d'abord leurs sandales, ensuite à frapper d'une main dans l'autre & à les baliser toutes les deux jusqu'à leurs genoux; après quoi reprenant leurs sandales ils s'avancent à petits pas, en prononçant *augh*, *augh*. Les deux Princes étoient en robe de soye brochée d'or, sous laquelle il avoient une chemise qui leur touchoit la peau, & des haute-chausses fort semblables aux nôtres. Mais ils étoient sans bas. Chacun portoit au côté deux Katans, qui sont les épées du Pays, l'une de la longueur d'une demi-aune, l'autre moins longue de la moitié. Ils avoient le col nud. Le devant de leur tête étoit rasé jusqu'au sommet; & le reste de leurs cheveux, qui étoient fort longs, formoit un nœud par derrière. Ils n'avoient ni bonnet ni turban. L'âge du Roi étoit environ soixante-douze ans, & celui de son neveu vingt-quatre. Pour unique escorte, en montant à bord, ils étoient accompagnés chacun d'un Officier, qui avoit le commandement de leurs Esclaves.

SARIS les conduisit dans la chambre de Pouppe, où sur l'avis qu'il avoit reçu de leur visite, il avoit fait préparer un somptueux festin, avec un concert, qui parut les amuser beaucoup. Il présenta au Roi les Lettres de Sa Majesté Britannique. Elles furent reçues de ce Prince avec de grandes marques de satisfaction; mais il remit à les ouvrir au retour d'*Ange*, dont il vouloit se servir pour Interprète. *Ange*, qui signifie Pilote en Langue Japonoise, étoit un Anglois, nommé William Adams, qui étant venu au Japon par la Mer du Sud dans un Navire Hollandois, avoit pris occasion d'une révolte des Matelots pour demeurer dans ces Isles, où il étoit depuis douze ans. [Les Lettres qu'il avoit trouvé le moyen d'écrire aux Facteurs Anglois de

SARIS
1613.
Les Anglois
arrivent de-
vant Nanga-
zaqui.

Ils se rendent
à Firando.

Viste que
Saris reçoit du
Roi.
Salutation
& habillement
de ce Prince.

William A-
dams, Anglois
établi au Ja-
pon depuis
douze ans.

(n) La 8e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

SARIS.
1613.Empressement
des Japonois à
voir le Vais-
seau.Les Anglois
entrent dans
le Port.

de Bantam, avoient été le principal aiguillon qui avoit fait entreprendre ce voyage à Saris,] Il étoit alors à près de trois cens lieues de Firando, [sans que l'Auteur nous apprenne ici où il pouvoit-être (o) dans un si grand éloignement.]

APRÈS avoir passé plus d'une heure sur le Vaisseau, le Roi rentra dans sa Galère, & retourna au Rivage; mais toute la noblesse qui l'avoit accompagné voulut visiter aussi les Anglois. La plupart des Seigneurs Japonois portoient avec eux quelque présent de gibier ou de venaison, & Saris s'efforça d'abord de répondre à leurs politesses; mais les Soldats se présentant à leur tour, par un simple mouvement de curiosité, il fut bientôt si fatigué de cette multitude de visites, qu'il envoya prier le Roi de l'en délivrer. Un des principaux Officiers de la garde vint aussi-tôt à bord, avec ordre d'y demeurer, pour mettre les Anglois à couvert de toutes sortes d'insulte. Il se fit dans la Ville une proclamation dans la même vue. La nuit suivante, Henrick Brouwer, Chef du Comptoir Hollandois de Firando, rendit une visite à Saris, ou plutôt chercha l'occasion d'apprendre ce qui s'étoit passé entre le Roi & les Anglois. Mais, déguisant sa jalousie sous de grandes apparences de civilité & de zèle, il leur promit d'écrire le lendemain à William Adams, pour l'informer de leur arrivée. En effet, leur ayant tenu parole, sa lettre fut envoyée par le Roi à Osakkag premier Port du pays, où William Adams étoit à voyager. L'Auteur le nomme ici *Edoo*, si l'on ne veut que ce soit une erreur, & qu'on doive lire (p) *Jedo*. [Il donna aussi avis à l'Empereur des raisons qui les avoient amenés dans ses états.]

LES Japonois ne laissèrent manquer aucune sorte de rafraichissemens au Vaisseau de Saris. Les bêtes fauves & le poisson y étoient portés en si grande abondance, que ne pouvant être qu'à très-bon marché, [les gens de l'Equipage se faisoient un amusement continuel de traiter ceux de qui ils les achetoient.] Comme ils n'avoient pas cessé de demeurer à l'ancre dans leur première station, le Roi leur envoya un jour 60 Barques bien équipées, pour les amener dans la Rade. Saris, un peu allarmé de cette multitude, alloit les faire prier de ne pas s'approcher trop de son Bord; mais le Roi qui étoit à leur tête, fit signe de son mouchoir au plus grand nombre de ne pas s'avancer; & montant lui-même à bord, il dit au Général qu'elles étoient venues par son ordre, pour aider le Vaisseau à passer une pointe que la marée rendoit fort dangereuse. En effet, l'eau se trouva si forte, que malgré le vent, qui étoit favorable, on auroit été poussé sur les rocs de la pointe, si l'on n'eût accepté le secours des Barques pour tirer le Vaisseau à force de rames. Pendant ce travail le Roi étoit à déjeuner avec Saris, qui voulut récompenser les Japonois de leur peine; mais ce Prince leur défendit de rien prendre des Anglois pour un service d'amitié. On mouilla devant Firando, sur cinq brasses d'un fond bourbeux, si près du Rivage qu'on pouvoit par-

(o) On a lieu d'être surpris de cette addition du Traducteur, puisqu'il est dit expressément dans l'Original que William Adams étoit alors à *Edoo*, qu'on nomme autrement *Yedo* & *Jedo*. R. d. T.

(p) Voilà donc le Traducteur qui reconnoît ce qui a été dit dans la note précédén-

te; c'est que William Adams étoit à *Edoo*: mais cependant il a mal rendu ce passage, car l'Original dit que la lettre de Brouwer fut d'abord envoyée à *Osakkag*, ou *Osakkay*, premier Port de l'Isle; & qu'ensuite elle fut expédiée par la poste jusqu'à *Edoo*, ou *Jedo*. R. d. E.

parler
de can
rando
barrica
A si
tes cor
deux S
me ils
possible
Leurs c
servant
on ne
nombre
admirat
à plusie
Il y avo
Dames
Portuga
ture, [f
fus,] fa
de se fa
suites (c
bord av
fort légè
toutes,
mais elle
ruban de
cheveux
leur tête
à la blan
par l'art
grasses,
faire les
que Saris
poupe a
de Banta
cette lan
rent d'ab
air plus l
de certai
qui, avec
cordes. I
gauche,
d'yvoire.

(q) Ang
Chrétiennes
entendues

parler aux Habitans dans leurs maisons. Saris salua la Ville de neuf coups de canon, auxquels les Japonois ne purent répondre faute d'artillerie. Firando est sans canon & sans Fort. La seule défense consiste dans quelques barricades, qui seroient à peine capables de résister à la mousqueterie.

A si peu de distance de la Ville, on fut plus exposé que jamais aux visites continuelles de la Noblesse & du Peuple. [On eut entre autres celle de deux Seigneurs dont l'un s'appelloit Nobufane, & l'autre Simiådone: comme ils étoient d'un rang très distingué, on les traita avec tous les égards possibles. A leur départ l'un resta à bord, jusqu'à ce que l'autre fut à terre. Leurs enfans & les principales personnes de leur suite se retirèrent en observant la même cérémonie.] Quoiqu'on ne reçût que les plus distingués, on ne pouvoit empêcher qu'il n'y eût sans cesse autour du Vaisseau un grand nombre de Barques, remplies de toutes sortes de gens qui considéroient avec admiration la proue & la poupe. Saris ne se fit pas presser pour accorder à plusieurs femmes de condition la liberté de venir le visiter dans sa chambre. Il y avoit un tableau de Venus & de Cupidon, dans un état assez libre. Les Dames Japonaises, qui avoient été converties au Christianisme par les Jésuites Portugais, se jetterent à genoux pour faire leurs dévotions devant cette peinture, [qu'elles prirent pour un portrait de la Vierge Marie, & de l'Enfant Jesus,] sans que les Anglois ôssent les avertir de leur erreur, dans la crainte de se faire reconnoître pour ennemis de ce culte, & par conséquent des Jésuites (q). Le Roi voulut procurer le même spectacle à ses femmes. Il vint à bord avec ses quatre favorites, qui étoient vêtues de plusieurs robes de soye fort légères, tellement passées l'une sur l'autre qu'on pouvoit les distinguer toutes, & liées avec un ruban vers la ceinture. Elles avoient les jambes nues, mais elles portoient aux pieds une sorte de demi-sandale, liée aussi avec un ruban de soye, qui montoit par plusieurs tours au-dessus de la cheville. Leurs cheveux, qu'elles avoient noirs & fort longs, étoient noués galamment sur leur tête. Il ne manquoit rien à leur taille, à la beauté de leurs traits, ni même à la blancheur de leur peau; mais n'ayant aucun teint naturel, elles y suppléent par l'art. Communément les femmes sont fort petites au Japon, extrêmement grasses, & d'une politesse, qui fait l'admiration des Européens. Elles savent faire les distinctions du rang, de l'âge & des qualités. Le Roi parut souhaiter que Saris & l'Interprète fussent les seuls qui demeurassent dans la chambre de poupe avec lui & ses femmes. Cet Interprète, que les Anglois avoient amené de Bantam, étoit né au Japon; & sçachant le Malayen, il répétoit à Saris dans cette langue, ce que le Roi lui avoit dit en Japonois. Les femmes du Roi parurent d'abord un peu réservées; mais à la prière de ce Prince elles prirent un air plus libre & plus gai. Elles chantèrent diverses chançons, elles jouèrent de certains instrumens qui ressemblent beaucoup au luth de l'Europe; mais qui, avec le même ventre, ont l'eco plus long & ne sont montés que de quatre cordes. Elles touchoient fort agilement les cordes avec les doigts de la main gauche, tandis que de la main droite elles les frapportoient d'un petit bâton d'ivoire. Cet exercice paroissoit leur plaire beaucoup, Elles battoient la mesure.

SARIS.
1613.

Redoublement de visites.

Femmes Japonaises; leur habillement & leur figure.

Elles chantent & jouent des instrumens.

(q) *Angl.* Sans qu'elles ôssent s'avouer Chrétiennes, qu'à voye basée, pour n'être pas entendues des personnes qui les accompagnoient, & qui n'étoient pas dans les mêmes sentimens. R. d. E.

SARIS.
1613.
Musique Ja-
ponoise.

sure. Elles chantoient & jouoient sur un livre où les airs étoient notés en lignes & en espaces, à peu près comme notre musique de l'Europe. Saris leur fit une réception fort galante, & leur offrit plusieurs bijoux, qui se trouvoient entre ses marchandises. Ensuite il prit cette occasion pour demander au Roi une Maison dans la Ville. Elle lui fut accordée sans objection. Le Roi prit, à son départ, deux Facteurs, auxquels il fit voir, en rentrant dans la Ville, deux ou trois Maisons dont il leur laissa le choix, après avoir ordonné aux propriétaires de s'accommoder avec les Anglois pour le prix.

Festin que le
Roi de Firan-
do donne aux
Anglois.

LE 13, Saris descendit au Rivage, accompagné de ses Officiers & de ses Marchands, avec les présens qu'il destinoit au Roi, & qui montoient à la valeur de cent quarante livres sterling. Il fut reçu avec des marques extraordinaires d'estime & d'affection, traité avec toutes sortes de gibier & de fruits, & réjouit par une infinité d'amusemens. Au milieu du festin, le Roi se fit donner une coupe, qui avoit été apportée entre les présens. Quoiqu'elle ne tint pas moins d'une pinte & demie, il la fit remplir du vin de son pays, qui est une distillation de ris aussi forte que l'eau-de-vie de France, & déclarant au Général Anglois qu'il falloit la vider à l'honneur du Roi d'Angleterre, il en donna l'exemple, que Saris s'empressa d'imiter. Ensuite faisant passer la coupe dans une sale voiline, où les Nobles étoient à dîner avec les Facteurs Anglois, il donna ordre qu'elle y fût viduée à la ronde. Les Japonois mangent à terre, assis sur des nattes, & les jambes croisées à la manière des Turcs. Mais ces nattes étoient richement bordées; les unes de drap d'or, d'autres de velours, de satin & de damas. [Les deux jours suivans furent employés à préparer & à faire des présens.]

Saris prend
une maison à
Firando.

LE 16, Saris convint du prix d'une Maison avec le Capitaine du quartier Chinois, dont le nom étoit Andassi, pour la somme de quatre-vingt-quinze pièces de huit, pendant la Mousson, c'est-à-dire, l'espace de six mois. Andassi s'engageoit, non-seulement à fournir aux Anglois le logement qu'ils avoient déjà choisi, mais à l'entretenir de nattes & des autres commodités du pays, en leur laissant la liberté d'y faire, à leurs propres frais, les changemens qui leur seroient convenables. Le jour de ce traité, il vint sur le Vaisseau une si prodigieuse foule de peuple, que Saris fut obligé de faire demander des ordres au Roi pour sa tranquillité: on lui avoit dérobé quantité de choses; mais ses soupçons tombèrent plus sur ses gens que sur les Japonois. Le même jour, on vit revenir de l'Isle de Xima, ou Mashma; un Flamand qui s'y étoit rendu dans une Barque du pays, avec quelques bales de draps, du poivre, & des dents d'éléphants. Quoiqu'il revint sans aucun reste de ces marchandises, il affecta de se plaindre beaucoup des disgrâces qu'il avoit essuyées, en faisant entendre que sa petite cargaison avoit été moins vendue que pillée; mais l'Interprète des Anglois apprit des Matelots qui l'avoient conduit, qu'il avoit échangé fort avantageusement ses marchandises pour des lingots d'argent, & que les Hollandois vouloient cacher à Saris cette heureuse espèce de commerce.

Artifices des
Hollandois.

LE Roi de Firando avoit promis de procurer aux Anglois de nouveaux amusemens sur leur Vaisseau. Il s'y rendit le 21, avec une troupe de femmes, arrivées nouvellement dans la Ville pour y représenter des comédies, à peu près comme nos Comédiens d'Europe, qui courent de Villes en Villes pour le divertissement des Provinces. Elles étoient fournies d'habits & de dé-

Comédiennes
Japonnoises.

corations

cora
guer
écla
de m
donn
ce &
pagn
les p
une b
ment
aux c
LE
Chinc
la Ch
perfor
ger ce
leurs p
voien
LE
qui ap
tes.
les M
non qu
les Pos
tes &
comme
s'étoit
nes.
y avo
Saris p
ticultat
femme
même
du Lor
LE
sur le p
danger
un mo
ait fait
seuleme
LE
homme
trop pe
A son
prix de
Anglois
wer, C
égal au
II P

corations conformes à leurs Pièces, dont les sujets étoient des aventures de guerre ou d'amour. Ces femmes dépendent d'un seul homme, dont elles sont esclaves, & qui les envoie dans divers Cantons, avec défense, sous peine de mort, d'exiger plus que le prix qui leur est fixé pour les plaisirs qu'elles donnent au Public. Leur état, quoique propre à les faire mener une vie douce & aisée, passe pour infâme. Après avoir vécu dans la meilleure compagnie, & servi même de Maitresses aux premiers Seigneurs du Japon, qui les préfèrent quelquefois à d'honnêtes-femmes, on leur met après leur mort une bride de paille dans la bouche, avec laquelle on les traîne ignominieusement dans les rues, & l'on abandonne ensuite leurs cadavres sur un fumier, aux chiens & aux oiseaux de proie.

LE 23, on apprit à Firando qu'il étoit arrivé à Nangazaqui, deux Jons Chinois chargés de sucre, malgré les rigoureuses défenses de l'Empereur de la Chine, qui avoit condamné nouvellement au dernier supplice cinq mille personnes & confisqué tous leurs biens, pour avoir exercé le commerce étranger contre ses ordres. Les Marchands des deux Jons avoient corrompu par leurs présens divers Officiers de la Côte, successeurs de ceux mêmes, qui avoient été enveloppés dans la Sentence de l'Empereur.

LE 29, il arriva au même Port un Jonc de Siam, chargé de Hollandois qui apportoient au Japon du bois du Brésil & des peaux de différentes sortes. Saris apprit avec étonnement qu'ils prenoient le nom d'Anglois, & que les Marchands de la même Nation étoient depuis long-tems dans cet usage; non que les Anglois fussent dans une réputation fort glorieuse au Japon, car les Portugais n'avoient pas manqué de les y faire connoître comme des Pyrates & des Ennemis de la Religion Romaine; mais ils y étoient regardés comme des guerriers redoutables, sur-tout depuis qu'un seul Vaiffeau Anglois s'étoit rendu maître de plusieurs Navires Espagnols aux environs des Philippines. Le bruit de cet événement s'étoit répandu dans les Isles du Japon. Il y avoit été célébré par une chanson, qui portoit le nom de *Krofonja*, & que Saris prit plaisir à se faire répéter. Les Japonois la chantoient avec des gesticulations effrayantes, qui faisoient assez d'impression sur les enfans & les femmes, pour leur donner une idée terrible du courage des Anglois; [de la même manière qu'autrefois en France, on intimidait les gens par le seul nom du Lord Talbot.

LE 1 de Juillet, il arriva que deux d'entr'eux prirent querelle & furent sur le point de s'aller battre; ce qui les auroit tous jetté dans un très grand danger; car la loi du Pays ordonne qu'un Homme qui prendra des armes, par un mouvement de colère, soit mis en pièces sur le champ, quoiqu'il n'en ait fait aucun usage; & que s'il en a blessé tant soit peu quelqu'un, non-seulement lui, mais encore toute sa famille soit mise à mort].

LE 2, Saris s'établit enfin dans sa Maison de Firando. Il y mit vingt-six hommes, assez armés pour se défendre dans les occasions de surprise, mais trop peu pour inspirer de la défiance au Roi & de la frayeur aux Habitans. A son arrivée, il trouva que les Hollandois avoient beaucoup diminué le prix de leurs draps, dans la vûe apparemment de s'en défaire avant que les Anglois en eussent fait décharger. Il se procura une conférence avec Brouwer, Chef de leur Comptoir, pour lui représenter que c'étoit faire un tort égal aux deux Nations, & lui proposer de convenir d'un prix fixe & constant.

II Part.

Bbb

SARIS
1613.

Rigueur à la
Chine pour le
commerce é-
tranger.

Les Hollan-
dois prennent
le nom d'An-
glois.

SARIS.
1613.

tant. Brouwer parut consentir à cette proposition. Mais dès le même soir, il fit déclarer aux Anglois qu'il n'avoit pas reçu de ses Maîtres le pouvoir de faire des traités. Le lendemain, il embarqua une grosse quantité de draps pour différentes Isles, avec ordre à ses Facteurs de s'en tenir à leur diminution.

[LORSQUE les Anglois arrivèrent dans cet endroit; le Poivre non criblé de Bantam, qui coûtoit à Bantam même, une Réale & trois quarts le sac, valoit dix Tayes le Pikol; chaque Pikol est de cent Katis, ce qui fait cent-trente livres, poids d'Angleterre. Un Taye est cinq schellings. Une Réale de huit n'a cours-là dans les payemens ordinaires, que pour sept Mas, c'est-à-dire trois schellings six sols, monnoye d'Angleterre. Car un Mas est une Réale de Plata ou d'argent. L'Etain valoit trente Tayes le Pikol; les Dents d'Eléphant, quatre-vingt; le Fer en pièces, six; la Poudre, vingt-trois; l'Aloës socotorin, six Tayes le Kati; un Fusil, vingt Tayes; les Calicos & autres Marchandises de Coromandel & de Guzaratte, n'avoient point de prix fixe, elles se vendoient à proportion de leur bonté.]

Le Roi de Goto vient visiter les Anglois.

LE 7, le Roi de l'Isle de Goto, qui n'est pas éloignée de Firando, vint rendre une visite au Roi Toyna (r), son parent, & son Allié. Il étoit moins amené par l'empressement de l'amitié, que par la curiosité de voir le Vaissseau Anglois, dont tous les Japonois parloient avec admiration. Toyne fit prier le Général de recevoir civilement un Prince dont la satisfaction lui étoit chère. Les Anglois reçurent ordre à bord, de ne rien ménager pour rendre la fête éclatante. Ils traitèrent le Roi de Goto avec autant de pompe & de respect qu'ils en auroient employé pour faire honneur à leur propre Souverain. L'artillerie fut déchargée plusieurs fois, [le Vaissseau paré de rideaux & de tapis magnifiques, tous les Matelots vêtus galamment, & le festin digne d'une Fête royale. Saris, qui avoit l'art de joindre beaucoup de grace à ses civilités,] causa tant de plaisir & d'admiration aux deux Rois, que celui de Goto, dans le mouvement de sa reconnoissance, le pressa de venir lui-même ou d'envoyer quelques Anglois dans son Isle.

Exécution de trois criminels, & forme de ces châtimens au Japon.

LE 8, l'exécution de trois Japonois, deux hommes & une femme, qui avoient été condamnés à mort par la bouche même du Roi Foyne, donna aux Anglois un spectacle terrible. Ils n'eurent d'abord que la tête coupée. Mais les spectateurs s'approchant ensuite pour essayer la bonté de leurs katans ou de leurs sabres, taillèrent les cadavres en pièces; après quoi, plaçant les morceaux l'un sur l'autre, ils recommencèrent encore cette sanglante boucherie, pour voir qui couperoit le plus de morceaux à la fois. [Saris ne trouva pas moins d'injustice dans la Sentence que de barbarie dans l'exécution.] La femme, dans l'absence de son mari qui étoit allé faire quelque voyage, avoit donné un rendez-vous aux deux hommes, à différentes heures. Celui qui devoit venir le dernier, trouvant le tems trop long, s'étoit présenté assez tôt pour la surprendre avec l'autre; & dans la rage de se voir trompé, il s'étoit vengé à coups de sabre. Le bruit avoit attiré les voisins, qui s'étoient saisis des trois criminels; & sans mettre aucune distinction entre leur crime, le Roi les avoit condamnés sur le champ à la mort. Les restes des trois cadavres furent abandonnés aux chiens

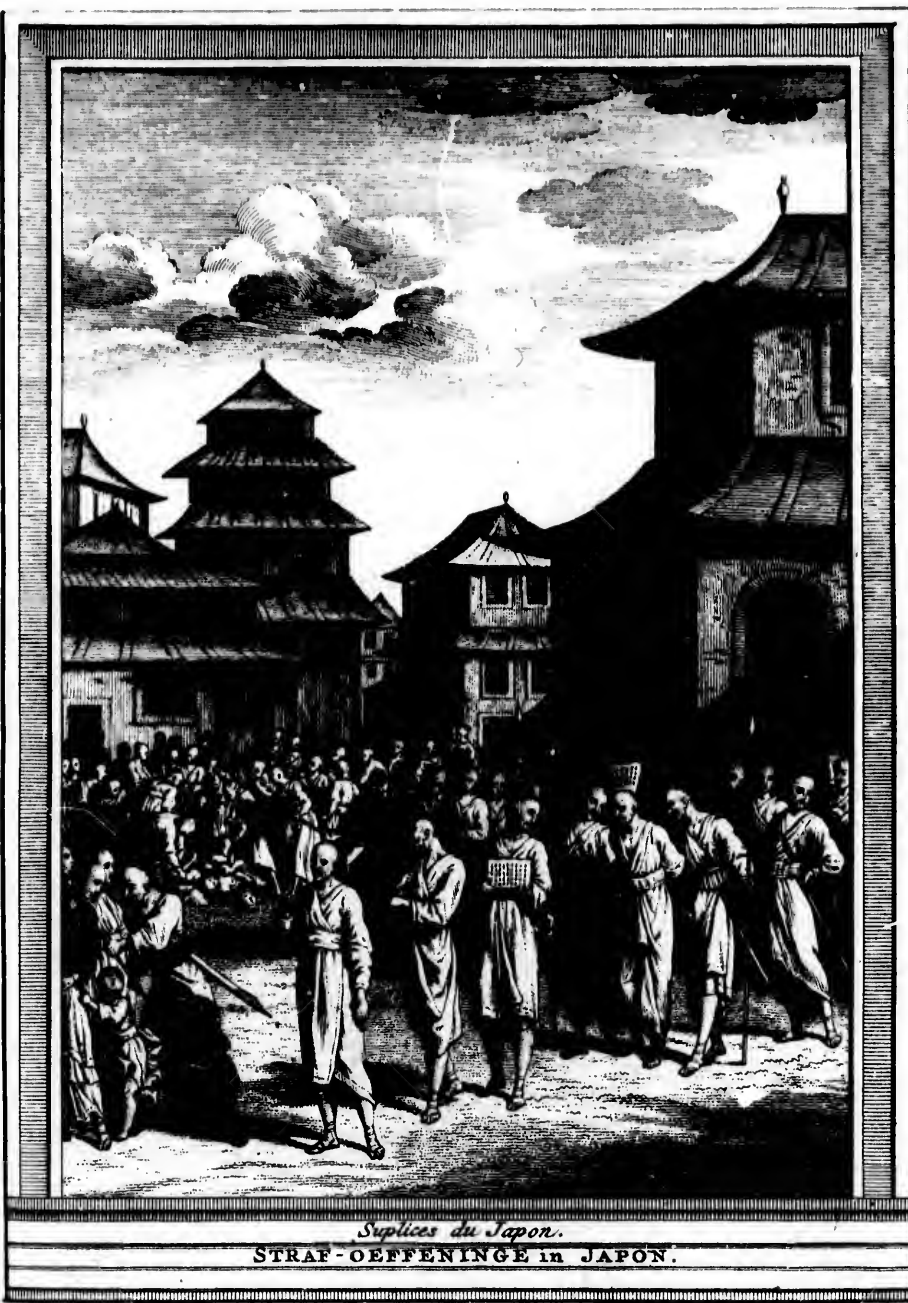
(r) Le Roi Toyna, est le Roi Foyne. R. d. E.

soir,
avoir
té de
leur

on cri-
rts le
i fait
Une
sept
ar un
le Pi-
oudre,
ayes ;
voient

nt ren-
amené
au An-
rier le
chère.
la fête
Et qu'ils
lerie fut
ifiques, †
Saris,
e plaisir
t de sa
Anglois

qui a-
nna aux
Mais
tans ou
es mor-
cherie,
s moins †
ne, dans
un ren-
venir le
surpren-
cups de
iminels ;
ndamnés
nés aux
chiens



Cochin del.

J. v. Schley sculp.

chiens
deux é
vendue
spectac
les pré
hache f
la fosse
sième p
vés. L
corde d
crime e
côté, &
Soldats
la tête p
chapper
admira
la mort

ris qui n
dant qu'
nulle-par

[L E
Le 19, l
on la lu
sa qual
le reste
jours. I
chargé d

L E 29
heureuse
go. Dans
lui dit qu
qu'il ne d
pussent y
cédés. Il
pris beau

L E 13
par l'ordr
propre m
avoir entr
Firando, v
étoient de
précédent
le séjour
Mousson q

(s) L'Av
ce Prince pa
dats qu'il y e

chiens & aux oifeaux de proye. [Le 10, on exécuta encore trois hommes dont deux étoient frères, qui avoient enlevé une femme de Firando, & l'avoient vendue à Nangazaqui il y avoit déjà du tems.] Autant que la fin de ces spectacles est tumultueuse, autant l'on observe d'ordre & de gravité dans les préliminaires. La marche commence par un homme seul, qui porte une hache sur l'épaule. Il est suivi d'un autre, qui porte une pioche, pour ouvrir la fosse du coupable, lorsque la Sentence permet qu'il soit enterré. Un troisième porte une petite planche, sur laquelle le crime & la Sentence sont gravés. Le quatrième est le patient, les mains liées derrière le dos avec une corde de soye, & portant sur la tête une petite bannière de papier, où son crime est encore écrit en fort gros caractères. Le Bourreau suit, le katan au côté, & tenant d'une main le bout de la corde dont le criminel est lié. Deux Soldats marchent, la pique à la main, de chaque côté du criminel, & tiennent la tête panchée sur son épaule pour lui ôter toute espérance de pouvoir s'échapper. Saris, qui en vit conduire plusieurs avec ces tragiques cérémonies, admira leur résolution, & confesse qu'en Angleterre même on ne va point à la mort avec cette fermeté. Il en vit exécuter un pour avoir volé un sac de ris qui ne valoit pas plus de trente sols, [dans la maison de son Voisin, pendant qu'elle étoit en feu.] [Le vol est commun au Japon, mais il n'est puni nulle-part si sévèrement.]

SARIS.
1613.

[LE 11, trois Jons Chinois, chargés de soye, arrivèrent à Nangazaqui. Le 19, le Roi Foyne (s) pria Saris de lui donner une pièce de Serpillière. on la lui envoya; & aussitôt il s'en fit faire un justeau-corps, que malgré sa qualité & son grand âge, il portoit appliqué immédiatement sur sa peau; le reste de la pièce fut employé à des mouchoirs dont il se servit tous les jours. Le 20, il arriva encore à Nangazaqui un Jonc de la Cochinchine, chargé de soye, & de très beau Benjoin.]

LE 29, William Adams, qu'on attendoit depuis quarante-huit jours, arriva heureusement à Firando, après avoir employé dix-sept jours à venir de Sorongo. Dans les entretiens qu'il eut avec Saris sur les intérêts du commerce, il lui dit que les conjonctures n'étoient pas toujours également favorables, mais qu'il ne doutoit pas qu'avec un peu d'habileté & de constance, les Anglois ne pussent y trouver leurs avantages, comme d'autres Nations qui les avoient précédés. Il fit d'ailleurs de grands éloges du Pays, pour lequel il sembloit avoir pris beaucoup d'affection.

Arrivée de
William A-
dams.

LE 13 au matin, un des Gouverneurs du jeune Prince fut coupé en pièces par l'ordre du Roi, pour avoir entretenu un commerce trop familier avec sa propre mère. Un Esclave du coupable eut le même sort que son Maître, pour avoir entrepris de le défendre. Le même jour, quelques Espagnols, arrivés à Firando, vinrent prier Saris de leur accorder le passage jusqu'à Bantam. Ils étoient de l'Equipage d'un Amiral d'Espagne, qui avoit été envoyé l'année précédente pour tenter de nouvelles découvertes au Nord du Japon. Pendant le séjour que leur Vaisseau étoit obligé de faire à Jedo, pour attendre la Mousson qui commence à la fin de May, ils s'étoient révoltés contre leur Chef;

Crime & sup-
plice d'un
Gouverneur.

Espagnols
qui abandon-
nent leur A-
miral.

(s) L'Auteur de la Relation remarque que ce Prince passoit pour un des meilleurs Soldats qu'il y eut dans tout le Japon, à cause de sa bravoure qu'il avoit témoignée, & des heureux succès qu'il avoit eus dans les Guerres de Corée.

SARIS.
1613.

& l'ayant abandonné avec la dernière perfidie, ils cherchoient à se rapprocher de l'Europe. Mais Saris leur déclara, que ne pouvant prendre plus de confiance que d'estime pour des gens de leur caractère, il n'étoit pas disposé à les recevoir.

Le dessein des Anglois, tel qu'ils l'avoient communiqué au Roi de Firando, étant de se rendre à la Cour de l'Empereur du Japon, ils convinrent avec le Roi, des présens qu'ils devoient offrir à ce grand Monarque & à ses principaux Officiers, du nombre d'hommes qu'ils devoient envoyer à Méaco, & des préparatifs qui convenoient à leur députation. Les présens furent bornés aux sommes suivantes, [sans que l'Auteur nous apprenne si c'étoit en argent monnoyé, ou en valeur de marchandises.]

	liv. sterl.	schel.	sols.
Présens destinés à l'Empereur du Japon.			
Pour l'Empereur Ogoxofama.....	87	7	6
Pour Xongofama, fils de l'Empereur....	43	15	0
Pour Kodsikedona, Secrétaire d'Etat....	15	17	6
Pour Saddadona, fils du Secrétaire (t)	14	3	4
Pour Jhokora, Juge de Meaco.....	4	10	6
Pour Fongo-Dona, Amiral d'Orongo...	3	10	0
Pour Goto-Shoravero, Maître de la Monnoye.....	11	0	0

[Ce détail n'a de curieux que le nom de l'Empereur & ceux de ses principaux Ministres, car il n'est pas fait pour donner une haute idée de l'Ambassade Angloise.] Cependant (v) le Roi Foyne, qui avoit pris beaucoup d'affection pour Saris, lui fit préparer une belle Galère, avec vingt-cinq Rameurs de chaque côté, & soixante autres Japonois pour cortège. Elle fut ornée fort galamment. Dix Anglois, choisis pour accompagner Saris, s'équipèrent particulièrement de ce qu'ils avoient de plus riche. Ils partirent le 2 du mois d'Août, & Saris nous a laissé une Relation fort exacte de ce voyage.

Voyage de Saris à la Cour de l'Empereur.

Ils passèrent entre plusieurs Isles, dont la plupart leur parurent extrêmement peuplées, & remplies de fort belles Villes. Celle qui se nomme Fukkate, est défendue par un Château de pierres de taille, mais sans artillerie & sans garnison; ce qui parut d'autant plus étrange à Saris, que l'ayant observé de près, il le trouva bien entretenu, avec un fossé profond de cinq brasses, & trois fois (x) plus large, un pont-levis & plusieurs guérites. On fut obligé de relâcher au Port de Fukkate, parce que le vent & la marée l'emportoient sur les efforts des Rameurs. La Ville ne parut pas moins grande à Saris, que celle de Londres, considérée dans l'enceinte de ses murs. [Elle est bien bâtie, & les rues sont si droites qu'on peut voir d'un bout à l'autre.] Elle est plus peuplée qu'on ne peut se l'imaginer, & les Habitans en sont fort civils. Cependant les enfans & la vile populace s'assemblèrent autour des Anglois & des

Fukkate, grande Ville.

(t) *Angl.* Secrétaire du Fils de l'Empereur. ce ici dans l'Original. R. d. E.
R. d. E. (x) *Angl.* deux fois. R. d. E.

(v) La 5^e. Section de ce Chapitre commen-

des
rd,
me
une
que
zak
des
ge
L'o
ou l
ges
deu
Dét
laqu
de p
tes c
prés
tran
par
A
naire
pouv
appo
arriv
ter le
au so
te.
ge qu
ve pl
du Ja
ges &
les o
les po
pierr
léefi
peu d
C
se tro
telle
gner
de pr
vaux
cherch
il s'é
ne l'a
ritier
on p
jeune

des Japonois de la Galère, en criant avec un bruit épouvantable, *Koré, koré, kokoré, ward*, c'est-à-dire, *Cordens, cœurs perfides*. On fut exposé au même traitement dans toutes les Villes où la Galère relâcha, & dans quelques-unes on essuya quelques volées de pierres, sans y trouver d'autre remède que de passer en silence. Au long de toute cette Côte, jusqu'à la Ville d'Ozaka, Saris remarqua un grand nombre de femmes qui habitent sur l'eau, dans des Barques, avec leurs enfans, tandis que les maris s'occupent sur le rivage à diverses sortes de travail, [comme cela se voit souvent en Hollande.] L'occupation des femmes est de pêcher du poisson en plongeant jusqu'à sept ou huit brasses de profondeur. Mais cet exercice leur rend les yeux aussi rouges que du sang, & leur profession se reconnoît à cette marque. On mit deux jours depuis Firando jusqu'à Fukkate. A dix ou douze lieues, dans le Détroit de Xemina Seki, les Anglois observèrent une grande Ville, près de laquelle ils virent à l'ancre un Jonc de neuf cens ou mille tonneaux, revêtu de plaques de fer, avec une garde pour le garantir du feu & de toutes sortes d'accidens. Il étoit fort bien construit, à peu-près comme on nous représente l'Arche de Noé. Les Japonois dirent à Saris qu'il étoit destiné à transporter des Soldats dans les Isles, lorsqu'on étoit surpris par la guerre ou par quelque révolte.

Après qu'on eut passé les Détroits, il ne se présenta rien d'extraordinaire jusqu'aux environs d'Ozaka, où l'on arriva le 27 d'Août. La Galère ne pouvant s'approcher de la Ville, il vint à sa rencontre une Barque légère, qui apportoit le Maître de la maison où les Anglois devoient être reçus à leur arrivée. Il leur présenta des rafraîchissemens de vin & de fruits. Pour remonter le fleuve, la Barque fut tirée par des Matelots, avec une corde attachée au sommet d'un mât. Ozaka est une Ville de la même grandeur que Fukkate. Elle a plusieurs ponts de bois, sur une rivière qui n'est pas moins large que la Tamise. Ses maisons ne sont pas également belles, mais il s'en trouve plusieurs d'une beauté extraordinaire. Ozaka est un des principaux Ports du Japon. Son Château est d'une grandeur considérable, fortifié par de larges & profonds fossés, avec plusieurs ponts-levis à chaque porte. Les murailles ont douze ou quinze pieds d'épaisseur, avec des ouvertures par intervalles pour lancer des flèches, des dards & des pierres. Elles sont de belles pierres de taille, & soutenues par un large rempart. Chaque pierre est taillée si exactement pour remplir sa place, que sans aucun besoin de ciment, un peu de terre suffit pour remplir les jointures.

Ce Château étoit la demeure de Ticosama, Fils du dernier Empereur, qui se trouvant dans l'enfance à la mort de son Père, avoit été laissé sous la tutelle de quatre Seigneurs, dont Ogoxosama étoit le Chef. L'ambition de régner leur avoit bientôt fait violer tous les droits; mais Ogoxosama, seignant de prendre les armes en faveur du jeune Prince, avoit défait ses trois rivaux dans plusieurs batailles. Il en avoit tué deux, & forcé le troisième de chercher son salut par la fuite. Enfin lorsqu'il s'étoit vu sans concurrent, il s'étoit fait proclamer Empereur, à l'extrême étonnement de ceux qui ne l'avoient pas soupçonné de cette vûe; & s'étant saisi du légitime héritier de la Couronne, il l'avoit marié à sa fille, comme le seul moyen dont on pût espérer une parfaite reconciliation. Mais il avoit confiné les deux jeunes époux dans le Château d'Ozaka, & placé près d'eux, pour Garde con-

SARIS.
1613.

Jonc de mil-
le tonneaux.

Ozaka, gran-
de Ville du Ja-
pon.

Usurpation de
l'Empire par
Ogoxosama.

SARIS.
1613.

tinuelle, un certain nombre de jeunes gens qu'il avoit fait élever depuis le berceau, dans un dévouement absolu à toutes ses volontés. Ainsi n'ignorant pas les démarches & les plus secretes pensées du Prince, il gouvernoit l'Empire avec une parfaite sécurité.

Ville de Sakay.

Vis-à-vis d'Ozaka, de l'autre côté de la rivière, on découvre une autre Ville, nommée Sakay, qui est fort inférieure en étendue, mais qui entretient un grand commerce avec les Isles voisines.

Ville de Fuchimi & sa garnison.

Le 28, après avoir laissé, à quelques Négocians d'Ozaka, des essais de marchandises & leur prix, Saris partit sur une Barque pour Fuchimi, où il arriva le 29. Cette Ville, qui est fortifiée suivant la méthode du Pays, a pour sa garde trois mille Soldats, que l'Empereur y entretient dans la seule vûe de tenir en respect Ozaka & Meaco. On renouvelloit la Garnison à l'arrivée des Anglois. Ils virent sortir les vieilles Bandes, & les nouvelles prendre leur place. Elles marchaient sur cinq hommes de front & dix de hauteur. A chaque division, elles avoient un Officier, [nommé Capitaine de cinquante,] qui les entretenoit dans un ordre exact. La première étoit armée de *Calivers*, car les Japonois n'ont pas de mousquets & n'en veulent pas prendre l'usage. La seconde l'étoit de piques; la troisième de katans, ou de sabres, & de targettes; la quatrième d'arcs & de flèches; la dernière, d'une sorte de bâtons ou de crocs garnis de fer, qui se nomment dans le Pays *Waggadashes*. Ces cinq divisions, avec leurs différentes armes, formoient une Compagnie, après laquelle une autre suivait dans le même ordre. Mais il n'y avoit ni enseignes, ni tambours, ni trompettes, ni d'autres instrumens de guerre. La première file des katans avoit des fourreaux d'argent; & la dernière, des fourreaux d'or [ou dorés.] Toutes les Compagnies n'étoient pas composées du même nombre d'hommes. L'une étoit de cinq cens, une autre de trois cens, & les autres de deux cens cinquante. Au milieu de chacune, trois chevaux en bride & en selle richement caparçonnés, avec les housses de velours brodé ou de pelletterie précieuse, étoient conduits chacun par trois Esclaves, qui les tenoient avec des longes de soye. Les Capitaines marchaient à cheval, à la queue de chaque Troupe, mais les jambes croisées sur deux paniers, où leur lit & le reste de leur bagage étoit renfermé. Les plus vieux avoient derrière eux une sorte de dossier, contre lequel ils étoient appuyés dans une posture assez commode. Saris & les Anglois rencontrèrent le Commandant de la Garnison deux jours après avoir vu la première Troupe; car chaque Compagnie marchoit à deux ou trois lieues de distance, pour la commodité des logemens & des vivres. [Celles qui suivoient étoient toujours mieux équipées que celles qui les précédoient; & la dernière étoit la plus belle de toutes.] Le Commandant étoit distingué par la richesse de son équipage. Il prenoit en chemin le divertissement de la chasse & du vol. Outre ses chevaux de bagage, il en avoit six de main, qui surpassoient, au jugement de l'Auteur, les plus beaux Genets d'Espagne. [Ils étoient de petite taille, & bien-faits; ils avoient la tête fine & étoient pleins de feu.] Son palanquin, de velours cramoisi, étoit porté devant lui par deux hommes; mais il y en avoit six, qui se relevoient tour-à-tour pour cet emploi.

Marche du Commandant.

Il régnoit un si bel ordre dans la marche de cette petite armée, qu'on n'entendoit parler d'aucune injure ni d'autres sujets de plainte. Comme chacun payoit pour ses besoins, tous les Soldats étoient reçus volontiers dans les

le
nt
m-

tre
ent

de
il
, a
eule
'ar-
ren-
eur.

uan-
Cali-

'ufa-
k de
atons
Ces

après
es, ni
e des
ou do-
'hom-

e deux
a felle
eterie
t avec

e cha-
e reste
ne for-

com-
rnison
e mar-

emens
es que
] Le

oit en
de ba-
uteur,
aité; ils
rs cra-

x, qui
qu'on
e cha-
s dans
les



Marche Militaire du Japon.

KRYGS-TOGT der JAPONNERS.

Cochon del.

J. v. Schley sculp.

les li
tes pu
berge
qu'on
Les a
lesque
tes fo
bier d
dance
vés.
n'ont
Leur
rouge
Angloi
pour u
un coch
ris, un
chauffe
les ver
que l'es
Elle n'e
ils font
L. E. 3
de l'Em
suite.
un palan
Roi de
dre Imp
toit cha
convoy
L. E. v
jour. C
l'applan
fort unie
deux côt
min, que
n'est que
te une qu
campagne
de nouvel
les & des
Couvens d
& bâtis,
Prêtres, c
quent pas
virois de
été punis
dre obstac

les lieux de leur passage. Il n'y a point de Villes ni de Villages sur les routes publiques qui ne soient bien pourvus de Cuisiniers, de Traiteurs & d'Auberges, où l'on peut se faire servir sur le champ ce que l'on desire, au prix qu'on y veut employer, [depuis un Sol, jusqu'à deux Schellings par tête.] Les alimens communs dans tout le Pays sont le ris, de diverses sortes, entre lesquels néanmoins le blanc est le plus estimé; le poisson frais ou salé; toutes sortes d'herbes, de pois, de racines; de la volaille, des oiseaux & du gibier de toute espèce, car l'Europe n'a pas d'animaux qui ne soient en abondance au Japon. Mais les Japonois n'aiment point la chair des animaux privés. Il ont différentes espèces de fromages, & ne font pas de beurre. Ils n'ont pas non plus l'usage du lait, parce qu'ils le considèrent comme du sang. Leur froment ne le cède point à celui d'Angleterre; mais la couleur en est rougeâtre. Ils employent les bœufs & les chevaux à labourer la terre. Les Anglois ne payèrent que trois sols pour une poule grasse, & le même prix pour un faisan. Un excellent cochon de lait ne leur couta que douze sols; un cochon gras, cinq schellings; un bœuf, seize; un chevreau, trois; & la livre de ris, un demi-sol. La boisson commune du peuple est l'eau pure, qu'ils font un peu chauffer, & qu'ils regardent dans cet état comme un souverain préservatif contre les vers. Leur unique liqueur est une distillation de ris, qui est presque aussi forte que l'eau-de-vie de France, & qui ressemble en couleur au vin de Canarie. Elle n'est pas chère. Cependant après avoir tiré la meilleure & la plus forte, ils font encore sur le marc une liqueur plus foible, qui est à l'usage des Pauvres.

LE 30, on fournit à l'Ambassade Angloise dix-neuf chevaux, aux dépens de l'Empereur, pour transporter les présens à Suragon, avec Saris & sa suite. Outre le cheval qui devoit lui servir de monture, il y avoit pour lui un palanquin, & six hommes nommés pour le porter. L'Officier, que le Roi de Firando lui avoit donné pour guide, prenoit soin, en vertu d'un ordre Impérial, de louer ces porteurs & ces chevaux de Ville en Ville. Il étoit chargé aussi de la dépense & du logement; & suivant l'usage du Pays, le convoi étoit précédé d'un Esclave à pied, qui couroit la pique à la main.

LE voyage dura jusqu'au 6 de Septembre, à quinze ou seize lieues par jour. Cette route est la principale du Japon, Les soins qu'on a pris pour l'applanir en coupant jusqu'aux montagnes, l'ont rendue fort commode & fort unie. Elle est divisée en lieues, à chacune desquelles on a placé des deux côtés une petite pyramide, moins pour avertir de la longueur du chemin, que pour régler le prix des chevaux & des porteurs de louage, qui n'est que d'environ trois sols pour chaque lieu. On trouve sur toute la route une quantité surprenante de Voyageurs. Les métairies & les maisons de campagne sont en si grand nombre, qu'on n'avance point sans en découvrir de nouvelles. On rencontre une infinité de Villages, plusieurs grandes Villes & des pontons commodes sur chaque rivière. Il se présente aussi des Couvens dans quantité de lieux, ou des temples environnés d'un petit bois, & bâtis, la plupart, dans les plus agréables parties de chaque Canton. Les Prêtres, qui font le service de la Religion, habitent ces lieux, & n'y manquent pas plus qu'en Europe de toutes les commodités de la vie. Aux environs de chaque Ville, on trouve des croix chargées de criminels qui ont été punis par ce supplice. [Le préjugé de cet usage n'a pas été le moindre obstacle à la propagation de l'Évangile dans toutes les Îles du Japon.]

SARIS.
1613.
Abondance
de vivres dans
les routes pu-
bliques.

Saris fait une
partie du
voyage par
terre.

Beauté ad-
mirable de la
route.

Obstacle au
Christianisme.

SARIS.
1613.
Suronga, fé-
jour de l'Em-
pereur.

Saris est con-
duit à l'Au-
diance.

Il eût traité
favorable-
ment.

LA Ville de Suronga où l'Empereur du Japon tenoit sa Cour, est aussi grande que Londres avec tous ses Fauxbourgs. On n'y souffre point d'artisans dans l'intérieur, pour ménager le repos de l'Empereur & des Grands, qui ont leurs Palais au centre de la Ville. Aussi ne trouve-t-on à l'entrée que des boutiques, des magasins, & d'autres lieux de travail, où l'on ne voit paroître que des Marchands & des Ouvriers.

Aussi-tôt que Saris fut logé, il envoya William Adams à la Cour, pour déclarer son arrivée & demander une prompte expédition. On lui répondit qu'il étoit le bien-venu, & qu'après s'être reposé un jour ou deux, il seroit admis à l'Audiance de l'Empereur. Le jour suivant fut employé à préparer les présens & à se procurer de petites tables du pays, avec des parfums, pour s'en faire accompagner suivant l'usage. Le 8, Saris fut conduit dans son palanquin au Château de Suronga, précédé de ses Facteurs, qui portoient les présens. Il passa plusieurs ponts, dont chacun avoit son corps de garde. Ensuite ayant monté un grand escalier de pierres choisies, il vit venir à sa rencontre deux personnages d'une figure fort grave & fort imposante, Kodskedona, Secrétaire de l'Empereur, & Fungondona Amiral, qui l'introduisirent dans une chambre nappée, où ils s'affirent les jambes croisées. Après quelques momens de repos, ils le firent entrer dans une autre chambre qui se nomme en langage du pays, la sale de présence. On y voit le fauteuil, ou le Trône de l'Empereur, qui est de drap d'or, élevé d'environ cinq pieds & fort richement orné, mais sans dais au dessus. Saris & ses Anglois furent avertis de le saluer; après quoi ils furent reconduits dans la première chambre, où ils n'attendirent pas moins d'une heure. Enfin, quelques Officiers de la Cour étant venus annoncer que l'Empereur avoit paru, le Secrétaire & l'Amiral prirent Saris sous les bras & le conduisirent à la sale de présence; mais ils le quittèrent à la porte, en lui faisant signe d'entrer, & sans oser eux-mêmes jeter les yeux dans la sale. L'Auteur observe que les présens, c'est-à-dire, ceux du Roy d'Angleterre & ceux que l'Ambassadeur offroit en son propre nom, suivant l'usage du Pays, avoient été placés sur des nattes, dans la sale d'Audiance, avant l'arrivée de l'Empereur.

SARIS accompagné du seul Adams, qui lui servoit d'interprète, s'avança respectueusement vers le Trône, [où l'Auteur ne nous apprend pas si l'Empereur étoit assis, ni s'il étoit environné d'un nombreux cortège.] Après un compliment fort court, Saris présenta au Monarque du Japon la lettre du Roi d'Angleterre. Il la reçut de sa propre main, & l'ayant portée à son front, il donna ordre à son Interprète qui étoit assis derrière lui, de dire à William Adams, qu'il voyoit les Anglois avec plaisir, & que lorsqu'ils auroient pris deux ou trois jours pour se remettre des fatigues d'un si long voyage, il leur seroit donner la réponse qu'il vouloit faire au Roi leur maître. Ensuite il demanda au Général Anglois s'il n'avoit pas dessein d'aller voir son Fils, qui étoit à *Jedo*. Saris ayant répondu que c'étoit son intention, l'Empereur donna ordre qu'on lui fournît des hommes & des chevaux pour ce voyage. [L'Audiance finit par un signe de tête du Monarque, qui fit connoître aux Anglois qu'il étoit temps de se retirer.] Saris retrouva le Secrétaire & l'Amiral à la porte. Ils le conduisirent jusqu'à l'escalier, où il rentra dans son palanquin pour retourner à son logement.

LE 9, il porta au Secrétaire les présens qui lui étoient destinés. Mais cet
Officier

On
un
Ce
ren
con
der
pas
I
qui
l'ex
teni
mis
tion
qué
conf
cet a
sceau
dans
noye
fens
voya
il avo
danc
leurs
toit b
la mo
(y)
suivan
verfa
ou de
Divin
mais s
de hau
ses app
portio
du peu
la per
qui reg
retenti
berté
leur no
min qu
le Pe
Adams
les mo

(y)
II. P

Officier refusa constamment de les recevoir, en protestant qu'il étoit lié par une défense expresse de l'Empereur son maître, & qu'il y alloit de sa tête. Cependant il accepta quelques livres de tablettes d'Aloës, comme un grand remède pour sa fanté. Saris lui remit un Mémoire contenant les articles du commerce. Il y en avoit quatorze; Kodschedona, qui les trouva trop longs, demanda qu'ils fussent abrégés, par la seule raison que les Japonois n'aiment pas les longueurs.

SARIS.
1613.

LE 10, Adams fut chargé de porter un abrégé des articles au Secrétaire, qui les communiqua aussi-tôt à l'Empereur. Ce Prince les approuva tous, à l'exception d'un seul qui regardoit les Chinois. Les Anglois n'ayant pu obtenir la liberté du commerce à la Chine, Saris demandoit qu'il leur fût permis d'amener dans les Ports du Japon les prises qu'ils feroient sur cette Nation, & d'en vendre les marchandises aux Japonois. L'Empereur n'avoit marqué d'abord aucun éloignement pour cette proposition; mais après en avoir conféré avec un Ministre de la Chine, qu'il avoit à sa Cour, il déclara que cet article ne seroit jamais accordé. Tous les autres passèrent sous le grand sceau, qui n'est pas de cire, comme en Europe, mais qui consiste seulement dans quelques caractères gravés en couleur rouge. Le Maître de la monnoye ne fit pas les mêmes difficultés que le Secrétaire, pour recevoir les présents des Anglois; mais il en marqua sa reconnoissance à Saris, en lui envoyant deux robes de taffetas du Japon. Avec l'Intendance de la monnoye, il avoit la qualité de Marchand Impérial, ce qui le mit dans une correspondance plus étroite avec les Anglois, qui lui communiquèrent divers essais de leurs marchandises. Il étoit fort estimé de l'Empereur; & ce qui augmentoit beaucoup son crédit, il s'étoit engagé par un vœu solennel à se tuer à la mort de son maître, pour se délivrer de la douleur de lui survivre.

Réglement des articles du commerce.

Refus d'un article.

(y) L'EQUIPAGE qui devoit conduire Saris à Jedo, ayant été préparé suivant l'ordre Impérial, il partit le 12, avec son cortège. Le pays qu'il traversa lui parut fort peuplé. Il admira sur-tout un grand nombre de Fotaquis ou de Temples, entre lesquels il en vit un fort célèbre par la statue d'une Divinité nommée *Dabis*. Elle étoit de cuivre, & creusée intérieurement; mais si grande qu'elle n'avoit pas moins de vingt & un ou vingt-deux pieds de hauteur, quoiqu'elle fût dans la posture d'un homme à genoux & les fesses appuyées sur ses talons. Tous les membres étoient d'une grosseur proportionnée. Elle étoit couverte d'une robe, pour augmenter la vénération du peuple, par la richesse de l'habillement. On ne refusa point aux Anglois la permission d'entrer dans l'intérieur du corps, avec d'autres Voyageurs, qui regardoient cette circonstance comme une partie de leur dévotion. Le retentissement de la voix y causoit un bruit terrible. Chacun prenant la liberté de graver quelques caractères sur le cuivre, les Anglois y écrivirent leur nom & l'année de leur passage. Ce Temple est situé sur le grand chemin qui conduit à Tenkaday, autre lieu de pèlerinage, où les Grands & le Peuple se rendent avec le même empressement de superstition. William Adams, qui avoit eu la curiosité de faire ce voyage, raconte que tous les mois on amène au Temple de Tenkaday une des plus belles filles du pays,

Saris fait le voyage de Jedo.

Idoles & superstition du pays.

(y) La 10^e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

Mais cet Officier

SARIS.
1613.

pays, qu'on place avec beaucoup de bienséance, dans une chambre fort ornée. Là, pendant certaines nuits, l'Idole Tenkaday se présente à elle & la traite avec toute la familiarité d'un mari. Il lui explique toutes les difficultés que les Bonzes, (c'est le nom des Prêtres), la prient de lui proposer. Mais lorsqu'il la quitte, & qu'elle fait place à celle qui doit lui succéder, elle se trouve couverte d'écaillés, qui ressemblent à celle d'un poisson. On ignore ensuite ce qu'elle devient. L'Auteur paroît persuadé que c'est le Diable qui se joue ainsi de la crédulité des Japonois, sans faire réflexion que l'intervention des esprits est inutile au milieu des Bonzes.

Saris arrive à
Jedo.
Beauté de la
Ville.

L'AMBASSADE Angloise arriva le 14 à Jedo, Ville, non-seulement plus grande que Suronga, mais beaucoup plus admirable par la magnificence de ses bâtimens. La plupart sont [bâties de belles pierres, &] dorés dans plusieurs endroits de la façade & du toit. [Les montans des portes sont aussi dorés ou vernissés.] Les fenêtres ne sont pas de verre, mais elles n'en sont pas moins grandes; & les planches légères, dont les volets sont composés, sont chargées de dorures & de peintures. La principale rue de la Ville est formée par une chaussée qui régné continuellement au-dessus d'une rivière, avec une ouverture de cinquante en cinquante pas, pour la commodité de l'eau. Les Villes de l'Europe ont peu de rues qui soient aussi larges que cette chaussée.

Rue singu-
lière.

APRÈS avoir fait avertir le Secrétaire d'Etat de son arrivée, Saris fut conduit le 17, à l'Audience du Roi. Ce Prince tient sa Cour dans le Château de Jedo, qui est beaucoup plus fort & plus beau que celui de Suronga. Sa garde est aussi plus nombreuse. Saddudona, son Secrétaire, étoit père de Kodschedona Secrétaire de l'Empereur. Son mérite & son expérience l'avoient fait choisir pour Gouverneur du jeune Prince, qui paroïssoit âgé néanmoins d'environ quarante-deux ans. Saris fut reçu avec les mêmes cérémonies & les mêmes témoignages de bonté qu'à Suronga. Le Roi parut sensible à la lettre & aux présens du Roi d'Angleterre. Il ordonna des rafraîchissemens pour les Anglois, & leur promit que sa réponse & ses présens pour leur Maître seroient prêts dans peu de jours.

Age & situa-
tion du Roi de
Jedo.

LE 19, il leur envoya deux armures complètes pour le Roi d'Angleterre; & une épée pour Saris, de celles que les Japonois appellent *Tach*, & qui ne sont à l'usage que des guerriers du premier ordre.

[Ce même jour, trente-deux hommes ayant été renfermés pour dettes, le feu prit pendant la nuit à la maison, où ils étoient; ils périrent tous dans les flammes.]

Retour de Sa-
ris à Suronga.

LES Anglois quittèrent Jedo le 21; [depuis cette Ville jusqu'à la partie la plus Septentrionale du Japon, on compte que la distance est telle qu'il faut trente-deux jours à un Cavalier pour aller de l'une à l'autre.] Au lieu de revenir à Suronga par le même chemin, les Anglois se laissèrent volontiers conduire dans une Barque du Roi jusqu'à Oringa, Ville maritime, d'où ils n'arrivèrent que le 29, à la Ville Impériale. Avec quelque empressement qu'ils eussent demandé leur congé, ils furent obligés d'attendre jusqu'au 9 d'Octobre, les lettres & les présens de l'Empereur. Cependant on ne diminua rien des civilités qu'ils avoient reçues jusqu'alors, & le Secrétaire d'Etat fit plusieurs fois l'honneur à Saris de le visiter dans son logement. Enfin il lui remit la lettre de l'Empereur, que Purchass a conservée dans les caractères du Japon. Il suffira d'en joindre ici la traduction. Au.

„
„
„ &
„ tr
„ vo
„ té
„ pr
„ &
„ co
„ qu
„ fist
„ Po
„ bic
„ de
„ fan
„ pè
„ du
„ risé
„ vot
„ de
„ Con
„ con
„ feul
„ je l
„ ron
„ suiv
„ plus
„ Mo
„ A v
merce
pays a
comme
tres de
haut d
jusqu'à

Privile

„ P
„

(2)

AU ROI DE LA GRANDE BRETAGNE.

SARIS.
1613.

„ JE reçois avec plaisir la lettre obligeante de Votre Majesté, qui m'est
 „ apportée par votre sujet le Capitaine Jean Saris, le premier Anglois
 „ de ma connoissance qui soit arrivé dans une partie de mes Domaines,
 „ & je n'ai pas peu de joye d'apprendre quelle doit être la grandeur de vo-
 „ tre sagesse & de votre pouvoir pour réunir trois puissans Royaumes sous
 „ votre redoutable commandement. Je remercie Votre Majesté de la bon-
 „ té extrême qui l'a portée, sans aucune raison de ma part, à m'envoyer un
 „ présent de plusieurs choses rares, telles que mon pays n'en produit point
 „ & qu'on n'en n'a jamais vû. Je les reçois, non comme d'un Etranger, mais
 „ comme d'un Prince que j'estime autant que moi-même, & dont je desire
 „ que l'amitié me soit continuée. Je souhaite aussi que votre Hauteffe per-
 „ siste dans la bonne intention d'envoyer ses Sujets dans les parties ou les
 „ Ports qu'il lui plaira de ma domination, où j'ordonnerai qu'ils soient très-
 „ bien reçus; louant beaucoup leur habileté dans la connoissance admirable
 „ de la Navigation, qui leur a fait découvrir facilement un pays si éloigné,
 „ sans que l'étendue d'un si grand gouffre, & la crainte d'une infinité de tem-
 „ pêtes & d'orages, leur ait fait abandonner l'entreprise des découvertes &
 „ du commerce, dans laquelle ils me trouveront toujours prêts à les favo-
 „ riser suivant leurs desirs. J'envoye de mon côté à Vòtre Hauteffe, par
 „ votre même Sujet, un petit témoignage de mon affection, en vous priant
 „ de le recevoir comme de celui qui se réjouit beaucoup de Votre Amitié.
 „ Comme les Sujets de Votre Majesté ont désiré certains privilèges pour le
 „ commerce, & la permission d'établir un Comptoir dans mes États, non-
 „ seulement je leur ai accordé cette faveur, mais pour la rendre plus solide,
 „ je l'ai confirmée par mon grand Sceau. Donné dans mon Château de Su-
 „ ronga, le 4 du neuvième mois, dans la VIII^e. année de (z) notre Dary (a),
 „ suivant notre manière de compter: demeurant l'ami de Votre Majesté, le
 „ plus haut Commandant dans ce Royaume du Japon. *Signé plus bas.* MINNA
 „ MONTTONNO. YEI. YE. YEAS.

Lettre de
l'Empereur
du Japon au
Roi d'Angle-
re.

Avec cette lettre, on remit à Saris la Patente des Privilèges pour le com-
 merce du Japon. Il laissa l'original à Cocks, qui devoit demeurer dans le
 pays avec la qualité de premier Facteur. Les caractères de cette pièce,
 comme ceux de la lettre, différent beaucoup des caractères Chinois. Les let-
 tres de chaque mot sont écrites l'une sur l'autre, & les lignes prennent du
 haut du papier jusqu'en bas, en commençant à droite & continuant à gauche
 jusqu'à la dernière, au bas de laquelle est le Sceau.

Caractères &
écriture du Ja-
pon.

*Privilèges accordés par Ogoxofama, Empereur du Japon, à Sir Thomas Smith,
 Gouverneur, & aux honorables Associés de la Compagnie des
 Indes Orientales.*

„ PREMIÈREMENT, nous accordons & donnons liberté perpetuelle aux
 „ Sujets du Roy de la Grande Bretagne, c'est-à-dire, à Sir Thomas
 „ Smith

Patentes &
Privilèges du
commerce.

(z) Angl. dans la XVIII^e. Année. R. d. E. (a) ou Régne.

SARIS.
1613.

„ *Smith* Gouverneur, & à la Compagnie de Marchands des Indes Orientales,
 „ de venir dans tous les Ports de notre Empire du Japon, avec leurs Vais-
 „ seaux & leurs marchandises, sans aucun empêchement pour leurs person-
 „ nes & pour leurs biens, d'y résider, de vendre, d'acheter, de faire des é-
 „ changes avec toutes sortes de Nations, d'y demeurer aussi long-tems
 „ qu'ils le jugeront-à-propos & d'en partir suivant leur inclination & leurs
 „ besoins.

„ *ITEM.* Nous les délivrons des droits de la Douane pour toutes les mar-
 „ chandises qu'ils ont apportées & qu'ils pourront apporter dans nos Royau-
 „ mes, ou qu'ils voudront en transporter dans d'autres pays; & nous auto-
 „ risons les Navires qui arriveront d'Angleterre à procéder à la vente de
 „ leurs marchandises, sans avoir besoin de venir ou d'envoyer davantage à
 „ notre Cour.

„ *ITEM.* Nous déclarons, que, si quelque Vaisseau d'Angleterre étoit en dan-
 „ ger de faire naufrage dans notre pays ou sur nos Côtes, notre volonté est
 „ non-seulement que nos Sujets leur prêtent de l'assistance, mais que les
 „ Marchandises qui auront été sauvées soient rendues au Capitaine, ou au
 „ premier Marchand; ou à ceux qui auront leur Commission. Nous voulons
 „ aussi qu'ils ayent la liberté de bâtir pour la commodité de leur commerce
 „ une ou plusieurs maisons, dans quelque Port de notre Empire qu'ils en ayent
 „ besoin; & qu'à leur départ ils puissent la vendre.

„ *ITEM.* Si quelque Marchand ou quelque autre Anglois sort de cette
 „ vie dans l'étendue de notre Empire, les biens du mort demeureront à la
 „ disposition du principal Facteur. Si quelque Anglois commet une offense,
 „ le droit de la justice & de la punition appartiendra au principal Facteur,
 „ & nos Loix ne regarderont ni leurs biens ni leurs personnes.

„ *ITEM.* Nous vous commandons, à vous, nos Sujets, qui trafiquerez avec
 „ les Anglois pour quelque partie de leurs marchandises, de les payer fidèle-
 „ ment, suivant les conventions, sans délai, sans remise, & sans qu'il vous
 „ arrive de leur renvoyer les marchandises achetées.

„ *ITEM.* A l'égard des marchandises propres à notre usage, qu'ils ont
 „ apportées, ou qu'ils apporteront à l'avenir, notre volonté est qu'elles ne
 „ soient jamais arrêtées ou confisquées, mais que suivant les conventions de
 „ prix qui seront faites avec les Marchands, elles soient payées au moment
 „ qu'elles seront délivrées.

„ *ITEM.* Si dans leurs entreprises pour découvrir d'autres pays, ou pour le
 „ retour de leurs Vaisseaux, ils ont besoin d'hommes ou de vivres, notre vo-
 „ lonté est que vous, nos Sujets, vous leur fournissiez, pour leur argent, les
 „ commodités dont ils auront besoin.

„ *CONCLUSION.* Nous voulons que sans autre Passeport, ils puissent travail-
 „ ler à la découverte de *Yeadzo*, ou de tout autre pays dans l'étendue & aux
 „ environs de notre Empire.

„ De notre Château de Suronha, ce premier jour du neuvième mois, dans
 „ la VIII^e. année (b) de notre Dary, suivant notre manière de compter.
 „ Scellé de notre grand Sceau.

Signé plus bas. MINNA MONTTONO. YEI. YE. YEAS. (c). EN

(b) *Angl.* dans le XVIII^e. jour; & il faut li-
 re sans doute dans la XVIII^e. année. R. d. E.

(c) *Kempfer* écrit ce nom de cette manière
Jjejas.

EN
 les Vais
 Londres
 clut qu
 tant pl
 bestiaux
 dance q
 ne lui d

LES
 bassadeu
 dience c
 la Chine
 suite se
 tous les
 fés par
 pines. J
 étoit un
 pendant
 suivre, l
 Ambassad
 dre les M

pour la co
 pendant t
 fort mal f
 quer, on
 Katans.]

SARIS
 part (d)
 tienne, on
 à Nangaza
 que sous p
 la Messe à
 sept Japon
 cret pour
 pour les L
 & ne remi
 dans une m
 tes. Le m
 tiens pour
 roient à les
 instructions
 crucifié ave

EN suiv
 grosse ploye
 te Ville que

(d)

EN passant par Oringa, Saris observa que ce Port est excellent, & que les Vaisseaux n'y sont pas moins en sûreté que dans la Tamise au milieu de Londres. L'entrée par la mer est aussi très-sûre & très-facile. D'où il conclut que les Bâtimens Anglois doivent le préférer à celui de Firando, d'autant plus qu'il n'est qu'à quatorze ou quinze lieuës de Jedo. A la vérité, les bestiaux & leurs autres provisions ne s'y trouvent point dans la même abondance qu'à Firando; mais cette raison même ne doit point empêcher qu'on ne lui donne la préférence.

LES Anglois, en rentrant à Suronga, trouvèrent dans cette Ville un Ambassadeur Espagnol, arrivé des Philippines, qui avoit obtenu sa première audience de l'Empereur, & qui lui avoit présenté quelques pièces de dancas de la Chine, avec cinq gros flacons de vin de l'Europe, mais qui ne put ensuite se procurer d'autre accès à la Cour Impériale. Il venoit demander que tous les Portugais & les Espagnols qui étoient au Japon, sans y être autorisés par le Roi-d'Espagne, lui fussent remis pour être transportés aux Philippines. Mais l'Empereur rejetta cette demande, en déclarant que le Japon étoit un pays libre, d'où il vouloit que personne ne fût forcé de partir. Cependant il ajoûta que si l'Ambassadeur pouvoit persuader à quelqu'un de le suivre, la même raison l'empêcheroit de s'y opposer. L'occasion de cette Ambassade étoit le besoin que les Espagnols avoient d'hommes, pour défendre les Moluques contre les Hollandois, qui faisoient de grands préparatifs pour la conquête de ces Isles. [Cet Ambassadeur ayant attendu inutilement pendant tout le tems prescrit à son Ambassade, prit enfin congé de la Cour, fort mal satisfait du succès de sa négociation. Quand il fut prêt à s'embarquer, on lui envoya un petit présent de cinq Robes du Japon, & de deux Katans.]

SARIS partit le 9 d'Octobre, pour retourner à Firando. Après son départ (d), l'Empereur, qui avoit peu d'inclination pour la Religion Chrétienne, ordonna par une proclamation, que tous les Chrétiens se retirassent à Nangazaqui, Ville maritime, éloignée de Firando d'environ huit lieuës, & que sous peine de mort, il n'y en eût point d'assez hardis pour faire célébrer la Messe à moins de dix lieuës de sa Cour. Quelques jours après, vingt-sept Japonois, tous gens de quelque distinction, s'étant assemblés en secret pour l'entendre dans un Hôpital que les Chrétiens avoient fondé pour les Lépreux, l'Empereur, informé de leur hardiesse, les fit arrêter, & ne remit leur supplice qu'au lendemain. Tandis qu'ils passaient la nuit dans une même prison, le hazard y fit amener un Idolâtre, arrêté pour dettes. Le matin, lorsque les Officiers de la Justice vinrent appeler les Chrétiens pour les conduire à la mort, en offrant la vie à ceux qui renonceroient à leur religion, cet homme, qui avoit eu le bonheur de recevoir des instructions pendant la nuit, sortit courageusement avec les autres, & fut crucifié avec eux.

EN suivant la route de Suronga à Méaco, les Anglois essayèrent une si grosse pluye, que n'ayant pu traverser les rivières, ils n'arrivèrent dans cette Ville que le 16 d'Octobre. Méaco est la plus grande Ville du Japon, & n'est

SARIS.
1613.
Excellence
du Port d'Oringa.

Liberté établie au Japon.

Persecution
contre les
Chrétiens.

Méaco, Ville
très grande.

(d) Angl. environ un mois avant son arrivée. R. d. E.

SARIS.
1613.
Temple cé-
lébre.

n'est presque composée que de Marchands. On y voit le principal Temple du Pays, bâti de pierres de taille, & peu différent de Saint Paul de Londres pour la grandeur. Il est orné d'arches & de colonnes. Un grand nombre de Bonzes y sont entretenus aux dépens du Peuple, [comme les Prêtres parmi les Catholiques.] Les offrandes, [qui se mettent sur un Autel,] consistent en ris & en petites pièces de monnoye, nommées Kondrijus, dont vingt font le schelling d'Angleterre. La principale Idole, est une Statue colossale de cuivre, à peu près semblable à celle de Dabis, dont on a vu la description, mais incomparablement plus grande, car elle s'éleve jusqu'à la voute. Ce Temple, qui avoit été commencé par Tikosama, venoit d'être achevé par son Fils. Saris, curieux de sçavoir ce que c'étoit qu'une masse de pierres qu'il vit dans l'enceinte, avec une pyramide au-dessus, apprit qu'on y avoit renfermé les oreilles & les nez de trois mille Coréens, qui avoient été massacrés à la fois. On nourrissoit soigneusement près du Temple le dernier cheval que Tikosama avoit monté; & comme il étoit entretenu sans aucun exercice, cette inaction l'avoit rendu d'une grosseur monstrueuse. L'avenue qui conduit au Temple, a de chaque côté un grand nombre de piliers (e) de pierre, à dix pas l'un de l'autre, sur lesquels on a placé des lampes qui brûlent nuit & jour. Les Jésuites Portugais avoient dans Méaco un fort beau Collège, où plusieurs Religieux Japonois du même Ordre prêchent [avec autant de zèle que de liberté.] Ils ont traduit le Nouveau-Testament en langue vulgaire. On comptoit sept ou huit mille Chrétiens Japonois dans la Ville; mais les Idolâtres mêmes ne faisant pas difficulté d'abandonner leur enfans aux instructions chrétiennes, il y avoit beaucoup d'apparence que l'Evangile y feroit insensiblement beaucoup de progrès. Outre le Temple principal, la religion du Pays en a beaucoup d'autres à Méaco. Les artisans des différentes professions y sont resserrés chacun dans leurs quartiers & dans leurs rues, sans qu'on leur permette le mélange qui est en usage dans nos Villes d'Europe.

Collège de
Jésuites Por-
tugais.

C'ÉTOIT à Méaco qu'on devoit remettre aux Anglois, les présens destinés pour le Roi leur Maître. Ils passèrent quelques jours à les attendre, parce qu'il manquoit encore quelque chose à la perfection du travail. C'étoient dix grandes peintures, que les Japonois appellent Beobes, pour tendre une chambre au lieu de tapisseries.

Présent pour
le Roi d'An-
gleterre.

Les Anglois
sont insultés
en retournant
à Firando.

LE 20, étant parti de Méaco, on arriva le soir à Fuschinis. Le lendemain à midi, ils étoient à Ozaka, où la populace encore plus insolente qu'à leur premier passage, les suivit en leur jettant des pierres, & criant *Toffin! Toffin!* c'est-à-dire, *Chinois, Chinois*; & d'autres, *Koré, Koré*, ou *Coréens*. La Galère qu'ils y avoient quittée n'ayant pas cessé de les attendre, aux frais du Roi de Firando, ils y rentrèrent le 24, & le 6 de Novembre, ils arrivèrent à Firando, où le Roi parut charmé de les revoir.

Raison de la
langueur du
commerce.

PENDANT leur absence, les Facteurs qu'ils avoient laissés dans cette Ville avoient tiré peu d'avantage du commerce. Saris en apporte deux raisons: l'une, que n'ayant point encore la permission de l'Empereur, on n'osoit exposer librement les marchandises en vente; l'autre, que les Hollandois avoient

(e) *Angl.* cinquante piliers. R. d. E.

voient
aux An
d'ailleu
eux-mê
tres Off
portoit
marchan
Saris pr
d'emplo
commer
[MA
zèle de l
qui s'élev
les plus f
William
tant d'em
ils furent
plaignit a
Ses repro
dissimula
étoit sévè
tailler en
aux Japon
un Interpr
son retour
nières care
à tous ses
fait présen
en redema
[CEPEN
menace du
trouvèrent
au service d
moindres lu
vû prendre
Francisco,
arriver Jean
pour Saris,
surpassoient
mielles des
de ce que le
Japon, sans
culsoit aussi
rates. A l'ég
Manilles sur

(f) L'O

voient donné de fausses impressions de leur valeur, en affectant, pour nuire aux Anglois, d'en rabaisser le prix. Il ajoute que les Japonois se prévenoient d'ailleurs contre les draps de l'Europe, en voyant que les Anglois en faisoient eux-mêmes peu d'usage; car les Marchands, comme le Capitaine & les autres Officiers, étoient vêtus de soye, & le commun des gens de l'Equipage ne portoit que des étoffes grossières. Vous louez, leur disoient les Japonois, des marchandises pour lesquelles il paroît au fond que vous avez du mépris. Saris prend occasion de ce préjugé, pour recommander à ses Compatriotes d'employer constamment à leur propre usage les principales matières de leur commerce, & tout ce qu'ils veulent mettre en vente aux yeux des Etrangers.

† [MALGRÉ l'inclination que le Roi Foyne avoit conçue pour les Anglois, le zèle de l'ordre & de la justice lui fit condamner sans ménagement les querelles qui s'élevoient souvent parmi eux, & qui alloient quelquefois jusqu'aux combats les plus sanglans.] Le 8 (f), André Polmer, Controlleur du Vaisseau, & William Marnell, Canonier, ayant passé la nuit à terre, se querellerent avec tant d'empchement, qu'ils en vinrent aux armes dans un duel régulier, dont ils furent rapportés tous deux mortellement blessés. Saris, à qui le Roi s'en plaignit amèrement, se rendit aussi-tôt à bord & fit assembler tout l'Equipage. Ses reproches & ses menaces y répandirent la honte & la consternation. Il ne dissimula point que le Roi, déterminé à ne pas souffrir dans les Anglois, ce qui étoit sévèrement défendu aux habitans du pays, lui avoit protesté qu'il feroit tailler en pièces à coups de sabre ceux qui donneroient cette sorte de scandale aux Japonois. Et pour inspirer plus de terreur aux coupables, il fit paroître un Interprète du Roi, qui fit la même déclaration de la part de ce Prince. A son retour, le Roi lui rendit une visite dans sa maison, & ne reprit ses manières caressantes qu'après s'être fait assurer qu'il avoit inspiré plus de retenue à tous ses gens. [Il lui dit aussi que la pièce de Serpillière, dont il lui avoit fait présent, avoit été consumée, dans l'incendie de sa Maison. C'étoit-là en redemandant une autre; aussi Saris lui promit-il de réparer cette perte].

† [PENDANT il se trouva quelques Anglois, si effrayés, ou si choqués de la menace du sabre, qu'ayant abandonné le Bâtiment, au nombre de sept, ils trouvèrent le moyen de se rendre à Nangazaqui, où ils s'engagèrent sans doute au service des Espagnols. Saris fut quelques jours sans pouvoir se procurer les moindres lumières sur leur retraite. Mais ayant appris la route qu'on leur avoit vû prendre, il fit des plaintes si éclatantes, qu'elles allèrent jusqu'à Domingo Francisco, Chef des Espagnols à Nangazaqui.] On fut surpris à Pirando de voir arriver Jean Comas, Marchand de cette Nation, avec deux lettres, l'une pour Saris, l'autre pour le Facteur Cocks, & des présens de confitures, qui ne surpassoient point en douceur, suivant l'expression de l'Auteur, les termes enmiellés des deux lettres. Domingo Francisco témoignoit beaucoup de chagrin de ce que les sept déserteurs étoient arrivés dans son absence, & partis du Japon, sans que lui ni les Jésuites en eussent la moindre connoissance. Il s'excusoit aussi d'avoir jamais dit que les Anglois fussent des hérétiques & des Pyrates. A l'égard des sept hommes, il croyoit que trois avoient pris la route des Manilles sur quelque Jonc Japonois, & que les quatre autres étoient montés sur un

SARIS.
1613.

Querelles
entre les An-
glois.

Désertion
de sept An-
glois.

(f) L'Onzième Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

SARIS.
1613.

Les Anglois
s'accordent
bien avec les
Japonois.

Saris se pro-
cure des Ma-
telots du Ja-
pon.

Danse d'Ours.

Grace accor-
dée à Saris.

Viste du Roi
de Krats, &
galanterie de
Saris.

un Bâtiment Portugais. Mais Saris comprit bien que ces excuses, qui faisoient tomber la faute sur autrui, étoient autant de fables. Il sçavoit que les Espagnols haïssent les Portugais, n'aiment point les Japonois, & ne sont pas plus aimés des uns & des autres.

LA bonne intelligence régnoit si constamment entre le Roi Foyné & les Anglois, que ce Prince faisoit souvent demander à Saris du bœuf & d'autres provisions du Vaisseau, préparées à la manière Angloise. Ses deux Ministres rendoient aussi de fréquentes visites au Comptoir. Un jour qu'ils se procurèrent l'amusement d'aller à bord avec le Facteur Cocks, le seul desir d'entretenir la paix & l'amitié leur fit répéter à l'Equipage toutes les raisons qui devoient faire éviter les querelles, sur-tout les combats. Non-seulement les loix du pays condamnoient à mort ceux qui prenoient des armes pour se battre, mais elles ordonnoient sous la même peine à ceux qui les rencontroient, de se réunir pour les tuer sur le champ à coups de sabre. [L'Auteur loue beaucoup la bonté du Seigneur Japonois, nommé Nobezane, sans expliquer les services qu'il rendit aux Anglois, ni le rang qu'il tenoit dans l'Etat.]

LE 14, Saris envoya son Interprète aux deux Rois, pour leur demander une douzaine de Matelots habiles, qu'il se proposoit de mener jusqu'en Angleterre. Les deux Princes étant alors engagés dans d'autres affaires, l'Interprète ne put parler qu'aux Secrétaires, qui lui répondirent qu'une demande de si peu d'importance ne méritoit pas l'attention de leurs Maîtres, & qu'il y avoit dans la Ville un grand nombre de gens désœuvrés qu'on trouveroit toujours disposés à partir. Ils ajoutèrent que les Hollandois en avoient emmenés plusieurs, mais qu'on ignoroit quel avoit été leur sort, & celui même du Vaisseau.

LE 18, les Anglois regurent la visite du Roi, qui leur avoit fait offrir le spectacle d'une danse d'Ours. Il n'y eut personne au Comptoir qui ne s'attendit effectivement à voir des Ours apprivoisés. Mais c'est un nom que les Japonois donnoient à trois Courtisannes & à quelques Comédiens, [qui dansoient avec des peaux d'Ours.] Ils amusèrent long-tems l'Assemblée par une musique & des figures de danses, qui causèrent peu d'admiration aux Anglois. LE 19, Saris fut vivement sollicité par le Chinois de qui il louoit sa maison, & par un Facteur Portugais, nommé Georges Duras, de s'employer auprès du Roi pour la liberté de deux honnêtes Japonois, dont tout le crime étoit d'avoir exhorté un Voleur à se sauver par la fuite. Il n'étoit question que d'un petit morceau de cuivre, qui ne valoit pas trois sols. Cependant le Voleur n'ayant pu éviter d'être pris, fut condamné à mort; & ceux qui lui avoient conseillé de fuir auroient subi le même châtiment, si Saris n'eût demandé grace pour eux avec beaucoup d'instances.

LE 20, Samedon, Roi de Krats, qui étoit venu rendre une visite d'amitié au Roi Foyné, fit prier les Anglois de le recevoir à bord, pour admirer toutes les curiosités de leur Vaisseau. Comme il devoit être accompagné des deux Princes de Firando, Saris se crut obligé de leur faire une réception d'autant plus galante, qu'il commençoit à n'être pas éloigné de son départ. Elle commença par une décharge de l'artillerie, qui fut suivie d'un magnifique festin, d'un concert de musique, & de plusieurs danses à l'Angloise. La fête finit, à la prière du Roi de Samedon, par un exercice des Canoniers Anglois, qu'on fit tirer à la marque pour un prix qui leur fut proposé.

posé.
envo
[L
le ter
polite
la ma
qu'il v
en té
les ter
tes ci
avoir

LE 5
bitans
d'inqui
tres all
tres sui
se réfé
la défi
laisser
pas d'o
d'autres
que la
assez de
de quelq
délibéré
me avis
nois; tr
Richard
joindre
toutes
recherch
pour obs
mettre.

LE 5
bord. On
pas de vi
cok, Ric
& William
sterling.
de son Ed
(b), quin
il lui étoit
perdu sep
tement, i
Nord; &

(g) Angl.
lizam Adams.

II. Par

posé. Les trois Princes furent si satisfaits de la galanterie de Saris, qu'ils lui envoyèrent chacun deux piques Japonaises & un Katan.

(L. 22, Saris envoya au Roi de Krats un présent, qui lui fut rendu dans le tems qu'il étoit à déjeuner dans la maison du jeune Roi. Il le reçut avec politesse, & il fit dire à Saris qu'il lui avoit une double obligation, tant pour la manière dont il l'avoit regalé à bord, que pour le présent considérable qu'il venoit de lui faire: Qu'il n'avoit pas mérité cette faveur, & que pour en témoigner sa reconnoissance, il seroit charmé de voir les Anglois dans les terres de sa dépendance. Le 26, on fit mourir avec les cérémonies décrites ci-devant un Japonois convaincu de vol, ou suivant d'autres, pour avoir mis le feu à une maison.]

Les préparatifs des Anglois pour leur départ ne pouvant être cachés aux habitans de Firando, il s'en présenta plusieurs à Saris, avec de grandes marques d'inquiétude pour les dettes de quelques particuliers de l'Equipage. Leurs plaintes allarmèrent les Officiers du Vaisseau, parce qu'elles pouvoient avoir d'autres suites. On prit le parti de payer sur le champ, tout ce qui étoit dû, en se réservant le droit de déduction sur les gages des débiteurs: & pour arrêter la défiance des Japonois, Saris fit déclarer, qu'à l'exemple des Hollandois, il laisseroit dans son absence un Comptoir à Firando. En effet, quoiqu'il n'eût pas d'ordre exprès de la Compagnie pour cet Etablissement, il considéroit que d'autres Capitaines en avoient formé de la même nature à Siam & à Patane; que la Patente de l'Empereur lui en accordoit la liberté; & qu'il lui restoit assez de marchandises pour fournir à l'entretien des Facteurs, jusqu'à l'arrivée de quelqu'autre Vaisseau de la Compagnie. Le Conseil, qu'il assembla pour délibérer encore sur une affaire de cette importance, s'étant trouvé de même avis, il choisit pour composer le Comptoir, huit Anglois & cinq Japonois; trois avec la qualité d'Interprètes; deux avec celle de Domestiques. Richard Cocks, nommé pour les commander, reçut ordre non-seulement de joindre aux lumières qu'on s'étoit déjà procurées sur le commerce du Japon, toutes celles qu'il pourroit tirer de l'expérience, mais encore d'étendre ses recherches jusques dans la Corée, le Tushmay & les autres pays voisins, pour observer s'il n'y avoit point des avantages plus considérables à s'y promettre.

Le 5 de Décembre, Cocks & ses compagnons vinrent faire leurs adieux à bord. On nous a conservé leurs noms: William Adams, qui ne se laissoit pas de vivre au Japon, après y avoir déjà passé douze ans. Tempest Pencok, Richard Wickam, William Eaton, Walter Carwarden, Edouard Sares, & William Nelson. Leurs appointemens annuels (g) étoient de cent livres sterling. Saris, déterminé à mettre à la voile dès le même jour, fit la revue de son Equipage, qui se trouvoit réduit à quarante-six Anglois, cinq Swarts (h), quinze Japonois & trois Passagers. [Depuis son arrivée dans cet endroit, il lui étoit mort deux hommes; un troisième avoit été tué, & il en avoit perdu sept par la désertion.] Par les observations, qu'il renouvela fort exactement, il trouva l'Isle de Firando au 33^e. degré 30 minutes de latitude du Nord; & pour variation, 2 degrés 50 minutes, Est.

SARIS.
1613.

Dettes des
Anglois
payées.

Saris établit
un Comptoir
à Firando.

Derniers a-
dieux & noms
des Facteurs.

LE

(g) *Angl.* Les appointemens annuels de Wil-
liam Adams. R. d. E.

(h) Ces Swarts sont vrai-semblablement des
Indiens. R. d. E.

SARIS.
1613.
Le Vaisseau
Anglois quitte
le Japon.

Le plan de la navigation étoit de se rendre à Bantam, en suivant les Côtes de la Chine. On eut d'abord le vent si favorable, qu'ayant porté au Sud quart à l'Ouest, on se trouva le lendemain à soixante-neuf lieuës de Firando. Ce ne fut pas sans avoir senti le grand Courant, qui sort entre la Corée (i) & la Chine, ni sans avoir éprouvé la violence de cette Mer. Étant au 29°. degré, on porta à l'Ouest-Sud-Ouest, pour doubler le Cap de Lambor, [sur les Côtes de la Chine.] La Mer étoit si grosse & le vent si impétueux, que les Matelots eurent besoin d'employer tout leur art.

Route depuis
Firando, jus-
qu'à Bantam.

Le 12 avant le jour, la sonde donna trente-cinq brasses sur un fond bourbeux. Le matin, lorsqu'on se jugeoit fort proche des Côtes de la Chine, on s'aperçut que ce qu'on avoit pris pour la terre n'étoit qu'une Flotte de plus de trois cens Joncs, dont les moindres paroissoient de vingt ou trente tonneaux. Il en vint deux assez près du Vaisseau. On ne fut pas tenté de les arrêter, après les avoir reconnus pour des Pêcheurs: mais on fit inutilement toutes sortes de signes pour engager quelques-uns de leurs Matelots à venir à bord. Avant midi, on découvrit, à quatre lieuës, deux Isles qui se nomment les Pêcheurs, vers le 25°. degré 55 minutes (k) de latitude du Nord. Ensuite on porta au Sud-Sud-Est, en suivant la terre avec un très-gros vent. A sept heures du soir, la lumière de la Lune fit reconnoître un roc, qui se trouvoit directement dans la course du Vaisseau, & qui doit être, suivant le calcul de Saris, à douze lieuës des Isles des Pêcheurs. On s'en approcha d'environ deux fois la longueur du Vaisseau, sans trouver moins de trente brasses. Saris fit porter de-là au Sud, avec le vent constamment en poupe.

Erreur des
Cartes.

Le 13, on tourna au Sud-Ouest, en suivant à cinq lieuës les Isles qui sont au long des Côtes de la Chine. Le 14, on tint la même course; & le jour suivant, on apperçut quantité de Bâtimens pêcheurs, auxquels la violence du vent ne permit pas de parler; mais ils firent signe au Vaisseau de porter à l'Ouest. Ce fut du moins le sens qu'on crut devoir donner à leurs signes, parce qu'on n'étoit alors qu'à trois lieuës de la terre. La latitude étoit ce jour-là de 21 degrés 40 minutes du Nord; & depuis le 12, on crut n'avoir pas fait moins de cent-quarante lieuës. Les Isles qui bordent les Côtes de la Chine sont plus au Sud qu'on ne les a placées dans les Cartes. Vers trois heures après-midi, on eut la vûe de l'Isle San-cha; & s'en étant approché jusqu'à deux lieuës, on porta de-là vers le Sud-Ouest au long de la terre.

Le 18, la latitude étoit de 15 degrés 43 minutes du Nord; & depuis le 15, on crut avoir fait cent-quarante lieuës Sud-Ouest quart au Sud. A cinq heures après-midi, on eut la vûe de Pulo-Kotan, à cinq lieuës de distance. Cette Isle, qui paroît fort haute, est à vingt lieuës, vers l'Ouest, d'un fameux rocher, nommé Plaxel. La sonde ne trouva point de fond dans cette grande mer. Mais le matin du jour suivant, on eut la satisfaction de reconnoître à deux lieuës la Côte de Kamboya, qu'on suivit Sud quart à l'Est, sans perdre la terre de vûe. On se trouvoit à midi, au 13 degré 31 minutes du Nord, après avoir fait quarante-quatre lieuës depuis le midi du jour précédent. [Com-
me

(i) Il y a dans l'Original l'Isle de Corée, sur-
quoi les Auteurs Anglois remarquent que ce
Pays a passé effectivement pour une Isle, en-

core longtems après que cette Relation a été
écrite. R. d. E.

(k) Angl. 59 minutes. R. d. E.

COSTE

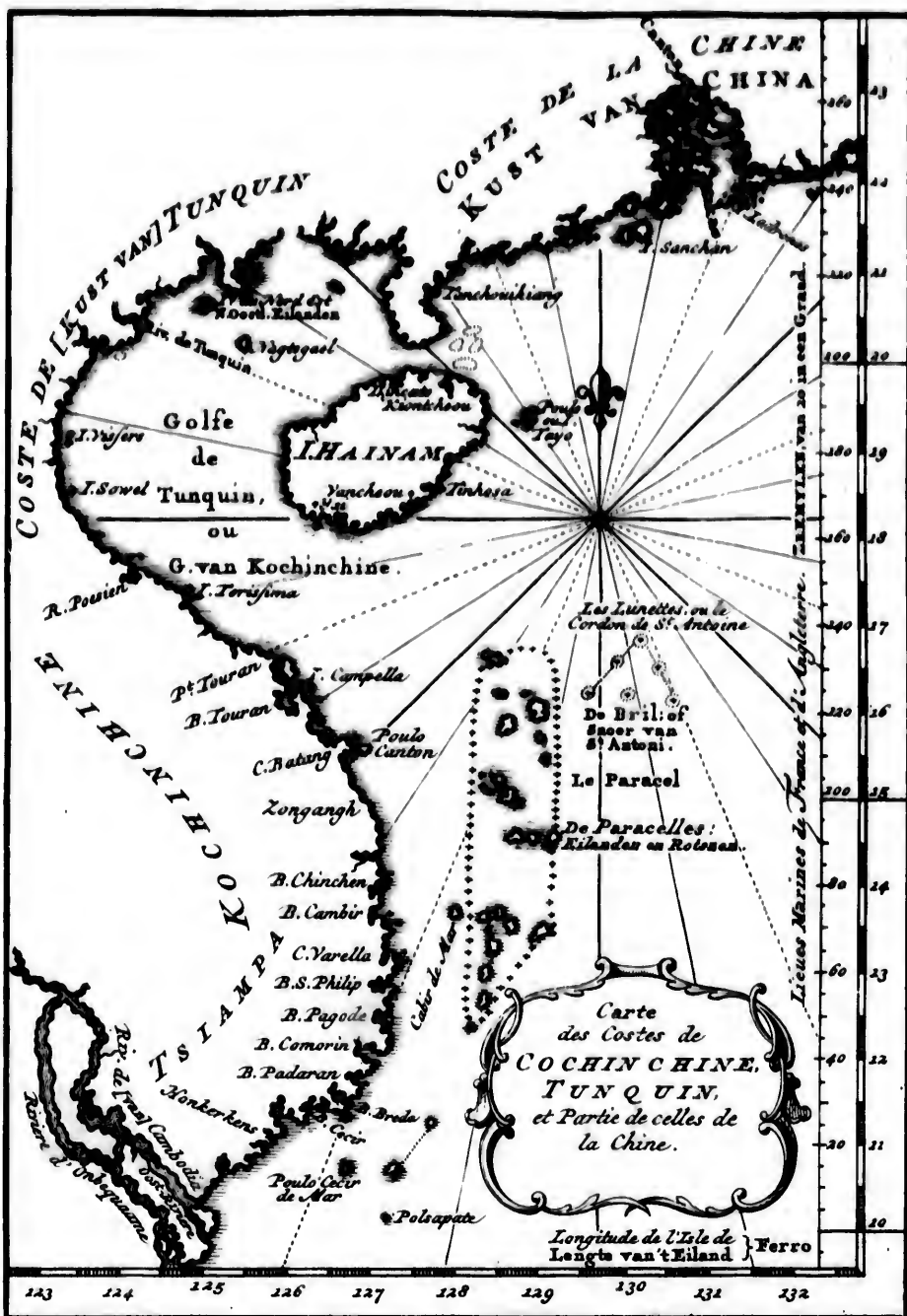
243

243

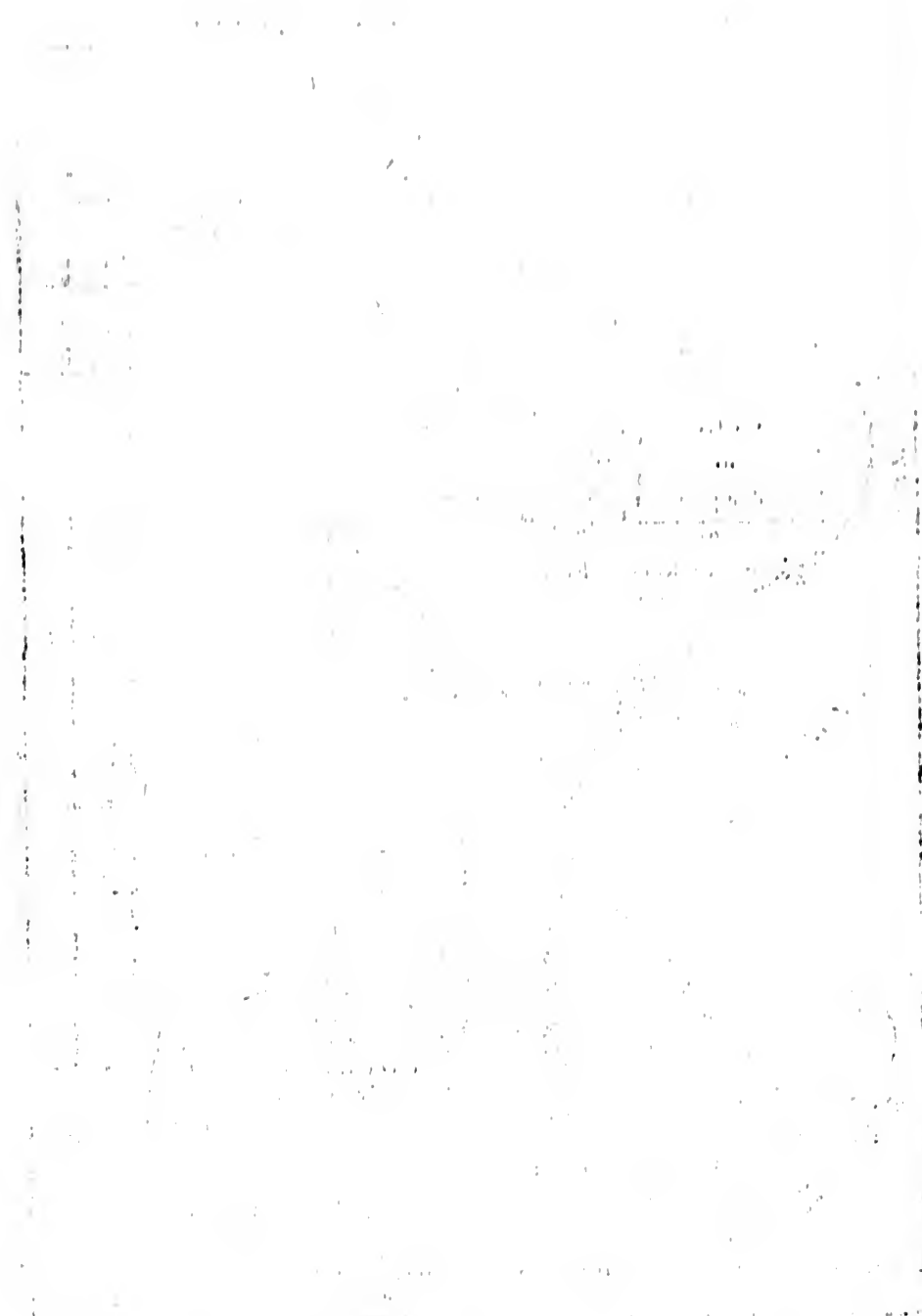
K

t les Cô-
 é au Sud
 de Firan-
 e la Co-
 Mer. E-
 le Cap de
 e vent si
 t.
 ond bour-
 Chine, on
 te de plus
 ente ton-
 de les ar-
 ument
 ts à venir
 ui se nom-
 du Nord.
 gros vent.
 un roc, qui
 être, sui-
 n s'en ap-
 r moins de
 amment en

 les qui sont
 le jour sui-
 violence du
 e porter à
 ars signes,
 de étoit ce
 rut n'avoir
 s Côtes de
 Vers trois
 t approché
 a terre.
 z depuis le
 ud. A cinq
 e distance.
 un fameux
 ette grande
 onnoître à
 sans perdre
 du Nord,
 ent. [Com-
 me
 Relation a été
 E.



J.V. Schlegel delin.
 KAART van de KUSTEN van KOCHINCHINE, van TUNQUIN, en
 Gedeeltelyk van de CHINESSE-KUST.



me o
Sud-
flam
car l
Côte
Nord
tant o
elle n
Saris
ge. L
quant
d'une
qui se
en ce
de de
latitud
trente
suiyan
l'Ouef
là au
L E
n'étoi
les cal
puis le
depuis
demie
vers la
sieurs
Détroi
qui av
Angloi
L E
ta la fo
roc all
fort él
se, ma
La latit
Sud qu
découv
fort bo
L E
voile à
Saris ap
Trade-
& l'on

(1) La

me on se croyoit à la hauteur de Varella,] on continua d'avancer au Sud-Sud-Ouest, sans trouver de fond à cinquante brasses, quoiqu'on se tint constamment à deux lieuës du rivage. Les Cartes placent Kamboya trop à l'Est; car la course qu'on est obligé de prendre à quelque distance pour suivre les Côtes, fit connoître à Saris que cette terre est Sud-Sud-Ouest & Nord-Nord-Est. Elle est bordée de quantité de rocs, qui se présentent comme autant d'Isles, l'une à la distance d'une lieuë, l'autre d'une lieuë & demie. Mais elle n'a point d'autres dangers, de ceux du moins qui peuvent s'appercevoir. Saris observe encore qu'on trouve les vents de commerce au long du rivage. Le 20, on étoit au 10^e. degré 53 minutes du Nord, après avoir fait cinquante-quatre lieuës Sud quart à l'Ouest. Deux heures après, on eut la vûe d'une petite Isle, qu'on prit pour celle qui est à l'extrémité des Basses, & qui se nomme Pulo-Siti. On porta au Sud-Ouest, pour doubler cette Isle; en consultant toujours le Journal de Linschoten, qu'on avoit pris pour guide depuis Firando, & qui s'étoit trouvé fort exact (1). Le 21, on eut pour latitude 9 degrés 43 minutes du Nord; &, suivant les calculs, on avoit fait trente-quatre lieuës. Pulo-Kondor se fit voir à cinq lieuës le matin du jour suivant, & l'on crut avoir fait quarante-une lieuës, Sud-Ouest quart à l'Ouest, en se trouvant à midi au 8^e. degré 20 minutes du Nord. On porta de-là au Sud-Sud-Ouest, vers la terre qui se nomme les Sept-Points.

Le 25, à quatre heures du matin, on apperçut Pulo-Timon, dont on n'étoit qu'à cinq lieuës. La latitude, 2 degrés 38 minutes du Nord; & par les calculs, on crut avoir fait cent-une lieuës Sud-Sud-Ouest $\frac{1}{2}$ Ouest, depuis le 22. Le 28, après avoir fait quatre-vingt-deux lieuës Sud-Sud-Est depuis le 25, on crut pouvoir juger à la vûe, qu'on n'étoit qu'à une lieuë & demie de China-Bata, qui est une terre basse, couverte d'arbres & de ronces vers la pointe Sud-Ouest. En portant l'après-midi, au Sud-Sud-Est, entre plusieurs petites Isles qui forment les Détroits de China-Bata, on trouva que ces Détroits sont exactement placés dans la Carte de Janfon Mole, Hollandois, qui avoit fait présent de ce fruit de ses observations au Capitaine Hippon, Anglois, de qui la Compagnie des Indes l'avoit reçu.

Le 29, un peu avant midi, l'eau changeant tout-d'un-coup de couleur, on jeta la sonde, qui ne trouva que sept brasses & demi. Bientôt on apperçut un roc assez élevé, qui paroît triangulaire & fort aigu du côté du Sud. Il n'est pas fort éloigné, à l'Ouest, de l'entrée des Détroits. Sa situation est dangereuse, mais il est placé fort exactement dans les Cartes, avec ses profondeurs. La latitude de ce jour, étoit de 4 degrés 6 minutes du Nord; & la course au Sud quart à l'Ouest, de trente lieuës. La multitude de Basses que la sonde fait découvrir de tous côtés, obligea de jeter l'ancre le soir sur sept brasses d'un fort bon fond de sable.

Le 30 au matin, on vit paroître le Vaissau Anglois le Darling, qui faisoit voile à Coromandel. Son Equipage étoit de vingt-un Anglois, & neuf Swarts. Saris apprit d'eux la mort de Sir Henri Middleton & la perte du Vaissau le Trade-Incréase. On porta pendant le jour au Sud-Sud-Ouest, demi-Ouest, & l'on fit quinze lieuës. La nuit suivante, tandis qu'on avançoit avec toutes les

SARIS.
1613.
Autre erreur
des Cartes.

On approche
de China-Bata.

Ecueil fort
dangereux.

(1) La 12^e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

SARIS.
1613.
Dangers que
les Anglois
évitent.

les voiles, quelques Matelots prêtèrent heureusement l'oreille au bruit des flots, qui battoient sur une chaîne de rocs abîmés. On laissa aussitôt couler l'ancre, sur un fond de dix-sept brasses & demi. Cette précaution sauva le Vaisseau d'un péril d'autant plus pressant, que la marée commençant à baisser, il auroit pu demeurer engagé au milieu de cet écueil. Le matin du jour suivant, on eut la vûe de la haute terre de Sumatra, & celle d'une Ile. On passa ensuite au long d'une chaîne de rocs, qui n'étoient qu'à un mille sur la droite, en laissant de l'autre côté à deux lieues, trois petites Isles, qui présentent la forme d'un triangle. Cependant le fond se trouvant depuis neuf jusqu'à vingt-deux brasses, on se seroit approché de la Côte de Java, qu'on voyoit à sept ou huit lieues, si l'on n'eût été fixé tout-d'un-coup par un calme, qui dura toute la nuit & tout le jour suivant. Le 2 de Janvier, on eut un peu de vent, à l'aide duquel on remit à la voile. Mais on ne regretta point d'avoir été retenu plus de vingt-quatre heures, lorsqu'entre huit & neuf heures du matin, on rencontra l'Expédition, Vaisseau Anglois, qui retournoit en Europe. Il n'y eut point d'Anglois, dans l'Equipage de Saris, qui ne profitât de cette occasion pour écrire à ses amis d'Angleterre.

1614.

Ils relâchent
à Bantam.

Le 3, on entra heureusement dans la Rade de Bantam. Mais la satisfaction de Saris fut troublée, par le chagrin de n'y trouver rien de prêt pour sa cargaison. L'excuse de ceux qu'il y avoit laissés dans cette vûe, fut qu'ils ne s'étoient point attendus à le revoir si-tôt. Cette négligence causa beaucoup de tort aux Anglois; car lorsqu'on fut à Bantam, & qu'étant prêts de retourner en Europe, ils vouloient charger du poivre, on en fit monter le prix à l'excès. Kevi, Marchand Chinois, le déclara ouvertement à Saris, [& refusa de lui en vendre pour douze Réaux & demi, les 10 sacs.]

Etat du
Comptoir de
Bantam, &
réparations de
Saris.

DE dix hommes dont le Comptoir de Bantam étoit composé, au départ des Anglois pour le Japon, il ne s'en trouvoit que cinq de vivans. Saris n'en avoit perdu qu'un dans le voyage de Firando à Bantam. L'état du Comptoir lui fit juger combien il étoit nécessaire de se ménager la faveur du Gouvernement. Il rendit des devoirs assidus au Gouverneur de Bantam, & lui offrit divers présens. Mais il n'apporta pas moins de soins à rétablir l'ordre dans les magasins & dans leur administration. La dépense du Comptoir, qui étoit excessive en liqueurs fortes, fut réduite à de justes bornes, & le nombre des Esclaves Indiens diminué. Avec beaucoup d'attention à satisfaire tout le monde, Saris obtint que le prix du poivre fût modéré. Il en acheta mille sacs, de Kevi & de Lakmoy, deux des plus riches Négocians de la Ville, à treize piéces de huit pour dix sacs. Dans le poids, il s'aperçut de quelques différences, qui n'étoient point à son avantage. Loin d'en prendre droit de faire des plaintes trop dures, il n'employa que des politesses pour faire remarquer cette injustice; & ses reproches furent accompagnés d'un présent de cinq piéces de huit, qu'il fit au premier Commis. Il en fut dédommagé par des témoignages efficaces de zèle & de reconnaissance. Au milieu de tant de soins, il eut à se défendre d'un accident terrible, qui lui fut cependant moins funeste qu'aux habitans de Bantam. Le 16, étant sur son Vaisseau, il vit toute la Ville en flammes, & l'ardeur du feu déchaînée avec tant de furie, qu'il jugea toutes sortes de remèdes impossibles. Il se hâta d'envoyer ses gens au rivage, pour donner au Comptoir des secours qu'il ne croyoit que trop inutiles. Ils trouvèrent la Ville entièrement

Terrible In-
cendie.

ment

ment
d'Ang
LE
duire
Elle
voir

” T
” vot
” ni c
” vou
” joye
” si lo
” man
” nou
” dilig
” j'ai
” à V
” long
” vot
” Roy

LES
Roi.
nongoit
défaut
est obli
même
On trou
LE 2
restes d
Holland
LE 2
révolté
ciers.
voit ave
ment ma
la mer.]
collois.

LE pr
nir le Da
doubler.
troit à la
de-là il in
ENFI
Il observ
douze he

ment brûlée; mais, par une faveur extraordinaire du Ciel, les Comptoirs d'Angleterre & de Hollande avoient eu le bonheur d'échaper aux flammes.

LE 20, Saris pria Lakmoy & Lan-ching, deux Négocians Chinois, de traduire en langue Malayenne la Lettre du Roi de Firando au Roi d'Angleterre. Elle étoit en caractères de la Chine. La voici, telle que l'Auteur a crû devoir la conserver.

SARIS.
1614.
Deux Chinois traduisent la Lettre du Roi de Firando.

„ **T**RES puissant Roi, je ne puis assez vous exprimer combien votre
 „ Lettre affectionnée & votre noble présent, qui m'ont été rendus par
 „ votre Sujet le Capitaine Jean Saris, ont répandu de joye dans mon cœur,
 „ ni combien je m'estime heureux de jouir de l'amitié de Votre Hauteſſe. Je
 „ vous en fais mes remercimens, & je vous en demande la continuation. Ma
 „ joye est extrême d'avoir vû arriver vos Sujets dans ma petite Ile, après un
 „ si long & si dangereux voyage. Ma bonne volonté & mon secours ne leur
 „ manqueront point dans leur digne & louable entreprise de découvrir de
 „ nouvelles terres & d'exercer le commerce. Je ne puis trop exalter leur
 „ diligence & leur zèle. Ainsi me rapportant à eux-mêmes du récit de ce que
 „ j'ai fait pour eux & des bons traitemens qu'ils ont reçus de moi, j'envoie
 „ à Votre Hauteſſe une petite marque de mon estime, & je lui souhaite une
 „ longue vie. De mon Château de Firando, le 6 de notre dixième mois.
 „ Votre affectionné ami, le Commandant de l'Ile de Firando au Japon.
 „ FOYNE-SAM-MASAM.

LES deux Chinois ne s'accordèrent point sur la prononciation du nom du Roi. Lanching vouloit que ce fût Foyne-Fofchi-Siam; & Lakmoy le prononçoit comme il est ici. L'Auteur observe que cette différence vient d'un défaut des caractères Chinois, & que pour exprimer les noms propres, on est obligé à la Chine, d'emprunter les caractères des autres mots qui ont le même son ou qui en approchent le plus; ce qui cause beaucoup d'erreurs. On trouve la même remarque dans Joseph Acoſta.

Remarque sur le nom.

LE 22, Bantam fut affligé d'un nouvel Incendie, qui consuma quelques restes de maisons échappées aux dernières flammes. Mais les Comptoirs de Hollande & d'Angleterre furent encore préservés.

LE 26, il arriva un Bâtiment de mille tonneaux, dont l'Equipage s'étoit révolté dans l'Ile Mayo, jusqu'à prendre les armes pour égorger ses Officiers. Cet horrible complot avoit été découvert par un Ecossois, qui en avoit averti le Capitaine. Les chefs de la sédition avoient été surpris au moment marqué pour l'exécution de leur crime, [& jettés sur le champ dans la mer.] Il se trouvoit sur le même Vaisseau plusieurs soldats Anglois & Ecossois.

Sédition sur un Vaisseau Hollandois.

LE premier de Février, on fut surpris au Comptoir Anglois, de voir revenir le Darling, qu'une tempête furieuse avoit mis dans la nécessité de se radouber. Il fut résolu, dans une assemblée de tous les Chefs, qu'il retourneroit à la voile incessamment pour Sokadana, dans l'Ile de Borneo, & que de-là il iroit à Siam & à Patane.

ENFIN Saris, ayant achevé sa cargaison, leva l'ancre le 13 de Février. Il observa dans les Détroits de la Sonde, que la marée y monte pendant douze heures à l'Est, & que le reflux à l'Ouest dure aussi douze heures. Le

Départ de Saris pour l'Europe.

SARIS.
1674.

16 de May, il arriva dans la Baye de Saldanna, où il trouva un Vaifseau de Londres, nommé *la Concorde*. Avant qu'il en eut pu recevoir des informations, quelques Habitans du Pays s'approchant dans leurs Barques, lui firent des plaintes fort vives par leurs signes. Ils accusoient l'Equipage de la Concorde de les avoir insultés fans raison, & de leur avoir enlevé deux hommes. A la vérité ces malheureux Nègres s'étoient défendus, & reconnoifsoient même qu'ils avoient blessé quelques Anglois, mais n'ayant pas commencé la querelle, ils demandoient que les deux Prisonniers leur fussent restitués, & que si les Européens n'avoient pas besoin de leurs services, ils ne vinsent pas troubler leur repos. Saris s'employa volontiers pour terminer ce différend. Il en eut plus de facilité à se procurer des rafraichissemens, pendant vingt-trois jours qu'il passa dans la Baye; &, prenant le parti de faire saler une grosse provision de chair de bœuf, il trouva, contre l'opinion commune, que le sel y prenoit aussi-bien qu'en Europe. Un Vaifseau Hollandois, qui faisoit voile à Bantam, sous la conduite du Capitaine Cornelis Van-Harte, vint jeter l'ancre le 19, à la portée de la voix du Vaifseau Anglois.

Il appaise les
Nègres de
Saldanna.

LE 27 de Septembre, Saris arriva heureusement à Plymouth, [où il eut à essuyer, pendant cinq ou six semaines, un tems fort orageux; & se trouva dans un danger plus grand qu'aucun de ceux où il avoit été, durant tout son Voyage.]

Remarques
ajoutées à son
Journal.

ON trouve à la fin de son Journal quelques remarques détachées, dont il vante la certitude. Yedzo, dit-il, en faisant remonter ses Lecteurs à l'année 1613, est une Isle éloignée du Japon d'environ dix lieues au Nord-Ouest. Ses Insulaires sont blancs, & de fort bon caractère, mais si couverts de poil, qu'à la première vûe, on les prend pour des singes. Ils n'ont point d'autres armes que l'arc, mais leurs flèches sont empoisonnées. L'Isle produit de la poudre d'or, que les Habitans donnent en échange aux Japonois pour les nécessités de la vie. Ils ne connoissent l'usage des poids & des mesures que sur le bord de la mer, où se font ces échanges. Le plomb, le fer & le ris sont les principales marchandises qu'ils reçoivent du Japon. Leur Ville Capitale, ou plutôt celle qui est connue par le commerce, se nomme Machma. Les Japonois y ont plus de cinq-cens familles, & un Fort dont le Gouverneur porte le nom de Machmadona. C'est-là que la plus grande partie des Insulaires vient tous les ans, sur-tout au mois de Septembre, pour y faire leurs provisions. Au mois de Mars, ils y apportent du faumon & d'autre poisson sec. Les Japonois n'ont de commerce réglé qu'avec cette Ville. Plus loin au Nord, on trouve d'autres Peuples d'une si petite stature, qu'ils ne sont connus que sous le nom de Nains; [mais ceux qui habitent les Côtes Méridionales, sont de la taille des (*m*) Japonois.] Entre l'Isle d'Yedzo & le Japon, il y a un Courant fort impétueux, qui part de la Corée, & qui a sa direction à l'Est-Nord-Est. Les vents sont ici généralement, comme au Japon, Nord depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Mars, & Sud pendant l'autre partie de l'année.

Ville de
Machma dans
l'Isle d'Yedzo.

(*m*) Tout ce qu'on dit de cette race de Pigmées, & de ces Hommes velus, est pure fiction. Les contes que les Chinois débitent sur ces Habitans de Yedzo, sont encore plus fabuleux. Voyez la Description de la Chine par du Halde. Vol. II. pag. 248.

LATITUDES

Illes d
V
Isle pr
L
V
Isle de
Baye c
V
Cap de
Machia



Div

⊕ [C
cu
confidère
avec la q
faire l'ou
n'apporte
que le re
même.
peine de
à celles d
LE 7
tophe Co
Anglois d
Bantam,
LE 23
rent indif

(*) C'est
de l'Origina
(b)
I. pag. 384.
Observations
dans son séjo
mens arrivés
le mois d'Oct
1609; & fu

L A T I T U D E S.

SARIS.
1614.

Inles d'Angoxas.....	16	20 S.	Bachian.....	0	50 S.
Variation.....	13	00	Variation Est.....	4	48
Ile près de Mozambique..	16	32	Pelebère.....	0	26
Longitude.....	76	10	Variation.....	3	28
Variation Ouest.....	11	50	Fort Espagnol à Tidor....	0	50
Ile de Moyella.....	12	13	Ile Doy.....	2	35
Baye de Tamarin.....	12	35 N.	Variation Est.....	5	20
Variation Ouest.....	18	42	Firando	33	30
Cap de Comorin.....	7	42	Variation Est.....	2	50
Machian.....	0	15			



C H A P I T R E VI. (a)

Divers événemens arrivés à Bantam & dans d'autres Parties des Indes Orientales, depuis le mois d'Octobre 1605, jusqu'au même mois 1609.

¶ [CET article est annoncé dans le précédent, comme une suite utile & curieuse du même Journal. Mais il semble au contraire que si l'on considère la fortune de Saris dans ses différens degrés, son voyage au Japon avec la qualité d'Amiral, & même l'ordre simple des années, il auroit dû faire l'ouverture de cette longue Relation. Aussi les Auteurs de ce Recueil n'apportent-ils pas d'autre raison pour justifier un renversement si manifeste, que le respect qu'ils ont cru devoir aux intentions de] l'Auteur. C'est Saris même. Il étoit Facteur au Comptoir Anglois de Bantam, lorsqu'il prit la peine de recueillir toutes ces observations, qui peuvent servir de supplément à celles d'Edmond Scot. (b)

SARIS
1605.
Remarques
préliminaires.

LE 7 d'Octobre 1605, l'Amiral Henri Middleton, & le Capitaine Christophe Colthurst, partirent de Bantam pour retourner en Angleterre. Les Anglois du Comptoir tuèrent le 8, un Esclave de Keygno Varo, Seigneur de Bantam, dans l'entreprise actuelle de brûler leur maison.

LE 23, quelques Hollandois, arrivés sur un Jonc de Priaman, racontèrent indiscretement que Sir Edouard Michelburne & le Capitaine Davis étoient sur

Les Anglois
accusés de
violence.

(a) C'est le Chapitre XVII. du III. Livre de l'Original. R. d. E.

(b) Voici le Titre que Purchaff Vol. I. pag. 384. a mis à la tête de ces Remarques, *Observations du Capitaine Jean Saris faites pendant son séjour à Bantam, sur divers Evénemens arrivés dans les Indes Orientales, depuis le mois d'Octobre 1605, jusqu'au même mois 1609; & sur les Marchés & les Marchandises*

de ces Contrées. Le tout rapporté d'après sa propre Expérience, ou des Relations d'autrui; Extrait de son grand Livre & ajouté ici comme un supplément à son premier Voyage, & à la Relation de Scot. A quoi on a ajouté quelques Remarques du-dit Auteur sur les Villes les plus marchandes, & les Marchandises du plus grand débit dans cette partie du Monde.

SARIS.
1605.Ils se justi-
fient à la Cour.

sur cette Côte, & qu'ils avoient pris dans les Détroits un Jone de Guzarate, qui venoit de Bantam à Priaman. Sur le bruit de cette nouvelle, les Anglois du Comptoir furent appellés le 25, à la Cour. On leur demanda s'ils connoissoient Michelburne, & s'il étoit vrai qu'il eût commis une telle violence contre les amis du Roi, qui ne lui avoient fait aucun mal? Ils répondirent qu'à la vérité ils connoissoient un Anglois de ce nom, mais qu'ils ignoroient s'il étoit dans ces Mers, & s'il s'étoit faisi d'un Bâtiment Guzarate; ou que ne l'ayant appris que par le récit des Hollandois, ils y ajoûtoient si peu de foi, qu'ils soupçonnoient au contraire de cette injustice un Vaisseau de Hollande qui étoit sorti de la Rade de Bantam deux jours avant le départ du Guzarate. Leur apologie fit suspendre du moins les résolutions de la Cour jusqu'à d'autres éclaircissemens. Le 26, Verhagen, Amiral Hollandois, partit pour la Hollande avec deux Vaisseaux; [les Anglois profitèrent de cette occasion pour écrire à la Compagnie l'état des affaires dans ces quartiers.] Michelburne arriva le 29. On s'attendoit à voir renouveler la querelle du Guzarate; mais soit que la Cour eût résolu de se borner à ses premières plaintes, ou quelle craignit une réponse trop ferme, cette affaire fut enseveli dans le silence. Cependant Saris & Towtson prièrent Michelburne de ménager les amis du Roi de Bantam. Il s'y engagea par une promesse, que les deux acteurs ne manquèrent pas de communiquer à la Cour; & le 2 de Novembre, il partit pour les Détroits de Pallingban.

Les Hollan-
dois vont à la
découverte
d'une nouvel-
le Isle.

LE 13, à l'arrivée d'un petit Bâtiment Hollandois, nommé *le Petit-Soleil*, [qui venoit des Moluques,] il en partit un autre pour aller à la découverte d'une Isle qu'on nommoit, sans la connoître, l'Isle de la nouvelle Guinée, où l'on prétendoit, sur divers bruits, qu'il se trouvoit de l'or en abondance. [Le 24, Vanfoult fit voile pour Coromandel.] Ce secours auroit été nécessaire aux Hollandois dans les tristes circonstances, où leur Comptoir étoit réduit à Patane. Il y avoit été consumé depuis peu par les flammes, avec toutes leurs marchandises. Leur Amiral Warwick répara néanmoins une partie de cette perte, par la prise d'une riche Caraque Portugaise, qui faisoit voile à Macao avec sa cargaison de foye crue & d'autres richesses.

1606.

Plaintes des
Chinois de
Bantam con-
tre les An-
glois.

LE 2 de Janvier 1606, un Jone de Bantam, frété par les Chinois de cette Ville, mit à la voile pour Tamor. Sa cargaison étoit composée de plaques d'argent fort minces, de la grandeur de la main, de fer d'Angleterre, de porcelaine grossière, de taffetas, de paons de la Chine (c) & de petites cloches. Mais les Chinois revinrent bientôt (d) en faisant retentir leurs plaintes contre Michelburne, qu'ils accusoient de leur avoir enlevé ce qu'ils avoient de plus précieux. Ils en demandèrent la restitution au Comptoir, [qui alléguait pour sa défense que le Vaisseau de Michelburne n'appartenoit point à la Compagnie des Indes Orientales, & que n'ayant aucune relation avec les Anglois de Bantam, ils ne devoient pas répondre de sa conduite.]

L'AMIRAL & le Scha Bandar, qui étoient assez bien disposés pour les Anglois, trouvèrent des moyens de conciliation [Mais la vengeance tomba sur] une Frégate Hollandoise, qui revenoit alors (e) des Moluques. Elle en apporta

(c) Ces Paons de la Chine, sont dans l'Original des poëles, ou d'autres utensiles à la Chinoise. R. d. E.

(d) *Angl.* le 20, on vit arriver un Jone

Chinois. R. d. E.

(e) Ce mot alors doit s'entendre du 23 de May. R. d. E.

toit
avoit
le R
Ayar
de Pa
trouv
le pil
Cour
dre fa
à leur
LE
une ri
Hollan
qui av
l'Equip
les Ha
neuf I
même
avoir r

LE
comme
horribl
que la

LE
mais le
me nui
de foye
Hollan
avoit é
de giro
Frégate
bre de
peu, m

LE
qu'il y a
ral, non
autres V
rice, l'E
Lion Bla
Ville, i
avoient
débarque
un de se

(f) *Angl.*
Claes Simo
(g) il
II Par

toit les Marchands de cette Nation, que Bastianfon y avoit laissés, & qui avoient été dépoüillés & chassés par les Espagnols, [qui avoient aussi enlevé le Roi de Ternate qu'ils vouloient envoyer en Espagne, à ce qu'on disoit.] Ayant rencontré à dix lieües de Jakatra la Flotte de Bantam, qui revenoit de Pallingban, où elle avoit porté la guerre, les malheureux Hollandois n'y trouvèrent que des Ennemis & des Voleurs, qui achevèrent de les ruiner par le pillage. En vain s'efforcèrent-ils d'obtenir la restitution de leurs biens à la Cour de Bantam. On écouta leurs plaintes, mais sans leur accorder la moindre satisfaction. La Flotte Javane arriva le 29, [de May,] & ne fit qu'insulter à leur disgrâce.

LE 15 de Juin, un Capitaine Chinois de Bantam, arrivé de Banda avec une riche cargaison de fleur & de noix de muscade, apprit à Saris que les Hollandois avoient découvert l'Isle de la nouvelle Guinée, & que le Vaissseau qui avoit formé cette entreprife étoit actuellement à Banda. Mais les gens de l'Equipage racontoient qu'étant descendus au rivage pour lier commerce avec les Habitans, ils avoient été reçus avec une nuée de flèches, qui avoient tué neuf Hollandois. Ces riches Insulaires n'étoient que des Payens barbares, & même Antrophophages. Ainsi les Aventuriers Hollandois étoient revenus sans avoir tiré aucun fruit de leur course.

LE 6 d'Août, il y eut une Eclipsè de Lune, qui dura deux heures. Elle commença vers huit heures du soir. Les Chinois & les Javans firent un bruit horrible avec leurs mortiers & leurs poeles, en criant de toutes leurs forces que la Lune étoit morte.

LE 4 d'Octobre, un furieux Incendie consuma le Quartier des Chinois, mais les Anglois eurent le bonheur de s'en garantir. Dans le cours de la même nuit, une Caraque Hollandoise, chargée de [quinze] mille sacs de poivre, de soye crue & de sucre de la Chine, mit à la voile pour la Hollande. Le 5, les Hollandois virent arriver des Moluques leur Vaissseau le *Ouest Frisland*, qui en avoit été chassé par les Espagnols, & qui n'étoit qu'à demi-chargé de fleur de girofle, de cloux & de coton. Le 9, il arriva de Sukadona une petite Frégate, nommée *le Simonson (f)*, avec sa cargaison de cire & un grand nombre de diamans. Le 13, à minuit, il y eut un tremblement de terre qui dura peu, mais qui fut terrible.

LE 13 de Décembre, deux Jones Hollandois, arrivés de Jor, racontèrent qu'il y avoit onze Vaissseaux de la même Nation devant Malaca. Leur Amiral, nommé l'Orangia, étoit commandé par le jeune Mattelese (g), [les autres Vaissseaux étoient l'Amsterdam Vice-Amiral; le Middleton, le Maurice, l'Erafme, le Grand Soleil, le Petit Soleil, le Nassau, les Provinces, le Lion Blanc, & le Lion Noir. Le 22 de Mai,] dans le dessein d'attaquer cette Ville, ils avoient jetté l'ancre à l'entrée de la Rade, où les Portugais leur avoient brûlé depuis peu une Caraque & quatre Jones, & Mattelese fit débarquer une partie de ses gens. Mais il reçut avis presque aussitôt (b) par un de ses Bâtimens, qu'il avoit laissé à la garde d'une petite Isle, nommée Cap

SARIS.
1606.

Les Hollandois en portent la peine.

Eclipsè de Lune.

Tremblement de terre.

Les Hollandois attaquent Malaca.

(f) *Angl.* dont le Marchand s'appelloit *Claes Simonson*. R. d. E.

(b) *Angl.* Mais, le 25 d'Août, il reçut avis. R. d. E.

(g) Il faut lire *Matclief*. R. d. E.

II Part.

SARTS.
1606.Combat naval
entre eux
& les Portu-
gais.

Cap Rochado, qu'on voyoit paroître une Flotte Portugaise de seize grands Vaisseaux, commandée par le Viceroy même. L'embarras des Hollandois fut extrême. Ils avoient à terre la moitié de leur monde & presque toute leur artillerie. Cependant les Portugais, qui s'étoient approchés, leur offrirent vingt-quatre heures pour faire rentrer à bord leurs gens & leur canon, avec la liberté de se retirer. Matteleese en profita; mais étant sorti de la Rade, il se mit en ordre de combat, & l'engagement commença bientôt avec une extrême fureur. On se battit pendant quarante heures. Les Hollandois perdirent deux Vaisseaux, les Portugais trois; & l'Orangia, percé de toutes parts, fut obligé de se retirer avec le reste de la Flotte dans la Rade de Jor, dont le Roi étoit alors uni fort étroitement avec les Hollandois. Ils y employèrent un mois à se radouber; & retournant vers Malaca, ils y trouvèrent six Vaisseaux Portugais, qu'ils pressèrent si vivement, qu'après en avoir brûlé trois, ils forcèrent les trois autres à se brûler eux-mêmes. Ils se rendirent ensuite aux Isles de Nicobar, où ils sçavoient que le Viceroy s'étoit retiré avec sept Vaisseaux; mais il s'y étoit fortifié contre le rivage avec tant de précautions, qu'ils perdirent l'envie de l'attaquer. Le 20, Matteleese arriva dans la Rade de Bantam, avec toute sa flotte, & partit le 29, pour les Moluques.

1607.

Hollandois
tués à Banjar-
massin.

Le 14 de May 1607, un Jone Malayen, arrivé de Grefe, rapporta qu'un Marchand Hollandois, nommé Julius, & cinq autres Marchands de la même Nation, qui étoient partis de Bantam le 13 Novembre 1606, avoient souffert la mort à Banjarassin, dans l'Isle de Borneo, pour avoir parlé sans respect de la personne du Roi. Ce Prince informé de quelques expressions indifférentes, qui leur étoient échappées contre lui, leur fit dire qu'il avoit quelques affaires de commerce à leur proposer; ils ne balancèrent point dans cette confiance, à se rendre à la Cour; mais ils furent massacrés en chemin, & tous leurs biens confisqués.

Pyrateries
d'un Vaisseau
Hollandois.

IL arriva le 17 d'Août, un Bâtiment Hollandois de Coromandel, nommé le *Grand Soleil*, & commandé par le Capitaine *Peter Isacson*, qui revenoit chargé d'un riche butin. Il avoit pris vers l'Isle de Ceylan, un grand Vaisseau Portugais en course pour Malaca, d'où il avoit tiré quatrevingt balles d'étoffes précieuses, & huit cens caisses de sucre. Il s'étoit saisi, dans la Rade de Masulipatan, d'un autre Vaisseau de la même Nation, richement chargé de toutes les marchandises qui sont propres au commerce de cette Côte. C'étoient des cloux de girofle, de la fleur de muscade & des noix, des taffetas de la Chine, des velours & des damas de couleurs vives, car les blancs ne sont point en usage dans ce Pays; de la porcelaine de la Chine, & sur-tout de la plus grande. Isacson, [fier de tant d'avantages,] racontoit que les Hollandois avoient trois Comptoirs sur la même Côte, dans trois Villes différentes, qui ne sont pas fort éloignées l'une de l'autre; à Masulipatan, à Petapoli & à Belligat; que la situation de Masulipatan est à 17 degrés de latitude; que les provisions y sont en si grande abondance, que trente-deux poules ne s'y achètent qu'une pièce de huit, & un bœuf au même prix; mais qu'au mois de May, lorsque le vent souffle à l'Ouest, il y fait si chaud, que l'air y est insupportable, sans qu'on puisse suër néanmoins jusqu'au coucher du Soleil, après lequel tout le monde est pris d'une sueur fort abondante; que

Chaleurs ex-
traordinaires à
Masulipatan.que c
trée
quentL
Isle,
près
dois a
que P
ayant
mille
Anglo
les raf
monne
mouto
sept ouL E
Londre

(k)

ne, où
vains s'é
& jusqu
gagner
Macao,
lui avoi
mais fan

L E I

lande. I
premier
franchiss
frété leu
vû de
Ville qui
mille de
une visit
te, & l'
million d
tugais, q
avancan
gée de ri
leur rang

L E 27

Bantam,
saisi dans(i) P'Ang
pas de paro
plusieurs pe

que dans tout le cours de ce mois, personne ne quitte sa maison qu'à l'entrée de la nuit, & que ceux qui risquent de paroître pendant le jour ne manquent point d'être suffoqués (i).

LE 7 de Septembre, il arriva une grosse Pinasse Hollandoise d'une petite Ile, nommée Sainte Lucie, à 24 degrés & demi de latitude du Sud, & si près de l'Ile de Madagascar qu'on y compte à peine un mille. Les Hollandois avoient été forcés d'y relâcher, pour se mettre à couvert d'une Caraque Portugaise, qui étoit partie de Madagascar le 4 d'Octobre 1606, & qui ayant fait plusieurs voyes d'eau, s'étoit vue dans la nécessité de jeter trois mille sacs de poivre & d'autres marchandises précieuses. Ils racontèrent aux Anglois de Bantam que l'Ile de Sainte Lucie est un lieu fort commode pour les rafraichissemens; que les Insulaires n'y connoissent pas l'argent ni d'autre monnoye; que pour une cueilliére d'étain, on obtenoit d'eux un bœuf, & un mouton pour un petit morceau de cuivre; que l'ancre y est fort bon sur sept ou huit brasses, quoique le fond soit un peu rude.

LE 14 de Novembre, David Middleton, Capitaine du Consent, arriva de Londres à Bantam.

(k) LE 17, Matteleese, Amiral Hollandois, revint des Côtes de la Chine, où l'espérance du commerce l'avoit exposé aux plus grands dangers. En vain s'étoit-il présenté aux Chinois, qui avoient rejeté toutes ses propositions, & jusqu'à l'offre de cent mille pièces de huit par lesquelles il avoit tenté de gagner leur confiance & leur affection. Six Carques Portugaises, parties de Macao, l'avoient forcé de gagner le large avec perte de sa Pinasse qu'elles lui avoient enlevé. A son retour, il avoit touché à Kamboya & à Pahang, mais sans y pouvoir obtenir rien de plus que des vivres.

LE 17 de Décembre, on vit arriver le Gelderland, grand Vaissseau de Hollande. Il étoit venu entre l'Ile de Saint-Laurent & la Côte d'Afrique. Le premier endroit où les Hollandois avoient relâché pour se procurer des rafraichissemens, avoit été l'Ile Mayotta, une des Comores. Ils y avoient frété leur Pinasse, dans une Rade à la vérité fort commode, mais dépourvue de vivres, & sur-tout de bestiaux. De-là ils avoient fait voile à Calecut, Ville qui leur avoit paru si grande, qu'ils ne lui donnoient pas moins de cinq mille de longueur. Le Samorin, qui est le Roi du Pays, leur avoit rendu une visite à bord, vêtu fort richement, avec une couronne d'or sur la tête, & l'épée nue à la main. Il leur offrit toutes sortes de faveurs & la permission d'établir un Comptoir dans sa Capitale; mais dans la crainte des Portugais, qui étoient alors fort bien avec lui, ils avoient refusé ses offres. En avançant vers Calecut, ils s'étoient saisis d'une Barque de la Mecque, chargée de ris & d'un grand nombre de Passagers, auxquels ils avoient fait payer leur rangon.

LE 27, l'Amiral Hollandois, Paulus Van Carle, mouilla dans la Rade de Bantam, avec sept grands Vaissseaux & une Frégate Portugaise dont il s'étoit saisi dans sa course. Il avoit pris des rafraichissemens au Cap de Lope-Gonfalve.

(i) L'Anglois dit simplement qu'on ne risque pas de paroître pendant le jour, parce que plusieurs personnes ont été suffoquées par la

chaleur. R. d. E.

(k) La Seconde Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

SARIS.
1607.

Ile de Sainte
Lucie près de
Madagascar.

Les Hollan-
dois rebutés à
la Chine.

Ile Mayotta,
une des Co-
mores.

Arrivée de
Paulus Van
Carle à Ban-
tam.

SARIS.
1607.Il avoit atta-
qué Mozam-
bique.Circonstances
du Siège.Fyrateries de
Paulus Van
Carle.

salve (1), sur la Côte de Guinée, où il avoit trouvé de l'eau & du poisson en abondance. Après avoir passé six semaines, pour attendre le changement du vent qui étoit au Sud-Est quart à l'Est, il s'étoit rendu à l'Isle d'Annabon sur la même Côte. Le 30 de Mars, il étoit venu mouiller au Port de Mozambique, malgré le feu continuel de l'artillerie du Château; & sans perdre le tems d'abord à répondre à cette insulte, il avoit pris le parti d'attaquer à la vûe des Portugais, une Frégate de leur Nation & deux Navires Guzarates qui étoient dans le Port. Après s'en être saisi & leur avoir enlevé toutes leurs marchandises, il avoit brûlé les deux Guzarates; mais la Frégate Portugaise lui avoit paru si bonne, qu'il l'avoit conservée pour son propre usage. Le lendemain, ayant fait la revue de ses forces, qui se trouvèrent composées de neuf cens quatrevingt-quinze hommes; il en mit à terre sept cens, avec sept pièces d'artillerie, qui commencèrent aussitôt à battre le Château. Cette attaque lui promettant peu de succès, il poussa ses tranchées si près de de l'Ennemi, que ses gens pouvoient jeter des pierres dans le Château. Mais lorsqu'il comptoit d'employer la mine pour faire sauter les murs, une furieuse pluie l'obligea d'abandonner cette entreprise. Les Assiégés profitèrent du découragement des Hollandois pour lancer sur eux quantité de pots à feu, qui les incommodèrent beaucoup. Une sortie, qu'ils firent en même tems, acheva de rebuter les Assiégeans, & les força de se retirer après six semaines d'un Siège inutile, qui leur avoit coûté quarante hommes, sans compter un grand nombre de blessés. Ils rentrèrent dans leurs Vaisseaux, pour sortir de la Rade. Mais à la pointe d'un angle funeste, où ils ne pouvoient éviter le canon du Château, ils furent si maltraités de plusieurs coups, qu'un de leurs Bâtimens fut coulé à fond, & deux autres percés dangereusement.

VAN Carle se rendit à l'Isle de Mayotta, pour réparer le désordre de sa Flotte. La Rade qu'il choisit pour y jeter l'ancre se trouva si bien fournie de bestiaux, qu'il y acheta six cens vingt bœufs & trente-six moutons dans l'espace de six semaines. Les Insulaires connoissent si bien l'usage de l'argent, qu'on ne peut rien obtenir d'eux que pour des pièces de huit. A l'arrivée des Hollandois, le Roi défendit à tous ses Sujets, sous de rigoureuses peines, de vendre les moindres provisions avant qu'il se fut défait de toutes les siennes. Aussi-tôt que les Hollandois se crurent parfaitement rétablis, ils retournèrent vers Mozambique, pour recommencer l'attaque du Château. Mais en entrant dans la Rade, ils apperçurent trois Carques, nouvellement arrivées de Portugal. Cette vûe refroidit leur courage, & leur fit prendre le parti de continuer leur course vers les Indes. A trente lieues de Goa, ils mirent à terre les Guzarates qu'ils avoient pris à Mozambique. Le lieu qu'ils choisirent, pour se délivrer de ce fardeau, se nomme Saperdon, [à 18 degrés de latitude du Nord. Ses habitans sont des Mores grands Ennemis des Portugais.] Ils y trouvèrent toutes sortes de rafraichissemens à bon marché, mais nulle autre marchandise qu'une petite quantité de poivre. De-là s'étant avancés vers les Isles Commodo, à sept lieues de Goa, ils se saisirent d'une Caraque qui retournoit à Lisbonne, chargée presque uniquement de pièces de huit. Ils la brûlèrent après s'être emparés de toutes

(1) Ce Cap est à peu près à un degré de latitude Sud, sur les Côtes de Lango que quelques-uns disent être une partie de la basse Guinée.

ses r
d'un
reue
ils se
res,
rivag
d'arti
de l'e
vaife.
Como
venus
les ve
source
deux r
rallent
pour a
contre
entrep
faire v
L E
cargaif
noix m
DAN
de la C
pe fut
lande,
Le pren
de Mad
voient
qui ne
le moie
un Port
La pert
Taffafal
chacun
& par l
L E I
de rame
dies, &
gnie de
[L E
chargé d
Lafis (1
toit dive
L E 2
Dragon,

ses richesses. L'amorce d'un si précieux butin les fit demeurer pendant plus d'un mois dans le même lieu, pour attendre les trois Caraques qu'ils avoient rencontrées à Mozambique. Mais se voyant trompés dans cette espérance, ils se rendirent à Calecut, dans l'intention d'y parler au Samorin. Dix Galères, qui y étoient arrivées de Goa, leur ôtèrent l'envie de s'approcher du rivage. Cependant ils envoyèrent au Samorin un présent de deux pièces d'artillerie [de fer, & d'une] de fonte, en le faisant prier de leur accorder de l'eau. Cette faveur ne leur fut pas refusée; mais l'eau se trouva si mauvaise, qu'ils n'en purent faire aucun usage. Ils tournèrent vers le Cap de Comorin, sans en pouvoir trouver de meilleure; & leurs besoins étant devenus fort pressans, ils s'efforcèrent de gagner les Détroits de Malaca. Mais les vents & les Courans leur furent si contraires, qu'ils n'eurent point de ressource plus prompte que de se rendre à Bantam. Il y avoit près de vingt-deux mois qu'ils étoient partis de Hollande. Van Carle, dont la haine ne se ralentissoit pas contre les Portugais, remit à la voile le 13 de Décembre, pour aller croiser dans les Détroits de Malaca, où il se promettoit de rencontrer les Vaisseaux de Macao. Mais la fortune le servit si mal dans cette entreprise, qu'il revint le 4 de Janvier à Bantam, d'où il partit le 5, pour faire voile aux Moluques.

LE 18, Matteelesè leva l'ancre aussi, pour retourner en Hollande. Sa cargaison étoit composée de douze mille sacs de poivre, quatre cens sacs de noix muscades, de sucre, de bois d'ébène, & de soye crue.

DANS le cours de l'année 1608, il arriva un prodigieux nombre de Jones de la Chine & des autres parties des Indes. Le premier Bâtiment de l'Europe fut l'*Erasmus*, Vaisseau Hollandois, qui retournoit d'Amboyne en Hollande, chargé de sept cens bahars de girofle, [qu'il avoit acheté à Hitto.] Le premier de Septembre, une petite Pinasse de la même Nation, arrivée de Machian, rapporta que deux grands Vaisseaux, *la Chine & le Pigeon*, avoient été submergés sur leurs ancrs devant cette Ville, par un vent d'Ouest, qui ne paroissoit point assez violent pour produire un effet si terrible. Mais le moindre orage qui vient de ce côté-là, cause des agitations extrêmes dans un Port où le fond est fort mauvais & n'a pas moins de 70 ou 80 brasses. La perte des Hollandois avoit été compensée par la prise de Machian & de Tassafal, qui ne leur avoit pas coûté un seul homme. Ils avoient mis dans chacune de ces deux Places cent vingt Soldats. C'étoit de la même manière & par la même voye qu'ils s'étoient fortifiés dans le Château de Malayo.

LE 10, une Pinasse Hollandoise partit pour Sukadana, dans la seule vûe de ramener les Négocians de cette Nation, qui y étoient accablés de maladies, & qui ne pouvoient se faire payer de ce qui restoit dû à leur Compagnie depuis le voyage de Claes Simonson.

[LE 23, le Vaisseau nommé *la Zélande*, arriva de Banda, à moitié chargé de fleur de muscade, & de noix; son port étoit de cent cinquante Lasts (m). LE 25, on vit arriver le Hay, venant de Coromandel; il apportoit diverses sortes d'étoffes de Malayo, & de Cheara Java.]

LE 2 d'Octobre, Keeling, Amiral Anglois, arriva de Priaman dans le Dragon, & se rendit le 7 à la Cour, avec une Lettre du Roi d'Angleterre

SARIS.
1607.
Il n'ose s'approcher de Calecut.

1608.

Départ & arrivée de divers Vaisseaux.

Invasions des Hollandois.

L'Amiral Keeling arrive à Bantam.

(m) ou 192 Tonneaux.

PART. 1608.

Mort tragique du Gouverneur.

Désgrâces du Vaifseau l'Hector.

& des préfens, qui confiftoient dans cinq pièces d'artillerie, une aiguière & un bafin d'argent, & deux barrils (n) de poudre. Il fut témoin, avec tous les Anglois du Comptoir, d'un fort trifte fpectacle. Les Pungavas, le Selha Bandar, l'Amiral, Kay Depatti, Utennagera, & plufieurs autres Seigneurs, irrités depuis long-tems contre le Gouverneur du jeune Roi, qui abufoit quelquefois de fon autorité, fe réunirent pour le perdre. Ayant choifi la nuit du 13, pour s'affembler chez Kay Mas Patti, ils fe rendirent fecretement au Palais, où ils commencèrent par s'affûrer de la perfonne du Roi & de la Reine Mère. Ils coururent enfuite à l'appartement du Gouverneur, qu'ils efperoient de furprendre dans fon lit; mais il eut le tems de fe fauver par la ruelle, après avoir reçu une bleffure à la tête, & de fe retirer chez le Grand-Prêtre, qui fe nommoit Kay Finkkey. Le refpect d'un azile fi facré n'arrêta point ces furieux. En vain Finkkey paroiffant lui-même s'efforça de les arrêter par fes prières & fes menaces. Ils forcèrent l'entrée de fa maifon, & le Gouverneur périt de mille coups entre leurs mains. [Le 18, la Pinaffe Hollandoife revint de Sukadana; & elle ramenoit les Négocians qu'elle étoit allé chercher, & qui avoient été obligés de partir fans pouvoir fe faire payer de ce qui leur étoit dû. Le 6 de Novembre, le Vice-Amiral de Van Carle fit voile pour retourner en Hollande, avec cinq Vaiffeaux, chargés de cloux de girofle, de fleur de mufcade, de noix, de poivre & de diamans. Le 8, il arriva une petite Pinaffe Hollandoife de Malaca, par laquelle on apprit qu'il y avoit dans ces Mers, treize Vaiffeaux, qui s'étoient emparés dans leur route, de deux Carraques. Le 9, Samuel Plummer, partit pour fe rendre à Sukadana.] Keeling leva l'ancre le 4 de Décembre, pour retourner en Angleterre: mais le mauvais tems & les vents d'Oueft le repouffèrent vers la Rade. Il remit à la voile le 10, & l'on fut furpris de le revoir encore le 13. Il avoit rencontré dans les Détroits l'Hector, dont prefque tout l'Equipage étoit réduit à l'extrémité par le fcorbut; [& l'intérêt de la Compagnie l'avoit obligé de prêter fon fecours à ce malheureux Vaifseau. Il y avoit fait paffer une partie de fes gens pour fuppléer à la manœuvre. Enfin fans cette rencontre imprévue, les Anglois de l'Hector n'ayant plus la force de porter la main aux voiles, couroient rifque à tous momens de fe brifer contre les rocs ou d'échouer dans quelque Ifle du Sond.] Ils avoient effuyé d'autres malheurs à Surate, où les Portugais [de Daman] leur avoient pris leur Chaloupe, avec dix-neuf de leurs gens, & des draps d'Angleterre pour la valeur de neuf mille pièces de huit. Mais ils s'étoient un peu dédommagés de cette perte, en fe faififfant d'une Frégate de Columbo, dans laquelle ils avoient trouvé, entre autres marchandifes, onze balles d'étoffes des Indes (o), & treize petites pièces d'Artillerie. [Leur arrivée à Bantam fit changer de vûe à Keeling.] [Le 16 de Décembre, on vit arriver de Hollande un petit Bâtiment, qui avoit été en route 3 mois & dix jours. Il avoit rencontré, un peu au Nord du Cap de Bonne-Efpérance deux Vaiffeaux qu'il croyoit être Anglois. Il s'étoit rafraîchi à Pulo Lamone, une des Ifles Comores, où il avoit acheté quantité de bœufs & de chèvres, pour des vieux couteaux & des cuillères d'étain. Le 22, il fit voile pour

(n) *Angl.* un barril. R. d. E.(o) *Angl.* où il y avoit treize pièces de ces

étoffes qu'on nomme poulings. R. d. E.

pour
ge de
L. R.
de Jan
Banda
[L. R.]
se, de
tées. C
raque.
L. R.
comme
de Mal
Vaifsea
Mars, l
de leur
d'une a
[L. R.]
noml re
toient d
par lesq
Portugai
Bantam,
Portugal
fultes des
avec de
Officiers
contre e
Bantam
ce de H
& que le
[L. R.]
teignit p
L. R. 21
moit Pan
ordinaire
informati
fonniers p
loit fçavo
Saris fut q
des Prifon
instammen
d'autres al
la vérité e
il fçavoit
loit par ce
d'instances
moit l'any

pour Malaca, afin d'aller porter ordre à la Flotte Hollandoise de lever le Siège de cette Place.]

LE 23, le Capitaine Towtson partit pour l'Angleterre dans le Dragon. Le 1 de Janvier 1609, Keeling monta dans l'Hector, pour se rendre aux Isles de Banda.

[LE 7, il arriva de Coromandel, deux Vaisseaux Hollandois & une Pinasse, dont la charge consistoit en étoffes, en partie prises & en partie achetées. Ces mêmes Batimens s'étoient aussi emparés à Mozambique d'une Caraque. Le 15, ces deux Vaisseaux partirent avec le Grand Soleil.]

LE 3 de Février; les Hollandois, à qui le retardement de leurs Vaisseaux commençoit à causer de l'impatience, eurent la satisfaction de voir arriver de Malaca William Verhoof, leur Amiral, avec une Flotte de douze grands Vaisseaux, dont sept partirent immédiatement pour les Moluques. Le 9 de Mars, les Officiers qui restoit à Bantam, accompagnés de tous les Facteurs de leur Comptoir, demandèrent une assemblée des Pungavas, sous prétexte d'une affaire importante qu'ils avoient à leur communiquer. Cette faveur leur étant accordée, ils déclarèrent [avec beaucoup de faste, dans un Conseil si nombreux,] qu'ils avoient reçu des Lettres de leur Roi, titre qu'ils affectoient de donner au Comte Maurice pour se procurer plus de considération, par lesquelles ils apprennent que la paix avoit été conclue entre eux & les Portugais. Ils ajoutèrent qu'ils se croyoient obligés d'en informer la Cour de Bantam, parce que devant vivre désormais en bonne intelligence avec le Portugal, ils ne pouvoient plus accorder de secours aux Javans contre les insultes des Vaisseaux de cette Couronne. Les Pungavas regurent ce discours avec de grands éclats de rire. Ils connurent tout-d'un-coup que le dessein des Officiers Hollandois, étoit de les prévenir par des jalousies & des craintes, contre ceux dont ils se reconnoissoient les amis, afin de rendre la Cour de Bantam plus réservée sur tous les Privilèges qui pouvoient nuire au commerce de Hollande. Aussi répondirent-ils que les Javans étoient sans inquiétude, & que les Hollandois pouvoient suivre leur inclination.

[LE 20, le feu prit à la Maison d'un Chinois; mais heureusement il n'atteignit point le Magasin des Anglois qui étoit à côté.]

LE 21, Saris fut appelé à la Cour par le nouveau Gouverneur, qui se nommoit Pangram Areungalla. Il se hâta d'obéir à cet ordre, avec la précaution ordinaire de porter un présent. Le Gouverneur lui dit qu'ayant appris par des informations certaines, que les Anglois retenoient dans leur maison deux Prisonniers pour dettes, & qu'ils les avoient même chargés de chaînes, il vouloit sçavoir sur quel fondement ils s'attribuoient cette autorité. La réponse de Saris fut qu'ils avoient obtenu la permission du Roi; & produisant les billets des Prisonniers pour prouver la réalité & la justice de la dette, il demanda instamment qu'ils ne fussent pas déchargés sans avoir donné une caution ou d'autres assurances pour le payement. Le Gouverneur repliqua qu'il supposoit la vérité de la dette, mais que pour la permission d'enchaîner les Prisonniers, il sçavoit que les Anglois ne l'avoient jamais obtenue du Roi, & qu'il vouloit par conséquent qu'ils fussent relâchés. Enfin Saris obtint, après beaucoup d'instances, qu'ils demeureroient en prison, jusqu'à ce que l'un, qui se nommoit Tanyomges, & qui devoit au Comptoir cinq cens pièces de huit

(P),

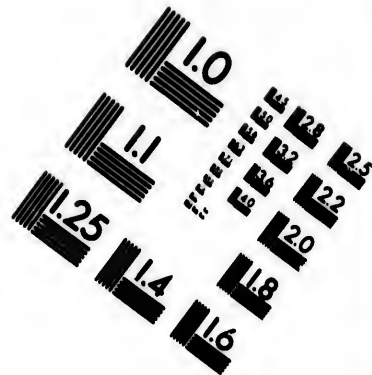
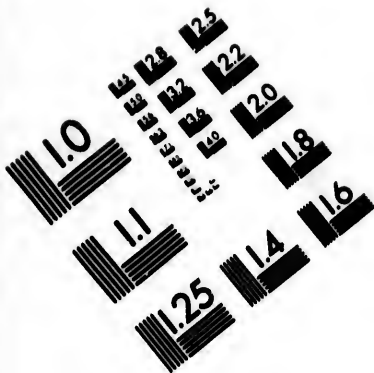
SARIS.
1609.

Arrivée d'une Flotte Hollandoise.

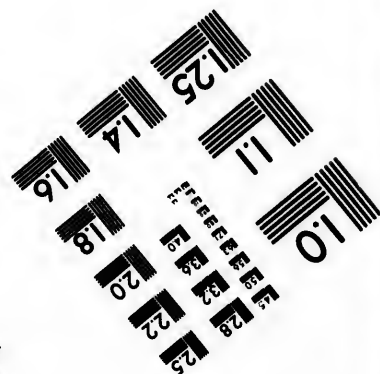
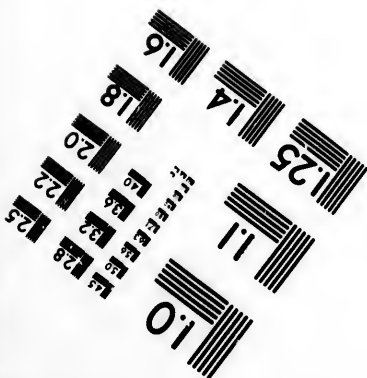
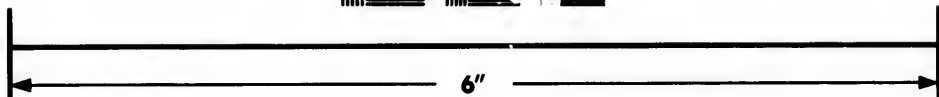
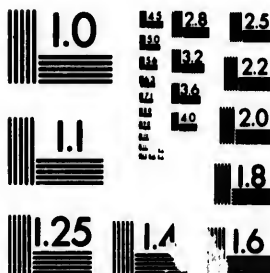
Les Hollandois s'attrent la raillerie du Conseil de Bantam.

Embarras que les Hollandois ont eus à Saris.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

EE E 18
E E 22
E E 20
E 18

EE E 01

SARIS.
1609.

(p), en eût du moins payé cent, & que l'autre, nommé Bungum, qui devoit, avec la même somme, cent sacs de poivre, eût payé cent pièces & vingt sacs. Sur cette convention, le Gouverneur envoya un de ses gens avec Saris, pour déclarer aux Prisonniers à quelles conditions ils pouvoient obtenir la liberté. Cependant, le 24, il vint à Saris un nouvel ordre de se rendre à la Cour. Il y trouva les Facteurs Hollandois qui y avoient été mandés comme lui, & vers lesquels le Gouverneur se tourna d'abord, pour leur demander si c'étoit l'usage en Europe de mettre un homme en prison pour ses dettes, sans en avoir reçu la permission du Roi ou de ses Ministres. Les Hollandois ayant répondu que non, il donna ordre que les deux Prisonniers fussent relâchés sur le champ. En vain Saris lui représenta les conditions dont on étoit convenu trois jours auparavant, un des Esclaves du Roi fut envoyé aussi-tôt pour les délivrer. Saris ne douta point que cette mortification ne lui eût été suffisante par les Hollandois, [qui avoient été poussés à cela par Lak-moy. Cet Homme espiroit que les Anglois n'ayant aucune justice à attendre, n'oseroient plus se fier aux Chinois, & que ceux-ci par conséquent viendroient à lui; & qu'ainsi il s'empareroit de tout le commerce. Les Hollandois y trouvoient aussi leur compte, parce qu'ils lui fournissoient la plupart des marchandises dont il avoit besoin.] Ils regurent à leur tour un sensible chagrin, en apprenant par une Pinasse, arrivée le 23 d'Avril, que Paulus Van Carle, un de leurs Amiraux, avoit été pris à Ternate. Mais, sur quelques récits de l'Isle de Borneo, le 21 de Mai, ils firent partir un petit Bâtiment pour Banjarmassin, dans la résolution de faire parcourir toutes les Criques & tous les coins de cette grande Isle où ils avoient appris qu'on trouvoit de l'or & du bézoar en abondance pour des grains de verre & pour les plus viles merceries.

Espérances
des Hollan-
dois à Borneo.

LE 26 d'Août, Keeling revint de Banda, chargé de douze mille quatre cents quatrevingt-quatre katis de fleur de muscade, & de cinquante-cinq mille huit cents quarante-quatre (q) katis de noix, qui lui revenoient à neuf, dix & onze pièces de huit le bahar. Un kati, dans les Isles de Banda, répond à treize onces & demi d'Angleterre. Le petit bahar de fleur de muscade est composé de dix katis; & le petit bahar de noix, de cent katis. Le grand bahar contient cent katis de fleur, & mille de noix. Si quelqu'un vous doit dix katis de fleur, & qu'il vous offre en payement cent katis de noix, la Loi du Pays vous oblige d'y consentir.

Poids & me-
sures de Ban-
da.

LE 4 d'Octobre, Keeling, qui avoit achevé sa cargaison à Bantam, en y joignant quatre mille neuf-cents sacs [& trois katis] de poivre, leva l'ancre pour retourner en Angleterre. Saris, Auteur de cette Relation, monta sur le même Vaisseau, après avoir passé quatre ans, neuf mois, onze jours au Comptoir de Bantam. [Sans s'arrêter aux circonstances de son retour, il joint à son Journal quelques observations curieuses sur diverses sortes de drogues & de marchandises, & sur les lieux d'où les Européens tirent ces productions.]

Saris retour-
ne en Angle-
terre avec
Keeling.

(r) LE bois d'Aloës, comme l'appellent les Anglois, est nommé *Garu* par les

(p) *Angl.* 429 $\frac{1}{2}$ pièces de huit. R. d. E.(q) *Angl.* 59846 Katis. R. d. E.(r) La 3e. Section de ce Chapitre commen-
ce ici dans l'Original. R. d. E.les M
(s).
des
qui b
s'il c
odeuL
leure
rayes
priféc
& de
fière;
L.A
tire su
qu'elle
généra
qu'elleLE
mière
re. Ce
vêtu e
un défa
trop séc
res, fan
tité de
Saris a
qu'au c
rer trop
la tenir
bientôtLE B
dentales
pierres
unes fon
comme
fin d'aut
pointe.
clair, de
verd pâle
bes ou de
si l'art s'e
plus luisa
paiffes, f
chers. Sa* (s) Puro
de Sumatra,
te, qui de m
II. Par

les Malayens. La meilleure espèce vient de Malaca, de Siam & de Cambaye (s). Il faut choisir celui qui est en gros bâtons ronds, fort massif, noir, avec des veines couleur de cendre, un peu amer au goût, d'une odeur agréable, & qui brûle au feu de charbon comme un morceau de poix; c'est-à-dire, que s'il est bon, il ne cesse pas d'éprouver une forte de friture, en jettant une odeur fort douce, jusqu'à ce qu'il soit consumé.

Le Benjoin est une gomme, que les Malayens nomment *Minnian*. La meilleure espèce vient de Siam. Elle est pure, claire, blanche, avec de petites rayes couleur d'ambre. Sumatra en produit une autre forte, qui n'est pas méprisée, quoique moins blanche. Une troisième espèce, qui vient de Priaman & de Burrouse, est rejetée des Anglois, parce qu'ils la trouvent trop grossière; mais elle est fort estimée à Bantam.

La Civette, si l'on veut choisir la meilleure, doit être d'un jaune foncé qui tire sur celui de l'or. Celle qui est blanchâtre se vend beaucoup moins, parce qu'elle est ordinairement altérée avec de la graisse. Cependant la Civette, en général, est blanchâtre quand elle est fraîche, & ce n'est qu'en vieillissant qu'elle devient jaune.

Le Musc est connu par trois espèces; la noire, la brune & la jaune. La première n'est point estimée. La seconde est bonne. La troisième est la meilleure. Celle-ci doit être couleur d'ambre foncé, [comme le Spicnard,] & revêtue d'une simple peau; car si elle en a deux, comme il arrive souvent, c'est un défaut. Elle ne doit point être trop humide, ce qui la rend pesante; ni trop sèche, ce qui diminue quelque chose de son prix. Elle doit être sans pierres, sans filamens (t), & d'une odeur douce & forte. Elle est nuisible à quantité de personnes, non-seulement par l'odorat, mais même par le palais, car Saris a connu des gens qui ne pouvoient en goûter sans qu'elle pénétrât jusqu'au cerveau. Elle ne doit pas se fondre trop tôt dans la bouche, ni demeurer trop long-tems dans la main sans se dissoudre. On doit bien se garder de la tenir près d'aucune autre forte d'épice, si l'on ne veut pas qu'elle perde bientôt son odeur.

Le Bezoar: il y en a de deux sortes, l'une qui vient des Indes Occidentales, l'autre des Indes Orientales. Celle-ci vaut le double de l'autre. Les pierres de l'une & l'autre forte ne se ressemblent point dans leur forme. Les unes sont rondes; d'autres longues comme des noyaux de dattes; d'autres comme des œufs de pigeon; d'autres comme les roignons d'un chevreau; enfin d'autres ont la figure d'un gland. Mais il y en a peu qui se terminent en pointe. Leur couleur n'est pas moins variée: car il s'en trouve d'un rouge clair, de couleur de miel & de couleur de cendre. Mais la plupart sont d'un verd pâle. Les bezoars de l'Inde Orientale sont composés de plusieurs robes ou de plusieurs peaux, comme l'oignon, & ne sont pas moins luisans que si l'art s'étoit employé à les polir. Qu'on en ôte une peau, la suivante est plus luisante & plus claire que la première. Ces peaux sont plus ou moins épaisses, suivant la grosseur des pierres. Les plus gros bezoars sont les plus chers. Saris donne une méthode certaine pour les mettre à l'épreuve. Qu'on prenne,

SARIS.
1609.
Observations
sur diverses
marchandises,
parfums, gou-
mes, &c.

Benjoin.

Civette.

Musc.

Bezoar.

(s) Purchaff remarque qu'il en vient aussi de Sumatra, Potannie, Cauchau-chene. Note, qui de même que plusieurs autres, paroît être de l'Auteur même de la Relation. (t) *Angl.* sans plomb; avec quelques poils. R. d. E.

S A R T S
1609.

prenne, dit-il, le poids exact de la pierre, & qu'on la mette dans l'eau pendant quatre heures. Qu'on examine ensuite si elle ne s'est pas fendue; & qu'après l'avoir bien essuyée, on la pese une seconde fois. Si l'on trouve la moindre différence dans le poids, on peut être sûr que la pierre n'est pas bonne. La plupart des bezoars contrefaits viennent de Sukadana dans l'Isle de Borneo. Il s'y en trouve néanmoins d'excellens, comme à Patane, à Banjarmassin, à Macassar, & dans l'Isle das Vaccas, qui est à l'entrée de la Rade de Kambaya.

Ambre.

L'AMBRE: il y en a de différentes couleurs, tels que le blanc, le noir, le brun & le gris. Le noir est le moins recherché & le gris passe pour le meilleur. De cette dernière sorte, choisissez celui qui est le plus clair, le plus pur, qui tire sur le blanc & qui est mêlé de veines couleur de cendre ou blanchâtres. Il doit flotter sur la surface de l'eau; & quoiqu'il y ait de l'ambre contrefait qui flotte de même, on peut s'assurer que le véritable ne s'enfonce jamais. Il vient en abondance du Mozambique & de Sofala.

Marché de
Bantam.Poids & me-
sures.

(v) BANTAM est le grand Marché d'une infinité de Nations pour quantité de marchandises. Cette Ville, qui est située dans la grande Isle de Java, est au 6°. degré de latitude du Sud; variation Ouest 3 degrés. Mais le Pays ne produit guères, de son propre fonds, que des vivres, du coton, de la laine & du poivre. La récolte du poivre, qui se fait au mois d'Octobre, donne ordinairement trente ou trente-deux mille sacs. Chaque sac contient quarante-neuf katis & demi de la Chine. Les Javans nomment le sac un timbang. Deux timbangs font un pikul; trois pikuls composent le petit bahar; & quatre pikuls & demi le grand bahar, qui fait quatre cens quarante-cinq katis & demi. Les Javans ont encore un poids qu'ils nomment kulak, & dont l'usage est fort commun à Bantam. Sept kulaks font le timbang. Mais quelque expérience qu'on puisse acquérir dans tous ces poids, les Commis Indiens, qui sont toujours des Chinois, donnent beaucoup d'avantage aux Marchands du Pays, parce qu'ils ont l'art de diminuer ou de grossir à leur gré les poids & les mesures.

Aux mois de Décembre & de Janvier, il vient à Bantam un grand nombre de Jones & de Pares, chargés de poivre de Cherringin & de Jamby, de sorte qu'à la fin de Janvier cette Ville a toujours de quoi fournir à la cargaison de trois grands Vaisseaux. [La monnoye qui y a cours vient de la Chine. Ces sont de petites pièces de plomb, rondes & minces: on les appelle Cashes. Ces pièces ont un trou par où l'on fait passer une fil. Mille de ces Cashes ainsi enfilées, se nomment un Peku, dont la valeur varie suivant que la valeur des Cashes hausse ou baisse. Dix Pekus font un Laksau; dix Laksaus font un Kati; dix Katis font un Uta, & dix Utas un Bahar.

Il y a deux manières d'enfiler les Cashes: l'une qu'on appelle Chuchuck China, & l'autre qu'on nomme Chuchuck Java. Cette dernière est plus avantageuse que l'autre; parce que sur le même fil on enfle 200 Cashes; au lieu que suivant la manière Chinoise, on n'en enfle que 160, ou 170: & comme cinq de ces Chuchucks font un Peku, quand il s'agit d'une somme considérable, on peut perdre beaucoup si l'on est payé en Chuchucks Chinois. Lors-

que

(v) La 4^e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

que
Pek
val
I
deu
laye
Un
onc
pré
I
res l
L
D
D
de t
piéc
de M
M
Bant
cure
rive
vaill
king
Pikul
pièce
velou
du fil
porce
drogu
LE
sur-to
les be
toutes
de la
se fert
l'extre
LE
poivre
Vaiffe
doit é
quer.

(x)
c'est à d
de cette
Mineur
le en pr
ou la V

que les Jones font sur leur départ, on peut avoir pour une Réale 34 ou 35 Pekus, qu'on peut revendre avant l'année suivante de façon que 22 ou 20 valent une Réale. Ainsi il y a la-dessus un grand profit à faire.]

Le poids pour le bezoar, la civette & l'or, se nomme taël, & revient à deux pièces de huit un quart, ou à deux onces d'Angleterre. Un taël Malayen pèse une pièce & demie de huit, ou une once & un tiers d'Angleterre. Un taël Chinois est le poids d'une pièce & sept vingtièmes de huit, ou une once & un cinquième d'Angleterre; de sorte que dix taëls de la Chine font précisément six taëls de Java.

Les marchandises Angloises qui se vendent à Bantam, sont le Fer en barres longues & minces, à six pièces de huit le Pikul.

☞ LE Plomb en petites masses, à cinq pièces [& demi] le Pikul.
DE la Poudre à tirer, vingt-cinq pièces le Barril.

☞ DRAPS larges, de couleur rouge, [trois pièces de huit la Gasse, qui est de trois quarts d'aune.] Opium de Mefri (x) qui est le plus estimé, [huit pièces le Kati.] Ambre en gros grains, [six pièces le Wamg & le demi Taël de Mallaya.] Corail à grandes branches, [cinq & six pièces le Taël.]

MAIS les pièces de huit sont la meilleure marchandise qu'on puisse porter à Bantam, [parce qu'avec de l'argent comptant, il n'y a rien qu'on ne se procure fort au dessous de son prix.] [Aux mois de Février & de Mars, il y arrive trois ou quatre Jones Chinois richement chargés de soye crue, & travaillée; de cashes, de porcelaine; d'étoffes de coton. La soye crue de Nanking y est la plus estimée, & s'y vend cent quatrevingt-dix pièces de huit le Pikul. Celle de Kanton, qui est la plus grossière s'y donne pour quatrevingt pièces le Pikul.] On s'y défait aussi fort avantageusement des taffetas, des velours, des damas de toutes sortes de couleurs, des satins blancs, du musc, du fil & du trait d'or, du sucre blanc, du sucre de Candie, des bassins de porcelaine, du benjoin, du bois d'aloës, de l'alun, & de toutes sortes de drogues.

Les étoffes de Coromandel (y) sont fort en recommandation à Bantam, & sur-tout celle qui se nomme Gubar. Les calicos, les pintades, les ballachos, les beaux tapis de Saint-Thomé, le *muris*, qui est une sorte de drap fort cher; toutes les étoffes Malayennes, & généralement toutes celles de coton qui ont de la largeur & de la longueur; [pour mesurer la plupart de ces étoffes on se sert du Hosta, qui est une demi-aune, mesurée depuis le coude, jusqu'à l'extrémité du doigt du milieu.]

Les droits du Roy sont 1°. le chucky, qui est de huit pour cent sur le poivre. 2°. le billabihan; c'est-à-dire, que s'il arrive dans la Rade quelque Vaisseau chargé de draps ou d'autres marchandises de cette nature, le Roi doit être informé de la quantité & du prix avant qu'on en puisse rien débarquer. Ensuite il envoie ses Officiers, qui achètent tout ce qui est nécessaire à son

☞ (x) Purchaff écrit Opium de Miserée; c'est à-dire du Cairo. Le véritable nom Arabe de cette drogue est Afûn. Il y a dans l'Asie Mineure une Ville fameuse par la quantité qu'elle en produit qui s'appelle Aïun Karchiffar, ou la Ville noire de l'Opium.

☞ (y) Les Portugais appellent cet endroit Charomandel; les François & les Italiens l'écrivent Cara, ou Coromandel, par corruption de Toromandolun, ou Toromandora; qui est proprement le titre qu'on donne au Roi, & dont les Portugais ont fait un nom de pays.

SARIS.
1609.

Taël Malayen.

Marchandises
propres à Ban-
tam.

Droits du Roi.

SARIS.
1609.

à son usage, pour la moitié du prix, [ou pour quelque chose de plus] c'est-à-dire, que si vous mettez le prix de votre drap à vingt pièces de huit le gori, on ne vous en donne pas plus de quinze ou seize. L'usage des Hollandois est de faire présent au Roi, de sept ou huit cent pièces de huit à leur arrivée, pour se délivrer de tous les droits. Le Ruba-ruba est un droit pour l'ancrage, qui monte à cinq cens pièces de huit pour six mille sacs de poivre. Le droit du Scha Bandar pour la même quantité de poivre, est de deux cens cinquante pièces de huit; celui des Commis pour les poids & les mesures, d'une pièce de huit sur cent sacs. Les Jerotulis, qui sont les Gardes de la Douane, ont aussi le droit d'une pièce de huit sur cent sacs.

Pays divers
d'où Bantam
tire ses richesses.

Macassar, Bali & Tymor.

BANTAM tire beaucoup de vivres, de coton & de bois (z), du Canton de Jorrain, [ou Serebaya], qui est situé à l'Est de Jakatra. Il lui vient de Jamby un grand nombre de Jones, chargés de poivre. Banda lui fournit une petite quantité de fleur & de noix de muscade, qu'on envoie prendre dans quelques Jones du Roi & de la Ville. Macassar (a) lui fournit de même des pierres, du bezoar, du ris & d'autres vivres. Bali qui est une Isle à l'Est (b) de celle des Célèbes, vers huit degrés & demi de latitude du Sud, envoie beaucoup de ris & de coton, des Esclaves, & des étoffes grossières. Timor, qui est à l'Est de Bali, à dix degrés quarante minutes de latitude du Sud, produit une abondance de Chindanna, que les Anglois nomment *white sanders* (c). Il vaut à Bantam jusqu'à vingt pièces de huit le pikul. Les Indiens sont capables de beaucoup d'artifice pour contrefaire cette marchandise ou pour l'altérer par divers mélanges; de sorte qu'il est toujours à propos de la rompre en pièces pour éviter l'imposture. On porte pour échange à Timor, des couteaux, de petites merceries, de la porcelaine grossière, des taffetas de diverses couleurs, excepté les noirs, des poëles de la Chine, de petites plaques d'argent battu, aussi minces que des ongles, & de la grandeur de la main. Ce commerce est fort avantageux, car les Anglois y ont gagné jusqu'à quatre cens pour cent.

Isles de Banda.

BANDA, qui est à cinq degrés de latitude du Sud, fournit avec la fleur & la noix de muscade, de l'huile de l'une & de l'autre. Cette Isle n'a point de Roi; mais elle est gouvernée par un Scha Bandar, qui est allié des Scha Bandars de Nera, de Lantor, de Puloway, de Pulin, & de Labatake, autres Isles qui sont comprises sous le même nom, & qui dépendoient autrefois du Roi de Ternate. Toutes ces Isles ont trois moissons chaque année, dans les mois de Juillet, d'Octobre & de Février; mais celle de Juillet qui se nomme la moisson (d) d'*Areputi*, est la plus considérable. Les marchandises qui conviennent aux Insulaires, sont les étoffes de Coromandel, & toutes celles de Cheremalla, du drap d'Angleterre, les espèces d'or, les pièces de huit, avec cette différence, que pour la valeur de soixante-dix pièces de huit en or, vous aurez ce qui coûteroit quatrevingt-dix pièces en argent; les grands bassins de la Chine, les damas de couleurs vives, les taffetats, les velours, les boëtes de la Chine, les jettons dorés, les chaînes d'or, la vaisselle dorée, telles que des

(z) *Angl.* de coton & de laine filée, & non filée. R. d. E.

(a) Macassar a passé pendant quelque temps pour une Isle, & même elle est représentée comme telle dans les vieilles Cartes, mais en-

suite on a découvert que c'étoit une partie de l'Isle de Célèbes.

(b) Il faudroit plutôt dire au Sud-Ouest.

(c) C'est-à-dire Sandal blanc. R. d. E.

(d) *Angl.* la Mousson. R. d. E.

affie
luisa
ris e
Iles
y co
L.
Equi
& pr
égale
kati
deux
marc
& de
lis, l
tons v
S.
une g
[tant
Siam
lingot
huit r
presqu
& les
chandi
Jones
touché
six bra
l'espace
BOR
duit be
ka, &
le de B
Corom
toutes
[Les p
le poids
Sukada
degré d
grand d
abondan
coup da
vril, de
res, au
Perles.

(e) L
fes ici.
(f) O

affietes, des plats & des soucoupes, les armes de tête damasquinées & bien luisantes; les mousquets, les lames d'épée, mais retroussées à la pointe. Le ris est encore une marchandise sur laquelle on trouve de grands profits dans les Isles de Banda, sur-tout dans certaines années où la racine de sagio, dont on y compose le pain, manque presque entièrement.

LES Isles Moluques, qui sont au nombre de cinq, sont près de la Ligne Equinoctiale, se nomment *Molukko*, *Ternate*, *Tidor*, *Geylolo* & *Machlan* (e), & produisent une grande abondance de girofle; mais chaque année n'est pas également fertile. C'est la troisième qui donne toujours une riche moisson. Le kati aux Moluques est de trois livres cinq onces Angloises. Le bahar contient deux cens katis. Dix-neuf katis de Ternate, en font cinquante de Bantam. Les marchandises qu'on demande aux Moluques, sont les étoffes de Coromandel & de Cheremalla, les ceintures de Siam, les salolos, les ballachios & les chellis, les taffetas de la Chine, les velours, les damas, les grands bassins, les jettons vernis, les draps écarlate, l'opium & le benjoin.

SIAM, dont la situation est à 14 degrés & demi de latitude du Nord, fournit une grande abondance d'excellent benjoin, & beaucoup de belles pierreries, [tant de son propre fond, que de celles] qu'on y apporte de Pegu. Le Taël de Siam pèse deux Pièces de huit & un quart. On y trouve beaucoup d'argent en lingots, mais il y vient du Japon; ce qui n'empêche pas que les Pièces de huit n'y soient si recherchées, que deux & demi, avec le coin, en valent presque trois en lingots. Le drap d'Angleterre de couleur éclatante, le fer & les beaux Miroirs, sont dans une haute estime à Siam. Toutes les marchandises de la Chine s'y vendent beaucoup moins cher qu'à Bantam. Les Jones Guzarates viennent à Siam aux mois de Juin & de Juillet, après avoir touché aux Maldives & à Ténasserim, où l'on trouve en tous tems cinq & six brasses d'eau. De Ténasserim, on peut se rendre par terre à Siam, dans l'espace de vingt jours.

BORNEO est à trois degrés de latitude du Sud. Cette grande Isle produit beaucoup d'or & de bezoars, de la cire, des *Rotans* (f), du *Kaijulacka*, & du Sang de Dragon, dont le principal commerce se fait dans la Ville de Banjarmasin. Les marchandises qu'on y demande sont les étoffes de Coromandel, la soye de la Chine, les damas, les taffetas, les velours de toutes couleurs, excepté la noire; les draps de l'Europe & les Pièces de huit. [Les pierres de Bezoars'y vendent cinq ou six pièces de huit le Taël, qui est le poids d'une pièce & demie de huit, ou une once & un tiers d'Angleterre]. Sukadana est une autre Ville de l'Isle de Borneo (g), dont la latitude est d'un degré & demi du Sud; on y compte cent soixante lieux de Bantam. Le grand commerce de cette Ville est celui des Diamans, qui s'y trouvent en abondance, & qui passent pour les meilleurs de l'univers. Elle en a beaucoup dans tous les tems de l'année, mais sur-tout aux mois de Janvier, d'Avril, de Juillet & d'Octobre, où l'usage est de les aller chercher dans des Parcs, au long de la Rivière de Lavi, en plongeant comme l'on fait pour les Perles. Cependant il arrive quelquefois aux mois de Juillet & d'Octobre, que

S A R I S
1609.

Isles Moluques.

Siam.

Borneo.

Banjarmassin.

Sukadana.

Diamans de la rivière de Lavi.

(e) Les Isles *Bachian*, & *Monil* sont omises ici. (f) Sur la Côte Occidentale. (g) Les Isles *Bachian*, & *Monil* sont omises ici. (f) Ou plutôt des Rotins; ce sont des ef-

S A R I S.
1613.

les pluies grossissent excessivement cette Rivière; au lieu que n'ayant dans les deux autres mois que trois ou quatre brasses de profondeur, on y plonge plus facilement.

[Les Marchandises de débit dans cet endroit, sont les Pintados de Malacca, les fines Sarrasses, les Gubares, les Poulings, les charas de Java, les toiles de Calico, les foyes de la Chine, les draps de couleur éclatante, les Cashes Chinoises, les pièces de huit, & sur-tout celles d'Or.] Lorsqu'on se propose d'aller à Sukadana, le meilleur parti est de se rendre d'abord à Banjarmassin, où sans beaucoup d'embarras on peut se procurer du bezoar & des diamans pour de l'or. On y compte quatre sortes de diamans, qui sont distingués par leur eau, que les Indiens appellent *Verna*. *Verna ambon* est le blanc [couleur qui est la plus estimée]; *Verna loud*, le verd; *Verna sakkar*, le jaune; & *Verna beffi*, une couleur entre le verd & le jaune. Les poids se nomment *Sa Mas*, *Sa Kupang*, *Sa Busuks*, *Sa Pead*. Quatre Kupangs font un Mas; trois Busuks un Kupang; un Pead & demi fait le Busuk, Ils ont aussi le *Paba*, qui fait quatre Mas; & seize Mas font un Taël. C'est avec ces poids qu'on pese l'or & les diamans.

Quatre sortes
de Diamans.Marchandises
de la Chine.

Les marchandises de la Chine, sont la soye crue. La meilleure se fait à Nanking, & s'appelle dans le Pays *How-sa*. Elle se vend quatrevingt pièces de huit le pikul. Les taffetas, que les Chinois nomment *Tue*: les meilleurs se font dans une petite Ville nommée *Hock-chu*. Ils se vendent trente pièces de huit le gori. Les damas qu'on appelle *Towne*: c'est à Canton que se font les meilleurs, à cinquante pièces le gori.

La soye à coudre, nommée *Kou-swa*, à cent pièces de huit le pikul. Les étoffes brodées nommées *Pocy*, qui servent pour l'apisseries: les meilleures se vendent dix pièces.

Le fil d'or à coudre & à broder, nommé *Kim-swa*, qui se vend par chip-pao, c'est-à-dire par paquets, dont chacun contient dix papiers, & chaque papier cinq évevaux, ou cinq nœuds. Trois chip-paos se payent deux pièces de huit.

Satins, nommés *Lin*, les meilleurs une pièce de huit.

Grands Bassins, nommés *Chu-pao*, trois pour une pièce de huit.

Le Sucre blanc, nommé *Pe-tong*, le meilleur une pièce le pikul.

La Porcelaine de même espèce, nommée *Poa*, la meilleure une pièce de huit le Kati.

Les boîtes à perles, nommées *Cha-nab*, les meilleures une pièce de huit (*b*).

Les Velours, nommés *Tan-go Jounck*, de neuf aunes de long, cinq pièces de huit.

La soye de manche, nommée *Jounck*, la meilleure cent-cinquante pièces le pikul.

Le musc, nommé *Sa-hu*, sept pièces le Kati.

[Les Cashes, soixante Pekus pour une pièce de huit].

Les Draps larges, nommés *To-lo-ney Sa-foko*, c'est-à-dire, larges de trois quarts, sept pièces de huit.

LES

(*b*) *Angl.* les meilleures cinq pièces de huit. R. d. E.

(*i*) Le
& il n'est
nière sign

LES Miroirs de la plus grande largeur, nommés *Kea*, dix pièces chacun.

L'ÉTAÏN, nommé *Sea*, quinze pièces le pikul.

LA Cire, nommée *La*, quinze pièces le pikul.

MOUSQUETS, nommés *Kau-ching*, vingt pièces le barril.

DENTS d'Éléphants, les plus grosses & les meilleures, deux-cens pièces le pikul.

LES petites, nommés *Ga*, à la Chine, & par les Portugais *Screvelias*, cent pièces le pikul.

LES sables (i) du Japon, nommés *Sam-to*, huit pièces de huit.

[LE Sandal blanc nommé *Twa-whi*, quarante pièces le pikul].

LE Droit sur le Poivre, dans l'intérieur du Pays, est d'un T'aël sur chaque pikul.

Au mois de Mars, les Jones qui doivent faire voile aux Manilles, partent ensemble de Chan-chu; c'est-à-dire, que d'environ quarante qui font ce Voyage tous les ans, il y en a toujours sept ou huit, ou dix qui s'associent, à mesure qu'ils sont prêts au départ. Leur cargaison est de soye crue & travaillée, mais beaucoup meilleure que celle qui se porte à Bantam. On compte dix jours de navigation entre Canton & les Manilles. Les Jones reviennent au commencement de Juin, chargés de pièces de huit. Ils sont sans armes & sans aucune autre défense; de sorte qu'on n'a besoin que d'une Chaloupe armée pour les arrêter, & pour les prendre.

[SARIS n'a pas laissé des observations moins exactes sur les marchandises qui sont recherchées au Japon. Il suffira de les nommer, sans en marquer les prix.] Les draps (k) larges de toutes sortes de couleurs, sans en excepter les noirs, mais sur-tout les rouges & les jaunes. Les soyes, les bouracans simples & doubles, les étoffes de soye à gros grains; les gros grains de Turquie, les camelots, les satins, les taffetas & les damas de l'Inde. Le fil de toutes sortes de couleurs. Les tapis de table. Les cuirs dorés ou peints, à fleurs & à figures. Les tableaux, & toutes sortes de peintures, sur-tout celles qui représentent des histoires lascives, & des batailles sur mer ou sur terre, les plus grandes formes sont toujours les plus estimées.

Le vis argent, le vermillon, le rouge pour le visage. Le cuivre en plaques, le plomb en lingots, le plomb en feuilles. L'étain en lingots. Le fer en masse, en barre & en plaques. Le papier de toutes sortes de formes. Les tentures de tapisserie. La civette. Le fil d'or à coudre, de la Chine. La cassonade ou le sucre en poudre de la Chine. Le sucre de Candie. Les velours de toutes couleurs. Les velours à fleurs. Les gazes. La soye crue. Le fil tors. Les verres à boire de toute espèce, les bouteilles, les cruches, & toutes sortes de vases & de vaisselles, simples ou dorés, le papier, les Livres de Comptes & les tablettes de poche. Le savon d'Espagne. L'ambre en grains. Les bas de soye, de toutes couleurs. Le cuir d'Espagne, & toutes sortes de peaux bien passées. Les Kandicks bleus & noirs de la Chine. La cire pour les bougies. Le miel. Le poivre. Le samel de la Cochinchine. La muscade. Le camphre de Barous & de Borneo. [Le bois de Sandal de Solier.] Le bois de Kalamba (l).

Le

SARIS.
1609.

Commerce
de la Chine
aux Manilles.

1613.
Marchandises
propres au Ja-
pon.

(i) Le mot de l'Original signifie aussi fabre, & il n'est pas difficile de voir que c'est cette dernière signification qu'il doit avoir ici. R. d. E.

(k) La 5^e. Section de ce Chapitre, commence ici dans l'Original. R. d. E.

(l) C'est le bois d'Aloës.

LES

SARIS.
1613.

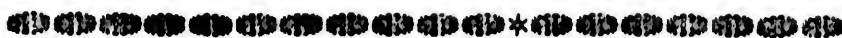
Le Japon, forte de bois rouge. Les dents d'éléphants. Les cornes de Rhinoceros & de Cerfs. L'alun de roche. Il est en telle estime, que Saris vendit pour cent florins ce qui ne lui en avoit coûté que trois.

Ce qu'il y a de meilleur au Japon.

C'est qu'on trouve de meilleur au Japon est une abondance d'excellentes teintures, bleues, rouges, noires & vertes. Les vernis, sur-tout en or & en argent, y sont meilleurs qu'à la Chine. Le soufre, le salpêtre, le ris, le [chanvre] & le coton abondent aussi dans la plupart de ces Isles.

L A T I T U D E S.

Masilipatan.....	17	00	N.	Variation Ouest.....	3	00
Isle Sainte Lucie, proche				Isle de Bali.....	8	30
Madagascar	24	30	S.	Isle de Timor.....	10	40
Seperdone, près de Chau-				Isle de Banda.....	5	00
le.....	18	0	N.	Sukadana, dans l'Isle de Bor-		
Bantam.....	6	0	S.	neo.....	1	30



C H A P I T R E VII. (a)

Relation de ce qui se passa dans l'Isle de Firando pendant le Voyage de Saris à la Cour de l'Empereur du Japon.

COCKS.
1613.
Le Facteur
Cocks est
chargé d'écri-
re les événe-
mens.

ON s'aperçoit par degrés que l'attention des Marchands Anglois pour les événemens historiques, & leur curiosité pour le caractère & les usages des Nations étrangères, augmentent avec l'étendue & le succès de leur commerce. Cocks, destiné à gouverner le Comptoir de Firando, ne demeura point oisif dans cette Ville pendant le voyage que Saris avoit entrepris à Suronga. Avec le soin des marchandises & des autres intérêts de la Nation, il étoit chargé de recueillir, dans un Journal exact, tout ce qui se passeroit d'intéressant sous ses yeux. C'est sa Relation qu'on va lire.]

Départ du
Général.

LE 7 d'Août, Saris, Général Anglois, partit avec William Adams pour la Ville Impériale dans une Barque du Roi montée de quarante Rameurs. Il prit avec lui douze personnes de confiance; Tempest, Pencoek, Richard Wickam, Edouard Saris, Watter Corwarden, Diego Fernandos, John Williams, Tailleur; John Head, Cuisinier; Edouard Bartan, Chirurgien; John Japan, Interprète; Richard Dale & Antoine Ferrea, Matelots; sans compter quatre Valets, deux à lui & deux à William Adams. On fit honneur à son départ, en tirant treize coups de canon.

L'AUTEUR se rendit aussi-tôt chez les deux Rois, comme par ordre du Général, pour les remercier des ordres qu'ils avoient donnés en sa faveur. En fait ces deux Princes avoient poussé leurs attentions jusqu'à faire porter à Saris cent taëls, en monnoye du Japon, pour lui épargner les embarras du change dans une si longue route. Cette somme fut acceptée, mais comme un prêt.

Quelques

(a) C'est le XVIII. du III. Livre du l'Original. R. d. E.

Quelqu'Anglois ayant causé du désordre la nuit d'auparavant, le Roi Foyne pria Cocks, aiant pour son honneur que pour celui de sa Nation, d'avoir l'œil ouvert sur la conduite de ses gens.

Cocks.
1613.

LE 9, un jeune Japonois, nommé Juan, qui parloit fort bien la Langue Espagnole, vint offrir ses services à Cocks pour neuf ou dix ans, sans en excepter le voyage d'Angleterre, qu'il promettoit de faire avec le Vaisseau: [il n'exigeoit aucun appointement fixe; se contentant de ce qu'on voudroit lui donner.] Miguel, l'Interprète qu'Adams avoit procuré au Comptoir, étant d'un esprit fort lourd, & sujet d'ailleurs à s'absenter souvent, le désagrément qu'on avoit sans cesse de le voir manquer au besoin, fit accepter les offres de Juan. C'étoit un nouveau Chrétien, qui avoit la plus grande partie de sa famille à Nangazaqui, & un Cousin à Firando. Quoiqu'il eût servi pendant trois ans un Espagnol aux Manilles, il en étoit revenu sans avoir embrassé le Christianisme, & les Jésuites l'avoient baptisé à Nangazaqui.

Un jeune Japonois s'engage à suivre les Anglois en Europe.

⊕ [La curiosité de voir l'Europe parut être le seul motif qui le faisoit tourner vers les Anglois.]

⊕ [LE 13, l'Auteur montra diverses marchandises Angloises à des Marchands de Méaco (b); mais ils n'achetèrent rien, & même ils regardèrent le tout avec assez d'indifférence, excepté la poudre à canon.]

LE 19 au soir, on vit commencer à Firando la grande Fête des Japonois, qui consiste à se réjouir & à faire bonne chère toute la nuit sur les tombeaux de leurs parens, qu'ils invitent à ce festin. Leurs réjouissances durent trois nuits consécutives. On publia l'ordre de parsemer les rues de sable & d'allumer des lanternes devant chaque porte. Il en coûta la vie à un pauvre homme pour avoir négligé d'obéir. Cocks ne fit pas difficulté de se conformer aux usages du Pays. Non-seulement il suspendit à sa porte deux belles lanternes; mais étant informé que les deux Rois devoient se promener dans les rues, & s'arrêter à sa maison, il leur fit préparer un souper digne d'eux. Cependant, après les avoir attendus jusqu'à minuit, il fut averti que d'autres occupations leur avoient fait changer de dessein. Il ne laissa point de leur envoyer des présens, suivant l'usage de la Nation. Plusieurs Seigneurs Japonois, qui prirent l'occasion des Fêtes pour visiter le Comptoir, y furent reçus & traités avec autant de générosité que de politesse.

Grande Fête des Japonois pour leurs parens morts.

LE 23, les Anglois cessèrent de débarquer leur poudre, dont ils avoient déjà transporté cinquante-neuf barrils au rivage. L'avidité du Roi à s'en procurer & sa facilité à leur en donner le prix qu'ils avoient demandé, sembloit leur avoir fait oublier qu'ils en devoient conserver du moins leur provision. Mais le Lieutenant du Vaisseau se crut obligé de faire transporter, au Comptoir, quantité de petites merceries, que les Matelots commençaient à dérober pour fournir à leurs débauches. On étoit au dernier jour des trois Fêtes. Trois Compagnies de Danseurs se promenèrent dans toutes les rues avec des bannières, & des poëles pour instrumens de musique; s'arrêtant aux portes des Grands, comme aux Sépultures & aux Pagodes, [avec des transports de joye, & des cris aussi extravagans que leurs danses.]

Vois des Matelots Anglois.

LE 24, il y eut une autre illumination, à l'honneur du jeune Roi & de son Frère,

Mascarades Japonoisés.

⊕ (b) C'est une Ville dans l'intérieur du Pays, & l'une des principales du Japon.

SARIS.
1613.

Frère, qui allèrent en Mascarade chez le vieux Roi Foyné, avec un cortège fort nombreux. Les deux Princes étoient à cheval, & le reste de la Troupe à pied. Nabesone, Gouverneur du jeune Roi, jouoit du sifre pendant la marche, & cette musique étoit accompagnée de celle que j'ai déjà représentée. Cocks ayant appris que les Princes se propofoient, à leur retour, de visiter le Comptoir Anglois, prépara un grand festin. Mais ils ne s'en approchèrent qu'après minuit, avec beaucoup de confusion, & même quelques marques de mécontentement. Ils ne se présentèrent pas pour entrer. Brouwer, l'auteur Hollandois, s'avança jusqu'à la porte, en affectant de les regarder peu. Ils feignirent aussi de ne l'avoir point aperçu.

[Le 27, les Anglois mirent à terre trois Couleuvrines; outre six qu'ils y avoient déjà. Dans le tems qu'ils étoient occupés à cela, le vieux Roi vint les voir travailler; comme ils n'étoient que vingt-sept, il leur offrit une centaine de Japonois pour les aider. Mais il fut bien surpris de les voir expédier tout l'ouvrage en fort peu de tems: il avoua que cent Japonois n'en seroient pas venus à bout si aisément. Il fut si content de cela, qu'il fit venir une barrique de vin, & quelques poissons, qu'il distribua aux Matelots.]

Lettres arrivées à Cocks.

Cocks reçut le 28, deux Lettres du Général, l'une du 19, l'autre du 20, par le Gouverneur Schimonasco, qui suivant quelque cérémonial inconnu aux Anglois, ne les envoya point au Comptoir, mais les fit porter au Vaissau. Comme l'une des deux Lettres étoit pour le Roi Foyné, Cocks se rendit au Palais, accompagné de Melsham & de Hernando. Le Roi donna un katan au premier, une dague d'Espagne à l'autre, & à tous trois quelques boîtes d'ail, [galanterie ordinaire au Japon.] Il leur accorda aussi la permission de faire sécher leur poudre au sommet du Fort, en leur offrant le secours de ses gens pour ce travail. [Ce même jour l'Auteur reçut vingt-deux barres de plomb, & cent vingt-cinq boulets qu'il fit mettre dans le Magazin.]

Le premier de Septembre, le vieux Roi & toute sa Noblesse, se donnèrent le divertissement d'une nouvelle Mascarade, & rendirent visite le soir au jeune Prince. Les rues étoient éclairées par un nombre infini de lanternes. Cocks, qui s'attendoit d'autant plus à recevoir le Roi, que deux jours auparavant, ce Prince lui avoit fait l'honneur de le surprendre chez lui, & d'y passer une partie de la nuit dans la joye, fit préparer pour la troisième fois un festin, qui eut le sort des deux précédens. Le cortège royal étoit si nombreux, que ce fut apparemment cette raison qui empêcha Foyné d'entrer chez les Anglois.

Ouragan sans temple au Japon.

Le lendemain, les Arpenteurs de la Cour mesurèrent toutes les maisons de la rue où les Anglois avoient leur Comptoir, pour les faire contribuer, suivant leur grandeur, aux frais de quelques nouveaux Forts que le Roi vouloit entreprendre. Celle des Anglois ne fut point exemptée de cette taxe. Cependant le dessein de ces ouvrages fut abandonné à l'occasion d'un Ouragan, qu'on appelle Typhon dans ces Mers, le plus furieux qu'on se souvint d'avoir jamais vu aux Isles du Japon. Il renversa plus de deux cens maisons. Il en découvrit un beaucoup plus grand nombre, sans épargner le Palais Royal, dont non-seulement tous les toits, mais les murs mêmes de circonvallation furent abbatués. La mer fut agitée par des secousses si violentes, qu'elle mina un grand Quai, sur lequel étoit situé le Comptoir Hollandois, ruina un mur de grosses pierres, entraîna les degrés, mit en pièces deux grandes

gra
dan
épa
Cet
du l
beau
rer.
d'un
pou
dent
pluy
été c
flam
peinc
rent c
que le
y sur
gnol c
Ce
des de
ce Re
publie
l'Angl
par les
telots.
ques q
& que
comme
Willia
cune in
moins
au Cor
testère
jusqu'a
bord.
à donn
il leur
ble. Ils
ce de
N'en é
crurent
de l'ivr
tion qu
sommé
Lieuten
il aima
qu'au de
repentir

grandes Barques, & submergées quarante ou cinquante autres petits Bâtimens dans la Rade. Le mur de la Cuisine des Anglois, avec un four extrêmement épais qu'ils avoient bâti nouvellement, furent mis au niveau de la terre. Cette horrible tempête s'étant élevée pendant la nuit, la confusion & le bruit du Peuple, qui couroit éperdu dans toutes les parties de la Ville, augmenta beaucoup le désordre. La plupart portoient des brandons de feu pour s'éclairer. Les étincelles qui voloient de toutes parts devinrent bientôt la cause d'une disgrâce encore plus affreuse; car le feu prit à plusieurs maisons, & ne pouvoit manquer de se répandre dans toute la Ville, si par un autre accident, qui n'accompagne jamais néanmoins les Typhons, il n'étoit tombé une pluie si prodigieuse, qu'on se crut menacés de périr par l'eau, après l'avoir été d'être écrasés par la chute des maisons, ou d'être enveloppés dans les flammes. Le Vaisseau Anglois, quoiqu'à l'abri par sa situation, se soutint à peine sur cinq cables, dont il y en eut un de rompu. La Chaloupe & l'Esquif furent emportés, & ne purent être retrouvés que deux jours après. On apprit que le Port de Nangazaqui avoit beaucoup plus souffert. Vingt Jones Chinois y furent submergés; & le Vaisseau, qui avoit apporté l'Ambassadeur Espagnol des Manilles, fut misérablement fracassé.

Ces fléaux du Ciel n'empêchèrent pas les Matelots Anglois de se livrer à des désordres si crians, que pour l'honneur de leur Nation, les Auteurs de ce Recueil ont cru devoir les supprimer. Mais ils ne font pas difficulté de publier ceux qui ne regardent que la discipline nautique, pour apprendre à l'Angleterre même, que ce n'est pas toujours par l'injure des élemens, ou par les fatigues d'un métier pénible, qu'elle perd un si grand nombre de Matelots. Il se passoit peu de jours où l'ardeur de la débauche ne fit naître quelques querelles entre les Anglois. Elles étoient presque toujours sanglantes, & quelquefois mortelles. Après avoir exercé leur fureur l'un sur l'autre, ils commencèrent à la tourner vers les Japonois. Un Matelot, nommé Francis Williams, s'étant enivré au rivage, prit un bâton, sans y être excité par aucune injure, & maltraita un Domestique du Roi Foync. Quatre Japonois témoins de cette brutalité, eurent la sagesse d'engager l'offensé à se rendre au Comptoir Anglois avec eux; & faisant leur plainte aux Facteurs, ils protestèrent que s'ils n'obtenoient pas une juste satisfaction, ils les porteroient jusqu'au Roi. Cocks apprit au même moment que Williams s'étoit retiré à bord. Il y envoya un de ses gens, pour exhorter le Lieutenant du Vaisseau à donner un exemple de sévérité; & déclarant ses intentions aux Japonois, il leur conseilla de se rendre eux-mêmes à bord, pour reconnoître le coupable. Ils y allèrent. Mais Williams, interrogé par le Lieutenant, eut l'audace de nier le fait, & l'impunité de soutenir son déshonneur par un faux serment. N'en étant pas moins condamné à des peines rigoureuses, les Japonois se crurent satisfaits par la Sentence, & demandèrent grâce pour lui en faveur de l'ivresse. Alors, ce furieux Matelot, plus sensible à la honte de l'obligation qu'à la crainte du châtimement, sauta sur un croc de fer, dont il auroit assommé les cinq Japonois s'il n'eût été retenu. [Il ne ménagea pas même son Lieutenant, ni le Député de Cocks. Enfin, ne s'étant rendu qu'à la force, il aima mieux demeurer à fond de cale, les fers aux pieds & aux mains jusqu'au départ du Vaisseau, que de réparer son offense par des marques de repentir.]

COCKS
1673.

Les Typhons ne font jamais accompagnés de pluie.

Corruption & désordre des Matelots Anglois.

Brutalité fureuse d'un Matelot.

COCKS.
1613.
Maladie du
Roi.

Autres ex-
cès des Mate-
lots Anglois.

Cocks em-
ploie l'autori-
té du Roi de
Firando pour
les contenir.

LE 13, Cocks apprenant que le vieux Roi étoit tombé malade, lui envoya l'Interprète avec divers présens qui convenoient à sa situation. C'étoit un grand flacon d'excellent vin, que Saris avoit fait conserver précieusement, & quelques boëtes de confitures. Ces petits soins, & l'attention que les Chefs avoient continuellement de prévenir les Japonois par toutes fortes de politesses, réparoient le tort que les Matelots faisoient à leur Nation. Le lendemain au matin, Cocks reçut avis du Lieutenant, à qui Saris avoit recommandé de ne pas s'éloigner de son bord, qu'une partie de l'Equipage avoit passé la nuit dans la Ville sans sa permission, & dans un tems où tous les Matelots étoient d'autant plus nécessaires sur le Vaisseau, que la marée l'avoit laissé presqu'à sec. Cocks, accompagné de Melsham & de l'Interprète, entreprit aussi tôt de les rappeler à leur devoir. Il en trouva plusieurs dans divers lieux de débauche, & ne ménageant ni les reproches ni les coups, il les força de retourner à bord. La plupart de ceux qu'il n'avoit pas découverts, ne laissèrent pas de suivre l'exemple des autres, & de rentrer dans la soumission. Mais il en resta quatre, sur lesquels l'autorité ne fit pas plus d'impression que le devoir & l'honneur. Ils continuèrent leur débauche pendant le reste du jour & la nuit suivante; jusqu'à ce qu'ayant pris querelle entr'eux, ils se battirent avec tant de fureur, qu'ils furent portés au Vaisseau à demi-morts de leurs blessures. Ils se nommoient Lambert, Colphax, Boles & Evans.

LE 17, Cocks apprit qu'un Japonois, que les Matelots avoient nommé Bastian, & qui tenoit une maison de débauche, s'étoit vanté que si les Officiers Anglois reparoïssent chez lui, pour en chasser leurs gens, il feroit main-basse sur eux avec tous les siens. Cette menace obligea les Facteurs de porter leurs plaintes au jeune Prince, parce que la maladie du vieux Roi duroit encore. Ils l'engagèrent à faire publier une Ordonnance, qui défendoit sous de rigoureuses peines à tous les Habitans de la Ville, de recevoir les Anglois chez eux après la fin du jour; qui permettoit à Cocks & à ses Ministres d'entrer dans toutes les maisons pour y chercher ses gens; qui ordonnoit aux Japonois de lui prêter main-forte dans le besoin; enfin qui l'autorisoit à faire enfoncer les portes, lorsqu'on lui refuseroit de les ouvrir. Le Prince fit déclarer en même-tems à Bastian, que s'il arrivoit le moindre désordre par sa faute, ou s'il entreprenoit de s'opposer aux recherches de Cocks, il lui en coûteroit aussi-tôt la vie. Malgré tant de précautions & de loix, les Matelots Anglois protestèrent qu'ils vouloient boire; qu'ils boiroient en plein champ, s'ils n'avoient pas la liberté d'entrer dans la Ville; & que s'il ne se trouvoit personne pour leur apporter de l'arrack, ils prendroient la peine eux-mêmes d'en aller chercher dans les Villages, à quelque distance qu'ils fussent du Port. Cependant il arriva, peu de jours après, que le vieux Roi étant rétabli & se promenant à pied dans la Ville, rencontra deux Anglois qui étoient à boire à la porte d'un Chinois. [Il prit la peine de s'arrêter; & d'un air menaçant,] il détacha vers eux quelques gens de sa suite. [Son dessein n'étoit que de leur faire demander s'ils avoient la permission de leurs Officiers. Mais dans la crainte d'un traitement plus sévère, ils prirent le parti de s'éloigner en fuyant.] Cette aventure ayant servi à leur persuader que le Roi même avoit les yeux ouverts sur leur conduite, ils commencèrent à s'observer davantage.

LE

L.
ladie
au ci
Japo
devan
grand
faiso
re, il
ouvri
O
me el
du sab
qui fo
pierre
diligen
pour a
le len
fon, p
LE
rent a
dises.
ce,] i
prix fo
conno
Hollan
lent, c
tant re
la Ville
de jour
ceroit
maison
maris,
Compag
la Ville
d'une v
Cepend
jours sa
LE 2
Matelot
te des I
Ville, o
étoient
rir après
nuit suiv
de l'autr
fir à pass
d'y faire
&, dans

LE 27, Williams Paulin, Contre-Maître, mourut au Comptoir, d'une maladie de langueur. A la prière de Cocks, le Roi permit qu'il fut transporté au cimetière des Chrétiens. Mais cette permission n'empêcha point les Prêtres Japonois de s'opposer au passage du corps dans les rues de Firando, & sur-tout devant leurs Pagodes. On fut obligé de le transporter par eau. Il fut suivi d'un grand nombre de Japonois, malgré les représentations des Prêtres, qui leur faisoient un crime de leur curiosité. Mais lorsqu'on fut au lieu de la sépulture, il ne s'en trouva pas un qui voulût prêter ses mains ni ses instrumens pour ouvrir la fosse.

ON publia le 29, un ordre du Roi, pour nettoyer & embellir les rues. Comme elles ne sont pas pavées à Firando, cet embellissement consiste à répandre du sable & du gravier chacun devant sa porte, à vuidier deux petits canaux qui sont de chaque côté pour l'écoulement des eaux, & à les parer de larges pierres, enfin à ne laisser aucune trace de saleté à la face des maisons. La diligence des Habitans est admirable dans ces occasions. Il ne fallut qu'un jour pour achever l'ouvrage, & les Officiers du Roi commencèrent leur revûe dès le lendemain. Le Capitaine Chinois, de qui les Anglois louoient leur maison, prit ce soin pour eux.

LE 30, quelques Négocians de Méaco arrivés pour le commerce, vinrent au Comptoir & demandèrent seulement à voir les principales marchandises. Après avoir tout observé, [avec autant de curiosité que d'intelligence,] ils s'arrêterent aux draps, pour lesquels ils n'offrirent néanmoins qu'un prix fort médiocre. [On refusa leurs offres; mais il fut aisé à Cocks de reconnoître à leur langage qu'ils s'étoient laissés prévenir par les intrigues des Hollandois.] Le marché fut interrompu par le bruit d'un vent d'Est si violent, qu'on le prit pour l'avant-coureur d'un nouveau Typhon. Chacun s'étant retiré chez soi, ne fut occupé qu'à se garantir des malheurs dont on croyoit la Ville menacée. Cette opinion paroissoit d'autant mieux fondée, que peu de jours auparavant, un Bonze avoit prédit au Roi que le Typhon recommenceroit bien-tôt ses ravages. Le Chirurgien Anglois se trouvant dans une maison, où le même Bonze prédisoit à quelques femmes le retour de leurs maris, lui offrit trois sols pour apprendre aussi quand le Général Saris & ses Compagnons reviendroient à Firando. Le Bonze l'assura qu'ils seroient dans la Ville dix-huit jours après. Il prétendoit que cette connoissance lui venoit d'une voix qui lui parloit à l'oreille, & qui ne se faisoit entendre qu'à lui. Cependant la Ville en fut quitte pour des vents orageux, qui durèrent deux jours sans y causer aucun désordre.

LE 2 d'Octobre, Cocks reçut avis du Vaisseau, qu'il en étoit parti sept Matelots dans l'Esquif. Il auroit envoyé sur le champ après eux, si l'Interprète des Hollandois ne l'eût assuré qu'il les avoit vûs dans une maison de la Ville, où ils étoient à se réjouir; mais il se trouva que ceux qu'il avoit vûs, étoient une autre bande, & son témoignage ayant empêché qu'on ne fit courir après les autres, leur donna le tems de s'éloigner sans être poursuivis. La nuit suivante fut marquée par une autre disgrâce. Le vieux Roi l'oyne avoit de l'autre côté de l'eau, une maison [de campagne où il prenoit souvent plaisir à passer quelques jours dans la solitude. Il avoit prié les Facteurs Anglois d'y faire transporter quelques belles étoffes qu'il vouloit examiner à loisir, & dans la confiance qu'ils avoient à l'amitié de ce bon Roi, ils n'avoient pas

Cocks.

1613.

Les Prêtres Japonois s'opposent à l'enterrement d'un Anglois.

Ordre pour l'embellissement des rues.

Typhon prédit par les Bonzes.

Sept Anglois déserterent avec l'Esquif.

COCKS.
1613.
Palais du Roi
consumé par le
feu.

fait difficulté d'y consentir.] Tandis qu'il satisfaisoit sa curiosité (c), avec des cannes allumées qu'il tenoit à la main, quelques étincelles tombées sur les nattes mirent le feu à la maison & la réduisirent en cendres avant le jour. Cocks l'ayant visité le lendemain, le trouva moins affligé de sa propre perte [que de celle des Anglois. Cependant comme elle n'étoit point allez considerable pour affliger beaucoup les Facteurs, Cocks se borna pour dédommagement à prier le Roi de lui faire retrouver ses Déserteurs.] L'ordre fut donné aussitôt de les chercher, avec d'autant plus d'espérance, qu'on prétendoit les avoir vus dans une Isle déserte à deux lieues de Firando. Le Roi, dans l'empressement d'obliger Cocks, ordonna qu'ils fussent ramenés morts ou vivs.

Autre prédiction
des Bonzes.

(d) LE 4 d'Octobre, sur une prédiction des Bonzes, qui menaçoient la Ville de Firando d'un Incendie général, dont il ne devoit pas se sauver une seule maison, il se répandit dans toutes les rues un grand nombre de Crieurs, pour avertir le Peuple, avec des expressions lamentables, d'éteindre soigneusement tous les feux. C'étoit la nuit suivante que ce désastre étoit attendu. Tous les Habitans, & les Anglois mêmes pour qui la superstition étoit contagieuse, la passèrent dans des allarmes continuelles. Mais l'événement vérifia que le Diable est toujours l'esprit de mensonge.

Arrivée du
Gouverneur
de Nangazaqui.

LE Roi Foyne étant venu le 5, au Comptoir Anglois, dit à Cocks qu'il avoit envoyé deux Barques bien armées à la poursuite des Fugitifs. Il lui apprit aussi que le Gouverneur de Nangazaqui (e), nommé Ben Diu, & Frère de l'Impératrice, devoit arriver le lendemain à Firando; sur quoi il lui conseilla de le faire saluer de quelques coups de canon à son passage; [Il ajouta qu'il verroit aussi un autre Roi ou Gouverneur d'une Ville, nommée Seam.] Pendant leur entretien, il arriva un homme à cheval, avec une Lettre de la Cour Impériale pour le Roi, & des nouvelles du Général Saris, qui devoit être dans huit ou dix jours à Firando. Le même jour, James Foster, que les Facteurs avoient député à Nangazaqui, revint avec l'Esquif, mais sans avoir pu obtenir la restitution des sept déserteurs, qui s'étoient mis sous la protection de la Ville. On sçut par des informations certaines que Miguel l'Interprete, dont Foster s'étoit fait accompagner, loin de se rendre utile au succès de son voyage, avoit conseillé aux Fugitifs de persister dans leur désertion. Cocks prévint que leur dessein étoit de passer aux Manilles sur quelque Navire Espagnol, & qu'il lui seroit impossible de s'y opposer, s'il ne se faisoit point un ami de Ben Diu. Il ordonna qu'il fût salué de quatre coups de canon. Dès le même jour, ce Gouverneur étant à se promener dans la Ville avec le jeune Prince de Firando, Cocks sortit du Comptoir pour lui faire son compliment. Ben Diu s'arrêta quelques momens pour répondre à cette civilité, & ne reçut pas avec moins d'affection le présent que les Anglois lui envoyèrent le soir. Il leur offrit ses services à la Cour de l'Empereur, & de son propre mouvement, il leur parla des Déserteurs. Son intention étoit qu'ils fussent pardonnés; mais Cocks demandoit que les Chefs fussent punis. Enfin, sur les instances du Gouverneur, on convint qu'ils obtiendroient grace sans exception. Cocks s'y engagea par

Convention
pour les 7 Déserteurs.

(c) *Angl.* tandis qu'il montoit & descendoit. R. d. E.

(d) La 24^e. Section de ce Chapitre com-

mence ici dans l'Original. R. d. E.

(e) Le véritable nom de cette Ville est Nagazaki.

(f)
à Cocks
s'icons
environ

par un écrit de sa main, & promit de le faire confirmer par Saris au premier instant de son arrivée; sans quoi Ben Diu protesta qu'il ne se prêteroit à rien, parce qu'il ne vouloit contribuer à la mort de personne. Quelques jours après, il fit l'honneur aux Anglois de les visiter dans leur Comptoir, & d'y examiner leurs marchandises; mais sans en rien acheter. Il fit présent à Cocks d'un katan, qui lui fut payé avec avantage par quelques flacons d'excellent vin & par quelques drogues médicinales dont il emporta une bonne provision pour (f) sa santé. [Il ne se retira qu'après qu'on lui eût offert une colation].

Cocks ayant appris que Ben Diu, & son frère, qui étoient à se baigner chez les Hollandois, où il y avoit un bain chaud, se proposoient de visiter le Bâtiment, se rendit lui-même à bord pour les y recevoir. Ben Diu lui fit présent de deux katans, & les Anglois firent une décharge de sept piéces à l'arrivée de ces deux Seigneurs. A peine furent-ils retournés au rivage, fort satisfaits de l'accueil qu'ils avoient reçu, que le Frère revint à bord, pour demander un petit singe qu'il y avoit vu, & qu'il vouloit porter à sa Belle-Sœur (g). Cocks se crut obligé de l'acheter du Maître-Canonier, à qui il appartenoit, & le paya cinq piéces de huit; mais il se réserva le mérite de le présenter lui-même à Ben Diu. Le Roi Foyne, par des raisons que les Anglois ne purent pénétrer, envoya demander au Comptoir quels étoient les présens qu'ils avoient faits aux deux Frères, & prit soin d'en conserver un mémoire. Il n'y joignit point la lunette d'approche que Ben Diu avoit demandée avec beaucoup d'instances, mais qu'il renvoya presque aussitôt, parce qu'il ne la trouva point à son gré; ce qui n'empêcha pas que dans la reconnoissance de tant de civilités qu'il avoit reçues de la Nation Angloise, il ne fit porter au Comptoir deux barrils de vin de Méaco. Son Frère y en envoya deux aussi, avec les mêmes remerciemens.

LE 10, deux jeunes Japonois, fils d'un autre Gouverneur, visitèrent les Anglois dans leur Comptoir. Ils étoient nouvellement convertis au Christianisme, [& fort affectionnés pour tout ce qui portoit le nom d'Européen.] Cocks leur fit voir toutes ses marchandises, & leur offrit une colation délicate, qui fut accompagnée d'un concert de musique. Pendant la fête, le Roi Foyne surprit agréablement l'assemblée en y paroissant tout-d'un-coup, & prit part de bonne grace au divertissement. Son goût s'étoit déclaré pour un mets dont l'apprêt n'est pas difficile, mais qui n'en est pas moins agréable à ceux qui le connoissent. C'est du bœuf & du porc aux navets & aux oignons. Après en avoir mangé beaucoup, il pria Cocks de lui en faire préparer un autre plat par le Cuisinier Anglois, en lui avouant qu'il le trouvoit délicieux. Cocks prit cette occasion pour le faire souvenir des Déserteurs, & lui envoya le lendemain son mets, qui fut reçu avec des transports de joye & mangé de même.

LE 12, Cocks rendit une visite à ce Prince, [qu'il trouva endormi; & de là il passa chez le jeune Roi] qui le remercia de l'accueil civil qu'il avoit fait aux Gouverneurs de Nangazaqui & de Seam; vers le soir le vieux Roi lui fit dire

(f) *Angl.* il fit présent d'un petit Katan à Cocks, qui de son côté lui donna deux flacons de verre, deux pots de fayance, & environ un demi Kati de cloux de girofles

choisis, & qu'il vouloit garder pour s'en servir dans l'occasion comme d'un remède. R. d. E.

(g) *Angl.* aux Enfants de Ben-Diu. R. d. E.

COCKS.
1613.

Politesse forcées des Anglois.

Autres civilités dont ils ne peuvent se dispenser.

Adresse des Japonois pour tirer d'eux des préciens.

avec
es sur
e jour.
perte
confi-
édom-
re fut
n pré-
e Roi,
morts

oient la
er une
rieurs,
re foi-
toit at-
tation é-
l'événe-

u'il avoit
ai apprit
Frère de
conseilla
uta qu'il
n.] Pen-
e la Cour
être dans
Facteurs
à obtenir
de la Vil-
dont l'of-
voyage,
révit que
, & qu'il
Ben Diu.
jour, ce
de Firan-
Diu s'ar-
pas avec
r. Il leur
vement, il
nés; mais
u Gouver-
y engagea
par

E.
ette Ville est

COCKS.
1613.

dire qu'ayant appris qu'ils avoient acheté au Comptoir quelques marchandises dont ils avoient réglé le prix à leur gré, il vouloit sçavoir si les Anglois ne se plaignoient pas de cette injustice. Cocks répondit qu'il ne pouvoit désavouer la vérité du fait; mais que la même chose se pratiquant à Nangazaqui à l'égard des Chinois & des Portugais, il avoit cru que c'étoit l'usage du Japon; & qu'il n'étoit question d'ailleurs que de quelques bagatelles, qui ne méritoient pas beaucoup d'attention. Foyne repliqua que l'usage de Nangazaqui n'étoit pas une règle pour Firando; que les Chinois étoient une Nation avec laquelle on gardoit moins de ménagemens, parce qu'il leur étoit défendu par leurs propres loix de faire le commerce au Japon, mais qu'il prétendoit que les Européens ne souffrirent aucun tort dans les terres de son Domaine, surtout de la part de ceux qui n'y avoient aucune autorité. Cocks l'ayant remercié vivement de la justice qu'il faisoit rendre aux Etrangers, lui envoya le mémoire des marchandises qui avoient été enlevées à des prix arbitraires. L'Auteur fait observer que s'il entre dans ces détails, c'est pour faire connoître qu'au fond les Anglois étoient des duppes, qui se laissoient tromper par des apparences de civilité & d'affection. Foyne ne leur faisoit aucune offre de service qu'ils ne se crussent obligés de payer par des présens; & toutes ces belles promesses demeuroient presque toujours sans effet. Le 13, il pria Cocks & deux autres Facteurs à dîner chez les Hollandois, en leur recommandant d'y apporter quelques flacons de leur vin, qu'il trouvoit excellent. Le dîner fut très-bien servi, aux dépens du Comptoir de Hollande & du vin des Anglois. Le Roi étoit à la première table, accompagné des Princes ses petits enfans. Nabefone, son Frère, se mit à la seconde, & fit placer Cocks entre lui & Semidone, [autre Frère du vieux Roi.] Après eux étoit le Ministre de Firando; & de l'autre côté, plusieurs Japonois de la première Noblesse. Brouwer, Chef du Comptoir Hollandois, ne s'affit point, & se borna au soin de couper les viandes, tandis que tous ses gens servoient les deux tables à genoux; & lui-même, à la fin du repas, servit à boire aux Convives dans la même posture. Cocks surpris de cette formalité, lui en demanda la raison. Sa réponse fut que le Roi faisoit le même honneur aux Etrangers, lorsqu'il leur donnoit à dîner. En sortant de table, toute l'assemblée se rendit au Comptoir Anglois, où le Roi se fit un amusement d'en visiter toutes les parties. Cocks lui offrit une colation, qui fut acceptée.

Festin que le Roi se donne aux dépens des Etrangers.

Cocks est trompé par le Gouverneur de Nangazaqui.

Le 16, deux hommes de mer, l'un Vénitien, l'autre Flamand, arrivés ensemble de Nangazaqui, apprirent à Cocks que les sept Déserteurs avoient été conduits secrètement à Méaco dans une petite Barque. L'espérance de ces deux hommes étoit de se faire recevoir sur le Vaissseau Anglois pour retourner en Europe. Le Flamand avoit été pendant vingt-quatre ans au service des Espagnols. Il étoit venu d'Acaapulco aux Manilles, & les occasions ne lui ayant pas manqué pour amasser beaucoup d'argent, il demandoit la permission de le mettre à bord. Cocks lui répondit que dans l'absence du Général, il n'osoit accorder une faveur de cette nature; mais il consentit volontiers à faire assurer le Roi que ces deux Etrangers n'étoient point Espagnols, ni Sujets du Roi d'Espagne; sans quoi, ce Prince ne les auroit pas soufferts à Firando, depuis qu'il étoit arrivé au Japon un Ambassadeur Espagnol des Manilles, pour demander à l'Empereur la permission d'emmener tous les Sujets de l'Espagne.

COCKS,

eur
s'é
tion
éto
lem
qu'a
glet
pré
toit
qu'il
sa li
Il ré
ble d
les d
ce à
de l

LE
Lune
rande
du je
tout-c
dres.
néann
quatre
sa poi
seilla
bouch
pour
rigine
voient
du cré

LE
mené
faire d
mé Ed
core d
Un Es
dus, &
volont
avoient
fortir d
n'y eût
Déserte
de Mat

II. P

Cocks, à la prière du Vénitien & du Flamand, se rendit le lendemain avec eux au Palais de Foyné. Ils lui apprirent en chemin que les Déserteurs Anglois s'étoient vantés à Nangazaqui, de n'être pas les seuls qui eussent pris la résolution d'abandonner le Vaisseau. Ils avoient publié que la plupart des Matelots étoient dans le même dessein, parce que leurs Officiers les traitoient cruellement; & joignant la perfidie aux plaintes, ils avoient assuré les Espagnols, qu'avec une Barque ou deux, il leur seroit aisé de s'emparer du Vaisseau d'Angleterre. Le Roi Foyné reçut humainement les deux Etrangers qui lui furent présentés par Cocks. Il leur demanda des informations sur la guerre qui s'étoit élevée aux Moluques entre les Espagnols, & les Hollandois. Mais lorsqu'il apprit d'eux que les Déserteurs étoient passés de Nangazaqui à Méaco, sa surprise fut si vive qu'à peine voulut-il s'en rapporter à leur témoignage. Il répéta plusieurs fois, avec douleur, qu'il n'auroit pas cru Ben Diu capable de violer ses promesses. Le Flamand, qui connoissoit par un long usage, les dispositions des Espagnols, assura Cocks qu'il n'avoit pas d'autre vengeance à désirer de la trahison de ses gens, que le traitement qu'ils recevoient de leurs nouveaux Maîtres.

LE 18, entre dix & onze heures du soir, il y eut une Eclipsé totale de Lune; & dans le tems que ce phénomène allarmoit assez les Habitans de Firando (b), le feu prit, avec tant de violence, à quelques maisons voisines du jeune Prince, que si le vent, qui étoit au Nord-Est, ne s'étoit apaisé tout-d'un-coup, la plus grande partie de la Ville auroit été réduite en cendres. Elle dût son salut à la diligence des Anglois, qui ne put empêcher néanmoins la ruine de quarante maisons. Les flammes se rallumèrent trois ou quatre fois, & furent éteintes avec le même succès. Le vieux Roi, qui ne cessa point, pendant toute la nuit, de se promener à cheval, dans les rues, conseilla aux Anglois de mettre toutes leurs marchandises dans les caves, & d'en boucher la porte avec du fumier; mais le danger n'étoit plus assez pressant pour les obliger de suivre ce conseil. On ne put découvrir quelle avoit été l'origine de cet Incendie. Cependant le Peuple se persuada que les Bonzes l'avoient prédit; & peut-être l'avoient-ils commencé eux-mêmes, pour donner du crédit à leurs prédictions.

LE 20, au soir, Hernando Ximénes Espagnol, que les Anglois avoient amené de Bantam, arriva de Nangazaqui où Cocks l'avoit envoyé pour l'affaire des Déserteurs. Il avoit fait ce voyage avec un Facteur Anglois nommé Edouard Markes; mais quoiqu'à leur arrivée les Déserteurs fussent encore dans la Ville, ni l'un ni l'autre ne put se procurer la liberté de les voir. Un Espagnol, homme de distinction, dit à Markes qu'ils ne seroient pas rendus, & que si les autres Matelots vouloient aussi déserter, ils seroient reçus volontiers, sur-tout s'ils amenoient avec eux le Vaisseau. Les Japonois, qui avoient accompagné Markes & Hernando, ne permirent point à Markes de sortir de son logement pendant deux jours. Enfin Cocks ne put douter qu'il n'y eût quelque artifice dans cette conduite, & désespéra d'obtenir ses sept Déserteurs. Le Roi Foyné l'assura, pour le consoler, qu'il ne perdrait plus de Matelots, s'ils ne trouvoient moyen, comme les premiers, de s'enfuir avec

Cocks.
1613.
Perfidie des
Déserteurs
Anglois.

Accidens si-
cheux.

Continuation
de l'affaire des
Déserteurs.

(b) *Angl.* la nuit suivante à la même heure. R. d. E.
II. Part. Hhh

Cocks.
1613.

Fête de Religion à Firando.

vec l'Esquif. En effet, il fit défendre à tous les Japonois, par une Proclamation publique, de conduire ou de transporter aucun Anglois sans sa permission & celle de Cocks.

LE 23, on célébra dans Firando une grande Fête de Religion, pour laquelle on dressa devant la Pagode un magnifique pavillon, où le Roi, toute la Noblesse & quantité d'Etrangers s'assemblerent. Chaque Seigneur étoit accompagné de ses Esclaves, les uns armés de piques, les autres de mousquets, & les autres avec l'arc & les flèches. Ces préparatifs étoient le prélude d'une course qui devoit se faire dans la grande Place. On avoit suspendu un bouclier de paille, contre lequel tous les Acteurs lancèrent des traits & des flèches en courant à toutes brides. Au milieu de ces réjouissances, le Roi informé d'une prédiction de quelques Bonzes qui menaçoient la Ville d'un incendie, donna ordre que chaque maison se pourvût d'un tonneau d'eau pour la nuit suivante. Les Anglois se défiant plus de la malignité des Prêtres Japonois, que de leurs prédications, se conformèrent volontiers aux loix de cette Police. Ils entendirent, à l'entrée de la nuit, mille voix qui criaient d'un ton lugubre, gardez-vous du feu. Mais les Bonzes, & l'esprit qui les inspiroit, furent convaincus d'imposture.

[LE 25, le Roi se plaignit de l'Espagnol Hernando, qu'il disoit être un joueur, qui avoit gagné beaucoup d'argent à diverses personnes qu'il avoit sollicité à jouer avec lui. Il l'accusoit aussi d'avoir cherché à se sauver la dernière fois qu'il avoit été à Nangazaqui. Cocks qui sçavoit qu'il n'y avoit aucune apparence dans cette accusation, en conclut que les habitans de Firando n'étoient amis ni des Espagnols ni des Portugais.

La nuit suivante, quelques personnes mal intentionnées tâchèrent de mettre le Feu en trois endroits de la Ville; mais heureusement on l'éteignit avant qu'il eut fait aucun progrès considérable.

DANS ce tems-là, Melsham étant malade, il eut la visite de Zanzebar, suivi d'un Bonze ou Docteur. Par leur avis, & avec le consentement du Chirurgien Anglois, il prit un remède, qui devoit le guérir d'abord, mais qui ne produisit cependant aucun effet. Le 26, on renvoya à bord tout ce qui étoit nécessaire pour la réception de Saris, qui devoit arriver dans peu. Pendant la nuit, on mit encore le Feu à une maison, mais bientôt l'Incendie fut arrêté. Le lendemain, Melsham ennuyé de son remède Indien, n'en fit plus usage; ce qui déplut très fort à Zanzebar & à son Docteur.]

Présens des Anglois à cette occasion.

LE 30, les Anglois, pour se conformer aux usages du Pays, envoyèrent au Roi divers présens. L'expérience leur avoit appris ceux qui étoient les plus agréables à ce Prince. C'étoient plusieurs mets à l'Angloise, deux poules & un cochon de lait rôti, avec deux flacons de vin d'Espagne, qui devoient servir le jour suivant pour l'acte le plus brillant d'une Fête. On avoit fait les préparatifs d'une Comédie, qui devoit être suivie d'un grand festin. Le jeune Prince fit demander le soir aux Anglois une paire de hautes-chausses, pour un Acteur qui n'avoit pu s'en procurer. Cocks l'ayant fait assurer qu'il n'y avoit rien au Comptoir dont il ne pût disposer librement, les deux Princes le firent inviter à la Comédie pour le lendemain.

Comédie Japonoise représentée.

IL s'y rendit avec deux de ses principaux Facteurs. Le vieux Roi, qui avoit eu soin de leur faire préparer une place commode, s'approcha d'eux à la vûe de tout le peuple, & leur fit servir une colation fort galante. Semidone

done leur en offrit une autre, au nom des jeunes Princes. Divers Seigneurs du cortège du Roi vinrent ensuite, & leur en firent accepter une troisième. Les Acteurs de la Comédie étoient le Roi même, les Princes & les premiers Seigneurs. Ils avoient pris pour sujet, les plus célèbres actions de leurs Ancêtres, depuis l'établissement de leur Etat, avec divers intermèdes pour l'amusement du Peuple. L'assemblée étoit extrêmement nombreuse. Chaque maison de la Ville apporta un présent au Roi, & tous les Habitans de l'Isle vinrent lui rendre successivement le même hommage.

LA Poësie, la Musique & la Danse eurent peu d'agrément pour les Anglois. Cependant ils y trouvèrent de l'harmonie & de la justesse. Les instrumens de musique étoient une sorte de petits tambours, de la forme des sables qui marquent les heures. On bat dessus d'un côté avec la main, tandis que de l'autre, on serre la corde qui lie l'instrument, & qui en élève ou rabaisse le ton. On l'accompagne de la voix, ou de la flûte, ou du siffre. Quoique tout le spectacle fût assez grossier, Cocks assûre qu'il n'en avoit jamais vu qui l'eût tant affecté, par un air de véritable grandeur que chaque rôle tiroit de la réalité des personnages. Non-seulement c'étoient des actions réelles qui étoient représentées avec toutes leurs circonstances, mais tous les Acteurs étoient réellement ce qu'ils représentoient, c'est-à-dire, Rois, Capitaines, Ministres, suivant la distribution du Sujet. Les Hollandois n'avoient pas été invités à la Fête; ce qui passa dans l'esprit même des Japonois (i) pour une marque honorable de la préférence que le Roi donnoit aux Anglois.

Cocks, à son retour, trouva trois Hollandois qui l'attendoient avec impatience. L'un vêtu à la Japonoise, étoit arrivé nouvellement d'une Ville nommée Kushma, où il avoit vendu du poivre & d'autres marchandises. Il se vantoit d'avoir jetté les fondemens d'un commerce secret avec la Corée, ou d'en avoir du moins des espérances certaines; & se croyant redevable de cette ouverture à William Adams, il venoit offrir aux Facteurs Anglois de leur accorder quelque part à son entreprise. Il n'étoit pas aisé de juger s'il étoit sincère; car Hernando, qui l'avoit déjà vu au Comptoir Hollandois, ayant demandé à quelques-uns de leurs Facteurs d'où cet homme arrivoit, Brouwer, Chef du Comptoir, s'étoit offensé de sa demande & lui avoit répondu qu'il n'avoit de compte à rendre à personne.

A l'entrée de la nuit, André Bulgarain, Génois, & Benito de Palais, Pilote Major d'un Vaisseau Espagnol qui avoit fait depuis peu naufrage sur la Côte du Japon, arrivèrent de Nangazaqui & firent prier les Facteurs Anglois de leur envoyer leur Interprète. Cocks leur ayant refusé cette grâce, ils lui rendirent sur le champ une visite, accompagnés du Chinois Zanzebar dans la maison duquel il étoit logé. Leur entretien fut d'abord assez froid; mais ils tombèrent enfin sur l'affaire des Déserteurs, qui parut avoir été le principal motif de leur voyage; & justifiant les Jésuites, sur lesquels ils n'ignoroient pas que les Anglois avoient fait tomber leurs soupçons, ils prétendirent qu'il ne falloit rejeter la fuite des Déserteurs, que sur le Peuple de Nangazaqui, dont on connoissoit la méchanceté. Cocks, loin de se prêter à leur apologie, s'imagina que ces deux hommes étoient venus avec le dessein de

Cocks.
1613.

Poësie, musique & danse des Japonois

Proposition d'un Hollandois.

Suite de l'affaire des Déserteurs.

(i) *Angl.* dans l'esprit de Cocks. R. d. E.

COCKS.
1613.

débaucher les autres Matelots. Il recommanda au Lieutenant d'avoir les yeux ouverts sur le Vaisseau & sur l'Esquip, & d'observer la moindre apparence de liaison entre les Matelots & les deux Espagnols. Cependant on reconnut à la fin, que le Pilote Major ayant quelques marchandises entre les mains de William Adams, étoit à Pirando pour ses comptes, & que s'il avoit d'autres vûtes, elles étoient à couvert sous un prétexte si juste. Les Facteurs Anglois ne firent pas difficulté dans la suite de le recevoir & de manger même avec lui, quoique dans le premier repas qu'ils firent ensemble, leur défiance allât jusqu'à prendre des mesures contre le danger du poison. Les deux Espagnols avoient apporté des Lettres de l'Evêque & des Jésuites aux deux Etrangers que j'ai déjà nommés, pour leur persuader de retourner à Nangazaqui.

Incendies,
meurtres &
vols.

LE 2 de Novembre, on retomba dans la crainte des incendies, des vols, des meurtres & des crimes les plus noirs. Le feu commença pendant le jour, [dans la rue aux poissons, mais sans faire beaucoup de mal: & ceux qui l'avoient mis, s'échaperent. Les soupçons tombèrent sur trois personnes de Méaco, sans que cependant on put trouver contr'elles des preuves convaincantes. Le Feu recommença peu de tems après,] par la maison d'une pauvre famille, & fut bientôt éteint. [Le Voleur qui avoit fait le coup, se fau-
va dans un bois qui fut d'abord environné par plus de 500 hommes, mais cela n'empêcha pas qu'il ne trouvât le moyen de s'évader.] A l'entrée de la nuit, on entendit un bruit épouvantable de gens qui criaient au meurtre, au vol & au feu. On vint même avertir les Anglois qu'il y avoit des Voleurs au sommet de leur maison. Cocks y monta bien armé, & n'y trouva personne. Il vit de ce lieu tous les Japonois des maisons voisines dans les mêmes allarmes. Les cris continuoient sans interruption. Enfin lorsqu'on commençoit à se persuader que c'étoient de fausses terreurs, on vit les flammes s'élever dans divers endroits de la Ville, & l'on apprit que dans le tumulte, quelques maisons avoient été volées, deux hommes assassinés, & plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe maltraitées avec beaucoup de violence. Cependant le feu ne fit pas de grands progrès, par l'attention que tous les honnêtes-gens apportèrent à la préservation de leurs quartiers. Comme on soupçonnoit de tous ces désordres une troupe de Vagabonds, qui étoient arrivés depuis peu de Méaco, l'ordre avoit été publié pour tous les Habitans de se retirer chacun dans sa rue, & d'observer les Etrangers. On découvrit dans celle des Anglois un de ces scélérats qui mettoit le feu à la maison la plus proche du Comptoir. Il fut poursuivi par un grand nombre de gens armés, dont la multitude même ne servit qu'à faciliter sa fuite. Etant sorti de la Ville, il se jeta dans un Bois voisin, où le Roi se rendit avec quantité de Seigneurs. Mais toutes les recherches furent inutiles, & Cocks ne douta point que l'Incendiaire n'eût trouvé le moyen de se mêler dans la foule, en criant au voleur & au feu comme les autres. Le lendemain, raisonnant avec le Roi sur la cause de tant de malheurs ou de crimes, il apprit à ce Prince que la méthode des grandes Villes en Europe, est d'entretenir des Gardes, pendant la nuit, pour la sûreté du Public. Cette ouverture fut si bien reçue, que dès le même jour, les ordres furent donnés pour l'établissement d'une Patrouille, qui devoit marcher en plusieurs Troupes, & veiller continuellement dans les ténèbres. On ordonna aussi, par le conseil de

Fuite d'un In-
cendiaire.

Cocks,

Coel
maif
mon
L
baffa
gocia
cour
bien
fes m
fut p
qui é
qui de
confes
donne
Protes
Diabla
LE
toute
avanta
au Roi
ge. M
glois p
acheter
dés po
porter
mais au
sur Sem
ris leur
fes mar
Cocks,
chandif
tir. Le
ses dette
na pend
fait arré
être em
gés à de
sible à c
payées.
fource q
ti de l'ac
[LE d
demeura
Facteur
Purchaff
vrir. Ma
mains de
ricufes po

Cocks, qu'après une certaine heure, tous les Habitans qui sortiroient de leurs maisons seroient obligés de porter de la lumière à la main, afin que tout le monde pût être reconnu.

LE 5, Cocks reçut deux Lettres, l'une de Domingo Franciseo, Ambassadeur Espagnol des Manilles, dattée de Ximonasique; l'autre d'un Négociant Portugais, nommé Georges [Spallo.] On lui demandoit, au prix courant, certaines marchandises dont les Espagnols n'ignoroient pas qu'il étoit bien fourni. [Après quelques délibérations, il ne se crut point autorisé par ses mécontentemens à leur refuser ce qui étoit exposé au Public. Mais il fut plus incertain s'il devoit satisfaire la curiosité d'un] Jésuite Espagnol, qui étoit venu dans la même Barque avec les gens de l'Ambassadeur, & qui demanda la permission de visiter le Bâtiment Anglois. Cependant il consentit enfin, non-seulement à lui laisser la liberté d'aller à bord, mais à donner ordre qu'il y fût reçu civilement. Il sçavoit, [ajoute-t-il en bon Protestant,] qu'il est quelquefois nécessaire d'allumer une chandelle au Diable.

LE 6, à dix heures, le Général Saris arriva de la Cour Impériale, avec toute sa suite, fort satisfait de l'accueil qu'il avoit reçu de l'Empereur & des avantages qu'il avoit obtenus pour le commerce. Il envoya aussi-tôt Cocks au Roi Foyne, pour lui communiquer la joye qu'il rapportoit de son voyage. Mais elle fut troublée par un différend, qui chagrina beaucoup les Anglois pendant plusieurs jours. Quelques Marchands de Méaco étant venus acheter diverses marchandises au Comptoir, se retirèrent après s'être accordés pour le prix, & demandèrent seulement qu'on prît la peine de les transporter chez eux. On y consentit volontiers. Ils les reçurent sans explication; mais au lieu de les payer argent comptant, ils donnèrent la valeur à prendre sur Semidone, qui étoit parti depuis quelques jours pour un long voyage. Saris leur fit déclarer aussi-tôt, qu'il vouloit être payé sur le champ, ou retirer ses marchandises. Leur réponse fut qu'il n'obtiendrait d'eux ni l'un ni l'autre. Cocks, chargé d'en faire des plaintes au Roi, commença par faire arrêter les marchandises, qu'on avoit déjà pris soin d'embarquer & qui étoient prêtes à partir. Le Roi répondit d'abord que Semidone étoit capable de satisfaire pour ses dettes, mais sans consentir néanmoins à se faire sa caution. [L'affaire traîna pendant quatre jours, avec la seule consolation pour les Anglois d'avoir fait arrêter la Barque des Marchands. Mais outre que la violence pouvoit être employée à tous momens pour la tirer de leurs mains, ils étoient obligés à de grands frais pour l'entretien des Gardes.] Enfin le Roi Foyne, sensible à cette injustice, ordonna que les marchandises fussent restituées ou payées. Les Marchands, à qui l'argent manquoit, n'eurent pas d'autre ressource que d'employer la caution de leur hôte, & les Anglois prirent le parti de l'accepter.

[LE départ de Saris ayant suivi de fort près son retour à Firando, Cocks demeura chargé de l'administration des affaires, avec la qualité de premier Facteur ou de Chef du Comptoir. On ignore s'il continua son Journal, & Purchaff rend témoignage qu'après quantité de recherches, il n'a pû le découvrir. Mais ayant écrit du Japon plusieurs Lettres qui sont tombées entre les mains des Auteurs de ce Recueil, ils y ont trouvé des observations assez curieuses pour se croire obligés d'en recueillir la substance, & de les faire en-

Cocks.
1613.

Un Jésuite
demande à
voir le Vais-
seau Anglois.

Différend des
Anglois avec
quelques Mar-
chands de
Méaco.

Remarque
sur les articles
suivans.

Lettres de
Cocks.

COCKS.
1614.

trer ici dans l'ordre des années.] La première (k) Lettre est datée de Firando le 10 Décembre 1614, c'est-à-dire, près d'un an après le départ du Général Saris; c'est à lui même qu'on la croit adressée, quoique l'enveloppe en soit perdue. La seconde, qui est de la même date, est écrite à Thomas Wilson, qui fut élevé ensuite à la dignité de Chevalier. La troisième, datée le 15 Février 1617, est au Capitaine Saris. Il paroît par cette Lettre qu'elle avoit été précédée d'une autre, en date du 5 Janvier 1616; mais celle-ci n'a pas été conservée. La quatrième, qui est sans date & dont il n'est resté qu'une partie, paroît adressée, comme la précédente, au Capitaine Saris. La dernière est encore à Thomas Wilson; & par l'effet du tems, qui a consumé les caractères (l), on ne lit pour date que le 10 de Mars 1610, ce qui fait douter si c'est le nombre 2 ou le zero qui est altéré, & s'il faut entendre 1619 ou 1620. Mais je passe à la narration.

Cocks achete
un grand Jone,
pour l'en-
voyer à Siam.

QUELQUES jours après le départ du Vaisseau, Cocks apprit que dans un Village, nommé Kochi, éloigné d'un mille de Firando & situé sur la même Rivière, on avoit mis en vente un Jone d'environ deux cens tonneaux. Il se hâta de l'acheter, pour l'envoyer à Siam, sous la conduite de William Adams avec Wickam & Sayer (m) pour Facteurs. [Au moment qu'il mettoit à la voile, on apprit par la voye de Nangazaqui, que] M. Peacock avoit été massacré à la Cochinchine, & qu'on ignoroit le sort de Walter Carwarden, qui étoit demeuré avec lui dans ce Comptoir.

Les Prêtres
Chrétiens sont
bannis du Ja-
pon.

Mort du Roi
Foyne.

Guerres civil-
les au Japon.

AVANT la Lettre dont on donne ici l'extrait, [Cocks avoit été témoin d'un spectacle auquel sa qualité de Protestant ne l'avoit point empêché d'être vivement sensible.] L'Empereur avoit banni du Japon tous les Prêtres, Jésuites, Moines, & les avoit fait embarquer sur divers Bâtimens, les uns pour Macao, d'autres pour les Manilles. Il avoit détruit toutes les Eglises Chrétiennes & tous les Monastères. Enfin dans sa haine pour le Christianisme, il avoit fait publier les plus rigoureux Edits contre le nom Chrétien. Le Roi Foyne étoit mort dans le même intervalle. Ushandono, son plus ancien Ministre, & deux autres de ses plus fidèles serviteurs s'étoient ouvert le ventre avec leurs katans, pour l'accompagner dans une meilleure vie. Leurs corps avoient été brûlés dans le même bucher, & leurs cendres renfermées dans le même tombeau. Le Japon étoit alors menacé d'une furieuse guerre, entre Oguxozama, l'ancien Empereur, & Fidaia Sama son genre, fils de Ticosama. Ce jeune Prince s'étoit fortifié dans le Château d'Ozaka, où près de cent mille hommes s'étoient rassemblés autour de lui, avec des provisions pour trois ans. Le vieil Empereur, résolu de marcher en personne à la tête de trois cens mille hommes, s'étoit rendu au Château de Fuschima, où ses gardes avancées avoient eu quelques escarmouches qui avoient déjà coûté la

(k) Le Chapitre XIX du III. Livre de l'Original commence ici. R. d. E.

(l) L'Original dit simplement qu'il y a une erreur dans la date de cette Lettre. R. d. E.

(m) Sayer, dans une Lettre datée du 30. Décembre 1615, rend compte à Saris du mauvais succès de ce Voyage. Il lui dit que peu de tems après avoir mis en mer, ils eurent à essuyer un si violent orage, que le Jone fit

eau de tout côté. Pour se radouber, on porta vers les Isles Luengyes, où l'on s'arrêta si longtems qu'on perdit le tems de la Mousson; & avec tout cela on ne put pas venir à bout de boucher toutes les voyes d'eau du Jone; de façon qu'on fut obligé de revenir à Firando. Là on remit le Jone en état, & quand Sayer écrivit sa Lettre il étoit prêt à s'y embarquer de nouveau, pour se rendre à Siam.

(n) S'écrite, dit-elle, remarque dans y eut en lui-ci, ne pût s'avoit sauvé. Ce deux côté de tués:

vie à quantité de braves Guerriers (n). Ozaka venoit d'être brûlé jusqu'aux fondemens. Zaton, Facteur Anglois, qui s'y étoit établi, avoit été forcé de se retirer à Sackey, sans être beaucoup plus à couvert dans cette Ville, dont une partie avoit été consumée aussi par les flammes.

Cocks ajoute que le Palais Impérial, qui étoit bâti nouvellement, & dont tous les dehors étoient dorés depuis la terre jusqu'au sommet, ayant été renversé par un terrible Ouragan (o), les Japonois Idolâtres attribuèrent cette disgrâce aux enchantemens des Jésuites bannis; [tandis qu'avec plus de lumières & de raison] les Japonois Chrétiens la regardoient comme un châtimement du Ciel, pour le bannissement de leurs Prêtres & de leurs Ministres. Jedo s'étoit senti de la même tempête par la ruine presque entière de ses magnifiques édifices. On n'y avoit jamais vû d'exemple d'un Typhon si terrible. Les flots de la mer avoient inondé toute la Ville & forcé les Habitans de chercher une retraite dans les Montagnes.

A l'égard du commerce, l'Empereur sans tourner ses menaces sur les Marchands, s'étoit saisi de quelques pièces d'artillerie que Saris avoit laissées au Comptoir Anglois, [avec une grande quantité de plomb, & dix barrils de poudre.] Il avoit acheté une partie de leurs draps, en les payant à juste prix; mais il avoit rejeté les couleurs rouges, & son goût s'étoit déclaré pour les jaunes & les blanches. [Les Anglois auroient cependant pu gagner davantage sur leurs draps, s'ils n'avoient pas été obligés de se conformer aux Hollandois, qui vendoient les leurs, au dessous de ce qu'ils auroient pu en avoir. Ils se desirèrent aussi fort avantageusement de leurs étoffes de Cambaye & d'une partie de leur Poivre de Bantam; ils auroient même vendu le tout, sans les bruits de guerre qui commençoient alors à se répandre.] Cocks avoit conçu l'espérance de pousser son commerce à la Chine, par l'entremise d'un Capitaine Chinois, nommé Andreas, [& vrai-semblablement Chrétien,] qui se flattoit, avec le secours de ses deux frères, de faire recevoir trois Vaisseaux Anglois dans un Port qui avoit des correspondances établies avec la fameuse Ville de Nankin, & qui, dans une saison favorable, n'étoit éloigné que de trois ou quatre jours de navigation. [Cependant Mrs. Cocks, Vickham, Eaton, Nealsen & Sayer tombèrent malades, mais bientôt ils furent rétablis, à l'exception d'Eaton qui eut pendant quelque-tems la fièvre tierce. Dans ce tems-là, on vit revenir Jacob Speck; on croyoit qu'il avoit fait naufrage en allant aux Moluques; parce qu'ayant eu le vent & les Courans contraires, il avoit été obligé de faire un grand tour, pendant lequel on n'avoit eu aucune nouvelle de lui. Il revenoit comme Capitaine du Vaisseau la Zelandia, & d'une Pinasse nommée Jakatra.]

LES

(n) Sayer, dans la Lettre qui vient d'être citée, dit un mot de l'issue de cette guerre. Il remarque qu'en 1615, il y eut de grands troubles dans le Japon, causés par la guerre qu'il y eut entre l'Empereur, & Fidila Sama. Celui-ci, ajoute-t-il, perdit la bataille; sans qu'on pût savoir s'il avoit été tué, ou s'il s'étoit sauvé. Cette même Lettre dit aussi que des deux côtés, il y eut quatre cens mille hommes de tués; mais en marge ce nombre est réduit

à quarante mille.

(o) *Angl.* Cocks ajoute dans sa seconde Lettre, que quant au Palais Impérial, qui étoit un bâtiment superbe, & dans l'intérieur duquel il y avoit une nouvelle forteresse, il fut exposé à une si violente tempête, que toutes les Tuiles qui étoient dorées en dehors, furent enlevées par un tourbillon, & dispersées si fort au loin, qu'on n'en put retrouver aucune. R. d. E.

Cocks.
1614.

Ruine d'un
Palais & de
plusieurs Vil-
les.

Projet de
commerce à
la Chine.

COCKS,
1614.
Plaintes des
Chinois contre les Hollan-
dois.

LES Chinois avoient fait retentir leurs plaintes contre les Hollandois, qui avoient arrêté leurs Jones & pillé leurs marchandises. L'Empereur avoit pris parti pour eux, jusqu'à refuser un présent qui lui avoit été offert par les Facteurs du Comptoir de Hollande. Il avoit traité avec le même dédain les Portugais d'un grand Vaisseau, qui étoit arrivé de Macao. Les présens des Anglois furent acceptés. Sans s'étoit imaginé que le commerce pouvoit se soutenir au Japon sans les renouveler; mais l'expérience apprit à Coeks que l'Empereur attendoit un présent à l'arrivée de chaque Vaisseau. Comme un Jone, ou tout autre Bâtiment Japonois, n'auroit ôsé partir sans la permission de la Cour, on exigeoit des Etrangers, qui étoient exemptés d'une loi si rigoureuse, quelques témoignages de reconnoissance pour cette faveur.

La Corée, &
son commerce.

COEKS avoit employé inutilement toutes sortes de voyes pour établir la communication de son commerce de Fuschima avec la Corée; mais il n'avoit pu obtenir plus de liberté que les Habitans mêmes de Fuschima, à qui il n'étoit pas permis de pénétrer au-delà d'une petite Ville sur la frontière. Cependant son ardeur s'enflammoit de jour en jour par les récits qu'on lui faisoit des richesses du Pays & d'une multitude de grandes Villes qui s'y rencontrent à chaque pas. On ajoûtoit qu'à la vérité, il étoit coupé par un grand nombre de marécages, qui ne permettoient pas d'y voyager à cheval, ni même à pied; mais que l'industrie des Habitans y suppléoit par de grands chariots à voiles (p), qui servoient dans certaines saisons à transporter les hommes & les marchandises; que les damas, les satins, les taffetas & les autres étoffes de soye se faisoient dans la Corée avec autant d'art qu'à la Chine; que Ticosama, dernier Empereur du Japon, s'étoit proposé de faire pénétrer une armée jusqu'à Pékin sur ces chariots à voiles, pour surprendre l'Empereur de la Chine dans sa Capitale; mais qu'il avoit été prévenu par un Seigneur Coréen, qui l'avoit empoisonné; & que le ressentiment de ce projet avoit fait interdire l'entrée de la Corée à tous les Japonois, [où ils étoient établis depuis plus de vingt ans.]

Espérance
d'union entre
les Compagnies de Hol-
lande & d'An-
gleterre.

IL est assez ordinaire de voir dans le Japon des Femmes qui tuent leurs enfans. L'Auteur en cite un exemple; une fille avoit été engrossée par un homme de l'Equipage du Vaisseau. Coeks lui donna deux Tais en argent pour lequel élevât son Enfant: ce qui n'empêcha pas quelle ne le tuât, dès qu'il fut né.]

DANS la seconde Lettre de Coeks, qui est adressée à Thomas Wilson, on trouve une Relation des injustices que les Anglois avoient essuyées aux Moluques, de la part des Hollandois. Les Facteurs de Hollande au Japon, ne laissoient pas de se flatter que les Compagnies des Indes d'Amsterdam & de Londres s'uniroient bientôt, pour chasser de ces Isles les Espagnols & les Portugais: sur quoi l'Auteur observe, que si les deux Nations prenoient effectivement ce parti, il leur deviendroit fort aisé de s'emparer absolument du commerce des Indes Orientales, & de ruiner tous les autres Etablissmens. Les Espagnols étoient déjà fort affoiblis aux Moluques; [& ils craignoient encore que les Hollandois ne les chassassent des Isles Philippines.] Les Portu-
gais

(p) Ces chariots sont une fiction des Japonois, qui, de même que les autres peuples

d'Asie, sont très fertiles en pareilles inventions.

gais
d'etre
cusoie
toien
fir de
exclu
à cet
tous l
ne leu
te res
même
comm
glois,
tout le
en pos
témoig
diens d
l'Espag
s'étoie
noient
tre gal
en qual
leur no
tranche
leurs e
Généra
Coc
il étoit
voient
contrai
cilemen
tous les
l'admini
que les
que dep
voit pri
le Roi d
resses,
Marcha
leur Em
faire rac
glois. Il
fût acco

(q) An
Isles Molu
(r) An
comme on
II. Pa

gais d'Ormuz, de Goa, de Malaca & de Macao ne craignoient pas moins d'être surpris, & demandoient tous les jours en Europe des secours qu'ils auroient rendus fort odieux aux Chinois, par l'obstination qu'ils avoient à se saisir de leurs Jones & de leurs marchandises. Outre le ressentiment de se voir exclus, comme les Anglois, de tous les Ports de la Chine, ils étoient portés à cette pyratèrie par de si grands avantages, que des richesses qu'ils en tiroient tous les ans, ils auroient pu fournir à l'entretien d'une Flotte nombreuse. Il ne leur manquoit qu'un lieu propre à leur fournir des provisions, car avec cette ressource, ils auroient pu se rendre assez forts pour enlever les Vaisseaux mêmes des Japonois, si l'Empereur eût entrepris de leur ôter la liberté du commerce. Leur fierté augmentoit de jour en jour jusqu'à mépriser les Anglois, dont ils avoient reçu les premiers principes de la Navigation, & que tout le monde reconnoissoit pour leurs Maîtres. A la vérité, ils s'étoient mis en possession de quelques Forteresses près de Malaca (q); mais Cocks rend témoignage sur des informations certaines, qu'ils étoient moins aimés des Indiens que les Espagnols. Quoique la hauteur insupportable des Officiers de l'Espagne eût fait desirer aux Peuples des Indes, l'arrivée des Hollandois, ils s'étoient bientôt apperçus de la diminution des pièces de huit, qui leur venoient en abondance des Espagnols, Nation que sa fierté n'empêche pas d'être galante & libérale; au lieu que les Hollandois, qui servoient aux Indes en qualité de Soldats, n'avoient qu'une paye modique, à peine suffisante pour leur nourriture & leur habillement. Les Commandans de Hollande leur retranchoient jusqu'aux profits qui devoient leur revenir de leurs prises & de leurs conquêtes, en répétant sans cesse que tout devoit retourner aux Etats

↳ Généraux. [& aux Directeurs de la Compagnie.]

Cocks ne prétend pas décider à quoi cette conduite pouvoit aboutir; mais il étoit persuadé, que si les Hollandois ne changeoient pas de méthode, ils devoient renoncer à l'espérance d'établir jamais leur commerce à la Chine. Au contraire, il s'imaginoit que cette entreprise pouvoit réussir d'autant plus facilement pour les Anglois, qu'ils ne demandoient que la liberté d'y envoyer tous les ans trois Vaisseaux, & d'y laisser un petit nombre de Facteurs pour l'administration de leurs affaires, sans y mener des Prêtres ou des Ministres, que les Chinois, dit-il, ne recevoient pas volontiers (r). Il se flatoit aussi, que depuis l'arrivée des Anglois dans ces contrées, l'Empereur de la Chine avoit pris une fort bonne opinion de leur caractère, surtout en apprenant que le Roi de Firando & l'Empereur même du Japon les avoient comblés de caresses, & que la Nation Angloise s'accordoit mal avec les Espagnols. Les Marchands Chinois qui entretenoient Cocks dans ces idées, ajoutoient que leur Empereur & les principaux Seigneurs de sa Cour prenoient plaisir à se faire raconter tout ce qui appartenoit au caractère & au commerce des Anglois. Ils demandèrent à Cocks, si dans la supposition que le commerce lui fût accordé à la Chine, il empêcheroit que les Hollandois ne pillassent plus longtemps

COCKS.
1614.

Remarques sur les progrès des Hollandois & sur leur caractère.

Raisons qui faisoient espérer le commerce de la Chine aux Anglois.

(q) *Angl.* de quelques Forteresses dans les Isles Moluques & aux environs. R. d. E.

(r) *Angl.* sans y mener des Jésuites, ou comme on les appelle des Pères, que les Chi-

nols ne peuvent souffrir; parce qu'ils fourmillent dans ces quartiers, & qu'ils vont par tout guenissant avec tant d'impudence, que leur effronterie a tourné en proverbe. R. d. E.

COCKS.
1614.

Circonstances de la mort de Peacoks à la Cochinchine.

tems les Jones Chinois. Cette question étoit embarrassante. Cependant il leur répondit, que le Roi son Maître donneroit des ordres que les Hollandois seroient forcés de respecter.

ON apprit enfin au Comptoir de Firando, les circonstances tragiques de la mort de Peacoks, qui avoit été tué l'année précédente à la Cochinchine. Il s'y étoit rendu sur un Bâtiment Indien, avec des Lettres du Roi d'Angleterre & des marchandises, [jusqu'à la valeur de sept-cens trente livres sterling.] Il avoit été fort bien reçu à Quinham, Port commode, où il s'étoit proposé d'exercer le commerce. Carwarden, qui l'accompagnoit en qualité de Facteur, descendit à terre, offrit des présens, qui furent agréés, & vendit même au Roi plusieurs pièces de draps d'Angleterre. [Les Hollandois témoins de la bonne réception qu'on lui faisoit, voulurent aussi renouër commerce avec les Cochinchinois: ce qui leur réussit d'abord si bien, que] la confiance ayant paru bien établie, Peacoks ne fit pas difficulté de descendre à son tour, [avec un de leurs principaux Marchands,] pour recevoir le paiement des Marchandises. Mais lorsqu'il étoit prêt à sortir de l'Esquif, plusieurs Indiens fondirent sur lui armés de crocs de fer, & le massacrèrent avec son Interprète & quelques autres gens de sa suite. Carwarden, qui étoit demeuré sur le Jonc, sortit heureusement du Port; mais on ignoroit encore ce qu'il étoit devenu. Les Chinois & les Japonois parurent également persuadés, que cette trahison du Roi de la Cochinchine, étoit venue du ressentiment qu'il conservoit contre les Hollandois, depuis qu'ils avoient brûlé sa Capitale & fait main-basse sur tous les habitans. Leur querelle avoit commencé par l'infidélité de quelques Facteurs de Hollande, qui avoient répandu quelques années auparavant de fausses pièces de huit à Quinham & qui les avoient donnés en paiement pour diverses Etoffes de soye. Le peuple Indien, qui s'en étoit aperçû, avoit poussé la vengeance jusqu'à piller le Comptoir des Hollandois & tuer un de leurs Facteurs; après quoi les Vaisseaux de Hollande s'étoient crus en droit d'exercer toutes sortes d'hostilités sur cette Côte, de brûler la Ville, & de passer au fil de l'épée jusqu'aux femmes & aux enfans.

Fausse monnoye employée par les Hollandois.

1617.
Bornes des Anglois au Japon.

Vol adroit de quelques Chinois.

(s) DANS la lettre de l'année 1617, Cocks raconte qu'il s'étoit rendu à la Cour impériale, pour faire donner plus d'étendue aux privilèges de commerce que Saris avoit obtenus. Ils étoient bornés aux Ports de Firando & de Nangazaqui; ou du moins les Vaisseaux ne pouvoient aborder dans aucun autre lieu, par la seule raison que c'étoient les premiers Ports où Saris étoit arrivé. Toutes les sollicitations de Cocks ne purent obtenir que cette ordonnance fut changée. L'année d'auparavant, Edouard Sayer avoit fait le voyage de la Cochinchine sur un Jonc Japonois, avec une riche cargaison. Mais à son retour, il avoit été volé par quelques Chinois, qui lui avoient enlevé tout le profit de son commerce. Son argent étoit dans sa chambre, d'où il se préparoit à le faire transporter au rivage. Les voleurs trouvèrent le moyen de percer une planche du Jonc, & de tirer avec des crochets une partie des sacs, sans que la garde en eût conçu le moindre soupçon. Quoique les auteurs du vol ne fussent pas connus, on avoit des preuves si fortes que c'étoit des Chinois, qu'avec l'approbation même de la Cour & des Habitans de Firando, Sayer intenta un procès aux Marchands Chinois de cette Ville; ce qui ne l'empêcha point,

(s) La 2^{de}. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

point,
d'en
grac
de S
L
atta
me q
six m
cet e
remir
artific
dont
tant e
ou six
plus g
leur é
s'ils n'
ce - Ar
encore
opiniât
ce mal
ennemi
LES
seaux d
Macao
mé le I
Firando
d'altéra
faites su
crue &
chargé
tres sur
retourne
leurs py
crut obl
DANS
seau Espa
gne, &
qu'il por
pour leu
Etats, il
l'ordre d
son gend
Japon, si
reux pou
pour lui;

(t

point, après avoir mis sa cause entre les mains d'un Japonois fort éclairé, d'entreprendre un autre voyage, pour réparer encore plus sûrement sa disgrâce. Le grand Jonc, que Cocks avoit acheté à Kochi revint cette année de Siam, où il avoit déjà fait deux voyages fort heureux.

⊕ Les Hollandois envoyèrent des Moluques une flotte aux Manilles, pour attaquer celle d'Espagne, [qu'ils s'étoient lassés d'attendre dans le lieu même qui faisoit le sujet de la guerre.] Ils la tinrent bloquée pendant cinq ou six mois, sans qu'elle ôsât faire le moindre mouvement pour se dégager de cet esclavage. Enfin perdant l'espérance de la forcer dans ses Ports, ils remirent à la voile pour donner la chasse aux Jones Chinois, avec l'indigne artifice de se couvrir du nom Anglois. Ils en prirent jusqu'à trente-cinq, dont l'un étoit chargé de précieuses richesses. Cependant les Espagnols étant enfin sortis de leurs retraites & les trouvant séparés, fondirent sur cinq ou six de leurs Vaisseaux, dont ils brûlèrent & coulèrent à fond trois des plus gros, entre lesquels on comptoit l'Amiral. La victoire ne pouvoit leur être contestée, & peut-être en auroient-ils recueilli d'autres fruits, s'ils n'eussent pas eu l'imprudence de se séparer à leur tour. Mais leur Vice-Amiral rencontra deux gros Vaisseaux Hollandois, qui n'avoient point encore essuyé de combat, & qui le firent échouër après un combat fort opiniâtre. Les Espagnols aimèrent mieux brûler de leurs propres mains ce malheureux Bâtiment, que de le voir tomber entre les mains de leurs ennemis.

Les deux Hollandois vinrent ensuite à Firando, avec deux autres Vaisseaux de leur nation, qui avoient attendu long-tems le Navire Portugais de Macao, & qui étoient désespérés de l'avoir manqué. L'un des deux, nommé le Lion Rouge, se brisa dans un grand orage, en entrant dans la Rade de Firando; mais toutes ses marchandises furent sauvées, quoiqu'avec beaucoup d'altération. L'Empereur ayant déclaré justes toutes les prises qu'ils avoient faites sur les Chinois, ils envoyèrent un des quatre Vaisseaux, chargé de foye crue & d'autres dépouilles de la Chine, à leur comptoir de Bantam; un autre chargé d'argent & de provisions, au comptoir de Malaca (t), & les deux autres sur les Côtes de la Chine, pour y enlever tout ce qui fortiroit des Ports & retourner à la Mousson suivante. La hardiesse qu'ils avoient eue de couvrir leurs pyrateries du nom Anglois, étant venue jusqu'aux oreilles de Cocks, il se crut obligé de faire avertir les Chinois de cette imposture.

DANS sa quatrième lettre, il raconte l'arrivée de deux Jésuites sur un Vaisseau Espagnol, avec la qualité d'Ambassadeurs du Vice-Roi de la nouvelle Espagne, & des présens pour l'Empereur. Mais ce Prince, obstiné dans la haine qu'il portoit aux Chrétiens, refusa de les voir, & se servit de William Adams, pour leur faire déclarer qu'ayant banni tous les Prêtres & les Religieux de ses États, il n'avoit pas changé de résolution. Il fit joindre à cette déclaration l'ordre de sortir immédiatement de ses Etats. On prétendoit que Fidaia-Sama, son gendre & son ennemi, avoit promis aux Jésuites la liberté de revenir au Japon, si la fortune favorisoit ses armes. Ainsi, conclut Cocks, il est fort heureux pour les Anglois & les Hollandois que la victoire ne se soit pas déclarée pour lui; car nous aurions été pour jamais exclus du commerce du Japon.

[L'ANNÉE

(t) *Angl.* aux Moluques. R. d. E.

COCKE:
1617.

Les Hollandois présentent les Espagnols aux Moluques.

Combat entre ces deux Nations.

1618.
Deux Jésuites arrivent au Japon avec la qualité d'Ambassadeurs.

Cocks.
1618.

[L'ANNÉE précédente un Espagnol nommé Damian Marina (u) s'étoit engagé au service des Anglois, & s'étoit mis à bord du dernier Jonc qu'ils avoient fait partir. Juan de Lievana, aussi Espagnol, s'étoit embarqué comme passager sur le même Jonc, qui n'ayant pas réussi dans son voyage, étoit rentré dans le Port de Nangazaqui. Peu de tems après, il arriva dans le même endroit une Caraque de Macao, qui se saisit de ces deux hommes, & les mit aux fers, comme des Traîtres, qui servoient les Ennemis de leur Prince. Cocks ayant appris la chose, obtint de l'Empereur un ordre, en vertu duquel ces deux hommes furent relâchés; & envoyés ensuite comme passagers à Bantam; cette affaire fut un sujet de mortification pour les Espagnols aussi bien que pour les Portugais.]

DANS ce tems-là, le Comptoir Anglois fut obligé de faire transporter ses Marchandises de lieu en lieu, pour les mettre en sûreté durant la Guerre.

CETTE même année, William Adams partit encore pour Siam, accompagné de Sayer.]

Les Hollandois déclarent la guerre aux Anglois de Firando.

Cocks parle ici (x) d'une autre lettre, dans laquelle il avoit écrit à Thomas Wilson, les procédés impérieux des Hollandois contre la Nation Angloise; mais ils n'avoient jamais approché de ceux que le Comptoir Anglois essuya cette année, par les emportemens d'Adam Westerwood, Amiral, ou comme il se faisoit nommer au Japon, Seigneur Commandat d'une Flotte Hollandoise de sept Vaisseaux, qui étoit alors dans la Rade de Firando. Ce furieux Amiral, fit déclarer solennellement la guerre aux Anglois sur tous les Bâtimens de sa Flotte, avec ordre à tous ses gens de prendre leurs Vaisseaux, de se saisir de leurs marchandises, de les poursuivre & de les tuer comme leurs plus mortels Ennemis. Après une démarche si éclatante, les Hollandois de la Flotte ne cessèrent pas de renouveler sans cesse leurs outrages & de venir braver Cocks jusqu'à la porte de son Comptoir. Ils y seroient entrés plus d'une fois, dans l'intention de le massacrer, lui & tous les Anglois, qui n'étoient pas un contre cent, s'il n'eût pris le parti d'implorer le secours des Japonois. La violence leur réussissant mal au Comptoir, ils se saisirent d'un Esquif, qui appartenoit à Cocks & qui étoit marqué aux armes d'Angleterre. Ils chargèrent de chaînes un Anglois qu'ils y trouvèrent, & l'ayant conduit dans leur Comptoir, ils le menacèrent de le poignarder à coups de couteau. Le jour d'après, ils bracquèrent quelques pièces d'artillerie contre deux barques Angloises qui rentroient dans la Rade; & les ayant manquées avec le canon, ils se saisirent de la mousqueterie, dont ils tuèrent deux Japonois (y), employés au service des Anglois. Le Roi de Firando avoit reçu de l'Empereur, l'ordre exprès d'arrêter ces excès de fureur; mais les craintes dont il étoit rempli lui-même, ne lui permettoient guères d'employer le ton de l'autorité; [& la seule grace qu'il fit à Cocks, fut de souffrir que les habi-

Autres outrages des Hollandois.

ENTRE les Vaisseaux de la Flotte Hollandoise, les Anglois en reconnurent deux qui avoient été pris sur leur Nation dans les Mers de l'Inde. Ce n'étoit pas

(u) Dans la lettre on trouve ici les mots suivans. *Ce fut ce même homme qui pensa aller une fois avec vous, & avec George Peterfon* De là nous concluons que cette lettre

a été écrite à Saris.

(x) C'est ici que commence la 5^e. Lettre de Cocks écrite en 1619, ou 1620.

(y) *Angl.* un Japonois. R. d. E.

pas
avo
Com
Inde
quan
s'en
woo
Cock
vert
Nati
l'imp
leur
peren
soin
sent
plore
contr
dois d
de, l
& leu
W

prom
trente
ques b
telors
trouve
la con
le moy
temen
ral éto
voit se
me tou
de fair
lors sa
essuyoi
avoient
de car
fit dire
Hollan
mide.

PEN
Portuga
serve t
le Pala

(s)
dant qu'
(a) I

pas le seul outrage qu'ils eussent effuyé de cette nature. La même Flotte leur avoit enlevé deux autres Vaisseaux dans le Port de Patane, où ils avoient un Comptoir. John Jordain, premier Président de la Compagnie Angloise dans les Indes, avoit été tué dans cette occasion (x), avec plusieurs matelots; & de quantité d'autres, qu'ils avoient arrêtés pour les engager à leur service, il ne s'en étoit sauvé que six, qui avoient gagné fort heureusement la terre. Westwood eut la hardiesse de les faire redemander aux Anglois de Firando. Mais Cocks répondit, d'un air ferme, qu'il falloit commencer par lui faire voir en vertu de quelle commission les Hollandois avoient osé se saisir des biens de sa Nation & tuer les sujets du Roi son Maître. Sur cette réponse, ils poussèrent l'impudence jusqu'à s'adresser à Tono, Roi de Firando, pour le presser de leur faire rendre leurs Esclaves Anglois (a). Il leur conseilla de s'adresser à l'Empereur, en leur promettant que ses ordres seroient exécutés; mais il prit soin d'ajouter qu'on étoit fort éloigné de croire au Japon que les Anglois fussent esclaves de la Hollande. Cocks vivement pénétré de tant d'insultes, implore la justice & l'honneur du Roi Jacques, en faveur de ses propres sujets, contre une race ingrate & perfide, telle, dit-il, qu'étoient alors les Hollandois des Indes Orientales, qui ne connoissoient point d'autres loix, que la fraude, la violence & le pillage, & qui maltraitoient indifféremment leurs alliés & leurs ennemis.

WESTERWOOD, ne mettant point de bornes à sa fureur, alla jusqu'à promettre cinquante pièces de huit à qui lui apporteroit la tête de Cocks, & trente pour la mort de chaque Anglois. Cette cruelle ordonnance coûta quelques blessures mortelles (b) à plusieurs personnes du Comptoir, que les Matelots Hollandois observoient continuellement pour les poignarder. Il se trouvoit néanmoins sur la Flotte quantité d'honnêtes-gens qui gémissaient de la conduite de leur Amiral. Il y en eut même quelques-uns, qui cherchèrent le moyen de parler secrètement aux Anglois & qui défavouèrent ses emportemens au nom de leur Nation. Ils apprirent à Cocks que ce superbe Amiral étoit fils d'un vil artisan d'Amsterdam, & que tous les Capitaines qu'il avoit sous ses ordres n'étoient pas d'une naissance plus relevée. Mais comme tout dépendoit de la force & qu'elle étoit entre leurs mains, il résolut de faire le voyage de Méaco, pour représenter à l'Empereur, qui faisoit alors sa résidence dans cette Ville, les indignes traitemens que les Anglois essuyèrent dans ses Etats, au mépris des grâces & des privilèges qui leur avoient été accordés par sa Majesté Impériale. Il fut reçu avec beaucoup de caresses. On lui promit toutes sortes de protections, & l'Empereur lui fit dire qu'il avoit envoyé là-dessus des ordres au Roi de Firando. Mais les Hollandois n'en furent pas moins insolens, ni le Roi de Firando moins timide.

PENDANT que Cocks étoit à la Cour, plusieurs Marchands Espagnols & Portugais y vinrent rendre leurs hommages à l'Empereur, cérémonie qui s'observe toujours à l'arrivée des Vaisseaux étrangers. Il y avoit à Méaco dans le Palais même, un Hollandois qui ayant passé près de vingt ans au Japon, parloit

Cocks.
1618.

L'Amiral Hollandois met la tête de Cocks à prix.

Cocks a recours à l'Empereur du Japon.

Hardiesse d'un Hollandois confondu.

(x) On dit qu'il fut tué en trahison, pendant qu'on négocioit un Traité.

rachetèrent ces gens de leur esclavage.

(a) Purchall remarque ici, que les Anglois

(b) *Angl.* quelques blessures qui ne furent pas mortelles. R. d. E.

COCKS.
1618.

parloit facilement la langue du pays, [& vivoit familièrement avec les premiers Seigneurs de la Cour; homme d'ailleurs qui n'avoit rien de plus recommandable que son effronterie & quelque bien qu'il avoit amassé.] Se trouvant avec Cocks & les Députés Espagnols, en présence de quelques Seigneurs Japonois qui prenoient plaisir à les voir, il eut la hardiesse de relever par de grands éloges le Roi de Hollande, & de le représenter comme le plus grand Monarque de l'Europe. Cocks entendoit la langue du Japon, quoiqu'il affectât toujours d'employer un interprète. Dans l'indignation de tant d'impostures, qui ne lui avoient d'abord causé que de la surprise, il les interrompit tout-d'un-coup pour répondre en Japonois, que c'étoit autant de mensonges; que la Hollande étoit un Pays de fort petite étendue, qui n'avoit pas de Roi; qu'elle étoit gouvernée par un Comte, où plutôt que le Comte étoit gouverné lui-même par les Hollandois; & que s'il y avoit quelque Roi dont elle dût faire l'éloge, c'étoit celui d'Angleterre, sans la protestation duquel il n'existeroit point un petit Etat, qui se nommoit la Hollande. Cette réponse couvrit le Hollandois de confusion, & réjouit également les Japonois (c) & les Espagnols.

Persecutions
contre le
Christianisme.

L'EMPEREUR ne se relâchoit pas dans sa haine contre les Chrétiens, surtout contre les Japonois qui étoient demeurés attachés à l'Evangile. Tous ceux qui étoient découverts recevoient immédiatement la sentence de mort. Cocks en vit exécuter tout à la fois cinquante-cinq à Méaco, [pour n'avoir pas voulu renoncer à la Foi (d) Catholique,] & dans ce nombre, plusieurs enfans de cinq ou six ans, qui étoient brûlés vifs dans les bras de leurs mères en invoquant le nom de Jesus. Cinq furent brûlés à Nangazaqui; onze décapités; leurs corps coupés en pièces, liés dans des sacs & précipités au fond de la mer. [Les Jésuites pêchèrent leurs Corps, & en firent des Reliques.] Les prisons de Firando & plusieurs autres Villes en contenoient une multitude, qui attendoient à tous momens le supplice; & la rigueur de cette persécution en ramenoit fort peu à l'Idolâtrie. Malgré la ruine d'une infinité d'Eglises, il en étoit resté quelques-unes à Nangazaqui. Le Monastère de la Miséricorde avoit été épargné aussi dans cette Ville, avec les cimetières & les autres lieux de sépulture. Mais par de nouveaux ordres de l'Empereur, on recommença cette année les démolitions. Les Tombeaux furent ouverts, les os des morts brûlés, & leurs cendres répandues dans les champs. Enfin pour effacer jusqu'au souvenir du Christianisme, on forma de nouvelles rues & l'on bâtit des maisons dans les lieux où les Eglises avoient existé. On y joignit des Pagodes, avec des fondations de Prêtres Idolâtres, & des établissemens les plus opposés à la Religion Chrétienne. Il y avoit près de Nangazaqui un lieu consacré par la dévotion des Chrétiens, où plusieurs Jésuites & d'autres Fidèles (e) avoient souffert la mort pour la défense de la Foi. On y avoit élevé un Autel, & la crainte du supplice n'empêchoit pas qu'un grand nombre de Japonois n'y allaient tous les jours offrir au Ciel leur sang &

(c) les Portugais. R. d. E.
(d) Ce ne fut pas simplement à cause de leur croyance qu'ils furent mis à mort; mais parce qu'on découvrit que leur Religion tendoit au renversement du Gouvernement & de la Religion

des Japonois. On en verra la preuve dans les Relations de Kempfer & de quelques autres, qu'on insérera dans la suite.

(e) *Angl.* d'autres Chrétiens. R. d. E.

& l
stan
duit
ser l
A
un c
res c
du N
parce
fortit
fense.
percu
ter le
mais i
pour
qui ét
& les
le Châ
Rois T
aux fra
tourné
pendan
périale
pas de
ils conq
fils de
caché à
faux rap
été recd
dans l'e
laissoit à
étoit viv
guerrier
DANS
tes au Ja
tre de fé
L'autre
mée, pr
Japon fir
té de ma
position
LES E
gleterre
qui avoit
l'usage de

& leurs prières. L'Empereur affecta de le faire détruire avec des circonstances terribles. Les Arbres, les Edifices, l'Autel, tout fut renversé & réduit en cendre. La terre fut renouvelée & changée en plaine où l'on fit passer la charrue.

A la fin de l'année précédente, l'Empereur avoit dépouillé Tay-Fruschama, un des plus grands Princes du Japon, de plus de soixante ou quatrevingt Terres qu'il possédoit, en lui laissant pour toute retraite un petit canton du côté du Nord. On s'attendoit que cet événement produiroit de grands troubles, parce que tous les Vassaux de Tay-Fruschama ayant pris les armes, s'étoient fortifiés dans la Ville de son nom, avec des munitions pour une longue défense. Mais le Tay se trouvant encore arrêté avec son fils à la Cour de l'Empereur, ce Prince les força d'écrire à leurs sujets, pour leur persuader de quitter les armes. Cette démarche réussit, & l'Empereur pardonna aux Rebelles, mais il n'en donna pas moins les biens du Tay à deux de ses propres Parens; & pour signaler encore plus sa vengeance, il fit abattre le Château de Fruschama qui étoit d'une beauté & d'une grandeur extraordinaires. Toutes les pierres & les autres matériaux furent transportés à Ozaka, dans la vûe de rebâtir le Château de cette Ville qui avoit été détruit dans la dernière guerre. Les Rois Tributaires reçurent ordre de contribuer chacun dans quelque partie aux frais de cette entreprise; ce qui les chagrina d'autant plus, qu'étant retournés depuis peu dans leurs Etats, dont ils avoient été long-tems éloignés pendant la guerre, ils se voyoient dans la nécessité de revenir à la Cour Impériale, & de s'engager dans de nouvelles dépenses. Mais on ne leur laissoit pas de troisième choix entre ce parti & celui de s'ouvrir le ventre. Cependant ils conçurent quelques espérances sur le bruit qui se répandit que Fidaia-Sama, fils de Tico-Sama, n'étoit pas mort comme on l'avoit publié, & qu'il vivoit caché à Méaco, dans le Palais du Dairi (*f*), ou du Chef de la Religion. Ces faux rapports, qu'on avoit pris plaisir à semer plusieurs fois, avoient toujours été reconnus pour des impostures. Mais ils jettoient du moins des allarmes dans l'esprit de l'Empereur; & tandis qu'il étoit livré à ses inquiétudes, il laissoit à ses Vassaux le tems de respirer. On ne doutoit pas que Fidaia, s'il étoit vivant, ne lui causât beaucoup d'embarras; car cet usurpateur étoit moins guerrier que politique.

DANS le cours de Novembre & de Décembre 1618, il parut deux Comètes au Japon. La première s'étant levée à l'Est sous la forme d'une grande poutre de feu, prit sa direction vers le Sud, & disparut avant la fin du mois. L'autre venant aussi de l'Est, avec l'apparence d'une grande étoile enflammée, prit vers le Nord, & disparut près de la grande Ourse. Les Pretres du Japon firent regarder ces deux Phénomènes comme les présages d'une infinité de malheureux événemens; mais il n'arriva rien de plus éclatant que la déposition du Tay-Fruschama.

LES Espagnols & les Portugais publièrent au Japon, qu'on avoit vu en Angleterre une croix sanglante au dessous des nuës, qu'un Prédicateur Protestant qui avoit eu la hardiesse d'en parler sans respect, avoit perdu tout-d'un-coup l'usage de la langue; & que le Roi effrayé de ce miracle avoit fait demander au

COCKS.
1618.

Résolution
d'Etat au Japon.

Comètes au Japon.

Fable inventée par les Espagnols.

(*f*) C'est l'Empereur Ecclésiastique du Japon.

COCKS.
1619.

Pape, des Cardinaux & d'habiles Ecclésiastiques pour rétablir dans ses Etats, la Religion Romaine. Cocks raille beaucoup les Espagnols & les Portugais sur la facilité avec laquelle ils avoient reçu cette histoire, jusqu'à soutenir, dit-il, que c'étoit lui-même à qui les premières informations en étoient venues d'Angleterre. [Il termine sa lettre en disant qu'il se proposoit de profiter de la première occasion pour retourner en Angleterre.]

Deux Lettres de Sayer ajoutées à cette Relation.

PURCHASS ajoute aux Relations de Saris & de Cocks deux Lettres d'Edouard Sayer, dattées de Firando au Japon. Sayer étoit un des Facteurs du Comptoir Anglois de cette Ville. La première de ces deux Lettres est du 5 Décembre 1615, & la seconde du 4 Décembre 1616. Quoique l'adresse ne se soit pas conservée, on conclut de quelques expressions, qu'elles furent toutes deux écrites à Saris. Il n'y a rien dans la première qui ne se trouve dans [les notes ajoutées à] la Relation de Cocks. La seconde contient quelques circonstances d'un voyage de Sayer à Siam, dans un Jonc de la Compagnie commandé par William Adams. Il raconte qu'ayant acheté à Siam plus de marchandises que le Jonc n'en pouvoit recevoir, il en avoit fretté un autre dont il avoit pris la conduite (g). L'année étant déjà fort avancée, il avoit essuyé depuis le 1 de Juin jusqu'au 17 de Septembre un fort mauvais tems entre Siam & Schachmar, avec d'autant plus de danger qu'il étoit fort mal en Pilote. Le Chinois, qu'il avoit été obligé de prendre pour cet office, ignoroit la navigation, jusqu'à ne pouvoir reconnoître où il étoit, lorsqu'il avoit perdu de vûe la terre. Enfin ce mauvais guide étant tombé malade, Sayer, sans s'attribuer beaucoup plus d'habileté, s'étoit vû dans la nécessité de prendre lui-même le gouvernail, au hazard d'être mille fois submergé. Il eut néanmoins le bonheur de conduire son Jonc à Schachmar, où il arriva le 17 de Septembre, après avoir perdu vingt hommes par la maladie & le besoin d'eau. En rentrant dans la Rade de Firando, il ne lui en restoit que cinq qui fussent capables de se soutenir sur leurs jambes. [Comme il étoit arrivé si tard, il ne put pas retourner cette année à Siam; mais le Jonc remit à la voile, sous le commandement de William Eaton, qui étoit accompagné de Robert & Jean Burges, deux Pilotes Anglois.]

Raisons qui font publier la Lettre suivante au Roi de Hollande.

[A la fin de cet article, les Auteurs du Recueil n'ont pas cru devoir supprimer une Lettre de l'Empereur du Japon au Roi de Hollande, qui n'est pas moins curieuse par le fond que par son titre. L'original fut apporté en 1610 sur le Vaisseau le *Lion Rouge*, qui arriva au Texel le 22 de Juillet. [On ne nous apprend pas comment elle est passée entre les mains des Anglois; mais leur vûe, en la publiant, est de la faire servir de preuve à quelques observations sur les Hollandois, qu'il est inutile de répéter.]

Lettre de l'Empereur du Japon au Roi de Hollande.

„ **M**OI, l'Empereur du Japon, je souhaite au Roi de Hollande qui en-
 „ vove de si loin pour me visiter, toutes sortes de prospérités.
 „ JE me réjouis beaucoup de la volonté que vous avez eue de m'écrire &
 „ d'envoyer vos gens vers moi. Je souhaiterois que nos Pays fussent plus
 „ proches

(g) *Angl.* un autre où Benjamin Fary, qu'il devoit s'embarquer pour prendre soin principal Facteur du Comptoir de Siam, crut des Marchandises. R. d. E.

„ proches l'un de l'autre, afin que l'amitié commencée entre nous, pût con-
 „ tinuer & s'accroître plus facilement. Cependant le souvenir de votre Ma-
 „ jesté ne m'est pas moins agréable, depuis la libéralité & l'affection qu'elle
 „ m'a marquée sans me connoître, en me faisant offrir quatre présens; &
 „ quoique je n'en eusse aucun besoin, je n'ai pas laissé de les recevoir avec
 „ une joye & une considération extraordinaires, parce qu'ils viennent de vous.
 „ Et comme les Hollandois, Sujets de Votre Majesté, desirent d'exercer le
 „ commerce dans mon Pays avec leurs Vaisseaux, & d'avoir un lieu de ré-
 „ sidence près de ma Cour, dans la vûe de tirer plus d'avantages de ma pro-
 „ tection, j'assûre Votre Majesté que si je ne puis les satisfaire actuellement
 „ dans toute l'étendue de mes desirs, à cause des troubles qui nous agitent,
 „ je ne veux néanmoins rien négliger pour leur témoigner mon affection,
 „ comme j'ai fait jusqu'à présent, & je donnerai ordre à tous mes Gouver-
 „ neurs & Sujets de les traiter avec faveur & amitié, eux, leurs Vaisseaux
 „ & leurs marchandises, dans quelques Ports & quelque lieu de mes Etats
 „ qu'ils arrivent. A cet égard, Votre Majesté, & tous ses Sujets n'ont à crain-
 „ dre aucune contravention; ils peuvent arriver ici aussi librement que dans
 „ les Ports & le Pays de Votre Majesté. Ils peuvent rester dans les miens
 „ pour exercer le commerce, & se persuader que l'amitié qui est commen-
 „ cée avec vous par moi & mes Sujets, loin d'être jamais altérée de ma part,
 „ ne fera qu'augmenter & se fortifier à l'avenir. Je ressens de la confusion de
 „ ce que Votre Majesté, qui est si connue & si renommée dans le monde par
 „ ses nobles exploits, a bien voulu condescendre à me faire visiter de si loin
 „ par ses Sujets, dans un Pays aussi indigne de son attention que le mien, &
 „ à m'offrir des témoignages d'amitié que je mérite si peu. Mais considérant
 „ que ce soin procède de votre affection, je ne puis me dispenser de bien re-
 „ cevoir vos Sujets & de consentir à leurs demandes. Aussi cette Lettre leur
 „ sera-t'elle caution que dans tous les lieux, les Pays & les Isles de mon Etat,
 „ ils peuvent trafiquer & bâtir des Maisons propres à leurs marchandises & à
 „ leur commerce; ils peuvent, à présent comme à l'avenir, vaquer au soin de
 „ leurs affaires avec une entière liberté, s'assûrer qu'on ne leur fera point de
 „ tort ni d'injure, & compter que je les supporterai & les défendrai comme
 „ mes propres Sujets. Je promets aussi que les personnes qui doivent être ici
 „ laissées, comme on me le fait entendre, me seront à présent & à l'avenir
 „ dans une particulière recommandation & que ma protection & ma fa-
 „ veur ne leur manquant jamais, elles trouveront en moi les mêmes senti-
 „ mens que dans les voisins & les amis de Votre Majesté. A l'égard des au-
 „ tres affaires, qui ont été traitées entre moi & les Sujets de Votre Ma-
 „ jesté, comme il seroit trop long d'en parler ici, je m'en rapporte à leur
 „ propre récit. „



C H A P I T R E VIII. (a)

Voyage & Aventures de William Adams, Pilote Hollandois, aux Isles du Japon.

ADAMS.
1598.
Observations
préliminaires.

Naissance,
éducation &
progress d'Adams.

Adresse singulière d'une Lettre.

CE voyage s'étant fait par la voye du Sud-Ouest, il sembloit devoir être placé naturellement avec ceux de la même espèce, suivant l'ordre qu'on s'est proposé dans ce Recueil. Mais le nom de l'Auteur est revenu si souvent dans les Relations de Saris & de Cocks, qu'on s'est déterminé à ne pas le séparer de deux Voyageurs avec lesquels il se trouve joint par les mêmes affaires & les mêmes intérêts. William Adams étoit né à Gillingham, dans la Province de Kent, à deux milles de Rochester, & un mille de Chatam, principale station des Vaisseaux du Roi. Dès l'âge de douze ans, il fut amené à Lime House, près de Londres, où il apprit pendant onze ou douze ans le métier de la Mer, sous Nicolas Digines. Ensuite, ayant servi en qualité de Pilote sur les Vaisseaux de la Reine Elizabeth, il fut employé par la Compagnie des Marchands de Barbarie, jusqu'à ce que les Hollandois commencent le commerce des Indes. Adams, passionné pour connoître les méthodes de navigations qui sont propres à ces Mers éloignées, se loua pour premier Pilote au service de la Flotte Hollandoise qui devoit faire voile à la Mer du Sud en 1598. La nécessité ayant fait relâcher les Hollandois au Japon, il y parvint à la faveur particulière de l'Empereur, qui lui accorda une pension, dans la suite une Terre suffisante pour l'entretien d'un homme de distinction. Mais Adams éloigné de sa femme & de deux enfans qu'il avoit laissés à Londres, étoit moins sensible aux avantages de sa fortune qu'au chagrin d'être séparé de ce qu'il avoit de plus cher. Enfin trouvant l'occasion de quelque Jonc Indien pour écrire dans l'Isle de Java, où il sçavoit que les Anglois avoient quelques Marchands, il y envoya comme au hazard une Lettre datée le 22 d'Octobre 1611, avec cette étrange suscription, dans la langue de son Pays: *A mes Amis & mes Compatriotes inconnus, que je prie de faire venir cette Lettre, ou une simple copie, ou seulement les nouvelles qu'elle contient, à quelques personnes de ma connoissance, soit à Limehouse, soit à Gillingham.* [Cette Lettre qui se trouve dans Purchaff (b), est suivie d'une autre Lettre écrite par l'Auteur (c) à sa femme, & qui contient des particularités qui ne se trouvent pas dans la première; c'est du contenu de ces deux Lettres qu'on a tiré cette Relation.]

UNE des vîes d'Adams, en écrivant aux Anglois de Bantam, étoit sans doute d'exciter les Anglois au commerce du Japon. Mais il semble qu'ils avoient déjà tourné les yeux de ce côté-là, puisque le Capitaine Saris étoit parti de Londres, six mois avant la date de la Lettre, pour entreprendre ce dangereux voyage. L'Angleterre continua d'envoyer tous les ans plusieurs Vaisseaux

(a) C'est le XX Chapitre du III^e. Livre de l'Original. R. d. E.

(b) *Pilgrims*. Vol. I. pag. 125.

(c) Cette lettre s'étend jusqu'à l'emprisonnement d'Adams à Ozaka. Purchaff prétend que le reste a été supprimé par la malice de ceux qui en furent les porteurs.

Vaisseaux au Japon; & William Adams fit de-là diverses courses dans les Pays voisins, en qualité de Capitaine ou de Pilote. Cependant, étant toujours retourné au Japon comme à son centre, & remettant sans cesse à partir pour l'Angleterre, la mort le surprit à Firando en 1620 ou 1621. Du moins Purchaff assure qu'on apprit à Londres en 1621, la nouvelle de sa mort, par le James, Vaisseau de la Compagnie.

ADAMS.
1598.
Mort d'Adams.

LA Flotte Hollandoise étoit composée de cinq Bâtimens, équipés par Peter Vanderhach & Hans Vander Vikes Chef de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales. L'Amiral étoit un Marchand, qui se nommoit Jacques Mayhay, & qui reçut William Adams pour son Pilote. Ils partirent du Texel le 24 de Juin 1598; & perdant de vûe les Côtes d'Angleterre le 1 de Juillet, ils arrivèrent le 21 d'Août à St. Jago, une des Isles du Cap-Verd, où ils s'arrêtèrent vingt-quatre jours. Pendant ce long séjour, ils eurent un grand nombre de malades, & l'Amiral même ne fut point à couvert de cette disgrâce commune. La raison qui les arrêta si long-tems dans ces Isles fut une fausse espérance d'y trouver beaucoup de chèvres & d'autres rafraichissemens, sur la parole d'un Capitaine qui avoit déjà fait cette course, mais qui comptoit mal-à-propos sur sa mémoire. Adams, ayant été appelé au Conseil avec les autres Pilotes, ne fit pas difficulté de condamner hautement le parti qu'on avoit pris sans l'avoir consulté; ce qui fut si mal reçu par tous les Capitaines, qu'ils prirent entr'eux la résolution de ne plus admettre les Pilotes au Conseil.

Départ de la Flotte Hollandoise dont il étoit Pilote.

Les Pilotes sont exclus du Conseil.

LE 15 de Septembre, on quitta l'Isle de St. Jago. Mais les maladies n'ayant fait qu'augmenter après qu'on eut passé la Ligne, on eut le chagrin de perdre l'Amiral à trois degrés de latitude du Sud. Les vents, la pluye, les orages, & toutes les disgrâces de la navigation forcèrent la Flotte de relâcher sur les Côtes de la basse Guinée, au Cap de Spirito Sancto. On reconnut que la cause de tant de malheurs venoit d'être partis dans une saison trop avancée. Le nouvel Amiral résolut de gagner le Cap de Lope Gonfalves sur la Côte de Loango, dans la vûe de s'y procurer des rafraichissemens. Mais quoiqu'il fut arrivé avec beaucoup de bonheur, l'air s'y trouva si mauvais, & les vivres si rares, qu'il lui mourut un grand nombre de malades. Il remit à la voile le 29 de Septembre, déterminé à passer directement les Détroits de Magellan. Cependant à la vûe de l'Isle d'Annobon, sur laquelle il tomba sans s'y être attendu, il ne put résister à l'espérance d'y trouver d'utiles secours. Mais il fallut employer la force & se rendre maître de l'Isle, pour y faire débarquer tous ses malades. La Ville ne contenoit pas plus de vingt maisons. Le Pays fournit en abondance des Bestiaux, des Oranges & d'autres fruits; mais l'air y est si mal sain qu'à mesure qu'un Matelot se rétablissoit, deux étoient attaqués de la même maladie. D'ailleurs le biscuit, le vin & l'eau commençant à manquer, on fut forcé de lever l'ancre le 22 Décembre (d), avec la triste nécessité de réduire tous les gens de l'Equipage à une livre de pain pour quatre jours, en gardant la même proportion pour l'eau & le vin. La disette ne fit qu'augmenter, & les vents ne cessèrent pas de souffler au Sud quart à l'Est & au Sud-Sud-Est jusqu'au quatrième degré de latitude du Sud qu'ils tournèrent au

Fâcheuse navigation.

Côte de Loango dans la basse Guinée.

Isle d'Annobon.

(d) *Angl.* de Novembre. R. d. E.

ADAMS
1599.La Flotte ar-
rive aux Dé-
troits de Ma-
gellan.Difficultés
pour en sor-
tir.Orages &
Courans dans
la Mer du Sud.Adams relâ-
che sur la Côte
de Chili.

au Sud-Est, à l'Est-Sud-Est & à l'Est. Dans une navigation si languissante, qui fit employer près de quatre mois depuis l'Isle d'Annobon jusqu'au Détroit de Magellan, quantité de Matelots affamés mangèrent jusqu'aux cuirs qui couvroient les Cables. Enfin le 29 de Mars, on eut la vûe de la terre à cinquante degrés de latitude.

Le 3 d'Avril, on tomba au Port Santo, & l'on entra le 6 dans le premier Détroit de Magellan. Le 18, on passa le second avec un fort bon vent. Ici l'on jetta l'ancre contre l'Isle des Pengoins, où les Chaloupes furent bientôt chargées de ces Oiseaux, qui sont plus gros que des Canards. Toute la Flotte se trouva fort soulagée par ce rafraîchissement. Le 10, elle remit à la voile, avec un vent capable de la dégager bientôt des Détroits. Mais l'Amiral voyant les Côtes garnies de bois & trouvant l'ancrage excellent dans plusieurs endroits, ne voulut pas aller plus loin pour faire sa provision. Il pensoit aussi à former une Pinasse de quinze ou seize tonneaux. Cette double vûe lui fit choisir le premier endroit favorable pour relâcher. L'hiver se faisoit déjà sentir dans ces contrées. Il y tomba beaucoup de nége. Les Matelots ayant également à souffrir du froid & de la faim s'affoiblissoient de plus en plus. Après avoir manqué l'occasion de sortir des Détroits avec un vent qui souffla au Nord-Est pendant cinq ou six jours, on ne retrouva pas la même facilité lorsqu'on voulut l'entreprendre. Le vent étoit tourné au Sud, & le mois d'Avril tirant vers sa fin, il tomba une prodigieuse quantité de pluye & de nége, qui fut suivie de gelées & de vents impétueux. On se trouva dans la nécessité de chercher un Port commode, pour y passer l'hiver, & l'on rencontra heureusement, à quatre lieues au Nord, la Rade ou la Baye d'Elisabeth. L'hiver, dans ce quartier du Monde, qui est à cinquante-deux degrés trente minutes du Sud. dure pendant les mois d'Avril, de Mai, de Juin, de Juillet & d'Août. Ce long intervalle ne se passa point sans quelques bons vents, dont la Flotte auroit pu profiter pour sortir des Détroits; Mais l'Amiral s'y opposa toujours. On demeura dans la Baye d'Elisabeth jusqu'au 24 d'Août (e), & les provisions étant presque entièrement épuisées, plusieurs Matelots moururent de faim.

En entrant dans la Mer du Sud, on trouva des Courans fort impétueux, qui jettèrent les Hollandois jusqu'au cinquante-quatrième degré du Sud, dans un tems où le froid étoit encore fort vif. Enfin les vents étant devenus favorables, on avança vers la Côte du Pérou. Mais au bout de cinq ou six jours, un orage plus furieux qu'on n'en avoit encore éprouvé, dispersa la Flotte, & la repoussa jusqu'au 54^e. degré & demi du Sud. L'Amiral perdit pendant quelques jours la vûe des autres Vaisseaux, & ce ne fut que le 9 de Septembre, qu'il recommença à les découvrir. Sept ou huit jours après, un autre orage lui enleva sa voile d'avant, & lui fit perdre encore la compagnie des autres. Alors William Adams prit le parti de porter vers la Côte du Chili, au quarante-sixième degré. C'étoit le rendez-vous dont on étoit convenu, dans les plus fâcheuses suppositions. Il y arriva heureusement le 29

Les Habitans de ce Pays étant d'un fort bon caractère, on obtint d'eux des

(e) Dans la première Lettre, l'Auteur dit jusqu'au 24 de Septembre.

des
avo
& c
coup
ce r
quat
avo
qu'à
oblig
toit
trouv
& le
le du
pôt d
bler
celler
O
qui n
Cap.
re fin
men
qui é
de pa
leurs l
du dra
portés
à leur
vivres
tourné
res, l
servir
sieurs
gens c
n'y dé
grand
proche
déclar
alors q
visage
fier à
sieurs
visions
monde
fabres
qui n'é
plus de
armes
dans,

des rafraichiffemens, par des échanges de peu de valeur. Cependant après avoir donné avec plaisir quelques Moutons & des Patates pour des sonnettes & de petits coâteaux, la crainte des Espagnols leur fit abandonner tout-d'un-coup le rivage, sans que rien fût capable de les rappeler. L'Amiral profita de ce repos, pour faire équiper la Pinasse qu'il avoit apportée [de Londres] en quatre parties. On passa vingt-huit jours sur cette Côte, suivant le terme qui avoit été réglé dans un Conseil; après quoi levant l'ancre on s'avança jusqu'à l'entrée de la Baye de Baldivia. Mais le vent devint si fort qu'on fut obligé de tourner vers l'Isle Mocha, où l'on arriva le jour suivant, qui étoit le premier de Novembre. Elle est au 38°. degré de latitude du Sud. N'y trouvant aucun Vaisseau de la Flotte, on porta vers l'Isle de Sainte Marie, & le lendemain, on mouilla au dessous du Cap, à une lieuë & demi de l'Isle du côté du Sud; mais le rivage paroissant couvert de monde, sans qu'on pût deviner quelle étoit l'intention de ces Insulaires, on prit le parti de doubler le Cap & d'aller jeter l'ancre sur quinze brasses, dans une Baye d'excellent fond.

ON envoya la Chaloupe à terre, pour lier commerce avec les Habitans, qui ne s'étoient pas assemblés avec moins de promptitude qu'aux environs du Cap. Mais ils regurent les Hollandois à coups de flèches, & dans la première surprise ils en blessèrent plusieurs. Cependant, comme les vivres recommençoient à manquer, l'Amiral fit débarquer trente hommes biens armés, qui écartèrent bientôt les Sauvages. Les signes d'amitié & les témoignages de paix furent employés pour leur faire comprendre qu'on n'en vouloit ni à leurs biens ni à leur liberté. On leur montra de loin du fer, de l'argent & du drap. Ils comprirent enfin ce qu'on leur demandoit, & la plupart apportèrent au rivage du vin, des patates & des fruits. Ensuite s'expliquant à leur tour par des signes, ils promirent de revenir le lendemain avec des vivres & d'autres provisions. Comme il étoit fort tard, les Hollandois retournèrent à bord; & quoiqu'il y en eut peu qui fussent exempts de blessures, la joye d'avoir parlé aux Habitans & l'espérance des rafraichiffemens servirent à les consoler. Le lendemain, qui étoit le 9 de Novembre, plusieurs Officiers du Vaisseau se mirent dans la Chaloupe, avec les plus braves gens de l'Equipage. Ils étoient convenus de s'approcher du rivage, mais de n'y débarquer que deux ou trois hommes, parce que les Habitans étant en grand nombre, il y avoit de justes raisons de s'en désier. Lorsqu'ils furent proches de la terre, ils furent invités à descendre par des signes. Leur Chef déclara d'abord par les siens, qu'il ne venoit pas avec cette intention. Mais alors quelques Habitans s'avancèrent dans l'eau jusqu'à la Chaloupe, avec un visage riant & des vases remplis d'une espèce de vin, en le pressant de se fier à leur Nation, & lui faisant entendre qu'ils avoient à peu de distance plusieurs fortes de Bestiaux. Le Chef Hollandois, tenté par l'espérance des provisions, que les besoins du Vaisseau lui auroient fait préférer à tout l'or du monde, oublia ses résolutions & fit débarquer vingt-trois hommes, armés de fabres & de mousquets. Cette petite troupe marcha vers quelques maisons, qui n'étoient pas éloignées. Mais à peine eurent-ils fait deux cens pas, que plus de mille Sauvages sortant d'une embuscade, tombèrent sur eux avec les armes dont ils ont l'usage, & les massacrèrent jusqu'au dernier. Thomas Adams, frère de l'Auteur, étoit malheureusement de ce nombre. Ceux qui étoient

ADAMS.
1599.

Baldivia.
Isle Mocha.

Isle Sainte
Marie.

Thomas qui
fait perdre
vingt-trois
hommes aux
Hollandois.

ADAMS.
1599.
Rencontre
d'un Vaisseau
de la Flotte
dans l'Isle de
Sainte Marie.

Adresse que
les Hollandois
employent
pour se procurer
des vivres.

Raisons qui
conduisirent les
deux Vais-
seaux au Ja-
pon.

toient restés dans la Chaloupe n'eurent pas d'autre ressource que de retourner promptement à bord, pour y porter cette triste nouvelle.

ON leva l'ancre dès le lendemain ; & gagnant l'Isle de Sainte-Marie, à trente-sept degrés douze minutes de latitude du Sud, on y trouva un des Vaisseaux de la Flotte, qui étant parti de Mocha un jour avant l'arrivée de l'Amiral, n'y avoit pas été reçu avec plus de faveur. Le Capitaine & tous les Officiers y avoient été blessés à terre (f). Cependant les deux Bâtimens se consolèrent par le bonheur qu'ils avoient de se rencontrer. On tint Conseil sur le moyen de se procurer des vivres ; car les besoins devenoient pressans, & la plus grande partie des deux Equipages étant accablée de maladies, il y avoit peu d'apparence de pouvoir se faire respecter par la force. Tandis qu'on étoit à délibérer, il vint à bord un Espagnol qui obtint la permission de voir le Vaisseau. Il revint le jour suivant, & l'on ne fit pas plus de difficulté de le laisser retourner à terre. Le troisième jour, il en arriva deux, qui montèrent sur le Vaisseau avec aussi peu de précaution. L'Amiral, sans aucun dessein de leur nuire, prit la résolution de les arrêter ; & leur protestant qu'il ne croyoit blesser aucun droit, puisqu'ils étoient venus sans sa permission, il leur déclara que pour obtenir la liberté il falloit fournir aux deux Vaisseaux Hollandois, qui manquoient de toutes sortes de provisions, un certain nombre de moutons & de bœufs. La nécessité les força d'y consentir, & les Bestiaux furent amenés à bord au teins dont on étoit convenu. Ce secours rendit le courage aux Hollandois. [Cependant un certain Hudcoper, jeune homme qui n'avoit aucune connoissance, & dont tout le mérite étoit d'avoir servi l'Amiral, fut fait Général, & Jacob Quaternak, Commandant du Vaisseau où étoit Adams, fut nommé Vice-Amiral.] Hudcoper proposa de brûler l'un des deux Vaisseaux, parce qu'il n'y restoit point assez de monde pour les conserver tous deux ; mais la difficulté de décider sur lequel des deux tomberoit cette sentence, en fit retarder l'exécution. Alors Adams, & Timothy Schotten, autre Pilote Anglois, qui avoit fait le voyage autour du monde avec Thomas Candish, furent appelés au Conseil pour donner leur avis sur la situation des deux Bâtimens & sur le projet du voyage. Outre les embarras présens, on sçavoit que les Espagnols avoient mis en Mer quelques Vaisseaux pour les chercher, & la suite vérifia cette information, car un des trois autres Bâtimens de la Flotte, fut pris quelques-jours après à San-Jago. Il étoit donc fort dangereux de s'arrêter plus long-tems dans cette Mer. On avoit à bord beaucoup de draps. Un matelot nommé Derrick Gerritson, qui avoit fait le voyage du Japon avec les Portugais, fut le premier Auteur d'un conseil qui fut approuvé de tout le monde : il représenta que les Draps de l'Europe étoient fort recherchés dans cette Isle, & qu'indépendamment des autres raisons, il y avoit plus d'avantage à s'y promettre qu'aux Moluques & dans les autres parties des Indes Orientales, où la chaleur ne permettoit pas de croire que les Draps de laine fussent de si bon usage.

IL resta si peu d'incertitude après cette ouverture, qu'on ne pensa plus qu'à quitter l'Isle de Sainte-Marie. L'Ancre fut levé le 27 de Novembre, & tournant

(f) Dans la seconde Lettre, l'Auteur dit que le Général & vingt-sept hommes furent tués à Mocha.

tour
qui n
on t
nes i
l'Equ
Barb
leurs
✠ Amiral
rer a
de, l
✠ de l'é
chang
qu'au
dies fa
de per
neuf o
hauteu
du Jap
& que
égalem
ENN
l'Isle,
de Sain
homme
laisa to
quantit
ment.
lots Jap
divers
du Roi
landois
Vaissea
qu'à co
arrivée
landois
une ma
tre, sai
d'après
IL se
Jésuite
landois
qu'il ne
blier que
voient é
la Ville
✠ (g) Co
Langatack

tournant directement les voiles au Japon, on passa la Ligne avec un bon vent, qui ne se démentit point pendant plusieurs mois. Dans une si longue course, on tomba vers le seizième degré de latitude du Nord, au milieu de certaines Isles, dont les habitans sont Antropophages. Sept ou huit hommes de l'Equipage s'étant approchés de la terre dans un Esquif, furent surpris par ces Barbares, & mangés, comme on le suppose, sans pouvoir être délivrés de leurs mains. On prit néanmoins un Insulaire, qui fut conduit à bord de l'Amiral; [mais on ne lui trouva qu'une stupidité féroce, qui ne permit d'entier aucune lumière.] Dans toute l'étendue du 27 & du 28^e degré de latitude, les vents furent extrêmement variables, & le tems storageux, que le 24 de Février, l'Amiral fut perdu de vûe, pour ne plus reparoitre. [Adams avoit changé de Vaisseau dans l'Isle de Sainte-Marie.] Il continua sa course jusqu'au 24 de Mars, qu'il découvrit une Isle nommée Una Colonna. Les maladies faisoient tant de ravage dans son Bâtiment, qu'il y étoit mort quantité de personnes, & qu'entre ceux que la mort avoit épargnés, il n'en restoit que neuf ou dix qui pussent se servir de leurs jambes & de leurs mains. A la hauteur de trente degrés, Adams chercha, suivant les Cartes, le Cap Nord du Japon, mais inutilement, puisqu'il est à trente-cinq degrés trente minutes, & que toutes les Cartes particulières, les Globes, les Mappedes se sont également trompés sur sa situation.

ENFIN, le 19 d'Avril, à trente-deux degrés & demi, on eut la vûe de l'Isle, après une navigation de quatre mois & vingt-deux jours, depuis le Cap de Sainte-Marie. En arrivant sur la Côte, le Vaisseau n'avoit plus que six hommes, avec William Adams, qui pussent se soutenir sur leurs jambes. On laissa tomber l'Ancre à deux milles d'un lieu nommé Bungo. Il vint aussitôt quantité de Barques, qui ne marquèrent aucune intention de nuire au Bâtiment. Cependant après avoir reconnu la foiblesse de l'Equipage, les Matelots Japonois montèrent à bord sans attendre l'ordre du Capitaine, & firent divers vols qu'on leur fit ensuite payer bien cher. Le lendemain, un Officier du Roi vint à la tete de quelques Soldats, pour mettre les biens des Hollandois à couvert par une garde continuelle. Deux ou trois jours après, le Vaisseau fut conduit dans un excellent Port, pour y demeurer en sûreté, jusqu'à ce que le Roi principal, ou l'Empereur du Japon fut informé de son arrivée, & lui fit déclarer ses intentions. Mais dans l'intervalle, les Hollandois obtinrent la liberté de débarquer leurs malades, & de se procurer une maison, où ils ne manquèrent d'aucun rafraichissement. De vingt-quatre, sans ou malades, qu'ils étoient en arrivant, il en mourut trois le jour d'après, & trois autres dans la suite; mais le reste se rétablit parfaitement.

Il se passa cinq ou six jours, après lesquels il vint de Nangazaqui (g) un Jésuite accompagné d'un autre Portugais. Ce fut un malheur pour les Hollandois qu'on leur eut envoyé le Jésuite pour interprète, parce que l'aversion qu'il ne manqua pas de concevoir pour des Protestans, le porta aussitôt à publier que c'étoient des Pirates, dont il falloit se défier. Les Japonois qui avoient été nommés pour la garde du Vaisseau, étant aussi Catholiques, toute la Ville reçut bientôt les mêmes impressions, & la haine devint un sentiment si général

(g) Cette Ville est appelée dans Purchaff Langasack; conformément sans doute à la prononciation des Portugais de ce tems-là.

ADAMS.
1600.

Isles habitées
par des Antro-
pophages.

Fausse posi-
tion du Japon
dans les Car-
tes.

Triste état du
Vaisseau à son
arrivée au Ja-
pon.

Embarras que
les Portugais
faisoient au
Vaisseau.

ADAMS.
1599.

si général que les Hollandois s'attendoient à tous momens d'être crucifiés. C'est le supplice en usage au Japon pour les vols & quelques autres crimes (b). Mais leur crainte fut encore augmentée par la défection de deux de leurs gens, qui s'engagèrent au service du Roi de Bungo, & qui se joignirent aux Portugais pour la ruine du Vaïsseau. L'un qui se nommoit Gibert Conning, de Middelbourg, se donna pour le principal Marchand du Vaïsseau; & de concert avec l'autre, dont le nom étoit Jean Abelson Van Owater, non-seulement il s'efforça de se mettre en possession de toutes les marchandises, mais il découvrit aux Portugais tout ce qui s'étoit passé dans le cours du Voyage.

Adams est
envoyé à la
Cour Impéria-
le.

NEUF jours après l'arrivée du Vaïsseau, l'Empereur envoya cinq Frégates, pour faire amener les Chefs des Hollandois à Ozaca, où il tenoit sa Cour. [Le Capitaine, qui avoit reconnu de l'esprit & de la fermeté à William Adams, le pria de se charger de la députation, & lui donna deux Matelots pour cortège.] En arrivant à la Cour, Adams fut présenté à l'Empereur. Ce Prince ne lui parla d'abord que par divers signes, qu'il n'entendit pas également. [Les Hollandois ayant dispensé le Jésuite de leur servir plus long-tems d'interprète, il n'avoit pas voulu s'obstiner à suivre Adams malgré lui.] Cependant on fit venir un Japonois qui parloit assez bien la langue Portugaise, & l'Empereur s'en servit pour faire quantité de questions au Député des Hollandois. Il leur demanda quel étoit l'état présent des Royaumes de l'Europe & particulièrement du sien; quelle route il avoit prise pour venir au Japon, quelle espèce de Marchandises il avoit apportée &c. Adams répondit que son Pays étoit alors en guerre avec l'Espagne & le Portugal, mais qu'il étoit ami de toutes les autres Nations. A l'égard de la route, il prit une Mappede-Monde, qu'il avoit apportée; & lui faisant remarquer la disposition de toutes les parties du Globe terrestre, il lui traça la course du Vaïsseau par les Détroits de Magellan. Toutes ces idées furent si nouvelles pour l'Empereur, qu'il parut douter si ce n'étoit pas autant de fables. Adams lui apprit ensuite quelles étoient les marchandises du Vaïsseau; & lorsqu'après un long entretien, il le vit prêt à se retirer, il lui demanda pour ses Compatriotes la même liberté de commerce qu'il accordoit aux Espagnols & aux Portugais. L'Empereur lui fit une réponse qu'il n'entendit point & qui ne lui fut pas expliquée. Mais en sortant de l'audience il fut renfermé, avec ses deux Matelots, dans une Prison où il fut fort bien traité.

Il est emprisonné.

Autre entretien avec
l'Empereur.

DEUX jours après, il fut rappelé à la Cour; & l'Empereur lui demanda quels pouvoient être les motifs qui l'avoient amené dans un Pays si éloigné du sien. Adams répondit qu'il étoit venu par le penchant commun à toute la Nation, de cultiver l'amitié & le commerce avec les autres Peuples du Monde, en faisant, à leur avantage mutuel, des échanges de marchandises & d'autres richesses. La curiosité de l'Empereur se réveilla fort vivement sur les guerres des Anglois contre l'Espagne & le Portugal. Il en demanda la cause & les divers événemens. Adams reprit les différends de l'Europe dans leur origine, & fit un récit auquel le Monarque du Japon parut très attentif, mais qui ne l'empêcha point de renvoyer l'Orateur en prison. Cependant le lieu fut changé, & les

(b) La 2e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

les traitemens beaucoup plus favorables. Cette captivité dura trente-neuf jours, pendant lesquels Adams n'apprit aucune nouvelle du Vaifseau, & s'attendoit fans cefse à dernier fupplice.

LES Portugais s'efforcèrent dans cet intervalle de prévenir l'esprit de l'Empereur par toutes fortes d'accufations contre les Anglois. Ils les représentèrent comme des voleurs & des brigands, rassemblés de toutes les Nations, à qui la justice impériale ne pouvoit laifler la vie, fans expofer le Japon aux derniers malheurs. Leur exemple, difoient-ils, alloit expofer les Japonois à l'invasion de toutes fortes de Corfaires; au lieu qu'une punition rigoureuse ôteroit aux ennemis des Japonois l'envie de troubler leur repos. Ces noires follicitations étoient fécondées par le crédit de tous les amis que les Portugais avoient à la Cour. Cependant leur malignité demeura fans effet. L'Empereur, après les avoir écoutés long-tems, leur répondit enfin, que jufqu'alors ces Etrangers, qu'on lui peignoit avec de fi odieuses couleurs, n'avoient caufé aucun mal ni à lui ni à fes fujets, & qu'il ne pouvoit par conféquent leur ôter la vie, fans bleffer la raifon & la justice; que fi les Anglois étoient en guerre avec l'Espagne, il ne voyoit rien qui obligeât les Japonois de s'y intérefler; & bien moins qui l'obligeât lui-même de condamner au fupplice des Etrangers qui ne l'avoient point offensé. Cette réponse confondit les Ennemis d'Adams, & les força déformais au fílence.

DEPUIS qu'il étoit prifonnier, le Vaifseau avoit été conduit auffi près d'Ozaka qu'il étoit poffible; [& fi l'Equipage étoit gardé foigneufement, on ne lui refufoit aucune forte de commodité.] L'Empereur, s'étant fait ramener Adams le quarante-unième jour de fa prifon, lui demanda s'il fouhaitoit de revoir fes Compagnons. Sur la réponfe à laquelle il avoit dû s'attendre, il lui déclara qu'il étoit libre & qu'il pouvoit fatisfaire fon emprefsement. Adams, fans prétendre à d'autres explications, ne douta pas qu'une faveur qu'on ne limitoit par aucune défenfe, n'eût des effets encore plus heureux, qu'il efpéra de l'avenir. Il fe mit dans une Barque, qui le conduifit au Vaifseau. Le Capitaine & le refte de l'Equipage étoient rétablis dans une parfaite fanté; mais l'incertitude de leur fort, & la crainte où ils avoient été long-tems, de ne jamais revoir leur Député, avoient rendu leur vie fi trifte, que, dans le premier mouvement de la joye commune, tout le monde verfa des larmes de plaifir & d'admiration. Tout ce qui appartenoit au Vaifseau & à la Compagnie, avoit été transporté à terre par les Japonois, jufqu'aux inftrumens mathématiques d'Adams. Mais l'Empereur, qui n'avoit point eu de part à cette injustice, ordonna que la refitution fe fit immédiatement, avec des peines rigoureufes pour ceux qui feroient convaincus d'avoir fouftrait la moindre partie des marchandifés ou des meubles. Cependant comme les effets fe trouvoient difperfés dans un nombre infini de mains, l'impoífibilité de les rafsembler entièrement porta ce Prince à faire donner au Vaifseau cinquante mille piéces de huit, à titre de dédommagement. Il fe fit rendre compte de l'exécution de cet ordre; & ne dédaignant pas d'autres détails, il fit publier dans la Ville de Sackay, où le Bâtiment étoit à l'ancre, que ceux qui abuseroient de l'ignorance des étrangers pour les tromper ou pour leur nuire, feroient punis fort févèrement.

IL y avoit trente jours que le Vaifseau étoit à Sackay, grande Ville à deux ou trois lieuës d'Ozaka. Il fut conduit par l'ordre de l'Empereur à celle d'Edo, dans la Province de Quanto, partie Orientale de l'Ifle, éloignée d'environ

ADAMS.
1600.

Mauvais offices des Portugais.

L'Empereur prend parti pour les Hollandois.

Faveurs qu'il leur accorde.

Le Vaifseau Hollandois est conduit à Edo.

ADAMS.
1600.

Adams en
demande la li-
berté & ne
l'obtient pas.

Industrie des
Hollandois
pour s'attirer
de la considé-
ration.

Adams conf-
truit un Vais-
seau sans en
sçavoir l'art.

Faveur où il
parvient au-
près de l'Em-
pereur.

cent-vingt lieux d'Ozaka. Les vents contraires rendirent ce passage fort long & fort ennuyeux; de sorte que l'Empereur, étant parti long-tems après les Hollandois, pour faire le même voyage par terre, arriva beaucoup plutôt qu'eux. [Ils avoient pris jusqu'alors la qualité d'Anglois; & ne tirant que de l'avantage de cette supposition, ils n'auroient pas pensé à détromper les Japonois, si quelques Portugais les ayant reconnus à la différence du langage, n'eussent découvert de quelle Nation ils étoient. Ce fut alors que dans la vûe de soutenir leur crédit & l'opinion qu'Adams avoit donné d'eux, ils jettèrent les fondemens de la Royauté du Comte Maurice, & de toutes les fables qu'ils augmentèrent dans la suite à mesure que leur considération s'accrut dans ces Mers.] Aussi-tôt qu'ils furent arrivés à Eddo, ils adressèrent leurs supplications à l'Empereur, pour obtenir l'usage libre de leur Vaisseau, & la permission de se rendre dans les lieux où ils espéroient trouver quelque établissement de leur Nation. Cette demande leur coûta beaucoup de tems & d'argent; [mais dans l'intervalle, ils eurent l'occasion d'apprendre la langue Japonoise & de se lier avec les Habitans par diverses entreprises d'industrie & de commerce. Un de leurs artisans, qui, avec plus de génie que d'expérience, se souvenoit d'avoir vû travailler en Hollande à la construction des Canaux, offrit ses services à l'Empereur pour conduire de l'eau dans son Palais & dans les Places de la Ville. Divers essais qu'il fit dans les maisons particulières donnèrent tant de confiance à ses offres, qu'il fut mis à la tête d'un grand nombre d'ouvriers, avec une autorité fort étendue & des appointemens considérables. Il trouva le moyen non-seulement d'embellir le jardin du Palais par des canaux & des cascades, mais d'introduire des tuyaux dans les Appartemens & d'y fournir mille commodités que les Japonois ignoroient. De-là il fut envoyé à Ozaka & à Méaco, pour y rendre les mêmes services. Un autre Hollandois rendit ses connoissances utiles en perfectionnant les voitures. L'Empereur surpris de l'habileté de ces étrangers, ne douta pas qu'ils ne fussent capables d'exécuter tout ce qu'il leur feroit entreprendre.] Il fit un jour appeller William Adams, pour lui ordonner de construire un Vaisseau. Cette proposition embarrassâ beaucoup Adams, qui n'avoit aucune teinture d'un art si difficile. Il déclara naturellement qu'il n'étoit pas Charpentier, & qu'il ignoroit les règles de la Construction. Mais l'Empereur, insistant sur ses ordres, lui dit qu'il vouloit un Vaisseau, de quelque manière qu'il fût construit. Dans la nécessité d'obéir, il prit ses plus habiles ouvriers, quoiqu'il n'y en eût pas un qui fut capable d'une si grande entreprise, & réunissant tous leurs efforts, ils composèrent un petit Bâtiment à l'Angloise, d'environ quatrevingt tonneaux. L'Empereur parut charmé de cet ouvrage; il le visita plusieurs fois, il l'examina soigneusement, & la dépense ne fut point épargnée pour l'embellir. La faveur d'Adams ne fit qu'augmenter de jour en jour. Outre l'honneur d'être appellé souvent à la Cour & de se voir consulté dans toutes les occasions, il obtint des présens considérables, qui furent suivis à la fin, d'une Terre du revenu annuel de quatrevingt ducats (i), avec deux livres de ris par jour. Il profita de la familiarité dans laquelle il commençoit à vivre avec l'Empereur, pour inspirer à ce Prince

(i) *Angl.* soixante & dix ducats. R. d. E.

le
san
con
Les
œil
Ils
reu
emp
I
de p
n'ay
grin
vice
leur
dre l
Com
pées
l'Equ
distri
par j
Holla
mutin
ques-u
H
chères
s'adres
A d
gréme
avoien
sa fem
lut. de
avec sa
qu'il de
que to
encore
landois
dans le
pour de
Anglois
reur ré
son Pay
ne part
ENF
pour le
velles d
Lettres
ayant co

le goût des Mathématiques; il lui en apprit quelques parties; & ne se faisant pas moins goûter par son caractère & sa politesse, il s'acquît tant de considération à la Cour qu'il ne s'y faisoit plus rien sans l'avoir consulté. Les Portugais & les Jésuites mêmes, qui l'avoient vû d'abord de si mauvais œil, commencèrent à le traiter avec autant de respect que d'admiration. Ils se crurent heureux de pouvoir obtenir sa protection auprès de l'Empereur; & dans plus d'une affaire importante, ils se trouvèrent bien de l'avoir employée.

Il y avoit déjà plus de deux ans, que les Hollandois sollicitoient la liberté de partir dans leur Vaisseau. Mais tout ce qu'ils avoient fait pour l'obtenir n'ayant servi qu'à les rendre plus nécessaires à l'Empereur, ils eurent le chagrin de s'entendre enfin déclarer qu'il falloit demeurer au Japon pour le service de sa Majesté Impériale. Ils demandèrent du moins que la somme qui leur avoit été accordée fût divisée entr'eux, pour la faire servir à rendre leur situation plus douce. Quoique cette libéralité dût retourner à la Compagnie Hollandoise des Indes, dont les marchandises avoient été dissipées, le Capitaine du Vaisseau jugea, comme Adams, que dans l'état où l'Equipage avoit été réduit, la première loi étoit de vivre. La somme fut distribuée, & l'Empereur y joignit pour chaque Matelot deux livres de ris par jour, avec une pension annuelle de douze ducats. Mais à peine les Hollandois eurent-ils touché leur argent, qu'à la persuasion de deux ou trois mutins de l'Equipage, la plupart s'échapèrent par différentes voyes; quelques-uns pour s'établir dans d'autres Villes du Pays, où la bonté de l'Empereur voulut encore qu'ils fussent suivis de leurs pensions. [D'autres cherchèrent le moyen de sortir du Japon; & de ce nombre, étoient les sept qui s'adressèrent ensuite à Saris pour obtenir leur passage.

ADAMS & le Capitaine continuèrent de vivre à la Cour, avec assez d'agrémens pour rendre leur condition fort heureuse, si le repos & l'abondance avoient pû leur faire oublier leur Patrie.] Mais Adams languissoit de revoir sa femme & ses enfans. Après cinq ans d'une mortelle impatience, il résolut de renouveler ses sollicitations, [en y joignant la promesse de revenir avec sa famille.] L'Empereur irrité de cette demande lui répondit nettement qu'il devoit avoir renoncé depuis long-tems à sa Patrie, & qu'il s'étonnoit que toutes les faveurs, dont il étoit comblé au Japon, ne lui eussent point encore fait perdre cette pensée. Malgré des refus si formels, quelques Hollandois ayant appris que leurs Compatriotes avoient commencé à s'établir dans les Ports d'Achin & de Patane, Adams prit occasion de cette nouvelle pour demander encore la permission de partir, en promettant d'engager les Anglois & les Hollandois à tourner leur commerce vers le Japon. L'Empereur répondit qu'il souhaitoit beaucoup de voir une liaison bien établie entre son Pays & ces deux Nations; mais qu'il suffisoit de leur écrire, & qu'Adams ne partiroit pas.

ENFIN désespérant d'obtenir jamais la liberté, il se réduisit à la demander pour le Capitaine Hollandois, dans l'espérance de donner du moins des nouvelles de son sort à sa famille, & d'inspirer peut-être aux Anglois, par ses Lettres, le desir de porter leur commerce aux Isles du Japon. L'Empereur ayant consenti tout-d'un-coup à sa prière, il ne fut plus question que de faci-

ADAMS.
1600.

Dispersion de
l'Equipage
Hollandois.

Adams sol-
licite inutile-
ment sa li-
berté.

Il obtient
celle du Cap-
taine.

ADAMS.
1602.

Le Capitaine
trouve à Jor
une Flotte
Hollandoise,
& périt dans
un combat.

Adams con-
struit un se-
cond Vais-
seau.

1609.

Il obtient u-
ne Seigneurie
de l'Empe-
reur du Japon.

liter le départ du Capitaine. Tous les restes de l'Equipage étoient dispersés, & ce n'étoit pas sur le Vaisseau de Hollande qu'il falloit espérer d'entreprendre un si long voyage. On trouva des Matelots Japonois qui avoient déjà fait celui de Patane, & qui s'offrirent à le recommencer sur un Jonc de leur Pays. Le Capitaine accoutumé à leurs usages, ne fit pas difficulté de se livrer aux vents sous leur conduite. Il partit avec des Lettres d'Adams, & leur navigation fut heureuse. Mais n'ayant pas trouvé les Bâtimens Hollandois à Patane, ils y passèrent toute l'année à les attendre inutilement. De là ils se rendirent à Jor, où non-seulement ils eurent le bonheur de rencontrer une Flotte Hollandoise de neuf Vaisseaux, sous le commandement de l'Amiral Matalese; mais un des Capitaines étant mort à leur arrivée, son employ fut donné à celui que la fortune sembloit avoir amené pour le remplir. Mais peu de jours après, il fut tué près de Malaca, dans un combat contre les Portugais. Adams ne recevant pas de ses nouvelles, & doutant que ses Lettres pussent être rendues fidèlement, écrivit par d'autres Jones Japonois; voye moins sûre encore, & dont l'incertitude lui fit prendre le parti de recourir à l'étrange expédient que j'ai rapporté dans l'Introduction.

Le Vaisseau qu'il avoit fait pour l'Empereur ayant été mis à l'essai dans deux voyages consécutifs, il reçut ordre d'en faire un plus grand sur le même modèle. Cette seconde entreprise ne lui réussit pas moins heureusement. Le nouveau Bâtiment qu'il construisit étoit de cent-vingt tonneaux. Il l'éprouva lui-même, en faisant le voyage de Méaco à Eddo, & l'Empereur fut extrêmement satisfait de son ouvrage. En 1609, ce Prince le prêta au Gouverneur des Manilles, qui ne fit pas difficulté d'y mettre quatrevingt hommes pour les envoyer à Acapulco, & qui pria l'Empereur de lui en accorder la propriété au retour de ce voyage, en lui offrant la valeur en marchandises & en argent. Il l'obtint, comme une marque particulière de considération; & dans le tems que l'Auteur écrivoit la Lettre dont on recueille ici les circonstances, les Espagnols se servoient encore de ce Bâtiment aux Manilles.

[DANS ce tems-là, un grand Vaisseau nommé le St. Francisco, d'environ mille tonneaux, fit naufrage sur les Côtes du Japon, à la latitude de trente-cinq degrés, cinquante minutes. Après avoir perdu son grand mât, il avoit été obligé de porter sur le Japon; mais pendant la nuit, ayant donné contre le rivage plutôt qu'on ne s'y attendoit, il se brisa, & de 486 hommes, dont son équipage étoit composé, il y en eut 136 de noyés. Le Gouverneur de Manille, étoit sur ce Vaisseau & retournoit comme passager à la Nouvelle Espagne.]

Ce fut dans la même année, que l'Empereur revêtit Adams d'une Seigneurie considérable, qui lui assujétissoit plus de quatrevingt Fermes, avec des droits & des honneurs dont il n'y avoit pas d'exemple en faveur d'un Etranger. [Il paroît surprenant que Saris & Cocks n'en aient rien rapporté dans leurs Journaux. Mais ils y parlent du moins de cet heureux Pilote, avec une distinction extraordinaire; & la reconnoissance dont ils font profession pour ses services, ne laisse pas douter du pouvoir qu'il avoit eu de les rendre. Pour lui, qui n'avoit aucun intérêt dans sa Lettre, à grossir ses avantages, aux dépens

pens de la vérité, puisque le bonheur de sa situation ne l'empêchoit pas d'en gémir, il confesse que sans les justes raisons qui portoit la tendresse de son cœur vers l'Angleterre, il y auroit eu peu d'hommes au monde qui eussent dû se louer autant que lui de la fortune. Il avoit des Terres, de l'Argent, des Esclaves; & ce qui le flattoit encore plus, il jouissoit d'une faveur si constante à la Cour Impériale, que les Seigneurs mêmes du Japon avoient quelquefois recours à son crédit. En parlant si souvent de l'Empereur & de ses bontés, il a négligé de nous apprendre le nom de ce Prince; mais il semble que ce ne pouvoit être que Tico-Sama, puisqu'à l'arrivée de Saris l'usurpateur Ogoxama étoit depuis peu sur le Trône, & venoit de s'y établir solidement, en faisant épouser sa fille au jeune Prince fils de son prédécesseur. Il en faut conclure qu'Adams ayant eu le crédit de servir Saris à la Cour d'Ogoxama, il n'avoit rien perdu de sa considération après la mort de son premier bienfaiteur.

IL s'étend peu sur les propriétés du Pays, quoiqu'il dût les connoître, après qu'il y avoit demeuré si long-tems. L'Isle du Japon, dit-il, est fort grande; [mais il semble, à ce langage, qu'il n'ait pas sçu qu'on en compte plusieurs.] La partie du Nord, ajoute-t-il est au 48°. degré de latitude; & la partie la plus Méridionale, au trente-cinquième. Il remarque que l'Isle est presque carrée. Sa longueur (k) Nord & Ouest quart au Sud (car telle est sa position) n'a pas moins de deux cent vingt lieues Angloises; & sa largeur, du Sud au Nord, contient treize degrés, qui en les comptant à vingt lieues, font deux cent soixante lieues. Les Habitans, suivant son témoignage, sont d'un excellent naturel, généreux, polis, vaillans à la guerre. La justice s'exerce au Japon avec autant d'intégrité que de rigueur. La politique y est fondée sur les plus judicieuses maximes. Adams ne croit pas qu'il y ait au monde de Pays mieux gouverné. Mais la superstition y combat la prudence; & sous les influences d'une prodigieuse multitude de Prêtres, qui sont divisés en plusieurs sectes, [mais qui se ressemblent tous par la malignité & l'emportement, il est impossible que la sagesse des Conseils ne soit pas troublée souvent par l'artifice ou la violence.] [Il y a dans cette Isle plusieurs Jésuites, & plusieurs Moines de l'Ordre de Saint-François: ils ont fait un grand nombre de Profélytes; & ont plusieurs Eglises.]

LES premiers Vaisseaux Hollandois qu'Adams vit arriver au Japon, entrèrent dans la Rade de Firando en 1609, après avoir attendu inutilement sur les Côtes de la Chine le Vaisseau Portugais de Macao. Ils étoient deux. Les Capitaines se rendirent à la Cour Impériale, où ils furent reçus avec beaucoup de caresses. Adams n'épargna rien pour leur faire obtenir la permission qu'ils demandèrent à l'Empereur, d'envoyer tous les ans un ou deux Vaisseaux dans ses Ports; & si le Gouvernement la fit attendre pendant quelques semaines, ce fut dans l'unique vûe de la faire désirer avec plus d'ardeur. Cependant les Hollandois n'envoyèrent pas de Vaisseaux en 1610, mais l'année d'après il en arriva un, chargé de draps, de plomb, de dents d'Éléphants, de damas, de taffetas blancs, de foye crue, de poivre & d'autres commodités. Les Marchands firent des excuses de n'être pas venus l'année précédente, & furent extrêmement caressés. Adams observe qu'il n'est pas

ADAMS.
1609.

Ses Remarques sur le Japon.

Origine du commerce des Hollandois au Japon.

(k) Est quart au Sud.

ADAMS.
1609.
Marchandi-
ses qui s'y
vendent le
mieux.

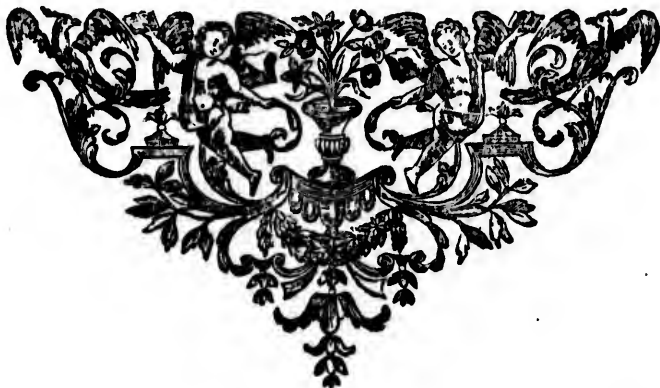
Remarques
sur le fort d'A-
dams.

besoin d'apporter, de l'Europe, de l'argent & de l'or au Japon: parce qu'avec des Marchandises on y en trouve assez pour le besoin qu'on en a dans d'autres Pays. Il ajoute que les marchandises dont on y tire le plus d'avantage, sont la soye crue, les damas, les taffetas noirs, les beaux draps, noirs & rouges, le plomb & les autres commodités d'usage. A la vûe des Vaisseaux Hollandois, son espérance étoit toujours de trouver l'occasion de partir avec eux. [Mais l'Empereur, qui se désoit de ses intentions, ne manquoit point alors de l'attacher plus particulièrement à sa Cour par diverses commissions qui l'approchoient de sa personne. Cette contrainte ne dura vrai-semblablement que jusqu'au règne d'Ogoxama, puisqu'on ne voit pas dans le journal de Saris, qu'on lui ait refusé la permission de se rendre à Firando, sur les premières nouvelles qu'il reçut de l'arrivée des Anglois. Il paroît même incroyable, qu'après tant de soupirs poussés vers l'Angleterre, après des impatiences si vives de revoir sa femme & ses deux enfans, la pensée de partir l'ait comme abandonné au moment qu'il en avoit le pouvoir. Mais tous les détails qu'on vient de lire étant tirés de ses Lettres, qui avoient précédé l'arrivée de Saris, & qui avoient même été le motif de son voyage, on ignore ce qui put le retenir encore; sur-tout lorsque dans la relation de Cocks, on lui voit entreprendre le voyage de Siam avec une liberté à laquelle on n'apporte aucun obstacle, & qu'on le voit retourner ensuite au Comptoir Anglois & dans sa Terre, aussi librement qu'il en étoit sorti. Peut-être l'ardeur de servir sa Nation, dans l'origine de cet établissement, l'emporta-t-elle sur la tendresse conjugale & sur l'affection paternelle.]

L A T I T U D E S.

Isle de Sainte-Marie dans		Isle Mocha.....	38	00
la Mer du Sud.....	37	12 S. Cap Nord du Japon.....	35	30

Fin du Livre Quatrième & de la Seconde Partie.



TABLE

T A B L E

DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES CONTENUS DANS CE VOLUME.

*LETTRE de M. BELLIN, Ingénieur de la Marine à M. l'Abbé
PREVOST, Page iij.*

L I V R E I I I.

Premiers Voyages des Anglois aux Indes Orientales, entrepris par une
Compagnie de Marchands.

<p>CHAPITRE I. Voyage du Capitaine James Lancaster, en 1601, Pag. 1.</p> <p>CHAP. II. Voyage du Capitaine Middleton en 1604, au nom de la Compagnie des Indes Orientales, 28.</p> <p>Parag. I. Voyage du Capitaine Colburns de Bantam à Banda, 33.</p> <p>Parag. II. Supplément aux deux Relations précédentes. 37.</p> <p>CHAP. III. Voyage du Chevalier Edouard Michalburne à Bantam, en 1605, 74.</p> <p>CHAP. IV. Voyage du Capitaine William Kee-</p>	<p>ling, à Bantam & à Banda, en 1607, 89</p> <p>CHAP. V. Voyage du Capitaine David Middleton, à Bantam & aux Moluques, en 1607, 136.</p> <p>CHAP. VI. Voyage du Capitaine Alexandre Sharpey, en 1608, 146.</p> <p>CHAP. VII. Autres circonstances du même Voyage par Thomas Jones, 166.</p> <p>CHAP. VIII. Voyage du Capitaine Rowles à Priaman, dans l'Union, 172.</p> <p>CHAP. IX. Voyage au Capitaine David Middleton à Java & à Banda, en 1609, 177.</p>
--	---

L I V R E I V.

Premiers Voyages des Anglois aux Indes Orientales, entrepris par une
Compagnie de Marchands.

<p>CHAPITRE I. Voyage de Sir Henri Middleton, à la Mer Rouge & à Surate, en 1610, Pag. 198.</p> <p><i>Journal de Nicolas Downton, Capitaine du Pepper-Corn, dans la Flotte de Sir Henri Middleton, 245.</i></p> <p>CHAP. II. Voyage d'Antoine Hippon à la Côte de Coromandel, à Bantam & à Siam en 1611, 300.</p> <p>CHAP. III. Journal de Peter Williamson Floris, premier Facteur du Capitaine Hippon dans le même Voyage, 307.</p> <p>CHAP. IV. Voyage de Samuel Castleton à Priaman, en 1612, 326.</p>	<p>CHAP. V. Voyage du Capitaine John Saris à la Mer Rouge, aux Moluques & au Japon, en 1611, 334.</p> <p>CHAP. VI. Divers événemens arrivés à Bantam & dans d'autres Parties des Indes Orientales, depuis le mois d'Octobre 1605, jusqu'au même mois 1609, 399.</p> <p>CHAP. VII. Relation de ce qui se passa dans l'Isle de Firando pendant le Voyage de Saris à la Cour de l'Empereur du Japon, 416.</p> <p>CHAP. VIII. Voyage & Aventures de William Adams, Pilote Hollandois, aux Isles du Japon. 442.</p>
--	--

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU II. VOLUME.



De L'Imprimerie de Pierre Vos, à la Haye.

qu'a-
dans
vanta-
oires &
sseaux
r avec
point
illions
blable-
ournal
sur les
me in-
s impa-
partir
ous les
dél'ar-
ignore
cks, on
n n'ap-
oir An-
l'ardeur
elle sur

38 oo
35 30

TABLE

AVIS AU RELIEUR

POUR PLACER LES FIGURES

DU SECOND VOLUME.

CARTE de toutes les Isles connues sur la Côte de Zanguébar & de Madagascar, que l'on trouve dans la route de l'Inde. - - - - - Pag. 21

Circoncision du Roi de Bantam. - - - - - 65.

Baye de Sierra Leona & - - - - - }
 Vue de l'Entrée de la Baye de Sierra Leona. - - - - - } 90.

Vue des Montagnes, nommées Sierra Leona - - - - - }
 Maisons de Sierra Leona. - - - - - } 93.

Jeune Crocodile, dessiné vivant à Londres au mois d'Octobre 1739. - 95.

Buffle. - - - - - 110.

Carte de la Côte Orientale d'Afrique depuis le XIII^e. degré de Latitude Mérid. jusqu'au XVI^e. de Latitude Septentr. - - - - - 160.

Vue du Cap-Verd. - - - - - }
 Autre Vue du Cap-Verd dans l'éloignement. - - - - - } 199.

Vue du Cap de Bonne-Espérance. - - - - - 248.

Carte du Golphe de Bengale. - - - - - 300.

Carte des Isles de Java, Sumatra, Bornéo, &c. Les détroits de la Sonde, Malaca, & Banca, Golphe de Siam, &c. - - - - - 311.

Vue du Cap-Verd à trois lieuës en mer au Sud-Sud-Ouest. }
 Vue du Cap-Verd à trois lieuës en mer au Sud-Sud-Est. } 327.

Festin du Gouverneur de Mocka. - - - - - 347.

Carte des Isles Philippines, Célèbes, & Moluques. - - - - - 359.

Carte des Isles du Japon, & la Presqu'Isle de Corée, avec les Côtes de la Chine, depuis Pékin jusqu'à Canton. - - - - - 372.

Supplices du Japon. - - - - - 378.

Marche Militaire du Japon. - - - - - 382.

Carte des Côtes de Cochinchine, Tunquin, & partie de celles de la Chine. 394.

Fin de la Seconde Partie.

R

E.

de Ma-

Pag. 21

- 65.

- 90.

- 93.

- 95.

- 110.

ude Mé-

- 160.

- 199.

- 248.

- 300.

nde, Ma-

- 311.

- 327.

- 347.

- 359.

de la Chi-

- 372.

- 378.

- 382.

chine. 394.

